ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Le Diable au corps, Bruxelles : [s.n.], 1894, n° 1 à 52.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2016/a829569_002_f.pdf

N° 1. - 2e ANNÉE — Dimanche 7 janvier 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE DE LA TÊTE D'OR, 9, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an. Union postale . . 7-50 »

Si j'connaissais celui qui a inventé les étrennes, c'que j'lui casserais la figure!

AVIS

Le présent numéro, accompagné de deux suppléments, doit être vendu 10 centimes.

BONNE ANNÉE A NOS LECTEURS

Nota : Les Rédacteurs, Dessinateurs, Porteurs et Vendeurs du Diable-au-Corps, auront l'honneur de se présenter chez vous pour les Etrennes, le lundi perdu.

Un Joyeux Déjeuner

La récente affaire Lemaître-de-Thièvres m'avait donné une telle chair de poule que, dans la crainte de voir incessamment débarquer des huissiers chez moi, j'avais pris, lundi dernier, la ferme résolution de ne plus employer dans mes récits aucun nom de famille.

J'avais d'abord songé aux noms d'objets inanimés, ustensiles de ménage et autres. — Tiens, pensais-je ce sera drôle les aventures de M. Cuiller et de Mme Poêle... — Mais la plus élémentaire prudence m'a bientôt fait renoncer à ce projet fou. En employant le mot cuiller, je recevais inévitablement un papier timbré de la maison Alfénide. En racontant les amours de Mme Poêle, je m'exposais à être cruellement assigné par l'ingénieur Choubersky.

Il ne me restait plus qu'à me rabattre sur les noms de baptême, et c'est ce que j'aurais certainement fait, si Chavette n'était venu nous révéler, dans l'*Echo de Paris* d'hier, qu'il s'était jadis vu menacé des plus gigantesques amendes pour s'être servi des deux plus inoffensifs prénoms du calendrier : Thomas et Benoît.

Puisque les *petits noms* me sont également interdits, je vais essayer d'un nouveau procédé. Et si celui-là ne réussit pas, je jure de me faire naturaliser Bulgare.

Les lecteurs m'excuseront donc de désigner dans cet article les personnages par de simples numéros. Un seul nom propre y figure : celui de M. Pierre Delcourt. Ci-reproduit, du reste, le billet comme par lequel...

J'autorise M. George Auriol à se servir de mon nom dans un article qui paraîtra le dimanche 7 janvier.

PIERRE DELCOURT.

Il y a deux ou trois ans, par une chaude journée de juillet, nous fûmes invités à déjeuner, 324, — 75, — 82, — 12,924 et moi, chez notre vieil ami Pierre Delcourt.

Il faisait une « chaleur torrentielle ».

Je reproduis entre guillemets cette pittoresque expression, d'abord parce qu'elle est de Pierre Delcourt lui-même, ensuite parce que je trouve que le mot torrentielle n'est pas de trop.

Donc il faisait une chaleur torrentielle.

324 ne cessait de s'éponger le front. et je dois l'avouer pour être franc, nous bûmes un nombre considérable d'apéritifs avant d'arriver chez notre amphytrion, lequel demeure tout en haut de la rue des Martyrs.

Nous nous étions donné rendez-vous au Café de la Paix, et, depuis le Café de la Paix jusqu'au 92 de la rue des Martyrs, à part trois ou quatre troquets où nous bûmes de négligeables mixtures sur le pouce, il n'est pas un établissement convenable où nous ne nous arrêtâmes.

La tournée fut offerte par 12,924, et, quoique doublée par 75, elle fut soulignée par deux tournées de potzob que 82 voulut absolument nous faire boire au Clou.

Si j'ai bonne mémoire, nous bûmes encore quelque chose dans un tout petit café situé au rez-de-chaussée de la malson de Delcourt, — mais il faisait si chaud!

Ma parole d'honneur, je crois que s'il y avait eu une buvette dans l'escalier, nous nous y serions encore arrêtés.

Enfin, nous sonnâmes (1).

Pierre Delcourt vint nous ouvrir lui-même, et, après nous avoir présentés sans façon à son ami 2,119,201.214. le coulissier bien connu :

— A table! cria-t-il, à table! mes enfants, car les radis vont refroidir.

Cette plaisanterie ayant été trouvée charmante, 324 demanda la permission de se débarrasser de son veston; elle fut accordée sur le champ, et tout le monde suivit l'exemple de 324.

Sur quoi nous attaquâmes les radis, tandis que Delcourt, tout en versant le vin blanc à pleins verres, faisait remarquer que, grâce à nos manches de chemises blanches, nous avions tout à fait l'air de déjeuner dans l'arbre de Robinson, — ce que nous reconnûmes parfaitement exact.

Ah! quelle gaîté, mes amis! quelle gaîté! De ma vie, je n'ai vu de déjeuner aussi gai!

Tristes sont les repas où l'on ne s'échauffe qu'au dessert!

Au déjeuner de Delcourt, les hors-d'œuvre n'étaient pas terminés que déjà les bons mots pleuvaient, et que nous crions comme de véritables sourds.

Lorsque le gigot arriva, nous étions tous rouges comme des briques, et il était presque impossible de s'entendre.

Voila ce que j'appelle un vrai déjeuner!

Entre les haricots et la salade, comme je me penchais à la fenêtre pour jeter la cire d'une bouteille que je venais de déboucher, j'aperçus en bas sur le trottoir d'en face, une soixantaine de personnes qui regardaient dans notre direction. Evidemment, nous avions attiré l'attention du public.

324 surtout parlait tellement fort qu'il faisait vibrer le cristal des verres, et que les quarante-trois oiseaux de Delcourt se taisaient dans leur cage.

Lorsque le dessert arriva, je crois bien que nous étions un peu gris. Mais il ne faut pas nous en vouloir, il faisait si chaud! Il n'y a rien qui grise comme la chaleur. Après trois heures de marche au grand soleil, j'ai vu des soldats tomber ivres-morts, qui n'avaient bu qu'un modeste verre de vin.

Il était donc assez juste que nous fussions gais, nous qui n'avions pas bu moins de quinze apéritifs. . (sans compter le vin de Delcourt, qui est excellent, ma foi!)

Pendant qu'on servait le café, je regardai de nouveau par la fenêtre afin de voir si les gens stationnaient toujours... Il y avait plus de deux cents personnes .. Mais je jugeai inutile de signaler cette particularité : Si ces gens restent là, c'est que ça les amuse, pensai-je; laissons-les.

Mais soudain la voix de 324 devint plus forte encore. 324 se disputait avec 75 à propos des timoniers de bateaux-mouches. 324 prétendait avoir lu sur l'estrade de ces braves marins l'inscription : *Défense de parler au capitaine*; 75 soutenait que l'inscription était ainsi libellée : *Défense de parler au pilote*.

— Tu es un menteur! — Tu es un lâche!
— Veux-tu sortir? — Viens-y donc, panier!

Déjà quelques verres avaient été brisés, et 75 aurait surement empoigné 324 si Pierre Delcourt ne s'était interposé.

— Vous avez tort tous les deux, dit-il gravement, l'inscription a été supprimée le 1er mai dernier.

Sur quoi, les deux amis se reconcilièrent en pleurant.

Après cette touchante scène, 12,924 ayant proposé d'aller prendre l'air, nous reprîmes nos vêtements et nos chapeaux respectifs, puis nous descendîmes,

82, qui avait été le moins bruyant, ne disait rien; il se réservait pour la bonne bouche, ainsi qu'on va le voir

Comme il mettait le pied sur le trotoir, il aperçut une voiture à bras de marchand liquoriste, laquelle ne contenait pas moins de deux cents litres pleins.

— Tiens! fit-il, voilà notre affaire. Et s'attelant à la voiture, il démarra

Malheureusement, il avait compté sans la pente considérable de la rue des Martyrs... Entraîné par le poids des bouteilles, il se mit à dégringoler avec une rapidité folle, zigzaguant d'un trottoir à l'autre, secouant les litres, faisant un chambard de tous les diables.

Craignant un accident, nous nous mîmes à sa poursuite, afin de l'arrêter, mais brusquement il obliqua à gauche.

L'élan qu'il avait était si fort, que les deux brancards de sa voiture entrèrent d'un seul coup dans la devanture d'un petit horloger, réveillant les pendules endormies, brisant les glaces avec un fracas formidable.

Au moment où nous arrivions, nous vîmes apparaître l'horloger effaré. Nous nous préparions à excuser notre ami et à donner toutes les garanties nécessaires, mais quelle ne fut pas notre surprise en voyant 82 se découvrir gravement.

Sans se presser, il tira sa montre de sa poche, et, l'ayant ouverte avec d'infinies précautions :

— Monsieur, fit-il, pourriez-vous me dire ce qu'a cette montre? Il y a deux ans, je l'ai laissée tomber dans l'eau, et depuis, elle n'a jamais voulu marcher. Peut-être aurait-elle besoin d'être graissée?

GEORGE AURIOL.

Après nous avoir, tant bien que mal, donné du Frank Nohain et du François Coppée, le sieur Ernest de Cazenove des Ardiloires, qui se dit poète, prétend se faire payer sa collaboration en nous faisant insérer des vers de sa façon, qu'il soutient être la bonne. C'est un peu cher et nous trouvons ce procédé carte forcée, d'un goût plus que discu-

(1) Je regrette bougrement d'avoir commencé cet article au passé défini, car j'ai bien peur de ne pas avoir assez d'accents circonflexes pour aller jusqu'au bout.

table, mais nous sommes trop polis pour refuser cette faveur à un jeune nourrisson des muses (?) qui tette encore au biberon de la *Revue Blanche*. Sous ce rapport, nous sommes peut être un peu vieux jeu et nous ne nous prosternons pas aux pieds de la génération qui cherche à se singulariser en coupant une patte aux alexandrins ou en se livrant à d'autres exercices prosodiques dont la nécessité est loin de se faire vivement sentir.

Quoiqu'il en soit, pour ne pas faire de peine à ce brave Ernest, nous consentons à ce qu'un petit coin de notre journal passe pour une succursale de Charenton.

La Rédaction.

Onzain

En undecapode

pour Diane de G...

Les crapauds aux mucilages vénéneux
Se mêlent aux glycines et clématites.
Vénéneux sont aussi tes pervers verts yeux
Auréolés de meurtris mystérieux.
Mystérieux dans leurs perverses invites
Au viol rouge ; ils sont troublants ces verts yeux.

Les noirs crapauds sont le secret de la mort.
Ainsi de toi, funèbre et mystérieuse
Chaste hétaïre et vierge libidineuse
Quand tu me mords et que ton froid corps se tord,
Cataleptique en tendresse douloureuse.

Ernest de Cazenove des Ardiloires.

Victime du Féminisme

Air de : *La Chanson du Casque.*

Y avait un' fois dans la basoche
Un bon jeune homme fort malin,
Qui se fourra dans la caboche
De m'ner l'éternel féminin.
Il réussit non sans fatigue
A discipliner ce mond'-là
Et parvint à former un' ligue
Dans laquelle il scrétarisa.
Ça va bien (*Bis*) !

C'est grâce à lui qu'il existe,
Le mouvement féministe :
C'est donc sa chose et son bien
Ça va bien, ça va bien (*Bis*) !
Bis
Tralalala, etc., etc.

Très candidement il proclame
Que l'homme devrait au galop
Accorder des droits à la femme,
Alors qu'ell' n'en a déjà qu' trop !
De ses brochur's il nous inonde,
Remplit de sa pros' les journaux,
Parle et parvient par sa faconde
A s' fair' suivr' par un tas d' fourneaux.
Ça va bien (*Bis*) !

C'est grâce à lui qu'il existe,
Le mouvement féministe :
C'est donc sa chose et son bien
Ça va bien, ça va bien (*Bis*) !
Bis
Tralalala, etc., etc.

Mais quand la ligu' devint prospère,
Qui fut un beau jour épaté !
Hélas ! ce fut Mossieu son père,
Qu'on mit joliment de côté !
Ces dames et ces demoiselles
Prétendirent dorénavant
Voler, et de leurs propres aîles,
Il eut beau dire tristement :
C'est pas bien (*Bis*) !

C'est grâce à moi qu'il existe,
Le mouvement féministe !
Sans moi que serait-il ? Rien !
C'est pas bien, c'est pas bien (*Bis*) !
Bis
Tralalala, etc., etc.

Letochès.

Une histoire de revenants

Le vidame Spons rentrait chez lui — à des heures avancées de la nuit — lorsque poussant la porte de son appartement — qu'il avait oublié de fermer en sortant, il aperçut un individu, confortablement installé sur un de ses fauteuils, qui se frottait les tibias d'un air méditatif.

— Tiens ! dit-il, Ernest. Je te croyais mort, mon pauvre vieux. Si mes souvenirs sont exacts, j'ai même été à ton enterrement.

— C'est parfaitement vrai, répondit l'individu, je suis mort.

— Allons, ça me fait plaisir. Quoique mort, pourtant, tu aurais pu entretenir le feu. Il fait un froid de loup, ici.

— Comment veux-tu que j'entretienne du feu avec des mains qui n'existent plus.

— Alors, tu es donc bien réellement un revenant ?

— Oui, fit Ernest, d'un ton sépulcral.

— Brr ! Permets moi de te faire remarquer alors, que tu manques à tous tes devoirs.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai beau te regarder, je n'aperçois pas, au travers de toi, les boutons de ta redingote. Tous les revenants qui se respectent laissent apercevoir les boutons de leur redingote au travers de leur ventre. C'est élémentaire.

— Erreur profonde. Nous avons toutes les apparences de la réalité. Il faut nous toucher pour s'apercevoir que nous sommes impalpables. Mais nos vêtements sont réels, quand nous en avons.

— Ça m'embête. Ça renverse toutes les notions que j'avais sur les spectres et que j'avais puisées dans les meilleurs auteurs. Alors, c'est une vraie redingote que tu portes là ?

— C'est celle avec laquelle j'ai été enseveli. Raisonne un petit peu. Je suis bien obligé de « revenir » puisque je suis mort, mais il n'y a aucune raison pour que ma redingote soit une « revenante ». Ça ne meurt pas, les redingotes.

— C'est assez juste, et je suis heureux d'être fixé sur ce détail. Serait-il indiscret de te demander le motif de ta visite ?

— Ah ! Voilà bien longtemps, bien longtemps que je désirais pénétrer ici. Mais la porte était toujours fermée.

— Ah ça, vous ne passez donc pas par les cheminées ou les trous des serrures ?

— Avec mes vêtements, ce serait difficile. Tu es idiot mon bon ami.

— Merci. Tout ça ne me dit pas ce que tu veux. Explique toi.

— Tel que tu me vois, dit Ernest en s'accoudant comme pour commencer un long récit, je suis profondément malheureux. J'avais, tu le sais, une petite femme que j'adorais.

— Antoinette ?

— Non, Clémentine.

— Tiens, je croyais que c'était Antoinette. Continue, tu m'intéresses.

— Quand je suis mort, elle était auprès de moi.

— Ah ça, mais tu es fou. C'était Antoinette ; nous avons tous assisté à la scène touchante qui s'est passée auprès de ton lit. C'était réellement pathétique. Antoinette s'est jetée sur ton corps et l'a couvert de baisers et de larmes. En cinq minutes elle a passé par tous les phases du désespoir, elle voulait se jeter à l'eau, entrer au couvent, se faire blanchisseuse et, enfin, tuer son âme et avilir son corps en le souillant dans la fange d'une vie libidineuse. C'est même à ce dernier parti qu'elle s'est arrêtée.

— Pauvre Clémentine.

— Tu es un spectre bien embêtant. Quand je te dis que c'était Antoinette.

— Alors, je suis encore bien plus malheureux que je ne le pensais, fit le revenant en versant un déluge de larmes, de grosses larmes qui coulaient brûlantes de ses yeux et roulaient en larges gouttes le long de ses joues, pour disparaître absolument à la hauteur de son faux col.

— Pardon reprit le vidame Spons, mais tu pleures, je crois.

— Je pleure mes illusions perdues. Je croyais que c'était Clémentine.

— Ce n'est pas la question. Ce qui m'étonne, c'est que ce véritable déluge de pleurs ne mouille pas ton habit.

— Je t'ai déjà dit, répondit Ernest d'un ton mécontent, que je n'existe plus, mais que mes vêtements sont réels, il est donc impossible que mes spectres de larmes mouillent une vraie redingote.

— C'est bien extraordinaire. Mais, en définitive, que veux-tu ?

— Je n'en sais rien, fit Ernest d'un ton accablé. Je-n'en-sais rien. Et sa tête disparut tout à coup dans le collet de son vêtement.

— Sacrebleu, qu'est ce que tu fais ? Est-ce que tu fonds ?

Le spectre ne répondit pas. Le vidame Spons saisit une manche de la redingote, dont il sentit les doublures se rejoindre sous ses doigts et la secoua fortement. Peine perdue. Ernest ne bougeait pas. Le fantôme ronflait.

C'était très bizarre. Les ronflements semblaient venir de bien loin et de tout près en même temps. C'étaient bien des ronflements et pourtant on sentait qu'ils n'avaient rien de réel en même temps que rien de factice ; ils étaient à la fois précis et indéterminés, rythmiques et irréguliers, et provoquaient une sensation indéfinissable de l'au-delà.

Le vidame Spons ressentit une vague impression de malaise ; il se pencha vers le fauteuil et regarda fixement les vêtements qui gisaient lamentablement vides et d'où sortaient toujours les ronflements.

— Jamais, se dit-il, je n'ai entendu parler d'une conduite pareille. Voilà qu'il dort à présent, et qu'il s'est tellement ratatiné que je ne serais pas étonné de le voir sortir d'une de ses poches. Hé ! Ernest.., Ernest.

Exaspéré, il saisit sa canne et tapa à coups redoublés sur la redingote. Les ronflements

LE RÉVEILLON DU « DIABLE-AU-CORPS ».

IMP. BULENS, BRUX.

THÉATRES

Monnaie. — Aujourd'hui, jeudi, *Orphée*. Vendredi, reprise de *Manon*.

—

Parc. — Tous les soirs, au Parc, grand succès: *Bas-bleu*, comédie en trois actes, et les *Entr'actes du cœur*, comédie en deux actes.

—

Alcazar. — Représentation de *great attraction*, aujourd'hui, jeudi, à l'Alcazar, au bénéfice de M. Crozaz, l'excellent comique bruxellois que l'on a revu avec tant de plaisir dans la revue bientôt centenaire de MM. Malpertuis et Garnir. Cette représentation, la 94e de *Bruxelles-Port-de-Mer*, se donnera avec le concours de Hacker et Lester, les deux merveilleux vélocipédistes dont la direction vient, à la demande générale, de prolonger l'engagement, et de Mlle Valentine Petit, la créatrice, à Bruxelles, de la Kaléidoscopie-danse.

—

Molière. — Tous les soirs, à 8 heures, le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

—

Théâtre du Passage du Nord. — Depuis hier, le spectacle, donné par les fantoches Holden, est complètement modifié. On joue une pièce qui obtient un succès de fou rire, des pantomimes nouvelles et des divertissements inédits. On ne saurait passer deux heures plus agréablement qu'en ce charmant théâtre en miniature où les grandes personnes autant que les enfants trouvent à occuper leurs loisirs.

Prix des places : 1 fr.; enfants, moitié prix. Représentations, à 3 et à 8 heures.

—

Scala. — La revue *Bruxelles-Plural* sera jouée vendredi au bénéfice de M. Antoine, l'un des joyeux compères marolliens de l'amusante fantaisie qui obtient tant de succès à la Scala. Dans des rôles de président, de Bruintje, de garde-ville, M Antoine n'a pas peu contribué à attirer la foule. La salle sera évidemment trop petite le soir de son bénéfice.

***

PETITES CORRESPONDANCES

G. Auriol, Allais, Shoomard, Delmet, etc. — Merci, chers Amis, pour vos aimables souhaits, nous vous en disons autant de tout cœur.

—

Docteur P. — Pas encore, cher Docteur, mon oncle n'est pas assez malade.

—

Mlle X. C. — Oui, Mademoiselle, ce biberon est excellent.

—

M. le Major V. — Comment donc, M. Sadi Carnot est un de nos lecteurs assidus, il a même..... Mais, chut!.....

—

R. M., Namur. — Non, Monsieur, ce n'est pas un roman symbolique, d'ailleurs qu'est-ce que cela vous fait?

—

Mr G. A., Paris. — Mon cher Ami, envoyez-moi donc un tuyau de pipe, S. V. P.

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (8 h.). — *Orphée.*

PARC (8 h.). — *Les Entr'actes du Cœur; Bas bleu.*

GALERIES (8 h.). — *Miss Robinson.*

MOLIÈRE (8 h.) — *Le Roman d'un Jeune Homme pauvre.*

THÉATRE FLAMAND (7 1/2 h.) — *De Twee Weezen.*

VAUDEVILLE (8 h.). — *Azor; Corignan contre Corignan.*

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert. *Bruxelles-Port-de-Mer.*

SCALA (8 h.). — Spectacle-concert. *Bruxelles-Plural.*

BOUFFES DU NORD (8 h.). — Cirque miniature.

THÉATRE DU PASSAGE DU NORD. — A 3 h. et à 8 h., les fantoches Holden. Prix des places : 1 fr. Enfants, 50 centimes.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Ouvert de 9 1/2 h. du matin à midi (Cercle des Patineurs); de 2 à 6 h. et de 8 h. à minuit et demi.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

PREMIÈRE PARTIE

—

Le chevalier Alcide de Crabesac

—

PROLOGUE

—

Les souterrains du château de Noirchâteaudesétripettes.

—

Dans les premiers jours de l'année ..94. un vieillard, arrivé aux dernières limites de l'existence, mais ayant néanmoins conservé le type gascon, vidait, pensivement, sa huitième bouteille de vin de Jurançon dans la salle basse d'un château féodal situé sur l'un des derniers contreforts des Pyrénées. Après avoir lentement promené ses yeux sur les portraits de famille qui tapissaient les lambris enfumés du vaste appartement dont l'aspect délabré conservait les vestiges d'une antique splendeur, il tira de sa poche un sifflet d'argent orné d'armoiries compliquées et en tira quelques modulations brèves et prolongées.

Un serviteur, auquel un pourpoint de buffle usé, une moustache déjà grisonnante et une formidable rapière donnaient une allure soldatesque qui trahissait l'ancien soudard, répondit à cet appel :

— Monsieur le baron a sonné?

— Envoyez-moi le chevalier.

Quelques minutes, nécessaires pour que le fidèle serviteur allât chercher le chevalier et pour que le chevalier descendit les escaliers ruinés de la tour du Nord, s'écoulèrent.

Enfin, un pas éperonné retentit et un jeune homme, dont un léger duvet estompait légèrement la lèvre supérieure, entra, salua respectueusement le vieillard et attendit, dans une pose gracieuse et étudiée, qu'il voulut bien lui adresser la parole.

— Chevalier, fit le baron, avez-vous déjà pensé au trépas?

— Mon père, cette cruelle pensée est déjà venue assombrir mon esprit. Mais je l'ai rejetée comme indigne d'un gentilhomme.

— C'est d'un grand cœur. Mais il faut quelquefois au déclin de la vie, songer à faire une digne fin. Je veux vous confier mes dernières volontés; j'ai un poids sur l'estomac.

— Ça ne m'étonne pas, répondit naïvement le jeune homme en jetant un regard malicieux aux restes copieux du déjeuner que le baron venait d'achever.

— Un secret me pèse et me ronge. Secret de sang et d'horreur! Je veux vous révéler ce secret, celui de votre naissance. Vous n'êtes pas mon fils.

— Je le savais.

— Hein?

— Raisonnons un peu, reprit le chevalier en s'asseyant dans un fauteuil et en croisant négligemment une botte sur l'autre. Vous avez maintenant... hem! .. Mettons cent vingt-six ans.

— Cent vingt-sept aux vendanges.

— Et j'en ai dix-sept. Il me semble que ..

— Ceci me prouve, chevalier, que vous n'êtes pas dénué d'une certaine perspicacité et me donne l'espoir que vous supporterez aisément la terrible révélation que j'ai à vous faire. Voyez-vous ce portrait?

— Il est bien laid.

— C'est le comte Honoré IV de Noirchâteaudesétripettes. Veuillez avoir l'obligeance de compter les clous de son armure, en commençant par le haut et d'appuyer sur le cent dix-septième, que vous reconnaîtrez aisément des autres parce que c'est le seul qui soit doré.

— J'aime mieux appuyer tout de suite sur celui qui est doré.

— Pas de bêtises. Ça ne serait pas suffisamment solennel. Comptez ..

Le chevalier bredouilla rapidement quelques chiffres et prononça distinctement : cent dix-sept. Puis il appuya sur le bouton qui fit jouer un ressort secret. Le portrait s'éleva lentement dans des rainures invisibles, laissant à découvert une ouverture, percée dans la muraille, d'où s'échappa une bouffée d'air fétide.

— Parfandious! exclama le chevalier. On dirait une fosse d'aisance.

— Silence, enfant, ne blasphême pas, et suis-moi.

Le jeune gentilhomme prit une serviette et en frotta vigoureusement la tête chauve du vieillard, qui prit la teinte d'un soleil couchant.

— Sacrebleu! je ne t'ai pas dit de m'essuyer, mais de me suivre.

— Ah! pardon, j'avais mal compris.

Le baron prit une torche, qu'il alluma à un brasier, et s'engagea dans l'issue secrête, suivi du chevalier.

— Il y a cent dix-sept marches, dit-il. Comptez-les.

Le chevalier ne compta rien du tout, mais, pour faire plaisir au vieillard, il hurla : « Cent dix-sept, » au bas de l'escalier.

— Quand nous aurons fait cent dix-sept pas, que vous allez compter, reprit le baron, nous trouverons un mur qui bouche toute la largeur du souterrain.

— Alors, c'est pas la peine de continuer.

— Silence! vous dis-je. Ce mur est composé de cent dix-sept pierres, que vous compterez, et sur la cent dix-septième vous trouverez un clou, le seul clou qui soit sur le mur.

— J'appuierai sur ce clou. .

La suite au prochain numéro.

(*) Reproduction réservée.

MAISON

LEMESRE FRÈRES & Cie

PARFUMEURS — BRUXELLES

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

MAISON DE DÉTAIL : 37, RUE DES FRIPIERS, 37

A LA CORBEILLE ROYALE

Véritable savon au musc Tonkin

N° 75

PARFUMS DU LIBAN

Eau de toilette Lemesre

VINAIGRE HYGIÉNIQUE LEMESRE

« LA ZÉPHYRINE », POUDRE DE RIZ SANS RIVALE

Produits dentifrices de l'Ermitage

N. B. — Liquidation des articles fantaisie : Peignes, Brosserie, Ongliers, etc., en écaille, ivoire, ébène, etc.

RABAIS CONSIDÉRABLE

CALENDRIER DU DIABLE au CORPS POUR 1894 et pour rire

Janvier

1 l *Retranchement.*
2 m S Frusquin.
3 m S Gulier.
4 j Ste Ignon.
5 v S Patienter.
6 s *Haricots.*
7 D S Pathie.
8 l S Dick.
9 m S Pétersbourg.
10 m Ste Imider.
11 j S Bol (Jan).
12 v Ste Etique.
13 s S (Spadas).
14 D Ste Estèphe.
15 l Ste Flemme.
16 m S Marceaux.
17 m S Cinnati.
18 j S Francs 50 (abonnement)
19 v S Canule.
20 s S Pelet (D^{r}).
21 D *Soixante-neufagésime.*
22 l Ste Flemme.
23 m S Allais (martyr).
24 m Ste Air pelé.
25 j *Demi-tour de S. Paul.*
26 v S Polybrochet.
27 s S Quiéter.
28 D Ste Vadrouille.
29 l Ste Flemme.
30 m Ste Dèche.
31 m S Cyr.

Février

1 j S Tignasse,
2 v *Grand nettoyage.*
3 s S Blaize (de la marine).
4 D *Abonnement fr. 5,50.*
5 l Ste Flemme.
6 m S Carnaval 1er.
7 m *Scramouilles.*
8 j S Kiemroud'Karos.
9 v Ste Appolinaris.
10 s S Culgner.
11 D Carnaval II.
12 l *Mal aux cheveux.*
13 m S Glant.
14 m S^{te} (Hya).
15 j S Vétérer.
16 v Ste Soupe.
17 s S Graal (R. Wagner).
18 D S Peccabiliser (g.g.g.).
19 l Ste Pituite.
20 m S (Assas).
21 m S Peyralbe.
22 j S Foin.
23 v Ste Marthe (inique).
24 s S Drelépée.
25 D *Mi-Carême.*
26 l *Gueule-de-Bois.*
27 m Ste Dèche.
28 m S Cinérer.

Mars

1 j Ste Touche.
2 v S Plice.
3 s S Cère (ment).
4 D *Les Tarés.*
5 l Ste Flemme,
6 m S Lapin.
7 m S Aquin (Bald').
8 j S J'embête.
9 v S Féoder.
10 s S^{te} 8 croches (Blanche).
11 D *Passion* (ô).
12 l Ste Flemme.
13 m S Doux.
14 m Ste Princesse.
15 j *Abonnement fr. 5,50.*
16 v S Spirer.
17 s *Veille des Rameaux.*
18 D *Porte-feuilles.*
19 l Ste Flemme.
20 m S Printemps.
21 m S Vestir.
22 j S Arpège.
23 v S *Vendredi.*
24 s S Captain Cap.
25 D *De z'œuffes.*
26 l Ste Flemme.
27 m S Combustibiliser.
28 m S G. G. G.
39 j S Legrand (Alexandre)
30 v S *Lymen* (Amédée).
31 s Ste Dèche,

Avril

1 D *Abonnement gratuit.*
2 l Ste Flemme.
3 m S Richard (Const provt).
4 m Ste Beuve.
5 j S Sylémore.
6 v *Choesels.*
7 s S Potage.
8 D S Denis-Bovesse.
9 l Ste Flemme.
10 m S Clotaire (de l'Inventure).
11 m S Dardenne.
12 j S Spons.
13 v *Ananké.*
14 s Ste Lidwine (Walkyrie).
15 D *Abonnement 5,50 fr.*
16 l Ste Flemme.
17 m S Cruster.
18 m *Pommes de terre.*
19 j Ste Hure (chem. de f. de).
20 v S Jecter.
21 s S Basile.
22 D S Quante centimes.
23 l Ste Flemme.
24 m S *Fistibuler.*
25 m S Marc de café.
26 j Ste Est recalée.
27 v S *Sein.*
28 s Ste Onge.
29 D S Plicité.
30 l Ste Flemme et Dèche.

Mai

1 m Ste Touche.
2 m S Commoder.
3 j *Ascension* (Toulet).
4 v Ste Monique (ô).
5 s S (Travers).
6 D *Meyboem.*
7 l Ste Flemme.
8 m S Kop.
9 m S Former,
10 j S Crétin.
11 v S Ma mère (et ta sœur!).
12 s. *Veille du treize.*
13 D *Entre-côte.*
14 l Ste Flemme.
15 m S que 50 (abonnement).
16 m S Jean Népomucène (rue).
17 j S Gilles (Bruxelles).
18 v S Plomb.
19 s S (Des) d'après nature.
20 D *Malbrouck ne revient pas*
21 l Ste Flemme.
22 m S Ménéhould (pieds à la).
23 m S Phonie.
24 j *Cuite.*
25 v Ste Ange (Baronne d').
26 s S Féropol.
27 D S Corporer.
28 l Ste Flemme.
29 m S Géraudel.
30 m Ste Erdire.
31 j Ste Dèche.

Juin

1 v *Casus belli.*
2 s S Emilion.
3 D S Drela Couronne.
4 l Ste Flemme.
5 m S (Marcas).
6 m S Néwoise.
7 j S Ninphéricure.
8 v S *Pissard.*
9 s Ste Dette.
10 D S Yvon rigoller.
11 l Ste Flemme.
12 m S Nazaire.
13 m S Cochon.
14 j S Chapeau.
15 v *Abonnement 5f. 50.*
16 s S Kièm.
17 D S *Gébert.*
18 l Ste Flemme.
19 m S Struire.
20 m S Glage.
21 j Cent francs de Gonz.
22 v *Tripes.*
23 s Ste Maridoignons.
24 D Eclosion S. J. B.
25 l Ste Flemme.
26 m S Je.
27 m *Vasistas.*
28 j Ste P. Irénée.
29 v S Siamois.
30 s Ste Dèche et S Loyer.

Juillet

1 D S Saëns
2 l Ste Flemme.
3 m *Consultation.*
4 m S Ladre
5 j S Tenoy (architecte).
6 v S Glé.
7 s S Telette.
8 D Ste Ese.
9 l Ste Flemme.
10 m S Ruffian.
11 m S Tre.
12 j S Huron.
13 v S Ger.
14 s S Mésaventure.
15 D S (Toc).
16 l *N. D. de Mie Catoen.*
17 m S Francs (abonnement).
18 m S Digestionner.
19 j S Ciser.
20 v Ste Pâquerette.
21 s S (Suc) (ambre jaune).
22 D S Vith.
53 l Ste Flemme.
24 m S Génier.
25 m S Gall.
26 j S (Matas).
27 v S Demniser.
28 s S (Bass).
29 D Ste Dèche.
30 l Ste Flemme.
31 m S Bal.

Août

1 m S (Contre).
2 j S Sinuer.
3 v S Sensibiliser.
4 s S Former.
5 D *Maquillage.*
6 l Ste Flemme.
7 m S (Toc).
8 m Ste Erloquer.
9 j S Grec.
10 v S Laurent.
11 s S Géry (place).
12 D Ste Trouble.
13 l Ste Flemme.
14 m S Bre.
15 m *Absorption.*
16 j S Francs 50 (abonn.).
17 v S Nement.
18 s S Ménélas.
19 D S Quantaine.
20 l Ste Flemme.
21 m S Fatuer.
22 m S Vadrouillana.
23 j S Cliner
24 v S Massacre.
25 s S Illicite.
26 D Ste Vesse.
27 l Ste Flemme.
28 m S Eeman.
29 m S Roublard.
30 j S Fiacre (cocher de).
31 v Ste Dèche.

Septembre

1 s S Fluencer.
2 D Ste Erroger.
3 l Ste Flemme.
4 m S (Far).
5 m S (Bass).
6 j S Valider.
7 v S Clou.
8 s *Débarquement.*
9 D S Dierickx.
10 l Ste Flemme.
11 m *Explosion.*
12 m S Veinard.
13 j S Maboule.
14 v *Illumination.*
15 s *Abonnement.*
16 D S (Suc) (très court).
17 l Ste Flemme.
18 m Ste Poire.
19 m S Specter.
20 j S Sulpice.
21 v S Mavieille.
22 s S Rhamsès.
23 D S Chanvre.
24 l Ste Flemme.
25 m S Waretje.
26 m Ste Précise.
27 j S^{te} (En).
28 v *Pansche Kermis.*
29 s S Buls.
30 D Ste Dèche.

Octobre

1 l Ste Flemme.
2 m S (Lar).
3 m S Planter.
4 j S (Mal).
5 v S Galmier.
6 s S Pruneau.
7 D *Le Chapelet* (*Distillerie*).
8 l Ste Flemme.
9 m *Ma tante.*
10 m Ste Réglise.
11 j S (Rouss).
12 v S Plicité.
14 s Ste Axe.
14 D S Caliche.
15 l Ste Flemme.
16 m S En' hervé.
17 m Ste Ecarée.
18 j S Rapin.
19 v S Jujube.
19 s S Couraprès.
20 D *Abonnement fr. 5,50.*
22 l Ste Flemme.
23 m S En caoutchouc.
24 m S Landoy (Raphaël).
25 j Ste Pantoufle.
26 v Ste Est varice.
27 s S Armand (décorateur).
28 D S Trond.
29 l Ste Flemme.
30 m S Prégner
31 m Ste Dèche.

Novembre

1 j *S (Toulet)* aéronaute.
2 v *Macchabées.*
3 s S Pétersbourg.
4 D S Cabrion (apôtre).
5 l Ste Flemme.
6 m S Chronique.
7 m S Boulanger.
8 j S de Bouillon.
9 v S Dérèse.
10 s S Casteleyn.
11 D S Manteau.
12 l Ste Flemme.
13 m *Les Huguenots.*
14 m S Josse ten-Noey.
15 j Ste Couronne.
16 v *Vie simple.*
17 s S (Capu).
18 D *Annonces (à forfait).*
19 l Ste Flemme.
20 m S Poser.
21 m *Représentation.*
22 j Ste Orchestre.
23 v S Primer.
24 s S Carner.
25 D *Salon des Refusées.*
26 l Ste Flemme.
27 m S^{te} (Abs).
28 m S Crétisme.
29 j S Tété.
30 v Ste Purée.

Décembre

1 s *Maître de Forges.*
2 D *Après.*
3 l Ste Flemme.
4 m Ste Moustache.
5 m S Digner (c'est un tort).
6 j *Spéculaus.*
7 v S Ambroise (Thomas).
8 s *Asperge.*
9 D S Bolique.
10 l Ste Flemme.
11 m S Dicat.
12 m Ste Odile (on Redon).
13 j S Potin (D^{r}).
14 v S Mégrin.
15 s S Pané.
16 D *Abonnement.*
17 l Ste Flemme.
18 m S Dustrier.
19 m S Bre.
20 j S Philenquatre.
21 v S Thomas (chet).
22 s S Ciput.
23 D Ste Errompre.
24 l S Viter.
25 m *Réveilton.*
26 m *Soupe à l'oignon.*
27 j S Jean (d'Armes).
28 v *Les Acquittés.*
29 s S Vectiver.
30 D S Troduire.
31 l Ste Flemme.

Onzembre

1 m *Purgation.*
2 m *Bain de pieds.*
3 j *Noces.*
4 v *Festins.*
5 s S Filtrer.
6 D Ste Truffe.
7 j S Cornichon.
8 m *Foie gras.*
9 j S Lambic.
10 s *Blæmpanch.*
11 j *Caricoles.*
12 v *Kipkap.*
13 j *Purgation.*
14 D *Repos.*
15 l Ste Flemme.
16 j *Kœkebakken.*
17 v S Prégner.
18 j *Guindailles.*
19 l *Banquet.*
20 m *Boonekamp.*
21 j *Schiedam.*
22 j *Hasselt.*
23 D Ste Scholle.
24 l *Andouillettes.*
25 l *Pottekees.*
26 D *Café-cramique.*
27 j *Choesels.*
28 l *Patteikes.*
29 j *Omelette au lard.*
30 l *Kieken.*
31 j *Ryspap.*
32 D *Indigestion.*

fait à la main par Am. Lynen

N° 2. - 2e ANNÉE | Dimanche 14 janvier 1894 | 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE DE LA TÊTE D'OR, 9, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

AVIS

A partir du numéro prochain, le « Diable-au-Corps » sera mis en vente le samedi soir.

Courrier de Paris

Il parait que la Comédie-Française, pour se faire pardonner par Jules Lemaître son refus imbécile de *La Bonne Hélène*, songe à reprendre ce *Mariage blanc* qui, jadis, occasionna le procès « Lemaître-Thièvres », rappelé par George Auriol dans sa dernière chronique.

On se rappelle les faits : M. de Thièvres ayant vu sur les affiches qu'un des personnages de *Mariage blanc* portait son nom, monta sur ses grands destriers, s'arma de papier timbré et partit en guerre contre l'auteur dramatique, le sommant d'avoir à débaptiser son héros sous peine d'un léger versement de cinq cents louis à titre de dommages-intérêts.

Dix mille balles, c'est une somme ! Jules Lemaître, moins enclin aux « Débats » qu'on ne le croit généralement, tenta de fléchir son adversaire par la suppression d'une H, puis d'une S. Peine perdue ! Le grincheux gentilhomme persistait à exiger que Thièvres, ou Tièvre, disparût du nombre des personnages du *Mariage blanc*, et restait sur le *pied de guerre, la lance en arrêt, la tête couverte* d'un heaume qui semblait avoir pour lui des appas (*Heaume sweet heaume*, comme chantent les petites Anglaises).

Il a perdu son procès, et, aujourd'hui qu'on va reprendre la pièce, il en intente un autre !!!

On comprendrait à la rigueur cette ténacité si, dans la pièce, le monsieur affublé du nom que M. de Thièvres revendique comme sa propriété exclusive commettait, dans cette comédie, quelques-uns des crimes montépinesques ou ponsonduterrailleurs dont, chaque matin, le récit passionne les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf lecteurs des feuilletons du *Petit Journal*. (Ils étaient un million, mais je me suis désabonné.) Pour moi-même, je le confesse, il serait sans charme de lire dans le *Diable-au-Corps*, par exemple, un paragraphe ainsi conçu : « Faux en écritures publique ou privée, attaques nocturnes, perpétration de vers symboliques, aucun crime n'avait été oublié par ce monstre à face humaine, dont les mères ne répétaient qu'en tremblant le nom odieux de Willy ! »

Mais rien de pareil dans l'espèce ! Le héros de Jules Lemaître épouse, par charité, une jeune fille poitrinaire, pour lui donner quelque joie avant que la mort vienne emporter cette pauvre petite victime. Comprend-on qu'un grincheux puisse *trouver là de quoi s'offusquer ?* A la place de l'auteur, je ne négligerais rien pour exaspérer mon adversaire, je rétablirais mon H, je rétablirais mon S, et j'introduirais sournoisement dans le dialogue quelques petites répliques de ce genre :

— Vous toussez, vous avez la *tièvre ?*

— Ce n'est rien, une tasse de lait de *thièvre* et il n'y paraîtra plus.

Au moins il aurait de la sorte quelques motifs de se plaindre, ce monsieur qui veut attirer l'attention sur lui et dix mille francs dans son coffre-fort, oubliant qu'il est toujours dangereux de courir deux *tièvres* à la fois.

Si la justice lui accordait gain de cause, il ne resterait plus aux malheureux gens de lettres qu'à se contenter pour leurs personnages de noms d'animaux, ce qui donnerait à chacune de leurs œuvres un petit air Arche-de-Noé des plus curieux. Encore ce moyen présenterait-il quelque danger ! Le *Bottin* (et c'est même son seul point de ressemblance avec la forêt de Fontainebleau) le *Bottin* regorge de Cerf ; on risquerait de provoquer la colère en s'occupant de l'âne de Montebello ; et je ne pense pas qu'il soit possible de mal parler du cheval sans s'attirer des réclamations qui ne manqueraient pas de fondement, de Posthippos-Clarigny.

Reste un procédé, consistant à remplacer les noms par des numéros, comme au bagne (1).

On chanterait, au café-concert :

Tiens, voici 32 !
Comment vas-tu, ma vieille ?

Sans crainte de mécontenter aucun Mathieu. Et nulle jeune Thérèse ne serait admise à protester contre un couplet ainsi transformé :

Ah ! qu'il fait donc bon,
Qu'il fait donc bon cueillir la fraise,
Dans les bois d'Bagneux
Mam'zelle 13,
Quand on est deux !

Pour plus de commodité, on pourrait encore chiffrer, outre les noms propres, un certain nombre de mots usuels :

« Né à 3, en Champagne, ce général hors 4 habitait une maisonnette recouverte d'un toit en 5, non loin de l'immeuble 6 à 7 (Hérault), qu'occupaient deux élégantes personnes, surnommées les 22 ; chaque matin, après une douzaine d'8 et un 9 à la coque, il s'écriait : 110, cadedis, mon sort est 12 qu'on peut rêver de meilleur !... »

* * *

En attendant que sévisse cette littérature dont on ne pourra prendre connaissance qu'en se servant des tables logarithmiques de Schrön ou de Callet, un groupe de dramaturges se forme qui rêvent d'écrire des « pièces agricoles », probablement sous l'inspiration du Grand Protectionniste français dont la Chambre applaudit les discours explosifs chargés de Mélinite.

Henri Céard me semble avoir tous les titres à figurer parmi ces messieurs, lui dont on n'a pas oublié la *Pêche*, si chère aux spectateurs du Théâtre-Libre qu'ils l'avaient surnommé « La Pêche miraculeuse ». Pourvu qu'il n'amène pas avec lui le fâcheux Paul Alexis dont la *Pomme* appelait les pommes (cuites) comme l'abîme appelle l'abîme ! Inutile, absolument, de songer à évincer l'inéluctable Louis Figuier, auteur de la *Fraise*, pour laquelle on ressuscita l'ironique dicton du XVIe siècle : « A la fraise on connaît le veau ! » M. Oscar Méténier fera sa poire, en compagnie de M. Zola qui, mélancolique et implorant, erre dans les couloirs de l'Académie française en faisant le poireau.....

Willy.

(1) Cette idée, drôle ou non, a fait beaucoup rire le public du théâtre Cluny quand elle a été mise à la scène par les auteurs de *l'Année franco-russe*, qui l'avaient discrètement empruntée à une chronique de Willy.

N. D. L. R.

Bob et Mouche

Comment, est-ce possible ! vous ne connaissez pas mon petit chien Bob ? C'est dommage, car c'est un animal prodigieux.

Et pourtant, il est gros comme rien du tout, et maigre, oh ! d'un maigre ! et ses yeux ont l'air si mal enchâssés dans son crâne, qu'on craint toujours de les faire tomber.

Dans les premiers temps, je n'osais y toucher, de peur de le casser ; mais, depuis, j'ai appris à m'en servir, et maintenant je le tiens quelquefois suspendu par la tête pendant dix minutes sans qu'il paraisse s'en apercevoir ; il trouve ça tout naturel.

Lorsque nous nous livrons à ces jeux en public, dans un café, par exemple, il y a toujours des gens qui se fâchent et qui disent : « C'est idiot de faire du mal à une bête ! » mais je fais semblant de ne rien entendre, et lui aussi. Il n'y a que lorsqu'on joue du piano que nous nous fâchons.

J'ai aussi chez moi un crabe, un gros tourteau que j'ai rapporté de la mer, il vit ordinairement dans la cuisine, sous le fourneau, dans le seau à charbon. C'est un rêveur .

Parfois aussi il va se promener sur l'évier, histoire de grignoter un morceau de savon. Il reste là des heures, penché sur le trou, écoutant les bruits mystérieux que lui apporte la conduite.

Ce crustacé est fort aimable. Il s'appelle Mouche. Il vit simplement, s'occupant peu de l'extérieur.

De temps en temps il vient faire un petit tour au salon et nous passons l'après-midi ensemble. S'il le désire, je lui donne un petit verre d'eau de mer (de la vieille) ; moi, je bois du cognac, et nous trinquons ensemble.

Il sait faire le beau, supporte un pied de table ou de fauteuil aussi longtemps qu'on veut, et lorsque je roule une cigarette, il me présente l'allumette tout enflammée avec sa pince.

Il est d'une force surprenante. Le jeu du fauteuil ou de la table n'est rien auprès de celui-ci : quelquefois, pour rire, je lui mets trois ou quatre volumes du Larousse sur le dos. Vous croyez que ça le gêne ? Pas le moins du monde. En deux coups d'épaule, il se débarrasse de son fardeau, et si vous lui présentez un crayon, il vous le coupe en deux de la façon la plus charmante.

Ce Mouche est un individu terrible pour la lutte. Un chat, un rat, une tortue, un cochon d'Inde, rien ne lui fait peur. Mais c'est surtout contre les canards qu'il est enragé. Il vous torche le canard le plus vigoureux en trois minutes.

L'été dernier, plusieurs de mes voisins, qui s'étaient vantés de posséder des canards invincibles, vinrent me proposer des combats. Nous mettons les deux adversaires dans une petite cage en fil de fer ; c'était superbe. Le canard avait beau faire le malin, crier, gesticuler, battre des ailes et allonger le cou, au moment où il s'y attendait le moins, il avait la tête prise dans la terrible pince de Mouche ; on entendait un petit bruit sec, comme celui d'une coquille dans un casse-noix, et c'était tout.

Alors, qu'est-ce qui palpait dix louis ou quinze, selon le pari ? Je vous le demande. Brave crabe, va !

Mais revenons à mon excellent petit chien Bob. Il n'est guère plus gros qu'un vieux poulet. Il m'a été rapporté des Indes par un ancien commissaire-priseur, devenu maître de danse et de maintien.

Il est d'un gris jaunâtre, et son pelage ressemble assez à celui des petits singes en copeaux qu'on

vend sur les boulevards. En somme, pas joli; mais quelle bonne petite bête!

Pourtant, je dois avouer qu'il n'aime pas les légumes, ni le bifteck, ni le poulet. Il préfère le caviar, les sardines, l'andouillette...

Fréquemment, il lui arrive de marcher sur les pattes de devant, à la façon des éphèbes qui font le poirier, — surtout lorsqu'il a un petit besoin à satisfaire : il fait ainsi d'un acte trivial un exercice amusant et coquet. C'est un artiste, un véritable artiste.

Lorsque Bob vit Mouche pour la première fois, ses copeaux se hérissèrent et ses yeux s'arrondirent à un tel point, que je crus un instant qu'ils allaient rouler sur le parquet.

Peut être l'avait-il rencontré précédemment sur une plage lointaine et avait-il eu à se plaindre de ses procédés; toujours est-il qu'il le regarda avec un air de dire :

— Voilà un monsieur qui me déplaît!

Il se mit à aboyer et s'élança, mais le crabe lui présenta une paire de pinces qui le fit sans doute réfléchir, car il se retira avec un grognement que je crois pouvoir traduire ainsi :

— Je ne serre pas la main à des gens de votre espèce!

Ce que voyant. le crabe se coucha tranquillement et retomba dans sa rêverie.

Le crabe est poète, je crois. Il doit faire des vers sur les mystères de l'Océan. Parfois, il reste toute la journée en contemplation devant une planche d'histoire naturelle représentant des mollusques.

... J'ai aussi quatre poissons rouges dans un bocal; mais si je vous parlais d'eux, ça nous entraînerait trop loin. Ce sera pour une autre fois.

A dater du jour où je les mis en rapport, Bob et Mouche furent deux féroces ennemis.

Bob n'osait guère s'aventurer dans les coins où le crabe avait coutume de ruminer; mais lorsque le crustacé était en promenade, il allait volontiers lui chiper son mou — pour le cacher ensuite dans le fumier, où il devenait la proie des innommables.

Vous voyez d'ici la tête du crabe, lorsqu'il rentrait et qu'il trouvait son garde-manger vide. — Il entrait dans des colères bleues, et pendant des heures on l'entendait broyer du charbon avec ses pinces.

Quelquefois aussi, Bob faisait des grimaces à Mouche. Moi, voyant cela, je pensais : « Toi, mon vieux, tu feras tant de misères à ce pauvre crabe que ça finira par se gâter; ton tour viendra... »

Vous ai-je dit...? Non, sur ma foi, je crois l'avoir oublié, Bob à une passion, une folie : il est coquet! Cet être laid et chétif se croit admirable. Il y a dans le jardin une petite glace dans laquelle il se regarde continuellement.

Un chien qui se regarde dans la glace, c'est un peu fort! Eh bien! cela est, pourtant.

Dès que la porte s'ouvre, voilà mon Bob dans le jardin! Il va jeter un coup d'œil sur sa toilette. Je n'ai jamais vu une coquetterie pareille, surtout chez un cabot.

Le crabe, lui, regarde tout ça d'un air dédaigneux : « Pauvre imbécile, pense-t-il, si tu avais eu, comme moi, le miroir immense de la mer, tu ne regarderais pas dans ce méchant carreau ».

Ce qui m'a toujours ennuyé et taquiné au plus haut point, c'est que ce diable de Bob ne sait pas nager. C'est rare pour un chien.

J'ai essayé de tout, mais en vain. J'ai commencé, pour lui donner l'habitude de l'eau, par lui mettre les quatre pattes dans quatre coquetiers pleins de ce liquide, puis je l'ai inséré dans un saladier, dans une cuvette, dans une baignoire, dans un bassin, avec une ceinture de liège. — Rien n'a réussi. Le bougre ne veut pas nager... Il ne veut pas!

Cependant il continuait à embêter le crabe qui, pourtant, ne lui disait rien... Chaque matin; c'étaient de nouvelles farces. Un jour, il lui déroba un superbe morceau de boudin. Suprême insulte! car les crabes aiment le boudin par dessus tout.

Le pauvre Mouche, las de tant d'avanies, résolut de se venger. Voici ce qu'il fit :

Pendant que Bob était sorti, il se rendit au jardin, et là, à l'aide de ses pinces, il gratta le tain du petit miroir de son ami, sans en laisser une miette.

Maître Bob revenu, sa première visite est pour le jardin. Mais! la glace est devenue un simple morceau de verre qui ne réfléchit plus sa gracieuse image.

Aussitôt, il se met à hurler si lamentablemant, qu'à cette heure j'en ai encore les oreilles qui sonnent, rien que d'y penser.

Dans un coin, le crabe le regardait en riant.

Ne riez pas! Il *riait, je l'ai vu!* et je veux que des voyous me lapident sur-le-champ avec des pommes de terre en robe de chambre si ce n'est pas l'exacte vérité.

Le chien pleura comme cela pendant une bonne heure. A la fin, il aperçut le crabe et comprit. Que se passa-t-il alors dans sa cervelle, je l'ignore; mais je le vis disparaître comme une flèche par la porte entr'ouverte.

Cinq minutes plus tard, il revint avec un immense boudin dans la gueule. (Où l'avait-il volé?) Il déposa cette précieuse charcuterie à la portée du crabe et fut s'asseoir près du cadavre de son miroir.

Ainsi la paix fut faite entre ses deux ennemis.

Depuis, la petite glace a été rétablie, et, par les beaux soirs d'été, on peut voir les deux animaux jouer fraternellement à cache-cache dans le jardin.

O bonheur! je ne désespère plus maintenant de voir Bob nager un jour. .

Le bon crabe lui donnera des leçons!

G. Auriol.

Le Solitaire

Au moment de commencer mon hebdomadaire récit, il me vient un scrupule.

Je ne me dissimule pas que les maîtres de la littérature fantaisiste et moi — qui n'ai pas encore droit à ce titre — nous avons pris une sale habitude qui agace prodigieusement notre public : celle de ne pas finir nos histoires et de laisser à nos lecteurs le soin de suppléer au dénouement. George Auriol, par exemple ne se gêne pas pour laisser un brave homme, en pleine mer, sur une bouée, ou une voiture de liquoriste dans une boutique d'horlogerie, et je crois m'être moi-même rendu coupable de plusieurs mauvaises plaisanteries de ce genre: j'ai planté les rois mages sur la Grand'place de Bethléem et ne les en ai point sortis; j'ai planté de même un anglais — mettez la préposition s'il vous plaît — une juive de Péra et ne l'en ai point — mettez aussi le verbe —; j'ai laissé aussi le vidame Spons face-à-face avec un spectre ivre-mort. En cherchant bien, je trouverais certes encore quelques autres exemples de la même fumisterie de mauvais goût.

Nous écrivons — les maîtres fantaisistes et moi — pour un public très intelligent — car très intelligent est notre public — mais, quel que soit son degré d'intelligence — absolument supérieur est ce degré —, il doit lui être excessivement pénible — surtout à certains moments de la soirée — de faire des efforts du susdit intellect pour remédier à l'insuffisance de notre imagination C'est à tort que nous prétendons exercer son esprit par ces éternels points de suspension; il finit par nous prendre en profond mépris et par nous appeler — j'en ai fait la triste expérience — le « Monsieur qui ne finit jamais ses histoires ».

Ce qualificatif n'a peut être rien dè désagréable au figuré, mais il arrive qu'il est pris au propre et ça vous fait une détestable notabilité auprès des femmes. Ainsi, pas plus tard qu'hier, j'ai été accusé par une jeune personne de « finir toujours à l'endroit le plus intéressant ». Le souci de ma réputation m'a obligé de lui prouver immédiatement le contraire, ce qui ne laissait pas que de m'inquiéter :

1° parce que la jeune personne m'était totalement indifférente, n'étant pas la femme d'un de mes amis;

2° parce que je n'étais pas en forme à cause des nombreuses étrennes que j'ai été obligé de distribuer. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

Le public, cependant, se fourrerait le médium dans les quinquets — comme dit spirituellement M. le Président du Sénat — s'il s'imaginait que je lui fais de plates excuses et que je vais lui servir des récits entiers. Ce serait tout à fait contraire à mes habitudes de lézardière paresse. C'est déjà fort beau de faire un morceau de récit assez dépourvu de sens commun. Seulement, afin d'échapper au qualificatif déshonorant dont j'ai été flétri, je me suis juré de prouver que je pouvais finir sans avoir commencé.

Ce n'était pas déjà si facile, ce qu'elle avait rêvé là. La fatale menace avait été résolument lancée : œil pour œil, dent pour dent, coup pour coup; la peine du talion, mais le diable, c'était de l'exécuter.

Enfin, se fiant à son étoile, elle se rendit chez Eugénie, pensant bien qu'après une telle algarade, elle aurait éprouvé le besoin de se rapérir (1) un peu et qu'elle n'aurait pas de si tôt réintégré le domicile conjugal. Son flair ne l'avait point trompée. Elle trouva Auguste seul, en train de faire une partie de solitaire avec soi tout seul, ainsi que l'ordonnent les préceptes de ce noble jeu qui exige le plus complet abrutissement pour être exercé avec succès

Profondément occupé à se prendre à lui-même des pions sur les trente-sept trous de sa tablette octogonale, Auguste ne reçut pas sa visite sans un certain mécontentement que comprendront tous ceux en train de chercher une combinaison mathématique. Il mit en soupirant son matériel de côté.

— Bonjour Madame, fit-il, Eugénie n'est pas ici.

(1) Rapérir est un verbe exclusivement namurois. Je l'emploie, d'abord, parce qu'il est bien à sa place, et puis parce que je me fiche pas mal des néologismes.

Am. Lynen

au Café Concert
Amy. Lynch.

— Je le sais, Monsieur. C'est pour vous que je viens.

— Pour moi. Vous désirez peut-être apprendre le solitaire. Et ses yeux s'illuminèrent d'un éclair de joie.

Décidément, cela devenait de plus en plus difficile. Ce n'est pas qu'Auguste fut désagréable, mais il était déplorablement quelconque et encore plus déplorablement idiot. L'amener au point désiré constituait donc une œuvre de la plus haute difficulté. Elle eût une inspiration :

— Oui, je désire vivement apprendre ce joli jeu.

— Asseyez-vous ici, près de moi — et elle s'assit très près —. La règle du jeu, Madame, consiste en ce qu'un pion, ce sont ces petites fiches que l'on appelle des pions, en prend un autre qui lui est contigu toutes les fois qu'il peut, en sautant par dessus, entrer dans un trou vide placé de l'autre côté.

— Eh ! bien, elle est raide votre règle. Et elle lui pressa significativement le genou.

Auguste fut prodigieusement étonné. Jamais il ne s'était douté, jusqu'alors, que cette règle qu'il avait coutume d'énoncer d'après les meilleurs auteurs, put prêter à équivoque. L'observation de son élève le plongea dans un abîme de réflexions d'où il ne sortit qu'environ un quart d'heure après en disant :

— Mais, madame, je ne vois pas.....

— Faites donc pas la bête, avec votre fiche et votre trou. Il est rien cochon, votre jeu.

Et riant comme une folle, elle se laissa aller contre lui.

De rechef Auguste se plongea dans un abîme de réflexions. Puis, subitement, il comprit et le rouge lui monta jusqu'aux oreilles. Il écarquilla les yeux, la regarda d'un air épouvanté, ouvrit la bouche en accent circonflexe et ne souffla mot.

— A-t-il l'air idiot ? s'écria-t-elle. Il est adorable.

— Alors continuons, dit-il tranquillement.

— Continuons, répondit-elle en soupirant.

Et patiemment il reprit son explication, embrouillé cependant par de vagues idées qui lui venaient, troublé par la chaleur de ce corps de femme qui se collait contre lui, par ces formes splendides dont il devinait l'attirance au travers d'un corsage moulé, ahuri par l'éclat de ces yeux illuminés d'une malicieuse gaieté, toujours fixés sur son visage et non sur la tablette octogonale percée de trente-sept trous.

— Je ne sais ce que j'ai, dit-il enfin, je ne puis vous expliquer. Je suis bête, et il jeta violemment le jeu loin de lui.

Et la regardant, il lut une muette invitation dans ses regards. Brusquement il se jeta sur elle, l'étreignant violemment dans ses bras et lui mordant la bouche à pleines lèvres.

Elle se dégagea, souple comme une couleuvre, avec un éclat de rire strident.

— Eh ! bien, cher Monsieur, c'est précisément dans cette situation que j'ai surpris votre femme Eugénie, avec mon mari. Je suis vengée. Adieu ! Et elle sortit comme un coup de vent.

Auguste ramassa son jeu et se remit à planter philosophiquement ses fiches dans les trente-sept trous de sa tablette octogonale.

RHAMSÈS II.

Nous avons reçu lebon prospectus suivant :

Bruxelles, le 1er janvier 1894.

Cher Camarade,

Ligue des Artistes ! C'est parfait ; nous en sommes ou nous en serons. Vers là montent nos aspirations immatérielles, notre pur amour d'art.

Mais si nous songions un peu aussi aux **BESOINS** matériels ? Nous ne sommes point tous, hélas ! dégagés des soucis de l'existence et nous struggle-forlifons pas mal.

Les *XX* sont finis, l'*Essor* a disparu, le *Voorwaerts* a cassé sa **pipe**.... et c'est là qu'on trouvait le **beurre** dont sont veufs maintenant nos maigres épinards.

VOULEZ-VOUS DU BEURRE!

Joignez-vous à nous qui voulons remettre sur **pied** les **débris** qui sont encore bons. Formons un Cercle de peintres où nous tâcherons qu'il n'y ait point d'idiographes, car ce n'est pas **ça** qu'il nous faut.

Dans une réunion qui aura **lieu** lundi 8 janvier, à 7 1/2 heures du soir, **Au Corbeau**, rue de l'Evêque, 32, et à laquelle nous vous prions d'assister, nous vous exposerons les **voies** et **moyens** du projet.

Nous avons tout ce qu'il faut pour réussir.

Cordialement à vous.

BIBLIOGRAPHIE

En vérité, Willy m'a joué un sale tour.

Figurez-vous qu'il m'envoie un bouquin ; je prends un coupe-papier — je suis soigneux avec les livres — je m'installe dans un fauteuil, et je me mets à lire le livre de Willy. On ne se défie pas, n'est ce pas, d'un petit bouquin qui n'est guère plus gros que le catéchisme de Malines.

Dix-sept heures après, je lisais encore le livre de Willy. Trois-cent-quarante-huit pages, mes frères, et rien que de comptes-rendus de théâtre, concerts et les etc. du chroniqueur théâtral.

Je vois d'ici votre gueule commisérative. Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez complètement. Je ne me suis pas embêté du tout.

D'abord, j'ai vu défiler tout ce qui s'est produit depuis deux ans en fait d'art dramatique et musical dans le gouffre parisien. Et cela m'a été raconté, à la bonne franquette, par un esthète. Non point un esthète de grande revue, qui circule dans l'art théâtral avec la grâce d'un éléphant pataugeant dans une boutique de porcelaine, mais par un esthète aimable qui entoure sa science d'une verve railleuse et endiablée, et met autant de soin à la servir prudemment à ses lecteurs que d'autres à l'étaler.

Ensuite, j'ai constaté avec joie que Willy n'était pas de l'école de ceux qui s'appesantissent sur leur sujet. C'est de l'instantané, toujours amusant, toujours juste, avec le mat qui porte, quand il n'emporte pas.... la pièce. Voilà comment j'aime la chronique théâtrale, et non au kilomètre. Quelques confrères pourraient y trouver un utile enseignement.

C'est égal. Dix-sept heures sans manger, ni boire, c'est raide. Willy me paiera ça.

Je ne ferais pas mal de vous dire le titre de ce bouquin si attachant. Cela s'appelle *Soirées perdues*.

RHAMSÈS II.

Vadrouillana

Nous savons enfin le nom du déguisement porté par Renée de Lyris au bal de l'Aréopage : c'est le clown p.....leurant dans un accordéon.

***

Depuis que « Pistrol de Cavoine » est en passe de devenir directeur d'une de nos principales compagnies d'assurances, pour la Belgique et la Hollande, il prend son quartier général au Bodegon Hispania.

Une grande fabrique de machines à coudre vient de lui faire des propositions splendides.

***

Soirée select, le Jour des Rois, chez Dupin, le célèbre avocat. La fleur du gratin : le vidame Spons, lord et lady Klebs, M. le comte et Mme la comtesse de Gala, le chevalier de Trixou, la baronne Tintin, Richeviande, grand chef des Aschantis, deux de nos collaborateurs : Fé d'Horas et Rhamsès II flanqué de sa légitime et autres seigneurs sans importance.

La fève est échue au vidame Spons, qui s'est montré très au dessous de sa réputation dans le rôle du roi. La présence des monarques égyptien et nègre paralysait tous ses moyens. Sauf ce léger incident, soirée délicieuse et qui fait le plus grand honneur à son organisatrice, la toute charmante Mme Dupin. On ne s'est séparé que fort tard dans la nuit.

***

Nous avons reçu du sieur Ernest de Cazenove des Ardiloires, qui continue à se dire poète, une lettre que nous n'insérons pas pour deux raisons : d'abord, parce qu'elle n'amuserait pas nos lecteurs, et ensuite, parce qu'elle contient des choses désagréables à l'adresse de la rédaction. Nous sommes prêts à toutes les rectifications, mais nous entendons que l'on soit poli, du moins autant qu'on le puisse.

Pour faire plaisir à Ernest, nous prions cependant nos lecteurs de mettre une S à la fin d' « undécapode ». Il paraît qu'il y tient.

***

Dimanche soir, au Pôle Nord, un élégant patineur en chapeau de soie et pantalons courts faisait *flores*. C'était le joyeux « Colibri », qui ne tardera pas à marcher sur les traces du maître Robichon.

***

Il faisait tellement froid mardi dans la chambre de « Bidh-Pacha », qu'il s'est réveillé le matin avec une goutte de transpiration gelée sur le front.

Bigre !

***

« Polo le chevelu », « Canada » et « Mme Petit-Meub », après avoir trop bien soupé, chez Moury, s'en furent faire du pétard dans une baignoire au théâtre des Galeries. Ils s'y amusèrent fort bien, et, après le spectacle, ils s'en furent vadrouiller de cafés en cafés, tant et si bien, qu'ils finirent par perdre leur compagne, ils ne savent où.

Bonne récompense à qui la rapportera.

***

« Liline » vient de succéder en amour à « Zizi », qui ne s'en doute pas. « Voyageur d'Italie » doit en savoir quelque chose.

***

« Pilule de Goudron » ira cette semaine à Waterloo chercher son épingle de cravate, laissée en gage pour un déjeuner fait au cours d'une promenade à cheval avec « Polo ».

MÉPHISTO.

BULLETIN FINANCIER

Le commencement d'année, avec les premières gelées, provoque un sérieux refroidissement. La Bourse, très plate dans ces derniers jours, n'a rien de bien rassurant et présente tous les phénomènes de l'instabilité la plus déroutante.

Cette situation, conséquence de l'incertitude, se prolongera tant que l'on s'obstinera à tabler les opérations sur la spéculation et les règles fondamentales de l'arithmétique. Les plus simples se pratiquent dans la bourse des gogos et sont basées sur la soustraction, les krachs se multiplient, les coulissiers se divisent et les différences s'additionnent.

Les *Glaces* sont plus fermes; les *Feutres* sont mous; l'*Argent* est rare; les *Fers* sont assez durs; les *Aciers* plus résistants.

Les *Consolidés* manquent de fonds.

Le *Parquet* fait des descentes qui ne sont pas de lit.

La *Dèche rouge* monte toujours.

En somme, tout va bien.

ARTON.

THÉATRES

Monnaie. — Ce soir, jeudi, *Manon*. Vendredi, *Faust*.

—

Galeries. — Mme Rose Delaunay a pris lundi possession du rôle de *Miss Robinson*, aux Galeries. Elle a été vivement applaudie, notamment après la valse des ramiers qui a été bissée, et des rappels lui ont été décernés après chacun des tableaux de cette pièce à grand spectacle.

Les superbes costumes de Mme Delaunay ont fait sensation. Tous les artistes, et notamment M. Hérault, M. Lespinasse, qui remplace M. Darmand avec beaucoup de verve; M. Duncan, M. Maizeroy, Mlle Libra et Mlle Stemma, ont été associés au grand succès de la soirée.

Voilà *Miss Robinson* assurée de fournir une nouvelle carrière.

—

Cirque Royal. — Aujourd'hui, jeudi, au Cirque Royal, début de Paris, athlète qui soulève un bateau contenant douze personnes. Le même soir, le tubaphone par les sœurs Krembser; les Lokfort, dont on a vu les hardies voltiges aériennes au trapèze, paraîtront dans un exercice à barres fixes à trois, avec jeux combinés dans lesquels ils sont inimitables. Dernières séances des frères Panzer. Grand succès de *l'Olympe*, avec ses figures sidérales, ses astres ses étoiles et parmi celles-ci la plus brillante de toutes, la petite Anna Krembser.

—

Musée Castan. — Le nouveau spectacle, donné par les marionnettes Holden, à obtenu un succès complet. La pantomime, dont les péripéties amusent beaucoup le public, est tirée du fameux conte: la Belle et la Bête; elle est agrémentée de scènes comiques fort drôles. Tout le spectacle est renouvelé; il se donne à 3 h. et à 8 h. dans le Musée même qui peut être visité sans aucun supplément. Attractions nombreuses.

—

Scala. — La date des débuts approchant pour la troupe nouvelle engagée à Paris, au mois d'août dernier, la revue *Bruxelles-Plural* n'aura plus, à la Scala, qu'un nombre très limité de représentations. Avis à ceux qui n'ont pas encore vu ou qui désireraient revoir cette joyeuse fantaisie qui, depuis trois mois, a fait courir tout Bruxelles à la Scala.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *Manon*.

PARC (8 h.). — *M. Camille; Le Gendre de M. Poirier; Lolotte*.

GALERIES (8 h.). — *Miss Robinson*.

MOLIÈRE (8 h.) — *Le Roman d'un Jeune Homme pauvre*.

THÉATRE FLAMAND (7 1/2 h.)—*Artevelde, ruwaard van Vlaanderen*.

VAUDEVILLE (8 h.). — *Azor; Corignan contre Corignan*.

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert. *Bruxelles-Port-de-Mer*.

SCALA (8 h.). — Spectacle-concert. *Bruxelles-Plural*.

BOUFFES DU NORD (8 h.). — Cirque miniature.

THÉATRE DU PASSAGE DU NORD. — A 3 h. et à 8 h., les fantoches Holden. Prix des places : 1 fr. Enfants, 50 centimes.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

CIRQUE LOCKHART, boul. Jamar (8 h.). — Spectacle varié.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Ouvert de 9 1/2 h. du matin à midi (Cercle des Patineurs); de 2 à 6 h. et de 8 h. à minuit et demi.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

PREMIÈRE PARTIE

—

Le chevalier Alcide de Crabesac

—

PROLOGUE

—

Les souterrains du château de Noirchâteaudesétripettes.
(Suite).

— Pas du tout. Vous le ferez sauter avec le pommeau de votre dague et me l'apporterez.

— Pardon, vous venez de dire : « Nous ferons cent dix-sept pas, nous trouverons... »

— Oui, mais j'ai changé d'idée.

— Ce vieillard est versatile, pensa le jeune homme. Il n'en fit pas moins ponctuellement ce qui lui était demandé, en s'abstenant, toutefois, de compter les pas et les pierres et rapporta le clou au baron.

— C'est bien, fit simplement celui-ci; remontons. Et refaisant le même chemin en sens inverse, ils se retrouvèrent bientôt dans la grande salle où le baron, frappant d'un coup de talon une dalle, — la cent dix-septième, — fit retomber le portrait d'Honoré IV de Noirchâteaudesétripettes. Nul n'eût pu deviner que ce portrait cachât une issue secrète.

— Maintenant, fit le baron, vous voyez cette respectable dame qui a un collier de perles.

— Une vraie guenon.

— C'est Radegonde XIV de Poildubas du cacador, l'honorée épouse d'Honoré IV. Voulez-vous avoir l'obligeance de compter les perles de son collier et d'appuyer sur la cent dix-septième et dernière.

(*) Reproduction réservée.

La même imposante cérémonie qui avait accompagné la découverte du clou mit le chevalier en possession d'une corde qu'il rapporta au vieillard.

— C'est bien, fit celui-ci. Et, remettant au chevalier un pli cacheté : Ceci sont mes dernières volontés. Jurez-moi de les accomplir.

— Je le jûûre.

— Lisez ce pli et me revenez trouver dans la chapelle du château à minuit sonnant; vous y verrez un spectacle peu ordinaire.

— J'obéis.

— Un instant. Ecoutez les dernières recommandations d'un vieillard.

Et débouchant sa neuvième bouteille de Jurançon le baron commença :

Vous appartenez à une noble famille dont il m'est défendu de vous révéler le nom tant que je vivrai. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est apparentée avec les Stuart, les Médicis, les Bourbon, les Habsbourg et en général avec tout ce qu'il y a de mieux dans la gentilhommanie actuelle...

— Fichtre!

— Silence. Vous entrerez donc dans la vie avec ou non sans tache et un seul motif doit toujours vous guider : l'honneur. Soyez brave et prudent, n'évitez ni ne cherchez le danger, jouez modérément mais trichez quand vous en trouvez l'occasion. Evitez les querelles futiles qui coutent tous les ans la fleur de son sang à la jeunese de France. Cependant, si quelqu'un, noble ou vilain, vous regarde de travers, tuez-le. Si, noble ou vilain, quelqu'un ne vous regarde pas, signe d'indifférence ou de mépris, tuez-le. Et si, vilain ou noble, quelqu'un vous regarde en face, comme pour vous braver, tuez-le aussi. Pour le reste, soyez fidèle au Roi, à la religion et à votre dame, à moins que votre intérêt ne vous commande le contraire, et vous serez toujours un brave gentilhomme. Que Dieu vous bénisse et que le diable vous emporte; allez.

A minuit, quand le chevalier, après avoir achevé la lecture du testament du baron, s'introduisit dans la chapelle, le cadavre du vieillard se balançait au dessus du maître-autel, attaché *à la corde* et *au clou* mystérieux et la face crispée par un rictus sardonique.

Le chevalier lança un regard sombre à la funèbre dépouille et haussa les épaules.

— Vieille bête, murmura-t-il.

Puis, d'un pas rapide, il descendit dans la crypte et se dirigea vers un tombeau de granit noir qui se dressait, monolithe sinistre, au milieu d'autres tombes plus récentes.

Ce sépulcre portait l'inscription :

CI GIT

Honoré XLVI de Noirchâteaudesétripettes

DÉCÉDÉ A L'AGE DE DEUX ANS ET SEPT MOIS

Sans avoir connu de femmes

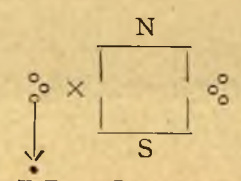
C'est ce qui l'a tué

—

R. I. P.

—

Au dessous de cette inscription, des signes confus, rougeâtres et à peine visibles dessinaient à peu près le plan informe que voici :



C. 117. V. T. 1000 D.

Le chevalier étudia longement cette inscription puis, frappant sur le pommeau de son épée avec résolution.

— Allons, dit il.

Son pas éperonné retentit encore quelques instants puis tout retomba dans le silence. Seul, au clair de la lune, le pendu esquissait toujours son rictus sardonique.

FIN DU PROLOGUE.

La suite au prochain numéro.

N° 3. - 2e ANNÉE — Dimanche 21 janvier 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE DE LA TÊTE D'OR, 9, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

....dites.... Mademoiselle? Vous ne voulez pas faire ma connaissance?

Courrier de Paris

Voici venir la fin janvier, et les quittances de loyer, et les objurgations de M Bergerat qui proteste en bons termes contre la nécessité de payer le sien. « Les greniers, dit-il, les greniers où l'on est si mal à vingt ans, deviennent inabordables. L'époque arrive où les chats payeront pour les gouttières, les souris pour les caves et les tarets pour les cloisons. Hirondelles, ne nichez pas à ma lucarne, n'augmentez pas mon loyer. Allez chez Rotschild... »

Si notre confrère veut m'en croire, il transportera ses pénates 21, rue Doudeauville, dans une maison appartenant aux Pereire qui, vu la rigueur de la saison, viennent de rembourser leur loyer à tous les locataires. Mais qu'il se hâte! car je ne pense pas qu'il reste beaucoup d'appartements à louer dans cet immeuble dont les propriétaires, espérons-le, seront épargnés le jour où retentira, parmi les feux du peloton d'exécution l'hymme vengeur.

On les guillotinera,
Messieurs les propriétaires,
On les guillotinera
Et le peuple applaudira.
Ils sont tonjours sans pitié
Sans cœur et sans épiderme,
Pour le pauvre ouverrier,
Qui leur doit neuf ou dix termes!

***

On ne s'ennuie pas à Grenoble! Un ingénieur, M. Caron, — dont la barque a eu son heure de célébrité — vient d'inventer un appareil permettant aux personnes dont les Montagnes Russes ne satisfont pas les aspirations de faire une chute de 300 mètres, ce qui est aisé, sans se rien casser, ce qui me paraît plus difficile.

Les affamés de sensations inédites s'assoiront dans un obus haut de 10 mètres, placé au sommet de la Tour Eiffel; on laissera filer le projectile jusqu'au pied, dans un grand bassin dont l'eau — semblable à M. Carnot, — est destinée à supprimer la « réaction » si l'inventeur ne s'est *o*busé, pardon! abusé, dans ses calculs

Simple question : est-ce que M. Caron, avant de convier les curieux à s'enfermer, fera lui-même l'essai de son appareil? Pour ma part, si j'étais inventeur (ce dont le Seigneur préserve ma famille!) je ne voudrais exposer la vie de mes concitoyens qu'après m'être assuré de l'innocuité de ma découverte et fait une expérience, comme on dit, *in anima* Willy.

***

Jusqu'à la température qui s'avise d'imiter la Russie! Le thermomètre baisse comme la popularité du pauvre X... (1), et tandis que les marchands d'éventails voient à leur porte la faillite, la hideuse faillite, les vendeurs de patins entassent des millions.

Longez les bassins du Luxembourg, des Tuileries, les lacs du Bois de Boulogne, vous ne verrez que gens sur le dos, battant l'air de leurs quatre membres, à la façon des tortues méchamment retournées, ce sont des patineurs.

Un « physiologiste parisien » les a étudiés avec soin; le patineur, a-t-il dit, est un individu qui se termine d'un côté par une tête, de l'autre par une paire de patins. La carrière qu'il a embrassée est honorable mais peu rétribuée. Il ne trouve guère l'occasion de l'exercer que pendant l'hiver, tout le reste du temps, il y a bien de la morte saison. Parmi les patineurs célèbres, on cite fort peu de culs-de jatte...

Le physiologiste, par discrétion sans doute, ne s'est pas étendu sur la question, si délicate, des passions interdites à l'homme qui chausse des patins. J'imiterai sa réserve, me contentant de rappeler le soin avec lequel un patineur digne de ce nom doit se prémunir contre les entraînements du cœur : On ne patine pas avec l'amour!

***

Sarah Bernhardt va nous quitter encore et ne reviendra pas avant deux ans; elle a raconté à un rédacteur du Figaro qu'elle allait effectuer une immense tournée à travers les deux Amériques, passer aux îles Sandwich, etc. Et comme notre confrère demandait à la grande voyageuse si elle n'était pas un peu effrayée d'un tel parcours.

— Moi, répondit-elle, mais je vais là comme à la Renaissance.

Comme à la Renaissance! on voit tout de suite qu'il ne s'agit pas là d'un voyage d'agrément.

***

On sait que l'*Angelus* de Millet a été payé 750.000 fr. de sorte qu'au taux de 4 pour 100, il en coûte plus de 70 fr. par jour à son acheteur, pour avoir le plaisir de contempler deux laboureurs faisant leur prière au milieu d'un champ. On sait aussi que ce tableau a pris place (à côté du *Matin* de Corot, de la *Chasse au tigre* de Delacroix, du *Patinage* de Troyon, de la *Fantasia* de Fromentin) chez M. Chauchard, directeur des magasins du Louvre.

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est qu'indigné de cette concurrence déloyale, le ministère des Beaux-Arts a résolu de faire vendre, dans les galeries du musée du Louvre, de la lingerie, des confections, etc., par ses gardiens, déguisés en calicots.

***

Un monsieur Mir propose d'élever sur l'emplacement des Tuileries un palais législatif « où la Chambre et le Sénat seraient réunis ». Il ne dit pas si Bidel sera attaché à l'établissement Quant aux frais, c'est toujours nous qui les paierons, cette dépense « nationale » devant être couverte par les bénéfices d'une loterie, également nationale. J'imagine qu'après avoir porté notre argent à cette *Œuvre des députés sans domicile*, il nous faudra bientôt prendre quelques billets de la *Tombola du blanchissage des parlementaires*.

Nourris à la buvette, logés, blanchis, et vingt-cinq francs par jour! Savez-vous que je commence à comprendre les anarchistes!

***

Deux magnifiques bonzes — sans doute échappés des magasins de Barbedienne, — viennent de célébrer au musée Guimet avec accompagnement de gong, papiers d'or, l'hymne sacré des Gâteux (avec une *h*), fleur de lotus, etc., une messe boudhique, que personne ne bouda (1) parmi les libres penseurs accourus à cette cérémonie, qui, pour rien au monde, ne mettraient les pieds dans une église, un temple ou une synagogue.

Malgré les conférences boudhistes de M. Paul Desjardins — ou peut-être à cause d'elles, — malgré la propagande menée par les 30.000 boudhistes parisiens qui veulent nous faire remplacer le crucifix, démodé, par leur effigie de Boudha « un gros homme assis, bienveillant et corpulent qui ressemble à M. Meilhac », affirme un initié, je ne crois pas que la doctrine de Schn-Sehu gagne beaucoup de terrain en France; le fondateur du capharnadieux Guimet aura beau multiplier ses collections d'amulettes, elles ne prendront pas plus que des « amulettes » de la régie.

Willy.

(1) Inscrivez dans l'espace resté vide le nom d'un adversaire politique; ça vous soulagera.

(1) Pesth! ajouterait un hongrois.

ENCOMBREMENT

Nous avons reçu la visite d'un monsieur — fort bien vêtu notre foi — qui s'est annoncé comme huissier et nous a sommé — parlant à la personne à moitié endormie de notre administrateur — d'insérer la lettre du sieur de Cazenove des Ardiloires (Ernest) dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Manifesté sous cette forme, ce désir nous a paru irrésistible. Ci la lettre du nouveau Casanova.

***

Monsieur le Rédacteur en chef,

Les commentaires désobligeants dont vous avez entouré les vers que je vous avais envoyés, me mettent dans la nécessité de me défendre.

D'après vous, ainsi, il n'est pas permis d'instaurer de nouvelles formes prosodiques et d'œuvrer des vers sans les couler dans la poncivité d'un immuable moule.

Vous trouvez que je fais payer un peu cher ma collaboration en vous demandant l'insertion d'un genre d'essai dont vous n'avez pas l'accoutumance. Ce genre, je m'en doutais, est pour vous inaccédé et vous ne l'intelligez pas,

Je pourrais discuter plus longuement, mais je préfère, au lieu de fastidier vos lecteurs par la lecture d'une littéraire polémique, utiliser l'espace dont je dispose en vertu de mon droit de réponse, à un nouvel essai. Vous avouerez que c'est de bonne guerre.

***

CRÉPUSCULE

EN VERS DE TREIZE SYLLABES

ponr Diane de G...

Je t'ai vue au jour azur, je t'ai vue au jour pâle
Et je t'ai toute sertie, en mes désirs de mâle;
Je t'ai vue aux sombres nuits, heures de cécité
Et nous nous sommes aimés en leur obscurité.
Mais jamais. fille d'orgueil, ceinte crépuscule,
Dans un poignant clair obscur, en majesté curule
Je n'avais vu resplendir, ta funèbre splendeur
Splendide fragilité d'une étrange candeur.
Lors, pénétré de respect pour ce songe mystique,
J'ai prié comme devant une madone antique.

Ernest de Cazenove des Ardiloires.

Voilà qui est fait. A notre tour.

à Mosieu de Cazeloire des Ardiloves,

EPIGRAMME EN MYRIAPODES

En vain en « instaurateur » allongeant tes périodes « opaques »
Tu fais des vers longs « ô combien! » de Trinité jusques à Pâques.
Dans les vers « clochopédants « fichus sans règle ni loi,
Il n'est jamais qu'un seul « pied » cher camarade, c est toi.

Ernest de Caisse neuve de l'Abattoire

AU LECTEUR

Nous commencerons, à partir du numéro prochain, la publication de

LA VIE SINGULIÈRE ET PLAISANTE

DE

GÉROMINUS BOSCH

PEINTRE EN PROLERIES

Texte et dessins d'Am. Lynen.

Le Peau Rouge

Le 11 janvier 1893 — c'était donc l'année dernière —, les habitants de Chattanooga (Tennessec) (V. S.) ne furent pas peu surpris de voir se promener, dans les rues de la ville, un superbe peau-rouge.

De mémoire d'homme on ne se souvenait d'avoir vu un Peau-Rouge à Chattanooga (Tennessec) (V. S.), aussi excita-t-il une vive curiosité. Ce n'était pas un Peau-Rouge de la décadence, un de ces demi-civilisés abrutis par la civilisation, mais un sauvage classique, majestueusement drapé dans une peau de bison, le « tomawhk » à la ceinture, les « moksens » enrichis de piquants de porc-épic aux pieds, la plume d'aigle fichée au dessus de l'oreille gauche et la carabine sur l'épaule. Il avait eu le bon goût de ne pas s'enlaidir de sa peinture de guerre et son torse puissant, sa physionomie imposante et ses bras musculeux, couleur de cuivre rouge, reluisaient comme un chaudron tout neuf.

Naturellement les enfants Chattanoogéciens — les sales gosses — le suivaient en criant : à la chienlit — en américain — et en lui faisant les cornes. Dédaigneux, le Peau-Rouge continuait son chemin sans se retourner. Le stoïcisme du sauvage ne tarda pas à porter ses fruits ; les voyoux s'enhardirent : d'aucuns le tiraient par sa peau de bison, d'autres marchaient sur les queues de renard qui trainaient derrière ses chaussures et d'autres encore le bombardaient de boules de neige qui s'aplatissaient sur son corps nu, avec un bruit métallique. Les citoyens et citoyennes de Chattanooga (Tennessec) (V. S.) se tenaient les côtes à force de rire. Il parait que rien n'est plus rigolo que de voir embêter un Monsieur qui n'est pas vêtu aussi stupidement que les autres.

Tout-à-coup la scène changea et tourna au tragique. Le Peau-Rouge étendit brusquement le bras, s'empara de l'un des sales gosses, et le mangea. Il cracha seulement d'un air de dégoût la visière en cuir bouilli de la casquette de l'enfant et un canif qui se trouvait dans la poche gauche de sa culotte.

Un cri d'horreur répondit à cet acte de cannibalisme et les bambins, citoyens et citoyennes de Chattanooga (Tennessec) (V. S.) prirent la fuite avec la vélocité d'une volée de rennes poursuivis par un cachalot (*).

Pour être juste, il faut avouer que les Chattanoogiens adultes, au nombre d'environ vingt-cinq mille, revinrent, avec la même rapidité, armés jusqu'aux dents. Il ne s'était pas écoulé sept minutes que vingt mille carabines Winchester, trente mille revolvers Colt, trois canons Dahlgreen et vingt-deux mitrailleuses, dont je n'ai jamais su le système, étaient braqués sur le malheureux étranger, ce qui prouve que chaque citoyen de Chattanooga (Tennessec) (V. S.) possédait au moins deux armes à feu.

Le sauvage déposa ses armes par terre, en signe de soumission et se laissa paisiblement conduire par le shérif dans la prison du comté (les états américains sont tous divisés en comtés et ne comptent pas de comtes, c'est très original).

Le diable fut d'interroger le prisonnier qui ne semblait pas comprendre un traitre mot d'anglais, non plus que de français, d'allemand, d'espagnol ou de toute autre langue civilisée. On fit venir des interprètes de tous les coins des États Unis, du Mexique, du Canada et de l'Amérique du Sud, on l'interrogea en algonquin, en pannic, en iroquois, en apache, dans tous les dialectes des deux Amériques, voire même en patagon ; on ne parvint pas à lui tirer une parole.

De guerre lasse, après huit mois de détention, on le fit comparaître devant le jury, et son avocat plaida avec toupet « not guilty » (non coupable) ce qui le fit condamner à mort. L'affaire fut portée en cassation et l'avocat invoqua soixante moyens, dont cinquante-neuf furent jugés irrélevants mais dont le soixantième fut trouvé excellent parce que c'était un moyen de procédure. Le sauvage comparut devant un nouveau jury et fut de rechef condamné. Cela ne paraissait d'ailleurs l'émouvoir en aucune façon; il sembla seulement préoccupé du mouchoir de poche du chef du jury, dont l'usage paraissait l'intéresser particulièrement et il manifesta, par gestes, le désir d'être mis en possession de cet objet de toilette que le susdit chef lui fit d'ailleurs passer avec la plus grande bienveillance.

Le jour de l'exécution arriva. Le Peau-Rouge devait être électrocuté. Suivant l'usage, un clergyman lui fut dépêché pour lui faire comprendre le sort qui l'attendait. Inutile de dire que tous les efforts de cet ecclésiastique pour l'instruire, par signes, des effets de l'électrocution, restèrent complètement impuissants. L'on dut se décider à extraire le sauvage de sa cellule et à l'asseoir sur le fatal fauteuil sans le préparer. Le bourreau était furieux, il trouvait que la forte surprise qu'il allait faire éprouver au patient était indigne d'un gentleman et il faillit se mettre en grève.

Le funèbre casque fut ajusté, et, les électrodes dûment en contact avec la tête, les bras et les jambes du patient, par l'intermédiaire d'éponges mouillées, un courant de 1,400,587,000 ampères fut lancé dans le fil.

Le sauvage sourit agréablement et lança un clin d'œil malin au docteur Blagueson qui surveillait l'expérience avec intérêt.

— Vous voyez, s'écria ce savant en mettant son poing sous le nez du docteur Puffwig qui semblait consterné ; le courant continu ne sert absolument à rien. L'électrocution n'est possible que par les courants alternatifs.

Puffwig riposta avec violence. Pendant un quart d'heure, ce fut une discussion confuse dans laquelle les deux docteurs se lancèrent à la tête, avec la plus grande énergie, des ohms, des farads, des ampères, des volts et autres unités électriques. La discussion se termina par l'ultimata ratio yankee : le revolver. Les savants échangèrent six balles dont aucune n'arriva à son adresse mais qui tuèrent et blessèrent grièvement quelques uns des assistants.

Après ce léger incident, le docteur Puffwig consentit de bonne grâce à l'essai des courants alternatifs qui fut, pour plus de sûreté, continué durant six minutes.

Le Peau-Rouge donna les marques de la plus profonde satisfaction et tira irrévérencieusement la langue aux savants. Blagueson, à son tour, semblait consterné ; Puffwig réfléchissait profondément.

— Je parie, dit enfin ce dernier, que le rascal a trouvé moyen d'établir une communication métallique entre les électrodes. Qui tient ?

— Je tiens mille dollars, dit le geolier en chef. Je l'ai visité de haut en bas.

— Cinq mille dollars contre, hurla le shérif de Chattanooga (Tennessec) (V. S.).

— Tenu, cria à son tour un reporter

— Je fais dix mille dollars, exclama Blagueson.

— Et moi, ajouta paisiblement le patient, je mets vingt-cinq mille dollars avec Puffwig. Qui tient ?

— Moi, répondirent vingt voix.

— Vous avez perdu, gentlemen, je suis blanc et non Peau-Rouge ; le bronze d'art galvanique de la maison Johnston et Cº (limited) est le premier de tous, c'est le seul qui ne se décompose pas sous l'influence des courants électriques les plus puissants.

RHAMSÈS II.

(*) Volée suppose toujours une bande d'oiseaux quelconques brusquement dispersée par le coup de feu d'un chasseur. J'ai cru nécessaire de substituer à cette image, qui a beaucoup servi, une comparaison que je tiens pour très originale et exclusivement personnelle.

Fables de Letochès

I

LE MÉLÉTAIRE BRUTAL

Un gosse pas plus haut qu'un godillot — cet âge
Est sans pitié — blaguait un guernadier barbu,
Qui voulut au crapaud flanquer son pied...
Quelque part !

MORALE.

Soldat, frappe au visage !

II

SINISTRE TROUVAILLE

A la rédaction de l'*Etoile belge*.

Pompier, inspectant couloirs d'un théâtre,
Trouve embryon serré dans un journal.
Sans trembler ouvre paquet peu folâtre.

MORALE.

Fœtus, ça ne fait point de mal.

III

LES REPAS DU CHANTEUR

Un baryton bellâtre,
Assis sur un simple escabeau,
Mangeait dans sa loge un morceau.

MORALE.

Il dînait à l'hôtel et soupait au théâtre.

IV

PÉRIODICITÉ

Chaque lune je me complais
A passer quelques jours bien loin de mon amie,
Dans l'étude de l'eurhytmie.

MORALE.

Après vous, Messieurs les Anglais !

LETOCHÈS.

LES FAGOTS. (Croquis d'intérieur)

ÉCHOS

L'édilité d'une commune que je ne nommerai pas, pour ne pas être soupçonné de réclame, publie l'avis suivant :

Attendu que le feu est généralement la cause principale des incendies.

Il est défendu de se servir d'allumettes dans tous les bâtiments, locaux ou dépendances de l'administration communale.

Les appareils d'éclairage ou de chauffage ne pourront être allumés qu'au moyen de rats de cave.

..... ???

***

Au patinage du marché aux poissons :

— Fichtre! il ne fait pas gai ici.

— Mon vieux, on ne patine pas avec l'humour.

FRANCEY.

La ver de les pitits çats

Ça l'est tine çause qué til doit faire attachon ça l'est di ver de les pitits çats qu'il a da son quée, couprend' bien, pourquoisquand til tire pas li ver il vient malade qu'il sont pas content.

Maye til doit li tirer li ver avec soun dent, couprend' bien, pourquoisqué til doit douperachon qu'il é dilécate et qu'il mort da le zattaque.

Et qu'il massié Pastère qu'il a fé de zouperachon avé la quée di çien qu'il é arazé, couprend' bien, maye qu'il à pas le fé avé lé çat qu'il est malade et que ça lé tine çause qué til doit faire da lé famile pourquoisque lé çats il est de zanimaux pour le domestique et qu'il court pas da le rie, couprend' bien, et qu'il est de z'impourtace pour le z'enfants qu'il devait mettre sur une amente qu'il ne fé pas tiré di pitit çat li ver, couprend' bien, di son quée.

Maye sur le prumière sciance qu'il a dit qué lé ministre de zanimaux sil va faire pour un discuchon di splicachon couprend' bien, pourquoisque toute le propriliétaire di in pitit çat il doit s'occuper sur la quée qu'il é pas malade.

ALBRECHT.

CONCURRENCE

Où la concurrence s'arrêtera-t-elle?

Il y avait un bonhomme qui vendait des bocks, dans un café, au prix de trente centimes (six sous en monnaie française).

La concurrence revêt toutes les formes.

Un autre bonhomme installa un café à côté et vendit les bocks quinze centimes (trois sous en monnaie française), mais il fit les verres plus petits.

La concurrence a toutes les roublardises.

Un troisième bonhomme intalla un café de l'autre côté et vendit. sous le nom de « double bock », dans des verres plus grands, le bock quarante-cinq centimes (neuf sous en monnaie française).

Tous les trois firent une fortune colossale.

***

DESPOTISME

Il y aura une fois un roi d'Angleterre, très puissant, mais très despote.

Ce monarque prendra un jour le train pour l'Ecosse, et il dira :

— Pourquoi y a-t-il des montagnes ici?

— Il y en a toujours eu, répondront les courtisans.

Et ce roi dira encore :

— Il ne peut pas y avoir de montagnes, puisque mon royaume est le « Royaume-Uni ».

Et les courtisans ôteront les montagnes.

DURAND.

Vadrouillana

« Raie du Cou », après les claques reçues chez Tom, et sur la figure, avait voulu les endosser à « Julot », dont le nom de famille se prononce de la même façon, et celui-ci, peu content, le cherche pour continuer la série gifflante. Il faut dire que toutes les guignes s'acharnent après ce malheureux, mais spécial, « Raie de Cou » : « Barbe-Noire » le cherche dans la même intention.

***

Homard-ville est en liesse!

A la suite d'une chaude partie d'écarté, il y a maintenant deux dîners sérieux à s'incorporer.

Le premier est offert par le vidame « de Saint-Marceaux », l'autre par le sympathique « Zierant ». Ce dernier s'est, paraît-il, décidé à étrenner le fameux service de table.

Le plus fort c'est que c'est vrai.

***

Bruxelles n'aura bientôt plus rien à envier à Paris : quelques jeunes gens — hommes de lettres, artistes, etc. — viennent de fonder un cercle à l'instar du « Mirliton », le plus recherché des clubs parisiens, et dont le but est de donner des soirées artistiques semblables aux *five o' clock* du « Figaro ».

Le *Cercle de la Madeleine*, tel est le nom de cette nouvelle chambre de rhétorique, a pour président une des personnalités les plus en vue dans la littérature.

***

Ce pauvre « Pipiol » est devenu complètement fou depuis la mort de « Fleudy Boûl ». Il ne parle plus que du trépas de son ami et termine invariablement par « « Charel » l'a touyé! »

***

Remarqué, vendredi soir, à l'Alcazar, « Louitje Moustache » *seul, sans* « Margot ».

Nous avons été aussi étonnés que vous, amis lecteurs.

***

Au banquet de 100e de l'Alcazar, — où « Casserole de Chœsels » a englouti un canapé d'anchois — on a vu, horreur! un ennemi convaincu de l'infâme bourgeoisie faire une cour des plus sérieuse, et pas du tout platonique, à une gente dame du corps de ballet.

O! ces bourgeois repus qui corrompent les soutiens du peuple!

***

« Petit vieux monsieur », dont l'épouse habite Vilvorde, possède à Bruxelles, pour ses affaires, un appartement de monsieur seul, chez de braves personnes à cheval sur la morale la plus stricte. Or dernièrement madame vint à Bruxelles et manqua le dernier train. Que faire? Rentrer tous deux chez lui direz-vous, c'est bien simple. Mais vous oubliez qu'il ne peut pas recevoir de femmes chez lui. Ils furent donc forcés de monter à pas de loup afin de ne pas dévoiler leurs défendues amours légitimes. Et le lendemain à la première heure, saus déjeûner même, il conduit sa moitié au train.

Parions que cela pourrait bien ramener un quartier de lune de miel.

***

« Record du Voyage » va nous quitter pour faire une promenade en Bulgarie. « Bidh-pacha » n'a pas voulu l'accompagner, il préfère aller étrenner sa chasse et sa pêche à Heyst. Vassevière l'attend.

***

Les bookmakers ont eu cette semaine une violente émotion.

On disait « Cut bal » très malade.

Rassurons, ces Messieurs de la sacoche ce n'était qu'un accès de goutte.

***

L' « Alboche » aussi est indisposé. La rue Marie-Thérèse est pour beaucoup dans cette indisposition. Lui aussi, paraît-il, souffre de la goutte, mais pas à la même place.

***

« Visage-Pâle » attend avec impatience le cours d'Elisée Reclus. Il veut se présenter à l'Institut cartographique.

***

Si vous rencontrez « Frédy » et que vous lui demandez la cause des égratignures qui ornent le côté droit de son visage, il vous racontera une histoire de chute sur un panier, une histoire de brigands quoi!

Ce panier avait de jolis cheveux blonds et des ongles pointus.

***

« Bidh-pacha » est absolument toqué de « Dyna ». Une chouette conquête que la bonne du « Record du Voyage ».

***

C'est l'architecte « Voyez terrasse! » retour de Paris, qui a fait les plans du nouveau café, en face du Sésino.

***

Un bon conseil à ces dames ne vous laissez jamais reconduire en voiture par le beau « Georges ».

***

Une étoile nébuleuse vient de se révéler aux Bruxellois, en reprenant au pied levé un rôle de la plus minime importance, dans une revue.

C'est à « Vélodrome » qu'elle doit son succès.

Voilà ce que c'est que d'être *constant*.

***

« Le chevalier de la Dynamite », « Gras-Double » et « Prospoire » vadrouillaient encore que déjà se levait le jour. Le premier offrit alors à ses amis un dernier verre et l'hospitalité, ce qui fut accepté. Arrivés. enfin, à bon port, ils burent quelques derniers verres et l'hospitalier chevalier conduisit ses hôtes dans leur chambre. « Prospoire », à qui l'on n'avait donné comme couche qu'un petit lit en fer dans lequel il s'était enroulé en colimaçon, allait s'endormir lorsqu'il entendit le chevalier entrer dans une chambre voisine et y faire la causette pendant quelques instants. A ce moment, notre ami se dit : « Cré nom! il ne fait pas gai d'être voisin de notre copain le chevalier de la Dynamite; il vient réveiller le monde en pleine nuit. » Il fit même part de ses réflexions à « Gras-Double », qui abonda dans son sens. Soudain, l'hôte revint et propose à « Prospoire » d'aller, à côté, ennuyer « Suif-Errant » qui s'y trouve avec une femme. Et les autres de s'habiller en toute hâte, à l'envers, sur la tête qui un vieux panama, qui un bonnet de coton, et bougie en main, en file indienne, « Prospoire » en tête, ils entrent dans la chambre de « Suif-Errant », mais à peine le chef de file y a-t-il pénétré que la porte se referme derrière lui. Et comme il était pieds nus, il put y battre pas la semelle mais la plante des pieds, pendant vingt minutes.

Au « chevalier de la Dynamite » et à « Gras-Double » la première manche, mais à « Prospoire » la seconde. A qui la belle?

MÉPHISTO.

BULLETIN FINANCIER

France. — Comme nous aurions pu l'annoncer, M. Burdeau, ministre des Finances, a déposé, sur ce qui lui sert de bureau, le fameux projet de loi portant conversion de la *Rente* 4 1/2 p. c.

Cette *Rente* sera convertie, titre pour titre, en une nouvelle *Renle* 3 1/2 p. c.

Les Porteurs du 4 1/2 feront, de ce chef, une petite perte d'intérêt de 1 p. c., mais le Trésor réalisera, par cette ingénieuse combinaison, un bénéfice de plus de cinquante millions pour la première année. Les dits Porteurs du 4 1/2 auraient absolument tort de la trouver mauvaise.

L'*Italien* baisse; le *Rouble* monte; le *Turc* fléchit; le *Consolidé* est ferme; le *Hongrois* est lourd; l'*Italien* remonte; le *Rouble* redescend; le *Turc* se relève; le *Consolidé* lâche pied et le *Hongrois* s'émancipe comme une petite folle.

On cote :

Galvanisés,	67-25 — 67 3/16.
Chèques,	selon l'import.
Patatakazak,	très demandées.
Moules Parquées,	50 centimes chez Justine.

On annonce la prochaine érection, dans la Bourse, d'un nouvel escalier en spirale, permettant de faire monter les valeurs en tournant autour du Code.

Le *Terme* approche, les *Fonds* baissent, l'*Argent* est rare (on ne peut plus emprunter une pièce de cent sous), la *Dèche* stagne.

En somme, tout va mal.

ARTON.

PETITES CORRESPONDANCES

Auriol, Shomard, Delmet, Paris. — Merci. A quand votre visite?

J. K. H. — Nous sommes vraiment confus, cher Maitre, nous vous ferons parvenir l'adresse de la petite.

C. R. — Certainement, nous irons chez Justine, les moules y sont excellentes.

Mr S., à Knocke. — Malgré toutes nos démarches, E. D. reste invisible.

Mlle L. D. — Serions heureux de savoir où l'on se procure ces excellents tire-bouchons?

Dr Pelet, Paris. — Comment va le phoque?

THÉATRES

Exposition du Cercle « Pour l'Art ». — Prochainement, M. A. Giraud donnera, dans les salles de cette curieuse exposition, une conférence ayant pour sujet « Victor Hugo »; et M. Georges Dwelshauwers discourra sur « l'Art mystique ».

Scala. — Jeudi, à la Scala — pour succéder à la revue *Bruxelles-Plural*, arrêtée en plein succès à la centième représentation —, a débuté une troupe entièrement nouvelle dans laquelle nous remarquons : Mlle Valérie Léotté, une chanteuse comique de premier ordre; Dare et son clown, l'unijambiste; le célèbre Brunin, le roi des chanteurs excentriques, avec sa Danse serpentine, le nec le plus ultra de la cocasserie; les Kronemann, des clowns chinois, etc., etc.

Salons Modernes. — Il y a foule tous les dimanches après midi au cours de danse des Salons Modernes.

Il est vrai qu'à cette heure, c'est un des grands attraits de la capitale.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *Manon.*

PARC (8 h.). — *Suzanne; Leurs Gigolettes.*

GALERIES (8 h.). — *Les Mousquetaires au Couvent.*

MOLIÈRE (8 h.) — *Francillon.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8h.). — *Le Sous-Préfet de Nanterre; Nounou.*

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert. *Bruxelles-Port-de-Mer.*

SCALA (8 h.). — Spectacle-concert. Brunin, Dare, l'unijambiste. Les Kronemann.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

CIRQUE LOCKHART, boul. Jamar (8 h.). — Spectacle varié.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin. A 3 h. et à 8 h., les fantoches Holden.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Ouvert de 9 1/2 h. du matin à midi (Cercle des Patineurs); de 2 à 6 h. et de 8 h. à minuit et demi.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La route de Carcassone à Copenhague.

Le 7 février ...94, deux cavaliers, que l'on pouvait aisément reconnaître pour le maître et le valet suivaient, au petit trot de leurs chevaux, la route de Carcassone à Copenhague. Le plus jeune, vêtu d'un pourpoint de velours bleu passé, un manteau de bure grossière jeté sur l'épaule et un mauvais haut-de-chausses de ratine enfoncé dans des bottes à chaudron ressemelées, montait un superbe genet d'Espagne, et son feutre, en guise de cocarde, était orné d'une branche de la même plante. Le plus âgé montait un vigoureux percheron, son justaucorps de buffle usé, son gorgerin rouillé et un vieux cabasset de fer attestaient de longs services. En somme, deux vrais cavaliers d'aventure, mal vêtus mais bien montés et formidablement armés. Outre sa rapière et sa dague, le plus jeune portait deux poitrinals dans sa ceinture et deux autres dans ses fontes. Le plus âgé avait exactement les mêmes armes, sauf une arquebuse suspendue à l'arçon de sa selle.

Ils avaient à peine dépassé Mons et s'engageaient sur la route de Bruxelles que, lancé comme la foudre, un cavalier tomba sur le plus jeune voyageur et l'envoya rouler dans la poussière avec son cheval.

(*) Reproduction réservée.

— Rangez-vous donc, l'ami, s'écria l'inconnu en retenant sa monture et en jetant *un regard de travers* au chevalier, car c'était lui.

— Pardieu, monsieur, fit le chevalier, il me semble que vous venez de me jeter un regard peu aimable.

— Ce regard aurait-il eu l'heur de vous déplaire!

— Feu le baron de Noirchâteaudesétripettes, qui prit soin de ma jeunesse, apprit à votre serviteur à ne jamais supporter de tel regard. Je suis le chevalier Alcide de Crabesac. En garde, Monsieur.

— Par le ciel! voilà une plaisante aventure, fit le gentilhomme en dégainant lestement une respectable rapière. Dépêchons-nous, je suis pressé; je suis de service demain au Louvre.

L'écuyer du chevalier, après avoir attentivement considéré le cavalier inconnu, qui portait l'uniforme d'officier des mousquetaires, s'approcha et s'inclinant profondément :

— Votre Seigneurie daignera excuser mon maître, qui ne vous avait pas reconnu; il serait au désespoir de retarder votre voyage des quelques instants que vous voulez bien faire l'honneur de lui consacrer.

— A la bonne heure! C'est un jeune fou.

— Mais, s'écria le chevalier...

— Service du Roi, reprit l'écuyer en jetant un regard significatif au jeune homme.

L'officier piqua des deux et disparut dans un nuage de poussière.

— Parfandious! jura le chevalier, m'expliqueras-tu, écuyer de malheur, pourquoi tu me fais rater une si belle occasion de faire mes preuves.

— Belle occasion, en vérité, fit l'écuyer en haussant les épaules. C'est M. d'Artagnan.

— Eh! bien, qu'est-ce que ça me fait.

— Ça vous fait que vous auriez attrappé le plus joli coup d'estoc du monde si je vous avait laissé faire. M. d'Artagnan donne très proprement des coups d'épée, mais il n'en reçoit pas.

— Merci, mon brave Ernest. Maintenant resangle mon cheval.

Les deux compagnons ne s'étaient pas plus tôt remis en route que de rechef le chevalier roulait dans la poussière, renversé par un cavalier arrivant comme une trombe, et qui passa *sans se retourner*.

— Par les tripes du pape, hurla de Crabesac, voilà qui est trop fort. Eh! Monsieur, cria-t-il de toute la force de ses poumons, quand on renverse les gens, on s'excuse, au moins.

— Hein! fit le deuxième inconnu en frisant sa moustache. Vous désirez?

— Je désire vous donner une leçon, Monsieur.

— De quoi?

— D'escrime, si vous le voulez.

— Ça serait la première, mon jeune freluquet. Allons sortez votre hoche, ça ne va pas être long.

— Arrêtez, s'écria Ernest, en se jetant entre les deux antagonistes. Allez à vos affaires, Monsieur, mon maître a cédé à un petit mouvement d'irritation bien facile à comprendre. Vous l'avez assez rudement bousculé.

— C'est vrai, mais je ne lui en veux pas. Et il tendit la main au chevalier qui bourré de coups de poing dans le dos par Ernest, compris qu'il devait la prendre.

Quand le second inconnu eut disparut, de Crabesac reprit :

— Celui-là aussi, alors, est invincible.

— Mais mon pitchouen, exclama Ernest, c'est M. de Lagardère, une des plus fines lames de France et de Navarre. Une. Deusse. Il vous aurait troué le crâne entre les deux yeux comme avec une vrille. La botte de Nevers.

— Voilà, sapristi! un bonhomme dangereux. J'y prendrai garde à l'avenir, mais tu m'avoueras — et il remonta à cheval — que si ça continue comme ça, je vais être mou...

La suite au prochain numéro.

2me Exposition annuelle

POUR L'ART

1894

OUVERTE du 13 JANVIER au 6 FEVRIER

dans les Salles du Musee Moderne, place du Musee.

BRUXELLES.

ARTISTES EXPOSANTS:

AMAN-JEAN
PIERRE BRAECKE
ALBERT CIAMBERLANI
PROSPER COLMANT
OMER COPPENS.
EDME COUTY
ALEXANDRE CUVELIER
LEON DARDENNE
HENRY DE GROUX
JEAN DELVILLE
GEORGES D'ESPAGNAT
JOSÉ DIERICKX
OMER DIERICKX.
EMILE FABRY
GEORGES FICHEFET
EMILE GALLÉ
ANTONIO GANDARA
ADOLPHE HAMESSE
ALEXANDRE HANNOTIAU
JULES HERBAYS
JEAN HERAIN
LEON JACQUE
WILLIAM JELLEY
CLEMENCE LACROIX
ANTOINE LACROIX
AMEDEE LYNEN.
CAMILLE MARTIN
HENRI OTTEVAERE
VICTOR PROUVE
VICTOR ROUSSEAU
BARON de ROZENKRANTZ
PIERRE ROCHE
M.C. SCHWABE
HECTOR THYS
VALLGREN
ALFRED VERHAEREN
RICHARD VIANDIER
RENE WIENER.

ENTREE : 50 centimes.

Conferences esthetiques : 2 frs

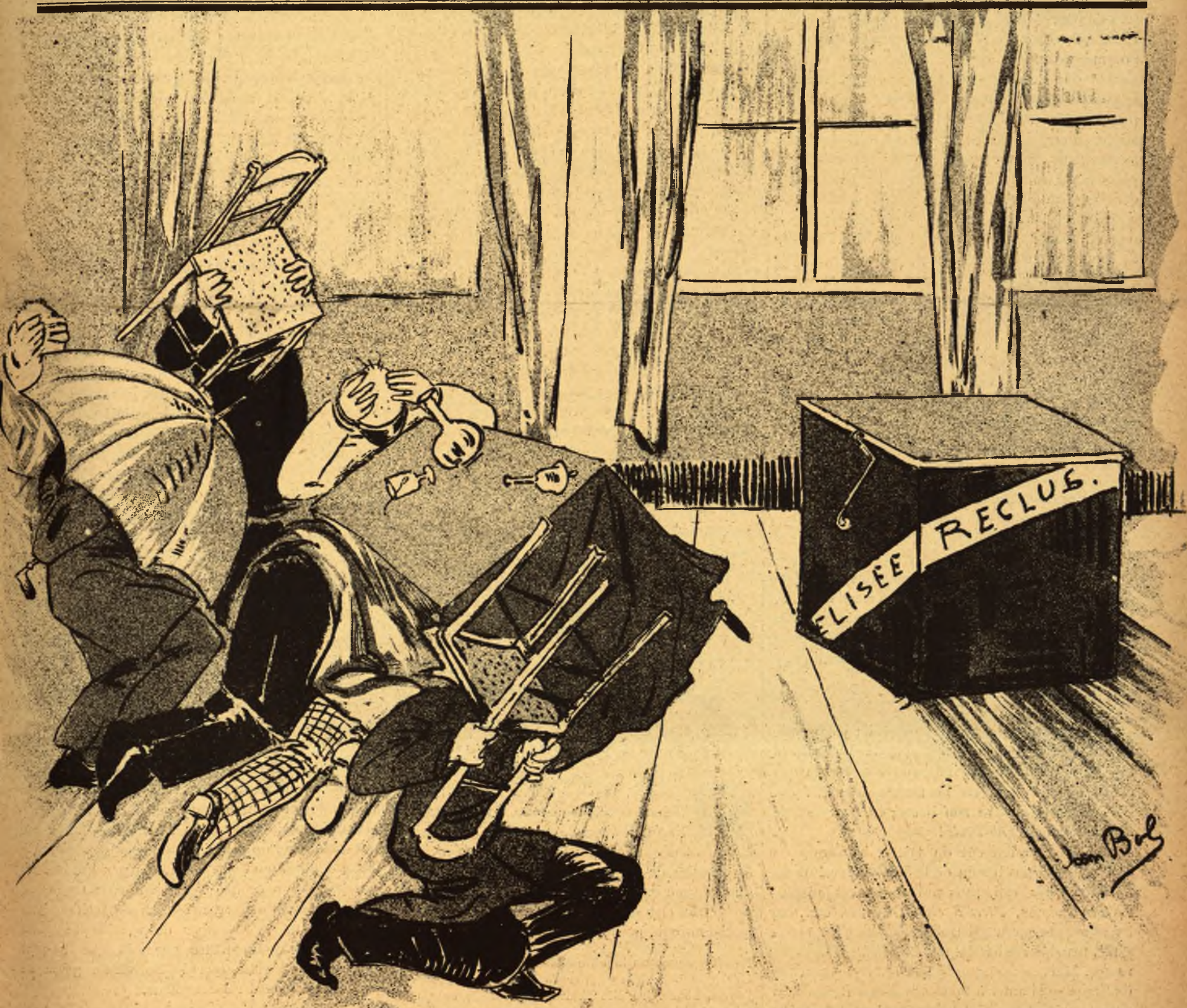
N° 4. - 2e ANNÉE | Dimanche 28 janvier 1894 | 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE DE LA TÊTE D'OR, 9, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an. Union postale . . 7-50 »



LA PANIQUE.

Courrier de Paris

26 janvier 1894.

La dernière quinzaine a été attristée par un certain nombre de repas funèbres dits banquets d' « anciens élèves ». Malgré ma répugnance pour ce genre d'occupations, je me suis laissé fléchir par une lettre, vraiment bien tournée, d'un ex-condisciple, mon voisin d'étude d'autrefois, qui me promettait la plus franche cordialité, des souvenirs touchants à raviver et un dîner succulent pour 6 fr. 50 (liqueurs, évocation du bon vieux temps et cigares compris). Hélas! à peine entré dans la salle du restaurant, je regrettais ma faiblesse; rien que des vieillards, douloureusement émaciés et ridiculeusement ventrus, dont la vue n'éveillait en moi aucune des émotions attendues. Ils me regardaient, je les regardais; un silence pénible planait sur nous.. Tout à coup une voix nasillarde s'écria : « Mais c'est Willy! je le reconnais à son air nigaud! Ah! mon pauvre vieux, comme tu es démoli! » Tous ces individus éclatèrent de rire, malhonnêtement, et me déclarèrent à l'envi qu'en effet j'étais devenu chauve comme une pomme d'escalier, courbé comme un cerceau, rouge comme un drapeau communard, bref méconnaissable. Heureusement, l'annonce du dîner vint interrompre ces déplaisants propos. Chère est faible. comme disent les Ecritures! Sans doute, le restaurateur voulait nous rappeler l'abondance à peine dosée du réfectoire, et les quotidiens haricots, car ses bouteilles n'avaient jamais contenu de véritable vin, même en rêve, et le bifteck de ce repas de derrière les fagots, ah! ce bifteck! devait, de son vivant, traîner un fiacre.

Au dessert, après qu'un garçon familier — un ancien élève lui aussi — nous eut versé chichement un effronté champagne (eau de Seltz et sirop de sucre), mon voisin de droite, celui qui m'avait fait un si cordial accueil, se leva, tira de sa poche un manuscrit redoutable, et commença, avec la voix d'un perroquet asthmatique qui soufflerait dans une clarinette.

Permettez qu'en ce jour, mes très chers camarades,
Ma bien modeste muse, après quelques rasades,
Vous rappelle ce temps — si lointain — où l'*Alma Mater*, petits et grands, autrefois nous forma.
Oui, c'était le bon temps, alors que dans Horace
Et dans Virgile aussi, traducteurs plein d'audace,
Nous...

Il debita trois cents alexandrins, tous aussi gracieux, le vieux misérable! Et, quand il eut terminé, au milieu d'applaudissements que je veux croire de complaisance, il m'emprunta quarante francs pour faire imprimer son élucubration. Si jamais on m'y repince!

***

On va beaucoup statufier, paraît-il; les promoteurs du monument à la mémoire de Gounod ont déjà réuni des sommes imposantes — tandis que celui de Victor Hugo semble rester en statue. .quo. — Tourguenieff aura son buste; en parle même d'en élever un à Gil-Pérès!

Que Tourgenieff eût du talent, beaucoup de talent, je n'ai pas besoin de le dire aux lecteurs du *Diable-au-Corps*, qui, sans nul doute, connaissent les *Terres vierges*, *Pères et enfants*, *Fumée*, etc., ces livres avant-coureurs derrière lesquels s'est précipitée, trombe irrésistible, toute la *sotnia* des romans russes. Mais sait-on que le bon Ivan — Jean, fils de Serge — si amer à tout écrivailleur français, si choyé par tout ce qui tenait une plume, si majestueusement placide, sait-on que ce géant doux à la barbe d'argent se rattrapait, en ses lettres intimes, des courtoisies mondaines auxquelles il semblait se plier de si bonne grâce?

Précisément, on vient de publier une partie de sa correspondance particulière; j'ose dire qu'elle est édifiante, et que plus d'un romancier accablé, par le Slave à la voix insinuante, de compliments et de volumes « hommagés », pourra s'étonner, à lire comment le défunt parle de « l'ignorance absolue » des écrivailleurs français, au premier rang desquels il place, comme le plus désastreusement ignorant de tous, son cher ami, son fidèle Zola!

Quant à Gil-Pérès, j'avoue m'être pris la tête à deux mains avec désespoir, quand je lus l'annonce qu'un comité se formait pour perpétuer dans le marbre le souvenir de cet excentrique. Dans quel costume le représentera le sculpteur? perdu dans la grande redingote à sous-pieds du cuistre des *Mémoires de Mimi-Bamboche?* moulé dans la jaquette de l'élégant et quasi comateux Saint-Gaudens de la *Dame aux Camélias?* ou bien en sire de Purécrécy, un immense cor de chasse passé en sautoir sur sa veste rouge?

Ce comédien, qui mourut fou, abondait en idées drôlatiques; Gozlan lui ayant confié dans *Pied-de-fer* un rôle, un tout petit rôle de domestique, Gil-Pérès, désireux de taquiner ses camarades et de mettre la mort dans l'âme de l'auteur, « engraissait » le personnage de la façon la plus inattendue. Par exemple, au milieu d'une soirée, au moment où le comte présentait un sorbet à la jeune marquise, les spectateurs ahuris voyaient le domestique filouter le mouchoir de poche du gentilhomme, s'y moucher avec fracas, et l'emporter.., D'autres fois, après être apparu au premier acte sous les traits d'un vieillard chauve, cassé, le fantaisiste comédien se montrait, au dénouement, vif alerte, sans rides, guilleret comme à vingt ans, et, passant la main dans ses cheveux noirs, il disait au comédien qui le regardait avec stupéfaction : « Ne vous » étonnez pas, monsieur le comte; tout à l'heure, » c'était mon père, maintenant c'est moi. Il est si » vieux que je le couche de bonne heure! »

Cette richesse d'inventions comiques mérite-t-elle une statue? Du moins qu'on reproduise en bois — comme dans les « xoand » des premiers sculpteurs hellènes — les traits du comédien. Car le bois, pendant la grande chaleur, *joue*.

Willy.

La mille et troisième nuit[*]

Le jour là, quand le Sultan se leva, laissant Scheherazade endormie, il s'approcha du lit où Dinarzade reposait dans le plus charmant des désordres, la chevelure dénouée et sa chemise de soie, ouverte, laissant voir un sein d'une forme exquise. Il la regarda longuement et un sourire erra sur ses lèvres, puis il disparut dans la chambre du grand Conseil.

(*) Pourquoi pas la mille et deuxième? me direz-vous. C'est que Théophile Gautier l'a contée, celle-là, et que j'aurais beau faire, elle serait toujours meilleure que la mienne.

Il fut, ce jour-là, d'humeur charmante, ne brutalisa pas son grand-vizir, n'envoya le cordon de soie à aucun de ses pachas et fit grâce de la bastonnade à un giaour qui, par distraction, était entré dans une mosquée avec ses babouches. Il plaisanta avec les grands officiers de sa cour et poussa la familiarité jusqu'à appeler le chef des eunuques : petit cochon, ce dont pensa éclater le grand mufti qui ne fut point, comme de coutume, réprimandé pour cet accès de gaieté, incompatible avec son caractère sacré et son sacré caractère. Enfin, il mit la joie à son comble en conviant tous ses fonctionnaires à la table royale où les attendait un agneau farci de pistaches, un paon au gingembre, des confitures de cédrats et d'orange, et un nombre respectable de bouteilles de vieux vin de Schiraz.

— Le Sultan est trop gai, hoquetait le soir le grand-vizir, sortant du palais appuyé sur le bras de son ami le mufti. Il est beaucoup trop gai. Je parie qu'il va faire couper la tête à un particulier quelconque. J'espère que ce sera toi, mon vieux.

Cependant, le Sultan était rentré dans le harem, où l'attendait Scheherazade, parée pour la nuit, l'œil languissamment accusé d'une pointe de Koheul, les ongles des mains et des pieds teints du rutilant henné et sa lourde chevelure tressée de perles. Comme de coutume, le Souverain la prit galamment par la main et la conduisit à l'estrade où se dressait le lit impérial, d'ébène incrusté d'argent.

Comme d'habitude aussi, quand le Sultan et la Sultane furent couchés, Scheherazade dit :

— Ma sœur Dinarzade, contez-nous, je vous prie, une de ces histoires que vous contez si bien?

Et Dinarzade commença, de sa voix qui vibrait comme le cristal :

— Il était une fois un Sultan.....

— Permettez-moi de continuer, interrompit le Sultan. Il était donc une fois un Sultan qui ne croyait ni à la vertu, ni à la fidélité des femmes et qui, en même temps, ne voulait pas être trompé, même en imagination. Aussi avait-il pris l'habitude — mauvaise, je le reconnais — de prendre femme tous les jours, et de faire étrangler ou décoller le lendemain — étrangler quand il en avait été satisfait — toutes ses Sultanes d'une nuit.

— Aïe, pensa Scheherazade, nous y voilà. C'est pour demain.

— Qui, reprit le Sultan, n'a pas été à la fin roulé par la roublardise des femmes? Il en fut de la volonté impériale comme de toute volonté masculine luttant contre la ruse féminine. Un jour, le Sultan jeta le mouchoir, en attendant le lacet, à la fille de son grand-vizir, qui se serait peut-être bien passée de cet honneur.

— Oh! fit Scheherazade, jugeant convenable de protester.

— Ne vous exclamez donc pas ainsi, ma chère, je sais ce que je dis. Heureusement — pour elle — avait-elle une sœur qui était la malice incarnée, en même temps qu'une jeune personne de beaucoup d'imagination — saluez! Dinarzade — et, ce qui est plus rare, de beaucoup de sens commun. Ce petit démon, qui avait été admis par grâce dans la chambre nuptiale, n'en sortit plus depuis et occupa, tous les soirs, le Sultan de récits qu'elle eût l'habileté de couper de telle façon qu'ils devaient toujours n'être terminés que la nuit suivante, de sorte que le Souverain garda sa femme pour garder son conteur.

— Hum! fit Dinarzade en appuyant quelque

peu sur la prononciation : compteur me paraît un peu raide (1).

— Savez-vous, interrogea le Sultan, ce qu'il a duré, ce petit truc-là? — Vous ne répondez pas? — Je vais vous le dire. Il dura exactement mille et une nuits, soit deux ans, trois mois et un jour.

Le silence le plus complet succéda à cette constatation. Scheherazade pleurait tout doucement et Dinarzade regardait le Sultan d'un air hautain et résolu.

— Rassurez-vous donc, mes chéries, reprit-il en caressant sa belle barbe noire parfumée d'ambre, rassurez-vous, c'est une simple histoire que je vous conte. Laissez-moi la finir.

Je disais donc : deux ans, trois mois et un jour, pendant lesquels Di....., je veux dire la sœur, ne faillit pas une fois à sa tâche quotidienne, moins agréable — j'aime à le croire — que celle de la Sultane. Mais, et voici où le récit devient intéressant; quand le Sultan épousa Ché..... machin, Di... . chose.....

— Vous bafouillez, Commandeur des croyants, éclata Dinarzade.

— Tais-toi, gamine. La petite conteuse, quand sa sœur épousa le Sultan, n'avait pas encore atteint quatorze ans. C'était une gringalette, disgracieuse et gauche, un fruit vert qui paraissait constamment devoir rester âcre et aigre, une roussotte maigre et élégante comme un échalas.....

— Le portrait est flatté, interrompit Dinarzade.

— Il est très exact, j'ai fort bien connu ce Sultan. Mais voyez la merveille. La gringalette, la roussotte, l'échalas, dont la vie délicieuse du harem favorisait la croissance, grandit — on grandit beaucoup en mille et une nuits — se développa — on se développe beaucoup en deux ans, trois mois et un jour —, et devint aussi jolie que sa sœur, mais dans un autre genre.

— Hein? firent, avec une nuance fort différente dans la voix, Scheherazade et Dinarzade.

— Elle ne s'en doute peut-être pas, la petite conteuse, mais elle est charmante. Le Sultan s'en est aperçu cet été : les nuits sont chaudes dans son empire, elles sont chaudes et lourdes, et il est pénible de conserver les couvertures de soie que l'on rejette instinctivement bien loin. Le moyen, alors, de ne point découvrir un bras exquisement modelé, une jambe de houri et un sein de péri, sans compter d'autres trésors plus délicieux encore. Souvent — il me l'a dit lui-même — le Sultan est resté longtemps, charmé, à contempler les deux sœurs, si belles toutes deux : la brune, aux tons chauds et dorés, aux flancs puissants, telle un beau fruit de l'Asie, et la rousse, toute blanche — elles sont bien blanches, les rousses, Dinarzade — gracile et élancée comme les filles de la froide Europe.

— Et puis? soupira Dinarzade.

Le Sultan la regardait, les yeux étrangement brillants dans l'ombre.

— Mahomet, reprit-il, a ordonné au croyant de prendre autant de femmes qu'il en pourrait nourrir. Il entendait par là, non seulement la nourriture animale, mais la nourriture de l'âme, le noble amour que l'on éprouve dans son paradis pour les houris. Viens, ma fée, viens ma péri, ma perle du golfe persique, c'est toi qui partageras ma couche aujourd'hui.

Et vous, ajouta-t-il en baisant galamment la main à Scheherazade, ne soyez pas jalouse ma reine. Mon cœur est assez grand pour vous contenir toutes les deux.

Rougissante et confuse, retenant maladroitement sur sa poitrine sa chemise de soie, mal attachée — le Sultan le savait bien — qui découvrait ses admirables épaules, Dinazarde escalada le lit d'ébène incrusté d'argent et se cacha dans les bras puissants du souverain.

Et longtemps, longtemps après, on entendit sa voix cristalline demander :

— Ma sœur Scheherazade, contez-nous une de ces histoires que *je* contais si bien.

RHAMSÈS II.

(1) En turc, peut-être.

Le **Conservatoire Africain** qui assure depuis 18 ans l'existence des crèches de l'agglomération bruxelloise, s'occupe activement de la sortie du mardi-gras, le 6 février prochain. Fidèles à leur devise « Plaisir et Charité », ces vaillants jeunes gens s'en iront, ainsi que les années précédentes, le soir par les cafés de Bruxelles, jouant leurs endiablés pots-pourris et récoltant une ample moisson de gros sous.

Ils viennent de mettre en vente, dans les principaux établissements de la ville, aux prix de fr. 0,50, 1, 2 et 5, des cartes dispensant le public des sollicitations des collecteurs et donnant droit d'entrée à la répétition générale qui aura lieu le lundi 5, à 8 heures du soir, à l'Union, rue des Fabriques.

Nous ne pouvons qu'engager le public à faire bon accueil aux lettres accompagnées de cartes que le Comité vient de mettre en circulation. L'œuvre est digne de toutes nos sympathies.

Un Ingrat

Il y a des gens que la reconnaissance n'étouffera jamais.

Vendredi dernier, je me promenais à la gare du Nord quand j'aperçois tout à coup, sur la voie, un riche Américain sur le point de se faire écraser par une locomotive qu'il n'avait pas vu venir parce qu'il était sourd.

Je saute aux naseaux du monstre de fer et de feu et je l'arrête après m'être fait traîner quelques instants.

— Combien? me dit flegmatiquement le riche Américain dont j'avais sauvé la vie et peut-être l'existence en tirant de sa poche un carnet de chèques.

— Combien valez-vous, ripostai-je.

— Cinq millions.

Avec la rapidité d'esprit qui me caractérise, je calculai mentalement qu'à dix du cent, cinq millions produisent cinq cent mille francs et je répondis.

— Dix pour cent. Cinq cent mille francs.

Le riche Américain remplit immédiatement un chèque, qu'il me tendit, puis il ajouta avec un sourire moqueur.

— Vo étiez ioune imbécile. Je valais cinq millions... de dollars.

Voleur, vâ!

De l'utilisation des forces naturelles

Vous connaissez la machine qui reçoit un lapin et rend un chapeau et une gibelotte?

Il y a plus fort que ça.

Un de mes amis avait monté une magnanerie, mais il ne trouvait jamais la soie assez solide.

Il fit manger à ses vers à soie les produits les plus divers pour augmenter la solidité de la soie : du bismuth, de la colle à bouche, du macaroni, etc.

Un beau jour, il leur fit incorporer de la limaille de cuivre. A son grand étonnement les chenilles ne secrétèrent plus de la soie, mais des petits fils de cuivre.

Ce fut un trait de lumière.

— Maintenant il a ajouté de la gutta-percha à la limaille de cuivre et il obtient des câbles électriques complets.

DURAND.

Rengaîne

Air de la *Carmagnole*.

—

Edmond Picard avait promis (*bis*)
D'aller vivre dans un taudis, (*bis*)
Mais un D'Burlet cruel
R'fus' d'ach'ter son hôtel :
V'là comme on encourage,
C'est inouï,
Dans ce pays,
V'là comme on encourage
Quiconque imi —
't'Tolstoï!

Un vaillant directeur jeunet (*bis*)
Monte un drame à Mons Signoret (*bis*)
Chacun, sauf Frédérix,
Trouve l'auteur prolix' :
V'là comme on encourage
D'un millionnair'
L'goût littérair'!
V'là comme on l'encourage :
S'il persévèr',
Quel Calvair'!

Quand Stoumon veut faire un ballet, (*bis*)
Il choisit l' sujet qui lui plaît (*bis*)
S'il est d'un auteur mort,
Il s'en empar' sans r'mords.
V'là comment ça s'pratique!
On d'vient auteur
Sans grand labeur.
V'là comment ça s'pratique!
Etre chercheur :
Quelle erreur!

Quand on promet d'monter *Tristan*, (*bis*)
On r'met la chose si souvent (*bis*)
Qu'les wagnériens fourbus
Ne la réclament plus!
V'là comment on s'arrange
Quand, par hasard,
Dans ce bazar,
V'là comment on s'arrange,
On veut fair' croar' (1)
Qu'on fait d'l'art!

LETOCHÈS. (2)

(1) *Croar'* est mis là pour *croire :* cette licence est la conséquence d'une nouvelle liaison de Letochès, qui s'affiche partout avec une anglaise depuis quelques jours. *N. de la R.*

(2) Il y avait encore treize couplets dans le même goût. Nous les avons fichus au panier! *N. de la R.*

LA VIE SINGULIÈRE ET PLAISANTE DE GÉROMINUS BOSCH

PEINTRE EN DROLERIES

CHAPITRE PREMIER

Du mariage de N. B. et de l'extraordinaire évènement qui s'ensuivit.

Près de la forêt dite : de Boompjes, en Brabant, était, à l'ombre d'un vieux château, le joliet village de Schoonekerk.

Là, par un jour de clair printemps, s'unirent par mariage, Nicolas Bosch avec Anne Vleesenbeek. A ce mariage, ainsi le prouvent vraiment par croix et signatures apposés sur les registres de la Maison commune, furent témoins :

Pour le marié { Isaac Van Ostade, Jan Steen;

Pour la mariée { Adrien Brouwer, Pierre Brueghel.

Tous quatre, de leur profession, peintres en tableaux ; membres de la Confrérie Saint-Luc, et joyeux drilles de nature.

Au repas, servi dans la grange de Pieter Van Belle, bourgmestre et cabaretier, assistèrent : Alfred Verwée, Corneille Dusart, Hiel, Teniers, Louis Dubois, Craesbeek, Wilhem Van Doore, curé de la paroisse, et nombreuses gentes et sociables commères.

Il y fut mangé tant de viandes, choesels et fricadelles, bu tant de bières, dit et chanté en l'honneur et pour l'ébaudissement des époux, tant de contes gras et drôles, retentirent de tels pets, que oncques ne se souvint avoir vu de sa vie, pareille bombance.

Un évènement, peu commun en Brabant, marqua le milieu du festin : la mariée, dans un éclat de rire trop fort pour sa bouche, mit au monde le petit Gérôminus.

Une guindaille salua l'arrivée du ketje et le curé le baptisa sur le champ, avec ce qui restait de brandewijn au fond des flacons.

Cette nuit, la lune se montra à l'envers dans le ciel.

Vadrouillana

LE CARNAVAL A BRUGES

Le règlement de police concernant les jours gras vient d'être affiché :

Il est défendu de chanter ou de manifester « bruyamment » après minuit; les bals publics seront fermés à trois heures du matin; la circulation des masques et des travestis est interdite une demi-heure après.

Charmant! Il fait déjà si gai à Bruges. Après tout, ceux qui ont le « sac » iront faire leurs fredaines ailleurs. Ni vus ni connus... la morale sera sauve.

Et si nos braves Bruxellois commettent, ce qui est fort à craindre, l'insigne bêtise de réélire MM. Demot et Buls, aux prochaines élections, la même farce les attendra au carnaval suivant.

***

« Colot » est un simple caporal à l'école régimentaire de N..., mais il a le toupet inconcevable d'avoir une maîtresse à Bruxelles. Vous voyez d'ici ce pousse-caillou qui enlève une femme aux indigènes de la haute! Cela ne pouvait durer. Aussi « Momontje », le seul, se mit à faire une cour en règle à la belle. Malheureusement, un jour qu'il était chez l'objet du litige, coquetant et faisant des grâces, survint le tourlourou qui, énergiquement, le mit à la porte.

Gageons qu'il se méfiera dorénavant.

***

Une parisienne, grande, blonde, jolie étant venu se fixer à Tournai, plusieurs candidats à place dans son cœur s'offrirent. Edmond Sambe-Ith fut l'élu. « Le grand chôleux » en fut désespéré, et se promenait, tous les jours, mélancoliquement du côté de la porte de Marvis. Mais depuis quelque temps il a cessé ses promenades et se montre joyeux comme un pinson.

A la place d'Edmond je me méfierais.

***

Nous savons enfin ce que devient « Paul Raiducou ». Il passe ses soirées dans une distillerie, aux prix doux, oh! combien, de la rue Royale, faisant force piquets avec quelques vieux bourgeois de la rue de Schaerbeek. Signalons en même temps la disparition de « Lapin Cavalier ». Bonne récompense à qui donnera de ses nouvelles à « Naûtaîre ».

***

Le brigadier « Beafsteack » a, c'est connu, une recette et une façon incomparables pour la préparation du filet américain. Il a promis d'en faire goûter à tout son club. Mais il attend que sa dame rapporte de Bruxelles la sauce anglaise nécessaire.

***

Les méfaits des « Casquettes grises » sont célèbres, mais certains représentants de notre jeunesse dorée leur rendraient des points. Il y a quelques jours, à la sortie de la Royale, trois d'entre eux ont attaqué par derrière et assommé à coups de cannes-gourdins, un monsieur qui a le malheur d'être l'amant d'une femme qui leur plaît.

Le lendemain, un des agresseurs avait le toupet d'envoyer demander, à sa victime, qui était au lit et l'a gardé plusieurs jours, de retirer sa plainte!

Celui-ci, obéissant à des considérations personnelles, a eu la faiblesse d'accéder à cette demande.

Au fond c'est ce qu'il avait de mieux à faire : les auteurs de ce guet-apens étant fils de *hauts* personnages, l'affaire était déjà quasi étouffée.

Si ç'avait été de simples petits bourgeois, comme on aurait bien poursuivi d'office.

Tous les Belges sont égaux devant la loi.

???

***

« Rotterdam » et « Bidh-pacha » ont dû aller eux-mêmes à Oxon, (Angleterre) chercher la meute que leur avait promis « Frédy », retourné subito cher lui.

***

On parle d'un remaniement important dans l'Etat-major de la marine. L'amiral ayant déclaré d'ordonnance, pour le dimanche, le chapeau de soie, même pour les « chauffeurs », S. E. le ministre l'a admonesté paternellement pour commencer, mais ayant appris, par la suite, que le dernier croiseur fourni à l'amirauté, moisissait dans les caves du Grand-Hôtel, et que les recrues croupissaient à fond de cale il lui a envoyé sa démission d'office.

Cela pourrait remettre aux calendes grecques la création du corps de cyclistes de marine, dont s'occupait activement l'amiral.

***

Rencontré « Doe Capoen » avec « Ludovica », ils avaient l'air très emb ..nuyés, Sans doute qu'ils venaient de rencontrer « Machiel ».

***

« Dinand » était venu de Tournai pour voir « Orphée », et, pendant les entr'actes, il s'en allait goûter et regoûter le pale-ale de chez Old-Tom, tant et si bien que lundi matin il se réveilla chez une belle petite sans savoir par où il avait passé.

***

Samedi dernier, MM. Cremer et Hittecker de la fabrique de bicyclettes Peugeot, de Paris, ont offert à leurs amis et à la presse un banquet chez Laroche à l'occasion de l'ouverture de deux magasins situés rue Royale. Des mets délicats, des vins des meilleurs crus, des chansons dites par MM. De Bailleul et Ambreville avec la verve qu'on leur connaît, la présence de joyeux boute en train tels que MM. Bossut du *Cycliste belge*, Victor Hallaux et vidame Spons ont donné à cette petite réunion un rare caractère de gaieté et d'entrain. Après une collecte faite au profit de la Bouchée de pain et qui n'a pas produit loin de 100 francs, les convives se sont séparés à une heure assez avancée de la nuit.

***

Samedi, 27 courant, réouverture du **Pot carré**, le vieil estaminet bruxellois de la rue de la Fourche, par M. PIERRE TIMMERMANS, le gérant très sympathique de la *Cour d'Espagne*.

Avis aux amateurs de bon lambic.

***

Les jeunes gens montois ont offert le samedi 20 janvier à la salle de la redoute de Mons un grand bal auquel a pris part la crème de la haute vadrouille bruxelloise. Décidément Bruxelles était zwanzeusement représenté.

A citer : « Chevalier de la Dynamite » « Gras-Double » « le vidame P... de C... » « le lieutenant de la Michardière » « le docteur Traite à l'œil », l'avocat L..., un rude lascar, etc.

A la gare attendait le directeur du « Scapin », feuille montoise dont le vidame P... de C. . est le correspondant bruxellois. Le bal se passa, pour nos brusseleers, au buffet et à 6 heures du matin on se rendit en bande au « Munich », où, avec forces libations, ils fondèrent, sous la présidence d'un conseiller provincial connu pour son impartialité, la société du « Tour du Col ». Le cercle fera sa première sortie au bal des abonnés, samedi prochain.

MÉPHISTO.

Fables de Letochès

V

MANQUE DE PATRIOTISME

Un jour, pour aller à Davos,
Avec moi j' pris un' dinde entière
Pour bouffer passé la frontière.

MORALE.

Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.

VI

MISOGYNIE

Un mien ami, souffrant très fort,
Alla chez un émule de Ricord,
Qui s'écria : cell'-là, jamais on n' l'a guérie!

MORALE.

Souvent femme avarie.

VII

PAUVRE ONCLE!

On dit qu'en dépit de maint essai,
Pour Hébrard, douleur amère!
Dans l'Aisne on ne mord pas aux lundis de Sarcey.

MORALE.

Le *Temps* ne fait rien à La Fère.

LETOCHÈS.

La filet di li oisou

Ça l'est tine çausse qué til doit faire attachon, ça l'est di la filet di li oisou, couprend bien, qué til doit li couper pourquois quand til coupe li pas la filet qué li oisou li sait pas çanter, di mâle, couprend' bien.

Maye qué di fumele ni pas né bisoin pourquois qu'il coupe qué lé fumele ni çante pas, couprend' bien, da li oisou, que ça lé, couprend' bien, du gra du france avé li fumele da le madame qu'il coupe li pas son filet qu'il sait bien çanter ne parler bocoup.

Maye qu'il a de proquets, de merle en de sansonnet qu'il é pas le même quéchon, couprend' bien, qu'il doit li faire qua il est petit et qué ça l'est de z'impourtace pour le zamateurs qu'il veut pas de mâle qu'il a pas de coupé son filet qué ça l'est acore du gra du france avé lé madame qu'il veut de mieux qu'il a de coupé rien de tout, couprend' bien.

ALBRECHT.

L'album des légendes, nouvelle revue littéraire, a l'honneur d'annoncer sa naissance, aux lecteurs du *Diable-au-Corps*.

Texté par Boylesve, Buteau, Carrière, Coutances, Croze, Docquois, Klingsor, Le Cardonnel, Legrand, Maeterlinck, Mazel, Merill, Rebell, de Régnier, Retté, Roinard, Roussel, Vanor, etc. et imagé ou aquarellé par Bocquet, Gentil, Germain, Grasset, de Joncière, Ricard-Cordingley, Roger, Léon et des Gachons, le nouvel enfant se présente avec grâce et élégance sous l'aspect de plaquettes coquettes avec aquarelles hors texte. Jolie celle d'Andhré des Gachons qui illustre le premier numéro.

Plus artiste que ne le laisserait supposer son extérieur débraillé, le *Diable-au-Corps* souhaite bienvenue et longue vie à sa jeune sœur. Les bons Flamands ne détestent pas de coucher avec les délicates parisiennes.

R. II.

ECHOS

On ne comprend pas pourquoi le Conseil d'Administration de l'Université libre de la ville de Bruxelles a ajourné le cours d'Elisée Reclus de crainte qu'il ne fut trop avancé. Un cours de reclus doit naturellement sentir le renfermé.

* * *

Phénomène bizarre : par suite des derniers événements, l'Université de Bruxelles va se trouver dans l'Univers citée. (*)

Il est question de condamner M. Graux à la *réclusion*.

PETITES CORRESPONDANCES

Mlle Adèle. — « Castar-Effendi » bloque.

Ninie. — « Lagne-Staaf » bloque.

Pépin, à Ypres. — Je bois une pinte à ta santé.

Dinand. — Méfiez-vous.

Crol. — « Colibri » vous trompe toujours. Mais patientez, il vous reviendra.

THÉATRES

Monnaie. — Ce soir, samedi, première de *L'Attaque du Moulin*, drame lyrique en 4 actes, d'après Émile Zola, poëme de Louis Gallet, musique d'Alfred Bruneau.

Galeries. — La matinée de *Miss Robinson* donnée dimanche ayant fait salle comble, M. Maugé a décidé d'en donner encore une dimanche prochain. Tous les soirs, *Les Mousquetaires au Couvent*. Prochainement, la *Tournée Ernestin*.

(*) Puisqu'il y a de vieux calembourgs touts faits, inutile d'en faire de nouveaux. (*N. de la R.*)

Parc. — Tous les soirs, *Leurs Gigolettes*, pour les représentations de Mme Berthe Cerny, dans le rôle qu'elle a créé.

Molière. — *Tête de Linotte* obtient tous les soirs un immense succès et fait salle comble.

Cirque Lockhart. — Les trois frères Secchi et Miss Lilli, les trapézistes aériens qui ont débuté au Cirque du boulevard Jamar, ont obtenu un immense succès. Pantomime nouvelle à grand spectacle et nouveaux débuts.

Alcazar. — Aujourd'hui, samedi, première de *La Plantation Thomassin*, vaudeville nouveau en un acte de la plus folle gaité.

Musée Castan. — La petite princesse Mily a débuté hier avec grand succès au Musée Castan. C'est une des plus jolies naines que l'on ait vues en Belgique, et elle possède un répertoire musical très étendu. Le groupe d'Arton, Cornélius Herz et Reinach est visible toute la journée. Les exhibitions de la princesse Mily se font de 11 à 12, du matin, de 2 1/2 à 6 et de 7 1/2 à 10 h. du soir.

Scala. — La nouvelle troupe de la Scala obtient un immense succès. Mlle Valérie Léotti, une chanteuse comique de premier ordre, est très applaudie tous les soirs; Dare, l'unijambiste, est d'une force inouïe sur la barre fixe et son clown un des plus amusants qu'on puisse voir. Miss Stuard est charmante et d'une adresse remarquable dans ses exercices sur le trapèze.

Alhambra. — Les bals du Carnaval auront cette année, à l'Alhambra, un éclat exceptionnel. Quatre grandes fêtes de nuit, bals parés, masqués et travestis, auront lieu le dimanche 4 février (Petit carnaval), le 6 février (Mardi gras), le dimanche 11 février (Grand carnaval) et le dimanche 4 mars (Mi-carême). Bornons-nous à signaler aujourd'hui quelques-uns des numéros à sensation du bal du 4 février prochain. A minuit : entrée du quadrille du Moulin-Rouge; pas excentriques par La Glu, Sauterelle, Serpolette et Gazelle; à 2 heures : prix de beauté et concours de costumes; primes de cinquante francs, en espèces, à la plus belle, à la plus jolie travestie; à 2 1/2 h., Patte en l'air (première exécution), quadrille naturaliste par ces dames du Moulin-Rouge. Bataille de fleurs et de confettis; lancement de serpentines multicolores; éclairage et projections électriques; farandoles, etc. Orchestre de 60 musiciens, sous la direction de M. Piétro Lanciani. Danses nouvelles.

Voilà de quoi tenter les plus rebelles au plaisir.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *Mireille*; *Farfalla*.

PARC (8 h.). — *Suzanne ou les deux Vieillards; Leurs Gigolettes*.

GALERIES (8 h.). — *Les Mousquetaires au Couvent*.

MOLIÈRE (8 h.) — *La Consigne est de ronfler*; *Tête de Linotte*.

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8h.). — *Le Sous-Préfet de Nanterre; Nounou*.

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert. *Bruxelles-Port-de-Mer*.

SCALA (8 h.). — Spectacle-concert. Brunin, Dare, l'unijambiste. Les Kronemann.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

CIRQUE LOCKHART, boul. Jamar (8 h.). — Spectacle varié.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin. A 3 h. et à 8 h., les fantoches Holden.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Ouvert de 2 h. à à minuit. Patinage sur vraie glace. — Orchestre. — Tir. — Vélo. — Attractions.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet. L'Italie.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La route de Carcassone à Copenhague.

(*Suite*).

Il n'avait pas dit : lu, qu'il fut de rechef renversé par un troisième cavalier qui s'arrêta, le regarda *bien en face* et éclata de rire en se tenant les côtes. Un grand escogriffe, qui l'accompagnait, un vrai géant portant pour toute arme une colichemarde à coquille d'acier, d'une longueur inusitée, partageait irrévérencieusement son hilarité.

— Au moins, Monsieur, si ça vous amuse de renverser les gens, faites taire votre écuyer. Je suis gentilhomme et m'en prendrai à vous des insolences de ce manant, dit de Crabesac.

— A votre aise, Monsieur, prenez-vous en à qui vous voulez. Magnus est un vieux serviteur à qui je pardonne bien des choses.

— Je crois, dit Magnus de sa grosse voix, que je vais être dans la triste nécessité de faire une partie carrée avec cet homme mal vêtu, si toutefois M. le Baron le permet, et mettant pied à terre, il sortit son immense rapière du fourreau.

— Rengaîne, mon vieux camarade, fit Ernest, si M. le baron de la Guerche et Magnus voyagent avec une telle rapidité, c'est qu'ils doivent avoir des raisons pour ça. Nous nous ferions un scrupule de les arrêter.

— Tiens, c'est Ernest, fit Magnus en se faisant un abat jour de la main. Un verre de fil en quatre, mon brave?

— Avec empressement. Et Ernest prit avec respect la gourde que Magnus lui tendait et la lui rendit après lui avoir donné une longue accolade.

— Je regrette, dit poliment le baron au chevalier le petit accident qui vous est arrivé, et surtout mon intempestive hilarité, mais en vérité vous avez une touche impossible et vous êtes fagotté comme l'as de pique. Au revoir, mon petit.

— Enfer et damnation? s'écria le chevalier quand ils se furent éloignés, tu m'avoueras que cela devient embêtant. Y en a-t-il encore beaucoup comme cela?

— On ne les compte plus, fit philosophiquement Ernest; il y a encore les trois autres mousquetaires : Aramis, Porthos et Athos, puis le capitaine Flamberge, le capitaine Fracasse, le comte de Pardaillan, le fou Chicot — une lame bien remarquable — M. de Bussy, etc., etc. Il en pleut.

— Mais quand deux hommes comme cela se rencontrent, cela doit être terrible.

— Jamais ils ne se rencontrent. Leurs voies sont parallèles.

— C'est très curieux. En tout cas, j'estime que nous ferions bien de prendre les côtés de la route, ce sera moins dangereux.

— Cela serait en effet sage et prudent.

Le chevalier et Ernest étaient arrivés sans encombre aux environs de Braine-le-Comte quand ils rencontrèrent un gentilhomme vêtu de velours violet et d'apparence désagréable que de Crabesac salua avec courtoisie.

Le gentilhomme jeta un regard dédaigneux sur l'accoutrement de nos deux héros et ne répondit pas.

— Eh! l'ami, fit insolemment Ernest. On vous a salué.

— Oui, on vous a salué, insista de Crabesac.

— C'est possible, Monsieur, je n'y avais point pris garde.

— Il faut prendre garde, reprit Ernest et il poussa significativement son maître du coude.

— Vous êtes un insolent, affirma crânement le chevalier.

— Ça, dit paisiblement l'inconnu, savez-vous que vous commencez à m'échauffer les oreilles, jeune drôle. Désirez-vous une leçon, par hasard?

— Jen donne et n'en reçois pas.

Et sautant à terre, de Crabesac mit l'épée à la main. L'inconnu lui opposa immédiatement la sienne.

De Crabesac engagea le fer en tierce et se fendit d'un coup droit que son adversaire para d'un mouvement du poignet. Il essaya d'un coupé qui fut tout aussi aisément paré, puis d'un dégagé, puis d'un déluge de feintes, coups d'estoc, de taille, couronnés d'une flanconade savante qui furent parés avec la même facilité. Enfin, d'un rapide battement, son antagoniste lui fit sauter le fer des main et mit le pied dessus.

— Eh! bien, mon jeune coq. En avez-vous assez!

De Crabesac ramassa son épée qu'il remit au fourreau.

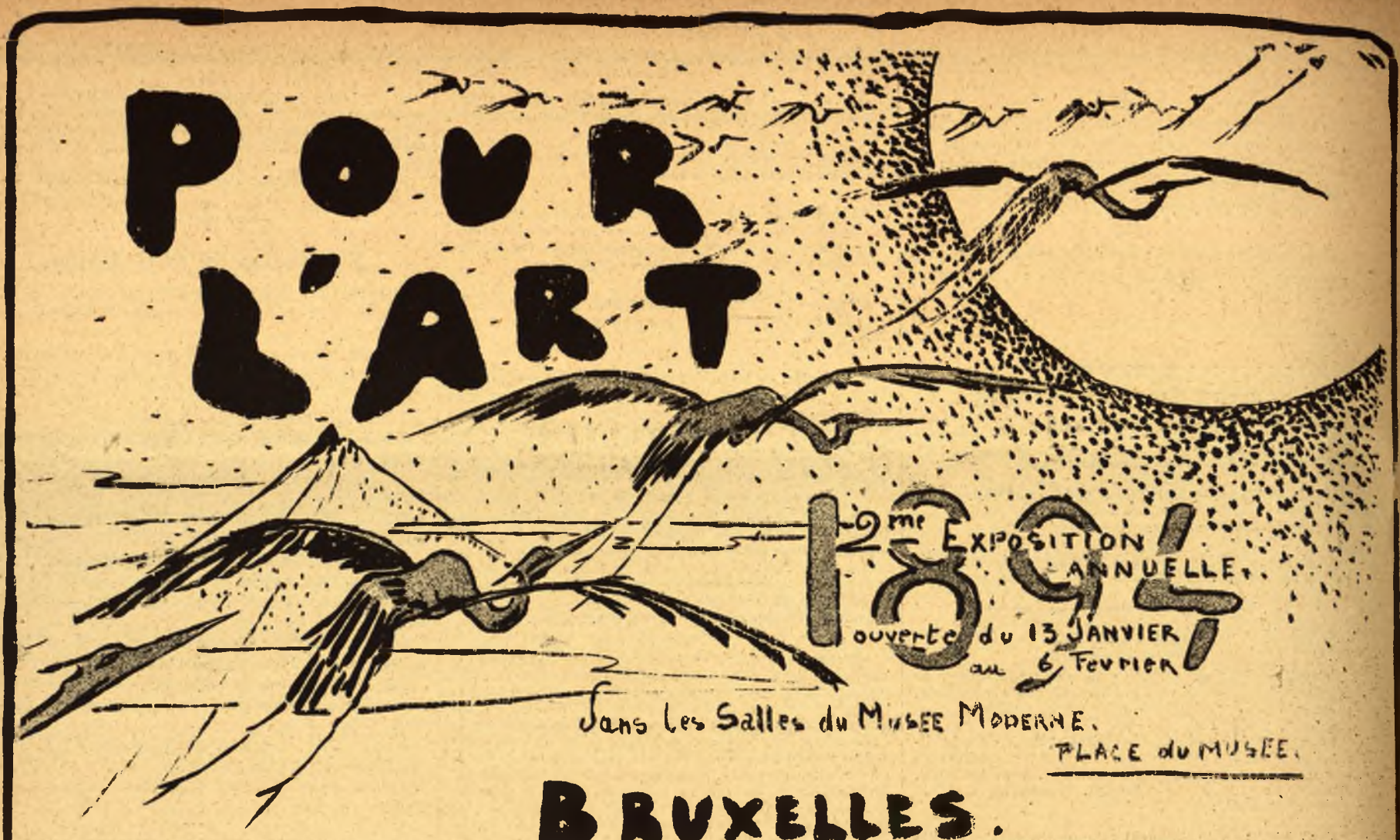
— Je vous remercie, Monsieur, dit-il avec noblesse. Une autre fois je tâcherai de faire mieux.

L'inconnu les salua d'un air hautain, remonta à cheval et s'en alla.

— Je n'y comprends rien, dit Ernest l'oreille basse C'est M. de Rochefort, qui reçoit tous les coups d'épée et n'en donne jamais. Il a fait joliment de progrès.

La suite au prochain numéro.

(*) Reproduction réservée.



BRUXELLES.

ARTISTES EXPOSANTS:

AMAN-JEAN
PIERRE BRAECKE
ALBERT CIAMBERLANI
PROSPER COLMANT
OMER COPPENS
EDME COUTY
ALEXANDRE CUVELIER
LEON DARDENNE
HENRY DE GROUX
JEAN DELVILLE
GEORGES D'ESPAGNAT
JOSÉ DIERICKX
OMER DIERICKX.

EMILE FABRY
GEORGES FICHEFET
EMILE GALLÉ
ANTONIO GANDARA
ADOLPHE HAMESSE
ALEXANDRE HANNOTIAU
JULES HERBAYS
JEAN HERAIN
LEON JACQUE
WILLIAM JELLEY
CLEMENCE LACROIX
ANTOINE LACROIX
AMEDÉE LYNEN.

CAMILLE MARTIN
HENRI OTTEVAERE
VICTOR PROUVE
VICTOR ROUSSEAU
BARON de ROZENKRANTZ.
PIERRE ROCHE
M.C. SCHWABE
HECTOR THYS
VALLGREN
ALFRED VERHAEREN
RICHARD VIANDIER
RENÉ WIENER.

ENTREE : 50 centimes.

Conferences esthétiques : 2 fcs

N° 5. - 2e ANNÉE — Dimanche 4 février 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

Le cauchemar du pro-consul

AVIS

Les bureaux du Diable-au-Corps sont transférés DÉFINITIVEMENT RUE AUX CHOUX, 12.

Le retour de James Simons

C'est dimanche.

Toutes les boutiques et toutes les tavernes de Liverpool sont closes.

Les petites bourgeoises, avec leurs plus jolis chapeaux à plumes, quittent les cuisines fraîchement astiquées et, leur livre de prières sous le bras, s'en vont à l'office.

D'autres se rendent à l'office en voiture. Celles-là ont de plus belles plumes à leurs chapeaux, et c'est un petit groom qui porte leur livre de prières.

Plus un seul va-nu-pieds devant la statue équestre de la reine, plus un seul marchand d'allumettes aux pieds du prince Albert ni devant la façade du North-Western Hotel.

Ainsi que les papillons dès que survient l'orage, tous les ivrognes qu'on voyait hier zigzaguer par les rues, se cognant la tête aux trottoirs, et menaçant la sécurité des becs de gaz, — tous les ivrognes sont disparus comme par enchantement.

Où sont-ils passés? Mystère. — Où vont les insectes d'or quand il pleut?

Mais quand reviendra le joyeux soleil de samedi prochain, vers quatre heures, sous la baguette de la fée des Bars, tout ce peuple mal équilibré sortira de terre, pour tituber de plus belle, — et les crânes recommenceront leur bataille avec les trottoirs...

C'est dimanche.

Les mille et mille marteaux des chantiers de construction se sont tus. Les ponts des navires, pavoisés, sont propres maintenant comme des tables de cuisine, et les mousses ont abandonné leurs gros habits de toile. En voilà un sur le *Louisa-Campbell*, qu'on prendrait vraiment pour un petit lord, tant il est élégant et joli. Et pourtant, il y a une demi-heure à peine, il lavait encore la vaisselle...

A l'avant du brick *Immanuel*, au grand mât duquel flotte le pavillon danois, un matelot, couché à plat ventre, écrit à sa bonne amie avec de l'encre violette qu'il puise dans un tout petit encrier.

Plus loin, avant que de se rendre à l'église, de grands Norwégiens ornent de faux-cols en celluloïd leurs chemises de flanelle grise...

Les transatlantiques sont déserts, et plus personne sur les quais. Les grues sont inactives, et seuls les policemen de service animent un peu la solitude des docks.

A bord du trois-mâts, barque *Pretty-Belle*, James Simons donne le dernier coup de brosse à sa vareuse des dimanches.

Tout le monde est à terre déjà, seul James Simons est encore là. Le trois-mâts *Pretty-Belle* revient de Calcutta chargé d'épices, et voilà onze mois bientôt que James Simons n'a pas vu sa gracieuse petite ménagère Minnie Simons, la perle du Cheshire.

Aussi, avec quelle diligence il va se rendre dans Blandford Street, où elle demeure! Avec quel plaisir il va l'embrasser; — et elle, la petite coquine, ne sera-t-elle pas doublement heureuse de le revoir, puisqu'il ne l'a pas même avertie de son retour?

Enfin, Dieu soit loué! James a terminé sa toilette et voici qu'il franchit l'échelle...

James Simons est à terre.

De toute la vitesse de ses jambes, il marche dans la direction de Blandford Street en chantonnant sa chanson favorite :

If you want to know the time,
Ask a p'liceman?
The proper Greenwich time.
Ask a p'liceman!
Ev'ry member of the force
Has a watch and chain of course.
If you want to know the time,
Ask a p'liceman (1)!

En vérité, s'il marche de ce train-là, dans cinq minutes au plus il sera à la maison!

... Mais voici que, pour son malheur, il aperçoit la taverne du *Vieux Lion Rouge* dont la porte est entr'ouverte.

Le parfum du whisky lui monte aux lèvres et il sent parfaitement que ses forces vont l'abandonner et qu'il ne pourra faire un pas de plus, s'il ne renoue connaissance avec ce vieux camarade.

Voici que le froid de la mort le gagne... et peut-être même serait-il déjà sur le sol, privé de connaissance, s'il n'apercevait toujours ces trois mots magiques : *Old Red Lion*.

James Simons, après avoir soigneusement inspecté les alentours, pénètre dans le couloir de la taverne. Justement voici le vieux Jack, le maître de céans.

— Comment va maître Jack?

— Et vous-même, ami Simons?

Et James pense en lui-même : « Comment va le petit tonneau de Scotch-whisky? Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux! Est-il toujours à sa place, près de la cheminée, avec ses petits cercles de cuivre bien luisants?... »

Maître Jack, dit Simons, êtes-vous un homme?

— Je le pense...

— Êtes-vous un homme capable de rendre un service?

— Certainement...

— Eh bien! maître Jack, je voudrais avoir du whisky.

— Impossible, ami, répond Jack; pas de whisky le dimanche, ni surtout pendant l'office divin. La police a mille yeux et vingt-cinq mille oreilles...

— La police n'en saura rien...

— Impossible.

— Écoutez, Jack, si vous refusez encore, vous êtes un mauvais homme... Savez-vous pourquoi je veux du whisky?

— Hé! Hé! pour le boire, apparemment.

— Pas du tout! Dieu me garde d'en boire seulement une goutte, Jack... ce n'est pas pour moi, Jack, c'est pour ma femme, pour ma pauvre petite femme qui vient d'accoucher...

Ce mensonge vient d'être dit avec un tel accent de sincérité, que le vieux Jack se sent ému.

S'il en est ainsi, dit-il, en voici une bouteille; prenez-la, vous la paierez une autre fois... surtout cachez-la bien, le policeman pourrait vous voir...

— Merci, vieux, vous allez lui sauver la vie; merci, à demain...

— A demain, répond Jack en reconduisant son ami dans le couloir; surtout soignez-la bien... Quand donc est-elle accouchée!

Ici James est embarrassé. Il ne s'attendait pas à cette question. Mais baste, puisqu'il tient le whisky, il peut répondre carrément.

— Quand elle est accouchée? dit-il, je ne sais pas. Il y a dix mois et demi que je suis parti... Néanmoins, je vais la trouver et je vous promets de faire tout mon possible pour qu'elle soit mère avant qu'un semblable laps de temps se soit écoulé de nouveau ..

Lorsque James Simons fut dans Brandford Street, il ne restait plus une goutte de whisky dans la bouteille.

Quand il entra dans sa maison, il trouva dans l'escalier sa belle-mère, la vieille Jenny.

Mais quelle ne fut pas sa surprise en apprenant de la bouche même de cette respectable dame que sa femme Minnie était accouchée le matin même de deux petits jumeaux!

GEORGE AURIOL.

(1) Si vous voulez savoir l'heure — Demandez au policeman — La véritable heure de Greenwich — Chaque membre de la police — A une montre et une chaine, certainement — Si vous voulez savoir l'heure, — Demandez au policeman.

Les deux Ajax

AIR DE : *Pandore.*

Deux Messieurs d'une tournure austère
Arpentaient les ru's gravement :
L'un avait l'air d'un militaire,
L'autre d'un pasteur anglican.
Ce dernier dit d'un ton maussade :
Faudrait flanquer c'monde en prison!
Prorecteur, dit son camarade, } *bis*
Prorecteur, vous avez raison.

Simplement les mettre à la porte,
Comm' je fis, n' pouvant autrement,
Par Karel! la pein' n'est pas forte,
Au contrair' c'est un agrément.
Faudrait qu'un panier à salade
Vint les cueillir à la maison!
Prorecteur, dit son camarade, } *bis*
Prorecteur, vous avez raison.

Les mamans verseraient des larmes,
Mais ça ne me fléchirait pas :
J' veux qu' votr' fils aille aux Petits-Carmes,
Médèm', dirais-je, de ce pas.
Le crapaud n'en s'ra pas malade
Et ça lui servira d' lecon!
Prorecteur, dit son camarade, } *bis*
Prorecteur, vous avez raison.

Mon très cher, après cet exemple,
Plus un d'entre eux n'os'rait broncher :
Tous les cours, ça serait comme au Temple,
Mêm' si l'professeur est étranger.
Plus d'boucan et plus d'algarades,
Mais d' la discipline à foison!
Prorecteur, dit son camarade, } *bis*
Prorecteur, vous avez raison.

Mais voilà que du bas d' la ville
Un' rumeur s'élèv' tout à coup.
Le premier dit : Mon vieux, moi j'file,
Et prend ses jambes à son cou.
Le second l' suit sans null' bravade
En lui marchant sur les talons :
Prorecteur, dit son camarade, } *bis*
Prorecteur, nous avons raison.

LETOCHÈS.

AVANT-PROPOS

Nos lecteurs nous pardonneront de remplacer, pour cette fois, une nouvelle de l'un de nos conteurs habituels par la traduction d'un petit poème norwégien d'un auteur tout à fait inconnu. Les Scandinaves sont de mode, mais bien peu d'entre eux parviennent jusqu'à nous. Seuls, les plus célèbres obtiennent les honneurs de la traduction.

Il nous a paru curieux de donner un morceau d'un poète norwégien, qui, sans être de première envergure, tient néanmoins une place honorable parmi les « âmes du nord », d'autant plus curieux que la traduction en a été faite par un Suédois qui possède assez bien les ressources de la langue française.

Le morceau n'est pas sans tache : il commence à notre sens « trop haut » pour arriver à la galante joliesse du dénoûment; en un mot, il est inégal quoique non sans grâce. Il convient de tenir compte cependant de ce qu'il s'agit d'un poème, primitivement écrit en vers, dont les mérites harmoniques doivent nécessairement nous échapper ; peut-être aussi le traducteur suédois a-t-il trop voulu prouver qu'il savait son français et s'est-il trop allongé sur certaines des douze strophes du poète norwégien?

Quoi qu'il en soit, le morceau nous a semblé original et c'est ce qui nous engage à le publier.

Les Boules de Neige

LÉGENDE DES TEMPS GLACIAIRES

Sur son trône polaire, aux parois chatoyantes aux froids rayons d'un soleil d'or vert, est assise la vierge des glaces. Elle songe, drapée de son blanc et hiératique vêtement, dans son manteau tissé des cristaux étoilés des flocons de neige, si blanche et si frigide elle-même qu'elle semble se réchauffer dans ce glacial suaire. Nimbé de cheveux glauques, d'une nuance délicate de flot, son visage marmoréen resplendit de deux yeux immenses, d'azur mourant, et leur regard profond dit une souffrance.

Elle rêve, la vierge des glaces. Du fond des vallées sombres aux sommets aigus qui n'ont jamais vu d'ombre, elle étend son empire mortel. Depuis six fois six siècles nul pas humain n'a souillé de son empreinte le tapis herminé qui se déroule et fuit infiniment. Depuis six fois six siècles, nulle fleur, pas même le frissonnant perce-neige, n'a vrillé l'immaculé linceul épaissi par un perpétuel hiver. Depuis six fois six siècles, l'océan demeure muet, figé en transparents portiques, en fantasques aiguilles, carapacé d'une si pesante cuirasse qu'elle maîtrise ses colères et étouffe ses sourds grondements.

Seule la lumière vit. Pâle et verdâtre le jour, à peine crépusculaire, elle s'anime, la nuit, de tous les feux des boréales aurores aux changeantes et mystérieuses écharpes, brillants baudriers ceignant le firmament. Aux lueurs rutilantes d'incendie, flavescentes de soleil couchant, ou infiniment douces et éteintes d'iris ou d'aigue-marine, les colonnes et les arches sortent de leur immuable sommeil. C'est une ville immense, dévastée par l'incendie, un écrin de joyaux féériques, aux capricieux éclats, un chœur de gothique cathédrale illuminé de sa multicolore verrière. Transparentes elles-mêmes, les ombres se confondent en harmonies nouvelles aux tons exquis, en reflets fugaces, insaisissables, sans fin comme sans commencement.

Assise sur son trône polaire, nonchalamment accoudée, sa joue froide reposant sur sa froide main, elle rêve, la vierge des glaces, et ses yeux profonds s'agrandissent encore. Depuis six fois six siècles elle attend, et elle ne sait ce qu'elle attend. Son âme engourdie, paresseuse et inconsciente s'égare en flottantes songeries que traverse parfois, comme un lancinant éclair, l'espoir indécis d'un réveil. Il lui est pénible de s'arrêter à cet espoir, météore de sa noire pensée, bien pénible. Lourd est l'effort, et il l'écrase.

Ses yeux d'azur mourant, ses yeux étranges s'agrandissent encore. Une tache sombre vient d'apparaître sur le blanc tapis, une tache sombre, gouffre d'où sourdit un majestueux grondement. Au fond gire la vague, frangée d'écume; elle attire et suce les transparents portiques et les fantasques aiguilles qui s'écroulent avec un bruit clair. La tache s'étend, dévorant solides arches et indestructibles colonnes, rongeant tout autour d'elle, et l'auguste océan, se déployant en flots parallèles, vient frapper les marches gémissantes du trône de la vierge des glaces, rejaillissant sur elle en légères bruines et en vivifiants embruns. Elle jette un cri et se dresse debout, les bras tendus vers l'horizon, laissant tomber son sceptre de cristal qui se brise avec une plainte musicale.

Le soleil flamboie et, dans une gloire, s'avance une nef triomphale voilée de feuilles de pandanus. Piquetés de semi-humaines orchidées, de lianes verdoyantes sont les cordages étreignant les mâts. Un vent chaud, humide et parfumé des tropiques la pousse et, à l'arrière, pesant sur la barre, un superbe et flave adolescent darde un regard de feu sur la vierge des glaces.

Le froid manteau, le manteau tissé des cristaux étoilés des flocons de neige est tombé à ses pieds, résolu en gouttes claires, et la blanche vierge rougit. Elle rougit de se voir nue; une nuance tendre de rose moussue l'envahit et l'anime, et elle baisse avec embarras ses yeux d'azur alanguis.

— Viens, lui dit-il tendrement.

Son ordre est une prière. Abandonnant son trône qui chancelle, elle tombe entre ses bras. Il frissonne : bien frigide est encore la vierge des glaces et faiblement et lentement bat son cœur. Il frissonne, mais plus fort encore il la serre contre sa puissante poitrine et une douce chaleur la pénètre. La nef déborde et vogue sur la mer bleue. A l'arrière ils sont enlacés.

Une fois encore les yeux de la vierge des glaces redeviennent profonds, froids et durs. Elle regarde les cimes, qui seules restent blanches, et les vallées où, par plaques, pourrit la neige sous un implacable soleil. Dans ce regard, l'adolescent lit une muette prière ; il la baise au front : Que veux-tu, mon aimée? demande-t-il.

— O mon aimé, longtemps je t'ai attendu dans mon froid royaume, engourdie sous mon impérial manteau de frimas. L'attente m'était facile, car point je ne pensais. Je voudrais, dans les pays ensoleillés où nous allons vivre, ne pas perdre la triste et douce souvenance de ces jours de sommeil. Laisse-moi pétrir un peu de cette neige et l'emporter avec moi, témoignage des heures, si brèves et si longues, où ma vie était semblable à la mort.

— Mon règne commence, répondit-il, et je ne veux pas, mon aimée, qu'il reste un témoignage de ces sombres temps. Je ne veux pas non plus que la prime heure de notre réunion, tant attardée, soit attristée d'un refus opposé à ton premier désir. Je sais quelle amère joie est le ressouvenir des jours de souffrance et combien la pensée se complait à y retourner, mais je te veux les rappeler en même temps que ce jour heureux.

Il fait un grand geste circulaire et, à perte de vue, couvre les rivages de verdoyants arbrisseaux dont les fleurs, groupées au sommet d'une tige flexible se peletonnent, telles des boules de neige, froides et inodorantes. Les peuples appellent encore ces fleurs des *boules de neiges*, mais ils ont oublié qu'elles sont nées sur un désir de la vierge des glaces.

Traduit d'OLAF TJARLESON.
par GUSTAV SONDERSEN.

Pour cause d'indivision, à céder après fortune faite

Etablissement bien achalandé dit

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

sis rue de l'Impératrice avec sortie sur la rue des Sols.

Pour la clef et renseignements s'adresser au concierge.

Courrier de Paris

Je ne parle guère politique dans le *Diable-au-Corps,* et pour plus d'une raison : d'abord, ce n'est pas précisément un sujet pouvant emplir un mois de gaîtés ; puis on m'engage à n'aborder qu'avec précaution cette matière périlleuse; enfin, plus désagréable encore que le soulier de l'Auvergnat, elle est souvent sale et elle tient de la place.

Après ce préambule, vous pensez bien que je n'ai plus qu'à m'aventurer discrètement sur ce terrain interdit; ce sera pour peu de temps, rassurez-vous. Je voudrais seulement rappeler l'accusation extravagante portée par un pamphlétaire contre certain ex-ministre dont la chute n'a pas désarmé les ennemis; et qui a dû être un peu surpris, en ouvrant les gazettes, d'y lire sur son propre compte des révélations torrentielles d'inouïsme. *Un ex-ministre assassin. Nombreuses victimes.* Mon Dieu oui, sans l'ombre d'une preuve, bien entendu (autrement ça ne serait pas drôle), cet infortuné politicien est représenté comme un bandit capable — partant, coupable — d'avoir égorgé, ou fait égorger, « plusieurs » innocents, porteurs de papiers politiques « d'importance ». Ce « d'importance » me plaît; évidemment, si les papiers n'avaient été que des chansonnettes françaises ou des valeurs italiennes, le Tropmann parlementaire n'aurait pas mis à mal, pour le plaisir de se les procurer, tant de monde. Car ils étaient « plusieurs », les innocents ainsi jugulés. Le journal l'affirme; s'il ne précise pas leur nombre, c'est pure discrétion de sa part...

A la louange du bon sens public, reconnaissons qu'il ne s'est pas ému de ces articles mélodramatiques; pas plus, d'ailleurs, que le prétendu criminel contre lequel on les a lancés et qui a su, en gardant un silence indifférent, peut-être amusé, mettre tous les rieurs de son côté. Il n'y a eu, pour croire à ces balivernes forcenées, que les gobeurs de Panurge, toujours prêts à voir dans leur voisin le voleur des tours de Notre-Dame, toujours disposés à redire le fameux et inique : « Pas de fumée sans feu ! »

Un homme de lettres d'autrefois, Léon Gozlan, montra jadis autant de belle humeur insoucieuse

CHAPITRE II

De l'enfance de Gérominus.

Or, Gérominus têtant sa mère, interrompait souventefois cette besogne, non point pour reprendre haleine, mais bien par admiration pour ces belles et dodues formes qui sont à l'enfant, sources de vie; et ainsi se montra-t-il précocement esprit observateur et amateur ès vivants reliefs.

Il n'abandonna ce bon régime que le jour où son père Nicolas, en place de lait, lui donna pinte de bon lambic.

Grandissant, il montra bientôt ses artistiques dispositions en dessinant sur les murs divers animaux bizarres tels que : hiboux à long bec, poissons à quatre pattes, crabes volants, et tous fantastiques êtres si frappant par leur étrangeté que maints passants s'arrêtaient, prenant plaisir voir ce gamin inventer telles cocasseries, et disaient hochant la tête : Ça deviendra pour sûr un Rubens.

Puis, abandonnant le mur pour le papier, il portraiture Madame la Châtelaine. Ce fût sa première œuvre.

IN DE GEBORSTE PRUIM
STAMENEE
Am. Lynen

que l'homme politique d'aujourd'hui; au cours d'une polémique virulente, son adversaire eut le courage d'écrire : « On nous demande s'il est vrai que M. Gozlan ait, quand il était matelot, tué le capitaine sous les ordres duquel il se trouvait. Nous ne saurions répondre avec précision à cette question, sur laquelle notre adversaire devrait bien nous éclairer. Pas de fumée sans feu, dit-on... » Une heure plus tard, le valet de chambre de Gozlan apportait au perspicace rédacteur une lettre ainsi conçue :

Mon cher confrère,

Un de vos correspondants, que vous n'osez démentir, vous demande si je n'aurais pas eu dans ma jeunesse l'idée peu banale de tuer le capitaine du navire sur lequel j'ai servi. Vous ajoutez : « Pas de fumée sans feu ». Vous ne pensiez pas si bien dire! Il y a eu fumée, il y a eu feu, car, sur la grand'place de Brest, pendant la musique, à 4 heures de l'après-midi, un dimanche, après avoir tué le capitaine en question, je l'ai fait cuire et je l'ai mangé.

Agréez l'assurance de mes sentiments confraternellement dévoués.

LÉON GOZLAN.

***

Entre la dynamite et le choléra, la pauvre existence humaine est singulièrement menacée. D'ordinaire, les habitants des pays, où les épidémies sévissent font leurs malles en toute hâte et viennent s'installer à Paris; parfois, les médecins sont les premiers à donner le signal de la fuite. Du moins, l'histoire rapporte que Galien quitta Rome avec précipitation dès qu'il y vit éclater la peste, et que l'illustre Sydenham, en 1665, abandonna Londres aux horreurs de la maladie sans retard sinon sans remords. Aujourd'hui, les « princes de la science » montrent plus de fermeté. Aussi bien, s'ils attendent le mal de pied ferme, n'est-ce pas surtout parce qu'ils goûtent, à l'étudier, un très noble, mais très réel plaisir? (Chacun le prend où il le trouve). « La médecine n'est pas une science donnant des résultats corrects, disait Trousseau, mais un art dont les jouissances sont imprévues ».

Espérons que Paris, en dépit des pronostics affligeants dont regorgent les journaux étrangers, sera toujours, malgré ses incidents explosifs, la ville où les habitants des pays contaminés viendront chercher l'oubli de leurs épidémies nationales. Au pis aller, et en admettant la possibilité des attentats dont la bourgeoisie française est menacée par les gazettes anarchistes publiées à l'étranger, n'est-on pas soigné chez nous mieux encore qu'ailleurs? Où le diagnostic est-il plus sûr? Le traitement plus logique? Villemot contait gaîment qu'un jour, se trouvant dans le cabinet de consultation d'un célèbre docteur, il vit apporter un pauvre diable littéralement embroché par une tige de fer qui, entrant par le ventre, ressortait par le dos.

Le médecin, impassible, tâte le pouls longuement, et :

— Vous avez une fièvre assez forte, monsieur, qui me prouve que vous êtes dangereusement blessé.

— Je vous crois! Je suis transpercé comme un poulet rôti.

— C'est la première fois que vous vous plaignez d'une pareille indisposition?

— Bien sûr!

— Ni votre père, ni votre mère, ni personne parmi vos ascendants n'a souffert d'une gêne analogue?

— Non!

— Bon. Dites-moi, vous ne devez pas vous coucher facilement sur le dos?

— Pas facilement du tout.

— Ni sur le ventre non plus.

— Non plus.

— Sur le côté, ça doit vous être plus commode.

— Mon Dieu, oui.

— Parfait, je vois ce que c'est. Vous avez une tige de fer qui vous traverse le corps. Pour le traitement à suivre, c'est vous qui déciderez. Ou nous laisserons la broche, et il se produira une inflammation mortelle, où nous l'extrairons, et l'opération a peu de chances de réussir. Choisissez vous-même. Quel que soit le parti auquel vous vous arrêterez, soyez certain que la science y prendra le plus vif intérêt.

WILLY.

LES TÉLÉGRAMMES AU PRO-RECTEUR

Nous nous sommes rendus, au lendemain des exclusions prononcées contre les étudiants de l'Université de Bruxelles, chez M. Vanderkindere. La maison était gardée par cinquante licteurs en bourgeois. M Vanderkindere était occupé à lire « les Fourberies de Scapin ». Il n'a pu nous recevoir. Mais, néanmoins nous avons pu, à prix d'or, obtenir, de sa cuisinière, copie des télégrammes qu'a reçus, à l'occasion des derniers évènements, le pro-recteur devenu soudain si sympathique et si populaire.

Nous sommes heureux de les offrir en lecture à nos lecteurs. Les voici :

Stanley-Falls.

Voâ être boun, très boun maitre. Volez voâ pas acheter esclaves noirs? Moâ aimer voâ, massa.

TIPPO-TIB.

—

Paris.

Mes sincères félicitations, mon très cher Monsieur. Vous exécutez très bien. Que n'êtes-vous ici pour Vaillant! Comment va Graux?

Confraternellement,
DEIBLER.

—

Abomey.

Très bien! C'est comme cela que je comprends aussi l'enseignement. Mettez leurs têtes au bout de piquets à la palissade de votre village. Irai vous voir.

BEHANZIN.

—

Noir Tartare.

Nous sommes doublement confrères. J'ai été pion et tyran. Seulement, vous ne vous êtes pas bien conduit avec Hector, qui porte mon nom.

DENIS, tyran de Syracuse.

—

Noir Tartare.

Venez ici. J'ai une place pour vous.

NÉRON.

—

Enfer.

Je vous admire, Monsieur. Envoyez-moi votre photographie. Vous avez la main preste. Dumollard m'en parlait encore tantôt.

TROPPMANN.

—

Champs Élysées.

Quand vous ne parlez pas de moi, vous cherchez à m'imiter, vous m'embêtez.

TARQUIN LE SUPERBE.

—

Paradis.

Continuez, cher frère. Je prie pour vous.

TORQUEMADA.

—

Enfer.

Vous avez encore à apprendre. Veillez. Graux va vous rouler.

MACHIAVEL.

—

Champs Élysées.

Petit cochon!

CLÉOPATRE.

—

Rome.

A Monsieur Vanderkindere A. M. D. G.

Mon cher fils. Vos récentes mesures m'ont rempli de joie. Je crois que la grâce a touché votre âme. *Deo gratias*!

X..., GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

—

Préfecture de police. Section des *Misérables*.

Vous avez du poil aux dents.

JAVERT.

—

Purgatoire.

J'avais vendu mon maître. Vous livrez vos disciples. Prenez garde à votre oreille.

JUDAS ISCARIOTE.

—

Territoire indien.

A mon frère la langue amère.

Mon frère n'est pas une femme. Son visage est pâle son cœur est rouge. Qu'il m'envoie le scalp du jeune Rousseau, le hurleur des plaines.

SITTING-BULL.
Chef des Indiens-Sioux.

—

Escurial Souterrain.

Manant! Vous cherchez à me recommencer!

DUC D'ALBE.

—

Téhéran.

Vous avez de la poigne. Devez faire joie de votre sérail. Vous enverrai mouchoirs brodés.

SHAH DE PERSE.

—

Rives du Styx.

Ai besoin suppléant. Voulez-vous téléphoner à Cerbère.

CARON (rien de Rose).

—

Ezelbrechtegem,

Massié la Proconsul,

Ça l'est tine çausse qué til doit faire attachon, couprend' bien.

ALBRECHT.

—

Pour copie conforme,
CABRION.

EXPOSITION BELGE A GENÈVE

On annonce la participation de la ligue des Artistes belges à l'exposition des produits exportables à Genève.

La section des beaux-arts de cette exposition constituera donc tout un salon belge, dans un pays où l'art belge est peu connu.

On sait qu'une grande exposition internationale de l'importance de celle d'Anvers a lieu cette année à Lyon. Une propagande active sera faite pour amener les visiteurs de l'exposition de Lyon à Genève et renforcer ainsi le nombre des touristes qui visitent la Suisse chaque année.

Tous les moyens de communication et de publicité seront mis en œuvre par le comité exécutif pour assurer le succès de l'exposition de Genève qui sera féconde en résultats pour la Belgique et la Suisse.

Vadrouillana

Elle est danseuse au théâtre de la Monnaie, lui oisif, ce qui fait qu'ils ne savaient pas comment faire pour tuer agréablement le temps. Il leur vint une idée, aller visiter des maisons à louer. Pourquoi? Je ne sais. Une maison, sise rue Fossé-aux-Loups, surtout, les intéressa particulièrement. Chaque jour, ils allaient chercher la clef, déposée chez un cabaretier voisin, une fois pour revoir la cuisine, le lendemain pour revisiter le grenier, le surlendemain pour voir si leurs meubles pourraient entrer, etc. Puis, enfin, au bout de quelques jours, en reportant la clef, ils arguèrent que leur mobilier ne pourrait pas entrer. Ce à quoi le patron du café répondit : « Heureusement qu'il n'y a que les meubles qui ne peuvent pas entrer.

***

Nous nous faisons un véritable plaisir d'annoncer à la Vadrouille le mariage de « Katy » avec un richisisme allemand.

Il lui sera beaucoup pardonné...

***

Actrice d'un théâtre très en vogue, elle n'avait pas tardé à être aimée et... aimante. Il y a quelques jours, elle avait, à son ami, demandé si gentiment une robe en velours noir, qu'il l'avait conduite chez une tailleuse et fait faire la robe. On la fournit, mais ne voyant pas venir l'argent, la couturière fit, sous prétexte d'un changement, reprendre la toilette, qu'elle n'a renvoyé que contre argent comptant. Et ce fut dur.

***

Très remarqué à la première de *l'Attaque du Moulin*, l'absence de notre ami Osselet. Une place lui avait cependant été réservée à côté de son ami intime Georges.

***

Cránu commence à se lancer.

Nous l'avons aperçu l'autre semaine tâchant de se faire ouvrir les portes de l'Hôtel Plétinckx. Ce n'est pas là cependant qu'il eût dû conduire les deux gentes dames qui l'accompagnent.

***

Pour manger de superbes moules parquées, des huîtres exquises, des poissons délicieux, des entrecôtes remarquables et autres mets de *cuisine nature*, il faut aller **chez Justine**, 17, *Quai au Bois à Brûler*, 17.

N. B. Pendant le carnaval la maison *Justine* sera ouverte toute la nuit. MÉPHISTO.

BULLETIN FINANCIER

L'Université étant fermée, les cours sont suspendus.

La Dèche monte.

En somme tout va bien. ARTON.

THÉATRES

Monnaie. — Ce soir, samedi, premier grand bal masqué offert à MM. les abonnés. On peut louer des loges pour les bals de la Monnaie par téléphone ou par télégramme.

Dimanche, *Faust*.

—

Parc. — Aujourd'hui, samedi, et dimanche, dernières représentations du grand succès : *Leurs Gigolettes*, pour les représentations de Mlle Berthe Cerny.

Lundi, première de : *Amoureuse*, comédie en trois actes de M. Porto-Riche, pour les dernières de Mlle Cerny.

Dimanche, matinée à 2 heures, spectacle redemandé : *Le Gendre de M. Poirier* et *Lolotte*.

—

Galeries. — *La Tournée Ernestin*, opérette-vaudeville (nouveauté) en trois actes et cinq tableaux de M. Léon Gandillot.

Dimanche, à 1 1/2 h., première matinée de *La Tournée Ernestin*. Chaque enfant, accompagné d'une grande personne, aura son entrée gratuite à la matinée.

—

Molière. — *Tête de Linotte* n'aura plus qu'un nombre limité de représentations. Avis aux retardataires.

—

Salons Modernes. — On s'apprête à y fêter dignement le carnaval. Tous les jours de carnaval, le cours de danse de M. Lamarche sera paré, masqué et travesti. En plus, un grand bal aura lieu le Mardi-Gras. Pour cette dernière fête le prix d'entrée sera d'un franc.

Projections lumineuses, Bataille de confettis, Serpentins multicolores, etc.

—

Alhambra. — Nous rappelons à nos lecteurs la première fête de nuit (fête des fous) qui aura lieu aujourd'hui, dimanche 4 avril, à 10 heures du soir, au théâtre de l'Alhambra, à l'occasion du Petit Carnaval. Le quadrille du Moulin-Rouge, qui se livrera à partir de minuit aux danses les plus excentriques, se composera de la Sauterelle, la Glu, Serpolette et la Gazelle qui sont en ce moment, à Paris, les virtuoses du cancan, les plus en renom.

Presque toutes les actrices des théâtres de Bruxelles prendront part au concours de beauté et de costumes, grâce à une innovation très heureuse. Les concurrentes ne devront pas se faire inscrire — formalité qui a tenu éloignée jusqu'à présent des concours de beauté, les plus méritantes. Le jury, composé d'artistes et d'hommes de lettres, circulera dans la salle, fixera son choix et proclamera son verdict à 2 heures du matin. Les prix en espèces seront immédiatement distribués.

On dit merveille de la bataille de confettis. Les organisateurs ont fait provisions de quelques centaines de kilogs de confettis, légers et parfumés. Des milliers de serpentins, dernier genre, arrivés de Nice, sillonneront l'espace dans les rayons de douze foyers à projections électriques multicolores.

Le coup d'œil sera féérique !

—

Scala. — De nombreux et importants débuts ont eu lieu jeudi à la Scala et ont renouvelé entièrement le programme. Citons entre autres : ceux de Mlle de Kerville, une chanteuse de beaucoup de talent ; d'Alexandre, le chanteur bruxellois si aimé du public ; de la célèbre charmeuse de perroquets ; de Musto, l'homme-reptile ; des frères Lang's, négro-burlesques, etc., etc.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *L'Attaque du Moulin.*

PARC (8 h.). — *Suzanne ou les deux Vieillards ; Leurs Gigolettes.*

GALERIES (8 h.). — *La Tournée Ernestin.*

MOLIÈRE (8 h.) — *La Consigne est de ronfler* ; *Tête de Linotte.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8h.). — *Le Sous-Préfet de Nanterre ; Rigobert.*

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert. *Bruxelles-Port-de-Mer.*

SCALA (8 h.). — Spectacle-concert. Brunin, Dare, l'unijambiste. Les Kronemann.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

CIRQUE LOCKHART, boul. Jamar (8 h.). — Spectacle varié.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin. A 3 h. et à 8 h., les fantoches Holden.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Ouvert de 2 h. à minuit. Patinage sur vraie glace. — Orchestre. — Tir. — Vélo. — Attractions.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

PREMIÈRE PARTIE

—

CHAPITRE DEUXIÈME

—

L'auberge du Crabe d'argent.

Le chevalier de C abesac et son fidèle écuyer suivirent leur route sa s nouvelle aventure jusqu'à Bruxelles. Rendu p dent par les nombreuses leçons qu'il avait reç es, le jeune gentilhomme céda d'ailleurs poliment le haut de la route — elle n'était pas pavée — aux divers cavaliers qui, comme la Dame Blanche, le regardaient, et aussi à ceux qui ne le regardaient pas.

Ils entrèrent à Bruxelles par la future place Rouppe et se dirigèrent vers celle de l'Hôtel-de-Ville où il n'y avait pas encore de maisons espagnoles. Ils s'arrêtèrent au n° 9 de la rue de la Tête d'or — bien entendu il n'y avait pas de numéro — et heurtèrent à l'huis d'une auberge de bonne apparence qui remplaçait avantageusement l'établissement artistique qui devait lui succéder.

Un guichet s'ouvrit, encadrant une tête qui, d'après la douceur de sa voix, devait appartenir au sexe féminin.

— Qui frappe si tard dans une maison honnête ? demanda la voix de cette tête.

— Deux cavaliers, répondit Ernest. Ça se voyait d'ailleurs à leurs chevaux.

— Fourth ! répondit la voix de la tête avec le laconisme spartiate qui a toujours distingué la domesticité bruxelloise.

De Crabesac tira de la poche gauche de son haut-de-chausses un dictionnaire franco-languedocien pour y chercher la signification de ce vocable énergique. Après avoir vainement cherché pendant vingt-six minutes, il s'avisa que n'étant ni en France ni en Languedoc, ce lexique ne pouvait lui être d'aucune utilité et il se décida à passer la parole à Ernest qu'il savait homme de ressources.

Derechef celui-ci frappa à l'huis et le guichet se rouvrit.

— Qui frappe encore plus tard dans une maison honnête ? recommença la voix.

— Ouvrez, articula Ernest avec autorité, ou nous chambardons tout. Nous sommes bien armés et nous avons neuf coups à tirer.

— Ça va faire bien plaisir à Madame, répondit la voix avec une nuance d'admiration. Et la porte s'ouvrit.

— O puissance des armes à feu ! pensa de Crabesac, et inclinant la plume de son feutre pour ne pas la casser au sommet de la porte, il la flanqua dans l'œil de la servante, car tel était le rang social de la voix de la tête.

Ernest, qui n'avait pas de plume à son cabasset, le suivit sans se courber, introduisant les chevaux et les armes.

Cinq minutes après, les deux compagnons d'aventure étaient attablés avec l'hôtesse et la servante devant une oie grasse flanquée de tranches de jambon rôties et d'une fumante omelette que d'imposants vidrecomes de gueuze lambic étaient destinés à arroser. Par principe, ils avaient fichu le patron à la porte en l'assurant de leur considération distinguée.

Nous passerons sur les détails de ce festin, qui tourna en une orgie auprès de laquelle les soirées d'Alexandre VI Borgia — un brave homme — passeraient pour une réunion du conseil communal de Bruxelles. Qu'il nous suffise de dire que lorsque de Crabesac gagna la chambre du baes, qu'il s'était réservée, il s'était à la hâte revêtu d'un costume d'ordre composite dans lequel la chemise de l'hôtesse, le corset de la servante et le cabasset de son écuyer formaient un pittoresque asemblage à la Callot. Pour être juste, il faut avouer que l'hôtesse, insérée avec peine dans le haut-de-chausses du gentilhomme, sur les formes duquel les siennes l'emportaient de beaucoup en ampleur, le ventre ceint du tablier de la servante et un pourpoint de buffle jeté sur les épaules, ne le cédait en rien, comme pittoresque, au chevalier. Inutile de dire que cet accoutrement était tout à fait provisoire et n'avait d'autre utilité que d'éviter un rhume dans les escaliers.

Il était environ deux heures dix-sept du matin quand de Crabesac se réveilla, traversé par une sourde inquiétude. La lune éclairait en plein l'appartement dans lequel il reposait et, en face de lui, un portrait, la figure traversée d'une cicatrice transversale qui partant de l'oreille gauche rejoignait l'os maxillaire droit, le regardait avec une sévérité tempérée par une expression de calme stupidité qui lui donnait l'air d'un veau.

— Enfer et damnation ! hurla le chevalier. Quel est ce museau ?

— Lequel, demanda l'hôtesse, réveillée en sursaut.

— Celui-là, fit de Crabesac, hagard, échevelé, debout sur son lit et désignant du doigt le portrait.

— Ça, fit l'hôtesse. C'est mon oncle.

— Horreur ! exclama de Crabesac, Votre oncle. Alors je couche avec la belle-mère de mon père. Un inceste latéral ! Malédiction sur moi, sur vous, sur votre mari, votre père, mon oncle, vos cousins et le bourgmestre de Saint-Denis Bovesse ! Je suis donc maudit ! Je traînerai donc partout l'inéluctable fatalité qui a présidé à ma triste naissance ! Mais, malheureuse, tu ne sais donc pas qui je suis ?

La suite au prochain numéro.

(*) Reproduction réservée.

Tiens, celle de Van Os en mousquitaire
Quel commun Zâre! on dirait de la sorte, vrûment

N° 6. - 2e ANNÉE | Dimanche 11 février 1894 | 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

Prenez-vous madame pour une fille de joie?

Une lectrice qui, courageusement, s'avoue « coquette » — pourquoi pas? — m'écrit qu'elle voudrait bien avoir quelques renseignements sur les toilettes portées par Mlle Darlaud dans *Dette de Jeunesse*, de Bertal.

Rien de plus facile; la jolie artiste du Gymnase arbore, au premier acte, une robe de velours crème citron (j'adorais ça jadis, la crème au citron, à présent, je préfère le romsteak); la jupe, très ample, est en drap tout uni, et la petite veste en velours brodé, où scintillent des paillettes bleues et des cabochons, m'a paru une de ces vestes qu'on aimerait à remporter.

Quant à sa robe de bal, elle est merveilleuse, elle est..... tunique. Car c'est une véritable tunique courte en satin blanc, entièrement couvert de tulle illusion, sur lequel trois rangées de paillettes d'argent éblouissantes forment, dans le bas, un bord appuyant sur une ruche, dont je voudrais être l'abeille.

Et pour complément, une berthe, retombant sur les manches retenues par des nœuds de satin blanc, emboîte exactement le décolletage en carré.

Etes-vous satisfaite, Madame?

* * *

Le manque de place m'empêche d'insister longuement sur la reprise de la *Korrigane*, où Mlle Mauri a fait applaudir frénétiquement par toute la salle de l'Opéra le pas spirituel et malin de la sabotière, si malaisé d'exécution que toute autre qu'elle ne pourrait que le saboter. La musique de M. Widor n'a pas grande originalité, mais elle plaît aux dames. Et je sais même sur ce point, pour parler comme le Bonhomme, « bon nombre d'hommes qui sont femmes ».

* * *

Pour célébrer le 272e anniversaire de la naissance de Molière, la Comédie Française a joint au *Malade imaginaire* un petit à propros en mauvais alexandrins, du député Gustave Rivet, qui m'a semblé d'une lourde et compacte niaiserie. Au risque d'être désagréable au représentant de l'Isère, je rappellerai que son petit travail (en vers de potache incendié par le douteux champagne de la Saint-Charlemagne) fut représenté il y a une quinzaine d'années, dans un café concert borgne du faubourg du Temple, où M. Claretie aurait bien dû le laisser. En peu de mots, voici l'argument de ce *Cimetière Saint-Joseph* : dans le fameux coin de terre, « obtenu par prière » que vous savez, deux fossoyeurs à tendances hamlétiques viennent d'enterrer le grand comique français, ils échangent des propos dénués d'intérêt, se retirent, et sont remplacés par Alceste, Dorine, Agnès, Scapin, Tartufe; ce dernier, en joie, crache des rimes vindicatives sur la tombe de son ennemi mort, et est houspillé par les autres enfants du génie molièresque, même par Scapin, âme délicate et pure, comme chacun sait.

Il s'ensuit une massive tirade de la France, hurlée par Mlle du Minil, où sont flétris les crimes de la Monarchie absolue, exaltés les bienfaits de la Révolution et glorifiés les mérites de la Libre-Pensée; car, à une science historique de conseiller municipal, M. Rivet joint un anticléricalisme de « sublime » gorgé de feuilletons « populaires ». Oh! l'horrible mélange! Pouah!

* * *

Je serai bref sur un autre à propos, *Novus doctor* qui sévit à l'Odéon; l'auteur M. Rengade prodigue les couplets écrits en argot médical, dont voici un spécimen :

Le microbe! A ce mot, redoutable menace,
On sent autour de soi comme un fléau qui passe!
Car l'impalpable atome est partout aujourd'hui!
Un mal vient : choléra, peste ou grippe... C'est lui!
L'invisible poison sous vingt formes circule :
En vrille, en bâtonnet, en losange, en virgule;
Pénètre-t-il en nous, il s'attache au mucus,
Où le monococcus devient diloccoccus,
Se coupe et se recoupe, engendrant par séries
Bacilles, vibrions, spirilles, bactéries.

Poésie officinale! On affirme que les directeurs de l'Odéon, honteux et confus d'avoir accueilli cette littérature d'apothicaire, jurent (mais un potard!) qu'on ne les y prendra plus.

* * *

Adieu, les jolies marionnettes qui nous ravirent dans *Noël*, dans *Tobie*, dans *Sainte-Cécile!* Maurice Bouchor vient de nous convier à leur dernier spectacle, grave couronnement d'une œuvre où souvent la fantaisie se permit de sourire, *les Mystères d'Eleusis*. Pièce philosophique, pièce en cinq tableaux, pièce en vers, où quelques strophes, trop rares, éveillent comme un gai souvenir des chœurs aristophanesques de *la Paix* célébrant les agrestes ripailles, où de nobles morceaux lyriques exposant des théories alexandrines nuancées de boudhisme, et l'évanouissement des vieilles lois cruelles devant la pure lumière de la *Pitié* et la nécessité, pour les âmes bienheureuses de ne pas faiblir, de ne pas se reposer un seul instant dans une égoïste quiétude, sous peine de supplices auxquels je les aurais crues définitivement échappées. Zeus le proclame :

L'âme que je verrais, lentement [obscurcie,
Glisser vers une lâche et honteuse [inertie...
Cette âme, par le poids de son crime, [bientôt
Cesserait de planer et tomberait de [haut, etc.

Impitoyable Bouchor! Dire que, même défunts, nous ne pourrons pas encore être tranquilles!

Ça n'empêche pas les mélodies simili-grecques de Paul Vidal d'avoir beaucoup de charme.

* * *

Les *Revues* des « Nouveautés », comme celles du 14 juillet, se ressemblent toutes. *Paris qui passe*, de MM. Blum et Toché, peut distraire.

M. Germain, le compère, multiplie les contorsions et les grimaces pour confondre les antidarwiniens obstinés à prétendre que l'homme ne descend pas du singe. La commère, Mlle Prelly, a peu de voix et beaucoup de gorge, ce qui ne permet pas de la confondre avec Sarah Bernhardt. On a ri d'une parodie fort irrévérencieuse d'*Antigone*, au cours de laquelle, entendant Créon ordonner que l'on enferme la fille d'Œdipe en un noir cachot, le chœur antique, représenté par deux vieux aveugles, entonne d'une voix funèbre : *Ah! la pau... la pau... la pauvre fille!*

* * *

On a furieusement applaudi, à la Renaissance, le drame lyrique hindou de MM. Armand Sylvestre et Morand, galvanisé par les géniales audaces de jeu, de diction, d'attitudes, de costumes, risquées par Sarah Bernhardt. Si puissant est le prestige de la tragédienne, enfin désaméricanisée

Qui des cieux azurés a repris le chemin
Le rêve sur son front, le laurier dans sa main

que peut-être *Izeyl* pourra, durant de longs soirs, attirer les foules en ce théâtre où, pendant tant d'années, se trémoussa l'Opérette court-vêtue. Rien n'est moins sûr, cependant, malgré les acclamations sans fin de la première : en effet, le boudhisme fleuri, emprunté par les auteurs au *Lalita-Vistara* et au *Lotus de la bonne Loi*, les théories de renoncement exprimées par leurs personnages, leur mysticisme précatholique datant du VIe siècle avant notre

ère, tout cet attirail hindou ennuie (à tort) le spectateur parisien, hindoubitablement; et les oreilles d'un public gâté par tant de prose vaudev llesque s'accommodent malaisément des vers lyriques. Après une courte et très brillante carrière, *Izeyl* disparaîtrait de l'affiche que je n'en serais pas autrement surpris. Du reste, je souhaite de tout mon cœur me tromper, car, devant le mérite de MM. Sylvestre et Morand, les auteurs acclamés de *Griselidis*, jamais mon admiration ne Bouddha.

C'est dans la ville de Kaplavastou (un joli nom), dont les marmoréennes blancheurs se découpent sur le saphir du ciel, que vit Izeyl, belle, riche, dangereuse, démunie de vertu, et aimée du prince Scindya qu'elle ne paie point de retour. Ce jeune présomptueux est frère du roi, un roi nommé Sidantha, qui n'a rien d'ocsidanthal, car il renonce au trône, sur les exhortations d'un prophète loquace et tonitruant, d'un « Yoghi » qui lui prêche le néant des couronnes de ce monde, en si bon style qu'on le pourrait surnommer Yoghi de Maupassant.

Assis sur un cèdre immense, planté par les jardiniers Amathe et Gardy, et dont la croissance est extrêmement rapide, si j'en crois le proverbe « rapide comme un cèdre », l'ex-roi contemple la nuit calme, et le lac miroitant sous la lune; tout rempli d'espoir — *lac et spéra*, c'est la devise de l'éditeur hindou Lemerre — il songe au paradis d'Indra qu'il va mériter par le jeûne, l'aumône et la prière; il prêche la pitié aux humbles qui l'entourent; il repousse les tentatives d'Izeyl qui lui récite des choses bien tournées.

Illusions, dis-tu? Mais tu ne sais donc pas
Les désirs que j'ai fait se lever sur mes pas
Ainsi que des oiseaux envolés? les paroles
De prière, les vœux et les passions folles,
Et les rêves d'amour infini que je sens
Monter autour de moi comme un parfum d'encens?

Et la vertu de ce sage, évadé du pouvoir, est si forte que, loin d'être entamée par Izeyl, c'est lui, tout au contraire, qui la convertit; de sorte qu'elle se hâte de rentrer chez elle pour envoyer tout son mobilier à l'Hôtel des Ventes, afin d'en distribuer le prix aux pauvres. Malheureusement, elle trouve installé dans son appartement le prince Scindya, qui fait un tapage de tous les cent scin... dyables, la menace de son flétrissant amour, veut se jeter sur elle... D'abord indifférente et perdue dans son rêve mystique, puis stupéfaite, puis indignée, Izeyl apprend avec horreur que le misérable veut tuer le Penseur inspiré de Bouddha, l'Apôtre Sidantha qui l'a conquise au Vrai; alors, remplie d'une sainte colère, elle saisit le poignard du mécréant et le jugule... V'lan!

Le public éclate en bravos, mais la mère du défunt trouve le procédé un peu vif et l'infortunée Izeyl est bâtonnée, tenaillée, aveuglée, j'en passe et des pires. A demi-morte de faim et de souffrances, elle entend venir à elle Sidantha, elle tourne vers lui ses yeux qui ne voient plus; et lui qui sent son cœur se fondre, soupire ce noble aveu : « C'est maintenant, Izeyl, que je t'aime ». Aussitôt, ruisselant d'une joie surhumaine, elle élève aux cieux un hymne éperdu de reconnaissance et d'amour.

O clémence des dieux! Amour, pitié suprême!
Que me font à présent ma fortune et mes maux?
Ah! je bénis la mort qui t'arrache ces mots!
Vienne, vienne la Mort bienfaisante et farouche
Qui, seule, inclinera ta bouche sur ma bouche,
Non pas pour voir enfin son désir s'apaiser,
Mais pour boire mon âme en un dernier baiser...

Elle meurt, le Yoghi et Sidantha l'ensevelissent — ça m'a rappelé le dénouement d'*Atala* — mais, rassurez-vous, âmes sensibles, sur les genoux d'une gigantesque statue de Bouddha s'ouvre le calice d'un lotus immense, entre les feuilles duquel Izeyl reparaît belle, souriante, irrésistible, aussi fraîche que si elle avait passé la soirée en famille à chercher des quines au jeu de lotus... pardon! de loto.

La musique de la chose est de G. Pierné.

WILLY.

La Sauvage

ROBINSON Van der Pijp, comme son nom l'indique suffisamment, était destiné à faire naufrage et à coloniser une île déserte. Les évènements ne vinrent pas démentir la prescience de son parrain. A peine était-il majeur qu'il s'embarqua en qualité de subrécargue — je dis subrécargue, parce que ce vocable me paraît distingué — sur un navire marchan-d-t (*) à la voile et qu'au bout d'un nombre indéterminé de nœuds, il fut assailli par une affreuse tempête.

L'ouragan dura trois jours et trois nuits — c'est toujours ce temps-là qu'il faut pour transformer un navigateur en Robinson — et le capitaine, qui avait perdu son estime ainsi que celle de son équipage, exprima l'opinion que l'on était f.....

A ce moment, le navire toucha; tout le monde sauta dans les canots, excepté Robinson, emberlificoté dans les ficelles d'une ceinture de natation, et on n'en entendit plus jamais parler.

Naturellement, à peine cet accident, affreux mais nécessaire, fut-il arrivé, que le temps se calma comme par enchantement et que Robinson eut tout celui de déménager la cargaison du navire sous les cocotiers du rivage. Les aptitudes de déménageurs des Robinson sont suffisamment connues pour que l'on ne doute pas un instant de ce que le mien ait été capable d'effectuer cette opération en vingt-quatre heures.

Comme l'île produisait en abondance les produits les plus divers, tels que tuiles, carreaux de vitre, serrures, châssis de fenêtres, cheminées de marbre, etc., Robinson eut vite fait de construire une habitation confortable avec eau de la ville et gaz à tous les étages; il y installa aussi des sonneries électriques dans l'espoir de trouver un jour ou l'autre un Vendredi pour lui cirer les bottes.

Ayant ainsi organisé son existence, et introduit dans l'île déserte toutes les commodités de la civilisation — y compris les W. C. — Robinson se mit à élever des perroquets. De temps en temps, pour se distraire, il attrapait des chèvres à la course — en bicyclette.

Mais le Vendredi tant attendu ne venait pas. Il paraît que les semaines n'étaient que de six jours dans cette île. Robinson s'embêtait, d'autant plus, comme disent les livres saints, que les tentations de la chair lui faisaient sentir leurs aiguillons. Van der Pijp admirait la continence de ses aînés dans la carrière, mais il était peu disposé à les imiter. Il ne réclamait un Vendredi que pour motif de couleur locale. Dans son for intérieur, il eût préféré une Vendredite.

Un jour qu'il parcourait une partie de l'île qu'il n'avait pas encore visitée — comme dit M. de Foë — il tomba sur une empreinte qu'avec son coup d'œil exercé — il avait été cordonnier — il reconnut immédiatement pour celle d'un pied de femme.

— Fichtre! exclama-t-il. Du trente-cinq et demi. Elle se chausse bien, la petite.

Elle ne se chaussait pas du tout, comme il put s'en convaincre bientôt en admirant la propriétaire de la dite empreinte dans le plus primitif des costumes. Admirer est peut-être exagéré. En l'apercevant, la belle, effarouchée, ne fit qu'un bond jusqu'à sa case, dans laquelle elle s'enferma. Robinson entrevit seulement des formes rebondies qui semblaient d'une irréprochable fermeté, et une magnifique toison d'un roux ardent que le fer du coiffeur n'avait jamais déshonoré de crespelantes ondulations.

Ebloui, Robinson forma immédiatement le projet de séduire la belle étrangère. Comme c'était un garçon distingué, qui se piquait de délicatesse, il fit un bouquet de fleurs qu'il alla pendre poétiquement à la serrure de la porte, et retourna se coucher. Il fit des rêves d'or.

Il constata, le lendemain, que son offrande avait été accueillie avec un mépris, énergiquement manifesté par le vase intime — rempli, hélas! — qui avait remplacé le bouquet.

Enflammé, et non rebuté par cette réponse peu sentimentale, Robinson résolut d'écrire. L'obstacle était seulement qu'il ignorait radicalement le dialecte dans lequel s'exprimait la noble étrangère.

En homme de génie, Robinson eut vite tourné la difficulté. Il commença par dessiner un cœur enflammé et percé d'une flèche, à côté d'une case vers laquelle se dirigeaient des pas masculins, exprimés par les dimensions formidables des empreintes.

Puis, au-dessous, il redessina la même case, d'où ressortaient les pas en sens inverse, accompagnés d'autres pas plus petits, tournés vers sa grande maison.

Enfin, une corde avec un nœud, une bouteille de Champagne et un lit complétaient ce rébus, qu'il alla insérer dans une fente de la porte de l'inconnue.

Il dormait encore, le lendemain, quand il fut réveillé par sa lettre, adroitement lancée sur son nez par la fenêtre ouverte, et proprement repliée. Il l'ouvrit; son dessin avait été orné, en guise de réponse, d'un croquis représentant un tuyau, percé de petits trous que fermaient des clefs assez compliquées.

Après avoir longuement étudié ce croquis, Robinson acquit la conviction qu'il représentait une flûte, et même une flûte Bœhm. Flûte! La réponse était claire.

Robinson se résolut d'agir par lui-même. Il manœuvra tellement bien qu'il parvint à surprendre de rechef la jolie rousse, toujours dans le même costume primitif.

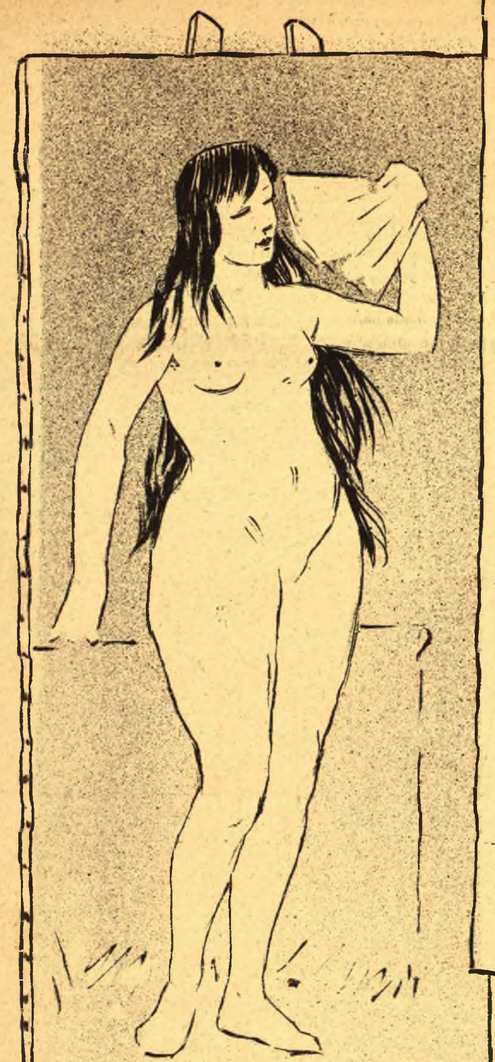
Il mit la main sur son cœur. Elle éclata de rire. Il se jeta à genoux. Elle éclata de rire. Il tendit vers elle des bras suppliants. Elle éclata de rire. Il se fit tendre, passionné, exigeant, féroce. Toujours elle lui éclata de rire au nez.

Enfin, il eut une inspiration. Il prit dans la poche gauche de son gilet une pièce de cent sous qu'il s'incrusta sous l'arcade sourcilière.

— Une *thune!* exclama la sauvage. Je marche.

RHAMSÈS II.

(*) Recommandé pour éviter des homonymies désagréables.



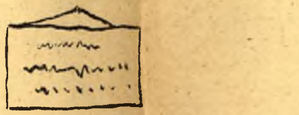
A partir de ce chapitre, notre tâche de biographe devient plus aisée, n'ayant plus qu'à reproduire le journal que G. Bosch lui-même a laissé de sa vie. Nous en garantissons la parfaite authenticité et en respectons absolument le style et l'ortographe. Nous nous permettrons seulement de donner à chacun des chapitres suivants les titres qui leur conviennent. *(Note de l'auteur).*

CHAPITRE III

Où l'on voit G. B. chercher sa voie.

Mon père vient de me dire : Manneke, tu en sais assez pour ne pas te faire carotter dans ton existence, c'est-à-dire compter sur tes doigts, tu sais lire juste ce qu'il faut pour comprendre l'almanach et écrire assez clairement pour nous donner de tes nouvelles. Hebt gij verstoet? Bliekschijter.

— Ja, papa.



— Je vois aussi que tu n'es bon à rien, sauf à devenir artiste. Je vais te conduire à Bruxelles et là, tu demanderas où est l'Académie. Je te remettrai une recommandation de not' curé pour Portaels, le directeur de cet établissement, un bon garçon qui aimait de rigoler dans son temps. Verstoet mij? Junge zievereer.

— Ja, papa.

— A c't' heure, en route, dis au revoir à ta mère et prends ton sac.

Arrivés près de Bruxelles, on s'est arrêté dans un estaminet où mon père a bu une pinte en disant que la bière est le lait des vieillards. Alors on s'est embrassé et je suis allé à l'Académie.

La première personne que j'y ai rencontré, c'est M. Van Hammée qui m'a tout de suite demandé quel livre je voulais, je lui ai montré ma lettre et il a dit à Guillaume de me conduire chez le Directeur.

Dans le vestibule il y avait des élèves tout nus qu'on visitait pour voir s'ils n'avaient pas des documents sur eux. C'étaient ceux qui entraient en loge pour le concours de composition.

Au moment d'entrer chez le Directeur, y avait une demoiselle qui sortait de chez lui. Je crois que c'était une poseuse car j'ai vu son portrait que Meester Portaels faisait pour le Gouvernement.

Alors il m'a dit : Mon ami, il faut commmencer par dessiner des morceaux, n'est-il pas vrai?

C'est pour ça que je suis allé le lendemain à Dieghem, où j'ai dessiné des gens incomplets qui se tenaient le long du mur de l'église; j'ai montré ce dessin à Portaels qui m'a dit : — Ketje, vous êtes trop malin.

Chronique néo-religieuse

à Paul Spéculaire

Le comte Léon Tolstoï rêve, comme on sait, un vague communisme religieux où chacun réduirait ses ambitions et ses besoins au minimum et travaillerait de ses mains : on échangerait les uns avec les autres les produits de son manufacturat, toute fabrication de luxe naturellement exclue et tout emploi du vil or monnayé, — insigne et moyen de l'esclavage anonyme moderne, puisque la possession d'un louis vous assure une tyrannie provisoire et exorbitante sur tous ceux qui en ont besoin. Il est vrai, penseront les gens méticuleusement raisonnables, que, dans le nouveau système, lorsqu'on sera désireux de manger, sans avoir préalablement manigancé une mécanique quelconque, échangeable, on sera aussi à la merci de ses coreligionnaires plus laborieux!

Le comte Tolstoï, pour prêche d'exemple, ouvre des souliers! ce qui paraît déjà bien somptueux pour des *moujiks* qui pourraient se contenter de bons et solides sabots, puisque d'ailleurs ils passent seize heures sur vingt-quatre à digérer leur *vodka*, couchés sur le poêle! L'auteur de la *Guerre et la paix*, moins expert, cela va de soi, à tailler une empeigne qu'à écrire des chefs d'œuvre, travaille donc d'arrache-pied pour faire son salut! mais les pitoyables paysans de son *mir* prétendent que c'est à leurs dépens, en renouvelant presque les horreurs de l'Inquisition, car ils sont obligés, pour ne pas humilier davantage le comte..., de porter les *brodequins* qu'il confectionne. Aussi, les pédicures petits russiens, depuis la rédemption de l'ex-grand romancier, liment-ils et brossent-ils éperdûment les orteils endommagés par sa cordonnerie évangélique; mais ces sculpteurs de durillons, ont, sans doute, un calus au cœur, ou la prospérité le leur a-t-elle peut-être enflé, car ils restent incrédules et prétendent le comte n'être qu'un faux prophète! De son côté, le gouvernement du Tzar, excité par un va-nu-pieds de pope, veut faire payer patente à Tolstoï, sous prétexte qu'il exerce le métier de chausseur hétéropédique; d'un autre côté il retarde d'autoriser la construction de l'atelier-Temple parce que dans l'antique emblème triangulaire de la providence, il faudrait inscrire au lieu du traditionnel œil, un œil de perdrix!

Un autre fou, plus dangereux, assure-t-on, a ému déjà un schisme qui menace de saper par la base l'avenir de la jeune église tolstoïcienne : les prosélytes de cette plus récente hérésie abdiquent leurs pieds! les renoncent, les offrent en ablation, de peur qu'ils ne les conduisent à leur perdition finale. C'est autant de soustrait à la géhenne du feu! Il faut, du reste, ajouter que cette sorte de *moignonisme* fait peu de chemin; les culs-de-jatte, seuls, témoignent de quelque enthousiasme!

On a essayé de trouver un terrain de conciliation, d'unité, une synthèse entre les dogmes de Tolstoï et ceux des scissionnaires; mais ces derniers qui semblent élaborés en vue d'atteindre dans son essence même, dans son entéléchie profonde, la doctrine du comte, ont désespéré que l'on puisse jamais les amener à compatir; — elles sont trop à contre-pied l'une de l'autre.

Des esprits ingénieux, épris de syncrétisme, remarquent cette coïncidence surprenante : le Christ a été désaltéré avec du vinaigre, ingrédient qui sert également à modifier le cuir, — le cuir, hostie rituelle de la secte tolstoïstique!

(De telles pensées annoncent peut-être la fin des *Tans*, vaticinée par l'Apocalypse! — Toute l'antiquité païenne a vénéré le cuir, sous différentes formes; il a servi d'attribut et d'hiéroglyphe matériel à plusieurs conceptions cosmogoniques et même d'instrument actif du culte : sous forme de *Baubôo*, spécialement, dans tout le monde hellénique, a Alexandrie, notamment; — à Ninive pour remonter plus haut, encore, certaines parois du palais d'Assur Bani-Pal, à Koyoundijk étaient reliées en peau, humaine, à vrai dire, et que l'on empruntait aux prisonniers de guerre,.. le scalp chez les indiens Pawnies, Comanches et autres héros de l'immortel Gustave Aymard se rattache, sans doute, — *quien sabe?* — aux mêmes conceptions idolâtres...

Nos mœurs, est-il besoin de l'affirmer, excluent ces formes un peu excessives de la liturgie?...

HIÉROCÉRYX T.·.
MARMÉLADOFF.

Fables de Letochès

VIII

UNE CARRIÈRE

Devant que d'entrer au harem de Sa Hautesse,
Margot pratiquait ses caresses
Au quelconque client pêché dessus le Mail.

MORALE :
Quart avant Sérail.

IX

ANTICLÉRICALISME

Un homme noir, repoussé de partout,
Même sous le chaume
Ne trouva d'abri pour dormir son soûl.

MORALE :
Cafard n'a *home!*

X

BONNE LECTURE

Un jeune Alboche avait fait sa pâture
De la *critique de la raison pure* :
Ça le rendit stupide!

MORALE :
Kant aride.

XI

MUSIQUE DE CHAMBRE

X. de farineux se nourrit :
Il incommode sa femme la nuit.

MORALE :
Væ Soli!

LETOCHÈS.

La wisteclette

Ça l'est tine çausse qué til doit faire attachon, ça l'est de gallocepiède, de wisteclette couprend' bien, qu'il roule da le rie, pourquoisquand til fait pas l'attachon, li court dessus qu'il entend pas de sonnette ou de trompette et li fout par terre, di cassé soun jambe, enn de bras, enn de tête, enn de roule enn de toute la boutique, couprend' bien, quil fait de zaccident.

Maye à Bruselles, li bourlimaistre Massié Karel, la fé de zordonnance d'obligachon, couprend bien, pourquoisque toute le wisteclette quil veut courir da le rie, il doit z'avoir de zindicachon qu'il afficé; couprend' bien, avé l'iméro quil vient plus de zaccident minant, couprend'bien, pourquoisquand til rigard son iméro du gallocepiède quil court da le rie, til voit de wisteclette quil arrive qué til peut ti mettre sur l'autre côté, couprend bien, ne pas lécrasé.

Ça fé minan qu'il est quéchon pourquoisquil met de ziméros sur la civaux, sur lé sarette, sur la locmotive di ciendefer sur la toute quil court da le zens, comme ça quil a plus de zaccidents quil est plus crasé jamais personne.

ALBRECHT.

Vadrouillana

Un officier de la garde civique d'Ixelles, astiqué et sanglé pour aller au bal de la Cour, descendait son escalier, en mettant ses gants, lorsqu'il s'entendit rappeler par sa femme : « Dis, Eugène, n'oublie pas de me rapporter des truffes ».

***

La dernière chasse de Rotterdam. Notre grand ami se baladait fusil sur l'épaule le long des dunes, à Heyst, quand il aperçoit dépasser, d'un pli de terrain, la tête d'un canard. Pan! Pan! deux coups, et le canard ne bouge pas. Pan! Pan! deux nouvelles cartouches et cette fois le canard tombe. « Sarawak » s'élance et rapporte, à son maître, un superbe canard sauvage empaillé.

***

Quelques malveillants font courir le bruit que « Requin » va s'offrir une villégiature à Saint-Gilles. C'est absolument faux : c'est un homonyme qui va se payer ce luxe.

***

« L'Ours » vient de se convertir au militarisme. Il s'est présenté au corps spécial des « Chasteleers ».

La petite île est dans les bottes.

***

Le grand explorateur Georges Batta, vient de partir pour la Syrie. Au départ du train une députation de notables est venue lui faire des adieux touchants. Pendant les discours, une fanfare jouait discrètement l'air de circonstance.

En quelques mots brefs, le brave pionnier de la civilisation a remercié les présents et les absents pour les innombrables marques de sympathie et vœux de succès reçus en ces derniers temps.

Et, quand le train se mit en marche, il y avait des larmes sur bien des joues.

***

« Polo le chevelu », désespéré de se voir exclu de l'Université, a tenté de mettre fin à ses jours en s'empoisonnant avec des moules.

Au dernier moment, on nous annonce un léger mieux.

***

« Paul Raiducou » est depuis quelque temps atteint du délire de la persécution. Sa monomanie consiste à croire recevoir des lettres de patrons de café réclamant leur « allumoir pour le gaz ». Puis il voit des allumoires dans tout : cannes, parapluies, balais, jambes de Rotterdam, etc.

Somme toute, il n'est pas dangereux.

***

« Bretelles » et « Commissaire » avaient fait quelques courses en fiacre et ensemble descendirent prendre un verre à la Brasserie Flamande, où ils rencontrèrent « Colibri ». Quand ils sortirent, leur cocher, le célèbre Jan, avait disparu dans un cavitje voisin. « Colibri » monta sur le siège et conduisit ses amis chez Cirio. Là se trouvait « Maître à Robinchon » et « Tir-han-tam ». Après force apéritifs, on convint d'aller manger des moules chez Dorothée, et toujours « Colibri » conduisant on partit. Mais au beau milieu du souper, apparut, terrible, le cocher furibond. Ils durent lui offrir à souper, à leur table, pour qu'il retira sa plainte déjà faite à la police.

***

Le baron « Fritz » a délaissé Denise. Celle-ci a juré de se venger d'une façon exemplaire.

En attendant, la pauvrette cherche un consolateur.

***

« Boule de Siam », « Osselet » et « Requin » faisaient tranquillement, en compagnie de trois vierges à prix fixes, une partie hexagone dans un cabinet de café nocturne, quand soudain la porte, qu'ils avaient négligé de fermer, s'ouvrit et trois intrus se précipitèrent dans le salon... Et quel tableau!

Ce n'est pas gentil, messieurs, vous avez failli leur faire couper la chique.

***

« Rotterdam » à Londres, avec « Bith-pacha », fit une sortie monstre et... se retrouva le matin, seul (ils s'étaient perdus, les ivrognes), dans une chambre d'hôtel, sans portefeuille. Il lui restait juste assez pour payer sa chambre et son ticket de chemin de fer jusqu'à Douvres.

Il était encore trop pochard pour songer à télégraphier à son intendant, et pour revenir, il s'engagea comme aide-cuisinier à bord d'un paquebot.

***

Très remarquée, dimanche soir, Mariette... chaperonnée par « Ugène » en affriolante pierrette.

***

Un gros propriétaire de l'avenue des Palmiers, à Nice, ex-cuisinier dans la marine française, restaurateur rue des Harengs, fait partie d'un cercle dont chaque membre doit, à son tour, offrir un dîner aux autres, chez lui. Or, le tour de « Bon Bock » était fixé à un vendredi. Le vendredi arrivé, « Vinaigre » (c'est le surnom du restaurateur, surnom donné par suite d'un rapprochement entre l'enseigne de sa maison et cet assaisonnant produit), muni d'un superbe bouquet, se présentat au domicile de « Bon Bock », de l'autre côté du canal. Il sonne, un domestique vient ouvrir.

— « Monsieur est-il là? »

— « Non, monsieur. »

— « Et madame? »

— « Non plus, monsieur. »

Il était venu huit jours trop tôt!

Et le distrait déconfit reprit le chemin de la ville.

On n'a jamais su ce qu'est devenu le bouquet.

***

On annonce les débuts au grand théâtre de Gand, d'une dame dont le second divorce a fait quelque bruit.

***

Le vidame Spons, rond comme une grive, interpelle un masque qui lui répond : ferme ta boîte!

Alors « Spons » se frappant sur les lèvres de deux doigts : « Impossible, la maison reste ouverte les nuits de bals de la Monnaie. MÉPHISTO.

PETITES CORRESPONDANCES

Auriol, Paris. — Compliments au vieux gentlemen, nos pipes sont toujours sans tuyaux.

—

Mlle L. D. — Avons fait fabriquer caisse pour vous renvoyer tire-bouchons.

—

Oui, Mademoiselle, Rhamsès vient de gagner dix mille francs au dernier tirage, le moment est donc très bien choisi.

—

Notaire D. A. — 143, O. B. 45. +.

THÉATRES

Alcazar. — L'Alcazar, faisant la concurrence au Vaudeville, voilà ce qu'on peut voir tous les soirs. *La Plantation Thomassin*, vaudeville en trois actes de M. Maurice Ordonneau, nous ramène le bateau du Capricorne et un joli décor, très réussi de M. Duboscq.

Un mari trompe sa femme, pendant trois mois par an, qu'il dit passer dans sa plantation de Saint-Domingue. Lors du retour au domicile conjugal, il raconte ses chasses et aventures imaginaires. Mais un jour, au moment de son départ, sa belle-mère déclare qu'elle va l'accompagner avec sa fille. Et ils partent pour Saint-Domingue. Sur le navire se trouvent le mari trompé, cherchant l'amant de sa femme et représentant une maison de vins; une famille bruxelloise dont la fille voyage pour épouser un planteur. Mais le faux planteur a pris le nom de ce dernier pour séduire la femme du courtier en vins. On voit d'ici les complications de rigueur.

L'interprétation fait beaucoup de bien à la pièce. M. Chalmin est un planteur très colérique, M. Royol est bien le hableur qui n'a jamais rien fait. Le trio bruxellois, Mlle Laporte et MM. Ambreville et Crommelynk sont ébouriffants. Citons aussi Mme Lange, une belle-mère comme je ne vous en souhaite pas une. M. Lejeune est réjouissant dans le rôle du mari offensé.

Le grand tort, c'est la brièveté du spectacle.

—

Pôle Nord. — Parmi les attractions du troisième bal du Pôle Nord, qui aura lieu dimanche, figurera un original cortège carnavalesque organisé par un groupe de peintres dont font partie MM. Amédée Lynen, Léon Dardenne, Crespin et Duyck. La fête sera égayée aussi par une pantomime inédite, des concours nouveaux, des distributions de surprises, un cabaret Bruant, etc.

Aujourd'hui, samedi, soirée de gala, avec le concours de l'orchestre tsigane.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *Faust.*

PARC (8 h.). — *Le N° 13; Amoureuse.*

GALERIES (8 h.). — *La Tournée Ernestin.*

MOLIÈRE (8 h.) — *Le Fils Naturel.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8h.). — *Le Sous-Préfet de Nanterre; Rigobert.*

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert. *La Plantation Thomassin.*

SCALA (8 h.). — Mlle de Kerville. Alexandre. Les Lang's.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

CIRQUE LOCKHART, boul. Jamar (8 h.). — Spectacle varié.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Ouvert de 2 h. à minuit. Patinage sur vraie glace. — Orchestre. — Tir. — Vélo. — Attractions.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE DEUXIÈME

L'auberge du Crabe d'argent.

(*Suite*).

— Pour le moment vous êtes plein, répondit paisiblement sa compagne. Recouchez-vous, nous éclaircirons cela demain. D'ailleurs le mal est fait si mal il y a.

— Après tout, dit philosophiquement de Crabesac, vous avez parfaitement raison. Il est impossible d'éviter sa destinée. Je vous propose de nous enfoncer encore un peu plus dans notre fatale méprise.

— Ça m'est égal, répondit pudiquement la jeune femme, mais ne gueulez plus comme ça. Vous pourriez attirer l'attention de mon mari.

— Ah bah! fit de Crabesac. Alors votre mari ne sait pas...

— Mais si, mais si. Mais il m'a fixé un maximum.

Il était écrit que cette nuit, signalée par un incident aussi bizarre, ne devait pas se terminer d'une façon ordinaire. Vers quatre heures du matin, de Crabesac fut réveillé par des coups violents frappés à la porte de sa chambre.

— Qui est là, demanda-t-il?

(*) Reproduction réservée.

— La Sainte Inquisition, lui répondit une voix, creuse comme le département de ce nom.

— Cré nom! On ne peut donc pas dormir tranquille ici? revenez demain.

— Les familiers du Saint Office n'attendent pas.

— C'est avec moi que vous me paraissez un peu trop familier. Que voulez-vous?

— Rien.

— Alors fichez-moi la paix.

— La funèbre voix ne dit plus rien, mais une main exercée introduisit un passe-partout dans la serrure et sept hommes, vêtus de longs vêtements rouges avec une cagoule verte, et un cierge à la main, vinrent silencieusement se ranger autour de son lit.

Celui qui paraissait être le chef de cette bande de spectres et que l'on reconnaissait aisément à ses vêtements plus rouges, et à sa cagoule plus verte que celle de ses compagnons, leva une manche dans laquelle entrait au moins vingt six mètres d'étoffe et appuya un index décharné sur la poitrine nue de de Crabesac.

— Es-tu brave?

— Des fois.

— Prends ton épée.

— Je l'ai oubliée en bas.

— Prends celle-ci, alors. Et la manche lui tendait une brette d'une longueur phénoménale.

Le chevalier prit l'épée.

— Que faut-il faire, dit-il?

— Tu le verras. Suis-nous.

Et les sept hommes rouges, dont les cagoules étaient vertes, sortirent processionnellement suivis du chevalier. Ils s'engagèrent dans les couloirs et gagnèrent l'escalier du second étage.

Au second étage, il s'engagèrent dans des couloirs et gagnèrent l'escalier du troisième étage.

Au troisième étage, ils s'engagèrent dans des couloirs et gagnèrent l'escalier des greniers.

Dans les greniers, ils gagnèrent une fenêtre tabatière et firent impérieusement signe à de Crabesac de monter sur les toits.

— Il me paraît difficile d'aller plus haut, dit le chevalier.

— Tu le verras, répondit la voix sombre.

Les hommes rouges cherchèrent un instant dans l'obscurité de la gouttière, puis l'un d'eux fit signe à de Crabesac d'approcher. Une échelle de cordes balayait le toit de l'une de ses extrémités. L'autre extrémité se perdait obliquement dans le ciel.

— Précède-nous, reprit la voix, nous te suivrons.

— Vous n'avez jamais dit quelque chose de plus vrai grommela le chevalier, mais ça commence à m'embêter. Ça va-t-il durer encore longtemps cette...

— Zwanze, acheva la voix. Ce n'est pas une zwanze. Montez.

De Crabesac monta pendant environ une heure, toujours suivi des sept hommes rouges à cagoules vertes, porteurs de leurs sept cierges. L'échelle n'en finissait pas. Enfin, il heurta un objet métallique.

— Qu'est-ce que c'est que ça, demanda-t-il.

— C'est Saint-Michel, lui répondit, derrière lui, son guide. Nous sommes arrivés.

— Où ça?

— Au sommet de l'Hôtel-de-Ville. S'il faisait jour vous auriez d'ici une vue splendide, mais il ne s'agit pas de ça. Empoignez la barre de fer que vous trouverez sur votre gauche et laissez-vous glisser.

(*La suite au prochain numéro*).

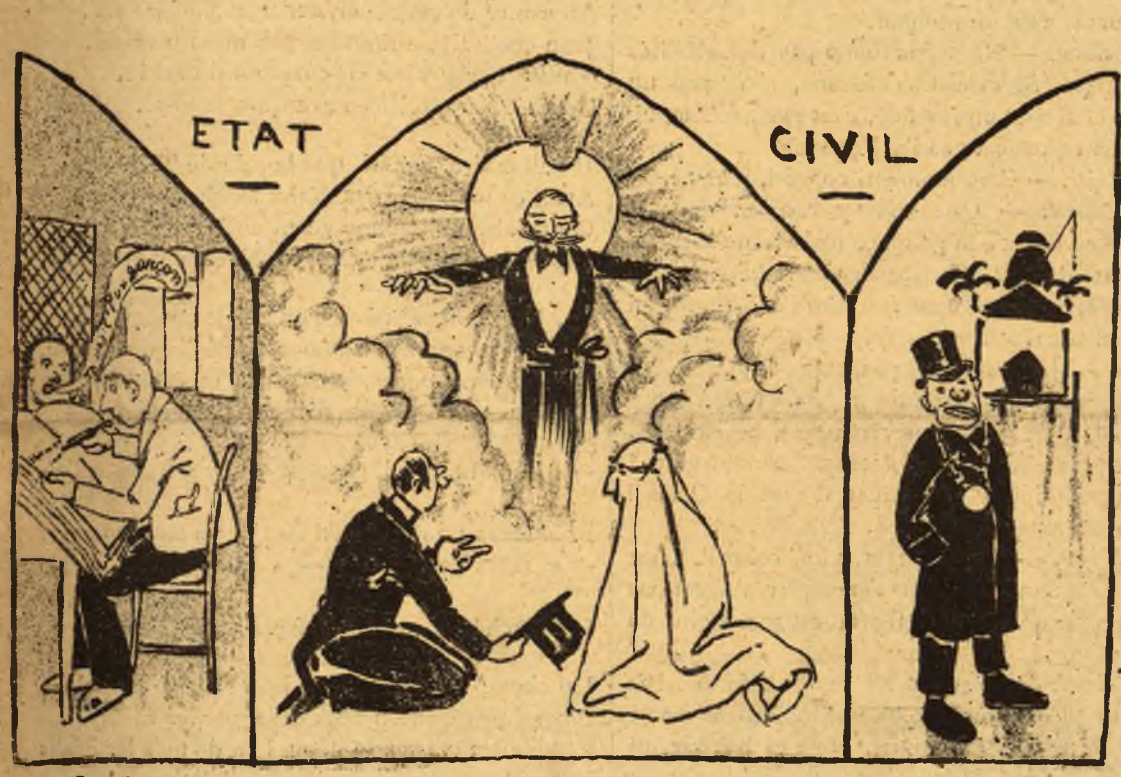
N° 7. - 2e ANNÉE — Dimanche 18 février 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

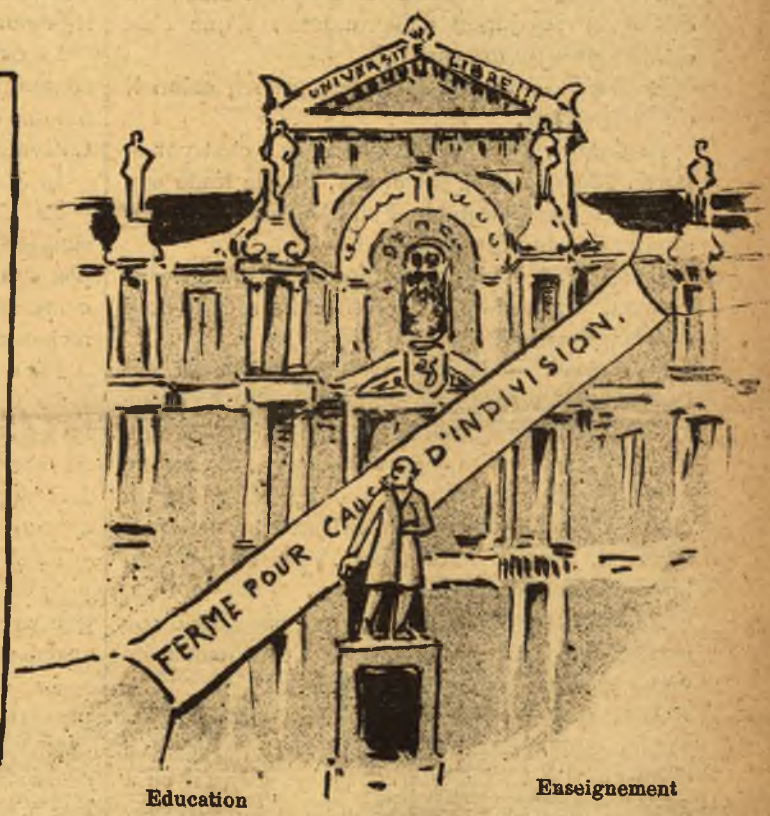
Directeur : CHARLES VCS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an. Union postale . . 7-50 »



Inscription — Mariage — Funérailles



Education — Enseignement

Garde civique

Droit de police de la commune

Illustrations pour la lettre pastorale du mayeur Buls au peintre de Lalaing.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Conseil de révision

Par une de ces erreurs qui arrivent encore assez fréquemment, une femme a été inscrite comme appartenant au sexe masculin sur les registres de l'Etat civil de Trépigny-les-Canards, et a reçu les noms et prénoms de Félix-Auguste-Boniface Lathuile. L'erreur a été reconnue à l'époque de la conscription, mais Félix n'en doit pas moins passer le Conseil de révision. C'est la loi.

Simple formalité d'ailleurs. Les membres du Conseil sont prévenus, sauf cependant le Colonel Ramollot, désigné au dernier moment pour remplacer un collègue empêché.

On appelle Félix-Auguste-Boniface Lathuile. La jeune personne qui répond à cette appellation masculine s'avance en rougissant.

— C'est bon, prononçe le major des Etripettes. Dispensé.

Le Colonel. — Minute major. Pas si vite. N'avons pas vu le Félix Lathuile en question.

Le Major. — Il est devant vous, colonel.

Le Colonel. — V'foutez de ma fiole. Sais bien distinguer un jupon d'une culotte. C'que c'est encore que cette mascarade?

Le Major. — Si cette personne est ici, colonel, c'est par erreur.

Le Colonel. — M'doute plutôt que c'est par la porte. Mais si c'est par erreur, qu'elle foute son camp, et que l'véritable Félix s'amène (*à Félix*) s'avez entendu? Rompez.

Le Major. — On s'est trompé dans les registres, colonel. Mademoiselle a été inscrite sous le nom de Félix Lathuile.

Le Colonel. — M'fiche pas mal qu'elle ait été inscrite au-dessous ou au-dessus du nom de Lathuile, Scrongnegnieu! Si Lathuile ne se présente pas, il est réfractaire. N'connais qu'ça. M'putréfie d'étonnement, major, que l'conseil dispense un conscrit parce qu'il lui plait d'envoyer une personne du sesque à sa place. Vous savais bien bonace, mais pas si tourte que ça.

Le Major. — Je voulais dire que par suite d'une erreur, l'officier d'Etat civil a inscrit mademoiselle comme garçon sur ses registres.

Le Colonel. — S'que vous m'foutez alors? N'y a pas de Félix Lathuile! S'c'que c'est encore que c'conscrard qui n'existe pas? Qu'est ce qu'il en a fait, vot'officier civil? N'l'a pas mangé je suppose, comme un *autre potage*. N'en foutent jamais d'autres, les officiers civils. Vl'a c'que c'est que d'nommer des officiers qui n'sont pas militaires.

Le Major. — En fait, jusqu'à nouvel ordre, c'est à-dire jusqu'à ce qu'il aît été intenté un procès en rectification d'état-civil, mademoiselle est bien Félix Lathuile.

Le Colonel (furieux). — C'que c'est encore que cette manigance? (*à Félix*) Vous êtes bien Félix Lathuile?

Félix. — Oui, monsieur.

Le Colonel. Colonel! Scrongnegnieu. Et vous prétendez que v's'êtes une femme?

Félix (avec embarras). — Dam! mon co...

Le Colonel. — M'obstructionne d'estétupéfaction que vous vous présentez ici porteur d'un sexe qui n'est pas le vôtre. S'allons vérifier ça. Allons, déshabillez-vous.

Le Major. — Mais c'est inutile, colonel, nous sommes tous convaincus que mademoiselle...

Le Colonel. — Taisez-vous, major. M'convulsionnez d'vos façons d'guimauve. La personne est Félix ou elle n'est pas Félix. Si elle est Félix, elle doit marcher, n'connais que ça. Etes-vous Félix?

Félix (pleurant). — Hi! Hi! Hi!...

Le Colonel. — Vous intentionnez de m'fout' dedans, j'imagine. C'est vot'amoureux, c'Félix et voulez l'faire réformer.

Le Major. — Légalement, colonel, la personne est, pour le moment, un garçon, mais il est de notoriété publique qu'il y a erreur.

Le Colonel. — N'admets pas d'erreur, major, qui fait perdre un soldat au pays, et m'gondole de pitié à votre détriment que vous vous favorisiez d'estupidités pareilles dont tout un chacun vrai militaire serait honteux. Egalement que vous dites que pour le moment la personne... il est masculin.

Le Major. — Légalement, colonel, légalement.

Le Colonel. — S'que vous m'chantez alors que c'est une femme? A des moments homme et des moments femme, çui là? N'ai jamais connu d'histoire plus... antihistorique. Eh! bien sera homme aux moments d'exercice et femme pour ses camarades de chambrée Ça leur fera plaisir.

Le Major, — Vous ne me comprenez pas, colonel. Physiquement, c'est une femme, mais légalement, c'est un homme.

Le Colonel. — Ne m'frictionne pas de subtilités comme ça. Si c'est une femme, c'est pas un homme et si c'est un homme, c'est pas une femme. C't'évident que c'est pas l'as de pique.

Le Major. — Certainement, colonel, mais....

Le Colonel. — Que vous y coupez, dans la simulation, jusqu'à la gauche, mais ne m'laisserai pas fout' dedans, Scrongnegnieu! Allons, sale conscrard, mettez-vous *in latrinibus*. Pourquoi réclamez-vous?

Félix. — Je ne réclame pas, colonel, je...

Le Colonel. — N'réclamez pas. C'que vous foutez ici, alors? apte; inscrivez apte, capitaine.... marchera, et aurai l'œil dessus, Scrongnegnieu! Lui apprendrai à s'présenter d'vant le Conseil avec un autre sexe que l'sien.

Le Major. — Précisément, mon colonel. C'est pour cela que nous devons l'exempter. Admettons que ce soit un homme, il n'en est pas moins de sexe féminin,

Le Colonel. — C'est pas un cas de réforme. N'a pas deux pieds gauches, ou les oreilles du même côté de la figure. C't'animal. N'est ni boiteux, ni sourd, ni aveugle. M'fous de son sexe, du moment que c'est un homme. S'il n'en a pas, c'est son affaire.

Le Major (frappé d'une idée subite). — Mais il y a un cas de réforme, colonel. Tenez, venez par ici. Regardez-moi cette poitrine et dites-moi si cela pourra jamais entrer dans les rangs.

Le Colonel (à Félix). — Rentrez-ça.

Félix. — J'peux pas, mon colonel, c'est naturel.

Le Colonel. — Scrongnegnieu! non, c'pas naturel. V's'êtes légalement un homme et n'pouvez avoir des nénés comme l'machin, l'dôme du Panthéon. Comment c'que ça vous est venu?

Félix. — Tout seul, mon colonel, avec mes 16 ans.

Le Colonel. — Hum! C'pas du coton?

Félix (rougissante). — Dam! mon colonel Assurez-vous en.

Le Colonel. — Curieux, scrongnegnieu! très curieux. Hum! Pouvez disposer, conscrard. Rompez. (*Au major*) Comment c'que vous appelez cette maladie là?

Le Major (très sérieux). — Une double tumeur constitutionnelle des tétons.

Le Colonel. — Incurable, hein!

Le Major. — Tout ce qu'il y a de plus incurable.

Le Colonel (furieux). — Scrongnegnieu! Pour quoi ne l'disiez-vous pas, alors. V'là une demi-heure que vous vous payez ma tête. Nadmets pas qu'on s'fout' de moi aussi longtemps. Comprends la plaisanterie et l'admets de supérieur à inférieur. Autrement ne la permettrai jamais. Tendez-vous?

Le Major. — Mais, colonel...

Le Colonel. — M'ferez huit jours d'arrêts pour avoir tenté d'introduire à votre colonel qu'un conscrit simulait un sexe qui lui était étranger, alors qu'il était atteint d'infirmité tétonnière jusqu'à la gauche. Rompez.

Rhamsès II.

Rimes Gaies

LES POMMES DE TOINON

A Georges Meynart.

Au centre du pommier, sur une échelle torse,
Jean cueillait en riant les pommes du voisin.
Toinon le regardait en croquant du raisin,
Tendait son tablier en avançant le torse.

Il faut croire, ma foi, que le sein de Toinette,
Avait ce matin là, des désirs folichons;
Car il faisait craquer de cent mille façons,
Les très rares boutons de sa blanche jaquette.

Or, Jean qui regardait d'un air de convoitise
Les deux pommes d'amour du jardin de Toinon,
Il haussa lentement, grimpant d'un échelon,
Au risque de tomber, (dangereuse bétise).

— « Veux-tu, dit-il, changer tous ces fruits-ci Toinette
Pour deux pommes qu'il faut tôt ou tard partager?
— « Deux pommes? » — « Oui, ma foi, que je voudrais manger.
Le marché fut conclu de façon pure et nette,

Un champ était voisin, et Jean sans préambule
Y conduisit Toinon pour échanger les fruits.
Et loin des indiscrets, bien loin de tous les bruits
Les voilà tous les deux en concilabule.

Il faut dire que Jean était un franc gredin,
Car loin de respecter sa parole remise,
Quand il fut possesseur de l'aubaine promise,
Il parcourut encore en entier le... jardin!

Henry Brac.

(*Reproduction interdite*).

AU DIABLE AU CORPS

Cabaret Flamando-Hollandais

Il est trois heures — le ciel est gris — l'église du Finistère fait tinter dolemment sa cloche dans un firmament pâle d'où la neige est tombée, lentement, avec des caresses blanches fondues maintenant dans la boue des trottoirs.

On se dirait vraiment ici en une Hollande rêvée par un fumeur de pipes. — Dans le fond, là bas, s'érige une vieille cheminée en granit noir, avec des cariatides qui ont l'air d'idoles de pagodes et

qui sont les contemporaines, dit-on, du roi François Ier. Au-dessus d'elles, un chêne ouvré, brun comme une vieille stalle d'abbaye et supportant des ciboires, des chandeliers de cuivre, des faïences de Bruxelles, en une polychromie de bleus sombres, de blancs porcelaineux, de luisants argenteux et de roses d'assiettes anciennes. Sous l'auvent large, sur un fond de briques rouges s'allonge, en style Louis XVI, un poële à poignées de cuivre, tel qu'on les faisait aux temps passés en la cité universitaire de Louvain, avec un couvercle en fonte, solide ainsi qu'un bouclier, et sous le foyer rond comme un boulet et plus rougeoyant qu'une jeune pucelle à qui l'on conte pour la première fois des choses d'amour, une ouvèrture flambante du feu allumé.

Tout à l'entour de la salle court un lambris de vieux carreaux hollandais. Des navires qui semblent à la dérive de tableaux de Vande Velde voisinent, dans ce carrelage bariolé, avec des corbeilles de fleurs et d'abricots, avec des manants et des animaux fantastiques, avec de bleus moulins à vent, des pots de fleurs, des pêcheurs à la ligne des Christs en croix, des chérubins joufflus et des barquettes. C'est une kermesse de la faïence encastrée en les rouges planchettes appliquées aux murs, et, par dessus, s'alignent toujours des étains luisants et des chopes de vieux buveurs. Du plafond jaune pendent de grosses et pesantes lanternes en cuivre.

Et soudain — l'heure va sonner! — songez au temps qui passe et fuit, songez aux minutes qui glissent lumineuses comme des étoiles filantes dans l'espace — oh! vous les gais rigoleurs! Soudain un air mélancolique fait vibrer les fibres de la vieille horloge, et c'est comme une voix de marquise morte, qui, avec un accent d'outre-tombe, ainsi que les mémoires de Châteaubriand, paraît l'âme chantante de ce cabaret fait de passé et d'avenir.

J. K. Wuysmans.

Les Deux Amis

Dans une bonne ville, dans une bonne vieille ville des Flandres, vivaient — septuagénairement — deux célibataires.

Ils ne s'étaient jamais vus, ces bons vieux, mais ils étaient destinés — de par la volonté d'un pêcheur à la ligne — à devenir les deux amis que je diable-au-corpsise aujourd'hui.

Et voici comme...

Le hasard des flâneries quotidiennes les avait conduits le même jour, à la même heure, sur le même pont.

C'était le soir, un soir triste d'automne, assez pareil au soir triste de leur vie.

Heureux d'avoir trouvé ce plaisir inattendu, les deux bons vieux s'abîmèrent dans la contemplation du pêcheur, dont la ligne tombait et se relevait mélancoliquement, de temps à autre.

Mais leurs regards, distraits parfois, se rencontrèrent, et, d'instinct, ils se rapprochèrent, pressentant tous deux, dans le fond de leur être, que le sort, clément enfin, préparait une amitié pour adoucir la solitude de leur vie.

Et cependant, sans se parler, ils se quittèrent, rentrant chez eux, un peu inquiets, comme deux amoureux de vingt ans, qui se seraient vus un instant et auraient senti naître, dans le cœur, une aurore d'amour.

Le lendemain, le surlendemain encore, la promenade habituelle les ramena sur le même pont; et toujours le même pêcheur pêchait à la ligne, et toujours, n'osant pas, ils se quittaient sans rien dire.

Mais, une fois, le pêcheur n'y fut pas Alors, s'enhardissant, téméraire, l'un des deux parla :

— Il n'y est pas...

— Non! il n'y est pas .. répondit l'autre, d'une voix profonde qui semblait dire : « Enfin! » et, dès ce moment, le sort était jeté; les deux amoureux, non, les deux vieux, sentirent comme une grande paix, une grande consolation, envahir le fond de leur âme.

Et ce jour-là, comme si, de toute éternité, la chose eût été décidée, l'un accompagna l'autre et ne le quitta qu'au seuil de sa maison.

Encrier de Sainte-Hélène.

(*La suite au prochain numéro.*)

Vadrouillana

« Fonsky », « Lélère » et « Charlot le Parigot », ayant l'intention de s'amuser ferme résolurent de se mettre en train et pour ce se mirent à visiter les bars à femmes. Dans un de ceux-ci non loin de la place de Brouckère, « Charlot » donna en payement un billet de cinq louis, et comme il n'y avait pas de monnaie dans l'établissement, (établissement? hum) une serveuse se chargea d'aller changer la banknote. Au bout de quelque temps elle reparaît, toute en larmes, disant avoir perdu le billet.

On la fouilla, complètement mais inutilement, « Charlot » put faire une belle croix sur son abdomen et l'on ne s'amusa pas de la soirée.

***

On nous demande de plusieurs côtés : quelle était la suave jeune personne qui se pavanait mardi au bras de « Canada »? Nous ne lui avons demandé en vain, à la pendaison de crémaillère de « Polo le chevelu ». Nous chercherons d'un autre côté.

***

« L'Entraîneur » eût une singulière aventure lundi matin, à la sortie du bal, chez Old Tom. Entrepris par une femme, il lui répondit avec son aménité habituelle, si bien que la belle, furieuse, lui envoya un pain. Lui, étendant *instinctivement* le bras toucha. Et elle d'y aller de sa petite attaque de nerfs, qui fut courte, car, tout à coup se relevant elle se passe un doigt dans la bouche et s'écrie, en s'élançant vers « l'Entraîneur » : « Rends-moi mes dents, salaud! » L'autre avait détraqué son ratelier.

***

Entendu, à travers une cloison de chambre d'hôtel : « Mais, mon ami, où as-tu donc la tête? »

***

Le vidame Spons vient de retenir, pour en faire son pied-à-terre, le rez de chaussée d'un immeuble ayant douze fenêtres de façade par étage. On dit merveille de la prochaine pendaison de crémaillère.

***

Il vient de se fonder à Ostende un cercle des Beaux-Arts, dont la présidence a été dévolue à M. Dujardin, l'architecte des villas, et la Vice-présidence à M. James Ensor, le peintre bien connu et l'aqua-fortiste mondain. Le nom de ce dernier est un gage de la valeur d'art du nouveau cercle. Une exposition sera organisée à Ostende pendant la prochaine saison. Quelques sommités de l'art belge ont adhéré à cette nouvelle manifestation qui donnera un nouveau relief à notre jeune école, nous n'en doutons pas.

***

Le succès du cours, mardi-gras, a certes été pour un joli garçon qui avait l'air de prendre un bain dans un landeau, entièrement rempli de confetti, sa tête seule émergeait et, sous le bombardement, il restait impassible, sans se servir le moins du monde de son amas de projectiles. Les femmes surtout le suivaient et s'acharnaient mais sans l'émouvoir. Et la foule murmurait : quel triste usage de tous ces *confetti*.

***

« Blontte Félix », le navigateur au petit cours, est dans la désolation : la « bouteille à encre » va fumer ses cigarettes en province.

***

« Jorche » devient absolument sérieux. Il fera, sous peu, partie du conseil d'administration.

***

« Voyez terrasse » avec quelques copains, fit irruption dans un bal de société et se vit prié de sortir : l'habit était de rigueur. Qu'à cela ne tienne, dit-il, et prenant un garçon dans un coin, il lui emprunta son pit. La quantité de sucre enfouie dans les poches de ce vêtement, par le garçon peu scrupuleux, l'empêcha bien de déployer toutes ses grâces de valseur, mais il eut, somme toute, le succès de la soirée.

***

« Blœmpot » et sa dame, revenant du bal, remontaient tranquillement la rue de Ligne, lorsqu'ils furent rattrapés par un groupe de batailleurs menés au poste par des agents, au moment où ils passaient devant la porte du bureau de police. Comme ils voulaient continuer leur chemin, un des querelleurs lui dit : « Allons, monsieur, vous devez venir aussi ». La dessus « Blœmpot » se facha tout rouge et ne prétendit pas entrer. Alors l'autre pria un agent de faire entrer le témoin récalcitrant, qui, somme toute, n'avait rien vu de l'affaire. Le malheurenx dut rester une bonne heure dans la salle d'attente, à attendre son tour, afin de pouvoir dire qu'il ne savait rien.

Ce qu'il a du fumer.

***

« L'Enchainé », ce monsieur poivre et sel, joli garçon, portant pince-nez, se promenant toujours avec de grands chiens, est un photographe amateur distingué. Il a comme spécialité de faire des portraits de dames sans la moindre feuille de vigne. Il est vrai qu'elles ont la faculté de garder leurs jarretières. Mais, sans conteste, son chef-d'œuvre est la photographie en pied d'une dame de la rue du Champ-de-Mars, grasse, blonde, bien en pointe, enfin une femme comme il les aime. Depuis il fait partie du Cercle du « Kouyon », et se place toujours, à l'Old Tom d'Ixelles, dans la salle dénommée l'Hospice Sainte-Gertrude.

Il ne fait même plus la cour à Mârie.

***

AVIS. — Un masque horriblement pochard, faisant les chapeaux des consommateurs dans les cafés et se promenant bras-dessus bras-dessous avec « Prohibés », se faisait passer pour rédacteur de notre journal. Nous le renions formellement.

Il y a dans le journal de G. B. une grande quantité de pages blanches. Cette période indique-t-elle d'absorbantes préoccupations d'art, ou la première phase d'amour que traverse tout jeune homme? Nous sommes portés à attribuer la négligence de noter ses propres faits et gestes à la seconde supposition, ainsi qu'il ressort du présent croquis, représentant Gérominus Bosch en personne, observant la nature au point de vue du mouvement.

Ce chapitre pourrait s'intituler : (N. de l'auteur)
De l'emploi de ses matinées.

Nous publions en première page quelques dessins destinés à illustrer la lettre pastorale du bourgmestre de Bruxelles au peintre de Lalaing.

Voici les extraits de la dite lettre, auxquels se rapportent nos illustrations de première page :

. . . . . .

. . . . . .

Etat civil. *Il saisit l'homme à sa naissance pour l'inscrire comme bourgeois de la cité; il donne au mariage sa consécration, et fournit à la mort des funérailles et une tombe.*

Education. — Enseignement. Dans l'intervalle de ces trois grandes étapes de la vie, il étend sans cesse sa prévoyante sollicitude sur l'enfant de la cité. Si celui-ci est pauvre, il le recueille dans ses crèches et ses jardins d'enfants; puis il ouvre à tous ses écoles, *orgueil de la ville.* Car la commune a su se suffire à elle-même à tous les degrés de l'enseignement. Elle forme elle-même ses instituteurs, ses artistes, ses savants.

Elle a son école normale, ses écoles moyennes, son *université*, ses bibliothéques (*).

Garde civique. *De même que le citoyen doit son sang à la patrie, le bourgeois doit son bras au maintien de la paix de la cité*, et la commune l'enrôle dans la milice citoyenne. *Au jour du danger, il doit accourir à la réquisition* DU BOURGMESTRE.

Droit de police de la commune. Celui-ci est aussi le chef de la police et le chef des pompiers, qui lui donnent la puissance de sauvegarder la vie et les biens des citoyens.

(A suivre.)

Le carnaval de Knocke

Villa Faffner.

Dimanche gras entortillé de serpentins! — ce que nous l'avons lâché! Et nous avons passé — dans un calme, ô combien relatif — des vacances de dix heures dans les dunes là bas que rabottait la tempête.

Sous le vent qui faisait cheminer la plage et organisait un déménagement des sables un groupe d'histrions évadés a accompli— comme en vœu — l'étape de Heyst à Knocke. Quel chahut des éléments. Notre ami Nautet qui connut cependant les émotions d'un voyage canin, en est demeuré défrisé et déplore encore l'anarchisme de la nature déguisée en bouleversement. La valse des flots était furieuse et le bateau-phare en pinçait une fantaisie à le croire pochard d'eau de mer.

Knocke ignore le peinturage des masques et ne respecte dans les jours gras que la tradition des grandes beuveries et des énergiques indigestions.

La bonne hôtesse de l'hôtel du Phare nous avait confectionné avec les savants agencements d'une très lente cuisson un de ces lapins, festin de l'estomac.

Et nous avons tout un jour oublié que des femmes de chambre en congé promènent des plumes de paon sur les visages des badauds et que les calicots trouvent les confetti la dernière expression du spirituel moderne.

En récitant un long chapelet de Schiedam, derrière une bonne vitre nous montrant une des plus belles rages de la mer crachant une bave qui visait sans doute l'esprit des capitales carnavalesques, nous devisions : Maurice Kufferath déclarait Wagner supérieur à la mer et promettait un nouveau volume, Nautet racontait ses derniers naufrages, Barbier critiquait l'architecture des dunes, Rotiers improvisait du Munichausen des Galeries Saint-Hubert, Don Martin foudroyait les universitaires et Vandrunen se taisait.....

Mais le but de cet aveu, d'un carnaval si peu drôle, nous demandera le lecteur qui suivant des us démodés veut encore des conclusions.....

Or donc les voici : c'est une réclamation en règle que nous adressons à M. le Ministre des Chemins de fer qui vend des journaux vraiment amusants durant les jours gras au bénéfice des œuvres de charité.

Imaginez-vous, bénévoles contribuables, qu'ensuite de cette aérante journée, un étrange fonctionnaire de l'administration des rails nationaux a défendu à ce groupe de journalistes inoffensifs, mais fumeurs, de monter dans un *niet rooken* béant et vide, tandis que le train était pour le surplus plein comme un client du *Diable-au-Corps*.

C'est tout bonnement scandaleux et il fallait consigner ce fragment de scandale dans les annales véridiques de notre histoire nationale telle que l'enregistre hebdomadairement ce journal.

DON MARTIN.

(*) Ouvertes au public les jours non fériés, de midi et quart à midi et demi.

Un rendez-vous

QUAND, le dimanche matin, sur le coup de 10 1/2 h., François Loorjas s'en allait prendre son apéritif : une bouteille de gueuse lambic, jouée au smosejas, au *Diable-au-Corps* il longeait flegmatiquement les quais, laissant errer inconsciemment ses regards sur l'eau sale du canal. Mais, quand il arrivait devant la charcuterie Huttefrut, ses yeux s'allumaient, il se cambrait et, l'air dégagé, il s'approchait de la vitrine : il avait une intrigue avec la belle charcutière, Rosalie Huttefrut. Chaque jour, en revenant du bureau, il échangeait, en passant, un clin d'œil avec l'opulente personne, et le dimanche, étant libre, il contemplait, pendant un bon quart d'heure, l'objet de ses amours, puis s'en allait. Là se bornait cette fameuse intrigue; jamais même il n'était entré dans le magasin, il n'aurait osé.

Un dimanche matin pourtant, il stationnait depuis vingt minutes et la belle Rosalie n'avait pas apparu. Il se souvint alors qu'il n'avait pas bien déjeuné, et que de là à une heure, heure du dîner, son estomac aurait des tiraillements etc., etc. tous motifs qu'il se donnait pour entrer. Enfin il prit son courage à deux mains et pénétra dans la boutique. La porte de l'arrière-boutique s'ouvrit et la charcutière parut.

« Madame, donnez-moi un « pistolet » avec du *gekapt*, s'il vous plait ».

« S'il vous plait, monsieur ».

Et pendant que, accoudé au comptoir, François mangeait lentement son petit pain, la marchande commença la conversation stéréotype sur la pluie, le beau temps, avec son plus gentil sourire. Loorjas, aux anges, répondait par quelques banalités courantes et, de fil en aiguille, la parlotte en arriva au commerce, aux enfants, au mari. Oh! le mari, toujours absent, fourré au cabaret, ne s'occupant pas le moins du monde de sa femme. Lui, apitoyé et indigné de cette indifférence approuvait de la tête, et, quand elle eut fini, à son tour il commença: sa vie de bureau, toute la semaine, jamais libre que le dimanche, et encore, souvent le matin pris par cette garde-civique. Mais les autres jours libres, il restait au lit jusqu'à 10 heures, pour se reposer une bonne fois. Elle lui donnait raison : on n'a jamais que le bon temps qu'on se donne. Tout à coup ils s'aperçurent qu'il était 1 heure. Il s'en alla dîner. Plusieurs dimanches de suite il revint, et, insensiblement, devenant plus hardi, il en vint à demander à Rosalie de venir, pour une fois, lui faire une visite, le dimanche suivant. Elle le promit.

Mais trois fois consécutives il fut convoqué pour la garde-civique. Enfin arriva un dimanche libre. Joyeux, il but quelques lambics en plus et se coucha tard et pochard. Le lendemain matin à 7 heures, on frappe à sa porte : la bonne de la pension bourgeoise demandait ses bottines qu'il avait oublié de mettre dehors. Une demie heure après, elle revint frapper, une lettre pour M. François. Furieux il s'écria : « laissez-moi donc tranquille! » Un peu plus tard elle revint encore : la blanchisseuse était là. N'y tenant plus il jura : « N. d. D. fichez-moi le camp! laissez-moi donc dormir! »

Il venait à peine de refermer l'œil que trois coups timides résonnèrent sur l'huis. Alors, hors de lui : « Sacré n.d.D. de chameau! Allez-vous me fouttre la paix! »

Il entendit un oh! effarouché, et soudain se souvint de son rendez-vous. Sautant à bas du lit, il passe un pantalon, un veston, ouvre et, court sur le palier d'où il reconnaît la belle charcutière qui descendait. D'un bond il fut près d'elle et voulant s'excuser : « Madame... » Mais elle, furibonde, se retournant; « chameau?!... Vous et toute votre famille, chameau! c'est vous qui avez une gueule comme un chameau! chameau?!... » Et, méprisante, le toisant des pieds à la tête, elle sortit.

François Loorjas ne passe plus jamais devant la charcuterie Huttefrut.

G. TAFK.

BULLETIN FINANCIER

La situation se maintient toujours instable et, fort variable. Cette uniformité commence à peser sur le marché. L'approche du carnaval a jeté un moment de perturbation, tous les papiers semblaient devoir monter en prévision de la confection des confetti; ce n'a été qu'une fausse alerte, la demande de papier pour la consommation est presque nulle et seulement contrainte par les plus pressants besoins Un mouvement de hausse se produit en Brésil sur l'annonce de la démission du président Petit coco, de même que l'abdication du bonze des enfants ferait réorganiser le cours d'Elisée Reclus.

Les zincs mollissent, il n'y a que la Vieille-Montague qui résiste, sacré Vieille-Montagne va!

Les *Verres à vitres*,	se brisent
La *Glace*	s'émiette (au Pôle Nord).
Les *Croûtes*	pullulent.

Les *Moules* se mangent entre elles.
La *Galette* toujours très recherchée.
Les *Jours* s'allongent.
Les *Graux* sont à la baisse.
Les *Vers* mifugent.

Une surprise agréable pour les porteurs du *Congo* (emprunt) qui ont acheté de 60 à 64, a été de voir cette valeur atteindre 69 et même dépasser ce chiffre.

La Dèche tient une position solide.

En somme tout va mal.

ARTON.

PETITES CORRESPONDANCES

Lecteur assidu, Anvers. — Avons reçu votre lettre : pas dessin au charbon de terre, dessin au charbon de bois, dit fusain.

—

Titine. — On vous reconnait trop facilement lorsque vous êtes masquée.

—

Bretelles. — Merci pour calendrier.

—

Princesse. — Ne vous saoulez plus chez Cavenaille frères, « Trifke » était bien embêté.

—

Colibri. — Oh! ça n'est rien! Comment va la *blees*? Et les *buses*?

—

Mlle Deb... — Rassurez-vous, la photographie que « Flemme » possède provient de *La Libre Critique*.

—

Ludo, à Ixellés. — Ce n'était pas rue de Namur, comme vous avez dit au cocher. C'est Margot qui nous l'a dit.

—

Letochès. — Quelles cuites et quelles indigestions, mon vieux!

—

Jan Bol. — Vive Jacqueline.

THÉATRES

Monnaie. — Dimanche, *Sigurd*. Lundi, l'*Attaque du Moulin*, abonnement suspendu.

—

Parc. — Tous les soirs, grand succès, la *Souris*.
Dimanche, matinée à 2 heures, la *Souris*.

—

Galeries. — Demain, dernier dimanche de la *Tournée Ernestin*. La pièce sera jouée deux fois, à 1 1/2 h. et à 8 h. Pour la matinée, entrée gratuite pour chaque enfant accompagné d'une grande personne.

Mercredi, première représentation de *Sainte-Freya*, opérette en trois actes de MM. Boucheron et Audran.

—

Alcazar. — L'un des clous du spectacle que viendra donner, à l'Alcazar, la troupe du Ba-Ta-Clan, sera la représentation d'une pièce en un acte : *le Ravaillac*, de M. Em. Moreau, dans lequel Mévisto se révéla à Paris.

—

Pôle Nord. — Le quatrième bal du Pôle Nord aura lieu dimanche. Cette fête ne le cédera en rien, comme éclat et comme originalité, à celles qui l'ont précédée. La piste d'eau congelée sera maintenue ; on assistera au carnaval des patineurs, au carnaval sur la glace que l'on aura jamais réalisé ici. Afin d'avoir à ce bal l'élite du public bruxellois, la direction a fixé à 10 francs le prix d'entrée des cavaliers. Il y aura un concours de costume et d'abondantes distributions de surprises.

Pour répondre au désir d'un grand nombre d'habitués, il y aura dorénavant deux *Galas* par semaine, au Pôle Nord, le vendredi après-midi, de 2 à 6 heures, et le samedi soir de 8 heures à minuit.

La fête de nuit sur la glace qui *aura* lieu dimanche, s'annonce comme un évènement mondain. Les cartes de cavalier, à 10 francs, donnent droit à trois invitations de dame.

Le déguisement sera obligatoire pour les invitées.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — Relâche.

PARC (8 h.). — *Le N° 13; La Souris.*

GALERIES (8 h.). — *La Tournée Ernestin.*

MOLIÈRE (8 h.) — *Le Fils Naturel.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8h.). — *Le Sous-Préfet de Nanterre; Rigobert.*

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert. *La Plantation Thomassin.*

SCALA (8 h.). — Mlle de Kerville. Alexandre. Les Lang's.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

CIRQUE LOCKHART, boul. Jamar (8 h.). — Spectacle varié.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Patinage sur vraie glace. — Tir. — Concert. — Attractions. — De 9 1/2 h. à midi, de 2 à 6 heures et de 8 heures à minuit.

Dimanche 18 février, à 9 1/2 heures, grande fête de nuit. Carnaval sur la glace.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE TROISIÈME

La flèche de l'hôtel de ville de Bruxelles.

Le chevalier se laissa glisser et se trouva à cheval sur un des clochetons qu'entourent la petite plateforme hexagonale qui se trouve perpendiculairement au-dessous de Saint-Michel.

— Brisez le carreau que vous trouverez devant vous, dit, au-dessus du chevalier, la voix sinistre du chef des hommes rouges à cagoules vertes.

— Il n'y en a pas, répondit de Cabresac.

— Brisez-le tout de même.

Le chevalier eut un moment d'angoisse terrible. Il sentait qu'une désobéissance, c'était la mort, et une mort affreuse, et d'un autre côté, l'impossibilité de casser un carreau qui n'existait pas se présentait vivement à son esprit.

Tout à coup, il eut une inspiration. Il prit sa montre, en détacha le verre et le laissa tomber. Un bruit de cristal qui se brise apprit au familier du Saint-Office que ses ordres étaient exécutés.

— C'est bien, reprit la voix. Maintenant, sautez à l'intérieur.

— Est-ce que c'est haut? demanda de Crabesac avec une nuance d'inquiétude.

(*) Reproduction réservée.

— Tout au plus 30 centimètres.

Le chevalier pensa qu'il valait tout autant enjamber que de sauter. Bien lui en prit, car il heurta un corps mou sur lequel il trébucha et il allait tomber lorsqu'une main de fer le retint.

— Doucement, jeune homme, dit l'inquisiteur, car c'était lui; regardez.

La scène était grandiosement horrible. A chacun des angles de l'hexagone se tenait un des hommes revêtus de cagoules, une torche dans la main gauche et un poignard dans la main droite. Au centre, les dominant de toute la tête, leur chef, avec deux torches et deux poignards pour bien montrer sa supériorité. A sa droite, de Crabesac, en chemise, le teint livide et plombé encore par les débauches de la nuit et l'épée à la main. A terre, enfin, un sac, dans ce sac une forme humaine que l'on devinait une femme, à certaines protubérances, et une femme jeune, à la fermeté de ces protubérances.

— Prends ton épée, dit celui qui, s'il n'était pas le chef, en jouait tout au moins le rôle, et plonge-la dans ce sac.

— Je ne peux pas, répondit de Crabesac, heureux de trouver une excuse. Elle est trop longue.

L'épée était, en effet, trop longue. Par suite de l'exiguité du local, de Crabesac avait été forcé de l'engager dans une des fenêtres gothiques que son extrémité dépassait au moins de sept pieds,

— Par tous les diables d'enfer, exclama l'homme à la cagoule. Un obstacle matériel viendra donc toujours se mettre entre ma vengeance et moi! Prends ce poignard alors.

— Pardon, fit de Crabesac. Ce que vous me proposez est certes facile à exécuter, mais je suis étranger et je désirerais savoir d'abord si l'acte que je vais poser ne m'exposera pas à quelque désagrément.

— Aucun, répondit l'inquisiteur. Nous te tuerons, et voilà tout.

— Permettez-moi de vous faire observer, reprit le chevalier, que vous avez une façon très peu engageante de vous servir des gens. Vous auriez tout aussi bien pu faire votre besogne vous-même et je me demande pourquoi vous êtes venu me chercher.

— La femme, répondit la sinistre voix, est un être douze fois impur. Il nous est défendu de souiller nos mains de son sang. Une main non consacrée seule peut faire couler le sang d'une femme.

— Permettez-moi, reprit de nouveau le chevalier avec la même exquise politesse, de vous faire observer encore qu'au point de vue exclusivement mathématique « douze fois impur » constitue une inexactitude. Treize arrive tout aussi fréquemment.

— Qui m'appelle, fit une voix plaintive du fond du sac. Qui appelle la malheureuse Thérèse?

— Taisez-vous fit rudement l'inquisiteur en donnant un coup de pied au sac. Et vous, jeune homme, êtes-vous décidé enfin à exécuter mes ordres?

— Je demande à réfléchir, dit de Crabesac.

— Combien de temps?

— Quarante-sept ans.

— Assez. Ta réponse me prouve que j'avais compté à tort sur ton courage. Tu vas mourir.

(La suite au prochain numéro).

Tiens, les bottines à la grande Olga; pauv'vieux, j'te plains!

N° 8. - 2e ANNÉE Dimanche 25 février 1894 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

Marchés

Police sanitaire

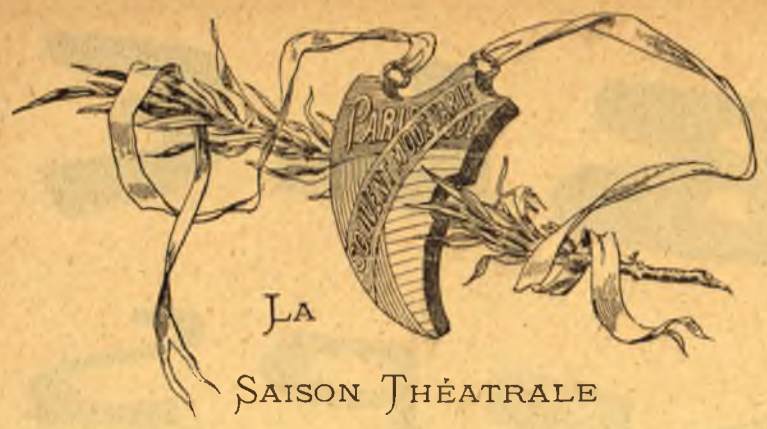
Police des mœurs

Bienfaisance

Illustrations pour la lettre pastorale du mayeur Buls au peintre de Lalaing.

DEUXIÈME PARTIE.

Voir texte à la 6e page



La Saison Théatrale à Paris

Ah, les pauvres théâtres ! Comme la dynamite les vide !

En dépit d'une interprétation remarquable — presque aussi bonne que celles qu'Alfred Ernst donne des textes wagnériens — l'*Héroïque Le Cardunois* n'a fait que passer aux Variétés. M. Bisson a souvent mieux réussi ; je ne dis pas qu'il ait mieux écrit.

Son protagoniste, qui passe pour un parangon de bravoure, est aussi couard que le légendaire Paul Tron lui-même. A la lâcheté, il joint l'inconduite et le mensonge, assortiment complet. Légitime seigneur et maître d'une fort agréable petite femme, il a bien le cœur de lui donner des rivales, beaucoup de rivales, et pas une qui la vaille. (Je ne prétends pas que la découverte d'une damoiselle encore plus jolie que Mme Le Cardunois justifierait les fugues de ce polisson ; non ! non ! on connaît mes mœurs !)

Pour que la pauvre délaissée ne s'aperçoive pas des frasques de ce conjoint volage, il s'improvise héros tout bonnement Toutes les fois qu'il est retenu hors du logis conjugal par les moins avouables motifs, il revient triomphant, le chapeau auréolé de gloire, et prétend avoir accompli assez de hauts faits pour que le récit en remplisse trois colonnes de ce journal. Et quels hauts faits ! La Tour Eiffel n'est pas si haute ! Tantôt il a arraché aux flammes une mère et ses quatorze enfants en bas-âge, tantôt il s'est jeté au guidon d'une bicyclette emportée. Bref, le *plus dévoué terre-neuve ne pourrait lutter* avec Le Cardunois.

Malheureusement pour le brave fumiste, tant d'héroïsme finit par devenir suspect à deux amis, sceptiques et malveillants comme la plupart des amis, qui découvrent le pot aux lauriers et comprennent vite que l'imaginaire épée du faux duelliste est un simple canif destiné à percer comme une écumoire son contrat de mariage Dès lors, ils s'abouchent avec un citoyen coiffé d'un couvre-chef de haut-bord, le chargent de distribuer au Fracasse échauffé quelques gourmades *sédatives*... ; le masque tombe, l'homme reste, et le zéro s'épanouit.

Déçue, l'épouse vexée se vengera, je vous laisse à penser de quelle façon. Pauvre matamore berné, ce n'est plus Le Car d'une oie, mais bien une oie toute entière.

M. Dupuis s'est révélé un parfait chevalier des boulevards extérieurs, et on ne saurait se lasser d'entendre l'organe enchanteur de Baron — à la voix d'or. Quant à Mlle Lender, elle exhibe des toilettes idoines à fanatiser les cœurs des provinciaux venus jeter leur gourme à Paris, des robes éblouissantes dont on parlera à Lender-nau.

***

L'Opéra ne veut pas se décider à faire ballet neuf ; après la *Korrigane*, il reprend les *Deux Pigeons*, fable de La Fontaine, dérangée en trois actes par MM. Régnier et Mérante. Ce ballet, depuis le 18 octobre 1886, date de sa naissance, n'a pas vieilli ; je n'en saurais dire autant des danseuses qui s'y trémoussent : Mlle Subra, sans faire oublier la créatrice Rosita Mauri, réjouit les amateurs de ballerines bien portantes ; Mlle Hirsch est plus appréciée de ceux qui ne craignent point un soupçon d'étisie ; mais le prix de plastique doit être sans contredit décerné à Mlle Laus.

Toute imprégnée de langueur fougueuse, de mélancoliques élans, de vigueur et de charme, la musique aux tendances tziganes de M. Messager, assez distinguée pour ravir les véritables musiciens, assez nette d'ailleurs pour plaire aux amateurs de rythmes « faciles à retenir », réunit tous les suffrages, C'est le régal des mélomanes et le charme du public à bon marché.

***

Je suis sûr que M. Germain n'a pas prétendu, avec sa *Famille*, rénover l'art dramatique, il a seulement voulu, sans faire éclater ce « vieux moule » honni par tant de jeunes moules, introduire de la gaîté, de l'actualité, de l'observation fine encore que peu profonde, dans les cadres déjà connus ; il y a parfaitement réussi. Sa pièce est une sorte de transposition de la *Famille Benoîton* mise au goût du jour, alerte, joyeuse, mutine, et qui a « désenguignonné » le Gymnase, voué depuis trop longtemps aux ours morts à la fleur de l'âge et aux fours d'où l'on retirait plus de « brioches » que de « galette ».

Essentiellement, c'est la lutte de deux frères, le bon Lucien et le mauvais Maurice, qui se disputent la main de la jolie Jane (prononcez *Djène*), la jeune fille millionnaire, intelligente, charmeuse, et abonnée du *Diable-au-Corps*. Où il y a de la Jane il y a du plaisir Le vainqueur de ce « struggle for love » est le plus gentil des deux frères, bien entendu ; il prête de l'argent à son père, il gifle son aîné, il récite des vers de Victor Hugo, il reprend une lettre imprudemment écrite par sa petite écervelée de sœur à un ténor hispano-belge, qui, non content de chanter ; veut faire chanter les autres. bref, c'est un ange. Et le personnage est représenté par M. Noblet ; vous jugez du succès !

Un gros acteur jovial, M. Torin, a soulevé des tempête d'applaudissements dans le rôle du collégien bien portant — potache de santé, comme prononcent les maîtres d'hôtel alsaciens — qui fait traduire ses versions de Milton par son domestique anglais, boxe, patine, rame, nage, court, saute, pourrait tomber un hercule de baraque foraine, mais fait trop le Lendit pour être jamais capable de passer son bachot, en véritable bourrique sportive qu'il est : l'âne-tennis !

Mlle Demarsy n'a pas su dessiner la silhouette de la sociétaire qui délaisse volontiers la Comédie-Française pour réciter dans les salons des monologues imbécile et productifs. Pourtant cette charge de la petite doyenne, bien comprise, pouvait fournir à une actrice sachant son métier de jolis effets On me permettra de remarquer que Mlle Demarsy affectionne les toilettes du mauvais goût le plus somptueux : où a t-elle vu que l'on se présente dans une famille pour donner une leçon de diction. à 10 heures du matin, vêtue d'une robe de soie avec tablier de dentelle ? A Buenos-Ayres, peut-être.

***

Le *Trésor des Radjahs* sert de prétexe à MM. d'Ennery et Ferrier pour faire défiler devant leur public rois cents figurants, cent danseuses, vingt-cinq chevaux, cinq éléphants, trois dromadaires, deux lions ; ce n'est plus le Châtelet, c'est le Jardin des Plantes !

L'affabulation est simple comme la colombe. Diane de Je-ne-sais-plus-quoi est aimée du chevalier de Saverny (ça se passe sous Louis XV), mais la tuteur d'icelle ne juge pas le jeune homme assez cossu et l'envoie promener — c'est le mot — aux Indes pour y chercher le trésor des radjahs, où se trouvent des statues « taillées à même l'or le plus pur » qui lui permettront de « combler l'abîme de misère » qui le sépare de Diane. Alors, les bêtises commencent : Saverny est pris par des corsaires et vendu à Alger, puis nous le retrouvons à Téhéran, ensuite sur la côte du Malabar, enfin dans l'armée de Dupleix, qu'il aide à prendre d'assaut la ville de Bedjapour. A minuit on s'épouse. Le tout entremêlé de danses de clichés de mélo, d'hexhibitions zoologiques, de trucs, etc., manœuvrant au son d'une musique dont l'originalité ne troublera pas Beethoven dans son tombeau.

***

Il y a aussi un pachyderme dans le drame en neuf tableaux du Théâtre de la République l'*Eléphant blanc*. C'est la farouche histoire d'un pirate qui, insoucieux des malheurs causés par sa folle passion, se lave les mains ce qui peut arriver (Ponce-Pirate, en un mot), et poursuit de son amour coloré une jeune fille blanche Il est lestement jugulé par sa légitime, donzelle plutôt jalouse, et la jeune blanche est épousée par un jeune blanc. Tout est blanc dans cet *Eléphant blanc*, pour la réussite duquel l'indestructible Dennery a fait blanc de son épée. Et les acteurs eux-mêmes ont la voix blanche.

Willy.

La Bombe

Par une heureuse combinaison de la gélatinodinitrobenzine, de l'acide picrique, du sucre de pomme de Rouen et de l'eau dentifrice de Botot, Evariste Panclaste, anarchiste de son état, était parvenu à composer un produit explosif d'une puissance rare et qui avait l'immense avantage de ne pas devoir être bourré de clous, de balles mâchées — singulière nourriture — et autres débris métalliques qui, par leurs propriétés thérapeutiques, produisent parfois un effet diamétralement opposé à celui que l'on en attend.

Personne n'ignore que, lors de la dernière explosion, à la Chambre des députés (*), une malheureuse jeune fille chlorotique, dont les pâles couleurs faisaient le désespoir de sa famille, dut la régénérescence d'un sang épuisé par les crapuleuses débauches de ses ascendants, à quelques kilogrammes de clous judicieusement répandus dans son économie par un des nombreux successeurs de Vaillant.

Le produit d'Evariste Panclaste ne présentait pas ces côtés faibles : gélatineux et transparent comme le glycérin savon barbifère, il ne nécessitait l'addition d'aucun projectile métallique. La colonne d'air déplacée par la déflagration de l'engin suffisait pour réduire — les calculs de Panclaste l'établissaient — en capilotade le monument le plus gigantesque. Trente grammes du produit, simplement placés au sommet de l'une des pyramides d'Égypte, devaient réduire en poudre, impalpable comme les dividendes des mines de beurre de Péloponèse, cet indestructible témoignage de la puissance des Pharaons.

Le nouvel explosif — le soleil a bien des taches — n'avait qu'un léger défaut : il devait être cuit à l'eau bouillante pendant trente-sept jours pour acquérir la consistance nécessaire. La dépense en charbon était donc considérable et augmentait beaucoup le prix de revient. En un mot, pour parfaire l'opération, il fallait des capitaux, ce qui paraissait dur aux anarchistes purs et contraire à tous leurs principes.

Quoi qu'il en soit, Panclaste venait de retirer de la casserole l'essuie-main contenant le redoutable engin de destruction et il était résolu à en faire un emploi immédiat; il le laissa refroidir quelques instants, endossa une pelisse et entêta un chapeau haute-forme, pour ne pas attirer l'attention par une mise négligée et sortit dans l'intention de détruire un immeuble quelconque, renfermant le plus grand nombre de bourgeois possible.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il s'aperçut qu'il était filé par un individu de physionomie patibulaire. Impossible de douter, la rousse avait eu vent de ses savantes manipulations et avait détaché un de ses argousins pour le surveiller.

Panclaste hâta le pas, l'inconnu hâta le pas. Panclaste se mit à courir, l'individu se mit à courir. Panclaste sauta dans un fiacre, lui fit faire mille détours et trouva, en sautant du marche-pied, le même individu qui l'attendait à la portière.

De guerre lasse, l'anarchiste entra dans la première maison venue, gravit des escaliers, en redescendit et finit par pénétrer dans une cuisine, veuve en ce moment de toute espèce de cuisinière. Après avoir procédé à un rapide examen des lieux, il résolut de se débarrasser momentanément de son fardeau et l'inséra dans une casserole qu'il recouvrit soigneusement de son couvercle. Puis il ressortit, les mains dans les poches. Le bonhomme qui marquait mal l'attendait.

— Ah! ça, fit Panclaste. Qu'est-ce que vous me voulez?

— N'auriez-vous pas, fit timidement l'inconnu, la monnaie de deux sous?

— C'est pour ça que vous me suivez depuis une heure.

— Je vais vous dire, commença l'individu.....

Mais il ne continua pas. Profitant de ce que la rue était en ce moment déserte, Évariste venait de lui plonger dans le corps un double décimètre de stylet préalablement plongé dans le terrible suc de *l'Upas-antiar*.

— Diable soit de l'animal! exclama Evariste, il m'a fait perdre une heure Et, rentrant résolument dans l'immeuble, il regravit des escaliers, les redescendit, retrouva sa cuisine, sa casserole et son paquet, et ressortit, bien décidé à procéder à la sanglante opération qu'il méditait.

Un quart d'heure après, installé aux quatrièmes galeries du Théâtre de la Monnaie, il assistait, flegmatique, à la représentation de *L'Attaque du Moulin* et, au premier entr'acte, au moment où tout le monde se levait, il lançait sa bombe aux fauteuils d'orchestre et se précipitait dans les escaliers.

Il arriva au contrôle, légèrement étonné de ce que le théâtre ne lui était pas déjà tombé sur la tête.

— Une contremarque, Monsieur, lui dit le sympathique Clootens.

— Hein?... Ah!... Oui..., répondit Evariste, de plus en plus ahuri.

Impossible d'en douter, la bombe avait raté, tout comme une cartouche du gouvernement. C'est tout à fait inexplicable.

Panclaste résolut d'en avoir le cœur net, il prit un supplément de quatrième galerie à fauteuil d'orchestre, ce qui faillit tuer la buraliste à laquelle cet accident n'était encore jamais arrivé, et prit place aux stalles.

Il manqua s'évanouir de surprise. A côté de lui, un Anglais, l'essuie-main largement ouvert sur les genoux, était entrain de manger la bombe, en murmurant :

— Aôh! Il était excellent, cette plum-pudding, mais il était un peu grosse.

— Donnez-m'en donc un morceau? fit Panclaste.

La bombe s'était incontestablement transformée en plum-pudding. Ce fut un trait de lumière pour Evariste. La substitution s'était effectuée dans la cuisine pendant le court instant où il s'était trouvé dans l'agréable nécessité d'occire le mouchard attaché à sa poursuite.

Mais alors, la bombe, la vraie bombe, celle qui devait pulvériser le théâtre de la Monnaie ; elle devait avoir éclaté; elle devait avoir réduit en morceaux les bourgeois réunis en famille pour manger un plum-pudding. Comment se faisait-il que cet accident n'eût pas encore transpiré? Comment la cuisinière n'avait-elle pas été, en *renversant* le pudding — ou plutôt la bombe — sur le plat, la première victime de l'invention de Panclaste.

Une seule explication était possible. La bombe était encore dans la casserole; ceux qui devaient manger le pudding aimaient à le manger froid, comme la vengeance. Evariste n'avait pas un moment à perdre pour rentrer en prssession de son engin, réellement trop perfectionné pour ne faire sauter qu'une banale maison bourgeoise.

Se précipiter dans l'immeuble, arriver à la cuisine fut l'affaire d'un instant. Seulement, cette fois, le laboratoire de la cuisinière n'était plus désert et la dite artiste culinaire y dégustait paisiblement une vieille bouteille de bourgogne en compagnie d'un pompier.

Un coup d'œil apprit à Panclaste que sa bombe n'était plus à sa place.

— Monsieur désire? dit la cuisinière.

— Oh! fit Panclaste, simplement jeter un coup d'œil, si c'est possible, dans la salle à manger. Histoire de voir si mon cousin ne dîne pas ici.

Rien ne plus facile, monsieur, fit la cuisinière. Et, lui faisant traverser un corridor, elle entr'ouvrit une porte.

Evariste arriva précisément au moment où un Anglais, celui du Théâtre de la Monnaie, avalait le dernier morceau de sa bombe, en disant :

Aôh! Je avais déjà mangé du plum-pudding ce soir, mais celui-ci, il était plus meilleur.

Rhamsès II.

(*) Il s'agit de la septième.

Appel aux artistes

UNE COOPÉRATIVE ARTISTIQUE

Une coopérative pour les artistes va se fonder à Bruxelles. Longtemps déjà cette nécessité se faisait sentir parce qu'elle correspond à un besoin immédiat dont tous les artistes pauvres souffrent. L'exploitation commerciale des marchands de produits artistiques est, en effet, trop flagrante pour ne pas chercher à y obvier d'une manière légitime, par la fondation d'une coopérative bâtie sur des bases essentiellement économiques et pratiques. La coopération est une forme vraiment humaine du collectivisme expérimental dont les artistes peuvent se servir dans l'intérêt général. On sait que la coopération a pour but primordial la suppression des trafics intermédiaires en facilitant l'achat en commun des *matières premières*. Pour les artistes, se solidariser ainsi c'est éviter bien des difficultés, c'est, surtout, éviter les effets douloureux du drame moral qui se joue dans l'esprit de la plupart d'entre eux, c'est encore vivifier les forces de l'Art lui-même.

Mais que l'on sache aussi : notre intention ne doit pas être celle de limiter l'influence coopérative au seul matériel, à l'outillage artistiques. Si la coopérative permet tout d'abord le pouvoir de procurer à ses membres, dans les conditions les plus favorables de prix et de qualités, *les matières premières* telles que toiles, couleurs, pinceaux, vernis, palettes, etc..., elle doit permettre d'étudier et de poursuivre toutes les réformes utiles à l'Art et aux artistes, d'organiser une caisse de pension pour les membres de la Coopérative et subsidiée par celle-ci et le Gouvernement, si possible.

Afin d'étudier ces différents points d'organisation et de décider la fondation collective de la *Coopérative artistique,* nous avons l'honneur de convoquer tous les artistes, sans distinction d'écoles ou de tendances, à la grande réunion qui aura lieu le mardi 27 février, à 8 heures du soir, rue du Marquis, 3 (rue de Loxum), dans les salons du café *à la Fontaine.*

Jules du Jardin
artiste peintre

Jean Dehille
artiste peintre

Motte
chef de bureau à la Caisse générale d'épargne et de retraite

Mes Chers Parents,

Voilà bien longtemps que je ne vous ai donné de mes nouvelles; cela tient à ce que l'Art de peindre exige beaucoup d'étude. Je travaille tout le temps, car, croyez-le bien, mon grand désir est d'arriver à faire bien et espère être d'ici peu de temps à même de composer un tableau. Les sujets ne me manqueront pas, je sens naître en ma cervelle des idées en masse. Ah! qu'il sera beau le jour où je pourrai vous aider par mon travail, et vous envoyer le produit de la vente de mes œuvres.

Je vis ici selon les faib'es moyens que je reçois de votre bonté, c'est-à-dire : sobrement. Je sors fort peu, si ce n'est pour me rendre à l'Académie que je fréquente assidûment. Le temps me manque pour vous en dire davantage en ce moment, j'ai un tableau sur le chevalet et la couleur pourrait sécher.

Chers Parents, votre fils Gérominus vous embrasse.

Mon bon Pourbus,

Se faire un avenir n'est possible qu'à l'artistes de grande volonté :

1° Ne point aller à l'Académie;

2° Travailler beaucoup plus du cerveau que de la main;

3° De n'aller à la campagne que pour y chercher l'ombrage et la fraîcheur;

4° Se coucher tôt quand on est deux;

5° Se lever tard quand on se trouve dans cette même condition.

Il faut faire du Nu sa principale étude, l'étudier de très près et serrer son travail.

Je me suis associé, pour suivre ce dur régime, à deux rapins convaincus, aussi joyeux compères que flâneurs tenaces. Nous vivons à trois en un atelier situé dans le haut de la ville, de la fenêtre duquel on domine un pensionnat de jeunes filles. Jamais un nuage ne trouble la bonne entente qui règne entre nous : l'un fournit la pipe, le second, le tabac et le troisième, l'allumette.

Alfred, seul, fronce parfois le sourcil, quand il trouve le matin le groupe d'accessoires, qu'il est en train de peindre, dérangé.

— Cette déroute, dit-il, trahit l'un de vous deux, et prouve que vous amenez ici, le soir, des hétaïres sans usage.

Pourquoi aussi arranger ses motifs sur le coin de la table?

Fais ton possible, mon cher ami Pourbus, pour venir nous voir à Bruxelles, tu y seras reçu à bras ouverts, et te conduiront à l'estaminet : au Flamand où il y a une bonne qui adore les artistes.

Ce n'est point en restant à Bruges que tu te feras décoré pour ton talent.

Je te serre la main et te prie de présenter, de ma part, tous mes respects au père Memling.

G. Bosch.

Mon cher Fils,

Je ne t'engage pas à reparaître de sitôt à Schoonekerke; Pie, not' voisin, te ficherait une pile, car il prétend que si le cochon, qu'il a tué un peu avant ton départ, n'a fourni que du boudin noir, c'est parce que tu lui avais donné de l'encre à boire.

Je t'annonce aussi qu'à partir de ce jour, je ne pourrai plus t'envoyer un liard.

(*Réflexion de G. B.*) Voilà le monstre de la dèche qui paraît à l'horizon !

On t'a entendu dire à une servante lavant son trottoir : Je voudrais être la loque que vous tordez.

A ton âge, on n'a pas de ces idées-là!

Ton père,
Nicolas.

Illustrations pour la lettre d'onze Karel au peintre de Lalaing. (*Suite.*)

(*Voir notre précédent numéro*).

Marchés. Mais sa protection ne doit pas seulement écarter d'eux les violences, les troubles, les rapts et l'incendie : elle doit être prévoyante : **afin que la famine ne montre pas sa face décharnée** *il assurera l'alimentation de la ville, par l'organisation des marchés ;*

Police sanitaire. **Afin que la peste ne vienne pas y souffler son haleine empoisonnée,** *il prendra toutes les mesures de salubrité qui doivent assurer la santé publique.*

Police des mœurs. Mais les contagions morales ne sont pas moins dangereuses que les contagions physiques ; *il appartient encore au premier magistrat de la cité* d'**enchaîner dans ses antres la repoussante débauche.**

Bienfaisance. Inflexible dans la défense de ses droits, protecteur énergique de l'ordre et des lois, le pouvoir communal est humain, charitable, bienfaisant aux déshérités, aux infirmes, aux malades ; il leur ouvre ses hôpitaux, ses hospices, il leur distribue ses aumônes et ses secours.

La suite au prochain numéro.

Le thé de la comtesse

Le gardeville Jef Pakvast, de la huitième division, est un gaillard de ressource. Jamais embarrassé dans n'importe quelle circonstance de la vie, il a évidemment manqué sa vocation. S'il avait, à peine au sortir de l'enfance, bifurqué vers le droit, qui sait si, lui aidant, Beernaert en mènerait large pour le quart d'heure. Hélas! il n'a pas bifurqué, et gardeville, simple gardeville il mourra. Mais ça m'est égal, dit-il, j'ai une bonne collecte! (Pourquoi collecte? J'en ignore).

Ce qui a quelque peu nui à son avancement dans le dictionnaire cher à Floquet (la rousse. n... d... D...! faut-il être gnolle de ne pas saisir ça du coup!), c'est son amour immodéré pour les petites bonnes. C'était ce que nous autres latinistes nous nommons un ancillaire. (Entre nous, je n'ai pas dépassé la déclinaison de rosa).

Il négligeait la poursuite des escarpes et autres anarchos pour aller pincer la taille des nombreuses amies qu'il avait su se faire dans les sous-sols des meilleurs hôtels du Quartier-Léopold. Mais, je crois déjà l'avoir dit, c'était un gaillard de ressource : jamais on ne l'avait pincé en train de *le* faire. Seulement, quelques bonnes prises lui ayant passé devant le nez, il n'avait pas réussi à s'élever d'un cran dans l'échelle (qu'est-ce que ça fait que cette image ait beaucoup servi?) de la hiérarchie (le mot rare, je m'assoies dessus) policière. Je crois déjà avoir dit également qu'il se tamponnait le coquillard de cette absence d'avancement, en répétant : Ça m'est égal, j'ai une bonne recherche. (Pourquoi recherche? Point ne le sais).

Ce préambule était indispensable pour faire saisir par le lecteur pourquoi Pakvast ne fut pas embarrassé pendant un quart de seconde, lorsque sa bien-aimée du moment, Philomène, de son état cuisinière chez une comtesse peu authentique, s'écria, en faisant clacher la porte de la cuisine :

— Tu sais pas pourquoi a ma sonné? Pour avoir de thé ciendent, et ze n'ai ne pas pour un cents ici dans mon boîte, que ça fait que ze faudra sortir en cercer par un froid parelle comme i fait, comprends bien!

Pakvast avait laissé couler ce déluge de paroles, n'étant point interrupteur de sa nature. Puis tirant une énorme bouffée de fumée d'un excellent Avoine, don d'une autre de ses amies dont le maître ne tétait que les meilleurs Vuelta de Abajo. il laissa tomber ces quelques mots :

— Laisse-moi faire, et madame a n'aura sa thé ciendent et vous pas besoin sortir.

— C'est toi alorsse, s'écria Philomène, que vous va aller le cercer ?

— Voui, s'écria Pakvast, et il disparut pour quelques secondes, laissant Philomène pétrifiée par l'étonnement. Telle l'épouse Loth, lorsque cet abominable fumiste de Jéhovah lui fit, près des murs de Sodome, la célèbre, mais sale farce que vous savez.

Pakvast revint brandissant dans sa dextre un objet de forme bizarre, une espèce de goupillon :

— Tiens, fit-il en le remettant à Philomène, fais vot'e thé avec ça!

La comtesse a déclaré, un quart d'heure plus tard, que jamais elle n'avait bu un thé de chiendent plus savoureux.

Quand je vous disais que Jef Pakvast est un gaillard de ressource.

LETOCHÈS.

La Caliçon di Çarel

A mon ami Charles S.

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est di client qu'il vient dans ta mison pourquoisqu'il veut pour pradre u verre du la bière di counsoumachon, comprend'bien, du quil difait sa pantalon di sa montré sa caliçon da lé madame qu'il é pas une çausse convenable qué til doit comprend'bien, flanquer à la porte.

Maye qué til doit li savoir qu'il sont sou é quil sait pas qu'il fé de zinconvenance et quand til veut qué la madames qu'il é venu avé di zamis il é pas facé, comprend'bien, qué til doit li faire de zexplicachon pourquoisque til peu pas li zempécé et qué til veut pas li scandale, é quand til veut li pas zécouté di raison, comprend'bien, qu'il est raisonnablement sirieuse qu'alors til doit, li plus laissé rentrer da li mison, que ça l'est du grand dufrance ave li client qu'il a de zéducachon de convenablement, couprend'bien qué zamais il fé qua il est pas ou qu'il est sou, de çausses qu'il est arazant pour la société.

Ça l'est comprend bien de zimpourtance pour le camarade et li donné la main pourquoisqu'il est pas facé.

ALBRECHT.

L'Ouragan

Hurlant, le vent fait rage sur la campagne, et fait entre-choquer les branches des arbres bordant la route. Une pâle lune éclaire de bizarres et transparents nuages gris-noirs, se poursuivant, fantastiques, éperduement vers l'Est. Des sarabandes de feuilles et branchettes tourbillonnent en montant vers le ciel. Au loin quelques vagues lumières font deviner un village. Sur le chemin, un paysan et une vieille paysanne avancent avec difficulté, courbés presque à angle droit, luttant contre le vent. La blouse de l'homme, plaquée sur la poitrine, lui ballonne dans le dos, et, son pantalon de toile claque sur ses jambes maigres. Il bougonne en jurant : « Cré N. d. D. d'sale cochon d'vent! » La femme, elle, ne dit rien. D'une main, avec un pan de son châle jeté sur la tête, en capuchon, elle se couvre la bouche, et suit péniblement, à quelques pas en arrière, son compagnon. De l'autre main elle retient ses jupes.

Soudain le paysan entend un formidable craquement, un cri, un bruit mat, sourd. Il se retourne. Un hêtre vient de s'abattre et, sous l'arbre, gît la vieille, écrasée. Alors l'autre, se redressant, porte la main à sa casquette et se tournant vers l'Ouest : « Merci, compère Vent, *c'était* ma belle-mère! »

G. TAFK.

Vadrouillana

« Requin » vient de manquer un joli mariage : il était fiancé à une jeune fille jolie, riche, l'aimant et *le comprenant* (*sic*), puis tout d'un coup l'union devint impossible. La malheureuse lui avait avoué qu'elle n'aimait pas le noble jeu de dominos.

***

Nous savons enfin combien « Rotterdam » a payé le célèbre fox-terrier « Sarawak », qui a remporté toutes les vestes au coursing de dimanche dernier ; profitant d'un état voisin de l'ivresse dans lequel nous l'avons rencontré, nous avons réussi à lui arracher son secret. Ce chien unique lui a coûté 30,000 francs, payés en actions de la « Société des Tramways à voie étroite de la rue d'Une Personne. »

***

Un jeune haut-noceur, connu par ses succès, attelés, au concours hippique, se trouvait dernièrement au Café Vénitien en compagnie d'une dame, quand un chasseur vint lui apporter une lettre. Il jette un coup d'œil sur l'adresse : écriture inconnue, il ouvre et trouve le poulet suivant :

Monsieur,

La dame qui se trouve avec vous est ma femme légitime ; si, dans cinq minutes, vous êtes encore avec elle, je viendrai vous tirer les oreilles.

Signé VAN... (le reste illisible).

A peine le baron (je ne vous avais pas dit qu'il se fait appeler baron?) eût-il lu qu'il appela le garçon, régla, et s'en fut précipitamment. Mais il ne vit pas, dans l'aubette du tram, deux jeunes gens se tordant en le regardant fuir un mari inventé par eux.

C'est égal, le baron a eu une belle frousse.

***

« Katœn « avait fort bien dîné et largement arrosé son dessert de champagne « Choubry frères » et gai, content de lui-même, il s'en fut au « Pôle Nord ». Là il fit la rencontre de Tata Serpolet... et retourna souper. Il fut brillant comme il ne lui était plus arrivé depuis longtemps. Tant et si bien que Tata lui a fait jurer de ne plus la quitter. Il l'a promis et tient sa promesse depuis déjà huit jours.

Est-ce le champagn'? Est-ce la femme?

***

DROIT DE RÉPONSE

Cher *Diable-au-Corps*,

En citant dans vos colonnes l'Enchaîné, vous vous êtes incidemment occupé du cercle des Koyons.

En qualité du *plus fort membre* de ce club je me permets de *relever* les insinuations par trop plaisantes dirigées contre notre société.

Oui Môssieu ! notre honorable *membre et ami* M. l'Enchaîné a fait notre portrait à tous. Vous oubliez que les grands chiens sont allés rejoindre les vieilles lunes et la vertu de Coco.

La grosse blonde ne nous regarde point. Qu'il s'agisse ou non de feuilles de vigne, c'est un détail.

Qu'il se range et devienne plus sérieux, c'est notre désir à tous; qu'il travaille avec ou sans feuille de vigne, cela nous est égal. Mais quant à faire avaler par le *Cercle des Koyons* les feuilles de vigne en question, nous protestons.

Vous retardez, cher Môssieu, et avez prouvé que vous ne connaissiez par l'Hospice Sainte-Gertrude qui est très honorablement connu dans le beau faubourg d'Ixelles.

Il y a « Koyon » vermeil, « Koyon » d'or, jusqu'au « Koyon » platine et ce dernier par parenthèse est un charmant homme. Dans cette hiérarchie il y a président, vice-président et *membres*. On y rencontre des hauts fonctionnaires de grands établissements financiers, de l'armée (mon style est peut être boiteux), des cousins d'illustres sénateurs, des membres du barreau, des musiciens distingués ex-premiers de Sa Majesté, des conseillers provinciaux et même des modistes pour hommes. Ce cercle s'occupe non seulement de bienfaisance mais bouffe bien et protège encore l'art. Et ce n'est pas parce qu'il a acheté deux œuvres capitales (*l'Entrée et la Sortie du bain*) de notre illustre peintre Vogs..., que vous pouvez lui jeter la pierre comme s'il s'agissait de l'acquisition des fantaisies du plus vulgaire *facade klatscher* d'Old Tom Tavern.

Vous parlez aussi de la *brâve Mârie* délaissée. Respect, Môssieu, à la jalouserie conjugale ! Si elle est tombée dans l'oubli à la suite de la tournée de Champagne du nouvel an, elle se console tous les dimanches dans l'armoire à linge. Et tout cela à cause d'un *pet de Requin*.

C'est triste Môssieu !

Pleurez avec nous et croyez-moi, laissez les « Koyons » tranquilles.

GROS KOYON.

***

Fragment de conversation entre « Charlot Trouduquoi » et « Cabrion ».

CHARLOT. — Moi je me nourris avec du filet d'Anvers. C'est la seule viande que mon estomac supporte, et puis je l'adore.

CABRION. — Parce que ça te donne soif, n'est-ce pas?

MÉPHISTO.

THÉATRES

Salons Modernes (Brasserie flamande). — Toujours la même foule le dimanche après-midi; aussi, les jours de carnaval l'on se serait crû au bal de la Monnaie. Il est vrai que c'est le même public, ce qui explique l'entrain de ce cours de danse.

Nous attendons avec impatience la Mi-Carême, pour de nouveau y rencontrer les jolis masques de ces derniers jours.

—

Pôle Nord. — Rappelons à nos lecteurs qu'il y a maintenant au Pôle Nord deux *galas* par semaine : le vendredi après-midi, de 2 à 6 heures, et le samedi soir, de 8 heures à minuit. Entrée : 3 francs.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *L'Attaque du Moulin.*

PARC (8 h.). — *Le N° 13; La Souris.*

GALERIES (8 h.). — *Sainte-Freya.*

MOLIÈRE (8 h.) — *L'Abbé Constantin; La Consigne est de ronfler.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8h.). — *Le Sous-Préfet de Nanterre; Rigobert.*

ALCAZAR (8 h.). — Paulus. Mévisto. *Le Procès Ravaillac.* La troupe de Ba-Ta-Clan.

SCALA (8 h.). — Mlle de Kerville. Alexandre. Les Lang's.

CIRQUE KREMBSER (rue de l'Enseignement. 8 h.).— Représentations variées.

CIRQUE LOCKHART, boul. Jamar (8 h.). — Spectacle varié.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Patinage sur vraie glace. — Tir. — Concert. — Attractions. — De 9 1/2 h. à midi, de 2 à 6 heures et de 8 heures à minuit.

Dimanche 18 février, à 9 1/2 heures, grande fête de nuit. Carnaval sur la glace.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

PREMIÈRE PARTIE

—

CHAPITRE TROISIÈME

—

La flèche de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles

(*Suite*).

La situation de de Crabesac était certes désespérée. Heureusement qu'il était doué d'un sang-froid à toute épreuve. Il se souvint fort à propos qu'il jouissait d'un souffle puissant développé par une étude approfondie du flageolet à sept trous. Il gonfla ses joues et les dégonfla brusquement en pivotant sur lui-même. Un vent d'orage emplit la tourelle qui vacilla un instant, et les huit torches s'éteignirent du même coup.

Profitant du moment de stupéfaction légitime causé par cet exploit, de Crabesac saisit le sac, dégagea son épée, sauta sur le clocheton et par un miracle de force et d'énergie, il parvint, sans le secours de ses mains, qui n'étaient pas libres, à remonter la barre de fer avec les pieds seulement. Arrivé à la base de Saint-Michel, il s'orienta.

A gauche de lui, s'étendait l'aile droite du diable, à droite s'étendait l'aile gauche du diable, ce qui lui donna à supposer qu'il était sur la tête du démon et la face tournée vers la queue. Derrière lui l'échelle de cordes fuyait dans l'ombre vers l'auberge du numéro 9 de la rue de la Tête-d'Or.

Les instants étaient comptés. Il était hors de doute que les familiers du Saint-Office allaient poursuivre de Crabesac par le chemin qu'il avait pris. Il était douteux que, chargé comme il était, il put franchir l'échelle assez rapidement pour échapper à cette poursuite et la perspective d'un combat sur ces frêles cordages, à trois cents pieds en l'air lui souriait fort peu.

Il résolut donc de se cacher le mieux qu'il pouvait et de ne pas s'engager sur l'échelle. Il se tapit entre une des ailes du diable et le corps du monstre métallique et plaça le sac dans une position symétrique. Nul, tant la nuit était noire, n'eut put deviner qu'il y avait là un homme, une épée et un sac.

Le chevalier avait eu là une inspiration de génie. A peine s'était-il blotti dans sa cachette qu'une lueur illumina la partie inférieure du diable et qu'une des cagoules vertes apparut au sommet de la barre de fer. Le familier du Saint-Office rampa jusqu'à l'échelle.

— Il sera bien attrappé, pensa de Crabesac, lorsqu'il arrivera à l'autre bout.

Le chevalier se trompait. L'homme détacha le sommet de l'échelle de celui de la tour et lança tout l'appareil dans l'espace.

— Voilà une sale blague, ricana-t-il.

— Fitchre ! Si j'avais été dessus, se dit de Crabesac. Attends, moi aussi je vais te faire une sale blague.

Et saisissant son épée, dont les dimensions extraordinaires lui permettaient de ne pas se déranger, il la plonge entre les deux épaules de l'inquisiteur qui tomba de toute la hauteur de la tour et s'écrasa — avec un bruit mat comme la peinture à la détrempe — sur le pavé de la Grand'-Place.

A peine avait-il disparu qu'une seconde cagoule se montrait au sommet de la barre et rampait jusqu'à l'endroit où il n'y avait plus d'échelle.

— Imbécile, fit-elle. Il s'est mis sur l'échelle pour la détacher. Et ça lui paraissait si cocasse qu'elle se tordait de rire.

— Je m'en vais te faire rigoler, moi, dit de Crabesac, *in petto*, et il lui fit le même savant coup d'escrime qu'au premier.

De Crabesac dépêcha ainsi successivement six inquisiteurs. Il venait de précipiter le dernier de la tourelle quand une voie s'éleva des profondeurs de la place.

— Eh là-bas. Avez-vous bientôt fini de jeter vos ordures?

— Mon père! s'écria le sac en s'agitant désespérément. Le chevalier n'eut que le temps de le retenir pour l'empêcher de rejoindre les familiers du Saint Office.

— Sapristi, faites-donc attention, c'est malsain, dit de Crabesac au sac — sans crabe.

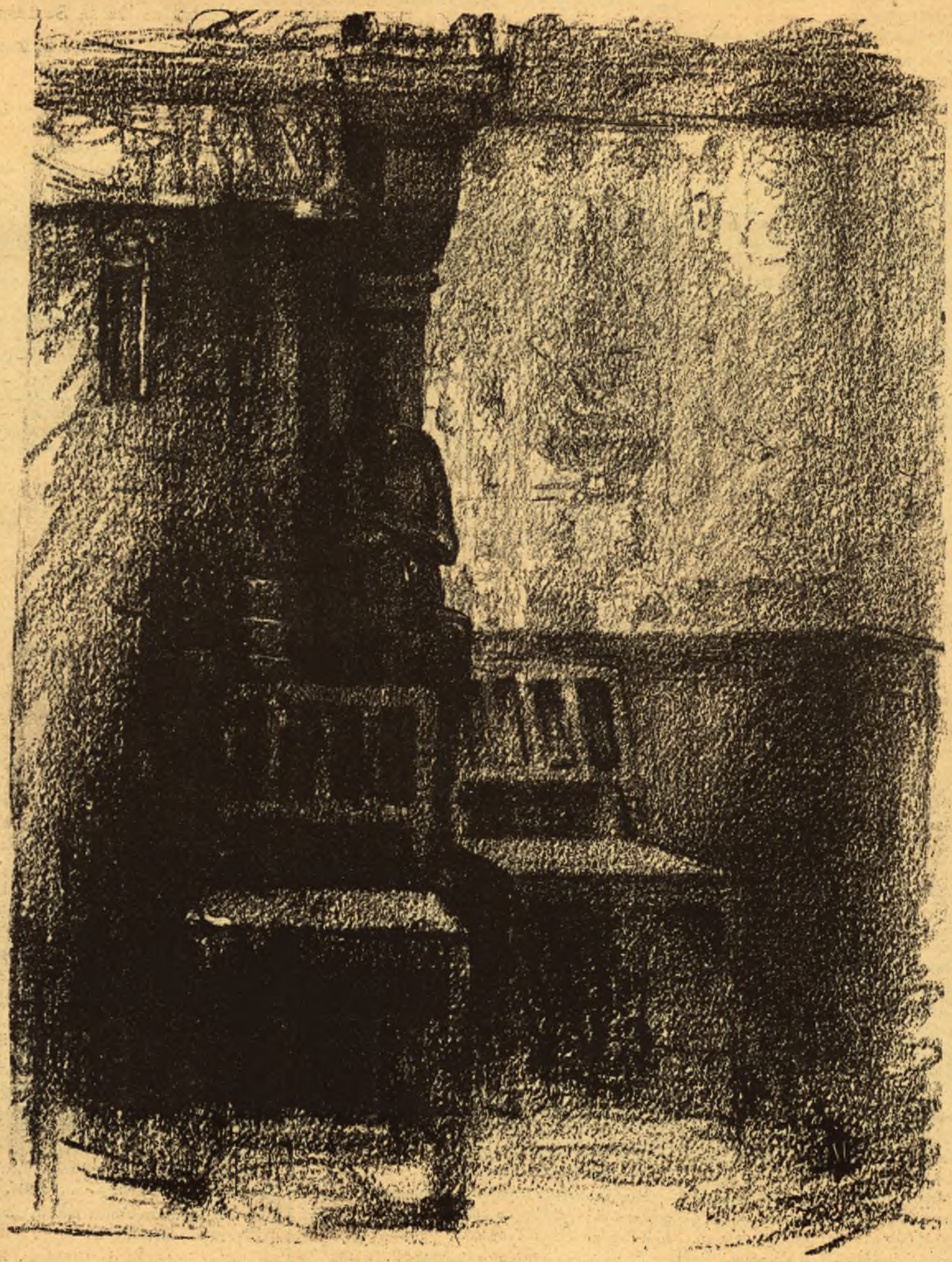
— Vous pourriez bien ouvrir, fit cet ustentile d'un petit ton mécontent.

— C'est juste, fit de Crabesac. Excusez-moi, madame, mais j'ai été occupé.

Et il se mit en devoir de dénouer les cordons du sac.

(*La suite au prochain numéro*).

(*) Reproduction réservée.



Au Diable-au-Corps — Coin du cabaret

N° 9. - 2e ANNÉE — Dimanche 4 mars 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

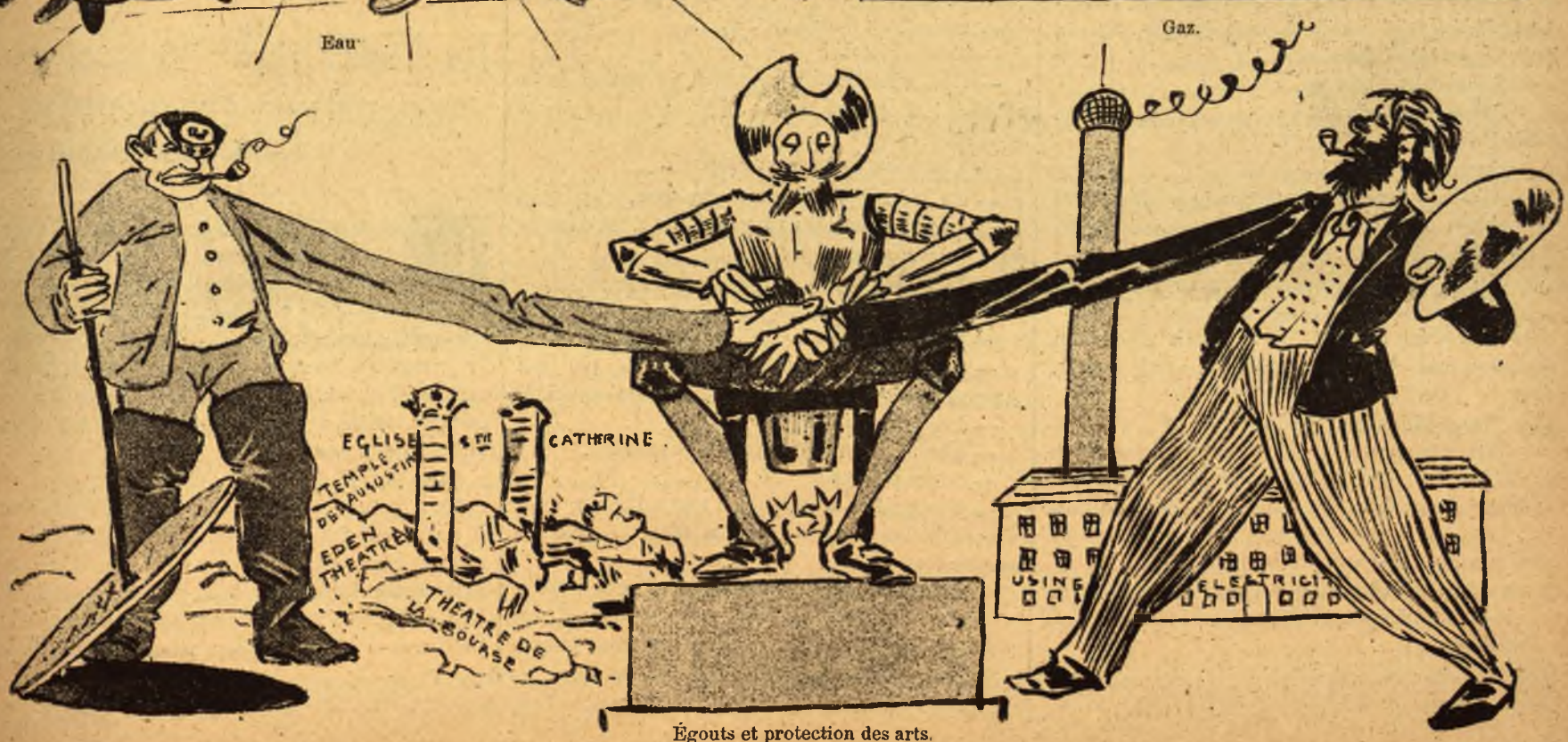
Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

Eau.

Gaz.



Égouts et protection des arts.

Illustrations pour la lettre pastorale du mayeur Buls au peintre de Lalaing.

TROISIÈME PARTIE.

La fin au prochain numéro

Voir texte à la 6e page

Le retour du jongleur

Sans seulement donner à la bonne le temps d'ouvrir complètement la porte, et bien qu'il fût à peine sept heures du matin, ce monsieur pénétra dans mon cabinet avec l'impétuosité du buffle de combat.

— Pardon, fit-il.

— C'est moi qui vous demande pardon, répondis-je en ramenant modestement sur mon sein les revers de ma robe de chambre Liberty — c'est moi qui vous demande pardon, cher monsieur. . et comme je lui présentais un siège, je vis qu'il prenait rapidement quelques notes sur son carnet. C'était un grand diable d'homme sec et noirâtre sa tête ressemblait assez à celle du sansonnet, et son œil rond semblait tournoyer sans cesse comme un soleil. Il était en outre muni de souliers vernis, mal graissés sans doute, car ils ne cessaient de gémir de la façon la plus lamentable...

La bonne ayant apporté le déjeuner, je demandai à ce monsieur s'il voulait me faire l'amitié de le partager avec moi. Il me répondit que oui, si cela pouvait me faire plaisir, et, sans plus tarder, il s'introduisit un petit pain dans la bouche, en disant : Excusez-moi...

— Excusez-moi, reprit-il, j'étais au bal de la comtesse d'Hodela. samedi dernier... J'étais présent, lorsque vous avez escaladé les épaules du pianiste avec une bougie dans chaque main et une bouteille sur la tête.. J'ai aussitôt demandé qui vous étiez, et je n'ai pas été peu surpris, je vous l'avoue, en apprenant votre nom. Je connaissais depuis longtemps vos productions littéraires, mais j'ignorais que vous fussiez en même temps un équilibriste de premier ordre... Ce n'est donc pas à l'homme de lettres que je m'adresse en ce moment, mais au jongleur...

— S'agit-il d'un engagement?

— Non, non. Je voudrais simplement faire un petit article sur vous dans l'*Impartial du XVIIIe*... et, si vous le voulez bien, je vais vous poser quelques questions.

— Je vous écoute.

— Y a-t-il longtemps que vous jonglez?

— Certes, oui; au collège, j'étais déjà d'une force surprenante... je lançais mes dictionnaires à des hauteurs formidables et je les rattrapais comme des plumes en exécutant les pas les plus fantaisistes. Mon grand succès, à cette époque, était la *Valse du gradus ad Parnassum*...

— C'est extraordinaire...

— Dites-moi, avez-vous entendu parler du *Crabe-Volant?*

— Jamais!

— C'est un exercice extrêmement périlleux que j'ai créé en 1877, au Crotoy. Il s'agissait de lancer un tourteau de forte dimension à une hauteur de dix mètres et de le rattraper par les pinces...

— Et vous faisiez cela?

— Je l'ai fait cent fois, sans jamais me faire le moindre mal. Victorien Sardou pourra vous le dire.

— Vous connaissez Sardou?

— Parfaitement! J'ai fait sa connaissance cette année-là au Crotoy, en lui jetant une sole frite sur la tête. La sole était tellement bien envoyée qu'elle est restée sur la tête du maître (et notez qu'elle avait un rond de citron dans la bouche!). Sardou a trouvé ça si drôle qu'il a voulu m'être présenté sur-le-champ. Depuis, nous sommes les meilleurs amis du monde...

— C'est prodigieux! Et Alexandre Dumas, le connaissez-vous?

— Oui, mais c'est un poseur... Figurez-vous qu'un jour il était aux Ambassadeurs... J'étais assis à une dizaine de mètres de lui, et je croyais l'amuser en jetant de là des petits bouts de sucre dans son café... Eh bien! il s'est fâché pour cela... C'est idiot!...

— En effet... Vous jonglez souvent dans la rue, m'a-t-on dit?

— Oui, quelquefois je jette ma canne par-dessus le tramway et je cours la rattraper de l'autre côté, mais c'est un exercice sans importance... A table d'hôte, il m'arrive aussi de faire voltiger les bouteilles pour effrayer les commis-voyageurs, ou d'allumer les becs de gaz au vol, en lançant une allumette-tison...

— Oh! c'est extraordinaire...

— Extraordinaire, non. C'est drôle, voilà tout! En somme, il ne faut pas être bien malin pour projeter une allumette à cinq ou six mètres. Voulez-vous que je vous en envoie une dans le nez?

— Oh! ce n'est pas la peine, je m'en rapporte à vous...

— Comme vous voudrez... Mais, dites-moi, la poussière ne vous incommode pas? Et l'odeur de la cire? C'est que je vais vous dire... dans quelques minutes, le frotteur va venir...

— Oh! oh! vous faites des vers...

— Vous croyez?

— Mais... Cire, dire, venir...

— C'est possible... Je n'y avais pas pris garde... En tous cas, si vous voulez passer sur le balcon, je vais vous faire voir quelque chose d'épatant... Tenez, passez donc!..

— Tiens! mais c'est la tour Eiffel, là-bas!...

— Vous l'avez dit, c'est la tour Eiffel elle-même, et puisque vous amenez la conversation là-dessus, un mot... à quel étage croyez-vous être ici?

— Au cinquième.

— Vous êtes effectivement au cinquième. Et qu'est-ce que vous voyez ici en-dessous?

— Je vois une véranda.

— Une véranda! c'est fort bien... C'est en effet une véranda, c'est même la véranda du marchand de vins d'en bas... et quelle distance croyez-vous qu'il y ait d'ici à cette véranda?

— Je ne sais pas...

— Vous ne savez pas... eh bien! je vais vous le dire, moi. Il y a douze mètres...

— Tant que cela?

— Oui. Maintenant, regardez au milieu de la véranda! Regardez bien... Qu'est-ce que vous voyez?

— Une sorte de vase en bronze...

— Ce n'est pas une sorte de vase, c'est bien réellement un vase, un vase en fonte... Et dans ce vase qu'apercevez-vous?

— Une plante.

— Quelle plante?

— Une capucine.

— Une capucine, c'est parfait. Et par qui supposez-vous qu'elle a été plantée, cette capucine?

— Par le marchand de vins.

— Erreur, mon brave, profonde erreur...

— Alors par qui?

— Par qui? Je vous le dirai tout à l'heure, mais sachez d'abord qu'au mois de mars ce vase de bronze était vide...

— Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela?

— Rien, oh rien... Seulement, maintenant, il y a du terreau dans ce vase et dans le terreau pousse une capucine et cette capucine a des fleurs couleurs de Vermillon de Chine — voilà ce qui est ex-tra-or-di-naire!

— Pourquoi?

— Pourquoi? Mais parce qu'au mois de janvier le vase était vide, absolument vide...

— Eh bien! on l'a rempli...

— Oui, on l'a rempli... et ce justement là que je vous attendais, mon bonhomme... car celui qui a rempli ce vase est devant vous.

— Je vous en félicite....

— Vous me félicitez : pourquoi? Est-ce donc bien malin de remplir un pot de fleurs?

— Non.

— Ah, ce n'est pas bien malin? eh bien! je voudrais vous y voir! Je voudrais vous y voir, vous! Je voudrais vous y voir... Sachez donc, pauvre niais, que j'ai rempli ce vase d'ici, — séparé de lui par une distance de douze mètres. J'ai jeté cette terre motte par motte, et quand le vase a été plein, j'ai jeté des graines de capucines. Et ensuite à l'aide d'une seringue, j'ai arrosé cela tous les jours... Et maintenant, si vous voulez une de ces fleurs vermillon, je vais vous en cueillir une de suite à douze mètres de distance.

— Vous allez me cueillir une de ces fleurs qui sont là en bas?

— Oui, et sans bouger d'ici... Tenez, vous voyez cette ficelle et ce petit bout de plomb au bout? Eh bien! regardez... regardez comment je lance le lasso : une, deux, trois... la capucine est prise... la voici, je la remonte; sa tige est emprisonnée dans un nœud léger, ses pétales ne sont pas froissées, elle est intacte... En feriez-vous autant?

— Certes non.

— Eh bien! alors, mettez ça à votre boutonnière et sauvez-vous, car ce n'est pas pour dire, mais je suis sûr que mon professeur de saxophone m'attend depuis une bonne demi-heure...

— Au revoir, mon vieux, au revoir!

George Auriol.

Le Petit Petit Concombre

ou les malheurs d'un cucurbitacé

A M. Adolphe Vincenot, l'original poète

I.

L'exquis Géfrotin (Oscar, Jean-Marie, Capuchon) affectionnait la solitude, loin du bruit, des tracas, de la lumière et d'un tas de choses qu'il ne pouvait définir. Cependant très-actif, consciencieusement il se promenait tous les jours dans les vastes allées de son parc, buvait, mangeait, dormait, pour le lendemain dormir, manger, boire et se promener dans les vastes allées de son parc.

Et cela, sans éprouver la moindre fatigue.

C'est pourquoi, je ne puis expliquer comment il se fit que fut reçu chez l'exquis Géfrotin un nommé Biburce Bellicard, auteur du *Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé,* poème remarquable, non seulement par la forme, mais encore par la hardiesse d'une conception fabuleuse. Toutes les

après-midi le voyaient à la table de son nouvel ami prendre le café, puis réciter le *Petit Concombre*. Géfrotin en maigrissait à vue d'œil, sans télescope. Son ventre énorme, son ventre, toute sa joie, son légitime orgueil, son passé, son avenir, son espérance, ce ventre aimé, choyé, dorlotté, amoureusement soigné, dépérissait, se ridait, tombait : ce n'était plus une outre, c'était une vessie.

Un matin, que Géfrotin gonflait une peau de cervelas pour étudier la stabilité du saucisson dans les couches atmosphériques, rare travail digne de son attention, il s'écria :

« Et cet animal de Bellicard qui va venir me réciter *Le Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé* avant le parfait gonflement de ma peau de cervelas. Oh! ce concombre! »

Il réfléchit un instant, puis, à pleins poumons, appela :

— Hortensia!... Hortensia!!... Hortensia!!!...

Une grosse blonde, rouge comme le derrière d'un singe, répondit :

— Monsieur désire?...

— Vous voici, ce n'est pas malheureux! Si je suis obligé de vous « hurler » vingt fois pendant trente heures, ou trente fois pendant vingt heures, car je ne veux pas exagérer, moi! je vous fiche à la porte, tranquillement et sans ostentation.

— Mais,... Monsieur,...

— Pas d'observation.

— Oui, Monsieur.

— Zut!... Je voulais vous dire: quand reviendra M. Bellicard, le poète qui promulgue *Le Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé*, vous lui direz : Monsieur gonfle sa peau de cervelas... Non, vous insinuerez : Monsieur est mort.

Hortensia répondit :

— Oui.

II.

A l'heure habituelle, Bellicard se présenta chez Géfrotin. Hortensia eut un malicieux sourire :

— Ce cher Monsieur Bellicard, ce cher poète!

— Apparément... poil aux dents.

— Ne faites pas de vers en une pareille circonstance.

— Comprends pas.

Essuyant deux larmes, la brave Hortensia continua :

— Pauvre homme!... Quel malheur!

— Malheur!... quoi?... qui?... recomprends pas.

— Je parle du patron, de M. Géfrotin.

— Poil au thym.

— Il est mort.

— Allons donc!

— Oui, tout seul, sans savoir pourquoi.

— Il aurait dû m'avertir... poil au zéphir.

— C'est vrai... Il était si bon.

— Poil au jambon.

— Je vous en supplie, Monsieur Bellicard, ne faites pas de vers.

— C'est plus fort que moi... poil aux doigts.

— Pauvre Géfrotin!

— Quelle guigne! Seigneur, quelle malveine! juste au moment où je viens de rajouter un admirable couplet au *Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé*... poil au nez.

— Hélas! lui qui aimait tant votre concombre. Il me disait encore hier, avant de mourir : « ce que je vais rigoler demain avec *Le Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé* ».

— Pas d'erreur, il ne pourra plus rigoler... Enfin, rien à faire. La vie c'est la mort. Si personne ne vivait, personne ne pourrait mourir.

— Oh! oui... Adieu, Monsieur Bellicard.

— Adieu, jamais! Je veux réciter à son âme envolée le nouveau couplet du *Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé*... Où repose l'enveloppe grossière de son moi?

— Dans sa chambre.

— J'y vais.

— Attendez.

— Pourquoi?

— Les fenêtres sont fermées, faut les ouvrir. Pensez donc! si vous attrapiez sa maladie.

— Qu'avait-il?

— Des douleurs intercostales dans les genoux.

— Effrayant! Pauvre homme... poil à sa pomme.

***

Hortensia trouve Géfrotin assoupi dans son fauteuil, les pieds sur la table non desservie. Avec mille précautions, elle le rend aux réalités envolées dans la vapeur des vins.

— Monsieur... Bellicard, le concombre, est là.

— Je suis occi.

— Il veut rendre hommage à votre cadavre.

— Zut! zut! zut!

— Couchez-vous. Faites le mort.

— Jamais de la vie!

— Il ne partira pas.

— Dites-lui que je sens mauvais.

— Il aime cette odeur.

— Dites-lui que je sens bon.

— Mais non. Faites le mort. Lorsqu'il vous aura vu, là, entre deux bougies... Je vais allumer deux bougies... il sera persuadé de votre décès et plus ne vous inquiètera.

— Tu n'es pas si bêtasse que je le croyais... Oh! ce concombre!... Je me couche... Horrible poète!... Allume les bougies... Animal!... Allume aussi la lampe... Vautour! vampire! assassin!... Ouvre les fenêtres afin que je ne sente rien... J'y suis. Qu'il vienne le Kanguroo boxeur!

III.

Bellicard entre gravement, attend que la porte se referme sur Hortensia, puis, s'adressant à Géfrotin :

« Enfin! tu l'es! C'était bien ton tour. Si tu crois, vieux chenapan, entendre le nouveau couplet du *Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé*, ta naïveté égale ta bêtise... Quand me rembourseras-tu les cinq sous de Livaro que ma générosité t'apporta ces jours derniers? Affreux pingouin... Ce que tu as une tête! Quelle tête, mes amis!... pas belle, non, pas belle... J'ai presque l'envie de lui administrer un brelan de coups de poing... Ah! tu voulais m'empoisonner avec les cafés que tu m'offrais! »

Tout à coup, un souffle, un soupir. Bellicard épouvanté fixe le lit, étrangement.

« Un mort, pense-t-il, ne peut soupirer, à moins qu'une exception ne soit faite en sa faveur, supposition par trop invraisemblable pour me convaincre, moi, poète. » Géfrotin bavait, se tordait, crissait des dents avec tous les signes d'une colère mal contenue.

Revenu de son épouvantement, l'auteur du *Petit Concombre ou les malheurs d'un cucurbitacé* comprend : « Tu a voulu te payer ma poire, attends! »

Et, sans discontinuer, émaillant son discours de rimes symboliques, il reste deux heures près de Géfrotin qui, pâlissant, rageant, écumant, furieux, ne sait s'il doit ressusciter et jeter à la porte l'outrageant « petit malheur d'un cucurbitacé ».

Enfin las, Bellicard dit :

« Je pars sans espoir de retour... ce que je t'aimais, vieux cannibal. Je pars, c'est dit, mais non sans remplir un dernier devoir... Es-tu béni? je n'en sais rien, et n'en sachant rien, je dois, par ordre de mon inaltérable conscience, laver tes crimes. Où se trouve ton ignoble pot à eau? Ah! le voici. Parfait! Attention! »

Flic! floc! flac! Bellicard asperge Géfrotin, vide le pot à eau, la cuvette, le seau, le broc, verse toujours. L'eau ruisselle, innonde la chambre, le salon, passe sous la porte et, dans l'escalier, tombe en cascade de marche en marche. Soudain, comme porté par les flots, Géfrotin se déplace, roule et tombe aux pieds de Bellicard. Sa patiente, quoique bien trempée, se détrempe aussitôt : d'un bond il est sur pied; « Ah! oh! sacré carreau de papier! attends! » Bellicard n'attend pas, il suit l'eau purifiante et, comme elle, fuit par toutes les issues, suivit du célèbre gonfleur de peau de cervelas. Tous deux sautent, glissent, patinent. Dans l'escalier, Bellicard saute sur la rampe, tourbillonne et disparatt, ce, pendant que Géfrotin « jaillit » d'étage en étage, écorne l'angle des paliers et les rotondités de sa grasse personne pour venir s'affaler, brisé, noyé dans une mare.

***

Près de la grille du parc, Hortensia flûte avec le fils du concierge. Apercevant Bellicard :

— Qu'y a-t-il, doux Jésus! vous courez, vous courez!

— C'était pour vous dire que votre maître prend son bain et qu'il désire trois gilets de flanelle, bien chauds.

Dehors, Bellicard n'eut qu'un cri : « Quel sale type! »

GEORGES BRANDIMBOURG.

Le Fiacre

HUÜT, le célèbre dompteur australien, avait longtemps cherché un tuyau pour corser ses représentations. Les danseuses serpentines, les violonistes, les bons hommes jouant une partie d'écarté dans les cages des fauves avaient fait leur temps. Il fallait du nouveau, et Huüt avait eu une idée réellement originale.

La cage des lions, dont plusieurs étaient des tigres, si j'ose m'exprimer ainsi, recélait dans ses vastes flancs un fiacre monumental, vêtu de couleurs criardes : caisse jaune, roues vertes et portières rouges. Huüt avait coutume de présenter ce fiacre arc-en-ciel comme « l'animal le plus féroce de toute sa ménagerie attendu qu'il avait déjà écrasé trois personnes, dont un Japonais, tandis que ses fauves, parfaitement dressés, étaient la douceur même et n'étaient redoutables que pour l'espèce bovine qu'on leur servait sous forme de biftecks — comment doit s'écrire ce mot? — crus ».

Ce petit boniment faisait beaucoup rigoler le public, non qu'il fût drôle, non plus que le fiacre, mais parce qu'il était prononcé avec un accent impossible — l'accent australien qui pue la laine en suint — et avec une conviction qui en doublait le prix.

Inutile de dire que pour corser la représentation, le fiacre était occupé. Huüt y introduisait tous les soirs sa femme, charmante personne supérieurement modelée et dont le maillot faisait ressortir les formes appétissantes; il y introduisait

CHAPITRE IV

Comment une rencontre inattendue révèle à G. B. son vrai genre.

Je fis à cette époque la connaissance de deux maîtres d'armes : Merckx et Mayens, professeurs ès bottes secrètes, expéditeurs de seigneurs et maroufles vers le royaume de l'oubli, lesquels seigneurs et maroufles n'avaient commis que le simple crime de se trouver sur le chemin de ces pourfendeurs émérites. J'aimais leur entendre narrer leurs faits d'armes, et admirais leur superbe dédain pour l'existence d'autrui. Que de fois me suis-je attardé en leur compagnie, dans une fameuse taverne, retenu par leurs histoires de duels.

Pensez si la fréquentation de ces deux rebrousse-poils me donna envie de porter l'épée et surtout à m'en servir. Tudieu ! Je sentais naître en moi les plus bouillantes dispositions à crever la panse à quiconque me regarderait de travers. Aussi accueillai-je avec enthousiasme la proposition qu'ils me firent un soir, entre deux tournées d'hydromel et de dobbel-kuyt, de m'enseigner l'art de déblayer le monde des gens antipathiques et autres sires d'aigres trognes, par le seul aide d'une flamberge de Tolède.

Le coq annonçait le jour lorsque nous nous séparâmes et décidâmes des heures de leçons qu'ils donnaient en une clairière de la forêt de Soignes.

Or, un jour que nous nous y rendions, tout en devisant de sixtes et de quartes, assistâmes-nous à un spectacle fait pour toucher une âme d'artiste.

En plein bois, nous rencontrâmes deux femmes absolument nues, belles, jeunes et galbeuses assez pour faire sortir un mort de terre. Plusieurs êtres bizarres et de conformation étrange les accompagnaient.

Elles ne nous laissèrent pas longtemps dans cet état de surprise et nous apprirent qu'elles venaient de la grotte où Saint-Antoine s'était enfermé en compagnie d'un cochon et d'un vœu de chasteté. Le tenancier de l'Enfer les y avait envoyées avec l'ordre de détourner, par tous moyens voluptueux et lascifs, ce moine de ces devoirs de mortification. « Il allait, dirent-elles, succomber à la tentation de la chair, lorsque parut, au fond de la grotte, en caractères lumineux, l'offre, s'il résistait, de la décoration de l'Ordre de Léopold. La vanité l'emporta sur l'aiguillon de l'amour..... Quelle brute !! et nous nous en retournons, vierges comme devant..... »

Ce récit frappa mon imagination et, pris d'un désir subit de composer la Tentation de ce bon saint, je laissai là mes deux amis.....

Je ne crois pas qu'ils en firent autant des deux petites charmeuses.

aussi le « spectateur de bonne volonté » que l'on retrouve dans toutes les entreprises foraines, c'est-à-dire un employé de la ménagerie, spécialement désigné à cet effet, et représentant dans la distinction de ses allures, le parfait rastaquouère.

Ce particulier n'avait pu se trouver renfermé tous les soirs, pendant toute la durée de la représentation — cinquante-huit minutes —, avec la troublante Mme Huüt sans ressentir une violente passion à son égard, passion exacerbée par un décolletage savant, par en haut et par en bas, et par l'exiguité du fiacre qui rendait inévitable des rapprochements qui le faisaient frissonner jusqu'aux moelles.

Aussi pressait-il fort la charmante Australienne, lui faisant une cour en règle, la sollicitant effrontément de planter les cornes du cocuage sur le front du naïf dompteur, sans doute pour ajouter un nouvel animal à la ménagerie.

La chair est faible. Enveloppée, pendant cinquante-huit minutes, tous les soirs, des chaudes effluves d'une passion qu'elle sentait réelle, la belle dompteuse se sentait faiblir. Romanesque comme toutes les Anglo-Saxonnes, elle voulait néanmoins tomber romantiquement, et elle déclara à son Roméo qu'elle consentait à « céder à sa flamme », mais pendant la représentation, au milieu des rauquements des tigres et des rugissements des lions.

Le Roméo fut légèrement étonné de ces exigences, — eu égard au manque de confortabilité du fiacre, — mais, comme Guzman, il ne connaissait pas d'obstacles — il était Marollien — et Mme Huüt valait bien qu'il risquât l'aventure que la présence du mari, à deux pas, des fauves et du public, ne rendait que plus piquante. Artiste d'ailleurs, quoique rastoquouère, il se sentait capable de faire des prodiges dans ce cadre original.

Ce soir-là, Huüt remarqua que sa femme avait un maillot qu'il ne lui connaissait pas, un maillot admirable, qui ne faisait aucun pli et qui, mieux que tout autre, moulait sa jambe divine. Pendant un instant il faillit en oublier ses fauves; ce maillot l'étonnait, d'autant plus qu'il lui sembla recouvert d'un vague duvet blond qui s'allumait aux lueurs du gaz. Il fut vite ramené à l'ordre par un grognement de mauvaise augure de l'un des tigres du Bengale et introduisit dans le fiacre, avec les cérémonies d'usage, la jeune femme ainsi que le « spectateur de bonne volonté »

Entre nous, Mme Huüt n'avait pas de maillot du tout et il fallait que Huüt ne l'eût jamais bien regardée pour ne pas s'apercevoir de cette audacieuse simplification de son costume. Comme tous les maris — ou presque tous — il ignorait les réelles beautés de sa femme, dont il avait toujours respecté l'austère pudeur anglo-saxonne. Il y a des maris qui sont bêtes; les autres sont idiots. Cela fait une jolie collection d'imbéciles.

La belle dompteuse, à la grande stupéfaction du public, ferma résolument les rideaux du fiacre et..... la représentation commença.

Le boniment de Huüt eut son succès accoutumé; il lui sembla pourtant que les rires joyeux du public avaient cette fois un accent d'ironie qui l'inquiéta. D'où provenait cette nouvelle note? Le tuyau commençait-il à s'user? Tracassé par cette idée, il exécutait distraitement ses exercices habituels. Les lions et les tigres le regardaient du coin de l'œil, espérant que l'occasion, tant attendue, de goûter une tranche de dompteur, allait se présenter et Huüt fut obligé de cravacher à tour de bras le plus jeune de ses lions qui avait délicatement tenté de lui introduire une canine dans le mollet.

Décidément le public rigolait, et rigolait ferme. Les rires partaient comme des fusées, communicatifs, et les dames cachaient leurs visages rougissants derrière leurs éventails ou dans leurs mouchoirs. C'était inexplicable.

Tout à coup l'attention de Huüt fut attirée sur le fiacre — j'ai oublié de dire que les ressorts en étaient excellents — qui se balançait dans un mouvement rythmique uniformément accéléré. Le dompteur ouvrit des yeux énormes et, stupéfié, considéra un instant, abruti, le fiacre, hermétiquement clos, sans comprendre la raison de cet extraordinaire changement de ses habitudes.

Tout à coup la lumière se fit dans son intelligence épaisse. D'un mouvement violent, il ouvrit la portière rouge et d'un geste violent jeta ses fauves sur la voiture : Pille! hurla-t-il.

Les fauves se pourléchèrent les babines; les tigres poussèrent des rauquements de tigre et les lions des rugissements de lions et, réunis en une seule masse, ils allaient se précipiter sur la voiture, lorsque le plus vieux lion de la ménagerie — il avait déjà la crinière poivre et sel — se précipita entre la portière et le groupe des animaux.

— Ce fiacre, dit-il, est l'animal le plus féroce de la ménagerie. Il a déja écrasé trois personnes, dont un Japonais. N'affrontons pas la fureur de cet engin redoutable.

Les fauves s'arrêtèrent — comme un seul homme — et la portière se referma.

RHAMSÈS II.

Illustrations pour la lettre d'onze Karel au peintre de Lalaing. (*Suite.*)

(*Voir nos deux précédents numéros*).

Travaux publics. Eaux. - Gaz. - Égouts. Protection des arts.

Mais non content d'assurer à la cité des voies commodes, de fournir l'*eau* et la *lumière*, de porter au loin les détritus corrompus, le pouvoir communal veille encore avec un soin jaloux à la conservation des monuments légués par nos ancêtres (1), il en crée de nouveaux (2), il demande à l'art de les embellir (3) . . . . . .

(*La fin au prochain numéro.*)

BRUXELLES S'AMUSE

« Le jet des confetti dans les établissements publics ayant donné lieu à des plaintes nombreuses (!) et provoqué des désordres (! ! ! ! !), le bourgmestre vient de publier un arrêté interdisant de jeter des confetti et autres projectiles dans les établissements publics le jour de la Mi-Carême. Les contrevenants seront passibles de peines de simple police » (pourquoi pas la guillotine).

Finie la joie de cet envolement de petits papiers multicolores soulevés par le tourbillonnement des danses et qui mouchetaient si joliment nos tristes habits noirs. Finie la gaîté des batailles courtoises qui donnaient tant d'animation à nos cafés si mornes d'habitude. Fini aussi, le carnaval agonisant à Bruxelles et qui, grâce aux confetti, avait repris quelque vie; car nul doute que l'an prochain il soit aussi interdit d'en lancer dans les rues.

Saint Michel, patron vénéré de Bruxelles en Brabant, quand donc serons-nous débarrassés de notre trop provincial bourgmestre? J.B.

(1) L'église Sainte-Catherine, le temple des Augustins, et parmi les monuments plus récents le Théâtre de la Bourse et l'Éden-Théâtre, trop joyeux pour nos édiles.

(2) L'usine d'électricité, remarquable par son élégance.

(3) L'escalier de l'hôtel de ville !!!

Vadrouillana

Il y a cette semaine, à la 4me batterie, élection d'un brigadier en remplacement de l' « Homme-cochon », démissionnaire.

***

« Jantje » a complètement lâché Bruxelles, il ne s'amuse plus qu'à Lille. Que peut-il bien y faire? Hum!

***

Le baron dont j'ai raconté la mésaventure samedi passé, vient d'acheter un énorme chien de berger qu'il fera sauter à la gorge de ceux qui l'en... nuyront. Ce sont ses propres paroles.

« Majarin », prends garde à *toi*.

***

« Bidh-pacha » s'occupe de plantation de lapins, à Heyst, en compagnie de « l'Ecosse »

***

« Botte » entra au Central en chantonnant. Ce qu'entendant « Lieutenant » lui proposa de chanter pour une œuvre de charité quelconque. Edouard accepta à condition que chacun donnerait cent sous. Les autres dirent oui et « Botte » le premier y alla de sa *thune* dans le plateau. « Lieutenant » la prit et fit semblant de la mettre en poche en disant : « Ça fait cinq »; puis, passant la pièce au camarade suivant, il fit signe, l'autre le remit dans le plateau et le même jeu de recommencer jusqu'à ce que le tour fut complet. Alors « Lieutenant » se levant : « Messieurs, je suis tellement heureux de votre généreux élan de charité que je mets, moi, en surplus, cent sous à boire entre nous. Et l'on but les cinq francs de cette bonne poire de « Botte ».

Inutile de dire que l'œuvre de charité n'a pas eu bezef.

***

La marine n'est plus admise au Pôle Nord, à cause de l' « Amiral » qu'on a été forcé d'expulser, malgré et à cause de tout le champagne ingurgité.

***

L'Aède tempétueux s'est enfin résolu à la sincérité, lui aussi.

Le jour de la Mi-Carême il s'est promené partout, arborant d'ostensibles plumes de paon!

***

Quand le « Fondeur » rentre chez lui les coqs chantent.

***

Mercredi, jour de bourse, Mârie a bu du champagne avec le monsieur qui a mis une poule dans la lanterne, chaussée de Wavre.

***

Depuis que « Boter-Koek » a trouvé sa charmante petite amie, il ne va plus prendre son verre à l'Old Tom d'Ixelles. Il avait cru remarquer que tout le cercle des Koyons faisait de la prunelle à sa belle. Depuis il fait son café à l'Horloge. Mais il n'a pas vu que le « Jeune dessinateur », l'ami du docteur, a déjà croqué sa belle de face, de profil, de dos, de trois quarts, de quart, etc., en attendant mieux.

« Boter-Koek » mon ami, à votre place j'irais me promener en ville.

***

« Rotterdam » vient d'ajouter à son nom patronymique celui de Trublot. Un arrêté royal récent l'y autorise, vu ses goûts ancillaires.

***

Désespéré de l'abandon de « Coco », « Loques » avait loué un appartement à Molenbeek, pour fuir la commune qui vit ses amours heureuses. Mais une force mystérieuse le faisant aller déjeuner tous les jours à Ixelles, il s'est résolu à réhabiter cette commune.

A bientôt la 10e année.

MÉPHISTO.

PETITES CORRESPONDANCES

Tony. — Attendez-moi, je vais prévenir ma mère.

—

Colibri. — De laquelle des deux sœurs est-ce le tour cette semaine?

—

Josette. — Au Pôle Nord, mardi.

—

Vidame P. d. C. — Rentrez plus tôt quand vous sortirez encore « Flemme ».

—

Un méfiant. — Essayez. Moi, je n'en sais rien.

—

Vidame Spons. — Prière donner adresse du tapissier qui a arrangé vastes appartements.

THÉATRES

Alhambra. — Le bal de la Mi-Carême, à l'Alhambra, dépassera encore en éclat le succès des précédentes fêtes de nuit. Les organisateurs ont juré de faire défiler sous nos yeux toutes les attractions des centres de récréation parisiens les plus en vogue. Après le Moulin-Rouge, le Casino de Paris, avec son premier quadrille excentrique de l'époque, sous la direction de Rayon d'or, la danseuse incomparable, et de Grille d'Egout, la créatrice du genre, avec le concours de Fauvette et de Môme Fromage, cette dernière un véritable clown, désopilant au possible. La fête s'appellera, comme au Casino de Paris, la Redoute des nez; chaque cavalier recevra, en entrant, un faux-nez; il y en aura de toutes les formes, de toutes les dimensions et de toutes les couleurs, et l'effet de cet ensemble, qui a eu dernièrement à Paris un succès fou, est tout ce qu'on peut rêver de plus cocasse.

Le prix d'entrée ne sera pas augmenté, mais, à la demande du public désireux d'assister aux ébats chorigraphiques des « Gloires » du Casino de Paris, les fauteuils de balcon seront mis en location au prix de deux francs.

Le quadrille dansera : à 11 1/2 h., La Petite Mariée; à 12 1/2 h., Les demoiselles en pension; à 2 h. (changement de costumes), La Carmago.

—

Bouffes du Nord. — Le théâtre des Bouffes du Nord (ancienne Renaissance) va prochainement rouvrir ses portes, exploité par une *association artistique* à la tête de laquelle nous retrouvons, comme administrateur délégué, M. A. Dutertre, le comédien bien connu. L'ouverture aura lieu le samedi, 10 mars prochain, avec : *Devant l'ennemi*, le beau drame militaire de M. P. Charton.

Parmi les artistes sociétaires nous reverrons : Messieurs Julien Deschamps, Dupont, Andrieux, Hangys, Roman; Mesdames Blamville. Singellée, Th., et M. Pelcot.

Le prix des places, réduit le plus possible, est fixé comme suit : baignoires, 1,50; fauteuils, 1,00; parquet, 0,75; promenoir, 0,50. La location se fera sans augmentation de prix, et il sera accordé, en outre, des billets de série, avec réduction de prix, pour les familles, sociétés et ligues ouvrières.

—

Musée Castan. — Les Milna's plaisent de jour en jour davantage au public et la salle du Musée ne désemplit pas aux représentations de ces artistes incomparables. Les expériences de transmission de la pensée sont ce que l'on a vu de plus extraordinaire en ce genre : la transmission s'opère avec une instantanéité prodigieuse et le sujet se prête aux plus déconcertantes fantaisies du public, sans pouvoir jamais être mise en défaut. Ce spectacle vraiment extraordinaire laisse loin, derrière lui, tout ce qui a été donné jusqu'à ce jour.

—

Pôle Nord. — La direction du Pôle Nord vient d'engager, pour débuter au premier jour, le célèbre patineur norwégien Paulsen qui détient le titre de champion du monde.

Samedi. — Carnaval sur la glace.

Dimanche. — Cinquième bal masqué, paré et travesti. — Fête villageoise. — L'un des *clous* de ce bal, le dernier de la saison, sera la mise en loterie d'une *voiture attelée*. Chaque dame recevra, à l'entrée, un billet de participation à cette tombola originale.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *L'Attaque du Moulin.*

PARC (8 h.). — *M. Camille; La Cagnotte.*

GALERIES (8 h.). — *Sainte-Freya.*

MOLIÈRE (8 h.) — *Les Rantzau.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8 h.). — *Une Dette de Jeu; l'Héroïque Le Cardinois.*

ALCAZAR (8 h.). — Paulus. Mévisto. La troupe de Ba-Ta-Clan.

SCALA (8 h.). — Spectacle-concert. *L'Attaque du Meuleke.*

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Patinage sur vraie glace. — Tir. — Concert. — Attractions. — De 9 1/2 h. à midi, de 2 à 6 heures et de 8 heures à minuit.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE QUATRIÈME

Le coup de foudre.

— Je t'aime, s'écria-t-il aussitôt après avoir découvert une adorable tête de jeune fille, dont les yeux, d'un bleu mourant, s'illuminèrent d'un rayon de céleste joie.

— Moi aussi, répondit-elle pudiquement, et je me jetterais dans tes bras si cet affreux sac me laissait la liberté de mes mouvements.

— Qu'à cela ne tienne, répondit-il, je m'en vais te débarrasser de cet importun vêtement.

— Non, laisse, ami, reprit-elle en baissant les yeux, laisse-moi cet abri qui protège ma pudeur. Le costume réel que je porte à l'intérieur de ce sac est réellement trop succinct pour que j'ose m'exposer à tes yeux dans cet attirail, qui pourrait blesser la pureté de tes sentiments à mon égard.

— O ange. Je te comprends et je respecte tes scrupules. Mais ça va te gêner pour marcher.

— Tu me porteras, mon bien-aimé.

D'un bras puissant, il la jeta sur son épaule, saisit son épée entre les dents et se disposa à quitter l'étroit théâtre où avaient commencé leurs amours; un seul chemin lui était ouvert : la glissante barre de fer, perpendiculaire et polie, sur laquelle, deux fois déjà dans cette soirée fertile en incidents, il s'était aventuré dans des états d'esprit différents.

De rechef il prit ce chemin dangereux et il se retrouva bientôt dans la petite salle hexagonale où les familiers de la sainte Inquisition, dans leur fureur sanguinaire, avaient voulu lui faire insérer un fer homicide dans le sein de la charmante tête qui émergeait du sac.

— Enfin, soupira-t-il en y pénétrant.

— Oui, enfin, lui répondit, avec un ricanement de défi, une voix fauve comme celle du jaguar de la pampa argentine. Vous aviez compté sans moi, paraît-il, mon jeune seigneur. A nous deux!

— Par les trippes de Belzébuth, hurla le chevalier, je ne les ai donc pas tués tous.

— Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là, riposta son interlocuteur, qui n'était autre que le chef des inquisiteurs : celui dont la robe était plus rouge et la cagoule plus verte que celles de ceux, qui, fracassés, se profilaient sur le pavé de la Grand' Place.

Les deux adversaires se mesuraient du regard. Si les éclairs de leurs yeux eussent été ceux de la foudre, ils se fussent déjà, tant ils en avaient échangé dans ces courts moments, foudroyés mille fois.

— Êtes-vous gentilhomme? demanda de Crabesac.

— Je le suis, répondit l'inconnu.

— Alors, jetez ces poignards, qui sont l'arme du bravo et du bandit des Abbruzzes. L'épée seule est digne d'un gentilhomme. Et j'ai la mienne.

— Pardon, la mienne, fit l'inquisiteur. Vous avez la mémoire courte, chevalier.

— Vous avez raison. C'est la vôtre.

— Alors, rendez-la moi.

— Permettez. Si je vous la rendais, je n'en aurais plus. Il me paraît assez difficile de nous battre avec une seule épée.

— C'est assez juste. Comment faire?

— Allez en chercher une, je vous attendrai, prononça noblement de Crabesac.

— Votre parole.

— Ma parole d'honneur. Et ce sera un combat à mort.

L'inquisiteur fixa un regard pénétrant sur le visage du chevalier qui respirait la résolution. Il fit un geste de résignation, souleva une trappe et disparut.

— Sauvons-nous, maintenant, fit de Crabesac, il nous a montré le chemin.

— Mais, dit la jeune fille. Et ta parole, mon bien-aimé, l'as-tu déjà oubliée?

— Pas du tout. Je lui ai promis de l'attendre, mais je n'ai pas dit où. Je l'attendrai en me promenant; à lui de me retrouver.

— Ça se fait?

— Constammeng dang le Midi.

— Ah! Je vois que j'ai bien placé mon affection. Je t'aime, ô mon bien-aimé, et je me jetterais dans tes bras...

— Si cet affreux sac te laissait la liberté de tes mouvements. Je sais cela. Mais, auparavant, allons-nous-en. Cet endroit, exposé à tous les vents, est malsain et de nature à provoquer des rhumatismes.

— O noble intelligence!

— Merci. A propos, comment t'appelles-tu?

La suite au prochain numéro.

(*) Reproduction réservée.

Paysanne préparant le four à pain

N° 10. - 2e ANNÉE — Dimanche 11 mars 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

FÊTES PATRIOTIQUES

Illustrations pour la lettre pastorale du mayeur Buls au peintre de Lalaing.

Suite et fin. Voir texte à la 6e page

Il manque quatre colonnes

Depuis qu'hebdomadairement, dans ce journal, je traîne le boulet de l'inexorable nouvelle, l'imprimeur accompagne les épreuves — cruelles épreuves — qu'il a la bienveillance de soumettre aux correcteur du *Diable-au-Corps* — catiguant ridendo — d'un billet dont l'invariable rédaction, si elle n'altère pas l'aimable philosophie de notre culinaire directeur Charles Vos — c'est la seule chose chez lui qui ne soit jamais altérée — n'en plonge pas moins le rédacteur-en-chef — être mystérieux et sauvage (1) — dans un désespoir que l'alcool hollandais ne parvient pas toujours à dissiper.

Quatre colonnes! Te figures-tu, public, ce que cela représente d'efforts — au pluriel — intellectuels Les anciens — assurent les auteurs — ne sont jamais arrivés que jusqu'à trois : la Trajane et les deux d'Hercule, car c'est à tort que des compilateurs de basse extraction donnent le nom de colonne à l'aiguille de Cléopâtre, celle avec laquelle elle se complaisait à coudre les péplums Loïe-Fuller que Marc-Antoine — le cochon — avait coutume de dédraper.

Quatre colonnes! Où diable, imprimeur féroce! veux-tu que je les trouve? — Cette question exclamative signifie naturellement que j'ai sous la main de quoi les remplir. Quand un écrivain — ou se disant tel — s'écrie : Où vais-je trouver de quoi compléter mon journal? C'est dans le seul but d'épater son public et de lui faire croire que cette opération présente autant de difficultés que le maniement d'un mata-fuegos. Je dénonce ce truc canaille pour fermer un robinet ouvert depuis trop longtemps.

Vous avez pu remarquer, en jetant parfois un négligent regard sur les etalages de libraires, que Napoléon — le grand — est fort à la mode. C'est à qui publiera des mémoires sur ce souvenir, décédé depuis un certain temps, il est bon de le rappeler quelquefois. On nous a montré le Napoléon militaire, le Napoléon amoureux, le Napoléon administrateur, le Napoléon gastronome, des Napoléons de toute espèce, sauf celui de vingt francs que je regrette de ne pouvoir considérer plus souvent.

Il était réservé à M. de Feredrupt d'Esternay de nous présenter le Napoléon jocrisse, dans un ouvrage qui vient de voir le jour à Paris — en France — sous le titre de *Napoléon inconnu*. — J'te crois — qui est « achevé d'imprimer » chez Dubois, à Moulins, et édité par Brossart. Livrons à la vindicte publique les complices du crime avec leur auteur.

Je me fous absolument de Napoléon, auquel je préfère de beaucoup George Auriol ou Alphonse Allais — tous les goûts sont dans la nature — mais j'aime à supposer qu'il n'était pas tout à fait aussi idiot que tend à le faire supposer l'extraordinaire ouvrage de M. de Feredrupt d'Esternay. Le fils du sous-valet de chambre du grand homme qui lui a procuré ses « précieux documents » lui a tout simplement volé son argent.

Certaines des pensées prêtées à l'Empereur — il ne les rendra pas — confinent à la plus énorme bouffonnerie, telle le :

« — Jugurtha fut l'Abd-el-Kader des guerres romaines en Afrique ».

Je ne ferai pas l'injure à mes lecteurs de rapprocher des dates qui prouvent que si Napoléon a pu connaître Abd-el-Kader, il lui a été de toute impossibilité d'entendre parler de Jugurtha, dont il a été fait mention pour la première fois dans un ouvrage d'un nommé Tite-Live, dont la prime traduction a été faite en 1844 par Amédée Lynen.

Il me suffira de faire remarquer qu'aucune comparaison ne peut être faite entre Jugurtha, qui opérait en Tunisie, et Abd-el-Kader qui manœuvrait sur les frontières du Maroc. M. de Feredrupt d'Esternay, ne trouvant pas les documents du sous-valet de chambre suffisants, s'est permis, par dessus le marché, de retaper des mots d'une solennelle antiquité pour les attribuer à Napoléon. L'adaptation du mot d'Archimède est tout bonnement exquise. Je cite textuellement :

« La balistique — on le sait — fut toujours une des principales préoccupations de l'Empereur qui était avant tout un général d'artillerie. Les riches gisements de l'île d'Elbe avaient depuis longtemps *attiré son attention*, aussi, à peine y avait-il arboré le drapeau aux trois abcilles qu'il frappa le sol du pied en s'écriant : Dire qu'il y a ici assez de fer pour forger le canon qui lancerait la terre dans l'éternité! »

Sans m'arrêter au style de portière dans lequel est rédigé cette idiote adaptation, je crois devoir observer au délicieux de Feredrupt que, précisément parce qu'il était un artilleur d'un certain mérite, Napoléon ne pouvait ignorer que depuis longtemps les canons ne sont plus forgés, mais coulés dans les célèbres usines de Krupp, du Creuzot, de Cockerill, etc.

Les anecdotes galantes fourmillent dans le *Napoléon inconnu*. Elles montrent l'Empereur sous un aspect nouveau, toujours arrêté par un obstacle ridicule au moment de « subjuguer la beauté », comme on disait en 1810. Nombreuses sont les mésaventures amoureuses de Napoléon, constamment victime d'accidents cocasses à l'instant psychologique. Une de ces anecdotes suffira pour faire juger du ton du livre :

« Napoléon avait les cuisses molles et flasques, *comme du saucisson de foie* (*sic*), et une des ses coquetteries était de porter des culottes de peau très justes, qui, les lui serrant, leur prêtaient une élasticité factice. C'était chez lui une habitude constante que de revêtir une culotte de peau lorsqu'il avait un rendez-vous amoureux dans la soirée. Il avait la faiblesse de croire que la vue d'une cuisse puissamment moulée était l'apéritif de l'amour.

» Il poursuivait depuis longtemps de ses assiduités Me de K.., qui consentit enfin à couronner sa flamme et à se laisser conduire au palais. En apprenant cet heureux résultat de ses négociations, Napoléon revêtit sa plus belle culotte avec laquelle il eût fantaisie de passer, aux flambeaux, la revue du bataillon de grenadiers de garde ce jour-là au palais.

» Malheureusement, il pleuvait ; l'Empereur n'avait pas son manteau et la pluie lui colla hermétiquement la culotte sur les jambes.

» Sur ces entrefaites, B..., vint lui apprendre que Me de K..., l'attendait. La belle fit de façons et prétendit se défaire dans le cabinet de travail de Napoléon, tandis que lui-même se dévêtait dans la chambre à coucher contiguë.

» Son valet de chambre s'étant éloigné, par discrétion, l'Empereur tenta de se déshabiller lui-même. La culotte étant absolument adhérente aux cuisses, il criait et sacrait :

» Sacré peau! S. N. de D. de sacré peau! Sale peau!

» Me de K..., s'imaginant que ces épithètes lui étaient adressées, s'en formalisa, ragraffa sa robe, et Napoléon trouva la pie enlevée ».

Comme on le voit, le livre est digne d'un sous-valet de chambre, et M. de Feredrupt — historien tout aussi inconnu jusqu'ici que son Napoléon — ne l'a pas illustré d'un style bien transcendant. Ce n'est pas lui qui fera oublier Tallemant-des-Réaux qu'il se vante de ne pas vouloir imiter.

Rhamsès II.

(1) Visible de temps en temps, 12, rue aux Choux.

Fatalité

Il y avait une fois un monsieur qui détestait la chaleur. Il faisait toujours, toujours le tour de la terre pour jouir d'un hiver perpétuel.

Il y avait aussi une dame qui détestait le froid. Elle faisait toujours, toujours le tour de la terre pour jouir d'un printemps perpétuel.

Leur itinéraire, immuable, se croisait en un point, précisément à l'équinoxe du printemps. Et ce point était une chambre d'hôtel, une chambre à deux lits.

Un jour il se produisit une catastrophe. L'hôtelier avait oté un des deux lits et le monsieur et la dame couchèrent dans le même lit — à l'équinoxe du printemps.

L'année suivante, le monsieur rencontra la dame dans la même chambre, dans le même lit, et elle lui confia qu'elle avait un bébé âgé exactement de trois mois et né — fait singulier — précisément au solstice d'hiver.

L'année suivante, le monsieur rencontra de nouveau la dame dans la même chambre, dans le même lit, et elle lui confia qu'elle avait deux bébés, âgés exactement l'un de quinze mois, l'autre de trois mois, et nés, fait singulier, précisément à deux solstices d'hiver consécutifs.

Et ça dura ainsi quarante-quatre ans. La dame avait quarante-quatre bébés, dont plusieurs adultes, tous nés au solstice d'hiver.

La quarante-cinquième année, le monsieur ne vint pas, parce qu'il était mort.

Et la dame dit : c'est bien heureux, parce que ça commençait à m'embêter.

Durand.

Notre ami et collaborateur, George Auriol, le délicat humoriste, vient de faire paraître, chez l'éditeur E Flammarion (Paris, 26, r. Racine) un nouveau volume de ses étourdissantes fantaisies sous ce titre délicieux : **En revenant de Pontoise.**

Nos lectrices nous sauront gré d'en détacher à leur intention la nouvelle suivante :

Vive la Russie!

Vous auriez tort de vous figurer que tous les Russes parlent couramment le français. C'est une affreuse blague.

De deux choses l'une : ou les gens qui vous ont dit cela n'ont jamais mis les pieds en Russie, — ou bien ils se sont scandaleusement payé votre tête.

Moi qui ai pêché l'esturgeon pendant quatre ans sur le Volga, — quatre ans, ce n'est pas un jour, ça! — je puis vous affirmer que sur cent Russes il n'y en a pas trois qui soient fichus de

s'exprimer un peu proprement dans la langue du vieux La Fontaine.

A part le tzar, le grand-duc Alexis et quelques autres personnages de marque, personne n'y entend rien..

Bojé n'a pas voulu, — Bojé soit béni!

Bojé, dans sa sagesse éternelle, a dit au peuple russe: « Ceux d'entre vous qui parleront correctement le français seront aussi rares que les étoiles filantes au mois de janvier. »

Que le saint nom de Bojé soit à jamais béni!

Car rien de plus terrible au monde que le Russe qui sait le français sur le bout du doigt. Rien!

J'en ai connu quelques-uns à Paris, charmants, très bien élevés, hommes de cœur, tout ce que vous voudrez, mais si rasants qu'on ne saurait le dire.

Si, au besoin, ou pourrait le dire, mais ce ne serait pas convenable: il y a des mots qui répugnent à la plume d'un vrai gentleman.

Le Russe qui parle le français est ordinairement un gaillard de forte encolure. Il n'a généralement pas moins de 1 m. 80 de haut sur 75 c. de large. Il n'est pas fragile.

Les pieds sont vastes et il a du poil sur les mains.

Il est blond, coiffé à la Bressant. Sa figure est large, ses pommettes saillantes, son nez camard.

Sa barbe est taillée en carré, il a de tout petits yeux gris.

Quand il parle, on est surpris qu'un gaillard de cette dimension ait une voix aussi douce, aussi fluette, aussi carressante, aussi musicale même.

Quand il ne parle pas, il mange; quand il ne mange pas, il fume des cigarettes qui sentent le crottin de cheval,et quand il a fini, il recommence à parler.

Il parle de sa voix douce, et voici ce qu'il dit:

— En Russie, tous les ans, au mois de janvier, nous avons le baptême des eaux; on fait, dans la glace de la Néva, un grand trou en forme de croix, et le tzar vient lui-même bénir les eaux.... et ce qu'il y a de curieux, c'est que les fanatiques se précipitent quelquefois dans cette eau glacée...

Il dit encore:

— A Moscou, nous avons plus de cent églises; à Moscou, nous mangeons plus de mille kilos de caviar par jour....

Ou bien:

— A Pétersbourg, lorsque le tzar sort de chez lui, le premier jour de l'an, il embrasse le factionnaire sur la bouche, et le factionnaire lui dit: Bonjour, petit père...

Lorsqu'il a raconté une dizaine d'anecdotes dans ce genre, le Russo-franc fume un peu de crottin de cheval et fait une petite collation; puis il recommence à conter et toujours ses histoires commencent par ces mots: A Moscou, à Pétersbourg, en Russie, et ces mots sont prononcés d'une façon si douce qu'on en est tout de suite troublé.

Mais, hélas! on se lasse de tout. Lorsqu'on sait exactement le nombre des églises qui ornent Moscou, quand on sait la date de la grande revue que passe le tzar, quand on connaît la façon de préparer convenablement une tartine de caviar, et quand on connaît jusqu'aux moindres canons du Kremlin, on finit par trouver fade la fumée du crottin de cheval, et insipide la voix douce du bon Russe.

Mais le bon Russe ne veut rien savoir; toujours plus doux, toujours plus aimable, il se colle à vous comme une sangsue; il vous suit partout, s'intéresse à vos moindres gestes, vous tient compagnie jusqu'à deux heures du matin, et va vous réveiller le lendemain, histoire de prendre le thé avec vous, et il dit:

— En Russie, nous faisons le thé dans des samowars ..

Oh! Bojé! grand et puissant Bojé, sauve le tzar, mais garde-nous à jamais du Russe qui sait le français.

* * *

Mais les Russes qui ne savent pas le français, voilà des gens exquis!

Délicieux! délicieux!

Autant le Russe qui parle notre langue est insipide, autant le Russe qui ne sait pas dire « papa » est amusant.

. Dernièrement, j'ai été introduit dans une famille russe. Le père, deux fils, (1 m. 80×0 m. 75); la mère, et deux charmantes jeunes filles avec de très longues nattes blondes. Figures un peu inquiétantes, mais si jolies...

Et puis, aussi, une petite servante drôle comme tout, avec des tabliers brodés de rouges et de bleu — comme les chemises de nuit, vous savez...

Ils savaient environ vingt mots de français à eux tous. C'était très drôle!

Après le dîner, — fort bon dîner, ma foi! — on apporte le fameux samowar, les cigarettes en crottin de cheval, du kümmel et des cartes.

— Spolsky! me dit le chef de la famille, vous jouer spolsky?

— Oui! oui! partie de spolsky! oui!

Alors voilà les jeunes filles qui battent des mains en criant: Spolsky! spolsky! et les grands garçons qui répètent : Spolsky!

On apporte les cartes.

Le père distribue six cartes à chacun, et en avant!

Je ne connaissais pas le jeu, mais je jouais tout de même! Au hasard, je jetais mes as, mes carreaux, mes rois...

Chose singulière, personne ne paraissait trouver que je jouais mal.

Mes hôtes eux aussi, semblaient jouer au hasard. Seulement, de temps en temps, l'un d'eux poussait un cri:

Ho! ho! ha! et tout en riant il ramassait l'argent de ses voisins.

Alors on remettait d'autre argent sur le tapis, et l'on recommençait.

Au bout de quelques minutes un nouveau cri:

— Ho! ho! ha!

Et tout l'argent était de nouveau raflé.

Cela dura environ une heure.

A la fin, comme c'était tantôt le père, tantôt les fils ou les filles qui gagnaient, je me dis: « Puisque ce jeu est si simple, pourquoi ne gagnerais-je pas, moi aussi, ? Essayons ! » Alors, comme je venais de jeter le neuf de carreau, je poussai un triomphal Ho! ho! ha! et rapidement je m'adjugeai la monnaie.

Sans doute j'avais réellement gagné, car nul ne songea à me chercher querelle. — Quel drôle de jeu, hein?

Je renouvelai l'expérience cinq autres fois.

— Ho! ho! ha ! A moi la galette! et l'on me laissa faire tranquillement.

A la fin de la soirée, j'avais 49 francs de bénéfice.

Après cela, vraiment, il faudrait être un rude sale type pour ne pas lever son chapeau en l'air et pour ne pas crier par trois fois: Vive la Russie!

GEORGE AURIOL.

Le Peigne ébréché

Vous n'a pas connu John Kipper? Non? Parole d'honneur, pas? Ah bien, ça est drolle, à cause que ce John Kipper, ma matante a l'a eu très boucoup longtemps dans son mizon pour faire de courses, faire blinquer les bottes, nettoyer les blaftures, conduire le menneke chez les Chics et la sa masœur chez les Masœurkes, parce que ma matante, que le bon Dieu il a son âme, ça était la plus grande rosse de bigote que t'a jamais vue dans votre sale garde civique de vie John, enfin, il faisiont toute la travaille d'un domstique dans ma matante son mizon, mais ça était quamême pas un domstique

C'était un nègre.

Pas un du Congo, savez-vous, ça pas. D'abord, il était blanche comme vous et moi, 'xepté que toi tu es rouge comme un n'homard à cause que tu es tous les soirs saoul comme toute la porte de Cologne, comme on dit. Ensuitre il était né à Cracovie et il avait un sale nom en ki, pas Voici c' qu'y, mais quette chose dedans ce geare, mais on l'avait appelé John Kipper, à cause qu'on l'avait ramassé à moitié crevé de faim et qu'il disiont comme ça tout le temps :

— Ayez pittiè d'un pauvre homme qu'il a faie John Kipper depuis huite jours!

Mais pourquoi, tu vas me dire, puisque ça ètait pas un nègre, tu dis que ça ètait un? Voici :

Mon mononque, que la Sainte-Vierge il a son âme, que ça étiont le plus grand Jean Foutre qu'il a eue dessous la culotte des cieux, comme on dit, même qu'il a m'a fait la crasse d'avoir sept enfants pour pas qu'on hérite de son fortune, mais il a été bien punie, il est mouru un jour avant qu'il aurait pu avoir la croix de garde-civique pour trente-cinq ans de grade de simple bleue, — ah bien, mon mononque, un vraie zwanzeur dedans le geare du vidame Spons, y disiont toujours de John Kipper: Mon nègre par-ci, mon nègre par-là, mon vi nègre, egcètera.

Ce John Kipper y l'auriont encore s'y n'étiont pas morus tous les deux, à cause qu'y l'aimiont boucoup, malgré que ça était bien le plus bête parteculier que j'ai jamais rencontré, les personnes persentes exceptées.

Figure-vous qu'une fois ma matante a dit comme ça :

— John, tu vois cette peigne, est-ce pas? Ah bien, y manque deux dents après.

— Ça on peut arranger, qui dit John.

— Alorsse, fais le vite faire, que ma matante y dit.

— Bien, Madame, que John y dit, et y part comme une flèche sans se presser.

Quatre heures après y revient de retour avec la peigne et un n'eulle bleue :

— Ah bien, qu'est-ce que ça est maittenant? que ma matante y demande.

— Ça est, que John y dit, que j'aie été avec vote sale peigne, pour faire remette les deux dents qu'il manque après, et que j'ai attrapé un attout maître.

— Och erme, que ma matante y dit, et de qui ça donc pour une fois?

— Ah bien, de Jekoum Pourkan, le dentiste de la rue de Bodeghem-Straat!...

LETOCHÈS.

CHAPITRE V.

Nous retrouvons dans le copie de lettres de G. B. la lettre suivante, qu'il adressa à son oncle Jordaens, et qui dépeint bien ce digne et noble caractère d'artiste. (*Note de l'auteur.*)

Mon gros Oncle,

La Tentation de Saint-Antoine, que vous avez vue esquissée chez moi, lors de votre dernière visite, m'a valu, je puis vous le dire, un réel succès. Mes amis artistes sont unanimes à dire qu'un fiévreux ne peut pas faire de rêves plus bizarres, et ne comprennent point comment ce Saint n'en a point été troublé. Tous avouent que, plutôt que de subir une telle torture d'esprit, ils se seraient jetés dans les bras de la première femme venue.

Or, figurez-vous qu'à la suite de l'exposition de ce tableau, je reçus la visite de la Fortune, sous la forme d'un gros et ample patron de brasserie. Il m'offrit, pour l'achat de ma composition, un prix énorme, à condition de pouvoir la reproduire en autant d'exemplaires qu'il lui plaisait, en ajoutant tout simplement, disait-il, les noms de ses différentes bières sur chacun des pots défilant à l'avant-plan du tableau.

En entendant cela, je me suis redressé de toute ma hauteur, et lui ai dit :

Hors d'ici ! vil commerçant ! plutôt crever que prostituer mon art en l'employant à faire de la réclame à vos poisons.

Il était à peine sorti, que mon ami Courtens, le Termondois, entrait. Voyant ma pâleur, il m'en demanda la cause, et, la lui ayant expliquée, il répondit, me frappant sur l'épaule :

— Gij hebt, G. v. doume gelijk !

Illustrations pour la lettre d'onze Karel au peintre de Lalaing. (*Suite et fin.*)

(*Voir nos trois précédents numéros*).

Fêtes patriotiques. ..... et, continuant les fastueuses et patriotiques traditions du passé, *il célèbre par des fêtes pompeuses les grands événements de la patrie* (*).

(*) A remarquer le faste et la pompe du pèlerinage des survivants des combats de 1830 à la place des Martyrs.

La pipe turque

Quand j'étaisconsul de Bolivie à Constantinople — qui n'a pas été consul de Bolivie à Contantinople! — j'éprouvais le vif désir de visiter une maison vieille-turque. Les jeunes-turcs sont trop fin-de-siècle.

Je fis la connaissance d'un vieux-turc — n'oubliez pas le trait-d'union, S. V. P. — et, savamment je l'amenai, par une pente insensible — 0.00001 par mètre de conversation — à me dire familièrement :

— Venez donc fumer une pipe chez moi.

Non, c'était tordant. Figurez-vous que le réservoir du narghiléh dont le vieux-turc m'offrait le bout d'ambre enrichi de pierres précieuses — c'est joli, mais ça vous abîme les lèvres — était un ancien clysopompe.

Le vieux-turc me regardait fumer d'un air bienveillant sans paraître se douter que je me payais sa têt .

La pipe terminée, il me dit avec un fin sourire.

— Je lis, jeune giaour, dans tes yeux un rire inté ieur. Tu te fous du vieux-turc assez loufoque pour avoir fait d'un clysole réservoir d'un narghiléh. Apprends que je n'ignore pas ce que c'est qu'un clyso et que celui-ci a beaucoup servi et sert encore journellement d'irrigateur à tout mon harem.

— ???

— J'éprouve une satisfaction intime à l'offrir à de nobles étrangers.

— ???

— Mais j'ai soin d'en changer le bout, à cause des aspérités des pierres précieuses.

DURAND.

Au Bois

Sans doute sous l'impression très pénible que m'a causé la mort de ta chère Aglaée, mon pauvre Pierre, j'en suis réduit à te faire un peu de peine, ma prose, va, sera triste et la mélancolie me sied mieux encore, en cette circonstance, que moi-même j'ai le cœur meurtri.

Te souviens-tu du sauvage amour que je vouais à Laure, jamais je ne la quittais, je vivais pour elle et par elle. Ce fut là ma perte, coquette elle m'enivrait de ses parfums, puis, brusquement, comme lasse de mes caresses, elle me quittait, fuyant notre paisible intérieur pour courir à de nouveaux plaisirs. Le cœur ulcéré, l'âme morte maintenant, je me suis hier promené au Bois et j'y ai revu Laure en splendide équipage. Je ne lui en veux certes pas à cette fille, c'est là son métier, mais se voir ainsi méprisé après avoir donné le meilleur de soi. On appelle cela une trahison, et, ma foi, je suis revenu les larmes aux yeux, pleurant comme un enfant. Ah, pardonnes-moi donc si je te cause, sans le vouloir, une peine de plus, mais songe qu'il y va de ma vie et de mon bonheur.

Je voudrais que tu me donnes ta recette pour réagir contre l'amour, que tu me blindes, en un mot, contre ces transports qui vous mènent trop loin et qui, au lieu de satisfaire l'appétit, ne font que l'exciter davantage encore. Merci, mon pauvre Pierre, merci d'avance et à toi pour la vie.

GEORGES VITAL.

PERPLEXITÉ

Un pointilliste sans scrupule,
Peignant avec une canule,
Cherchait un sujet de tableau,
Mais ne trouvait rien de nouveau.

MORALE :

Seurat, ne vois-tu rien venir?

LENFANGÉ SUS.

Vadrouillana

On a enfin reçu des nouvelles du célèbre explorateur Georges Batta. Il avait été fait prisonnier par une Arabe qui ne l'a relâché que lorsqu'elle a su qu'il avait perdu son porte-monnaie à Athènes.

***

« Rotterdam-Trublot » vient d'acquérir, moyennant la forte somme, un fox-terrier célèbre sur les champs de Coursing, pour tenir compagnie à « Sarawak ». Mais, par un sentiment de modestie, dont nous le félicitons vivement, notre grand ami a résolu de lui donner un autre nom, moins connu. C'est pourquoi il a choisi le vocable court et euphonique de « Popocatepelt ». Nous reconnaissons bien là la délicatesse du Gentleman-rider en courses de fox-terriers.

***

Un peu de statistique : « Sarawak » a mangé, cette semaine, dix-sept lapins, avec la peau. Quand on pense qu'on aurait pu faire, de ces fourrures, dix-sept coiffures pour pauvres gens!

***

« Poivre-et-sel » accoste une dame, qu'il a vu souvent en compagnie du même monsieur, et saluant poliment :

— Madame, avez-vous un amant?

— ! ! ! ?

— Sérieux?

— Mais Monsieur...

— Sans cela, je... je... remplirais volontiers le rôle de l'autre.

***

« Castar-Effendi » vient de s'associer avec « Bidh-pacha », pour l'exploitation de la plantation de lapins de ce dernier.

***

SCÈNE IXELLOISE

Il est 11 heures du matin. Le mastic bat son plein, une odeur de fricassée se répand dans le restaurant. La caissière a fini ses menus. Les tables, proprement dressées, attendent les clients de midi.

Paraît Madame, les yeux encore gonflés par un trop long sommeil.

— Mademoiselle, le patron n'est pas là?

— Non Madame, pas encore.

— Eh bien! c'est du propre! Les maquereaux sont à la carte et l'on ne pourra pas en servir. C'est dégoûtant! Il est encore avec ses vadrouilles au Tienda. Il va encore faire du propre en rentrant.

Entre un encaisseur :

— Madame, c'est une quittance de fr. 1,20, pour de la chapelure.

— Qu'est-ce que c'est? De la chapelure? Ce n'est pas de la sciure de bois, par hasard?

— Mais, Madame, voilà trois fois que je viens pour une quittance de fr. 1,20.

— Eh bien! revenez une quatrième fois!

Exit l'encaisseur.

—

Midi cinq. Arrive Monsieur. Il cogne le comptoir, les chaises, puis en...treprend l'officier (chef garçon).

Madame cramoisie :

— C'est du propre! cochon! saligaud! J'ai déjà dû refuser quatre maquereaux. Vous avez encore été voir votre Marianne, n'est-ce pas? Vous ne sortirez plus.

Monsieur :

— Tais-toi, vieille grand-mère! Mademoiselle, un porto, s'il vous plaît.

— Je vous le défends, Mademoiselle, il est assez plein comme ça.

—

11 heures du soir. Entrée des habitués.

— Bonsoir, Madame.

— Bonsoir, Monsieur Vogs.

— Pietro, un mousseline. Merci.

— Mais à votre service, Monsieur.

Entrée du « Récepteur ».

— Garçon, trois grogs chauds et deux « Marnier ». Allons, Messieurs, une tournée générale et un cigare pour chacun, mais pas pour Vogs.

—

1 heure du matin.

Un client : « Madame, où est le patron? »

— Il est indisposé.

Le garçon (à part) : « J' te crois. »

Défilent d'innombrables consommateurs et consommations

3 1/2 heures du matin.

Madame : « Allons, Monsieur l'Enchaîné, vous me châtouillez, laissez-moi tranquille »

Surgit le patron, les cheveux ébouriffés, les yeux plus qu'à moitié fermés :

— Eh bien! c'est du propre! il est 4 heures du matin. On ferme, Messieurs, on ferme. Sacrebleu! nous ne voulons nous crever pour vous autres On ferme.

***

Reconnu dimanche, au bal de la Monnaie, quelques habitanis d'Arlon. Entre autres, Ugène et la jolie Mariette, Émile, le petit Émile, celui qui se fiance une fois par jour, cette fois la fiancée était la charmante Ninie Patte-de-travers; aussi la nuit de noce a-t-elle été épatante. Au Pôle Nord, c'était la nature volcanique qui s'était donné

rendez-vous ; nous y avons reconnn le beau Jean des Ketjes Chemins de fer avec sa jolie *Clarinette*, et l'incomparable Lucien avec sa Gigolette. Les mauvaises langues racontent que ées deux couples ont fait fondre la glace du Pôle à plus d'un endroit. Heureux tempérament que celui des Arlonnais?

***

Quand le « Fondeur » rentre chez lui, les coqs ne chantent plus : il leur a fait tordre le cou.

MÉPHISTO.

THÉATRES

Alhambra. — Le Chevalier Omart Cumberland, le célèbre liseur de pensées, et Miss Phyllis Bentley, qui viennent de donner quelques séances à la Grande Harmonie avec un succès sans précédent, reviendront tout exprès de La Haye, où ils opèrent en ce moment, pour donner, le dimanche 11 mars, à 8 1/4 heures du soir, une soirée populaire à l'Alhambra.

M. Cumberland renouvellera ce soir-là l'expérience qu'il fit avec M. Siegfried Wagner, il y a quelques années, à Bayreuth. Il se tiendra à la disposition des compositeurs de musique, prêt à lire dans leur pensée et à reconstituer immédiatement, lui qui n'est pas musicien et a horreur de la musique, toutes les mélodies qu'il leur plaira de lui poser.

C'est la première fois que cette expérience, absolument concluante, sera faite à Bruxelles.

Miss Bentley renouvellera les exercices, en apparence prodigieux, qui ont émerveillé le public de la Grande Harmonie.

Le prix des places a été fixé comme suit : Avant-scènes, 5 fr.; baignoires, 3 fr.; fauteuils d'orchestre, 2 fr.; balcons, 2 fr.; promenoirs et premières galeries, 1 fr.; amphithéâtres, fr. 0,50.

Le bureau de location sera ouvert à l'Alhambra samedi 10 et dimanche 11, sans augmentation de prix.

—

Musée Castan. — Le succès des Milna's est de jour en jour affirmé, non-seulement par le nombreux public qui encombre la salle du Musée, mais encore par les lettres de demandes qui affluent pour prier ces incomparables liseurs de pensée d'aller donner des soirées privées dans les salons aristocratiques de la ville. Leur répertoire, qui varie tous les jours, comprend les expériences de suggestion à distance, divination de la pensée, reconstitution de faits exécutés par les spectateurs, etc. La salle du Musée se prête merveilleusement à ce genre de spectacle qui ne coute qu'un franc.

—

Pôle Nord. — Axel Paulsen a débuté mercredi soir au Pôle Nord avec un énorme succès ; ses exercices sont vraiment extraordinaires et dépassent en hardiesse, en légèreté, en souplesse, en élégance, tout ce que l'on peut imaginer. Le succès obtenu par Paulsen est d'autant plus méritoire que le pauvre garçon était en proie à une douloureuse émotion : on lui avait apporté, au moment où il allait paraitre sur la piste de glace, un télégramme de Christiania lui annonçant que son frère est très gravement malade et souhaitant son retour. Les Paulsen sont marchands et associés. Pendant que le patineur parcourt le monde et moissonne des succès, son frère, à Christiania, dirige leur maison de commerce.

Axel Paulsen patinera ce soir à 10 heures

—

Vendredi, 16 mars, à 8 1/2 heures précises, à la salle Ravenstein, rue Ravenstein, concert par le pianiste Arthur Van Dooren.

Sur le programme figure du Beethoven, Mendelsohn, Schumann, Raff, Chopin, Liszt, Zaremski, etc.

Billets chez les marchands de musique.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *Orphée; Cavalleria Rusticana.*

PARC (8 h.). — *Le N° 13; Madame Mongodin.*

GALERIES (8 h.). — *Sainte-Freya.*

MOLIÈRE (8 h.) — *Les Rantzau.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8 h.). — *Une Dette de Jeu; l'Héroïque Le Cardunois.*

ALCAZAR (8 h.). — Paulus. Mévisto. La troupe de Ba-Ta-Clan.

SCALA (8 h.). — Spectacle-concert. *L'Attaque du Meuleke.*

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Patinage sur vraie glace. — Tir. — Concert. — Attractions. — De 9 1/2 h. à midi, de 2 à 6 heures et de 8 heures à minuit.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE QUATRIÈME

Le coup de foudre.

(*Suite*).

— Ordalie.

— Voilà, par exemple, un sale nom. Ce n'est pas un nom de chrétienne, cela?

— Que veux-tu? On ne s'appelle pas comme on veut.

— Enfin. Je te pardonne. Filons.

Et reprenant la jeune fille et la rejetant sur son épaule, il souleva la trappe par laquelle avait disparu l'inquisiteur.

Un escalier tournant, dont une spire seulement apparaissait, cachant les autres, s'enfonçait perpendiculairement dans les entrailles de la tour. Le chevalier compta six cent quatre-vingt-sept marches et sentit enfin le sol plane se dérouler sous ses pieds.

— Il doit y avoir une porte, murmura-t-il et il sonda à droite et à gauche avec son épée qui ne rencontra que le mur. Il se trouvait décidément dans une galerie, dont l'obscurité complète qui régnait ne lui permettait pas d'apprécier l'étendue, mais qui devait tout au moins être plus longue que sa colichemarde, ce qui était déjà peu ordinaire.

— Parfandious! exclama-t-il, il fait ici plus noir que dans un dessin d'Odilon-Redon. Ma vie pour une chandelle, comme disait le plus illustre personnage de l'antiquité cherchant à jeter la lumière dans une contestation judiciaire entre un avoué et un notaire.

(*) Reproduction réservée.

Il avait à peine achevé qu'un magnifique coup de poing sur l'œil gauche lui arrivait, décoché d'une main sûre.

— Bagasse! Qu'est-ce que tu fais? hurla-t-il.

— De quoi te plains-tu, mon bien-aimé, lui répondit la douce voix d'Ordalie. Tu demandes une chandelle et je t'en fais voir cent?

— Le procédé est naïf et puisé dans les aventures de l'illustre baron de Crac. Mais ces chandelles, ma mie, ne sont point chandelles de cire, pas même de suif de mouton. Ce sont chandelles illusoires et passagères qui s'éteignent aussitôt allumées et ne laissent qu'un cercle orbiculaire passant par les couleurs de l'arc-en-ciel pour se fixer au bleu de Prusse. Allume plutôt tes yeux, tes yeux brillants, tes yeux célestes Ce me sera douce lumière pour me guider dans ces enténébrés souterrains qui me barbouillent l'âme d'un noir infect autant qu'épais.

— Hélas! Point ne suit chatte pour que mes yeux luisent ès-ténèbres. Point ne comprends cette nuit depuis que mon cœur s'est illuminé de pur amour.

— C'est que l'excès de cette morale lumière nous éblouit. C'est pourquoi ne trouvons-nous pas notre chemin en cette sacrée cave.

— C'est charmant, mon cher Seigneur, mais nous lanternons.

— Nous lanternons sans lanterne. Le mot est cruel, ma bien-aimée, mais il est en situation comme on dit dans les publiques administrations. La température me paraît d'ailleurs polaire. Ton sac et ma chemise sont insuffisants vêtements dans ce lieu sombre où le salpêtre est un des seuls éléments de la poudre à canon. Je voudrais avoir l'autre, allumé.

— Comprends pas. Je n'ai pas étudié la chimie, mon bien-aimé.

— J'entends parler du charbon.

— Ingrat, notre amour ne te réchauffe-t-il pas.

— Si! Si! Mais avançons. Tiens le pan de ma chemise. Blanc comme le panache d'Henri IV, il te guidera sur le chemin de ton déshonneur, que j'entends bien perpétrer.

— Petit cochon. Tu oublies que mon sac m'empêche de marcher.

— Diable soit du sac! Voici mon canif. Fends-le par le bas et passe-s-y les jambes.

Ordalie obéit ; elle dégagea ses jambes, puis ses bras, de sorte que le sac ne lui recouvrait plus que le torse et elle saisit le pan de la chemise du chevalier qui s'avança (1), en tâtant le terrain. Au bout de dix minutes, il sentit la première marche d'un escalier, également tournant, sous ses pas. Il le gravit et s'arrêta devant une porte, fermée.

Une clef se trouvait sur la serrure ; il la tourna doucement et pénétra dans une chambre qu'éclairait la lueur de la lune. En face de lui un portrait, la figure traversée d'une cicatrice partant de l'oreille gauche pour rejoindre l'os maxillaire droit, le regardait avec une sévérité tempérée par une expression de calme stupidité qui lui donnait l'air d'un veau.

Un coup d'œil suffit à de Crabesac pour le reconnaître.

— Par le nombril du Saint-Esprit! exclama-t-il. C'est ma chambre. Sans s'en douter il avait suivi le même chemin secret que les familiers du Saint-Office.

— C'est vous, mon ami, dit l'hôtesse — toujours couchée dans son lit et se frottant les yeux. — Mais vous ne revenez pas seul, je crois. Ciel! C'est ma nièce!

— La nièce de la belle-mère de mon père! hurla de Crabesac. Quelle famille! mon Dieu!

La suite au prochain numéro.

(1) Le chevalier, pas le pan. (*N. de la R.*)

Je vais t'en faire manger des confetti !

Projet de vitrail pour l'Hôtel-de-Ville.

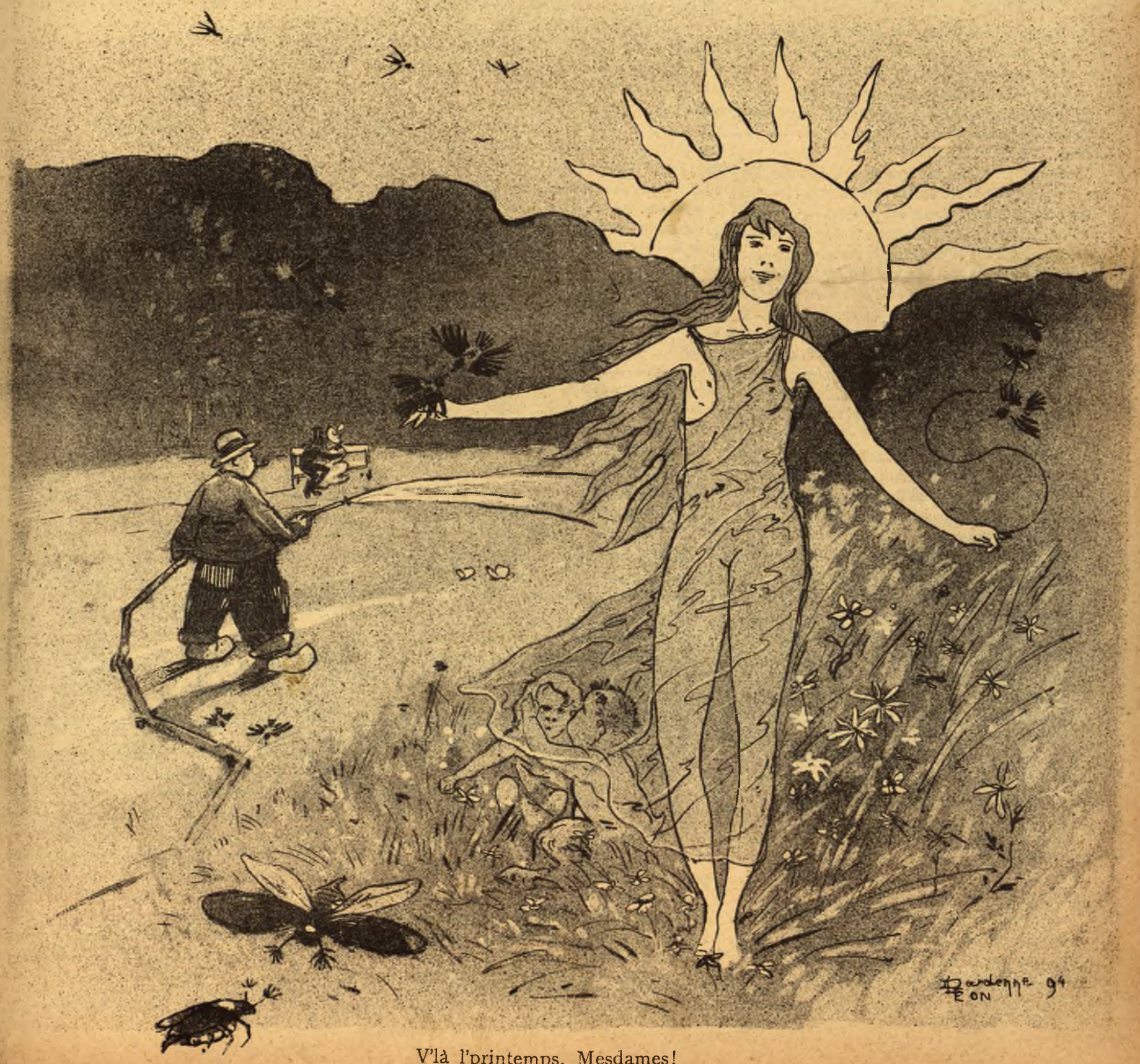
N° 11. - 2e ANNÉE — Dimanche 18 mars 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »



V'là l'printemps, Mesdames!

Un Gaillard

La table d'hôte du *Lion dor*, à Nantua, était alors fréquentées par quelques personnages dignes d'êtres mentionnés.

Il y avait d'abord M. le sous-préfet, petit homme chauve et criard portant monocle ; puis le vérificateur des poids et mesures, grand collectionneur d'assiettes ; le receveur de l'enregistrement, qui passait sa vie à deviner des charades ; le sous-inspecteur des forêts et divers autres vieux garçons,

Mais le plus remarquable de tous était sans contredit le père Lamadou, ancien capitaine de recrutement et premier commis aux Hypothèques.

Droit comme un I, malgré ses soixante-dix ans, e père Lamadou portait une grande redingote brune et un chapeau melon d'une forme particulière. Il faisait venir ses chapeaux de Paris, ainsi que ses chaussures : pour rien au monde, il n'eût acheté le moindre soulier dans la localité. Il avait sa forme à lui, déposée chez un bottier de confiance, et lorsqu'il avait besoin de quelque chose, il écrivait.

Un jour que ledit bottier lui avait expédié par erreur des bottines à la mode du jour, il avait failli révolutionner toute la région.

— Ah ! fit-il, le drôle aura de mes nouvelles !

Et le père Lamadou exigea que la chose fût signalé dans le *Moniteur du Bugey*, organe de la contrée.

Finalement, l'affaire fut arrangée, le fournisseur ayant réparé sa bévue. Mais il était temps !

Le père Lamadou avait un profil d'aigle, deux yeux gris et une petite moustache taillée à la mode d'autrefois. C'était le plus grand fumeur du pays. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais rencontré sans un cigare à la bouche, et il le laissait éteindre si fréquemment qu'il n'usait pas moins de deux boîtes d'allumettes par jour.

Il avait en outre une singulière manie : il mangeait de la moutarde avec tout. A table, nous étions sans cesse occupés à la lui passer ; il en mettait dans le potage, dans les œufs à la coque et dans les pommes de terre frites ; — et, comme il mangeait de tout, je crois, Dieu me pardonne ! qu'il en mettait également dans le fromage à la crême.

Il avait coutume, lorsqu'il lisait son journal, de grommeler continuellement et de faire ses commentaires à haute voix :

— Ah ! faisait-il, voilà encore qu'ils changent la tenue des hussards ! Bah ! ils sont libres. Il faut bien que les hussards aient une tenue, pardine ! Je ne dis rien, mais ces gaillards-là verront où tout ça les mènera. Les hussards auraient aussi bien marché comme ils étaient. De mon temps, ils avaient la vieille tenue et ils ne s'en portaient pas plus mal !

Une autre fois.

— Ah ! ah ! encore un nouveau ministère ! Je vous le disais bien. Je ne m'y trompe pas. Si c'est comme ça qu'ils se figurent de relever les affaires, ils se trompent ! Ah ! nous irons loin avec des gaillards comme ça !

« Ils » et « ces gaillards là » désignaient invariablement les gros bonnets de toutes sortes dans ses discours. Lorsqu'il parlait de quelqu'un avec admiration, il l'appelait aussi « ce gaillard-là ».

— Ah ! ah ! ce gaillard-là fera parler de lui. Je ne suis pas inquiet sur son compte. Ils diront ce qu'ils voudront ! Ils peuvent faire des pieds et des mains ! Il marchera, je vous en réponds !

Malgré ses allures un peu brusques, le père Lamadou, était avec les dames, d'une courtoisie excessive. Rencontrait-il la femme du receveur des finances, du banquier ou du notaire, il la saluait jusques à terre, et lorsqu'il écrivait à quelqu'un de ses amis, il terminait ainsi sa lettre : « Tout à vous et aux pieds de madame Un tel. »

Il avait eu, au cours de sa carrière, une foule d'aventures galantes qu'il narrait assez volontiers. Pour ma part, je lui ai entendu raconter au moins vingt fois la fameuse histoire de la malle.

Il suffisait, pour le mettre sur ce terrain, d'amener la conversation sur les colis en général.

— Avez-vous vu partir Mme X..., hier, à la gare ; Elle avait au moins six malles avec elle ...

— A propos de malles, disait aussitôt Lamadou, il m'est arrivé une bien drôle d'aventure....

— Ah ! contez-nous ça.

— Il y a environ quarante ans de ça ; hé ! ce n'est pas d'hier...

J'étais alors en garnison à Meaux, Meaux en Brie, une fichue ville, triste comme un bonnet de nuit. J'avais fait la connaissance, dans ce bougre de pays, d'une petites brune tout à fait bien tournée. C'était la fille d'un épicier. Je n'ai jamais aimé les épiciers, mais, ma foi, cette fille-la était tout de même rudement jolie. Des yeux à faire pâlir les aiguillettes de tout un état-major ! Ça commença par des rendez-vous, le soir, sur les promenades ; vous savez ce que c'est, vous avez tous passé par là. Et puis, un beau jour, elle est venue chez moi. Je demeurais tout au bout de la ville ; il y avait une entrée sur le derrière : rien de plus faciles. Ah ! cristi ! c'est ce jour-là que je vis que c'était une véritable gaillarde ! A quoi bon vous en dire plus ? Quand une demoiselle vient chez un officier, chacun sait ce qu'elle vient y faire, n'est-ce pas ?

Inutile donc de vous rapporter la conversation, toutes ces conversations-là se ressemblent. — Ça durait comme cela depuis pas mal de temps, lorsqu'une après-midi, comme elle se préparait à sortir, on frappe à ma porte.

— Pour sûr, c'est papa, fit-elle.

Il y avait pas une minute à perdre. J'avise une malle et je lui dit :

— Fourre-toi là-dedans.

Elle s'y couche, j'abaisse le couvercle, je mets un paquet de livres dessus et j'ouvre sans attendre. Autrement, mes gaillards n'auraient pas manqué de crier : « Au nom de la loi ! » vous comprenez ! Je ne leur en donnai pas le temps.

J'ouvre donc...

En effet, c'était bien l'épicier. Il était accompagné du commissaire.

— Pardonnez-moi ma tenue, fis-je. . (j'étais en robe de chambre)... donnez-vous la peine d'entrer, messieurs...

Aussitôt, voilà le père qui crie :

— Ma fille est ici !

— Votre fille ? Quelle fille ?

— Ma fille est ici !

Voyant qu'il insistait, je deviens digne et je réponds :

— Le lieutenant Lamadou est un galant homme ; jamais femme n'a pénétré chez lui. Vous pouvez chercher, messieurs !

Ils cherchèrent partout, dans l'antichambre, dans les placards, dans le cabinet de toilette et sous le lit. Rien. Au bout d'un quart d'heure, ils se retirèrent confus.

— Ah ! fis-je en reconduisant le papa, si vous n'étiez pas un épicier, vous auriez de mes nouvelles, monsieur ! Fort heureusement pour vous, je ne veux pas servir de risée à mon régiment. Mais rappelez-vous, à l'avenir. que le lieutenant Lamadou est un galant homme et qu'il vaut mieux à lui tout seul, qu'une demie-brigade d'épiciers toute entière !

Quand j'ai sorti la petite de sa prison, elle était presque asphyxiée. J ai dû lui taper trois quarts d'heure dans les mains pour la rappeler à elle.

Vous croyez peut-être que cela l'a empêchée de recommencer ? Pas du tout. le lendemain. à trois heures, heure militaire, elle était chez moi. Ah ! fichtre ! c'était une gaillarde, celle-là, et une rude !

Les soucis des affaires m'avaient fait totalement oublier le père Lamadou, et sans doute vous n'auriez jamais entendu parler de lui, si dernièrement comme je terminais mon inventaire de fin d'année, je n'avait reçu ce billet :

« *Le capitaine Stéphane Lamadou a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Cécile Letourneur.* »

Stupéfait. j'écrivis aussitôt à un de mes camarades de Nantua pour avoir des détails sur ce fait extravagant.

« Oui, mon cher, me répondit mon ami, le capi» taine Lamadou se marie, et ce qu'il y a d'incroya» ble, c'est qu'il se marie pour sauver l'honneur de » sa dame. Dans moins de huit mois, il sera père ; » or le capitaine a aujourd'hui soixante-quinze ans » et demi.... »

En voilà un gaillard !

GEORGE AURIOL.

Xavier-François.

J'ÉTAIS en train de supputer les revenus, au denier cinq, d'une somme de trente centimes que j'avais gagnée vendredi dernier au whist, quand Auguste — mon fidèle larbin — vint m'interrompre dans cette opération compliquée en m'annonçant qu'il y avait là « un homme qui désirait parler à Monsieur ».

Auguste ne se trompe jamais. Quand il dit « un homme », c'est que l'individu n'appartient pas à une caste sociale élevée. Aussi ne fus-je pas peu surpris de le voir ajouter à son annonce une carte de visite — le bristol étant peu en usage dans la basse classe — d'un format que je ne craindrai pas de qualifier de considérable et portant — fort mal imprimés — les mots :

Xavier-François Sluves
NIVELEUR DE COUCHES

Sans doute un sociologue quelconque, pensai-je. Que le diable l'emporte ! Et je donnai ordre d'introduire ce citoyen.

Xavier-François Sluves ne me parut pas — il faut l'avouer — bien dangereux. C'était un petit homme d'aspect timide, proprement vêtu d'un costume noir montrant la corde et portant sous le bras une petite bêche luisante. Je dis une petite bêche, parce qu'elle était très petite. Pour un enfant, c'eût été une grande bêche, mais c'était réellement une très, très petite bêche pour un homme.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, dis-je en étudiant avec attention sa carte, convenablement placée au bout d'un bras étendu de toute sa longueur, ainsi qu'ont coutume de le faire les gens d'importance.

Le petit homme jeta les yeux autour de lui d'un air quelque peu ahuri, avisa une chaise et s'y assit, sa petite bêche en travers des genoux, puis il me regarda fixement.

— Sluves, Xavier-François, repris-je. Pourquoi Xavier-François ?

— Pour ne pas mettre François-Xavier.

— Question d'opinion, sans doute?

— De mon parrain. Oui, monsieur.

— Très bien. Nous avons donc, cher monsieur — le petit homme chercha derrière lui — je veux dire : citoyen — le petit homme écarquilla les yeux — notre petit système de rénovation de la société ?

— Quoi ! Vous savez ?...

— Je m'en doute. Eh bien ! exposez-moi ça, j'ai le temps.

Un pâle sourire éclaira les traits fanés du petit homme.

— Monsieur aura sans doute remarqué, dit-il, que certains individus, appartenant aux classes les plus élevées de la société, soit par leur propre faute : insouciance, incurie, conduite déréglée ; soit par la faute d'autrui : usuriers, grecs, financiers, dégringolent jusqu'en bas de l'échelle sociale ?

— C'est une vérité corroborée par de nombreux exemples.

— Monsieur aura remarqué aussi que d'autres individus, appartenant aux plus basses classes, soit par leurs propres moyens : intelligence, travail ; soit par hasard : gros lot, héritage, montent jusqu'au haut de la même échelle ?

— Encore très vrai.

— Monsieur voudra bien admettre qu'à un moment donné, deux de ces individus : l'un descendant, l'autre ascendant, doivent se rencontrer sur le même échelon ?

— *Concedo.*

— Si je les immobilise sur cet échelon, il est évident que leur position sociale sera équivalente.

— Très joli. Voilà pour vos deux individus. Mais les autres ?

— Le mouvement de balance doit fatalement se produire. D'ici à un temps X, toute l'espèce humaine doit nécessairement se trouver sur cet échelon.

— Evidemment. Le tout est de trouver le moyen d'immobiliser vos deux premiers individus.

— Ça c'est l'affaire de la société. Cela ne me regarde pas.

— Vous êtes, je le vois, un théoricien.

— Sais pas. Et le petit homme sembla tomber dans une profonde rêverie, et, toujours sa bêche en travers sur les genoux, garda l'immobilité la plus complète.

Un pénible silence régna pendant quelques instants. Le petit homme conservait toujours la même attitude, un peu timide, et je le regardais en me demandant : « Est-ce qu'il ne va pas bientôt s'en aller? » Franchement, il ne m'amusait que tout juste, le niveleur de couches. Je le trouvais totalement incolore.

Il sortit enfin de son immobilité.

— Où est la cave ? fit-il de sa petite voix tranquille.

— La cave? répondis-je quelque peu démonté. Mais en bas, je suppose.

— Généralement — observa-t-il — et le même pâle sourire vint éclairer ses traits fanés. Si monsieur veut bien me la montrer ?

Cela commençait à devenir drôle. La parfaite tranquillité avec laquelle Xavier-François me demandait à visiter ma cave, comme la chose la plus naturelle du monde, me parut aussi originale que d'un sans-gêne absolu. Je voulus pousser l'aventure jusqu'au bout.

— Je vais vous y conduire, lui dis-je. Si vous voulez bien prendre la peine de descendre, cher monsieur ?

De rechef, le petit homme me regarda de son air ahuri. Décidément, il n'était pas habitué à s'entendre appeler Monsieur. Il se leva et remit sa bêche sous son bras.

— Laissez donc ça, remarquai-je. Ça va vous gêner.

Positivement, cette fois, les traits fanés de Xavier-François reflétèrent l'expression de la plus parfaite terreur. Il serra convulsivement son outil entre ses bras.

— Non, non, cria-t-il, nous en aurons besoin.

Il ne pouvait avoir la prétention de m'enterrer dans la cave. Je dois dire, d'ailleurs, que malgré son arme horticole, sa chétive personne ne m'inspirait pas la moindre crainte. Nous descendîmes donc, et ce ne fut pas sans un légitime orgueil que je levai le luminaire que j'avais emporté pour faire admirer à Xavier-François la superbe ordonnance d'un régiment de respectables tonneaux et d'une armée de vénérables bouteilles.

— Je ne vois que du vin, dit-il tranquillement.

— Parbleu ! Vous ne vous attendiez pas à trouver ici un musée d'histoire naturelle, je suppose ?

— Et les champignons ?

— Les...

— Les champignons. Où sont-ils ?

— Quels champignons? Décidément, vous êtes un peu timbré, mon cher monsieur. Ah ! ça, que diable êtes-vous venu faire chez moi ?

— Mais niveler votre couche de champignons. C'est sur ma carte.

— Sapristi ! Quel est l'idiot qui vous a envoyé ?

— Mais c'est vous-même qui m'avez écrit, monsieur. Voici votre lettre.

— Mille tonnerres ! Elle n'est pas de moi. cette lettre. Vous vous êtes trompé d'adresse. Je ne comprenais réellement rien à ce que vous me chantiez depuis une heure ; espèce de sociologue manqué !

— Moi non plus, Monsieur, je n'y comprenais rien.

J'eu pitié du pauvre hère dont l'abrutissement était complet et pour le dédommager je lui donnai l'adresse d'une personne qui avait de nombreuses couches à soigner. Ce qu'il a dû faire une tête en y allant ! Ça aura été encore plus cocasse que son malentendu avec moi.

— Où l'avez-vous envoyé ?

— Chez une garde-couches, parbleu !

RHAMSÈS II.

SAINT ANTOINE

De la corruption de ce monde,
Me sentant un jour écœuré,
Dans une retraite profonde
Pieusement je me suis retiré.
J'ai fui les plaisirs de la terre,
N'ayant pas l'esprit folichon,
Et je vis calme et solitaire
En compagni' de mon cochon.

C't animal qu' j'aime avec tendresse
Partage avec moi mon plaisir ;
Il me console, il me caresse,
Quand le chagrin vient me saisir.
Pour me distrair', quand j'suis morose,
Il r'mu' sa queue en tir'-bouchon
Et me sourit de son groin rose.
Bref, c'est un vrai frèr' mon cochon.

Tous mes capric's il les tolère,
Mais (qu'voulez-vous, c'n'est pas un saint)
Il se met toujours en colère
Quand par blagu' j' l'appell' capucin.
Alors pour s' venger, d'un air grave,
En m' voyant sal' comme un torchon,
Car il est bien rar' que je m'lave,
Il me traite aussitôt d' cochon.

Au commenc'ment la solitude
Me pesait un peu, j' l'avou', mais
J'en ai bientôt pris l'habitude.
Et maint'nant je n' m'ennui' jamais
Je m'donn' parfois la discipline
J' médit', le front sous le capuchon,
Je mang', je bois, j'cherch' ma vermine
Et j' m'amuse avec mon cochon.

Quand sonnera mon heur' dernière,
J' partirai sans l' moindre regret
Au séjour de paix et d' lumière,
Avec mon bien-aimé goret.
J'accomplirai c' voyag' suprême
Sur son dos à califourchon
Et, là-haut, j' prirai Dieu lui-même
De n' pas m' séparer d' mon cochon.

JACQUES GUEUX.

La Poulet pour rotir

A Madame Rhamsès.

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est di poulet qua til va li siersé su la marcé, couprend' bien, quil é pas dir pour la rotir pourquoisquand il é dir qué til sait li pas manzé qu'il é comme li koutsou, couprend' bien, qué til tire et di cassé soun denc enn d'abimer de couteau en de fourçette enn qué toullemonde il est pas countent, couprend' bien, qu'il a faim.

Maye quand til counaît pas di poulet, pour l'aceter, couprend' bien, qué til doit li regarder sur li patte qu'il est pas de zécaille comme de tortue, en de sou bec qu'il est de zeune poulet, couprend' bien, qu'il a de zeune bec enn aussi sur son peau qu'il est de zeune poulet il a son peau toute blanc, couprend bien, que ça l'est du gra dufrançe avé lé madame, qua il est zeune il é rose et qu'il vient blanc, qua il est plus pour rotir, couprend' bien, avé la çausse di la poudrelariz.

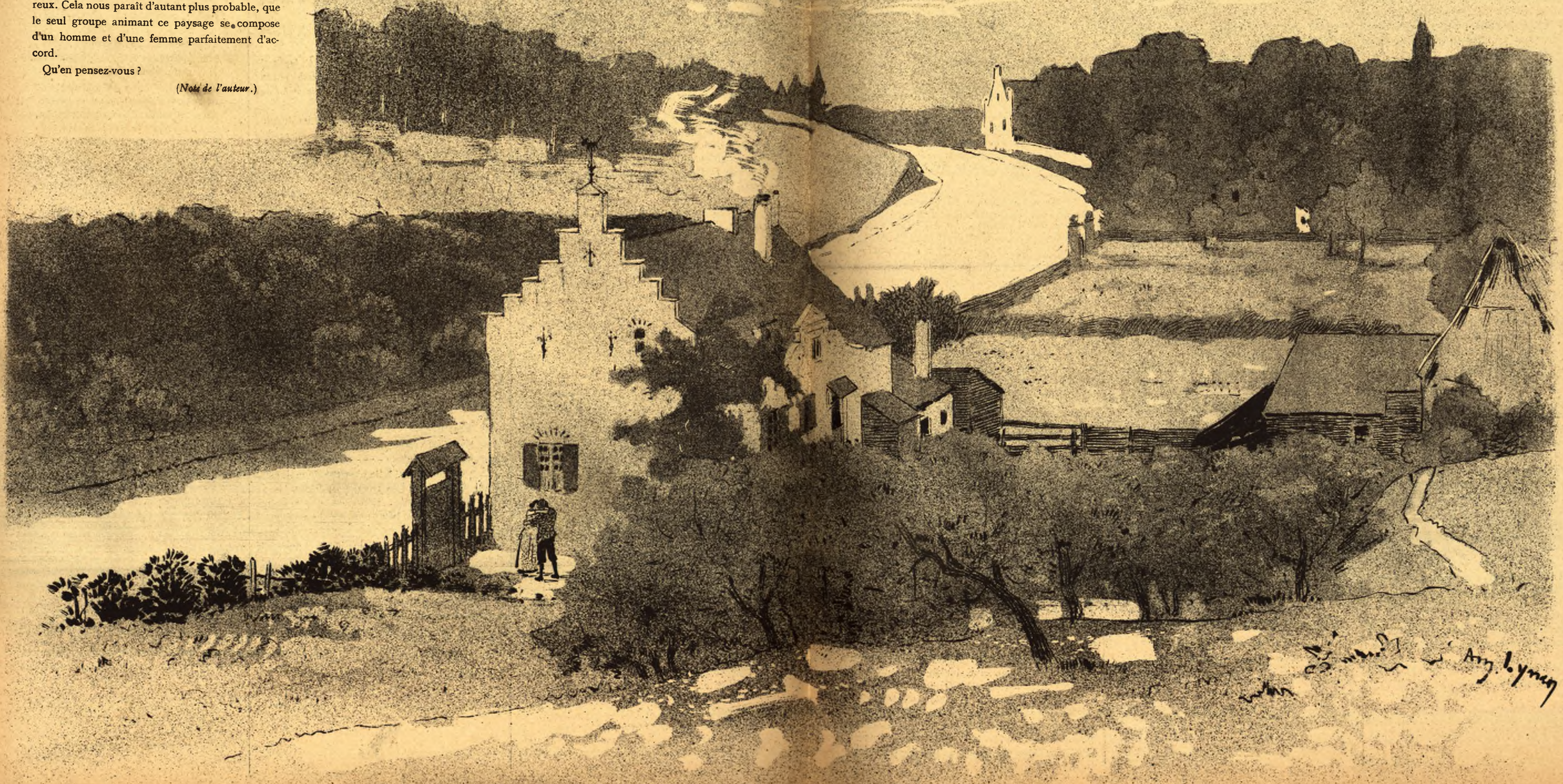
Maye qué til doit pas de confiance da lé marçand qué til dit qu'il est bon pourquoisque lé marçand il sé mentir acore plisse fort comme lé çien arazé il court da le rie, couprend'bien.

ALBRECHT.

Si le journal de G. B. contient de nombreuses pages blanches, il s'y trouve aussi quelques feuillets roses, non couverts d'écriture, mais bien de croquis de la maisonnette ci-contre, qu'il dessina souvent, intérieurement et extérieurement. Ces esquisses d'un endroit qu'il semble avoir bien aimé, sont alternées de dessins et portraits d'une belle et gentille femme. Le soin particulier qu'il mit à la dessiner en diverses attitudes, nous amène à croire qu'il en fut amoureux. Cela nous paraît d'autant plus probable, que le seul groupe animant ce paysage se compose d'un homme et d'une femme parfaitement d'accord.

Qu'en pensez-vous ?

(*Note de l'auteur.*)



Contes académiques

I. — *La logique du vidame.*

Le vidame Spons, ce sage vertueux et austère, que de dignes pères de famille ne rougissent pas de donner en exemple à leurs fils quand ils auront vingt ans, — le vidame ne fut pas toujours le parfait modèle de toutes les belles actions, y compris celles de la Banque Nationale, qu'il est présentement devenu. A l'époque évanouie ô combien, où sur la scène minuscule de la salle St Michel, évoluait en danseuse aguichante un farouche devenu conseiller communal, presque représentant et que radical ! à cette époque déjà préhystérique, comme dirait Rhamsès, le vidame était un de nos plus intrépides vide-bouteilles. Casseur de cœurs avec cela, Sportman enragé en outre, il ne ratait pas une première, même se donnât-elle chez feu Toone, — encore un disparu oïmé ! Bref, il dévorait son patrimoine et plusieurs héritages qui devaient fatalement lui échoir.

Ceux qui ne le connaissent que sous son actuel avatar auront quelque peine à s'imaginer le vidame élégantissime, beau comme un jeune dieu, l'air conquérant, la démarche altière et noble, toujours fleuri d'un gardinéa, embaumant le *new hay moon*, adoré de toutes les femmes et l'ami de tous leurs maris y compris ceux à la petite semaine.

Les biens au soleil, et même à la pluie, car il pleut ferme dans ce sacré chien de pays, que le vidame obtint en partage à sa majorité, firent quelques années. Il fallut alors entamer quelques tantes et un vieil oncle encore verts. Spons tomba dans les griffes du respectable Afikomène, un Levantin plein de sollicitude pour la jeunesse, à laquelle il vendait au plus juste prix d'authentiques et inestimables reliques, qu'il se hâtait de lui reprendre moyennant un honnête bénéfice. Il n'en coûtait que la peine de lui remettre une lettre de change dûment signée.

Le vidame avait déjà largement travaillé avec Afikomène et lui devait, en traites renouvelées, quelque choses comme une somme rondelette, mais n'en continuait pas moins à mener une existence de fils de milliardaire, heureux d'éblouir par son faste, ses amis Janneke, Konyn et l'Enflé, trois pauvres diables de parasites qui ne le quittaient non plus que son ombre.

Afikomène finit par trouver que la dette de notre homme montait à des hauteurs trop vertigineuses, et voici ce qu'il dit au vidame, le 21 septembre 1883 — je précise, — tandis que celui-ci lui présentait une nouvelle traite à trois mois de date :

— Non, blus te religues ! Bayez t'apord qu'est-ce que fous me toivre afant que ch.e....

Mais le vidame l'interrompant :

— Bougre de galapiat, tu ne va pas me couper *les vivres, n'est-ce pas, ou sinon je me fais sauter* le caisson !

— Vaites bas ça ! gueula Afikomène.

— Si je vais de ce pas....

— Non, che brends le draite, mais vous toive geanger l'èchiance : il est trop long.

— Bougre de galapiat, est-ce que tu ne vois pas qu'elle court pendant les jours les plus courts de l'année !

Afikomène était vaincu ; il prit la traite et l'escompta au denier quatre.

LETOCHÈS *fils*. (1)

(1) Ce conte est le début dans la carrière des lettres du fils de notre célèbre collaborateur Letochès. C'est, on le voit, un garçon qui promet, encore que son style se ressente par trop de l'incohérence des lectures auquel l'auteur de ses jours le condamne.

Bonnes Gens

CONDOLÉANCES

(LA SCÈNE SE PASSE AU CAFÉ)

Fernand. — Bonjour, cher monsieur permettez-moi de vous présenter mes compliments de condoléances.

Isaac. — Merci mon cher ami.

Fernand. — C'est un bien grand malheur.

Isaac. — Un bien grand malheur.

Fernand. — Elle était fort âgée, n'est ce pas, votre pauvre mère ?

Isaac. — Soixante dix ans, et toute son intelligence, mon cher. Elle suivait régulièrement la cote de la bourse. Tenez, la veille de sa mort, elle me prend par la main et tout doucement me dit : Isaac, vendez les Turcs.

Fernand. — Extraordinaire !

Isaac. — J'ai vendu et j'ai gagné beaucoup d'argent. Avez-vous vendu ?

Fernand. — Quoi ?

Isaac. — Vos Turcs.

Fernand. — Je n'en ai jamais eu.

Isaac. — Tiens ! c'était une bonne valeur, mais il fallait choisir le moment. Je ne l'avais jamais quittée.

Fernand. — Qui ?

Isaac. — Ma mère.

Fernand. — Ah oui, pardon. Elle était impotente ?

Isaac. — Elle a eu tout le côté droit paralysé l'année dernière après sa première attaque, c'était très désagréable, on devait lui couper sa viande, si on n'arrivait pas en temps, parfois, elle faisait tout sous elle.

Fernand. — C'est une attaque qui la emportée ?

Isaac. — Oui, nous étions à table, tout à coup, au dessert, elle était très rouge, sa tête penche sur sa poitrine. Comme elle mangeait beaucoup et que souvent elle avait des indigestions, j'appelle la bonne, et je lui dis : Catherine, vite, emportez ma mère, elle va salir le tapis !... Elle était morte.

Fernand. — C'est effrayant.

Isaac. — Je crois bien, j'avais le directeur des tramways de Budapesth à dîner, l'affaire a failli rater.

Fernand. — Mon pauvre ami !

Isaac. — Mais ça s'arrange heureusement.

Fernand. — Alors ce n'est rien.

Isaac. — Non, mais j'ai été très ému.

Fernand. — Je le conçois, cette mort si subite.

Isaac. — Et les tramways ! Figurez-vous, voyez ma chance, que j'avais promis à Julie qui vient de passer dans le premier quadrille d'aller la voir le même soir dans le ballet de Faust.

Fernand. — C'est vrai, vous êtes abonné. Heureusement que ce malheur est arrivé à la fin de la saison théâtrale.

Isaac. — Oui, cette pauvre Julie aurait été bien triste. Vous comprenez, toute la saison sans qu'elle me voie là, dans mon fauteuil, au coin du quatrième rang.

Fernand. — En somme *ça* vaux mieux comme ça.

Isaac. — Oui, *ça* tombe bien.

JULES NORA.

Vadrouillana

Au coin des « Hiboux », non loin du cercle des « Koyons ». Minuit. Apparait Ludo, toujours frais et rose, son abondante chevelure aussi souple que jamais. Pourtant, à le voir, on ne croirait pas que la veille encore, comme tous les jours, il a fait le hibou, ce qui, dit-il, ne l'empêche pas d'*être sur le pont* à 8 heures. Il revient de bonne fortune. De mauvaises langues prétendent que cette bonne fortune c'est un canapé où, après son dîner, il prend un accompte de sommeil de 8 à 11 1/2 h.; mais nous, mieux renseignés, nous pouvons affirmer qu'il ne revient pas d'aventure galante. Il sort simplement de chez une vieille habitude.

Être sur le pont à 8 heures, consiste en pioncer jusqu'à 11 heures du matin.

***

Rencontré, au bas Ixelles, l'Enchaîné remorquant une femmelette lui venant presque à la ceinture

Je préférais la grasse, bien en point, précédente à ce demi-syphon.

***

Nous avons appris, avec regret, le départ au Congo d'un des plus aimables membres du cercle des « Koyons ». Espérons qu'il pourra, là-bas, dans ses moments de loisir, s'occuper plus agréablement qu'à apprendre son jeu favori à ces dames nègres.

***

Pour la première fois de sa vie, samedi passé, « Çarel » a été au cours de son propre gré et pour son plaisir. Il est vrai que c'était le cours d'Élisée Reclus.

***

« L'Entraineur » a fait adapter, à sa bicyclette, un garde-crotte pour dames, afin de ne pas faire prendre, dans les rayons, les mirifiques pans de sa jaquette.

***

La passion des chevaux a complètement dégoûté le « Baron » Il ne s'occupe plus que de bicyclettes, et ne sort qu'avec des vélocemen. Il est vrai que ce sont des gaillards à poigne sur lesquels on peut toujours compter.

***

Le très sympathique et connu professeur d'escrime Ch. Tcharner organise pour demain, dimanche, au local de « La Libre », rue des Douze-Apôtres, une fête de boxe. L'élite des tireurs de savate et boxe anglaise s'étant fait inscrire, les assauts promettent d'être des plus intéressants.

***

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une triste nouvelle : « Beau Suisse », au cours d une promenade poivrote en vélo, s est abimé la g...argoulette. « Juju II » était tellement ému qu'il a eu toutes les peines du monde à regrimper sur sa machine.

***

« Mazarin », pour faire des études de mœurs, assure-t-il, alla l'autre soir faire une promenade à la Verte-Allée. Il en est revenu avec un splendide coup de couteau dans le bras, heureux d'en être quitte à si bon compte.

Ce qu'il a fait des reproches à « Douard » qui l'accompagnait, d'avoir eu cette malencontreuse idée !

***

« Biscuit » est au désespoir depuis le départ de « Florent ». Pourtant « Bretelles » prétend qu'elle lui a laissé un souvenir consolateur.

***

Quand sa femme est à Paris, « Ugène » dort comme un loir.

MÉPHISTO.

Le Trombone et le Loup

I n'avait un fois un n'appelé Max Seclèze, un n'espèce de sale cayutte de la peau de mon dos, qu'il jouiont de le schuyftrompet dedans l'orquesse de le Jardin Rompu, mo si bien, si bien, qu'on vouliont tout partout l'avoir pour compagner quansqu'on dansiont la Holleblokke-Valse et la Zwietpatekes-Polka. I seriont divenu pour sûr proffseur sur la Congergeatoire si i ne s'aurait pas brouillé contre Fètiche, le Gevaert dans c' temps-là, à cause d'une chantatrice de le Casino, que lui

i disiont que son zut de poitrine, ça était pas même une scie naterelle et que Fètiche i disiont la contraire : des queues de noyaux de cerises, allons!

A cause de ça, Max Seclèze i deviont rouler sa bosse dans tous les bals pour pas crever de soif, parce que faim i n'aviont jamais, mais soif toujours. Même qu'i mangiont que des saucisses pour pas perde ses bons l'habitudes de boire boucoup. Sans ça, comme i disiont, i n'auriont pas été foutu de tirer une note de son schuyftrompet jujte, mais bien fausse.

Ah bien, un jour qu'y faisiont deja soir et qu'on était en plein l'hiver et qu'on avait tout partout la neige excepteie sur les trams sa ligne, on avait commandeie Max pour un bal chez Moeier Lambik, dedans le Bois la Cambre.

Max i va là, i joue tout l' temps et après i rentre sur les Marolles, avec un saucisse dedans sa poche. A peine qu'il a fait deux pas dedans le Bois, qu'il voit quette chose briller devant sa figure au mélieu l'obschurité.

Je vais te dire tout suite que ça étiont un loup, une pauve bête presque mort de faim. Max voit tout suite à qui c' qui n'a affaire, i tire sa poche dihors la saucisse, une petite mallreuzement, et i le jette après le loup. Malgré l'obchurité, le loup i l'attrape dedans sa gueule et i l'avale comme si c' que ça serait un demi liter. Et i reste stampé comme si c' qui n'attendra la suite.

Le pauve Max i l'aviont plus rien que sa prope peau et ça, tu comprends, i l'aurionl pas laissé à le loup pour un jambon. Alors quoi faire?

Tout d'un coup, i le vient un n'idée. I met son enstrement à sa bouche, et comme i n'a deja soif comme tout, i fait un épouvantable couac.

Un demi segonde après le loup i n'étiont passé le lac.

Max i mouriont de soif et de peur. I n'a revenu chez Moeier Lambic et i n'a passé la nuit à lamper des double half scheut. I l'a jamais su, i n'a dit, commensqu'i n'est rivenu de retour dedans son mizon le jour après.

Moi non plus pas.

LETOCHÈS PÈRE.

THÉATRES

Scala. — Deux nouvelles attractions de premier ordre viennent de s'ajouter au programme de la Scala : Delmarre, l'excellent et amusant chanteur comique, dans son nouveau répertoire; Dufour et Miss Hartley, danseurs excentriques à transformations, de l'Empire théâtre de Londres.

Le spectacle est terminé par l'*Attaque du Meuleke*, le grand succès du moment.

—

Théâtre Lyrique. — Les représentations de l'Association Artistique dirigées prr M. A. Dutertre, annoncées la semaine dernière, sont transférées, pour causes diverses et sur arrangements spéciaux, au Théâtre Lyrique, place du Marché, à Schaerbeeck.

La première de *Devant l'Ennemi* aura donc irrévocablement lieu aujourd'hui, samedi, 17 mars.

Rideau, 7 1/2 heures.

—

Monnaie. — Samedi, *Lakmé* et *Pierrot Macabre*.

Dimanche, *Le Prophète*.

Voici la distribution de *Tristan et Yseult* (première représentation mercredi prochain) : Tristan, MM. Cossira; Kourwenal, Séguin; Marke, Lequien; Mélot, Danlée; un matelot, un berger, Isouard; un pilote, Maas; Yseult, Mmes Tanésy; Brangaine, Wolf.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *Lackmé* et *Pierrot Macabre*.

PARC (8 h.). — *Les Espérances; Le Fiacre 117*.

GALERIES (8 h.). — *Sainte-Freya*.

MOLIÈRE (8 h.) — *Le Père*.

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8 h.). — *Une Dette de Jeu; l'Héroïque Le Cardunois*.

ALHAMBRA (8 h.).— Pr Crocker et sa troupe équestre.

ALCAZAR (8 h.). — *La Gêne; Impure*.

SCALA (8 h.). — Delmarre. Dufour et Hartley; à 10 1/2 h., *L'Attaque du Meuleke*.

THEATRE LYRIQUE (7 1/2 h.). — *Devant l'Ennemi*.

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Patinage sur vraie glace. — Tir. — Concert. — Attractions. — De 9 1/2 h. à midi, de 2 à 6 heures et de 8 heures à minuit.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

BESSON, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE CINQUIÈME

L'assaut.

La situation de de Crabesac — on le comprend aisément — était assez délicate. Il ne pouvait expliquer à Ordalie, sans blesser la susceptibilité de la jeune fille, la nature des relations qu'il avait eues avec sa tante. Aussi, pour cacher son embarras, eût-il recours à la pantomime habituelle à tout individu de l'espèce humaine se trouvant en pareil cas, il se laissa tomber avec accablement sur un canapé, en saisissant tragiquement sa tête entre ses deux mains, et en murmurant :

— Fatalité!

Cette exclamation prouvait une connaissance approfondie de l'âme féminine. La femme a le respect le plus absolu pour la fatalité; aussi Ordalie et l'hotesse se précipitèrent-elles toutes deux à genoux à la droite et à la gauche de de Crabesac en versant d'abondantes larmes. C'était un spectacle à attendrir le cœur d'un crocodile, eu égard, surtout au costume des trois acteurs du drame qui se composait, pour eux trois, de deux chemises, d'un sac et d'une épée.

Tout à coup, Ernest se précipita comme une trombe dans l'appartement tandis qu'une volée de balles d'arquebuse venaient casser tous les carreaux des fenêtres.

— Sapristi! qu'est-ce que c'est que ça? hurla de Crabesac en se cachant sauvagement derrière le canapé.

— Nous sommes attaqués, répondit Ernest, et, se précipitant sur les fenêtres, il ferma précipitamment les lourds volets de fer contre lesquels vint crépiter une nouvelle volée de balles.

— Diable! fit de Crabesac, ils sont beaucoup.

— Peuh! Six cents tout au plus, répartit l'écuyer. Nous allons expédier ça. Gardez l'escalier, je vais pratiquer une meurtrière pour les armes à feu.

Et empoignant son arquebuse rayée, il y mit double charge de poudre et la déchargea à bout portant dans le volet. Il ne s'était pas trompé sur la force de pénétration de cette arme excellente. un trou rond apparut par lequel on pouvait apercevoir la masse des assaillants, armés d'arquebuses, d'arbalètes à rouets, de piques, de haches, de hallebardes, de gœdendags et autres armes en usage à cette époque.

— Venez donc coller votre œil à mon trou de balle, dit-il au chevalier en déchargeant son poitrinal dans le tas.

— Un, compta le chevalier après avoir regardé l'effet du coup.

Tour-à-tour Ernest déchargea toutes ses armes à feu.

— Quatorze, compta-t-il.

Pendant trois heures, le combat continua, monotone, les assaillants déchargeant régulièrement leurs arquebuses dansles volets et Ernest leur répondant par un unique coup de feu au travers de son trou.

— Deux cent quarante-quatre comptait l'honnête écuyer.

— Exact, répondait de Crabesac en contemplant avec satisfaction les marques à la craie, semblables à celles que les débardeurs font en déchargeant des sacs de charbon, qui zébraient le plancher de la chambre. Dans cette lutte étrange, chaque marque était un homme, et chaque homme un cadavre.

Tout à coup la tactique des assaillants changea. Ils se dispersèrent comme une volée de moineaux.

— Je ne vois plus rien, fit Ernest. Ils songent sans doute à tourner la position. Un bruit qui se fit entendre dans l'escalier vint justifier ces prévisions; une marée humaine montait, hérissée d'armes offensives. On eût dit un monstrueux hérisson d'acier, revêtant la forme d'un serpent à mille pattes; qui se mouvait d'un seul bloc dans l'étroit boyau.

— A l'arme blanche, hurla Ernest! et tirant son épée, il fit un large moulinet qui renversa les uns sur les autres les dix-sept premiers soudards qui roulèrent, la tête fracassée, sur les dalles du corridor.

Profitant du désarroi causé par cet acte de vigoureuse défensive, le chevalier et Ernest saisirent quatre lourds bahuts de chêne tels qu'on les faisait au moyen-âge, une vingtaine de chaises, le lit et trois matelas et en barricadèrent solidement le passage.

— Les lâches! rugit une voix, deux contre cinq cents.

— Je croyais qu'il y en avait moins, répondit railleusement Ernest, en pratiquant dans la barricade une meurtrière, comme cela lui avait si bien réussi dans le volet, et en déchargeant son arquebuse dans le tas.

— Est-ce que ça va continuer? grogna le chevalier, je n'aurai bientôt plus de craie.

La suite au prochain numéro.

(*) Reproduction réservée.

LE MODÈLE

Puis, tu sais, une éducation soignée ; figures-toi que m'man ne me laisserait pas traverser la rue sans chapeau

N° 12. - 2e ANNÉE — Dimanche 25 mars 1894 — 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

Directeur : CHARLES VOS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . 7-50 »

Elle reviendra à Pâques

La Quinzaine Théâtrale

A PARIS

Le soir de la première représentation du *Ruban*, les spectateurs accueillirent la pièce de M. Feydeau avec plus de fraîcheur que l'on ne peut constater sur le visage de Mlle... (Inscrivez là le nom d'une de vos amies et envoyez-lui le numéro du journal, ça fait toujours plaisir). Depuis, M. Sarcey ayant brandi sa bonne francisque afin de pourfendre les drames mystiques comme *Axel* et les psychomédies comme l'*Image*, le public effrayé s'est détourné de ces manifestations d'esprit nouveau (selon le mot de M. Spüller), pour retourner docilement, en longues files moutonnières vers l'Odéon où se joue désormais devant des salles pleines *le Ruban*, vaudeville vieux-jeu, gai, et démuni d'aspirations idéales, perpétré par l'auteur d'*Un fil à la patte* et de *Champignol malgré lui*. Car, le bon vieux critique du bon vieux *Temps* l'a dit avec sa bonne vieille franchise : « On n'arrivera jamais à persuader au public français que le snobisme lui commande d'acheter sept francs le droit d'avaler sa langue de neuf heures à minuit. » Et voilà.

Le docteur Paginet est un médecin insuffisant et suffisant, dont l'ignorance orgueilleuse se plaît à combattre les théories de Pasteur et qui attend pour croire à l'existence des microbes, d'en avoir pu contempler à l'œil nu ; il est susceptible, bébête, affamé de distinctions, ingrat comme M. Perrichon, bref, un charmant homme. Tout le monde s'emploie à lui faire donner le ruban rouge ; Plumarel, neveu du ministre, pour obtenir la main, le cœur et la dot de Mlle Simone Paginet, intrigue auprès de son oncle ; le pharmacien Dardillon qui aime la même donzelle, s'improvise préparateur de l'aspirant-décoré ; Mme Paginet préside des œuvres innombrables, l'œuvre des chiens moralement abandonnés, l'œuvre des chattes de gouttières repenties, l'œuvre des sénateurs orphelins, etc., etc. Tous ces efforts finissent par aboutir : on va donner la croix à Paginet, déjà les journaux annoncent son crucifiement ; les dames de la Halle apportent le traditionnel bouquet ; la fanfare cadurcienne vient rugir une aubade sous les fenêtres du nouveau légionnaire natif de Cahors et fait retentir les airs de *celui* de « Galathée » si cher aux cuivres du Lot : *Ah! verse en Cahors, vidons l'amphore*!... bref, Paginet nage dans la plus absolue félicité, quand retentit comme un éclat de tonnerre une effroyable nouvelle, son espérance se meurt, son espérance est morte ! Il a commis l'imprudence d'assister à un banquet réactionnaire, d'y manger du veau conservateur et de la salade cléricale : on l'a dénoncé, et le ministre a biffé son nom de la liste glorieuse ; on lui a retiré la croix pour l'attacher sur le corsage, plus rebondi, de Mme Paginet !!!

Vous devinez l'état d'âme du médicastre leurré, contraint d'abord de refuser les félicitations qui se trompent d'adresse, puis d'entendre les compliments dont on embeurre la bonne grosse porteuse de croix. Il arrive à la détester ; elle était sa coqueluche, il la prend en grippe, il est sur le point d'en avoir la jaunisse, ou, tout enfiévré de colère, d'être foudroyé par l'apoplexie, bref, *furiis agitatus* (quand la situation devient grave, je me mets un peu de latin) il va quitter le domicile conjugal, quand...

Quand le bon Dardillon que nous avons un peu négligé vient sauver la situation. En proie au plus atroce désespoir, quand on lui refuse la main de sa petite Simone, le trop sensible pharmacien court se jeter sous les roues d'une voiture dont le cheval a pris « le défunt » aux dents, comme dit un anglais de ma connaissance. Surpris, le coursier s'arrête charitablement, ainsi qu'il convient au quadrupède chanté par le poète Buffon ;

La plus noble conquête
Que l'homme ai jamais faite
Est celle de ce noble et fougueux animal
Que l'on nomme le cheval.

On relève Dardillon, assez mal en point, et savez-vous qui sort du coupé, pour se rendre compte du degré d'écrasement ? Le ministre, Mesdames ! Le ministre, Messieurs ! Le ministre lui-même ! Enchanté que ce courageux jeune homme ait exposé ses jours pour entraver l'emballement du destrier officiel, il demande quel est l'intrépide sauveteur ; mais celui-ci, un peu piétiné, ne peut que répondre d'une voix faible, en jurant qu'on ne l'y prendrait plus : « Ramenez-moi chez M. Paginet ! » Il n'en faut pas plus pour que le ministre croie avoir affaire au mari de la légionnaire, auquel il expédie incontinent la croix. Enfin !

Ivre d'allégresse, le docteur Paginet, dûment décoré cette fois, donne sa fille à Dardillon et tout finit par des mariages.

La troupe de l'Odéon, malgré des lambeaux de tragédie qui lui restent dans le gosier, et des roulements d'R trop conservatoriaux, mène gaiement cette pochade. Quant au bon gros Dailly, le Paginet de la chose, si je voulais énuméner toutes ses qualités, il me faudrait dix pages du *Diable-au-Corps*, qui pourrait, dès lors, troquer son titre contre celui de « *Dailly* »-*News*.

WILLY.

Le Marbre

Comme un temple païen sur le ciel de l'Attique
De ses calmes contours découpe la splendeur,
Sur mes rêves d'amant épris de ta blondeur
Se profile ton corps pur de Déesse antique.

De même que le dur marbre du vieux portique,
Rien ne peut entamer ta sereine pudeur ;
Sans te brûler au feu, tu laisses, pleins d'ardeur,
Mes baisers assaillir ta nudité plastique !

O Maïa ! Dans tes flancs, la Volupté s'endort ;
Es-tu femme ou statue ? Un pâle duvet d'or,
Au bas du ventre blanc veiné de fines veines,

Frissonne comme si, le saint temple fini,
Quelque oiseau sacrilège avait construit son nid
De paille de blé fauve et de folles aveines !

MAURICE DONNAY.

Le Tabac du Nord

L'EXTINCTION des feux venait de sonner pour la première fois. Un peu gris, étendu tout habillé sur son lit, le caporal Ventrepotte, de Quesnoy-sur-Deule, écoutait monter dans la nuit la chanson mélancolique du clairon. Il se souleva sur son coude, cria : « L'homme de chambre, soufflez la lampe ! » puis, retombant dans sa torpeur, il murmura : « Je fumerais bien une pipe de tabac ! » Il répéta cela deux ou trois fois, marmotta quelques mots d'un patois inintelligible, et, vaincu par la fatigue, il s'affaissa sur son traversin et s'assoupit.

Le caporal Ventrepotte, de Quesnoy-sur-Deule, avait reçu le matin même une bouteille de vieux genièvre qu'il avait bue sournoisement en compagnie de son «pays» le tambour Pluchart ; et comme il s'endormait la tête lourde, les membres engourdis, s'abandonnant aux délices de l'inertie, les bienfaisantes vapeurs du genièvre vinrent illuminer sa pauvre cervelle de brute. Il eut les visions de moissons et de grand soleil, descendit dans la mine obscure, revit les villages qu'il avait parcourus le dimanche, visita la pauvre maison paternelle et, finalement, après s'être promené à travers tout ce qui lui était cher, se trouva dans un petit estaminet en face d'une chope de bière limpide et dorée. Au moment où il trempait ses lèvres dans son verre, il entendit plusieurs petites voix grêles qui chantaient sur des tons divers ; Bonjour monsieur Ventrepotte ! Bonjour monsieur Ventrepotte ! et il vit sur la table qu'il occupait plusieurs petits bonshommes, assez semblables à des gnomes, qui dansaient comme des grives en kermesse à l'entour de son chapeau râpé.

***

Lorsqu'ils eurent fini de valser et de glapir, l'un d'eux se détacha du groupe et salua le buveur en disant : « Je suis le *Tabac-Gros*. Je ne suis pas fier. Je suis vêtu d'un simple bourgeron jaune et ceint d'un baudrier bleu. Je suis la consolation de l'armée, l'ami du soldat. Lorsqu'il s'ennuie dans la désolation des casernes ou qu'il marche sous le soleil ou la pluie, je fais flamber ma rude chevelure dans son brûle-gueule, et j'évoque dans sa tête les souvenirs du « patelin » abandonné. Je cache à ses yeux les chiffres des bornes kilométriques, je rends la terre moins dure à son pied, le sac moins lourd à son échine ; je lui fais oublier le temps et la fatigue ; je fais miroiter à ses yeux le mirage de la *classe* et s'il tombe un rêve dans sa tête, c'est à moi qu'il le doit. Je suis le tabac-gros. »

Comme il achevait de parler, un autre personnage s'avança, qui parla de la sorte :

***

« Je suis le *Fin-Tabac*. Je suis vêtu d'une redingote tabac d'Espagne et cravaté de blanc. Ne m'a pas qui veut. Tout le monde voudrait me posséder et l'on fait des bassesses pour une pincée de mes trésors. Mais ceux-là seuls dont la poche est carillonnante peuvent obtenir mes faveurs. Vingt bons ne sauraient me corrompre. Je suis le tabac du civil, je ne connais que l'argent, et les dix journées d'un soldat suffisent à peine à ma rançon ! C'est moi qui suis l'incomparable tabac-fin. »

***

Le second orateur s'étant retiré, trois autres gnomes sortirent alors des rangs. Le plus grand des trois ayant fait asseoir ses deux acolytes à ses côtés, s'exprima de cette majestueuse façon :

« Je suis le *Signor-Scaferlati-Supérior*. Mon justaucorps de satin bleu et mon jabot de dentelle font rêver les peuples des deux hémisphères. Je porte sous mes habits somptueux une cuirasse d'argent, et une chemisette de papier brouillard qui me protège contre les perfidies de l'humidité. Je suis noble, trois fois noble, issu des plus illustres noblesse de l'antiquité. J'ai des parfums exquis et d'exquises manières. Je suis le régal des gentils-

hommes, le nec plus ultra des personnes de condition et le passe-temps des dames galantes. Ceux qui ne sont pas assez riches pour m'avoir, prétendent me préférer le caporal grossier, mais c'est le dépit qui les fait parler, et ils se damneraient pour un atome de ma fumée bleue. Je coûte 75 centimes.

» Oui, 75 centimes! — Connaissez-vous ma femme, *lady Mary-Land*. C'est la plus belle et la plus charmante personne du monde. Ses cheveux blonds sont d'une délicatesse excessive. Elle est vêtue de brocard jaune et porte comme moi cotte d'argent et chemise de soie. Le parfum qu'elle distille est la source de toutes les voluptés, et son haleine enivrante fait naître des fantômes paradisiaques. Nous sommes les rois du bureau de tabac et les suzerains de la Régie, avec notre beau cousin du *Levant*, qui est blond comme nous, et comme nous, parfumé ».

***

Lorsque ces trois respectables personnes eurent tournés les talons, le dernier bonhomme vint saluer le consommateur:

« Moi, fit-il, je suis le bon tabac des Flandres; l'incomparable *Tabac du Nord*. Je suis né à côté de ton jardin, dans une grande plantation, tout près d'un champ de betteraves. Nous étions là deux cent mille pieds qui balancions sous le ciel nos larges feuilles indolentes et nos glorieuses corolles roses. Nous avons été nourris par le sol qui t'a nourri. Nous avons été châtrés de notre essence, et c'est la main du maître qui nous a coupés, si fin qu'on nous prendrais pour du tabac arabe. — Je suis le bon tabac du Nord qu'on fume dans les pipes rouges d'Onaing, avec de grands bonnets de coton, en buvant la bière à pleines chopes. Je suis le tabac des vieux maîtres flamands, le tabac des gros bourgmestres, le tabac des veilleurs du beffroi et des mineurs. Je ne suis pas étiqueté; je ne suis pas tarifé, je ne suis pas matriculé : Je suis libre. J'ai le parfum du village où je suis né. Mon habit est un vieux journal du pays. J'apporte des nouvelles de la bonne amie, et le bonjour des vieux, avec une pièce de cent sous qu'on m'a cachée dans le ventre. J'ai passé comme un brave au nez de tous les octrois, et je me suis moqué des douaniers. Hou! Hou! Je suis le bon tabac du Nord, et je ne coûte rien! Hou! Hou! Hou! »

***

Ayant ainsi parlé, il se mit à sauter. Mais soudain toute la bande disparut comme par enchantement.

Le clairon sonnait le réveil. Le caporal Ventrepotte s'étant réveillé tout habillé sur son lit, se dressa d'un bond et cria: « Allons! debout là-dedans!... Y a de la joie pour aujourd'hui! Je lève toutes les punitions d'hier... vingt-dieux! »

Puis, ayant pris sa vieille pipe sur son paquetage il fit le tour de la chambre en disant : « Y a-t il quelqu'un qu'a une pipe de tabac là-dedans?

— Tiens! dit un homme, en voilà une miette! » Mais Ventrepotte ayant jeté bien loin de lui la blague qu'on lui présentait cria: « Je veux une pipe de tabac du pays! J'en veux pas d'autre! Si je l'ai pas dans cinq minutes, j'fiche toute la chambre dedans! »

GEORGE AURIOL

La Cardivisite

A M. FRANZ MAHUTTE.

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon ça l'est di la cardivisite qué til doit li avoyer, couprend'bien, à li mocheu qu'il écrivé da li ziornal pourquoisqu'il est de quéchon ladans di ton mison qu'il a fé de réclame.

Qué ça lé de zimpourtace pour le camerades pourquoisquand til fai li pas di renvoyer sa cardivisite enn de zotre naussi de zobzédart of de quelque çausse quil é zoli, qué la mocheu quil mé ses doigts da son nez quil é pas countent.

Maye til doit li pas attendre qué li toullemonde il a deza dit qué til doit li faire pourquoisqué li mocheu quil a fé de zobservachon de splicachon pourquoisqu'il a rien di tout vu, enn quil a de zattendu quil veut pour la remerchement sur son réclame, couprend' bien, quil a l'air de zimbechile et qué toullemonde il raconte de zistoire quil é pas vrai enn quand til veu di ravoyer ta cardivisite trop tard qué li mocheu il croit, couprend' bien, qué til veut pour la foutre di lui quil é cor pas countent, couprend' bien, qué til fé mieux di rien faire di tout.

Que ça l'est du gra du france avé li mocheu qu'il fé de zarticle sur la ziornal pour son plaisir et quil fé pas de réclame of de réclamachon, couprend' bien, quil é pas si zeune.

ALBRECHT.

A Vigeant

Je ne vous ai point vu, Maître, dans un assaut,
Tirer souple, élégant, l'œil vif et la main preste,
Montrant cet à-propos décisif qui s'atteste.
Par des coups foudroyants portés ainsi qu'il faut.

De longtemps ce plaisir me fera-t-il défaut?
Je ne sais; mais, en moi, vit une idée, au reste :
Comme en son style, l'homme aussi se manifeste
En escrime. Il paraît ou subtil ou lourdaud.

Pour vous avoir croisé plusieurs fois par la ville,
J'ai connu cette allure affinée et civile
Qui vous caractérise et va se dégageant.

Elle explique amplement, dans la très haute estime
En laquelle vous tient un public unanime,
Ces qualités qui font qu'on dit tout bref : Vigeant!

POL MARSANT.

Le Chinois

QUELLE ne fut pas notre surprise en voyant Rotterdam s'amener avec un Chinois, un vrai Chinois, jaune comme une tranche de citrouille; les yeux bridés comme un cheval de fiacre et la queue tressée comme un cheval de foire, un vrai magot d'étagère dodelinant la tête, au sourire stéréotypé sur sa face plate et relevant les coins d'une large bouche, aussi fendue que Merckx dans un « à fond ».

Une colère concentrée assombrissait les nobles traits de Rotterdam et mettait une flamme dans son regard, généralement calme comme celui de John. Evidemment, notre ami n'était pas dans son état normal et le Chinois devait être pour quelque chose dans ce déséquilibrement psychologique. Mais pourquoi Rotterdam était-il affligé de ce Chinois, lui qui détestait le jaune, même sous forme de safran dans la rijspaap?

Pendant que nous entretenions le Chinois des difficultés qu'il y a à poursuivre des études astronomiques dans une cave, question importante dont Flammarion a fait un examen approfondi quoiqu'accidentel dans son traité sur la forme réelle de l'hypothétique satellite de Mercure, l'artificieux Lynen réussit à prendre Rotterdam à part et à extraire le motif de sa sombre humeur, motif « peu ordinaire » comme dit spirituellement Albrecht.

Saturés de consommations, ayant joué tout ce qui peut raisonnablement être disputé aux cartes, aux dés, au vogelpik, à tous jeux quelconques, le vidame Spons et Rotterdam, l'avant-veille, avaient avisé le célestial et avaient joué « à qui devrait épater le Chinois ». Depuis ce jour Rotterdam, qui avait perdu, traînait vainement son jaune compagnon dans tous les coins sans parvenir à exécuter les clauses de cette singulière partie. Le Chinois ne s'épatait jamais et suivait Rotterdam avec calme, son éternel sourire épanoui sur sa face plate. C'était devenu un cauchemar: Le Chinois de Nessus.

— Ça t'apprendra, répartit Lynen à Rotterdam, après en avoir obtenu le récit de cette sombre aventure. Regarde cette gueule et dis-moi s'il est possible de l'épater davantage.

Nous fîmes tous le serment solennel d'aider notre ami à mener à bonne fin son entreprise. Pendant quarante-huit heures nous déambulâmes avec le Chinois, stupéfiant les habitants de Bruxelles par d'inénarrables extravagances. Nous lui montrâmes les choses les plus extraordinaires: Sarawak, le Sar Péladan, Elysée Reclus, Edmond Picard, Woeste et l'anarchiste de la Porte d'Anderlecht; nous le conduisîmes à la Chambre des Représentants, à l'Association libérale, au *Diable au Corps*; il ne s'épata pas. Nous lui lûmes les plus intéressantes productions d'Alphonse Allais, de George Auriol et le projet de représentation proportionnelle du Gouvernement; il ne s'épata pas. Çarel exécuta une marine sous ses yeux et je fis, moi-même, le célèbre tour de la chaise, dans lequel je me casse *toujours* quelque chose; il ne s'épata pas. On lui fit prendre une action de la Société Coopérative Artistique; il ne s'épata pas. Nous soudoyâmes une impure qui embrassa M. Buls *coram populo*; il ne s'é-pa-ta pas.

Mornes et désespérés, nous arpentions, à deux heures du matin, la rue des Sables, en faisant remarquer au Chinois — dernier espoir — le nombre extraordinaire de bureaux de rédaction que l'on trouvait dans une seule rue à Bruxelles, lorsque le susdit, qui n'avait rien dit pendant trois jours demanda de sa voix calme.

— N'avez-vous pas de bateaux de fleurs, ici. Je sens comme une vague odeur qui me les rappelle?

— C'est la caserne des grenadiers, observa Gustave.

— Non. L'odeur vient de là, répartit le Chinois en montrant une petite rue qui longe la caserne et dont je crois malséant de rappeler le non ici par égard pour le rédacteur en chef de la *Réforme*.

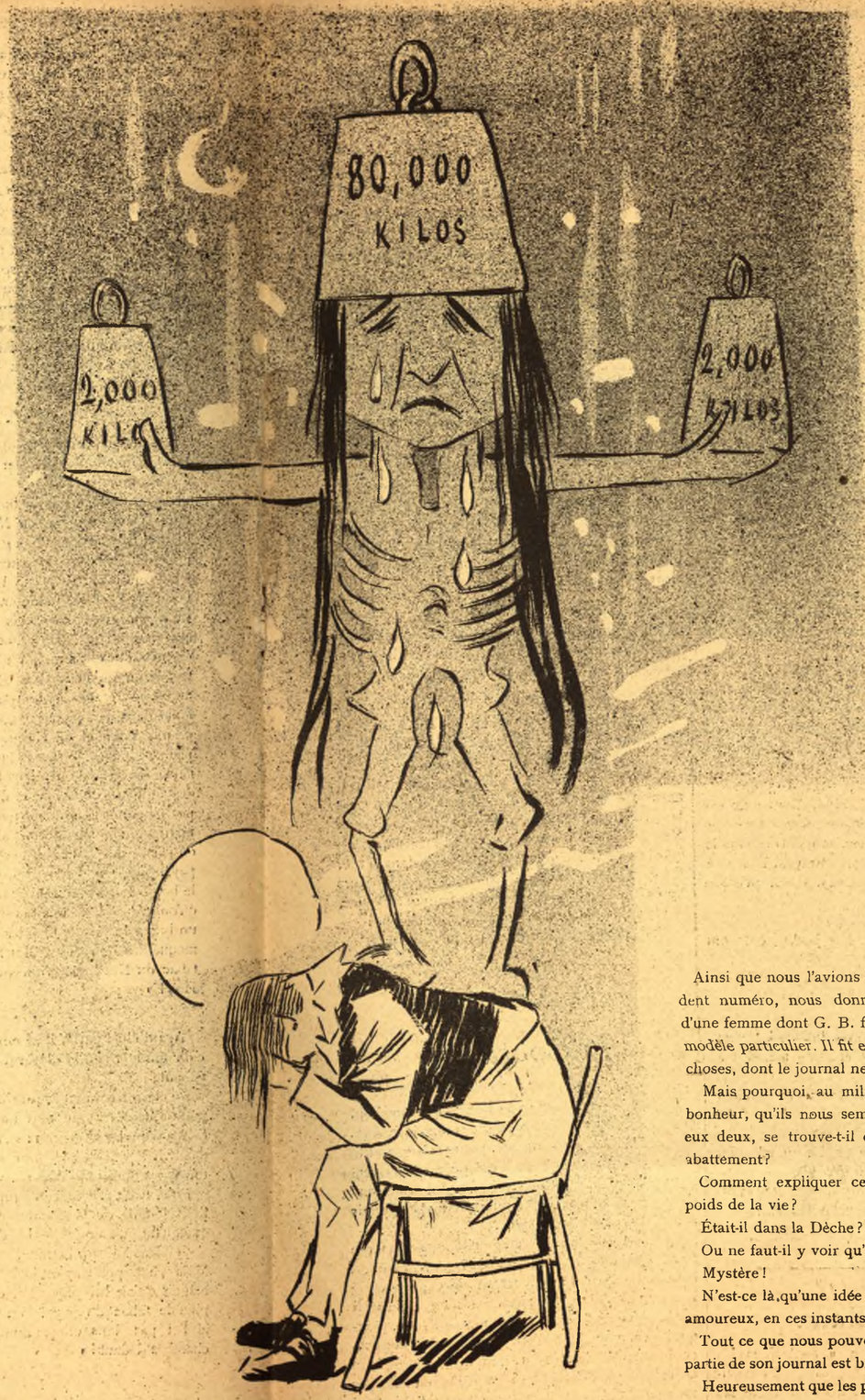
Le Chinois avait incontestablement du nez, ce dont nous avions douté fortement.

— En avant, reprit-il.

Nous nous interrogeâmes du regard. Tout à coup, Rotterdam bondit et son œil s'éclaira.

— Je le tiens, s'écria-t-il. Allons.

Nous le suivîmes vivement intrigués. Il nous paraissait improbable que les « bateaux de fleurs » très ordinaires, dont l'austère M. Buls a autorisé le maintien moyennant des conditions accessibles



Amy. Lyny.

Ainsi que nous l'avions promis dans le précédent numéro, nous donnons ici deux croquis d'une femme dont G. B. fit sa bonne amie et son modèle particulier. Il fit encore avec elle diverses choses, dont le journal ne peut s'occuper.

Mais pourquoi, au milieu de cette période de bonheur, qu'ils nous semblent avoir traversée à eux deux, se trouve-t-il ce moment de profond abattement?

Comment expliquer ce dessin symbolisant le poids de la vie?

Était-il dans la Dèche?

Ou ne faut-il y voir qu'un sujet drôle?

Mystère!

N'est-ce là qu'une idée noire, comme en a tout amoureux, en ces instants de solitude?

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que cette partie de son journal est bien embrouillée.

Heureusement que les pages suivantes sont plus explicites et tournent au roman.

aux millionnaires, pussent — quels temps! — présenter assez d'intérêt pour étonner notre inébranlable Chinois.

Après reconnaisance préalable, nous fûmes introduits dans le Sanctuaire. Rotterdam eut avec « Madame » une conversation mystérieuse après laquelle — spectacle pénible pour ma vertu, ô combien — des dames peu vêtues reçurent la gracieuse autorisation de prendre place à côté de nous sur des divans qui paraissaient empruntés au tramway de la Porte de Ninove à la gare Rogier.

— Qui paye une bouteille de champagne? interrogea Rotterdam.

— Moi, fit une personne bien galbée, comme on pouvait aisément s'en apercevoir au travers de la mousseline, simple rideau de fenêtre qui la drapait. Cette personne, qui répondait au nom de Camélia, avait pris place à côté du Chinois, sans doute pour lui rappeler les bateaux de fleurs. Celui-ci ne parut s'étonner nullement de ce renversement des rôles.

Au troisième verre de champagne, notre Chinois était devenu loquace et il faisait des déclarations passionnées, dans un français approximatif, à son Camélia. Je remarquai, phénomène particulier à la race chinoise, que sa queue se dressait sur sa tête.

A mesure que s'allumait le sujet de l'Empereur du milieu, les traits contractés de Rotterdam se détendaient et il manifestait une croissante satisfaction. Enfin, je ne sais pour quelle raison secrète, le Chinois disparut, suivant sa florale compagne.

— Ça y est, hurla Rotterdam. Maintenant, je suis sûr qu'il sera épaté.

En vain essayâmes-nous d'obtenir l'explication de cette exclamation. Notre ami voulait nous réserver le plaisir de la surprise.

Au bout de trois quarts d'heure enfin, le Chinois reparut. Je dois dire qu'il avait l'air considérablement vanné. De tout jaune il était devenu terreux et ses yeux disparaissaient complètement sous ses paupières graisseuses.

Madame s'approcha de lui, et après un petit compliment bien tourné sur l'honneur qu'il avait fait à sa maison, tira de sa poche une pièce de vingt francs qu'elle lui offrit.

Le Chinois accepta le compliment avec bienveillance, puis sourit d'un petit air modeste :

— Pas quatre, Madame, fit-il. Trois seulement.

Et tirant son porte-monnaie, il lui rendit cent sous.

RHAMSÈS II.

Lanterne Magique

Au milieu du disque blafard,
Sur le mur sombre concentré,
Par un pâle rayon filtré
De la lanterne, Arlequin part

Pour suivre Colombine à part,
Et planter là Pierrot frustré,
Au milieu du disque blafard,
Sur le mur sombre concentré.

Mais, pâle et tout poudré de fard,
Pierrot, le vieux rival outré,
Se croyant dans la lune entré,
Sourit, béatement cafard,
Au milieu du disque blafard.

CAMILLE HERSENT.

Le Veau

Conte pour Sara

Il y avait une fois un petit garçon qui avait été bien sage, bien sage.

Alors, pour son petit Noël, son papa lui avait donné un veau.

— Un vrai?

— Oui, Sara, un vrai.

— En viande et en peau?

— Oui, Sara, en viande et en peau.

— Qui marchait avec ses pattes?

— Puisque je te dis un vrai veau!

— Alors?

— Alors, le petit garçon était bien content d'avoir un veau; seulemement comme il faisait des saletés dans le salon...

— Le petit garçon?

— Non, le veau... Comme il faisait des saletés et du bruit, et qu'il cassait les joujoux de ses petites sœurs...

— Il avait des petites sœurs, le veau?

— Mais non, les petites sœurs du petit garçon... Alors on lui bâtit une petite cabane dans le jardin, une jolie petite cabane en bois...

— Avec des petites fenêtres?

Oui, Sara, des tas de petites fenêtres et des carreaux de toutes couleurs... Le soir, c'était le Réveillon. Le papa et la maman du petit garçon étaient invités à souper chez une dame. Après dîner, on endort le petit garçon et ses parents s'en vont...

— On l'a laissé tout seul à la maison?

— Non, il y avait sa bonne... Seulement, le petit garçon ne dormait pas. Il faisait semblant. Quand la bonne a été couchée, le petit garçon s'est levé et il a été trouver des petits camarades qui demeuraient à côté...

— Tout nu?

— Oh! non, il s'était habillé. Alors tous ces petits polissons qui voulaient faire réveillon comme des grandes personnes, sont entrés dans la maison, mais ils ont été bien attrapés, la salle à manger et la cuisine était fermées. Alors, qu'est-ce qu'ils ont fait?...

— Qu'est-ce qu'ils ont fait, dis?

— Ils sont descendus dans le jardin et ils ont mangé le veau...

— Tout cru?

— Tout cru, tout cru.

— Oh! les vilains!

— Comme le veau cru est très difficile à digérer, tous ces petits polissons ont été très malades le lendemain.

Heureusement que le médecin est venu! On leur a faire boire beaucoup de tisane, et ils ont été guéris.

Seulement, depuis ce moment-là, on n'a plus jamais donné de veau au petit garçon.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit le petit garçon?

— Le petit garçon... il s'en fiche pas mal.

ALPHONSE ALLAIS.

Vadrouillana

« Fonsky » et « Lelère » sont dans les « Bottes ». Sachant cela, pour éviter les inévitables cuites à prendre en leur compagnie les jours de prise d'armes, « Louitje Moustache » s'est fait présenter aux « Chasteleers », où, à cause de son air martial, en uniforme, il est déjà question de le nommer officier. Il a promis, à Margot, une splendide montre enrichie de brillants avec chaîne idem, pour le jour de son élection.

Allons, messieurs, un coup d'épaule, s'il vous plait, elle est si gentille.

***

Vu un marchand de bouquets versant sur une pincée de violette quelques gouttes d'essence. Comme nous lui demandions la cause de ce singulier baptême, il répondit :

« Och! monsieur, voudriez-vous croire, sans ça on saurait pas en vendre un ».

J'te crois!

***

« Rotterdam-Trublot » n'a pas plus de veine avec une sœur qu'avec l'autre.

Décidément il est dans une passe de guigne en amour.

***

Une bonne nouvelle pour les velocemen : M. Woeste, ministre d'Etat, prend des leçons de bicyclette. Ils pourront donc, peut-être, compter sur lui. A moins que l'aspirant chef de cabinet n'ait pris le parti de pédaler pour plaire au nouvel et royal adepte.

***

M. Bruneau assistait lundi soir, à la Scala, à la représentation de « L'attaque du Meuleke ». Il paraissait s'amuser comme une petite folle.

***

Nous apprenons avec regret que « Biscuit » est un Joseph de première force. Dernièrement il fut invité à prendre un verre de champagne chez une tendresse de marque. Il y alla en compagnie de son ami, le « Monocle d'Outre-Rhin » et d'une autre belle. Mais malgré toutes les avances de la jeune Mme Putiphar, il partit avec l'autre couple, aussi quasi-merle blanc que devant. A peine dans la rue, il regretta son manque d'audace, et quelques jours après il voulut retourner chez la pauvre affrontée.

Hélas! la place avait été prise entretemps.

Voilà ce que c'est que de manquer de nerfs.

MÉPHISTO.

Li Couradair

A l'ami OMER DIERICKX.

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est di portes quil est zouverte coume lé fenêtre, couprend' bien, di couradair, pourquois quand til fait li pas d'attachon qu'il est de probablement pourquoisqu'il de zattrapé de foi enn de rume enn de toute, couprend' bien, qu'il est malate enn de zentré da la mauvaise imeur.

Qu'il est, couprend' bien, de zimportace pour le famile qu'il é pas malate, pourquoisquand le zafant il va ta licolle qu'il doit zavoir de çapeau of de kassiette et quil zamais passé à la stachon de Midi sur la place de Constuchon, couprend' bien, pourquoisqu'il a Mocheu Anspach, qu'il a fé le construchonnement di la Bolivar, qu'il a, couprend' bien de soigné pour le zens di Brucelles enn de pas socupé ditout pour le zotre, couprend' bien, di demeuré su la fobour, pourquoisqu'il a de zaranzé di la construchonnement qu'il a plu di couradair

da le ville et quil a de rassemblement, couprend' bien, di toute sur la place de Constuchon, qué til sai li pas d'avace qué til veu pour li traversé qué til vient malate enn de zafants enn de ta femme et que touzour qu'il é pas countent, que ça lé du gra du france avé de l'aciétan, couprend' bien, qu'il avé pas de couradair et quil été zamais de zenrumé,

ALBRECHT.

THÉATRES

Galeries. — Samedi passé, les Galeries ont donné une reprise de la charmante opérette *Boccace*, qui retrouve son succès de jadis, grâce à sa musique restée gaie et entraînante. Mlle Suzanne Bozzani, jolie femme et jolie voix a plu d'emblée au public. Nous en connaissons pas mal qui retournent pour la revoir. Mlle Libra fait une gentille Béatrice. Elle voit son succès augmenter à chaque nouveau rôle, et le mérite. Mme Fournier est toujours drôle et amusante, de même que M. Darmand. On regrette de voir trop peu MM. Hérault et Duncan. M. Lespinasse-Orlando, qui compose toujours parfaitement ses personnages, est d'un comique achevé.

Somme toute interprétation des plus homogènes formant un tout heureux.

—

Scala. — La troupe Willy's, composée de quatre acrobates d'une force inouïe, obtient, en ce moment, un immense succès à la Scala. Les Willy's sont au moins aussi forts que les Cragg's dont les exercices ont fait courir tout Bruxelles au mois de décembre dernier.

La soirée se termine par l'*Attaque du Meuleke*, la joyeuse parodie.

—

Alcazar. — La nouvelle troupe de concert a débuté samedi devant une salle archi-comble. Les habitués ont revu avec plaisir Mme Lange et M. Crommelynck. D'autres anciennes connaissances du public bruxellois ont retrouvé leur succès d'antan, succès des plus mérité d'ailleurs. Ce sont Mmes Lekain et Favart. M. Favart a toujours sa note comique personnelle qui le fait rappeler nombre de fois par une salle bien mise en gaité. Harry-Lamore est un véritable équilibriste, sur le fil de fer, étonnant. Marcelle Gay et les autres remplissent agréablement le reste du programme.

Puis il y a « Vannel », le pince sans rire, le fin diseur; mais il n'est ici que pour quelques jours.

Dans la première semaine d'avril débuts des Martinetti.

—

Alhambra. — Le professeur Crocker a remporté, à l'Alhambra, avec ses chevaux artistes, un énorme succès. La salle est comble tous les soirs. Il est vrai qu'en matière de dressage, on n'a rien vu encore d'aussi complet, obtenu avec une telle simplicité de moyens. Les chevaux artistes de M. Crocker travaillent sur scène, au feu de la rampe, et ce n'est pas la moindre originalité de ce merveilleux spectacle.

Aux ânes et mulets, aussi bien dressés que les chevaux, sont réservés les intermèdes et c'est là, on conçoit, la partie amusante du programme. Le spectacle commence à 8 1/2 heures du soir et finit à 11 heures, avant le départ des derniers trains pour la province.

Tous les dimanches et jeudis, ainsi que le lundi de Pâques, matinée à 2 1/2 heures.

Les enfants paient demi place.

—

Pôle Nord. — Deux illustrations du patin : Kurten et Harry disputent au fameux Paulsen, que les Bruxellois applaudissaient encore il y a quelques jours, le titre de champion du monde.

Kurten et Harry viennent d'être engagés par la direction du Pôle Nord. Ils débuteront très prochainement et leurs séances auront d'autant plus d'attrait qu'ils paraissent sur la piste simultanément et combinent leurs merveilleux exercices. Le public bruxellois aura eu cette bonne fortune de voir, à moins d'un mois de distance, les trois grands champions du patinage international.

—

Musée Castan. — Le Musée Castan est ouvert depuis 9 h. du matin pour la visite des nombreuses collections qui font le succès de cet établissement renommé Musée des souverains et des hommes célèbres, des criminels. La Reine immortelle, la petite princesse Mily, le Kaleidoscope comique, les glaces rigolades, Arton, Baron Reinach, Cornélius Herz, etc., etc.

***

Spectacles de la Semaine.

MONNAIE (7 1/2 h.). — *Tristan et Yseult.*

PARC (8 h.). — *La Bonne à tout faire.*

GALERIES (8 h.). — *Boccace.*

MOLIÈRE (8 h.) — *Triste Semence.*

THÉATRE FLAMAND. — Relâche.

VAUDEVILLE (8 h.). — *Une Dette de Jeu; l'Héroïque Le Cardunois.*

ALHAMBRA (8 h.).— Pr Crocker et sa troupe équestre.

ALCAZAR (8 h.). — Spectacle-concert.

SCALA (8 h.). — Troupe Willy's; à 10 1/2 heures, *L'Attaque du Meuleke.*

THEATRE LYRIQUE (7 1/2 h.). — *Devant l'Ennemi.*

MUSÉE CASTAN, passage du Nord. — Ouvert dès le matin.

POLE NORD, rue de l'Évêque. — Patinage sur vraie glace. — Tir. — Concert. — Attractions. — De 9 1/2 h. à midi, de 2 à 6 heures et de 8 heures à minuit.

PANORAMA. — 8, rue Jules Van Praet.

CAFÉ UNIVERSEL, ancienne foire de Leipzig. — Orchestre de 50 musiciens. 2,000 places assises. Entrée libre.

CARLIER, IMPRIMEUR, RUE DE L'ESCALIER, 22, BRUXELLES.

FEUILLETON DU DIABLE-AU-CORPS (*).

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

PREMIÈRE PARTIE

—

CHAPITRE CINQUIÈME

—

L'assaut. (*Suite.*)

— Changeons, dit Ernest. Tirez; je marquerai.

Et de rechef, la même lutte singulière recommença, lutte de titans. Au bout de trois nouvelles heures, Ernest comptait six cent soixante-dix-sept. Il avait été obligé d'effacer toutes les marques, en crachant dessus, ce qui lui avait complètement desséché le gosier, et de recommencer en retenant cinq cents.

Soudain une détonation retentit et une partie de la barricade s'écroula avec fracas dans un nuage de poussière.

— Sacre. .. commença de Crabesac.

— Ce n'est pas un sacre, c'est un fauconneau, interrompit gravement Ernest. Cette arme me paraît supérieure aux nôtres.

— Qu'allons-nous faire, interrogea de Crabesac?

— Grimpons d'un étage pendant qu'ils s'échinent à abîmer la barricade. Il leur sera impossible de faire monter leur canon jusqu'ici.

— Hum! Cet escalier est malheureusement d'une solidité qui lui permet de résister au poids de l'artillerie.

— Nous allons y mettre ordre.

Et défonçant le palier à coups de crosse d'arquebuse, l'ingénieux Ernest pratiqua un trou de mine avec la longue épée de de Crabesac, la bourra de poudre et y mit le feu.

Une effroyable détonation retentit, et, d'un seul bloc, la barricade s'écroula sur leurs adversaires.

— En voilà quelques-uns d'écrabouillés, ricana de Crabesac.

— Combien, fit Ernest?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Ça va nous gêner pour nos comptes.

— Voilà qui est bien désagréable. Un instant.

Et, enfilant son mouchoir au bout de sa colichemarde, de Crabesac la dressa perpendiculairement au sommet de feu l'escalier.

Un signal semblable répondit, et, du fond du corridor, surgit un individu: l'homme à la robe rouge et à la cagoule verte.

— Vous vous rendez? demanda-t-il avec empressement.

— Pas du tout, nous désirions une trêve momentanée pour vous demander un petit renseignement.

— Trop heureux de vous être agréable, chevalier, parlez, je suis entièrement à vos ordres.

— Nous voudrions simplement savoir combien la chute de la barricade a occis de vos soudards.

— Dix sept, et un blessé.

— Mille diables! Le blessé nous gêne. Comment le compterons-nous? Pour un demi-mort.

Si cela vous gêne réellement, je puis le faire achever.

— Je vous en prie.

— Achevez le blessé, ordonna l'homme à la cagoule d'une voix de Stentor. Un coup de feu retentit.

— Dix-huit. compta de Crabesac. Cela fait six cent quatre-vingt-quinze. Il me reste à vous remercier, Monsieur, de votre exquise obligeance.

— Entre gens de qualité, on sait ce que l'on se doit, répondit l'inconnu. Etes-vous disposé à continuer?

— Parfaitement. Et de Cabresac lui fit courtoisement un salut de l'épée et se retira.

Il grimpa lestement l'escalier et rejoignit Ernest qui eut vite reconstruit une barricade avec le mobilier du second étage.

Tout bruit avait cessé. Les gens de l'homme à la cagoule ne semblaient plus faire aucune tentative pour se rapprocher de leurs deux terribles adversaires.

— Que diable est-ce que cela signifie? demande de Crabesac.

— Je vais voir, dit Ernest, et il se hissa silencieusement sur le matelas qui servait de couronnement à son édifice.

— Personne, reprit-il.

— Pas possible. Et de Crabesac le rejoignit d'un bond.

Ernest avait dit vrai. L'escalier était parfaitement vide; les assaillants paraissaient avoir abandonné l'assaut.

— Ils veulent nous prendre par la famine, observa le chevalier.

Il avait à peine achevé qu'une nouvelle explosion retentit et qu'ils furent précipités tous deux au rez-de-chaussée avec leur barricade.

— Les cochons! clama Ernest en dégringolant. Ils m'ont volé mon truc.

La suite au prochain numéro.

(*) Reproduction réservée.

Le Serpent de Mer

(Voir *Le Constitutionnel* de 1839.)

De Zienihzee la valeureuse à Gertruidenberg la sombre, voyageait le schuit de Jan Berrevoets, chaque *semaine. Parti le lundi, il* rentrait en schouwner le samedi. Alors le dimanche paisible, avec le temple, le repos et la promenade dans la tristesse de la ville, était le jour béni, avec les quelques heures de bavardages au bout du quai, sous l'auvent.

C'était toute la vie de Jan Berrevoets, beurtschipper réputé, en Zeuscheland, les affaires marchaient bien et, pour un jour de calme plat, on avait deux jours de bon vent. Mais c'était un menteur que Jan, il avait la langue déliée et plus habile à tourner des mensonges que les meilleurs avocats et procureurs, et fier, avec cela, de lui-même et de son bateau. Quant un steamer passait à côté de sa barque, il lâchait des bordées d'épithètes sur la sale caisse noire avec son crasseux tuyau de pipe, et à Merine, son matelot, il racontait des récits imaginaires de naufrages fantastiques de navires à vapeur, d'explosions de chaudières, de rencontres entre cinq ou six steamers coulant à pic et tous les sinistres que sa fertile imagination trouvait à pondre.

Aussi son nom de Leugenaar était mérité, la voile rouge de son schuit était citée de tous les marins zélandais comme l'emblème de la bourde.

Un jour, chez Jean Kapoek, le cabaretier de Gertruidenberg, il lui tomba sous la main un journal illustré (*) représentant le serpent de mer.

Pendant le retour, la nuit, étant à l'ancre dans le Masgat, il réveilla son matelot en lui affirmant qu'il avait vu le diable de mer.

Et à peine arrivé, il se rendit au schippers huis, *où, devant les* marins dégustant le itterje, il *raconta* son aventure avec des détails épouvantables.

C'en était trop et les matelots jurèrent de se venger.

La semaine suivante, au moment de son entrée au chenal, par une demie marée, la nuit, un monstre gigantesque courait sur les hauts bancs, dans trois pieds d'eau.

La gueule immense, ouverte, laissait sortir des flammes et de la fumée et une odieuse odeur de soufre et de goudron *arrivait, portée par la b ise.*

Les multiples replis du serpent se déroulaient avec vitesse et cherchaient à envelopper la barque du Leugenaar, qui se démenait à la barre, pour échapper aux poursuites du dragon, mais trop tard, il était dans la passe.

Merine, le matelot, était tombé de peur, la tête enfouie dans un paquet de cordages, tandis que Berrevoets lui criait : Bliksem, vous voyez bien qu'il y a des serpents de mer, regardez, que je n'ai pas menti, et celui-ci n'est rien, comparé à l'autre.

Mais le monstre, arrivant au plus près, sa gueule se mit à crier : Leugenaar ! Leugenaar ! Leugenaar !

Brusquement il se rompit et les trente marins qui en faisaient les anneaux, montèrent à l'assaut de la barque, armés de torches et traînant derrière eux les baches qui faisaient la carapace du monstre.

Tous hurlaient la complainte du Leugenaar. Mais Berrevoets, sans aucune gêne, criait à tue-tête : « Celui de la semaine passée était un vrai et bien plus grand. »

DE WIMPY.

(*) Le *Diable-au-Corps*.

N° 12. — 2e ANNÉE. Dimanche 1r-avril 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : **Belgique . . . . fr. 5-50 par an.**
Union postale . . „ 7-50 „

LA VOILÀ L'ESTHÉTIQUE DES VILLES !

Chronique Parisienne

—

En France, la tradition farceuse du 1er avril disparaît comme toutes les autres ; c'est à peine si j'ai reçu cette année, deux ou trois cartes de ce genre :

> *Le porteur de la présente*
> M. WILLY
> *est autorisé à visiter l'intérieur*
> *de l'obélisque*

et quelques lettres m'informant que des oncles d'Amérique, décédés après fortune faite, me laissaient chacun la somme de 15 centimes. Mesquines attrapes! Infinitésimales plaisanteries! Combien nos pères concevaient avec plus d'ampleur et d'éclat la mystification ! Et que nous sommes d'indignes héritiers du grand marquis de Combles!

Conseiller du Parlement de Lyon, j'imagine qu'il lui devait donner d'étranges conseils. Un jour, en 1784, il inventa une farce grandiose dans laquelle donnèrent tête baissée la province, la cour et la ville. (Je ne serais pas faché de voir Albert Guillaume, illustrateur de cette métaphore compliquée de synecdoques, dessiner une cour donnant tête baissée dans une fumisterie.) Donc, un jour qu'il se trouvait à Paris, M. de Combles — nom oblige ! — gagea qu'il ferait avaler aux badauds de la capitale une bourde énorme; le pari fut tenu par M. de Flesselles, prévôt des marchands, qui se porta garant de la perspicacité des Parisiens, trop fins pour «gober ce gras double à la lyonnaise». Puis, l'enjeu — deux cents écus — déposé chez un tiers, le champion de ceux qu'on ne devait pas prendre sans vert, le citadin oublia la gageure. Il n'en fut pas de même pour son adversaire.

A peine de retour à Lyon, il s'aboucha avec un petit horloger et lui dicta une lettre, adressée au *Journal de Paris*, à peu près conçue en ces termes : " M'étant toute ma vie occupé d'arts mécaniques, je viens de découvrir un modèle de *sabots élastiques* de mon invention ; je n'ai pas besoin de dire combien mes recherches m'on coûté de labeur et aussi d'argent, mais je puis promettre que, si le rédacteur en chef du *Journal de Paris* peut me procurer une somme de cinq cents louis destinée à m'indemniser, je quitterai Lyon et je viendrai à Paris satisfaire la curiosité de cette population éclairée, et remonter la Seine depuis le Pont-Royal jusqu'au Pont-Neuf, à pied sec.»

L'excellent *Journal de Paris* "coupa» dans le Pont-Royal et le Pont-Neuf, ouvrit une souscription, et reçut immédiatement d'assez grosses sommes non seulement de ses abonnés, mais des frères du roi ! mais des gentilshommes le plus en vue ! mais des membres de l'Académie ! L'ingénu Flesselles n'eut garde de s'abstenir ; ses fonctions lui donnant le titre de "chef de la navigation sur la Seine », non seulement il envoya son obole, mais il réclama une place d'honneur, séparée du vil populaire. Bref, tout était prêt ; on n'attendait plus que l'horloger aux sabots élastiques.

Ce fut M. de Combles qui arriva! Il s'en alla trouver le roi et avoua sa ruse. Louis XVI, rendu défiant par ses connaissances mécaniques à l'égard des sabots merveilleux, avait obstinément refusé de souscrire; partant ravi de sa perspicacité, il rit de tout cœur en recevant la confession du malin Lyonnais, et déclara hautement la farce excellente.

Ceux-là même qui la trouvaient exécrable n'osèrent pas se montrer d'un autre avis que le roi, et on s'accorda à reconnaître que jamais mystification n'avait été plus joliment conduite. Quant au pauvre Flesselles, il perdit son pari, et faillit perdre la tête — ce qui lui arriva cinq ans plus tard, le 14 juillet 1789.

Les souscriptions du *Journal de Paris* furent distribuées aux pauvres, qui furent seuls, avec le roi, à trouver la plaisanterie du meilleur goût.

En 1793, la folâtre humeur de M. de Combles ne l'abandonna point; incarcéré, comme suspect, il s'occupa tout d'abord à organiser des spectacles de marionnettes, dont se divertissaient beaucoup ses codétenus et son geôlier. Celui-ci, âme simple, était un ancien charpentier que la bonne grâce et l'enjouement du conseiller ne tardèrent pas à séduire. " Je vous veux prendre pour confident, lui dit un jour le rusé prisonnier ; sous peu avec votre aide, je donnerai ici une grande représentation, avec machineries inédites, changements à vue, décors s'enlevant jusqu'aux frises, bref un spectacle sans précédent. Vous serez mon collaborateur, mais sous condition que vous garderez le silence le plus complet. „

Très flatté, le naïf geôlier promit de se taire et, avec une entière candeur, confectionna des échelles s'emboîtant les unes dans les autres, des cordes à nœuds, etc., confia au noble machiniste une lime, grâce à laquelle les barreaux de la fenêtre ne tardèrent pas à être sciés, bref se prêta de la meilleure foi du monde à l'organisation d'une comédie, dont l'auteur-acteur cherchait surtout à jouer... ceux qui étaient chargés de le garder.

La représentation devait avoir lieu le 6 septembre ; la veille, l'impresario demanda à être enfermé à double tour, pour que personne ne vînt le déranger pendant qu'il mettait la dernière main à ses préparatifs. Il ajouta que, devant veiller fort avant la nuit, il exigeait qu'on n'ouvrît pas sa porte, et qu 'on ne troublât pas son sommeil avant midi. Toutes ses recommandations furent exécutées de point en point ; et quand, à midi sonnant, le geôlier et ses sous-ordres, affamés de dramaturgie inédite, haletants de curiosité, pénétrèrent chez M. de Combles, ils trouvèrent une cellule vide, et, sur le mur, une grande affiche dont voici la teneur :

> Aujourd'hui grande représentation de
> LA FUITE DE POLICHINELLE
> Cette pièce ne sera jouée qu'une fois

D'ailleurs, quand je plaindrai des geôliers, il fera chaud !

WILLY.

Le Voyage Interrompu.

—

A parole d'onze heures, si je saurais, je donnera mon dèmichon. Mais si c'que j'donne mon dèmichon, alorss, est-ce pas, i veultent plus pyer le z'appointements qu'est-ce qu'i me donntent, et ça je veuie pas, savez-vous. Mais tu peuies les dire, si vous le rencontre une fois devant vot'e nez, que l'envie ça est pas ça qu'il me manque, sûr pas.

Mais comment ça vient do, tu me diras, que vous parle de ton dèmichon et tout allo ? Comment ça vient ? On voit bien que tu sais cor une fois pas qu'est-ce qu'il se passe, of sans ça vous ne me le demandereras pas des chosss parelles, et si c' que je seras pas une si bonne bète comme c'que je suis, je te rèpondrerais : Fourtt !

Mais j'aime plus mieux tout te dire. De reste ça me fera de bien que je peuie une fois videîe mon cœur en bas. On dit comme ça quansque t'a de chagrin, ça est meilleur comme tout de raconteie à les gensses quoisque ça est pour des affaires qu'il te couïonne : il n'a rien plus meilleur pour êt'e consoleie en bas, on dit, et ça je veuie croire.

Ah bien, tu faux savoir que j'avions une fois l'aut'e soir, pendant que je promenions mon mankepuut à l'air, fait la connaissance avec une crotje chéri, mo quette chose touttafaie chowette, comme on dit les Fransquillons. Naturablement je l'a tout suit demandeie à elle si on voudrerait frèquenteie, et naturablement z'aussi la boulleke a n'a gerèpondeie que ça se poudrerait bien, mo pas dedans les Marolles, à cause qu'on l'avait dit à elle que Vergenie a n'étiont jalouse comme tout.

Ça, ca est vraie, saveie-vous. Tant pluss que Vergenie il devient vieille, tant pluss qu'elle est jaloux après moi. Je peuie plus règardeie en rue après une mammoiselle avec le scheeluug de mon monpère, of a se met à jouer sur sa patte et à faire une vie que j'en suis t'honteuie pour la femme à journeie, c'est vraie sais-tu.

Te comprends alorss que je n'a ne pas dit non, quansque la crotte chéri a m'a dit comme ça que si on voulait alleie dans un n'aut'e re patrie cacheie son bonheur, je pourrais tout avoir d'elle, mo pas avant.

Qu'est-ce que t'auras faie dans ma place ? Fileie, est-ce pas. Oui mais, on file pas comme ça, un, deuie, trois, cheie les Bazoef. Heureusement que le merdecin ça est un l'ami de moi, qu'il a trouveie que j'avions tout sorte de maladies et que j'devions assolutement et siance tannante partir en voie pour me guérir of sans ça je serions t'un n'homme mort.

Bien, je pars avec ma boulleke qu'il a prendu le même train, mo un autte voiture, et on va bien loin, bien loin, chercheie un l'endroit oùsqu'on sera pas dérangeie pendant qu'on se donne des baises. I n'avait que mon l'ami Birnard, qu'il tient pour moi le boutique de saropecrottes, dont duquel que je suis le gèrant comme on dit, pour la chocheteie Allolime des Saropecrottes Electriques à Vapeur, — il n'avait que Birnard, qu'il saviont oùsqu'on était alleie, Marggritte, la boulleke et Bibi.

Et j'étions tranquille comme un mouchechoir de Battisse, et occupeie à apprendre à Marggrite un tas de choses qu'a me disiont pas savoir — les filles, au jour d'aujourd'hui, ça n'a ne pas d'inducachon pour une cents — quansque tout d'un coup le garçon i toque à la porte. Qu'est-ce que je te diras, i n'apportiont un teielegramme de Birnard :

« Reviens vite. Bouttique par terre. On a bizoin de vous. »

Marggritte a vouliont pas que je pars, moi non plus pas : mo i vient un segond, un quatrième, un soixante neuvième depêche. Alorss quoisque tu veuies, je n'a attrappeie la vesse et je m'a dit: Une boulleke perdu, mille de retrouveies de retour, mo le z'appointrements, une fois qu'on le za plus, n, i, ni, c'est fenie avec. Et je n'aie lâcheie Marggritte, et je suis revenu sur le Marolles.

Maittenant, est-ce que tu veuies croire que ça est tout de la farce avec Birnard et que j'auras ne pas z'évu bizoin de revenir. Aussi une aute fois, tu saies pas quoisque je faie? Je partiras sans donneie mon z'adresse et dedans les z'hôtelsses nisqu'on descendra, je me fera appeleie le comte de Zwietcadol of le vidame Spons, et qui c' qui sera attrapeie ? Pas Bibi, dans tout le cas !

BAZOEF.

CAISSE DES PAUVRES

—

Reçu pour la crèche Marie-Louise de Molenbeek St-Jean : 16 francs, sous la rubrique suivante : " Qui donc a dit quel' "Entraîneur „ ne connaît pas les meilleures routes cyclables? Je le pose en fait et je le maintiens.

Vadrouillana

A la garde civique, plaine de Ten-Bosch. Le plus sémillant des majors, constellé de décorations, aussi nombreuses qu'exotiques, s'avance en cavalcadant devant le front de la garde, et, de sa

plus belle voix de commandement, il clame, aux officiers ahuris :

" Faites rentrer — z — un peu vos hommes. „

***

Informations.

— " Pottier „ le tout petit, vient d'obtenir sa licence de Jockey.

" Suif-Errant „ vient de recevoir sa licence de gentlemen-rider.

— Le baron vient de se remettre avec Denise.

— " Poulet „ a passé par Bruxelles mercredi. Il n'a pas changé.

— " Rotterdam-Trublot „, sur les pressantes sollicitations des auteurs de ses jours, s'est décidé à choisir une carrière. Il vient de s'établir professeur de Vogel-pik

— " Juju I et II „, " Flandrin „ et " Entraîneur „ ont établi un record épouvantable. Partis, à quatre, pour battre le champion du monde, ils ont fait 50 kilomètres en 24 heures.

= " Beauty „ et " Bobichon „ sont *broken-down.*

***

" Blonntte Félix „, le navigateur au petit cours, est maintenant la fleur des pois des velocemen aux petits poids.

Il a commencé par ôter, de sa machine, le garde crotte, puis ce fut le frein, ensuite la lanterne, le cornet, sa trousse; il ne savait plus quoi retirer et ce maudit vélo restait trop lourd.

Mais il a eu une idée géniale, il fait gonfler son pneu au gaz hydrogène et sa bicyclette pèse, aujourd'hui, moins deux kilogrammes. Mais c'est lui qui, maintenant, est trop lourd.

***

Personne n'ignore qu'il y a maintes et maintes façons de descendre un escalier. D'aucuns le font posément, d'autres plus vite. Certaine catégorie d'individus, les créanciers, le descendent le plus souvent sur le dos, le ventre, le flanc, la tête, en boule, etc. Mais l'" Epatant „, qui, son nom l'indique assez, ne fait jamais rien comme les autres, vient de le faire d'une façon peu banale. Il est venu d'un 1er étage à la cave sur le dos, mais avec l'escalier.

Stoeffer ! va.

***

Le jour du Vendredi-Saint, " Suif-Errant „ avait invité à dîner chez lui quelques amis : le " docteur Tonnerre, Visage-Pale, Vélodrome, St-Nicolas, Prospoire et Requin. On sait comment "Suif-Errant„ fait les choses, la chère fut exquise et supérieurement arrosée. Avant de partir, chacun glissa la pièce au personnel, ce que « Requin » approuva, mais quand vint son tour, il avait attendu le dernier, il dit : Bah! Bah ! ça suffit comme ça, ils ont assez, ce n'est pas la peine que je donne aussi. " (Textuel.)

***

A la demande générale d'*une* dame par tête, " Colibri „ et " Maître à Bobichon „ viennent de faire enlever leur barbe. Ça les rajeunit un tant soit peu.

***

Vu, en même temps que plusieurs autres, personnes le jour de la démission du cabinet, sortant de chez Malon, porte des cabinets particuliers, à minuit, deux curés accompagnés d'une dame.

***

Le 18 mars a eu lieu au local de la Société libre de gymnastique de Bruxelles une séance intime de boxe des plus intéressante.

Les membres de la Société ont vraiment fait honneur à leur professeur, M. Ch. Tscharner. Ils se mesuraient avec les meilleurs tireurs du Boxing-Club de Bruxelles, cercle qui, comme on le sait d'ailleurs, ne craint pas de rival. Les principaux assauts ont été ceux de MM. François et Flon, boxe française, MM. Pleuser et Scheemaker, boxe française, MM. Tilbury et Tscharner, boxe anglaise, MM. Miette et Tscharner, boxe française, MM. Fievet et Verhesen, boxe anglaise.

Fête charmante et des plus réussie.

Méfiez-vous des boîtes aux lettres, Bébert!

MÉPHISTO.

LES PARCE QUE

I.

OpaqueTs de noir de fumée, floTs d'encre, Tombant de la voûte firmamenteuse vers Moi. Les Voies inFinies sont pavées de Houille sombre.

II.

Des Coulées ombrantes de Jais Très Mat enveloppent les coLLonnades innombrables de Ma pensée, encore, encore. —

III.

Je cours depuis longtemps Incommensurablement. Mon œil !

IV.

Il y a du monde. O d'ébène aussi.

V.

Nul Gigantesque aux Yeux feudartificiant qui gueulent, qui es-tu ? Je suis Un Autre. O Frousse.

VI.

Vois, je suis le père des franges. Je grimpe dans la crotte, ma sœur. Je les mange, ils me mangent. Regarde mes horrifiants jeunes.

VII.

Il est stupide imaginablement.

VIII.

Du râtelier de ma mère je le tuerai. Gueule, Gueule, tu est fichu.

IX.

File, ô ma smala apeurée. File, un très grand dîner est là que nous pouvons manger !

Mariemont, 9999. — Janvier.

LE CASQUE DU CAPITAINE PANDOLPHE

Le Chevalier Onuphrius de Godesberg était très embêté. Depuis quelque temps il ne se reconnaissait plus lui-même.

Cela datait du dernier tournoi de Heidelberg, où il avait reçu un si horrible coup de hache d'armes que son heaume s'était fendu en deux comme une noix sèche. Coup noblement supporté, d'ailleurs, et non moins noblement rendu car, atteint au défaut du gorgerin, son adversaire, le burgraf von der Trompdeustash, avait vidé les arçons tandis qu'il était resté solidement en selle. Il en avait été quitte pour un crâne légèrement fendu et la perte de son beau casque en acier de Milan que nul armurier n'avait réussi à réparer.

Heureusement avait-il eu la chance de pouvoir le remplacer, séance tenante, par un armet d'une solidité à toute épreuve, qui avait contenu une tête remarquable : l'armet du capitaine Pandolphe, célèbre soudoyer, grand paillard et buveur, détrousseur de grandes routes et trousseur de robes, sacrant volontiers Dieu et ses saints, mais, au demeurant, la fleur de la chevalerie du temps, rompant une lance dans la perfection et d'une courtoisie raffinée dans les pas d'armes.

Ce casque, arme de défense magnifique, damasquiné d'or et d'argent, et au cimier curieusement ouvragé de trois chimères entrelacées, le chevalier de Godesberg l'avait eu presque pour rien. Trente ducats; ce n'était pas payé et le chevalier ne s'était pas senti d'aise lorsqu'il avait inséré son crâne fêlé dans ce heaume superbe. Sous les trois chimères, dont les ailes ressemblaient assez bien à six cornes, le dire de Godesberg avait réellement fort bon air.

Était-ce le casque ou la contusion au cerveau ? toujours est-il que depuis le tournoi de Heidelberg, Onuphrius avait bien changé et cela ne laissait pas que de le tarabiscoter étrangement. Lui, le vertueux chevalier, le miroir de la chevalerie, le sage conseiller de l'Empereur, lui, qui n'avait jamais senti battre son cœur sous sa cotte d'armes, lui, plus vieux quoiqu'il ne comptât que quarante ans à peine sonnés, que bien des gentilshommes à barbe grise, s'était senti tourmenté d'un étonnant regain de jeunesse. A peine était-il sorti de son castel, casqué et cuirassé, qu'il devenait plus fou que tous les jeunes chevaliers de la vallée du Rhin, buvant sec, lui qui ne supportait point la boisson auparavant, détroussant les honnêtes négociants, lui qui avait maintes fois flétri ces excès, pinçant les jouvencelles dans leurs parties charnues, lui plus sage qu'un chartreux avant le fameux tournoi.

A la grande satisfaction de ses vassaux, il n'avait jusqu'alors exercé son droit de cuissage que théoriquement, se contentant de glisser une jambe platonique dans la couche de la mariée. Maintenant il l'exerçait dans son entière plénitude, fichant l'époux à la porte jusqu'au lendemain matin. Il lui était même arrivé, contrairement aux usages, de prolonger le droit du Seigneur pendant plusieurs nuits consécutives, au grand dam de la châtelaine de Godesberg à laquelle ces nouvelles façons déplaisaient fort.

Que dis-je? Il lui était arrivé quelque chose de plus fort, une aventure inouïe, invraisemblable.

Un beau jour, entraîné par une chasse un peu trop prolongée — encore un plaisir qu'il se donnait depuis quelque temps — il s'était égaré dans les environs de Castel de son vieil ami le markgraf de Harenseck auquel, sans plus de façons, il était allé demander l'hospitalité.

Oncques ne sut jamais quel diable l'avait poussé. Mais, ayant trouvé la markgravine Hildegune seule, il lui avait fait une cour tellement brûlante, menée si rondement qu'il avait fait son vieil ami le Markgraf complètement cocu. Le pis est que cela ne leur avait semblé désagréable à aucun des deux — j'entends le chevalier et la markgravine — et que c'était dans un remords qu'il s'était attablé avec cet estimable Seigneur, échangeant, sous ses yeux et à sa barbe, des regards significatifs et des coups de genou expressifs avec Hildegune.

Le plus curieux c'est que, à peine rentré chez lui, le bon chevalier, de la meilleure foi du monde, se sentait l'âme bourrelée de remords, se confessant dévotement à un chapelain de ses péchés et jurait de ne plus recommencer. Autant en emportait le vent. A peine recommençait-il ses chevauchées qu'il retombait dans les mêmes fautes dont il se repentait de nouveau tout aussi amèrement.

— C'est l'été de la Saint-Martin, Monseigneur, disait le benoit-chapelain. Jeunesse folle fait sage vieillesse et sage jeunesse fait folle vieillesse. Il en est même qui restent fous toute leur vie. C'est regain de printemps et cela se passera.

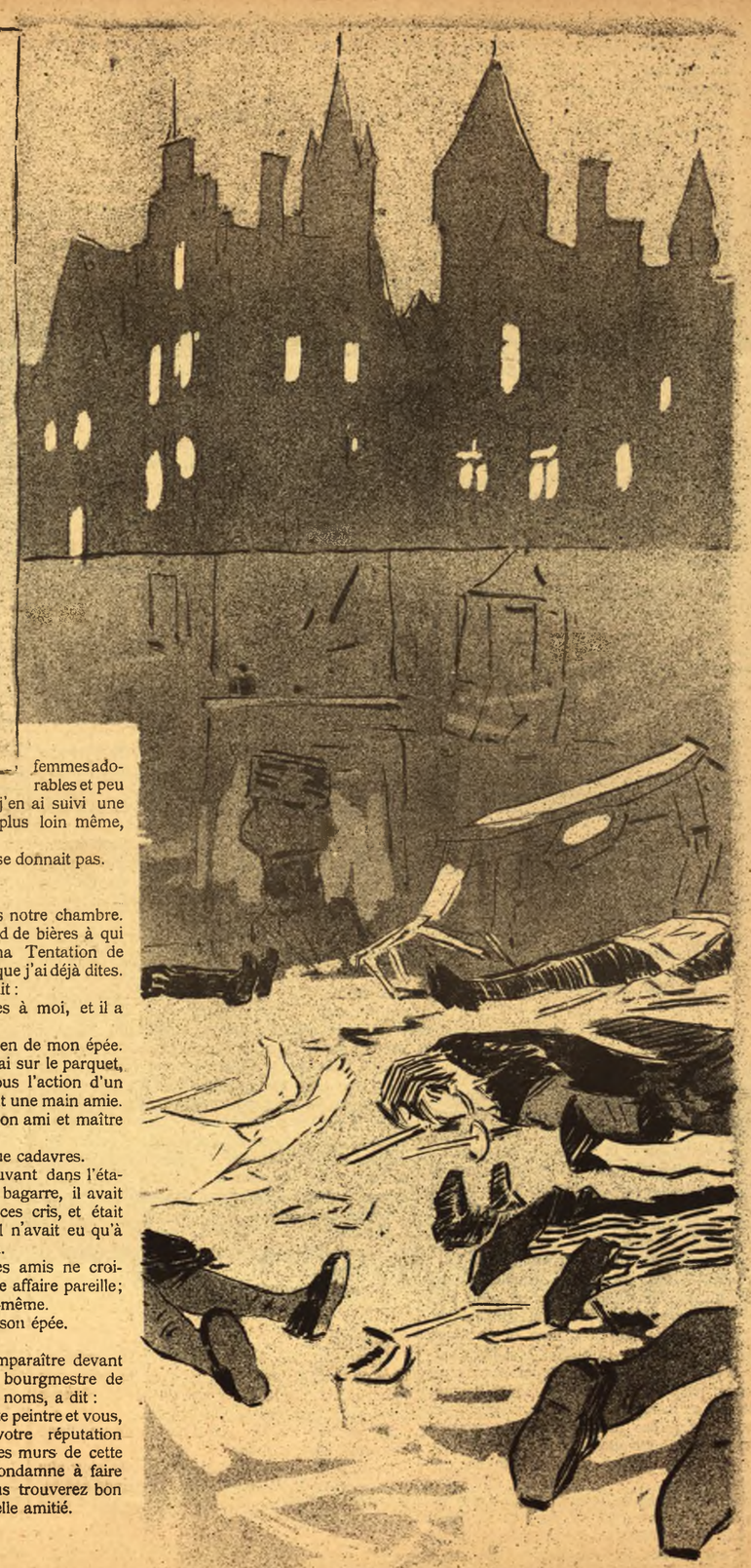
— M'est avis plutôt, répondait mélancoliquement le chevalier, que c'est l'horrifique coup de hache de von der Trompdeustach qui m'a fêlé le cerveau. Fol je suis devenu et fol je resterai.

Si est-il qu'un matin, en déjeunant, Onuphrius conta son cas à un saint pèlerin qui revenait de Palestine et qui s'était imposé la pénitence de passer un jour dans tous les couvents qu'il rencontrerait sur sa route. Il avait acquis, en cette sage fréquentation, un immense savoir en astrologie, cabale, maléfices et autres diableries du temps.

— Vous êtes, dit-il au chevalier, sous l'influence d'un charme qui vous a été jeté par un sorcier quelconque. Sage vous êtes au dedans et fol au dehors, cela ne se peut que par quelque jonglerie. Expert je suis en science magique et je veux vous guérir.

Il s'enquit soigneusement du moment, des circonstances, des particularités qui avaient accompagné la naissance de cette singulière affection, dressa un horoscope, consulta les astres, et, après nombre d'autres mirifiques conjurations, dont le détail est trop fastidieux pour être rapporté ici, décida que le coupable n'était autre que le casque du capitaine Pandolphe.

Se faisant apporter l'armet, il démontra au che-



CHAPITRE V.

A QUELQUE CHOSE, MALHEUR EST BON.

Est-ce un rêve ?

Non, tout cela est bien réel !

Le lit à colonnes dans lequel j'ai dormi, la haute cheminée abritant un poêle de faïence polychromée, les cuirs mordorés, le lambris sculpté, les chaises à hauts dossiers recouverts de velours d'Utrecht et le vieil Audenarde drapé devant ma porte !.....

Oui, je suis bien au milieu de ce luxe, et la bonne pipe que je tiens... je fume, donc, je suis...

Que s'est-il passé ?

Poursuivi par de féroces créanciers, j'ai fui. La Diligence s'est arrêtée aux portes d'une ville.

Cette ville est Yperdamme.

Mon étoile m'a conduit dans une rue très bruyante, située sous les remparts, j'y ai vu des femmes adorables et peu vêtues, elles m'ont appelé, j'en ai suivi une jusque dans sa chambre, plus loin même, dans son lit.

Hélas ! cette hospitalité ne se donnait pas.

Elle se vendait.

Et je n'avais plus le sou.

Le patron est arrivé dans notre chambre.

Ce patron était le marchand de bières à qui j'avais refusé de vendre ma Tentation de St-Antoine, pour des raisons que j'ai déjà dites.

Me reconnaissant, il m'a dit :

Tu m'as fait affront, tu es à moi, et il a appelé sa mauvaise clique.

Je me suis défendu au moyen de mon épée.

Cependant, blessé, je tombai sur le parquet, et ne repris mes sens que sous l'action d'un verre de liqueur que me versait une main amie.

Cette main était celle de mon ami et maître Merckx.

Autour de lui, ce n'était que cadavres.

Il me raconta que, se trouvant dans l'établissement au moment de la bagarre, il avait reconnu ma voix entre tous ces cris, et était accouru à mon secours ; qu'il n'avait eu qu'à piquer dans le tas..... et voilà.

Seulement, dit-il, jamais les amis ne croiront que je suis sorti net d'une affaire pareille ; aussi, vais-je me blesser moi-même.

Et il se pique la cuisse de son épée.

Et après ?

La police nous a fait comparaître devant Maître Eugène De Molder, bourgmestre de cette cité, qui, entendant nos noms, a dit :

— Gérominus Bosch, artiste peintre et vous, Merckx, maître d'armes, votre réputation a franchi depuis longtemps les murs de cette cité, je vous arrête et vous condamne à faire un séjour chez moi, où vous trouverez bon gîte, bon repos et mon éternelle amitié.

valier, abasourdi, que ce magnifique couvre-chef attirait la limaille de fer, qu'en résumé il était aimanté.

— Eh ! bien, fit le chevalier.

— Eh! bien, répartit le pèlerin, comme l'a savamment exposé le grand enchanteur Henri de Parville, dans la revue scientifique des *Débats*, ce casque a conservé la mémoire métallique. Certains états vibratoires du cerveau et probablement du système nerveux sont susceptibles de s'emmagasiner dans un barreau de fer doux et d'y laisser des traces.

— Hum ! fit le chevalier, rêveur. Puisque ce casque est le coupable, si..... je le gardais.

— Comme je te comprends, vieux cochon, répondit le pèlerin en e'esclaffant.

RHAMSÈS II.

A TORCHET

—

Un orphéoniste grincheux, pour faire assavoir à ses lecteurs que les *Lettres de l'Ouvreuse* n'ont point l'heur de lui plaire, épanche sa prose en une longue colonne que je n'hésiterai pas à qualifier de Rambuteau.

Avec ce nigaud, renvoyé pour incapacité du *Musée des Familles*, je ne m'attarderai pas à discuter. Qu'il blâme la " rosserie „ de mes Lettres, c'est son droit absolu. Qu'il me prête sciemment des inepties qui n'ont existé que dans son imagination, ce n'est peut-être pas très délicat, mais je m'en soucie comme d'un arioso de Joncières. Quant à l'honorer, dans *l'Echo de Paris*, de la réclame qu'il quémande, non, pas si bête. Je ne nommerai même pas le journal où il se soulage.

Une seule observation : ce musicastre se demande si je ne ressentirais pas, par hasard, quelque crainte à endosser la responsabilité de ce qu'avance l'Ouvreuse. Il lui est très facile de s'en assurer. J'attends.

C'est tout ce qu'il me plaît de répondre, pour le moment, au lèche-Massenet qui se dissimule derrière le pseudoyme fécal de Torchet.

WILLY.

Le Livre

—

I

La Chambre — la chapelle de Notre-Dame d'Amour — est savamment entendue pour les amoureuses joies. En face le lit très large où les corps s'enfoncent et disparaissent dans les ultimes pâmoisons, la grande glace de Saint-Gobain, souvenir d'un amant mort dans un suprême baiser, réfléchit le lit très large tout fripé de baptiste et jonché de roses pâles ; elle s'incline en des positions qu'aide un jeu de miroirs savamment combiné.

Une lumière douce ne vient pas troubler la quiétude des imaginations paresseures et rend plus discrets les enlacements et plus sonores les baisèrs. Tantôt rose, tantôt bleue, ou jaune or ou rouge sang, la lumière douce et parfois violente s'harmonise avec les parfums parmi lesquels se meurent les amants, les parfums que les Amours baignés dans un lac, au milieu de la chambre, soufflent par la lourde tiédeur des nuits pâmées. Le parquet radie les nudités telles que Dieu les fit, et le ciel, transparent, en un plafond de cristal, illumine des visions d'amour.

Augusta s'étire, lasse d'une nuit de repos, les jambes fines, nerveuses, hors du dessous des draps qui ondulent et caressent amoureusement, ou se plaquent par endroits en larges taches roses.

* * *

Il est six heures du matin.

" Eh bien, lui dit-elle, à quoi penses-tu?

— A toi.

— Il me serait permis d'en douter.

— Crois-tu, Toute Belle, qu'il faille te mordre pour mieux te prouver l'ivresse que j'éprouve près de toi et que me renfermant en mes pensées, où je te vois plus belle que la Vierge elle-même, je ne savoure pas mieux toutes les délices que les parfums de ta chair, oh combien douce, ne peuvent me donner.

— Pourquoi cueilles-tu la rose qui t'enivre! Pourquoi manges-tu le fruit qui te tente?

— Je ne devrais point le faire.

— Ne suis-je pas, près de toi, la fleur qui s'étiole faute de la divine rosée d'amour? Ne suis-je pas le fruit savoureux à l'enivrant arome?... Cueille-moi, mon amant bien doux; mange mes seins si blancs; repose-toi en la tiédeur de mes bras et de mes reins frissonnant du plaisir attendu.

Mais, Lui, ne répondit rien, avec une rougeur de ne pouvoir répondre.

* * *

Les nuits d'Augusta étaient célèbres. Tout Paris savait qu'elle avait la puissance des longs spasmes, qu'aucun n'avait résisté à ses supplications d'énamourée et que, fourbu, le vieillard était, de son temple, parti pour l'au-delà éternel.

Prêtresse d'amour sacrifiant pour son orgueil et pour sa jouissance des précieuses choses, elle se révolta, soudain, à l'idée que là, sur l'autel des incomparables joies, un homme ne croyait pas.

Sans se départir de son calme, elle dit, suppliante et calme :

" Veux-tu, cher adoré, que nous lisions les victoires voulues que d'autres remportèrent sur des amies moins belles que moi? „

Et, comme encore il ne répondait rien, elle sonna.

Une jeune femme entra. Ses yeux bleus étaient plus doux que n'était douce la lumière qui se jouait dans le lac de parfums, au milieu de la chambre. Assise près du lit, elle ouvrit un petit livre et en commença la lecture.

Son génial talent consistait, pour les amants qui avaient besoin *d'être pris par le cerveau*, à lire quelques " érotiques „, soulignant, avec une émotion feinte, les passages scabreux, tremblant, halenant, devant certaines énervantes descriptions, baissant le verbe avec dans la voix des châteries pendant les tendres duos d'amour. Ses joues rosissaient et ses lèvres osaient à peine prononcer les mots trop crus; elle les disait avec longueur, dans un soupir. Avec les personnages, elle se pâmait, criait, renversée sur le dosseir du fauteuil, les seins saillants hors du corsage dégraffé à point. Et, experte en l'art d'étudier son jeu, en actrice consommée, elle regardait si le moment était venu, mimant, s'il le fallait, une crise d'hystérie pour " activer le client „.

Elle lisait...

Lui, eut une rougeur, s'approcha d'Augusta et en souriant.

La liseuse comprit, et sortit.

* * *

Augusta dit :

Comment, bien aimé, se fait-il que... enfin, ce livre ne t'incite donc rien? Pas un de ceux que j'aime et qui ont dédaigné mes troublantes faveurs n'ont cependant résisté à sa lecture.

Et, comme elle lisait dans ses yeux une fierté soudaine, elle continua ;

— Réponds-moi! Comment es-tu bâti pour que ce livre ne te dise rien? Je ne comprends pas ça.

— C'est bien simple... ce fameux livre, c'est moi qui l'ai fait.

GEORGES BRANDIMBOURG.

MÉLODIE DE CONVALESCENCE

—

Quelle heure est-il ?... On ne le sait pas. Dans l'alcôve sombre où repose Blanchoiselle malade, la lumière, ainsi qu'un oiseau qui se heurte aux vitres, essaie en vain de pénétrer à travers le rideau bariolé de rayures orientales.

Derrière le rideau rayé de bariolages orientaux, le jour s'effrite, s'émiette, se disperse, s'évanouit; on se croirait au fond d'une chapelle dont le vitrail serait voilé, et c'est à peine si l'on voit sur son lit la pauvre enfant qui sommeille.

Elle sommeille si légèrement, brisée par le mal qui l'a blêmie, que le moindre bruit la fait sursauter. Un froissement de papier l'effraie comme le fracas d'un rocher qui s'écroule. Malgré sa volonté, parce que *je ne sais* quel fluide sillonne son corps anéanti — ses paupières bistrées par la fièvre s'entrouvrent d'instant en instant, et ses minces bras nus qu'elle tient hors des draps en dépit du froid s'agitent languissamment comme pour chasser quelque chose. Ce qu'elle voudrait écarter d'elle, c'est sa pensée : " Ah ! quand donc mon esprit s'endormira-t-il ? „

Autour d'elle, on marche si doucement qu'elle n'entend rien ; ceux qui aiment ont le secret des pas silencieux. Tristes sont les yeux anxieux qui la regardent, et comme elle n'a rien pris depuis près de cent heures, on examine avec effroi la tasse de breuvage qu'elle dédaigne à son chevet. — Veut-elle donc mourir là, blottie dans sa tristesse, ainsi que les oiseaux qu'on exile des pays lointains ?

On se croirait au fond d'une chapelle où ce n'est jamais le jour, jamais la nuit. Quelle heure est-il ?...

†

Ses cheveux écartés sur son front donnent à son visage une expression férocement douloureuse. Une buée confuse, une ombre indécise enveloppe sa tête frêle. Elle songe, et de minute en minute une impitoyable main vient rompre le fil ténu qui la guide à travers son rêve. Elle est agenouillée dans un noir confessionnal aux sculptures gothiques ; le recueillement glacial de cette niche l'absorbe tout entière... elle entend siffler auprès d'elle la respiration du prêtre... elle dit *mea culpa*, *maxima*... mais voilà qu'il n'y a plus de confessionnal, plus de prêtre, plus d'église... — Où suis-je ? — Dans une barque d'or. Où le vent veut qu'elle aille, la barque d'or s'en va, laissant s'enfler ses voiles diaphanes ; on ne voit rien autour d'elle que la mer bleue, phosphorescente... et, soudain, il n'y a plus de mer, plus de barque, rien... — Où suis-je ? — Dans la grande tour du vieux manoir. Pas un passant dans la nuit claire. La lune argente toute la campagne, et la lune s'en va... et tout s'écroule, et les ténèbres reviennent. — Ainsi les fièvres houleuses secouent son pauvre esprit blessé, et le heurtent aux cruels récifs ; et la douleur va toujours s'incrustant plus profondément dans ses traits...

†

Maintenant elle ne souffre plus. L'engourdissement l'a prise, et elle se laisse bercer par cette langueur qui s'empare d'elle. Lorsque ses yeux s'entr'ouvrent, elle regarde avec étonnement les gens qui l'entourent, puis elle rentre en elle-même effrayée, car elle veut être seule — toute seule ! Alors ceux qui l'entourent se regardent attristés, navrés de ce désir cruel, et les respirations s'étouffent pour ne la point troubler. On dirait qu'il n'y a plus rien... plus personne... silence...

Et soudain, *d'on ne sait où* part une musique douce, douce, douce, qui rôde, qui voltige, qui se traîne *on ne sait où*. D'où vient cet air mystique? De très loin sans doute, car on l'entend à peine... c'est comme un concert très éloigné de voix virginales, accompagné d'instruments graves, et semé de mélodieux silences. — D'où vient cette musique éthérée ?...

La petite malade entend cet air si tendre, si triste, si extatique, et presque endormie elle dit d'une voix éteinte : " Quel est ce cantique?... »

Oh! comme ce cantique est suave et berceur, malgré sa persistante mélancolie! Comme cet air indéfini chasse l'inquiétude! La première note était lugubre et l'on avait peur, mais à présent on se laisse aller au charme, on s'abandonne, on se laisse glisser au fond de cette béatitude, et l'on voudrait entendre longtemps ces voix lointaines, très longtemps, toujours... et ne jamais se réveiller.

Blanchoiselle s'endort. Les yeux qui veillaient sur Blanchoiselle se ferment... oh! comme cette musique est moelleuse!

Pendant qu'ils dorment, ils entendent toujours la chanson sereine, et dans leur esprit s'éveille une vision :

†

Devant un grand orgue dont les tuyaux sont d'or niellé, d'argent ciselé et de cristal, et que surmonte en guise de gloire un astre véritable, une Vierge, parmi les innombrables touches d'ivoire, laisse errer ses doigts menus. Auprès d'elle, ayant des lys pour archets, des anges vêtus de blanc font soupirer de longs violoncelles, et d'autres anges groupés autour d'un missel chantent, d'une voix harmonieuse, *on ne sait* quel hymne mystérieux.

Et tandis que leurs chansons sereines montent très haut, très haut, vers le ciel des cieux, passe derrière eux une femme blonde, nimbée d'or pâle, enveloppée d'un étroit surplis de laine blanche. Les plis de sa robe tombent rigidement. Elle serre quelque chose contre sa poitrine frêle, quelque chose de sacré sans doute, car on s'incline profondément sur son passage. Elle marche lentement, altière, les prunelles perdues au fond *d'on ne sait* quelle contemplation; elle va... s'éloigne, devient toute petite et disparaît. Elle disparaît, et avec elle se tait l'hymne mystérieux, et s'efface la vision superbe...

Alors les yeux qui veillaient s'étant ouverts, ils voient le visage de Blanchoiselle rasséréné. Comme pour une prière, ses petites mains sont croisées sur sa poitrine, et plus rien ne trouble sa respiration...

†

— Ah! dit une voix dans l'ombre, cette musique était vraiment une musique céleste et non le marmonnement banal d'un harmonium quelconque, et cette femme était bien réellement la Consolatrice, l'Ange chargé de porter le Saint-Viatique de la Convalescence à mon amie...

Le rideau strié de raies orientales triple son opacité ; la lumière cherche en vain à s'introduire au fond de l'alcôve silencieuse, et comme dans ces chapelles où ce n'est jamais le jour, jamais la nuit, on ne sait pas l'heure qu'il est.

GEORGE AURIOL.

THÉATRES

Musée Castan : Une troupe de mandolinistes fantaisistes a débuté hier avec grand succès au Musée Castan. Elle se compose de cinq personnes qui exécutent un répertoire très varié.

Les jeunes virtuoses ont littéralement émerveillé le public par la sûreté et l'habileté de leur jeu: c'est la première fois que ces artistes se font entendre en Belgique et la direction du Musée les a engagés pour quelques représentations seulement. La Princesse Mily dans son répertoire de chansons modernes.

—

Toujours beaucoup de monde à l'Alhambra aux représentations du professeur Crocker.

Celui-ci, afin de rendre plus varié le programme de ses séances, a engagé pour quelques représentations seulement les Bast-Cresendo, les clowns comiques, musiciens et acrobates, qui ont fait courir tout Paris aux *Folies Bergères,* et tout Londres, à *l'Empire Théâtre.*

Rappelons qu'il y a des matinées tous les dimanches et jeudi à 2 1/2 h.

Tous les poneys travaillent dans ces séances diurnes, spécialement organisées pour les enfants.

Intermèdes par les ânes et les mulets de la troupe.

—

Vendredi ont eu lieu à la Scala les débuts de la célèbre troupe Tzigane-Russe, Nicolas Anissimoff Vichinskaja, chants et danses qui s'est fait entendre l'année dernière à Paris, au bal de l'Hôtel de Ville offert à l'occation de la visite des officiers de l'escadre russe.

Cette troupe, composée de dix personnes, comprend des solistes remarquables et des danseuses pleines d'originalité. Elle a obtenu partout où elle s'est fait entendre un immence succès que le public bruxellois a confirmé; son séjour à la Scala ne sera que de courte durée.

—

Le Pôle Nord. — La fermeture annuelle du Pôle Nord aura lieu, ainsi qu'il a été annoncé, le dimanche 1er avril.

Avis donc aux personnes qui voudront profiter des dernières séances de patinage, en attendant la réouverture fin octobre.

L'inauguration du Palais d'Eté aura lieu dans la seconde quinzaine de mai.

D'ici là, le Pôle Nord servira de salle de fêtes, de bals, d'exposition, etc...

— Le gala de samedi au Pôle Nord, promet d'être particulièrement brillant. Parmi les courses qui auront lieu ce soir-là, figurera *le Championnat du Pôle Nord* consistant en une course de vitesse (six tours de piste) dont le vainqueur recevra une médaille d'or.

Le même soir : Courses en arrière et courses de Dames.

Feuilleton du *DIABLE-AU-CORPS*

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

CHAPITRE CINQUIÈME

—

L'Assaut.

(Suite.)

Une violente quinte de toux vint l'empêcher de terminer ses imprécations. Le chevalier et lui avaient complètement disparu dans le nuage de poussière soulevé par la chute de leur échafaudage.

Le chevalier se releva le premier. Sauf une légère commotion, sa descente perpendiculaire de deux étages ne paraissait lui avoir fait aucun mal.

Ernest devait naturellement se relever le second. Lui non plus ne ressentait aucune douleur. Le matelas sur lequel ils étaient grimpés au moment de leur dégringolade avait amorti le choc.

Leur situation n'en était pas moins peu brillante. Soixante canons d'arquebuses, prêts à vomir la mort, leur faisaient une ceinture d'acier.

L'homme à la robe rouge leva son épée :

— Feu, s'écria-t-il avec fureur.

Un éclat de rire lui répondit, et les soixante arquebusiers tombèrent foudroyés. Le chevalier et Ernest s'étaient jetés à plat ventre et chaque arquebusier avait tué celui qui occupait l'autre extrémité du diamètre du cercle.

— A l'arme blanche, hurla l'inquisiteur.

Et, le premier, il croisa le fer avec de Crabesac. Immédiatement vingt rapières sortirent du fourreau.

Le chevalier et Ernest se mirent dos à dos et soutinrent vaillamment le choc de leurs adversaires. Leur épée semblait se multiplier dans leur main, décrivant des moulinets étincelants, des 8 de chiffre d'une rapidité fantastique. Les coups d'estoc et de taille se succédaient avec la vitesse d'un train express lancé au galop, tandis que, avec une précision microscopique, leur œil paraît, de la dague, les attaquer des vingt rapières acharnées à les blesser. Ils semblaient environnés d'un infranchissable cercle de fer. A chaque parade, à chaque riposte des vigoureux champions, des bras, des jambes, des oreilles, des nez, des doigts de pied et des doigts de main volaient.

Entretemps ils causaient, railleusement terribles.

— Mon épée s'alourdit. E la tienne Ernest ?

— C'est le sang caillé qui la couvre, Monseigneur.

Eh, de fait, les coups se ralentissaient, infinitésimalement, quoique les combattants ne pussent pas encore apercevoir les épées, dans leur mouvement précipité.

Tout à coup, de Crabesac poussa un cri de surprise auquel répondirent des rugissements de colère et d'effroi.

D'un bout à l'autre, sa colichemarde était couverte d'yeux humains enfilés comme des ortolans sur une broche.

Il passa négligemment le pouce et l'index le long de la lame et les yeux s'abattirent sur les dalles du corridor avec le bruit flasque d'une morue retournée dans une charrette.

Il était temps, l'homme à la cagoule venait de lancer à la rescousse quarante nouveaux hommes d'armes parmi ceux qui restaient entiers.

Et avec la même implacable régularité du fléau battant le grain dans une grange, Ernest et le chevalier recommencèrent à frapper dans le tas.

Soudain, Ernest poussa un cri de douleur. D'un coup de pointe trop vigoureusement lancé, il avait perforé le crâne de trois soudards placés l'un derrière l'autre et il lui avait été impossible de retirer son fer.

De son côté, le chevalier avait été victime d'un coup aussi malheureux. Il n'avait pas remarqué que derrière ses adversaires se trouvait une porte ; l'homme à la cagoule qui lui faisait face, s'était adroitement effacé au moment où il se fendait à fond, et sa rapière avait disparu jusqu'à la garde dans la serrure.

— Enfin, nous les tenons, ricana l'inquisiteur.

— Pas encore répondit une voix mâle, et une large épée à deux mains brilla au-dessus de la tête des deux héros désarmés.

— Lui, gémirent les six cent quarante-deux assaillants qui restaient fuyards.

Ils n'en eurent pas le temps. Comme le Condor des Andes fonçant sur le paisible lama paissant les sommets dénudés de la Cordilière, l'inconnu se précipita sur, eux, en fauchant des rangs entiers. C'était un spectacle d'une grandiose hideur: des tripes pantelantes, palpitant encore d'une étincelle de vie, des troncs sans jambes se tordant comme le tœnia sous l'étretnte fatale de la racine du dragonnier, des têtes décorpsitées, grinçant des dents dans un rictus sarcastique, des nombrils roulant comme des billes, pêle-mêle avec des dents, des rognons et des vertèbres, c'était tout ce qui restait, au bout de cinq minutes, de la turbe hurlante et grouillante qui emplissait le corridor.

Haletant, le terrible escrimeur se reposait sur le croisillon de son arme fatale.

— Tonnerre ! exclama le chevalier. Il nous échappe. Et il montrait l'homme à la cagoule, qui tournait le coin de la rue de la Colline.

Rapide comme la pensée, Ernest ramassa une arquebuse, l'arma et fit feu.

L'inquisiteur secoua la tête et disparut.

— Qui êtes-vous, généreux étranger, demanda de Crabesac à l'inconnu ?

— Je suis Merckx, l'ancêtre du célèbre maître d'armes du dix-neuvième siècle, répondit celui-ci.

(A suivre).

Les vieilles ruelles

Dernières ruelles, derniers restes
des anciens culs-de-sac, vous
allez disparaître.

Les gens de l'esthétique des villes:
les ingénieurs, architectes et autres vilains
démolisseurs fourbissent leurs compas
et polissent leurs équerres.

Les vandales!

Adieu, douce et calme ruelle;
adieu petits jardins, aux hautes murailles,
où le soleil venait faire risette;
adieu, bonne voûte sombre,
dans laquelle s'ouvrait l'entrée du " staminet „

Adieu, ma vieille tourelle:
adieu, tous,
on va vous " fiche „ à bas,
Buls vous a vus.

WYMPY.

Nº 14. — 2e ANNÉE. Dimanche 8 avril 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : **Belgique . . . . fr. 5-50 par an**
Union postale . . „ 7-50 „

LES ATELIERS — Tiens, vous n'avez pas modèle aujourd'hui, je repasserai un autre jour.

UNE

Mystérieuse disparition.

—

Tous les journaux, à cette époque, publièrent des faits-divers conçus à peu près dans ces termes :

" On se perd en conjectures au sujet de la „ disparition du comte de Puyfond.

„ Ordinairement très rangé dans ses habitu„ des, M. de Puyfond se mit, il y a trois mois, à „ mener une existence irrégulière et inexplicable. „ On ne le voyait qu'à de rares intervalles à son „ hôtel, et il n'y faisait que de courtes apparitions. „ On remarqua à ce moment qu'il se fit raser les „ moustaches. Depuis un mois on ne l'a plus „ revu, et personne de ses parents ou amis n'a „ reçu de nouvelles de lui. Une enquête est „ ouverte. „

L'enquête resta longtemps ouverte, puis se ferma d'elle-même, faute de résultat.

Les plus habiles limiers de la Préfecture, lancés dans toutes les directions et sur toutes les pistes, revinrent bredouille.

On parla de suicide, mais on ne trouva pas le cadavre. Et puis, d'ailleurs, tous les renseignements excluaient cette hypothèse.

M. de Puyfond était un garçon d'une trentaine d'années, heureux et bien portant. Ses plus intimes amis ne lui connaissaient pas la moindre source de préoccupation.

Ses affaires financières était en parfait état.

On se perdit en conjectures et tout fut dit.

A l'époque de cette disparition, j'étais à Sydney, en proie à un terrible ennui qui me faisait fébrilement rechercher mes compatriotes, pour causer de la patrie absente.

Un soir, dans un *music-hall* du quai Nelson, je rencontrai un Français abominablement gris.

Tout de suite je conquis sa confiance.

Il venait d'arriver en Australie dans des conditions étranges qu'il semblait s'expliquer faiblement à lui-même.

L'histoire qu'il me racontait, à grand'peine, était mystérieuse en diable et comme sortie de toutes pièces du cerveau de Montépin.

Son maître, un gentilhomme dont il était le frère de lait et le cocher, lui avait pris ses papiers et l'avait expédié en Australie, avec une grosse somme et la recommandation de ne pas revenir sans ordre.

Le lendemain, je partais pour Melbourne sans revoir mon compatriote, mais son histoire m'était restée en tête.

Peu de temps après mon retour en France, un vieux journal me tombait dans les mains, qui relatait la disparition de M. de Puyfond.

Machinalement j'avais lu le fait-divers en question et je me demandais où diable j'avais entendu parler de ce Puyfond.

Le souvenir m'en revint facilement.

Le comte de Puyfond était le maître de mon cocher de Sydney.

Je comparai la date du journal avec celle de ma rencontre. C'était à peu près la même.

Décidément, l'affaire devenait intéressante et je fis mon enquête.

Voici ce que j'appris :

M. de Puyfond avait un jour rencontré une belle fille qui revenait de son atelier.

Il s'approcha de l'ouvrière, lui fit les compliments d'usage, et en reçut un tel accueil qu'il n'eut plus l'envie de recommencer.

Il s'éloigna, croyant oublier cet incident en cinq minutes.

Huit jours après, ayant tout fait pour se distraire, il avait encore en tête la belle fille entrevue un soir.

Il voulut la revoir.

Les renseignements qu'il prit sur la jeune fille l'informèrent qu'elle était d'une vertu rigide et bien décidée à n'appartenir qu'à son mari.

Une idée infernale germa dans le cerveau du comte.

Lui, un Puyfond, ne pouvait épouser cette fille du peuple !

C'est alors qu'il expédia en Australie son fidèle cocher Augustin.

Muni de ses papiers, il entra comme cocher aux Petites Voitures, logea dans l'immeuble de sa bien-aimée et lui fit une cour assidue.

Au bout d'un mois, il l'épousait.

Elle n'avait pas reconnu dans le prolétaire à face glabre le séducteur de la veille aux fines moustaches brunes.

Il furent heureux pendant deux mois.

Un soir, à l'écurie, il reçut en pleine poitrine une ruade de cheval et fut tué raide.

On l'enterra sous le nom de son ancien cocher.

Au cimetière de Saint-Ouen, une inscription sur une croix de bois proclame qu'il fut bon époux.

ALPHONSE ALLAIS.

Avril

—

A MES NOUVEAUX AMIS DU *Diable au Corps*

A travers la pousse première,
Avril fait pointer son museau.
Son sourire est toute lumière;
Son salut est un chant d'oiseau.

Il secoue en riant, les ailes
Et fait, comme l'aube au réveil,
Pleuvoir de fraiches étincelles
Avec des gouttes de soleil.

Son essor est une harmonie
Et son sillon est un parfum.
Par toi, la terre est rajeunie,
Avril, — l'hiver étant défunt! —

Comme la colombe de l'arche
Portant au bec le rameau vert,
Tu reviens et le patriarche
Rit aux espoirs du ciel ouvert.

Tu reviens et la bande espiègle
Des joyeux lurons de huit ans,
Comme les moineaux sur le seigle,
Fond aussitôt sur le printemps.

Ton retour est une kermesse
Où l'on se marie en plein champ.
Pour s'aimer, pas besoin de messe!
Il suffit d'un soleil couchant.

Avril! Avril! Je te salue.
Le fermier travaille là-bas.
La vieille aïeule a la berlue
Et Jeanne a de si jolis bas!

Avril! Avril! Quelle fournaise
Flambe dans les seins de vingt ans!
Oh! quel foyer que la jeunesse
Et quelle flamme, le printemps!

Avril! Avril! Des pommes rondes
Gonflent les corsages étroits.
Au village, on danse des rondes:
On s'en va deux; on revient trois!

Avril! Oh! clandestines noces
Sur le talus, dans les chemins!
Oh! les amoureuses précoces,
Débaucheuses d'amants gamins!

Avril! Monsieur Joseph Prud'homme
S'échappe du lit conjugal.
Ohé, ne t'en va pas, bonhomme,
Et je te promets un régal.

Tu verras, à la place chaude
Où tu ronflas, pauvre Dandin,
Un rude gas à la maraude
Cueillir les fleurs de ton jardin!

Tu verras ta jeune épousée
Qui, pudique dans le sommeil,
Chaste en rêve comme en pensée,
Tantôt dormait, le front vermeil,

Tout à coup, bacchante coquette
Prenant le plus fier des essors,
Au jouvenceau qui la becquète,
Prodiguer ses plus doux trésors!

Avril! Etreinte universelle,
Rut qui flotte, mystérieux.
La terre, de sève, ruisselle.
Le soleil est luxurieux.

L'adultère paraît licite
Et le viol devient moral.
Avril, au stupre, nous incite.
C'est un inceste général.

Les vaches beuglent, lamentables,
L'une sur l'autre se hissant.
Les taureaux font, dans les étables,
Trembler les murs en mugissant.

L'entier, au brancard, sur les routes,
Piaffe, l'écume aux naseaux.
Les cavales hennissent toutes,
Au pré, faisant d'étranges sauts.

Au fond des bois, la biche brame.
Se bélier court par monts et vaux.
Au loin, on distingue, qui clame,
Le bêlement des boucs rivaux.

Le matou hirsute, en folie,
Pousse un lascif miaulement.
Et sur la poule qui se plie,
Le coq s'étale insolemment.

Les colombes sur les corniches
Se baisent à bec-que-yeux-tu.
Et les saints mêmes, dans leurs niches,
Sentent cascader leur vertu.

Messieurs les roquets polygames
Flairent les chiennes tour à tour.
Les oiseaux ont de chaudes gammes,
Avril, pour fêter ton retour!

C'est une furia féconde,
C'est le branle-bas animal.
La sève bout; saute la bonde!
Sauf l'impuissance, rien n'est mal!

Tout cœur bat, tout front se déride.
D'où vient, Suzon, que tu frémis.
L'air s'imprègne de cantharide.
Je me sens partout des fourmis.

Avril! Pleine ivresse de vie
Où tout est bon, doux et cher!
Où toute âme est inassouvie,
Où s'énamoure toute chair!

Avril! Accouplement dans l'antre!
Culbutes d'amour au ciel clair?
Avril! Les mâles à plat ventre,
Les femelles, jambes en l'air!

JULIUS VINDEX.

Conte Sec

—

La très grosse reine réfugiée avait, pour le très jeune attaché de l'Ambassade, un penchant inavouable. Or, le très jeune attaché d'Ambassade avait, comme ami, l'ancien, le très ancien intime de la grosse bonne reine, et son ami lui dit : Va

donc, comme ça, sans avoir l'air de rien, voir la reine. — Tu seras tout au moins... quoi? ministre, directeur de choses, etc., etc.

— Mais c'est que...

— Bah!

. . . . . .

Et le lendemain :

— Eh bien !...

— Non, Jonas.

Ch. de Sivry.

La coupe du vidame

—

Le vidame Spons me montrait son musée de curiosités. Le musée du vidame est remarquable, mais les limites étroites dans lesquelles je suis enfermé ne me permettent pas d'en énumérer les pièces les plus rares, lesquelles sont au nombre d'environ cinq cent quarante quatre. Je me contenterai de parler de la coupe du vidame : un crâne humain cerclé d'argent et monté sur un pied du même métal, quoique ciselé.

Rien de plus ordinaire qu'un crâne, monté sur un pied, de façon à pouvoir être utilement employé en guise de coupe. L'essentiel est de visser le pied du coté convexe de l'objet parce que, si on le vissait du coté concave, le résultat attendu ne serait pas atteint. Pour peu que l'on ait pris cette précaution, que je ne craindrai pas de qualifier d'élémentaire, le vase ainsi obtenu est absolument propre à contenir toute espèce de liquide, sauf pourtant ceux dans lesquels le phosphate de chaux peut être dissous. Il serait donc imprudent de s'en servir pour avaler une potion d'acide chlorhydrique.

Rien de repulsif, non plus, dans ce genre d'ustensile. Pour peu qu'un crâne soit convenablement bouilli, gratté et poli à l'aide de papier d'émeri — que d'aucuns nomment papier de sable — il est incontestablement plus propre et plus ragoûtant que la chemise de l'infante Isabelle après le siège d'Ostende. Si je ne bois pas exclusivement dans des crânes — genre de récipient estimable à cause de ses vastes capacités — c'est parce que c'est devenu horriblement bourgeois. Il n'est pas une famille de portiers qui ne s'honore de sabler du champagne dans un crâne aux fêtes carillonnées, pour jouer l'esprit fort. Brutes ! va. Et dire qu'ils ont peur de la dynamite.

Je n'aurais pas honoré la coupe du vidame d'un regard s'il ne l'avait signalée particulièrement à mon attention en me disant :

— Je te demande pardon de te présenter un objet aussi vulgaire, mais cette coupe m'a été donnée, de plein gré, par le squelette même dont elle formait partie intégrante.

— Un vrai squelette ! en chair et... non je veux dire en os.

— Un squelette mort depuis sept ans — ou plutôt dont le propriétaire était mort depuis ce lustre et deux cinquièmes.

— C'est particulier.

Et je m'apprêtai, philosophiquement, à écouter l'histoire du vidame Spons. On peut être certain que quand le vidame Spons s'apprête à vous racontre quelque chose, il ne manque pas de vous dire une histoire. Sous ce rapport, il est presqu'aussi embêtant que son frère.

—Tu sais, commença le vidame, que pour satisfaire à l'instinct de rapine qui existe chez tout individu de l'espèce humaine, les carabins — rien du peintre de ce nom qui s'écrit autrement — ont coutume de chaparder tous les morceaux de squelettes qu'ils peuvent dérober. Leur industrie s'exerce particulièrement sur les cadavres " réclamés par leur famille „ dans l'espoir qu'ils échapperont à un scalpel indiscret. On les dissèque tout de même, quitte à les refermer si artistement que la famille ne s'aperçoit de rien et qu'elle accepte parfois un cadavre complètement désossé pour un cadavre complet.

Rien de plus rigolo, par exemple, que de scalper délicatement un macchabée quelconque, d'enlever la portion supérieure du crâne, de la remplacer par un objet hétéroclite quelconque: un cul de bouteille, un vieux fond de casserole, etc., et de le restituer, après l'avoir convenablement recousu, à ses parents. Tu ne peux t'imaginer la satisfaction que l'on éprouve à voir des gens pleurer un décédé incomplet.

— Au contraire, je me l'imagine fort bien. Ce doit être une jouissance d'une nature toute intime.

— Précisément. Ce crâne que tu vois là, avait donc été obtenu par ce procédé ingénieux et je l'avais fait monter....

— Mais alors, ce n'est pas le squelette qui te l'a donné.

— Si. Après. Attends donc que j'aie fini. Depuis sept ans, il reposait en paix dans une armoire et je n'y pensais plus, quand je fus tourmenté par une hallucination bizarre. Tous les nuits un squelette, dont, si j'ose m'exprimer ainsi, la tête finissait par un trou, venait s'asseoir au pied de mon lit en répétant la même mélopée monotone : — Vidame. Rends-moi mon couvercle.

Au commencement, ça m'était tout à fait égal, mais ça ne laissa pas que de m'embêter à la longue. Je résolus donc de m'expliquer une bonne fois avec ce facétieux personnage et, une nuit qu'il répétait son éternelle autienne, je lui répondis d'un ton sévère:

— Pardon, Monsieur, mais nous n'avons pas gardé les vaches ensemble, et je vous défends de me tutoyer. Qu'est-ce que vous me voulez, en définitive ?

— Je veux mon couvercle, dont vous avez fait une coupe à champagne.

— Ah ! C'est vous le légitime propriétaire du...? Du diable si j'y pensais.

— C'est moi.

— Enchanté de faire votre connaissance que je n'ai pu cultiver de votre vivant. Mais permettez-moi une question. Êtes-vous ici réellement ou en effigie ?

— Je suis mon fantôme.

— Ça me fait plaisir. Dites-moi ? De quoi êtes-vous mort ?

— Ah ! ça,-est ce que cette interview va continuer? Je veux mon couvercle, entendez-vous ?

— Et si je ne vous le rends pas.

— Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Je dois être complet le jour du jugement dernier et j'aurai le droit de m'emparer, sur ton propre crane, de la partie qui manque au mien.

— Ça m'est égal. Mais veuillez ne pas être aussi familier, je vous l'ai déjà dit ; vous avez une tendance désagréable à introduire le tutoiement dans le discours.

— Misérable — hurla effroyablement le squelette — ne blasphème pas la divine providence. L'absence de toute boîte osseuse sur ton cerveau reconstitué, t'exposera à un coryza perpétuel.

— Je mettrai un chapeau.

— Les chapeaux sont inconnus dans les séjours éternels.

— Permettez. Vous me paraissez un fameux blagueur. En supposant que je sois en possession de deux, ou de plusieurs coupes comme celle que j'ai taillée sur votre personne, je voudrais bien savoir comment leurs légitimes propriétaires s'y prendraient pour se payer sur mon unique tête.

— Ça ne te regarde pas. Et de nouveau le squelette hurla effroyablement.

— Vous gueulez toujours quand la réponse vous embarrasse. Et les chirurgiens, sont-ils tenus à restituer les bras, les jambes, les côtes qu'ils ont extraites de leur vivant ?

— Non. C'était pour le bien du patient, il est considéré par le juge céleste, comme leur en ayant fait cadeau de son plein gré.

— Eh ! bien, faites-moi cadeau de votre crâne.

— Jamais. Je veux mon couvercle. — Et de nouveau il hurla lugubrement.

— Allez au diable ! Vous êtes atteint de chorée aboyante. Comment voulez-vous que je vous le rende ; vous ne pourriez pas l'emporter avec vos fantômes de pattes.

— Si ton intention, comme semble l'exprimer tes dernières paroles, est de me rendre mon couvercle s'il en est possibilité, trouve toi à Ménuit....

— Minuit.

— Ménuit précises, demain, au cimetière d'Evere, dix-septième avenue à gauche, onzième tombe. Mon vrai squelette y sera.

Et le faux squelette disparut comme une ombre. C'était d'ailleurs la seule manière convenable qu'il eût de disparaître.

Je ne risquais rien de tenter l'aventure, qui ne laissait pas que d'être assez originale. Le lendemain donc, je me laissai bénévolement enfermer dans le cimetière et à minuit sonnant je me dirigeai vers la onzième tombe de la dix-septième avenue. Mon squelette y était, avec sa tête qui finissait par un trou, assis sur une pierre tumulaire. Une lune brillante dessinait devant lui une ombre gigantesque où les côtes, particulièrement, produisaient l'effet le plus charmant.

— Quelle jolie ombre, dis-je en abordant mon individu. On dirait un zèbre.

Sans prononcer une parole, le squelette me montra le trou béant de son crâne.

J'y insérai la partie manquante qui serrait parfaitement, grâce à la bordure d'argent et j'appuyai fortement. La tête se referma avec le bruit d'une tabatière. Clac.

Le squelette se leva, souleva la pierre de sa tombe et disparut. J'entendis un remue-ménage épouvantable de couvercle secoué avec fureur. La pierre se releva brusquement et le squelette resurgit comme un diable à ressort. Il était rouge de colère.

— Nom de Dieu ! hurla-t-il. Voilà que je ne peux plus rentrer dans mon cercueil.

— Parbleu ! c'est votre crâne.

— Vous vous fichez de moi. Pour un centimètre de plus ou de moins....

— Que voulez-vous que ce soit ?

— Cré nom de nom. Me voilà propre. Si le fossoyeur m'attrape sorti après minuit. Diable si je comprends comment cela est possible!

— Parfaitement. Je suis sûr d'ailleurs que vous vous sentez la tête lourde.

— En effet. Ça me pèse sur les épaules. Vous ne pourriez rogner un peu ?

— Impossible, j'ai oublié mon canif.

— C'est bien désagréable.

— Dam, Aussi quelle drôle d'idée de vouloir absolument que je vous rende votre couvercle.

— Nom de nom de nom de nom ! que faire ?

— Il y aurait bien un moyen.

— Dites.

— Donnez-moi de votre plein gré votre crâne. D'ailleurs, il y a un trou de vrille dedans, c'est vilain.

— Je vais essayer encore.

Peine perdue. Le squelette eut beau se coucher en long, en travers, la tête aux pieds, dans son cercueil, il ne parvenait pas à le refermer.

— Que le diable vous emporte, fit-il enfin, reprenez mon couvercle et f... moi le camp.

— C'est de votre plein gré que vous me le donnez ?

— Oui. Dépêchez-vous.

— Et je n'aurai pas de coryza perpétuel le jour du jugement dernier.

— Non, vous dis-je. Je ne vous réclamerai rien.

— Si vous voulez me signer un billet ?

— Tout ce que vous voulez mais, par grâce, faisons vite.

Il signa et je repris possession de ma coupe.

CHAPITRE VI

—

De soie et d'or.

—

Ce bourgmestre d'Yperdamme n'était pas un homme ordinaire. Possesseur d'une fortune sans fin, l'idée lui vint un jour de bâtir une villa selon ses désirs. Et il édifia, sur les bords de la mer : Yperdamme.

On y entrait par une porte à tourelles, pratiquée dans un mur d'enceinte. A une de ces murailles de pierre grise, se trouvaient adossées les maisons d'un commerce spécial, où je passai la mauvaise nuit qui fit, par la suite, mon bonheur.

Une jolie rivière, sans cesse sillonnée de bateaux, batelets et barges, traversait la ville. Sur le quai était la demeure magnifique du Bourgmestre, dentellant sur le ciel la ferronnerie de ses tourillons élégants.

Jamais, je n'ai ressenti de plus profonde impression de poésie, que les nuits passées là à ma fenêtre, observant le calme de la cité dormant sous la garde du Beffroi.

Oh ! combien douce fut mon existence passée en ce palais ! peignant quelquefois, mangeant souvent, buvant toujours.

Cependant (faut-il que les artistes soient mal équilibrés) cette vie exempte de tous soucis commençait à me peser, lorsque j'aperçus un jour, traversant le grand couloir de marbre une Dame, richement vêtue de brocard d'or, accompagnée de sa demoiselle d'honneur.

Cette vision me donna au cœur deux secousses une pour la Dame, l'autre pour la suivante.

Dans mes rêves d'amour, je les voyais toujours ensemble.

Ce double amour encombra ma pensée, mit ma cervelle en émoi et mon tempérament en déroute.

Par moments, je, me sentais l'envie d'enfoncer d'un coup de tête, la solide porte derrière laquelle elles abritaient leur silence virginal.

Mais je rejetais ce moyen brutal d'approcher d'elles, et en trouvai un autre, conforme aux exigences de mon art.

Monseigneur l'Evêque venait de me commander, pour la Cathédrale, une chute des Anges.

Vous me devinez ?

Les modèles d'anges étaient trouvés.

Il ne s'agissait plus que les faire choir.

(La chute au prochain n°)

Quant à lui, il réintégra son cercueil avec ce qui eût été un soupir de soulagement s'il eût encore possédé ses poumons.

— Elle est jolie ton histoire. Mais ce cercueil était réellement par trop juste.

— Pas du tout. C'est bien là-dessus que je comptais J'avais laissé le pied de la coupe, et le squelette ne s'en était pas aperçu.C'est si bête, les squelettes.

RHAMSÈS II.

Le vieux berger

à Lucien Wollès.

Il est très vieux. Jadis, dans son village calme, il vivait tranquille, heureux près de son dernier fils. Il prenait la grand'route, se dirigeait à son aise vers le bois touffu et pleins de mystérieuses mélodies. Il s'arrêtait à la lisière, s'asseyait sur le rebord d'un sentier et contemplait les labours et la plaine. Un peu de mélancolie lui entrait alors dans le cœur, il se souvenait de ses années d'enfance, de sa jeunesse, des journées pleines de soleil où il paissait les brebis de son baes. Il vivait de souvenirs, des joies passées et des tristesses que le village et ses horizons suggéraient à son vieux cœur.

Après la mort du dernier enfant, des parents éloignés le prirent à la ville, c'était la seule protection qui lui restait. En quittant le hameau, où sa tvie s'écoula placide et lente, il versa ses dernières larmes. Maintenant il habite la grand'ville, il couche sous les toits, car ceux qui l'ont recueilli n'ont pour lui ni amour ni pitié; c'est un devoir qu'ils remplissent, heureux seront-ils quand, avec le dernier souffle du bonhomme s'en iront leurs obligations. Le vieux se lève tôt, ne s'aperçoit point de l'inimitié qui l'entoure, il rit dans un rêve étrange depuis l'heure où il arriva ici. Le jour entier il se perd dans la ville, s'en va lentement au caprice des rues en s'appuyant sur un bâton noueux. Ses yeux usés, aux regards affaiblis contemplent, regardent curieusement toute chose. Des fois il s'arrête, porte la main au-dessus des sourcils; il s'étonne de voir les perspectives immenses des avenues et des boulevards, il admire les monuments élevés avec des airs étranges, dévisage curieusement des êtres aux vêtements comiques et voyants rencontrés dans les artères mondaines. Et il va partout, sans se hâter, sans fatigue, transpirant sous une vieille redingote aux tons verts de mousse qui s'ouvre sur un gilet de velours dont les plis s'usent. Il est coiffé d'un chapeau de feutre, les bords très larges préservent les regards du vieux de l'éclat solaire. Durant des heures il ambule, s'étonne de tout; les jeux drôles des gamins l'occupent souvent, le mouvement des marchés, le bruit des voitures, les masses de travailleurs allant au travail ou prenant leur sieste. Puis ses prunelles suivent un régiment qui passe là-bas aux sons joyeux d'une marche enjouée, des ivrognes qui clament des grivoiseries. Ses yeux scrutent l'intérieur des magasins riches, des cafés immenses avec leurs alignements de tables blanches. Et le cerveau du vieux s'emplit d'étranges et paradoxales pensées; il recommence à vivre, il redevient enfant car le souvenir du village natal avec son clocher modeste et ses chaumières malingres est bien effacé dans son cœur! Il s'étonne de tout, trouve des choses occultes dans sa nouvelle existence, mais il lui semble qu'elle le charme; et, toujours, il parcourt les rues lentement, regardant tout, souriant aux enfants et au soleil. Et lorsqu'il mourra, d'ici quelques ans, il ne se souviendra plus de la chaîne d'années que compose sa vie et aura l'illusion de s'en aller bien jeune, beaucoup trop jeune au gré de son rêve.....

D. MO. STEEN.

Le Cadavre.

Peike de Spons i l'ètiont pas famile de tout avec le vidame, mo ça l'empechiont ne pas qu'il ètiont un fameuze pratique toullemême et qui n'aviont logeie plus des nuits sur l'Hottel Pleietinckx que vous, moi et tout ton famile.

I restiont sur la rie Blaes-Stroot, jujte vizenface de la Saint Guilain-Stroot, pour pas qu'y n'auriont loin à courir pour ête cheie matante. Ca prouve quamême que ça ètiont un cadeie qu'il aviont soin ses affaires, pisque i vouliont pas useie ses slaches,est-ce pas. Nous autes on pense pas à ça, on reste tout loin, tout loin; ça faie que tous les fois qu'on a bizoin qu'on va chez matante, on z'use pluss après ses bottes qu'on reçoit des cents pour son ognon of pour un aute bijouke qu'on va engageie en bas.

Ah bien, dane Peike de Spons, ça ètait un cadeie comme ça, un n'à la couille, comme i distent à Paris cheie nous z'en France. I n'a z'èvu toutes sortes de les z'avonturskes, dont que je te fera un jour une fois un recitachon sur un live avec Peie Lijnen of Jefke Dardenne de z'illusterachonskes. A c't'heure j'a n'a pas le temps, à cause que je suis veroccupeie après un Jef d'œuvre qu'on doit esposeie cheie les Sinjoorkes son n'Espositie pour avoir la grand madolle en peperkoek avec Liapol sa gueule dessus. Ça faie que je vas seurement une fois vous racontei quoisque Peike de Spons i n'a faie la première Avril de l'anneie passeie.

Ah bien, i vient comme ça ce jour-là, vers deuie of size heurekes l'après-medi, sur le stameneie, *In de Vliegende Fluit*, dedans la rue de Voleurs-Stroot, et i demande un fijne jujube. Au moment qu'i veuie videie en une strakade son n'astrolabe, qu'est-ce qu'y voit?

Serche pas, tu le trouveras pas quamême.

Ah bien, fils, i voit un coucheie par terre tout son long sousse la tabel, tellement qu'y n'ètiont soule, criminelle zat allo. Tu faux pas vous tonneie en bas de ça, ça était t'un Sinjoor qu'on l'aviont fait boire à lui de gueuze lambic, bien je saies pas combien c'que des verres, et ce cadeie qu'il ètiont s'ment verhabitueie à des pintje geeste et à tout du la pisse de vache comme ça, i l'aviont ne pas sue résesteie en bas à les Eielexir Vanderbist, et on l'avait laisseie là soussé la tabel, coucheie tout son long.

Mais ça couionnait la boozine et Peike i n'a s'a aperçu de ça, à cause qu'il aviont l'eulle americaine. Alorss, pour se mettre bien dedans la boozine ses papié, parce que ça était une chic boulleke, avec une pottrine comme deuie et un pétard comme quatte, asseie pour un demi dozijn des snotneus comme vous, Peike i demande comme ça s'i veus'e porteie en voie le zattekuul' Certellement, qu'a dit la boozine. Alors, que Peike n'i dit, tu faux me donneie un grande sac vide, oùsque je vas le mette didans.

On faie ça' i fourre le cadeie didans et le cadeie i s'laissiont faire et i continuiont à dormeie comme tout. Alorss Peike i mette le sac sur un browette et il file avec, et i va sonneie cheie le docteur Crocq et i dit comme ça à lui qu'i n'apporte un cadaver. Comme le cadaver ça ètiont à c't'heure là un denreie rare comme tout, le docteur Crocq i s'a empresseie de lui donneie six cents pour sa commichon. Peike, à peine qu'i n'a z'a eu les z'argents dedans sa main, qui n'a joueie schampavie.

Mo i n'a cor pas tourneie le coin qu'y l'entend qu'on l'appelle de toutes ses forces. I se retourne et i voit que ça est le docteur, qu'il gueule à lui :

— Mais ce cadaver il est vivante! I vient même de sortir dihors le sac!

Et Peike qui repond comme ça :

— Alors tant mieux. Comme ça t'auras qu'à le tueie seurement quansque vous en aureie bizoin!

BAZOEF.

VADROUILLANA

Les tendresses de marque du quartier du bas de la rue Belliard, ou du moinsles plus ingambes, sont subitement devenues ferventes de la bicyclette. Il est même question de fonder, entre elles, une société de velocewomen dont la présidente serait Hortense de F... Le nom de ce cercle nous semble tout indiqué : *Ex-presse-Club.*

***

Si " Bloempot " n'a pas été présent à la prise d'armes de dimanche, c'est qu'il attendait le Grand Evénement.

***

Fort admiré par ces dames, à la montre d'un photographe de la Montagne de la Cour, les portraits de " Tonique „ et " Ducaillou. „ Rue Neuve s'étale fastueusement la photographie du " Beau Georges „

Cela ne peut faire que du bien d'être vu au milieu d'autres célébrités.

***

" Flandrin „ était légèrement ému (l'on sait que dans cet état il devient des plus tendres) et, pris d'idées folichonnes, il se mit à faire une déclaration à la patronne d'un petit café où il prenait un verre avec " Gatenboot „ et " Juju I. „ Et, pendant qu'il parlait de lèvres vermeilles, yeux profonds, cils de soie, etc., la belle conservait un air songeur et inattentif. Soudain " Flandrin „ s'en aperçoit et lui demande :

" A quoi penses-tu donc, chérie ? „

— " Je pense que la caissière a oublié de vous compter deux œufs. „

!!!!

Heureusement que cela ne l'a pas découragé.

***

" Gatenboot „ vient de s'établir. Il s'est fait agent matrimonial. (Rien des journaux). Son premier client est " Cinq milliards „. L'affaire marche, paraît-il, très bien, quoiqu'elle ait failli rater à cause de la fermeture du Pôle Nord.

***

" Pie t'heure „ se range. Il nous dégoûte.

***

" Kleintje „ battait une dèche à trois aunes pour un franc. Pas un rotin et une soif d'éponge. Il se baladait mélancolique, quand, au coin d'une rue, il rencontre " Pinson. » Celui-ci lui offre un bock, vous pensez si l'autre accepte, et ils rentrent dans un petit café où ils sont peu mais déplorablement connus. Mais, au moment de s'en aller, les bocks bus, " Pinson „ dit à voix basse : Paye donc, Kleintje, j'n'ai pas l'rond. „ Patatras! Alors Kleintje, prenant un parti héroïque, résolut d'attendre les événements sous la forme d'un camarade plus à la monnaie. Deux heures après, ils étaient encore là.

Mélancoliques, nos héros suçaient désespérément la pomme de leur canne, pour garder une contenance, quand un consommateur assis dans un coin leur adressa la parole :

— " Pârdon, môssieu, je vôlai câsser vôtre canne. »

— Elle coûte dix francs, monsieur. »

— All right ! Vôla! »

Et le providentiel anglais après avoir allongé deux tunes aux deux copains cassa le stick entre les deux pouces et les deux index.

" Kleintje „ offrit une tournée, " Pinson „ une seconde, l'anglais une troisième, et la soirée com-

mença. « Pinson » quoique sa canne fût plus chère ne la conserva pas longtemps non plus.

Et à trois heures du matin, le trio vadrouillait toujours.

***

Si vous voyez " Colibri » s'éloigner avec terreur de toute femme portant parapluie, ne lui en demandez pas la cause. Demandez plutôt à " Niche. »

***

Les commerçants de la Montagne de la Cour connaissent tellement bien les intentions du Conseil communal au sujet du redressement de ladite côte, qu'ils font, presque tous, des frais d'embellissement.

***

Une scène très amusante, pour les spectateurs, s'est passée il y a quelques jours à l'Exposition vélocipédique. Un courtier d'annonces, directeur de petits journaux sportifs, s'est vu octroyer une splendide paire de giffles, pendant que son chapeau allait visiter le stand du " Gladiator. „

***

Les splendeurs del'Eden-Théâtre et du Théâtre de la Bourse sont sur le point de ressuxiter. On sentait le vide causé par la disparition de ces rendez-vous de ceux qui vivaient et s'amusaient. Quelques indiscrétions nous ont permis de percer le mystère dans lequel s'enveloppent les édificateurs du Nouveau Théâtre qui, paraît-il, sera une merveille de richesse et de goût. Ce sera un véritable palais des mille et une nuits et des mille et un propriétaires, grâce à une combinaison faisant des abonnés les seigneurs du domaine.

Serait-ce la fin de Bruxelles - Extinction qui s'annonce ?

Da lé puzons

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est di puzons qué til veut pour li garder da li cour qua til a de nouvou puzonnier quil est pas habitué quil est parti sans qué til voit et quil rivient plus.

Pourquoisquand til veut li garder di vieux pusons da ton nouvou puzonnier til doit li vendre ou da manzer coume ti laime li mieux enn d'aceter de zotre de zeune quil sait pas voler pourquois quil peut pradre de zabitude pourquois quil connaît son mizon, couprend'bien.

Enn qué til pra di lourds avé di grosse balle pourquois qu'il reste su li toit du la mizon, couprend'bien, quil fait de roucoutoucou, qué til fé plaisir à Massié Nizet, couprend'bien.

Que ça l'est du gra dufrance avé di voyazeurs quil est touzours parti et quil fait pas di roucoutoucou pourquois qu'il a demanzé à l'antirieur di puzonnier quil revient à la mizon enn qué til a pas de plaisir notrement, couprend'bien, quil est zarrivé da le prix qué til a mis sur un concours. Qué ça l'est de zimpourtace pour le joyeusement, couprend'bien, du le courda ta mizon quil de fé mouvement pour li regarder enn de roucoutoucou pour li zécouter enn qué til fé de zattachon pourquois quil fé pas de l'axcrimenté, couprend'bien, qui tombe su ta çapeau. 1

Qué ça l'est tinne çausse qué toullemonde il a de connaissance qué pour la ducorachon du puzons qué la milieur di la plus bou, ça l'est qué dinne sorte qué ça l'est di tackschijters, couprend' bien.

ALBRECHT.

Théâtres

Alcazar. Nous avons après la célèbre *Nuit terrible,* la primeur d'un essai de mimodrame entrepris par l'admirable artiste qu'est Paul Martinetti : le roman le " Mort de C. Lemonnier,, arrangé en pantomime par le puissant romancier lui-même. La musique et de Frank.

Immense succès à la Scala pour la troupe tziganerusse dont les chants et les danses populaires composent un spectacle rempli d'originalité.

Les 4 Willy's, ces acrobates merveilleux. dont les exercices dépassent ceux des Cragg's de célèbre mémoire, sont rappelés tous les soirs quatre et cinq fois.

Le programme actuel sera prochainement renouvelé. Avis aux retardataires.

M. le professeur Crœker voit défiler à l'Alhambra non seulement les Bruxellois, mais encore toute la Belgique. Il a introduit dans son programme toute une série d'exercices nouveaux qui ne le cèdent en rien aux précédents.

Dans l'intermède paraissent depuis quelques jours M'M. Harry et Fred, des clowns désopilants, qui ont eu à lAlhambra et à l'Empire de Londres un succès énorme. Il y a à remarquer surtout une séance de prestidigitation amusante d'une irrésistible gaieté.

Tous les dimanches et jeudis matinées à 2 h. 1/2.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS (*)

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE VI

La Fuite

(*Suite*)

— Je ne puis assez vous remercier, généreux étranger, du gracieux concours que vous avez voulu nous prêter.

— C'est pas tout ça, répondit l'ancêtre de Merckx. Connaissez-vous l'homme redoutable qui commandait la bande de sbires qui vous a lâchement assaillis ?

— Non, fit de Crabesac.

— C'est Don Alvarez y Gomez y Rodriguez y Pedro de Alcula de Alcali, y Prussiatedepotassadès y Medio de Fransversalo de Verticalo de Obliquo de la Jujube, Comte de Santa fé de Bogota de la Rastaquéro, Duc de Medina-Cœli de Cuisina, Marquis de l'Asdepiquadas de Deudecarro.

— Vous avez une bonne mémoire, Seigneur.

— Les Pays-Bas sont payés pour connaître le nom redoutable de Don Alvarez y Go.....

— De grâce, ne recommencez pas.

— Les facteurs des postes l'exècrent.

— Tiens, pourquoi ?

— Parce qu'il faut de si grandes enveloppes pour écrire des noms qu'elles ne peuvent entrer dans leur carnier.

— En tout cas, je crois que nous l'avons si bien étrillé qu'il ne reviendra pas de si longtemps à la charge.

— Détrompez-vous. Cet homme est le **Chef des inquisiteurs ! ! !**

(*) Reproduction réservée.

— Grand Dieu !

— Où que vous vous cachiez, dans quelque déguisement que vous tentiez de vous dissimuler, cet homme saura vous découvrir et dût sa vengeance attendre un siècle, il saura attendre. Il faut donc fuir et au plus vite.

— Soit. Fuyons.

Le chevalier fit un signe et Ernest amena les chevaux. Le chevalier et son écuyer se mirent en selle.

— Et vous, généreux étranger, demanda de Crabesac.

— Moi, fit l'ancêtre du célèbre escrimeur, en rechargeant son épée à deux mains sur son épaule, je reste.

— Mais ne craignez-vous pas.

— Non. Je suis un Jeune Belgique. Un conseil. Prenez la route de Louvain ; elle vous conduira à l'armée des gueux qui tient campagne dans les environs de Scheveningue.

— Mais ce n'est pas le chemin.

— Précisément, cela détournera les soupçons.

Les deux cavaliers rendirent la main, élevèrent leur chapeau en signe d'adieu et disparurent en faisant feu des quatre pieds de leur cheval. Courbés sur leur monture, ils fuyaient comme le vent au travers des rues et des campagnes encore endormies.

Au bout de dix-sept lieues, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux.

— Tiens, fit Ernest, nous avons oublié les femmes.

— C'est vrai, répondit le chevalier. C'est ennuyeux ; j'aurais bien voulu savoir comment la belle-mère de mon père s'est trouvée être l'hôtesse du fils de son gendre.

— La servante était bien gentille, soupira Ernest.

Tout à coup, le chevalier dressa l'oreille. Le bruit d'un galop lointain se faisait entendre.

Il saisit le bras d'Ernest.

— Nous sommes poursuivis, lui susura-t-il à l'oreille.

— Enfer et damnation !

— La situation est grave. Elle comporte deux solutions : Ou bien ils sont mieux montés que nous et ils nous rattraperont, ou bien nous sommes mieux montés qu'eux et ils ne nous rattraperont pas.

— Continuons à fuir.

Pendant trente-six mortelles heures la même fuite continua, sans autre réconfortant qu'une omelette qu'Ernest trouva moyen, adroitement, de faire à cheval sur un petit réchaud portatif. Enfin, la monture de de Crabesac qui donnait depuis quelque temps des signes de lassitude, manqua des quatre pieds et s'abattit. Heureusement, le chevalier tomba sur ses pieds.

— Allons, fit-il. C'est ici qu'il faut mourir.

Et, l'arquebuse au poing, il s'accroupit derrière son cheval mort.

Ernest s'empressa de l'imiter après avoir au préalable, tué son cheval.

Dans le lointain, le même galop effréné continuait à se faire entendre. Embusqués derrière les cadavres de leurs chevaux, Ernest et de Crabesac aperçurent bientôt un unique cavalier, couché sur un alezan brûlé, qu'il éperonnait de la voix. La rapidité de sa course gonflait son grand manteau rouge.

— Ils ne sont qu'un, remarqua Ernest avec un rictus sinistre.

Le cavalier leur fit signe de ne pas tirer en élevant la main gauche, la paume en dedans, en signe d'amitié. Il arrêta sa bête si brusquement qu'elle plia sur ses jarrets et il remit une lettre à de Crabesac.

La lettre était de leur sauveur inconnu et disait :

" Je me suis trompé. L'armée des gueux est à Maestricht, il faut prendre la chaussée de Ninove. »

L'Ancêtre de Merckx.

La suite au prochain numéro.

LE VIEUX BERGER dessin de Lucien Wollès.

(Voir texte à l'intérieur.)

Nº 15. — 2e ANNÉE. Dimanche 15 avril 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

VIEILLES HABITUDES

Boummmm !

Voyez terrasse !

La saison théâtrale

L'événement, la question du jour, c'est *Thaïs*, comme Shakespeare l'avait prévu en écrivant son fameux *Thaïs is the question*. Du troublant récit renaniste d'Anatole France, le sage librettiste Gallet n'a su tirer qu'un opéra sans rimes, sans raison, où le solitaire Athanaël, en proie aux multiples tentations de l'esprit et de la chair, que nous avait peint le roman, devient un moine très pressé d'envoyer son froc aux orties, où toute psychologie disparaît, où toutes les finesses de l'analyse s'amplifient en déformations caricaturales, ainsi que l'exige le fameux « Grossissement Scénique » prôné par les professionnels.

Par fortune, M. Massenet était là, Lulli sentimental, toujours prêt à porter secours aux Quinault empêchés, toujours disposé à

Parer ces lieux communs de morale scénique
Qu'il sait, seul, réchauffer des sons de sa musique.

Il a fait merveille. Grâce à la souplesse de son trop ingénieux talent, on peut compter que la jolie Thaïs chantera longtemps, à l'Opéra, ses folles amours au premier acte, et son chaste repentir au final, rapportant à son musicien et à son librettiste d'honorables bénéfices. *Thaïs is Money*. Etrange compositeur, ce Massenet, ce Wagner pour femmes incomprises, ce mystique pour boudoirs, qui transforme un sujet à la fois austère et voluptueux en une longue, fausse et inconvenante lutte en trois actes, entre une danseuse et un anachorète. D'ailleurs, admirablement doué! Dans *Thaïs*, que de pages réussies, depuis l'inquiète interrogation (renouvelée de *Manon*), adressée par la belle d'Alexandrie à son miroir " O mon miroir fidèle, dis-moi que je suis belle ! » jusqu'à la grande phrase extatique à trois compartiments du final, où Thaïs transfigurée par la pénitence repousse l'anachorète défiguré par le péché ; sans oublier le chant large des violoncelles soulignant la venue de la Perdition qui vient arracher les dernières vertus demeurant encore en l'âme coupable d'Athanaël.

Mais ce n'est pas seulement pour les quelques accents justes de la partition qu'on l'aime, ce n'est pas pour la rêverie du IIe acte perlée par le violon seul, soupirant sur des arpèges cristallins, que tant de mains fines font craquer leurs gants (*six* de pointure, tout au plus) à force d'applaudir. On l'adore, parce que sa musique est parfumée de la sentimentalité perverse qui plaît à nos demi-mondaines (et même, dirait le valet des *Précieuses*, à nos mondaines tout entières), parce qu'elle a les mignardises savantes, les équivoques religiosités qui titillent un public blasé. Ce méli-mélo d'esclaves friponnes et d'étoiles mystiques, de mondanités pernicieuses et de songes bleus, sait à la fois plaire aux imbéciles et retenir l'attention des délicats. L'orchestration offre la même association voulue de disparates. Née de l'hymen monstrueux d'un violoncelle énamouré et d'une grosse caisse exacerbée, elle s'énerve en romances sur la chanterelle quand elle n'aboutit pas à des tapages qui n'ont de nom dans aucune langue.

Gros succès pour Athanaël ou Delmas dont les notes profondes clament terriblement les malédictions contre Alexandrie ou les aveux à Thaïs ; souple, voluptueuse, câline et blonde, Mlle Sanderson semble une Théo améliorée.

Né un mercredi aux Variétés, *Madame la Commissaire* s'est éteinte un vendredi, sans souffrir ; *Paris-Mode*, en adressant aux parents de la défunte, MM. Chivot et Bocage, ses compliments de condoléances bien sincères, leur conseille de prendre, désormais, un repos qu'ils ont bien mérité et nous aussi.

Avec justice, on a loué la sûreté de main et les qualités d'ordre de M. Blavet, qui su enclore l'immense *Monte-Cristo* en un drame admissible, condenser dix volumes en cinq actes, et faire tenir quatre soirées dans une seule. Comme le disait Jules Lemaître, cet homme subtil doit très bien faire une malle.

Je ne prétends point que cet embrouillamini de crimes romantiques et d'inéluctables vengeances offre toujours une vraisemblance absolue ; dans la vie ordinaire, on voit rarement des individus retrouver dans une île de l'Archipel le trésor des Spada, ou encore des prisonniers jetés à la mer, enfermés dans un sac, avec un boulet de canon au pied, et qui ne s'en portent pas plus mal. Mais qu'importe ! Une féerie bien faite n'a pour but que l'amusement des spectateurs ; or, les spectateurs de *Monte-Cristo* se sont amusés, donc *Monte-Cristo* est une féerie bien faite. Syllogisme, que me veux-tu? Quant à l'affabulation, il me faudrait vingt pages, beaucoup de temps à perdre, et un secrétaire bien au courant de l'œuvre de Dumas père, pour la narrer dans tous ses détails. Essentiellement. Voici :

En 1814, le jeune Dantès, sur le point d'épouser la belle Mercédès, est dénoncé à la justice par deux canailles (Danglars et Fernand) et un imbécile malfaisant (Caderousse), comme conspirateur bonapartiste. On l'arrête, et le procureur du roi Louis XVIII, M. de Villefort, le fait incarcérer sans jugement au château d'If, pendant quatorze années. Ça n'est pas rien.

Au bout de ce laps, un voisin de cellule, l'abbé Faria, réussit à percer un trou dans la muraille de granit, épaisse de six mètres, qui le sépare de Dantès, et révèle au pauvre diable le nom des misérables auxquels il doit son emprisonnement injustifié ; après quoi il décède, et son interlocuteur s'empresse de se substituer au cadavre, est précipité dans la mer, en sort, atteint l'île de Monte-Cristo, s'empare des trésors y enfouis, change son nom contre celui de l'île, et rentre en France pour se venger.

Il donne à l'aubergiste Caderousse un brillant de 50,000 francs ; le gargotier vend le diamant à un juif qu'il assassine ensuite, et de ce chef est envoyé au bagne ; puis, au sortir des galères, Monte-Cristo le fait juguler par un fils de M. Villefort, le magistrat inique auquel Dantès avait dû sa condamnation. Du coup, ce robin devient fou furieux. Quant à Danglars, on le fait mourir de faim sur un lit de billets de banque ; et Fernand, devenu comte de Morcerf, est contraint de se suicider. Après quoi, gai et content, Monte-Cristo s'embarque pour le Levant, accompagné d'Haydée, fille du pacha de Janina. Vous voyez comme c'est simple.

***

A la Gaîté, *le 3e Hussards* fanatise le quartier des Arts-et-Métiers : sachez que, sous la première République, le jeune Gaston de Castillac, sur le point d'aller rejoindre l'armée de Condé, rencontre la jolie jacobine Christiane, qui le persuade de s'enrôler dans les hussards de Pichegru ; il consent tout de suite, c'est un jeune homme peu têtu. Bien entendu, ça finit par un mariage. Les acteurs enlèvent cette grande opérette militaire — à la hussarde.

Hélas ! Les ours se suivent et se ressemblent ! Après *Madame la Commissaire*, qui vécut ce que vivent les roses, *Fanoche* se fâna vite, et *Clery-Clara* ne dura guère plus longtemps. Je n'oserais promettre plus longue carrière aux facéties mimées que l'on gesticule au Théâtre d'application.

La pantomime de M. Aubert, *Nuit de Carnaval*, est aussi peu joyeuse que possible, malgré son titre de Mardi-Gras. Jugez-en : le patron d'un estaminet, convaincu d'être trompé par son épouse, tire sur le complice de ladite (garçon de café de son état) plusieurs balles de revolver, le manque, et est tué d'un coup de couteau par son adversaire. Très embarrassé du cadavre, l'assassin — avec le secours de la veuve récente — enfouit dans la cave celui qui fut son patron ; mais bientôt les remords l'assiègent. Il croit voir, Macbeth en tablier blanc, le spectre de sa victime, et se livre aux gens de police, le tout sur une musique de M. Bonnamy, qui ressemble à beaucoup de musiques connues.

Moins funèbre que cette évocation du fantôme de Banqo-Marchand de vin, le *Muet* fait rire. C'est l'histoire d'un monsieur, muet par intermittences, qui recouvre la parole en entendant Mlle Auguez chanter du Pessard. Car c'est une " opérattomime » où les silencieuses gesticulations

s'égaient de couplets. L'auteur-acteur, M. Galipaux, est prodigue de galipettes; le public prodigue d'applaudissements.

WILLY.

MAI

A *Julius Vindex,* le nouvel ami du *Diable au Corps.*

—

Sous sa couronne de carottes,
Avec son sceptre de poireau,
Piqué d'un relent d'échalottes,
Mai vient geler le renouveau.

D'un bout à l'autre bout du monde,
Chez les Chinois, chez les Teutons,
Il va secouer à la ronde
Son sac — rempli de hannetons.

C'est le mois de beaucoup de choses,
Du crocus et de l'ombilic,
Des violettes et des roses
Et des concours de vogelpik.

C'est aussi le mois de Marie,
Autour des autels, les dévots
Braillent avec niaiserie
De longs cantiques idiots.

Avril a détraqué la femme,
L'entier, la vache et le matou,
Maintenant c'est une autre gamme;
On ne court plus le guilledou.

L'estimable Monsieur Prud'homme,
Couché dans le lit conjugal,
Ponctue un immuable somme
D'un ronflement toujours égal.

Car le gas rude à la maraude
Qui braconnait sur son terrain,
Trouvant la place un peu trop chaude,
A remis l'affaire à demain.

Jeanne, alanguie, appelle Blaise
Dégrafée et le sein au vent,
On dirait une rouge fraise
Au centre d'un fromage blanc.

Mais c'est en vain qu'elle l'appelle,
Blaise s'enfuit au grand galop.
Fatigué, l'amoureux rebelle
Dédaigne un fruit qu'il connaît trop.

Le bouc impuissant se repose,
Las enfin de s'exténuer,
Hiératique dans sa pose,
Il se contente de puer.

Le coq dort, la tête sous l'aile,
Dans un coin de la basse-cour ;
Et ne cherche la bagatelle
Qu'une fois, tout au plus, par jour.

L'indolent roquet se promène;
Parfois relevant le fémur
De son éternelle fontaine —
Gravement — il arrose un mur.

Jadis pleine, la coupe est vide,
Hélas! Je le sais bien, Suzon.
Que voulez-vous? Le plus solide
Peut se transformer en glaçon.

De ces gredins de Saints de glace,
Nous ressentons tous les effets.
C'est la faute de Saint-Pancrace
De Saint-Mamert et Saint-Servais.

RHAMSÈS II.

Les trois jeunes hommes.

—

Histoire horriblement triste.

Les trois jeunes hommes aimaient la même femme qui leur était — ô combien! — cruelle, dans le petit estaminet sombre — parce qu'il n'y avait pas beaucoup de lumière — où, du matin au soir, et non du soir au matin, ils occupaient, chacun, une immuable place, triangulant vers elle des regards électriques.

Tous trois l'appelaient d'un nom différent, qui répondait à leur idéal.

Le premier l'appelait Adèle, de *a*, privatif, *délos*, visible, parce qu'il aimait les âmes obscures et les caractères insondables. L'amour était pour lui une question d'étude psychologique, ses lectures des modernes n'ayant pas été pondérées par une connaissance suffisante de Paul de Kock.

Le second l'appelait Hélèna, *d'éléin,* séduire, et *d'anèr*, homme, parce qu'il aimait les femmes qui avaient un physique séducteur. Genre de préférence qui ne manque pas d'une apparente logique.

Le troisième l'appelait Isaure, de *isos*, égal, et *aura*, souffle, parce qu'il détestait les femmes qui schlinguaient du goulot.

Tous trois aussi la voyaient d'une couleur différente.

Le premier la voyait brune, parce qu'il était blond.

Le second la voyait blonde, parce qu'il était brun.

Elle était peut-être blonde, elle était peut-être brune ; on n'a jamais su. Peut-être aussi était-elle rousse ? Oh! qui me dira? qui?

Le troisième la voyait bleue, parce qu'il portait des lunettes de cette couleur. La vie est une mosaïque d'illusions.

Adèle-Hélène-Isaure ne comprenait pas tout cela, la pauvre. Peut-être ne savait-elle pas le grec. Il y a des femmes qui ne savent pas le grec; je l'ai entendu avouer en plein théâtre dans une pièce d'un nommé Molière. Les femmes, d'ailleurs, n'aiment pas les langues mortes.

* * *

Tous trois nourrissaient des pensées basses. Leur amour n'était pas dégagé de l'ignoble préoccupation du stupre. Chez les trois jeunes hommes la bête veillait et leurs manœuvres tendaient à l'ultime enlacement. Tous trois tentèrent d'abord de la séduire par l'originalité de leur tenue.

Le premier revêtit un gilet jaune, un pantalon vert et un habit rouge; il ressemblait à un perroquet de l'Amazone. Adèle ne parut pas sensible à cette débauche de coloris qui n'épata, d'ailleurs, personne. Seul, le troisième jeune homme remarqua qu'un de ses rivaux avait un gilet vert, une culotte plus verte et un habit violet. C'étaient les lunettes bleues qui produisaient cette hallucination daltonienne.

Le second mit un vêtement quelconque qu'il recouvrit entièrement de timbres-poste multicolores pour ressembler à un affranchi du bas empire. Hélène s'imagina qu'il avait retourné son paletot et trouva la doublure de mauvais goût. Elle profita même lâchement de ce qu'il avait oublié d'ôter les bandes pour ne pas lui rendre sa monnaie le jour du Seigneur sous le prétexte du symbolique " ne pas remettre le Dimanche. „

Le troisième se colla un pain à cacheter qu'il croyait vert — en réalité il était jaune — sur le nombril. Mais comme on ne le voyait pas, cela ne produisit pas la moindre impression. Ses tentatives pour se mettre tout nu furent sévèrement reprimées par des esthètes qui savaient qu'il était mal foutu.

Comment le savaient-ils? Qui me dira? qui?

Ils tentèrent alors de la séduire par la puissante profondeur de leur conversation. Le premier lui disait:

— Ecoute, ô Adèle. Si la folie était l'état normal de l'espèce humaine, on enfermerait les gens sensés. La folie d'amour est générale; sensés sont ceux qui n'aiment pas et dignes du cabanon. Donc, tu dois aimer, si tu redoutes les douches. Je n'ai besoin de te démontrer que je suis le seul ici que tu puisses aimer. Il est donc naturel et inéluctable que tu couches avec moi, et il est absurde que par un inexplicable entêtement tu retardes une chute qui est dans l'ordre naturel des choses. Quand?

Le second se contentait de lancer de temps en temps une phrase qui dénotait l'état douloureux de son âme et le désordre de son imagination :

— Il n'est pas donné à tout le monde d'être professeur d'espagnol.

— Le tuyau de pipe est, en petit, l'image d'une conduite de gaz.

— Oh! homme. Si tu vois quelqu'un se noyer, jette une brique de savon dans l'eau afin qu'il meure proprement.

Ces pensées savantes n'amusaient pas beaucoup la galerie.

Le troisième montait tout les quarts d'heure sur une table et, rejetant en arrière sa longue chevelure mérovingienne traçait dans les *airs,* en en prenant un funèbre et inspiré, quelques mots invisibles avec le bout de l'index. Le reste du temps il soupirait. Il avait apporté un petit moulin à vent et les soupirs le faisaient tourner.

C'était triste, triste, triste, de voir ces trois jeunes hommes réduits à un tel état d'abrutissement. Triste et effrayant. Adèle-Hélène-Isaure était vaguement terrorisée par les façons des trois jeunes hommes et éprouvait un immense désir de les faire flanquer à la porte. Mais chacun d'eux donnait, régulièrement, dix centimes de pourboire et cette considération la retenait dans de juste limites.

* * *

Les trois jeunes hommes tentèrent aussi de la séduire par correspondance.

Le premier lui faisait des déclarations passionnées, empruntées au manuel du parfait jardinier, et habillées en macaque flamboyant. Il lui envoyait aussi des vers, lascifs et dévergondés, dans l'intention d'allumer des sens qu'il se réservait d'éteindre. Excellent dessinateur, il ne craignit même pas d'illustrer ses missives de croquis que l'Arétin n'eût pas désavoués. C'était, en un mot, — je veux dire en plusieurs, — une correspondance saupoudrée de piment, de cantharides et de picrate de potasse. Sa supériorité dans ce genre était très grande, parce qu'il était d'un caractère froid. Qui me dira si Adèle lisait ces lettres seule ou à plusieurs, et qui en profita. Qui?

Le second, plus pratique, lui faisait entrevoir une existence dorée, basée sur l'exploitation d'un brevet couvrant une invention toute nouvelle destinée à révolutionner l'industrie des vilebrequins.

Il s'agissait d'une nouvelle manière de forer les trous qui ne nécessitait plus aucune dépense de force. On forait le trou dans le vide et l'on mettait autour la matière — animale, végétale ou minérale, — destinée à être percée. Grâce à ce procédé, le trou était fait d'avance et les vilebrequins devenaient absolument inutiles. On devait faire une affaire d'or en les achetant au prix du vieux fer et en les transformant en bayonnettes pour la garde-civique.

Le troisième nageait dans l'azur. Sa correspondance était éthérée et vaporeuse, infiniment douce et tendre et plutôt platonique que cochonne. Elle mettait du bleu dans l'âme, c'était un bain d'air transparent et idéal d'une ténuité arachnéenne de sentiments délicats qui la faisaient paraître myosotisée d'étoiles. Isaure faillit s'attendrir, quand elle se rappela à propos les lunettes bleues.

Gérominus Bosch trouva le moyen d'approcher de la dame de ses pensées.

...?

En l'épousant.

...!!!

Ce dessin les représente tous deux en grand costume de noces.

Le mariage n'ayant pas éteint tout sentiment en lui, il prit à son service l'ex-suivante de son épouse, et engagea, à titre de cuisinière, son ancien modèle.

Ils furent tous très heureux et eurent (sauf lui) beaucoup d'enfants.

Heureusement pour vous, lecteur, qu'à l'entrée de G. B. en ménage, son journal devient si monotone, et marque une vie si paisible, qu'il serait sans intérêt de le continuer, en voici un feuillet pris au hasard :

Levé, très-tard.
Bien déjeûné.
Fortement dîné.
Plantureusement soupé.
Couché, très-tôt.
Etc., etc.

Çi finit la biographie de cet artiste, qui a laissé de bons tableaux, aujourd'hui disséminés dans différentes collections.

Aug. Lynen.

Phénomène singulier : ces missives se terminaient toutes de la même façon; c'était :

Dimanche, à trois heures, au coin du boulevard Anspach et de la rue des Pierres, ou bien :

Samedi à sept heures à la cour d'Espagne.

Ou bien encore :

Vendredi, à 2 1/2 heures, dans l'aubette du tram de la Porte de Namur.

Et jamais, jamais Adèle-Hélène-Isaure n'attendit l'un des trois jeunes hommes au coin de la rue des Pierres, à la Cour d'Espagne ou dans l'aubette du tram de la Porte de Namur. Mais souvent les trois jeunes hommes l'attendirent en ces endroits ou en d'autres déterminés dans leurs missives. Qui me dira où elle était pendant que l'attendaient les trois jeunes hommes? Où?

*
* *

Un jour, simultanément, les trois jeunes hommes apprirent une nouvelle qui les navra et qui les eût défrisés, s'ils n'avaient pas eu les cheveux plats comme une punaise domestique.

Leur idéal, leur déesse était tombée du piédestal qu'ils lui avaient érigé; elle en tombait environ tous les jours dans les bras d'un particulier différent. Amère déception. L'idole avait des pieds d'argile. Etaient-ce bien les pieds qui étaient d'argile? Qui me le dira? Qui?

Et les trois jeunes hommes gémirent en chœur : Quoi! s'écrièrent-ils, ne sommes-nous pas tous trois jeunes, beaux, intelligents, originaux? Originaux, ô combien ! De quelle boue est donc pétrie

Adèle

Hélène

Isaure

pour prostituer son corps et son âme à ces idiots et à ces crétins. Et comment s'y sont-ils pris?

La voix d'Albrecht retentit, sombre et redoutable comme le roulement du tonnerre des tropiques:

— Ils lui ont offert cent sous, imbéciles!

Le premier jeune homme étendit la main :

— Non, dit-il, à ce prix-là je n'en veux point pour en faire mon exclusive compagne. Il faudrait dix huit cent vingt cinq francs de rente.

Et le second observa, lugubrement :

— Il n'a pas déduit les jours impurs, mais ce serait encore trop cher.

Le troisième ricana :

— Désormais, je la tiens en noir mépris, et je la veux appeler, non Isaure, mais Wilhelmine, de *vilaine*, et de *mine*, qui signifie sale gueule.

RHAMSÈS II.

AVIS

Le Diable-au-Corps informe les amis de la première

Grande kermesse aux boudins

qui aura lieu dans ses locaux de la RUE AUX CHOUX, 12, du samedi 21 avril à 10 heures du matin jusqu'au lundi suivant. Qu'on se le dise.

Une victime de choix, visible dès à présent, prêtera son concours désintéressé à la petite fete.

Ne seront admis que ceux-là qui se seront fait inscrire au local au plus tard le vendredi à midi.

BARMAIDS

COMMENT MEG DEVINT HONNÊTE

Eh bien? gentleman, vous ne voulez pas? „

Cette demande est provocante par le sourire enchanteur qui plisse les lèvres de ces demoiselles et fait se creuser sur leurs joues deux petites fossettes mutines. Leurs cheveux ébouriffés tombent sur le front au-dessus d'yeux que rend plus attrayants le kohl passé au crayon, tout à l'heure, devant la glace où elles se mirent bêtement.

Non, nous ne voulons pas. Ces filles à têtes de bébé, gentilles, jolies même, n'atteignent guère le talon de la plus modeste modiste parisienne qui pirouette sur le trottoir en se rendant à l'atelier. On les devine sans passion, froides et glaciales dans l'acte comme elles le sont autour de ces tables de marbre où la nécessité de vivre les condamne à vendre du pale-ale ou du stout.

Il y a une cependant, Meg, très blonde, d'un blond douteux de teinture, qui s'anime, gigote ainsi qu'un automate. Petit volcan mécanique remonté pour la circonstance, comédienne pur sang jouant son rôle avec une apparence de conviction.

On nous dit que le prince de Sellag se l'est offerte pour plusieurs *couronnes*, mais nous en sommes guère tenté à cause des suites. Sellag est connu ; sa réputation *d'invalide* a franchi toutes les frontières et les belles horizontales de France n'en entendent point parler sans frémir; il fait trop de victimes.

Meg nous a conté son histoire, la narration banale qu'elles font toutes avec quelques variantes. Elle n'est pas plus drôle que beaucoup d'autres : une désabusée qui a eu des illusions, envolées maintenant ; une fille séduite. Il y en a des mille et des cent sur les pavés de maintes villes.

Elle engouffre très consciencieusement pintes sur pintes, elle est obligée de consommer avec les clients; à ce prix seul on la garde. Que gagne-t-elle? Le minime pourboire qu'on lui offre au gré du caprice. Si des polissons n'acceptaient point ses invites impudiques, Meg négligerait bien des fois de manger. Les aime-t-elle? Oh! que non. Elle s'abandonne inconsciemment, sans y penser, accomplissant son métier de fille à plaisir, et pas une idée de dégoût ne lui monte au cerveau dans la possession bestiale de son être. A peine la sensation malsaine fait-elle vibrer les muscles de sa chair.

On ne relève point ces natures viciées; elles demeurent au ruisseau. Tante Divonne trouve qu'on se salit à une pareille besogne et elle a raison. Elles se redressent seules, quand elles le doivent.

C'est beau d'avoir cette magnanimité philanthropique de réhabilitation; mais la main secourable qui est tendue les suit à l'égout, sans même les ramener au trottoir.

Meg a servi, un soir qu'il était en partie fine, un gracieux lieutenant des horse-guards aussi blond qu'elle et tout jeune. Cet échappé de collège qui noyait dans le gin un petit chagrin d'amour s'éprit de la poupée et il trouva qu'elle contenait autre chose que du son. A travers le nuage de l'ivresse, il la vit avec des qualités vaguement dessinées, et, ne voulant même pas s'imaginer qu'elle se donnait à n'importe qui, il l'emmena. Ils ne parlèrent guère de morale; il s'en souciait autant qu'un poisson d'une pomme.

Dégrisé, il ne la renvoya pas. Il pouvait la promener à son bras, sans scrupules. On se retournerait même pour la voir, et combien seraient jalouses de cette roulure à la superbe poitrine bombée, à la taille élégante, qui savait s'habiller, oui, combien !

Dans cette existence familiale qu'il a créée, où tous les détails de la vie honnête reviennent quotidiennement et font oublier les heures fastidieuses et inoccupées des jours de boue, Meg s'est complu.

Alors, elle a trouvé que c'était bon d'aimer! Le rideau qui barrait son cœur s'est déchiré et la fille de brasserie — *barmaid* — a connu quelque chose de nouveau.

Et en la douceur des étreintes calmes, en la suavité des paroles sincères chantées bien bas, à deux, elle a entrevu le bonheur : il passait, elle l'a pris, plus adroite que bien d'autres.

Pourquoi, puisqu'elle le tenait, le lâcherait-elle? Intelligente et sachant se contenter de la bonne fortune, elle s'abandonna à l'Etoile qui la guidait.

Et à présent, femme pudique, ne se souvenant guère des instants ignobles d'autrefois, laissant son passé s'ensevelir sous la morsure du temps, Meg, plus jolie que jamais, belle de cette chasteté qui illumine si superbement les beaux, ressemble à mille petites femmes bourgeoises, contente, bien contente.

Cela s'est fait tout seul. Il faut en remercier le Hasard, ce cousin de la Fatalité.

ABEL HAMEL.

Vadrouillana.

Encore un nouveau confrère : Le chien ratier, journal bi-mensuel, organe des clubs de fox-terriers. Le correspondant Bruxellois est M. Tony Rotterdam. Avec une rédaction contenant de pareils éléments il est inutile de lui souhaiter bonne chance.

*
* *

" Zizi-panpan „ vient de se faire veuf, et cherche déjà à se remarier. Aucune leçon ne lui profitera donc ?

*
* *

" L'Entraîneur „ et " Mazarin „ vont, paraît-il, s'associer pour faire le commerce de marrons chataignes et pains, pour dames.

*
* *

Le " Diable-au-Corps „ a eu samedi l'honneur de la visite du cercle des " Koyons „, président et vice-président en tête. Ils ont été reçus par l'orchestre et les chœurs du journal. Après quelques paroles émues du président, notre directeur a répondu avec son tact et son urbanité bien connus.

*
* *

" Flandrin „ s'est bien vengé du peu de réussite de sa fameuse déclaration : Tout en parlant d'amour à une belle enfant, notre brave ami s'est endormi, et la pauvrette, les yeux baissés, croyant à un silence pathétique, écoutait depuis quelques instants, sans rien entendre, quand un souffle régulier lui annonça le départ de don Juan aux pays des rêves.

*
* *

En prévision de sa prochaine nomination d'officier de la garde-civique, Louitje Moustache vient de transporter ses pénates du faubourg de St-Josse-ten-Noode à Bruxelles, pour que ses jours de réceptions soient plus chics et ses locaux plus vastes. Mince de lusque !

*
* *

En présence de la suggestivité du titre du drame d'Ibsen, " Solness le Constructeur „ notre confrère Duconneau s'est mis à travailler d'arrache-pied à une pantomime dramatique qui se nommera : " Wittebols, le marchand de peaux de poissons. „

Les répétitions commenceront incessamment.

MÉPHISTO.

La Belle Luce

—

A Mademoiselle Jeannine Chennevière.

Il y avait une fois une dame qui demeurait sur l'avenue de Villiers.

Elle habitait l'hôtel le plus coquet du monde et son boudoir était une merveille.

Elle avait beaucoup de connaissances et, chaque jour, plusieurs princes russes habillés de fourrure venaient prendre le thé avec elle.

Elle s'appelait Luce. Luce tout court : car étant grande dame, elle n'avait pas besoin de nom de famille.

Parfois elle allait au Bois dans une petite voiture

qu'elle conduisait elle-même ; et tout le monde s'émerveillait de son élégance.

Oh ! comme elle était jolie ! — Sa bouche était si petite qu'elle était obligée de parler le langage de baby, et ses dents si blanches qu'elle ne mangeait que des pâtisseries. Ses cheveux étaient de Venise, c'est-à-dire couleur de feu, et ses yeux noirs comme des perles de jais.

Un jour, elle fit venir chez elle M. Kieffer, le bijoutier, et Mme Tootsie, la marchande de dentelles ; car elle voulait offrir des étrennes à son oncle qui était malade et à sa cousine qui, prise de migraine, gardait la chambre.

M. Kieffer arriva le premier.

— Bonchour madam ! Voilà que che vous aborde des gronomètres de Genève. Voizi des mondres si bétites qu'elles ont des rouages en geveux ; voizi des mondres en tiamant et d'autres qui chouent la mousique...

— En vérité, monsieur, je vois que vous êtes admirablement monté... je vais aller faire voir tout cela à mon pauvre oncle qui est bien mal... tenez, voici des cigares et le *Figaro*...

Luce sortit, légère comme un colibri et entra dans son petit salon. A peine y était-elle qu'elle vit venir Mme Tootsie.

— Beunjour médéme ! Je ai apôté dentelles por vô. Je ai apôté du point d'Alençonne... dentelle de Britenne, Hongrie, Vénise, Angleterre, Mêlines, toutes belles jolies pour costioumes de bêle suarées... vô impossible trouver plou edmirèble, en aucoune mégasine de Pèris, je été la seule mésonne qui contenait si grande collecheune...

— En effet, vous avez là de bien jolies choses... je vais les porter à ma pauvre cousine qui est bien mal... elle sera très contente de choisir dans tout cela, la mignonne ! Tenez, voici la *Mode illustrée* et des marrons glacés.

Et Luce sortit du petit salon avec les dentelles.

Sans doute son oncle n'allait pas mieux ; peut-être même sa cousine était-elle plus indisposée, car elle se fit longtemps attendre...

— Tiaple ! Tiaple ! pensait M. Kieffer, quoi-ce donc que ce mésié, il est si longtemps à se décider...

— Pristi ! murmurait Mme Tootsie, comme cette demoisèle être capriciouse pour touver ce qui est dans sa convenance...

Et le temps passait tout doucement sans en avoir l'air. Et la nuit venait. M. Kieffer avait fumé tous les cigares, et Mme Tootsie avait deviné toute les charades.

— Pourfu qu'il ne soit bas morde ! cé serait affaire manguée...

— Poubèblement, méleur été arrivé.

A la fin ils se levèrent tous les deux en même temps et sortirent de leurs salons. Ils se rencontrèrent dans l'antichambre.

— Ho ! Matemoiselle...

— Pâdon ! mésié...

— Exgusez, matémoiselle, je suis le pichoutier... pour les édrennes...

— Et moâ, jé souis vénue, pour founitioure de dentellés...

Alors, de concert, ils cherchèrent partout, mais ils ne trouvèrent personne, ni domestique, ni oncle, ni cousine, ni Luce. Mlle Luce était partie avec les montres et les dentelles.

Mais comme M. Kieffer et Mme Tootsie étaient discrets et bien élevés, ils ne dirent rien à personne et s'en furent en se dissimulant leur mutuelle inquiétude.

Depuis ce temps-là, quand ils se rencontrent :

Eh bien, mésié Kieffer, êté vô renseigné dé nouvelles de médéme Luce ?

— Non, bas di tout. Et vous ?

— Moâ non plus, pé du to, auquiounement....

Et Mme Tootsie ajoute en s'en allant : — Je croyais bien que ce était pas oune pésone qui était gandement déliquète...

George AURIOL.

Théâtres

Galeries. — Samedi a eu lieu la première de *Mme Boniface*. C'est l'histoire assez embrouillée d'une pâtissière Friquette-Bozzani aimant beaucoup son mari, mais que le chevalier Annibal-Hérault poursuit de ses assiduités, sans se décourager. Il finit même par l'enlever, par ruse, en se déguisant en cocher. Le pâtissier Darmand, son garçon Lespinasse et Duncan, un frère de lait du chevalier, ont leurs raisons d'être dans les quiproquos du livret.

Ce livret n'est ni meilleur ni pire. Mais la musique de P. Lacome est gentille et entraînante, puis l'interprétation est, comme on la connaît, homogène et agréable. Elle rend la pièce amusante. Aussi le public n'a-t-il pas ménagé ses applaudissements.

Mlle Suzanne Bozzani, avec sa jolie voix et son entrain anime son rôle d'une vie extraordinaire. Mlle Libra chante très gentillement le rôle d'Isabelle. MM. Hérault, Darmand, Lespinasse et Duncan restent les artistes consciencieux et justes que l'on sait.

Les sociétés dramatiques françaises, les sociétés royales la Grande Harmonie, l'Union dramatique et philanthropique, le Roland de Lattre, le Cercle Euterpe et le Cercle Thalie, organisent pour le dimanche 29 Avril, en la salle de l'Union, rue des Fabriques, un concert-spectacle au bénéfice de Madame Buguet (septuagénaire) ex-artiste des Théâtres et Cercles de Bruxelles.

On peut se procurer des cartes, boulevard du Hainaut, 37, et au Courrier, rue fossé-aux-loups.

Nous avons la conviction que la recette sera fructueuse.

Le programme sera composé par les sections dramatiques des cinq sociétés.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS (*)

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

CHAPITRE VII

—

Le flyboot de la mort

— Voilà, dit de Crabesac, qui est bien désagréable. Comment ferons-nous pour traverser de nouveau tous les Pays-Bas espagnols, sans chevaux ?

L'homme au manteau rouge réfléchit d'un air méditatif.

Enfin, il releva la tête qu'il avait tenue jusque-là courbée sur la poitrine.

— Etes-vous, dit-il, catholique ou protestant ? calviniste ou ligueur ?

— Ma parole d'honneur, répondit de Crabesac, je n'y ai jamais pensé. Mais si je ne le suis point, Ernest du moins l'est, j'en suis certain.

— Alors c'est différent, reprit l'inconnu. Suivez-moi, je vais pourvoir à votre sûreté.

Et par un sentier étroit, qui serpentait au travers d'un bois de sapins, il les conduisit à une vaste nappe d'eau qui semblait un miroir d'acier aux rayons du soleil couchant.

— Ce fleuve que vous voyez là, continua-t-il, est la Meuse. Il conduit directement, après quelques détours, à la mer du Nord où les corsaires flamands tiennent en ce moment campagne contre les escadres espagnoles.

— Oui. Mais le moyen d'y arriver ?

L'homme au manteau rouge leur montra du doigt une forme longue et étroite qui se profilait dans la masse des eaux. C'était un léger navire, peint en noir depuis l'extrémité de la quille jusqu'à la pomme de girouette des mâts, qui louvoyait sous ses basses voiles. Sur la nappe métallique, il avait l'air d'un serpent guettant un colibri.

Le guide mystérieux le héla :

— Ohé ! du bateau !

— God-ver-doum ! répondit une voix lointaine qui paraissait glisser comme une mouette sur les eaux.

— Ohé ! recommença le guide.

Un léger bateau se détacha des flancs du navire et, en quelques coups de rame, il arriva au rivage. Un seul individu, aux formes athlétiques, le montait.

— Deux recrues, capitaine, fit l'homme au manteau rouge.

— Embarquez, fit laconiquement le marin. De la part de qui ? interrogea-t-il.

— De l'ancêtre.

— C'est bien. Le signe de reconnaissance ?

L'inconnu arracha trois poils de sa moustache, les trempa dans le fleuve de façon à ramener au bout de chacun une seule goutte d'eau et laissa tomber successivement chaque goutte sur un morceau de papier buvard que lui présentait le marin.

Celui-ci examina attentivement la figure formée par les gouttes, tira de sa poche un briquet, fit jaillir l'étincelle sur l'amadou et mit le feu au papier buvard.

— Le mot de passe, demanda-t-il.

— Kalakaua.

— C'est bien.

Et, reprenant les rames, il regagna son navire avec Ernest et de Crabesac tandis que, drapé dans son manteau, leur mystérieux sauveur les regardait s'éloigner. Quand il les vit en sûreté sur le pont du navire, il éleva son feutre au bout du bras, leur fit un signe d'adieu et disparut.

Le chevalier et Ernest restèrent quelques instants rêveurs. Cet homme, qu'ils n'avaient jamais vu et qu'ils ne reverraient peut-être jamais, était le seul lien qui les rattachât aux événements étranges qui avaient signalé leur séjour à Bruxelles. Ils entraient, sous des auspices redoutables, dans une vie inconnue. Une nouvelle existence, celle du marin, s'ouvrait devant eux. Comment la supporteraient-ils ? N'auraient-ils pas le mal de mer ?

Ils furent interrompus dans leur rêverie par un mouvement inusité qui se manifestait à bord du flyboot, les hommes de l'équipage couraient çà et là, traînant des espingoles, des fusils de rempart et de légères coulevrines. Sur le gaillard d'arrière, le marin qui les avait pris à bord donnait des ordres brefs indiqués par les longues modulations du sifflet de manœuvre.

— Qu'y a-t-il ? interrogea de Crabesac.

— Voyez-vous, demanda le marin, ce point noir qui se meut à l'horizon ?

— Oui, capitaine.

— C'est une galère espagnole à soixante-trois rames. Dans huit minutes, elle sera dans nos eaux.

— Qu'attendons-nous, alors, filons ?

— Ses rames lui donnent une supériorité de marche énorme. Aussi allons-nous lui casser quelques pattes aussitôt qu'elle sera à portée. Combien ? cria-t-il à un homme en train de jeter le plomb de sonde dans les enflèchures des haubans d'artimon ?

— Sept mille huit cent quarante deux toises, répondit le matelot.

— La distance est bonne, reprit le capitaine. Et, saisissant une espingole, il fit feu et laissa retomber la crosse de son arme sur le pont avec un rire muet.

— Plus que soixante deux, dit-il.

(La suite au prochain numéro.)

Nos bleus

Pas assez sévère avec vos gardes, Cap'taine

Mo, Colonel, quand je joue sur ma patte, alors y tiennent tous le fou avec moi!

Nº 16. — 2e ANNÉE. Dimanche 22 avril 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

DIRECTEUR: CHARLES VOS.
ABONNEMENTS: Belgique . . . . fr. 5-50 par an.
Union postale . . . „ 7-50 „

Cochon de Chat

Le DIABLE AU CORPS

AU

SALON DE LA ROSE † CROIX

5 rue de la Paix au fond d'une cour, une pièce pas bien grande, voilà le local du salon de la Rose † Croix. Hâtons-nous de le dire, tant par le nombre que par la qualité, ce salon est beaucoup moins intéressant que feu les vingtistes où que la libre Esthétique.

Faut-il vous dire également que les Belges font à peu près les frais de ce salon. Nous y voyons Jean Delville avec sept œuvres. Jules Dujardin deux toiles, Fernand Knopff trois œuvres, Lévêque, Middeleer, Ottevaere ont chacun envoyé plusieurs productions.

Le Sar Péladan peut se féliciter d'avoir dans son salonnet nos compatriotes ; sans quoi ??

Il vient dans ce salon, puisqu'ainsi le catalogue le dénomme, de bons Parisiens, stupéfiants et stupéfiés ; ils ne comprennent absolument rien à tout ce fatras symbolique et seraient heureux qu'une explication leur fournît le moyen de comprendre ce qu'on leur exhibe.

Ainsi devant l'œuvre de Lévèque, Vipérina et Panthéra, un père de famille explique à son fils que ce sont les deux sœurs, il a l'air de comprendre ou de connaître cette œuvre mieux que Lévêque lui-même.

Pendant ma visite, je vois arriver une sorte de Juif Polonais, barbu, chevelu, chaussé de bottes, habillé d'une redingote marron à large collet et à crinoline, des lunettes, et sur la tête une toque d'astrakan ; un personnage comme on en rencoutre sur les navires chargés d'émigrants. J'apprends que c'est le commandeur Bellivier : commandeur de la Rose † Croix. Il examine longuement les œuvres les moins compréhensibles, on le regarde à la dérobée et chacun se dit : en voilà un qui n'est pas ordinaire... Puis saturé de symboles, il se retire calme et grave comme une légende, les jambes un peu emparessées par ces bottes qui n'ont que faire par ce beau temps.

Nous remarquons un panneau décoratif de Edmé Couty, un français, cela s'intitule *le Bain*, œuvre toute de fraîcheur et de poésie.

De notre compatriote Jean Delville tout est intéressant ; c'est un artiste et un penseur, ou un rêveur. Puisse-t-il ne pas s'égarer dans les chemins sinueux du symbolisme à outrance.

Jules Dujardin expose le *Mauvais Œil* que nous avions vu déjà dans son atelier.

C'est très intéressant, c'est aussi l'œuvre d'un artiste, incontestablement, mais pourquoi le mauvais œil ; le commandeur Bellivier n'a certes pas compris plus que nous.

Fernand Knopff a envoyé des choses que nous connaissions, et qui font plaisir à revoir cependant, n'était l'analogie qu'il y a entre notre talentueux compatriote et le non moins Burn-Jones. Son envoi est très remarqué, et... il a vendu, ce qu'il fait souvent du reste.

L'œuvre de Lévêque est très remarquée. Middeleer a envoyé *Une Démoniaque*, pas si démoniaque que cela, ma foi, une bonne fille entourée de bons démons.

Henri Ottevaere en grand progrès envoie la *Naissance de Vénus* et *Estivale rumeur* ; il faut lui rendre cette justice qu'il n'a pas cherché à faire une œuvre apocalyptique et confuse, c'est de la peinture et pas banale du tout. Arrivons au chevalier statuaire Pierre Rembaud, décédé, ou plutôt couché dans l'éternelle contemplation.

La Rose † Croix expose de ce chevalier à l'art très noble, une *Martyre* et un buste qui a pour socle un pavé, cela se nomme " Le Rêve " et Zola n'a rien à y voir.

Le Sar a glorifié Pierre Rembaud ; le socle de sa sculpture est entouré de cotonnette rose et noire, un rosier naturel épanouit ses fleurs puis une grosse rose blanche, en papier, sur laquelle est ajustée une petite croix en velours noir, désigne aux visiteurs la marque honorifique de l'ordre de la Rose † Croix. Les braves gens regardent cela d'un air ahuri, ils payent un franc d'entrée, ne comprennent rien, achètent un catalogue de 50 cent. pour tâcher de comprendre et sortent de là complètement abrutis.

Il y vient beaucoup de visiteurs et en somme je crois que la Rose † Croix mystique symbolique apocalyptique et fumistique est une bonne affaire.

PEEKE.

A l'Alcazar

Une réelle tentative artistique que la mise à la scène de " Le Mort„ de C. Lemonnier avec une partition de Léon Dubois. Tout a été mis en œuvre pour justifier le succès inévitable de cette œuvre sur la coquette scène de la rue d'Arenberg : décors nouveaux de M. Dubosq, costumes historiques dessinés par Duyck et Crespin ; l'orchestre *doublé*, dirigé par le Maëstro Nazy et comme interprètes les artistes qui sont les Martinetti.

La mise sous presse nous force à remettre le compte-rendu à Samedi prochain.

LES POÈMES DU HASCHICH

LA FORÊT.

Je fermai les portes de la Cité de la Peur, où j'avais vécu de longues années. La foule se pressait entre de hautes maisons noires aux fenêtres rouges. Sur chaque toit se dressait une énorme bougie à flamme violette. Et des ailes jaunes de Chimères se brûlaient à la flamme violette des bougies. Elles crépitaient délicatement et retombaient sur le sol en poussière d'or.

Il y avait partout des Chimères, — et des Rêves étaient accroupis derrière les arbres de la forêt, me regardant avec des yeux luisants. C'étaient de hideux petits vieillards, à figure large et grasse, aux membres grêles et tordus. Ils sautillaient parmi les branches mortes, en ricanant dans la nuit. — J'en suivis un qui se perdait dans un sentier. Il était vêtu d'une longue houppelande et d'un bonnet fourré. Dans sa main se balançait une lanterne aux vitres de couleur, ayant pour flamme un sourire entre deux lèvres ardentes. Il s'avançait éclairant de lueurs fantastiques les réalités.

Dans sa marche, le petit vieillard s'arrêtait parfois. Il se baissait au pied des vieux arbres, arrachant de gigantesques champignons. Il en prit un, dont il se mit à mordiller le bord dentelé, de manière à lui donner la forme et les découpures symétriques d'un parapluie. Puis, il continua sa promenade, tenant d'une main sa lanterne et de l'autre son champignon, sur lequel tombaient avec bruit monotone de larges gouttes de pluie.

Tout à coup, je vis le vieillard s'arrêter. Sa figure devenait pâle, et ses yeux s'élargissaient. Il se tordait maintenant, ayant jeté loin de lui, d'un geste de colère, le champignon vénéneux. Puis après quelques convulsions, il s'affaissa sur le sol.

Alors, de tous les sentiers de la forêt, accoururent, à grandes enjambées, tous les autres petits vieillards chétifs et gras. Ils portaient d'une main leur lanterne, et, de l'autre, des champignons sans découpures. — Et tous, avec des paroles lugubres, et des yeux résignés, mais habituels, se mirent à recouvrir de feuilles mortes le corps du Rêve empoisonné.

GABRIEL DE LAUTREC.

A Massié Oscar.

La ducachon di la pitits çats

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est du la ducachon di la pitits çats, qua il est zeune tout pitits, pourquois quand til fait li pas d'attachon il vient gra quil est de zanimaux, couprend' bien, quil est du son nature proprement maye quil vient nossi sale coume un cousson.

Qué ça l'est de zimpourtace pour le politique enn de pas quil va su la courassis, couprend' bien, pourquois quand til veut li parler enn de crivé naprès quil est de cousson pourquois qu'il a fé de saloperies, couprend' bien enn de caquer su la tapis enn da la piano du ta salon, enn encore bocoup de zotre gnumenies qué til veut pour faire du la corecchon qué la ministre de zanimaux quil est couprend'bien, du la société de la protecchon quil est massié Bégerem, couprend' bien, quil vient pour pradre ton ziornal enn de toute qu'il é da ta mizon, quil est pas de voleur, couprend' bien, maye toullemême quil pra tout enn de domagement naprès quil veut pour te faire condannachon quil attrape un an ou dix, couprend' bien, du la guillotine.

ALBRECHT.

Un accident

qui ne serait pas arrivé si les wagons étaient munis de w.-c.

Ta, ta, ta! Laissez-moi donc tranquille, mesdames; vous avez beau pincer les lèvres d'un air dégoûté, je suis tout aussi bien élevé que vous, et je sais parfaitement ce qui peut se dire et ce qui doit se taire. Pas convenable!... Tenez, vous me raclez le ventre avec un chardon; c'est vous faire comprendre à quel point vous m'agacez avec vos pruderies. Oui; cela peut arriver à une duchesse, à une reine, à une présidente, si vous voulez, pour le cas où vous seriez républicaines en toutes choses, tout aussi bien qu'à une gardeuse d'oies. Pas convenable!! Vous faites votre Philaminthe pour en parler, et fichtre! vous êtes joliment en peine quand vous demeurez seulement quarante-huit heures sans le faire! Oh! alors tout le tremblement est mis en réquisition : et les pilules, et le séné, et les bains jusqu'au dos, et le négociateur intime; vous savez bien de quel instrument insinuant je veux parler. Encore une fois, laissez-moi tranquille! vous me faites suer. Pas convenable!!! Nos pères, les Gaulois, qui nous valaient largement, je pense, puisqu'on les met toujours sur le tapis, nos pères, les francs et sincères Gaulois, s'ils étaient contents d'avoir copieusement dîné, étaient tout aussi satisfaits d'avoir amplement fait le contraire. Est-ce que les deux ne se complètent pas et ne se donnent pas, réciproquement, la raison d'être? Y a-t-il dans votre vie physique un acte plus naturel, plus facile à expliquer, plus à l'usage de chacune? Ne faites donc plus la sucrée; dans une heure, avant peut-être, vous serez bien contente de... enfin! Et certainement, vous diriez merci, et du fond du cœur encore, à celui qui vous fournirait le moyen, dans un cas pressant;... et vous avez l'air de rougir parce qu'on vous en parle! Oh! la, la! où la délicatesse va-t elle se nicher? Ah! par exemple, celui qui irait la chercher là aurait le nez fin!

...Ils n'étaient que deux dans le compartiment. Une dame, de cet âge où les femmes commencent à se demander sérieusement quel âge elles se donneront; femme toute onctueuse, fondante au toucher et qui devait avoir des replis attendris. Un monsieur, celui-là d'aspect tout à fait

respectable; la barbe blanche et le front rayé comme un papier de musique; depuis longtemps le peigne ne devait plus faire sur son dôme que l'effet produit par le râteau sur un marbre. Une bonne figure tout de même; et l'air compatissant. Et cela se trouvait joliment à point, car la dame était prise d'un malaise trop évident pour laisser le moindre doute. Elle avait les larmes aux yeux, sa bouche se crispait avec tant d'angoisse que le vieux monsieur en était tout remué. Par discrétion, il ne regardait pourtant sa compagne qu'à la dérobée, mais avec une réelle sympathie. A la fin, les contorsions devinrent si inquiétantes, la dame laissa échapper des plaintes si éloquentes, que son voisin dit, absolument peiné :

— Vous souffrez, madame?

— Oh! oui... monsieur, répondit-elle en se tamponnant les yeux avec son mouchoir; c'est à en mourir.

— Mais... qu'éprouvez-vous!

— Ah! monsieur... jamais je n'oserai... aïe! quelle tranchée! quelle torture! Je reviens d'une noce... dès que j'apporte le moindre changement à mes habitudes... Ici elle se courba littéralement en deux.

— Vous avez mal au cœur, madame, reprit le vieux brave homme; cela peut arriver à tout le monde; mettez la tête à la portière.

La malade fit : non de la tête. Elle ne voulait sans doute pas mettre son visage à la portière. On ne peut pas forcer les gens, n'est-ce pas?

Le monsieur, après s'être touché le front de l'index, dit tout consterné :

— Madame, je crois comprendre. Ah! je sais ce que c'est moi-même. Il faut vous soulager.

La dame le regarda comme les marins, désespérés doivent regarder le bateau de sauvetage.

Elle dit d'une voix étouffée, mais en baissant sa voilette :

— Comment?...

Le vieux, un vrai cœur d'or tout de même, répondit :

— A mon âge, on sait que tout arrive ; on sait aussi que certaines exigences de la nature ne souffrent aucun retard...

Le dame poussa un cri involontaire...

Son voisin crut à une catastrophe ; anxieux, il attendit... non, rien; il ne recueillit aucun effluve concluant ;

Il reprit :

— Madame je pourrais être votre père ; je suppose donc que vous êtes ma fille, et que vous êtes malade ! Je veux, je dois m'efforcer à vous sortir de cette douloureuse crise.

Il tira un journal de sa valise, l'étendit sur le plancher et continua :

— Je vais me pencher dehors et vous donner tout le temps nécessaire ; l'autre carreau vous est ouvert : une, deux!... vous vous débarrassez; vous me comprenez? Ne vous pressez pas; ne faites pas les choses à demi ; je n'ai pas d'autre journal. Ne craignez rien : ie ne me retournerai que lorsque vous le jugerez opportun.

La pauvre femme eût un éclair de reconnaissance dans ses larmes ; elle voulut saisir la main du bienveillant ami de sa détresse... mais elle n'eut que le temps de...

On entendit un long soupir, lequel était l'expression sincère d'un immense apaisement. Puis un silence solennel : un mystère s'accomplissait...

Le vieux monsieur avait aussitôt mis la tête dehors, en véritable homme du monde, par discrétion, toujours : peut-être aussi pour une autre raison, qui oserait l'en blâmer? il ne tenait pas, sans doute, à une confidence plus complète. Son éloignement, d'ailleurs, ne diminuait en rien le mérite de sa bonne action, n'est-ce pas ?

Par malheur, le train-éclair vint à passer, croisant le train dans lequel se dénouait ce petit drame tout intime. Chacun sait quelle impression cela produit, alors même qu'on est tranquillement assis dans son coin ; quand on a le nez dehors, c'est bien autre chose! c'est bien plus irrésistiblement émotionnant! Le vieux monsieur, involontairement se rejeta en arrière, si brusquement, qu'il se heurta à sa valise et, ma foi, il tomba à la renverse.. et cela sur la dame !!

. . . . . .

Ce qui prouve la supériorité de l'animal sur la créature humaine, c'est que jamais, au grand jamais, une poule n'a écrasé l'œuf qu'elle venait de pondre. Si ce fait s'est produit, il est parfaitement certain que M. de Buffon l'eût relaté.

CH. LEXPERT.

FAIT DIVERS

Pour Gauthier-Villars.

LE MYSTÈRE DE LA RUE X...

C'étaient des gens heureux; ils faisaient bon ménage, n'avaient qu'un fils et de l'aisance.

Il y a aujourd'hui un orphelin et un veuf qui pleurent.

Comment le fait se produisit, personne ne peut le dire.

Voici seulement ce qu'on savait chez les voisins:

Après dîner, quand l'enfant descendit pour jouer, il rencontra, au bas de l'escalier, une femme.

Quoiqu'elle ne fût pas encore voilée à ce moment là, et que le petit garçon se soit arrêté pour la regarder, celui-ci ne put fournir aucun signalement quand on le questionna plus tard.

Il se souvint qu'elle ne fit pas un geste, pas un sourire, mais lui demanda à voix basse s'il avait bien embrassé sa maman, puis elle lui aurait dit d'aller jouer.

Il était parti en lui disant : " Au revoir madame „.

Elle n'avait rien répondu.

Quand le père descendit peu après pour fumer un cigare et promener l'enfant, il remarqua aussi cette femme ; mais alors une voilette épaise cachait ses traits.

Comme il sentit qu'il la gênait en la fixant, il se contenta de la saluer légèrement en passant près d'elle.

Elle ne lui rendit pas son salut.

Cela lui était tout à fait indifférent ; il sortit en aspirant les premières bouffées de son cigare.

Sitôt dehors, il leva les yeux vers la fenêtre, vit sa femme lui sourire et, content, s'éloigna avec son fils.

Une demi-heure à peine s'était écoulée qu'ils étaient de retour; c'est alors qu'ils aperçurent en rentrant, au pied de l'escalier et à la place de la femme inconnue, une masse informe gisant.

Le père se précipita et aussitôt cria à l'enfant : Va vite chercher le médecin, c'est ta mère qui est tombée !

Il chercha à la ranimer, mais il vit qu'elle était morte : une de ces grandes épingles qu'elles se mettent dans les cheveux pour tenir leur chapeau, avait pénétré dans le crâne.

Instinctivement, le père chercha des yeux la dame voilée, mais elle n'était plus là.

Les voisins ne fournirent aucun renseignement sur cette femme, que seuls le père et le fils et sans doute la mère avaient vue.

Quelques vieilles filles assurèrent que c'était la Mort elle-même qui était venue prendre sa proie....

Plus raisonnablement, le médecin expliqua au mari que sa femme avait dû mettre son chapeau en descendant les marches, faire un faux pas, et, dans sa chute, s'enfoncer l'épingle dans le crâne.

Le mari admit l'hypothèse avec un triste mouvement de tête ; mais, en somme, personne ne peut dire comment le fait s'est passé.

LUGNÉ-POE.

Vadrouillana

" Tonneau des Danaïdes, „ après avoir enrayé pendant quelque temps, va faire une fin : il se marie.

" Juju II „ aussi entre dans la grande confrérie. Son dîner d'adieu à la vie de garçon a eu lieu lundi soir. Une chaude soirée, mes enfants !

***

" Zizi-panpan „ vient de se remettre avec " Titi. „ Il sort avec elle, de nouveau, et affirme que : " C'est simplement en bons camarades, pour le reste, c'est fini. „ Nous n'en croyons rien.

***

Du " Cycliste belge illustré, „ une bonne recette pour empêcher vos ou votre pneu de dégonfler :

D'abord gonflez votre ou vos pneus comme si vous deviez monter de suite ; ensuite prenez la burette qui vous sert à graisser et introduisez 10 ou 12 gouttes d'huile par la valve, ensuite repompez 15 ou 20 coups et voilà toute l'opération. J'ai trouvé ce moyen sur un Dunlop et je m'en trouve très satisfait; voilà trois semaines que je n'ai pas pompé et avant, il fallait que je pompe tous les jours et même deux fois par jour.

Cette recette facile à essayer nous semble fort pratique et sera bien accueillie, à coup sûr, des nombreux cyclistes qui ont à se plaindre de la fermeture de leurs valves.

***

" Fil de fer „ damera toujours le pion à tous les casseurs de cœurs du monde entier. La liste de ses nombreuses et variées (prière au typo de ne pas composer avariées) conquêtes vient de s'allonger, en une semaine, de *dix* noms, parmi lesquels se trouve, nous affirme " Fil de fer, „ celui de la maîtresse en titre d'un souverain régnant.

Stoeffer !

***

Lors des deux jours de fête donnés par une grande maison de commerce de Bruxelles, les organisateurs avaient engagé un orchestre de vingt-cinq musiciens dirigés par un chef très connu et très estimé. Le premier jour, pour sustenter l'orchestre, on lui envoya vingt-six demi bouteilles de bock et vingt-six petits pains fourrés au jambon ! ! ! ?

Le second jour on fut plus généreux, c'est-à-dire que chaque musicien reçut sa demi-bouteille de bordeaux, quant au chef il pouvait tirer la langue.

Il réclama. On lui fit alors porter une bouteille de champagne et *un* verre, pour bien lui faire voir que le champagne était pour lui seul, et que les musiciens n'étaient pas dignes d'en boire.

Les musiciens n'ont rien dit, mais on peut encore leur demander d'aller dans cette maison-là.

***

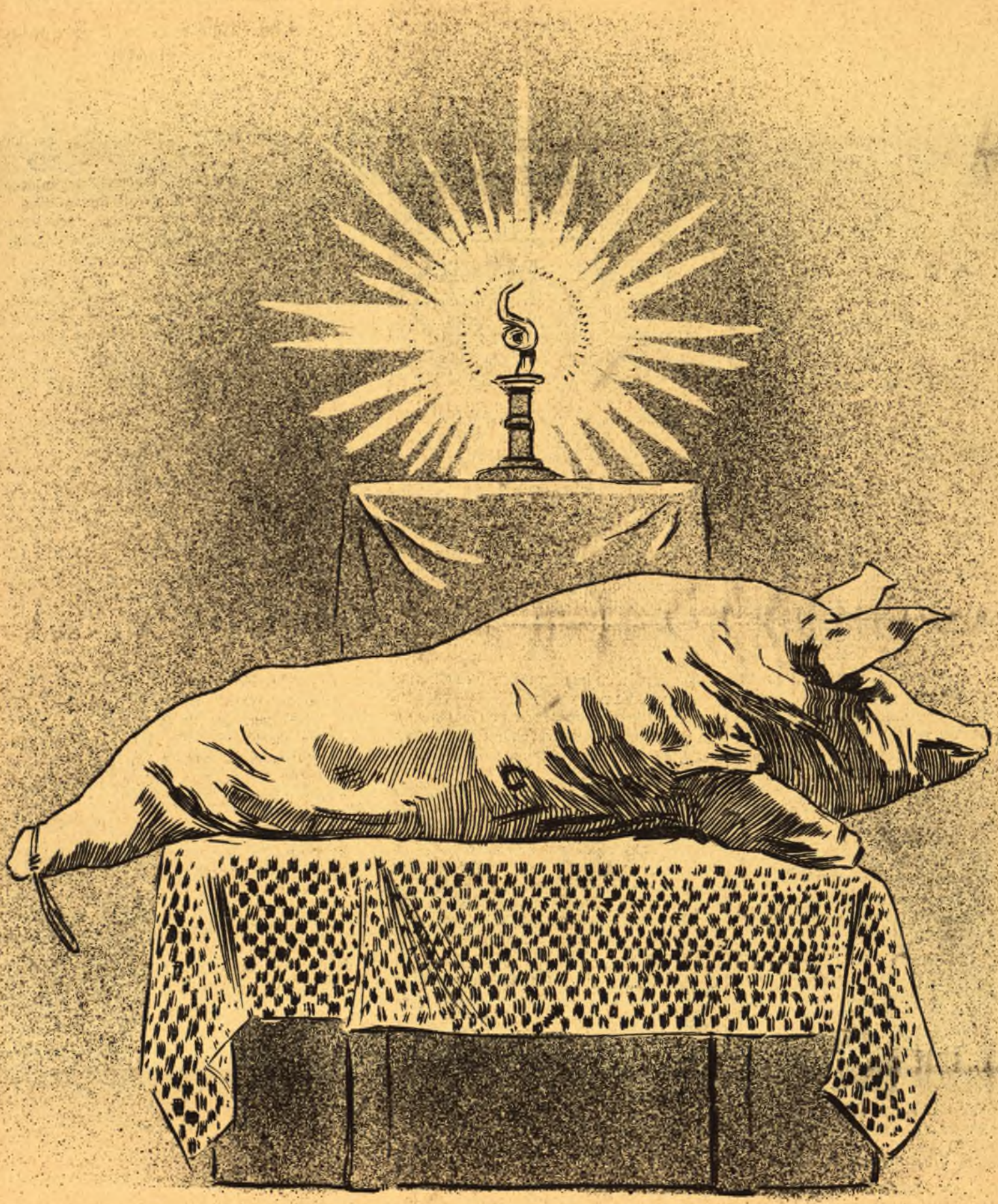
Vu l'autre jour, vers 6 h. du matin, Place Royale, S. A. le comte de Flandre ouvrant ses fenêtres et ses volets comme un brave vieux bourgeois de Bruxelles.

Ça c'est de la vie simple.

***

Martyrologe de la coquetterie : Depuis 6 semaines, Trulleke suit un régime terrible pour arriver à atténuer les plantureux avantages que dame Nature semble se faire un malin plaisir de renforcer chaque jour. Elle ne mange plus que des viandes grillées et se prive totalement de vin, de bière, de café et même d'eau. Tous les jours, elle avale des dizaines de kilomètres. Aussi commence-t-elle à recueillir le prix de ses efforts : elle a déjà perdu 27 grammes.

Cy est d'Eugene le fidèle pourtraict.
De son vivant, cochon il feût,
Le Créateur, docte sire, luy dict :
N'es que boubin en boudin
retourneras.
Moult emmi nous poinct
n'aurons ceste gloire.
Cettuy destin, qui
cognu luy étoit,
poinct n'altera iamais le sien soubsrire,
et vère, à l'heure ou Charle Vos luy
feut concjoint, Eugène soubsrit
béatement.
Paoure cochon!
La Camarde a
roydi ta queue.
Aultres queues!
Aultres mœurs!



Eugène

Les vieilles rues à Bruxelles, la nuit

Dans la rue de la Samaritaine, les débits de boissons, dans de très singulières maisons, laissent passer par leurs fenêtres de minces filets de lumière et des chansons lamentables.

Les pauvres sortent des impasses et des cours et lentement, tristement, vont aux minables boutiques prendre les provisions.

La tristesse règne intense et la misère suinte des seuils et des portes. Mystérieuse, comme un coupe-gorge, s'ouvre une ruelle, en entrée de cave, dégringolant dans d'arrière-cours aux pignons frustes.

La lune est pourtant douce à ces choses de misère et accroche un peu de lumière aux croisées, aux gouttières ; et une odeur fade, graillonneuse monte dans l'atmosphère lourde.

Les ruelles se succèdent, dans les minables chambres éclatent des bruits de voix et des jurons, d'autres sont calmes et mortes. Le sommeil lourd se révèle par quelques ronflements et là-bas, rue des Vers, le bruit des pas d'une patrouille grise fait éloigner quelques escarpes aux allures louches.

Entre deux façades élevées une venelle fuit c'est la rue de la Caille, et d'un coup la voix claironnante d'un coq s'élève, à laquelle répondent tous les autres.

Puis un sourd meuglement des étables établies là en plein Bruxelles, auquel répondent les chiens de garde; on se croirait dans une ville de province et bien loin de Bruxelles.

Une clarté luit dans une lucarne à hauteur d'appui sans rideaux, et l'on voit dans la pauvre chambre, sur le mur blanchi, l'ombre des dormeurs.

Intérieur triste de vieux, peinant pour l'existence, l'établi de cordonnier encombré de vieilles chaussures et sur la table les jattes préparées pour le café matinal.

La vieille femme déjà levée — il sonne 4 heures au clocher voisin — allume le poèle mesquin.

Au sortir du couloir, la ville semble plongée dans la triste lueur d'une aurore pluvieuse et déjà sur le boulevard les bandes de peinards descendent des faubourgs.

W. Delsaux.

***

" Douard „ est, on le sait, un charmant garçon, à jeun, mais quand il est emêché il devient rasant et même batailleur.

Dimanche dernier, il a voulu em...nuyer son ami " Franssois „ et l'a même soufflete. Mais il est tombé sur un bec de gaz.

Le lendemain, une rencontre a eu lieu et " Douare „ a été blessé à l'œil. La blessure n'est point grave.

***

« FonskyII » vient de se voir admis aux "Bottes.„ " Louitje Moustache„ est dans la désolation, mais *quelle orgueul pour mon sœur!* lui a répondu " Fonsky II. „

***

On nous annonce le mariage du Cuisinier de la Marine. Quelle fête pour Emilie!

***

Dernièrement, dans une soirée d'amis, " Petitpansu „ a fait la danse du ventre, d'une façon étonnante, et s'accompagnant lui-même de chants arabes.

Son succès a été des plus vifs. Une indiscrétion : Notre ami étudie, en ce moment, la danse serpentine.

Tiens-toi bien, Valentine Petit !

***

" Cognac à l'eau » nous a quittés : il est retourné en Hongrie.

***

Une mauvaise nouvelle : le célèbre explorateur Georges Batta a été assez gravement blessé au cours d'un combat naval avec le roulis. C'est en tombant de son lit que ce malheur lui est arrivé.

MÉPHISTO.

Thucydide

Thucydide Alexandrin -- ainsi nommé parce qu'il était long et embêtant comme un vers de ce nom — était un grand savant qui s'occupait de petites choses. Membre de diverses sociétés scientifiques, il était surtout connu pour ses kilométriques mémoires sur toutes sortes de questions d'intérêt fort secondaire telles que :

La limite extrême de la divisibilité du cheveu.

Le maximum et le minimum du nombre de marques que laisse la petite vérole, par mètre carré.

La durée moyenne de l'existence des diverses variétés de poux.

La densité des faux cols des verres à bière.

Et divers autres, dont le détail serait trop long, et qui lui avaient valu de vives félicitations de la part des académies provinciales de Vilvorde, Marche-les-Dames, Bouillon et autres endroits considérables.

Sa renommée avait même dépassé les frontières de son pays. Une mention honorable lui avait été décernée par le cercle d'études microscopiques de Pougatschin (Sibérie) pour un mémoire en deux volumes in-folio sur le « mode de désagrégation de la colle à bouche sous l'action comparée de la salive humaine et des crachats de limaçons.

Un jour Thucydide, abaissant son regard un peu plus bas que d'habitude, en rencontra un autre qui se fixait sur le sien avec une humide intention.

— Tiens! fit-il.

Et, continuant ses investigations, il aperçut deux promontoires, qui montaient et descendaient d'un mouvement rythmique, signe d'une violente émotion. Ces promontoires, j'ai honte de le dire, n'étaient recouverts d'aucun voile qui en cachât les exquises rondeurs et l'albe splendeur.

— Tiens! fit-il encore.

Et, ayant examiné la situation, il reconnut qu'il était dans son propre lit, en compagnie d'une jeune personne dans un appareil beaucoup plus simple que ceux dont il se servait pour ses expériences chimiques.

Tiens! répéta-t-il. Et il tomba dans une profonde rêverie.

La jeune personne laissa échapper quelques larmes discrètes.

— Qui êtes-vous, jeune fille, demanda Thucydide et que faites-vous entre mes draps et en contact intime avec ma personne ?

— Il le demande, le monstre? gémit-elle. Mais je suis Cœlina, la fille de votre marchande de pommes de terre frites.

— Ah! vous êtes Cœlina et j'ai une fournisseuse de pommes de terre frites. Pourriez-vous me dire combien une pomme de terre donne en moyenne de ces fragments que madame votre mère précipite dans la friture bouillante?

— Que je suis malheureuse!

— Cette personne a une conversation décousue, pensa Thucydide. Pourquoi êtes-vous malheureuse, mademoiselle?

— Parce que vous m'avez deshonorée.

— Vous croyez. Après tout, vous devez le savoir mieux que moi. Pourriez-vous me dire combien une pomme de terre.....

Cœlina jugea à propos d'avoir une violente attaque de nerfs, et, bien malgré lui, Thucydide entreprit de la calmer. Que voulez-vous? il était homme, Cœlina était charmante, lui découvrait dans son désordre des choses exquises et le savant ne put se dissimuler, quand l'attaque eut pris fin, que cette fois il l'avait réellement deshonorée. Le scélérat n'en éprouva même aucun remords, mais plutôt un léger sentiment de vanité. L'homme n'est pas parfait.

Naturellement, il répara son crime et épousa Cœlina qui avait jeté les yeux sur lui pour en faire le paravent destiné à couvrir ses appétits libidineux.

Car jamais savant ne fut plus complètement et plus fréquemment cocu que ce pauvre Thucydide. Il l'était candidement, colossalement, effrontément, sans nulle vergogne. Tous les jours c'étaient de nouveaux amis, s'intéressant soi-disant à ses travaux, s'installant chez lui, dinant chez lui, couchant chez lui, s'insérant dans ses pantoufles ou dans sa robe de chambre et lui pourant, par surcroît, de rire, au nez. Il ne s'apercevait de rien, rêvant toujours à ses infiniment petits, dans un nuage de statistique et de limites.

Le vidame Spons m'a conté une des bonnes fumisteries de Cœlina :

Thucydide avait entrepris en ce moment une étude sur le degré d'insubmersibilité des bouchons. Il avait été vivement frappé de ce que, malgré le nombre considérable de bouchons jetés à l'eau, tant par les navigateurs fluviaux que par les navigateurs maritimes, le nombre total des bouchons flottants ne semblait pas augmenter d'une façon sensible. Il avait calculé que l'on jetait annuellement à la mer, ou dans ses affluents, une quantité de bouchons suffisante pour recouvrir une surface de vingt mètres carrés et il s'étonnait à bon droit de ce que tous ces bouchons ne formaient pas encore une masse imposante. Il en avait conclu que, malgré son insubmersibilité proverbiale, il arrivait un moment où la nature du bouchon étant sensiblement altérée par le contact de l'eau, le susdit pouvait sombrer comme un vulgaire caillou.

Pendant qu'il étudiait cette question, le vidame faisait une cour assidue à Cœlina; il n'eut d'ailleurs pas à se mettre en grands frais pour que la place se rendit à discrétion. Dès le troisième jour elle capitulait et, vers neuf heures du soir, le vidame Spons était introduit chez Thucydide.

Cœlina l'accueillit par un baiser sonore.

— Hein! fit le vidame interloqué. Mais ton mari, s'il entendait....

— Thucydide! Il travaille, viens lui dire bonsoir.

— Moi! que je....

— Mais va donc, grande bête. Et elle le poussa dans un cabinet où Thucydide était en contemplation devant un bouchon plongé dans l'eau.

— Thycidide. C'est ton ami Spons qui vient te dire bonsoir.

— Ah!... Bonsoir mon ami Spons. Bonsoir. Il n'enfonce pas.

— Qui ça? Spons.

— Non, le bouchon. Il enfoncera.

— Spons. J'te crois.

— Non. Le bouchon.

— Bonsoir. Et, à propos. Ne viens pas me déranger cette nuit; j'aurai mal à la tête. Bonsoir.

— Bonsoir.

Spons était ahuri. Je crois même qu'un peu de pitié le remua un instant à l'égard du pauvre Thucydide. Il n'y avait réellement aucun plaisir à tromper cet homme-là.

Il ne s'embêta pourtant pas avec Cœlina. Cette femme avait réellement un talent tout particulier pour ranimer les conversations prêtes à s'éteindre. L'entretien, sur les minuit, était même des plus intéressants quand — par le hasard le plus extraordinaire — il fut interrompu par Thucydide qui tambourinait à la porte en hurlant.

— Qu'est-ce qui lui prend, à cet animal, dit Cœlina. Qu'est-ce qu'il te faut?

— Mon bouchon ! Cœlina; je tiens mon bouchon !

— Ah! Tu tiens ton bouchon. Eh! bien, moi aussi. Bonsoir.

RHAMSÈS II.

La Frousse

Ah l'officialité..! est-il un homme qui, en présence de cette sale chose, conserve son indépendance de caractère? L'officialité, mais c'est la castration de l'individualité et ceux même qui semblent les plus inaccessibles à ces mauvais effets, dès qu'on les investit de quelque situation officielle se *ronde cuirisent* lamentablement. Ou bien la sottise des uns fait de nos salons des beaux arts, des étalages de médiocrités ou la crainte des potins de concierge qu'ont les autres, les rend injustes à cause de je ne sais quelle coquetterie d'honnêteté.

Voici quelques faits dont se sont rendus coupables des membres du jury de la ligue artistique d'Anvers : un artiste a été prié de retirer son envoi sous prétexte qu'il méritait un centre de panneau et qu'en mettant son tableau à cette place le *jury aurait l'air de favoriser le peintre, un des ralliés de la première heure à la ligue nouvelle.* La raison est jolie n'est ce pas? et ce n'est pas tout :

Un portraitiste a été prié de retirer son tableau parce qu'il avait fait le portrait de la femme d'un artiste influent.

Le frère d'un des membres du jury a eu son tableau refusé parce que : frère d'un membre de jury.

Ces mesures sont évidemment dictés par une frousse absurde du qu'en dira-t-on et n'ont aucune valeur au point de vue artistique.

Voici trois peintres dont les tableaux ne seront pas exposés, et pourquoi? parce que l'un des artistes a trop de talent, l'autre parce qu'il n'a pas fait le portrait de la première fleur de macadam venue et le troisième parce qu'il est le frère d'un membre du jury.

Tout ceci ne prouve-t-il pas à l'évidence qu'il est temps d'en finir avec tous les jurys et que le meilleur ne vaut pas la toile de son linceuil?

Quand dont aurons-nous le salon libre permanent?

J. NORA.

BIBLIOGRAPHIE

Pour paraître en mai prochain :

LE VIEIL ANVERS

Un beau volume avec 10 planches hors texte dont 2 en couleur, reproduction d'aquarelles de Mr Van Kuyk, l'artiste anversois bien connu. — Texte français et flamand illustré, historique et descriptif par Mr Max Rooses, le savant conservateur du Musée Plantin.

Le volume broché dans une belle couverture :
PRIX : 1 FRANC

Il sera publié de cette belle édition, un **tirage de luxe** sur papier de Hollande à la forme, avec couverture riche. Tous les amateurs et bibliophiles voudront s'assurer un exemplaire de ce tirage, dont le prix est fixé à **10 francs**. — On souscrit dès à présent.

E. LYON-CLAESEN, Éditeur
8, Rue Berckmans, 8, BRUXELLES

En cabinet particulier

Nous voilà seuls! Aussi je puis sans crainte
Te murmurer en mots les plus charmants
L'amour vivace et l'affection sainte,
L'ardent désir, les tendres sentiments.

Mignonne viens, dans une folle étreinte,
Me prodiguer tes doux embrassements :
Ah viens à moi! tes baisers sont l'empreinte
Qui doit sceller notre amour, nos serments....

Mais quoi, soudain, d'où vient cet air morose?
Plus un mot ne sort de ta bouche rose
Qui dit si bien une alerte chanson?

Est-ce un regret? D'où vient cette tristesse?
— « C'est que je songe à la tâche de graisse
Que sur ma robe a faite le garçon! »

Victor Ludovic.

Escrime.

Dans quelques jours s'ouvrira, dans les locaux des Bains Saint-Sauveur, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, la nouvelles salle du maître d'armes bien connu, Léopold Merckx.

Les installations sont splendides et disposées de la façon la plus heureuse. Faisant suite l'une à l'autre, se succèdent les salles de vestiaire et lavoir, la salle spéciale de gymnastique, la salle d'armes proprement dite, la salle de douches (un vrai bijou) et le bassin de natation mis à la disposition des membres.

Notre ami et collaborateur Amédée Lynen, s'est chargé en partie de la décoration — il est superflu d'en dire davantage sur ce point.

Ces installations, d'un luxe et d'un confortable remarquablement compris, sont positivement ce que l'on a vu de plus beau et de plus complet dans le genre.

Julien Merckx, le digne fils du maître et le brillant élève de Mérignac, reste dorénavant attaché à la salle en qualité de second maître d'armes.

Nous sommes heureux d'enregistrer le récent succès du jeune maître au dernier assaut international de Lille, organisé par M. Ed. Oudart, le fondateur de l'*Académie d'armes du Nord*.

De cette intéressante séance, signalons l'assaut entre Paul Pointurier, de la salle Oudart, et Julien Merckx ; celui entre Gaston de Monchy, lieutenant au 31e dragons et Lucien Mérignac; et enfin celui entre A. Favier, de la salle Oudart et A Bergès de Paris.

A. L

Petite Correspondance

Frank M., à Paris. — Reçu visite ingénieur anglais, essayons de le saouler, difficile, boit beaucoup.

Mlle Angèle. — C'est avril, patientez et prenez des douches.

M. anonyme. — Octavie a reçu le bouquet. Merci.

J. Vindex. — Secrétaire a une crampe. Ecrirons sous peu. Amitiés.

Pelet. — Avons reçu votre ami. A emprunté cent sous.

X. V., à Mons. — Non monsieur, il n'y a pas d'h dans abathoire.

Capitaine. — Voyez Ricord.

Théâtres

Théâtre de *l'Alhambra*. — Samedi 21 avril, représentation au bénéfice de M. De Boodt, le sympathique contrôleur-général.

Indépendamment des 30 chevaux artistes de M. le professeur E. R. Crocker, il y aura un intermède auquel prendront part : M. Burton, le célèbre prestidigitateur, MM. Harry et Fred, clowns musicaux, et Mr et Mme Valjaen, jongleurs.

Pôle Nord, rue de l'Evêque. — En attendant sa prochaine transformation en Palais d'été, le *Pôle Nord* organise une fête de nuit à laquelle on peut prédire un succès certain. Il s'agit d'un bal agrémenté d'attractions diverses qui aura lieu le Dimanche 22 Avril, à l'issue de l'importante journée sportive du Grand prix de Bruxelles.

Le bal du Grand Prix sera une innovation pour Bruxelles. Ses organisateurs se sont inspirés des fêtes analogues qui ont lieu tous les ans à Paris et ils promettent d'innombrabres surpises. La belle salle de bal du Pôle sera féeriquement décorée.

La Scala fermera ses portes le 8 mai prochain; immédiatement commenceront les travaux destinés à transformer complètement la salle et la scène. La réouverture aura lieu au plus tard le 15 juillet.

Les Willy's ne donneront plus que quelques représentations : avis à ceux qui n'ont pas encore vu ces admirables acrobates, les plus forts du monde. Prochainement, adieux de Mme Diane Eeckert.

Alcazar. — Les représentations du *Mort* inaugureront à l'Alcazar une saison d'été consacrée exclusivement au théâtre.

Le programme du spectacle, à partir du 20 avril, ne comprendra plus de partie de concert.

On sait que le mimodrame de Camille Lemonnier comprend trois partie.

En voici les titres : 1° la Ferme des Frères; 2° la Noce chez le notaire; 3° l'Expiation.

Les Galeries viennent de faire une heureuse reprise du *Petit Duc*, la charmante opérette de Ch. Lecocq. Mlle Bouit fait un agréable petit duc, rempli de désinvolture. Elle porte on ne peut plus agréablement le travesti. M. Lespinasse est un Frimousse des plus réjouissants, M. Hérault a moins à faire que d'habitude, nous le regrettons, mais s'acquitte, comme toujours, parfaitement de son rôle. Le reste de l'interprétation est aussi très bon.

En résumé, grâce à ce *Petit Duc*, la campagne d'hiver du théâtre des Galeries se terminera par un succès.

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE VII

Le flyboot de la mort.

(*Suite*)

Tiens ! exclama de Crabesac, ça va être la répétition de notre combat de la Rue de la Tête d'Or, mais cette fois ce sont des rames.

Et, saisissant une arquebuse, il cassa une seconde rame à tribord. La galère fit une embardée formidable à babord.

Trois ! reprit Ernest, en cassant cette fois une rame à bâbord. La galère se remit à marcher droit.

Avec la même régularité, les trois tireurs continuèrent, enlevant alternativement un aviron à babord et à tribord. Toutes les deux balles, la galère faisait une embardée pour reprendre sa marche normale à la balle suivante.

— On dirait une femme saoule, observa le capitaine du flyboot.

Au soixante-troisième coup de feu, la galère courut quelque temps sur son erre, puis se mit à la dérive. Cependant, quoiqu'elle manquât de moyens de propulsion, elle se rapprochait insensiblement du flyboot sur lequel le courant la portait.

— Janvermille ! exclama le capitaine du flyboot en se frappant le front. Je n'avais pas pensé à ça. Le courant va la f... sur nous.

— Mais sacrebleu! observa de Crabesac, filons, alors.

— Impossible, répondit le marin d'un ton de morne désespoir.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons le vent contraire.

— Ça, c'est une raison. Mais, j'y pense. Vous avez des canons?

— Onze.

— Vous avez des boulets ?

— Quatorze cents.

— Vous avez de la poudre ?

— Quatre cents quintaux

— Eh ! bien, rien de plus simple. Vous commencez par mettre de la poudre dans les canons, Vous insérez un boulet par dessus, puis une bourre serrée solidement. Vous remplissez la lumière de pulvérin, vous approchez une mèche et vous envoyez le boulet à l'adresse de cette galère.

— Ce serait en effet très simple, malheureusement, c'est impossible.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je n'ai que des pièces de huit et des boulets de douze.

— Singulier armement.

— C'est une erreur de notre subrécargue. Il a pris les plus gros boulet possibles sans faire attention au calibre des canons.

— Comment allons-nous nous débarrasser de ce maudit bateau, alors?

— Ça ne m'inquiète pas.

De Crabesac haussa les épaules, s'éloigna et arpenta vivement le tillac en long et en large. L'insouciance, pour ne pas dire l'incurie, qui avait présidé à l'armement du flyboot le faisait mal augurer de l'issue d'une campagne commencén sous d'aussi désastreux auspices. Son attention fut bientôt attirée par la singulière attitude de l'équipage qui, accoudé aux bastingages, suivait, avec la plus complète indifférence, la marche de bâtiment ennemi, et des soupçons de trahison lui vinrent à la pensée. Nul préparatif n'avait été fait pour échapper. Il remarqua même que les voiles avaient été carguées.

D'un geste, il appela son écuyer et lui fit part de ses appréhensions.

A son grand étonnement, Ernest ne répondit qu'en donnant les signes de la plus vive hilarité. Il se tordait :

— Hi ! Hi! Hi!.... c'est trop drôle..... Monseigneur blague.

— Ah ! ça, animal, que signifie cette inconvenance ?

— Monseigneur se f... de moi.

C'est tout ce que De Crabesac put tirer d'Ernest. Ses tentatives auprès des hommes de l'équipage pour en obtenir quelques manifestations d'énergie restèrent aussi stériles et furent accueillies par les mêmes rires homériques. Décidément, le capitaine, les matelots et jusqu'à son propre écuyer paraissaient se moquer du pauvre chevalier, auquel la moutarde monta enfin au nez.

— Ah ça, dit-il en se plantant en face du capitaine, et une flamme dans les yeux. Allons-nous enfin faire un essai de fuite, ou de résistance ?

— Là.... Là.... jeune homme. Calmez-vous. Vous n'avez donc pas remarqué que depuis que cette galère nous suit, elle n'a pas encore gagné un pouce ?

— Tiens ! C'est assez juste.

— Elle descend tout simplement le fleuve par la seul force du courant, et nous aussi. Les navires ont donc exactement la même vitesse et il serait difficile qu'ils nous rattrapent

— Sacrebleu ! Et dire que je n'avais pas pensé à cela.

Le capitaine sourit.

(*La suite au prochain n°*)

Un vendeur du Diable-au-Corps (Duvelonanek-Duvelonazinn)

N° 17. — 2e ANNÉE. Dimanche 29 avril 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

DIRECTEUR CHARLES VOS.

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . . „ 7-50 „

LE *MORT*

(La folie, 3e acte)

LITH. W. BATTAILLE & C. PIERRE (SEINE)

Menus propos idéoréalistes

A Charles Vos, épulone

—

Car qu'est-ce que cela, sinon cela ? Qu'est-ce qu'être, sinon être ?

(SHAKESPEARE. *Ce que vous voudrez.*)

—

Que le lecteur ne s'effare pas à ce néologisme hirsute! Ce terme étiquette la récente théopneustie inaugurée à Paris, à Gand et à Bruxelles par les derniers hiérophantes : — le *narcissime* Quelques axiomes idéoréalistes choisis devront suffire aux fidèles intuitifs du *Diable au corps*, car l'argument très simplifié de cette philosophie absorberait les huit pages hebdomadaires du journal, pendant un an. Tout le talent linéaire de Dardenne et de Lynen échouerait à tracer un *schema* supportable de la nouvelle herméneuque, à en rendre sensible le lumineux mystère.

Qu'il suffise de savoir qu'Emerson, quaker pluvieux ; Ibsen, l'inventeur des personnages dramatiques *mi-parti !* alternativement réels et symboliques ; Nietsche, l'israéliste zoorastrien appartiennent, d'ores et déjà, à l'olympe idéoréaliste.

Au reste, l'accord est loin d'être parfait entre les mystes de l'initiation : Pour M. Mauclair, l'oracle, l'hiérocéryx parisien d'*Eleusis*, notre âme existe seule authentiquement ; notre corps nous supplée vaguement sur la terre, comme un étranger qui marcherait à coté de notre moi psychique, en faisant des gestes, la plupart du temps, intempestifs. Quant à M. Maeterlinck, sa formule est identique dans l'inverse : notre âme erre ou plane très loin de nous, jouit, peut-être, d'une merveilleuse félicité, tout égoïste, d'ailleurs, car elle se désintéresse complètement du sort terrestre de son grossier sosie physique.

La question est secondaire comme on voit : la conscience s'adapte à l'un ou à l'autre antipode ; l'important c'est qu'elle réside quelque part.

L'âme, en somme, et le corps correspondant, qui est sa raison sociale, s'imagineraient justement sous les espèces d'un ballon tiraillé entre deux courants d'air, attiré vers le globe par le poids de sa nacelle et vers le ciel par l'aérostat impondérable! A la naissance donc de chaque enfant (introduction toute relative, au surplus; mais l'infirmité du langage oblige à parler rudimentairement) une âme est lâchée dans les espaces, espèce de petit ballon vaporeux, indépendant et irresponsable; ce corps et son âme flottante représentent simultanément une firme, l'une sur la sphère terraquée, la seconde en des endroits éthéréens non désignés, — mais séparément, toujours, et sans aucune rencontre possible — même sur un terrain neutre. C'est aisé à concevoir. L'incarnation matérielle d'un individu constitue, en quelque façon, le commis-voyageur, le député sublunaire d'une maison céleste qu'il ignore, riche et prospère, peut-être, *ailleurs*, — tandis que son infortuné ambassadeur trime de ce côté et crève de misère; *car*, affirme M. Maeterlinck, *sans doute notre âme est-elle heureuse à notre insu!* Deux conjoints dont l'un rigole violemment à la clandestine et aux dépens de la communauté, alors que l'époux bonasse, jobard méritoire, fonctionne en un dur bureau! Il faut croire pourtant que le préposé à l'émission concurrente des corps et des âmes délivre, avec le libre parcours, une contre-marque, un signe, un numéro de ralliement à ceux de ces *objets* qu'il apparie idéalement, pour se reconnaître le jour du jugement? sans quoi, en sortant de la vie, d'indélicats personnages endosseraient sans scrupule quelque âme disponible, d'étoffe supérieure à la leur, de même qu'au théâtre ou au café les gens habiles troquent de périmés riflards ou de vétustes pardessus contre d'opulents paletots ou des parapluies éblouissants et riches...

— *Konx om pax!* proclamait la voix inspirée des Eleusinies; c'est aussi la plus explicite conclusion que puissent recevoir ces notes hâtives et les subtils lecteurs du *Diable*, à l'aide de cette seule et éloquente incantation, résoudront facilement les doutes qui peuvent leur rester sur l'idéoréalisme.

TONOS.

Une chasse mystérieuse

—

Je réfléchissais aux vicissitudes de la vie humaine qui mettent parfois les chimistes dans la nécessité de déjeuner du foie d'un particulier mort depuis quelques années, lorsque ces tristes pensées furent interrompues par une main qui, s'abattant avec une certaine violence sur mon épaule, me fit présumer la présence d'un ami derrière moi.

Je me retournai donc et, remontant de la main au bras — un bras bleu revêtu d'une sardine écarlate — du bras au torse — torse renfermé dans une blouse fraîchement amidonnée — et du torse à la tête — couverte d'une espèce de talpack à flamme de flanelle rouge — je reconnus les nobles traits du vidame Spons.

Le vidame était porteur :

1° D'un fusil.

2° D'un de ces trapézoïdes en osier, au couvercle foré d'un trou, dans lequel, à Ostende et autres lieux balnéaires, les gosses fourrent des bivalves multicolores.

3° De guêtres d'une blancheur immaculée serrées autour de son puissant mollet de vélocipédiste par des boutons de nacre irisée.

L'absence de sa bécane me fit supposer qu'il projetait une expédition pédestre. Pour s'en assurer, le plus simple était de le lui demander. Je pris donc la parole en employant la forme interrogatoire :

— Où vas-tu, vidame, dans cet appareil guerrier ?

— A la chasse. Nous avons une grande battue.

— Mais tu n'as pas de chien?

— J'ai celui de mon fusil. Et puis Rotterdam viendra avec Sarawak.

— Mais, sapristi ! Il me semble que la chasse est fermée.

— Certaine.

— Ment.

— Non, pas certaine.... ment. Certaine chasse.

— Quoi ?

— Je te dis que certaine chasse est fermée. Mais il est des espèces de gibier pour lesquelles la chasse est toujours ouverte.

— Parbleu ! Les cocottes.

— Non, pas les cocottes. Le Mélolonthe commun.

— Le?....

— Mélolonthe commun et le Rhizotrogue du solstice.

— Lé ?....

— Le Rhizotrogue du solstice. Il y a encore le Polyphylle-foulon, mais il est rare — pour ne pas dire introuvable — dans la faune brabançonne.

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Je te dis que je vais à la chasse au Mélolonthe commun et au Rhizotrogue du solstice ; si par le plus grand des hasards je réussissais à prendre un Polyphylle, ma gloire serait au comble ?

— Quel diable de gibier est cela ?

— Trapu et puissamment armé, le Polyphylle est défendu par une carapace d'un noir sale ocellé de taches livides. Son ventre est couvert d'une abondante végétation pileuse, d'un noir de jais — correctement on dit jayet — qui lui donne un aspect repoussant. C'est un animal hideux à la vue duquel les femmes s'évanouissent.

— Et quels sont les moyens d'attaque et de défense de ce monstre ?

— Deux balais.

— Des balais !

— Parfaitement. Des balais.

— C'est extraordinaire. Et le mastodonte commun ?

— Le Mélolonthe, veux-tu dire ? C'est le même animal ; plus petit, mais chocolat.

— Ah ! Et le Rhi.... machin.

— Le Rhizotrogue du solstice. C'est plus petit encore, mais toujours chocolat.

— C'est le moins dangereux, alors ?

— Non. Le moins dangereux, c'est le Polyphylle, puis vient le Mélolonthe, et enfin le Rhizotrogue.

— Ce sont des carnassiers ?

— En aucune façon. Il sont au contraire végétariens, mais n'en sont pas moins redoutables au paisible cultivateur.

— C'est très curieux. Et tu t'en vas ainsi, tout seul, poursuivre ces féroces animaux.

— Mais je t'ai dit, idiot, que nous allions faire une battue.

Ce genre de chasse ne se fait qu'en bande, bien armée, et militairement. Notre organisation est parfaite ; nous sommes divisés en compagnies, commandées chacune par un capitaine de chasse, qui est parfois à cheval. Nous marchons par pelotons, avec guides, commandés chacun par un sous-lieutenant ou un sergent. Moi-même, je suis caporal, comme tu le vois à mes galons

— Diable. C'est pire qu'une battue au sanglier. Et, de ces trois espèces de bêtes féroces, qu'attrapez-vous le plus communément ?

— Une cuite.

— Une....

— Cuite. Positivement.

— Voilà un genre de chasse peu ordinaire, par exemple. Du diable si j'y comprends quelque chose.

— Parbleu. Je m'en aperçois bien. Au revoir.

— Adieu.

Et le vidame Spons s'éloigna, sans plus ample explication. Je suis peu curieux de ma nature, mais le Polyphylle, le Mélolonthe et surtout le Rhizotrogue m'intriguaient singulièrement. Quels pouvaient bien être ces animaux dont jamais, jusqu'alors, je n'avais entendu parler ?

Un nouveau chasseur, vêtu absolument comme le vidame Spons, survint heureusement pour me tirer d'embarras.

— Vous allez à la chasse, Monsieur, lui dis-je en l'abordant.

— Oui, Monsieur.

— A la chasse au Mélolonthe, probablement ?
— Si-ou plaît ?
— Au Polyphylle, alors ?
— Si-ou plaît ?
— C'est donc le Rhizotrogue ?
— Quoisque vous me chantez ? Tu connais pas les chasseurs de prinkères ?
— Prinkère. Je vous assure, Monsieur, que jamais je n'ai entendu parler de cet animal.
— Tu veux tenir le fou, avec moi. Les prinkères, c'est des balouches.

RHAMSÈS II.

La Saison Théâtrale

On étaye *Thaïj* avec la Korriganne ; grâce à cet appui, grâce à la délicatesse exquise du sujet traité par Anatole France, et que les lourdes mains du librettiste Gallet n'ont pu complètement refleurir, l'opéra Massenetoïtal continuer sinon à faire de belles recettes — *Thaïs is money? Thais is the question* répètent les Hamlets de la critique — du moins à tenir l'affiche ; aussi bien, c'est toujours un spectacle aguicheur que celui de la très potelée Sanderson (un Panagra-double) roucoulant devant son miroir des ariettes de Manon. Et puis, le public parisien est si bon enfant !

Rien de bien nouveau dans les théâtres populaires ; *le 3e Hussards* caracole, et sur le fumier de ses chevaux poussent les grosses recettes, tandis que la lettre de faire-part envoyée par les auteurs de *Madame la Commissaire* peut également être expédiée par ceux du *Pèlerinage;* mêmes espérance sjonchées en leur fleur ; même jour ; mêmes larmes directoriales. Il n'y a que le nom du défunt qui change.

En revanche, l'intermidable *Monte-Cristo* (en autant de tableaux qu'en peut contenir le Salon de peinture) continue à faire affluer le public aux portes de la Idem-Saint-Martin, charmé de ce héros 1830 qui traversa le monde avec, sous le bras, des foudres vengeresses, et des millions mystérieux. (Tous les millions me semblent mystérieux, à moi !)

Fédora, Théodora, Dora.
Trois noms que le soleil de la gloire dora
Trois noms que la ferveur du public adora

Si je me mets à écrire en vers, vous êtes fichus ! C'est une des hypostases de cette trinité célèbre qui vient de triompher encore sur la scène de la Renaissance, de par la volonté de très haute et très puissante tragédienne Sarah Bernhardt, artiste ardente et qui a le diable au corps (12, rue aux Choux, Bruxelles).

Entre nous, et malgré l'exagération des dithyrambes entonnés par des critiques laudatifs en mal d'hyperboles, cette *Fédora* n'a rien d'un chef-d'œuvre. L'académicien Sardou, toujours habile, certes (mais de cette habileté truqueuse et méprisable qui ne cherche jamais à nous montrer ce que pensent ses personnages, mais bien à nous cacher ce qu'ils vont faire), le nommé Sardou, dis-je, a cuisiné là une adroite macédoine, dont les éléments sont tranquillement empruntés au *Drame de la rue de la Paix*, d'Adolphe Belot, et qu'il a entourée de tous les condiments idoines à réveiller l'appétit des spectateurs : crime passionnel, espionne russe, nihilistes occis en prison, enlèvement en yacht pour déjouer des embuscades policières. Croix byzantine contenant un de ces poisons " qui ne pardonnent pas „, le maître-queux n'a rien oublié.

Aux Variétés, réapparition de *Madame Satan* ; avec MM. Blum et Toché, on Satan toujours à du nouveau, et on a raison. Ces Messieurs nous ont, en effet, exhibé l'anthropoïde Baron sous la tunique grecque de Phryné, assailli par les trognons de choux et les poissons symboliques dont furent

salués les débuts, à l'Opéra-Comique, de la belle et deshonneste dame qui a nom Harding. *O tempora! ô Mornes!*

WILLY.

Su la quéchon de boudin noir

Ça c'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est su la quéchon de boudin noir enn de blanc, pourquoisquand til veut faire de la kermesse a boudin, couprend' bien, qué til doit pour li mettre dedans toute la cousson, enn de zorel, enn de tête, enn de patte, enn de zabon enn de toute.

Maye qué til veut faire de zoperachon pourquoisque le boudin il est bon qué til doit pradre de noir quil est fait, couprend' bien, avé le sanguendetoute quilébon et quil met pas dedans du la foie de cadaver coume il a fé à l'aspérumentachon di l'expochon d'Anvers enn quil est de movais pour la santé.

Que ça l'est du gra dufrance avé le boudin, couprend' bien, quilénoir pourquoisqué da le blanc il a de pain enn de zotre çausse quil est pas de cousson, couprend' bien, quilébonossi maye quilé passibon coume lé noir enn que du lard enn de cotelette til manze à part, quil coute unfradice la porchon enn unfratrate avé de lambic.

Quil est de zimpourtace pour le manzeur quil a soif enn quil a du la muzic qué toullemonde il est countent quil est pas facé quil

LES GAGNE-PETIT (Dessin de L. Wolles)

à propos de l'Exp. Congolaise à Anvers, nous croyons intéressant de vous offrir la légende du Dieu Mankapoufgi, du prédicateur Koun et de son fils Taravolk.
Pour n'en point atténuer la saveur, nous la reproduisons telle qu'elle nous a été racontée par un nègre de là-bas, aujourd'hui agent de police à Kinkanda.
Ô Civilisation !!!
Movakji idkali foukulkaku marvetloperij ka mou jiji pan pan bono.
Aradé !
Dvertrekderrvander opsensmoel papak kukakukku moei vyktvominakilik opafassad en g zytervvelmée.
(droits de traductio réservés
Am. L.

a manzé du la boudin noir enn pas du blanc, couprend' bien, enn quil est plus sérieuse, couprend' bien, que la quéchon du la zélecchon su la politique enn de toute le zotre quéchon quil perd soun tent qua il est pas du counoisement su la quéchon du la boudin noir enn de blanc, couprend' bien.

ALBRECHT.

Les loups

Au clair de lune les grands loups
Les louves rôdent par la plaine.
L'étable — ô loups maigres — est pleine
Mais le dogue y veille, jaloux
Au large! gueux, escrocs, filous.
O louves, loups!

Il pleut un froid et lent verglas.
L'agneau somnole sur la paille.
A la ferme, on mène ripaille,
Le lard tremblote dans les plats.

Les bûches éclairent, le soir
Le lit et l'horloge d'érable.
Près de l'aïeule vénérable
Les gars, repus, viennent s'asseoir.
L'âtre semble rire au dressoir
O loups, le soir!

Pleins de faim, louves, louveteaux
Dilatent une gueule avide.
Mais ils ne happent que le vide
Et grinçent leurs longs crocs brutaux.

Ici, naguère, au bord du rû
Août inspirait l'ode aux cigales,
Et là, sans l'effroi des fringales
— Pauvre être — aujourd'hui disparu
Se gobergeait l'oiseau ventru
Au bord du rû.

Là-bas, devers le vieux couvent
Un hibou scrute les ténèbres
Dans l'ombre pâle aux plis funèbres
Siffle et se lamente le vent.

Jeûne implacable de l'hiver!
Le loir sommeille et la marmotte.
Les taupes dorment sous leur motte,
L'écureuil s'est mis à couvert,
Et l'arbre n'a plus de pivert,
L'hiver! L'hiver!

Le dos arqué, hurlants, jaloux
Du lard que l'homme s'ingurgite.
Ils regagnent, à jeun, leur gîte
Au clair de lune, les grands loups.

EUGÈNE BEAUCHOT.

A l'Alcazar

LE MORT

Les deux frères Balt et Bast fument leur pipe sous le manteau de la cheminée. Au dehors l'ouragan mugit. Tout à coup on frappe à la porte. Qui vient si tard par un pareil temps? Ils ouvrent, c'est Hendrick, un parent. Il revient de la ville où il a été recevoir l'argent d'un héritage, et, éméché par les libations du long de la route, il leur montre l'argent. Bast lui offre à boire avec l'intention de le griser complètement, puis, pendant que l'ivrogne compte et recompte son argent, Bast fait signe à Balt : « Toi qui est le plus fort, tue-le. » Et pendant que Bast cache le crucifix, Balt, qui s'y est repris à plusieurs fois, noue ses mains autour du cou d'Hendrick et l'étrangle. Que faire du cadavre? Bast conseille de l'enfouir dans la mare, mais Hendrick n'est pas tout à fait mort, il remue. Alors, pris d'une terreur rageuse, ils comblent la fosse de branches, de paille, de tout ce qui leur tombe sous la main. Le matin paraît qu'ils travaillent encore. La journée se passe après quelque incidents inquiétants. Vers le soir entre dans la cour un mendiant que Balt veut chasser. Le mendiant se redresse : c'est **le Mort !**

Le deuxième acte se passe chez le notaire. Balt va se marier. Au moment où les deux frères vont signer le contrat, ils voient, dans le clerc qui leur tend la plume, *le Mort*. Ils veulent fuir, le **Mort** leur réapparaît sur le seuil de la porte.

Ils rentrent chez eux. Ils ont peur et fouillent toute la cabane. Rien. Ils peuvent respirer. Mais dix heures, l'heure du crime, sonnent. Et à la place du cadran de la pendule, ils voient la figure menaçante du *Mort*. Les dix coups sonnés, il disparaît. Balt et Bast se couchent, mais voilà que *le Mort* vient se coucher entre eux deux, et les deux frères croyant se débarrasser du spectre, se prennent à la gorge. Et Bast tue son frère. S'apercevant de ce nouveau meurtre, il devient fou, et, pris de la fièvre de l'or, il fait ruisseler les louis d'or sur sa tête, lance les billets en l'air. Mais les allures équivoques des deux frères ont mis la gendarmerie en éveil. Deux gendarmes et le garde-champêtre viennent pour les arrêter. Bast veut fuir, mais, à la porte, un gendarme est resté qui lui barre le passage, et ce gendarme, c'est *le Mort*. Bast tombe foudroyé.

Dans la partition de Léon Dubois, d'ailleurs tout entière émouvante, juste et bien à point, se trouve, entre autres, un morceau splendide, le lever du soleil, une charmante chanson à boire, que Bast, (Paul Martinetti,) essaye de se rappeler dans sa folie. Scène terrible rendu par Paul Martinetti comme peu l'ont jamais fait. Il est d'ailleurs inutile de faire l'éloge de ces artistes, qui se sont, encore cette fois, surpassés dans un genre pourtant nouveau pour eux.

Une très bonne note à M. G. Nazy qui mène son orchestre, considérablement augmenté, avec sa maëstria et sa correction habituelle.

Le décor du 1er et 3me acte, de M. Dubosq, sont bien dans la note, paysage mélancolique. Celui du second acte, une étude de notaire, sous l'Empire, avec un effet de soleil, est réellement charmant.

Ce sont MM. Duyck et Crespin qui ont dessiné les costumes, très soignés comme couleur historique et parfaitement appropriés.

Nul doute que l'Alcazar ne tienne là un gros succès.

G. J.

Vadrouillana

Mardi soir, au rond point du Bois, un bicycliste pédalait avec élégance aux côtés d'une dame. Il faisait des grâces, accueillant avec une modestie maladroitement simulée les encouragements admirateurs de sa charmante compagne.

Vient un équipage qui culbute dans la poussière humide le sémillant cycleman, l'ornant tout à coup des tons les plus divers qui décorent si agréablement le terrain de l'avenue.

Le cycliste vexé se relève, bondit furieux dans la voiture et interpellant vertement un gros monsieur qui s'y trouvait paisiblement étendu :

— Monsieur s'écria-t-il, j'ai rudement l'envie de vous envoyer une gifle !...

— Essayez-donc ! répondit, calme, le gros monsieur.

Le cycliste n'essaya pas.

Il est quelquefois si difficile de se décider à faire n'importe quoi.

***

Nous avons le plaisir d'annoncer que M. Rhamsès vient d'atteindre son 38me printemps.

***

Ces dames de la haute noce étaient rudement embarrassées, depuis quelques temps ; on ne savait plus ni à quoi ni à qui se fier. Les « types » les plus chics, ou du moins qui en avaient l'air, se transformaient en lapins au bon moment. Elles eurent alors une idée géniale : donner un bal, à prix d'entrée très cher, où certes ne viendraient que les « messieurs sérieux. » Le bal a eu lieu et a rassemblé à peine une centaine de michets, qu'elles se partageront. Mais, sitôt cette série épuisée, il faudra recommencer, hélas !

A quand le nouveau bal ?

***

Une lectrice curieuse nous demande le pourquoi des nombreuses parties d'écarté que joue le joli blond toujours près du buffet de certain café d'Ixelles; nous ne pouvons la satisfaire : il n'y a que " Loulou " qui puisse la renseigner.

***

« Lapin cavalier » se promenait aux courses, dimanche dernier, et cambrant le torse bien corseté, il lançait d'incendiaires œillades aux nombreuses petites dames qui l'admiraient au passage.

Tout à coup l'une de celles-ci, ne pouvant plus, sans doute, résister aux magnétiques effluves issues de l'œil de notre héros, se jeta à son cou en l'embrassant follement. " Lapin cavalier " reçut ces caresses passionnées avec le sentiment intime que la belle avait, fichtre, bon goût; puis se dérobant après avoir donné rendez-vous, il courut à d'autres conquêtes. Une heure après il s'apercevait de la disparition de son épingle en brillant.

On sait bien pourquoi tout's les femmes te gobent
On sait bien pourquoi, elle's en pinc'nt pour toi!

***

Nous pouvons confirmer l'ouverture de l'agence matrimoniale Gatenboot, Jaune d'œuf, Doré sur tranches et Cie. Le premier client a été « Cinq milliards » qui est enchanté de la rapidité en affaires de cette agence.

***

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Jules de Spons (le vidame) vient d'être nommé chef d'orchestre dans un café borgne du bas de la ville. Condoléances.

MÉPHISTO.

Bulletin financier

En général, le marché semble bien disposé.

Les petits incidents Brésiliens ont mis un peu de mouvement dans la spéculation; les baissiers et les haussiers ont été alternativement satisfaits : c'est bien l'un des meilleurs résultats que l'on puisse espérer à la Bourse.

Les *Fonds Espagnols* font une légère ascension. Les *Pauvre Vienne* remontent à 3775. Les titres du fer montrent une sérieuse rigidité. Le *Turc* essaye de se remuer, mais il subit une réaction de 23,70 à 23,60 ; il se relève cependant et, après un effort qui le porte à 23,65 il

s'aflachit; nous l'abandonnons dans une situation assez plate.

Le cours de la *Rente Française* se maintient, celui de la *Petite Nèthe* passe à Lierre. L'initiative du *Diable-au-Corps* fait remonter le cours du Boudin. Les *Allons-y* sont en reprise à 512 1/2. L'été provoquera une réapparition des *Panamas*. Les *Eaux de Caracas* font 429 1/2; le succès de cette valeur fait éclore une suite d'autres *Eaux* à des taux illusoires : les *Eaux de Cologne à 2,00 le litre*, les *Eaux Seman*, les *Eaux Riflan*, les *Eaux Sepice*, les *Eaux Riflame*, les *Eaux Rangey* et même les *O'Landy*.

La *Dèche rouge* devient coagulante.

En somme tout va bien.

ARTON.

P. S. Toutes mes excuses aux lecteurs du Diable-au-Corps qui pendant quelque temps ont été privés de mes renseignements précieux. Revenu d'une villégiature d'hiver dans les domaines de Monsieur Stevens, je reprends dès cette semaine mon intéressant bulletin hebdomadaire.

RARTON.

Drame....

Un prestidigitateur un jour avale par mégarde une pièce de cinq francs.

Trente-cinq ans après il meurt subitement.

Le professeur X... fait l'autopsie du défunt et retrouve la pièce dans les entrailles.

Le professeur X... met la pièce dans sa poche, et, l'opération terminée, la rend à la circulation en allant boire un kummel chez le troquet d'à côté.

Titre de drame :

La thune ou trente-cinq ans de captivité.

ERCMÖR.

Nécrologie

Les dix doigts des deux mains de notre confrère Rhamsès II ont la douleur de vous faire part de la perte d'un de leurs ongles, tombé prématurément à la suite d'une longue et pénible maladie.

Les amis et connaissances qui, par oubli, n'auraient pas été égratignés, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Cercle des arts et de la presse

LA FÊTE LUMINEUSE DU PASSAGE.

Les mesures d'ordre viennent d'être arrêtées pour la grande fête lumineuse du 29 avril aux Galeries St-Hubert. Comme pour les journées du carnaval le public sera prié de tenir la droite afin de rendre la circulation agréable et facile. Pour éviter l'encombrement aux contrôles, le public pourra prendre ses cartes à l'avance sans augmentation de prix. Les personnes qui prendront cette précaution n'auront pas à faire la queue à l'entrée.

M. Bourgeois, commissaire de Police en chef, est chargé du service d'ordre aux abords du Passage. A l'intérieur 50 Commissaires seront à la disposition du public pour assurer la régularité de la circulation.

La fête lumineuse sera un grand succès; les transparents ont été admirablement réussis par nos dévoués artistes. Ajoutez-y une illumination féerique, confiée à Ricard, deux orchestres et la foule joyeuse et l'on peut prédire que la soirée du 29 sera bonne pour les pauvres.

Le comité de la Fête siège en permanence de 8 à 10 heures du soir, au Café de Renaissance (Galerie de la Reine), pour tous renseignements.

Des cartes sont en vente au **Diable-au-Corps.**

Une Exposition de peinture va prochainement s'ouvrir à Bruxelles. Celle des tableaux du peintre français Jules Garnier, mort il y a cinq ans. On sait que Jules Garnier a laissé une œuvre des plus considérables, et tout le monde a encore présent à la mémoire le sort de son fameux tableau *Borgia s'amuse* qui, refusé au Salon de Paris 1884, fut ensuite exposé dans une salle de l'avenue de l'Opéra où tout-Paris alla le voir. Plus tard, la célèbre toile fut transportée à Chicago, où elle fut brûlée par ordre des autorités. Il est vrai de dire que cet acte de vandalisme coûte cher à ceux qui l'avaient perpétré et qui durent payer de ce chef une somme énorme. L'œuvre n'en fut pas moins anéantie.

Mais il est resté une galerie bien complète comprenant plus de cent soixante tableaux et parmi lesquels les meilleures toiles du peintre français ont été réunies.

Cette Exposition s'ouvrira à Bruxelles dans les premiers jours de mai.

* * *

Il y a à la Scala en ce moment deux attractions bien originales : les Robinson et les Roberth's. Les premiers chantent, dansent, jonglent, font des anneaux avec une véritable perfection; miss Robinson, tenue par les pieds, chante une chanson anglaise pendant qu'un homme suspendu à ses poignets exécute des exercices variés. Quant aux Roberth's, nous n'avons à en dire qu'une seule chose : ce sont les clowns les plus amusants qu'il soit possible de voir.

AU CHAT

MAISON FONDÉE EN 1828

45, Rue des Chartreux et Rue du Boulet, 4

BRUXELLES

ÉTABLISSEMENT TENU PAR

A. NYS-BLONDEAU

AÉRONAUTE-ARTIFICIER

SALONS POUR NOCES ET BANQUETS

SALLE DE SOCIÉTÉS

Grand Jardin — Jeux divers

Consommations de 1er choix.

Quatre vingt quatorze

CHAPITRE VII

Le Flyboot de la mort

(Suite)

— C'est, dit-il, une conséquence inéluctable de la déclivité du thalweg du fleuve. Les eaux suivent la pente naturelle du terrain, entraînant les objets flottants avec une rapidité d'autant plus grande que ces objets se trouvent plus au milieu du courant. Grâce à notre gouvernail, je me suis placé à distance exacte entre les deux rives. La galère espagnole, qui doit avoir à son bord un pilote de rivière connaissant son métier, a fait exactement de même et c'est ce qui vous explique pourquoi les deux navires se suivent en gardant une distance invariable que je ne crains pas de qualifier de constante.

— Je vous remercie, répartit de Crabesac, de ces explications dont la clarté me démontre que j'ai affaire, non seulement à un marin consommé, mais à quelqu'un qui, ayant étudié les phénomènes de la nature, s'en est rendu compte et sait, au besoin, en utiliser les forces vives. Puisque nous sommes sur ce chapitre, capitaine, vous déplairait-il de m'exposer votre théorie des volcans.

— C'est facile. Le vol...

— C'est la propriété, interrompit Ernest, devançant ainsi Proudhon. Mais permettez-moi de vous faire remarquer, capitaine, que, pendant que vous causez, un canot s'est détaché du vaisseau espagnol et fait force de rames dans nos eaux.

— C'est pardieu! vrai, fit le capitaine en examinant le canot à l'aide d'une longue-vue qu'il venait de tirer de la poche de son gilet. Ce qui est particulier, c'est qu'il est monté par trois femmes.

— Ruse de guerre, observa Ernest, je vais leur allonger une balle d'arquebuse.

Un instant! remarqua le chevalier.

— Mais, Monseigneur; laissez-moi tirer mon coup.

— La longue-vue capitaine, reprit de Crabesac. Je crois les reconnaître.

Et, appliquant l'instrument à son œil droit, après avoir eu soin de fermer l'œil gauche, il poussa une exclamation :

— Capedebious! Ce sont elles.

Ernest s'empara de la longue-vue :

— Je ne vois rien, dit-il avec une nuance de désappointement dans la voix.

— Je crois bien. Tu fermes l'autre œil, imbécile.

— C'est vrai, répondit Ernest, après avoir recommencé l'expérience d'une façon plus pratique. Ce sont elles. Elles mêmes!

— Comment, maraud, elles t'aiment?

— Maître. Elles sont poursuivies. Un autre canot se détache du navire espagnol.

Tonnerre! Il faut les sauver. Capitaine! La chaloupe à la mer.

— Impossible.

— Pourquoi?

— Parce que nous sommes en rivière.

— La chaloupe en rivière, alors.

— Impossible.

— Pourquoi?

— Je n'ai pas de chaloupe, je n'ai qu'une baleinière.

La baleinière en rivière, alors.

— Maître d'équipage, la baleine en rivière!

Les stridentes modulations du sifflet de manœuvre retentirent et, un instant après, la baleinière, suspendue aux palans de tribord, tombait à l'eau en faisant plouf.

Seize hommes bordèrent les avirons et le chevalier, Ernest, le capitaine et le maître d'équipage sautèrent à l'arrière. Le maître d'équipage prit la barre.

— Nage! cria-t-il.

Les équipiers se courbèrent sur leurs rames qu'ils faisaient plier comme un roseau de bambou et, sous l'action de leurs muscles puissants, la baleinière vola sur les eaux avec la vitesse d'une mouette guettant un poisson rouge dans le grand bassin du Parc.

Ce fut une lutte homérique. Les trois embarcations luttaient de vitesse en se dirigeant vers trois points différents. Le canot des trois femmes se dirigeait vers la baleinière du flyboot qui se dirigeait vers le canot et la chaloupe de la galère alors que la chaloupe se dirigeait vers le canot et la baleinière.

— Courage, hurlait le maître d'équipage de la baleinière!

— Vamos, amigos! Chambardar totas las méchanicas! criait le patron de la chaloupe espagnole.

— Godferdom¡ Wij zijn gekloodt! soupirait une des femmes.

Tout à coup, l'espagnol poussa un rugissement de colère.

Un marsouin venait d'apparaître entre lui et l'objet de sa poursuite.

(*La suite au prochain numéro.*)

Haut de la ville

Dites donc baronne très chic votre balcon fleuri

Nº 18. — 2e ANNÉE. Dimanche 6 mai 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

DIRECTEUR CHARLES VOS.

ABONNEMENTS : **Belgique . . . . fr. 5-50 par an.**
Union postale . . „ 7-50 „

Les Anversois appellent ça une entrée monumentale ; une cage à puces, oui !

Les abonnés qui ne recevraient pas CHAQUE semaine, le journal, sont priés de nous envoyer une réclamation par carte-postale, en ayant soin de biffer la célèbre indication : ne pas livrer le dimanche.

LE STORE

Il ne s'agit absolument pas des morceaux d'étoffe, généralement rectangulaires, qui, cloués sur un bâton animé d'un mouvement rotatif par une corde tendue à l'aide d'un poids, meublent les fenêtres pour prévenir l'intérieur des habitations de l'ardeur du soleil. Ouf !

Le store dont je veux vous parler est un de ces immenses magasins anglais, un de ces mondes, où l'on achète tout ce qui se vend, depuis un hareng-saur jusqu'à la conscience d'un notaire, un de ces bazars gigantesques qui sont l'intime expression de ce peuple commerçant et industriel pour lequel leur principal journal est de la monnaie.

Le store de M. Jackson était le sublime du genre. On y trouvait absolument tout. Désiriez-vous un piano ? Vous alliez chez Jackson ; un éléphant, chez Jackson, une brosse à dents, chez Jackson, des engrais, chez Jackson. On cite de Jackson un fait célèbre : un fumiste, un de ces pâles et froids fumistes anglais, mystificateurs extraordinaires, étant allé demander chez lui une bouteille de gaz " improper „ — j'entends ce carbure d'hydrogène particulier à l'espèce humaine dont le haricot facilite la production — fut immédiatement servi par l'illustre Jackson lui-même auquel un instant de méditation dans son cabinet — qu'il serait abusif de qualifier d'inodore — avait suffi pour le satisfaire.

Voici ce qui m'est arrivé à moi-même chez ce remarquable négociant.

Vous me connaissez et vous ne serez pas étonné si je vous apprends que le récit de l'aventure du mystificateur anglais avait provoqué chez moi le vif désir d'épater Jackson. C'était devenu ma marotte, mon idée fixe. Il fallait absolument que j'épatasse Jackson.

Je me fis le raisonnement suivant :

Ceux qui jusqu'à présent ont échoué dans la tentative d'épater Jackson doivent évidemment attribuer leur échec aux efforts intellectuels auxquels ils se sont livrés pour trouver quelques chose de très difficile. C'était au contraire quelque chose de très simple qu'il fallait lui demander, mais avec un petit, tout petit détail, un rien qui en rendît la réalisation impossible.

Je souris — de ce sourire méphistophélique que vous connaissez tous et qui ne manque jamais son effet auprès des femmes. Elles foutent le camp. Je pris de l'argent — à un de mes amis — le train, le bateau et un cab et me fis conduire chez Jackson.

— Monsieur, lui dis-je en l'abordant, car je l'avais immédiatement distingué de ses sept mille employés à la suffisance de son maintien, je suis industriel.

— Bonne profession.

— Comme tel j'emploie des machines à vapeur. Mes machines sont d'un système particulier qui exige un engraissage au moyen d'une graisse alimentaire. Mon dernier graisseur, un Esquimau....

— Mauvais.

— Tiens, vous savez? — Je savais qu'il le savait; il devait nécessairement tomber dans le piège que je lui tendais.

— Votre dernier graisseur — comme tous les Esquimaux — manifestait une prédilection exagérée pour votre graisse de machine. Et vous désireriez un graisseur appartenant à une nationalité plus sobre.

— Justement.

— Un arabe, peut-être. Ils sont renommés pour leur sobriété.

— Votre méthode intuitive est réellement prodigieuse. Je désire précisément un cheik arabe pour graisser les machines. Je tiens particulièrement à ce que ce soit un cheik.

— Bien. John! conduisez Monsieur au rayon cheiks arabes.

Sous la conduite de John nous nous embarquâmes dans un chemin de fer américain qui nous promena pendant trente sept minutes dans les magasins. Puis John m'introduisit dans un ascenseur qui nous déposa, au septième étage, dans une petite chambre, meublée à l'orientale, ou sept cheiks, à l'air vénérable et digne, étaient assis sur des divans et roulaient entre leurs doigts les grains d'ambre de longs chapelets devant sept tasses de moka parfumé. Inutile de dire qu'ils avaient sept pipes-à eux sept.

— Salam éléikoun, firent-ils en s'inclinant jusqu'à terre.

— Salam, répondis-je.

John leur fit un petit discours qui amena de nombreuses marques d'adhésion puis, se tournant vers moi :

— Les gentlemen arabes sont tous disposés à accepter les fonctions de graisseur de machine. Vous n'avez que l'embarras du choix, Sir.

— A propos, Monsieur John, j'ai oublié un léger détail que je vous serais obligé de communiquer à ces messieurs les cheiks. Je lubrifie mes machines avec de la graisse de porc.

La figure de John se rembrunit et il recommença un petit discours. Les sept cheiks manifestèrent cette fois la plus profonde horreur et répondirent en chœur.

— Macache !

Je savais ce que cela voulait dire et je m'y attendais.

— Eh ! bien Monsieur John, interrogeai-je.

— Ils refusent, Sir. Je vais appeler le patron. Voilà, par exemple qui est nimaginable ; des scrupules religieux.

— Bah !

John se précipita sur un téléphone et, quelques minutes après, Jackson s'amenait. Il avait, paraît-il, des moyens de locomotion plus rapides que ceux que nous avions nous-mêmes employés.

Du coup, il poussa un goddam ! énergique et il engueula les chefs arabes qui répondirent par un nouveau : Macache! universel.

— Décidément, Sir, ils refusent. Monsieur ne désire pas autre chose ?

— Non rien. Je suis venu chercher un cheik arabe pour graisser les machines et je vois avec peine que vous ne pouvez me satisfaire.

— Je serais déshonoré, Monsieur, si vous sortiez de mon établissement sans m'acheter quelques chose. Damned cheiks !

— Je vous repète que je suis très mécontent. Je veux un cheik arabe pour graisser les machines. Demain, l'Angleterre tout entière saura que Jackson, le grand Jackson, a été obligé de renvoyer un client.

— Mais c'est ma ruine, Monsieur ! Voyons, vous n'aurez pas cette cruauté ?

— Mon cheik.

— En voulez-vous un de vingt-cinq mille livres ?

— Mon cheik.

— Voulez-vous une femme, avec sept millions de dot ?

— Une femme. Pourquoi faire ?

— Mais... pour perpétuer votre espèce.

— Ça sert à ça, les femmes ?

— Mais il me semble.

— Tiens. Voilà qui est original. Comment ce phénomène se produit-il ?

— Quoi vous ?

— Moi, je ?

— Goddem ! Voilà qui est tout à fait colossal. C'est quatorze millions que je vous offre alors.

— Quatorze millions, et une femme.

— Oui.

— Vous ne pourriez pas me donner les quatorze millions, sans la femme ?

— Impossible. L'un ne va pas sans l'autre.

— Accepté. Vous garantissez sur facture.

— Les quatorze millions, oui. Quant à la femme, vous comprenez...

— Je ne comprends pas.

— C'est juste. Je ne puis vous la garantir que pour deux ans, comme les pendules.

— Pourquoi cette assimilation ?

— A cause du remontage, qui les use. Marché conclu. Où faut-il vous envoyer le colis ?

— Douze. Rue aux Choux. Bruxelles.

— Convenu. Mais pas un mot sur le cheik, n'est-ce pas ?

. . . . . .

Ce ne fut pas sans une certaine curiosité que j'attendis l'envoi de Jackson. Cela ne dura d'ailleurs pas longtemps. Dès le lendemain, un arabe, à l'air noble et sevère, venait m'apporter une lettre :

« Sir,

« Réflexion faite, je garde les quatorze mil» lions et la femme et je vous envoie un cheik » arabe pour graisser les machines.

» Je suis, Sir,

Votre obéisant serviteur,
Jackson. »

RHAMSÈS II.

LA RIME

La rime : ciselure ou musique, est la scie.
Dit-on, des artisans du poème et du vers.
Soit! Rien ne charme en elle, hormis la fantaisie
Aux brusques horizons, aux méandres divers,
Qui, dans ses écarts, fait tenir la poésie,
Amoureuse de tous les X point découverts.

Eh! sans doute, elle n'a rien de mathématique
Et nous ne sommes pas de savants logiciens.
Comme la vie, elle est toujours problématique.
Pour la saisir, il nous faut être magiciens.
Qu'importe ! Si le Rythme autant que l'Esthé-[tique,
Savent reconnaître en nos vers, chacun les siens.

La Rime est une bonne enfant d'humeur fan-[tasque,
Aux désirs imprévus, aux caprices changeants.
Elle ne danse qu'au bruit d'un tambour de [basque
Et ne trouve plaisir qu'à rire au nez des gens.
La culbute est son art et pour faire une frasque,
Sa malice vaut mieux que tous les entregents.

Pour nous ensorceler, comme elle, il n'est per-[sonne
Charmeuse ou courtisane, elle s'infiltre en nous.
Ma chair voluptueuse, à ses appels, frissonne.
Enfants, elle nous berce aux refrains des nou-[nous.
Son geste est si calin, sa voix si polissonne
Que nos virilités glissent à ses genoux !

Qui l'aime lui sera fidèle, à l'inconstante!
Elle rayonne dans je ne sais quelle cour,
Où se mêlent tous ceux qu'elle séduit et t
Amoureux de la vie, amoureux de l'amour,
Les timides, ceux qui chantent poste-restante,
Et les audacieux qui clament au grand jour!

IV. — ÉLECTRICITÉ

Atteinte par un coup de foudre,
Une tuile fut arrachée,
Et tout à fait réduite en poudre.

Moralité

Panne hachée.

V. — CONSEIL

De la gueuze du Diable au corps
Ne buvez jamais de la vie
Ça vous laisserait des remords (1).

Moralité

Docte avis.

VI. — CUITE

Un galantin fort éméché
Certain soir fit la cour à Berthe
Il prit un rhume et fut mouché.

Moralité (nasale ou germanique)

Berthe!

VII. — A LUCIEN WOLLÈS

Quel est l'équivalent de l'S ?
Sans montrer trop d'outrecuidance,
Je puis parier pour Lucien, je pense

Moralité

Lucien vaut l'S.

VIII. — PAUVRE MÈRE

Au bois de la Cambre j'ai
Connu (je vous le donne en mille)
Un geai femelle stérile.

Moralité

Il n'y a pas d'œufs dans geai.

IX. — QUEL COCHON!

Fetière est bien malade
Il s'est soulagé dans la rade
Par devant et par derrière.

Moralité

Qu'a fetière?

X

Un Monsieur peignait constamment
On le surnomma le rongeur ottoman.

Moralité

Lapin turc.

LENFANGÉ SUS.

Vadrouillana

—

On sait que nombre de boursiers de province passent, le mercredi, la soirée et même la nuit à Bruxelles, pour rompre un peu avec la monotone existence des petites villes. Restant ici avec l'intention de s'amuser, ils ne regardent généralement pas à la dépense, chose excellente pour le commerce bruxellois qui ne va pas déjà trop bien.

Et c'est précisément le mercredi que la police choisit pour faire fermer les cafés sous prétexte *d'heure réglementaire*. (*Buls dixit.*)

Que messieurs Buls et Demot fassent donc leur profit du syllogisme suivant, dédié aux commerçants Bruxellois :

Où l'on ne s'amuse pas, on ne dépense pas,

Où l'on ne dépense pas, les affaires ne vont pas,

Donc où l'on ne s'amuse pas, les affaires ne vont pas.

Ce sera donc bientôt le moment (les élections approchent) d'entonner, avec une légère variante, la fameuse chanson :

Weg met uwen Buls!
Hij mag er niet blijven....

***

" Zizi-panpan „ nous prie de croire qu'il n'est absolument pas recollé avec « Titi ». Nous le regrettons pour tous les deux.

***

Nous annonçons le retour de Frédy accompagné de son fameux dogue *Nélor*. (" Bidh-pacha » avait été forcé de le lui renvoyer, après une soirée très mouvementée, où ce féroce animal avait voulu souper d'un gigue de " Plongeur »). « Sarrawak „ est dans la jubilation, son maître nage dans l'ivresse.

***

Chaude soirée jeudi passé, à l'avant-dernière représentation de Tristan et Yseult. Remarqué à l'*uilekot* une compagnie des plus *select*. Citons entre autres : Plongeur, Aelbrecht, (couprends bien) Lantourlou, Rotterdam, Saucisse à pattes, Fauteuil 14, G. Tafk, C. Cabrion, Rhamsés II, vidame Spons, etc., etc.

« Rotterdam » comme toujours, était tout oreilles.

***

Nous nous faisons un véritable plaisir d'apprendre à nos lecteurs que, à la suite d'un régime observé sévèrement, notre ami « Gras-Double „ a maigri de 9,75 kgs.

Voilà un régime que le vidame « Pistrol de Cavoine » ferait bien de suivre.... à l'envers.

***

« Bon Gust » nous est revenu d'Angleterre. Sa première nuit de vadrouille s'est agréablement passée en compagnie du vidame P. de C... et du « Tueur de lions ». Une chaude cuite, mes agneaux.

***

On nous confirme la nouvelle du mariage du « Cuisinier de la Marine ».

Espérons que cette fois ce ne sera pas un lapin comme pour Emilie.

***

Margot est au comble de la joie. Louitje Moustache ayant fait un brillant coup sur les « Brillant Soleil „, il lui a fait cadeau d'une robe de ville que cette charmeuse désirait depuis longtemps sans vouloir la demander. Une couturière de nos amies nous affirme qu'elle vaut au moins vingt-cinq louis. (Pas Margot, ni la couturière, la robe.)

Louitje Moustache, en vrai gentleman, n'a pas non plus oublié les amis. Un splendide banquet a réuni les camarades à l'Old Tom Tavern, d'Ixelles.

Ce qu'on s'est amusé!

***

A l'occasion du retour de « Fredy », un *four-in-hander* de première force, « Bidh-pacha» et Rotterdam organisèrent une excursion en break. Un matin, Bidh-pacha, après avoir copieusement rempli la caisse de la voiture, fit atteler, et fouette Frédy, on partit vers le bois de la Cambre. Tout le long de l'avenue Louise, le valet de pied, sur l'ordre de Rotterdam, sonna ses plus joyeuses fanfares, mais au lac, l'équipage de nos amis croisa un petit dog-car, attelé d'un poney. Dans ce véhicule ils aperçurent deux femmes, deux rêves. Et adieu l'excursion! Tournant bride, ils se mirent à suivre les deux belles. Ce n'est qu'à la fin du troisième tour du lac, que les déesses daignèrent s'humaniser un peu et répondre à l'entreprenant Frédy. Cinq minutes plus tard, un transbordement s'opérait, les occupantes du dog-car grimpèrent dans le break et l'excursion recommença. « Bidh-pacha » dut prendre les rênes : Frédy était trop occupé.

Je vous assure qu'il n'est rien resté des bouteilles, dont le prévoyant et avisé Bidh-pacha avait fait ample provision.

MÉPHISTO.

La Dîme

—

Hier, est-ce pas, on étiont tranquillement veroccupeie à profiteie sur un verre dedans un n'espèce de *Diavlocor*, qu'un i vient d'ouvrir à coteie mon mizon, et comme ce que ça est t'un erm huishave. on a dit a lui comme ça qu'on va faire son stameneie cheie lui. au lieur qu'on va cor cheie ce japneus de Van Plottlabonn, quansque tout d'un coup qui c' qui enter dedans la saille? Bleeske i n'entre :

— Goddouche, je dis, toi tu vas une fois raconteie un n'avonture de Spons, parce que tu faux savoir que Bleeske i connait le vidame comme si ce qui l'aurionf faie, à cause qui z'ont vodderouilleie ensembel, comme on dit, dans tous les plus sales bacs des Marolles.

— Je veuies bien, dit Bleeske, mo quansque je n'aura ne plus soif.

— Ça est juste, qu'on dit, et on le laisse lampeie cinq of size faro.

Quansqu'i n'a s'a arroseie comme ça, i tire une fois une smuurke de sa pypekop, i crache une moule par terre, i frotte sa main après son moustace, et à la fin de fin il dit :

— Est-ce que vous tu connais le vidame son n'histoire avec le petite vicaire?

— Non, qu'on gueule, on la connaissiont pas.

— Ah bien, qu'i dit, dans c' temps là que je vous parle, le vidame Spons i n'aviont faie la connaissance, sur un meuleke de la kermesse de Dieghem, avec une charmante bolleke, une appeleie Mariatchou, qu'il restiont a coteie du Bijstand. Mo aussi jolli que ce Mariatchou i n'étiont, aussi *d. o. m.* slum a n'était. Tu pouvais tout la faire croire quoisque tu voulais, ça faie que tu penses que le vidame i s'a pas gêneie pour la faire gobeie des choses touttafaie eksterordenaires, et nous autes aussi, naterabelment.

La seule chose qu'il avait pas su ça était de la dishabituyeie à courir toulletemps à la messe et à confesse. Ça devait finir mal. Fectivement, une fois ça veut rèussir qu'elle tombe sur un petite vicaire, qu'il étiont une bonne pratique. Il avait èteie brigadiè cheie le 4e plongeurs à cheval avant de devenir vice-cureie, ça faie qu'i savait tout et acor quette chose avec.

Ce petite bougre i voit tout de suite comme Mariatchou est t' une bête. Ça faie qu'i la demande s'i a n'a deja pyeie à l'Eglise la dîme de tout ce qu'a n'a reçu. A dit que non, est-ce pas. A bien, qu'i dit, tu faux me donner la dîme de tous les fois que vous avez .... sol, si, ré, sol,.. avec le vidame. Et i lui esplique qu'a doit venir dans son chamber et qu'il se sarge du reste.

Est-ce que te veuies croire que cette Mariatchou a faie ça, et comme a n'a veroublieie combien de fois.... sol, si, ré, sol...., a laisse le petite vicaire fixeie le nombre de payements de la dîme.

Quansqu'a revient al mizon, la première

Discours d'Ouverture :

SIRE,

L'Exposition est ouverte!

Le prix d'entrée est d'un franc par personne, mais pour vous rien!

Nous n'avons pas besoin, Sire, d'appeler votre attention sur les splendeurs que cette Exposition vous réserve. Toutes les nations y sont représentées par les produits qui les distinguent, tant matériels qu'intellectuels!

Le Progrès a élu domicile en cette enceinte!

Le Génie humain y a son échoppe!

Non, Sire, vous ne savez pas quels chefs-d'œuvre d'art surgiront de ces caisses!

Vous ne pouvez vous imaginer la magnificence des jardins, alors que nous aurons placé des feuilles sur les troncs d'arbres que voilà!

Vous dirai-je les beautés de nos halls, dans lesquels vos augustes Pieds vous porteront, quand les planchers y seront mis!

Là, Votre Majesté entendra, lorsque les travaux de montage seront terminés, des milliers de coups de sifflets des machines de toutes espèces, vos nobles Oreilles seront frappées du grincement des moulins à plumes et du bruit formidable de la scie à bouchons.

Tout, enfin, offrira à votre Œil royal, le spectacle d'une activité incessante!

J'espère, Sire, que vous serez content!

Après ce discours, Sa Majesté en entend plusieurs autres, puis elle passe en revue les différentes sections :

Dans le compartiment Italien, le Roi mange du macaroni, dans l'Espagnol, il fume une cigarette, dans l'Allemand, il mange de la choucroûte, la Hollande lui offre un petit verre de schiedam, l'Anglais un plum-pudding, la Suède un anchois, la Turquie une femme, les Indes du Gingembre, l'Amérique de l'Extrait de Viande, le Congo lui fait cadeau d'une dent d'Eléphant et, pour finir, il boit dans la section Belge, un verre de Gueuse-Lambic.

(En remontant en voiture. Il a dit : Ouf!)

J'te crois.

OUVERTURE SOLENNELLE DE L'EXPOSITION D'ANVERS

Rien n'est plus infernal que sa coquetterie.
Elle est sans cœur : beaucoup d'appelés, nul
[élu !
Lorette ou grande dame, elle aime par série.
Parfois elle s'éprend d'un colosse velu,
Héros herculéen dont l'idolâtrerie
La flatte, jusqu'au jour où son vers n'est plus lu!

Certes, elle est bonne fille, et pas fière, et très
[drôle.
Partout elle est chez elle et le ruisseau lui va
Autant que le salon ou la scène. Pour rôle,
Elle s'est assigné, comme maintes diva,
La conquête du monde et dès qu'elle vous
[frôle,
Il faut la suivre au diable ou bien à Jéhovah!

Dans les recoins honteux, seins nus, poings sur
[les hanches,
Debout, à pleine gueule, elle braille un couplet,
Romance de beuglant où des colombes blanches
Becquètent des amants qui font ce qui leur
[plaît,
A la campagne, à deux, dans les blés, les di-
[manches,
L'une étrennant sa robe et l'autre son complet.

Dans les antres profonds où sont encor tes
[fauves,
O plèbe révoltée et farouche — indomptés
Qui veillent, ayant des tanières pour alcôves,
Pour empire, la nuit, des torches pour clartés —
— Lignée antique des vieilles émeutes sauves
Qui s'apprête dans les bas-fonds de noscités. —

Elle descend parfois comme une vierge rouge
Agitant une loque à la couleur de sang
Et faisant retentir jusqu'au plus infect bouge,
Une autre carmagnole au rythme éclaboussant!
(Avant l'orage, il n'est plus de feuille qui bouge,
Tout est très calme; donc tout est très menaçant).

Elle est, du grand chemin, la fière vagabonde
Qui dispute l'espace à l'aile des oiseaux.
Dans le val assoupi, les pâtres, à la ronde,
La mêlent aux cancans familiers des ruisseaux.
Les jeunes filles la scandent dans une ronde,
L'écolier la redit par *bribes et morceaux*.

On la retrouve encor, mignarde et parfumée,
Dans les boudoirs exquis des ultimes Ninons,
Très blonde, mièvre, avec des sourires d'almée,
Egrenant tour à tour les plus glorieux noms,
Versant des voluptés à toute âme pâmée,
A toute strophe ouvrant le plein ciel des
[renoms.

Pour être une catin, on n'en est pas moins
[femme.
Combien ont des albums, qui vivent sur le dos.
O rime rédemptrice et clémente à l'infâme,
De la prostituée, allégeant les fardeaux!
Laissez-la brocanter sa chair à qui l'affame
Et penser à nos vers en s'offrant aux badauds!

Ceux qui bâillent d'effroi, la nuit, à la Roquette,
Entendent bruire aussi des rimes deux à deux
Et dès l'aube, leur main, aux murailles, mar-
[quète,
Des ïambes hagards, échevelés, hideux.
Combien ont rimaillé leur suprême requête,
Pendant qu'on élevait l'échafaud auprès d'eux!

C'est par toi que l'enfant complimente la mère,
O rime ! Et les amants n ont d'autre messager.
Tu n'es peut être rien qu'une douce chimère
Mais le poids de nos maux est par toi plus léger
Et nous te bénissons, harmonie éphémère,
O strophes de Musset, chansons de Béranger.

Mais ce que j'aime en vous, ô rimes enlacées,
Ce n'est ni le doux rythme, en nos vers, épandu,
Ni l'essor génial des plus hautes pensées,
C'est votre accouplement, votre Hymen éperdu,
Votre duo d'amour et vos lèvres pressées
Dans le baiser sans fin d'un rut à corps perdu !

JULIUS VINDEX.

22 avril 1894.

L'Aveugle

—

Sous les dehors d'une exquise politesse, et en affectant les allures de bon ton d'un gentleman accompli, mon ami Saturnin cachait un esprit que je n'hésiterai pas à qualifier de tout à fait inconvenant.

Lui demandiez-vous de vous indiquer l'heure:

— Mais, comment donc, très volontiers, cher monsieur.

Il est actuellement une heure vingt-cinq; mais je crois bien que ma montre retarde de cinq minutes... Ah! tenez, voyez-vous que j'avais raison.

Et Saturnin soulignait la demie d'une incongruité tellement sonore, que le plus expérimenté des maçons se fut immédiatement découvert avec respect.

Ce procédé était généralement peu apprécié des personnes convenables, qui, de suite lui tournaient le dos, alors que leur visage prenait un air renfrogné, absolument comme s'il se fût agi d'une plaisanterie de mauvais goût.

Quant aux personnes pas convenables, c'était différent : leur satisfaction s'exprimait par une hilarité intempestive et il advint très-souvent que plusieurs d'entre elles lui donnèrent la réplique — d'une façon moins magistrale cependant.

Inutile de vous dire que, n'ayant jamais posé pour un être convenable, j'étais un des bons camarades de Saturnin. Ce bougre-là avait su conquérir de suite toutes mes sympathies, et il ne se passait aucun jour que je n'allasse voir mon brave ami, dans le but bien louable de me gondoler au récit de ses exploits. J'estimais à juste titre que je ne pouvais que gagner à sa fréquentation quotidienne.

C'était donc uniquement dans le mal que se plaisait Saturnin : si, par hasard, vous aviez le plaisir d'être accompagné de lui dans une promenade, vous pouviez être certain de voir se développer sous les yeux des passants ahuris des faits d'une invraisemblance rare.

Or, avant-hier, bras-dessus, bras-dessous, comme cela se pratique toujours entre deux bons camarades, nous parcourions les grands boulevards. Toujours en quête d'une fumisterie nouvelle, Saturnin n'avait encore rien trouvé qui fut de son goût. A peine s'était-il informé fort poliment, tout en trempant le bout de sa canne dans leur verre, de l'appétit de quelques inconnus, soupant à la terrasse d'une taverne en vogue, que la poussière semblait affectionner d'une façon spéciale.

Je voyais à mon grand déplaisir — je dois le reconnaître — la physionomie de mon ami prendre un air de plus en plus navré. Tout à coup, son regard s'éclaira et reprit instantanément l'expression grave et réfléchie qu'il avait coutume d'adopter dans les circonstances propres à son genre de plaisanteries.

— Ne te serait-il pas agréable de voir un Mannekenpis en chair et en os? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Me doutant d'une bonne blague, je répondis par un : C'est évident! plein d'enthousiasme.

— Eh bien, regarde cet aveugle!

Et s'approchant d'un pauvre vieux que je n'avais pas remarqué, et qu'une absolue nécessité forçait à manquer de respect à un mur, cependant décoré d'une rubrique bien connue, Saturnin lui frappa doucement sur l'épaule, en insinuant d'un ton plein de sollicitude :

— Prenez garde, mon pauvre homme! si un agent vous voyait : *vous êtes tourné du côté de la rue.*

— Merci mille fois, mon bon monsieur, répondit l'aveugle, faisant spontanément demi-tour.

Et, pendant ce temps, de toute la vitesse de ses jambes, Saturnin allait trouver un sergent de ville pour lui signaler « *ce vieux saligaud* », qui était cause d'un scandale sur la voie publique.

E. HELLE.

L'œuvre de Rabelais

par JULES GARNIER

—

Dans quelques jours, s'ouvrira à Bruxelles l'exposition des œuvres de feu Jules Garnier : cent soixante toiles illustrant Rabelais.

Jules Garnier, on le sait, a vécu dans le seizième siècle qu'il s'était complètement assimilé non seulement au point de vue de la facture: extérieur, costumes, accessoires, architecture, mais encore au point de vue de l'âme du siècle et de sa philosophie particulière. C'était l'illustrateur né de Rabelais, son peintre naturel. Rabelais fut des années son compagnon de chevet: il l'aimait, le comprenait et avait fait pour cet ami, en lui donnant la main par dessus deux siècles, une œuvre émue et gigantesque à la fois, comme celle de Pantagruel et de Gargantua.

Trop Rabelais était-il devenu. Cela lui valut — on s'en souvient — la gloire posthume de se voir saisir en Angleterre vingt-et-un tableaux qui avaient offusqué la pudeur — *pall mall* — du juge du tribunal de Bow-street, particulier nommé Vaughan, mais avec lequel le sympathique administrateur de l'*Intransigeant* gémirait d'être confondu.

M. Buls en est devenu libidineux.

Fables-Courrier

—

I. — CYCLONE

Pris d'une colique orageuse
L'autre jour, j'eus l'idée heureuse
De prendre un petit lavement.

Moralité

Petite pluie abat grand vent.

II. — NUMISMATIQUE

Un noctambule, affligé d'une chique
Exhibant dans sa bourse un petit sol antique,
Disait : moi, je reste toujours trop tard;

Moralité

Mais lui reste patard.

III. — TRISTESSE

Un Monsieur désagréable
Flanqua son couteau dans la table.

Moralité

Lamentable.

chose que Mariatchou i faie ça est de tout dire à le vidame.

— Nom de nom de nom de dekke! que Spons i gueule. Ça est trop fort de cafè, mais je me vengera.

Et tu saies quoisqu'i n'a faie? I n'a criveie un chic lettre à le petite vicaire, pour l'enviteie à venir chiqueie un bon dineie. Et la petite vicaire, qu'il étiont très sur sa bouche, i n'a venu.

Le vidame i l'a faie assir dedans un fauteulle et i l'a faie mette devant lui un grande pot, oùsque lui et Mariatchou i zaviont faie quette chose, et i n'a verobligeie le cadeie à mangeie et à boire pour sa dîme quoisque le pot, avec un n'eulle au fond, gagneie à la Kermesse de Laeken, i renfermiont.

BAZOEF.

Bulletin financier

Enfin, nous avons eu de la pluie, non une pluie maigrichonne et parcimonieuse, mais de la belle pluie dispensatrice, généreuse de ses bienfaits (1) aux fabricants d'ombrelles et de chapeaux de paille.

S'il faut en croire les pronostics de nos financiers, nous devons attendre une transformation radicale du marché. Le projet de loi concernant l'exception de jeu ouvrirait des horizons nouveaux en favorisant dans la mesure la plus large l'étranglement de la spéculation basée sur des espérances par trop problématiques et dépourvues de possibilité certaine, comme cela se présente trop souvent pour laisser au contraire au travail mûri des calculateurs pondérés et pes spéculateurs à résultat positif, le mérite de leurs combinaisons en même temps que la « respectability » de leurs entreprises nullement entachées de végétations carottifères et gogotiphages et les bénéfices de leurs circumbilivaginations mathématiques pour la plus grande tranquillité des financés de nature ou d'essence, lesquels, généralement idiots, sont évidemment dignes de la haute sollicitude des éminents législateurs, chargés de dispenser cette fois la manne bienfaisante et laborieusement moralisatrice de leurs lumières.

Attendons à l'aise, les ormes sont en fleurs.

Actuellement, la bourse est aplatie, conséquence inévitable de la fin du mois dernier, qui nous a ramené la fatal *terme* et ne nous a pas rendus *comptants*.

La dèche guette.

En somme tout va mal.

ARTON.

(1) Petit Journal Belge, 1er mai.

Petites Correspondances

Farocrate. — Votre poulet est ridicule: il sentait le géranium. — Vous êtes prié de vous déclarer. Elle vous emberthe.

Fanfois (vice-président). — Vous n'êtes qu'une canule mal em...bouchée. — Il y a une *S* de trop à votre dettes. — Quelle petite esse !

Francisque Sarcey. — Bien reçu, publierons semaine prochaine.

Louise à Lyon. — Attendons nouvelles, bruits inquiétants ont couru à Liége. — Voudrions être rassurés.

Mlle Florinne B. — Fort Jako vous attend: prend des douches, pressez le retour.

Tony Rotter. — Mettez sur Calistrate. — Coût 20 francs.

Petit Bronze. — Une place de commissaire-priseur est mise au concours. — Voyez.

Communiqué. — C'est décidément à Tournai que s'élèvera le monument à la mémoire des Soldats français tués, en 1832, sous les murs d'Anvers.

Dans sa séance du 14 avril dernier, le Conseil communal de Tournai, en rendant hommage aux sentiments patriotiques qui animent le Comité central formé à Bruxelles par la *Société nationale des Combattants de 1830*, a, par un vote unanime, autorisé le Collège des Bourgmestre et Echevins à accorder un emplacement pour l'érection de ce monument.

Théâtres

GALERIES. — *Cousin-Cousine* avait fait salle comble samedi, au Théâtre des Galeries. C'est un succès Parisien qui deviendra succès Bruxellois.

Deux cousins, Pomerol et Thérèse, qui s'aiment, sont séparés par des inimitiés de famille et finissent par être réunis, après de bouffonnes et amusantes aventures. Des types très réussis que le vieux baron gaga et lovelace, Maître Tapendote, un notaire, enragé mélomane, qui met ses actes en musique, une ex-chahuteuse du Moulin-Rouge, devenue professeur de maintien pour jeunes filles.

Une scène réussie est celle de l'incendie, où le notaire, en conversation amoureuse avec la maîtresse de maintien, est forcé de s'habiller en femme, pour fuir.

La musique fourmille de motifs charmants qui ont beaucoup de chance de devenir rapidement populaires.

La mise en scène est, comme toujours, très soignée et l'interprétation parfaite.

Mlle Aciana a remporté une bonne part du succès de la soirée, succès de jolie voix et, chose qui n'est pas à dédaigner, succès de jolie femme. Mlle Bouit continue à être très goûtée par le public, qui a, en ceci, parfaitement raison. C'est une bien gentille pensionnaire, qui chante à ravir.

M. Lespinasse, le notaire, reste le désopilant comique que nous connaissons. Deux excellentes acquisitions sont MM. Leroux et Vauthier.

En résumé, un très heureux début pour la saison d'été.

AU CHAT

MAISON FONDÉE EN 1828

45, Rue des Chartreux et Rue du Boulet, 4

BRUXELLES

ÉTABLISSEMENT TENU PAR

A. NYS-BLONDEAU

AÉRONAUTE-ARTIFICIER

SALONS POUR NOCES ET BANQUETS

SALLE DE SOCIÉTÉS

Grand Jardin — Jeux divers

Consommations de 1er choix.

Quatre vingt quatorze

CHAPITRE VIII

Le Plongeur

Etait-ce bien un marsouin que l'animal bizarre qui venait de surgir dans les flots de la Meuse ?

Les marins espagnols n'eurent pas le temps de s'en assurer. Précipité sur l'obstacle avec toute la force de ses huit rames, leur bateau se brisa en plusieurs pièces dont la plus grande n'avait pas la dimension d'une *idem* de deux centimes. Ils poussèrent un cri en espagnol, dont la signification est la même dans toutes les langues, et disparurent.

Un profond silence succéda à cette catastrophe.

Immobiles, les rames en l'air, les Hollandais et les trois femmes étaient pétrifiés d'horreur.

Seul, le marsouin faisait quelques mouvements singuliers ; il s'ouvrit enfin en deux comme une poire sous le couteau d'un particulier qui va manger du fromage et un homme apparut. Il se tordait.

Le plongeur! s'écria le capitaine du flyboot. Comment va-t-il, mon brave ami?

L'homme qui venait, d'une façon si originale, de faire son apparition sur la scène humide de notre récit, mérite que nous nous y arrêtions un instant:

D'une taille au dessous de la moyenne, il n'avait pas beaucoup de cheveux, comme tous les plongeurs. Le medium de sa main droite était usé jusqu'à l'ongle comme celui de ceux qui jouent beaucoup aux dames. Les chiens bouledogues manifestaient une profonde antipathie pour lui. Avant de répondre au marin, il fit le poirier dans l'eau en poussant un petit rugissement joyeux.

— Oui. C'est moi, fit-il.

— Comme toujours, mon camarade, tu arrives à propos. Quelles nouvelles?

— La flotte espagnole bloque l'embouchure de la Meuse. Elle est bloquée elle-même par la flotte des gueux.

— Alors, pour rejoindre la seconde, nous devons passer au travers de la première.

— Fait' ment.

— Diable. Ça ne va pas être facile.

— Je vous piloterai. Je connais des passes impraticables aux gros navires du duc d'Albe, dons lesquelles nous nous glisserons comme l'anguille dans les canaux d'irrigation des wateringues.

— Mais nous n'avons pas de vent.

— Une tempête du Nord-Est vient d'être annoncée par l'observatoire de Washington. Déploie tes voiles, fier marinier et bientôt, les mâts courbés comme des roseaux, nous fuirons dans le lit du vent comme l'alcyon sur les vagues tumultueuses de l'Adriatique.

— Au bateau! mes enfants.

Il n'avait pas achevé qu'une détonation retentit et qu'un boulet vint tomber à treize toises du canon.

— Qu'est-ce que c'est que ça, hurla le plongeur!

— Ce doit être un coup de canon, répartit froidement le capitaine. C'est la galère espagnole qui se fâche.

— Diable! Tu ne m'avais pas parlé de ce voisin dangereux.

— Comme nous, elle attend le vent. Je lui ai enlevé ses moyens de propulsion habituels.

— Au bateau, alors, et vivement. Et les seize équipiers se courbèrent sur leurs rames.

Il était temps. Une ligne blanchâtre venait d'apparaître à l'horizon qui c'était subitement teinté de rouge sombre.

En un clin d'œil, la baleinière regagna le flyboot et fut rattaché aux palans. Les voiles du navire se déployèrent comme l'aile de la chauve-souris aux premiers rayons du crépuscule et bientôt il commença à fuir poussé par un vent de soixante sept kilogrammètres par seconde.

La galère espagnole suivit l'exemple du flyboot.

Les deux navires bondissaient sur les vagues courtes du fleuve, le vent par la hanche de tribord. Les immenses voiles latines de la galère lui donnaient un avantage considérable.

— Hisse le tourmentin, les bonnettes, la trinquette et les perroquets volants, hurla le plongeur d'une voix qui dominait les mugissements de la tempête.

Le navire se couvrit de toile jusqu'aux pommes de cacatois.

— Elle gagne encore, murmura le capitaine.

Sept heures cette lutte terrible dura, la galère espagnole gagnant toujours sur le flyboot. A huit heures cinquante sept du soir, elle n'était plus qu'à deux encablures et se précipitait droit sur le bateau hollandais pour le couler.

— Nous sommes foutus, hurla de Crabesac. Il n'avait pas achevé qu'il poussait un cri de surprise. Quelque chose d'énorme, d'extraordinaire, venait de passer au-dessus du flyboot.

A suivre.

POUR PARAITRE

EN MAI PROCHAIN :

LE VIEIL ANVERS

Un beau volume avec 10 planches hors texte dont 2 en couleur, reproduction d'aquarelles de M. VAN KUYK, l'artiste anversois bien connu. — Texte français et flamand illustré, historique et descriptif par M. MAX ROOSES, le savant conservateur du Musée Plantin.

Le volume broché dans une belle couverture :

PRIX : 1 FRANC

Il sera publié de cette belle édition, UN TIRAGE DE LUXE sur papier de Hollande à la forme, avec couverture riche. Tous les amateurs et bibliophiles voudront s'assurer un exemplaire de ce tirage, dont le prix est fixé à 10 FRANCS. — On souscrit dès à présent.

E. LYON-CLAESEN

Éditeur

8, RUE BERCKMANS, 8

BRUXELLES

Nº 19. — 2e ANNÉE. Dimanche 13 mai 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

CHOCHETÉ

... Non seulement, notre brave ami Toone Verkeskop est vice-président de la Fédération des ex- tambours-maîtres de la 2ème Légion, directeur des fêtes des Joyeux Enfants du Délire de Schaerbeek, membre- fondateur de la Ligue anti-vélocipédique, mais il est encore mem bre protecteur de notre belle Société. Toujours sur la brêche, ce noble cœur, etc., etc., etc., ...

Courrier de Paris

Après qu'un officier — sans doute membre de la Ligue contre le tabac — eût inventé la poudre sans fumée, un autre officier s'empressa d'inventer des engins destinés à produire de la fumée artificielle. Pour parler le langage des feuilles cyclistes, le « record » de ces fumées artificielles semble « détenu » par un certain Rheim, allemand, comme l'indique un vers bien connu de Musset :

Nous l'avons vu, votre Rheim allemand !

Ce monsieur a réussi à fabriquer un obus facétieux qui, éclatant au milieu des rangs ennemis, dégage un nuage de fumée si dense, si dense, que l'obscurité devient tout à coup aussi complète qu'en un drame néo-ibsénien. On juge du désarroi de l'adversaire qui, dans ces ténèbres, voit tout en noir. Mais ce n'est pas tout ! Non seulement ce projectile est assombrissant, mais il est encore sternutatoire. Les infortunés soldats, forcés de respirer la fumée qu'il répand, sont pris sans délai d'un incoërcible besoin d'éternuer et de se moucher, qui leur rend très difficile la manœuvre du fusil.

Etrange spectacle, celui que nous présente la prochaine guerre : dix mille hommes en proie à une quinte de toux. Quelle aubaine pour l'adversaire qui aura su mettre la toux dans son jeu !....

*
* *

Petite statistique de l'alcool.

D'après des calculs que je n'aurai certes pas la folle pensée de reviser jamais, chaque Français absorbe quatre litres d'alcool par an. Chiffre assez coquet ! Et comme je ne bois jamais aucun spiritueux, c'est à tort que ces quatre litres me sont attribués, et il y a dans quelque coin de la France un abominable ivrogne qui consomme ma part, et chaque année se permet huit litres d'eau-de-vie. C'est indigne !

Quant à vous, mes chers amis Belges, plus altérés que la vérité dans les articles de journaux, vous entonnez, paraît-il, douze litres par tête, douze, pas un de moins ! La ville de Mons compte plus de cabarets à elle seule que toute la Norwège, et le nombre de ces débits augmente chaque jour, car les marchands de liqueurs frelatées arrivent de tous les pays dans cette ville assoiffée, dont ils se promettent Mons et merveilles ! !

*
* *

Réjouissons-nous ! dans peu de temps, nous pourrons manger du sucre de pierre ponce. Je laisse la parole au docteur Giron, qui célèbre cette prodigieuse découverte alimentaire : « Le chimiste emploie la pierre ponce comme la nature emploie la betterave qui n'est que le réceptacle poreux destiné à faciliter la jonction de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique et de l'éther. » Oui. Alors, l'assimilation est parfaite ? Je veux bien, moi, et je m'attends à manger quelque jour, dans ma salade, (de raie-ponce) des pierres ponce — betteraves découpées en tranches ? Quant à la question de savoir comment mon estomac s'accommoderait de ces terrifiants comestibles, les inventeurs n'en savent rien, n'en veulent rien savoir, se déclarent innocents des dyspepsies de ce juste (c'est moi que je veux dire) et s'en lavent les mains avec leur pierre ponce..... Pilate !

*
* *

Les journaux des Etats-Unis nous informent, avec un légitime orgueil, que l'impression de leur *Histoire de la guerre de sécession* vient d'être terminée; ils déclarent que cette petite relation comprend cent vingt volumes in-8° de mille pages chacun; ils ajoutent que le prix de revient de l'édition s'élève à douze millions et que l'exemplaire coûte six mille francs. Sur la division des chapitres, la reliure, les caractères employés, l'intérêt du récit, ils ne tarissent pas. Mais j'attends qu'ils nous révèlent le nom d'un mortel, d'un seul, assez estropié du cerveau pour avoir lu tout ce fatras livresque, selon la forte expression du poète..... *Habent sua fatas libelli.*

*
* *

Pensée d'un réfugié polonais. Il y a plusieurs ordres en Russie, la noblesse, le clergé, les moujiks, et l'ordre qui règne à Varsovie.

*
* *

Mme..... voyons, appelons-la Mme Jobardeau, rentière en province, constatait le mois dernier avec une douloureuse surprise qu'un billet de mille francs avait disparu de chez elle sans laisser son adresse. Sans songer une minute à s'adresser aux autorités compétentes, elle alla consulter une sorcière, la femme Postowa, originaire de Hongrie, qui couchait dans une roulotte foraine remisée au bout de quelque terrain vague; la Hongroise n'eut pas besoin d'une longue conversation pour apprécier la vigueur intellectuelle de la consultante, et après un certain nombre de grimaces cabalistiques, elle lui déclara.

« Vous destiniez probablement cette somme à la célébration des messes, car je puis vous affirmer que, pour mettre obstacle à ce pieux projet, le diable vous a soustrait les mille francs.

— Pensez-vous qu'il me les rende ?

— Oui, oui, je saurai l'y forcer, au moyen d'un procédé bien simple.

— Lequel ? dites vite !

— Rien de plus simple. Vous déposerez une somme égale à celle qui vous a été volée ce soir, vers minuit, à la porte du cimetière, et vous ferez trois fois le tour de ce terrain en récitant une formule de conjuration que je vais vous donner; la cérémonie terminée, Lucifer vous restituera le tout, soit deux mille francs. »

L'excellente Mme Jobardeau remit vingt francs en échange de la formule magique, déposa la somme à la porte du cimetière, opéra les giratations convenues, et constata avec stupeur que le second billet de mille francs était allé rejoindre le premier.

Très troublée, elle conta sa déception à une voisine qui, plus sceptique, alla conter l'histoire à la police. Immédiatement, la Hongroise fut incarcérée, et le billet revint au bercail. Mme Jobardeau, elle, n'en revenait pas !

Nota. Cela se passait en 1894.

*
* *

Vieille annonce, publiée il y a trois cents ans, par la *Gazette de Francfort.*

« Isaak Moos, barbier, perruquier, maître » d'école, forgeron, etc., etc., rase et coupe les » cheveux pour deux kreutzer, et met de la » pommade ou du beurre (*sic*) dessus; fait et » raccommode bottes et souliers, opère la » saignée, arrache les dents, et pose des sang- » sues bien volontiers; se rend à domicile pour » enseigner le maintien et autres danses (*re-sic*); » vend de la parfumerie de toute sorte, du » papier, du cirage, des harengs salés, du miel, » des brosses, des trappes à souris et d'autres » ustensiles, des paniers de terre, des saucisses » et d'autres légumes (plus *sic* que jamais), des » racines pour fortifier le cœur, etc., etc. »

Quel cumulard que cet Isaak !

*
* *

Revenant du congrès médical qui se tint à Rome le mois dernier, MM. Bernard et Veber (vous m'en direz tant) ! ont rapporté de leur voyage quelques « conseils hygiéniques » empreints du bon sens le plus italien. De leur utile brochure, nous détachons le chapitre concernant les *secours à donner aux noyés.* Lorsqu'un individu est tombé à l'eau, la première précaution est de s'assurer s'il est tombé volontairement ou non. S'il s'est jeté de lui-même, ne lui portez pas secours : 1° parce que celui qui attente à sa vie est indigne de toute pitié ; 2° parce que si c'est son idée, mieux vaut ne pas le contrarier.

Au cas que cette chute soit due à un accident de canotage, s'abstenir de porter secours : car le sinistré n'avait qu'à ne pas faire d'imprudence et se risquer sur l'eau sans savoir nager. Ainsi s'acquiert l'expérience.

S'abstenir encore si la chute est le résultat d'une lutte au bord de la rivière ; s'abstenir, à plus forte raison, s'il y a manifestement crime. Dans les deux cas, il pourrait arriver malheur à quiconque interviendrait.

Car il est toujours mauvais de porter secours aux gens qui se noient; dans leur angoisse, ils s'attachent à vous, paralysent vos mouvements, et vous entraînent avec eux. Mieux vaut attendre qu'ils soient noyés à point, alors détacher un bateau et repêcher le corps, car il est alloué 25 francs par corps repêché.

Enfin il ne faut jamais donner à boire à un noyé.

WILLY.

Oh ! ça va mieux !

Malgré l'ennui qu'elle avait de le sentir souffrant, quelle joie de l'avoir tout à elle du matin au soir, depuis le jour où il s'était foulé le pied — en descendant de tramway, disait-il, — mais en réalité au sortir d'un mauvais lieu. (Le bon Dieu qui l'avait puni sans doute !)

Maintenant plus de café, plus de théâtre ni de rendez-vous urgents, plus de prétextes pour être toujours absent et rentrer à des heures impossibles...

Il était devenu tout à fait aimable, lui si froid d'habitude. Il ne faisait plus ses « mauvais yeux », ne boudait plus, ne grognait plus. Il causait de choses et d'autres, des cambrioleurs, des grandes marées d'équinoxe et du choléra. Il trouvait même d'assez gentilles choses à lui dire, l'appelait sa petite *Poire-Cuite*, son petit *Pet-de-Nonne*, — noms qu'elle trouvait délicieux malgré leur trivialité, tant elle était peu accoutumée à ces choses.

Le soir, enfoncé dans ses oreillers, il l'écoutait lire le journal avec des airs sages de petit chien trouvé qui sèche. Et quand elle lui apportait son grog : « Embrasse-moi, trognon, disait-il, tu es une bonne petite fafame. »

... Un matin, elle furetait par la chambre, trottant à petits pas de souris de peur de l'éveiller, lorsqu'en se retournant elle vit qu'il avait les yeux grands ouverts.

Elle se précipita sur lui, le couvrant de caresses, — mais il la repoussa durement :

— Oh ! fiche-moi la paix, fit-il, c'est assommant, tu me tires la barbe !

Puis, se reculant, il ajouta :

— En voilà une manie, d'être toujours à vous embrasser !

Elle resta tout interdite, le cœur gros, les bras ballants, — et comprit que c'était fini de rire.

Il était guéri.

GEORGE AURIOL.

MARIAGE MANQUÉ

J'en étais arrivé au café, quand mon excellent confrère, le docteur Shippart, d'ordinaire si réservé dans toutes les actions de sa vie, fit irruption dans une salle à manger en exécutant une chorégraphie désordonnée. Tel M. Vitreo sur du verre pilé : ailes de pigeon, pied lancé à hauteur de l'œil, grand écart, rien n'y manquait. Pour être sincère, cela ne me surprit pas outre mesure, étant habitué, en ma qualité de médecin, à juger d'une façon toute naturelle les choses les plus extraordinaires. Ma première réfexion fut même celle-ci :

— Très probablement, mon illustre confrère, vient de priver un de ses contemporains d'un bras ou d'une jambe, si toutefois ce n'est plus; laissons-le donc continuer cette petite danse, j'en aurai toujours le fin mot quand il aura terminé.

Cela ne tarda pas: une glissade sur le parquet, suivie d'une chute à laquelle mon service à café fut loin d'être étranger, mit fin à cette désarticulation, et se relevant avec une agilité digne d'un quadrumane, Shippart s'écria tout joyeux, en dépit de la magnifique bosse qui ornait son front:

— Une bonne nouvelle à t'annoncer ma vieille branche! Devine un peu!

— Tu viens de trouver un client.....

— Il n'en est nullement question!

— Alors ton oncle vient de mourir....

— Mais non... je t'aurais invité... je me marie, entends-tu, et je viens te proposer d'être mon garçon d'honneur. Cela te va-t-il?

— A merveille. Mais d'abord, avec qui te maries-tu?

— Avec la jolie mademoiselle Lefenestre, la fille du juge de paix que tu connais bien.

— Bigre! permets-moi de te féliciter, mon cher ami; j'en connais des tas qui voudraient être à ta place.

— Je te crois!

Là-dessus avec une volubilité sans pareille, mon excellent camarade me fit part de ses projets d'avenir. Il allait habiter une petite ville de province. Là, les gens malades et les gens bien portants ne verraient aucun inconvénient à se faire charcuter par lui. Ils en seraient même tellement enchantés, qu'ils lui donneraient des sommes colossales pour le plaisir qu'ils en auraient éprouvé. Il était en outre proposé pour les palmes académiques à la suite d'une opération merveilleuse ayant eu pour résultat de sauver d'une attaque d'apoplexie, une des otaries du jardin zoologique.

Shippart plongeait dans la joie, il y nageait, il y barbottait comme le premier venu de ces canards nauséabonds qui glissent bêtement sur des eaux marécageuses.

Mais, remarquez un peu, comme le pur bonheur est toujours de courte durée : le malheur voulut qu'un tiers personnage, représenté par mon domestique en train de desservir la table, s'immiscât dans la conversation, sans qu'on l'en eût le moins du monde prié :

— Alors, monsieur le Docteur, c'est bien décidé, vous vous mariez avec mademoiselle Lefenestre?

— Oui mon garçon, c'est bien décidé.

— Eh bien, vous aurez certainement de drôles de cartes de visite!

Le docteur Shippart réfléchit un moment; son front se rembrunit, et lentement il laissa tomber ces quelques mots d'une voix navrée: non décidément, je ne me marie pas.

Quant à moi, je partis d'un formidable éclat de rire; ah oui! quelles drôles de cartes de visite.

E. Helle.

AVIS A M. FLON

Ne plus employer la formule : « L'OPINION PUBLIQUE, JE M'EN FOUS », qui est ma propriété exclusive depuis dix ans. En cas de récidive, je me verrais forcé de vous poursuivre en contrefaçon.

Léon DARDENNE.

Original Stevenson

Quelque gaspillé qu'il ait été par les braves gens de province, le mot « original » seul peut convenir à l'homme dont je veux parler.

Les personnes qui ont conscience de la saveur toute particulière de ce vocable, comprendront que je n'en aie pas choisi d'autre pour mon client :

Billy Stevenson.

Et maintenant, permettez-moi de pousser trois jolis petits hurrahs en l'honneur de ce *queer fellow* et de boire un bon verre de whiskey à sa santé !

Bon! ça va mieux ; je commence.

C'était à Paimpol. Nous achevions de dîner chez ce damné bougre de Gicquel, lorsque nous vîmes pour la première fois Stevenson.

Il arrivait d'Islande, gréé en vrai morutier, une petite noire aux dents. Il était allé faire la campagne avec un bateau du pays, et sa barbe blonde paraissait presque blanche, tant il avait eu la peau tannée par le vent du large.

Gicquel nous le présenta :

— Messieurs, je vous amène un collègue, un artiste comme vous, M. Stevenson, sculpteur écossais...

— Billy Stevenson, corrigea le nouveau venu.

— Nous lui serrâmes la main, et nous allions l'interroger sur son voyage, lorsqu'une bonne apporta un énorme plateau chargé de coupes et de bouteilles de champagne.

All right ! fit Stevenson avec un léger sourire, et, tout en débouchant une bouteille, il répéta doucement : *All right !*

Lorsque toutes les coupes furent pleines, il en prit une, monta sur une chaise, et, mettant un pied sur la table :

— Excusez-moi, fit-il, je ne sais pas parfaitement parler français, mais je sais boire!

Nous étions neuf, et aussi vrai que voici cette feuille de papier, en moins de deux heures il y eut vingt-cinq bouteilles de Rœderer sec sur le flanc.

Lorsque les vingt-cinq bouteilles furent nettoyées. Stevenson en voulut d'autres, et comme Gicquel n'en avait plus, l'Ecossais nous proposa de prendre la diligence et d'aller continuer la fête à Saint-Brieuc.

Eh bien ! vous direz ce que vous voudrez, mais si l'homme qui, après vingt-cinq bouteilles de Rœderer sec, propose six heures de diligence à ses amis pour aller boire vingt-cinq autres bouteilles de Rœderer non moins sec — si cet homme-là ne mérite pas le titre d'original, je veux perdre mon nom de Français et être rayé sur-le-champ des cadres de l'armée active.

* * *

Lorsque je revis Stevenson à Nice, quel air sauvage et mystérieux il avait !

Il ne m'invita pas à l'aller voir ; il paraissait avoir totalement oublié l'existence du whiskey, du gin et du champagne.

Il était vêtu comme un véritable gentleman. Un monocle décorait son œil, et il ne fumait plus la pipe.

Il était accompagné d'une étrange petite fille blonde qu'il appelait Kate.

Etrange petite fille blonde! Elle avait la figure fine, des yeux intelligents, et d'une mobilité surprenante.

Elle paraissait avoir six ans environ, mais lorsqu'elle parlait, elle disait des choses extraordinaires — des choses comme n'en disent pas les petites filles de six ans.

Elle était vêtue d'une longue robe empire, comme en ont les babies de Greenaway, et coiffée d'une énorme capote bleue.

Parfois il la promenait par la main, parfois il la portait dans ses bras.

Sans cesse il l'embrassait.

Etait-ce sa fille ?

Sans doute...

Lorsqu'on le rencontrait avec elle, il semblait horriblement gêné.

Il la gardait jalousement avec lui, ne la confiant à aucune bonne, ne la laissant jouer avec aucune autre enfant de son âge.

Il restait parfois des heures au bord de la mer avec elle, et lorsqu'il voyait venir quelqu'un, il l'emportait dans ses bras et s'en allait.

Etrange petite fille blonde, qui ne pleurait jamais, jamais ne courait, et parlait d'une façon si raisonnable...

Un jour on ne les vit plus. Ils étaient partis en Algérie.

* * *

... Des mois et des mois passèrent. J'étais revenu à Paris, et j'avais presque oublié Stevenson, que je croyais reparti pour l'Australie, où déjà il était allé deux fois, lorsqu'un matin je reçus une lettre de lui.

« Cher ami, me disait-il, il faut que tu viennes me voir de suite, je suis maintenant à Richmond *avec Kate*, viens vite, j'ai de très graves choses à te dire.

» Ton Billy. »

Le souvenir de l'étrange petite fille blonde me décida tout de suite. Je pris un billet pour Dieppe et deux jours après j'étais à Richmond.

Stevenson m'attendait à la gare, une jolie petite pipe de bruyère à la bouche. Il était redevenu gai comme autrefois; dès qu'il m'eut serré la main, il m'emmena boire un cock-tail au bar le plus proche.

Puis nous nous rendîmes chez lui. Il habitait un délicieux cottage en briques rouges entouré de grands arbres séculaires.

Sur la pelouse, assise dans un petit rocking-chair, l'étrange petite fille blonde jouait à la poupée.

Elle n'avait pas grandi d'une ligne.

— Allons, viens, fit Stevenson, viens, je vais te présenter à Kate.

Nous nous approchâmes.

Alors je vis une chose ex-tra-or-di-naire.

Ce que j'avais pris de loin pour une poupée, était un petit être vivant, à qui l'étrange petite fille blonde donnait le sein.

— Hé! hé! tu vois qu'il y a du nouveau! fit Stevenson en me donnant un terrible coup de poing sur l'épaule, du nouveau et du joli, hein? A Nice, nous n'étions que fiancés, maintenant Kate est ma femme, et voilà Master Bob, notre premier-né.

L'animal avait épousé une naine.

George Auriol.

INCONSTANCE

J'avais, depuis quelque temps, remarqué, à la terrasse de.... (*) un jeune homme pâle qui

(*) Cette nouvelle étant destinée à paraître plus tard en volume, ces quelques points sont réservés au négociant qui donnera vingt cinq mille francs pour avoir l'honneur d'y voir figurer son nom.

EXPOSITION UNIVERSELLE DU DIABLE-AU-CORPS

Panneau décoratif pour la section allemande.

paraissait plongé dans un profond abattement. Il flottait réellement dans des vêtements, d'un noisette effacé, qu'il semblait jadis avoir remplis, à en juger par leur longueur, mais dont la largeur, faite pour contenir un embonpoint disparu, jurait avec la maigreur actuelle de leur propriétaire.

Ce jeune homme, je ne sais pourquoi, m'intéressait singulièrement; sous les plis trop nombreux de son vêtement noisette, il ressemblait à une pomme de terre cuite, sur le couvercle du poêle, dans sa pelure. Ce légume, étant estimable dans cette forme, j'éprouvais, par analogie, une certaine estime envers son vivant portrait.

Le jeune homme pâle ne paraissait guère liant. Un œil toujours fixé sur l'hôtel Continental et l'autre sur la gare du Midi, conséquence d'un léger strabisme, il prenait successivement de nombreux bitters-curaçaos en grillant successivement aussi de multiples cigarettes. Je dis successivement parce que c'était ainsi qu'il procédait d'ordinaire. Je l'ai vu — probablement en des moments de distraction — prendre à la fois plusieurs bitters-curaçaos et fumer en même temps jusqu'à trois cigarettes, dont deux par les narines, tour de force que j'ai vainement essayé de répéter, quant aux cigarettes, du moins, car, pour ce qui est du bitter-curaçao, je ne crains aucune concurrence.

Il ne s'en allait que quand il était saoul. Ça pouvait varier entre le quinzième et le vingt-deuxième bitter. Jamais je ne le vis dépasser ce dernier chiffre, suffisant d'ailleurs pour quiconque n'a pas fait — comme moi — du bitter — curaçao, son sport favori.

Je cherchai longtemps un moyen d'entrer en conversation avec lui. Je m'arrêtai enfin à un subterfuge bien simple; je lui volai tout simplement son papier à cigarettes dans la poche de son veston.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que je le voyais fouiller, nerveusement, les nombreuses poches et les mille plis de son vêtement noisette.

— Permettez-moi de vous offrir ? dis-je en lui tendant gracieusement son papier à cigarettes.

— Merci répondit-il sèchement, je ne fume que du Job, et vous m'offrez du goudron... (*)

C'était un mensonge évident, puisque je venais de lui chipper le papier qu'il refusait. Néanmoins, je m'abstins de le lui faire remarquer. Je suis trop délicat pour donner un démenti à quelqu'un, surtout aux gens que je ne connais pas.

Je me contentai donc de lui répondre :

— Vous êtes un fameux blagueur. Et je déposai devant lui un cahier de papier Job

Il tourna vers moi l'un de ses yeux, tandis que l'autre, pour obéir à l'ordinaire divergence de son rayon visuel, allait se fixer sur le magasin de.... (*) Cet œil exprimait une certaine surprise.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que vous ne fumez jamais de Job. C'est moi qui fume du Job.

— C'est possible. Je vous aurai pris pour moi. Je suis si distrait.

— Distraction causée sans doute par de tristes souvenirs.

— A qui le dites-vous ? Et une grosse larme tomba de l'œil qui me regardait dans mon gilet tandis que l'autre giclait sur le boulevard. Un Monsieur qui passait ouvrit son parapluie.

(*) Cette nouvelle étant destinée à paraître plus tard en volume, ces quelques points sont réservés au négociant qui donnera vingt-cinq mille francs pour avoir l'honneur d'y voir figurer son nom.

Je profitai de cet accès de sensibilité pour vider le bitter-curaçao de mon interlocuteur.

— Prenez un bitter-curaçao lui dis-je avec sollicitude. Cela vous remettra.

Il but mon bitter-curaçao et, après avoir replacé le verre vide sur la table, il secoua avec solennité la tête à diverses reprises.

— Vos allures, repris-je, semblent dénoter une profonde douleur et des malheurs supportés avec résignation. Contez-moi ça, je me sens une vraie sympathie pour vous. Mais, auparavant, permettez-moi de vous suggérer l'idée de commander deux bitters-curaçaos.

Il commanda deux bitters-curaçaos et j'en commandai un troisième.

— Tiens ! observa-t-il, pourquoi ce bitter supplémentaire.

— Pour moi. Vous avez vidé le mien. Votre distraction habituelle.

— C'est juste. Alors permettez-moi de vous l'offrir.

— Cela va sans dire. Allez; je vous écoute.

— Il faut vous dire, commença-t-il en me prenant convulsivement la main, que j'ai perdu ma mie.

— Votre ?

— Mie.

— Mie ? Allez bon jeune homme. Vous m'intéressez prodigieusement.

— C'était une espagnole au sang ardent et au regard sauvage. Jamais je n'ai réussi un instant à fixer mon regard dans le sien.

— Ç'aurait été une autre que ç'eût été absolument la même chose.

— J'avais dépensé avec elle une somme considérable : une année de mon revenu.

— Combien ?

— Septante millions.

— Fichtre ! Et puis ?

— Et puis elle m'a quitté. Un rien, une brette, une castille.

— Avec une espagnole, ça me paraît indiqué. Mais diable ! avec septante millions, il me paraît aisé de la remplacer.

— Hélas non, Monsieur. J'y ai pensé comme vous; j'ai parcouru le monde, depuis les chutes du Niagara jusqu'à la rue d'Une Personne, depuis Boendael jusqu'aux Stanley-Falls. J'ai rencontré vingt, mille, cent mille femmes qui en étaient le vivant Sosie, mais il leur manquait certaine particularité... enfin, ce n'était pas elle.

— Hein ! elle était donc si... étonnante.

— Elle jouait tout bonnement de la clarinette d'une façon extraordinaire.

— Bah ! avec septante millions de revenu on peut faire donner des leçons de clarinette à bien des femmes.

— Personne ne pouvait en jouer comme elle.

— Bah ! Pourquoi ?

— Elle n'avait que quatre doigts à la main droite.

— Pour quelques millions une femme consentirait peut-être à se priver d'un doigt; mais commandez donc trois bitters-curaçaos.

— Trois ?

— Evidemment. Un pour vous et deux pour moi. Vous ne voyez sans doute aucun inconvénient à remplacer celui que vous m'avez bu tout à l'heure.

— Vous avez raison. Et il commanda les trois bitters.

— Continuez dis-je, après m'être humecté de l'un de ces apéritifs que je posai ensuite devant lui après m'être adjugé les deux autres.

— Sans doute, dit-il, mais elle avait six doigts à la main droite.

— Ça par exemple, ça me paraît plus difficile à réaliser. Mais la chirurgie a fait tant de progrès que, pour quelques millions, une femme se laisserait peut-être greffer un doigt supplémentaire.

— Vous m'ouvrez des horizons. Elle présentait encore d'autres particularités. Elle était excessivement — comment vous dire ? — flatueuse.

— Ça, avec des haricots, ou des petits choux, ça se trouve facilement.

— Vous êtes décidément plein de ressources. Mais sa chevelure, Monsieur, sa chevelure. Deux mètres quarante !

— Un mètre vingt. Ça se trouve.

— Je vous dis : deux mètres quarante.

— Et moi je vous dis : un mètre vingt.

— Parfaitement. Je vous comprends. Mais je louche en large, et pas en long.

— Vous n'allez pas me faire croire qu'elle vous a fait admirer sa chevelure, debout. Elle devait être couchée. Je connais les espagnoles, elles se couchent toujours. C'est donc bien en large que vous avez mesuré sa chevelure.

— Ah ! Monsieur, quelle sublime découverte. Permettez que je me jette dans vos bras.

— Je permets. Mais auparavant, si vous commandiez trois bitters-curaçaos.

— Trois, six, neuf bitters-curaçaos, mon cher ami. Vous m'avez donné un espoir nouveau. Avec septante millions de rente et de haricots, je parviendrai peut-être à reconstituer mon espagnole. Et, après tout, je ne tiens même pas essentiellement à ce qu'elle soit espagnole. Croiriez-vous, mon cher Monsieur, qu'elle ne savait pas un mot de français ?

Deux heures après nous étions correctement pleins, comme dit un arlonais de mes amis. Mais le diable m'emporte si je sais comment mon particulier s'y était pris. Je crois qu'il commandait à la fois quatre bitters-curaçaos. Un pour lui et trois pour moi.

. . . . . .

Un mois après, je le rencontrai, à la même terrasse, mais j'avoue que j'eus grand peine à le reconnaître. Il ne louchait plus, remplissait des vêtements qui n'étaient plus noisettte et devisait, sur un ton qui me parut fort galant, avec une petite blonde à l'air farceur, dont les quenottes menues étaient normalement terminées par leurs cinq doigts.

Les bras croisés, je l'apostrophai sévèrement :

— Je vous pardonne, lui dis-je, de vous être fait faire l'opération du strabisme, quoique cela vous ôte toute votre originalité. Je vous pardonne vos nouveaux vêtements à la dernière mode, quoique vous me fussiez cent fois plus sympathique en pomme de terre en robe de chambre. Je vous pardonne Madame, qui n'est pas espagnole, qui ne ne joue pas de la clarinette, qui a des mains comme tout le monde et qui n'est probablement pas flatueuse. Je vous pardonne tout cela, Monsieur, mais, ce que je ne puis vous pardonner, c'est ça.

Et d'un doigt vengeur je lui désignais deux bocks, deux ignobles bocks qui paradaient devant sa compagne et lui.

RHAMSÈS II.

VADROUILLANA

Fort remarqué, pendant les entr'actes de la dernière représentation du théâtre de la Monnaie, le fume-cigarette de « Fauteuil 14 ». Il est en ambre noir, cerclé d'or, et serpenté d'un rasoir.

*
* *

Pensée d'un sec-type de Cul-des-Sarts :

Avant d'aller en voyage, il faut savoir où l'on va.

*
* *

« Poöl » vient de faire l'acquisition d'un splendide tandem : le médecin a ordonné l'exercice et le grand air à « Lina ».

Au lieu de lui jouer le grand air de la Juive et de lui faire faire l'exercice à la 4e batterie!

*
* *

« Lucy de Lammermoor » est navrée. Depuis que son cher époux fait partie du bataillon des chasseurs belges (Tiens, tiens, tiens, il a des bottes.....) elle ne le voit plus qu'en rêve.... et encore.

*
* *

Un accident bien désagréable vient d'arriver à un de nos sympathiques *horseman*, surnommé « Jockey compotier » par ses amis : il a fait panache en sautant une rivière et ses cheveux se sont décollés dans le traître liquide.

*
* *

Lors de l'explosion d'une machine à pression, au restaurant « Aux Augustins », tout le monde a admiré l'élan de courage avec lequel un officier des bleus s'est précipité. . . . sous la table. C'est même lui qui s'est relevé le dernier.

*
* *

On sait que le baron Fritz est un on ne peut plus charmant garçon, de même que « Pale-ale ». Aussi leurs camarades furent-ils fort étonnés en les voyant, un beau soir, sur le point de se manger le nez. Pardon, le baron voulait faire manger le nez de « Pale-ale » par son molosse. Dans sa colère il voulait même le lancer sur le « Delin-Delin ». Heureusement que, en réfléchissant, ils ont tous deux reconnus leurs torts et, pour se réconcilier, se sont donné l'accolade fraternelle.

Tout est bien qui finit bien.

*
* *

Se fiant à la Sagesse des Nations qui dit : Tel maître, tel valet, « Rotterdam » pensa qu'il ferait plaisir à « Sarawak » en le menant entendre Tristan et Yseult. Comme, pour lui, il n'y a pas de difficultés, il résolut de mener son célèbre fox-terrier au théâtre. Ce qu'il réussit à faire en le dissimulant sous une ample pèlerine lorraine (Vierge-Noire). Il avait pris une place en haut, tout en haut, et déposant le chien sur la banquette, à côté de lui, il le recouvrit du vêtement céleur, puis se mit à écouter en recommandant à son terrible tueur de chats d'en faire autant. Quand, après le premier acte, il voulut lui demander son avis (ils se comprennent parfaitement par le langage des yeux), horreur! sacrilège! « Rotterdam » s'aperçut que son alter ego dormait de toutes ses forces.

Cela l'a dégoûté de « Sarawak ».

Beau fox-terrier à vendre.

MÉPHISTO.

Théatres

—

Le cercle choral l'Echo du Peuple (123 exécutants), sous la direction de Monsieur H. Weyts, donnera demain, samedi, 12 mai, à 9 heures, dans la salle de la Brasserie flamande (salons modernes) la répétition générale des chœurs qui seront exécutés au concours international de Charleroi.

Une partie de concert précédera cette répétition.

—

Le Pôle Nord, en attendant sa transformation en Palais d'Eté, rouvrira momentanément ses portes Dimanche, Lundi et Mardi pour un spectacle offert à tous les publics et particulièrement aux familles. Il s'agit d'un ensemble des vues panoramiques prises aux quatre coins du globle et notamment à l'Exposition de de Chicago. Au moment où vient de s'ouvrir la *World's fair* d'Anvers, ce tour du monde en 80 secondes ne peut manquer d'attirer le public dans le vaste et luxueux établissement de la rue de l'Evêque.

—

Le Rabelais de Jules Garnier. — Nous avons parlé dernièrement de la prochaine Exposition des œuvres de Jules Garnier. Cette Exposition aura lieu le Samedi 12 Mai, à 2 heures de relevée, dans la Grande Salle du Musée Castan, au premier étage. Le prix d'entrée pour cette inauguration est fixé à 3 fr. L'œuvre de J. Garnier comprend 160 tableaux reproduisant en peinture l'œuvre de Rabelais. Cette Exposition a eu dans les grandes capitales un succès énorme qu'elle retrouvera sans aucun doute à Bruxelles.

—

Rabelais en Peinture. — Grande Salle du Musée Castan. ouverte de 9 heures du matin à 10 heures du soir. Entrée 1 Fr.

—

Galeries. — Les représentations de *Madame Sans-Gêne* données par la troupe complète du Théâtre du Vaudeville de Paris, Mlle Réjane en tête, commenceront aux Galeries le 9 juin et seront continuées jusqu'au 19 juin inclus.

M. Porel, directeur du Vaudeville, viendra à Bruxelles non seulement avec tout son personnel, mais aussi avec le matériel de décors, meubles, costumes, accessoires, qui font de *Madame Sans-Gêne* un spectacle admirable.

La direction des Galeries nous prie d'annoncer qu'en raison du grand nombre de demandes de places qui lui sont arrivées, les coupons retenus, et qui ne seront pas retirés le 15 mai, seront dès ce jour mis à la disposition du public.

La location est ouverte pour ces dix représentations de grande attraction.

—

En attendant, toujours foule à *Cousin-Cousine*. Les Galeries obtiennent avec cette pièce follement amusante le plus grand et le plus fructueux succès de la saison.

Tout concourt d'ailleurs à assurer la vogue de cet ouvrage : l'excellence de l'interprétation, la verve de la partition et la réduction considérable du prix des places, que l'on peut retenir d'avance sans augmentation de prix.

Alcazar. — " *Le Mort* " fait tous les soirs salle comble.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS (*)

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

CHAPITRE VIII

—

Le plongeur (suite)

C'était la galère espagnole qu'un coup de vent venait d'enlever comme un hanneton.

Un craquement retentit et le mât d'artimon du flyboot, brisé à ras du pont, disparut par dessus les bastingages.

Retombée, par un hasard miraculeux, normalement sur l'eau, la galère espagnole, emportée par la tourmente, fila comme un éclair jusqu'à l'horizon, dans lequel elle sembla sombrer.

— Godferdom! hurla le capitaine du flyboot, nous voilà désemparés.

Pesant sur la barre, le plongeur-pilote ne disait rien. Il réfléchissait profondément. Enfin, il rompit le silence solennel qui régnait sur cette scène grandiose.

— Ma foi, dit-il, c'était ce qui pouvait nous arriver de mieux. Nous voilà débarrassés de cette maudite galère qui a failli nous couler, après avoir failli nous canonner. L'important serait de savoir où nous sommes.

Et ses yeux perçants tâchaient de sonder le rideau de brume, qui remplissait le paysage d'une poussière d'eau, comme un roman de Pierre Loti.

— Il me semble, dit-il, voir des petites boules sur une masse carrée.

— Et moi, dit de Crabesac, j'aperçois certainement, en l'air, des barres de fer.

— Bizarre, fit le capitaine. Je ne vois rien. Pourriez-vous me dire, chevalier, puisque vous avez la vue si étendue, ce qu'il y a au bout de ces barres de fer.

— Je crois m'apercevoir qu'elles sont scellées dans des toits.

— Bien. Et l'autre bout.

— Les autres bouts paraissent scellées dans des façades qui manifestent de dangereuses dispositions à se pencher en avant dans les rues.

— Des boules sur une tour. Des façades qui semblent vouloir dégringoler. J'y suis, c'est Dordrecht. Nous sommes sur le Moerdyk. Il serait prudent, avant de nous aventurer plus loin, de jeter l'ancre. Holà, maître d'équipage, mouillez.

Le maître d'équipage lui flanqua un seau d'eau dans les jambes.

— Bougre d'imbécile! Je vous dis de mouiller l'ancre.

— Pardon, fit le chevalier, mais l'encre est déjà fort mauvaise. Si vous la mouillez, nous ne pourrons plus écrire.

— Cet autre maintenant. Allons, dégagez l'ancre de poste, la maîtresse ancre, et vivement.

Le maître d'équipage ayant enfin compris, les deux ancres furent dégagées, les câbles filèrent au travers des écubiers et, subitement arrêté, le navire trembla depuis le fond de la cale jusqu'à la girouette des deux mâts qui lui restaient.

— Maintenant, dit le capitaine, il s'agit de savoir si la ville est occupée par les gueux ou par les espagnols. Il est difficile de s'en assurer avec ce sacré brouillard.

— Si vous le désirez, fit généreusement le chevalier, je prendrai un canot...

— Inutile. C'est l'affaire du plongeur.

— Je suis prêt, répondit simplement le plongeur.

— Bon. Mon brave camarade, vous allez donc vous mettre à l'eau.

— Bien.

— Arrivé à environ une toise du quai, vous gueulerez.

— Quoi ?

Pax civium et concordia tutissime urbem muniunt.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

-- Ça, c'est ce que les gens de Dordrecht ont mis sur leur porte.

— Ah ! Et après.

— Après, il est probable que l'on ne vous comprendra pas. Si la ville est occupée par les espagnols ils feront feu sur vous.

— Ah !

— Si elle est occupée par les gueux, ils feront probablement aussi feu sur vous.

— Ah! Je ne vois pas fort bien la différence.

— Moi bien. J'étudierai attentivement le son des armes à feu. Les arquebuses espagnoles font: Baôum! Pi-ouit-ouit! et les zélandaises Baoûm! Fhu-Fhu-ouit!

(*La suite au prochain numéro.*)

(*) Les contrefacteurs seront poursuivis conformément à la loi.

SOUVENIR DE L'EXPOSITION D'ANVERS

Foule partout.

N° 20. — 2e ANNÉE. Dimanche 20 mai 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

DIRECTEUR CHARLES VOS.

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

Arrivée à Anvers d'une famille de nègres belges, spécialement engagée pour animer le village congolais de l'Exposition.

Le Théâtre à Paris

—

Aux Nouveautés, le vaudeville quiprococasse de M. Hennequin, *Son Secrétaire*, abonde en complications savantes, en incidents d'un habile enchevêtrement qu'il serait trop long de narrer par le menu. Essentiellement, c'est l'histoire d'un secrétaire de député le nommé Dorigny, qui, après avoir mené une vie sur laquelle on aurait pu poser ses pieds (*id est* : de bâtons de chaise) se résout à convoler en justes noces avec Mlle Brignolet, provinciale gentillette ; peu de temps avant la cérémonie nuptiale, il a « des mots » avec un cocher de fiacre insolent — on dit qu'il s'en trouve à Paris — rosse le malhonnête automédon et est conduit au poste où il se donne, afin d'être plus vite relaxé, pour son patron le député Douillard ci-dessus mentionné ; puis, comme il ne connaît pas encore sa fiancée, il charge son ami Lambertin d'aller parader près d'icelle, en se faisant passer pour lui Dorigny ; Lambertin s'empresse d'épouser pour son compte, la situation s'embrouille ; il y a autant d'erreurs sur la personne que de personnages, l'imbroglio devient inextricable, oh ma tête ! ma tête !... On a beaucoup ri, c'est l'important, mais l'affiche ne va pas tarder à être modifiée.

Les Variétés ont la guigne ! Elles commençaient à réaliser quelques belles recettes — ce n'était pas trop tôt ! — quand Mme Judic vint couper ce succès en sa fleur, si j'ose risquer cette métaphore. Il fallut donc reprendre *Madame Satan*, enjolivée d'une alerte et joyeuse revue que MM. Blum et Toché écrivent sur le pouce, allègrement. Nous y vîmes la majestueuse Lender représenter l'Esprit nouveau, sans nouveauté et sans esprit ; Jeanne Granier extravagante en Otero, Baron non moins suggestif en Phryné, et six petites femmes — dont Mathilde — exécuter les minaudières, les perverses, les aguicheuses évolutions des sœurs Barrison, et reproduire leurs ébats savamment agencés pour complaire à l'hypocrisie anglaise — car vous savez comme moi qu'avec ses robes longues, ses pantalons de petites filles, sa tournure de babys qui jouent au sable, cette demi-douzaine de fausses gamines Greenaway est d'une innocence à faire trembler...

***

Très vif succès, à l'Ambigu, pour *les Chouans*, drame en huit tableaux que l'habile Blavet a tiré d'un touffu roman de Balzac avec beaucoup d'ingéniosité, et comme en se... chouan.

Le marquis de Montauran, célèbre chef insurgé, fomentant en 1799 un nouveau soulèvement royaliste, Fouché lui expédie une créature à sa dévotion, Marie de Verneuil, pour jouer auprès de ce Samson royaliste le rôle de Dalila ; mais l'espionne ne tarde pas à aimer, pour tout de bon, celui qu'elle a mission de perdre et que, dès lors, elle se donne pour mission de sauver.

Or, Montauran a quitté la comtesse de Gua, peu Gualamment, et cette vindicative personne, mal disposée à se laisser supplanter par Marie, jure de se venger ; elle révèle donc au guerrier volage — Don Chouan — le double jeu de sa rivale. Fureurs, malédictions diverses, raccommodage. Puis, c'est le coup des fausses lettres, qui font croire à Marie que Montauran ne l'a jamais aimée ; éperdue de rage elle n'hésite pas à le livrer aux Bleus (comme Fédora livre Guitry...). Lors, la lumière se fait ; la malheureuse souhaite ardemment sauver le marquis, et tandis qu'il descend à l'aide d'une corde dans un ravin où ses complices l'attendent, elle cherche à déjouer la vigilance des Républicains, habillée en homme. Hélas ! tous deux sont frappés à mort et expirent dans un dernier baiser. — Belle mise en scène, bonne interprétation. Je n'ai pas le temps de m'attendrir sur le dénouement empoignant de ce drame, j'essuie un pleur furtif et je passe à un autre exercice.

M. Lavedan intitule *Les deux Noblesses* celle du nom, et celle du mérite personnel. Henri Roche, fils du « Roi du pétrole » français, aime la petite marquise de Thuringes, et est aimé d'elle ; malgré la roture, et les millions, et leurs parents respectifs qui les séparent, ces deux enfants s'épousent à minuit pour le quart, sur la scène de l'Odéon. Vous trouvez le sujet fade ? Sachez doncque, pour le pimenter, l'auteur a fait de l'industriel Roche le fils du prince d'Aurec, qui fut si célèbre au Vaudeville ; sachez aussi qu'il y a, au dernier acte, des reconnaissances, des explications familiales, des tirades sociologiques, enfin tout ce que peut réunir, pour amuser son public, un dramaturge conservant, même dans les plus inattendus écarts de son imagination, son esprit à l'emporte-pièce et son style incisif.

***

Falstaff vient de retrouver à Paris son ancien succès de Milan ; on a traîné sur la scène le vieux Verdi qui n'a pas beaucoup résisté ; on a bissé tous les morceaux de Mlle Delna, on a trissé une phrase de Maurel : Bravo ! Trionfo ! Macaroni !

Le scenario, vous ne l'ignorez pas, est celui des *Joyeuses Commères de Windsor* additionné d'un peu de *Henry IV* ; l'intrigue shakespearienne demeure : Hâbleur, goinfre ; paillard, poltron, sir John Falstaff pille les taverniers et courtise les honnêtes femmes ; il lui en cuit ; caché par deux dames de bien, aussi gaies que vertueuses, dans un vaste panier de lessive, on le précipite dans la Tamise où, sans l'ampleur salvatrice de son abdomen, il coulerait à fond. Cette quasi-noyade n'a pas éteint sa vantardise amoureuse, et le gros niais, se laissant duper encore, erre dans la forêt de Windsor, attiré par un faux rendez-vous, pour tomber dans une fantastique embuscade où femmes et filles déguisées en fées, hommes habillés en satyres, le rossent, le bernent, l'accablent de brocards et de coups. Pour finir, une fugue à dix parties entraîne dans sa pardonnante et furibonde gaîté les mécomptes, les rancunes, les colères, et tout le monde s'en va souper en liesse.

Orchestre turbulent, mélodies de peu de relief, allégresse instrumentale, vivacité rythmique, tels sont les défauts et les qualités de la nouvelle partition du vieux Maëstro. Les auditeurs se sont divertis de certains soulignements un peu puérils, tels que les tintements du triangle mariés aux pizzicati des violons qui résonnent quand on apporte un sac d'écus ; ou les éclats de trompettes saluant le titre de « Capitaine », ou les trilles de flûte accompagnant la descente du vin de Xérès dans le ventre hospitalier de Falstaff. En revanche, le discours musical est infiniment plus libre que jadis, et sait traduire congrument la rapide succession des coups de théâtre, le fantaisiste grouillement des personnages, la gaîté superficielle des situations, l'orage pour rire des passions scéniques — une tempête dans un Verdi.

Maurel est un merveilleux artiste qui a trouvé en Mlle Delna une Quickly digne de lui. Bravo ! Bravissimo ! *Falstaff* détient le « ricordi » du succès.

WILLY.

La pâtissière et le guerrier

—

Suzette était le nom de cette petite fille.

Elle passait la majeure partie de son temps à faire des pâtisseries avec du sable, dans le jardin.

Elle avait un nombre considérable de moules de différentes grandeurs, à l'aide desquels elle confectionnait des gâteaux de Savoie, par centaines, — et de petits brins d'herbe qu'elle plantait dedans figuraient des morceaux d'angélique.

Elle était blonde et jolie comme tout, et si vous aviez vu comme elle avait un jolie petit tablier à bavette, en écossais, avec deux petites poches...

Malheureusement, il n'y avait aucune autre petite fille dans les alentours qui pût jouer avec elle. Elle habitait un pays de sauvages où tous

les parents mettaient leurs petites filles en pension, pour être tranquilles.

Si bien qu'elle était obligée de se vendre à elle-même sa marchandise.

— Bonjour, madame, disait-elle en arrivant avec son panier, combien cette charlotte aux avelines?

— C'est trois francs, se répondait-elle, en se retournant.

— Oh! comme c'est cher...

— Eh bien, prenez-le pour deux francs cinquante...

— Non, je n'aurais pas voulu mettre plus de deux francs...

— Deux francs, soit, mais c'est parce que vous êtes une cliente!...

Alors elle emportait son gâteau et faisait semblant d'aller le manger dans un coin avec de nombreux invités.

D'autres fois, elle restait à la boutique, accueillant d'invisibles pratiques.

— Bonjour, madame... donnez-vous donc la peine de vous asseoir, madame... Berthe, donnez une chaise, à quoi pensez-vous? Oh! la jolie petite fille... bonjour... ne la grondez pas, elle est si petite... Un baba! très bien... et pour mademoiselle?

C'est ainsi qu'elle tuait le temps, gentiment, sans lui faire de mal, et rien n'était plus comique que de la voir, si ce n'est de l'entendre...

Or, il arriva qu'un beau jour, elle fit la connaissance d'un petit garçon qui s'appelait Jacques. Il n'avait pas plus de 75 centimètres de haut, mais il possédait trois gros sabres et deux pistolets, et il ne parlait que de tirer sur les gens.

Ce n'était pas un méchant personnage, mais malheureusement il était plutôt fait pour le bivouac que pour le five o'clock.

Cela désolait la petite fille.

Quand elle lui disait, avec un joli sourire :

— Bonjour, monsieur Jacques, et madame Jacques, elle va bien? — il n'était pas rare qu'il répondit :

— Oui, je lui ai coupé la tête ce matin avec mon sabre...

— C'est dommage, vous auriez dû l'amener...

— J'ai pas pu, sa tête est tombée sous le lit. on n'a pas pu mettre la main dessus...

— Oh!

— Oui... mais la bonne la retrouvera demain en balayant...

... Quelquefois, elle essayait de lui vendre quelques tartes, mais ça ne prenait guère. Il la bousculait.

Un jour même, il fut si brutal avec elle, et lui renversa tant de gâteaux, qu'elle perdit patience.

— Tu es un méchant, lui dit elle, un sale vilain méchant, je te dis cinq lettres!

— Eh bien! moi, je t'en dis six, répondit le petit garçon, — et il tourna les talons.

(On n'est pas plus grossier, vraiment!)

GEORGES AURIOL.

Le Procès du Shah de Perse contre Flor O'Squarr

Le jury de la Cour d'assises du Brabant a prononcé mercredi l'acquittement du vaillant et spirituel chroniqueur du « *Petit Journal Belge* ».

Le « *Diable au Corps* » est heureux de joindre ses plus vives félicitations aux nombreux témoignages de sympathies que M. Flor O'Squarr a reçus de tous les confrères de la Presse.

UNE INTERVIEW

Notre collaborateur Willy, qui nous envoie d'habitude ses livres, a totalement oublié de nous envoyer son *Année fantaisiste*. Aussi, n'est-ce pas sans stupéfaction que nous avons vu l'*Indépendance Belge* nous révéler par le canal d'un extrait du livre de notre spirituel collaborateur, l'existence d'un chansonnier belge insoupçonné.

Voici cet extrait :

Un chansonnier belge vient de se révéler. Dans huit jours, il sera célèbre par toute l'Europe. Pour le moment, sa jeune gloire n'a pas encore franchi la frontière. Hâtons-nous de révéler aux Parisiens ce Xanrof brabançon, qui a bien voulu, à ma demande, réserver la primeur de ses œuvres au *Musée des Familles*.

Son nom : Raphaël Landoy.

Son sexe : le mien.

Son signalement : barbe assyrienne, nez impétueux, yeux de braise.

Son talent : de brefs échantillons, trop brefs (la place me manque), vont me permettre de le juger.

Il y a d'abord une chanson biblique, le *Jugement de Salomon*, dont les neuf couplets dépeignent à ravir le caractère de ce sémite astucieux d'une malice et d'un bon sens à désarmer t'ire de Drumont lui-même, si la *Libre Parole* avait existé dans ce temps-là.

D'une humeur constamment égale,
Pas difficile et bon garçon,
C'était un vrai roi, le roi Sale,
Le roi Salaud,
Le grand roi Salomon.

Un jour, on lui apporte le moutard litigieux dont deux mères se disputaient la possession. Après avoir un instant réfléchi,

Il demande sa guillotine
(Qu'était un sabre en ce temps-là
Au beau pays de Palestine),
Puis il dit aux mères : " Voilà!
„ Je vais, de façon magistrale,
„ Découper en deux le poupon.
„ Ainsi décide le roi Sale,
„ Le roi Salaud
„ Le roi Salomon. „

J'abrège, Tandis que la fausse mère loue cette manière de partager la poire en deux, « L'autre, devenant toute pâle, — Se laissa choir sur le gazon — Devant le trône de Sale, — Du roi Salaud, — Du grand roi Salomon.

Lors, le roi s'écria : Tonnerre!
" Ramassez la pauvre maman.
„ C'est celle-là qu'elle est la mère,
„ Qu'a si grand'peur pour son enfant.
„ Quant à toi, marâtre infernale,
„ On va te fourrer en prison,
„ Crains la colère du roi Sale,
„ Du roi Salaud!
„ Du grand roi Salomon. „

Après les temps bibliques, l'époque contemporaine a son tour.

Tout à fait moderne de tendances, la *Ballade du Ver Solitaire*, dédiée à MM. les internes des hôpitaux, respire une exquise mélancolie. Savourez :

Pauvre ver solitaire,
Je rampe sans y voir,
De viscère en viscère,
Du matin jusqu'au soir,
Sans amour, sans amie,
J'erre dans le colon,
Et je passe ma vie
Au fond de l'iléon.

Je ne puis suivre dans ses voyages intestinaux le douloureux bothriocéphale dont voici les *ultima verba :*

Sans proférer de plainte,
Muet comme un tombeau,
Je ne sens qu'une crainte,
C'est celle du kousso.

Mais n'est ce pas qu'il faudrait avoir le cœur bien dur pour entendre, sans essuyer une larme, ou même plusieurs, cette poésie déchirante d'un talent, comme dirai-je? intæniable!

Un dernier mot. Malgré des offres féériques, le poète n'a encore voulu traiter avec aucun éditeur. Mais — bonne nouvelle! — il m'a promis de venir interpréter ses œuvres merveilleuses, gratuitement, chez tous les acheteurs de ce volume ; il suffit, sans nul déboursé, je le répète, de m'adresser, pour que je la transmette à l'auteur, une demande en règle, accompagnée d'un billet de cinq cents francs pour frais de correspondance.

Nous avons immédiatement envoyé Rhamsès II, notre reporter en chef, interviewer le compatriote dont l'existence vient de nous être révélée par Willy.

Nous cédons la parole à notre reporter.

* * *

Le Xanrof brabançon habite, rue Traversière, 77, une maison tellement grande que l'on ne se douterait pas qu'elle recélât des chambres aussi petites que celle dont le chansonnier a fait son cabinet de travail, modestement meublé d'une table, au tapis dentelé par les mites, *d'une unique chaise* — pour qu'on ne l'embête pas, m'a-t-il confié — d'une modeste bibliothèque, d'une paire de pistolets qui ne forment pas la paire, d'une *ibidem* de poignards, de tasses chinoises appareillées avec des soucoupes japonnaises — c'est bien plus oriental comme ça — de quelques antiquités égyptiennes et d'une bibliothèque. Ce luxueux appartement, qui mesure environ quatre mètres carrés, présente la singulière forme que voici :

L'interview s'engage vivement :

— Ah! ça, tu fais donc des chansons maintenant?

— Je ne fais pas de chansons maintenant. J'ai toujours fait des chansons. A l'âge de sept mois je réclamais déjà le sein de ma nourrice sur un air tellement persuasif qu'elle me l'octroyait immédiatement, pour me faire taire.

Pourquoi faut-il que ce soit un journaliste parisien qui nous révèle cette particularité?

— C'est une trahison de Willy. J'avais résolu d'épater les populations en publiant à la fois sept mille chansons.

— Diable! Et qui devait mettre en musique cette œuvre effrayante?

— Moi.

— Tu es donc musicien aussi?

— Jamais de la vie. J'écris la musique de mes chansons, mais je ne suis pas musicien. C'est inutile et encombrant. Le contrepoint et l'harmonie, vois-tu, ce sont des blagues. Cela existe d'intuition chez tout le monde et il n'y a qu'à s'en servir. Quelques fumistes ont érigé la composition musicale en science pour la rendre difficile au vulgaire qui s'est imaginé que c'était arrivé. C'est comme les portes où il y a « Entrée interdite » parce qu'elles sont toujours ouvertes et que personne ne vous empêche d'y passer.

— Je serais curieux de voir comment tu t'y prends.

— C'est très facile. Voici un papier où, comme tu le vois, sont alignés symétriquement des mots, sur des lignes comptant un nombre égal de syllabes et se terminant autant que possible, deux à deux, par les mêmes lettres.

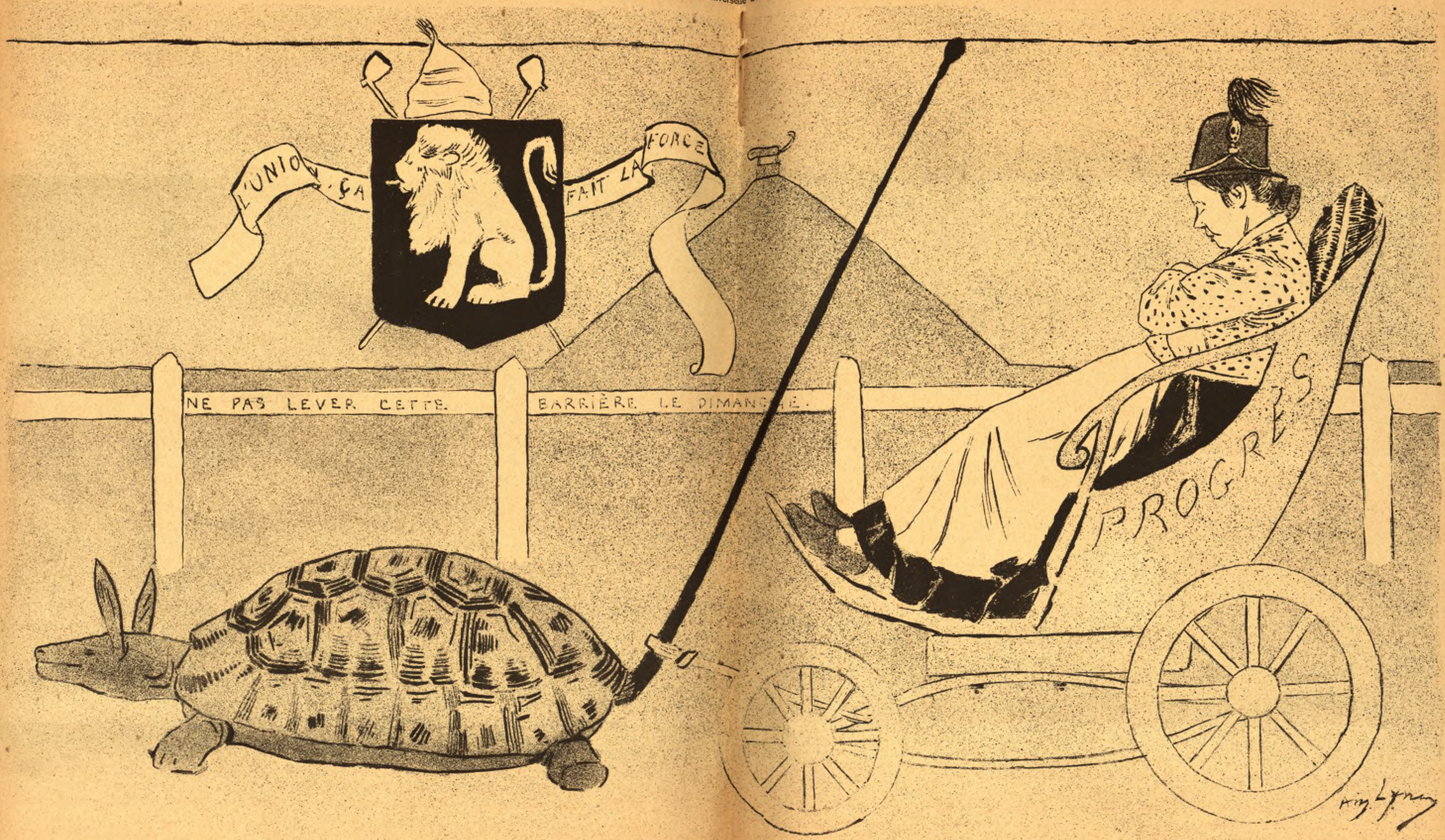
— On dirait des vers.

— Précisément. Voici maintenant un violon.

— Tu joues du violon?

— Pas du tout. Je mets mes doigts sur un

Exposition Universelle du Diable-au-Corps



Panneau décoratif pour la Section Belge

violon, et il en sort des notes. Voilà tout; je ne jouerais pas du violon si je savais en jouer. Ça m'embêterait parce que j exécuterais des choses trop difficiles.

— Continue.

— Je tripotte ce violon de façon qu'il rende quelque chose qui commence et se termine en même temps que les vers. Tu entends : ré mi fa sol sol si si la la do si la si la sol la sol fa sol. Tu vois le dessin. Remarque le si bémol et le fa dièze. Je continue ainsi jusqu'à la fin. Remarque encore ce mi bémol.

— Je le remarque mais, au fond, il m'est tout à fait indifférent qu'il soit bémol. Ça me paraît même moins naturel.

— Très juste. Maintenant, je prends cette feuille de papier à musique et j'écris ce que je viens de jouer, avec deux bémols à la clef.

— Pourquoi ça?

— Parce que mon motif comportait un si et un mi bémols.

— Je ne comprends pas, mais ça ne fait rien. Mais avec tout ça, je ne vois qu'un dessin mélodique, sans accompagnement.

— Je procède absolument de la même façon, pour l'accompagnement, avec un piano. Suis-moi.

Je le suivis, et il me présenta à un piano, buffet comme tous ceux qui ne sont pas à queue.

— Tu joues donc du piano?

— Décidément, tu m'embêtes. Je tape sur le piano et il en sort des notes, comme du violon.

— Soit. C'est une manie. Je la flatte.

— Tu vois, je m'assieds. Je mets la main gauche sur le piano, pour faire la basse, je gueule l'air — c'est ma façon de chanter — et j'écris les notes de basse en dessous avec la main droite. Voilà qui est fait.

— Très bien, mais l'autre partie?

— Je change mon crayon de main. Je regueule l'air en faisant des notes sur le piano et je les écris à mesure.

— Et ça va ensemble?

— Ça doit aller. Ecoute.

Ça allait parfaitement, et le tout formait une chanson, d'un dessin mélodique bizarre, intimement mêlé au sujet comme une matière plastique. Une chanson, d'ailleurs, des plus originales : *la chanson des hannetons* dont mon interlocuteur paraissait avoir quelques-uns dans le plafond.

— Voilà, me dit-il, comment on fait une chanson.

Je la lui fis répéter. Malgré la singularité du procédé, c'était évidemment une chanson.

— Veux-tu que je te dise, observai-je. Je crois que tu te fous de moi.

— Parbleu!

RHAMSÈS II.

Fables à deux coups

—

Sarah jouait *Electre*, en tournée à Marseille.
Un marin qui s'en émerveille,
La voit le lendemain, au port, prenant du thé.
— L'*Electre*, ICI?... TÉ!

En divorce plaidait un couple fort aigri
Et l'épouse arguait, pour raison concluante
De son aversion à l'égard du mari :
— L'EPOUVANTÉ.

— J'ai la digestion fort dure,
Disait à son docteur un malade accablé.
Rien de tel pour cela qu'une tige de blé.
L'ÉPICURE.

A sa blanchisseuse de fin
Certain gommeux disait : — Veux-tu bien, ma [mignonne?
La blanchisseuse, alors, tendant la main :
— AMI, DONNE!

— C'est toi, disait Stoumon, qui fais tout ce [tapage,
A cet agneau de Flon, par la presse em-bêté.
— Comment l'aurais-je fait sans m'y croire [invité?

Calabrési, non consulté
EN TOUT RAGE.

Stoumon, croyant toucher à son heure dernière,
Disait à Calabrèse, à son lit de faction :
Je pardonne à tous ceux qui m'ont nui sur la [terre!

EXTRÊME ONCTION !

— Ton théâtre, Stoumon, devient un vrai [bazar!
Disait un familier. — Ce n'était pas Chainaye.
— L'Art! répondit Stoumont. L'Art! je m'en [fous de l'Art!

MONNAIE!

— Je suis de votre avis, répartit cette andouille,
Au nom prédestiné rimant avec flon-flon!
Pour qui refit le *Papillon*,
L'ART SOUILLE.

Cochon de Shah.

Ce Shah — Bardin, bien vite, un peu d'Eau de [Cologne!
Apprend à Téhéran le verdict malheureux
— Ça! — clame-t-il — sus aux Belges véreux!
Moralité
ET LE SHAH ROGNE (1)

Un mot malheureux

—

Malgré toute la mauvaise volonté qui me caractérise, je suis obligé de reconnaître que le poète Andrieux a eu raison en proclamant d'un ton sur lequel il n'y a rien à répliquer :

Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre.

Remarquez bien, je vous en prie, que si je vous cite Andrieux c'est uniquement parce que ses œuvres m'ont considérablement bassiné quand j'étais au collège. Cet animal-là a été pour moi la cause de nombreux pensums et de pain de sec. Eh bien, vous dis-je, malgré mon antique rancune, je reconnais à mon grand désespoir qu'Andrieux avait parfaitement raison. « J'en eus la preuve incontestable le mois dernier.

Ceci n'intéressera peut-être personne, mais, pour m'exprimer comme certain musicien illustre et aussi comme certain dessinateur accompli, je commencerai par déclarer à haute et intelligible voix, quoique je sois tout seul dans ma chambre en train d'écrire, que je me moque de l'opinion publique de la façon la plus absolue. En m'exprimant ainsi, je prouve indubitablement que je suis plus convenable que ces deux messieurs, ce qui certes ne manquera pas de m'attirer les sympathies de beaucoup de personnes bien élevées qui n'ont jamais employé le terme : Je me fous de ceci ou de cela » que dans des circonstances excessivement graves.

— Tiens, tiens, tiens, mais alors s'il en est ainsi, vous ne vous foutez pas de l'opinion publique.

— Fichez-moi la paix : je ne vous demande pas votre appréciation, et comme je me suis montré plus convenable que vous, je vous ordonne de m'écouter avec tous les respects qui me sont dus.

Or donc, deux camarades d'enfance, Cyprien Lacorniche et Auguste Thaumann, après avoir longtemps moisi ensemble sur les bancs d'un établissement scolaire dans lequel le commerce d'une problématique soupe jouait le principal rôle, s'étaient liés d'une profonde amitié au point que cela semblait ne devoir jamais finir. Ils avait accompli leur service militaire ensemble, ils s'étaient mariés ensemble, ils s'étaient fait faire cocus ensemble — en un mot, accumulez tous les « ensemble » de prononcés en dix ans par les gens qui parlent français et vous n'arriverez pas encore à vous faire la moindre idée de ce qu'ils avait fait ensemble. Tout le monde en rotait. Il était par conséquent tout naturel qu'ils vécussent *ensemble*, et les deux amis habitaient *ensemble* une petite maison ; dans un quartier pas très chic, mais dont, par contre, les cabinets sentaient excessivement mauvais. — Ils s'en montraient l'un et l'autre très satisfaits : je n'ai jamais su pourquoi. Comment donc fut interrompue une si belle liaison, compliquée d'une telle similitude d'opinion? — Je vais vous le dire, mes amis. Cela résulta d'une futilité dont le premier venu se fut immédiatement vexé pour peu que son esprit fût mal disposé.

Passant près de la Cathédrale, Cyprien Lacorniche remarqua qu'un avis avait été placardé à la porte principale : Assez curieux de sa nature il s'empressa d'en prendre connaissance et apprit ainsi qu'à l'occasion des fêtes du mois de Marie, il serait donné en la dite Cathédrale une audition, au bénéfice des pauvres, par le Pétomane. Immédiatement une idée germa dans son cerveau et tout guilleret il s'en fut annoncer à son bon camarade :

— Dis donc Auguste, pourquoi ne t'appelles-tu pas Pierre ou Paul

— ?????

— Oui, ce serait plus logique, au lieu de signer A. Thaumann tu pourrais signer.....

— Mon ami, quand on est bête comme un sergent de ville, il ne sied pas de faire de l'esprit,.. répondit sèchement Auguste.

— Ah ! comment ? tu te fâches pour cela ?

Pour toute réponse Thaumann évoqua l'ombre de Cambronne — ce que nous devons tous désapprouver au nom de la morale.

De ce jour, la brouille la plus complète exista entre les deux camarades. Eux qui avaient tant fait ensemble, ils étaient brouillés *ensemble :* terrible retour des choses d'ici bas. Ils ne manquaient aucune occasion de se faire de mauvaises blagues.

Se basant sur ce qu'Auguste détestait la musique, Cyprien acheta pour son fils un petit tambour de vingt-quatre sous et lui apprit à exécuter sur cet instrument la Chevauchée des Walkyries.

De son côté Auguste fit aprendre à ses deux chiens — et ce ne fut pas long — l'habitude de souiller le paillasson de son ancien camarade, des ordures les plus répugnantes. Voilà déjà plus d'un mois que cela dure, et il n'y a pas de probabilité de voir finir cette idiote animosité. — La chevauchée des Walkyries va son train, et les chiens d'Auguste vont faire autre chose. Tous les autres locataires ont désertés la maison — ce qui oblige le propriétaire à conserver les deux seuls qui restent, sans quoi il serait possible qu'il n'en eut plus du tout, si par hasard la fantaisie lui prenait de mettre Cyprien Lacorniche et Auguste Thaumann à la porte. C'est bien ennuyeux!

Maintenant que vous m'avez écouté, je me fous de l'opinion publique.

E. HELLE.

(1) Avis aux Belges qui tentent des affaires en Perse.

VADROUILLANA

Au Longchamps-fleuri :

Passe une voiture fleurie dans laquelle s'étalent mollement deux horizontales de marque.

1er piéton. - Tiens, que signifie ce numéro sur le chapeau du cocher?

2me piéton. — C'est le prix de ces dames.

***

Fort remarqués « Canand » et sa bicyclette enrubannée. Il a eu énormément de succès auprès de ces dames : succès de machine et de joli garçon.

***

« Delin-Delin » qui, jusqu'ici, jouissait d'une réputation méritée de coq anglais, vient de subir un triste avatar. Il est tombé au rôle de voyeur et même de chandelier.

Demandez plutôt « Dolrophe ».

***

A la Marine. — A l'occasion de son prochain mariage, le sympathique cuisinier réunira, en un chaud souper, les membres de son club; inutile de dire qu'il ne manquera rien à la fête. Le clou de la soirée sera la représentation de tableaux vivants pour laquelle notre ami a engagé les plus connues et plastiques belles minettes de Bruxelles en Brabant.

— Demain, dimanche 20 mai « l'Amiral » établira le record de l'heure, il doit parcourir, au moins 250 fois, la rue d'une personne. « Pardaf » fait la cote.

***

« Bidh-pacha », « Rotterdam » et « Sarawak » sont, l'autre jour, revenus complètement fourbus du bois de la Cambre.

Ils avaient fait une course au coq de faisan, et n'ont rien pris. « Frédy » prétend qu'ils auraient été plus heureux s'ils avaient poursuivi une poule et pris moins de verres.

***

On nous annonce une série de jours de mauvais temps :

E. Mil, le célèbre astronome, vient de découvrir une raie noir dans la lune. C'est à l'aide d'un miroir qu'il fait des observations astronomiques.

***

Fort remarqué l'autre jour dans un petit café, non loin de la Galerie du Commerce, un marchand de crabes et d'œufs durs en chapeau de soie et redingote à la dernière mode, offrant sa marchandise en contrefaisant l'Anglais.

A la dernière minute, nous apprenons que ce marchand fin de siècle était réellement un gentleman anglais faisant le colporteur à la suite d'un pari avec le « Maître à Bobichon ».

Tous ses amis en sont restés *bleus*.

***

« Gène » s'était promis de devenir peintre de talent et après avoir pris de bonnes et nombreuses leçons, il voulut un jour peindre sans le secours de son professeur et en son absence. Comme débuts il résolut de faire une femme nue, et finit son tableau. Hélas! le malheureux est atteint de daltonisme : il fit la femme bleue avec cheveux verts.

Comme carrière il a maintenant choisi l'armée.

***

Obéissant aux ordres de notre cher (*) mayeur, la police continue à faire fermer, le mercredi jour de bourse, à l'heure bulsementaire, tous les cafés. On remarque déjà fort, à l'heure du dîner, le mercredi après la bourse, dans tous les restaurants, l'absence d'habitués de ce jour-là.

Il n'y a là rien d'étonnant, pour s'embêter à mort ici, autant retourner chez soi.

***

Le succès du retour du Longchamps-fleuri a été pour un cavalier, seul dans l'allée spéciale, et suivi de deux cents ketjes.

Vexé, il voulut à un moment prendre le galop, mais les gosses se mirent à courir aux côtés du cheval en poussant des hurlements de joie, ce qui attira l'attention publique. Alors, voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, le *horseman* fit contre fortune bon cœur, et se remit au pas.

Et les mômes, suivant toujours, faisaient des recrues à chaque coin de rue en disant : » 't is de burgmeester. »

Le cavalier était Karel Buls.

MÉPHISTO.

(*) Cher veut dire ici pas bon marché.

THÉATRE

A L'ACAZAR, le succès du *Mort* se maintient dans des proportions telles qu'il a fallu refuser du monde à toutes les places, dimanche soir. La salle était bondée des stalles au paradis et l'on a atteint le grand maximum de la recette.

Depuis jeudi la Loïe fuller et depuis vendredi l'étoile E. Buffet de Paris y sont en représentation.

En même temps que les dernières du *Mort*, l'Alcazar annonce cinq représentations extraordinaires avec le concours de Mlle Eugénie Buffet, la grande étoile parisienne créatrice de *La Pierreuse* et de tout un répertoire réaliste qui a fait fureur.

Eugénie Buffet est, avec Yvette Guilbert, l'artiste de concert dont on a le plus parlé depuis deux ans, à Paris.

Le bureau de location est ouvert pour ces représentations de *great attraction* dont la première aura lieu ce soir Vendredi. On commencera par le mimodrame de Camille Lemonnier, Paul Martinettl et Léon Dubois, à 8 1/4 heures.

Alcazar. 8 h. 1/4. Les Martinetti. — Le Mort. — Eugénie Buffet.

Musée Maurice Castan. — L'exposition des tableaux de Jules Garnier reproduisant l'œuvre de "Rabelais„ s'annonce comme un grand succès. Installée avec tout le confort désirable dans la grande Salle du *Musée Castan*, artistiquement décorée et coquettement aménagée, cette exposition a attiré Dimanche et Lundi une foule extraordinaire. Il faut dire aussi que les tableaux de Garnier mettent en peinture les scènes joyeuses de la vie de Gargantua, offrent au public l'attrait de l'inédit, joint à une originalité bien marquée. C'est en même qu'une récréation artistique, un spectacle peu fait pour engendrer la mélancolie.

L'exposition " Rabelais „ attirera certainement chez Castan, Bruxelles et la province.

Chez JUSTINE

17, QUAI AU BOIS A BRULER, 17

Moules parquées ! !

RÉOUVERTURE DE LA SAISON

MERCREDI 23 MAI

Poissons frais, primeurs

Avis aux vrais amateurs de bonne cuisine.

DINERS & SOUPERS SUR COMMANDE

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS (*)

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE VIII

Le plongeur (suite)

— Diable! Tout cela ne me paraît pas très avantageux pour moi.

— Allez, mon ami, et souvenez-vous du chant célèbre :

Mourir pour la patrie
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Le plongeur fit un signe et fit silencieusement ses préparatifs.

Il commença par ôter sa veste, puis son pantalon, et enfin sa chemise et son gilet de flanelle et parut en léger caleçon de soie jaune à lignes vertes. Ensuite, il prit un morceau de colle à bouche qu'il se passa à diverses reprises sur le corps, chaque fois à une place différente, après l'avoir léché au préalable. Chaque application de colle à bouche laissait une trace gluante qu'un matelot s'empressait de recouvrir d'un petit morceau de papier noir. Ces petits morceaux de papier s'imbriquaient de façon à se recouvrir en partie et ils étaient taillés en triangle.

Cette opération terminée, le capitaine lui-même prit un petit pot de couleur blanche à l'huile, et, avec un léger pinceau, colora l'extrémité restée libre des triangles. Il traça également une ligne dans chaque triangle de la base au sommet.

(*) Les contrefacteurs seront poursuivis conformément à la loi.

Le chevalier ouvrait des yeux énormes.

— On dirait uu poisson, observa-t-il. Le plongeur sourit.

Le capitaine prit un pot de vert et en peignit légèrement le dos du plongeur. Une casquette monumentale compléta le déguisement.

— Capédebious, s'esclaffa Ernest, un maquereau! Le tour est excellent.

— Attention, fit le capitaine. Une, deux, trois. Et, d'un saut de carpe classique, le plongeur sauta à l'eau.

— Il lui faut environ quarante sept minutes pour arriver au rivage, fit observer le capitaine. Attendons donc trois quarts d'heure.

Le silence le plus complet régnait à bord du léger navire. Chacun essayait de suivre du regard le plongeur, qui, fendant les eaux silencieusement, avait disparu dans la brume qui s'épaississait de plus en plus.

La bourrasque s'était tout à fait calmée. On n'entendait rien que le léger clapotis des lames courtes du Moerdyck qui, frappant les flancs du flyboot, passaient au dessous et paraissaient s'éteindre dans des flacons d'ouate. Pas un souffle de vent; les voiles tombaient en plis pesants le longs des vergues et des mâts, comme les loques que les ménagères flamandes font sécher après avoir nettoyé leurs fenêtres. Le navire tanguait doucement sur ses câbles qui se tendaient et mollissaient à chaque coup de roulis.

— L'instant est arrivé, fit le capitaine, et il mit l'embouchure de son porte-voix à son oreille de manière à le transformer en tuyau acoustique.

Cinq minutes se passèrent encore. Aucun bruit ne se fit entendre.

— Etrange, murmura le marin, et il arpenta le pont d'un air inquiet.

Dix minutes se passèrent encore. Le chevalier, suivi d'Ernest, avait emboîté le pas au capitaine et ils arpentaient le pont d'un air inquiet. Entraîné par l'exemple, le maître d'équipage les imita, ainsi que les matelots, et bientôt tous ceux qui étaient à bord du flyboot se mirent à circuler à la file indienne. Cela semblait quelque fantastique farandole ou quelque diabolique cramignon. Embêté de se sentir tant de gens dans les talons, le capitaine escalada les haubans de misaine. Le chevalier, Ernest et tout l'équipage escaladèrent les haubans de misaine. Le capitaine se laissa glisser de la hunne, par le grand étai jusqu'au pied du beaupré. Il reçut naturellement sur les épaules le chevalier, Ernest et les matelots.

— Tonnerre, hurla-t-il, qu'est-il arrivé à mon brave plongeur ?

Et, encore une fois, il essaya de percer l'implacable rideau de brume qui semblait s'être épaissi encore et qui ne laissait plus même apercevoir les boules et les barres de fer.

Tout à coup, le chevalier fit un bond.

Ruisselant d'eau, un énorme poisson rouge venait de sauter sur le pont.

Vingt carabines et autant d'armes blanches le couchèrent en joue.

— Attachon donc, cria le plongeur, car c'était lui.

Mais pourquoi était il devenu rouge ?

(*La suite au prochain numéro.*)

Types connus: Joseph Mahaux, le marchand de journaux prohibés

Dessin de Luwol

N° 21. — 2e ANNÉE. Dimanche 27 mai 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

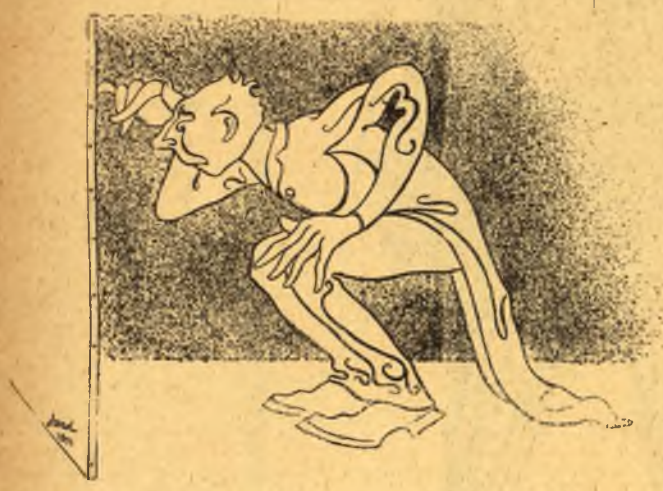
Ye de Mie, tu fesais pas tant de vot' zoizeau de paradis
quand on friquentait ensemble sur les marolles.

A. BATTAILLE & C. PIETERS 48 RUE DU HOUBLON BRUX

JOSSOT [1]

Sous couleur de présenter Jossot au public, il me serait loisible de dérouler ici, chronologique et détaillée, la liste des caricaturcurs célèbres, depuis les temps les plus embrumés d'hypothèses jusqu'aux jours de gloire où nous sommes arrivés. Mais, sans préjudice de l'ennui désastreux qui se dégagerait de ces récolements, pourquoi irais-je glaner dans le champ fleuri qu'un autre ensemença? D'ailleurs, mon indispensable Larousse a disparu le 14 avril, veille du terme — coïncidence étrange! — et ne sais quand il reviendra.

Donc, foin de l'érudition, et rappelons seulement que la caricature d'il y a cinquante ans, qui eut son heure de gloire — mais où sont tes charges, Dantan? — a portraicturé les mœurs politiques et le grouillement social en images d'une méchanceté savoureuse, mais de classique allure, bien différentes des satires graphiques si brillamment inaugurées par Jossot; celui-ci ne respecte plus rien, ni la famille, ni la vieille bourgeoisie, ni la jeune littérature, ni même les lignes constitutives de ses personnages, distor-



dues par sa fantaisie sans frein, parfois chahuteuses jusqu'à la folie, toujours déformées jusqu'à l'épanouissement du sentiment qu'elles affirment, féroce ou douloureux.

Né à Dijon, en 1866 (la Bourgogne était heureuse!) de parents riches mais honnêtes, notre collégien fréquenta peu les auteurs latins, point les grecs: et rarement les cuivres de la fanfare locale, sans lesquels il n'est pas de bonne distribution de prix, purent saluer de leurs *couacs!* admiratifs le nom de Jossot. Quand il fut bien avéré, de par ses nettes déclarations répétées cent fois, de par les marges de ses bouquins encombrées de subversives caricatures — que leur fils voulait être artiste, tout à fait artiste, rien qu'artiste, ses parents n'hésitèrent pas à l'improviser assureur: mais au dict du bon roi Dagobert répétant à ses chiens galeux qu'il faisait noyer: « Il n'est si bonne Compagnie qui ne se quitte », Jossot ajoutait: « surtout quand Elle est d'assurances. » Entré en fonctions le 15 février, il démissionna le 15 mars; toutefois, s'il quitta la Compagnie, il ne perdit rien de son assurance, et resta toute sa vie le gars d'attaque, carré par la base, qu'au Lycée de Dijon ses copotaches surnommaient « Peu peureux ».

J'arrête ici mes révélations biographiques forcément succinctes — les « Peu peureux » n'ont pas d'histoire — pour ne plus parler que de l'œuvre. En mon âme et conscience, devant Charles Blanc et devant les salonniers annuels, je crois au succès des exubérantes floraisons graphiques de Jossot, évoquant en leur indépendance épanouie les ciselures de tel chapiteau gothique, le fouillis de rêve d'où jaillit telle médiévale gargouille. Ironiques dessins aquarellés, ils requièrent l'attention par les subtiles correspondances de lignes, par l'habileté de l'artiste à indiquer tous les mouvements, toutes les impressions, tous les sursauts, au moyen de jolis trèfles groupés avec un délicieux parti-pris, découpés et amenuisés finement dans l'allure de chaque bonhomme, par la malicieuse disposition des tons imprévus s'enlevant sur des fonds grenés qui constituent un milieu d'existence ou d'habitation. (Hélas! ce grené disparaît dans la reproduction opérée à l'aide de « patrons » simplificateurs; d'où désespoir de Jossot éclatant en clameurs «Guerre au patron! » qui le signalent à la vigilance de M. Lépine).

En un significatif portrait de Cazals, se constatent nettement ses procédés; tumultueux comme Antony le-Bâtard, hautain comme Georges-le-Mulâtre, le cou boudiné dans une haute cravate lamartinienne, le barde s'avance « si féroce et si loyal » parmi le caprice des volutes issant de son brevas; aux arabesques de la fumée s'adjoignent les arabesques de la redingote mil-huit-cent-trente (chère à Pierre Veber sur son rocher de Saint-Malo, chère à Châteaubriand chroniqueur au *Gil Blas*); et les arabesques, encore, de la canne recourbée en replis anguiformes: arabesques aussi, le saganique cordon du monocle, le jabot tortueux, les manchettes chicorées, les doigts convulsés, les cassures du pantalon à la hussarde. Et de ces entrelacs aux fantaisies savantes se dégage l'effigie la plus exacte, la plus mémoriale du poète Verlainien.

Fidèle à son système, Jossot, invariablement, substitue à la vision de la défroque particulière de ses modèles le geste déterminant, constitutif de chaque individu. Je m'explique (c'est une façon de parler; j'ose vous conseiller de ne pas lire ce paragraphe de haut embêtement). Nous touchons au fonctionnement intime de la personnalité dont les arabesques, ondes rythmiques

d'icelle, s'inscrivent au moment même où nous les percevons. Et telle est la prestesse avec laquelle s'effectue le détournement de notre attention, que nous n'avons pas le loisir de constater le remplacement de l'image coutumière par l'apparence que crée le subtil dessinateur. Pour

(1) Préface pour l'Album para chez Boudet, 197, Boul. St-Germain, Paris.

éclairer mon pathos fumeux, ces lignes de Léon Maillard, lumineuses : « Chez Jossot, c'est la sensation qui se substitue à l'individu et l'incorpore dans le décor où il tient la place d'un accessoire animé; les arabesques du trait sont les ondes du mouvement et vil rent pour le pauvre être dépossédé. »

La gaîté de la composition est encore soulignée par la simplicité, dirai-je primordiale, du coloris, et la fantaisie vagabonde des lignes jure, avec l'ingénue fraîcheur chromatique, comme un Templier. C'est toujours avec un nouveau plaisir — ainsi que s'exprime à l'ouverture de chaque session « le vieil Allobroge » Pierre Blanc — que je considère un amateur vert-coupolard, et qui semble sculpté dans des épinards très cuits, l'éer devant un esthète jaune-Seraing (ville des Canaries, ne l'oublions pas). Seraing, dis-je, des pariétaux aux ripatons, qui vaticine : « Mon opus est l'idiosyncrasie synthétique des vésaniques et absconses morbidesses de la morbalité des contingences. » Et la contemplation ne saurait me lasser des aventureuses polychromies dont se rehausse la despotique Bourgeoise en soi, la Terrifiante enjoignant à l'infortunée Bonne-à-tout-souffrir de colliger les miettes chues sous la table, pour en chapelurer son macaroni du soir.

Dirai-je qu'insoucieux des notations d'actualité quotidiences dont le fugace intérêt ne procure à leurs confectionneurs qu'une gloire viagère, la caricature de Jossot dédaigne les contingences pour s'élever aux entités? qu'elle se plaît au rendu narquois des mouvements de la jeunesse contemporaine, littéraire, artistique, ou simplement bohême, acharnée, soit à défendre sa vocation contre les tristesses du pécune et les duretés familiales, soit à fesser dans les brasseries littéraires, avec des rages d'ivrognes inédits, toute boisson alcoolique et tout écrivain à succès? A quoi bon! Ouvrez cet album qui ne réclame point si longue glose, et le feuilletez d'un pouce attentif. Je m'ébahirais fort si un seul acheteur regrettait son emplette et Boudet contre le sympathique éditeur de ce nom.

WILLY.

Chiens errants

On tremble. — C'est le froid hiver
Avec son morne front couvert,
Ses branches mortes...
Les maigres chiens abandonnés.
— Culs navrants et mufles vannés —
Hurlent aux portes.

Les molosses et les roquets
Ont des organes disloqués
De ventriloques.
Leurs poils effrangés et boueux
Pendent, sordides, après eux,
Funèbres loques !...

Rôdeurs pitoyables et laids.
Sur des tas ils vont cueillir les
Choses pourries ;
Et reniflent en frémissant,
Dans le sable noirci, le sang
Des boucheries.

Leurs yeux ont des regards mauvais
Pour les caniches bien lavés
Et leur maîtresse.
La fièvre seule les grisant,
Ils engueulent les hommes en
Etat d'ivresse.

Ils boivent, pour tromper la faim,
L'eau qui coule, lente et sans fin,
D'une latrine...
Et pour terminer leur roman,
Il crèvent poétiquement
De la poitrine !...

HUGUES DELORME.

Le retour du Marin

Connu, le retour du marin. Ça a déjà été fait vingt sept fois. Le navire qui portait Mathurin a fait naufrage; sauvé par le plus grand des hasards — et par une planche — Mathurin a abordé une île déserte et a disparu pendant sept, quinze ou vingt trois ans. Recueilli par un navire anglais — c'est toujours un navire anglais — il a regagné ses pénates où il a trouvé sa chaste épouse remariée avec un autre père de ses enfants.

Généralement — ce qui prouve un grand sens pratique gagné à la fréquentation des îles désertes—Mathurin, heureux d'être débarrassé de sa femme et de sa progéniture, assure son successeur de sa considération distinguée, lui paie une chope, s'en fait payer deux, et regagne son île avec quelques Vendredis et beaucoup de Vendredites.

D'autres, pourtant, reprennent leur état-civil et leur femme, ce qui ne laisse pas d'être embêtant parce que cela entraîne un tas de formalités.

Joseph Leloup avait manqué être de ces derniers. A son premier pas sur les quais de Boulogne, après avoir été mort pendant onze ans, son prime mot avait été pour demander à un vieux camarade rencontré inopinément :

— Eh ! Jean. Sais-tu ce qu'est devenue ma femme?

— Ah ! mon pauv'vieux. Ta femme, elle est remariée.

— Avec qui ?

— Avec un facteur rural.

— Mille sabords ! Un failli chien de terrien. Je m'en vas la reprendre.

— Fais pas ça. Elle a trois gosses.

— Je m'en f... Je serai leur vrai père.

— Ah ! ben, ce s'ra drôle.

— Pourquoi? Et pourquoi que t'as l'air de rire? Ousqu'elle a planté sa cambuse.

— Aux « Trois pavillons ». Le vieux café de la mère François.

— J'y vas.

Et Joseph s'en était allé aux « Trois pavillons » dans l'intention de reprendre sa moitié et de servir de père aux enfants du facteur.

Il poussa la porte du petit cabaret, qui, à cette heure — mettez une heure quelconque — était à peu près désert; une femme, accoudée au comptoir, causait intimement, à voix basse, avec un douanier.

— C'est ça ma femme, se dit Joseph. Superbe femme, elle a forci. Mais pourquoi qu'elle cause avec un gabelou ? Ça m'embête. Foutrai ce gabelou à la porte, il a une sale gueule. Faut que je surveille ça de près ; je suis le mari, sacrebleu !

Le fait est que le douanier, s'il n'avait pas tout à fait une sale gueule — c'était une calomnie, il s'était encore lavé le matin — avait fait une énergique grimace en voyant entrer Joseph. grimace qui s'était reflétée sur le visage de l'accorte commère qui s'entretenait mystérieusement avec lui.

Joseph, qui avait demandé une chope, fut servi avec fort peu d'empressement.

— N'a pas l'air de me reconnaître, pensa Joseph. Attends ma vieille, nous allons rire.

Sa vieille attendait visiblement qu'il s'en allât, tout en continuant à causer avec le douanier qui semblait manifester une certaine impatience. De temps en temps elle jetait à Joseph de peu aimables regards qui signifiaient ostensiblement :

— Fous nous donc le camp! Espèce de géneur!

Joseph, qui commençait à se douter de quelque chose, usa d'une ruse qui lui avait souvent servi à la chasse aux crabes dans son île déserte. Il fourra ses deux avant-bras sur la table, posa sa tête dessus, ferma les yeux et ouvrit les oreilles.

Cette pantomime lui réussit parfaitement. Il n'avait pas fait retentir une quinzaine de ronflements sonores; parfaitement imités, qu'il entendit distinctement.

— Pas ce soir. Il va rentrer. Mais demain matin, il part à quatre heures pour sa première tournée.

Joseph était fixé. Il feignit de se réveiller, s'accota commodément dans un coin, demanda une seconde chope et attendit, avec la patience d'un homme qui a attendu onze ans un vaisseau anglais, le retour du facteur.

Le douanier s'en alla, et le marin et son ex-femme restèrent en présence. En présence n'est peut-être pas très exact; Joseph, les yeux fixés sur le plafond, fumait silencieusement sa pipe en lançant des volutes de fumée et la femme, assise dans son comptoir, tricotait une paire de bas, suivant l'expression consacrée et bien qu'on n'en tricote jamais qu'un à la fois.

Enfin, le facteur, le *Deus ex machina*, entra. Il déposa dans un coin son bâton, au bout armé d'une fourche, jeta son carnier, et prononça ces simples mots :

— Femme, la soupe.

Joseph se leva :

— Eh, là-bas, la Jacqueline, cria-t-il, et toi, l'homme de la poste. Venez par ici.

L'homme et la femme s'approchèrent.

— Tu ne me reconnais pas ? interrogea le marin en prenant une pose napoléonienne et majestueuse.

Jacqueline ouvrit *des* yeux comme *une* porte cochère.

— Je suis Joseph Leloup.

Il n'y eut pas de tableau. Jacqueline parut médiocrement émue et le visage du facteur, s'éclaira d'un rayon de joie.

— J'étais venu pour te reprendre, continua gravement Joseph et, s'adressant au facteur : Mais tu peux la garder, mon vieux.

— Mais....

— Parce que t'es cocu, tu comprends.

Et, après s'être frappé les cuisses avec un rire énorme, Joseph s'en alla.

Il n'avait pas fait quatre pas dehors que le facteur le rattrapait.

— Eh! Monsieur Joseph!

— Quoi?

— Vous savez bien que, puisque vous voilà revenu, mon mariage est nul. C'est vous qui êtes cocu.

— Mais non, c'est toi, bougre de clampin, puisque c'est toi qu'elle trompe.

— N'empêche que c'est vous, puisque que c'est vous qu'êtes le mari.

— Oui, mais j'ai pas été trompé moi.

— N'importe. C'est vous le cocu.

— Mais non, c'est toi.

— Je vous dis que c'est vous.

— Cocu, sale cocu !

— Cochon de cocu !

Et nos deux hommes de s'empoigner et, naturellement, d'être séparés par quelques Salomons du port auquel le différend fut soumis.

Oncques ne se virent Salomons plus embarrassés. Il y avait incontestablement un cocu, mais lequel ?

— Faut consulter un avocat, prononça un vieux pilote après avoir fait passer sa chique de bâbord à tribord.

— Ou le juge de paix, fit un retraité de la marine militaire.

Et la bande se rendit chez ce magistrat qui, compendieusement, procéda à l'examen de l'affaire.

— D'abord, vous, dit-il à Joseph, vous êtes mort. On a dressé votre acte de décès.

Joseph se tâta.

— Pour être mort, Monsieur le juge, je ne crois pas.

— Je vous dis que vous êtes mort. Légalement, vous êtes mort.

— C'est désagréable. Et que faut-il faire pour revivre ?

— Un procès en rectification d'état-civil.

— Et après.

— Après vous reprendrez votre femme.

— Et je serai cocu.

Poésie Champêtre

— Parfaitement.

— Et si je ne reprends pas ma femme.

— Vous devez la reprendre.

— Et les gosses du facteur ou du douanier ?

— Vous intenterez un procès en désaveu de paternité.

— Encore un procès ?

— Parfaitement. En attendant, vous nourrirez votre femme et vos enfants.

— Cré nom de cré nom. Y a pas moyen de faire autrement ?

— Si. Vous pouvez rester mort.

— J'aime mieux ça. Et alors, qui est le mari?

— Lui.

— J'aime aussi mieux ça. Donc, c'est lui qu'est cocu. Merci, Monsieur le juge. Au revoir, cocu.

Et Joseph s'en fut. Jamais personne ne le revit, sauf Jacqueline.

Le lendemain, en effet, à quatre heures du matin, il attendait le douanier, auquel il flanqua une majestueuse pile et il rentra, pour cette seule fois, dans ses droits auprès de Jacqueline qui se prêta de bonne grâce à la chose, vu la rareté du fait.

— Adieu, la Jacqueline, fit Joseph en s'en allant. C'est la première fois je crois, qu'un homme fait trois cocus d'un coup : moi, le facteur et le douanier.

Et, essuyant une larme, il lui donna deux francs cinquante.

RHAMSÈS II.

VADROUILLANA

C'est « Lina » qui détient le record des pâtés pour dames. Elle a même enfoncé » 42 pâtés » et « Suif-errant. »

Elle a fait le record de 12 douzaines en une journée.

***

Pensée d'un sec type de Molenbeek:

C'est étonnant, les jours de Bourse le vent souffle toujours de la Pologne.

***

Lors d'une des dernières sorties de l'artillerie de la garde-civique, le bataillon passait avenue Louise, quand survint, en voiture, M. de M... qui voulut couper la file. Mais il avait compté sans l'adjudant « Vers luisant » qui prit le cheval par la bride et le fit reculer. Alors l'autre descendant de carriole s'écria : « Je passe au travers des rangs des carabiniers et passerai au travers des vôtres. » Et une petite et courte prise de bec s'engagea. Quand une voix mâle sortant de la 4e batterie, celle de « Gros aux yeux d'azur », se fit entendre : « Fous lui la main sur la gueule! »

Et le fougueux propriétaire regrimpa au plus vite dans sa guimbarde de louage, et tourna bride.

***

« Compotier » s'est décidé à lâcher la carrière de gentleman-rider et va se livrer à l'industrie. Il vient de prendre brevet pour une eau capillaire qui fait pousser des cheveux sur un ophicléïde. Il se sert de son eau.

***

" Bidh-pacha, » « Frédy, » « Rotterdam » et « Sarawak » sont partis pour Heyst, pour assister aux noces d'argent de leur hôte et ami « Vasse ». Le banquet fut joyeux, comme on pense, et le matin, vers cinq heures, on rencontra, dans les dunes, un individu se promenant en pans volants, habit et chapeau de soie, suivi d'un chien traînant triomphalement derrière lui le pantalon de son maître.

***

« Colibri » arriva, ce jour-là, à la garde-civique, à la dernière minute, les yeux en trous de vrille, et suivi de « Froutje ». Il prit sa place au 2e rang du premier peloton, toujours emboîté par sa chienne. Mais de suite elle vit au 1er rang « Juju I » la caressant de l'œil. Et un charmant petit va-et-vient s'organisa. Furieux, un officier s'écria : « Mais nom de Dieu! à qui est ce chien? » « Colibri » n'eut garde de répondre, d'autant plus que, à ce moment-là, « Froutje » avait trouvé d'autres camarades dans d'autres pelotons ; alors ses allées et venues devinrent fantastiques. Et la garde-civique de Molenbeek adopta « Froutje » et la baptisa la fille de la légion.

***

Au bivouac, lors des manœuvres des quatre corps spéciaux, on s'attendait à voir faire la soupe par les restaurateurs qui sont nombreux dans les bottes, éclaireurs, etc. Non, ce furent trois agents de change dont « Pardaf » et un chef de bureau aux ministères qui s'occupèrent de la gamelle.

Pas étonnant que la soupe ait eu un goût de rond de cuir.

***

Un vieil écho de théâtre : C'était à l'Alhambra, du temps de la direction Oppenheim, une après-midi de répétition pour plantation de décors. Sur la scène se trouvait dans un coin le décorateur connu Armand Lynen, parlant à quelqu'un et, plus loin, le régisseur, marseillais pur sang, zézayant avec un ami: « Oui, mon cer, pour la peinture décorative, il n'y a que les zens du Midi. » Mais, se retournant, il aperçoit Lynen et ajoute : « . . . . et du Nord. » (Authentique).

***

« Mazarin » a toujours été un ennemi et blagueur acharné des « Chasseurs de prinkères ».

Il a trouvé une nouvelle scie pour lamer ces braves et paisibles Nemrods. Les jours de sortie de ces antiques *chochetés* il se pavane, au-devant de leurs bataillons, déguisé en hanneton. Son costume consiste en un paletot mastic trop court, en dessous duquel dépassent les pans de sa jaquette. Cela lui donne l'air d'un coléoptère dont les ailes ne seraient pas rentrées sous les élytres.

MEPHISTO.

LE FAUX JOURNAL.

Depuis quarante ans, M. Bril van 't Huysche était professeur à l'Université. Comme il était très savant, il avait, naturellement, contribué pour beaucoup à interdire l'accès de cet établissement au plus grand des géographes modernes. Pour paraître encore plus savant, il était toujours vêtu d'une redingote luisante de crasse qui lui descendait jusqu'aux talons, au point que les gens se demandaient pourquoi des sous-pied n'y étaient pas adaptés. De plus, il avait coutume de passer des journées entières à regarder, dans un petit tube en cuivre, des tas de petites bêtes : dès qu'il les avait dessinées, il en faisait une description très fidèle, et leur collait le premier nom qui lui passait par la tête : c'était presque toujours un nom bizarre, dans la composition duquel le grec et le latin se donnaient le bras comme deux vulgaires poivrots. Le soir, son programme variait du tout au tout : il s'empressait d'aller donner des conférences cosmographiques : tout le monde les trouvait intéressantes, pour la bonne raison qu'on n'en pouvait pas comprendre un traître mot. Cela durait généralement deux heures, puis, de retour chez lui, il grimpait dans son grenier, et, à travers un tube de cuivre de dimension supérieure à celui dont il se servait pour regarder les petites bêtes, il regardait les étoiles. Quand le temps était couvert, il ne voyait rien du tout, mais il regardait tout de même, pour n'en pas perdre l'habitude. S'il ne montait pas plus haut que le grenier pour accomplir cette petite opération, c'est que la Nature n'avait pas fait de lui un équilibriste, et qu'il avait peur de se casser le nez en s'aventurant sur le toit. Cependant, malgré son immense science astronomique, il ne portait pas de chapeau pointu, et ses études l'absorbaient tellement, qu'il ne s'occupait jamais des soins intérieurs de son ménage. Aussi, n'était-il pas rare, en plein mois de juillet, de rencontrer encore quelques confettis dans la chevelure de ses enfants. Lui, n'avait plus du tout de cheveux : si bien qu'un jour, en plein boulevard un agent avait voulut l'arrêter parce qu'il se baissait pour ramasser son chapeau : des passants l'avaient signalé, croyant qu'il avait ôté son pantalon. C'était très amusant..

Maintenant que j'ai fait tout ce qu'il est en mon pouvoir pour rendre cet estimable savant sympathique à tout le monde, permettez-moi, s'il vous plaît, de vous raconter une petite anecdote de sa vie privée, dont il ne s'est jamais vanté, et pour cause.

L'an dernier, M. Bril van 't Huysche avait été convié à un grand festin que donnait un de ses collègues partageant les même idées grandioses que lui. Car lui aussi faisait partie de l'Université. Très sobre de sa nature et, partant, peu habitué aux plantureuses ripailles, le savant professeur ne jugea pas à propos de se dispenser d'une formidable cuite. Aussi, quelle ne fût pas la stupéfaction de tous les convives, quand on le vit, au dessert, se lever le verre en main et réclamer le silence, sous prétexte qu'il allait chanter une chanson. Avant qu'on eût pu l'en dissuader, il avait déjà hurlé à pleins poumons le premier couplet : c'était, s'il m'en souvient, quelque chose dans ce genre-ci :

Pour fabriquer de l'Hydrogène,
On prend un tube en porcelaine :
Mettez-y du fer et de l'eau
Et ficher tout dans un fourneau.

C'était très intéressant, tellement intéressant, qu'on l'arrêta dès le second couplet, et, comme on le jugeait par trop pochard, on l'enferma à double tour dans la pièce à côté, à la grande joie de tous les invités.

Se trouvant dans l'obscurité, M. Bril van 't Huysche se prit à réfléchir sérieusement : il se sentait légèrement inquiet sur les suites de sa petite débauche. Tout à coup, ses inquiétudes s'accentuèrent et prirent une allure à laquelle il n'était nullement accoutumé. De fortes douleurs intestinales venaient de se manifester, ne laissant aucun doute sur la nature dont elles étaient l'objet. Il eut beau frapper à la porte, en bégayant quelques mots inintelligibles d'une voix pâteuse, seuls, des éclats de rire malhonnêtes lui répondirent. Voyant qu'il n'y avait rien à faire de ce côté, le savant professeur cherche par toute la pièce le meuble intime si nécessaire en pareil cas — mais rien — absolument rien : il était enfermé dans le salon. Quand tout à coup, ô bonheur ! par terre, à deux mètres de lui, il aperçut distinctement un journal grand format, déployé dans toute sa largeur.

Je ne veux pas insister sur ce qui se passa pendant les 2 ou 3 minutes qui suivirent. Toujours est-il que, lorsqu'il se releva, et qu'il voulut ramasser le journal pour le jeter par la fenêtre, il n'y avait pas de tout de journal : Ce qu'il avait pris pour tel, n'était que le clair de lune, filtrant à travers les rideaux d'une fenêtre dont on avait oublié de baisser le store.

Le corps du délit gisait sur le tapis, et M. Bril van 't Huysche contemplait son œuvre d'un air navré

Quand les invités entrèrent pour le délivrer, ils le trouvèrent plongé dans une méditation d'où la poésie était chassée à grands coups de pieds quelque part.

C'est la grâce que je vous souhaite, mes chers amis, toutes les fois que vous aurez chez vous un invité tel que Monsieur Bril van 't Huysche.

E. HELLE.

TOME PUCE

C'était un petit sécot. C'était une grosse boulotte.

Ils s'appelaient Puce. Entre nous, drôle de nom pour un petit sécot, mais combien plus bizarre encore pour une grosse boulotte !

Il gagnait dix-huit cents francs par an au ministère de la guerre.

Elle était employée rue Royale, chez une modiste : quatre francs par jour étaient son apanage.

En tout : Trois mille deux et quelques.

C'est peu ? — Vraiment oui ; mais ils s'en tiraient tout de même en faisant des économies.

Puce ne fumait que des cigares d'un sou. Un cigare lui faisait en moyenne six heures.

J'ai rarement vu un homme laisser éteindre aussi fréquemment son cigare. Ce qu'il désirait, c'était avoir un cigare dans la bouche. Mais que ce cigare brûlât ou non, il s'en moquait. — Chacun son goût !

... Donc, Puce était leur nom. Drôle de nom, décidément. J'aurai du mal à m'y faire...

En sortant de son bureau, Puce allait prendre son absinthe chez Weber, en regardant les journaux illustrés. Jamais il ne jouait à la manille.

A six heures, il allait chercher sa femme au *Dé d'or*, et, tranquillement, bras dessus, bras dessous, ils regagnaient les Invalides, où ils demeuraient.

Ils avaient un tout petit appartement, au cinquième, rue Fabert. Petite chambre, petit salon, petite salle à manger.

Petit buffet, petite table, petite cuisine, petits plats, petites casseroles (1), petit lit avec dessus au crochet... En un mot, ils étaient parfaitement heureux.

Ou plutôt, non, ils n'étaient pas parfaitement heureux. Il ne faut pas dire ce qui n'est pas, non plus.

... (*Confidentiellement.*) Le croiriez-vous ? Après quatre ans de mariage, ils n'avaient pas le moindre enfant...

(*Haut.*) Pourtant, vers la fin de la cinquième année, le ciel exauça les prières de la grosse boulotte et du petit sécot.

Un beau matin, sans crier gare la grosse boulotte accoucha d'un petit Puce tout à fait bien conditionné. Onze livres et demie, monsieur, l'enfant pesait onze livres et demie en venant au monde !

— Comme disait son père en allant le déclarer, tout le monde ne pourrait pas en dire autant !

Sapré Puce, va !

Un oncle de madame Puce, qui connaissait un riche Anglais, proposa de le choisir comme parrain. L'Anglais était veuf, sans enfant... Qui sait !... peut être laisserait-il plus tard sa fortune au petit.

On alla trouver le riche Anglais. Le riche Anglais accepta. Et lorsqu'il fallut trouver un nom au bébé, l'Anglais choisit Thomas, parce que c'était le nom de son père.

Ah ! si vous aviez alors entendu les gloussements de la grosse boulotte !

— Thomas ! Jamais de la vie mon enfant ne s'appellera Thomas ! Vider Thomas ! Jamais de la vie !

— Thomas, il est le nom de mon père, dit l'Anglais, et mon père était membre du Parlement. Il est aussi le nom de Becket, archi-évêque de Canterbury, et le célèbre poète anglais Moore il s'appelait aussi Thomas. Je veux Thomas pour l'enfant. L'enfant sera très content de s'appeler Tom.

— Tom ! gémit la pauvre boulotte, tout en larmes, mais c'est un nom de chien, ça !

— Tom il est le nom de mon père, répondit l'Anglais.

Fort heureusement Puce intervint. Il entraîna sa femme dans la pièce voisine, et lui fit comprendre qu'il était nécessaire de céder à l'Anglais. L'Anglais était riche, veuf, sans enfant, peut-être...

La grosse boulotte essuya ses yeux rouges, et l'enfant de onze livres et demie s'appela Tom Puce.

***

Le père de Puce avait longtemps habité les environs de Genève. Je crois même qu'il était Suisse. Pourtant Puce avait fait la campagne de 70... Enfin, toujours est-il que le père Puce proposa de mettre l'enfant en nourrice aux environs de Genève.

(A suivre.)

(1) Sorte de poêlon plat.

THÉATRE

L'Exposition de Rabelais en peinture au Musée Castan, gagne de jour en jour la faveur du public, et les visiteurs reviennent le plus souvent après une première visite pour retrouver des détails échappés tout d'abord.

Lundi soir, pendant l'entr'acte de la représentation donnée au bénéfice des combattants de 1830 au théâtre du Musée, M. Castan a invité nos vieux braves à visiter cette fameuse galerie de Rabelais en peinture et sa proposition acceptée d'emblée a obtenu un tel succès qu'il a été pour ainsi dire impossible de faire remonter nos vieux combattants au théâtre, tant les toiles de Garnier avaient de charme pour eux.

En partant, les combattants ont exprimé toute leur reconnaissance à M. Castan.

Le Pôle Nord, *rue de l'Evêque.* — On travaille d'arrache-pied à la transformation du Pôle Nord en Palais d'Eté. L'ouverture aura lieu au commencement de juin avec un genre de spectacle des plus variés et des plus attrayants. Il y aura plusieurs théâtres dont le principal, luxueusement installé dans la vaste salle du rez-de chaussée, sera exclusivement voué aux " numéros " qui ont fait la vogue et la célébrité des Folies-Bergères, c'est-à-dire qu'on n'y chantera pas le répertoire du concert moderne effarouchant pour de jeunes oreilles, mais qu'on y verra les excentricités à la mode, les gymnasiarques, les ballets à succès. La direction du Palais d'Eté entend s'adresser à tous les publics et ne pas écarter les familles.

GRAND SALON DE COIFFURE

GEERTS FRÈRES

Galerie du Roi, 11

BRUXELLES

Coupe de cheveux 0.50
Shampooing 0.50

Fournitures générales pour la photographie

J. MARYNEN

39, Montagne aux herbes potagères

BRUXELLES

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS (*)

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE IX

Quand le plongeur s'était mis à l'eau, une réflexion, rapide comme l'éclair, avait traversé sa pensée. Il s'était dit que le procédé du capitaine, quelque sagace qu'il pût être au point de vue de la nationalité des arquebuses, pouvait ne point donner de résultat précis.

Le capitaine n'avait, en effet, prévu que le cas où les espagnols tireraient avec des arquebuses espagnoles ou les gueux avec des arquebuses zélandaises. Mais il arrive que des belligérants s'emparent de leurs armes réciproques et, en supposant que la sentinelle espagnole que l'on estimait placée sur le quai, se fût servie d'une arquebuse zélandaise, ou un gueux d'une arquebuse espagnole, les utiles indications que l'équipage du flyboot devait tirer du son des armes à feu ne pouvaient remplir le but que l'on en attendait.

Le plongeur n'avait pas fait dix-sept brasses qu'il était fixé sur la conduite qu'il devait tenir. Il ne crierait pas : Pax civium et concordia tutissime urbem muniunt, on ne tirerait pas sur lui et le capitaine du flyboot n'entendrait par conséquent aucun coup de feu.

Il valait mieux se glisser dans Dordrecht et, usant de toute la ruse d'un Apache guettant un trappeur dans le désert du Far West, s'assurer par soi-même si la ville était occupée par les gueux ou par les espagnols.

Satisfait de cette décision, le plongeur fit entendre un rire muet qui provoqua immédiatement l'absorption d'une quantité d'eau salée par suite de l'arrivée d'une vague intempestive.

Le plongeur cracha avec dégoût l'eau qu'il avait avalée et se remit à nager d'un bras vigoureux.

Au bout de trois quarts d'heure, une masse noire se dressa devant lui.

C'étaient les quais de Dordrecht.

Des navires, des barques, des chaloupes et des canots y étaient amarrés, mais l'obscurité ne permettait pas de distinguer le pavillon qu'ils battaient à la corne d'artimon — du moins pour ceux qui possédaient cette corne.

Le plongeur fit le tour de l'un des navires pour juger, au toucher, de la courbure de ses couples et de l'élancement de son étrave, dont il espérait tirer quelques renseignements.

Enfin, sa main rencontra un sabord ouvert. Il se hissa, à la force du poignet, jusqu'à l'embrasure et huma les effluves intérieures du bâtiment.

Une vive odeur d'ail emplit ses narines.

— Godverdom ! s'écria-t il — a parte — Ça sent l'olla-podrida. Ce sont des espagnols.

Et il recommença ses investigations sur un autre navire.

Le même procédé lui permit de reconnaître qu'une chaude odeur d'alcool s'échappait des flancs de ce second bateau.

— Sapristi ! se dit-il. Cette fois cet un hollandais, je n'y comprends rien.

Il se décida, enfin, à gravir un des escaliers qui plongeaient perpendiculairement du quai dans les flots du Moerdyk.

Arrivé au haut de l'escalier il plaça, avec des précautions infinies, son rayon visuel à la hauteur du pavé.

Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, il ne voyait rien. Aussi loin que son ouïe pouvait porter, il n'entendait rien. La ville et le port semblaient morts. Seuls, les relents combinés du goudron, des harengs saurs, des scoles, de la morue en putréfaction, du schiedam et des oranges attestaient que le plongeur se trouvait dans un port de mer.

Le plongeur se décida enfin à gravir tout à fait l'escalier et à prendre pied sur le quai.

De chacune des écailles de papier de son déguisement une goutte d'eau tomba avec un bruit mat.

Le plongeur s'orienta et s'engagea résolument dans une petite rue.

Comme sur le quai, aucun bruit ne se faisait entendre, aucune lumière ne se faisait voir. Bien qu'il fût trois heures du matin, aucun boulanger ne semblait encore avoir commencé à cuire. Ce silence mystérieux était inexplicable.

Tout à coup, le bourdon de l'église sonna trois heures dix-sept minutes.

(La suite au prochain numéro).

Exposition. d' Anvers

Och! Gustave, venez, vous avez ça à la maison.....

N° 22. — 2e ANNÉE. Dimanche 3 juin 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

LA QUESTION DU CONGO

Aux derniers venus les os (à prononcer avec l'accent anglais).

LE FALLACIEUX SERPENT JAUNE

Elles ont laissé leurs longues robes de soie à grands ramages sur le bord du ruisselet avec leurs écharpes sombres, leurs parasols bariolés et leurs sandales hautes, le long des herbes fantasques et des roseaux altiers. Elles n'ont gardé pour voiler leurs agréments que leurs colliers de jade ou de corail et leurs longues épingles de bronze doré, — et les voilà dispersées à travers les nénuphars étonnés comme autant de petites nymphes de terre cuite. Elles font jaillir de distance en distance des chapelets de perles irisées et l'eau bleue semble frémir délicieusement de se sentir par leurs ébats divisée en une pluie de diamants éphémères roulant d'épaules en épaules.

Leurs bras sveltes font bondir des nuages d'écume, et dans cette dentelle mouvante on voit de ci de là sortir furtivement leurs seins fluets couleur d'orange pâle. D'aucunes fois, elles grimpent l'une sur l'autre et c'est un triomphe de les voir barboter, les jambes à l'aventure, bavardant comme des perruches folles.

Et ce sont des courses, des accolades, des plongeons et des chutes à mourir de gaîté. Aussi Tirli-Olo le peintre d'écrans va-t-il expirer bientôt derrière la touffe d'iris qui le masque, si tant est qu'on puisse mourir de rire, et si ce n'est pas là une façon de parler inventée par les faiseurs de contes.

Entre deux luttes, elles entonnent en chœur une chanson d'amour et leurs voies jolies se mêlent au vacarme des oiseaux d'alentour.

Mais soudain l'horreur la plus affreuse fait place sur leurs visages effarés à la joie de tout à l'heure, et, poussant des cris d'effroi, elles s'enfuient en désordre sur la rive gauche du ruisseau. Je ne sache pas pourtant qu'il y ait de gardes champêtres au Japon, et s'il y en a, je n'en vois guère dans cette campagne.

Qu'est-ce donc? Pourquoi cette panique? Ces demoiselles ont peur du terrible Serpent jaune, et voilà pourquoi elles se sauvent. On ne l'a point vu, mais on l'a entendu siffler, le monstre, et cela suffit. Or il n'y a dans cette jolie rivière de saphir pas plus de serpents que de crocodiles et, vous le devinez, ce sifflement a été poussé par le malicieux peintre d'éventails.

Dès qu'il voit les baigneuses éloignées, l'audacieux Tirli-Olo moissonne toutes les robes, et les saisissant d'une brassée, s'en va tranquillement en se moquant des peureuses. Et les voilà toutes qui reviennent au galop sans crainte de laisser voir leurs charmes et réclamant à grands cris leurs tuniques soyeuses.

— Ah! leur répond le peintre d'une voie railleuse, je veux bien vous les rendre, mais il faut pour cela que vous m'embrassiez toutes.

Aussitôt, défilant docilement près de lui, elles vinrent l'accoler une à une.

Lorsque ce fut le tour de la dernière, qui était plus belle que les trente-six mille idoles de l'empire et qui s'appelait Leou, il fit mine de la repousser.

— Par le Dieu bleu! dit-il d'un air confus, je suis honteux de tout cela, et jamais je n'oserai recevoir ton baiser devant tes amies, petite! viens plus loin! Et prenant sous son bras la robe rouge de l'enfant, tandis qui l'entraînait de l'autre main, il la conduisit sous un bosquet de saules qui semblaient avoir pleuré tout exprès pour eux.

Et ils ne sortirent de là que bien après le coucher du soleil, car le barbare exigea de sa victime qu'elle lui donnât à elle seule dix fois autant de baisers que lui en avaient donné ses compagnes, — ce dont elle s'acquitta fort bien, car, paraît-il, c'était en cette monnaie-là la fille la plus riche qui fût à dix lieues à la ronde autour de Yokohama.

GEORGE AURIOL.

Choses mortes

J'avais cueilli des fleurs, — elles se sont fanées!
Déniché des oiseaux, — les voici qui sont morts.
Et ces vieux souvenirs de mes jeunes années,
Je les porte en mon cœur ainsi que des remords.

Ils ont pourtant gardé leurs grâces surannées;
Les oiseaux semblent prêts à prendre leur essor,
Et les fleurs, sur leur tige à présent inclinées,
De leur subtil parfum m'enveloppent encor;

Mais, au plaintif appel de mes sens inhabiles.
Dans leur triste repos ils restent immobiles,
Avec de vagues airs de me le reprocher,

Comme s'ils m'accusaient, ces riens chers et fu-
[nèbres,
D'avoir sur leurs clartés étalé mes ténèbres,
— Eux qu'on ne devrait ni cueillir, ni dénicher!

GUSTAVE PAPE.

Chronique Parisienne

Les journaux, pour diverses raisons que je n'ai pas à rappeler ici, se sont beaucoup occupés le mois dernier, de la famille de Rothschild. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'elle? On la dit à son aise; ce doit être vrai. A ce propos, deux vieilles anecdotes, si vous me les permettez, puisque aussi bien celles qui sont bonnes ne peuvent que gagner avec l'âge, comme le bordeaux. Donc, sous l'empire, le duc de Gramont-Caderousse, un gentilhomme infiniment moins riche, et infiniment plus dépensier que le baron de Rothschild (il y a toujours, dans cette famille, un baron par génération, au minimum), jouait un soir, aux cartes, avec le célèbre financier; au cours de la partie, son opulent partenaire ayant laissé rouler sur le tapis une pièce de cinquante centimes, se précipita à quatre pattes pour la ramasser, mais sans succès; deux minutes se passèrent, trois minutes, quatre, pendant lesquelles l'économe baron cherchait toujours... A la fin, impatienté de ces investigations, nécessitées par une perte si minime, Gramont-Caderousse tira négligemment un billet de banque de sa poche, l'alluma à la lampe et, se baissant, éclaira le coin de la chambre ou se dissimulait la modeste piécette. Il pensait, par cette " leçon de choses » faire rougir le chercheur; c'était mal le connaître. Aussitôt les cinquante centimes rentrés au bercail, leur propriétaire souffla sur l'obligeant billet de banque à peine entamé par la flamme, le saisit avec une distraction bien imitée et l'envoya rejoindre, dans un portefeuille gonflé, bon nombre de ses congénères azurés. Puis la partie recommença.

Au sujet du même Rothschild — si ce n'est lui, c'est donc son frère — un prince allemand qui vient de mourir, Rudolph de Schaumburg-Lippe (joli nom) eut une réplique assez heureuse. C'était en 1863; dans la ville de Francfort, où se tenait un congrès de têtes extrêmement couronnées, avaient lieu des fêtes éblouissantes, ou du moins s'efforçant de l'être, auxquelles assistaient toutes les illustrations de la contrée. Les princes de la Confédération germanique étaient, un jour, après un somptueux festin, réunis — brillants comme des astres — dans la salle du Grand-Théâtre où se donnait, en leur honneur, une représentation de gala (ce n'étaient que festins, ce n'étaient qu'astres à gala) quand, pendant un entr'acte, toutes les lorgnettes, d'un seul mouvement, convergèrent vers un petit monsieur qui venait d'effectuer son entrée. Monarques, princes médiatisés, grands-ducs, petits ducs, accouraient à l'envi pour saluer le nouveau venu, qui recevait ces hommages avec une tranquillité digne, — et comme accoutumée à de pareils présents.

Comme le prince Rudolph de Schaumburg-Lippe n'avait pas cru devoir se joindre à cette foule d'adolateurs couronnés, et restait paisiblement dans sa loge, l'électeur de Hesse lui demanda:

— Vous n'allez donc pas le saluer?

— Ma foi non, qui hesse? (Le prince affectionnait le calembour, comme tous les gens de haut mérite.)

— Vous l'ignorez? mais c'est le richissime baron de Rothschild!

— En vérité? Ça m'est bien égal! Je ne lui ai jamais emprunté un centime, moi...

***

J'ai beaucoup déambulé parmi les statues du Champs-de Mars et celles des Champs-Elysées, apprécié à leur valeur l' " Armide „ de Marius Vallet, les chiens de Gardet, et la jolie " Pécheresse „ capiteuse comme du champagne, de Saint-Marceau; mais l'amour de la vérité me force à reconnaître que le grand sculpteur Carpeaux n'a pas été remplacé. C'était un grand artiste que cet assouplisseur de marbre dont on a tant parlé le mois dernier à propos de son fameux groupe de l'Opéra, c'était aussi un grand rieur, qualité inappréciable à notre époque de snobisme gourmé où le moindre gâcheur de terre glaise " se gobe ", craint de se tutoyer, et passe, dédaigneux, bouffi d'admiration pour soi-même, parmi les agenouillements des foules! Carpeaux n'appartenait pas à cette race haïssable de piontifiants solennels, et l'on pourrait citer, pour prouver sa gaîté franche et bon enfant, des milliers d'anecdotes remontant aux débuts de sa carrière, " da Carpo „, comme disent les musiciens.

Par exemple, son livre en partie double, " Doit „ et " Avoir „, tenu avec la régularité du plus ponctuel commerçant.

Si un critique d'art, Chesneau ou Sylvestre, venait à écrire : " M. Carpeaux triomphe une fois „ encore; son admirable Vénus est bien la souple „ et blanche déité que la vague céruléenne ap„ porta sur le rivage d'Hellas parmi l'écume des „ flots, etc., etc. „, vite, le sculpteur inscrivait sur son grand livre : " Doit Carpeaux à son critique d'art, pour article extralaudatif, une petite statuette très tournée. „ Et, peu de temps après, il expédiait à son ami l'écrivain la minuscule nymphe qu'il s'était promis de lui envoyer; après quoi, la conscience tranquillisée, il mentionnait sur le registre. " Fleurs de rhétorique intégralement remboursées aujourd'hui „.

Insoucieux du lendemain — " Carpeaux diem „ dit le poète — il refusait avec une énergie les commandes, même lucratives, qui ne lui convenaient pas. Certain jour, il accepta imprudemment de confectionner pour un riche amateur un groupe d' " Acis et Galathée surpris par Polyphène „, qui l'inspirait fort peu; une fois, deux fois, trois fois, l'amateur vint voir les progrès du travail, ne vit rien, et partit mecontent; la quatrième fois, désireux de le faire patienter, Carpeaux le prit par la main et le conduisit en grande pompe dans un coin du vaste atelier, où s'érigeait un énorme bloc, " rudis indigestaque moles, „ de terre à modeler. L'amateur ouvrait des yeux ahuris. Solennel, Carpeaux lui dit :

— Voilà votre groupe! votre groupe, le voilà!

— Mon gr... mon grou... mon groupe? ça!

— Parfaitement; ceci vous représente le rocher, le terrible rocher.

— Ben oui, mais les deux amoureux, Acis et Galathée?

— Ils sont dessous, parbleu! écrasés en bouillie.

— Ah! oui; mais le cyclope vindicatif, où est-il, lui?

— Polyphème? Mais, mon pauvre monsieur, après un coup pareil, réfléchissez donc qu'il ne pouvait pas rester là.

*
* *

A New-York, on vient d'inaugurer une institution (déjà toutes les places sont prises) où les jeunes Américaines apprennent à donner à leur figure et à tout leur corps le maximum d'expression et de grâce. Le maximum, vous entendez. Célibataires, tremblez!

L'enseignement débute par des leçons de maintien : maintien recueilli à dessein d'ouïr congrûment, au temple, le sermon hérissé de citations bibliques du Révérend à la mode ; maintien modeste pour recevoir les compliments des mélomanes charmés par l'exécution d'un " Home, sweet home „ raccordé selon les règles ; maintien aristocratique idoine à remplacer la dot absente par un parfum de " gentry „ qui fascinera les marchands de porc salé de Cincinnati cousus de dollars, mais enclins à cracher sous tous les tapis et à se nettoyer les dents avec leur fourchette ; maintien éploré qui permettra de charmer les derniers moments et de capter l'héritage d'un oncle d'Europe à son lit de mort, etc., etc.

Il y a aussi le chapitre des jolies grimaces utiles. Les jeunes filles font beaucoup de grimaces, en Amérique s'entend, soit qu'elles aient la bouche trop grande et la veuillent rapetisser, soit qu'elles l'aient confortablement meublée et en veuillent exhiber la dentition impeccable, soit que la nette articulation des labiales permette un gracieux froncement du nez, soit que le roucoulement des voyelles produise les irrésistibles fossettes que vous savez.

Il va sans dire que les lettres, les sciences, la couture, ne figurent pas au programme; à quoi bon cette superfétation?

Il va sans dire aussi qu'une institution de ce genre n'aurait aucune chance de réussir chez nous: car les jeunes filles françaises savent tout cela en naissant, sans l'avoir appris jamais.

Willy.

L'homme orchestre

Le docteur Spons l'observait avec curiosité : grande, bien faite, souple, les hanches et les seins développés, d'une carnation splendide, sous sa chevelure d'un blond vénitien, elle ne paraissait malade en aucune façon. Sa liberté d'allures excluait toute supposition d'un de ces cas pathologiques féminins qui constituent la partie la plus délicate de la mission des Esculapes, et c'est franchement qu'elle fixait sur Spons ses yeux étranges; de ces yeux bleus qui paraissent noirs à quelques pas.

Une passionnée, prononça Spons. Eh! bien Madame ?

— Eh! bien, docteur, je viens vous consulter au sujet de mon mari.

— Qu'est-ce qu'il a, votre mari ?

— Il n'a rien ; ou plutôt, il a trop peu.

— Ah! alors il..... fichtre! Il y a longtemps que vous êtes mariée ?

— Six mois.

— Et déjà.. ...?

— Pas du tout, docteur. Vous vous trompez du tout au tout. Mieux que vous je connais les causes de l'infériorité de mon mari et, si je viens vous trouver, c'est simplement pour vous dicter le conseil que je vous prie de lui donner.

— Comment? Vous connaissez les causes....?

— C'est son instrument.

— Parbleu! je m'en doute.

— Encore une fois vous vous trompez. Il est clarinettiste, et il en joue mal.

— Voilà, pensa Spons, une ellipse peu ordinaire. Et il reprit : je comprends; l'habitude des couacs....

— Précisément. Et je venais vous prier de lui conseiller un autre instrument.

— Et vous croyez.....?

— J'en suis certaine. Mon mari subit l'influence de sa clarinette d'une façon désastreuse. Et comme il n'a jamais pu achever un morceau sans couac. Vous comprenez?

— Je comprends. C'est désagréable. Commandez, Madame ; avez-vous une préférence pour un instrument quelconque ?

— Mais il me semble, minauda-t-elle, que vous pourriez lui conseiller la petite flûte, par exemple.

— Soit, répondit le docteur Spons en éclatant. Amenez-moi votre mari, Madame, je me charge de l'endoctriner.

Ce fut en riant comme un fou que le docteur, après avoir reconduit sa cliente, rentra dans son cabinet de travail. Pour une singulière consultation, c'était une singulière consultation.

Le mari, qui se présenta le lendemain, était un grand dadais qui, suivant la spirituelle expression de Spons, n'avait pas l'air d'avoir inventé la cartouche à percussion centrale. Et, avec cela, entêté et tenant mordicus à sa clarinette. Il fallut l'assurance qu'il risquait une maladie de poitrine pour le persuader qu'il était indispensable qu'il pratiquât la petite flûte.

*
* *

Six mois après, la troublante femme du flûtiste malgré lui faisait, une entrée en coup de vent chez le docteur et s'écroulait, d'un air désespéré sur une chaise.

— Eh bien! Madame ?

— Eh ! bien, docteur Ça ne va pas.

— Alors.... la petite flûte.

— Précisément. Je crois que nous avons choisi un instrument trop petit, beaucoup trop petit.

— Dame! Je ne pouvais pas savoir. C'est vous même qui avez voulu...

— Et puis, le mouvement est beaucoup trop rapide. Je n'avais pas prévu que la petite flûte était presqu'exclusivement réservée à l'exécution des pas redoublés *prestissimo*. Je n'éprouve absolument aucun plaisir à l'exécution des morceaux.

— Bigre! Et vous désirez.....?

— Je voudrais que vous lui conseillassiez — elle le dit — de changer encore une fois d'instrument.

— Et par quoi voulez-vous remplacer la petite flûte ?

— Par la grande, Monsieur, la grande!

— Soit, fit le docteur en s'esclaffant. Je m'en charge.

Dûment endoctriné, convaincu des dangers de la petite flûte, dont l'orifice étroit coupait la respiration et provoquait irrémédiablement l'amphysème pulmonaire, le mari de la petite dame se résigna à abandonner son second instrument pour un troisième.

— Ça m'est bien égal, ajouta-t-il, c'est le même doigté.

*
* *

Ce n'était que trop le même doigté. Le docteur reçut une troisième fois la visite de son originale cliente qu'il était décidément très difficile de satisfaire. Elle était découragée.

— Impossible de faire quelque chose de cet homme-là, docteur. Il faudra encore changer d'instrument.

— Mais pourtant.....

— Je sais bien, la flûte, la grande flûte était indiquée, mais malheureusement il s'est gâté la main sur la petite flûte. Toujours ces mouvements rapides : *prestissimo, prestissimo;* je ne puis le suivre, docteur. S'il pouvait au moins jouer *appassionato ou largo*.

— Mais, enfin, que voulez-vous, Madame ? Le basson. Voilà un instrument grave.

— Merci. On dirait un concert de haricots de Soissons.

— La contrebasse? Excellent instrument d'accompagnement.

— Encore merci. Des gens qui scient une armoire pendant des heures avant d'avoir fini.

— Le violon? Instrument passionné par excellence.

— Oui, mais je le connais. Il choisirait des morceaux pleins de *piz-zicati*. J'aurais des bleus par tout le corps.

— Vous êtes difficile. La grosse-caisse. Baoum! Ça y est.

— Beaucoup trop brutale, docteur. Et puis, il y a le gros ventre. Avouez que ce serait dommage.

— Alors, je ne vois pas trop bien.... et le docteur se plongea dans un abîme de méditations.

— Ah? s'écria-t-il tout à coup. J'ai trouvé : Que votre mari prenne tout simplement le bâton de chef d'orchestre. Inflexible comme la justice, le bâton du chef d'orchestre suit tous les mouvements, les dirige et les modère à son gré ; c'est lui qui met le point d'orgue sur l'accord final.

— Superbe! Docteur, vous êtes un homme de génie. Que je vous embrasse.

Et elle se jeta dans les bras du docteur auquel l'accolade ne fut nullement désagréable.

Elle ne revint plus chez Spons qui avait lieu de croire que le remède avait enfin opéré. Il se trompait pourtant comme le lui dit la petite femme au hasard d'une rencontre. Son mari était un déplorable musicien.

— Et qu'avez-vous fait, alors, interrogea Spons?

— J'ai fait la connaissance d'un chef d'orchestre. Un charmant jeune homme habitué à conduire l'opérette.

— Et il vous fait de bonne musique?

— Exquise.

— Fallait me le dire. Je suis moi-même excellent musicien.

— Trop wagnérien, mon cher, beaucoup trop wagnérien.

K. Member.

De la quéchon de mastouches

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est de la quéchonnement da li fleur qua til veut pourquoisqué tilimé ne pas da li pots maye da di bacs, couprend' bien, su la finêtre, pourquoisquand til met pas de ficelle pourquoisqu'il est de titeurse, couprend' bien quil vient pas de grimpér enn quil est de tomber enn de périr, couprend' bien.

Que ça l'est de zimpourtace pour la quéchon di la coudeul enn du la beauté di la toute de zordonace pour la joliment du la cour, qué til met de mastouches enn de poissenteurse, couprend' bien, quil doit li garniment du la finêtre, maye qué til doit li mettre de bon titeurse enn de zattacher pourquoisqu'il a une bon conduite.

Qué ça l'est du gra sablace avé lé madame quil a nossi bijon pourqu'il a de bon conduite enn qué ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon pourquoisquand til met pas de bon titeur à lé madame quil sont pas countent, couprend' bien, enn de facé enn de toute quil est ratré da la movaise himeur.

Albrecht.

Histoire véridique du petit Maltorché

Il y a de cela quelques années, maître Maltorché devint père d'un petit garçon bien gentil : cet accident lui était arrivé à la suite d'un accouplement autorisé par M. le maire, et béni par M. le curé. Je

Exposition universelle du Diable-au-Corps.

Panneau décoratif pour la Section Orientale.

doute fort que, dans votre existence, il vous soit arrivé de rencontrer un petit garçon plus gentil que le petit Maltorché.

Jamais il ne restait cinq minutes sans s'introduire les doigts dans le nez, et, lorsqu'il y avait des étrangers, il les priait avec une politesse exquise d'en jeter le contenu par la fenêtre : ce qui avait pour résultat de lui attirer de nombreuses calottes.

Entre nous j'estime qu'il ne les volait pas.

Quand on lui recommandait de dire bonjour à sa grand-mère, il lui tirait la langue avec respect : aussi, cette vénérable dame lui avait prédit de longue date, qu'il périrait sur l'échafaud :

— Je m'en fiche pas mal, répondait le gentil petit garçon, en ébauchant une grimace compliquée d'un pied de nez.

Si, par hasard, il y avait des gens invités à dîner, il ne manquait pas d'attirer l'attention générale par des facéties du plus exquis mauvais goût : par exemple apporter le pot de chambre à table, et le déposer sur le pain — et cela en éclatant de rire.

Cette hilarité n'était pas toujours partagée, et je me rappelle même qu'un sérieux coup de pied quelque part en arrêtait souvent le cours.

Ses parents, absolument navrés, le mirent au collège dès qu'il fut en âge de porter un pantalon. Ce n'était pas précisément pour lui donner de l'instruction : le principal motif était qu'on en serait joliment débarrassé dans la famille.

Dès le début, il manifesta des dispositions toutes particulières pour l'histoire naturelle : pour le prouver, il lâchait des essains entiers de hannetons pendant le cours de chimie. Cette branche d'instruction ne l'intéressant que fort peu, il témoignait son mépris pour cette science en plantant des becs de plumes dans la chaise de son professeur, et se gaudissait en voyant l'expression que prenait la physionomie de celui-ci, lorsqu'il voulait s'asseoir. En dehors de la saison des hannetons, il était arrivé par suite d'une longue pratique à introduire dans la partie postérieure d'une mouche un long morceau de papier. L'insecte était ensuite rendu à la liberté à la grande joie de ses condisciples. Le professeur, de son côté, témoignait sa satisfaction personnelle en le flanquant à la porte de la classe.

Vous voyez d'ici que le petit Maltorché fit de brillantes études. Sur cinq jours de travail, il en passait toujours trois au cachot et deux à écrire sous la dictée d'un pion des choses très jolies. Comme vous avez été en retenue, vous savez ce que c'est, n'est-ce pas?

Pendant les récréations, doué d'un caractère très conciliant, il tapait à tour de bras sur tous ses petits camarades, pour peu qu'ils ne voulussent pas s'incliner devant sa volonté.

Au catéchisme, sa conduite était aussi édifiante que partout ailleurs; c'est même ce qui lui valut de ne pas faire sa première communion cette année.

Le digne aumônier du collège, l'abbé Tumenne, voulut un jour l'interroger, ainsi qu'un autre petit polisson de son espèce, le jeune Péthonay :

— Qu'est ce que l'Eglise ?

— C'est un endroit où les curés boivent la goutte, pendant que l'on joue de la musique.

— Bien, bien, mon petit ami, je rendrai compte de cela à votre famille — objecta sévèrement l'abbé Tumenne — Et vous, Pethonay, qu'est-ce que l'Eglise?

— Eh bien, vous avez entendu ce que vient de dire Maltorché, c'est un café-concert où on s'embête à tire-larigot.

— Ah! c'est comme ça! Eh bien, vous resterez tous les deux à genoux pendant la récréation!

Effectivement, pendant la récréation, mes deux gaillards furent mis à genoux dans la cour du collège...

En se promenant de long en large, l'abbé Tumenne considérait, sans en avoir l'air, l'attitude de ses deux élèves. Ils ne s'en doutaient nullement. car on vit bientôt le jeune Pethonay lui adresser un magistral pied de nez.

Ne voulant pas rester en retard, le petit Maltorché écarta les pans de sa jaquette et indiqua, d'un geste précis, ce qu'on ne montre généralement pas en public.

Quelle ne fut pas, le dimanche suivant, la stupéfaction du petit Maltorché, en entrant à l'Eglise au moment de l'office. Le jeune Pethonay pleurnichant comme un concombre dans le sel, la main droite plongée dans le bénitier.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Figure-toi que Monsieur l'abbé m'a vu lui faire un pied de nez, alors il m'a condamné à rester la main dans le bénitier pendant tout le temps de la messe.

— Ah! Mais, moi, qui lui ai montré mon derrière... il va donc m'obliger à... Zut! je ne reste pas ici!

A la suite de cet incident, le petit Maltorché fut expulsé du catéchisme, et ne fit pas sa première communion — ce dont sa famille fut tellement satisfaite, que tous les membres lui administrèrent successivement une belle volée.

Cela ne l'a pas corrigé du tout.

E. Helle.

TOME PUCE

(Suite et fin)

C'était un peu loin, c'est vrai, mais ça coûterait moins cher, et puis l'air est si bon là-bas, et le lait donc...

Après mille tergiversations, la chose fut décidée, et le père Puce emmena le petit, histoire de revoir le pays.

Lorsqu'il revint, il était enchanté : la nourrice qu'il avait arrêtée était une femme superbe, robuste, joufflue, une gaillarde, quoi :

Son mari était tonnelier. Ils avaient des chèvres, un jardin, des poulets, un âne et une jolie petite maison si coquette, si propre...

Tout marchait donc pour le mieux.

On but une bonne bouteille à la santé du petit, de la nourrice et de tout l'univers et il fut convenu que l'année suivante les époux Puce iraient voir leur petit, s'il y avait moyen d'obtenir un congé.

Mais ce fut une fatalité : au mois de jnillet, comme il se préparait à faire sa demande, Puce tomba malade, et le voyage dut être remis à ud an.

Un an se passa, et Puce demanda un mois de congé. Mais les affaires du Tonkin amenèrent à cette époque un tel surcroît de besogne que le ministre refusa de signer le congé de Puce.

Et le voyage à Genève fut encore ajourné....

***

Pendant ce temps, Tom Puce grandissait. Tom Puce était devenu un petit bonhomme très drôle qui marchait tout seul, et parlait comme pas un.

Malheureusement le père nourricier de Tom Puce était un homme sans éducation. Brave homme, mais pas d'éducation pour un liard! Si bien que Tom Puce apprenait toutes sortes d'expressions triviales, telles que : Sale muffe! vieux salaud! cochon! paquet! fourneau! et qu'il jurait comme un véritable templier.

De son côté, la nourrice, qui avait pris le petit en affection et qui ne demandait qu'à le garder jusqu'à l'époque du tirage au sort, lui apprenant mille histoires désobligeantes sur le compte de la pauvre boulotte.

— Elle est bien mauvaise ta maman de Paris. Elle mange du chiendent, tu sais, mon Tom, faut pas l'écouter. Elle a un gros crapaud dans son poêle, et elle te ferait mordre.

De sorte que Puce Junior se faisait une idée terrible de sa mère et qu'il la détestait cordialement.

Ce qui n'empêchait pas la nourrice d'écrire le plus souvent possible :

« Chère madame Puce,

» Le peti se porte bien sauve qui l'a eu un petit bobo sur la joue, mai il est guéri mintenen. I l'est trébien élevai, é il di toultan qui voudré bien voir sa peti moman de Pari. Sé tablié comence à susé, et vou serié bien complésent dan nenvoié, ainsi que du choquola é du savon.

» Le petit vou embrace bien le mignon é son pepa et son grand pepa de Pari ausi, é il dit dit qu'il voudrè bien vou voir.

» Je vou salut bien.

» Fame Bonbon. »

La quatrième année, ce pauvre Puce finit par obtenir son congé.

Il s'agissait de retirer l'enfant de nourrice, et je vous prie de croire que les malles furent bientôt faites.

On acheta des gâteaux, des jouets, et en route pour Genève.

Il fut entendu que madame Puce s'annoncerait comme une étrangère, afin de voir si Tom la reconnaîtrait. (C'était bien improbable.)

Enfin, après d'innombrables heures de chemin de fer, Puce et sa femme arrivèrent à Genève, puis au village de la nourrice.

Celle-ci ayant été secrètement avertie, on se rendit dans le jardin où Tom prenait ses ébats.

— Embrasse la dame qui t'apporte un beau polichinelle, fit la nourrice.

Tom prit le polichinelle et embrassa la dame.

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Merci, adame.

— Qu'il est gentil ! fit madame Puce en serrant le bras de son mari; maintenant, à mon tour de lui parler.

— Dis donc, mon chéri, fit-elle, où est-elle, ta maman ?

— Là ! fit Tom en désignant la nourrice.

— Oui, là, c'est ta maman nounou; mais ton autre maman, où est-elle ?

— A Paris.

— Et toi, veux-tu y venir, à Paris?

— Non, je veux rester ici.

— Et quand ta maman de Paris viendra te chercher, qu'est-ce que tu lui diras, mon ange?

A cette question, la figure de Tom Puce se rembrunit, ses sourcils se froncèrent, et comme sa mère reprenait :

— Dis donc, mon chéri, qu'est-ce que tu lui diras, à ta maman de Paris ?

Tom Puce, furieux, répondit :

— J'y ficherai un bon coup de pied dans le le ventre !

George Auriol.

VADROUILLANA

La commune de St-Josse est plongée dans l'épatement. Bloedpanch annonce à tout le monde qu'il va être décoré de l'ordre de Léopold.

Les petites femmes sont dans la consternation. Elles tremblent qu'une fois décoré, Bloedpanch ne les mène plus à Monico pour leur payer le bock de l'amitié.

Qu'elles se rassurent. Cette éventualité ne se produira pas, tout simplement parce qu'il est tout à fait impossible que Bloedpanch soit décoré.

A moins que le boudin ne devienne un ordre national.

***

La culotte bleue écaillée et les revers de soie pale du pardessus de « Félicité » sont déja remplacés par d'exactement pareils.

« Laferrière » ne dérigole plus.

***

« Rotterdam » devient complètement gaga. Il

est amoureux fou d'une première communiante. Quel sale vieux satyre!

***

On nous annonce le retour de Paris de Lucie de Lammermoor.

***

« H. Patenlaire » qu'on dit, selon l'expression bruxelloise, toujours assis sur son porte-monnaie, a prouvé qu'il était calomnié, au cours d'une sortie avec des collègues de la Bourse. C'est inouï ce qu'on a consommé de sandwiches, demis, cafés et chartreuses sur son compte.

***

Une jolie scène, vue Montagne de la Cour.

Un petit jeune homme, maigrelet, imberbe descend paisiblement la Montagne de la Cour. Arrive, derrière, à fond de train, un bicyclettiste, gros, grand et large, et une collision se produit au coin de la rue de l'Empereur. Petit jeune homme et gros gaillard roulent sur le pavé. Le piéton se relève et s'époussète en grommelant, à part lui, sans pourtant se plaindre. Ce que voyant le vélocipédiste se met à l'en.....treprendre : « N. d. D. d'imbécile, faite donc attention! Pourriez pas regarder derrière vous? »

Alors le petit jeune homme se retournant : « Imbécile? Goddam! Your bl....! » et vous lui allonge, au milieu du visage, une châtaigne phénomenale. L'autre s'affale contre le mur d'en face le nez en marmelade, tandis que l'Anglais, très froid, prend une irréprochable garde de boxe. Et le velocemen, muet maintenant, en s'épongeant la figure avec son mouchoir, enfourche sa machine et disparaît au plus vite par la rue St-Jean.

Celui-là du moins fe a attention quand il descendra la Montagne de la Cour.

***

« Albrecht » sous la direction de « Carabas », s'entraine ferme en bicyclette et en absorption de champagne, en vue de son « match combiné » avec « Plongeur ».

***

Le « Diable-au-Corps » s'attend de jour en jour à une descente du parquet avec perquisition. On a vu cette semaine son local visité par un anarchiste célèbre : Maxime Lisbonne qui nous a donné l'autorisation de nous dire : Seul cercle à l'abri des bombes.

Ils feront buisson creux : toute la dynamite a été enfouie dans la cour.

Mais n'en dites rien à personne.

***

Fort remarqué l'élégant costume de bicycliste de " Fonsky „, et l'aisance et l'adresse avec laquelle il roule en bicyclette, le soir dans la galerie du commerce.

***

Une jolie coquille :
La propreté, c'est le viol.
(Proudhon).

MÉPHISTO.

THÉATRE

Le Pôle Nord, *rue de l'Evêque.* — Le corps de ballet du Palais d'Eté sera placé sous la direction de M. Desmedt du Théâtre royal de la Monnaie et débutera dans la *Tentation*, de Roger Milès, musique de José, qui vient d'être représentée cent cinquante fois au Casino de Paris.

Le peintre Dubosq met la dernière main à la décoration du théâtre qui sera, dit-on, un petit chef-d'œuvre de coquetterie et d'élégance avec son rideau, ses draperies et ses sièges en peluche bleue rehaussée d'or. — Une kermesse fantaisiste et artistique transformera complètement les galeries de l'étage. Il y aura là une salle de spectacle en miniature, un massacre des Innocents bruxellois et toute une série de loges que feront sensation.

***

C'est le 7 juin qu'aura lieu l'ouverture du Palais d'Eté. Les peintres, les tapissiers, les fleuristes achèvent la décoration estivale de la grande salle tandis les menuisiers mettent la dernière main aux coquettes installations de la kermesse qui battra son plein dans les galeries. Sur le théâtre les attractions seront nombreuses. Citons parmi les " numéros „ engagés : la troupe Léopolds, des gymnasiarques de tapis en habit noir, dont le travail fera sensation; Miss Léopolda, une virtuose du fil de fer, le peintre éclair Raffaëlo, les Duval dans leur création " excentrique-diabolique, „ le duo Joë et John, etc..., etc..., etc...

Le ballet paraîtra dans *la Tentation* de Roger Milès, costumes de Landolf et dans un divertissement nouveau de Gerorges Nazy intitulé : *Au temps jadis.*

AVIS

Le Diable-au-Corps fera paraître incessamment

Anvers et son Exposition

une superbe publication grand in-4°, de quarante pages de texte et dessins plus cinq planches hors texte en couleur, reproduction d'aquarelles de *MM. Cassiers, Amédée Lynen,* et *Léon Dardenne.*

Les dessins dans le texte, donnant les coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'exposition, du " Vieil Anvers „, de la ville d'Anvers et les coins disparus de la ville par nos meilleurs artistes, entr'autres:

Ciamberlani, Dardenne, De Cock, Hannotiaux, Hoothoorickx, Am. Lynen, Arm. Lynen, Ottevaere, Jan Stobbaerts, L. Titz, Lucien Wollès, etc., etc.

Couverture en couleur par *Henri Evenepoel.*

Prix : un franc

On souscrit dès à présent aux bureaux du " Diable-au-Corps „ 12, rue aux Choux.

Exposition belge à Genève

Ligue des Artistes belges

Election du Jury (1er tour)

Voici dans l'ordre des voix obtenues les noms des artistes ayant recueilli le plus de suffrages.

Peintres :

MM. O. Dierickx; de la Hoese; L. Fréderic; Stobbaerts; Delville, Ciamberlani; Heymans; C. Meunier; Verwée; Ottevaere; Courtens; Verhaeren; Mellery; Motte; Levêque; Eug. Smits; Alfred Stevens; Em. Claus; Khnopff.

Sculpteurs :

MM. Lambeaux; Dillens; Vanderstappen; Rousseau; C. Meunier; Lagae.

Graveurs, aquarellistes :

MM. Stacquet; Binjé; Biot; Danse; Dardenne; Ensor; Greuse; Hagemans; Hamesse; Lynen; Uytterschaut.

—

Election définitive, **Lundi 4 Juin**, à 8 h. 1/2 du soir, à la Brasserie Flamande, Bruxelles.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS (*)

QUATRE-VINGT-QUATRE ROSSES

CHAPITRE VIII

Les aventures du plongeur à Dordrecht.

(Cuite)

Dans le lointain, une voix sénile et tremblotante se fit entendre.

— Bourgeois de Dordrecht, il est trois heures dix-sept minutes, chantonnait cette voix qui, suivant la coutume du pays, s'accompagnait d'une crécolle de dimensions gigantesques.

— Enfin! rugit le plongeur, voici le wachter et, faisant un bond de jaguar, comme un joueur de vogelpik qui veut rattraper une flèche qui s'est plantée à deux mètres au-dessus de la cible, il retomba avec une pirouette aux pieds du veilleur de nuit.

Note de la Rédaction. — *Ce feuilleton est continué par l'auteur — naturellement — dans l'état d'un homme qui se trouve dans celui de douce béatitude — abrutissement que produit un repas de famille. Vos lecteurs voudront bien, en conséquence, comme on dit à l'administration des télégraphes, excuser l'incohérence des propos échangés entre le plongeur et le wachter qui, seul à Dordrecht à cette heure avancée de la nuit, quoique parmi les initiales de la matinée, ne paraissait pas avoir obéi aux lois de Morphée, hypnotisant les nonnoctambules d'un sommeil profond.*

Le plongeur donc, après avoir honoré le wachter d'un salut protecteur et élégant, lui dit :

— L'habitat de la punaise, nous apprend un astronome dont les travaux, célèbres dans l'antiquité, ne sont pas parvenus jusqu'à nos jours, est limité par le 30e et le 60e parallèles. On a remarqué que cet animal, rangé dans l'ordre des hémiptères, bien que n'ayant pas d'ailes du tout, est inconnu dans les climats polaires comme dans les régions tropicales.

— Où il est avantageusement remplacé par les tiques et les maringouins, observa le wachter d'une voix sombre.

— Vous avez raison. La constatation de cet astronome nous démontre donc que les punaises ne doivent pas être infréquentes à Dordrecht.

— Parfaitement raisonné.

— Par conséquent, s'il y a des punaises, elles doivent être en état d'exercice. Je m'étonne donc qu'aucun de ces insectes ne tienne en ce moment un Dordrechtois éveillé.

— Très juste.

— Pourriez-vous me dire, Monsieur qui gueulez dans les rues, pour quel motif la ville de Dordrecht toute entière paraît aussi endormie qu'Herculanum ou Pompéi, ensevelis sous le manteau de laves et de cendres vomi par le Vésuve?

— Parce que Dordrecht n'est plus en Dordrecht. Elle est tout entière aux murailles.

— Un siège, alors ?

— Oui. Les espagnols nous assiègent et voilà dix sept fois dix sept heures que, sur les remparts, toute la population repousse leurs assauts.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Merci.

— Pardon. Mais qui êtes-vous vous-même? Peut-être un espion des Espagnols?

— Je suis le plongeur.

— Connais pas.

— Né, dans l'Etat de Genès, de parents dans l'aisance, quelqu'extraordinaire que puisse paraître le fait, je manifestai, dès la plus tendre enfance, une préférence pour l'élément liquide.

— Moi aussi.

— Comment ?

— Vous me paraissez un fameux idiot. Continuez.

— A l'âge de deux ans, je faisais à la nage le tour du Chimborazo.

— Comment ?

— Sur une ânesse.

— Vous nagiez sur une ânesse ?

— Dans une baignoire.

— Dans une baignoire?

— La baignoire était sur l'ânesse.

— Ah ! C'est très intéressant. Et puis ?

(L'espace étant limité, l'auteur est obligé d'interrompre cette émouvante conversation).

(La suite au prochain numéro)

Fêtes données à Bruxelles à l'occasion du mariage de la princesse Joséphine.

La revue.

Représentation de gala à la Monnaie.

Le Bal de l'Hôtel de Ville.

Fête populaire
Grand'Place.

L'Illumination du bois de la Cambre et le bouquet du feu d'artifice tiré dans l'île.

N° 23 — 2e ANNÉE. Dimanche 10 Juin 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

...Et ces gens Diablocor prétendent qu'on s'embête à Bruxelles.

L'Asile d'Aliénés

(Conte pour les collaborateurs du Diable au Corps)

— C'est ici que je loge mes malades, me dit en me désignant du doigt une porte d'aspect bizarre, le célèbre médecin-aliéniste Purgerayde : si cela peut vous être agréable, je me mets à votre entière disposition pour vous faire visiter ma clinique dans tous ses détails.

— J'accepte d'autant plus volontiers, Docteur, qu'il ne m'a jamais été donné de pénétrer dans un asile d'aliénés.

— Alors, suivez-moi : vous ne regretterez pas votre après-midi.

Et il s'engagea dans un long couloir très sombre — à cause de l'obscurité, probablement — au bout duquel s'étendait une large cour plantée d'un immense bâton peint en vert. Ce bâton était entouré d'une tablette ronde également peinte en vert.

Nous pénétrâmes dans cette cour, par une sorte d'arc de triomphe peint en vert, que longeait une barrière verte, aboutissant à une porte verte. Partout du vert : les portes, les fenêtres, les cabinets, la caisse à ordures, les marches des escaliers et leur rampe, les plantes, les pots de fleurs, les fleurs elles-mêmes, tout était peint en vert.

Un bonhomme grisonnant était absorbé par un travail dont je ne me rendis pas compte à première vue : en m'approchant de lui, je reconnus, à ma grande stupéfaction, qu'il était occupé à peindre le sol en vert.

Dès qu'il m'eut aperçu, il m'annonça, sans que je le lui eusse demandé :

— Quand j'aurai fini ce travail, j'irai peindre les tuiles et les ardoises : de cette façon, je verrai mon œuvre de haut.

Ceci me surprit beaucoup, et je considérais ce pauvre homme avec compassion, quand, me prenant par le bras, le Docteur Purgerayde me fit remarquer trois de ces malheureux qui venaient de sortir de la salle de traitement, et qui ne paraissaient nullement nous voir. Ils se dirigèrent en dansant, et en poussant des cris sauvages, vers un petit rond de paille tressée, orné de cercles concentriques noirs, puis lancèrent, chacun à leur tour, dans la direction de cet étrange objet, de petits morceaux de bois de forme allongée, que compliquaient une fine pointe d'acier et trois barbes de plume.

Quand l'un d'eux avait réussi à planter un de ces petits morceaux de bois dans la paille, sa joie se traduisait par des hurlements terribles et par des bonds prodigieux.

— Ces gens-là, m'explique le Docteur, croient être des sauvages de l'Afrique Méridionale. Un jour qu'ils étaient allés visiter l'exposition d'Anvers, des amis les menèrent voir les Zoulous ; depuis ce temps ils s'imaginent combattre les tribus voisines. Pour eux, ce petit morceau de bois représente une zagaye.

— C'est étrange. Mais, Docteur, pourquoi celui-ci est-il vêtu d'un costume de velours noir, et chaussé de sabots, en dépit de cette chaleur écrasante?

— En voici la raison : A l'idée fixe de se croire Zoulou, il joint également l'idée fixe de croire toujours être en hiver.

— Mais alors, pourquoi ne porte-t-il aucune coiffure ?

— Parce qu'il veut laisser pousser ses cheveux, afin d'avoir, dit-il, un ornement semblable à celui que portent les Zoulous.

— Et celui-ci, qui à l'air d'un grand imbécile, n'a-t-il pas aussi quelque autre particularité en dehors de son idée de se croire natif de Cafrerie?

— Lui, c'est différent : il prétend que la mort n'a plus de secret pour lui : Il veut toujours dormir dans un cercueil, suivre les enterrements, boire et jouer aux cartes sur des tombeaux, aller en villégiature dans un cimetière.

Il a jadis construit un cabaret, dans lequel il voulait faire mourir tous les clients, pour cinquante centimes. Comme ceux-ci s'y sont refusés, il n'a pas tardé à faire faillite — ce qui, je l'espère, ne vous surprendra pas. Malgré cela, cette idée est tellement ancrée dans sa pauvre cervelle, que nous sommes obligés de le surveiller de très près. Il nous donne parfois bien du mal.

— Ah ! Et le troisième.

— Celui-là croit être souverain de l'Antique-Égypte : tous les jours, il se teinte le visage ; il ne veut écrire que sur du papyrus, et demande à tout le monde de venir assister aux cérémonies du culte d'Isis. Jamais il n'oserait manger une soupe à l'oignon. Il a manqué l'autre jour d'étrangler un pâtissier qui n'était pas en mesure de lui fournir un gâteau de lotus. Il passe la plupart de ses journées dans sa cellule, en compagnie d'un chat, d'un ibis, et d'un crocodile. Maintenant si vous voulez, passons dans la salle de traitement.

Le décor changeait du tout au tout. Les fenêtres ainsi que la porte étaient ornées de petits rideaux à fleurs bleues. Des morceaux d'assiettes taillés en carré tapissaient les murs dans toute leur longueur. Sur de grandes planches se trouvaient des assiettes en étain et des pots incassables à l'usage des aliénés. Au plafond étaient suspendues des cages à serins faites de cuivre et de verre. Sous un baldaquin peint en rouge, ainsi que les tables et les chaises, deux jeunes personnes passaient leur temps à tirer une petite ficelle pour faire de la musique. En face de ce baldaquin, et tout au fond de la salle, quelques aliénés faisaient du feu dans un alambic, converti par eux en poële.

Parmi ceux-ci, on distinguait un Chinois aux pommettes saillantes et aux yeux bridés fumant dans une longue pipe de terre, de Gouda. Il buvait de l'amer de Hollande.

— Ce Chinois que vous voyez, me dit le Docteur Purgerayde, a la manie de se croire Hollandais : en conséquence, il s'est affublé du nom d'une grande ville de Hollande, et toute la journée, il éructe en son honneur. Pour bien montrer qu'il a renié le Céleste Empire, il s'est fait couper la queue, après avoir fait couper celle de son chien.

Maintenant, continua le Docteur, demandez à celui-ci qui a de longs cheveux, la couleur de la liqueur qu'il boit. C'est du Hasselt n'est-ce-pas?

— Elle est bleue, me répondit-il imperturbablement.

— Et mon cigare ?

— Il est bleu, et sa fumée monte en spirales bleues, vers le ciel bleu ou planent des oiseaux bleus.

— Il voit tout en bleu, mon ami, de même que celui que vous avez vu en entrant, à la manie du vert. Quant à l'autre qui est à côté de lui en caleçon, il est bien surprenant qu'il n'aie pas encore demandé à aller se baigner. Car, bien qu'il ne sache aucunement nager, son rêve est de vivre continuellement entre deux eaux, comme on ne l'y laisse jamais aller, il s'arrache toujours les cheveux, aussi n'en a-t-il presque plus.

Cet autre, que vous apercevez dans le coin le plus obscur, est atteint de la manie de vouloir tout photographier. Lorsqu'il n'a plus de plaques à sa disposition, il utilise une seconde fois celles qui lui ont déjà servi, ce qui fait que l'autre jour, nous avons vu une jeune fille très convenable assise sur les genoux d'un grenadier.

Quant à ce dernier, que vous voyez là-bas, ne vous avisez jamais de commettre une indiscrétion devant lui, il ne rêve que choses désobligeantes à raconter. Demandez au Chinois, il vous en dira des nouvelles.

— Alors, pour lui, ce Chinois a une tête de Turc. Mais encore une question : Quelles sont ces deux jeunes personnes qui se trouvent sous cette espèce de baldaquin ?

— Ce sont mes infirmières, elles viennent ici pour élargir le cercle de leurs connaissances.

— Tous mes compliments, Docteur, mais entre nous, je crois qu'il doit être assez large comme cela.

J'avais terminé ma visite ; je pris congé du Docteur Purgerayde, non sans l'avoir vivement remercié de la complaisance qu'il avait mise à me faire visiter son établissement. Puis, pour me consoler de toutes ces choses navrantes, je m'en fus prendre une Absinthe, comme j'en ai depuis longtemps l'habitude.

E. Helle.

TIMIDITÉ

L'aveu que je voudrais vous faire est peu de chose
Et trois mots vous diraient mes vœux tant caressés.
J'ai lu dans vos grands yeux qu'ils vous plaisaient assez
Mais devant vous je suis si troublé que je n'ose.

Pourtant, le rire éclos sur votre lèvre rose
Me semble moins discret que vous ne le pensez.
Quand je baise vos doigts mignons vous rougissez,
Et c'est à votre sein que j'ai pris cette rose.

L'autre soir, au jardin, quand s'envolaient subtils,
Des lys énamourés les parfums des avrils,
Je voulais à vos pieds confesser mon délire.

Je ne sais quel scrupule encor m'a retenu
Et je m'en suis allé comme j'étais venu,
Vous aimant comme un fou sans pouvoir vous le dire.

Albert Tinchant

Le Chat noir à Bruxelles

—

Nos amis du *Chat noir* ont fait leur (r)entrée-joyeuse comme toujours à Bruxelles, sur la scène de l'Alcazar avec le dessus du panier de leur répertoire. Ils ont naturellement fait salle comble tous les soirs.

Qui donc disait que leur impresario s'était retiré dans ses terres? Il a repris son collier doré :

Salis toujours Salis en sa loquacité
Ne semblait même pas l'avoir jamais quitté.

Tout passe, sauf le *Chat noir* qui, d'institution nationale Montmartroise est devenu internationale,

Depuis longtemps déjà, les rives de la Senne
N'ont rien à envier à celles de la Seine.

et tous, nous connaissons les exquises fantaisies de nos amis de Paris, les artistiques ombres de Caran d'Ache, de Willette, de Rivière, de Fau, la pleïade des chansonniers, poëtes et compositeurs Delmet, Jouy, Ferny et Lefèvre, les délicates compositions musicales de Charles de Sivry et de Fragerolles et tant d'autres encore que nous oublions.

Saus compter au surplus, comme chacun le sait
Leur oncle vénéré, sir Francisque Sarcey.

Point donc ne rendrons nous compte de leur triomphal succès, de l'étonnante *Épopée* de Caran d'Ache aux impressions compliquées de foules, de l'exhilarant *Rêve de Zola* de Jules Jouy, du *Secret du manifestant*, cette mordante satire de Jacques Ferny, ni de la *Marche à l'Etoile* de Rivière et Fragerolles.

Car ce petit chef-d'œuvre, esthétique et bon teint
Vous fait pour un moment tourner au calotin
(pas imprimer cabotin s. v. p.)

Nous nous faisons d'ailleurs à cet art délicat et fin. Au commencement, nous étions dix sept qui comprenions (la rédaction du *Diable-au-Corps*) et maintenant nons sommes soixante mille (tous les abonnés du susdit). Il en est même qui ont fini par découvrir que, dites par Delmet, charmeur exquis, par le fruste Jules Jouy, avec le flegme énorme de pince-sans-rire de Ferny ou à la bonne franquette comme Lefèvre, les chansons du *Chat noir* — puisque tel est le nom que donne le bon public à ces régals de dilettaute — sont (voici enfin le verbe) supérieures aux mêmes productions détaillées par les Jean-Foutres en habit rouge qui les prostituent sur les tréteaux café-concertants.

En entendant Jacques Ferny je me reportais involontairement — sale adverbe — à un de ces queues-rouges, étoile parisienne, qui naguère, avec force gestes souligneurs d'intentions, nous " dit „ — oh le cochon! — *La visite présidentielle.* Si j'avais pu le tenir à ce moment, je lui aurais f.... des claques — outre celui qu'il avait sous le bras — avec volupté.

K. Member.

Les nouvelles chansons du CHAT NOIR se vendent chez

KATTO, 52, rue de l'Ecuyer.

Les Révélations d'un Sous-Préfet

Au concours régional des Animaux Gras

Paroles et musique de Jacques Ferny

—

I

Messieurs, grâce au gouvernement
Dont nous jouissons à l'heure actuelle,
Le pays vit dans l'enchant'ment
D'un' félicité perpétuelle.
Au dedans, point d'agitations;
Le gâchis simplement, rien autre.
A l'extérieur, quoi? des nations,
Messieurs, étrangèr's à la nôtre!
Enfin, chose extraordinaire!
— A quoi c'la tient-il? J'n'en sais rien —
Nous ne sommes pas même en guerre!
Tout va bien, Messieurs, tout va bien!

Et zim la boum!... Vive la République!

II

Tout va bien! Le gouvernement,
Messieurs, fait marcher le commerce,
Lequel, pour se mettre en mouv'ment,
N'attendait qu' lui, sans controverse!
Oui, malgré les cris astucieux
Des commerçants réactionnaires,
Les affair' s, en somme, Messieurs,
Les affaires... sont les affaires!
Nous avons la crise, sans doute,
Mais après tout, ell' se maintient
Solid'ment, la crise! et somm' toute,
On peut l'affirmer, ell' va bien!

Et zim la boum!.. Vive la République!

III

Tout va bien! Le gouvernement
S'intéresse à l'agriculture :
Le blé pousse sensiblement,
L'avoine est déjà presque mûre.
L'org' n'est pas laid, le seigle est beau,
La températur' printanière,
Il tombe plus souvent de l'eau
Qu'il n'en tombait l'anné' dernière!
Le cochon n'a pas mauvais' mine,
Le prix d' la volaill' se soutient,
Et quant à l'espèce bovine,
Elle engraisse, donc ell' va bien!

Et zim la boum!... Vive la République!

IV

Tout va bien! Le gouvernement
Vous a promis avec largesse
Des réform's,,, Eh! bien! réell'ment,
Lorsqu'il vous a fait cett' promesse,
Il avait l'intention d'la t'nir,
Il l'a même encore à cette heure,
Il la gardera comm' souv'nir
Précieus'ment jusqu'à ce qu'il meure!,,,
Parfois avec inquiétude
Vous vous dites : " Mais qu'est-c' que d'vient
Cett' loi qu'on a mise à l'étude? „
Calmez-vous, Messieurs, ell' va bien!

Et zim la boum!,,, Vive la République!

V

Tout va bien! Le gouvernement,
Soucieux de diminuer vos charges,
Les accroit progressivement
Dans les proportions les plus larges.
Des titulair's de ces impôts
La joie, d'ailleurs, est évidente;
Ils vont, clamant à tout propos :
" L'impôt va très bien, il... augmente! „
Que dis-je? Mais on en rencontre
Et journell'ment je n'sais combien
Auxquels il reste encor leur montre!,,,
Et quelquefois même ell' va bien!

Et zim la boum! Vive la République!

VI

Tout va bien! Le gouvernement
Est composé de gens intègres
Qui ne trouv'nt jamais leur trait'ment
Ni leurs frais d'bureaux assez maigres!
Un autre fait — trop rare, hélas!
Par le temps qui court, — les honore:
On est allé voir à Mazas,
Eh bien, ils n'y sont pas... encore!
Et puis, d'ailleurs, quand, pour un' cause
Quelconque, il arrive que rien
Ne va, c'est encor' la mêm'chose!
Tout va bien, messieurs! tout va bien!
Et zim la boum! vive la République!

La Pétition

—

Chaque fois que j'ai fini ma chiqaison, à medi, j'attrape un petit hibou dans ma fauteulle. Et alorsse, tu saies, on peuie pas me dérangeie pour narien de tout. Ça serait le roi qu'il viendrerait voir note impasse, que je direrais : Fourtte! je veuies dormeie, qu'i repasse une aute fois dans un demi y'heure, quansque je n'aura feneie. I brûlerait à coteie, chez le voisin s'mizon, que je direrais le même chose. Un marollien qu'il dorme après sa dîneie ça est sacreie, et ça dans vote cafeie!

Vous peuie penseie alorsse comme je n'a z'èteie stoumaqueie talleur qui z'ont oseie me revelleie en cerceau, surtout que je rêvions que i'ètions avec une du Grand Thèatte, mo un manifique criature, saveie-vous, et qu'on faisiont de flikkers ensembel, et jijte au moment ousque cette boelleke chèri a n'allait me montreie commensque ça est dedans le coulisses de les thèattes, clache! ça veuie reussire qu'on me derange, et au lieu de la jolli figure de la chantatrice, qu'est-ce que je vois? Ma femme je vois, aïe, aïe, aïe!

Je veuie joueie sur ma patte comme de jijte, mo je vois qu'a l'est pas seul et qu'un viel Mossieu a n'est avec. Alorsse je tiens mon bec, est-ce pas, parce qu'on est des gensses commifaue et que, quansqu'on a des ruses, on le faie jamaie devant le monde pour pas qu'i vont le raconteie tout partout que nous autes on est un mauvaise mènage. Même que quansque je n'a foutu un n'eulle bleuie à mon pouse, a met toute sorte de colleurs dessus pour pas qu'on le voit. Ça est comme ça que ça vient que si tu demandes sur le marolles commensqu'on est en embel, moi et mon pouse, i te dira : comme de puzons, parce qu'i savtent pas qu'on se dispute de soir jusqu'à le matin, et vize-Versailles, comme on dit.

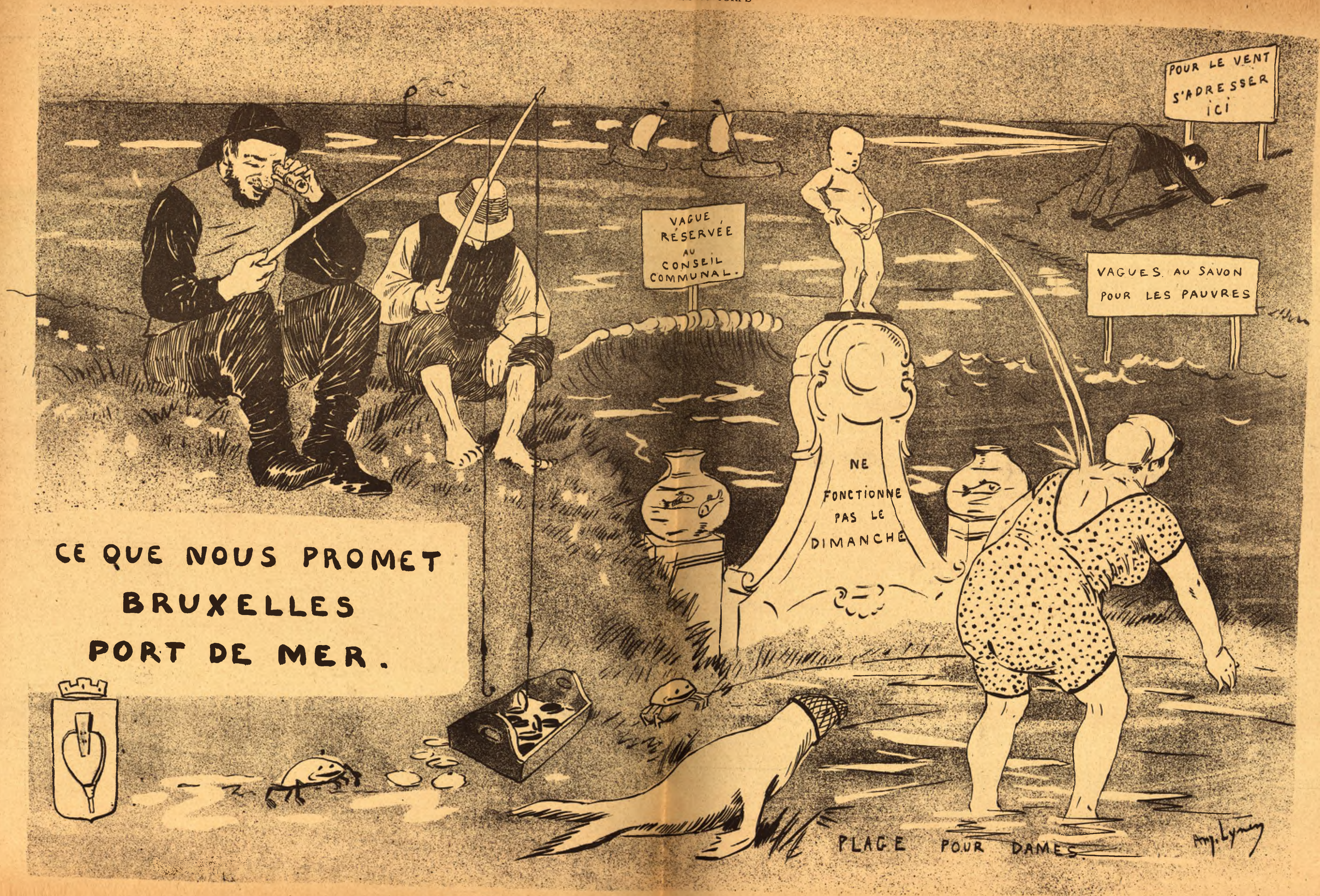
Mo avec tout ça je veroublie le viel Mossieu qu'il ètiont venu dérangeie ma sommeil :

— Quoisqu'i n'a pour vote schellevisch? je demande à lui.

— Mossieu, qu'i dit, et à ça je vois tout suite que ça est du fin geare, Mossieu, je saies que toi ti es un vraie viel Brusseleer....

— Ça sûr, que j'gueule.

— Laisse-moi parleie, qu'i dit. Ah bien, je viens vous demandeie de signeie of de mette un kruiske sur oette papiè, que ça est un pétichon à le Roi pour faire finir tous ces sales sange-



CE QUE NOUS PROMET
BRUXELLES
PORT DE MER.

ments qu'i font qu'on saie plus, Godferdoumme ! si on reste acor à Bruxelles. La Senne i l'ont couvert, la Petite île i l'ont casseie en bas, la moitié d'el Blad on a faie ce sale Palais jijtiche avec, le quartiè Notter Dame aux Neiges ça est devenu cette sale rue l'enseign'ment avec les z'autes tout près, egceietera.

A c't'heure i veultent foute en bas le Montagne la cour et faire un port de la mer avec la Verte Alleie. Moi je me reconnais déja plus à c't'heure dedans la ville, quoisque ça sera après dize ans !...

— Ça est vraie, que j'dis.

— Laisse-moi parleie, qu'i dit. Ah bien, i faut pas qu'on touche à le Montagne la cour of à le Verte Alleie, ça moi je dis, et c'est pour ça qu'on a fait un pétichon que tu vas signeie of mette un kruiske n'après.

— Et ce pètichon, que j'dis, ça servira à quette chose ?

Non, mais ça j'aie jamaie vue, saveie-vous, un regard de monpris comme cuilale que le viel Mossieu i n'a lanceie après moi. J'en étions t'honteuie, c'est vraie sais-tu.

— Mais ceretllement, qu'i gueule, que ce pètichon y servira à quette chose.

— Ah ! je dis, ça me faie bien plaisir.

— A mette du bloempansch dedans, i gueule, et i sort en faisant clacheie la porte.

Et ça est comme ça que ça vient que j'aie ne pas pètichonneie contre le Montagne la cour et Bruxelles port-de-la-mer.

BAZOEF.

Vadrouillana

—

BRUXELLES-ATTRACTIONS. Notre cher (25.000 frcs par an, sans les pertes qu'il fait subir au commerce) mayeur Karel Buls, vient de trouver un bon moyen d'attirer et de retenir les étrangers à Bruxelles. Par ses ordres, la police fait, à partir de minuit, fermer les petits cafés où l'on s'amuse et prend les noms des clients qui s'y trouvent. Les Bruxellois sont embêtés, les étrangers s'en fichent : ils partent le lendemain avec la ferme intention de ne plus revenir et de conseiller à leurs amis et connaissances d'éviter ces désagréments, en ne mettant pas les pieds dans la capitale.

Le moment est absolument des mieux choisi : il y a, en ce moment, à Anvers, des visiteurs qui pourraient avoir l'envie de pousser jusqu'ici, il faut donc les empêcher par tous les moyens possibles. Vive Bruxelles-Extinction !

* * *

Rencontré l'autre jour quelques membres de la 4me batterie chantant à pleins gosiers :

Allons enfants de la batterie
Le jour de boire est arrivé....

Ils s'entraînaient pour les fêtes de Mons.

* * *

MONITEUR DE LA VADROUILLE. Par arrêté du " cercle des Hiboux „ le sieur " l'Enchaîné „ est autorisé à porter dorénavant le titre de baron de " Fine-Jujube. „

La grosse blonde est aux anges.

* * *

Le *paper-hunt* mystérieux des membres cyclistes de la presse a enfin eu lieu. Malgré l'indiscrétion d'un confrère quotidien, chose qui a plongé un autre confrère dans la consternation, nous croyons pouvoir assurer qu'il n'amènera pas de complications diplomatiques. C'est du moins ce qui ressort de nos interviews de Mme J. Adam, de M. Nieter, et de M. d'Alvensleben.

Ce sont messieurs Alfred M... et Fr... qui ont fait la bête.

* * *

Trouvé l'autre jour à la porte de la Taverne Clarenbach un monsieur ignoblement pochard, qu'une pauvre femme éplorée, la sienne sans doute, essayait vainement de faire rentrer chez lui. Elle y renonça de guerre lasse et l'on a transporté le poivrot au bureau des objets perdus. Quand on lui demande son nom il répond une fois : Jef, l'autre fois : Moustache.

Le ministre de la justice vient de télégraphier à M. Bertillon, chef du service antropométrique de Paris, afin qu'il vienne établir l'identité de ce mystérieux ivrogne.

* * *

Lundi après-midi, dans la cour du *Diable au Corps*, on se serait cru revenu au beau temps des jeux Olympiques.

" Bobin „ et " Gras-Double „ ont fait une magnifique passe de lutte à main plate, telle qu'elle se pratique dans le midi de la Frâce. Les assauts mouvementés, et compliqués de plusieurs reprises des plus intéressantes, ont duré plus de vingt minutes, sans résultat.

" Ramsès II „ entraînait " Bobin „ et " Albrecht „ " Gras-Double. „

* * *

Le départ de " Cinq millards „ vendredi soir, pour son grand voyage a été des plus émouvants. Ses amis sont venus l'accompagner à la gare et lui ont apporté un superbe objet d'art, comme souvenir.

" Zizi-panpan, „ retenu par " Titi, „ n'est parti que le lendemain, mais il compte rattraper son ami avant St-Petersbourg.

MÈPHISTO.

BIBLIOGRAPHIE

—

LES RÈCITS DE RHAMSÈS II, Simonis Empis, Editeur ; préface de Willy, couverture illustrée d'Andhré des Gachons.

—

Notre ami Rhamsès, maitre belge en fumisterie, vient d'avoir la rare bonne fortune, grâce à de puissantes protections que l'Europe lui envie, de se voir édité par Simonis Empis.

Les contes de Rhamsès sont connus. Ce serait faire injure à nos lecteurs de leur en dépeindre la haute cocasserie — morale autant que vertueuse — alors qu'ils en ont eu de nombreux échantillons dans les colonnes du *Diable au Corps*. Simple ou compliquée, macabre ou je m'en foutiste, la fantaisie de Rhamsès, primesautière, dépend souvent du moment et en subit l'impression.... en sens inverse, car il écrit toujours le contraire de ce qu'il voudrait dire, par pose. C'est un naïf qui prétend à la perversité moderne, un délicat qui joue au cynique, parfois même, pas souvent, un lettré qui affecte un débraillé voulu. De là ce genre heurté, cahotant, d'une extravagance froide, qui fait la saveur de ses récits dont la variété déconcerte, avec parfois des envolées vers le pur mysticisme, telle la *Légende des Temps à venir* dont il a essayé de détruire l'effet par une note idiote, tant il craint d'être pris pour ce qu'il est réellement.

Mais assez de Rhamsès. Parlons de l'hilarante préface de Willy, l'exquis fantaisiste parisien, qui a présenté au grand public de la ville lumière notre collaborateur dans une de ses plus étincelantes fantaisies, éblouissante de cascades imprévues, dans une de ces préfaces comme il n'appartient qu'à Willy d'en faire — ainsi qu'il conste de l'album de Jossot, récemment publié. — Quand il parle des " savoureuses brabançonorités de style de Rhamsès, à travers laquelle transparaît l'âme flamande — profonde comme l'âme russe, acérée comme lame de couteau ... on croirait presque que c'est arrivé.

Mais où Willy s'élève jusqu'au sublime, c'est dans sa grande discussion du style de Baloef — car notre excellent collaborateur marollien tient dans le livre une place honorable dont, malheureusement, on n'est averti que par la préface — Ainsi que le dit Willy " les dicts de Bazoef, plus hilares que celui de Nantes sont l'orgueil du volume „. Et d'enfourcher des considérations sur le marollien qui feraient frémir Aelbrecht.

" *Inde* la langue de Bazoef, extraordinaire " idiome amphibie, produit incestueux de la " carpe flamande et du lapin français, où le " verbe être se conjugant avec le verbe avoir, à " la française, donne naissance à d'horrifiantes " expressions comme *Ik keb gewest*, tandis que, " compensation exquise, le flamand traduit mot " à mot aboutit à ces " *je travaille sur une administration* „ ou ces " *veux-tu profiter sur un verre* „ qui précipitent l'étranger dans une " stupéfaction voisine du coma. „

Cette préface de pince sans rire est préfacée elle-même par une couverture d'Andhré des Gachons, d'un Néo-Egyptien gravement extravagant qui habille dignement le volume. L'exquis talent du charmant aquarelliste a pourtraicturé un Rhamsés symbolique, sur un fond pyramidé, aux cartouches savamment archaïques ou effrontément fin-de-siècle-égyptiaques, hiératique et auguste avec sa sphynge à ses pieds et son amphore où, en grands caractères, se lit le " Faro „ évocatif de beuveries brabançonnes du fumiste belge des dix neuvième dynastie et siècle.

C'est assez dire que le volume est complet. Nous en recommandons la lecture à nos amis qui

peuvent se le procurer, moyennant trois francs cinquante chez tous les libraires. Le *Diable au Corps* se fait d'ailleurs un plaisir de le leur céder, s'ils le désirent, au prix de trois francs soixante quinze, avec droit à la contemplation de l'auteur dans l'exercice de ses fonctions. Prière de se présenter avant onze heures ; passé cette heure Rhamsès devient déplorablement idiot.

A. Gébert.

P. R. — Si vous avalez tout ce que Gébert dit de Rhamsès, vons êtes d'un bon tonneau. C'est moi qui ai dicté.

Rhamsès II.

Du la jouer de Vogelpick.

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça c'est du la posuchon qué til veut pour jouerre de vogelpick de main levée, couprend' bien, qué ça l'est du véritablement pour la joueurse quil va pas zacoté.

Pourquois quand til veut pour faire de roses en toujours de vingt-cinq, couprend' bien, til faut quil jouerre de posuchon régulièrement qué til met d'abord zuchement su la façade di la jeu enn d'un pied zanavant quil est mauvais maye qué ton pied il doit zêtre touledeux de rassemblement couprend' bien.

Qué ça l'est de zimpourtace pour la durechon, quil va pas zacoté eun de levé son bras jucheque sur l'oteur di l'eul, couprend' bien, quil est di regardé pas sur ton zoizou maye su la rose enn de la ziterre avé la main, enn de pas avé du la droit enn de zacoté, couprend' bien, quil est de mouvement di ton dos di ta zépole quil va pas changerre pour le durechon quil doit li mettre su la distace di trois mètres pourquil fait de rose quil est cinquante, enn qué ça l'est de zindicachon quil est ne bon joueurse, couprend' bien, qu'il met toujours ton zoizou dans la rose enn de pas zacoté enn qu'é ça l'est du gra sablace avé lé madame, que til doit faire attachon, couprend' bien.

Albrecht.

CAISSE DES PAUVRES

Pour la crèche de Molenbeek-St-Jean : Serment d'ivrogne de Juju I :.6 francs.

AVIS

Le Diable-au-Corps fera paraitre incessamment

Anvers et son Exposition

une superbe publication grand in-4°, de quarante pages de texte et dessins, plus cinq planches hors texte en couleur, reproductions d'aquarelles de *MM. Cassiers, Amédée Lynen,* et *Léon Dardenne.*

Les dessins dans le texte, reproduisant les coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'exposition, du " Vieil Anvers „ de la ville d'Anvers et les aspects disparus de la ville par nos meilleurs artistes, entr'autres: *Ciamberlani, Dardenne, De Cock, Hannotiaux, Hooterickx, Am. Lynen, Arm. Lynen, Ottevaere, Jan Stobbaerts, L. Titz, Lucien Wollès, Hamesse, etc., etc.*

Couverture en couleur par *Henri Evenepoel.*

Prix : un franc

On souscrit dès à présent aux bureaux du " Diable-au-Corps „ 12, rue aux Choux.

THÉATRES

LE POLE NORD, *rue de l'Evêque.* — Le prix d'entrée général au Palais d'Été a été fixé à un franc pour mettre le spectacle à la portée de toutes les bourses. Il sera fait exception à cette règle le soir de l'ouverture et tous les samedis, soirs de gala.

Pour ces représentations, le prix indiqué plus haut, sera doublé.

MUSÉE CASTAN. — Le Musée Castan a cet avantage de rester ouvert de 9 h. du matin à 10 h. du soir sans interruption, aussi le monde afflue-t-il à l'exposition Rabelais toute la journée. Les provinciaux, les étrangers attirés à Bruxelles par les affaires ou le plaisir ne manqueront pas de visiter cette joyeuse et très artistique galerie.

Le Photoret

Un merveilleux petit appareil photographique de poche vient d'être mis en vente par la m^on^ J. Marynen, rue Montagne aux Herbes Potagères, 39.

Ce coquet instrument de l'aspect et de la dimension d'une montre permet de prendre six vues instantanées de la plus grande finesse.

Le maniement du Photoret est d'une grande facilité.

Grâce à cet appareil tout le monde sera bientôt photographe.

CONDITIONS SPÉCIALES POUR LE GROS.

J. MARYNEN

39, Montagne aux Herbes Potagères, 39

BRUXELLES.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE VIII.

Les aventures du plongeur à Dordrecht.

(Suite.)

Et puis ils tombèrent tous les deux dans un morne silence dont je ne donnerai pas les détails, aucun témoin n'en ayant jamais noté les péripéties.

Ce qui suivit dans cette nuit mystérieuse et pleine de l'effroi de la tombe, je n'oserais le dire. C'est un secret d'horreur, satanique et crépusculaire. La plume de l'écrivain s'abaisse en faisant la concurrence au chiffonnier et l'hermine craint de se souiller dans la fange.

Qu'il me suffise de dire que le plongeur se plongea dans une si crapuleuse débauche que, si son front d'airain et étendu à peu près jusqu'à l'occipital ne rougit pas, ses écailles le firent pour lui. D'autres content que, s'étant hasardé à faire du tapage nocturne, il reçut sur le dos le contenu d'un vase qualifié comme le dit tapage et que, la teinte verte de ses écailles ayant été obtenue à l'aide d'un mélange de jaune de chrome et de bleu de tournesol, elle avait naturellement tourné au rouge par l'action de l'acide urique.

Je n'approfondirai aucune de ces deux versions, d'abord parce que cela m'est égal et puis parce que je m'en fiche. C'est assez dire que toutes deux me laissent indifférentes. Et je reprendrai mon récit au moment où le plongeur reparut sur le pont du Flyboot.

CHAPITRE IX.

Le Naufrage.

— Alors, fit le capitaine, en se promenant à grands pas sur le pont, la ville est assiégée par les Espagnols.

— Oui, fit lacomiquement le plongeur.

— Tu parles trop, observa le chevalier, il suffisait d'incliner la tête en signe affirmatif.

Le plongeur le regarda de travers.

— Diable! reprit le capitaine, pensif. C'est embêtant.

— Pourquoi ça, observa Ernest.

— Parce que je comptais acheter à Dordrecht le mât qui me manque et que cela me sera impossible, en l'absence du marchand de mât.

— Un marron suffit pourtant, répartit Ernest, un sourire épanoui sur sa large face.

Les traits du capitaine s'assombrirent, ses yeux lancèrent des éclairs, le sang lui monta au visage et, d'un geste violent, montrant le Moerdyk à Ernest, il s'écria :

— Sortez!

— Donnez moi une porte, d'abord, grommela l'écuyer. Je vous ai dit qu'il fallait un mât rond parce que je ne suppose pas que vous utilisiez des mâts carrés. Il me semble absolument inutile d'en acheter lorsque nous avons ici toute une flotte de navires qu'en sont abondamment pourvus. Nous avons justement la bonne fortune de les voir abandonnés par leurs équipages. Chippons un mât et foutons le camp.

— Mille pardons, mon brave ami, lui répondit le capitaine en lui tendant sa main calleuse qu'Ernest serra avec effusion. Je ne vous avais pas compris. Votre idée est tout bonnement géniale. A l'œuvre mes amis.

Inutile d'entrer dans des détails aussi nautiques que fastidieux, de dire comment une hourque de Nantes se trouva devenir le champ de l'expérience, comment des brigues furent dressées par l'équipage du *Flyboot*, comment on enleva le mât de hune avant le bas mât, pour le même motif que l'on plante le bas mât avant le mat de hune.

Il me suffira de dire qu'au bout d'une heure, grâce à l'activité de l'équipage, le mât de la hourque se trouvait dressé à la place de celui qui manquait au *Flyboot*, manœuvres placées et haubans ridés. Ça n'était pas la perfection mais cela pouvait passer.

— On glana de çi de là quelques pièces d'artillerie, de la poudre et des boulets et hissant le pavillon brodé de la besace et de la cuiller, le *Flyboot* enfila majestueusement le Hollandschdiep pour déboucher dans le Haringvliet afin de gagner les bouches de la Meuse.

(La suite au prochain numéro).

COMMENT ON OFFRE UN CIGARE

A un ami.

A un bon ami.

A une connaissance.

A un étranger.

N° 24. — 2e ANNÉE. Dimanche 17 Juin 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

LA QUESTION DU CONGO

....si en Europe nous avons la triplice, en Afrique nous sommes en face de l'alliance Anglo-Belge-Allemande....

(Extrait d'un quotidien français.)

Les cent mille Cravates de Jean.

Il y avait une fois à Montmartre, dans la province de Paris, un gentilhomme appelé Jean. Il demeurait dans une rue qui avait un nom de reine, la rue Berthe; aussi l'avait-on surnommé Jean-Berthe, ce dont il était très fier. Lorsqu'il vint au monde, le bon Dieu dépêcha près de lui la fée *Soleillée* qui rit toujours et porte des robes d'or à grelots de rubis. La bonne dame fée, qui avait en guise de baguette un rayon de soleil, se pencha doucement sur le nouveau-né, et l'ayant trouvé de son goût, prit dans sa poche un sachet de poudre d'insouciance et lui en barbouilla la figure avec une houppette de duvet, puis elle dit: Mon mignon, tu n'auras jamais de millions dans ton gousset, mais tu aimeras tout ce qui est beau, ce qui te rendra beaucoup plus heureux que feu M. Crésus. Je ne puis te faire qu'un don: Tu changeras de cravate autant que tu voudras, et lorsque tu seras grand, tu en auras tellement eu, qu'en les attachant les unes aux autres, on en pourra faire une ceinture à la grosse maman Cybèle, si l'on veut! „ Puis elle s'envola dans le plafond en riant de toutes ses forces.

Jean-Berthe entra donc dans la vie par la porte bleue. C'était un petit garçon très sage qui n'aimait pas beaucoup l'école. Il apprit à lire on ne sait comment, mais il eut le bonheur de ne jamais entrer dans l'enfer des règles de trois. Et il fut gai comme un roitelet. Tous les dimanches on le voyait courir par les rues, chantant *Ma-tante-tire-lire!* et les soirs d'été, sous les marronniers avec les marmouzelles d'alentour, il dansait *La-Tour-Prends-garde!* Et tous les jours, il changeait de cravate.

Il en avait de toutes les couleurs, et si jolies qu'on en parlait jusque sur les rives de la Seine. Et quand il fut grand devenu, il en eut encore de nouvelles. Des bleues, des roses, des vertes, des blanches; il les laissait voltiger de brise en zéphyr, et c'était plaisir de le voir passer aussi gorgiasement accoutré. Il avait des cravates de brume pour les jours froids, des cravates de brouillard pour les jours tristes, des cravates de soleil pour les printemps, des cravates d'azur, des cravates clair-de-lune et des cravates de soleil mourant. Et toujours il se promenait en rêvant, ignorant si deux et deux font quatre, et ne sachant jamais l'heure qu'il était.

Or, lorsque Jean-Berthe eut vingt ans et que ses moustaches se mêlèrent de poindre, il sentit quelque chose s'agiter dans sa poitrine; il devint mélancolique et son col n'eut plus que des crêpes noirs. Une nuit qu'il pleurait sur sa couche, ne sachant ce qu'il avait, sa petite chambrette s'éclaira soudain et sa fenêtre s'ouvrit d'elle-même pour laisser passer une belle personne qui avait une robe d'or à grelots de topaze et qui riait comme Mlle Démocrite!

Elle avait des souliers de diamant et des bas noirs tissés avec des cheveux de vierges. Derrière elle, coiffés de coquelicots, marchaient, jouant de la viole, de beaux chérubins aux chevelures dégringolantes.

C'était la fée *Soleillée* et son cortège.

— Bonjour m'ami, dit-elle en embrassant Jean-Berthe pourquoi verses-tu de si grosses larmes?

— Madame la fée, répondit Jean, je suis triste parce que j'aime la petite Gillette.

— Ah! c'est pour cela que tes yeux sont rouges, fit la fée; ne sais tu donc pas que Gillette se meurt d'amour pour toi?

Ayant dit cela, elle frappa la vieille commode vermoulue de son rayon de soleil, et les murs grandirent et tout se couvrit de velours. Jean-Berthe se trouva couché sur des coussins de Téhéran. Comme il regardait, émerveillé, sa pauvre bougie qui brûlait dans un grand lustre de cristal, la porte s'ouvrit et Gillette entra, vêtue d'une longue tunique d'azur, que portait par derrière un ange. Et ils s'embrassèrent tendrement.

Alors dit la fée: " Petite, puisque ton ami s'appelle Jean-Berthe, tu laisseras là ton nom de Gillette. A partir de ce moment, tu te nommas Gilberthe. Demain vous vous marierez. Je viendrai à la noce avec mes chérubins; nous danserons, et il voltigera tant de demoiselles sur votre passage que le ciel en sera tout pailleté. „

Prenant son rayon, elle ajouta : " Soyons à la campagne! „ Alors Jean vit au loin des arbres pousser et des brebis naître dans un pré.

Ensuite *Soleillée* ouvrit une vieille malle et en tira toutes les cravates de Jean-Berthe. Il y en avait cent mille et deux. " Que toutes ces gazes et que tous ces tulles soient des ailes et s'envolent! „ cria-t-elle. Aussitôt des milliards de libellules se mirent à voler, et tandis que les chérubins jouant de la viole conduisaient le couple dans le bosquet consacré aux amours, le ciel était constellé d'étincelles comme un voile de bayadère.

— Ils furent heureux!

GEORGES AURIOL.

LIGUE DES ARTISTES BELGES

EXPOSITION DE GENÈVE 1894

Voici la composition définitive du jury, section des Beaux-Arts à l'Exposition belge des produits exportables en Suisse.

PEINTURE

MM. Ciamberlani, Albert.
de la Hoese, Jean.
Delville, Jean.

SCULPTURE

M. Lagaë, Jules.

GRAVURE, AQUARELLE, ETC.

M. Lynen, Amédée.

Un homme patient

Depuis quelque temps je suis plongé dans un marasme noir dont rien ne peut me tirer, pas même les facéties du vidame Spons, et ce pour plusieurs raisons, au nombre de trois :

1° J'aime beaucoup le schiedam, et j'ai juré sur la tête de mon cousin d'Alger — serment sans grande valeur, du reste — de ne plus en boire, parce que les excès de schiedam m'attristent. Mais je suis contristé d'avoir fait ce serment et je cherche en vain de sortir à ce cercle vicieux;

2° M. Folie, directeur de l'Observatoire I. P. U. a inséré dans *l'Annuaire de l'observatoire* une note sur la " recherche correcte de la constante de l'aberration „ et il n'a pas parlé de moi. Il est vrai qu'il a fait cette recherche dans le " premier vertical „ où il n'aurait pu me rencontrer que par le plus grand des hasards, mais, c'est égal, c'est humiliant ;

3° Cette raison là, tout le monde la connait et je m'abstiendrai donc de la développer.

Toujours est-il que, lorsque je suis plongé dans un marasme noir, je suis — je ne me le dissimule pas — mortellement embêtant. J'exécute sur les pianos banals une redoutable série de marches funèbres ou " *la déclaration d'amour à la fille sauvage* „ mélodie déchirante — pour les tympans — que je composai jadis dans les Montagnes Rocheuses. Cette mélodie, très curieuse, est une chanson à boire à double sens, extraordinairement ingénieuse et compliquée, mais qui ne produit pas le moindre effet dans les régions civilisées. Dans les contrées ou la civilisation n'a pas encore pénétré, c'est différend ; cela ne produit pas d'effet non plus, ou tout au plus un effet rétrogarde, comme au billard, qui a pour résultat immédiat de faire manquer le carambolage. (*)

Le baes de l'établissemment que je fréquente, me voyant dans cet état, avait donc pris le parti prudent de fermer son piano afin de mettre un terme à l'exode de ses consommateurs, provoqué par la répétition bassinante de mes macabres élucubrations. Cette mesure radicale avait provoqué mon ire, mais je n'en laissais rien paraître, me réservant de la passer soit sur une tête de Turc quelconque, soit en lançant un immense pavé dans le jardin de quelqu'un, exercice dans lequel j'excelle et qui provoque chez moi une intime satisfaction qui ne manque pas de me remettre dans la normale de mon caractère: une aimable bienveillance.

L'occasion se présenta sous la forme d'un quidam dont le nez produisit sur moi la plus singulière impression. Ce nez avait je ne sais quoi qui ne m'allait pas, il était d'une obliquité révoltante qui jurait avec mes idées esthétiques.

— Permettez, Monsieur, lui dis-je. Voulez-vous m'attendre une heure ?

— Allez, me répondit-il. Je suis très patient.

Je m'en fus, à mon aise, chez un ancien capitaine au long cours de mes amis lui emprunter un sextant et une astrolabe. Nous discutâmes pendant soixante quinze minutes la position de l'île de la Trinidad, colonisée par Harden-Hickey, sans pouvoir tomber d'accord entre les sept îles qui portent ce nom, et je revins avec mes instruments retrouver mon particulier, qui n'avait pas bougé.

— J'ai l'intention lui dis-je de mesurer la pente de votre nez.

— Je veux bien, dit-il je suis très patient.

— Ayez l'obligeance de sortir, s'il vous plaît?

Nous sortîmes. Je l'assis dans la rue, sur une chaise, en ayant soin de bien lui tourner la face vers le soleil et je procédai à des opérations aussi longues que peu nécessaires pour mesurer l'angle de son appendice nasal. Inutile de dire qu'au bout d'un quart d'heure deux mille personnes faisaient cercle autour de nous, que vingt camions, dix sept tramways, une procession et un facteur des postes se trouvaient arrêtés.

Au bout d'une heure et demi environ d'observations, je jetai un cri.

— Mais sacrebleu! Espèce d'idiot, il me semblait bien. Votre nez est incliné à quarante cinq degrés. Ce n'est pas un nez, c'est une infirmité, cela. Avec un nez pareil, on reste chez soi.

— Bah! pourquoi?

— Pourquoi? Bougre d'animal! Mais parce que tout le monde ; tout le monde, entends-tu? a un nez qui fait deux angles: un angle avec la perpendiculaire et un autre angle avec l'horizontale. Ton nez, à toi ne fait qu'un seul angle avec ces deux lignes. Il te manque un angle, va le chercher.

(*) N. D. L. R. Rhamsès, mon ami, voilà qui pourrait prêter à l'équivoque.

— Je crois que vous avez voulu me zwanzer?

— Parbleu! Voilà trois heures que ça dure. Tu mets du temps à t'en apercevoir.

— Ça m'est égal. Je suis très patient.

— C'est ton refrain habituel. Je voudrais bien que tu me donnes une preuve de cette patience dont tu te vantes éternellement sans la moindre modestie.

— Voulez-vous venir avec moi?

— Soit, mais dépêchons-nous. Je n'ai pas la prétention d'être patient, moi. Est-ce loin?

— Assez, mais je paie un fiacre.

Après une demi heure environ, le fiacre nous déposa à la porte d'une maison dont nous gravîmes les escaliers jusqu'à un belvédère surmontant les greniers.

Ce belvédère était un véritable arsenal. Une trentaine de carabines de tous les systèmes y étaient rangées à des rateliers et des milliers de cartouches s'empilaient sur des étagères.

— Vous êtes armurier?

— Regardez, me dit le bonhomme en ouvrant un carreau mobile. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, c'est le clocher de l'église d'Etterbeek.

— Très-bien, et regardez encore.

Et, saisissant successivement douze carabines à répétition chargées, il envoya cent quarante quatre balles au clocher.

— Eh! bien.

— Eh! bien, sur ces cent quarante quatre balles, je suis certain de ne pas avoir touché une seule fois la croix que je prends pour but. Je tire très mal.

— Je m'en aperçois.

— J'ai calculé que sur deux mille sept cent quarante balles, il y en a une qui touche la croix, avec une force de sept kilogrammes.

— Et puis?

— Combien faudrait-il donner de coups de marteau à cette croix, avec une force de sept kilogrammes, pour l'abattre?

— Je n'en sais rien.

— Dix sept mille; j'ai donc calculé, Monsieur, qu'il me faudra trente-sept ans pour abattre cette croix.

— Vous calculez beaucoup de choses. Mais pourquoi diable en voulez-vous à cet ornement?

— Parce que, rugit le petit bonhomme, le curé a donné, à l'enterrement de ma belle-mère, une fausse note qui a influé désagréablement sur mon système nerveux et m'a tiré *ex-abrupto* de l'état de béatitude ou cette cérémonie me plongeait. La vengeance est un mets qui doit se manger froid; je me venge. Qu'en dites-vous? Suis-je patient, et ce que j'ai entrepris est-il assez long?

— Je connais quelque chose de plus long à entreprendre encore?

— Quoi donc? Vous m'étonnez.

— Enfoncer des clous de girofle dans le mur de la vie privée avec un marteau d'eau.

Je ne sais comment cela se fit, mais je me trouvai tout à coup au bas de l'escalier, avec une vive douleur au bas des reins.

Croyez, après cela, à la patience des gens. Tous des vantards, quoi!

RHAMSÈS II.

Du la quéchon de nescogriffe

A MASSIÈ JULES JOUY.

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, ça l'est du la quéchon pourquoisquil vient da huit heures la matin de nescogriffe Dalger qu'il veut pourquoisquil va te faire voir de zindicachon su la ville — couprend'bien — qué tilé de zètranzer quilé de pas connaissement de ne rien.

Qué ça l'est de zépourtace pour le samuser quil veut pas pourquoisquilé de carotter cinq francs, couprend'bien.

De nescogriffe quilé de toujours raconter de nistoire quilé de remarquablemeut enn de perdu sa nargent quilé volé da ne procechon enn de quila plus da le famile quilé de pas rice — couprend'bien — quil sait pas na diné.

Quilé de connaissement da toullemonde maye quilé de connaissement da rien personne, couprend'bien, quil enn da moutré de çausse quilébau enn de corogité enn de toute enn de canne quil vient da n'Egypte de l'obzédar quil vaut deux cents francs — couprend'bien — quil donné de cadou pourquoistil fait de zétachon du délicatement pour donné cinq francs, enn de qualors tilé zatil enn de fé toussuite de spéculachon su la quéchon du la canne quil fé de cadou enn de donné la cinq francs quilé de la tapé pourquoisqué de nescogriffe quilé de saluer enn de partir avé la canne enn de plus quilevoit pluzamé — couprend'bien.

Enn de qué çalé de quéchon quilé da rigoler de camarade pourquoistil vient de raconter de nistoire du la canne enn du la procechon enn du la cinq francs qué ça lé nacore de quéchon quilé de pas s'amuser, pourquoisquand til voit nacore de nescogriffe quil vient d'Alger quètilé da penser qué ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon — couprend'bien.

ALBRECHT.

Vadrouillana

Un violent incendie s'est déclaré mercredi après-midi vers trois heures et demie place De Brouckère.

Le feu a éclaté presqu'en même temps au rez-de-chaussée, au premier et au second étages avec une violence inouïe. La place était noire de monde.

Quelques minutes après l'apparition des premières flammes, les pompiers étaient sur le lieu du sinistre. C'étaient les pompiers anglais, venus à Bruxelles en partie de plaisir avec tout leur matériel.

La maison flambait. Cette construction absurde que la fantaisie inconcevable de nos édiles avait placée là pour remplacer le Temple des Augustins est radicalement détruite. Les pompiers anglais — après avoir un moment laissé au feu le loisir de consumer sa part — se sont chargés de démolir ce qui restait, sous des torrents d'eau, laucés par cinq pompes à haute pression.

On a beaucoup admiré la rapidité avec laquelle les Anglais se sont rendus maîtres de l'incendie et, surtout, l'un des pompiers, juché au sommet d'une échelle Porta et donnant des signes irréfutables d'un flegme et d'un sang-froid superbes.

Remarqué la présence de Monsieur Tony Rotterdam, portant un splendide pardessus jaune à sous-pieds.

Le bruit courait que cet incendie aurait été préparé... en tous cas, la présence immédiate des pompiers permet de supposer que ceux-ci auraient été prévenus. La maison incendiée n'était pas assurée.

* * *

Tout à fait charmante la transformation du " Pole Nord „ en " Palais d'été „. On a tiré agréablement parti de ce qui fut la piste de glace.

Dans un coin s'élève une coquette scène, avec rideaux, s'ouvrant par le milieu (rien que ça de Bayreuth) en peluche bleue; en face, quelques rangées de fauteuils, toujours en authentique peluche bleue, une foutaise lumineuse; dans le fond, des tonnelles, un pavillon rustique, des fleurs des plantes; tout autour, le promenoir de jadis avec les échoppes, jeux et tirs d'autrefois.

En haut, la kermesse: lutteurs, phonographe, panorama, cartomancienne, petit théâtre où l'on représente le Coucher d'Yvette, (une pantomime qui a fait faire des folies à " Fredy „ et à " Rotterdam „) puis un massacre des honorables. Notre très cher (25.000 francs par an) mayeur Karel Buls est déjà à moitié démoli, preuve évidente de sa popularité.

Au total, de quoi passer joyeusement les soirées que le solitaire de la rue du Beau-Site a rendu si lugubres à Bruxelles.

Une seule chose nous étonne. Voilà dix jours qu'on a ouvert un endroit où l'on s'amuse, ici, dans Bulsville, et notre suave administration communale n'a pas encore essayé d'y mettre ordre.

* * *

Ils ont rudement rigolé, à Mons nos artilleurs, mais le plus joyeux c'est " Vers luisant „ qui en sa qualité d'adjudant, commandait, pendant l'absence des officiers, partis à l'hôtel de ville. " Dardefer „ a lutté, cela lui suffit.

Quant à " Tonnelier „ il en est encore à se demander ce que c'est qu'une fête pyrotechnique. Wat is dat voor een beest? a-t-il dit. " D'en bas „ qui a fait rater le défilé, plusieurs fois, a été puni par la Providence: il n'a pas trouvé de domicile. Ce n'est rien que pour ça qu'il a vadrouillé toute la nuit.

" Deux couennes „, " Jorche „ et " Robert Macaire „ les éternels coureurs de cotillon sont somme toute, les seuls qui soient revenus mécontents. Les tendresses auxquelles ils se sont adressés, leur ont posé, à chacun, un vaste lapin.

* * *

Ce satané " Colibri „ trouvera toujours moyen de tourner les ordonnances de la police. Sa plaque de bicyclette est attachée à un rayon de la roue de devant de sa machine, sa lanterne ne

HISTOIRE
DE
Joseph Van Vleesenbeeek
SURNOMMÉ
SIKAJEUF

Je suis né sur la place des Renards, à la suite d'une conversation que ma mère a eû une fois en revenant de la kermesse de Louvain.

C'est une bonne femme, savez-vous, travailleuse et propre.

Depuis que je la connais, elle fait dans les loques sur la place que je viens de nommer Quand il fait du vent, elle met un gros châle, quand il pleut, elle met une toile cirée sur ses épaules, et quand il fait froid elle tient un réchaud entre ses jambes.

Y en a pas deux comme elle sur tout le marché, pour deviner le client.

Quand elle en voit un avec une grande cravate, cherchant des vieux velours, un vieux livre ou un sale cuivre, elle dit : " C'est un artisse. „ Il y a aussi la petite ouvrière, qui cherche après des petits rubans de couleur, pour se donner du chic. Il y a celui qui fait le malin quand il trouve une antiquité. Y crois que nous autres on s'y connais pas. Puis, viennent des jeunes gens, chercher des costumes militaires ou des chapeaux vieux de dix ans, pour s'habiller dans une pièce que leur société va jouer, etc., etc.

Oui, elle fait bien ses affaires.

Cependant elle ne sait ni lire ni écrire, et elle dit comme ça, qu'un homme ignorant n'est pas un homme. C'est pour ça qu'elle m'a mis à l'école communale et ensuite m'a fait apprendre un état.

Oui, je suis peintre uni.

Malheureusement, je suis un peu cron, ça vient sans doute, que je suis né debout. Enfin, comme ça je dois pas être soldat.

A part ça, dit ma mère, tu as l'œil malin, et si tu as hérité de la franchise et de la malice de ton père, tu auras du succès chez les servantes. C'est moi qui te le dis.

Ton père a su me prendre par l'occasion, fais en autant et tu ne t'embêteras pas dans ta jeunesse.

(La suite au prochain numéro.)

contient pas de lampe. Mais le comble du je m'en foutisme est la façon dont il élude les règlements de police concernant les chiens. " Frou-frou „, sa célèbre chienne fox-terrier, au lieu de médaille porte, à son collier de fil de fer, un sou de cuivre, et comme la muselière la gênait énormément, il a peint, à l'ocre jaune, sur le museau de " Frou-frou „ une splendide muselière, tellement compliquée que les agents eux-mêmes plaignent le martyre de la pauvre bête. (Frou-frou, pas Colibri).

* * *

Bien à plaindre les deux charmantes petites femmes, qui se promènent tous les soirs du café Universel à la Royale, attendant l'une Léon, qu'elle gobe, et l'autre Paul, qu'elles adorent. Mais hélas ! les cruels ne se laissent jamais voir ?

Quand finira ce larmoyant vaudeville ?

* * *

C'est aux environs de la gare du Nord que " Flandrin „. " maître à Bobichon „ etc. vont faire leur jour de Bourse maintenant.

Quand ils voyageront ils iront prendre le train à la Bourse.

* * *

Après une réunion select de musiciens d'élite, " Vieilles prunes „ se trouvait en leur compagnie chez Old Tom, tard dans la nuit où une terrible discussion musicale ne tarda pas à s'engager.

" Boulensky „ approuvait son ami de toutes ses forces.

Ce que ces échanges de vue sentaient les libations de la soirée !

Heureusement qu'un homme de bonne volonté, Jacques le marchand de crabbes, a bien voulu vider leurs verres sans quoi ils n'auraient jamais pu rentrer chez eux entiers.

* * *

" Rotterdam „ de passage à Londres, pour aller voir le Derby, avec " Fredy „ et " Bidhpacha „ faillit avoir une très mauvaise affaire. Sorti seul, le soir, il visita tous les bars cherchant un établissement à lambic. Il faillit trouver plusieurs piles mais ne trouva pas sa bière préférée. Cela l'a dégouté de l'Angleterre, et pour se consoler il est parti pour parachever sa cuite, chez son ami " Vasse „, à Heyst.

* * *

Vu, l'autre jour, deux petites dames, du monde de la haute noce, entrer furtivement chez une femme de fenêtre de la rue d'Argent.

Toujours économes et pratiques, même dans leurs extras, ces filles de la blonde Germanie.

* * *

Le " cercle de la Marine „, s'est embarqué cette semaine à bord du vaisseau amiral " Tienda „.

Le " Cuisinier „ s'était occupé de l'approvisionnement liquide, le Sommelier, naturellement, avait apporté les vivres. L'amiral a recruté l'équipage féminin, d'utilité au " Chauffeur „.

Il sont arrivés sans incident grave à Anvers.

MÉPHISTO.

Sale Chien

— Quel joli chien vous avez, mon cousin Clisot ; je vous en retiens un semblable, quand l'occasion s'en présentera.

— Mais, c'est entendu, cousin.

J'aurais certainement bien mieux fait de me taire ce jour là, car mon cousin Clisot, qui est avant tout, homme de parole, m'envoya quelques mois plus tard un chien exactement semblable au sien.

Comme tous les animaux de son espèce, ce chien possédait quatre pattes et une queue, et, au dire du cousin Clisot, il ne lui manquait que la parole.

Je ne fus pas longtemps à m'en apercevoir.

A peine fut-il arrivé à la maison, que mon paillasson fut immédiatement décoré de certaine chose qu'un industriel facétieux a pris depuis longtemps comme modèle, pour fabriquer des tabatières en carton.

Il est probable que si la parole ne lui avait pas manqué, il m'aurait demander poliment, à quelle porte il devait s'adresser ; donc, mon cousin Clisot, n'avait pas menti, en disant qu'il ne lui manquait que la parole.

Naturellement, ma femme trouva ce genre d'exercice peu à propos, et, pour lui faire comprendre qu'il faut toujours respecter les cadeaux d'un cousin, qui peut devenir à héritage par la suite, je fus obligé de lui administrer quelques calottes.

Comme ma femme est très intelligente, elle n'hésita pas à se rendre à ce genre de logique, que d'ailleurs j'emploie rarement, à cause de la fatigue qui en résulte.

Le lendemain matin, en me levant, mon paillasson était de nouveau décoré de la chose indiquée précédemment.

Ceci me rendit perplexe, et me plongea dans un abîme considérable de réflexions de tout genre.

Quels moyens devais-je prendre, pour que cela se reproduisit le moins souvent possible ?...

Lorsque j'eus mûrement réfléchi, je crus avoir trouvé que le moyen le plus pratique, était de faire considérer à mon excellant chien, son œuvre de très près. En conséquence je le pris par la peau du cou, et je lui bouchai les narines avec le modèle à tabatières.

Quand cette opération fut terminée, il secoua la tête éternua, et finalement se passa une langue longue comme ça, sur le nez, avec un petit air de profonde satisfaction.

J'avais manqué mon effet, c'était certain.

Intérieurement, je ne vous cache pas que j'étais très vexé.

Je le fus encore bien plus le surlendemain, quand je vis, à la même place, sur le même paillasson, le même objet décoratif dont je vous ai déja parlé.

— Quel sale cousin Clisot, grommelai-je entre mes dents, mais ça ne fait rien, tu n'y couperas pas mon ami, allons, viens ici.

Et derechef, je lui trempai le nez dans cette composition hétéroclite.

Cela dura pendant plus d'un mois.

Chaque matin le chien se sauvait dès qu'il me voyait ouvrir la porte de ma chambre à coucher ; on l'aurait fait passer par le trou d'une aiguille.

Pas moyen de le corriger de ses vilaines habitudes.

Je commençais à désespérer. J'avais beau, chaque matin, renouveler la même opération, rien n'y faisait.

Mais un jour, jugez de ma stupéfaction ; au lieu de se sauver à toutes pattes, il vient me trouver en remuant la queue et en témoignant les marques de la plus profonde jubilation.

— Est-ce que, par hasard — me dis-je — les corrections auraient porté leur fruit ?

Pas le moins du monde, mes bons amis, il avait trouvé tout naturel d'aller au paillasson, et de se fourrer lui-même le nez dans.... enfin vous savez bien ce que je veux dire.

E. HELLE.

VIEL ANVERS

Programme du Tournoy

DE MARDI 19 JUIN 1894

PROGRAMME GÉNÉRAL

1r Tableau. — Le Tournoy dans le genre de celui qui fut organisé par l'archiduc ERNEST lors de son Entrée à Anvers en 1594.

2me Tableau. — La Joute.

3me Tableau. — La Course des Javelots.

4me Tableau. — La distribution des prix aux vainqueurs du Tournoi et de la Joute.

5me Tableau. — Défilé du Cortège.

Programme Explicatif

1re Figure. Entrée des personnages de distinction qui vont prendre place à la tribune qui leur est réservée.

2me Figure. Entrée des quatre Présidents du Tournoi qui montent à leur estrade.

3me Figure. Arrivée de deux nobles Messagers, suivis de trois Chevaliers vêtus comme s'ils venaient de pays lointains et qui remettent aux Présidents-Arbitres du Tournoi les défis écrits.

4me Figure. Entrée du Cortège conduit par l'archiduc Ernest et composé comme suit :

A. Un chevalier jouant du tambour.

B. Huit trompettes romains.

C. Six serviteurs à pied en habits de soie.

D. L'archiduc ERNEST habillé également à la romaine.

E. Les seigneurs de sa suite habillés également à la romaine : PIERRE HENRIQUEZ DE GUSMAN, COMTE DE FUENTES, envoyé du roi d'Espagne. CHARLES D'AREMBERG, prince du Saint-Empire, chevalier de la Toison d'Or. CHARLES, *comte* d'Egmont. Le seigneur de FRESEN.

F. Serviteurs à pied accompagnant les Seigneurs.

G. Deux jeunes nobles portant les lances dont doit se servir l'Archiduc et autour desquelles ses couleurs sont enroulées.

H. Une troupe d'Ethiopiens richement habillés conduits par trois nobles dignitaires de Son Altesse.

I. Le roi d'Ethiopie sur son trône, porté par six de ses sujets.

J. Enfants Ethiopiens dansant, jouant de divers instruments, fifres, castagnettes, tambours, flûtes et jetant des cris joyeux.

K. Deux chameaux portant chacun cinq enfants éthiopiens.

L. Mulets portant de jeunes Ethiopiens, agitant des dards, des javelots, portant sur le dos l'arc et le carquois.

M. Douze danseuses éthiopiennes faisant claquer des castagnettes et dansant autour de leur roi.

LES CHEVALIERS DEVANT CONCOURIR POUR LE PRIX.

N. Le groupe d'ALBERT FUGGER avec six autres chevaliers et deux suivants portant, à la mode asiatique, de longues robes retombantes ornées de couleurs blanches et bleues et armés de lances et de petits boucliers échancrés.

O. Une Reine à cheval, trainant à sa suite trois chevaliers captifs les mains et les pieds liés de chaînes d'argent.

P. Six nobles Seigneurs belges se tenant aux côtés du Comte FLORENT DE BARLAYMONT, chevalier de la Toison d'Or, en habits brodés de fleurs à l'instar de ceux des rois du Nouveau-Monde.

Q. Deux beaux Chevaliers tout de blanc habillés coiffés de plumes en touffes très épaisses et très hautes, les boucliers incrustés de miroirs.

R. Cupidon en chevalier, chantant en s'accompagnant de la lyre et tenant enchainées par ses charmes deux nymphes à cheval habillées en reines.

S. La compagnie du seigneur JACQUES DE PIMENTEL: six chevaliers espagnols et deux suivants portant des tuniques noires aux bordures d'argent.

T. Le marquis DE BADE avec cinq chevaliers habillés de couleurs vertes, blanches et bleues.

U. Un quadrille de pêcheurs à cheval faisant semblant de pêcher à la ligne et jetant aux jeunes filles le produit de leur pêche : des fleurs et d'autres colifichets dont ils avaient rempli leurs poissons et qu'ils en retirent.

V. Bradamente, jouet de son amour et entouré de bouffons.

W. Seize Tournoyeurs et Jouteurs.

5me Figure. La Course des bagues.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le combat à l'épée et la Joute.

TROISIÈME TABLEAU.

La course de Javelots.

QUATRIÈME TABLEAU

La remise des prix aux vainqueurs du Tournoi et de la Joute par les dames occupant la tribune des personnages de distinction, en présence de tous les chevaliers qui ont participé aux concours.

CINQIÈME TABLEAU

Défilé du cortège.

Les nouvelles chansons du CHAT NOIR se vendent chez

KATTO, 52, rue de l'Ecuyer.

THÉATRES

MUSÉE CASTAN. — Une nouvelle toile très intéressante du peintre Garnier est venue s'ajouter à la galerie Rabelais qui fait florès en ce moment chez Maurice Castan. Il s'agit de la " *Pavane* „ représentant la célèbre danse exécutée par des personnages appartenant presque tous au monde des lettres et des arts, et sur la phisionomie desquels il n'est pas difficile de mettre un nom.

Cette œuvre, qui a été la dernière du peintre français, est incontestablement l'une de ses meilleures.

AVIS

Le Diable-au-Corps fera paraitre incessamment

Anvers et son Exposition

une superbe publication grand in-4°, de quarante pages de texte et dessins, plus cinq planches hors texte en couleur, reproductions d'aquarelles de *MM. Cassiers, Amédée Lynen*, et *Léon Dardenne*.

Les dessins dans le texte, reproduisant les coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'exposition, du " Vieil Anvers „ de la ville d'Anvers et les aspects disparus de la ville par nos meilleurs artistes, entr'autres:

Ciamberlani, Dardenne, De Cock, Hannotiaux, Hooterickx, Am. Lynen, Arm. Lynen, Ottevaere, Jan Stobbaerts, L. Titz, Lucien Wollès, Hamesse, etc., etc.

Couverture en couleur par *Henri Evenepoel*.

Prix : un franc

On souscrit dès à présent aux bureaux du " Diable-au-Corps „ 12, rue aux Choux.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE IX.

Le Naufrage.

(Suite.)

Quelques heures après le navire, toutes voiles déployées, voguait triomphalement sur les flots jaunes de la mer du Nord, une fraîche bise du Nord-Est par la hanche de babord.

— Ouf! pensa le chevalier, qui commençait à en avoir assez du métier de marin.

Sa joie fut de courte durée. Un haut-le-cœur significatif vint bientôt lui démontrer qu'il se croyait à tort au bout de ses peines. Il pâlit, ses jambes se dérobèrent sous lui et il se cramponna d'une main défaillante au cabestan qui se trouvait heureusement auprès de lui.

Un matelot, qui l'observait, vint lui apporter silencieusement un petit baquet analogue à ceux que la prévoyance du gouvernement a répandu à profusion à bord des malles-postes qui font le service entre Ostende et Douvre.

— Merci, mon ami, fit courtoisement le chevalier, je vous assure que je n'ai pas besoin de prendre un bain de pieds.

Il n'avait pas achevé qu'une fusée d'aliments mal digérés, décrivant une parabole, traçait sa puante trajectoire entre son orifice buccal et le baquet.

— Je ferai respectueusement observer à M. le Chevalier, observa Ernest qui s'était rapproché, que son chocolat fout le camp.

Le jeune gentilhomme était trop abattu pour répondre. Le mal de mer terrassait son indomptable énergie. Et cependant il allait en avoir besoin.

En effet, pendant qu'il oubliait tout pour dégueuler — si j'ose m'exprimer ainsi — la brise avait peu à peu fraîchi, avait sauté du Nord-Est au Nord-Ouest et le capitaine avait cru prudent de rentrer toutes les voiles sauf les trois huniers, la brigantine et le petit foc. Malgré cette voilure restreinte, le *Flyboot* fatiguait beaucoup et il fut bientôt nécessaire de prendre trois ris dans chacune de ces voiles.

Quelques heures après, la mer, démontée, était devenue terrible, les vagues, dans leurs bonds précipités et sauvages, tantôt franchissaient le navire de bout en bout, tantôt, semblant s'arrêter net, le soulevaient comme pour le précipiter dans les nuages. Sans perdre son sang froid, le capitaine avait fait prendre de nouveaux ris, puis ferler les voiles de hune et d'artimon, et le navire ne conservait plus que le petit foc qui suffisait à l'emporter avec la rapidité d'un cheval de course.

Le bateau, sous cette voilure réduite tenait bon et, quoique violemment secoué, le petit foc semblait rivé à sa ralingue. Il était indispensable de conserver ce petit morceau de toile qui empêchait le navire de se coiffer et de plonger dans les vagues comme un canard qui essaie de rattraper un morceau de saucisson tombé dans un étang. Il est en effet généralement admis que tant qu'un vaisseau reste au-dessus de l'eau, il flotte et qu'aussitôt qu'il pique une tête, il a des tendances à sombrer pour peu qu'il continue le mouvement de la proue au couronnement. Il est donc essentiel, lorsqu'un navire donne du nez, et c'était le cas pour le *Flyboot* depuis qu'il avait gréé le mat de misaine de la hourque, trop lourd pour lui, il est essentiel, disons-nous, de conserver un peu de toile à l'avant.

Tout à coup, le petit foc, sous un coup de vent formidable, fut arraché de la ralingue et alla tournoyer à un quart de lieue en mer. Sous la secousse les haubans de misaine, qui avaient été ridés à la hâte, cédèrent les uns après les autres avec une détonation semblable à celle d'un coup de pistolet. Les agrès se rompirent successive- et tombèrent à la mer. Le navire tangua, fit chapelle et embarqua une vague gigantesque qui balaya le baquet du chevalier.

De Crabesac fit un mouvement instinctif pour ratrapper cet ustensile dont il appréciait toute l'utilité, lâcha son cabestan et se trouva précipité par dessus les bastingages dans une trombe d'eau.

Il se sentit couler et poussa un cri. Il aperçut vaguement une masse noire que dans son trouble il prit pour un thon mariné et s'accrocha à elle désespérément.

(La suite au prochain numéro).

IJ-LIF

Adolph, un frère; Vois donc dans ton bas, si tu n'as rien à nous offrir.

N° 25. — 2e ANNÉE. Dimanche 24 Juin 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

A mon ami Am. Lynen, membre du Jury (en mémoire d'Alma Tadema.)

Voilà mon tableau pour l'Exposition de Genève.

A la Moscovite

Emu, gauche, tremblant, l'amoureux, à genoux sur un tabouret, enlevait une à une les divines pièces de l'équipement féminin, dont les parfums de plus en plus grisants lui faisaient perdre tête. Après le corsage bouffant et la jupe de velours brodé, il fit tomber le premier jupon en surah crème, puis une autre couleur d'azur, puis une petite cuirasse de flanelle rose agrémentée d'arabesques d'or. Vint enfin le tour du corset de satin noir plein de dentelles qu'il délaça dévotieusement, l'œil fixé sur les deux seins pâle perdus dans les malines de la chemisette. Le corset vaincu alla rejoindre la robe. C'est alors que, résolûment, il dénoua les cheveux presque roux de la petite princesse Petrowna, en torsades frémissantes ils se répandirent sur ses épaules, abandonnant les roses dont ils étaient parés. Il attaqua le pantalon transparent tout enguirlandé de point d'Angleterre; sans résistance, le pantalon glissa le long des jambes fines et s'aplatit sur le tapis en forme de nuage. — Prosterné, presque fou, Gontran fit sauter les petits souliers, dégrafa les jarretières et défit les bas de soie noire, couvrant de baisers les minuscules petons de la bien-aimée, devenue clémente après tant de prières!

Mais la princesse paraissait impatiente, et tandis qu'il lui murmurait je ne sais quelles paroles passionnées, se mordant les lèvres, l'oreille tendue elle écoutait très attentivement un petit bruit venant du dehors.

Lorsqu'elle vit qu'il ne lui restait plus que sa chemise et son bracelet de turquoises, — celui qu'elle n'enlève jamais et qu'elle considère comme un fétiche! — elle se redressa et dit:

— Savez-vous monsieur que vous n'êtes encore qu'un bambin en amour ? Il faut que vous acquériez de l'expérience à vos dépens. Ce n'est pas ainsi qu'on dévêt une femme, qu'on prétend adorer! Vous avez mis un quart d'heure pour me décorseter, alors qu'il vous était si facile de tout rompre en une seconde. Vous feriez une très mauvaise femme de chambre, je vous le jure. Aussi pour votre punition vous allez assister à ma toilette. Pour m'avoir fait si longtemps attendre, vous languirez plus longtemps encore. Prenez un siège.

Tranquillement, elle sonna sa camériste.

S'étant enveloppée d'un grand peignoir de crêpe, elle se fit coiffer aussi minutieusement que s'il se fût agi d'aller à un bal d'ambassade, se parfuma, se poudra, remit corset pantalon, jupon et corsage, reprit ses bijoux et son chapeau et ne congédia la soubrette que lorsqn'elle eut attaché le dernier bouton de ses gants.

Presque pleurnicheuse de n'entendre pas le vol léger des baisers, la pendule japonaise sonnait deux heures du matin,

Petrowna salua le jeune homme et se disposa à partir. Croyant qu'elle lui échappait, il allait se précipiter pour la retenir, mais elle l'arrêta d'un geste:

— Asseyez-vous, cher ami! Vous voulez savoir où je vais? Je vais vous satisfaire. Avez-vous entendu ce furtif murmure de source qui chantonne sous mes fenêtre avec un clapotis presque imperceptible? C'est une fontaine Wallace. Eh bien je vais boire une timbale d'eau fraîche à la fontaine! Quoi de plus naturel et surtout de plus poétique par une nuit claire comme celle-ci? D'ici vous pourrez suivre tous mes mouvements. Ne soyez pas inquiet; une demi-heure me suffira.

Comme il ne répondait rien, elle ouvrit la porte et sortit.

Il se posta derrière la vitre et la regarda faire: Lentement, comme savourant un nectare inconnu, elle but quelques gorgées d'eau, puis elle s'assit sur un banc et alluma une cigarette.

Il était presque trois heures, lorsqu'elle remonta, l'œil brillant, les joues empourpées.

Debout dans un coin du boudoir Gontran prit son chapeau sur une console:

— Et si je vous demandais à mon tour d'aller fumer un cigare au de la lune, madame?

Pétrowna éclata de rire.

— Si vous me demandiez cela, dit-elle en tirant de sa poche un revolver à crosse de nacre, si vous me demandiez cela, je vous brûlerais la cervelle, tout simplement!

George Auriol.

CAISSE DES PAUVRES

Pour la crèche de Molenbeek-St-Jean : Une guigne de lapin : 6 francs.

Le lot d'Ostende

Le vidame Spons est aujourd'hui un homme d'âge mûr, d'aspect respectable, de sens rassis. Mais il fut un temps où l'intrépide Vide-Bouteilles ou le Petit Sucrier, le prince de Sagan ou Tony Rotterdam, toute la lyre quoi, n'eussent certes pas réussi à dégoter le vidame au point de vue de la fête. Il détenait pour lors le record de la haute et impavide noce, et le détenait bien, je vous en colle mon billet.

Ce record, il le détenait — pourquoi détenir, saints du Paradis ? Un autre verbe ne ferait-il pas aussi bien l'affaire ? — avec d'autant plus de mérite que, à l'encontre des fêtards que dessus, le vidame n'avait ni sou ni maille — c'est une manière de parler, car en fait de sous, il possédait toute la collection de ceux de la République Argentine, sans compter qu'il l'était lui-même tous les soirs, et en fait de mailles, il pouvait exhiber celles de ses bas — et une gueule qui excluait toute possibilité de réussite s'il s'était avisé de cultiver la gens léporide. Les usuriers l'avaient tous, l'un avant, l'autre après, flanqué à la porte avec indignation, parce que, ne doutant de rien, le vidame leur avait offert comme garantie ses droits à la succession de Manneken-pis, lequel possède, comme nul n'en ignore, une garde robe richement montée et l'est d'ailleurs lui-même.

Cette période lointaine qui nous reporte à l'époque préhistorique du *Casino des Galeries St-Hubert* et du théâtre *Lyrique* dirigé par Delort, fut marquée pour le vidame par un de ces évènements qui font époque dans l'existence d'un jeune homme sensible et impécunieux. Sa nourrice sèche, une vieille paysanne lorraine amenée dans nos contrées par un vélite de la garde impériale décédé aux Quatre Bras après avoir perdu les siens d'un éclat obus et ses autres membres d'un coup de biscaïen, vint à claquer dans une mansarde de la rue des Six Jeunes Hommes. Et comme elle avait fait quelques économies, ce fut au vidame qu'elle les laissa.

Ces économies consistaient en quelques actions des Sociétés Langrand, alors dans toute la fleur de la déconfiture, et en un lot d'Ostende.

Décrire le délire du vidame est au-dessus des forces d'un modeste folliculaire. Qu'il vous suffise de savoir, comme dirait l'*Étoile Belge*, que l'excellent jeune homme n'eut rien de plus pressé que de vendre chez le changeur Moïse-Jacob-Abraham le petit portefeuille qui venait de lui tomber du ciel.

Il obtint, tous frais déduits, la somme de 22,37 frs.

C'était le Pérou pour le vidame.

Il n'hésita pas un soixantième de seconde et mit le cap sur la venelle, aujourd'hui élargie et baptisée du nom prosaïque, o combien, de rue des Denrées. O les denrées qu'on débitait alors dans cette artère étroite au nom suggestif de gallinacé salace ! (Voilà, je crois, une période un peu tapée ! *N. de l'auteur*).

Deux heures n'étaient pas tombées dans l'urne du temps, comme eut dit feu Victor Wilner *(conf. La Vie d'une Rose)*, que de la somme ci-dessus il ne restait plus un sou, sauf le vidame, qui l'était comme quarante mille hommes.

Comment il finit la nuit ? Je n'en dirai qu'un mot : comme un bon Brusseleer. A l'hôtel Pleetinckx, puisqu'il faut mettre les points sur les *i*.

Le lendemain, au moment de sortir de l'antique violon municipal, le vidame n'eut pas plutôt mis le nez à l'air de la liberté qu'il poussa une exclamation formidable, que dis-je ? un rugissement de triomphe:

— Je l'ai ! Quelle veine !

Qu'avait-il ?... *(La suite au prochain n°)*

Eh bien, non, vous n'y êtes pas. C'était tout bêtement le n° du lot d'Ostende, qu'il avait soin d'inscrire sur un chiffon de papier. Et il était tout joyeux d'avoir retrouvé cette inscription, ayant toujours eu beaucoup d'ordre.

Depuis lors, le vidame n'a pas manqué une seule fois de consulter la liste des tirages des lots d'Ostende. Or, chose curieuse, le lot s'obstine à ne pas sortir, ce qui fait que le vidame se frotte joyeusement les paumes, en se disant !

— Combien j'ai eu raison de me payer du bon temps pour le montant de ce lot, au lieu de le garder et de me ranger parmi les ignobles capitalistes.

Il ne sait pas, le malheureux, que le lot était déjà sorti par 50 francs, lorsqu'il l'a vendu à Moïse-Jacob-Abraham, qui connaissant l'apôtre, n'a pas voulu que ce bel argent fut dissipé en folles orgies.

BAZOEF CADET.

Le Monsieur triste

Il entra. Sa démarche était lugubre, sa tenue funèbre et son teint cadavérique. Avec un geste automatique — à la Carnot — il chercha à déposer son chapeau haute forme sur un meuble, opération dont il ne tarda pas à reconnaître l'entière impossibilité. Il fixa sur moi un regard morne et s'assit sur mon unique chaise.

— Attendez, lui dis-je. Et j'intercalai une feuille de papier à cigarettes entre le pied antérieur droit du siège et le plancher. Je sais, par expérience, que les quatre pieds de ce meuble sont inégaux et rien ne m'embête plus que le léger balancement d'un quidam, accompagné de tics-tocs, qui cherche à attrapper un équilibre stable sur ma chaise.

Puis, m'accroupissant d'un bond sur mon lit, à la manière turque, je saisis un houka bourré d'Obourg et je ne tardai pas à être plongé dans une douce quiétude que la présence de mon muet visiteur ne troublait aucunement.

— Vous n'êtes pas curieux, observa-t-il enfin d'une voix sépulcrale. On eût dit qu'il parlait dans un arrosoir.

— Non. Mais vous êtes curieux, curieux en vérité. Avez-vous déjà été enterré ?

— Pas encore. Mais pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Je cherche dans votre regard la petite étincelle que l'on trouve dans tous les yeux, et qui leur donne la vie, vous savez, cette petite étincelle que les peintres expriment à l'aide d'une petite tache blanche.

— Je n'ai pas d'étincelle. Et il soupira profondément.

— Inutile de souffler comme un phoque, l'immeuble est complètement privé de moulins à vent, remarquai-je avec mon urbanité habituelle.

— Vous êtes gai, m'a-t-on dit ?

— Des fois.

— Moi je suis triste.

J'allais lui répondre, toujours avec l'exquise politesse qui rend mon commerce si agréable, que je m'en f... pas mal, mais il ne m'en laissa pas le temps et reprit :

— Et je suis triste parce que tout me réussit.

— Ah ! bah !

— Je suis né dans l'opulence ; j'ai trouvé dans mon berceau un million tout rond que j'ai triplé maintenant. Jamais une de mes spéculations n'a raté.

— Pour moi, on m'en a donné une à la Saint-Nicolas et elle était brûlée.

— Une quoi ?

— Une spéculation. Genre de pain d'épices dur dont Bruxelles s'est fait une spécialité. Continuez.

— J'ai épousé une femme charmante, qui m'adore, jamais un nuage ne s'est élevé entre nous. Ma belle-mère est morte le lendemain du jour de mon mariage.

— Naturellement. Il est tout à fait impossible qu'une belle-mère trépasse la veille d'un mariage.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans ce cas on retarde la cérémonie. C'est élémentaire. Vous me paraissez peu intelligent.

— J'ai des étangs où l'on ne peut jeter la ligne sans prendre du poisson, des maisons dont les locataires payent exactement le loyer sans solliciter des réparations, un bottier dont jamais les chaussures ne m'ont blessé, des amis qui ne m'empruntent pas d'argent. Mes cigares tirent admirablement et je n'ai pas une dent cariée.

— Et puis.

— Et puis ça m'embête. Jamais une émotion, jamais. Le destin semble s'être fait un malin plaisir de m'aplanir le chemin de la vie et de le semer de roses, sans y laisser ni pierre ni épine. C'est atrocement triste. Je sais que je puis entreprendre quoi que ce soit sans réussir, qu'au piquet j'ai toujours le quatorze d'as et quinte majeure. Jamais un *aléa*, ma vie s'écoule, inexorable, fatale et décolorée. Jamais le hasard ne dérange une de mes combinaisons, jamais. Sentez-vous ce que cette situation a d'horrible et me pèse ?

— Je compatis vivement à votre bonheur, et je le partage. Ou du moins je voudrais le partager.

— On m'a dit que vous étiez gai. J'ai supposé que vous deviez avoir de la déveine et je viens vous demander comment vous vous y prenez.

— Cette demande me prouve la candeur de votre caractère. On s'est fichu de vous.

— Que faire alors ?

— Mais que diable ! c'est bien simple. Vous voulez des émotions. Créez les. Assassinez ou empoisonnez votre femme, mettez le feu à vos étangs et lâchez les vannes de vos maisons, portez des sabots trop grands, achetez des cigares d'un sou et entretenez des cocottes avec vos trois millions. Ou plutôt une, une seule. Vous verrez vite la fin de cette modeste somme.

— C'est possible, fit-il gravement en se levant. J'essayerai, merci.

Quelques semaines après, il n'était bruit que d'un procès retentissant.

Un homme, jeune encore, qui avait mené pendant longtemps un vie exemplaire, s'était révélé tout à coup le plus atroce des criminels, avait assassiné sa femme avec des raffinements sadiques à faire frémir Jack the Riper, empoisonné vingt personnes en leur offrant du champagne édulcoré d'acide prussique et mis le feu à tout un pâté de maisons. On attribuait cette série de crimes inconcevables à l'influence d'une femme de la plus basse classe avec laquelle il avait mangé une grosse fortune — trois millions — en quelques semaines, dans les plus crapuleuses débauches. Son attitude, devant le jury, avait été déplorable ; il invoquait, comme seule excuse de ces actes monstrueux, que blasé sur la vie, il avait voulu se procurer des émotions et qu'il était très satisfait de cette expérience.

Pas de doute. Ce devait être mon homme. Il fut condamné à mort à l'unanimité.

Bien que je ne sois guère friand de ce genre de spectacle, je résolus d'aller le voir guillotiner. Je lui devais bien cela puisque, somme toute c'était à moi qu'il devait ce raccourcissement du fil de ses jours.

Jugez de ma surprise quand je le vis sortir, d'un pas aussi allègre que le permettaient ses entraves, pour essayer le monocle fatal.

— *Ce n'était pas lui !!*

Décidément sa veine persistante le poursuivait.

RHAMSÈS II.

UN DANGEREUX MALFAITEUR

— *à la Presse bien informée* —

Par un hasard tout à fait extraordinaire, la police, la semaine passée, a réussi à mettre la main sur une franche canaille, un anarchiste de haute marque.

C'est un de mes amis intimes.

Comme je suis, pour ma part, très au courant de ses affaires, je tairai son nom et son adresse, non pas que je redoute d'être compromis, mais, simplement par modestie. Car je ne tiens, en aucune façon, à passer pour un monsieur mieux informé que les feuilles radicales — j'allais dire ridicules — qui ont la spécialité de développer des raisonnements qu'apprécient seuls, les concierges et les magistrats.

Jamais un anarchiste n'a été interviewé de son vivant, et, comme après sa mort, cela devient tout à fait impossible, même pendant l'autopsie, j'estime, que les lecteurs, me seront très reconnaissants, de leur donner quelques renseignements sur le scélérat dans l'intimité duquel j'ai vécu.

Je commencerai donc par vous apprendre, que l'anarchiste en question, est un grand escogriffe ne mesurant pas moins d'un mètre quatre-vingt de long. Sa nourrice prétend qu'il n'a pas toujours été aussi grand : j'en suis bien étonné.

Je continuerai en vous disant, qu'il va toujours se faire habiller à la dernière mode, dans les environs du Vieux Marché, et cela, avec un goût exquis — ce qui en dépit de ses opinions politiques, dénote une tendance bien marquée vers des goûts aristocratiques.

Il porte, en outre, les cheveux en brosse — ce qui lui permet, en raison de sa taille, de n'avoir aucune toile d'araignée aux plafonds de son appartement.

CROQUIS PARISIENS
(de notre correspondant H. E.)

TRAVAILLEUR DES BORDS DE LA SEINE

....Voit passer plus de charognes que de fleurs !

LE TROTTIN

On ferait sur elle un beau poême.... Si on avait le temps !

C'est très gentil chez lui: il mange continuellement des conserves, et, il en utilise les boîtes avec une précision remarquable.

Une grande boite à fruits secs lui sert de cuvette : une boite ayant contenu des asperges, lui sert de vase intime — ce qui entre nous est très juste. Sa table de toilette est garnie d'une boite à sardines, continuellement remplie de poudre dentifrice Turpin. En un mot, c'est un bien bel appartement.

Mon ami l'anarchiste est très sympathique à tout le monde : ainsi, chaque matin, le facteur attache à son cordon de sonnette, la correspondance quotidienne, et se sauve à toutes jambes dès qu'il a agité le susdit cordon.

Lorsqu'il se promène, il ne peut pas voir un sergent de ville, sans lui raconter les choses les plus désagréables de son répertoire, et, chaque nuit qu'il ne passe pas au violon, lui parait longue comme un jour sans pains.

J'ai souvent essayé de lui faire comprendre qu'il avait grand tort d'en vouloir aux sergents de ville : ce sont des êtres doux et patients, qui n'emploient jamais la brutalité, que lorsque rien ne les y oblige. Ma logique est restée vaine, et, comme à son gré, je ne m'expliquais pas assez bien, il a voulu, de son coté, me convertir à ses principes, en m'administrant quelques coups de canne.

Cela m'est égal : c'est un ami. Si vous le désirez, je vous le présenterai, dès qu'il sera sorti de prison.

Bien qu'il soit convaincu de toutes les idées qu'il cherche à répandre, il lui arrive parfois lorsqu'il a bu un petit coup de trop, de hurler par les rues des : Vive le Roi !, à faire trembler les vitres, ou bien encore : Vive le Bourgmestre ! ou : Vive n'importe quoi : mais cela ne fait absolument rien.

Chacun sait parfaitement que les opinions politiques n'ayant aucune raison d'être quand on est de sang-froid, leur importance ne peut que diminuer encore, lorsqu'on est pochard.

De plus, il est toujours porteur d'un revolver non chargé. De mauvais plaisants affirment que c'est par crainte de faire des trous ; n'en croyez rien : c'est très prudent et en même temps très original de sa part.

Comme vous le voyez, c'est un dangereux malfaiteur. Il n'y a donc rien de surprenant, qu'on emprisonne à la première incartade, un homme sur lequel pèsent d'aussi graves préventions.

Enfin peu importe, c'est un de mes amis, je ne le renie pas pour cela, je sais qu'il est incorrigible, aussi irai-je le voir condamner avec plaisir.

Si le président qui le jugera n'a plus de cheveux, je vous parie, qu'il aura l'audace de lui demander s'il se frise avec un rasoir. Ce sera peut-être de mauvais goût, mais enfin, chacun se rend utile comme il le peut.

E. Helle.

P. S. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que ce n'est pas l'ami de notre camarade E. Helle, qui est l'auteur de l'explosion de la rue Royale. Comme il est encore en prison à à l'heure actuelle, la Presse a été unanime à ne pas lui mettre ce forfait sur le dos.

(N. D. L. R.)

VIENT DE PARAITRE

LE VIEL ANVERS

Beau volume avec 10 planches dont deux en couleur par *Franz Van Kuyk*.

Texte français et flamand par Max Rooses, conservateur du musée Plantin.

Le volume broché dans une belle couverture.

PRIX UN FRANC.

En vente dans toutes les librairies et dans le Viel Anvers.

Vadrouillana

Ce qu'ils sont quelquefois inconséquents nos hommes politiques : celui qui a le plus fait, avec notre très cher (25.000 francs par an) mayeur Karel Buls, pour faire de Bruxelles une capucinière, et qui veut que tout soit fermé à minuit, se trouvait jeudi, à minuit et quart, à la Royale, pas en bas, mais dans le restaurant, là où se réunissent ces dames de la haute noce, après le spectacle.

* * *

Le redressement de la Montagne de la Cour est enfin décrèté. On commencera sous peu, dans 6 ans : les devis d'expropriation ne prendront qu'environ 5 ans.

* * *

Les noces de Jeannette ont été célébrées la semaine passée.

On a beaucoup remarqué l'absence de " Carpette. „

* * *

Si vous rencontrez " Rotterdam „ affublé de son jaune pardessus à sous-pieds, et que vous voulez vous amuser faites ceci : Vous commencez par le complimenter sur la forme, la coupe et la couleur de son *cover-coat*, en lui insinuant que peu savent porter ce genre de vêtement comme lui.

Puis, au moment de le quitter, négligement, vous lui dites :

" A propos, tu sais, " Bidh-Pacha „ a demandé que tu lui renvoie ce pardessus ; ce n'est pas pour toi qu'il l'a acheté. „

Vous verrez, alors, Rotterdam rougir.

* * *

Moniteur de la Vadrouille. Par arrêté du 15 de ce mois le chevalier de la Dynamite est autorisé à porter le titre honorifique de " Honnendief „.

Par arrêté du 16 de ce mois " maitre à Bobichon „ est admis à changer son nom en celui de " Tout Frisé „.

* * *

Un joli *lapsus linguae* entendu l'autre soir : " Vielles prunes „ légèrement ému, pour lâcher, à l'anglaise, des copains qui l'avaient retenu beaucoup trop tard, saute dans une voiture et, pour dépister ses amis, veut jeter une adresse quelconque, mais sa langue fourche et il s'écrie : " Cocher ! rue nettoyez mon n° 8 „

* * *

" Frédy „ avait fait venir d'Angleterre, pour son ami " Bidh-pacha „ un fox terrier à poils longs. Ce que fit le chien pendant le voyage ou ce qu'on lui fit, je ne sais, mais toujours est-il qu'il n'était pas à prendre avec des pincettes. N'osant remettre le toutou dans cet état, " Frédy „ s'en fut chez Collin et là, dans la cuisine, se mit en devoir de laver lui même la pauvre bête, pour être sur que ce fut bien fait. (De quoi l'on peut tirer vanité !)

Mais pendant l'opération, par hasard, arriva " Tony „ qui voulut absolument voir comment cela se pratiquait. Soudain " Frédy „ pris d'une idée diabolique, empoigne ce pauvre " Tony „ par la peau du cou et se met à vous lessiver, de toutes ses forces, au savon noir, malgré les hurlements désespérés du malheureux.

Aussi, depuis lors, " Tony „ évite-il soigneusement " Fr dy. „

* * *

Enfin le larmoyant vaudeville dont nous parlions la semaine passée est fini. Léon est remplacé par le sémillant P. de C.

Nous taisons le nom ne voulant pas compromettre la larmoyante personne dont il était question il y a huit jours.

L'autre verse toujours des larmes abondantes et Paul, hélas ! ne revient pas. Pourtant l'abandonnée aime et attend toujours.

Paul, dépêche toi, elle maigrit.

* * *

Un abonné de Mons se plaint du peu d'empressement qu'ont mis les artilleurs de la garde-civique à répondre à l'invitation des Montois. Il insinue qu'ils étaient si peu nombreux parce qu'il y avait une cotisation à payer.

Nous ne croyons rien de ce qu'écrit cette mauvaise langue.

* * *

Le bel Albert, avant de s'expatrier, aura conservé un charmant souvenir de Bruxelles et de sa tendre Poulette.

Nous l'avons rencontré, lui, près de la gare du Nord, portant sur la figure une emplâtre, célant des preuves de trop amoureuses caresses.

Qui aime bien, chatie bien. Bravo Poulette ! bien tapé !

Méphisto.

Anvers et son Exposition

Edition du Diable-au-Corps

Superbe publication grand in-quarto, de *quarantes pages* de texte et de dessins, plus *cinq planches* hors-texte en couleur, reproduction

d'aquarelles de MM. CASSIERS, AMÉDÉE LYNEN et LÉON DARDENNE.

Dans le texte, dessins et croquis des coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'Exposition :

Le *Viel Anvers*, les *Congolais*, les *Quartiers Algériens*, *Arabe*, la *Rue du Caire*, etc.

Les *rues* et *quartiers* curieux de la ville, et une série de *coins disparus* de la ville d'Anvers, par nos meilleurs artistes, entr'autres :

CIAMBERLANI — DARDENNE — DE COCK — HANNOTIAUX — HAMESSE — FRANZ VAN KUYK — AMÉDÉE LYNEN — ARMAND LYNEN — OTTEVAERE — JAN STOBBAERTS — L. TITZ — LUCIEN WOLLÈS, etc., etc.

Couverture en couleur de HENRI EVENEPOEL, plus un plan général de l'Exposition.

Cette publication formera un album splendide, aussi intéressant au point de vue documentaire et commémoratif de l'Exposition d'Anvers, que par son côté exceptionnellement et rigoureusement artistique.

Malgré son importance, l'ouvrage est en vente au prix de **UN FRANC** l'exemplaire.

Dès aujourd'hui son succès est consacré, les souscriptions couvrant, dès à présent, une grande partie de la première édition ; et il n'y a pas de doute que celle-ci ne soit épuisée entièrement dès son apparition. Il est donc indispensable, pour les personnes qui désirent se réserver des exemplaires du premier tirage, de nous faire parvenir leur souscription dans le plus bref délai.

Une réforme qui s'impose.

Pour plus que l'pauv' peupl' il s'déhanche,
A la place du lundi,
Faudra faire un s'cond dimanche.
On f'ra l'lundi, le mardi.
L'mercredi s'ra jour d'galette,
Et l'jeudi, jour d'élections,
L'vendredi un jour de fête,
Et l'samedi jour de pognon.
Pourquoi faudrait-il que j'travaille ?
Quand je turbin' je sens l'moisi,
D'abord Rotschild c'est un'canaille!
Qu'est c'qui fout? Rien. Moi aussi.

G. TAFK.

Nous avons eu l'occasion de visiter dernièrement les superbes installations que M.M. DARCHE frères viennent d'inaugurer rue de la Montagne, 49. Ces Messieurs dirigeaient respectivement deux maisons des plus connues à Bruxelles. Ils se sont associés afin de pouvoir s'occuper plus spécialement de leur atelier de lutherie et de leur atelier de fabrication et de réparations de pianos.

Nous avons essayé chez MM. Darche, de magnifiques pianos *Klein*, des pianos *Focké*, instruments d'une pureté de sons parfaites.

M. Darche aîné nous a fait visiter ensuite son atelier de lutherie, où nous avons admiré de parfaites copies des plus beaux modèles de violons de Stradivarius et de Guarnerins.

A signaler aussi, deux instruments anciens, des plus intéressants : un superbe *Nicolas Amati* de 1650, d'une conservation parfaite et d'un très curieux violon de *Maggani* de 1595.

THÉATRES

MUSÉE CASTAN. — L'attrayante exhibition de l'œuvre de Rabelais dont on dit si grand bien à Bruxelles, continue à faire florés au Musée Castan, il est vrai qu'il serait difficile de trouver une récréation plus artistique et plus intéressante que la visite anti-spleenique de cette fameuse galerie.

Comme nous l'avons déia annoncé une nouvelle toile de Garnier. " La *Pavane* „ est installée depuis quelques jours au Musée qui on le sait est ouvert de 9 h. du matin à 10 h. du soir.

Les nouvelles chansons du CHAT NOIR se vendent chez

KATTO, 52, rue de l'Ecuyer.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE IX.

Le Naufrage.

(Suite.)

Puis il perdit connaissance.

Quand il reprit ses sens, il était solidement attaché à un mât, que tout l'équipage du *Flyboot*, rangé sur une seule ligne pour donner moins de prise à la vague, poussait, à la nage, avec ses dents, la carabine d'une main, élevée au-dessus des flots, et la poire à poudre et les balles de l'autre.

C'était un spectacle grandiose et terrible à la fois, que de voir ces cent cinquante hommes, unis dans le courage du désespoir, braver avec une audace surhumaine les flots déchaînés, sous un ciel livide dans lequel s'échevelaient les nuages traversés de temps à autre par un éclair blafard.

Quant au *Flyboot*, il avait disparu, creusant dans les eaux écumeuses un gouffre, englouti à jamais.

Pendant sept heures, cette lutte implacable continua ; farouches, les cheveux collés sur les tempes par l'eau salée, les bras raidis par la nécessité de tenir leurs armes hors de l'eau, les intrépides marins nageaient, impassibles et forts, au milieu de la tempête.

Tout à coup, le plongeur, qui tenait l'extrémité de droite de la chaîne humaine, poussa un cri étouffé :

— Une voile.

D'un seul mouvement, tous les yeux se tournèrent à droite, comme ceux des gardes-civiques dans une conversion pour voir arriver l'aile marchante.

A quelques encâblures de l'épave, un navire, que ses longues antennes désignaient suffisamment comme une galère, fuyait devant le vent, la misaine à mi-mât. Un lambeau de bannière, cloué au sommet du grand mât, et déchiqueté par le vent, laissait encore apercevoir un quart de créneau des armes de Castille.

Sans dire un seul mot, les hommes du *Flyboot* se comprirent ; ceux de l'une des extrémités du mât firent un effort gigantesque, tandis que les autres ralentissaient le mouvement. L'épave décrivit un immense arc de cercle pour se mettre sur la route de la galère qui arrivait avec la vitesse d'un bicycle emporté, faisant jaillir l'eau sous ses écubiers.

On entendit un craquement, et le mât s'abima coupé en deux. Avec l'agilité d'une bande de chats sauvages l'équipage du *Flyboot*, s'accrochant à l'éperon de la galère, aux manœuvres pendantes, aux sabords, à la gueule des canons, sauta à bord du navire espagnol.

— Qui va là? s'écria l'homme de quart en espagnol.

— Ami, répondit en flamand le capitaine du *Flyboot* en lui faisant sauter la cervelle d'un coup de crosse de carabine.

L'homme tomba comme une masse.

— En avant! le navire est à nous, hurla de Crabesac, l'épée à la main.

— Pas encore, répondit une voix sombre qui avait tout vu du haut de la rambarde et qui, sautant sur le pont, croisa le fer avec le chevalier.

— Tonnerre ! c'est vous, clama le chevalier en lui portant un coup d'estoc.

— Pour vous servir, répondit gouailleusement son adveraire, qui n'était autre que l'HOMME A LA CAGOULE ROUGE, l'INQUISITEUR. Et parant la botte avec son agilité habituelle, il riposta par un coup de taille qui entama l'épaule du chevatout en hurlant : Aux armes ! c'est l'ennemi.

A son appel, le pont de la galère se couvrit d'espagnols, armés de sabres, d'épées, d'anspecs et de haches d'abordage.

Leur invasion fut si subite que les gueux reculèrent un instant.

Les espagnols en profitèrent pour se faire un rempart de tonneaux, de boîtes à sardines, de câbles et de hamacs qu'ils crénelèrent en un moment.

Les premiers gueux qui montèrent à l'assaut furent repoussés par les longues piques des espagnols.

Tonnerre! hurla le chevalier. Et il se précipita en avant suivi du capitaine et du plongeur.

(La suite au prochain numéro).

C'est vraiment gai la campagne, à Evere !!!

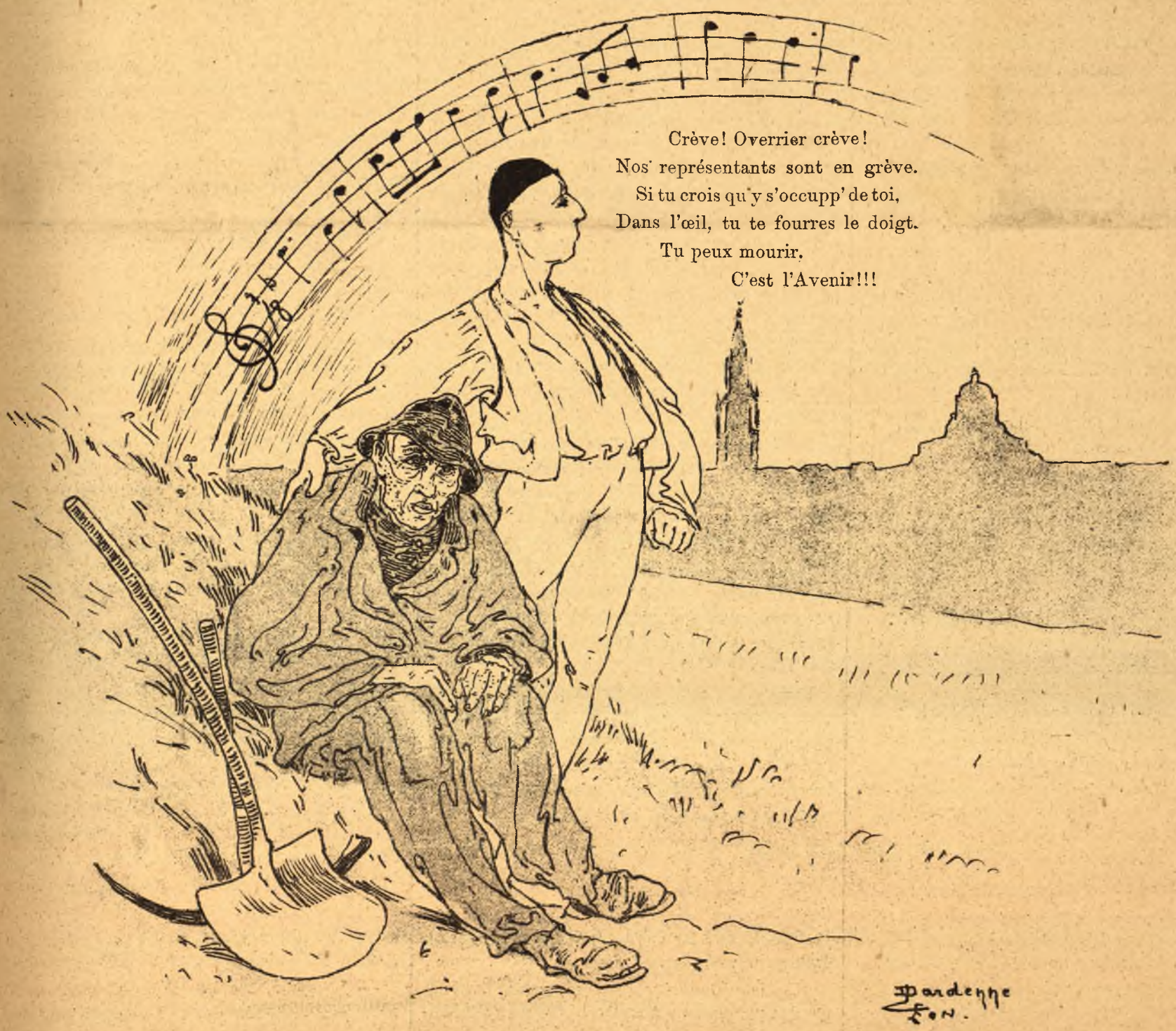
N°26. — 2e ANNÉE. Dimanche 1er Juillet 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : **Belgique . . . . fr. 5-50 par an**
Union postale . . „ 7-50 „



Boîte du Journal

Nous recevons la lettre suivante que nous publions *in extenso*, certains qu'elle intéressera les nombreux lecteurs du *Diable-au-Corps* :

L'enveloppe : " Monsieur — a l'adresse pour „ Monsieur l'Administration, rue au chous, n° 12, „ au diabel aux cors à Bruxselles — ces pressés.

La lettre : " Monsieur.

„ Dans ta gazette du diabel aux cors vous „ avès zwansé sur moi et aussi de ma famile que „ sa n'es pas de choses a fair; parcequon n'es des „ ouvriers et que personne il a quelquechose a „ dire sur mon conte car bien que tu n'a pas dit „ du mal mais c'es tous de même la même chose „ que tous le monde il va me tirer en boutelles. „ Je sais bien qui c'es qui tas dis que Joseph Van „ Vleesenbeek sa mère a vendus de loques sur „ la place de Renards mait sa n'es pas de désonheur et que justement tu raconte encor que je „ suis un peintre en décoration et de batiment con m'apele Siqajeuf, que j'ai un ami sur le „ Palais de Justice et que c'est pour vous prévenir que si tu continue encor une fois à raconter „ de chose sur ma famile, tu n'as pas le droit de „ me cherché dispute comme sa et que je vai te „ tiré sur le tribunal. Comme sa, Monsieur, que „ vous êtes prévenus; et j'espere bien que vous „ feres plus et que vous publier ma lettre de „ réponce.

„ J'ai l'onheur de vous salué Monsieur. „

(signé) : Joseph Van Vleesenbeek, dit *Siqajeuf*.

Nous nous rendons avec empressement au désir de Joseph Van Vleesenbeek (dit Sikajeuf) d'autant plus que, en dépit de son style original, il a parfaitement raison. Nous déclarons cependant qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence de noms et nullement l'intention d'être désagréable au brave Sikajeuf.

Quoiqu'il en soit, notre collaborateur Am. Lynen, continuera la suite de l'intéressante histoire illustrée de Sikajeuf (pseudonyme parfaitement disponible) en changeant le nom propre de son héros que nous appellerons désormais Van Vleesen*bjch*. De cette façon notre estimable correspondant n'aura rien à réclamer.

L'Administrateur,
L. A. Lemesre.

PETITE CORRESPONDANCE

Gustave W., à Vercelli. — Reçu lettre — merci — écrirons sous peu-amitiés de tous à tous deux. Ferons passer nouvelle la semaine prochaine.

A. et O., à Doel. — Ne vous fatiguez pas trop. X. A. P. 12. Le percot est un poisson subtil.

Mlle Z. Z. —Vicomte Degrou de Terlinden est un lapin.

Ve Manchette. — Impossible de publier votre " *Consultation* „ même au prix que vous offrez; nous ne faisons pas de réclame à ce genre d'industrie.

BEAUTÉ GRECQUE

Debout dans sa beauté calme de vierge austère,
Elle regarde au ciel flotter son rêve aimé.
Et parmi ses cheveux le blond soleil de mai
Fait courir des paillons qu'il refuse à la terre.

Son visage impassible, à la coupe sévère,
Aux désordres du cœur est à jamais fermé:
Il ne traduira rien, le bel Inanimé!
Marbre, il est mieux sculpté qu'un visage de verre!

Sa taille modelée au moule des Vénus,
Tels que vases sacrés, porte ses deux seins nus,
Ses seins immaculés que nul frisson ne ride:

Et sous les cieux brûlants, dans le rut des grands bois,
Se dresse fièrement, dans sa splendeur aride,
L'impeccable Beauté sans chaleur et sans voix.

Auguste Marin

LES BAS

Lorsque revenait la fin du mois, et cela, je ne sais si vous l'avez remarqué, se produit en général douze fois par an, Isidore Bouldevesse, faisait l'inventaire de tous les objets qui lui restaient en magasin.

Isidore Bouldevesse tenait boutique de bonneterie dans une des rues les moins fréquentées de la capitale : le soleil y pénétrait quand cela lui faisait plaisir, ce qui, entre nous, n'arrivait pas souvent.

Donc, ce jour là, une calotte de pipelet sur la tête, et un lampion à la main, le digne négociant procédait avec méthode, en compagnie de son unique commis, a l'inventaire mensuel de son établissement.

L'opération touchait à sa fin, lorsque du haut de l'escabeau, sur lequel il était juché, le commis annonça :

— Patron, il n'y a plus que six paires de bas ! Il va falloir que vous écriviez à votre fournisseur.

— C'est aussi ce que je crois, observa M. Bouldevesse d'une façon fort judicieuse. Car il est certain que les bas ne viendront pas seuls.

Et, méthodiquement, Isidore Bouldeverre exhiba d'un bureau poudreux, un encrier presque vide, une plume rongée par la rouille, et une feuille de papier à lettre. Puis il se mit en mesure d'écrire.

Pour être sincère, cela n'alla pas tout seul : la plume rouillée refusait opiniâtrement de se prêter à l'opération, avec une mauvaise grâce tellement évidente, qu'un employé de chemin de fer lui eut accordé toutes ses sympathies.

Tantôt, on la voyait entrer dans le papier avec la désinvolture d'une pierre traversant un carreau de vitre un jour d'émeute populaire.

Tantôt, au contraire, écartant comme les deux branches d'un compas, son antique bec, la plume cherchait à transformer le papier blanc en étalage de pâtissier.

Monsieur Bouldevesse n'était pas content ; et grommelait entre ses dents des choses désobligeantes à l'adresse de la plume, tandis que dans un coin, le jeune commis continuait consciencieusement l'inventaire.

— Voyons, voyons, il me faut encore des bas pour dames, pensait Isidore Bouldevesse; j'espère que cette fois, une longueur de trente-cinq centimètres suffira,... ah ! a propos, me reste-il quelques bonnets de coton ?

— Quatre vingt quinze, patron.

— Bien, je vous remercie,... nous disions donc qu'il nous faut des bas de quatre vingt quinze centimètres. Ce sera suffisant comme longueur.

Et, sa lettre étant cachetée, M. Bouldevesse, jeta par distraction le timbre par terre, en collant avec soin sur l'enveloppe, la petite étiquette qui vous prie si gentiment, de ne pas esquinter les facteurs le dimanche.

Je me permettrai même, en cet endroit, d'ouvrir une parenthèse, pour nous exprimer combien je regrette que cette institution n'existe pas pour les employés du télégraphe.

Maintenant, quand ce ne serait que pour me faire plaisir, représentez-vous, s'il vous plait, la physionomie de M. Bouldevesse la semaine suivante, lorsque les bas lui furent apportés par un employé du chemin de fer.

Ne se rappelant son erreur en aucune façon, inutile de vous dire que le digne négociant allongea un nez éléphantesque. Ses yeux s'arrondirent bêtement, et sa bouche prit un pli sp'cialement employé dans cette occurrence, pli que des gens mal élevés ont indignement flétri du nom de cul de poule.

Comme si les poules en étaient responsables !

— Qu'est ce que je vais donc faire avec ces bas.... mon Dieu, mon Dieu ! Jamais je ne parviendrai à me défaire de cet article ridicule....

Mais que vois-je ? N'est-ce pas la belle Madame Pératé qui vient de pénétrer dans la boutique de notre ami Bouldevesse.... Mais oui, je ne me trompe pas, c'est bel et bien Madame Pératé.

— Que désirez-vous belle dame ? demanda vivement Isidore en esquissant à la fois une courbette et un sourire qu'il cherchait à rendre gracieux.

— Monsieur Bouldevesse je désire vivement avoir.... Tiens qu'est-ce que vous avez donc là sur votre comptoir.... Des bas ? comme ils sont longs !

— Oui, belle dame, c'est la dernière nouveauté de Paris, répondit effrontément M. Bouldevesse.

Vous savez tous, par expérience, que sous prétexte que c'est la mode à Paris vous arriveriez à faire promener par les rues des dames uniquement vêtues d'un pain a cacheter.

Aussi Madame Pératé acheta-t-elle immédiatement tout le stock que M. Bouldevesse avait reçu quelques minutes avant.

Après quoi, elle partit, son paquet sous le bras.

Isidore Bouldeverre, se frottait déjà les mains avec satisfaction, quand tout à coup, la porte se rouvrit et Madame Pératé se prit à demander.

— A propos, ces bas sont tellement longs, Monsieur Bouldevesse, que vous dû certaine-

ment recevoir des jarretières spéciales pour cet article.

Vous croyez que Bouldevesse perdit la carte pour cela? détrompez-vous, mes amis, car il répondit tout simplement à Madame Pératé.

— Mais belle dame, plus besoin de jarretières: à Paris la mode est aux épingles à cheveux.

E. Helle.

Vadrouillana

Moniteur de la Vadrouille. Par arrêté du 22 de ce mois " Flandrin „ est autorisé à se faire appeler, dorénavant, " Travaille-à-mort „.

* * *

" Félicité „ détient le record de la plus belle canne à pommeau d'or, depuis la semaine passée.

* * *

Ma lame des Vieilles prunes qui est, selon les dires de son époux, d'une essence supérieure à la nôtre (probablement en bois des îles) a fait de sanglants reproches à son mari, pour être resté, si tard, en compagnie de vulgaires musiciens, au lieu de rentrer chez lui où un vrai régal intellectuel l'attendait.

Il a juré de ne plus sortir avec " Belarchet „.

C'est le même soir que, sous les fenêtres du ministre de la guerre, " Boulanski „ et " Hautbois „ ont eu, vers 4 heures du matin, une discussion musicale, mais peu euphonique.

* * *

" Travaille-à-mort „ arrivant de Malines, en bicyclette, par le chaud après dîner de, vendredi passé, n'avait pu faire autrement que de s'arrêter aux nombreux *herberg* de la route.

Mais les vapeurs du houblon ont sur lui un drôle d'effet: il voit tout considérablement agrandi. C'est dans ces conditions qu'il arriva place de la Bourse. Afin d'éviter une charrette anglaise d'enfant qu'il prenait pour une charrette de déménagement, il voulut passer sous un pont qui se trouvait devant lui. Ce pont était un cheval de tramway sous le ventre duquel notre pauvre ami alla s'étaler.

* * *

Fort remarqué à l'exposition d'Anvers le bourgmestre d'un de nos faubourgs, faisant son défenseur des colporteurs, à dos de chameau.

* * *

Il a fait rudement gai dimanche passé, à la prise d'arme de la garde civique d'un autre faubourg. Les gardes chantaient une chanson célébrant leur gloire, chanson fournie, imprimée et illustrée par " Colibri „. " Frontje „ dirigeait les chœurs. On regrettait beaucoup l'absence de " Juju I „. Mais c'est surtout après le " rompez les rangs „ que la fête a commencé. Nos gardes ont permuté, ils ont passé de l'infanterie à la cavalerie... de bois. Car il y a kermesse sur la place principale de cette commune. " Colibri „ avait été nommé, à l'unanimité, " major mononkel „

* * *

Charmante soirée samedi passé chez " Cinq milliards „. Inutile de dire que tout le dessus du panier de la noce y était. Cela manquait un peu de dames, les principes rigoureux de l'amphytrion sont connus, mais. " Radaman „ insistant, on fut en trouver plus tard. Et la fête finit fort tard au matin.

* * *

Nous avons le plaisir d'annoncer la réapparition annuelle du journal " l'*Estacade* „ le journal de chevet des baigneurs.

Méphisto.

La réorganisation de la Garde Civique

N. D. L. R. — Soucieux d'être toujours agréable à ses lecteurs, qui se plaignent de ce que leur journal se borne à rester dans le domaine de la fantaisie, le *Diable au Corps* a pris la résolution de traiter de temps à autre des questions d'intérêt général. Il a donc attaché à sa rédaction feu M. Joseph Prud'homme, dont la compétence en ces matières est connue, et a le plaisir d'offrir à ses lecteurs le premier article de ce nouveau collaborateur, aujourd'hui décédé.

Je suis heureux de ce que le cadre vaste et éclectique du *Diable-au-Corps* me permette d'aborder les questions les plus importantes, les plus patriotiques, au sujet desquelles, par suite de l'ostracisme injustifié dont je suis victime dans le journalisme moderne, j'ai été, malgré moi, forcé de garder le silence pendant près d'un demi siècle. Il est de ces questions que l'on croit usées parce qu'elles n'ont jamais été résolues en tenant compte des vœux légitimes et des véritables aspirations de la population; j'entends les résoudre, en les orientant dans un sens réellement progressiste et démocratique, pour les placer au point exact qu'exige le développement moyen de l'intelligence humaine et de l'instruction publique.

Parmi ces questions, en est-il une qui soit plus importante, qui prime celle de la réorganisation de la garde civique, de notre milice citoyenne, (*) que le mauvais vouloir systématique d'aveugles gouvernants a fait déchoir du piédestal glorieux et rayonnant où l'avaient placée les immortels évènements de 1830? Je ne le pense pas.

Le Maréchal de Moltke a dit : Tout homme qui n'est pas soldat devrait être militaire. Je dirai, pastichant ce mot célèbre : Tout citoyen belge qui n'est pas militaire devrait être garde civique. C'est assez faire ressortir par réciprocité, que la garde civique doit, surtout et avant tout, n'être pas militaire.

(*) Voir l'ouvrage " *la milice citoyenne* „ de M. Ad. Lemesre. Vol. in 12, Paris, C. Vos, éditeur, 1809 *(rare)*.

Il n'est personne qui n'ait remarqué combien le port du fusil donne une allure gauche, empruntée et disgracieuse à nos tirailleurs bourgeois. Sans fusil, ainsi qu'on peut le constater, au doux instant du repos, dans les estaminets où le gardien de nos libertés se délasse des fatigues militaires en se rafraichissant, le garde civique redevient libre, dégagé dans ses allures. Il est lui-même, enfin, et reconquiert sa liberté propre: leste ou nonchalant, loquace ou taciturne, élégant ou débraillé, il n'a plus le maintien moutonnier que lui donnait l'odieux instrument de destruction des paraballes du tir national, qu'il change péniblement d'épaule — quand on le lui permet — avec un vague mais irréalisable désir d'en être débarassé.

Pourquoi ne pas satisfaire à ces nobles *desiderata* et supprimer définitivement le fusil dans la garde civique? D'autant plus que cette arme n'est jamais moderne, mais, comme l'a finement fait remarquer notre Auguste Souverain, de l'avant dernier moderne : fusil à piston en temps d'Albini et Comblain en temps de Mauser. Si les destins voulaient que l'odieuse guerre déchaînât ses horreurs sur notre patrie, l'arme du guerrier citoyen, opposée aux engins perfectionnés de nos puissants envahisseurs, serait entre ses mains ce qu'est la canne pacifique du pêcheur à la ligne contre la gueule sanglante d'une bande de loups dévorants.

Je viens, je crois, de démontrer l'inutilité du fusil. Il faut convenir aussi, malgré les multiples et malheureuses transformations qu'il a subies depuis la glorieuse époque de la révolution, que l'uniforme n'est pas de nature non plus à rehausser le prestige du modeste rempart de nos institutions nationales.

Par suite du long stage que le garde accomplit sous les armes, l'uniforme, qu'il revête un simple fantassin, un artilleur ou un chasseur, vieillit avec son légitime propriétaire. Mais, s'il vieillit, il n'en épouse généralement pas les contours, modifiés par le poids des ans. Tel, jadis obèse, flotte dans une tunique qui le drape de plis lamentables et mélancoliques. Tel autre, au contraire, alourdi par l'âge, congestionné, sanglé, boudiné dans une vareuse trop étroite, souffle d'ahan, suivant la phraséologie moderne, et, les bras écartés du corps et bridés aux aisselles, semble un vase antique aux inflexibles anses. L'inégalité des panaches, d'autre part, constitue également la plus choquante des monstruosités : le riche banquier écrase, de ses cent francs de plumes, abondamment fournies et retombant avec grâce sur l'épaule gauche, le balai de quarante sous, mangé des mites, du pauvre employé. Ainsi compris, le panache est la consécration de l'inégalité sociale et je ne crains pas de m'avancer, en affirmant qu'il en est de même des diverses qualités de drap.

La supression du panache et de l'uniforme s'impose donc au même titre que celle du fusil.

Qui, non plus, n'a pas été péniblement impressionné à l'aspect d'un rang de gardes civiques, irrémédiablement flottant, inaligné, par suite de l'existence, en son sein, de ventres quadragénaires, tranchant sur la sveltesse d'abdomens

Enfin!

C'est pas trop tôt!

Le Gouvernement vient de me faire commande.

Le Sujet?

La légende de St-Hubert.

Si ce sujet est en dehors de mes opinions personnelles, il est, par contre, tout à fait dans mes cordes artistiques,

D'ailleurs, pour de l'argent, on fait de tout.

Ci-dessous est le texte sur lequel j'ai à faire une série de panneaux décoratifs, de style Grégoire XXII, destinés à orner un autel spécial, de la célèbre église, très connue par les chiens enragés.

—

La légende de St-Hubert

—

Jadis, dans un château
Très ancien et bien beau
Vivait M'ssieu St tu tu
Vivait M'ssieu St-Hubert

—

Il n'était pas tout seul
Il avait un aïeul
Qu'l'on nommait tout bo bo
Tout bon'ment l'père Hubert

—

Le p'tit pour ses bamboches
Du vieux vidait la poche
Et lui disait mê mê
Mêles-toi d'tes affaires

—

Il adorait les femmes
Les d'moisell's et les dames
Il leur faisait mi mi
Mill's façons pour leur plaire

—

Le vieux lui dit un jour,
L'argent n'dur' pas toujours
Alors qu'est c' que tu tu
Qu'est-ce que tu va faire.

—

J'ach' t'rai un cor de chasse
Au colporteur qui passe,
J'apprendrai à sou sou
Qui, à souffler un air

—

Je mont'rai à cheval,
Ce jeu n'me va pas mal,
Je dirai hue dada
Sur le ch'val à papa

—

Il fit tel qu'il le dit:
Un beau matin partit,
S'mit à jouer Da Da
A jouer Dagobert

—

Au bruit d'son instrument
Le ch'val prit l'mors aux dents
Dans l'herbe roula la
Les quatre fer'z'en l'air

—

Le chien qu'il avait eu
D'un coup d'pied fût foutu
En tombant fit ra ra
Et d'la rage creva

—

Hubert au beau milieu
Jurait des nom d' Dieu
En sentant qu'il a cu
Qu'il culbutait par terre

Hors en ce beau moment
Parût l'cerf le plus grand
Certain'ment l'plus co co
L'plus cornu de la terre.

—

Entre ses ornements
Brillait quèqu' chos' de blanc
Hubert reconnut nu
D'suit' la croix de sa mère.

—

Alors il se signa
Et puis se prosterna
On n'est pas plus gaga
Plus Gal'ries St-Hubert.

juveniles? Quel officier, soucieux de la bonne tenue de son peloton de quatorze hommes, n'a pas gémi en s'apercevant que l'obésité d'une de ses unités constituait un obstacle infranchissable à un alignement parfait et n'a pas essayé, mais vainement, d'obtenir une enharmonique disposition pour masquer autant que possible ces vices rédhibitoires?

Il est hors de doute que, disséminés, les continuateurs de nos braves volontaires, ne produisent un effet beaucoup plus gracieux, plus artistique et plus harmonieux. Pour s'en convaincre, il suffit de les examiner lorsque, ne se distinguant en rien des autres citoyens, ils se rendent, l'après-midi d'un jour d'exercice, au Bois de la Cambre ou au Gros Arbre, avec leur épouse et leurs enfants, pour y déguster le produit généreux de la distillation du grain.

Le meilleur moyen d'obtenir une dissémination parfaite des gardes civiques est incontestablement de ne jamais les convoquer et de les laisser paisiblement vaquer à leurs occupations habituelles. Naturellement groupés alors, sans la contrainte que produit l'encadrement entre gradés, ils ne produisent plus l'effet désastreux qui résulte inéluctablement d'un alignement défectueux.

Je viens de parler de gradés. Je ne verrais pas d'inconvénients à leur maintien s'ils ne devaient pas leurs galons et leurs plumets à l'élection.

L'élection! Malgré moi je me vois forcé de laisser déborder mon indignation et de réclamer sa suppression avec la plus grande énergie. Source intarissable de haines terribles, de compétitions ténébreuses, de manœuvres honteuses, les élections de garde civique, je ne crains pas de le dire hautement, sont une plaie toujours vive entretenue au flanc de la nation. La corruption la plus éhontée s'y étale au grand jour, les petites saletés qui s'y pratiquent constamment pervertissent, oblitèrent le sens moral et sont incontestablement la cause principale de la recrudescence de la criminalité de seconde catégorie, celle qui se traduit en vols domestiques, escroqueries, abus de confiance, faux en écritures privées et publiques, etc. N'a-t-on pas vu même, opprobre et infamie! d'honnêtes bourgeois prostituer leurs chastes épouses et le fruit de leurs entrailles pour se parer du galon, objet de leur mesquine ambition, qui ne devrait briller que sur le bras généreux du brave.

Je me résume, et je conclus compendieusement.

La seule réorganisation pratique et possible de la milice citoyenne, celle qui répond le plus complètement aux perfectionnements apportés par les temps modernes dans le mécanisme des institutions peut se condenser en deux points:

1° L'incorporation de tous les citoyens belges non militaires, valides ou non valides, dans la garde-civique, et leur immatriculation sur les contrôles.

2° La suppression de l'armement, de l'uniforme, des exercices et des convocations.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que la suppression de toute convocation implique nécessairement celle des élections.

Il m'aura suffi, je l'espère, de m'être fait le porte-voix autorisé de la grande masse des belges réellement soucieux de remplir, dans toute son étendue, leur devoir de citoyen, pour attirer sur cette importante question l'attention de la future législature qui ne faillira pas, j'aime à le croire, au mandat qui lui est confié par mon intermédiaire. Dans la négative, malgré ma répugnance pour les hautes fonctions politiques, je me verrai dans la pénible nécessité pour moi de poser ma candidature au fauteuil de député. Je suis convaincu, d'ailleurs, que tout garde-civique véritablement jaloux de la grandeur de l'institution dont il a l'honneur de faire partie, me soutiendra dans la noble tentative dont je prends l'initiative.

Feu JOSEPH PRUD'HOMME

Vu et approuvé:

RHAMSÈS II.

Sous l'Averse

Quand la pluie dégouline à flots,
Et qu'on n'a pas de domicile,
Quand ça vous mouill' la moëll' des os,
On tremble comme un imbécile.
Quand vos bott's, sans semell's, prenn'nt l'eau
Par le collet de votre blouse,
On voit passer un vieux chameau,
En voiture, avec sa gousse,
Des gommeux, avec des catins,
Des laquais, portant pelisses,
Des bourgeois offrant aux trottins
Leurs paraplui's (c'est d'jà plein d'vices)
Et moi qui n'ai pas mêm' de piaule
Sachant même pas si j'mang'rai d'main
Et m'sentir l'estomac qui piaule
J'devrai m'conduire en chérubin!

. . . . . .

J'vas m'cacher dans un' port' cochère:
L'premier qui pass', cré nom de Dieu!
Je lui arrange son affaire.
Cett' nuit, j'dormirai dans un pieu!

G. TAFK.

LE PETIT TAMBOUR

Je suis un petit tambour,
Tout petit, mais assez crâne.
Pour les princesses d'amour
Je bats gaîment la peau d'âne.
Je suis vert, je suis galant.
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

Une rose à mon chapeau
Et mon chapeau sur l'oreille,
Je suis toujours le drapeau
Quand il marche vers la treille,
Vers la treille au raisin blanc.
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

Mardi, je vis se coiffer
Marion du clair de lune.
Je rêvai de dégrafer
Le corsage de la brune.
Ah! qu'il était opulent!
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

" Belle aux yeux couleur du jour
Qui fleurissez sur la route,
Un petit air de tambour
Vous réjouirait sans doute. „
— " Au large! Fi, l'insolent! „ —
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

Les tambours sont gens de cœur.
Je suis monté sans chandelle:
Dieu m'aida, je fus vainqueur,
J'enlevai la citadelle.
Ma baguette allait roulant
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

J'ai, ma foi, très bien joué;
Comme un diable j'ai fait rage.
On m'a dit: " Dieu soit loué!
Vraiment, monsieur, pour votre âge,
Vous avez bien du talent.
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

Vous êtes un dégourdi
Et je vous dois un beau cierge.
Repassez l'autre mardi,
N'oubliez pas notre auberge.
L'enseigne est: Au Cœur volant. „
Ran tan, ran tan, ran tan plan!

GABRIEL VICAIRE.

VIENT DE PARAITRE

LE VIEIL ANVERS

Beau volume avec 10 planches dont deux en couleur par *Franz Van Kuyk*.

Texte français et flamand par MAX ROOSES, conservateur du musée Plantin.

Le volume broché dans une belle couverture.

PRIX UN FRANC.

En vente dans toutes les librairies et dans le Vieil Anvers.

INDISCRÉTIONS

Nous avons été tout l'hiver à l'Opéra-Comique;
C'est que nous affectionnons les délassements hygiéniques;
D'autant plus que nos mères étaient couvertes de pierreries.
Au premier rang des fauteuils de deuxième galerie.

Nous étions très liés avec de vieilles et charmantes dames
Qui passaient leur temps à distribuer des programmes
Et des petits bancs, principalement pendant l'ouverture:
C'étaient les prolégomènes à toute fatigue future.

Nous avons appris plus tard des détails pittoresques
Sur ces charitables vestales de l'orchestre;
Le public français les appelle dédaigneusement *ouvreuses*
Mais elles n'en sont pas pour cela moins sympathiques.

FRANC-NOHAIN.

Anvers et son Exposition

Edition du DIABLE-AU-CORPS

Superbe publication grand in-quarto, de *quarantes pages* de texte et de dessins, plus *cinq planches* hors-texte en couleur, reproduction d'aquarelles de MM. CASSIERS, AMÉDÉE LYNEN et LÉON DARDENNE.

Dans le texte, dessins et croquis des coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'Exposition :

Le *Viel Anvers*, les *Congolais*, les *Quartiers Algériens*, *Arabe*, la *Rue du Caire*, etc.

Les *rues* et *quartiers* curieux de la ville, et une série de *coins disparus* de la ville d'Anvers, par nos meilleurs artistes, entr'autres :

CIAMBERLANI — DARDENNE — DE COCK — HANNOTIAUX — HAMESSE — FRANZ VAN KUYK — AMÉDÉE LYNEN — ARMAND LYNEN — OTTEVAERE — JAN STOBBAERTS — L. TITZ — LUCIEN WOLLÈS, etc., etc.

Couverture en couleur de HENRI EVENEPOEL, plus un plan général de l'Exposition.

Cette publication formera un album splendide, aussi intéressant au point de vue documentaire et commémoratif de l'Exposition d'Anvers, que par son côté exceptionnellement et rigoureusement artistique.

Malgré son importance, l'ouvrage est en vente au prix de **UN FRANC** l'exemplaire.

Dès aujourd'hui son succès est consacré, les souscriptions couvrant, dès à présent, une grande partie de la première édition ; et il n'y a pas de doute que celle-ci ne soit épuisée entièrement dès son apparition. Il est donc indispensable, pour les personnes qui désirent se réserver des exemplaires du premier tirage, de nous faire parvenir leur souscription dans le plus bref délai.

Nous avons eu l'occasion de visiter dernièrement les superbes installations que M. M. DARCHE frères viennent d'inaugurer rue de la Montagne, 49. Ces Messieurs dirigeaient respectivement deux maisons des plus connues à Bruxelles. Ils se sont associés afin de pouvoir s'occuper plus spécialement de leur atelier de lutherie et de leur atelier de fabrication et de réparations de pianos.

Nous avons essayé chez MM. Darche, de magnifiques pianos *Klein*, des pianos *Focké*, instruments d'une pureté de sons parfaites.

M. Darche aîné nous a fait visiter ensuite son atelier de lutherie, où nous avons admiré de parfaites copies des plus beaux modèles de violons de Stradivarius et de Guarnerins.

A signaler aussi, deux instruments anciens, des plus intéressants : un superbe *Nicolas Amati* de 1650, d'une conservation parfaite et d'un très curieux violon de *Maggani* de 1595.

THÉATRES

La direction du *Palais d'Été*, qui entend varier sans cesse son spectacle, vient d'engager, pour débuter dimanche la troupe russe Moscovite de Mlle Vichinskaua — trois danseuses et chanteuses, deux danseurs et chanteurs tziganes russes qui feront fureur à Bruxelles — et les Lockford's — trois trapézistes aériens parmi lesquels une jeune et gracieuse gymnasiarque — dont l'audace et l'élégante précision fait palir l'astre des Léotard.

MUSÉE CASTAN. — L'attrayante exhibition de l'œuvre de Rabelais dont on dit si grand bien à Bruxelles, continue à faire florés au Musée Castan, il est vrais qu'il serait difficile de trouver une récréation plus artistique et plus intéressante que la visite anti-spleenique de cette fameuse galerie.

Comme nous l'avons déia annoncé une nouvelle toile de Garnier. " La *Pavane* „ est installée depuis quelques jours au Musée qui on le sait est ouvert de 9 h. du matin à 10 h. du soir.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE X.

Après l'abordage

(Suite.)

Ce fut, par tous les diables d'enfer! un beau combat. Vingt fois, la carabine aux dents et le poignard à la main, les gueux revinrent à l'assaut, et vingt fois ils furent repoussés par les espagnols qu'électrisait la présence de leur chef, l'homme à la cagoule, qui se multipliait.

Debout sur le château d'arrière, sa longue épée à la main, il désignait du geste et du regard à son équipage les points les plus menacés et de temps à autre, avec la précision d'un chronomètre, il dardait au loin sa rapière, comme une navaja et la ramenait à lui par une longue chaine, enrichie de pierreries, qui le ceinturait en faisant le tour de sa taille.

Tout à coup une immense clameur retentit et le château d'arrière, soulevé comme par un tremblement de terre, vacilla un instant et s'abima tout entier dans la mer.

C'était la chiourme de la galère — des prisonniers de guerre comme de coutume — qui profitant d'un tournevis laissé imprudemment à sa disposition, avait dévissé tous les boulons qui rivaient le château à la poupe. Réunissant leurs forces dans un espoir surhumain de recouvrer leur liberté, les prisonniers avaient fait basculer la lourde dunette qui s'était écroulée d'une seule pièce.

La galère fit une embardée terrible, sembla hésiter un instant, puis reprit sa course vers l'O. S. N. E. laissant derrière elle la lourde masse de bois détachée de ses flancs, sur laquelle, impuissant, l'homme à la cagoule montrait le poing au chevalier.

— Hurrah! la galère est à nous, hurla le plongeur.

— Pas tout à fait, répondit d'une voix sombre le capitaine en suivant de l'œil la lourde épave qui disparaissait dans l'obscurité car, sur ces entrefaites, la nuit était complètement tombée.

Puis il fit faire route au S. N. quart E. O., ralliant la terre, après avoir hissé les feux de position.

Le chevalier proposa de visiter le navire et, suivi du capitaine et du plongeur, descendit dans l'entrepont.

Ce fut un spectacle inoubliable. Délivrés d'une longue captivité, les hommes de chiourme tendaient vers leurs libérateurs des mains pleines d'allégresse, aux poignets desquelles pendaient encore les maillons de leurs fers. Touché jusqu'aux larmes, de Crabesac leur fit une abondante distribution de bonnes paroles et embrassa le moins sale d'entre tous : un vieux péruvien octogénaire qui, drapé dans ses haillons, avait conservé toute la dignité des Incas.

Soudain retentirent deux cris perçants. Profitant de ce que de Crabesac desserrait les bras après cette touchante accolade, deux femmes venaient de se jeter dans chacun de ceux-ci.

Un triple cri retentit !

— Ordalie !

— Alcide !

— Monseigneur !

Et tous trois : le chevalier et deux des trois seules femmes, jusqu'à présent, de notre roman, échangèrent une douce larme, confondant leurs embrassements.

Par quel étrange hasard Ordalie et l'hôtesse de l'auberge du n° 9 de la rue de la Tête d'Or se trouvaient-elles toutes deux à bord de la galère espagnole ?

C'est ce qu'Ernest se fit raconter par la servante de l'hôtesse qui s'était jetée dans ses bras au moment précis où sa maitresse se précipitait dans ceux du chevalier.

On se souvient que, forcé de fuir devant la tempête, le *Flyboot* avait été obligé d'abandonner, dans les eaux de Maestricht, le bateau monté par les trois femmes.

Ce bateau avait été recueilli par la galère espagnole, qui n'était autre que celle qui avait appuyé une si chaude chasse au bâtiment zélandais. Depuis la veille le bateau castillan attendait le *Flyboot* à l'embouchure de la Meuse, courant des bordées alternativement cap sur cap. Si les espagnols s'étaient laissés surprendre, c'est qu'ils s'attendaient à avoir à combattre un navire et non un mât.

Tel était le secret de la présence des trois femmes à bord du vaisseau espagnol.

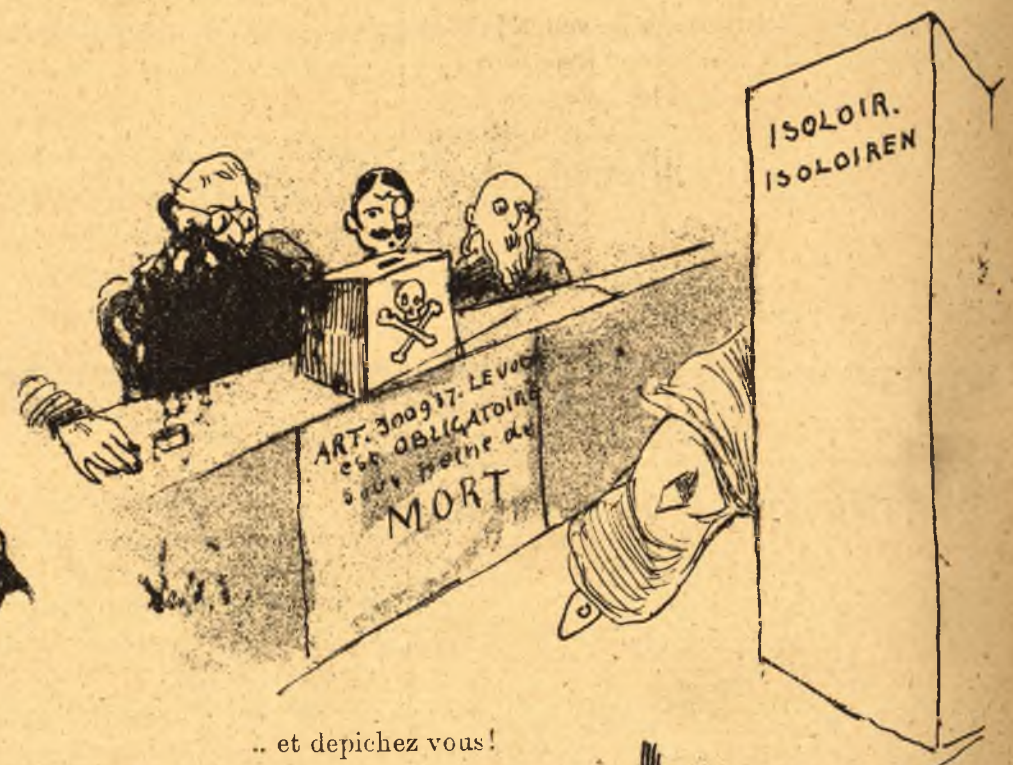
(La suite au prochain numéro).

le vote obligatoire.

Zune heure que vous deviez être au scrrrrutin

Allez voter N. de D. et pas de rebellion saïe vous!

V'là vot' bulletin d'vote, bougre d'imbécile



.. et depichez vous!

V'là l'cas que j'fais d'la politiqne et du vote obligatoire.

Nº 27. — 2e ANNÉE. Dimanche 8 Juillet 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTEUR CHARLES VOS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „

LES CRUCIFIÉS

Vous ignorez p't'être qu'il y a des littérateurs en Belgique.

Le toast de Dominique

Bougre de nom d'un chien! fit le capitaine Perdreau en rallumant sa grosse pipe de merisier; il ne sera pas dit que je ne vous en conterai pas une ce soir! Et, vraiment, je veux bien être pendu si elle n'est pas meilleure encore que celle de l'autre jour.

Ceci se passait en août 88, à Passy, dans le petit hôtel du très subtil musicien Léo Polhd.

Nous étions là une douzaine de bons vieux camarades, peintres, poètes et autres... quelques militaires aussi, au nombre desquels le colonel Henry d'Erville et le lieutenamt Romanoff.

Quant au personnage que nous appelions capitaine Perdreau, peut-être eussiez-vous été légèrement surpris de l'entendre ainsi désigner, — si toutefois vous aviez été des nôtres, — *car il portait l'habit ecclésiastique.*

C'était un homme d'environ cinquante ans, grand, sec, avec une petite barbe poivre et sel, un nez buqué et des cheveux coupés en brosse, — un homme qui ne fumait pas moins de douze sous de tabac par jour! — C'est quelque chose cela, et je crois que ça mérite d'être mentionné, hein?

Hé! me direz-vous, nous n'avons jamais prétendu que ce monsieur ne consommait pas ses douze ronds de trèfle quotidiennement, — mais puisque vous avouez vous-même qu'il était vêtu en prêtre, pourquoi diable, l'affublez-vous du titre de capitaine? C'est sans nul doute pour vous payer notre tête, ainsi que vous le faites assez souvent!

J'ignore à qui j'ai l'honneur de parler, messieurs, attendu que nous avons dans notre clientèle des ducs, des princes et des marquis en quantité (je ne sais même pas trop si notre Saint-Père n'est pas abonné... non, on lui fait le service, c'est tout comme); j'ignore, dis-je, à qui j'ai l'honneur de m'adresser — mais ce que je puis affirmer, la main sur l'Ancien Testament, c'est que je parle le plus sérieusement du monde.

C'est très facile d'empêcher un monsieur de parler, de couvrir sa voix et de crier comme des sourds: " Enlevez-le, il nous la fait à l'oseille! „ C'est très gentil, mais qu'est-ce que ça prouve? Rien du tout!

Laissez-moi donc m'expliquer tranquillement Vous comprenez bien que si je vous dis que ce monsieur fumait douze sous de tabac par jour, c'est que je le sais.

Je n'avancerais pas une chose comme cela à la légère, voyons!

Et quel intérêt aurais-je à cela? Quel mobile pourrait me pousser à vous dire : A vinq-cinq ans, cet homme-là n'avait jamais touché une pipe ni un cigare, et maintenant il fume jusqu'à soixante grammes par jour?

Ah! vous me faites rire, tenez! Si je n'était pas aussi bon garçon, il y a longtemps que je vous aurais tourné le dos.

Vous n'avez jamais vu appeler un prêtre capitaine, dites-vous? Eh bien! moi, j'ai vu plus fort que cela! J'ai vu un laveur de vaisselle qu'on appelait *officier* dans un café du quartier Vaugirard. Et dans ce même café, il y avait un ancien général brésilien qui servait des bocks et nous l'appelions garçon! Et il répondait: " Voilà, messieurs! „ Vous n'avez jamais vu donner deux sous à un général brésilien, vous? Eh bien! moi, je l'ai vu.

Ah!

Vraiment il ne faut pas grand'chose pour vous épater, vous autres. Parce qu'on appelle un prêtre capitaine, vous voilà aux quatre cents coups! Quest-ce qu'il y a de plus naturel que cela, pourtant?

Voilà ce Perdreau, par exemple, cet abbé Perdreau, pour vous faire plaisir, eh bien! voilà un gaillard qui était sous-lieutenant aux guides autrefois... Vous pouvez demander à Ogier d'Ivry si ce n'est pas vrai. (Ils étaient à Saumur ensemble). Tout d'un coup, ce Perdreau devient amoureux d'une grande dame des Tuileries... la dame le trompe, se marie, trompe son mari et son amant... enfin, une histoire de brigands, quoi! Voilà mon Perdreau désespéré. Il veut s'empoisonner, il se rate; alors il se fait prêtre, et va prêcher l'Evangile aux peuplades noires...

Ceci s'est passé il y a vingt-cinq ans — Perdreau était sous-lieutenant à cette époque — eh bien! nous l'avons fait monter en grade... Nous l'avons nommé lieutenant, puis capitaine, et l'année prochaine nous le nommerons commandant. Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça?

* * *

— Bougre de nom d'un chien! fit le capitaine Perdreau, si vous croyez que c'est commode de dire la messe avec ces satanés mufles de nègres!

Pas moyen de trouver des enfants de chœur sérieux! Vous avez beau leur flanquer des gifles, leur faire des promesses, leur donner des verroteries, ils finissent toujours par vous jouer quelque tour pendable!

J'en ai eu un qui m'attachait des plumes d'autruche dans le dos pendant que je récitais l'évangile. Un autre imitait le cri de la grenouille au lieu de chanter le *Kyrie*. Ah! je vous jure que ça n'est pas toujours drôle, ce métier de missionnaire.

Un jour, une vieille bonne femme qui m'avait souventes fois vendu des dattes, m'amena un petit lascar d'environ dix ans, en me priant de le prendre comme petit clerc.

Je n'ai jamais vu de gaillard plus intelligent que ce petit noiraud-là. En huit jours, je lui appris tout ce que je voulus.

Malheusement, il buvait comme un tambour.

Toutes les bouteilles qui lui tombaient sous la main, il les vidait, quoi qu'elles continssent.

Le jour donc où, pour la première fois je lui annonçai qu'il servirait la messe, afin de lui éviter l'occasion de commettre le péché de vol, je lui dis :

— Dominique, tu vois ce vin blanc?
— Voui, mon pé.
— C'est le vin de la messe...
— Voui, mon pé...
— Eh bien! je te permet d'en boire la moitié, toutes les fois que tu la serviras. Le reste me suffira...

— Bon, mon pé! Domini, il boit aussi in pétit pé di vin? bon pour Domini, li conteut.

— Tu es content, tant mieux: eh bien! voilà qui est entendu : la moitié pour toi, la moitié pour moi, va t'habiller.

Je croyais que tout allait marcher pour le mieux, grâce à ma générosité, mais, lorsque vint le moment de l'offertoire, à peine Dominique avait-il versé le vin dans le calice que je lui tendais, qu'il sortis de sa poche un petit gobelet d'étain. En moins d'une seconde, le petit gobelet fut plein, en moins d'une seconde le petit gobelet heurta le calice! Alors, montrant toutes ses dents blanches, Dominique me dit :

— A ta santé, mon pé!

Ma foi, fit le capitaine en riant, j'ai répondu :

— A ta santé, Dominique!

Et s'il y a des gens qui trouvent quelque chose de mal à cela, qu'ils aillent au diable! Car le bon Dieu, lui, n'y a rien vu de mal, j'en suis sûr — et s'il a ri de bon cœur, c'est certainement ce jour-là!

GEORGE AURIOL.

Nous publions ce jour le premier acte du grand opéra

Auberge d'Artistes

que nous mettrons à l'étude pour les prochaines représentations au

Théâtre du *Diable-au-Corps*

Comme quoy sœur Gudule ne treuva point ce qu'elle cherchoit

Oncques ne fust nonnain plus marrie que sœur Gudule ès temps de la grande guerre avecque les anglois. Six vingt fois avoit esté son convent pillé par les souldards françois, anglois, voire même bretons qui avaient horrifiquement et sataniquement violenté toutes ses révérendes sœurs, et la supérieure mêmement, bien qu'elle comptat presqu'autant d'années que feu Mathusalem, patriarche des Saintes écritures. Seule, sœur Gudule avoit été respectée, ce dont elle se désoloit.

— Quoy, disoit-elle, ne suis-je pas gente et gorgiase sous ma cornette blanche? Pourquoy les souldards ne me font-ils point ce qu'ils font aux autres. Point ne me suis-je faicte nonne pour me consumer en soupirs. J'arde grand Dieu! Pourquoy personne ne veut-il esteindre cestuy feu d'amour qui me sêche comme sarment de vigne? Ie suis, comme aultres nonnains, fille folle de mon corps et Ie sèche de malerage de ne pouvoir iouir de ma beauté.

Et de faict était sœur Gudule, comme elle le disoit, moult gorgiase et gente, mais, ce dont elle ne se doutoit point, la pauvre, elle estoit la vivante imaige de la grande vierge pourtraicturée au-dessus du maistre-autel de l'église du

convent. C'estoit toujours par le grand portail que la saicnte maison estoit forcée, d'autant plus que de longtemps, et pour cause, on avoit négligé d'y remettre gonds et serrure. A vrai dire, il n'y eust point eu de porte que c'eust été absolument la même chose. Les souldards, qui sont gens dévôts, se signoient dévotieusement par devant la pourtraicture de Sainte-Marie avant que de mettre le convent à feu et à sang et de faire payer rançon aux nonnains. D'aucuns même, papelardement, se prosternoient devant le maistre autel, cuydant ainsi se faire, d'avance, pardonner leur maulvaiseté. Et, au fond, ils avoient raison, car c'étoient toujours les mieulx receus.

La grande dévotion, qu'en francs souldards ils gardoient à la Mère de notre Seigneur Jésus les rendoit tout pantois par devant sœur Gudule. Ils se jectaient à genouilx devant elle, baisant le bout de son voile, geignant et pryant :

— Pardonnez-nous, très Saincte Vierge, nous sçavons que nous faisons chouse très maulvaise en forçant vos sainctes filles, mais vous sçavez aussi que ce sont petits profits des souldards en temps de guerre. Point ne voudrions exciter vos ire mais nous sçavons aussi que cela leur faict plaisir.

— Ie vous pardonne, soupiroit sœur Gudule, mais faictes m'en autant. Point ne suis la Vierge Marie, mais une de ses humbles subjectes.

Mais aucun n'osoit, tenaillé d'une céleste crainte. Ils avaient veu le portraict et comme c'estoient âmes simples, ils cuydaient qu'elle en estoit l'original.

Un iour fust pour la six vingt et unième fois le couvent assailly par une bande d'hommes de guerre, des maulvais compaignons de Duguesclin : bretons bretonnants, alamans, bourguignons, voire même ougriens, tous gens sans foy ni loy, servant pour grosse paye et proufits, mais au demourant souldards solides à la bataille.

Ce fust une horrifique beuverie et une diabolique débauche. Pendant vingt quatre heures il fust festoyé et fusrent les nonnains passées et repassées de l'ung à l'autre, baisées à bouche que veux-tu et carressées à tire-larigot, tant et tant qu'yvres de vin et d'amour, elles roulèrent pêle-mêle avec les souldards sous la grande table du réfectoire.

Et, ce pendant, seule en sa cellule, sœur Gudule pryoit ardemment. Comme de coustume, elle avait été adorée comme la madone, mais aucun n'avoit osé la toucher du bout du doigt.

Ce pendant, aussy, un petit fifre, qui menoit bravement la compaignie à la bataille, soufflant dans son pipeau comme si vingt mille diables lui gonfloient la poitrine, estoit moult marry et endolori. Tout jeunet, il sembloit une fille, tellement il était joli en sa vestiture de satin bleu dechicquetée de crevez d'argent. Il n'avoit pas plus de quinze ans et ses yeux bleus comme pervenche, soubs ses cheveux blonds comme blé, crespelés et adonisés, auroient fait damner une saincte. Par mocquerie les souldards souloient le conserver vertueux et le faisoient souffler dans son fifre ce pendant qu'ils festoyaient, ce dont rageoit le damoyseau, en quel ardoit désir de femme qui le consumoit au poinct qu'il estoit touiours enfiébvré et que ses yeux brilloient comme diamants ou meiulx comme la mystérieuse escarboucle des vouivres.

Quand il les vist tous yvres, vaultrés soubs la table, comme porcs, panse pleine et hocquetant le vin, il remist son fifre en son hault de chausses et s'en fust chercher adventure.

Comme il passait par un vestibule ou s'ouvroient les cellules des nonnes, il crust ouyr une voix qui pryait et qui pleuroit ; il poussa doulcement l'huis et aperceust sœur Gudule en pryère.

Elle, de se retourner en le voyant entrer, et faillit s'évanouir de plaisir, cuydant enfin treuver l'occasion tant cherchée.

Las! luy aussi avait veu le portrait. Il tomba à genouilx:

— Très Saincte Vierge, dist-il, faictes un miracle en ma faveur. Baillez moy une femme, ie vous prye. Ie suis si malheureux de veoir tous mes compagnons joyeulsement faire la guerre, mettre à mal sœurs et nonnains. Mais ils ne veulent point que ie le fasse, les maulvois, par mocquerie et taquinerie.

— Ie ne suis point la Vierge, mais une femme, sospira Gudule.

— Bien vray?

— Vère. Ie te le iure, mon petit damoyseau. Et i'ai grand pitié de toy, car tu es grandement ioli et gentil.

— Bien vray?

— Je te le iure derechef. Ne crains rien, ie ne suis qu'une femme, une foible femme, bien foible.

Le petit fifre se laissa convaincre. Il ne demandoit pas mieulx. Ce furent doulces étreintes ès la petite cellule. Sœur Gudule y mettoit bonne grâce et le damoyseau tout son couraige, qui estoit grand. Toute la nuit ils restèrent enlacés, et ie vous asseure que c'estoit sans voile ni cornette, et sans vestiture et hault de chausse aussy.

Et peut-estre seroient-ils encore ensemble, ie ne sçais, si les souldards, cherchant leur fifre, n'avoient mené grand tapaige avecque force jurements.

Force leur fust de se séparer non sans avoir encore échangé mainte preuve de leur mutuelle récognoissance. Ils ne sçavoient point se lascher.

Enfin, comme horifiques devenaient les iurements, il se revestit et départit.

— Adieu, mon doulx amy, fist Gudule. Enfin, i ay enfin violentée aussy.

— Ie ne crois pas, dist-il, ryant.

— Quoy, ne m'as-tu pas violentée ?

— Non, dist-il encore. Ie ne crois pas.

— Eh ! bien. Ie l'ayme autant comme cela.

RHAMSÈS II.

Du la quéchon da li pitits ciens

Ça l'est tinne çausse qué til doit faire attachon, çalé du la quéchon da li pitits ciens pourquoistil a de zeune quilé de çinois quila pas sus son dos de poiles enn de pas sus sa quée non plus qué seulement sus sa tête de blancs qué ça lé coume de couçons quilé fort zoli maye qué çalé de zorriblement, couprend'bien, pourquoistil sé pas qué çalé de rarement pourquoisquilé de zeune da lé pitits ciens da massié Lanciani quilé nossi de çinois.

Qué çalé de quéchon de zépourtace pourquil fé pas de chagrement da le famile qué til donné da mazer de lait enn de pain enn de pas la viande enn de carotte en de pitits pois enn de salade enn de toute quilé pas de contrairement pour quilé da sa naturel — couprend'bien — quila froid qua il fé pas çaud maye quila çaud qua il fé pas froid — couprend'bien — pourquoisquila pas du labilement enn de quila froid quilé de créver quilé mort.

Enn de cossi qué til voit quilé de marcé sus sa derrière quilva na voiture — couprend'bien — qué çalé quila de ver enn de purzé navé du lail enn de pitit lavement du la rubarbe.

Pourquois quand til fé pas du lattachon qué til sé pas li gardé enn qua ilêmor qué til sé pas de faire de zotre — couprend'bien.

ALBRECHT.

L'Homme Sauvage

Vous avez certainement tous appris par la voie des journaux, que l'homme sauvage, actuellement détenu au musée Castan, trompant la surveillance de ses gardiens, avait jugé à propos de se livrer à la circulation, en se payant un petit tour par les rues de la ville.

Vous avez également dû apprendre par la voie des mêmes journaux, que l'homme sauvage avait été retrouvé trois jours après, dans un bouge infect, après avoir dépensé tout ce que l'administration lui alloue d'une façon hebdomadaire.

Mais, me direz vous, qu'a-t-il bien pu faire durant ces trois jours ? Comment a-t-il vécu ? Quelles sont les impressions qui ont pu frapper cette pauvre cervelle ? Voila ce que les journaux ne vous ont pas encore raconté.

Eh bien, mes petits amis, accordez moi cinq minutes d'attention, et je vais, rien que parce que c'est vous, vous apprendre ce qu'il a fait pendant ce temps là.

Quand je dis pendant ce temps là, n'allez pas croire que je vais vous citer ses faits et gestes, minute par minute. Loin de là : d'abord je vous ennuierais, ce qui n'est certes pas le but que je me suis proposé. Je me bornerai donc, en conséquence, aux faits principaux, ce qui vous suffira, je l'espère.

Après quoi, si vous n'êtes pas contents, tant pis pour vous.

Donc, ayant prestement franchi le seuil du Musée Castan, l'homme sauvage se trouva dans la rue, en beaucoup moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Sa première pensée fut : Il fait chaud ce soir.

Auberge d'Artistes (1)

Grand opéra en trois actes

Musique de PIERRE DEVIS

Décors nouveaux d'ARMAND LYNEN

Paroles d'AMÉDÉE idem.

Gestes et têtes nature — Costumes de l'époque.

Au deuxième acte, grand pas de caractère.

Au troisième acte, grand ballet des Tendances d'Art.

Personnages

Théodore	artiste peintre	TÉNOR
Pierre Joufflu	aubergiste	BASSE
Sidonie	fille de P. Joufflu	SOPRANO
Clairette	modèle	... TRALTO
Joseph	garçon d'auberge	BARYTON
Le Hasard		PERSON. MUET

Artistes, Rapins, Modèles, Marmitons et Paysans

—

ACTE PREMIER

La scène représente la fin du jour. — Au fond à gauche un praticable de verdure. — Au loin se devine une maison couverte de tuiles ou d'ardoises.

Dès le lever du rideau, l'orchestre suit, d'une façon descriptive très-détaillée, les mouvements de scène suivants:

Le gaz décline tout doucement. — Un soleil, descendant des frises, semble dorer de ses rayons, des nuages gris-pommelés. — Un rideau de tulle bleu vient adoucir les détails du paysage. — Quelques étoiles scintillent bleuement dans le ciel.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉODORE

Il vient d'achever une étude, il lui donne encore quelques dernières touches, puis il plie méthodiquement tout son attirail de peintre. (A l'orchestre la petite flûte imite, comme elle le peut, le chant du rossignol). Théodore interrompt sa besogne, à temps indiqués, pour écouter le chant du rossignol.

Récitatif.

Le monstre de la faim, de ses griffes
me déchire....

(Une légère fumée s'échappant de la maison à horizon, vient à point lui chatouiller les narines).

(avec inquiétude) *Que sens-je ?*

(l'orchestre suit)

(Langoureusement)

Douce odeur de fricot
Verre-toi tu m'appelles
Ah ! ce n'est pas trop tôt !
Dieu ! que la vie est belle !

(Il ferme précipitamment sa boite). L'orchestre continue.

(1) Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés.

GRAND AIR

Pourquoi d'après nature
Faire des crépuscules en peinture ?
. . . . . .
Déjà la pendule
Annonce le soir
Il fait noir....
Heureusement qu'à l'horizon
Et zon-zon-zon
J'aperçois une maison

SCÈNE II

THÉODORE — SIDONIE — LE HASARD

Pendant la fin du grand air de la scène précédente. Sidonie, conduite par Le Hasard, paraît sur le praticable de verdure.

THÉODORE (l'apercevant)

Ciel ! une femme inconnue !

SIDONIE

Ciel ! un homme célèbre !

THÉODORE

Mademoiselle, écoutez mon cœur !
(Boum à l'orchestre)

SIDONIE

Qu'est-ce que c'est que ça ?

THÉODORE (avec passion)

Je vous aî.... aîme
(Exit Le Hasard)

Duo

O bonheur sans égal,
l'amour nous empoigne tous deux !
Cela ne peut faire de mal
à cette heure — où tout est bleu !

(A l'orchestre, mouvement de languissant abandon. — Le bombardon renforce le chant du rossignol).

SIDONIE

J'ai peur !

ENSEMBLE

Partons — Partons

(L'orchestre interprète la marche tendre du départ des deux amoureux).

Le décor se déroule en panorama et montre divers aspects de paysages: des bois, des cultures, une rivière, des fleuves, des mers, des océans, des rochers, la Circassie, la Birmanie, l'Helvétie, la Mésopotamie, le Congo, le Pôle Nord etc., etc., jusqu'à la maison que l'on apercevait au commencement de l'acte.

A ce moment, les personnages s'arrêtent.

L'orchestre indique ce mouvement.

ENSEMBLE

C'est ici !
(Ils frappent à la porte)

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

Et bravement. il retira la peau de mouton qui lui sert de costume.

Les gens qui passaient se trouvant en présence d'une idée très pratique par ces temps de chaleur, exprimèrent au moyen d'un jeu de physionomie bien connu, une stupéfaction sur le degré de laquelle il serait puéril d'insister.

Ce seul fait vous prouve bien, que la civilisation n'est pas encore complètement disparue.

Puis passant à une autre idée non moins pratique que la précédente, il se prit à penser :

— Si je bazardais tous les cigares dont les clients de la maison me font cadeau, ce serait encore cela de gagné ; les poches de ma peau de mouton n'en seraient que plus replètes, ce dont je ne me plaindrais en aucune façon.

Ah, mes amis, si vous aviez vu la tête de toutes les jeunes personnes du bureau de tabac dans lequel il crut devoir entrer pour vendre ses cigares ! Toutes, d'un commun accord, se précipitèrent dans l'arrière-boutique, en hurlant comme des possédées.

Vous les connaissez, ces arrières-boutiques, mes vieux cochons, ce n'est rien de le dire.

La patronne, à peine remise de son émotion, m'affirmait avant hier, que les demoiselles de magasin avaient eu tellement peur qu'elles s'étaient cachées sous le divan : et, ajoutait-elle : Ceci ne s'est jamais vu dans un bureau de tabac ! Je suis de son avis.

Très vexé, l'homme sauvage sortit, non sans chiper une boite d'allumettes qui se trouvait sur le comptoir.

Mais ce fut bien une autre histoire, quand il vint à l'idée du sauvage de pénétrer dans un des plus grands cafés de la ville dans le but de se rafraichir.

— Dites donc, l'ami, en voilà une tenue pour venir au café, insinua le garçon.

— Kakapipilolo ! répondit le sauvage.

— Ça veut dire qu'il a très soif, opina un monsieur très instruit.

Le garçon apporta donc un bock orné d'un énorme faux-col, comme cela se pratique vis-à-vis des étrangers.

— Carikaka, dit alors l'homme sauvage.

— Ceci veut dire qu'il voudrait lire quelque chose d'intéressant, opina encore le monsieur très instruit.

Le garçon mit donc sous les yeux du sauvage un livre très drôle : *L'Indicateur des chemins de fer.* Il en parut vivement frappé et remercia poliment le monsieur qui lui avait servi d'interprète.

Puis sa peau de mouton sous le bras, il se mit en route par les rues de la capitale.

Les gens étaient de plus en plus épatés ; mais comme il menaçait tout le monde de casser la tête à la première personne qui jugerait à propos de l'aborder, les agents de police ne l'arrêtaient pas et le considéraient avec respect.

— Il sait mieux travailler que nous, chuchotaient-ils entre eux, ça doit être le nouveau commissaire en chef.

Notre homme sauvage se promena donc à travers les rues sans être autrement inquiété.

Le hasard voulut qu'après une nuit d'orgie dans de sales cafés et dans des établissements que ma pudeur bien connue m'empêche de nommer l'homme sauvage se réveilla près de la cathédrale.

Il avait fait des progrès pendant la nuit : quelques jeunes personnes s'étaient chargées de lui enseigner leur langue maternelle. Aussi comprenait il déjà beaucoup de choses.

C'est ainsi, qu'après avoir pénétré dans l'édifice ci-dessus désigné, il fut très surpris d'entendre une bonne vieille dire à son petit-fils qui voulait lui prendre son chapelet.

— Touche pas à ça, mon petit mignon, c'est du caca.

— Je ne me faisais pas du tout cette idée là au sujet de cet instrument, pensa le sauvage; puis il sortit fortement indigné de ce manque de respect.

Après quoi, pendant trois jours, ce fut une noce effrenée dépassant les splendeurs de l'antiquité. Balthazar, Alexandre le Grand, Néron et Cie n'étaient que de la petite bière auprès de lui, et cela dura jusqu'au jour où, n'ayant plus le sou, il se vit dans la triste nécessité de se faire reconduire en voiture jusqu'au passage du Nord. On peut le voir tous les jours du matin au soir, à partir de... Mais je m'arrête je ne fais jamais de réclame. Enfin, si j'ai un bon conseil à vous donner, allez-y tout de même.

E. Helle.

Vadrouillana

" Colibri „ est dans une série de guigne. Il y a quelques jours, pêchant dans le canal, il en retira un homard qui, quoique cuit, marchait encore. Vendredi dernier, en voiture, au bois, il essayait un cheval avec son ami " Hitekut „. Ce dernier conduisait. Tout-à-coup le cheval s'abattit et les deux amis piquèrent une tête.

" Colibri „, guignard, fut projeté contre un arbre et s'arrangea très mal la figure, " Hitekut „ tomba sur la chaussée et se démit l'épaule.

Heureusement le docteur " Biscuit „ se trouvait là. Il soigna " Colibri „. remit l'épaule d' " Hitekut „, ramassa l'inséparable pince-nez de celui-ci, et conduisit les deux écloppés à la Laiterie. Là, " Hitekut „ encore tout troublé sans doute, commanda une bouteille pour lui seul. Ils s'y soignèrent, mutuellement, très tard.

Le cheval se porte bien.

* * *

Vu, au Palais d'Eté, monsieur Vert-de-gris fils s'offrant le spectacle du coucher d'Yvette. Que dirait papa Poche-à-fiel, s'il le savait ?

* * *

Moniteur de la Vadrouille : Par arrêté du 2 juillet 1894 " Duveau „ est autorisé à changer son nom patronymique en celui de " jamais deux fois. „

* * *

Nous avions tort d'avoir l'air de douter de l'essence supérieure de madame des Vieilles Prunes, son mari avait raison d'affirmer sa supériorité intellectuelle sur lui. Elle l'a bien prouvé d'ailleurs, ces jours derniers, en se promenant revêtue d'une toilette garnie de fourrures. Il est vrai qu'en hiver elle s'habille d'étoffes d'un clair à faire hurler les chiens.

Il est donc prouvé maintenant que c'est une femme pas ordinaire.

* * *

Les Bruxellois remarquent, depuis quelque temps, le triste et morne aspect qu'ont maintenant les cafès les mercredis soirs, tandis q'autrefois c'était le jour le plus gai de la semaine. Qu'on se rappelle simplement les vexations policières que faisait subir notre très cher (25000 francs par an) mayeur Karels Buls aux consommateurs qui avaient le malheur de se trouver dans certains cafès après minuit. Il est vrai que ce ne sont que les cafès à femmes que la police fait fermes me dira-t-on. C'est parfait, certains cafés à femmer, mais pas tous. Pourquoi l'un et pas l'autre?

Tout simplement parce que notre très cher (25000 francs par an) mayeur Karel Buls, sachant qu'il n'en a plus pour longtemps, jusqu'aux élection d'octobre, à embêter le contribuable, jouit de son reste.

* * *

Un brave allemand bien embêté est celui qui habite au second étage en face d'un des grands hôtels du Centre. Sa maison est habitée, à part lui, exclusivement, par des Français qui ont arboré, en berne, un drapeau en signe de deuil lors du triste évènement de la semaine dernière. Lui, n'ayant pas de drapeau, et n'ayant pas pu se résoudre à en louer un, avait eu, seul, l'air indifférent, tout en partageant l'indignation et les regrets de ses co-locataires.

Mais sa fenêtre sans bannière avait été remarquée par quelques uns de ses amis. Et ceux-ci l'avertirent charitablement que ses voisins les français avaient à tirer de lui une vengeance éclatante. Depuis le malheureux ne dort plus qu'avec un revolver sur sa table de nuit et un poignard sous son oreiller. S'il rentre ou s'il sort il se livre, dans l'escalier, à une course effrénée, afin d'être plus vite derrière sa porte ou dans la rue.

Il en attrappera la jaunisse.

* * *

" Bobichon „ a l'honneur de faire part à ses nombreux amis et connaissances de la naissance de deux fils et de trois filles.

La mère et les enfants se portent bien.

* * *

" Honnendief „ passe son temps à courir voir tous les hommes influents et les gros bonnets de ses connaissances. La policeen faisant fermer, à minuit un café, a pris les noms des consommateurs parmi lesquels le malheureux se trouvait. Ce que sachant, " Tout frisé „ lui a persuadé qu'il courait le risque d'une peine d'un mois de prison et *deux mille francs* d'amende, au minimum.

C'est en prévision d'obtenir sa grâce, éventuellement, qu'il fait déjà agir en sa faveur toutes les grosses légumes qu'il peut approcher.

Méphisto.

Anvers et son Exposition

Edition du Diable-au-Corps

Superbe publication grand in-quarto, de *quarantes pages* de texte et de dessins, plus *cinq planches* hors-texte en couleur, reproduction d'aquarelles de MM. CASSIERS, Amédée LYNEN et Léon DARDENNE.

Dans le texte, dessins et croquis des coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'Exposition :

Le *Viel Anvers*, les *Congolais*, les *Quartiers Algériens*. *Arabe*. la *Rue du Caire*, etc.

Les *rues* et *quartiers* curieux de la ville, et une série de *coins disparus* de la ville d'Anvers, par nos meilleurs artistes, entr'autres :

CIAMBERLANI — DARDENNE — DE COCK — HANNOTIAUX — Franz VAN KUYK — Amédée LYNEN — Armand LYNEN — OTTEVAERE — Jan STOBBAERTS — L. TITZ — Lucien WOLLÈS, etc., etc.

Couverture en couleur de Henri EVENEPOEL, plus un plan général de l'Exposition.

Cette publication formera un album splendide, aussi intéressant au point de vue documentaire et commémoratif de l'Exposition d'Anvers, que par son côté exceptionnellement et rigoureusement artistique.

Malgré son importance, l'ouvrage est en vente au prix de **UN FRANC** l'exemplaire.

Dès aujourd'hui son succès est consacré, les souscriptions couvrant, dès à présent, une grande partie de la première édition ; et il n'y a pas de doute que celle-ci ne soit épuisée entièrement dès son apparition. Il est donc indispensable, pour les personnes qui désirent se réserver des exemplaires du premier tirage, de nous faire parvenir leur souscription dans le plus bref délai.

Entre toutes les marques de champagne le *Diable-au-Corps* a choisi la marque **Choubry frères** et la recommande à ses amis.

Dèpôt à Bruxelles : C. A. Daverveld, place Ste-Catherine, 11.

COMMUNIQUÉ

Le Gouvernement vient de mettre à la disposition du Comité Exécutif de l'Exposition de Genève les locaux du Palais des Beaux-arts (entrée par la place du Musée) pour permettre au jury de juger et d'admettre les œuvres d'art destinées à l'Exposition.

Aussitôt que le jury aura terminé ses travaux, le public sera admis à visiter l'Exposition.

Quoique le salon soit organisé par la Ligue des artistes les œuvres de toutes les tendances seront admises.

L'art belge sera dignement représenté à Genève, les principaux artistes appartenant aux diverses écoles ayant adhérées à l'Exposition.

Le Comité rappelle à tous les adhérents que les œuvres doivent parvenir au Musée au plus tard samedi prochain. Les artistes qui n'auraient pas reçu leur convocation sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

THÉATRES

Les sœurs Barrison ces exquises petites chanteuses et danseuses américaines qui ont fait fureur, l'hiver dernier, aux Folies Bergères, viennent d'être engagées à prix d'or par la direction du *Palais d'Eté* qui n'entend rien refuser à son public. Les Barrison feront courir tout Bruxelles comme elles ont fait courir tout Paris.

Samedi nouveaux débuts, les Arr-En-You, clowns musicaux chinois et les Clives, les trois burlesques blancs.

Dernières du *Coucher d' Yvette*.

MUSÉE CASTAN. — Le plus grand succès du jour à Bruxelles est sans contredit l'exhibition de l'homme sauvage Rham-a-Sama qui, Dimanche et Lundi a attiré foule au Musée Castan, il est visible de 10 en 10 minutes et dès 10 h. du matin avec la charmante illusion de la *Reine Immortelle* et toutes les autres attractions du Musée.

A l'Exposition "*Rabelais*„ c'est un long défilé devant les fameuses toiles de Garnier, il y a là une heure agréable à passer.

Ajoutons que grâce à la fontaine établie dans le rocher une douce fraicheur règne dans la grande salle du Musée Castan.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

CHAPITRE XI.

Le secret du manuscrit

Après quelgues instants consacrés au plaisir de la reconnaissance, le chevalier, toujours suivi du capitaine et du plongeur, continua la visite du navire.

L'entrepont ne présentait rien de bien particulier. C'était un entrepont comme tous les entreponts de galère, avec les bancs pour la chiourme et les ouvertures pour les rames. A l'arrière, deux pierriers, encore chargés, commandaient la chiourne, emblêmes menaçants du sort qui attendait les rameurs à la moindre tentative de révolte.

Derrière ces pierriers, une porte de fer donnait accès dans une cabine.

— Enfonçons cette porte, hurla le chevalier.

— Inutile, fit le plongeur, j'ai mes rossignols.

Et, introduisant dans la serrure ses crochets recourbés, il exerça des pesées en divers sens. Enfin la porte céda et laissa apercevoir l'intérieur d'une chambrette meublée avec un luxe asiatique, tendue de brocart d'or et d'argent, réduit de petite maitresse plutôt que de fier homme de guerre. Des gravures libidineuses, digne de Tibère à Caprée, en garnissaient les panneaux, sauf un seul, celui du fond, qu'occupait un portrait.

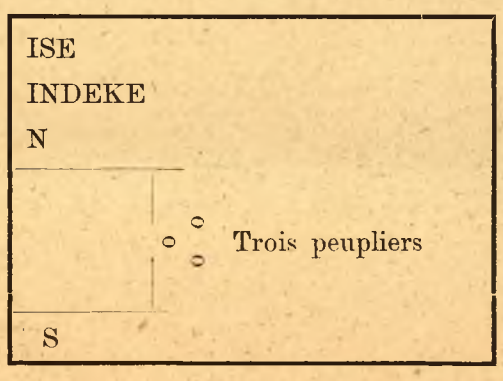
Le premier le chevalier se précipita dans la cabine ; il poussa un cri à la vue du portrait qui, la figure traversée d'une cicatrice transversale portant de l'oreille gauche pour rejoindre l'os maxillaire droit, le regardait avec une sévérité tempérée par une expression de calme stupidité qui lui donnait l'air d'un veau.

Dieux infernaux ! exclama le chevalier. Encore ce portrait. Mais quel est donc cet affreux mystère ?

Et, d'une main fiévreuse il se précipita sur un buvard qu'il ouvrit nerveusement.

Un papier s'en échappa.

Ce papier contenait les indications suivantes :



De Crabesac poussa un rugissement qui n'avait plus rien d'humain.

Le secret, hurla-t-il, le secret ! en agitant frénétiquement le papier au dessus de la tête et en exécutant un pas de caractère qui ressemblait étrangement à la danse du scalp.

Et, tremblant d'émotion, il étala le mystérieux parchemin sur la tablette d'un scriban

Un silence solennel répondit à cette exclamation. Penchés sur le scriban, tous dévoraient du regard l'inscription énigmatique.

Tonnerre ! brâma de Crabesac, il en manque la moitié. Ça ne me dit rien. Et, découragé il se laissa tomber sur un siège, la tête entre les mains.

— La moitié seulement. C'est comme si je n'avais rien. ISE, que signifie Ise ? Et INDEKE ? Le problème est plus insondable que jamais. Et une larme, larme chaude et brûlante, roula sur sa joue et alla mouiller le parchemin.

— Courage, ami, dit la douce et cristalline voix d'Ordalie, qui résonna dans le silence comme les tablettes d'ébène d'un harmonica en bois des îles. Courage. Dans son impénétrable bienveillance, le Seigneur a voulu que nous retrouvassions.....

— Que je retrouvasse.....

— Que tu retrouvasses la moitié du secret d'Honoré XLVI de Noirchâteau des Etripettes. IL nous fera aussi retrouver l'autre.

— Dieu t'entende, fit le chevalier.

Puis il ajouta d'une voix sombre, les regards tendus vers l'au delà :

— Mais il faut que je retrouve cet homme.

Fin de la première partie.

(La suite au prochain numéro).

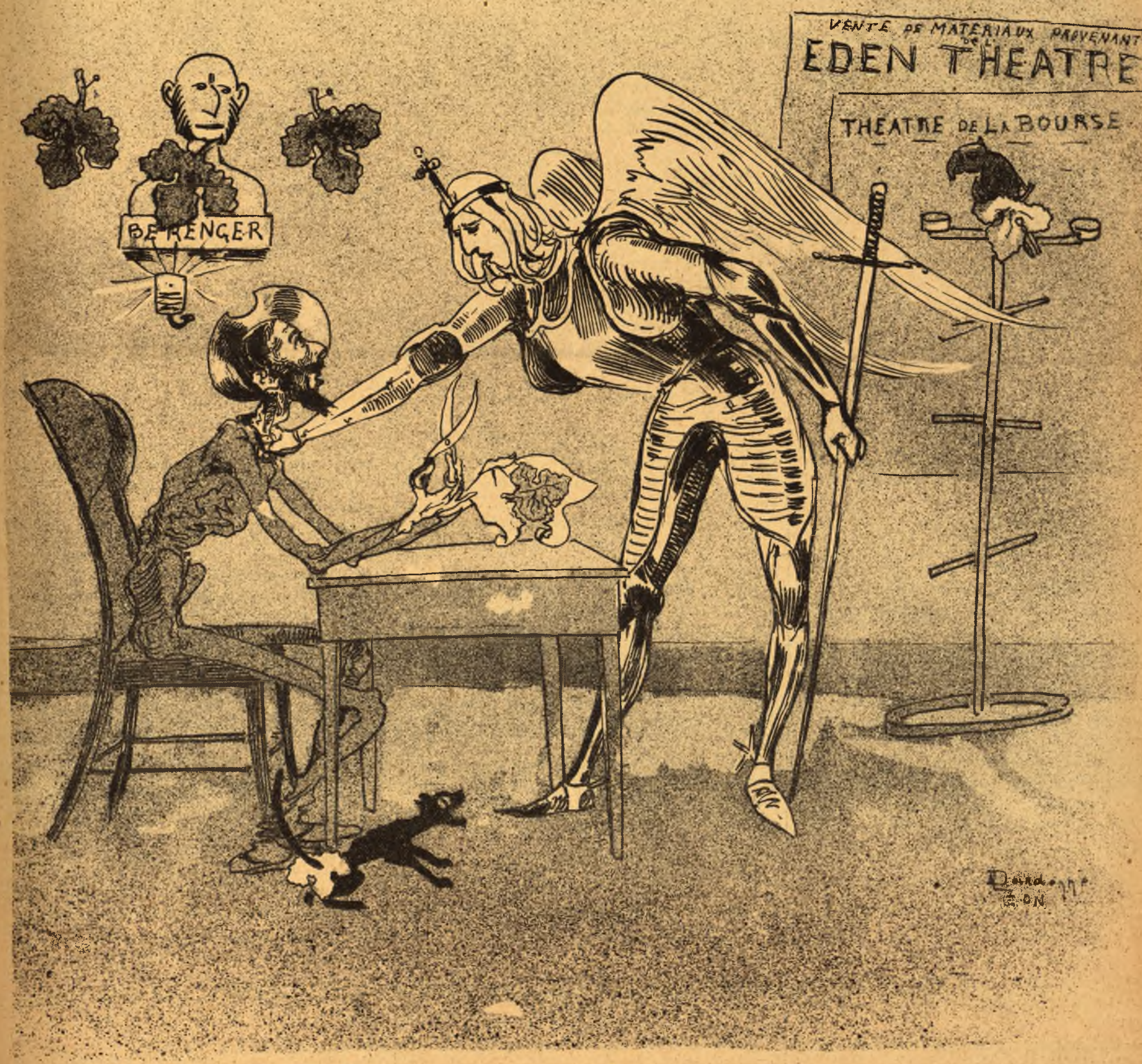
A M'sieu l'ministre des finances
LE DIABLE AU CORPS
J'vois c'que c'est. t'as envie d'aller à la campagne...
...j'ai là 5 ou 6 louis d'économies en sous d'France...
ECHANGE DES MONNAIES DE BILLON.
Vous avez fini d'm'embêter, dites !
...que j'vais changer à la banque.
Eh ben ! t'as touché ?
Oui, quinze sous. Y z'ont dit qu'y avait des bosses dans l'reste

N°28. — 2e ANNÉE. Dimanche 15 Juillet 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „



L'incendie du *Pôle Nord* et du *Palais d'Été* doit te faire plaisir Karel.
V'là toujours ça de moins à Bruxelles.

Le referendum du Diable-au-Corps

Notre titre nous ennuie. Il est absolument insensé -- et nos lecteurs seront de notre avis -- que notre journal conserve plus d'un an le même titre. On commence trop à s'y habituer.

Nous ouvrons donc un REFERENDUM parmi nos abonnés et nos acheteurs au numéro pour le choix d'un nouveau titre. Nous les prions d'avoir l'extrême obligeance de nous envoyer le titre qu'ils voudraient voir adopter; nous choisirons celui qui aura rencontré le plus de suffrages et nous publierons une liste des dix titres qui auront recueilli le plus de voix. Prière d'affranchir.

LA DIRECTION.

LA MÈRE

C'était toujours elle la première arrivée sur la plage, le matin.

De ma chambre je la voyais venir avec ses cinq enfants dont l'aîné n'avait pas sept ans. Les trois *grands* marchaient devant. Elle portait sur un bras le tout petit dernier, et tenait de sa main libre un autre bébé d'environ dix-huit mois. Jamais de bonne avec elle.

Grande, svelte, distinguée, elle ne paraissait certainement pas les trente-deux ans, que je lui sus plus tard.

Point très jolie, sa physionomie était d'un charme inexprimable. Quand elle souriait, surtout, on restait sous la séduction d'une candeur exquise, comme si la jeune fille qu'elle avait été revenait sourire dans les yeux et dans la bouche de la femme devenue.

Son mari, un grand bel homme d'un peu moins de quarante ans, arrivait régulièrement le samedi soir, et repartait, avec la même régularité, le lundi matin. Employé dans une grande administration.

Le reste de la semaine, elle restait seule avec ses enfants. Société charmante, car jamais je n'ai vu de plus beaux enfants, ni mieux portants, ni plus joyeux. Et c'était vraiment touchant de voir comme elle les aimait, ses chéris, et comme ils l'adoraient leur petite mère.

Au plus fort de leurs jeux, sans motif apparent, tout d'un coup, ils s'abattaient vers maman, comme une volée d'oiseaux, et c'était une tempête de baisers réciproques.

— M' man, ferme tes yeux.

— Pourquoi faire, Jacques?

— Que j'tembrasse dessus.

Et mille autres charmantes folies qui font hausser les épaules aux imbéciles.

Le premier soir qu'ils étaient arrivés, le coucher du soleil avait causé aux enfants une angoisse terrible.

— Oh! maman, maman, le soleil qui tombe dans l'eau! Mais il va s'éteindre!

Alors, Jacques, qui frise *l'âge de raison*, les avait philosophiquement rassurés.

—Laissez donc, il doit être habitué, depuis le temps.

Je ne sais pourquoi, je m'étais pris d'une ardente sympathie pour cette femme, sympathie mêlée de curiosité, car, j'en étais sûr, elle avait un passé pas banal.

Je n'eus pas, une minute, l'idée d'entrer en relation avec elle; d'abord cela eût été odieusement indiscret, et puis, tout dans son attitude annonçait qu'elle était bien décidée à se contenter de la seule société de ses enfants. Quelques tentatives de ses voisines de plage étaient restées sans résultat.

Je fus plus heureux.

Les enfants ont un flair particulier et infaillible pour deviner ceux qui les aiment. Tout de suite, je fus l'ami de ces bébés.

Jacques, surtout, ne pouvait se passer de moi. Il me demanda mon nom, et sans plus de façon, se mit à me tutoyer.

Je lui appris tous les jeux que je connaissais. Nous fîmes ensemble de redoutables fortifications en sable et galet, et plus d'une fois nous opposâmes à l'Océan des barrières de trente centimètres, qui entravèrent sa course pendant une bonne demi minute.

Si bien qu'un beau dimanche, Jacques me présenta à son père, sans cérémonie, comme on présente un vieux copain.

Le papa me présenta à la maman, qui me remercia de ma complaisance à distraire ses enfants.

— Mais, madame, lui répondis-je, je n'ai aucun mérite à cela. Je m'amuse autant qu'eux.

J'avais frappé juste.

C'est la première fois que je vis l'adorable et candide sourire.

A partir de ce moment, je pus la saluer, échanger quelques paroles. Et puis, quand je vis que cela ne lui déplaisait pas, je m'assis parfois auprès d'elle.

Bientôt, nos relations devinrent plus intimes.

Elle me conta son histoire, car, je ne m'étais pas trompé, elle avait une *histoire*.

En 70, à seize ans, elle se trouvait fiancée à un de ses cousins, qu'elle aimait éperdument.

La guerre arriva, et les désastres et le siège.

Le cousin s'était engagé dans un régiment de ligne.

Le lendemain de Champigny, on le rapporta à Paris, les deux jambes broyées par les obus prussiens.

Après quinze jours d'atroces souffrances, il mourut.

Sa fiancée, qui ne l'avait pas quitté un instant, le soignant, le pansant elle-même éprouva une douleur qui faillit la tuer.

Elle en revint pourtant, mais désespérée, dit adieu au monde et se fit sœur de Saint-Vincent-de-Paul, pour — en mémoire de son cher mort — soigner des soldats malades ou blessés, pendant toute sa vie.

Partout où l'on se battait, partout où l'on mourait, tué par les balles et les épidémies, sœur Marie allait, jamais lasse, jamais rebutée. Un besoin de se dévouer l'avait prise tout entière, insatiable.

Voilà bientôt dix ans, elle se trouvait dans un hôpital lointain du Sud-Oranais.

Des tribus s'étaient révoltées, et on fusillait ferme par là, un peu au hasard.

Un jour, dans le tas, une femme fut tuée, qui allaitait un tout petit enfant. Le capitaine, un bon diable, fut touché des cris du pauvre être, et au lieu de l'expédier joindre sa mère, le ramassa et le ramena à lhôpital.

On confia le petit à sœur Marie.

Le jeune moricaud piaillait, à déchirer les tympans les plus solides. Ses menottes noires se déchiraient aux rudes plis de la robe de bure, cherchant à les ouvrir, car il avait senti qu'il y avait là un sein.

Sœur Marie pleurait de rage, à l'idée que ses mamelles étaient stériles, et elle fût morte joyeusement pour pouvoir donner de ce bon lait chaud qui fait vivre les tout petits.

Le sentiment de la maternité, qui sommeille chez toutes les femmes, s'était éveillé en elle, ardent, flamboyant, douloureusement âpre.

Et le petit meurtrissait ses poings sur les seins qui frémissaient de leur inanité.

Elle l'embrassait, le berçait et mouillait de ses larmes la pauvre petite tête grimaçante.

A la fin, on trouva du lait de chèvre sur lequel l'enfant se jeta goulûment, si goulûment qu'il mourut le soir même.

Une mère qui perd son enfant le plus cher n'éprouve pas plus de chagrin que n'en eut sœur Marie de la mort de ce petit Arabe qu'elle ne connaissait pas.

La maternité qui soudain avait surgi en elle, continua à la tenir exclusivement, hystériquement presque.

Elle n'esseya pas de lutter.

Un mois après, elle était rentrée dans sa famille.

Alors, posément, en ex-ambulancière qui sait ce que c'est qu'un homme, elle choisit celui qui serait le père de ses enfants.

Sa fortune lui permettait le choix.

Elle épousa un bon garçon, ni trop malin ni trop bête, mais gaillard superbe qui jusqu'à présent l'a faite mère cinq fois.

Et elle espère bien que ça n'est pas fini.

ALPHONSE ALLAIS.

Du la pépite

Çalé tinne çausse qué til doit faire attachon, çalé du la quéchon de poulleus enn de coq pourquois quilé quédefois pour la crier quilsé pas enn de fé de craché — couprend'bien — zuchement coumé quila navalé de narédepoisson, qué çalé de maladie qué til doit li pas laissé pourquoisqué çalé de quéchon de zépourtace poulé zotre quil vient tous malade enn dę quil fé de chagrement enn quilé tous da crever.

Til peut ça voir toussuite qua ine poulleus il lévé di sa tête enn d'ouvrir soun bec enn de quil poussé soun langue — couprend'bien — quil fé krieck krieck enn de quil va pour boire qué çalé

du la pépite — couprend'bien — quilsé pas boire.

Enn de qualors til pra li poulleus avé soun tête enn dé quil tiré soun langue avé ton mouçoirlapoche pourquoisquil tien li bien dihors soun bec quilsé pas de zéçappé enn de quavé tonn couto til pra su la found di sa langue — couprend'bien — di la poue blaçe quilé du la maladie enn de zarraçé la poue enn de quilé fini quétil zarracé la maladie — couprend'bien.

Qué çalé du gra dufrance avé lé madame quilouvré sounn bouce enn de poussé soun langue qué til doit li pas pradre avé ton mouçoirlapoche — couprend'bien — maye quétil fé coume tilsé pourquoisquilé countent enn dé touzour donné na boire poursquil nossi navoir de pépite enn de pas noté quila su sounn langue maye quil veut touzour quila quelque çausse da soun bouçe qué çalé tinne çausse qué til doit faire attachon — couprend'bien.

ALBRECHT.

ÉTUDES BRUXELLOISES

Bons Camarades

Tous les soirs, à 9 heures, invariablement, sauf le dimanche jour de promenade conjuguale, Jef, Pie, Jan, Susse et Kobe se réunissaient à l'estaminet du " *Pot carré* „ pour faire leur whist à cinq.

Le whist à cinq est une coutume flamande : celui qui donne ne se délivre pas de cartes et, pendant que les quatre autres jouent il a le temps de bourrer une pipe, à l'aise, et de l'allumer dans toutes les règles de l'art. Jef et Kobe étaient les deux plus vieux amis, ils s'étaient connus sur les bancs de l'école communale, et les deux oracles incontestés du petit cénacle. Il est vrai que la conversation n'était jamais très animée : whist veut dire silence, et les contestations rares, car ils détestaient, comme tout bon bruxellois, sortir le moins du monde de leur calme béat et de leur paisible tranquilité.

Le plus minime changement à leurs pacifiques habitudes les dérangait. Leur table habituelle, dans le coin du fond, prise par un client de passage, les faisait grommeler; une nouvelle servante les gênait pendant les premiers jours; une compagnie bruyante, à une table voisine, les faisait pester, mais intérieurement, par prudence; c'étaient, en un mot, les types parfaits du vieux brusseleer.

Un mercredi soir, à 9 1/2 heures, Jef, Pie, Jan et Susse attendaient encore Kobe. Ce manque d'exactitude les étonnait fort, et, au fond des courtes phrases constatant et reconstatant cette absence perçait un léger accent de blâme. Seul, Jef essayait d'excuser le retardataire.

De guerre lasse, ils commencèrent enfin la partie, et chacun, en touchant les premières cartes, laissa échapper, involontairement, un soupir de satisfaction. Mais, à peine au jeu, un sentiment de gêne les prit, ce n'était plus ça. Aussi quelle idée avait-il eu, ce Kobe, de ne pas venir aujourd'hui? Ça n'est pas sérieux. Ennuyer ainsi ses amis, pourquoi? probablement pour un rien, etc. Et Kobe ne fut ménagé.

Leur whist se termina, ce soir là, une bonne heure plutôt qu'autrefois.

Le patron les regarda partir, à minuit, ahuri. La servante abasourdie, se trompa dans plusieurs comptes. Tous les habitués stupéfaits s'interrogeaient du regard. Il y avait quelque chose de changé dans le vieux cabaret.

Le lendemain soir, une lettre de faire part, affichée au comptoir en chêne avait, avec la famille, la douleur d'annoncer la perte irréparable qu'ils venaient de faire en la personne de Monsieur Kobe Vander Zwotje, décédé subitement le mercredi 16 avril 18... Le service funèbre pour le repos de son âme devait avoir lieu vendredi matin en l'église paroissiale de Saints-Michel et Gudule.

Jef n'assista pas aux funérailles de son vieil ami, et, le vendredi soir, les trois autres camarades, premiers arrivés au " *Pot carré* „, jugeaient sévèrement cette abstention. On confia même à Jan, le mandat de demander à Jef la cause de cette absence.

Jef arriva et, à peine avait-il le temps de s'asseoir que Jan, s'armant de courage, lui fit à brule pourpoint :

" Eh bien! Jef, pourquoi tu n'es pas venu à l'enterrement de Kobe, donc? „

" Och! ça m'a fait bien de la peine, va, de ne pas pouvoir venir. Mais c'était vendredi aujourd'hui, et j'ai du faire mon marché moi-même : ma femme se connait pas en poissons.

G. TAFK.

Socialisme Pratique

L'article remarquable de feu M. Joseph Prudhomme sur la réorganisation de la garde civique, nous a valu de nombreuses félicitations et de chaleureux compliments; c'est ce qui nous encourage à publier une des bonnes pages des *Nouveaux mémoires de Joseph Prudhomme*, en préparation, sur le *Socialisme pratique*. Sous sa forme volontairement ironique, cette page contient plus d'un enseignement utile.

Depuis quelque temps, je suivais un particulier dont les allures et la tournure ne m'étaient pas inconnues et je me demandais, mentalement, où je pouvais bien l'avoir rencontré. Sa mise, je dois le dire, me déroutait un peu; elle était convenable au suprême degré et on ne pouvait lui reprocher qu'une légère exagération de la mode, une trop grande correction qui est toujours une faute de goût. Un homme ainsi habillé est, ou un imbécile ou un rastaquouère, il n'y a pas de milieu. Les gens honnêtes et intelligents affectent plutôt une pointe, une esquisse de laisser-aller qui leur sied très bien et qui, pour ma part, m'a toujours désigné à l'attention de mes contemporains.

Le quidam se retourna, et, avec mon œil infaillible, je fut aussitôt fixé. C'était M. Alphonse.

Il vint à moi la main tendue :

— Ce cher Monsieur Prudhomme. Comment vous va?

— Mais, assez bien. Mais vous, il me semble que vous n'allez pas mal non plus. Comme vous voilà nippé? Vous avez donc abandonné votre ignoble profession?

— Jobard?

— Ou tout au moins, l'uniforme distinctif. Vos rouflaquettes?

— Rasées.

— Votre casquette à trois ponts?

— La marine à vapeur a remplacé la marine à voiles. Nous avons fait de même. Le tuyau de cheminée a succédé à la casquette.

— Et votre foulard rose?

— Ce nœud en mousseline frappée le remplace avantageusement. C'est moins chaud en été. Remarquez qu'il n'en est pas moins marin.

— Veinard. Vous avez mis votre... pied dans l'assiette au beurre. Une vieille, riche, hein?

— Vous vous trompez du tout au tout. Nous faisons maintenant du socialisme pratique.

— Dans votre profession!

— Parbleu! Pourquoi non. Il faut avouer que notre profession n'avait rien de particulièrement régulier ni de stable. Un accroc quelconque, notre gagne-pain ramassé par la police, et nous voilà sur le pavé. Nous nous trouvions dans la triste nécessité, ou de travailler, extrémité toujours répugnante, ou de disputer une autre position à un confrère, le surin au poing.

— Scion. On dit scion maintenant.

— C'est possible. Je ne suis plus au courant. L'argot, vous savez, c'est bon pour la pègre.

— Ah! Et alors.

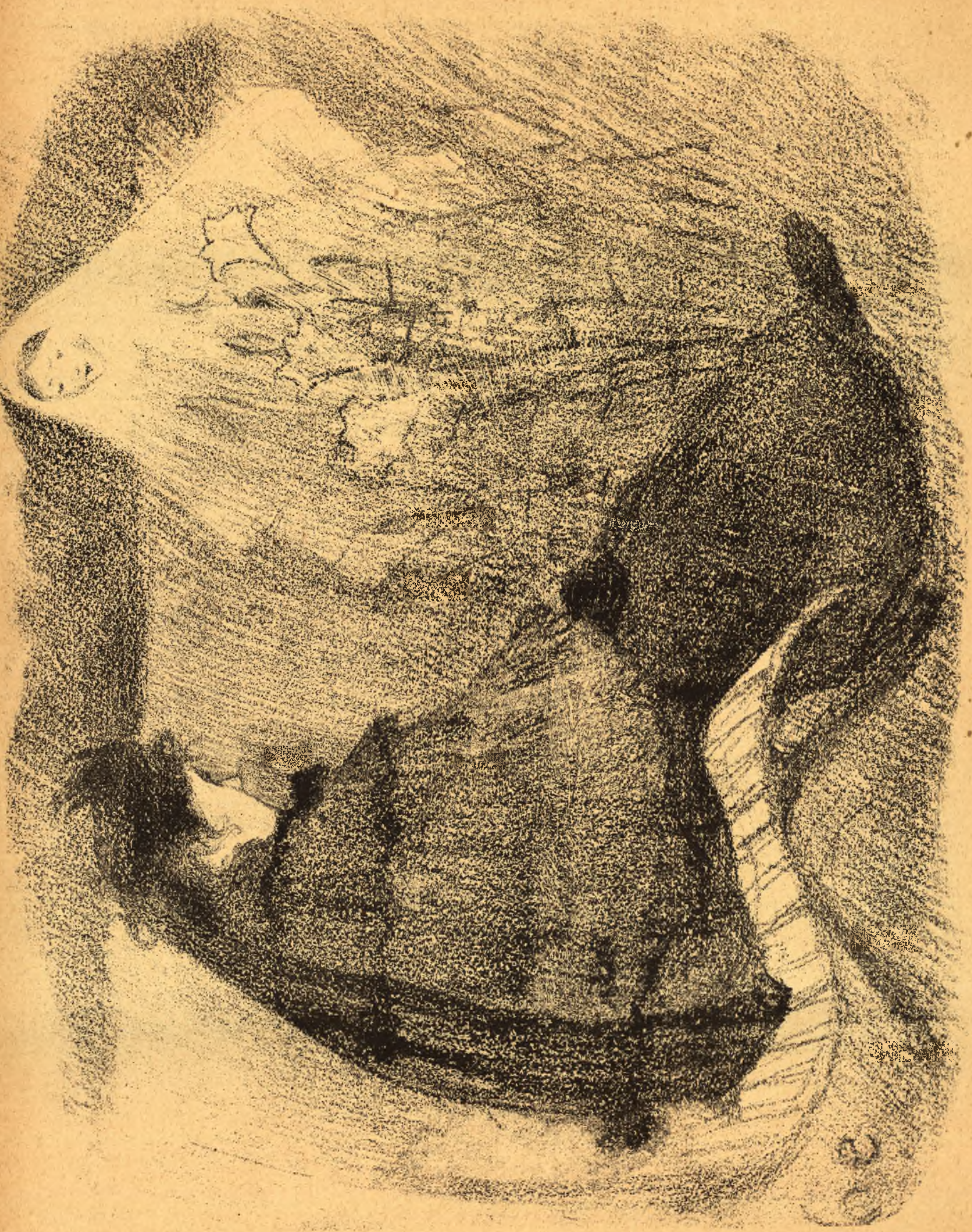
— Alors, un beau jour, Krolle, la terreur de Molenbeek, nous a réuni et nous a proposé de former une société coopérative. Plus de protection en titre; nous avons établi un roulement qui a mis fin à certaines petites jalousies de métier absolument idiotes. Nous accordons une protection égale à toutes — en y mettant des formes inconnues jusqu'à ce jour — et l'argent est versé à une caisse commune et partagé équitablement entre tous les actionnaires. Cela nous a permis, comme vous le voyez, de nous habiller convenablement. Nous vivons bien, simplement, dans un petit phalanstère que nous avons fondé, et nous ne manquons de rien.

— Et si vous êtes malade?

— Une caisse de secours médicaux a également été créée, pour les deux sexes. Elle est alimentée par un prélèvement volontaire fait sur chaque opération. Nous ne traînons plus, comme autrefois dans les lits d'hôpital. Si l'un — ou l'une — de nous est atteint, ce qui lui est parfaitement indifférent puisqu'il continue à toucher sa part d'associé, il prend immédiatement pension chez le médecin de la société. C'est une grande sécurité qui n'existait pas sous l'ancien régime.

— Parfaitement compris. Mais reste le côté délicat, les moyens à employer pour faire cracher le mi...

— Client réfractaire. Pas de gros mot, je vous prie. L'association nous a encore été d'un grand secours. Jadis, lorsque chacun travaillait pour son compte, il y avait des risques à courir. Maintenant nous sommes toujours en force, ce qui nous permet de réclamer notre dû avec modération et avec la plus exquise politesse. Généralement on s'exécute. Dans la négative...



Souvenir

Journée perdue

— Vlan! Passé à tabac.

— Décidément, Monsieur Prudhomme, vous baissez. Le roulement que nous avons établi nous met à même de connaître en peu de temps tous les clients récalcitrants. Lorsque le cas arrive, nous n'insistons pas, mais nous boycottons le sujet en l'avertissant, charitablement, par formule imprimée, que les intérêts de sa dette courent à partir du . . . . et qu'il ne trouvera pas l'occasion d'en faire de... nouvelle s'il ne solde pas le capital et les intérêts au siège de la Société. Les plus forts ne résistent pas quinze jours au régime du boycottage ainsi compris.

Fichtre! Ce doit être, en effet, bien désagréable. Et les intérêts sont élevés.

— Peuh! Cinq pour cent par semaine, tout au plus. Le même intérêt que celui que nous demandons quand nous faisons crédit. Quelques grincheux voulaient l'élever en cas de... récalcitrance. mais ça aurait compliqué notre comptabilité. Les impayés et les crédits sont mis sur le même rang.

— Alors, vous faites donc crédit, pour de vrai.

— Parbleu! Cela régularise le travail. Dans le temps, la partie active de notre société s'esquintait au commencement du mois et chômait la seconde quinzaine; maintenant le travail se répartit également pendant toute l'année.

— Parfait! c'est ce que les mécaniciens appellent le maximum d'effet utile de la machine.

— Monsieur Prudhomme, vous avez des réflexions révoltantes et une conversation que je ne saurais soutenir plus longtemps. Je vous quitte, d'autant plus que nous avons ce soir une séance importante.

— Ah! Et sans curiosité : Pourrait-on savoir l'objet de cette séance?

— Mais pourquoi pas. Il s'agit de monter en grand une usine pour la fabrication du sulfate de zinc.

Et cet homme singulier me quitta en me laissant plongé dans un abîme de méditations. Combien, me suis-je écrié, sont encore loin d'avoir réalisé le problème dont ces misérables ont trouvé la solution!

Feu Joseph Prudhomme.

Attractions Bruxelloises

Pendant l'exposition d'Anvers il sera organisé, à Bruxelles, de grandes fêtes pour attirer l'étranger.

Monnaie.	Fermé.
Parc.	Fermé.
Galeries.	Fermé.
Vaudeville.	Fermé.
Bourse.	Brûlé.
Eden.	Démoli.
Palais d'Été.	Brûlé.
Bouffes du Nord.	Fermé.
Cirque Royal.	Fermé.
Scala.	Fermé.
Th. Flamand.	Fermé.
Waux-hall.	En cas de pluie, relâche.
Molière. (Ixelles)	Le chevalier de Maison-Rouge.
Musée Castan.	L'Homme Sauvage.

Vadrouillana

" Carabas „ après avoir entrainé à bicyclette, " Albrecht „, pendant deux jours, constata que celui-ci manquait absolument de résistance et... se mit au lit pour une semaine, tandis que son élève roule toujours.

Sa résistance ne devait pas être fameuse.

* * *

" Juseke „ quoique brouillé avec sa chère " Mie „, se promenait tous les soirs, à vélo, avec elle. Mais un jour, je ne sais ce qu'il avait à son pneu, il monta chez elle pour une réparation quelconque et n'en sortit que le lendemain matin, furieux contre lui-même et surtout contre elle.

Depuis il raconte à ses amis que " Mie „ l'a violé.

Pauvre garçon! Je voudrais bien être à sa place.

* * *

Moniteur de la vadrouille. Par arrêté du 9 de ce mois, " Tout frisé „ est autorisé à porter le titre de " Kattendief „.

* * *

Grâce à ses nombreuses démarches, " Honnendief „ est rassuré. Son affaire n'aura pas de suites et il ne sera pas condamné à *deux mille francs* d'amende.

* * *

" Castar-Effendi „, légèrement émêché, prenait un verre, dans un bar tard, juché sur une des chaises hautes, près du buffet.

Il n'avait d'yeux que pour la charmante Léo de G..., ce qui fait qu'en se levant pour s'en rapprocher, il marcha sur la bottine vernie du cavalier du " Zèbre du Palais d'été „. Celui-ci lui en fit la remarque assez vivement, cela fâcha " Castar Effendi „ qui répondit vertement, et une conversation des plus aigre-douce commença.

" Castar „ fut tellement impoli que tout le monde, lui en tête, s'étonna de ne pas le voir gifflé. Et pendant ce temps l'aimée s'était éclipsée avec un autre, aussi ce brave " Castar „ a-t-il juré de ne plus faire attention aux gens dont il écrasera les cors.

* * *

Les voyages n'ont certes pas déformé la jeunesse de " Bon Gust „. Il est resté le rossard impénitent de jadis. Il n'aime pas faire sa toilette lui-même, mais ce qu'il adore c'est de se faire laver les mains par une dame, sans bassin et sans pot-à-eau. Ce bonheur lui a été accordé cette semaine par une accorte panachée. Il est vrai que, dans sa reconnaissance, il a guéri de ses rhumatismes, d'après une méthode très usitée dans les cabinets particuliers, le piano de l'établissement où se trouvait la compatissante enfant.

* * *

Lors de la première représentation de M. Anderson, à *l'Alcazar*, se trouvait dans une baignoire, en fort bonne compagnie, un très jeune petit jeune homme qui posa une naïve question à la tête de mort écrivant. Très confiant, sans doute, en la fidélité de sa compagne il demanda : " Suis-je cornard? „ Ce à quoi il lui fut répondu : " Depuis huit jours. „

Ce qu'on s'est amusé dans la salle! Mais celle qui s'amusait le plus c'était la tendre conquête du débutant dans la carrière de la noce.

* * *

" Honnendief „ prenait le frais à la terrasse d'un café, quand il aperçut, rodant autour des tables, un superbe chien de berger russe.

Après s'être assuré que le propriétaire de l'animal se trouvait à l'intérieur, il passa une ficelle au cou de la pauvre bête et l'emmena chez lui.

Quelques jours après il se promenait suivi de son avantageuse acquisition (?) quand voila qu'un monsieur l'accoste brusquement:

— " Pardon Monsieur, y a-t-il longtemps que vous possédez ce chien? „

— " Trois ans Monsieur „.

— " C'est singulier il n'y a que trois semaines qu'on me l'a volé. „

— " Pourquoi, en ce cas, n'avez vous pas été réclamer à la police? J'ai fait ma déclaration à tel bureau. „

— " Ce n'est pas vrai, je les ai faits tous. „

— " J'ai pourtant déclaré à tel bureau avoir trouvé ce chien. „

— " A tel bureau? c'est parfait. Vous voudrez certes me faire le plaisir de m'accompagner jusque là? „

A ces mots " Honnendief „ tourna les talons, laissant le chien à son véritable maître, et s'éloigna au plus vite.

Et je vous assure qu'il ne se frottait pas les mains.

Vrai, il n'a pas de veine, lui qui espérait revendre ce chien *deux mille francs* pour payer certain pari qu'il a perdu.

Méphisto.

Anvers et son Exposition

Edition du Diable-au-Corps

Superbe publication grand in-quarto, de *quarante pages* de texte et de dessins, plus *cinq planches* hors-texte en couleur, reproduction d'aquarelles de MM. CASSIERS, Amédée LYNEN et Léon DARDENNE.

Dans le texte, dessins et croquis des coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'Exposition:

Le *Vieil Anvers*, les *Congolais*, les *Quartiers Algérien*, *Arabe*, la *Rue du Caire*, etc.

Les *rues* et *quartiers* curieux de la ville, et une série de *coins disparus* de la ville d'Anvers, par nos meilleurs artistes, entr'autres:

DARDENNE — DE COCK — HANNOTIAUX — Franz VAN KUYK — Amédée LYNEN — Armand LYNEN — OTTEVAERE — Jan STOBBAERTS — L. TITZ — Lucien WOLLÈS, etc., etc.

Couverture en couleur de Henri EVENEPOEL, plus un plan général de l'Exposition.

Texte par MM. Jérôme BECKER — Arnold GOFFIN — Gustave LAGYE — Eug. LAN-

DOY — Raphael LANDOY — Sanders PIERRON — Max ROOSES etc., etc.

Cette publication formera un album splendide, aussi intéressant au point de vue documentaire et commémoratif de l'Exposition d'Anvers, que par son côté exceptionnellement et rigoureusement artistique.

Malgré son importance, l'ouvrage est en vente au prix de **UN FRANC** l'exemplaire.

Nous rappelons à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore souscrit que nous prévoyons dès aujourd'hui l'épuisement de la première édition. Il est donc urgent, pour les personnes désirant se réserver des exemplaires du premier tirage, de nous faire parvenir leur souscription dans le plus bref délai.

CAISSE DES PAUVRES

Pour la crèche de Molenbeek-St-Jean : Parce que l'œil de " Colibri „ va mieux, 10 francs.

PETITE CORRESPONDANCE

Julius V. Chimay. Eh bien !... et juillet ? ça ne vient pas ?

Durand. Songe... songe... et n'oublie pas

Souscripteur. Vous êtes dans l'erreur, cher Monsieur, la publication ne sera en vente que dans quinze jours.

Café L. St-Josse. Reçu timbres... on ne vous oublie pas.

Mlle Em. D. Lotions phéniquées ou boriquées. Souvent.

Martin Z... Non, Monsieur ! nous avons mis au panier, d'ailleurs nous ne faisons pas de politique.

H. E. Paris. Reçu dessins. Merci. Vous écrirons au sujet de la complainte Carnot.

Princesse. Attend lettre... B. B. dans la désolation.

X. V. 1337XB. 7. Rentrez, pardonne, en ai assez solitude, pressez.

La Coopérative Artistique poursuit depuis quelques temps l'étude d'une vaste organisation qui comprendra tout le monde artistique.

Ce sera une fédération syndicale des arts et métiers : peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, hommes de lettres, musiciens, artistes dramatiques. Elle s'est assurée pour cette étude préliminaire le concours d'avocats, de financiers et d'artistes.

Le but sera la création d'un Palais des artistes, pour salles de fêtes, expositions, concerts, théatre, etc., ainsi que la réalisation immédiate de tous les désidérata compris dans ses statuts, notamment la question importante des pensions, caisse des veuves et orphelins, secours mutuels, constructions d'habitations et ateliers pour les membres — institutions de crédit — prêts d'honneur, etc., etc.

Elle convoquera prochainement une assemblée des délégués de tous les cercles artistiques de Belgique. A cette assemblée, elle présentera le projet provisoire de la constitution des différents syndicats et donnera connaissance de son plan financier.

Nous engageons toutes les associations artistiques, les journaux d'art, etc., à envoyer, dès à présent, les noms de leurs délégués, au siège de la Société Coopérative Artistique, 19, rue de la Banque, à Bruxelles.

THÉATRES

Les tournées se succèdent à *l'Alcazar* ou débutera lundi la troupe des " Court Minstrels „, des frères Livermore. Cette curieuse compagnie qui jouit en Angleterre d'une réputation déja ancienne et qui eut l'honneur de paraître, il y a un an à Windsor, devant S. M. Victoria, Impératrice et Reine, se compose de quarante artistes.

Les Minstrels de MM. Livermore portent le costume Georges II et la perruque Soudrée. Ils ont un inépuisable répertoire de chants, de chœurs, de danses, de pantomimes anglaises et ce spectacle absolument nouveau pour Bruxelles, fera courir la foule rue d'Arenberg. C'est la première fois qu'une troupe de minstrels de cette importance voyage sur le continent.

MUSÉE CASTAN. — Rham-a-Sama que le Musée Castan nous présente actuellement est sans doute la plus grande curiosité du jour, cet être sauvage est exhibé en cage dans la coquette salle donnant boulevard du Nord.

Ajoutons qu'il est visible sans aucun supplément.

L'Exposition " *Rabelais* „ fait toujours de bonnes entrées aussi. La galerie n'est pas prête à quitter Bruxelles.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Idylle

Quatre vingt sept jours après les évènements que nous venons d'énumérer, la petite commune de Blindenwald, dans le canton des Grisons, était en liesse.

On y couronnait une rosière.

Le Landaman, un vénérable vieillard comme tous les autres grisons du canton, avait reçu, le matin, la rosière à l'hôtel de ville (Gasthaus) et lui avait fait un petit discours de circonstance. Puis il lui avait donné la rose solennelle, représentée par une poire ainsi que les suisses ont coutume de le faire, et l'avait conduite, en cortège, à la cathédrale (Bahnhof) — rien du pticum Castan comme dit André.

Détail singulier. La rosière n'était pas suisse ; depuis deux mois environ elle s'était établie dans un hôtel (Retirade), en compagnie de deux individus, d'un sexe différend du sien, quoique d'âges divers.

Le premier, digne par la noble couronne de cheveux blancs qui auréolait son front dégarni, d'être grison, portait un habit de la même couleur à crevés violets, un gorgerin d'acier et des bottes garnies d'éperons du même métal. Une gigantesque rapière lui battait les flancs et un feutre gris à plume bleue lui donnait l'aspect d'un puritain.

Le second au contraire était un jeune gentilhomme de bonne mine, habillé à la dernière mode de... 94, d'un pourpoint de soie rose, d'une culotte de surah de la même couleur, et d'un vaste manteau, sorte de simarre en satin noir. On eut dit le Sar Péladan dans ses moments d'expansion.

Quant à la jeune fille, elle était arrivée simplement vêtue d'une pièce d'étoffe qui l'enveloppait complètement comme la mariée de la rue du Caire. Ses deux compagnons avaient fait venir une couturière pour l'habiller à la suisse.

Jamais étrangère ne s'était, jusqu'à ce jour, fait habiller à Blindenwald. La couturière n'avait pas tari sur les mérites de la jeune inconnue, sur sa grâce, son air virginal, et la douceur de son caractère et de sa voix. La première fois qu'elle s'était assise à table d'hôte, elle avait séduit le bourreau du canton et le facteur des postes, seuls commensaux de l'auberge (Abort).

Un autre jour elle avait donné un rappe (fr. 0,142) à un pauvre cantonnier, auquel on avait assigné la tâche immense de pulvériser une Alpe pour en macadamiser la route de Blindenwald à Madrid par Vienne (Isère). Le pauvre homme avait déposé un baiser et une larme sur cette main généreuse.

D'autres traits, prouvant le bon cœur de l'étrangère n'avaient pas tardé à se répandre. C'est ainsi qu'elle avait donné un petit pain avec du beurre, à une malheureuse écrevisse surprise par une crue subite du torrent du Stromberg et qui avait été précipitée sur un glacier où elle mourait de faim. Elle avait raccomodé, avec du fil de fer qu'elle avait tiré de sa malle, le cordon de pince-nez du Landaman qui aurait été obligé, sans cet acte de complaisance, de faire le voyage de Berne, très laborieux et très coûteux en ces temps là. En un mot, elle était la joie et l'amour du village.

C'est pourquoi, malgré un léger commencement de grossesse qui déformait sa taille de guêpe, le conseil communal avait décidé unanimement de la couronner rosière et de lui donner la poire d'honneur.

Elle avait délicieusement rougi le jour où le plus haut fonctionnaire municipal lui avait notifié cette décision, et ses yeux s'étaient mouillés de larmes.

Le premier de ses compagnons, le vieux puritain, s'était irrévérencieusement tordu. Le jeune homme, au contraire, avait pris les deux mains du Landaman et les avait vigoureusement pressées entre les siennes.

— Merci pour moi, merci pour elle, et merci pour lui, avait-il dit.

Le Landaman n'avait pas répondu parce qu'il ne savait pas le français.

(La suite au prochain numéro).

LE CONGRÈS DES HUISSIERS A ANVERS

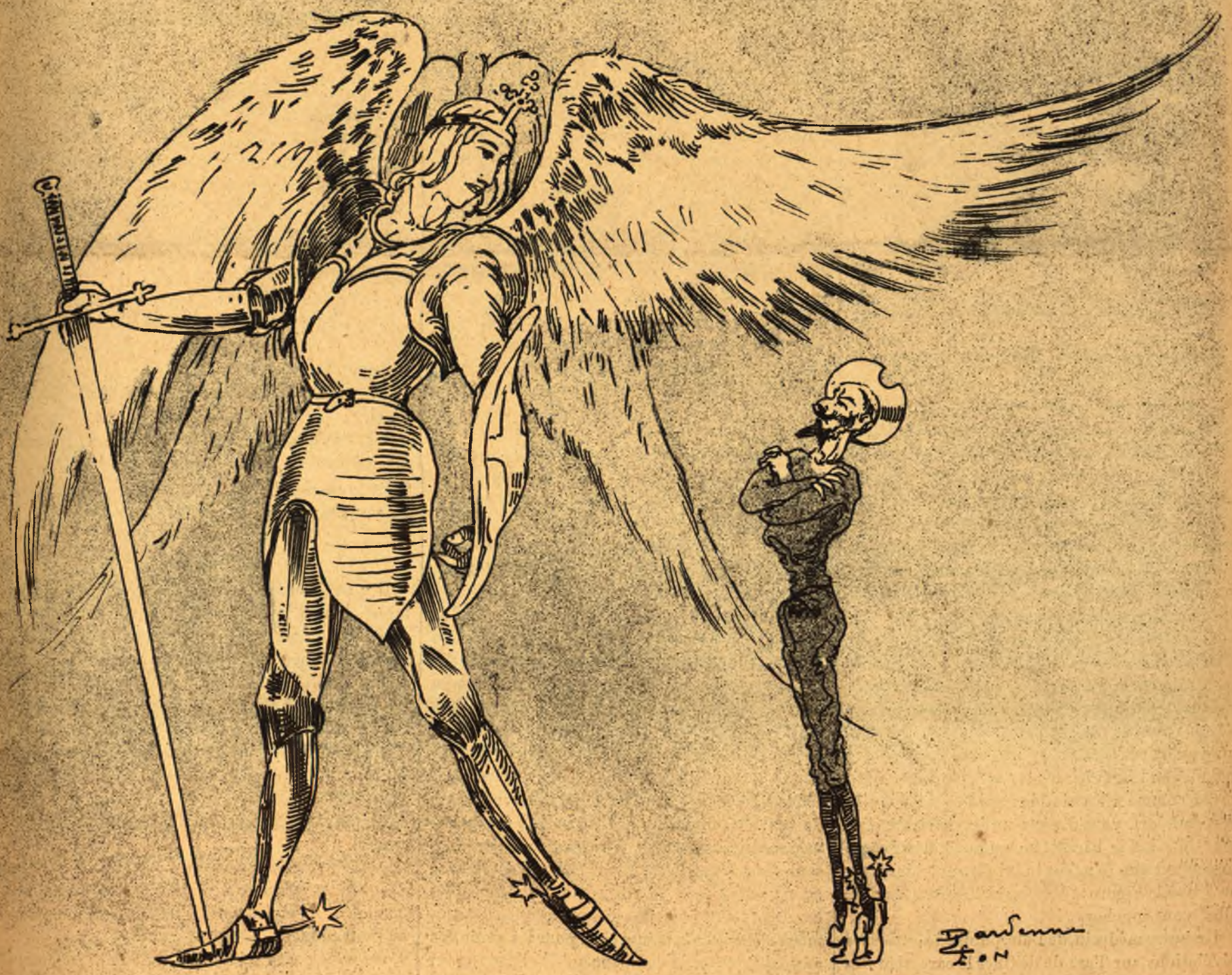
S'il faut qu'un train se perde. Seigneur. Dieu des pauvres, fais que ce soit celui qui porte ces gens-là !

Nº 29 — 2e ANNÉE. Dimanche 22 Juillet 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : Belgique . . . . fr. 5-50 par an
Union postale . . „ 7-50 „



Ce qui me console KAREL, c'est que chaque heure qui passe rapproche le jour où tu ficheras l'camp.

AVIS A NOS LECTEUS

La publication " *Anvers et son Exposition* „ paraîtra du 25 au 30 juillet courant.

Les souscriptions seront reçues encore jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

(Adresser les souscriptions à M. L. A. Lemesre, rue aux Choux. Prix : UN franc.

Le referendum du Diable-au-Corps

Voici les premiers titres que nous avons reçus. Nos lecteurs sont bien paresseux.

L' *Ymaygier.*
L' *Uylenspiegel.*
La *Sangsue angora.*
Le *Vote plural*
Le *Bec de gaz.*
Le *Petit parisien belge illustré.*
L'*Évolution esthétique.*
La *Veilleuse.*
Les *Nouvelles couches.*
La *Zwanze illustrée.*
Le *Chou de Bruxelles.*
Journal des Ebats.
Le *Fliegende Blatter belge.*
L'*Abcès, crevant tous les samedis.*
Le *Kyste.*
Le *Five o'clock.*
La *Muselière.*
Le *Prinkère.*
L'*Intrus.*
La *Semaine hebdomadaire.*
Le *Réveil des familles.*

Chronique Parisienne

Les rhumatisants doivent être dans la joie ; on n'a pas encore trouvé le moyen de soulager leurs maux (ça n'a pas d'importance), mais le Dr Max Schuler a découvert, ce qui est bien plus intéressant, le bacille de leur maladie. Comme la baccilloculture ne manque jamais de bras, l'heureux docteur s'est empressé de la cultiver dans du bouillon, sur de la pomme de terre, ou de la tarte aux cerises. (Je ne réponds pas qu'il ait employé cette dernière substance, aussi ne le répétez pas, vous me ferez passez pour un imbacille !)

On a reconnu que l'obscurité est indispensable à son existence : j'en conclus que les spectateurs assidus des drames d'Ibsen ont bien des chances d'êtres perclus de rhumatismes : j'en conclus aussi qu'on réussira sans doute à débacilliser les malades en leur éclairant les articulations. Vous voyez comme c'est simple : sur la jambe ou le bras endolori, vons dirigez un jet de lumière, et tout de suite le bacille, incommodé, déménage, cependant que le médecin lui dit, avec des intonations à la Figaro : " Vous avez la fièvre, Bacille, allez vous coucher. „

Un autre médecin, de Bâle, publie de curieuses révélations sur l'art de deviner le caractère des gens rien qu'en inspectant leurs chaussures. Au premier abord, cela semble peu malaisé, car, si vous voyez un individu chaussé de godillots, vous en inférez rapidement qu'il doit appartenir à l'infanterie, tandis que la vue d'une paire de bottes éperonnées vous induira à supposer que leur propriétaire doit monter à cheval. Mais le docteur suisse emploie une méthode plus compliquée, qui donne des résultats plus précis.

Quand on lui présente une chaussure, portée depuis trois mois au moins, il révèle une foule de particularités. (D'abord, il peut déclarer qu'elle n'est pas neuve, mais passons, passons).

La semelle et le talon usés également dénotent un homme d'humeur égale et de caractère pondéré, un citoyen de bon sens.

Le bord externe, plus usé que l'autre, décèle un homme d'initiative et de volonté ; c'est le soulier du chercheur d'aventures ; les Trois Mousquetaires avaient — tous quatre — leurs huit bottes usées de cette façon, du moins l'histoire l'affirme.

L'usure du bord interne, en revanche, révèle un mollasse, incapable d'énergie, destiné à subir sans révolte la domination de sa femme. Les jolies Bâloises, qui considèrent ce dernier défaut comme une qualité des plus enviables, n'omettent pas d'examiner avec la plus scrupuleuse attention les bottines des jeunes gens admis à leur faire la cour. S'ils usent le bord extérieur, ils promettent d'être des maris fermes, volontaires; on les refuse d'emblée ! Si, au contraire, ils ont fatigué l'autre bord, à eux les plus engageants sourires, et les douces promesses, et bientôt la cérémonie nuptiale.

Conclusion; Si vous désirez obtenir la main d'une Bâloise, raclez, — avant de vous présenter chez elle — raclez astucieusement à l'aide d'un couteau habile le bord interne de vos souliers. Ou mieux, laissez-les dans l'antichambre, et entrez chez la jeune personne pieds nus. (j'imagine d'ailleurs, qu'on doit trouver des renseignements complets sur cette question dans l'œuvre de Frédéric Soulié.)

* * *

Si les membres de la *Société royale protectrice des animaux*, de Londres, ne veulent pas être écrasés sous le ridicule, ils feront bien de confier leur défense à quelque *Société royale protectrice des monomanes anglais.* En effet, ces gentlemen viennent de prendre une décision manifestement démente, et voici à quel sujet.

Au Westminster Aquarium, une dansense fait florès qui se livre aux polychromes exercices de la danse serpentine dans une cage où se trouvent quatre lions (diable !) et un dompteur (à la bonne heure !) Ce citoyen est un de nos compatriotes. (Ah ! qu'on est fier d'être Français quand on contemple ce jeune homme !) il porte le nom de March (En avant March !), et, bien entendu, il réfrène à coups de fouet les velléités dévoratrices de ses pensionnaires qui, sans lui, interrompraient à grands coups de mâchoire la danseuse sans s'inquiéter de savoir si elle est serpentine ou non. Or, c'est de ces utiles, indispensables coups de fouet que la Société protectrice des animaux s'émeut, s'indigne ; c'est pour les avoir vus administrer par le dompeur qu'elle l'assigne en justice, bien que la *cuadrilla* léonine, dont la peau est solide et résistante, sorte chaque jour de la cage en fort bon état, saine et fauve.

Ce que décidera le tribunal de Westminster, je l'ignore ; sans doute il n'accordera à cette niaise affaire que peu d'importance, ayant bien d'autres lions à fouetter ; mais si, par aventure, il donnait raison aux plaignants, ceux-ci ne tarderaient pas à être poursuivis à leur tour par la *Société royale protectrice des danseuses anglaises.* Et ce serait justice !

J'ajoute que, ridicule en tout pays, l'assignation de ces léontophiles est plus grotesque encore, dans le royaume béni où le fouet n'a pas été banni, tant s'en faut, des systèmes d'éducation, non plus que du Code pénal militaire, et constitue une des trois vertus théologales chères à tout bon Anglais : le Fouet, l'Espérance des agrandissements coloniaux, et la Charité bien ordonnée, celle qui commence par soi-même et s'arrête ensuite.

WILLY.

Contes mélancoliques

Le Pou

Il y avait une fois un pou qui se promenait, la nuit, sur les boulevards, quærens quem devoret.

Il rencontra deux cambrioleurs auxquels il jeta un regard de mépris, parce qu'ils étaient chauves comme feue l'occasion.

Et l'un dit à l'autre.

— Eh ! bien, sommes-nous d'accord pour l'affaire.

— Oui, répondit l'autre, mais il y a un cheveu.

Le pou qui avait faim, dressa son oreille de pou, et il comprit vaguement que le cheveu était un gardeville.

Le gardeville arriva. Ironie ! il était chauve aussi.

Le pou s'évanouit par terre et les cambrioleurs firent de même, mais par une rue latérale.

Et le gardeville passa sans rien voir. Ils ne voient jamais rien, les gardevilles.

Le Tanneur

Il y avait une fois un petit tanneur, qui ne tannait que le maroquin. Ne trouvant plus d'ouvrage dans son pays, il se rendit à Méquinez sur la foi d'une annonce, parue dans un journal de la localité, qui demandait un professeur de littérature française. Le petit tanneur savait très bien le français parce qu'il était marollien.

Arrivé à Méquinez, il se rendit chez le commissaire de police pour y déclarer son changement de domicile.

— Votre profession ? lui demanda ce fonctionnaire.

— Tanneur de maroquin.

— Qu'on passe ce cochon à tabac, hurla le commissaire, et les agents flanquèrent une pile au petit tanneur.

Ce petit conte démontre qu'il faut toujours avoir des cartes de visite afin d'éviter les erreurs d'orthographe qui se produisent de vive voix.

DURAND.

Bibliographie

LA MOUCHE DES CROCHES

par WILLY

(Fischbacher, éditeur, Paris — Prix : 3 frs. 50)

La mouche des croches constitue la quatrième série des spirituelles et éclectiques lettres de l'ouvreuse du cirque d'été, pleines de fantaisie en même temps que de sens critique et de science musicale.

Comptes-rendus pris au vol, elles sténographient la saison musicale à Paris, bienveillantes aux wagnériens, railleuses, parfois féroces, envers ceux qui ne suivent pas le droit chemin de la formule moderne. La mémoire de Willy est déplorablement exacte, surtout, et il relève, avec une précision dangereuse, toutes les réminiscences semées dans leurs œuvres par les musiciens du dernier bateau.

Les clous du Livre, ce sont les comptes-rendus des premières à sensation : *L'attaque du moulin, Gwendoline, Werther* (reprise), *Le Flibustier, Thaïs, Falstaff*, etc., pleins d'humeur, de gaieté, et où les coups de griffe d'une critique sure et acérée sont sauvés par ces cocasses à peu-près qui rendent si personnels les livres de Willy.

Si je ne craignais de déplaire à l'ombrageux fantaisiste parisien, je dirais que sa *mouche des croches* est supérieure à ses ainées, plus précise et allant droit au but. Mais je ne le dirai point. Non Willy ; les trois premiers de la série sont aussi bons. Es-tu content?

RHAMSÈS II.

Psyché

roman sentimental, par Jacques DAURELLE

(Léon Vanier, édit., Paris. — Prix : 3 fr.)

L'œuvre que M. Jacques Daurelle vient de publier chez le célèbre " bibliopole „ Vanier et qui s'intitule *Psyché*, s'éloigne absolument de la forme banale du roman de mœurs où du roman psychologique.

C'est un curieux essai de roman symbolique où l'héroïne, Psyché, personnifie une âme de jeune homme, âme délicate, lasse de la trop cruelle Réalité et avide de solitude et de rêve.

Réfugiée dans un palais magique, Psyché se complaît enfin en la compagnie d'un mystique amant qui la console et la charme avec des contes poétiques ou des entretiens sur des sujets divers, jusqu'au jour où Psyché accepte de mourir sans terreur, avec une admirable sérénité.

Psyché est une œuvre d'art qui fait penser par les idées philosophiques qu'elle développe et qui enchante par la forme somptueuse qn'elle revêt.

Fleurs de Pavé

Signalé à MM. les Experts, le tableau *signé* Gustave Courbet *(?)*, acquis tout récemment par le Gouvernement pour le musée de Bruxelles.

* * *

Nous avons failli être privés de notre sympathique bourgmestre. M. l'Ingénieur Wybauw, chef du service de l'électricité, mandé jeudi matin pour donner des explications au sujet du mauvais tour joué par la lumière électrique au raout de l'hôtel de ville, a répondu bonnement à notre mayeur :

— Dam ! M'sieu le Bourgmestre ; l'électricité, vous savez, ça ne tient qu'à un fil.

M. Buls est tombé raide, et c'était d'autant plus grave qu'il était impossible, vu l'obscurité, de lui donner des soins éclairés.

Heureusement notre confrère Lorand a-t-il eu la bonne idée de s'écrier : Une cocotte dans les salons !

Cette annonce a produit une réaction énergique, qui a immédiatement classé M. Lorand parmi les réactionnaires endurcis.

* * *

Rencontré M. Wybauw faisant consciencieusement le tour de la place de Brouckère en ayant soin, suivant la méthode apache, de marcher dans les empreintes de ses propres pas.

— J'établis un circuit, nous a-t-il dit mélancoliquement, pour que la lumière électrique ne rate plus.

* * *

Un match sensationnel a été couru entre le cul-de-jatte qui vend des allumettes sur les boulevards et le tram de la Petite Espinette. Le cul-de-jatte a gagné d'un *pied*.

Ce résultat est contesté par la Société nationale des Chemins de fer vicinaux, à cause de la profession exercée par le vainqueur.

* * *

M. Houben le célèbre champion belge ne s'est encore rien cassé cette semaine-ci.

* * *

Deux cultivateurs de tulipes gantois ont été arrêtés par la police strasbourgeoise, sous le vulgaire prétexte qu'ils sentaient l'oignon. Nous demandons des explications diplomatiques.

* * *

Le melon, veuf de tout espèce d'emballage, que M. Van Wambeke dorlotait vendredi dernier sur son bras gauche, a produit une sensation prodigieuse, rue de l'Industrie.

M. Woeste lui a dit — pas au melon — avec un sourire méphistophélique :

— Je vois avec plaisir que *vous vous* portez bien.

M. Van Wambeke a souri agréablement.

* * *

Le conseil de guerre doit se réunir prochainement pour juger quelques sous-offs qui, voulant monter un bateau dans le parc de Laeken, l'ont fait couler à fond.

Cet évènement est en effet assez extraordinaire pour occuper un conseil de guerre.

* * *

L'austère M. Buls vient de rendre un ukase défendant l'usage des armoires à glace dans les chambres à coucher.

On se perd en conjectures sur les motifs de cette mesure, absolument inexplicable pendant la canicule...

* * *

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Houben, le célèbre champion belge, s'est cassé quelques rotules.

Ce bruit sera démenti demain.

* * *

La feuille de vigne a vécu. Le département des Beaux Arts la remplace avantageusement par le rabot.

Depuis un demi siècle, le général Belliard étalait, soulignés par une culotte tendue — ô combien ! — des preuves de sa... valeur, qui épouvantaient les vieilles douairières et M. Buls.

Le département susdit — que l'Europe nous envie — a délégué M. Hambresin, à moins que ce ne soit un autre praticien, pour... diminuer le programme du général, comme dirait Xanrof.

Cette nouvelle, propagée sous le manteau, a plongé dans l'effroi les quelques rares citoyens qui la connaissent, et qui frémissent à l'idée de ce nouveau mode de révision d'une constitution trop exubérante.

De plural devenir nihiliste ! Pauvre Belliard !

ARGUS.

Après réflexion

Ayant soigneusement recouvert son absinthe d'un carton, afin d'éviter l'intrusion des mouches, Cabestan parla ainsi :

— " Ce serait un tort de croire que j'ai toujours été marchand de curiosités à l'enseigne du *Petit Léopard*. La manie des vieux meubles, des tableaux crevés, des vieux squelettes et des plâtres maquillés ne m'a guère empoigné que depuis une dizaine d'années, mais j'ai eu mon heure de splendeur comme tout le monde et moi aussi j'ai été " un fils de famille „.

Ayant promené un regard aussi circulaire que possible sur son auditoire (nous étions à la terrasse de l'*Américain*), Cabestan souleva le couvercle de son breuvage, en absorba une ou deux gorgées et reprit :

— " Oui, messieurs, j'ai été un fils de famille.

J'étais alors l'amant de la célèbre danseuse Bianca Negro, dont la chevelure incomparable fut chantée par Théophile Gautier, et je dois avouer, à mon honneur, que je ne dépensais pas moins de quinze mille francs par mois, ce qui est un chiffre assez respectable !

J'avais loué, boulevard Haussman, un petit hôtel où la haute fashion se donnait rendez-vous, — lequel n'était qu'une lamentable cabane de cantonnier, comparé au nid de Bianca.

Là, les meubles les plus précieux avaient été entassés ; les vases de Chine encombraient les corridors, les plantes exotiques poussaient dans les antichambres, les vestibules étaient peuplés de statues et de bronzes.

Des domestiques nègres, somptueusement vêtus, accouraient au moindre bruit de sonnette, et les breuvages les plus rares étaient prodigués aux valets d'écurie chargés de soigner les quatorze pur-sang de madame.

Le service particulier de la danseuse était fait par dix-huit soubrettes costumées à la mode du

Auberge d'Artistes (1)

2me ACTE

La cuisine de l'auberge.

DÉCOR : Au fond, grande cheminée; à droite et à gauche, rangés sur les planches, des ustensiles de cuisine. Portes à droite et à gauche. Aux solives sont appendus des jambons, des pièces de viande, des saucisses, des cervelas, etc., etc. Table et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE JOUFFLU, assis au milieu du théâtre, dans l'attitude du " Penseur „ de Michel-Ange.

La musique interprète les réflexions de ce papa qui vient de découvrir l'amour de sa fille pour un peintre paysagiste (genre réaliste.) Son front se ride horizontalement et verticalement, son regard reste aussi fixe qu'immobile, tandis que ses narines se dilatent irrégulièrement. Quelques soupirs, d'accord avec l'orchestre, s'échappent de sa poitrine d'aubergiste.

Le silence est profond.

Cependant, la saucisse accrochée au plafond, commence à s'agiter tout doucement, semblable au serpent s'ondulant aux branches d'un saule Egyptien, (Ægyptus Saulea) les jambons quittent leurs crampons et vont se souder au quartier de viande, tandis que, d'une armoire, sort une tête de cochon qui va rejoindre son corps de jadis; le porc ainsi reformé va lui-même reprendre ses oreilles, marinant dans un plat de faïence. Les cervelas frissonnent et, du four, s'échappe un coq armé de la broche, instrument de son supplice et de sa cuisson. Ainsi armé, il enfourche le cochon, et, semblable à un chevalier tournoyant, exécute, de son arme, différents moulinets. Il pousse un cri muet; à ce signal, tous les œufs, logés dans un panier, s'ouvrent et donnent naissance à une quantité de poussins, qui vont immédiatement se ranger dans un ordre Lappissidesque derrière le cochon.

(La musique joue la " Grande Marche des Natures-Mortes.)

Des lapins écorchés, des poulets idem, des grives échappées de la cave, se joignent au cortège.

Un chœur, chanté par des moules, accompagne cette sarabande. De hautes flammes s'échappant de la cheminée, éclairent la scène de lueurs fantastiques.

(Cet intermède dure aussi longtemps qu'il le faut.)

Mais la porte de gauche s'ouvre; au bruit, toutes les natures-mortes réintègrent leurs places.

Entrée de THÉODORE

(Il se dirige vers son peut-être beau-père, et s'agenouille à sa gauche).

Entrée de SIDONIE

par la porte de droite, (elle va s'agenouiller à la gauche de son papa.

Le père, sortant de son rêve, quitte peu à peu l'attitude pensive dans laquelle il était demeuré jusqu'à ce moment. (Il se lève et fait cinq pas en avant. Les pas se font en proportion de la profondeur du théâtre, mais le nombre cinq est de toute nécessité.) Les amoureux se lèvent et regardent anxieusement le visage du père, prêts à saisir la première parole qui va s'échapper de ses lèvres.

PIERRE JOUFFLU.

(Récitatif)

En vain j'interroge mon cerveau d'aubergiste...
Espoir de mes vieux jours
Sur l'aile du temps vous fuyez à jamais.
Déjà le Dieu d'Amour
Au paisible chevet de ma fille apparaît.
Que faire?
O mon Dieu.

THÉO et SIDONIE

Père!

PIERRE

(De toutes ses forces).

Comment! vous êtes là!

. . . . . .

(D'un geste solennel).

Arrière.

(Grand air).

O toi! que l'amour enflamme
Tu veux donc ma fille pour femme,
Elle que j'adore, plus que ma vie entière
Ne crois point
L'emmener trop loin,
Jeune homme à la figure altière
Dont l'oreille semble sourde à mon humble
Va! (bis) *te cacher dans un coin.* [prière
(coup de grosse caisse).

THÉO et SIDONIE

Grâce (bis).

THÉO

(avançant vers la rampe).

Oui, je l'aime
de tout mon cœur
Ce refus me rend blême
Consentez, ou craignez un malheur!

(Entrée des marmitons).

Chœur — *On parle de malheur!*
Accourons
Dépêchons
Ce jeune homme, sur l'heure
Sous nos coups va périr
Espère-t-il du patron
Obtenir le pardon
Sur lui, élançons-nous
Oui, coupons-lui le cou.

(Tous agitent leur tablier).

La musique interpète bruyamment leur juste colère.

SIDONIE

Arrêtez, Arrêtez.

(Entrée de deux gendarmes).

LES GENDARMES

Qui? Qui?

(Au moment où ils vont empoigner Théo, celui-ci se précipite vers une saucière).

THÉO

Plutôt la mort!

PIERRE JOUFFLU

Malheureux!

THÉO et SIDONIE

Eh bien!

PIERRE

Je consens.

TOUS

Saluons ce beau jour!

(Les garçons de théâtre viennent enlever tous les accessoires gênants, sauf la table).

Ballet des fiancailles, dansé par toute la troupe. Un baiser appliqué sur le crâne à papa, forme l'apothéose de ce beau tableau.

(Au moment où le rideau tombe, l'ombre de Clairette paraît dans le fond).

THÉO

Horreur!

FIN DU 2e ACTE.

siècle dernier, et la cuisine était confiée au propre chef de Victor-Emmanuel.

C'étaient, chaque jour, des fêtes insensées, et les couturiers (est-il besoin de vous le dire?) étaient sur les dents.

Tout marchait pour le mieux, et j'étais l'homme le plus heureux de l'Empire (car nous étions encore sous l'Empire, alors), lorsqu'un beau matin je fus enfin pourvu du fâcheux conseil judiciaire.

J'eus donc la douleur de me trouver sur le pavé de Paris avec deux hôtels, quatorze chevaux et soixante-trois domestiques sur les bras, n'ayant plus en portefeuille que six cent misérables mille francs, et ne pouvant compter, au besoin, que sur l'héritage d'un oncle archi-millionnaire, il est vrai, mais scandaleusement vivace.

Sur ces entrefaites, et par le plus grand des hasards, ma maitresse me fut enlevée par le prince Alexandre Goudeski.

J'abandonnai donc, non sans regret, hôtels, chevaux et valetaille.

Mais un homme de ma trempe ne pouvait, du jour au lendemain, lâcher la vie à grandes guides pour entrer dans un bureau aux appointements de cent cinquante francs.

Je louai donc une garçonnière, et, dois-je le dire? — je me mis à jouer.

Je faisais alors partie du *Cercle des Anchois marinés*.

Pendant les quinze premiers jours, je fus extraordinairement heureux, grâce, sans doute, à l'infidélité de Bianca. Mais celle-ci ayant, sans plus tarder, abandonné le prince polonais pour un marchand de bestiaux de la République Argentine, je tombai dans la plus obscure déveine, et je fis des dettes. Or, vous le savez tous, dettes de jeu, dettes d'honneur.

C'est alors que j'eus recours au vieil usurier Jacob Cerf, lequel n'hésita pas à me faire souscrire pour trois cent mille francs de billets, en échange de quatre-vingt mille francs qu'il eut l'obligeance de me remettre de la main à la main.

J'étais sauvé, — doublement sauvé, car, à dater de ce jour, je ne mis plus les pieds au club.

A quelque temps de là, je dormais paisiblement au fond de ma garçonnière, lorsque mon valet de chambre m'annonça que Jacob Cerf voulait absolument me parler.

— Faites entrer! dis-je.

Le vieux renard fit aussitôt son apparition, saluant jusqu'à terre.

— Mon gère mésié, fit-il, jé fiens pour notre bétite afère.

Ce disant, il sortit de sa vaste redingote à sous-pieds une liasse de billets; les billets que j'avais souscrits.

A cette vue, je fus pris d'une rage soudaine.

Je sautai à bas de mon lit, et après avoir soigneusement fermé la porte à double tour, je pris un revolver, et, le braquant sur mon homme:

— Mon vieux, lui dis-je, vous allez m'avaler ça, et toute de suite, ou sinon...

— Afaler! afaler quoi? fit Jacob terrifié.

— Les billets, répondis-je; les billets que j'ai signés, vous allez les manger, tout de suite, ou je vous tue comme une mouche.

Le pauvre homme ne répliqua pas, et, à grand peine, il se mit à mâcher le papier; un instant je crus qu'il allait étouffer, car il y en avait bien une demi-livre.

Enfin, il avala le dernier.

— C'est bien, fis-je alors, en déposant mon arme; et, tendant la main à l'usurier

— Maintenant, mon cher monsieur, ajoutai-je il ne me reste plus qu'à vous remercier.

Puis je me recouchai, pendant que Jacob Cerf s'éloignait le dos courbé...

Cependant, je dois avouer que le lendemain, je fus pris de remords, et que j'envoyai, dès le matin, les trois cent mille francs au pauvre vieux, en le priant de m'excuser.

Cette démarche eut des résultats miraculeux.

Un mois après, Jacob Cerf ayant entendu dire que j'étais momentanément gêné, vint me trouver:

— Bonchour, gère m'sié! bovre gère mésié! jé fiens vous dire qué jé suis touiours à fotre disbosicion...

— Merci bien! mon vieux, merci.

— Guelkin m'a dit... il m'a dit: Jacob, jé crois qué mésié Cabesdan il est chêné en ce moment, alors j'ai dit: Jé vé voir çé bon mésié... toute mon archant est à vous, mésié.

— Eh bien! mon cher, ce n'est pas de refus j'ai besoin de cent mille francs.

— Cent mille francs, dé cent mille, in million si fous foulez...

— Non, non, cent mille francs me suffisent...

— C'est gomme fous foudrez... répondit Jacob, sélement, si vous voulez, je mé permets dé démander...

Sans achever sa phrase, l'usurier tira de sa large poche un paquet qu'il développa. C'était un morceau de pain d'épices.

— Eh bien! fit je en riant, qu'est-ce que vous voulez faire de ça?

— Ecrifez lé billets la-tessus... répondit Jacob presque tremblant, parcé qué jé vais fous dire... lé papier il mé fait drop mal.

GEORGE AURIOL.

Rowing

Nous enregistrons avec un réel plaisir, le joli succès remporté par les Bruxellois, aux régates qui ont eu lieu dimanche dernier et lundi. La chose est d'autant plus remarquable que d'ordinaire ce sont Messieurs les étrangers qui viennent décrocher les premiers prix.

L'équipe " *Malgré tout* „ du " *Royal Sport Nautique* „ montée par *MM. Vedy, Troch, G... et Donies* s'est particulièrement distinguée. Après une première et brillante victoire, remportée dimanche dans la course des *juniors*, où elle a battu ses redoutables concurrents de Paris, de Bruges et de Liége, la vaillante équipe est parvenue à se classer première, lundi, dans la course à quatre *seniors*.

Le *huit* " *Malle des Indes* „, toujours du " *Royal Sport Nautique* „, a pris triomphalement la première place dans la course des *juniors*. Ici *MM. Marin, Herinckx, Boisson et Janssens* étaient venus se joindre aux rameurs du " *Malgré tout* „.

Nous félicitons sincèrement les valeureux vainqueurs et souhaitons avoir souvent l'occasion de les acclamer.

VALENCE.

Vadrouillana

" Colibri „, sous ses dehors rigolos et un peu braques, cache une activité peu ordinaire et un esprit chercheur. S'il avait voulu se faire inventeur, mais il n'a pas voulu l'être, professionnellement s'entend, il se contente donc d'inventer en amateur.

Il vient de faire construire, d'après ses plans, un appareil de photographie nocturne instantanée. Il opère aussi bien à la lumière du gaz qu'à celle de la lune. Ses premiers sujets ont été " Tout-frisé „ et " Juju Ier „. Mais le grand défaut de cet appareil consiste dans le gaz (formule ignorée) employé par l'inventeur pour développer ses plaques. Il est absolument suffoquant et nauséabond. Pas l'inventeur, le gaz.

* * *

Madame des Vieilles-Prunes, aux talents cachés, dont parle si souvent son noble époux, joint une modestie de Tolède et une âme d'artiste derrière les fagots. Nous vous dirons simplement, comme preuve, qu'en fait de pianiste, elle laisse Paderewski à cent coudées derrière elle, d'après les dires de son si distingué conjoint, et cependant jamais elle n'a voulu, devant quelqu'un, laisser errer, ne fut-ce qu'une minute, ses doigts d'albatre, d'essence supérieure, sur les touches d'ivoire de son Erard, en bois des îles.

Le record de la modestie, quoi!

* * *

" Polo le chevelu „ et un de ses amis, ont, en faisant quelques cafés, perdu leurs bicyclettes, mais sans savoir depuis où ni depuis quand ils ne les avaient plus. Ils rentrèrent chez eux penauds et, le lendemain, s'aperçurent qu'ils étaient sortis de chez " Polo „, en costume de bicycliste, mais à pied.

MÉPHISTO.

THÉATRES

MUSÉE CASTAN. — Le succès de RHAM-A-SAMA au Musée Castan s'accentue de jour en jour. Dimanche et lundi il y a eu foule pour voir cet être étrange qui est bien sans conteste la plus grande curiosité du jour. Aussi nous engageons vivement à lui rendre visite avant son départ de Bruxelles.

L'Exposition " *Rabelais* „ en peinture quoique ouverte depuis près de 2 mois est toujours fort en faveur près du public, il y a là une heure agréable à passer en " s'esbaudissant „ comme le dirait Rabelais lui-même.

L'Exposition est ouverte sans interruption de 9 h. du matin à 10 h. du soir.

Communiqué

L'inauguration du monument élevé à la mémoire de Charles DE COSTER, place Sainte-Croix, à Ixelles, aura lieu dimanche prochain à 3 h. de l'après-midi: Toutes les notabilités du monde des arts et des sciences ont été invitées à la cérémonie ainsi que les Cercles artistiques et littéraires du pays.

Le s ir une séance de musique organisée par M. Léon Dubois sera donnée dans les salles du Musée communal d'Ixelles. Cette séance sera suivie d'un raoût offert par l'administration communale.

Parfumeries et Savons Fins de la marque

LEMESRE Frères & Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

DÉPOT :

110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

Le Vinaigre de l'ÉTOILE

est reconnu le moins cher et le meilleur

APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

DU DOCTEUR KRUGENER

E. Tessaro & Vve Gecele

OPTICIENS

86, Marché-aux-Herbes, 86, Bruxelles

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Écuyer, Bruxelles

Tissus Imperméables

VÉLOCIPÉDISTES, CHASSEURS, ETC.

Habillez-vous chez

Henri NATHAN

6, rue du Bois-Sauvage, 6

BRUXELLES

Fournisseur des clubs vélocipédiques

MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches.

E. LYON-CLAESEN

EDITEUR

8, RUE BERCKMANS, 8, BRUXELLES

Le Vieil Anvers

Beau volume avec 10 planches. dont deux en en couleur par *Franz Van Kuyk*. Texte français et flamand par MAX ROOSES, conservateur du Musée Plantin.

PRIX : UN FRANC.

SIÈGES -- TENTURES -- AMEUBLEMENTS

Louis BILLAND

56, rue de Mérode, 56

BRUXELLES (Midi)

Bains Saint-Sauveur

43. MONTAGNE - AUX - HERBES - POTAGÈRES. 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barèges, de soufre. etc.

Bains de vapeur, TURCO-ROMAINS, RUSSES, Hydrothérapie, etc., MASSAGE, PÉDICURE.

Salle d'armes

et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Champagne

CHOUBRY FRÈRES

Agent et dépôt : C. A. DAVERVELDT & Cie

11, Place Sainte-Catherine, Bruxelles

Dégustation au " DIABLE - AU - CORPS „

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

La cérémonie

La petite église de Blindenwald était pleine d'ombre et de lumière, de silence et d'harmonie. Des guirlandes de roses blanches, alternant avec le vermillon des tomates et la pourpre des aubergines, lui faisait presque une garniture tricolore française, parfaitement involontaire d'ailleurs, les trois couleurs n'ayant pas encore été adoptées par la République, de beaucoup postérieure à ...94.

Un prêtre vénérable officiait; il grisonnait comme tous les autres habitants du canton, assisté de deux vicaires dont l'un grisonnait aussi, mais dont l'autre mérite une mention spéciale.

Un nez busqué, à la racine ridée par les passions, un teint chaud et coloré comme celui des méridionaux, un œil fauve, enbroussaillé d'un sourcil impétueux, dénotaient une origine étrangère que ne démentait pas le large chapeau de Basile qu'il avait déposé dans la sacristie.

Arrivé le matin seulement, il avait sollicité du curé la permission de lui servir de coadjuteur dans la cérémonie qui se préparait. Le vieux prêtre n'avait pas remarqué le sourire funèbre qui avait accueilli sa bienveillante réponse. Evidemment cet homme, ou plutôt cet ecclésiastique méditait un noir et ténébreux projet comme sa propre personne. Mais, comme il gardait le secret, personne ne pouvait s'en douter.

A l'arrivée de la rosière, la cérémonie religieuse commença. Rêveuse, la jeune fille, la poire d'honneur à la main, une poire énorme, tenait ses yeux attachés sur les étoiles d'argent qui cloutaient la voute bleue de l'église, suivant la métohde de Saint-Luc.

Tout à coup elle fut agitée par un long tressaillement et ses yeux hagards se fixèrent sur le prêtre étranger qui venait, pour la première fois, de faire entendre sa voix stridente dans le répons:

— *Et cum spiritu tuo.*

Elle devint blanche comme les pétales de la marguerite des prés et se levant toute droite, debout, proféra d'une voix étranglée par l'épouvante, le doigt tendu vers le vicaire :

— Là! Cet homme! Lui!

— Oui! Moi, ORDALIE, répondit-il d'une voix de tonnerre, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fulgurants d'éclairs.

— Ah! ça, est-ce que vous allez nous foutre la paix? lui fit observer le vieux curé en allemand.

— Silence, prêtre imbécile! répondit l'inpétueux étranger. Et il tendit au vieillard un bref de notre Seigneur le pape.

— Voilà un bref qui me semble bougrement long, grommela le curé en mettant ses lunettes pour le lire.

— Fuyons, s'écria Ordalie, et suivie d'Ernest et du chevalier, car c'étaient eux, elle se dirigea vers la porte de la chapelle.

— Halte! hurla l'étranger d'une voix tonnante.

Ordalie se retourna machinalement. Une navaja siffla en l'air et vint se planter dans la grosse poire qu'Ordalie avait machinalement élevée pour se garantir. Les deux objets tombèrent par terre.

Prompt comme l'éclair, Ernest ramassa le couteau catalan et le renvoya à l'étranger auquel il enleva une oreille.

— Caramba! s'écria celui-ci.

— Arrêtez cet homme, fit à son tour le curé.

— M'arrêter. Vous n'avez donc pas lu le bref, dit le vicaire espagnol en reculant d'un pas.

— Non. C'est comme s'il n'existait pas.

— Pourquoi?

— Parce que je ne sais pas le latin.

(La suite au prochain numéro).

Le comble de l'idiotisme

Venir à Bruxelles pour rigoler ! ... et pendant les fêtes encore !!!

Nº 30. — 2e ANNÉE. Dimanche 29 Juillet 1894. 10 centimes.

LE DIABLE AU CORPS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES

ABONNEMENTS : **Belgique . . . . fr. 5-50 par an**
Union postale . . „ 7-50 „

Cortège des Fleurs.

Mon p'tit Saint-Médard, si tu veux bien qu'y n'pleuve pas dimanche,
j'pai j't'embrasse.

Le referendum du Diable-au-Corps

A côté de nombreuses lettres nous conseillant de garder notre ancienne manchette, nous avons reçu les titres suivants :

L'*Écrevisse*, journal progressiste.
La Savate.
Le *Club artistique.*
L'*Artiste illustré.*
Le *Réussi.*
Le *Débourre-pipe.*
L'*Indispensable* (N. D. L. R. merci).
L'*Aurore illustrée.*
Les *Tablettes illustrées.*
La *Bonde.*
Le *d'Artagnan.*
La *Soirée du dimanche bruxellois.*
Le *Bateau des familles.*
Le *Hussard des salons.*
L'*Ombilic.*
L'*Organe illustré.*
Le *St-Michel.*
Le *Ministre.*
Le *Vogelpik.*
Le *Casoar*
Le *Caméléon.*
L'*Illustration périodique.*
Petit Journal des artistes.
L'*Ami de Clémence.* (? ? N. D. L. R.)
Le *Homard*, journal qui pince sans rire.
Le *Dessin.*
Le *Mentor des Familles.*
La *Régie.*
La *Revue des Lézards.*

Courrier de Paris

Si vous avez des girafes chez vous, l'occasion est bonne pour vous en débarrasser. Le Jardin des plantes de Paris offre d'en payer une paire mille guinées. Au premier abord, 25.000 francs pour une girafe, cela semble un joli prix; mais il ne vous paraîtra pas trop élevé, si vous réfléchissez que la chasse aux girafes est infiniment plus compliquée que la chasse aux perdreaux, et plus coûteuse aussi.

En effet, la girafe étant le seul mammifère capable de rester des mois entiers sans boire une goutte d'eau (exception faite des ivrognes, bien entendu) recherche, pour échapper à ses ennemis moins sobres, l'homme et le fauve, des endroits fort éloignés de la moindre source. Dans l'impossibilité où ils sont de capturer des girafes adultes, qui préfèrent toujours la mort à l'esclavage — nobles cœurs! — les chasseurs doivent se rejeter sur les girafeaux, chez qui l'amour de la liberté n'est pas encore aussi vibrant que chez leurs parents. Le malheur, c'est que ces animaux en bas âge, beaucoup plus portés sur leur bouche que leurs ascendants, succomberaient bien vite si l'on ne prenait soin de leur faire téter des chamelles. (Il n'y a pas de quoi rire!) Les chamelles, leurs conducteurs, les chasseurs, les rabatteurs et leurs chevaux nécessitent de nombreuses tonnes d'eau traînées par des bœufs, qui boivent aussi, cela va sans dire; si bien qu'il faut tant de chariots, de ruminants et d'hommes pour la capture d'une girafe, que le prix de 25.000 francs suffirait à peine à couvrir les frais de l'expédition, bien que dans les déserts de l'Afrique centrale, où vit ce gibier, on soit rarement exposé à la rencontre d'un garde-chasse qui vous dresse procès-verbal si vous avez voulu économiser 25 francs de permis.

* * *

Aussi bien, sans quitter l'Europe, les occasions de dépense ne manquent pas. Tant que les cuisinières se contentent de faire danser l'anse de leur panier, il n'y a rien à objecter contre cette coutume vingt fois séculaire; mais ces cordons bleus n'ont-il pas récemment imaginé de faire infliger des amendes à leurs patrons par les tribunaux parisiens.

Ces dames n'aiment pas les ramoneurs, auxquels elles trouvent une odeur et une couleur désagréables, et pour se passer de leurs services, se contentent de mettre le feu dans la cheminée afin de la dégager de l'excédent de suie. Ce procédé *suie generis* ne va pas sans quelques dangers, et, la semaine dernière, M. X..., juge de paix, faisait comparoir devant lui une demi-douzaine de délinquantes obstinées à n'employer que ce ramonage sommaire et périlleux. L'une d'elles était sa propre cuisinière; il l'interrogea paternellement, lui fit promettre de ne plus recommencer, la condamna à 10 francs d'amende, se déclara civilement responsable, remit un demi-louis au greffier, jugea les cinq autres entêtées, leva l'audience au milieu d'un murmure flatteur soulevé par tant d'équité, et, passant auprès de la grosse fille restée béante de stupéfaction, lui chuchota: " Bien entendu, Victoire, je retiens ça sur vos gages. „

Jusqu'aux nourrices qui s'en mêlent! Elles viennent de former un *sein*dicat et menacent de faire grève si on ne leur accorde pas plus de salaire et moins de travail. Certains fabricants de biberons sont fortement soupçonnés d'avoir fourni les fonds de cette levée de tabliers, qui trouvera dans le public peu de *sein*pathie, sauf chez les rédacteurs d'un journal socialiste pour lesquels l'insurrection est toujours le plus *sein* des devoirs. Quant aux enfants à la mamelle, qui d'ailleurs ne sont pas abonnés à cette gazette révolutionnaire, on essaierait en vain de leur faire admettre ces théories; ils restent fidèles à la devise de Victor Hugo: " Le Beau, c'est le Lait! „

* * *

Girafes, cuisinières, nourrices, tout enchérit; et c'est le moment que choisit le gouvernement français, pour menacer d'imposer la rente! On avouera qu'il est impossible de piétiner plus allègrement la loi du 9 vendémiaire an VI, qui déclare le tiers de la dette publique composé d'inscriptions " exemptes de toute retenue présente et future „. Supposez que je vous aie emprunté une somme petite ou grosse (plutôt grosse, hein ? pour ce que ça vous coûte!) à raison de 3 0/0, et que j'émette l'idée ingénieuse, mais malhonnête, de réduire ce taux pourtant modeste et de ne vous verser que des intérêts à 2 1/2, vous vous empresseriez de m'appeler filou, et de me traîner devant la justice, n'est-pas ? Or, l'Etat ne fait pas autre chose; mais il le fait avec impunité, attendu qu'il n'existe pas de tribunaux pouvant s'opposer à l'exécution des actes du pouvoir législatif. Trop commode procédé! Trop heureux Etat! Trop malheureux Willy, qui n'ose agir avec la même désinvolture à l'égard de ses créanciers, et qui désirerait tant pouvoir s'écrier, Louis XIV indélicat: " L'Etat c'est moi! „

WILLY.

CONTE IDIOT

LE BON CHAPELIER

Il y avait une fois un jeune poète, un vrai poète qui faisait de vrais vers, sans le faire exprès, caractérisque de la poésie.

Ce jeune poète, quoique animé d'un mépris superbe pour les vanités de la vie, se trouva un jour dans la triste nécessité d'acheter un gibus pour aller dîner chez un Mécène qui lui avait promis cinquante centimes pour rimer des cartes de visite.

Et, pour faire cette emplette, il se rendit comme de juste chez un chapelier, qui, après lui avoir essayé six cent vingt-deux gibus, dont aucun n'allait, se plongea dans une contemplation profonde de sa tête.

— Je vois ce que c'est, prononça enfin l'arbitre du goût, vous avez, à la partie postero supérieure des pariétaux, une bosse qui ne tolère pas le gibus.

Et, saisissant un rabot, il fit disparaître la bosse du sentiment du grandiose et du sublime.

Les gibus, n'allaient pas encore. Le mouvement de tangage avait disparu, mais restait le mouvement du roulis.

Derechef, l'arbitre du goût se plongea dans la contemplation du crâne de son client et prononça :

— Je vois ce que c'est, vous avez, des deux côtés de la tête, à l'endroit où le coronal se soude aux pariétaux, une bosse répugnant au chapeau mécanique.

Et, reprenant son rabot, il élimina les bosses du sentiment poétique.

A sa grande stupéfaction, le jeune poète, lorsqu'il voulut faire des vers, ne fit plus que de la prose, laquelle, d'ailleurs, lui rapporta énormément d'argent parce qu'elle était dépourvue de toute grandeur et de toute poésie.

Ne portez jamais que des feutres mous.

DURAND.

Fleurs de Pavé

Nous sommes parvenus, en soudoyant une vile domesticité, à nous procurer tous les discours qui auraient pu être prononcés à l'inaugu-

ration du monument de De Coster si le Comité n'y avait pas mis bon ordre. Nous en publions les premiers mots à titre de curiosité :

Discours de M. le Doyen de Sainte-Gudule.

De Coster fut toute sa vie un catholique convaincu...

Discours de M. Levêque.

Dans *son* Œuvre — aux TONS *esquinancés* de flavantes TONITRUANCES — tamtamise, *cistrant* d'un cuivre ORBÉ...

Discours de M. Frère-Orban.

Déjà, pour son temps, Charles De Coster passait pour un doctrinaire, et pourtant...

Discours de M. Wodon.

L'œuvre de De Coster fut toujours empreinte des principes les plus purs du rationalisme...

Discours de M. Furnémont.

De Coster était le premier des radicaux...

Discours de M. Bertrand.

Le souffle ardent du communisme passe à travers Ulenspiegel...

Discours de M. Gevaert.

La prose de De Coster est une musique savante...

Discours d'Alphonse Allais..

Les voix autorisées qui viennent de se faire entendre ont parfaitement déterminé ce que n'était pas De Coster. Si nous parlions un peu de l'artiste...

* * *

Renseignements pris, le bicycliste écrasé par la voiture qui portait Julius Hoste et sa fortune n'était pas M. Houben.

Théodore Hannon n'en a pas moins eu un mot charmant :

— Enfin ; on en a donc écrasé un !

* * *

La présence, aux funérailles de De Coster — pardon ! — d'un porte-drapeau patibulaire, la tête enveloppée de bandages, a produit une sensation immense.

Nous sommes parvenus à savoir que cet énigmatique particulier n'est autre que le gambusino scalpé, qui s'est échappé d'un roman de Gustave Aymard.

La police le recherche pour le réintégrer dans ces pages d'où il n'aurait jamais dû sortir.

* * *

On a critiqué l'impression : les glas coptent, employée par M. Lemonnier.

Il faut être ignorant comme un troupeau de carpes — si j'ose employer cette expression — pour ignorer que Kopto, en grec, signifie : je frappe.

* * *

Très remarquée, dans le dernier compartiment de la dernière voiture du tramway à vapeur d'Ixelles, dimanche, vers trois heures et quart, une jeune personne très bien vêtue, qui n'allait pas à la cérémonie funèbre de la place Sainte-Croix.

* * *

On nous signale l'arrivée à Spa, en bicyclette, d'un nommé Stéphane, qui a fait tout le trajet depuis Paris, monté sur cet instrument.

C'est un nouveau succès à enregistrer pour l'excellente pâtisserie de la rue du Quatre-Septembre qui a fourni à Stéphane les petits pains dont l'excessive légèreté lui a permis d'accomplir cette belle performance.

* * *

M. M. Maeterlinck a célébré le cortège historique de Gand en illuminant sa maison avec des rubans de soie verte.

Sur observation d'Eugène Demolder, que ça n'illuminait pas du tout, il a s'vèrement répondu.

— Oh ! Oh ! Oh ! Ne sont ils pas verts ! Ne sont ils pas de couleur ? Ne sont ils pas *verts de couleur ?*

Argus.

Une vengeance ratée

Ceci est une histoire arrivée, mais je ne sais si j'oserai la conter, car elle est grasse. Je ne voudrais, d'un autre côté, pas en dissimuler les côtés joyeux en me montrant moins décolleté qu'il ne convient et je la conterai donc, en me montrant très convenable, pour autant que je puisse l'être.

Peke Kikekot, le gros hôtelier des " *Armes de Lokeren* „ l'était. Des âmes charitables l'avaient mis au courant de son infortune avec tous ses détails, détails peu ordinaires, pour m'exprimer comme Albrecht, écrivain gantois qui va chercher ses inspirations au Marché-au-poisson.

Mme Stéphanie Kikekot trompait donc son mari à son nez et à sa barbe, effrontément, sans vergogne. Elle profitait du lourd sommeil de l'estimable hôtelier, provoqué par les libations de lambic auxquelles il était obligé de se livrer, pour aller retrouver son galant, qui, jusqu'à l'heure du berger, se tenait caché dans l'endroit le plus retiré de la maison, endroit difficile à déterminer par son nom propre — ou plutôt sale — mais que je désignerai suffisamment en disant qu'il n'avait que la lunette de commune avec la guillotine.

Ne croyez pas, je vous prie, que les deux amoureux y restassent. Fi donc ! Ils allaient tout bonnement se délas-ser-cer dans une des chambres à voyageurs, toujours vacantes, des " *Armes de Lokeren* „. Si l'ami de Mme Kikekot se cachait dans cet endroit désagréable, c'est tout bonnement parce que l'hôtelier avait la satanée habitude de faire une ronde exacte dans toutes les chambres inoccupées. Dans sa ronde, il négligeait régulièrement aussi la... salle d'attente de son remplaçant. Celui-ci, cependant, crainte de surprise, conservait l'attitude d'un visiteur — en fonctions — point important pour la suite de notre histoire.

Kikekot donc, était prévenu. Pendant huit jours il roula dans son cerveau des pensées sinistres où le revolver cotoyait le poignard et le vitriol. Il se décida enfin à aller consulter un savant de ses amis et lorsqu'il revint, dissimulant sous son manteau un objet bizarre, un rictus satanique s'épanouissait sur ses lèvres.

Quiconque eût surpris l'hôtelier, le lendemain, pendant l'absence quotidienne de sa femme pour faire son marché, n'eut pas été peu étonné de la besogne étrange à laquelle il se livrait. Armé d'un ciseau à froid, d'un maillet, d'une scie américaine et de cisailles, il coupait la conduite de la... salle d'attente pour la boucher à l'aide d'un obturateur muni d'une soupape.

* * *

Le soir, l'ami de Mme Kikekot — ai-je dit qu'il s'appelait Jef Peperbol et qu'il était menuisier — après avoir payé ses trois lambics traditionnels, faisait comme de coutume sa fausse sortie, et grimpait, à pas de loups, au premier, occuper son monocle.

Il se déboutonna, s'assit, alluma le bec de gaz et déploya commodément un journal dans la lecture duquel il se plongea. C'était à ce moment qu'il avait l'habitude de se mettre au courant de la politique de son pays. C'était un homme d'ordre.

Tout à coup, mal à l'aise, il s'agita, ou tenta de s'agiter sur son trône auquel il se trouvait rivé par une force inconnue. Il lui semblait que son... dôme gonflait, gonflait de façon à déborder *à l'intérieur* de la lunette. Une sensation insupportable de suçoirs, exercée par une pieuvre géante, l'attirait vers les profondeurs sombres de l'abîme, tandis qu'il percevait distinctement des coups sourds et régulièrement espacés.

La sueur perla sur son front. Il tenta de se soulever des deux mains et resta encastré dans l'ouverture.

Cependant la porte s'ouvrit lentement, malgré ses cris désespérés de : Il y a quelqu'un ! et fatal, les bras croisés, Peke Kikekot, l'œil lugubre, surgit devant lui.

— Eh ! bien Jef. Qu'est-ce que tu dis en bas de ça ?

— Je dis que ça est une mauvaise farce.

— Et ça n'est peut-être pas une mauvaise farce de coucher avec ma femme ?

— Pour ça, je jure...

— Je sais tout. Et vous va rester pneumatisé la dessus jusqu'à quansque je serai plus faché.

— Och, Kikekot.

— Och, Jef. Ça est comme ça. Vous va rester quinze jours, six mois la dessus.

— Vous ne me laissera pas mourir de faim, s'pas ?

— Non. Mais vous mangeras tout ce que tu n'aimes pas. Tiens, voleur, vous n'auras pas autre chose avant que l'assiette est vide.

C'étaient des haricots aux oignons, et Jef les détestait.

* * *

Pendant trois jours, Jef tint bon, résistant héroïquement aux affres de la faim. De temps en temps Kikekot donnait un coup de piston pour parer aux fuites éventuelles, puis il venait encastrer sa large face dans *le cœur* avec un fatidique :

— Ha wel Jef ?

Et Jef, vaincu, mangea enfin les haricots. Il les mangea honteusement, la nuit, comme un chien affamé qui se jette sur un os.

Le lendemain, à son inexprimable surprise,

Ah ! quel malheur ! plus aucune espérance
Un long sanglot arrivant de Lyon
Semble crier : Ton fils est mort, ô France !
C'est pour nous tous la désolation
O grand Carnot, le cœur plein de tristesse
suit ta maman hélas ! seul exilé
Et toi, Lazi, sous la lame traîtresse
C'est pour nous tous que ton sang a coulé !
etc, etc,,

— "Pr la vend 10 centimes, 2 sous ! Nous allons recommencer le dernier couplet pour les personnes qui n'étaient pas là ! "

Kikekot trouva la place déserte. Pas plus de Peperbol que sur la main; il s'était évanoui comme une ombre. Pourtant la conduite n'accusait aucune fuite et la machine pneumatique était en excellent état.

Stupéfait, il alla faire part de ses impressions au savant qui après avoir rêvé quelques instants lui demanda :

— Que lui avez-vous donné à manger.

— Des haricots aux oignons.

— Sacré bête ! C'était bien la peine de faire le vide dans le tuyau pour le transformer ensuite en usine à gaz.

RHAMSÈS II.

Vadrouillana

" Zizi-panpan „ est complètement recollé avec " Titi „. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. Que voulez-vous ? quand le cœur est pris...

* * *

" Rotterdam „ était revenu de Heyst, lâchant ses amis, " Bidh-pacha „ et les autres, pour une invitation à dîner chez des connaissances, où l'on ne fait jamais les choses à moitié.

Aussi, au retour vers Bruxelles, le célèbre " Rotterdam „ était-il rond comme tous les Tony de la terre, et, dans le train, il racontait de terribles histoires de brigands. Il allait, disait-il, rejoindre à Anvers, *son* yacht qui, entre parenthèse, appartient à Blontte Félix, pour faire la traversée de l'Atlantique. Et voilà que, rien que d'y penser, notre brave ami attrappa un formidable mal de mer, en chemin de fer.

Heureusement qu'il était près de la portière.

* * *

Arlon. — Il paraît que le confident des demoiselles de la ville, autrement dit " Jef le Gobeur „, a inventé un spécifique, infaillible pour faire maigrir " Enflé „, et en même temps philtre des plus puissants qui a rendu la jolie et charmante progéniture de ce dernier, amoureuse de l'inventeur de ce magique breuvage.

Cette potion coûte, paraît-il, 65 francs rien que pour les drogues entrant dans sa composition.

Serait-ce une revanche ? Jef ne peut-il digérer le lapin ?

* * *

La Xme batterie est en émoi. Il va y avoir des élections pour une nomination au grade d'officier. Le maréchal des logis chef, "Bloempanch„ quoiqu'il soit convaincu de son succès peut certes se frotter la cartouchière, car c'est "Homme de caractères „ qui sera nommé ; il a déjà commandé un stock de galons. " Gros aux yeux d'azur „, qui réunit le plus de sympathies, n'est malheureusement pas assez svelte, c'est la seule cause qui empêche son élection.

" Leubbe le blond „, qui vient enfin de passer son examen, avec une juste moyenne, espère le grade de fourrier, mais il n'est pas favori à la côte. Il fera gai aux réunions préparatoires.

A signaler une innovation de " Record de la moustache „, il a fait coudre les poches de son pantalon, afin de s'empêcher d'y fourrer les mains pendant l'exercice des bouches à feu.

* * *

Les annonces gaies.

Vu à la foire : La Vénus Ermafroiedith
Nu pour les hommes

* * *

Mots historiques : " Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui là „, a dit le théâtre Molière (Ixelles), pendant l'exposition d'Anvers.

— "Il y aura toujours des Pastilles à démolir „, comme disait Poncelet en songeant à Géraudel!

— " Quelle pile! Karel Buls „, disait Volta un jour d'élections.

MÉPHISTO.

Anvers et son Exposition

(Edition du DIABLE-AU-CORPS)

Superbe publication grand in-quarto, de *quarante pages* de texte et dessins, plus *cinq planches* hors texte en couleur, reproduction d'aquarelles de MM. CASSIERS, AMÉDÉE LYNEN et LÉON DARDENNE,

Dans le texte, dessins et croquis des coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'Exposition :

Le *Vieil Anvers*, les *Congolais*, les *Quartiers Algerien*, *Arabe*, la *rue du Caire*, etc.

Les *rues* et *quartiers* curieux de la ville, et une série de *coins disparus* de la ville d'Anvers, par nos meilleurs artistes, entr'autres :

— DARDENNE — DE COCK — HANNOTIAUX — FRANZ VAN KUYK — AMÉDÉE LYNEN — OTTEVAERE — JAN STOBBAERTS — L. TITZ — LUCIEN WOLLÈS, etc., etc.

Couverture en couleur de HENRI EVENEPOEL, plus un plan général de l'Exposition.

Texte par MM. JÉROME BECKER, ARNOLD GOFFIN, GUSTAVE LAGYE, EUGÈNE LANDOY, MAX ROOSES, RAMSÈS II, etc.

Cette publication formera un album splendide, aussi intéressant au point de vue documentaire et commémoratif de l'Exposition d'Anvers, que par son côté exceptionnellement et rigoureusement artistisque.

Du premier au dix août la publication " *Anvers et son Exposition* „ sera mise en vente chez tous les libraires du pays, au prix de UN franc l'exemplaire, de même qu'aux bureaux du *Diable-au-Corps*, 12, rue au Choux.

Les souscriptions seront encore reçues jusqu'à cette date. Avis aux retardataires.

La représentation donnée vendredi au théâtre des Galeries au bénéfice des victimes de l'incendie du *Palais d'Été* a rapporté, menus frais déduits, 3034 francs 65 cent., y compris une somme de 68 francs produite par la vente des programmes de l'*Eventail* gracieusement abandonnée à l'œuvre. Il faut ajouter à cette recette les dons suivants :

M. Liénart	1675 frs
Miss Loïe Fuller	100 „
Miss Loïe Fuller, 2me versement	100 „
M. Catteau-Verhasselt	100 „
Collecte faite à la fête de la presse par les artistes de l'Alhambra	300 „
Souscription ouverte à la Scala d'Anvers par Mme Zorah Zoliani	51 „
A reporter	2326 „

Report	2326 frs
M. Hamoir	20 „
Souscription Thys	14 „
M. Lutens	5 „
M. Lefèbvre	6 „
M. G. G.	5 „
M. Fradel, administrateur de l'*Olympia* de Bordeaux	20 „
Mme Van Erps	5 „
L'Union centrale des bienfaiteurs	50 „
M. Van der Elst	5 „
Collectes faites dans différents établissements au bénéfice du petit personnel	22 46
Total	2485 46

Soit un total de :

5520 frs **II** cent., à répartir entre les artistes, le personnel de l'orchestre et le petit personnel.

PETITE CORRESPONDANCE

JEAN LILA. — Nous insérerions avec plaisir, mais il faudrait revoir. Il y a des vers boiteux, le quatrième par exemple, des allitérations telles que " l'eau lente „ qui rappellent désastreusement le fromage d'idem et des chevilles, dans l'avant-dernier vers surtout, autant que dans un vaisseau à trois ponts.

BIMBOLINO. — Voyons, vous vous fichez du public. Ça n'est pas même bête.

BUBULUS BUB. — Sans doute, si le titre était nouveau, nous en enmanchetterions volontiers notre journal. Mais il y a une question de délicatesse à ne pas se servir du titre d'un décédé dont chaque numéro vaut vingt sous en librairie.

SATANAS. — Oh ! là là, une ceinture pour mon ventre. *Vade retro !*

SHI MIEKE. — Nous vous remercions de votre bombe, mais nous avons nos anarchistes attitrés.

TARDIF. — Nous consentirions à insérer si vous vouliez bien nous dire si votre produit est en vers ou en prose.

THÉATRES

MUSÉE CASTAN. — Malgré le gros succès de curiosité qu'a provoqué l'exhibition de RHAMA-SAMA, on annonce les dernières de ce curieux phénomène engagé à Paris pour une date très proche.

Que ceux qui n'ont pas vu l'extraordinaire sauvage qui a fait courir tout Bruxelles chez Castan, se hâtent donc d'aller examiner ce phénomène unique au monde.

Toujours grand succès de la galerie " Rabelais „.

La *Scala* vient de subir une transformation complète : la salle a reçu de nouveaux aménagements et la scène a été beaucoup agrandie ; l'entrée par la rue des Augustins est supprimée et transportée au n° 16 de la place de Brouckère.

L'ouverture de la saison aura lieu irrévocablement mercredi prochain 1er août.

Les Minstrels, rappelés à Londres par leurs engagements, ne pourront plus donner à l'*Alcazar* qu'un nombre restreint de représentations. Avis à ceux qui n'ont pas applaudi encore la troupe très originale des frères Livermore.

Rappelons que l'*Alcazar* est le seul théâtre bruxellois dont le plafond s'ouvre.

Communiqué

L'ouverture officielle du Salon des beaux-arts de l'exposition belge à Genève a eu lieu jeudi dernier 26 courant, à 2 h. de relevée, au Musée moderne, place du Musée à Bruxelles. Cette exposition est destinée à permettre au public belge d'apprécier toute l'importance des œuvres que nos artistes envoient à Genève, et il est à désirer que chacun puisse se rendre compte des efforts tentés pour créer un débouché nouveau à notre art national.

Parfumeries et Savons Fins de la marque
LEMESRE Frères & Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
DÉPOT :
110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

Le Vinaigre de l'ÉTOILE
est reconnu le moins cher et le meilleur

APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, 86, Bruxelles

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Écuyer, Bruxelles

Tissus Imperméables
VÉLOCIPÉDISTES, CHASSEURS, ETC.
Habillez-vous chez
Henri NATHAN
6, rue du Bois-Sauvage, 6
BRUXELLES
Fournisseur des clubs vélocipédiques
MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches.

E. LYON-CLAESEN
EDITEUR
8, RUE BERCKMANS, 8, BRUXELLES
Le Vieil Anvers
Beau volume avec 10 planches, dont deux en couleur par *Franz Van Kuyk*. Texte français et flamand par MAX ROOSES, conservateur du Musée Plantin.
PRIX : UN FRANC.

Vve CHARLE ALBERT
18, RUE JOURDAN, 18
Avenue Louise, Saint-Gilles
Nettoyage à sec et Lavage à neuf
de vêtements de dames, d'hommes et d'enfants
NETTOYAGE, BLANCHISSAGE ET CRÉMAGE DE RIDEAUX
Lavage et Soufrage des couvertures et flanelles.
TEINTURES
en toutes nuances sur tous tissus
SPÉCIALITÉ DE LAVAGE DE FINE LINGERIE

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barèges, de soufre, etc.
Bains de vapeur, TURCO-ROMAINS, RUSSES, Hydrothérapie, etc., MASSAGE, PÉDICURE.
Salle d'armes
et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Champagne
CHOUBRY FRÈRES
Agent et dépôt : C. A. DAVERVELDT & Cie
11, Place Sainte-Catherine, Bruxelles
Dégustation au " DIABLE-AU-CORPS „

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

La cérémonie

(Suite.)

Le landaman s'avança. Ses traits respiraient une noble indignation.

— Malheureux! exclama-t-il, vous tirez le fer dans la maison du Seigneur.

— Mais j'ai un bref du pape qui m'autorise à faire tout ce que je veux, hurla l'inconnu. Je suis le grand inquisiteur des Flandres.

Le landaman se roula :

— Espèce d'imbécile. Nous nous fichons du pape et de toute sa séquelle. Nous sommes des catholiques dissidents de la secte de Boniface (1). Hallebardiers! Emparez vous de cet homme.

Malgré la résistance acharnée opposée par l'inquisiteur, il fut appréhendé au collet, ligotté et conduit à la geole de Blindenwald où il fut passé à tabac — cette coutume existait déjà dans la police — avant d'être jeté dans un derrière — pour être convenable — de basse fosse.

La cérémonie se poursuivit ensuite sans encombre.

(1) Célèbre moine inconnu des Grisons, créateur du catholicisme rationaliste.

CHAPITRE III

La prison de Blindenwald

Dans son cachot, éclairé par un jour de soufrance qui prenait le sien sur un torrent aux flots tumultueux, le prisonnier, assis sur un escabeau grossièrement façonné par le sabotier de l'endroit, épongeait avec l'eau de sa cruche la place où l'absence de son oreille témoignait assez de précision du coup d'œil d'Ernest. De temps en temps il murmurait :

— C'est embêtant.

Des pas ponctués par leurs éperons retentirent dans les corridors, une clef joua dans la serrure et un homme, enveloppé jusqu'aux yeux dans un vaste manteau couleur muraille, pénétra vivement dans la cellule.

La porte se referma.

Je ne vous salue pas, dit le visiteur, qui n'était autre que de Crabesac, parce que je vous hais.

— Et moi je vous salue, répondit d'une voix sombre l'inquisiteur, parce que je vous hais aussi.

— Ça prouve que nous avons des façons différentes de haïr et de saluer, retorqua de Crabesac en tirant à lui sans façon l'escabeau du prisonnier, ce qui eût pour résultat immédiat de le flanquer par terre.

— Dites donc. Vous ne vous gênez pas?

— Jamais.

— Sur quoi vais-je m'asseoir?

— Un homme qui va mourir ne s'assied pas.

— Je vais donc mourir.

— Tes jours sont condamnés.

— C'est désagréable.

— C'est pas tout ça. Avant que tu meures, accident qui m'est d'ailleurs tout à fait indifférend...

— A moi pas.

— Je comprends ça. Mais ne m'interromps donc pas. Avant de mourir, j'ai un renseignement à te demander.

— Vas-y, jeune présomptueux.

— Connais tu ce papier? ou plutôt ce demi-papier.

— C'est possible, mais comme il ne fait pas clair je ne parviens pas à le déterminer suffisamment.

— Sapristi! Mon effet est raté. Enfin, ça ne fait rien. Ce papier est la moitié du manuscrit qui se trouvait dans la cabine du capitaine de la galère espagnole.

— C'est bien possible.

— Et il me faut l'autre moitié de ce manuscrit.

— Cherche.

— Je ne chercherai pas, je veux que tu parles, et tu parleras.

— Je ne parlerai pas.

— Tu parleras. La torture, cet instrument redoutable dont tu as fait un usage monstrueux et sauvage, la torture saura délier tes dents et entrouvrir ta langue.

— La tienne fourche.

(La suite au prochain numéro).

Exposition van antwerpen
Ben m'vé, on sint'ye !

N° 31 — 2e ANNÉE. 10 centimes. Dimanche 5 Août 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . „ 7-50 „

HEBDOMADAIRE.

TROTTINS

Croquis sur nature, de Mr H. E.. délégué spécial
" *du Diable au Corps* „ à Paris.

" SA CROTTE ,, (1)

—

Le gros peintre belge Van Merluche avait une délicieuse petite maîtresse qu'il appelait avec tant d'affectation *Ma Crotte* que nous, bons diables, nous avions fini par la dénommer *Sa Crotte*. C'était fatal. Et je ne vois rien là-dedans qni puisse vous étonner outre mesure, ni même vous scandaliser.

C'était une petite femme futée comme un rat et gaie comme une linotte, et drôle, et pétillante, et d'un esprit ! — Ah ! on ne s'embêtait pas avec elle, je vous en réponds !

Peut-être y avait-il quelque exagération à l'appeler *Sa crotte*, car, au fond, elle ne l'était pas exclusivement. Le vendredi, il dînait chez elle et lui rendait ses petits devoirs, mais le reste du temps elle était *Notre Crotte* ou *La Crotte* d'un tas de gens que je ne saurais dire.

Dame! !'homme n'est pas parfait. Sans cela, au lieu de m'échiner à écrire des œuvres fortes pour vous former l'intellect, est-ce que je ne resterais pas tranquillement dans mon rocking-chair à fumer ma pipe ?

Donc, un jour qu'ils devaient aller au théâtre ensemble, ils étaient tous les deux dans le cabinet de toilette. Elle se coiffait, lui, mettait ses chaussures. — Et il avait un mal de chien à les enfiler, — vu que, lorsqu'ils sortaient ensemble, elle exigeait qn'il eût des bottes fines — et celles-là étaient justement trop petites.

Il avait donc une botte de mise, et il soufflait, regardant sa femme, laquelle était occupée à convenablement tordre, tortiller et retortiller sa fausse natte.

Au bout d'un moment, lorsque sa respiration fut redevenue plus calme :

— Je ne comprends pas, fit-il, comment tu n'es pas honteuse, vraiment, de te mettre sur la tête les cheveux d'une autre femme, ma chère.

Elle le regarde avec un infini dédain, puis montrant les bottes fines :

— Eh bien ! et toi, dit-elle, tu n'es pas honteux de mettre tes pieds dans la peau d'un autre veau ?

GEORGES AURIOL.

FLEURS DE PAVÉ (2)

—

Maître Maurice Maeterlinck, qui a bien voulu déclarer, dans la *Revue internationale* que les journalistes belges étaient les derniers des crétins, est venu personnellement — oh! oh! oh! — nous faire ses excuses et nous assurer qu'il nous tient pour les avant-derniers des susdits.

L'entrevue a été pleine de cordialité. Maître Maeterlinck a daigné faire cadeau à Rhamsès d'une des araignées de son dôme et Rhamsès, de son côté, lui a poliment offert un des hannetons de son plafond.

Les deux maîtres ont fait monter ces insectes intellectuels en épingle de cravate.

* * *

Extrait de la *Chronique* du samedi 28 juillet:

« *Nous n'avons pas cru devoir interviewer* « *spécialement* M. PAUL JANSON à ce sujet, estimant inutile et inopportun de provoquer les « déclarations de principe lorqu'on est en pleine « négociation.»

J' te crois, mon bon. Paul Janson est à Carlsbad. Ç' aurait été un peu difficile de l'interviewer spécialement.

Stoeffer!

* * *

Nous apprenons avec satisfaction que M. Houben, le célèbre champion belge, est complétement remis des accidents qui ne lui sont pas arrivés la semaine dernière.

* * *

Nous sommes autorisés à démentir, de la façon la plus formelle, le bruit d'après lequel M. Brulé, le sympathique conseiller communal, briguerait le mandat, qui touche à sa fin, de M. Charles Buls.

Il est tout à fait inexact aussi que MM. Jules Janson et Delville se soient fait couper les cheveux.

* * *

Très remarquée, au cortège des fleurs, une " aimable ballérine ,, comme dit l'*Etoile Belge*, dont les traits contractés trahissaient, d'une façon poignante, le désir d'ôter son maillot pour sacrifier aux " saintes nécessités de la nature ,,

* * *

Le Japon vient parait-il de déclarer la guerre à la Chine, à moins que ce soit la Chine qui ait déclaré la guerre au Japon.

Cet évènement préoccupe vivement les marchands de couleur, qui craignent de voir les jaunes passer au bleu.

* * *

Rencontré M. Camille Lemonnier, étalant avec orgueil à sa boutonnière le ruban d'officier d'académie, la seule décoration que le gouvernement *belge* mette avec plaisir à la disposition des littérateurs nationaux.

Par une honorable exception il parait cependant que le Ministère de l'Agriculture fait des instances auprès de M. Casimir Périer pour obtenir le ruban vert du Mérite agricole en faveur de M. Maeterlinck, afin de récompenser ses profondes études sur la salade.

* * *

M. Woeste a rencontré M. Bernaert, Jeudi, entre 11 h. 44 et 11 h. 45 du matin, à l'angle de la rue des Pierres et de la rue de la Tête d'Or.

Après une légère hésitation, les deux hommes d'Etat se sont salués.

* * *

Au cours du cortège des fleurs de dimanche dernier, une dame en deuil a failli se trouver mal.

* * *

Remarqué le *panama* de Monsieur Gustave L...

* * *

Il est fortement question d'une seconde sortie du cortège des fleurs pour le premier avril prochain. On combinerait ce cortège avec celui de l'agriculture pour faire des économies de costumes; d'ici-là les fleurs auront eu le temps de pousser.

* * *

Voyant passer le char du Lys,
Un Monsieur d'humeur très patraque
S'écrie frappant sur sa *cuysse*
Oh! la! la! ous'qu'est Télémaque

MORALITÉ

DUYCK

* * *

Nous n'avons pas vu M. Victor Reding.

* * *

Conversation entre deux Bruxellois à la sortie du Palais de Justice.

— Tiens, Snuyf! comment ça va de?

— Ah bien, ça va bien et vous de?

— Vous avez vu ça? qu'on a condamné Susse Van Fluyt pour tois ans !

— Allo de!

— Ouéye, pour attentat aux mœurs en piblic ! ça est digotant, heiu?

— Ouéye da! y ferait mieux de me rende les cinq francs qu'y m'doit...

ARGUS.

LES YEUX DE LA MORTE

CONTE JEMENFOUTISTE

—

Il était resté avec la morte, dont le mari, le pauvre, était allé pleurer seul, et il la regardait avec une sombre joie. Enfin il s'était vengé, vengé sûrement, implacablement; il l'avait empoisonnée, savamment, profitant de la maladie qui la livrait sans défense à ses soins, et nul, jamais, ne devait le savoir.

Nul, non plus, n'avait jamais deviné la longue et secrète liaison qui les avait unis; nul n'avait pénétré le drame intime qui les avait séparés. Elle avait froidement tué en lui la jeunesse, l'espoir et l'amour. Un autre avait surgi, plus jeune, à qui elle s'était donnée, doublement adultère. Avec son esprit acéré de psychologue il avait tout deviné, tout compris, et s'était galamment effacé devant son rival, dissimulant la dévastation de son âme sous un cynisme de bonne compagnie et cachant sa haine sous un masque d'aimable indifférence.

Il n'éprouvait aucun remords. Son crime était préparé, prémédité et il s'y était habitué. Il guettait le moment propice: le premier malaise, la première maladie qui devait la lui livrer, et il avait décidé qu'elle ne s'en relèverait pas N'était-il pas le médecin de la famille ?

Il la regardait donc. Le drap, rigide, dessinait des formes sculpturales que la mort n'était pas encore venue affaisser; la tête fine et altière reposait sur l'oreiller, les cheveux dénoués, et les yeux, *les yeux de la morte*, tout grands ouverts, éclairés par la lampe, avaient encore comme un reflet de vie.

Il sourit, s'assit à la table et se prépara à rédiger le certificat médical que son confrère légiste, le vieux Godeau, un imbécile, un âne, devait recopier ne varietur. Il mâchonna un instant son porteplume, rêvant aux jours passés, et son regard erra au travers de la chambre.

Et voila que sur la tapisserie, en face du cadavre, il aperçut deux taches lumineuses, deux taches immobiles, comme le reflet de deux petits miroirs qui se seraient trouvés dans le lit, dans le lit de la morte.

Immédiatement la pensée lui vint que s'étaient les yeux, *les yeux de la morte*, qui reflè-

(1) *En revenant de Pontoise*, par GEORGE AURIOL, Paris, E. Flammarion, 26, rue Racine. Prix, 3.50 fr.

(2) Elles ont figuré dans le cortège.

taient la lumière. C'était la première fois qu'il constatait pareil phénomène. Il savait que certaines substances : l'atropine, la santonine avaient des propriétés spéciales sur la vision, mais il n'avait jamais entendu dire qu'un médicament, un poison quelconque fut de nature à modifier la structure de la rétine de façon à lui faire réfléchir les rayons lumineux. Cependant le fait était là, indéniable, *les yeux de la morte* réfléchissaient ces rayons.

Il se leva et se plaça entre la lampe et le cadavre. Ces taches disparurent ; c'étaient donc bien *les yeux de la morte* qui avaient acquis cette singulière propriété. Il prit la lampe et la promena au dessus du lit. Les taches reparurent et suivirent ses mouvements, dansant sur la tapisserie comme des feux follets. C'était très singulier et très intéresssant. Il plongea un regard aigu dans *les yeux de la morte*, les fouillant comme avec un scalpel, mais il ne vit rien, rien qu'un léger aplatissement de la cornée qu'un œil exercé pouvait seul apercevoir. Il regretta de ne pas avoir apporté un ophtalmoscope pour pousser plus loin son examen.

Enfin il se rassit, remit la lampe sur la table et rédigea son certificat, obsédé par l'idée du phénomène qu'il venait de surprendre. Les taches avaient repris leur première place, ironiques, toujours immobiles, également lumineuses et douces.

Agacé, il se leva et fit quelques tours dans la chambre, machinalement, le regard toujours ramené vers les petites taches de lumière qui disparaissaient chaque fois qu'il passait entre la lampe et le cadavre. C'était très, très étrange; il lui semblait que *les yeux de la morte* le regardaient par réflexion, d'un regard lourd et sans expression, le regard atone d'une bête crevée.

Et cela l'irrita. Sa raison réprouvait sa découverte. Si la strychnine — pourquoi donc parlait-il tout haut ? — produisait cet effet bizarre, on aurait dû s'en apercevoir depuis longtemps. Il était impossible que cette particularité eut échappé à une longue suite d'observations et pourtant les taches étaient là, moqueuses et ineffaçables, mystérieux reflet des *yeux de la morte*.

D'un geste brusque, fou, il saisit la lampe et alla la déposer sur un guéridon, dans un coin. Les taches disparurent. Il respira. Au fond c'était profondément ridicule ; si réellement la strychnine produisait cet effet, il lui était facile de s'en asurer en expérimentant sur des animaux. Le mécanisme de l'œil était le même; il y avait peut-être là un nouvel élèment, précieux, de recherches toxicologiques qui devaient le rendre célèbre.

Dans le silence de la nuit il perçut, dans le lointain, un roulement de voiture. A cette heure, dans ce coin perdu de la campagne, ce ne pouvait être que son confrère Godeau. L'idée lui vint qu'il aurait besoin de la lampe et qu'il pourrait apercevoir les taches. Il se rapprocha du lit et, pesant sur les paupières, il ferma *les yeux de la morte*.

Comme il le supposait, Godeau n'examina même pas le cadavre. Comment aurait-il déterminé mieux que lui la cause de la mort? Le médecin légiste lui posa négligemment quelques questions, le pria très poliment de lui passer la lampe — il l'avait prévu — et se mit à remplir les blancs du formulaire imprimé qu'il avait apporté en s'appliquant à former des caractères, plus lisibles que ceux de ses habituelles ordonnances.

Pourquoi ressentit-il la nécessité impérieuse de demander à Godeau s'il avait déjà remarqué, chez des personnes empoisonnées par la strychnine, le singulier phénomène qu'il avait lui même constaté? Pourquoi, alors que Godeau s'était déja levé pour prendre congé, s'attacha-t-il à le persuader de la réalité de ce phénomène, malgré les marques de l'incrédulité la plus complète ? Pourquoi s'entêta-t-il, s'emportant, affirmant, arguant de la certitude de l'expérience? Pourquoi, enfin, s'arrêta-t-il net, les yeux fixés sur les mystérieux et implacables reflets qui avaient reparu, toujours, toujours à la même place, et laissa-t-il échapper:

— Godeau! *Pourquoi avez vous rouvert* LES YEUX DE LA MORTE?

Un pesant silence succéda à cette exclamation. Les deux hommes se taisaient, épouvantés, le regard fixé, tous deux, sur les taches lumineuses, et pourtant, *les yeux de la morte étaient fermés*. Oh ! se trahir ainsi, bêtement!

— Cher confrère, dit enfin Godeau, vous avez oublié un des principes élémentaires de la physique : l'angle d'incidence est toujours égal à l'angle de réflexion. Si c'étaient réellement *les yeux de la morte*, les taches lumineuses seraient de quelques centimètres plus à droite. Ce sont les yeux du *mari*, représenté par ce pince-nez qui est là sur cette table de nuit, tombé obliquement sur le bord de ce plateau, et que je prends-remarquez comme les taches dansent — qui ont provoqué votre hallucination. Nous disons donc que votre sujet est mort de....

— Vous le savez, *maintenant*, aussi bien que moi, répondit-il, sourdement, la sueur au front.

— D'une péritonite aigue. Nous l'avons constaté et la faculté ne se trompe jamais.

RHAMSÊS II.

Du la Cortézifleur

Ça lé tinne çausse quétil doit faire attachon, çalé de quéchon quétil vient na Bruxelles pourquoisqué til veut pour voir de Cortézifleur enn dé quil voit de moitié — couprend' bien — qu'il a pas nu la temps pourquoisquil fé du la Cortézifleur tout natier.

Maye qué à Ghand la Cortézistrique quilé fé touzour tout natier, enn à Malines enn à Anvers enn à partoute, qué çalé qua Bruxelles, qué til doit venir pour voir oun demi cortézifleur qué çalé coume de madame quila sabiller enn de mettre quine seule zabe da sa patalon — couprend' bien.

Pourquoistil a pas vu de quéchon de roules de cortézifleur, qué çalé tinne fois quelque çausse de zamusement tréfor — couprend' bien — qué zélari cor plis for coume de çien il cour da le rie.

Quila mis de coulère dissus — couprend' bien — du la paindre qua lé çarette di la cortézifleur ilé na plasserepos en de pas quila lé fé rouler, çafé quila paint qué seulement su la moitié du la roule quila pas vu ça toussuite, çafé qua lé çarette di la cortézifleur il a roulé da le rie quétil voit de morceau de roule quilépaint enn de le lotre morceau quilé de maturiaux visibels qué çalé coume de mecheu quil sort quila mis qu'un soulier, enn dé qué çalé tinne çausse quétil doit faire attachon — couprend' bien.

ALBRECHT.

VADROUILLANA

Grâce au beau régime inauguré, à Bruxelles, par le très cher (25,000 fr. par an) mayeur Karel Buls la ville prend, le soir, surtout pendant la saison d'été, un aspect morne et lugubre auquel s'unit agréablement une vie monotone et ennuyeuse, par là même que celui qui cherche un amusement quelconque se voit dans l'impossibilité de le trouver.

Il y a bien la foire, mais cela n'entre pas dans les gouts de tout le monde. L'étranger s'e nbête ferme et file, et tandis que le Bruxellois lui-même déserte la ville pour passer ses soirées dans un faubourg où,ma foi, il trouve plus de distractions et moins de tracasseries réglementaires. Je ne vous citerai qu'un exemple: allez le soir, à 11 1/2 h., minuit, et plus tard à Ixelles, tous les cafés de la porte de Namur et de la chaussée d'Ixelles sont bondés, tandis qu'au centre, à part quelques établissement, privilégiés comme l'Universel ou ceux ayant une terrasse, à onze heures, tout est vide.

Mais il faut dire que beaucoup de ses exilés volontaires ne se montrent plus en ville, pour faire croire à une villégiature luxueuse et prolongée. Demander plutôt à " Requin ,,.

* * *

Fort remarqué lors du cortège des fleurs (blœmenstoet) madame Pivoine (pas de Castrol).

* * *

On a perdu, aux environs de l'Alhambra, un petit pansu en chapeau feutre gris mou.

Prière de ramener le môme au bureau du journal.

* * *

Le Casino de Dinant vient de faire une bonne acquisition : le violoniste Auguste Maurage, 1er prix du conservatoire en 94, qui a obtenu un si légitime succès, lors de la fête de la Presse à la Monnaie.

* * *

Un match en bicyclette vient d'être conclu entre «l'Epatant» et le célèbre « Landorium » bien connu sur les bords du quai de l'Industrie.

La distance est Bruxelles-Anvers, l'enjeu, une gauffre et un chocolat, à l'Exposition.

« Epatant » reçoit 400 mètres d'avance.

La course se fera sans entraîneurs.

* * *

Devant la demeure d'un conseiller communal d'un populeux faubourg, entre les pavés de la place de*** fichtre ! j'allais me trahir, pousse un vert gazon aussi dru que tendre. Le propriétaire d'une bergerie avoisinante avait déjà saisi le conseil communal d'une demande d'autorisation à laisser paître son troupeau en ce pré fleuri.

L'autre jour chez B..., un café de la place, on blaguait agréablement le brave conseiller qui, pour faire taire ses persécuteurs, offrit une copieuse tournée. Les autres ne dirent plus rien mais, quand on sortit, on vit un ouvrier, envoyé par le terrible zwanzeur « Lampe à briquet »,

AUBERGE D'ARTISTES

L'auteur, parlant au public :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Selon une convention établie entre le Directeur de ce théâtre et moi, l'Opéra que nous avons l'honneur de représenter ici, ne peut se prolonger au-delà de trois actes. Or, si l'action doit se dénouer toute entière dans le troisième, il sera forcément plus long que les deux premiers. Cela ne se peut pas, car, un auteur ayant quelque respect pour les traditions théâtrales, ne peut, sous aucun prétexte, marcher à l'encontre de ce principe fondamental. Je sais aussi qu'une pièce se bâtit sur une intrigue, eh bien! Mesdames et Messieurs, si dans cet opéra il n'y a point d'intrigue, il y a un intrigant.

Cet intrigant est Joseph, le garçon d'auberge, qui devient subitement amoureux de Clairette, la maîtresse délaissée de Théo.

Prévoyant se voir blakboulé par cette femme dont la vie a été consacrée autant aux artistes qu'à l'Art, il profite (ceci me paraît génial) de l'entr'acte pour apprendre la Peinture, et fait un chef-d'œuvre.

Il a soin, avant le lever du rideau, de placer son tableau en un coin de la salle d'Auberge. On n'est pas plus intrigant. Vous voyez d'avance l'effet.

Tous les artistes réunis dans l'établissement s'épateront de ce chef-d'œuvre, que dis-je? de cette merveille.

Le garçon jouira dans un coin de son triomphe, attendant le bon moment pour s'en proclamer l'auteur. Or, ce tableau de genre symboliste (serait-il arrivé à faire bien en si peu de temps s'il en était autrement?) représente un cœur torturé par un amour sans espoir; dans une étoile que ce cœur cherche en vain à saisir, est une femme, ressemblant (quoique faite de chic) à Clairette.

Clairette ignore absolument cet amour, Théo également, mais feindra d'y croire en voyant le tableau, il accusera Clairette d'avoir posé pour un peintre inconnu, la traitera d'infidèle, etc., etc, et profitera de cette situation, se présentant si juste à point, pour rompre définitivement.

Clairette, devant cette parfaite ressemblance, ne pourra se disculper.

Espérant, Mesdames et Messieurs, m'être assez clairement expliqué, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ACTE III.

Avant le lever du rideau, l'orchestre exécute une ouverture tourmentée, qui fait deviner que sur le Théâtre vont se passer des choses extraordinaires. La clarinette pousse des cris, la grosse caisse reçoit des coups formidables, les violons grincent, tandis que la harpe imite des bris de verre.

Le froid que ce morceau de haute musique fait passer dans le dos de chacun des spectateurs, remplace, avec économie, toute espèce de rafraîchissements.

Le rideau se lève, montrant le même décor qu'au 2e acte.

Entrée des artistes et des rapins.

Tous sont tellement frappés de la beauté du tableau dont il est dit un mot plus haut, qu'ils oublient de chanter en vers. Le chef d'orchestre, désorienté, frappe l'air de son bâton à tour de bras, les exécutants ne pouvant suivre s'arrêtent net. C'est en ce moment que Théo entre.

En sa qualité de premier rôle, il s'épate beaucoup plus que les autres.

Peu après, a lieu la grande scène entre lui et Clairette, que l'auteur a racontée avant le lever du rideau.

Ce grand duo de jalousie atteint le paroxysme de la violence. Théo, brandissant son couteau à palette est superbe dans ces gestes dédaigneux, Clairette se traîne à ses pieds en chantant :

Grâce!
Grâce!

Bientôt les chœurs *accompagnent et ne cessent* leur tapage qu'au moment ou un des rapins demande que l'auteur veuille bien se nommer (pourquoi n'a-t-il pas eu cette idée plus tôt?). C'est ici que le peintre se nomme.

Epatement général.

Le garçon explique, en chantant, que l'amour l'a fait peintre; il demande à Clairette sa main, elle répond à cette demande en se jetant à son cou. Ils sont heureux : elle, le garçon, et surtout Théo, enfin débarrassé de cet obstacle à son mariage.

Pierre Joufflu rend à Théo la main de sa fille, qu'il lui avait retirée en apprenant l'ancienne et collante liaison de son futur avec son modèle. Toutest bien qui finit bien.

Les deux mariages ont lieu le même jour.

Joie générale.

Les artistes, amis des conjoints, organisent à cette occasion :

le *Grand Ballet des Tendances d'Art.*

dont voici une menue description :

1° Le naturalisme (femme nue).
2° Le réalisme (femme nue).
3° L'idéalisme (femme nue).
4° L'impressionisme (femme nue).
5° Le symbolisme (serpent muni de la clef du mystère de son art).

Entourage : les vides, gonflés comme des outres.

Au milieu : Puvis de Chavannes déguisé en puits, dans lequel quelques-uns des suscités puvisent la moitié de leur art.

Quelques japonais dépouillés de leur caractère.

Apothéose.

Distribution de décorations par Monsieur de Burlet (aussi tout nu).

LA TOILE TOMBE.

Les nouveaux mariés vont passer leurs nuits de noces dans la coulisse.

Fin.

arrosant gravement et méthodiquement la pelouse communale.

Le square est en pleine floraison.

***

Un brave monsieur, fort idoine
A juger les choses de gout,
Dit, voyant le char des pivoines,
Pivoine de Castrol? des choux!

MÉPHISTO.

FRAGMENT

DE « LA VIE DE MONSIEUR BULS »

—

Opérette en six actes et sept tableaux
(*en préparation*)

—

Couplets pot-pourri de *la ville de Bruxelles*.

—

I.

Un petit monument d'utilité publique,
Fort modeste d'aspect et d'usage hydraulique
Faisant face à l'hôtel d'un puissant électeur,
Dont plus d'un candidat fût le solliciteur.

II.

Cet édicule,
Très ridicule,
Agaçait fort
Notre milord.
Car les ivrognes
Aux rouges trognes
S'arrêtaient tous
Au rendez-vous
De l'édifice
Ousque l'on.... se soulage.

III.

Pour lors, le puissant électeur
S'en vint trouver notre mayeur
Et dedans son hôtel de ville,
Lui dit d'une façon civile.

IV.

C'est embêtant, c'est dégoutant
Désobligeant et répugnant
Ma femme, ma sœur et ma fille,
Et le restant de ma famille,
Sont tout à fait scandalisés
Indisposés, formalisés,
Rien n'empêche. je l'imagine,
De me déplacer cette usine,
Il en restera bien assez.

V.

Je veux bien, dit le bourgmestre
Mais, comme on ne sait où le mettre,
Tout net on le supprimera
Et tout le monde y gagnera.

VI.

Depuis, il en vint encor d'autres
Chantant les mêmes patenôtres
Chaque fois Buls consentit à
Les satisfaire et supprima
De la sorte tout édifice
Propice.

VII

Il se dit: il est notoire
Que cela fera moins boire,
Et fut béni des mastroquets
Dont ça peuplait les cabarets.

Ernest de Cazenove des Ardiloirès.

CONTE IDIOT

—

LA PETITE FILLE ET LES VACHES

—

Il y avait une fois une petite fille.

Et il y avait aussi des vaches.

Et les vaches habitaient dans l'étable.

C'était leur demeure.

Et la petite fille habitait dans la demeure des vaches.

Elle était là pour les garder, et la nuit elles dormaient ensemble.

Un soir, un voleur entra dans l'étable pour voler les vaches. La petite fille eût peur et se mit à crier. Alors le voleur ne vola pas de vaches, mais il emporta la petite fille.

Ce qui prouve que l'on avait bien fait de placer une petite fille dans l'étable pour garder les vaches.

DURAND.

Anvers et son Exposition

(Edition du DIABLE-AU-CORPS)

Vient de paraître.

Superbe publication grand in-quarto, de *quarante pages* de texte et dessins, plus *cinq planches* hors texte en couleur, reproduction d'aquarelles de MM. CASSIERS, AMÉDÉE LYNEN et LÉON DARDENNE.

Dans le texte, dessins et croquis des coins les plus pittoresques et les plus intéressants de l'Exposition :

Le *Vieil Anvers*, les *Congolais*, les *Quartiers Algérien*, *Arabe*, la *rue du Caire*, etc.

Les *rucs* et *quartiers* curieux de la ville, et une série de *coins disparus* de la ville d'Anvers, par nos meilleurs artistes, entr'autres :

— DARDENNE — DE COCK — HANNOTIAUX — FRANZ VAN KUYCK — AMÉDÉE LYNEN — OTTEVAERE — JAN STOBBAERTS — L. TITZ — LUCIEN WOLLÈS, etc., etc.

Couverture en couleur de HENRI EVENEPOEL, plus un plan général de l'Exposition.

Texte par MM. JÉROME BECKER, ARNOLD GOFFIN, GUSTAVE LAGYE, EUGÈNE LANDOY, MAX ROOSES, RAMSÈS II, etc.

Cette publication formera un album splendide, aussi intéressant au point de vue documentaire et commémoratif de l'Exposition d'Anvers, que par son côté exceptionnellement et rigoureusement artistique.

Du premier au dix août la publication "*Anvers et son Exposition*" sera mise en vente chez tous les libraires du pays, au prix de UN Franc l'exemplaire, de même qu'aux bureaux du *Diable-au-Gorps*, 12, rue aux Choux.

Les souscriptions seront encore reçues jusqu'à cette date. Avis aux retardataires.

Référendum du Diable au Corps.

—

Tous les jours nous recevons de nouveaux titres, appuyés la plupart, d'excellentes raisons — Nous en avons environ trois cent quatre vings et renonçons à les publier tous, ce qui deviendrait fastidieux pour nos lecteurs.

Le Cri de Paix
La Grue (organe du Boulevard)
Le Poil dans la Main
Le Tutu.
La Flûte.
Le *Phare des Artiste* N. D. L. R. oh!
Le Moniteur de la 4e batterie.
Le Cerveau bruxellois illustré.
La Petite Etoile Belge illustrée du dimanche (N. D. L. R. merci).
Le Crible.
Le Panorama du Monde.

Nous arrêtons là et mettons volontiers le solde à la disposition des directeurs qui auraient la bonne idée de fonder de nouveaux journaux en Belgique.

Nous ralliant à l'avis général, nous décidons de conserver le titre « *Le Diable au Corps* ».

PETITE CORRESPONDANCE

—

PRINCESSE. — Reçu lettre, merci.

X. DE M., A PARIS. — Votre nouvelle nous conduirait tout droit en cour d'assises.

J. VENEUR. — Publierions volontiers, mais craignons être désagréables à M. Woeste.

Mlle FLORA. — Voyez Carmen.

Avis.

Il a été trouvé, dans la salle à boire du *Diable au Corps*. une lettre en vers dont voici le début :

PRIÈRE

A ELLE,

Laisse mon front pâli se poser, frémissant,
Sur ta chair palpitante entre tes seins de neige,
Où des frissons rosés, comme un reflet de sang
Allument leur éclat fébrile et sacrilège.

Ça continue comme ça! Le propriétaire de ce morceau de littérature incandescente peut réclamer son poulet au comptoir.

***

FLEURS DE BÊTISE

D'un partisan de Wagner :

Quelle différence y a-t-il entre Wagner et le Christ?

— ?

— Le Christ, aux noces de Cana, fit l'eau en vin; Wagner a fait l'eau en grain. (Lohengrin pour les gens bouchés).

***

D'un Wagnérophobe.

Et la ressemblance entre Wagner et le Christ?

— ?

— Tous deux sont dieux, mais scient. (Messies pour Gustave Jonghbeys).

DERNIÈRES NOUVELLES

—

Un de nos confrères de la presse, qui a le désagrément de ressembler de façon scandaleuse au directeur de la *Libre Parole*, s'est vu déposer à la frontière malgré ses vives protestations. Il n'a pas trouvé celle-là gaie.

***

On a perdu un petit pansu dans les environs de l'Alhambra.

***

Notre ami Edgard, en villégiature sur les bords de la Meuse, nous télégraphie qu'il vient de capturer à la ligne un cabillaud d'eau douce.

***

M. Casimir Périer, interwievé au sujet de l'assassinat du Président Carnot, a eu un mot épique :

— Ces étrangers, c'est toujours la même chose. On leur accorde l'hospitalité et ils en abusent.

***

On vient de corser le cortège des fleurs de quelques hannetons empaillés.

***

Devise d'un coupeur en disponibilité :

« Rien faire et laisser rire. »

COMMUNIQUÉ

MUSÉE CASTAN. — A toutes les attractions qu'il possède déjà, M. Castan vient d'en ajouter une nouvelle, l'exhibition d'un tableau panorama de grande dimension, représentant la « Vallée de Mexico » commandé jadis par l'Empereur Maximilien au peintre Auguste Schoeft.

Malgré le succès continu de Rham-a-Sama on annonce les dernières de l'homme sauvage, dont les exhibitions vont être forcèment interrompues par une suite d'engagements antérieurement signés.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
DÉPOT :
110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

LE VINAIGRE DE L'ÉTOILE
est reconnu le moins cher et le meilleur

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

TISSUS IMPERMEABLES
Vélocipedistes, Chasseurs, etc.
HABILLEZ-VOUS
CHEZ
HENRI NATHAN
6
Rue du Bois-Sauvage
BRUXELLES
Fournisseur des Clubs vélocipédiques
MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches

E. LYON-CLAESEN
EDITEUR
8, RUE BERCKMANS, 8, BRUXELLES
LE VIEIL ANVERS
Beau volume avec 10 planches, dont deux en couleur par *Franz Van Kuyk*. Texte français et flamand par Max Rooses, conservateur du Musée Plantin.
PRIX : UN FRANC.

Vve CHARLE ALBERT
18, RUE JOURDAN, 18
Avenue Louise, Saint-Gilles
Nettoyage à sec et Lavage à neuf
de vêtements de dames, d'hommes et d'enfants
Nettoyage, Blanchissage et Crêmage de rideaux
Lavage et soufrage des couvertures et flanelles
TEINTURES
en toutes nuances sur tous tissus
SPECIALITÉ DE LAVAGE DE FINE LINGERIE

Bains Saint-Sauveur
43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barèges, de soufre. etc.
Bains de vapeur, TURCO-ROMAINS, RUSSES, Hydrothérapie, etc., MASSAGE, PEDICURE.
SALLE D'ARMES
et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBERY FRÈRES
BRUXELLES
11, place Sainte-Catherine
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

La prison de Blindenwald

(Suite)

— C'est ton dernier mot.

— Ça l'est.

— C'est bien. Demain le bourreau saura te faire parler.

— Je l'attends de pied ferme.

De Crabesac s'en fut, un peu inquiet de la fermeté d'âme de l'inquisiteur. Au fond, ses menaces n'étaient pas bien sérieuses. Il n'y avait pas de bourreau à Blindenwald. Dans cette commune, comme dans les autres villes suisses, la charge de bourreau était héréditaire et le dernier de ces fonctionnaires n'avait jamais voulu avoir d'enfants pour ne pas leur infliger la honte de sa profession. A sa mort, le landaman avait mis sa place au concours, mais il ne s'était présenté personne.

Un second concours, obligatoire pour tous les citoyens majeurs, n'avait guère mieux réussi. Le glaive de justice et des cochons avaient été mis à la disposition des concurrents qui s'étaient montrés d'une maladresse exemplaire, coupant à ces animaux la queue, la patte ou l'oreille, mais ne réussissant jamais à leur trancher la tête. Trente-sept glaives et vingt-deux mille cochons avaient été utilisés à cette expérience qui avait eu des conséquences désastreuses pour les finances communales. Malgré les avantages faits aux consommateurs, le conseil avait encore en magasin trente-trois mille jambons, trois cent vingt-six mille boudins et soixante-quinze mille kilos de tête pressée.

Resté seul, l'inquisiteur généralisa sur sa situation.

Comme il ignorait complètement que la commune de Blindenwald fut privée de l'utile et modeste fonctionnaire préposé aux tortures, il n'était que médiocrement rassuré sur son sort.

Il désirait donc vivement s'en aller, mais il manquait malheureusement d'instruments propres à son évasion. Tout ce qu'il possédait était une ficelle, oubliée dans sa poche par le geolier, mais qui pouvait difficilement tenir lieu de l'instrument qui lui eût été indispensable pour desceller les pierres de la muraille.

Il se mit à chercher dans son cachot comme une bête fauve.

Tout-à-coup ses yeux tombèrent sur l'escabeau dont Crabesac l'avait précipité sans cérémonie. Il se frappa le front. Ce meuble, en chêne massif, pesait au moins huit kilos. C'était une force.

Il mesura de l'œil la hauteur de la lucarne grillée, fit un bond et s'y accrocha. Satisfait de cette mensuration expérimentale, il ressauta à terre.

— Il y a au moins seize pieds, fit-il, la force de chute sera suffisante.

Il attacha sa ficelle à l'escabeau et, tenant le bout entre les dents, il s'accrocha de nouveau aux barreaux de la grille de la petite fenêtre.

Passant le bras autour d'un barreau, pour avoir les deux mains libres, il attira à lui l'escabeau jusqu'au moment où il eut quitté le sol; puis il fit un nœud coulant à l'endroit de la ficelle qu'il avait ainsi déterminé et le passa autour d'une grosse molaire de sa mâchoire supérieure. L'escabeau restait ainsi suspendu à la molaire.

Attirant ensuite le lourd siége de chêne jusqu'à lui, il le laissa retomber de tout son poids.

La douleur faillit lui arracher un cri qu'il étouffa. L'escabeau, la ficelle et la molaire gisaient sur le pavé fangeux du cachot.

— Ça ira, murmura-t-il, en examinant la triple racine, aiguë, de sa dent.

Il ota vivement son pourpoint, sa chemise et son gilet de flanelle et resta en haut de chausses. Puis il s'approcha du mur et tata avec soin les interstices des pierres cyclopéennes qui le formaient.

— Bon, fit-il encore, elles sont grandes. Une seule suffira.

Et insérant la dent dans son nombril, les racines appliquées contre le ciment qui joignaient les pierres, il donna à cet organe un mouvement de rotation.

Les racines de la dent mordirent la chaux, avec un crissement aigu, comme les diamants d'une machine perforatrice.

— Heureusement, ricana-t-il, que j'ai appris la danse du ventre. Et, collé contre le mur, il continua avec ardeur son sombre travail.

La suite au prochain numéro.

Bruxelles attraction

Figurez-vous, Monsieur l'agent, qu'elle m'avait invité à prendre le thé chez sa mère.

N° 32 — 2e ANNÉE. 10 centimes. Dimanche 12 Août 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

Voyez vous ? Quelque loin que se puisse porter votre regard, Adélaïde, tout cela c'est de l'eau, et toute cette eau est salée !...

LE JARDIN DU JONGLEUR (1)

—

Sans seulement donner à la bonne le temps d'ouvrir complètement la porte, et bien qu'il fût à peine sept heures du matin, ce monsieur pénétra dans mon cabinet avec l'impétuosité du buffle de combat.

— Pardon, fit-il.

— C'est moi qui vous demande pardon, répondis-je en ramenant modestement sur mon sein les revers de ma robe de chambre *Liberty* — c'est moi qui vous demande pardon, cher monsieur... et comme je lui présentais un siège, je vis qu'il prenait rapidement quelques notes sur son carnet.

C'était un grand diable d'homme sec et noirâtre.

Sa tête ressemblait assez à celle du sansonnet, et son œil rond semblait tournoyer sans cesse comme un soleil. Il était en outre muni de souliers vernis, mal graissés sans doute, car ils ne cessaient de gémir de la façon la plus lamentable.

La bonne ayant apporté le déjeuner, je demandai à ce monsieur s'il voulait me faire l'amitié de le partager avec moi. Il me répondit que oui, — si cela pouvait me faire plaisir, et, sans plus tarder, il s'introduisit un petit pain dans la bouche, en disant : Excusez-moi...

— Excusez-moi, reprit-il, j'étais au bal de la comtesse d' Hodela samedi dernier... j'étais présent lorsque vous avez escaladé les épaules du pianiste avec une bougie dans chaque main et une bouteille sur la tête... J'ai aussitôt demandé qui vous étiez, et je n'ai pas été peu surpris, je vous l'avoue, en apprenant votre nom. Je connaissais depuis longtemps vos productions littéraires — mais j'ignorais que vous fussiez en même temps un équilibriste de premier ordre... Ce n'est donc pas à l'homme de lettres que je m'adresse en ce moment, mais au jongleur...

— S'agit-il d'un engagement ?

— Non, non, je voudrais simplement faire un petit article sur vous dans l'*Impartial du XVIII*e et, si vous le voulez bien, je vais vous poser quelques petites questions.

— Je vous écoute.

— Y a-t-il longtemps que vous jonglez ?

— Certes oui, au collège j'étais déjà d'une force surprenante... je lançais mes dictionnaires à des hauteurs formidables et je les rattrapais comme des plumes en exécutant les pas les plus fantaisistes — mon grand succès à cette époque était la *Valse du gradus ad Parnassum*...

— C'est extraordinaire...

— Dites-moi, avez-vous entendu parler du *Crabe volant ?*

— Jamais.

— C'est un exercice extrêmement périlleux que j'ai créé en 1877 au Crotoy. Il s'agissait de lancer un tourteau de forte dimension à une hauteur de dix mètres et de le rattraper par les pinces...

— Et vous faisiez cela ?

— Je l'ai fait cent fois sans jamais me faire le moindre mal, Victorien Sardou pourra vous le dire...

— Vous connaissez Sardou ?

— Parfaitement. J'ai fait sa connaissance cette année-là au Crotoy, en lui jetant une sole frite sur la tête. La sole était tellement bien envoyée qu'elle est restée sur le béret du maître (et notez qu'elle avait un rond de citron dans la bouche !) Sardou a trouvé ça si drôle qu'il a voulu m'être présenté sur-le-champ. Depuis, nous sommes les meilleurs amis du monde...

— C'est prodigieux ; et Alexandre Dumas, le connaissez-vous ?

— Oui, mais c'est un poseur,.. Figurez vous qu'un jour, il était aux *Ambassadeurs*... J'étais assis à une dizaine de mètres de lui, et je croyais l'amuser en jetant de là des petits bouts de sucre dans son café... Eh bien ! il s'est fâché pour cela... C'est idiot....

— En effet... Vous jonglez souvent dans la rue m'a-t-on dit ?

— Oui, quelquefois je jette ma canne par-dessus le tramway et je cours la rattraper de l'autre côté, mais c'est un exercice sans importance... A table d'hôte, il m'arrive aussi de faire voltiger les bouteilles pour effrayer les commis-voyageurs, ou d'allumer les becs de gaz au vol, en lançant une allumette-tison...

— Oh ! c'est extraordinaire.

— Extraordinaire, non. C'est drôle, voilà tout.

En somme, il ne faut pas être bien malin pour projeter une allumette à cinq ou six mètres : Voulez-vous que je vous en envoie une dans le nez ?

— Oh ! ce n'est pas la peine, je m'en rapporte à vous...

— Comme vous voudrez... mais dites-moi, la poussière ne vous incommode pas ? Et l'odeur de la cire ? C'est que je vais vous dire... dans quelques minutes le frotteur doit venir...

— Oh! oh ! vous faites des vers...

— Vous croyez ?

— Mais cire, dire, venir....

— C'est possible...je n'y avais pas pris garde... en tous cas, si vous voulez passer sur le balcon, je vais vous faire voir quelque chose d'épatant...

Tenez, passez donc...

— Tiens, mais c'est la Tour Eiffel, là-bas...

— Vous l'avez dit, c'est la Tour Eiffel elle-même et puisque vous amenez la conversation là-dessus, à un mot... quel étage croyez-vous être ici ?

— Au cinquième.

— Vous êtes effectivement au cinquième. Et qu'est-ce que vous voyez ici en dessous ?

— Je vois une véranda.

— Une véranda ! c'est fort bien... c'est en effet une véranda, c'est même la véranda du marchand de vins d'en bas... et quelle distance croyez-vous qu'il y ait d'ici à cette véranda ?

— Je ne sais pas...

— Vous ne savez pas... eh bien ! je vais vous le dire, moi. Il y a douze mètres...

— Tant que cela ?

— Oui. Maintenant regardez au milieu de la véranda regardez bien...qu'est-ce que vous voyez?

— Une sorte de vase en bronze...

— Ce n'est pas une sorte de vase, c'est bien réellement un vase, un vase en fonte... Et dans ce vase qu'apercevez-vous ?

— Une plante.

— Quelle plante ?

— Une capucine.

— Une capucine, c'est parfait. Et par qui supposez-vous qu'elle a été plantée, cette capucine ?

— Par le marchand de vins.

— Erreur, mon brave, profonde erreur ..

— Alors par qui ?

— Par qui ? je vous le dirai tout-à l'heure, mais sachez d'abord qu'au mois de mars, ce vase de bronze était vide...

— Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela ?

— Rien, oh! rien... seulement, maintenant, il y a du terreau dans ce vase et dans ce terreau pousse une capucine et cette capucine a des fleurs couleur de vermillon de Chine — voilà ce qui est ex-tra-or-di-nai-re !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? mais parce qu'au mois de janvier le vase était vide, absolument vide...

— Eh bien ! on l'a rempli...

— Oui, on l'a rempli... et c'est justement là que je vous attendais, mon bonhomme... car celui qui a rempli ce vase est devant vous...

— Je vous félicite...

— Vous me félicitez : pourquoi ? est-ce donc bien malin de remplir un pot de fleurs ?

— Non.

— Ah ! ce n'est pas malin ? eh bien ! je voudrais vous y voir, vous! je voudrais vous y voir... Sachez donc, pauvre niais, que j'ai rempli ce vase d'ici, — *séparé de lui par une distance de douze mètres.* J'ai jeté cette terre motte par motte, et quand le vase a été plein, j'ai jeté des graines de capucines. Et ensuite, à l'aide d'une seringue, j'ai arrosé cela tous les jours... Et maintenant, si vous voulez une de ces fleurs vermillon, je vais vous en cueillir une de suite à douze mètres de distance.

— Vous allez me cueillir une de ces fleurs qui sont là en bas.

— Oui, et sans bouger d'ici... Tenez, vous voyez cette ficelle et ce petit bout de plomb au bout ?.. et bien ! regardez... regardez comme je lance le lasso : une, deux, trois... la capucine est prise... la voici, je la remonte : sa tige est emprisonnée dans un nœud léger, ses pétales ne sont pas froissées, elle est intacte... En feriez-vous autant ?

— Certes-non.

— Eh bien! alors, mettez ça à votre boutonnière, et sauvez-vous, — car ce n'est pas pour dire, mais je suis sûr que mon professeur de saxophone m'attend depuis une bonne demi-heure...

— Au revoir, mon vieux, au revoir !

GEORGE AURIOL.

(1) En revenant de Pontoise par George Auriol, Paris E. Flammarion, 26, rue Racine.

FLEURS DE PAVÉ

—

Bien qu'il remplisse les fontions de bourgmestre intérimaire, il est tout à fait inexact que M. André, le sympathique échevin de l'Etat-Civil, brigue le mandat, qui est sur le point d'expirer, de M. Buls.

***

Fort remarqué, au Cortège de Dimanche dernier, un gendarme que l'odeur des fleurs indisposait. On a été forcé, en guise de cordial, de lui administrer une chaussette de facteur rural.

***

Rencontré un terrassier dans les plaines de Tour et Taxis ; renseignement pris, il était délégué par M. Gobert pour commencer les travaux de Bruxelles Port de mer.

***

M. Crocq est chargé, pour le Cortège des Pierres Précieuses, de la construction du char de la lithotromie.

D'autre part, des indiscrétions puisées à bonne

source, nous permettent d'annoncer, dès à présent, que les artistes mentionnés ci-après établiront le projet des chars suivants.

Le char de la pierre philosophale Adolphe [Sainctelette.
id. id. de touche . Kufferath.
id. id. infernale. . Dr Desmeth.
id. id. lithographique. . J. E. [Goessens.
id. id. ponce . . . . Pilate.
id. id. detaille. le Tambour-Ma- [jor des grenadiers.
id. id. Paul Rubens. Léon Herbo.
id. id. fondamentale Paul Janson
id. id. à fusil. . . Comblain.
id. id. tombale . Ch. Samuel.

***

Soyez donc célèbre, pour que votre gloire ne dépasse pas les frontières.

Ce n'est pas saus un certain étonnement que nous avons vu les journaux anglais attribuer à un certain Shakspeare, Shakespeare ou Shakspare, *Mesure pour mesure, Roméo et Juliette, la Tempête, Hamlet* et d'autres œuvres théatrales qui ont eu du succès en Angleterre.

Il n'est personne en Belgique qui n'ignore que ces drames ou comédies ne sont autre chose que des adaptations plus ou moins heureuses d'œuvres de notre concitoyen Maeterlinck.

Bien que Maître Maurice Maeterlinck assimile le journalisme belge à un banc d'huîtres, nous sommes trop soucieux de la vérité pour ne pas signaler cette preuve honteuse d'ignorance de la part de la presse anglaise.

***

Nous apprenons avec satisfaction que M. Houben, le célèbre champion belge, vient de se matcher contre le moteur électrique du grand Hôtel, auquel il rend onze tours, non compris celles de l'hôtel de ville et Noire.

***

M. Buls est parti pour Stockholm d'où il compte rapporter un chargement complet de gants de Suède.

Pour Stockholm est parti M. Demot d'où un chargement complet de gants de Suède il compte rapporter.

***

On ne sait pas encore ce que l'on va mettre à la place du Pôle-Nord.

Pour le moment, on y a placé un Pôle-iceman.

***

Maître Maurice Maeterlinck (M. M. M.) prépare une tétralogie, dont il a bien voulu nous communiquer le scenario.

I. — Les aveugles (déjà publié).
II. — Les sourds-muets.
III. — Les culs-de-jatte.
IV. — Les manchots.
V. — (Epilogue synthétique). Les journalistes belges.

Le maître gantois (M. M. M.) est en pourparlers pour la représentation de ce produit avec l'impresario du Poushnel-Kelder du vieil Anvers.

***

Depuis l'affaire de la cassette aussi lumineuse que mystérieuse, les jardins du palais du Roi sont étroitement surveillés.

Cependant, Mercredi dernier, un policier de garde dans un massif a cru apercevoir un individu, vêtu d'un long mac-farlane et d'une casquette, qui se dissimulait derrière un arbre. Il s'est mis immédiatement à sa poursuite mais n'a pu le découvrir.

D'un autre coté, un agent en bourgeois a positivement vu un particulier, en blouse, et coiffé d'un chapeau de feutre mou, qui se cachait au centre d'un massif. Bien qu'il ait manœuvré avec la plus grande prudence, il n'a pas réussi à mettre la main dessus.

***

Son Excellence le Président de la République sud africaine a failli aller boire un faro au caveau de la Place Royale où il aurait manqué de s'asseoir sur la chaise de Kalakaua.

***

On nous assure que les deux individus qui ont manœuvré toute la nuit pour se surprendre, Mercredi dernier, dans les jardins du Palais, seraient tout bonnement deux agents en bourgeois qui se seraient pris mutuellement pour un malfaiteur.

Ne serait-il pas opportun, pour éviter de tels mécomptes à l'avenir, de munir les agents en bourgeois d'un signe distinctif, tel qu'un uniforme.

***

L'illustre-ateur Amédée Lynen est en villégiature à St-Job sous Vert-chasseur, nous assure M. de Ro, le sympathique commandant des chasseurs à cheval de la garde civique.

ARGUS.

JEAN DUBOIS (1)

—

C'était précisément le jour du grand orage qui s'est déchaîné il y a environ trois semaines. Je suivais, abrité par un parapluie parafoudre (B. S. G. D. G.), la voie ferrée de Tubize à Braine-l'Alleud — j'aime à suivre les voies ferrées parce que c'est défendu — lorsque mon attention fut attirée par un individu d'une taille en dessous de la moyenne dont l'accoutrement n'eut rien présenté de remarquable, n'eut été un chapeau haut de forme (2) gris teint en vert et une chemise en paille de riz passée au dessus d'un habit noir.

Tout-à-coup, je fus aveuglé par un éclair éblouissant, suffoqué par une violente odeur d'ozone et assourdi par une détonation épouvantable. La foudre venait de tomber à moins d'un pouce du talon gauche dudit particulier, perforant un décime français qu'on avait négligé de ramasser parce qu'il était démonétisé.

Le petit homme continua tranquillement sa route comme si rien ne s'était passé. Je ne laissai pas que d'envier son sangfroid. Malgré mon parapluie parafoudre, j'avais moi-même ressenti une certaine émotion.

Deux jours après, je rencontrai de nouveau l'homme au chapeau gris, qui était vert, sur la place des Palais. Je dois avouer qu'avec toutes les autres personnes, y compris le factionnaire, qui se trouvaient alors sur la place, j'évitais, par une fuite précipitée, les embardées gigantesques d'un bateau à vapeur emporté qui zigzagait comme un homme ivre. Je n'eus que le temps de crier au petit bonhomme :

— Prenez garde !

Il ne s'en retourna pas, et pourtant le steamer était sur lui. Les gigantesques palettes de la roue de tribord faillirent lui briser la tête; il ne daigna même pas s'en apercevoir.

— Voilà, sur ma parole, un crâne petit homme me dis-je.

Enfin, pas plus tard qu'avant hier, je vis mon intrépide petite vieilleconnaissance passer devant l'objectif d'un instantané dont le propriétaire fit manœuvrer précipitamment l'appareil de déclanchement.

Toujours sans se retourner le mystérieux personnage murmura, avec un sourire énigmatique:

— Trop tard.

Je l'abordai avec l'exquise politesse que je sais mettre dans mes manières quand j'ai besoin de quelqu'un ou de quelque chose.

— Dites donc, vous, lui dis-je en lui assénant un coup de poing sur l'épaule qui le fit plier, vous êtes un drôle de pistolet.

— Hein !

— Voilà, en quelques jours, trois grands dangers auxquels vous ne semblez échapper que par miracle, et ça ne paraît pas vous étonner.

— Quarante.

— Quarante quoi ?

— Quarante dangers. C'est quarante dangers auxquels j'ai échappé depuis le jour du bateau à vapeur; quand vous m'avez obligeamment averti.

— Non. C'est depuis le jour de la foudre, sur la voie ferrée de Tubize à Braine-l'Alleud.

— Ah ! Soixante quatorze.

— Soixante quatorze quoi? Vous me paraissez avoir une conversation passablement décousue.

— Dangers. Quels sont les trois ?

— Les trois quoi ?

— Mais les trois dangers. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— La foudre, le bateau et le photographe. Je me tue à vous le corner aux oreilles.

— Ah ! Il fallait vous expliquer. Ça n'a pas la moindre importance.

— Vous trouvez ?

— Pas la moindre. Je ne me préoccupe jamais de ces petits incidents. Le bateau, le photographe et la foudre devaient naturellement me manquer de deux centimètres.

— Bah !

— C'est comme ça. Je suis né sous la plus singulière des étoiles. Les événements les plus bizares, les accidents les plus invraisemblables, heureux ou malheureux, ont toujours manqué m'arriver, et toujours il s'en est fallu de deux centimètres. Je ne sais si je suis venu au monde deux centimètres trop à droite ou trop à gauche mais il est évident que ces deux centimètres ont l'influence la plus caractéristique sur mon existence. Regardez ces souliers.

— Eh ! bien.

— Ils sont faits sur mesure, et pourtant ils sont trop longs de deux centimètres.

— C'est très curieux.

— Vous voyez ce chapeau ?

— Je vois ce chapeau. Je le soupçonne même, bien que vert, d'avoir été gris.

(1) Ce n'est pas celui que vous connaissez.

(2) Buse, en belge.

SOIR DE VADROUILLE.

— Cela fait honneur à votre perspicacité. Eh ! bien, il s'en faut juste de deux centimètres qu'il soit plus haut ou plus bas.

— Mais il me semble que.... un centimètre, par exemple, ferait le même effet.

— Erreur. C'est deux centimètres. Je vous dis que c'est deux centimètres :

— Soit.

— Vous n'avez pas l'air de me croire ?

Et le petit homme me dégoisa avec volubilité les innombrables circonstances de sa vie dans lesquelles les deux centimètres avaient joué leur rôle. Il s'en était fallu de deux centimètres qu'il ne fut soldat. Il s'était battu en duel, au pistolet, avait visé son adversaire à deux centimètres du cœur, pour ne pas le tuer, et avait directement perforé ce viscère. Il n'avait jamais que deux centimètres d'encre dans son encrier, jamais plus, jamais moins. Quelle que fut la grandeur d'un verre, il en buvait toujours exactement deux centimètres. Il avait acheté une propriété qui mesurait onze hectares, moins deux centimètres carrés Il avait pratiqué tous les sports connus et inconnus, la bicyclette, le rowing, l'escrime, la course pédestre, le rabbit coursing, la colombophilie, la natation, le yachting, le foot-ball, le cricket, le polo, le lawn-tewnis, la balle au tamis, le klachdop, la bille à la fosse, la pinoche, le crossing, le radaïe, la course en sacs, le tir à l'arc à la perche et au berceau, le vogelpik, la ligne, le bouchon, la course à la brouette, le mât de Cocagne, la toison d'or, le beaupré et toujours, toujours il avait été battu de deux centimétres. Enfin il mesurait exactement deux centimètres à la septième puissance, soit un mètre trente-huit.

Il me fit même des confidences que je ne lui demandais pas :

— Oui, Monsieur, conclut-il avec chaleur, si j'ai été malheureux en ménage, si je n'ai pas eu les enfants qui pourraient être la joie de ma vieillesse, si j'ai été cocu, c'est qu'il me manquait....

— Silence, Malheureux ! m'écriai-je en lui montrant une dame, qui, à deux centimètres de nous, semblait l'écouter avec intérêt.

Ce n'est que longtemps après que j'appris qu'il se nommait Jean Dubois.

RHAMSÈS II.

FABLIER DU "DIABLE-AU-CORPS"

—

LE SINGE ET LA VIEILLE

—

Une vieille gâteuse avait pour compagnon
Un Singe apprivoisé d'un esprit assez souple,
Tous deux laids à frémir et qui formaient un couple
Dont la femme était la guenon.

L'hiver venu, la grêle avait fait rage,
Jusqu'au point de casser un carreau... de leur cage,
Les vitriers demandent cher
Et la Vieille, d'ailleurs, regardante à la bourse
Recourut au papier, comme unique ressource
Pour obvier aux courants d'air.
Ce voyant, l'animal, frileux de sa nature,
Hochant la tête et dardant son œil clair,
Semblait fort approuver cette sage mesure.
Comme il fait froid, la nuit, pour se tenir au chaud,
Ils partageaient la même couche.
Or, la Vieille, en dormant, soufflait fort de la [bouche...
Qui n'est pas celle du haut.
(N'en demandez pas plus à ma trop chaste plume).
— Par ma foi, dit le Singe, avec abbattement,
Il vente ici terriblement,
Bouchons ce trou glacé de peur qu'il ne m'enrhu- [me,
D'être avisé c'est le moment.

Aussitôt dit que fait. Du lit il dégringole,
Cherche un bout de papier, l'empâte largement,
Et triomphalement
Vous le colle
Sur ce que vous savez... et moi pareillement.
Combien d'enfants distraits, vrais singes à l'école
Appliquent à rebours tout bon enseignement.

RATAPLAN.

AVIS

Anvers et son Exposition

ENFIN !

Anvers et son Exposition

A PARU !

Anvers et son Exposition

EST EN VENTE
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Prix : un franc

CONTE IDIOT

LES BESSONS

Il y avait une fois deux jumeaux, c'est-à-dire deux individus, nés le même jour de la même mère et, par conséquent, exactement du même âge.

Ils avaient les mêmes habitudes, le même restaurant, le même appartement, la même maîtresse, le même tailleur, le même cordonnier et le même chapelier. Ils s'habillaient toujours de même, dédaignant, suivant la coutume des jumeaux, de porter un signe distinctif pour faciliter leur reconnaissance mutuelle. Ils poussaient le souci de la similitude jusqu'à monter la même bicyclette et ils avaient failli engueuler le receveur provincial des dix francs de plaque parce qu'il n'avait pas voulu leur donner le même triangle numéroté.

Jamais, pourtant, ils ne réussirent à provoquer les confusions cocasses qui, de tout temps, furent la caractéristique des méncehmes célèbres.

Et cela, pour une bonne raison. C'est qu'ils ne se ressemblaient pas du tout.

DURAND.

BULLETIN POLITIQUE

—

— La situation est tendue. Oh ! combien tendue ! L'extrême Orient, celui qui est sur la limite où commence l'Occident. se crèpe le chignon, qui est une queue. Chine et Japon essaient de porter une allumette imprudente dans le tas de matières superlativement combustibles, enmagasinées dans nos greniers politiques. L'Angleterre se recueille, la Russie expecte, la France veille, l'Allemagne observe. Seule la réqublique d'Andorre, s'endort.

Au lieu de couler des jours heureux, les deux empires jaunes coulent respectivement leurs cuirassés. Tous des bateaux.

— A Paris, on instruit le procès d'une trentaine d'anarchistes qui avouent tous, avec la candeur du jeune âge, qu'ils en veulent à mort à la Société moderne, mais protestent de leur parfait platonisme. Ils sont pour la propagande de fait... des autres.

Combien nous préférons notre ami Edgard, poussant bravement, sur le tard, le cri de : Vive l'Anarchie ! sans aucune conviction d'ailleurs.

— Nous apprenons, par téléphone, que M. Casimir Périer a adressé sa démission à toutes les sociétés commerciales, financières, industrielles, et minières françaises et belges auxquelles il avait été inféodé à son corps défendant. Il est donc entendu que dès à présent, le Président de la République cesse de faire partie des actionnaires du *Diable-au-Corps*.

— Après avoir harangué pendant vingt-cinq minutes le régiment des Brandebourgs, l'Empereur d'Allemagne s'est aperçu que les redingotes qui étaient dessous s'étaient éclipsées.

— En résumé, l'équilibre de l'Europe est instable, l'horizon est chargé de points noirs, les évènements trahissent la confiance des gouvernants, un sombre nuage est prêt à crever, le spectre rouge s'agite, l'hydre de l'anarchie déploie ses tentacules, la corruption s'étale au grand jour, la religion se perd, la venette se gagne et jamais l'avenir ne s'est prononcé sous des couleurs plus riantes.

GLADSTONE.

COMMUNIQUÉS

—

EXPOSITION BELGE A GENÈVE. — L'installation de l'Exposition Belge bat son plein en ce moment à Genève, nos industriels rivalisent de zèle pour l'édification de leur exposition.

La Collectivité Charbonnière a déjà installé un splendide kiosque surmonté des attributs de cette industrie au milieu desquels se détache un mineur admirablement sculpté.

Le nombre de Belges que l'Exposition amène à Genève s'accroît chaque jour. Nul doute que pour le 16 Août, date de l'ouverture officielle de l'Exposition, les trains de plaisir organisés entre la Belgique et la Suisse n'aient décuplé l'importance de la Colonie actuelle.

Nous rappelons aux intéressés qu'une Commission des logements est instituée au local de l'Exposition.

A partir de ce jour, le Secrétariat Général est, du reste, installé à Genève. Toutefois, les correspondances relatives aux transports, au catalogue et au bureau de renseignements et d'affaires institué à l'Exposition peuvent encore être adressées jusqu'au 13 Août, au siège du Comité Exécutif, 6, rue Saint-Christophe.

Quant aux œuvres-d'art destinées à l'Exposition elles resteront visibles au Musée Moderne jusque demain. *Le Comité Exécutif vient d'être autorisé d'émettre une loterie de 50 000 billets à cinquante centimes.*

* *

SCALA. — La Scala obtient depuis sa réouverture un immense succès. La nouvelle salle si coquette et si bien aménagée, est pleine tous les soirs et le public est heureux de voir Bruxelles enfin dotée d'une des plus jolies salles de concert qui soient au monde.

Le programme renferme d'excellents artistes et des nombreuses attractions, parmi lesquels nous citerons, Mmes Alexandrine, Mary Hett, Lizzie ; MM. Raymond, Godin, Alexandre, Emilien. l'homme canon, deux désopilants clowns américains, etc.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
DÉPOT :
110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

LE VINAIGRE DE L'ÉTOILE
est reconnu le moins cher et le meilleur

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont.-aux-Herbes-Potagères, Brux.

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

TISSUS IMPERMEABLES
Vélocipedistes, Chasseurs, etc.
HABILLEZ-VOUS
CHEZ
HENRI NATHAN
6
Rue du Bois-Sauvage
BRUXELLES
Fournisseur des Clubs vélocipédiques
MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches

E. LYON-CLAESEN
EDITEUR
8, RUE BERCKMANS, 8, BRUXELLES
LE VIEIL ANVERS
Beau volume avec 10 planches, dont deux en couleur par *Franz Van Kuyk*. Texte français et flamand par Max Rooses, conservateur du Musée Plantin.
PRIX : UN FRANC.

Vve CHARLE ALBERT
18, RUE JOURDAN, 18
Avenue Louise, Saint-Gilles
Nettoyage à sec et Lavage à neuf
de vêtements de dames, d'hommes et d'enfants
Nettoyage, Blanchissage et Crêmage de rideaux
Lavage et soufrage des couvertures et flanelles
TEINTURES
en toutes nuances sur tous tissus
SPECIALITÉ DE LAVAGE DE FINE LINGERIE

Bains Saint-Sauveur
43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barèges, de soufre. etc.
Bains de vapeur, TURCO-ROMAINS, RUSSES, Hydrothérapie, etc., MASSAGE, PEDICURE.
SALLE D'ARMES
et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBEY FRÈRES
BRUXELLES
11, place Sainte-Catherine
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

—

La prison de Blindenwald

(Suite)

Pendant six heures, se baissant, se relevant, se contorsionnant de toutes façons, montant sur son escabeau lorsqu'il était trop petit, il poursuivit, tout autour de la pierre, sa besogne de désagrégation moléculaire.

Tout-à-coup il s'arrêta.

Le ciment était enlevé, sur tout le pourtour de la pierre, de l'entière profondeur de la dent. Il ne lui était pas possible d'aller plus loin ; la molaire n'était pas assez longue.

Il n'avait pas pensé à cette éventualité. Harassé, la sueur collée aux tempes par les cheveux, morne, il se laissa tomber sur le sol du cachot.

— Ah ! brâma-t-il désespéré, au moins si j'étais un éléphant.

Et, dans un accès de colère furieuse, il donna un coup de poing à la pierre.

Son visage s'éclaira. Il lui semblait avoir senti bouger l'énorme bloc.

Il se releva, et l'étreignant par les deux entrémités avec les ongles, essaya de l'ébranler.

Plus de doute. La pierre remuait. Le lent travail auquel il s'était livré n'avait pas été sans fruit. Le ciment n'était durci qu'à la surface. A deux centimètres de profondeur, pour une cause aussi inexplicable qu'inexpliquée, il était humide, mou, caséeux comme du fromage de Bruxelles et cédait sous la pression du doigt.

Par des efforts successivement exercés à droite et à gauche, comme s'il eût essayé de refermer un tiroir sorti obliquement de ses glissières, mais procédant en sens inverse, il fit sortir lentement la pierre de son alvéole.

Déjà elle allait être extraite complétement du mur, lorsqu'il s'aperçut qu'il pataugeait dans l'eau ?

Quésaco ? s'écria-t-il en languedocien pour ne pas être compris si un espion l'écoutait au travers du guichet fermé.

Il tata le mur. Tout autour de la pierre un mince filet d'eau suintait.

Il poussa un cri. Le torrent, c'était le torrent qui baignait les murs de la prison. S'il retirait la pierre, il allait être inondé, noyé.

Fatalité !

Il repoussa la pierre dans son ouverture. Il lui fallait s'assurer tout d'abord de la hauteur à laquelle l'eau arriverait dans le cachot.

De nouveau, il fit un bond et s'accrocha à la lucarne. Il reprit sa ficelle, l'attacha à un barreau et la laissa filer à l'extérieur dans les eaux du torrent.

Puis il la fit repasser à l'intérieur, se laissa retomber à terre et mesura la longueur de la partie qui restait sèche.

Victoire. L'eau, après avoir rempli le cachot, ne devait lui venir que jusqu'au cou.

Fort de cette constatation, il arracha résolument l'énorme bloc. Une trombe liquide pénétra dans le cachot, le renversa et le roula par terre.

Il se releva aveuglé. Contrairement à ses prévisions, l'eau ne lui allait seulement pas jusqu'à la cheville mais, s'étalant en nappe, elle disparaissait sous la porte.

— Sapristi, fit-il en éclatant de rire, il y a un étage au dessous. Vont-ils être em..... Ceux-là. Ah ! ben, mon cochon, pour un sale tour, c'est un sale tour.

Et, pénétrant résolument dans le courant, il plongea au travers du mur.

La suite au prochain numéro.

LES ADIEUX !

Croquis de Mr H. E., correspondant spécial du
" *Diable-au-Corps* ,, à Trouville.

N° 32 — 2e ANNÉE. 10 centimes. Dimanche 19 Août 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

Repose-toi, citoyen. Nous avons assez d'eau comme cela, la morue se noie.

LA DISTRIBUTION DES PRIX

Je tiens à donner au *Diable-au-Corps*, le texte du grand discours dont je viens de gratifier les élèves du Collège de Belle-Isle-en-Mer, discours bilingue idoine à satisfaire le parti des Anciens et la classe des modernes. Le début, avouez-le, a du charme.

C'est moi, contrairement aux us,
Qui fus jugé digne, *dignus*,
De vous dire, en paroles brèves,
Le traditionnel laïus
Retardant votre fuite, Elèves.
Discipuli, quoi ! *Juventus*,
Vers le sable doré des grèves,
Les grands bois, les prés verts, *o rus!*

Conciliant, j'ai reconnu sans ambages que les études classiques manquent parfois d'agrément.

Je le sais, pénible est la tâche,
Durus est hic labor, d'user
Ses yeux, *oculos*, sans relâche
Sans presque *unquam* se reposer
Sur Virgile ; ses *Bucoliques*
M'ont jadis donné des coliques
Et je n'ai pas lu sans souci
L'*Enéide*, chère à Properce
(*Nescio quid majus nasci...*)
Plus que l'*Iliade*. C'est Perse,
Au vers obscur et mal venu,
C'est Cicéron, qu'après la classe
Il faut, suivant le mot d'Horace,
Nocturna versare manu
C'est.....

Ce développement, que j'abrège ici, m'a valu l'approbation de tous les lettrés, et les palmes académiques. Mais j'ai hâte d'arriver au paragraphe qui fut salué des plus chaleureux bravos, celui où je conseillai aux élèves de profiter des vacances pour donner à leur estomac une pâture plus agréable que les haricots scolaires.

Que — *gaudeant benè nantis* —
Que celui qui le peut dévore
De larges tranches de rôtis
Saignants, roses comme l'aurore,
Rododactylon Eôs ; puis
Apprenez qu'il est doux encore
Pour les gens de forts appétits
D'aller s'installer sous l'ombrage
— *Sub tegmine*, mes chers petits —
Pour savourer un bon fromage
Blanc, *pressi copiam lactis*.

Il va sans dire que la partie sportive n'a pas été négligée, témoin ce distique :

Du cœur, de solides biceps !
Vobis robur et æs triplex !

dont la pensée est assez riche pour que je me permette de la rimer pauvrement.

Et maintenant, savourez la péroraison de cette œuvre qui fera surnager mon nom sur l'abîme des ans :

Des vigueurs plutôt que des grâces ;
Moi, trop vieux, je joue au tonneau
Cestus artemque repono ;
Mais vous, nagez à larges brasses
Et poussez votre vélo prompt,
Ocior Euro, sur les traces
De Zimmerman ou de Terront.
J'ai dit. *Sat prata biberunt*.

WILLY.

UN DROLE DE CRIMINEL

C'était une espèce de Mayeux, de Bosco, de Caliban, hideux, difforme, repoussant et d'aspect redoutable, un monstre, en un mot, qui n'inspirait aucune pitié.

Son crime ? Un crime ordinaire chez ces déshérités de la nature, il avait surpris une femme, l'avait prise et l'avait tuée ensuite. L'homme expliquait le crime ; il paraissait si naturel chez lui, qu'il semblait impossible qu'il ne l'eût point commis déjà et l'on se demandait, en le voyant : Est-ce le premier ? On le lui demanda, d'ailleurs, et jamais il ne voulut répondre autrement que par un ricanement.

Son attitude devant le jury fut excessivement bizarre. Il ne fit aucun effort pour sauver sa tête et s'attacha surtout à faire preuve de cynisme, mettant dans ses réponses de l'esprit à la Jean Hiroux. A son avocat, qui plaidait le crime passionnel, la revanche du monstre exaspéré, rebuté par une société marâtre, exacerbé par le mépris, par l'horreur que lui témoignait « la femme » il dit :

—Ferme donc ta boîte. Tout ça c'est pas vrai. J'ai voulu une fois en avoir une qui sentait bon.

Il gouailla le président, le procureur de la République, le jury et les témoins. Il avait surtout un refrain, refrain éternel, qui terminait toutes ses facéties comme une ritournelle :

— T'as beau dire, c'est pas encore toi qui me feras couper la tête, mon p'tit.

Il le dit aux témoins, il le dit au procureur de la République lorsqu'il prononça son réquisitoire, il le dit à son avocat, et cela fit rire. Il le dit au président qui résumait les débats et il le lui redit lorsqu'il prononça la sentence qui le condamnait à mort :

— Tout ça, mon président, c'est comme si tu p... dans une contrebasse. C'est pas encore toi qui me feras couper la tête.

Il refusa obstinément de signer son pourvoi. C'était inutile, affirma-t-il, puisque l'on ne l'exécuterait pas. Quant à la prison, il s'en f... Il serait mieux là qu'il ne l'avait été partout ailleurs, couchant sur la dure, à la belle étoile, repoussé de ceux auxquels il demandait du travail ou une aumône. Pour changer une géhenne contre une autre, autant valait celle où il serait nourri, logé et chauffé. Il ne connaissait pas la liberté, n'en n'ayant jamais joui.

Dans la cellule des condamnés à mort il fut gai comme un pinson, buvant, mangeant, jouant aux cartes avec ses gardiens et dormant sur les deux oreilles. Point de ces rêves noirs qui agitent d'autres condamnés, point d'affectation ni de pose dans sa gaieté, point de ces moments d'atonie et de rêveries silencieuses.

— Ce qui m'embête, disait-il à ses gardiens, c'est que je ne pourrai plus rigoler comme ça quand on va me f... dans la prison pour de vrai.

Enfin, le jour arriva. L'habituel cortège funèbre pénétra dans la cellule du condamné : magistrats, directeur de la prison, chef de la sûreté, correctement vêtus de noir, et aumônier.

On voulut le réveiller du coutumier attouchement à l'épaule. Il fallut le secouer ; il dormait à poings fermés.

— Ah ! ben, fit-il simplement. En voilà des gueules de croque-mort ; j'vas bourrer ma pipe, j'ai ben le temps.

Il demanda, au lieu du petit verre de cognac traditionnel, une coupe de champagne parce qu'il n'était pas « comme tout le monde » et, comme on refusait de satisfaire à son désir, il déclara qu'il ne reviendrait plus dans ce restaurant, parce que le service était mal fait ».

Le vénérable aumônier qui l'exhortait à se confesser et à se repentir, fut accueilli par cette rebuffade :

— Est-il em...dant, ce ratichon ! Puisque je te dis qu'on ne me coupera pas la tête.

La cérémonie de la levée de l'écrou l'intéressa beaucoup. Avant qu'on eût eu le temps de s'y opposer, il saisit la plume et biffa d'un gros trait la mention : *Sorti le... décédé.*

Assis sur la chaise fatale il fut pris d'un fou rire, d'un rire inextinguible, le rire des dieux d'Homère lorsqu'ils virent Mars et Vénus emprisonnés dans les lacs de Vulcain. Silencieux, le bourreau attendait que cette sorte de crise d'hystérie se fut calmée.

Enfin le condamné reprit son sangfroid. Le bourreau s'approcha pour échancrer la chemise et poussa un juron énergique.

— S... N... d... D... ! Que diable voulez-vous que je f... avec cette bosse ? Ça n'entrera jamais dans la lunette. Et puis je ne peux pas couper le dos avec la tête.

— D'autant plus, ajouta paisiblement le condamné que la loi dit : Tout condamné à mort aura la tête tranchée. Tu ne peux pas trancher autre chose. Et puis, on ne peut ni me fusiller ni m'empoisonner, faudrait un bout de loi exprès pour moi, et les lois, c'est jamais rétroactif. Hein! bourreau. Ça te la coupe, à toi ?

Et en effet, ça la lui coupait, au bourreau. Singulier renversement des rôles.

. . . . . .

Le peuple se mit à gueuler lorsqu'il vit démonter la guillotine.

RHAMSÈS II.

VADROUILLANA

Il vient de se fonder, à Ixelles, une société pour l'exploitation d'un ballon captif. Pour tous renseignements s'adresser à M. Fine-Jujube, directeur.

Des membres du Cercle de Ste-Gertrude ont déjà vu notre sympathique camarade se rendant en bicyclette, à Laeken, au champ d'expérience, d'où il a rapporté une réduction de l'aérostat.

De crainte qu'on ne lui enlève les plans et papiers relatifs à cette affaire d'avenir, il les porte dans la sacoche de son vélo, et pour ne pas la perdre de vue il l'a attachée au devant de sa selle.

* * *

" Colibri ,, vient d'avoir une vilaine farce. Une lettre anonyme l'avait accusé, auprès du parquet, de manœuvres abortives pratiquées par lui sur mademoiselle Froutje. L'accusation était exacte, mais non condamnable. car mademoiselle Froutje est une chienne fox-terrier, la seule qui puisse rivaliser en célébrité avec les chiens fox " Sarawak ,, et " Gin ,,.

" Rotterdam ,, dresse, en ce moment, son alter ego " Sarawak ,, en haute école. C'est cet absorbant travail qui rend l'illustre St-Denis-Bovessois invisible.

* * *

" Carlos ,, eut enfin un jour de liberté. Les auteurs de ses jours qui, comme tels, se prétendent des droits sur ses nuits, étaient en voyage. C'était un vendredi soir. Amoureux, le cœur plein de flammes, il chercha partout et très tard, celle qui voudrait partager avec lui les tendresses dont ardait son incandescent viscère. Mais hélas! ce jour, parce que maigre sans doute, lui porta malheur. Il rentra chez lui aussi pur qu'auparavant, n'ayant pu se résoudre a prostituer, comme lui conseillaient des amis débauchés et sans pudeur, les poëtiques sentiments de son âme endolorie par une solitude imméritée et haïe.

* * *

Finie la légende des Anglais " poires ,,.

Un jeune anglais, de passage à Bruxelles, visitait la ville avec un camarade Bruxellois, et voulait rapporter quelque chose chez lui. Il décida d'acheter un flacon d'odeur, pour sa petite sœur. Cicerone et visiteur entrèrent chez un marchand de parfumeries et demandèrent le prix d'un petit flacon d'iris blanc.

- " Trois francs soixante-quinze, monsieur,,.

— " Trop petit pour ce prix ,, dit l'insulaire, et, pour la même somme, il fit emplette d'une bouteille de vinaigre de toilette.

Arrivé dans la rue il dit à son compagnon :

" Si on disait chez moâ, c'est pas assez fort, je réponds : ils ont vu que j'étais un Anglais, et il m'ont vôlé. ,,

Sans commentaires. n'est ce pas?

* * *

Bulletin de villégiature.

" Frédy ., et " Bidh-Pacha ,. sont toujours à Heyst.

" Lanturlu ., fait les bords de la Meuse.

" Colibri ,, pêche dans la Rivière.

" Hugène ,, quitte Arlon pour Namur.

" Pistrol de Cavoine ,, et " Suif-Errant ,, sont à Uccle.

Le petit jeune homme d'Enghien est à Evere.

" Loques ,, se trempe dans l'eau salée à Ostende.

Le club de la marine est momentanément disloqué, tous ses membres sont en diverses localités de villégiature: Ostende, Gheel, Spa, Uccle, Blankenberghe, Charenton, Trouville, Bedlam, etc., etc.

Les artilleurs de la garde-civique, préparent une nouvelle visite, en corps, à Anvers.

POUR L'EGLISE DE MARIAKERKE S/M

A LA COMMISSION DES SITES.

Mon ami Dardenne prétend qu'il est bruit de la démolition prochaine de l'église de Mariakerke-sur-Mer. Cela ne m'étonne point. Tel est le degré d'imbécilité des gens en temps actuels, qu'il leur semble qu'un ramassis de bricaillons à l'instar des monuments gothiques les plus en renom serait œuvre d'art plus profitable à l'œil et à l'intellect que telle vieille tour détachant ses lichens et ses dartres sur le beau ciel de Dieu.

Bougres de crétins ceux qui, pour cause d'utilité publique, suppriment l'un après l'autre nos vieux monuments, et bien dans le mouvement ceux d'Ostende qui entourent leurs dunes de traîtres ronces à demi enfouies dans le sable, où se déchirent les chairs des purs enfantelets promenant leurs jambes nues dans les dunes autrefois libres, et les jupes en dentelles des petites femmes pures autrefois. Il ne leur manque plus à ces gens communaux que de semer au rez des sables un salmis de verres cassés et de culs de bouteilles à seule fin d'apprendre à ceux qui n'ont pas foi aux écritaux. «*Défense de circuler sur les dunes en dehors des chemins sous peine de mort,*» à seule fin dis-je de leur apprendre que l'autorité, lâche en tout, saura leur apprendre aux dépens de leur peau à respecter ses décrets.

J'en reviens à mon église.

Il me souvient d'un jour : Sous un grand ciel d'hiver se dressait la tour, endeuillée, battue par les vents de mer. Dans le champ de repos s'avançait un cortège de marins, tous en costumes de fête : culotte noire, pantoufles brodées, jersey de laine des grands jours. En tête un mousse, portant un petit bateau à l'image de *la Belle Emilie*, rentrée depuis peu, les mâts au ras du pont, et derrière, les matelots portaient le cierge de six livres, promis en une nuit de tempête.

Savez-vous messieurs des conseils communaux, combien de petits bateaux promis ainsi après les moments d'anxiété horrible des tempêtes et apportés en touchants cortèges, garnissent cette église que vous voulez détruire?

Savez-vous que le vieux temple est un cimetière aussi : le cimetière de ceux qui sont partis et que la mer n'a jamais rendus ? C'est là que, le cœur serré, femmes et enfants sont venus prier pour eux pendant l'énorme souffle de la tempête, c'est là que sur l'aile de l'âpre vent du Nord ils ont envoyé une dernière pensée aux disparus.

Et vous voulez disperser ces pierres qui leur parlent d'eux, les remplacer par une hideuse modernité. Vous voulez, à ces cœurs simples, leur enlever leur temple consolateur pour le remplacer par une bâtisse, suivant la formule Saint-Lucquiste, qui ne leur dirait rien.

Mais n'est-ce pas prêcher dans le désert que de tenter de faire prendre en considération, à d'officiels personnages, de touchantes coutumes et de tristes souvenirs? Ne vaut-il pas mieux s'opposer carrément à leur projet ridicule, leur dire : Vous n'y toucherez pas, *quià adsum. Sic volo, sic jubeo.*

Levez-vous, artistes, littérateurs, vous tous qui vous intéressez à la conservation de nos coins pittoresques (1). Déjà James Ensor à Ostende et Léon Dardenne à Tervueren, ont jeté le cri d'alarme et vous aurez à cœur de vous associer à la protestation qu'ils adresseront à qui de droit.

JAN BOL.

LE DIABLE AU CORPS *recevra les adhésions. et publiera la liste des protestataires.*

Nous espérons que tous les artistes auront à cœur de soutenir cette protestation.

N. D. L. R.

BULLETIN POLITIQUE

— M. de Bismarck—que le *Kladderadastch* appelle plaisamment M. de deux francs cinquante — a trouvé le moyen d'extirper définitivement la lèpre de l'anarchisme, c'est d'interner ses adeptes — à l'anarchie — dans une étable à porcs.

Comme cela, prétend le vieil homme des tas, on est certain de les convertir en *gens bons*.

Suum *suique*. a fait méphistophéliquement remarquer Crispi.

— Très ingénieux, les japonais. Ils viennent de rénover une arme de guerre remontant à la plus haute antiquité et le courage de ceux qui s'en servent. Il s'agit du *fusil-hamac* dont l'effet est parait-il des plus volcaniques.

Les chinois, grands imitateurs, ont immédiatement essayé de contrefaire l'engin, mais les plus malins, *confus s'y usent*, autant les militaires que les *pékings*, bien qu'on s'en occupe dans chaque *canton*.

— D'un autre côté, on assure que l'empereur de la Chine vient d'acquérir, pour les fusils à air comprimé. un gaz d'une puissance rare. Jusqu'à présent celui du Japon *n'a gaz acquis*.

— Notre ami, le juge de paix roumain, vient d'être pris pour le faux baron russe et a été arrêté de ce chef.

Il avait eu l'imprudence, dans un restaurant français nouvellement établi à Bucharest, de demander une petite marmite comme potage et une bombe comme dessert.

— Une frégate japonaise en laque de Kyotto a coulé bas un vaisseau chinois, en émaux cloisonnés, mais non étanches. Le gouvernement va envoyer sur les lieux une équipe de plongeurs chargés d'en recueillir les morceaux.

— Le droit de vote, accordé aux dames et aux demoiselles majeures de la Nouvelle Zélande, a donné les meilleurs résultat. Sur six cent communes, cinq cent quarante possèdent un bourgmestre du sexe faible, accouru en force — le sexe — au scrutin. De commun accord, il a été décidé d'annexer à chaque hôtel de ville un jardin d'enfants, une nursery et un atelier d'accouchement.

Les derniers débitants de liqueurs ont été déclarés en faillite. On demande l'envoi, d'Europe, de patrons et d'ouvriers patissiers, confiseurs et glaciers.

— Dans l'Equateur, le sénat a approuvé la *suspension* de la dette extérieure afin de mieux *éclairer* les créanciers de l'Etat. Les porteurs de la susdite dette se sont empressés de la laisser tomber, mais on ne l'a pas ramassée.

— En résumé, l'équilibre européen se rétablit, l'horizon s'éclaircit, les événements confirment les prévisions gouvernementales, le nuage menaçant qui obscurcissait le ciel politique s'éloigne, le spectre rouge est rentré dans son antre, l'hydre de l'anarchie est domptée, l'honnêteté électorale entre de plus en plus dans les mœurs, la religion s'affermit, les populations reprennent confiance et jamais l'avenir ne s'est présenté sous de plus sombres couleurs.

FLOQUET.

FLEURS DE PAVÉ

Amédée Lynen est rentré en ville pendant deux jours la semaine dernière. Il est tout à fait inexact, comme on l'a avancé, que le sympathique dessinateur ait quitté sa villégiature de Saint Job sous Vert Chasseur pour travailler le corps électoral en vue de remplacer M. Buls dont le mandat est sur le point d'expirer.

* * *

(1) Ceci ne s'adresse pas a la commission des sites (N. D. L. R.)

à mon ami Darbenay
V'là l'été.

Amy. Lynen

M. Lambert Rotschild a trouvé une pièce de cinquante centimes.

***

On a fait grand tapage de la question des eaux qui se résume tout simplement en ceci, à ce que nous a expliqué l'honorable M. Walravens échevin des Travaux Publics :

La ville de Bruxelles veut faire racheter aux faubourgs ses conduites pour leur faire racheter leur conduite.

***

Maître Maurice Maeterlinck (M. M. M.) nous écrit pour nous dire qu'il n'est pour rien dans les *Joyeuses Commères de Windsor*.

Dont acte.

***

Les sous-officiers et gardes de la 2e compagnie du 2e bataillon de la 3e légion de la garde civique viennent de nous envoyer une pétition pour que leur capitaine ne les convoque plus devant le N° 157 de la rue de la Loi, non pas par ce que ce lieu de rendez-vous n'est pas précisément à coté de la rue Neuve, mais parce que c'est la maison où Bernays a été assassiné.

Ce n'est en effet pas la place d'une compagnie de gardes-civiques. On prétend qu'il y revient des esprits.

***

On nous assure que le Sâr Péladan a rogné son jabot de deux centimètres.

***

Le match entre Houben, le célèbre champion belge, et le moteur électrique du Grand-Hôtel a eu lieu jeudi dernier. Après plusieurs tours à une vitesse modérée, les deux concurrents sont partis dans un emballage splendide : Houben dans une caisse en acajou et le moteur dans une valise en cuir de Russie.

Ils ne sont pas encore revenus. Le train est en retard.

***

Au moment de mettre sous presse nous sommes sur le point de tirer notre journal à la machine.

***

Les diverses sociétés nautiques de l'agglomération se sont réunies le 14 août au garage du club nautique, à l'Allée Verte, pour discuter la question de la création d'une section de gardes-civiques parmi les rowingmen.

L'uniforme, très élégant, a été arrêté. Il se compose d'un maillot à boutons d'aluminium frappés de deux ancres entrecroisées au-dessus de la couronne royale et d'une casquette de jockey, aux couleurs nationales, ornée d'un pompon doré surmonté d'un panache en plumes d'autruche.

Les insignes distinctifs des grades seront peints sur les bras, en bleu foncé, avec de la couleur à l'huile. Après une discussion assez confuse, il a été décidé que le nouveau corps spécial, qui a pris le nom de «Royalrowingriflemen», serait armé de l'aviron-sarbacane-lance..

A l'unanimité, le commandement du «Royalrowingriflemen» a été offert au colonel Oswald Allard.

***

Maître Maurice Maeterlinck a découvert avec la plus grands stupéfaction, dans la septième ligne de la soixante quatorzième page de son dernier manuscrit, un RAYON DE LUMIÈRE NATURELLE.

S'étant mis à la recherche de l'origine de cette lumière, il a reconnu avec horreur qu'une main sacrilège avait, à l'aide d'un projectile en terre cuite lancé avec un élastique, brisé un des carreaux verts de la serre qui lui *idem* de cabinet de travail.

Depuis huit jours il cherchait le moyen de remédier à cet accident, lorsque fort heureusement il s'est souvenu qu'il existait des individus, d'une espèce peu noble, il est vrai, mais dont la profession est de remettre les carreaux cassés.

Il cherche maintenant comment il doit s'y prendre pour faire intelliger à un vitrier qu'il doit venir procéder à cette opération. Une première tentative, faite par l'intermédiaire d'un larbin n'a pas réussi. Nous ne savons comment M. M. M. s'y est pris, mais ce domestique lui a rapporté un as de carreau.

***

On annonce l'ouverture d'un salon de Smoosjas rue des Vers.

On ne prend que 1/2 pour cent.

ARGUS.

BULLETIN FINANCIER

—

La période des vacances fait que les *cours* chôment.

Le marché est envahi par les tomates qui sont tombées au prix de la pomme de terre ; cette valeur ne se relèvera pas de si tôt. Par contre, la carotte remonte et se dresse partout, victorieuse.

Le zinc est assailli tous les matins à la grand' Place.

La rente espagnole fluctue.

Le récent tirage des obligations Bruxelles 1886 a réveillé les convoitises de tous les porteurs de titres qui espéraient le gros lot.

Le concours de balcons fleuris va faire remonter le cours des capucines.

Les *emprunts* se traitent sur une grande échelle au Kursaal d'Ostende.

Le *Charbonnage du midi de Mons* a des tendances à se transporter à l'Ouest.

Les *glaces* remontent depuis les premières chaleurs.

Les moules sont en vacances — Le turf est plat — La foire de Bruxelles la donne aux Bruxellois. La dêche seule, rouge, plane.

En somme, tout va mal.

ARTON.

LES LUTTEURS

—

Cambrant les reins, cambrant le torse,
Les lutteurs nous sont revenus
Qui font saillir leurs biceps nus,
Les bras croisés, l'épaule torse.

Immobiles sur les trétaux,
Ils font songer à des statues
De maillots roses revêtues.
Très raides sur leurs piédestaux.

Ils contemplent d'un regard calme
Le public massé devant eux
Et dédaignent le vaniteux
Qui relève un gant de la palme.

Aux badauds, énergiquement,
Le patron de la loge braille
D'une voix grasse qui s'éraille
L'invariable boniment.

Mais qu'entends je retentir, qu'est ce ?
Quels animaux étrangle-t-on ?
O les cris stridents du piston,
Les coups sourds de la grosse caisse !

Et les amateurs de gravir
Les cinq marches de la baraque
Où bientôt la foule s'encaque
En se bousculant à ravir.

Déjà les lutteurs sont aux prises
Et sont emmêlés corps à corps
On juge des coups, des efforts
Et l'on applaudit aux surprises.

J'admire alors ces hommes beaux,
Leurs muscles forts, leurs rondes croupes,
Leurs durs jarrets et songe aux groupes
Du divin sculpteur Jef Lambeaux.

Je songe aussi, mélancolique,
A nos gommeux, longs échalas,
Qui semblent, avec leurs traits las,
Toujours en proie à la colique.

JULES DE NIVELLES.

Du la Quéchon de Pouchenels.

—

Çalé tinne çausse quétil doit faire attachon, çalé de quéchon pourquoistil veut pour zoué de pièce théater enn de zopra enn du la coumedie enn de toute enn de quétil veut pour çafair, couprend' bien, navé de pouchenels.

Que lé pouchenels ilêpas de zacteurse — couprend'bien — quilsé pas marcé enn du zapradre sa rolle enn da zoué toute séle, pourquoisqué til faut quilfé li parlé navé du crocé da fisdafer da soun tête quilsé la tourné enn de parlé zo piblic, enn de quilfé marçé soun bras enn du soun zabe quilfé coumé quilé de zacteurse vivant, qué çalé du quéchon quétil doit li zapradre enn de quétil mé de quéchon de guerre enn da bataille, quil doit du mounseigneur touzour tié le lotre enn da zamé quilémort — couprend' bien. — Enn de zamé quil enn de gagné de spadassinsse de coupe zaré enn de toute la lotre crapile.

Maye quétil veut pour li faire du la zoliment navé de costume du vilour en du la doré enn de çaté du lopra quétil doit lavoir du la musique enn qué Maguerite il épa de tomber su soun nez.

Maye quétil a pas fé de zétude su la quéchon dalé pouchenels quétil va une fois voir coumé qué çalé de quéchon du difficilement quétil voir qué çalé du gra dufrance avé de quéchon quilé du la boire un verre de lambic, couprend' bien, qué çalé tinne çausse qué til doit faire attachon.

ALBRECHT.

PETITES ANNONCES, 5 FR. LA LIGNE.

—

On demande à acheter d'occasion un feu d'artifice, qui n'aurait servi qu'une fois.

S'adresser au *Diable-au-Corps*, après le couvre feu.

***

Une demoiselle très forte en natation, sachant beaucoup mieux piquer une tête qu'une bottine, demande une place pour nager dans l'opulence.

S'adresser au *Diable-au-Corps*.

* * *

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

DÉPOT :

110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

LE VINAIGRE DE L'ÉTOILE

est reconnu le moins cher et le meilleur

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES

DU DOCTEUR KRUGENER

E. Tessaro & Vve Gecele

OPTICIENS

86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont.-aux-Herbes-Potagères, Brux.

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

TISSUS IMPERMEABLES

Vélocipédistes, Chasseurs, etc.

HABILLEZ-VOUS

CHEZ

HENRI NATHAN

6

Rue du Bois-Sauvage

BRUXELLES

Fournisseur des Clubs vélocipédiques

MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches

E. LYON-CLAESEN

EDITEUR

8, RUE BERCKMANS, 8, BRUXELLES

LE VIEIL ANVERS

Beau volume avec 10 planches, dont deux en couleur par *Franz Van Kuyk*. Texte français et flamand par Max Rooses, conservateur du Musée Plantin.

PRIX : UN FRANC.

Vve CHARLE ALBERT

18, RUE JOURDAN, 18

Avenue Louise, Saint-Gilles

Nettoyage à sec et Lavage à neuf

de vêtements de dames, d'hommes et d'enfants

Nettoyage, Blanchissage et Crêmage de rideaux

Lavage et soufrage des convertu es et flanelles

TEINTURES

en toutes nuances sur tous tissus

SPECIALITÉ DE LAVAGE DE FINE LINGERIE

Bains Saint-Sauveur

43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barèges, de soufre. etc.

Bains de vapeur, TURCO-ROMAINS, RUSSES, Hydrothérapie, etc., MASSAGE, PEDICURE.

SALLE D'ARMES

et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :

C. A. DAVERVELT & Cie

CHAMPAGNE **CHOUBRY** FRÈRES

BRUXELLES

11, place Sainte-Catherine

Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE (*)

CHAPITRE III

La prison de Blindenwald

(Suite)

Le Rhin torrentueux roulait ses flots écumants dans les gorges tortueuses des alpes grisonnes. Au travers des brèches de quartz, d'alunite, d'orthose et de feldspath, il se frayait un chemin difficile et semé d'obstacles.

Tantôt le brusque retour d'un promontoire rocheux, s'avançant au milieu du courant, le rejetait sur l'autre rive qui, minée et corrodée par les flots, surplombait et menaçait ruine, tantôt un bloc erratique, écroulement d'une moraine terminale de glacier, formant écluse naturelle, obligeait les eaux écumantes à s'amonceler, à se gonfler pour le franchir et à s'épandre en rapides frangés d'embruns qui giraient en tourbillons spiriformes.

Au milieu du tumulte des flots tourmentés une tête surgit tout-à-coup, les cheveux collés au crâne.

Cette tête n'avait qu'une oreille. A la place de l'autre une ouverture béante se montrait à l'endroit occupé jadis par le pavillon.

— Caramba! s'écria-t-elle en rejetant en arrière sa longue chevelure dégoutante d'eau, je crois que j'ai une écrevisse à chaque doigt de pied.

(*) Et non deuxième comme nous l'avons imprimé par erreur.

Le fait était exact. Au-dessus des chutes du Rhin, à Schaffhouse, les écrevisses alpines sont très féroces. N'ayant pas la ressource habituelle des petits mollusques qui peuplent les cours d'eau situés à une moindre altitude, ni des charognes et autres détritus animaux des grandes villes, l'influence des milieux les a rendues carnassières; elles mangent de la chair fraîche et ne craignent même pas d'attaquer le saumon, ni même l'hippopotame et l'éléphant lorsque, par hasard. il s'en aventure dans les torrents des montagnes.

Leurs sombres habitudes sont tellement invétérées qu'elles ne rougissent pas à la cuisson comme leurs congénères.

La tête, qui n'était autre que celle de l'inquisiteur — on l'a déjà deviné — avait donc une écrevisse à chaque doigt de pied. Le farouche espagnol trouva enfin un endroit où il pouvait prendre pied et y aborda à plat ventre, traînant derrière lui les écrevisses qu'il ne put détacher qu'avec un morceau de sa chair.

Il enveloppa avec flegme ses pieds sanglants dans son mouchoir de poche, préalablement déchiré en deux morceaux, et fit entendre par trois fois le son prolongé de la sirène du tramway à vapeur.

Au premier appel six hommes, enveloppés d'une longue simarre et une cagoule verte sur la tête, arrivèrent de l'Ouest.

Au deuxième appel six autres hommes, de même enveloppés d'une longe simarre et cagoulés de vert, surgirent de l'Est.

Au troisième appel, six hommes encore, vêtus de même, apparurent, venant du Nord.

— Et le Midi, fit l'inquisiteur.

— On ne le trouve plus, à cause de l'heure de Greenwich, répondit une voix sombre.

— C'est bien. Tenons conseil, mais auparavant réparons nos forces délabrées par un jeune prolongé. Voici une écrevisse pour chacun, j'en garde une pour moi. Le repas est rugal mais suffisant pour des espagnols dont la sobriété est proverbiale à l'égal de celle du dromadaire du désert.

Les neuf hommes se dispersèrent et revinrent quelques instants après avec des broussailles et et des morceaux de bois sec.

Bientôt un feu clair brilla sur une pierre plate. Un casque servit de marmite et les dix convives pleurèrent dans l'eau pour la saler.

Assis en cercle, à la mode des tailleurs, ils attendirent avec la patience de l'Apache.

Au bout de deux heures, celui des mystérieux acolytes de l'inquisiteur qui avait assumé les fonctions de cuisinier donna des signes d'inquiétude.

— Sapristi ! observa-t-il, voilà des écrevisses bien réfractaires.

— C'est extraordinaire, fit un autre, elles ne rougissent pas.

— Peut-être que, comme nous, elles ne connaissent pas la honte, fit remarquer un troisième.

Les six autres firent tous des remarques dans le même gôut et aussi intéressantes qui seront perdues pour le lecteur, aucun historiographe n'en ayant tenu note. Enfin l'inquisiteur prit la parole et prononça !

— Après tout, elles sont peut-être d'une espèce particulière et il se pourrait qu'elles fussent cuites.

La suite au prochain numéro.

A UNE PORTE D'ÉGLISE
Croquis de Henri Evenepoel.

10 centimes

N° 34 — 2e ANNÉE. A L'ÉTRANGER 15 centimes. Dimanche 26 Août 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

PHÉBUS

Dessin de LÉON DARDENNE

Histoire de Hans Borg de Tromsöe

—

A AMÉDÉE LYNEN

Ah ! qu'il est donc regrettable que vous n'ayez pas connu le courtier maritime Cornouyer, chargé d'assister les capitaines norvégiens dans le petit port de Saint-Valery-sur-Somme !

C'était un gros petit homme, d'une gaieté terrible — et le premier fumeur de cigares de l'époque.

Lorsqu'il vous rencontrait, il poussait un grand éclat de rire et vous tendait son étui ; et si « Merci, je ne fume pas » disiez-vous :

— Allons donc ! répondait-il, voulez-vous bien m'allumer ça tout de suite, il n'y a que le pape qui ne fume pas !

Et, bon gré mal gré, vous allumiez le londrès.

Le pape lui-même, ce diable d'homme l'eût fait fumer, bien qu'il lui reconnût le droit de s'abstenir.

— Pie. lui aurait-il dit en lui tapant sur le ventre, il ne faut pas apprendre à un vieux singe comme moi à faire des grimaces... Allons, Pie, mon garçon, un vieux cigare !

Et Pie aurait accepté.

Ah ! quel dommage que vous ne l'ayez pas connu !

Quel dommage aussi que vous n'ayez pas connu sa femme, une petite grêlée grosse comme une fourchette, et son frère l'ancien capitaine de zouaves, et son fils qui était premier commis aux Hypothèques ! Quel dommage ! vous seriez venu dîner avec eux le dimanche, et vraiment vous vous seriez bien amusé ! Après le dîner, vous auriez entendu la menue grêlée chanter un duo avec l'ancien zouave... et, à l'heure qu'il est, les larmes vous en viendraient encore aux yeux.

Mais à quoi bon formuler tant de vains regrets ?

Vous ne les avez pas connus, vous ne les avez pas connus ! C'est regrettable, et voilà tout !

Quand nous resterons là une heure à pleurnicher, cela nous fera une belle jambe. Ce qui est passé est passé.

Pourtant... (vous permettez que je prenne le bouton de votre redingote ?) — pourtant, si j'étais à votre place, il est une chose dont je ne prendrais pas mon parti aussi légèrement que ça !

Si j'étais a votre place, je ne pourrais me consoler de n'avoir point connu la nièce du brave Cornouyer, la jolie petite Estelle Cornouyer, — car celle-là, voyez-vous, je ne vous dis que ça !

Oh ! vous avez beau rire, vous savez, c'était une fille épatante ; du reste, je vais vous faire voir sa photographie :

— Justine ! apportez-moi donc le gros livre qui est sur la petite table du salon. . C'est ça ; merci, ma fille... Ah ! dites donc, madame est-elle sortie ?

— Oui, monsieur, elle est aux vêpres.

— Bon ! alors apportez donc la fine champagne, celle qui a une petite étiquette jaune, allez !...

Comment la trouvez-vous, ma nouvelle bonne ? pas mal, n'est-ce pas ?... Oui, seulement elle a de grosses jambes...

Ah ! tenez, je vais vous montrer le portrait d'Estelle... Voyons... Tiens ! ça c'est moi quand j'avais six ans... j'étais rudement gentil à six ans, hein ?... et me voilà encore ici, en collégien ; j'étais au collège d'Abbeville ; oui, j'en ai fait des farces là ! Ça c'est une cousine, oui, une vieille cousine, celle qui nous a laissé notre maison de la rue des Sœurs-Grises... Ça c'est le parrain de ma femme ! Ah ! tenez, me voilà encore, moi, à dix-huit ans... la moustache commence à pousser ferme ; j'étais à Paris à cette époque-là, dans une maison de gros... je couchais sur le comptoir... Ça, c'est le shah de Perse... vous le reconnaissez ? Ce n'est pas lui qui nous l'a donnée. mais je ne sais pas, je trouve que ça fait bien, quelques têtes de souverain dans un album... Ça c'est Tom, le vieux chien de mon père ; il n'avait pas son pareil pour attraper les oies... et ça, vous ne voyez pas qui c'est ? Voyons, regardez bien ; et cette dame-là non plus ?... C'est nous, le jour de notre mariage ; j'avais un bigrement beau gilet ; je l'ai encore, du reste. Il doit être là-haut dans une armoire... Il faudra que vous me donniez votre portrait, vous aussi, il y a encore de la place à la fin du livre... Tenez, voilà une jolie personne... hein ? jolis yeux ! j'ai été sur le point de l'épouser... ça n'a tenu qu'à un fil... et puis il s'est présenté un autre parti, vous savez ce que c'est... Voyons, où est-elle donc, cette bougresse d'Estelle ? Ça c'est mon oncle le commandant, sa femme, le mari de Julie. Tiens ! l'impératrice Eugénie ! elle n'était pas piquée des vers non plus, celle-là, Eugénie ; mon ancien patron, Boudreau, ma belle sœur... Ah ! tenez, la voici, Estelle, regardez-moi ça de près... Hein ? qu'est-ce que vous en dites ? Pas mal ? Je vous crois qu'elle n'était pas mal ! Bien entendu, ce ne sont plus les modes d'aujourd'hui ; et puis, là-dessus on ne voit pas la couleur de ses yeux ; mais ça ne fait rien, on se rend compte tout de même... Oui, tenez, voyez là encore, je vais remplir les verres... Ah ! la gaillarde... la gaillarde !...

* * *

Je vous disais donc qu'Estelle était la nièce de Cornouyer le courtier. Or, il arriva un jour chez Cornouyer un jeune Norvégien de Tromsöe, que son père envoyait en France pour apprendre la langue.

C'était un garçon très blond, très gentil, et très bien élevé comme tous les blonds, enfin un jeune garçon comme il faut ; je crois même que son père était membre du *Lagthing* ; c'est comme qui dirait leur Chambre là-bas

Il arriva à bord du trois-mâts-barque *Nimphea* de Christiansand, capitaine Ericksen, un lundi soir - je me rappelle tout cela comme si c'était d'hier...

Ce jeune homme s'appelait Borg, Hans Borg, si j'ai bonne mémoire, et lorsqu'il pénétra chez Cornouyer. la jeune personne était justement là.

Aussitôt, voilà qu'elle se met à lui faire de l'œil — oh ! elle avait des yeux, vous savez, des yeux un peu... enfin, vous comprenez ! — la voilà donc qui lui lance des œillades — à faire pâmer une statue.

Et notre jeune Borg de rougir, vous pensez !

Bref, le soir même, Borg était amoureux, et toute la nuit il travailla son dictionnaire dans le but de lui faire une déclaration.

Un mois plus tard, il lui annonça donc qu'il se « brûlerait vif le cerveau » si elle refusait de l'épouser.

Alors elle lui promit de lui donner sa main lorsqu'il saurait bien le français.

(Encore un petit verre ! Non ? Alors je remets la bouteille en place, ma femme ne va pas tarder à rentrer..) Oui, elle lui promit sa main... Alors voilà le dictionnaire qui marche, et la grammaire et tout le tremblement, et le bon jeune homme qui demandait tout le temps : « Comment disez-vous celui qui est sur la tête ? Chapeau, merci... » C'était à mourir de rire.

Au bout d'un an, il parlait le français comme un ange ; alors elle lui dit :

— Je vous aime bien, Hans, et je ne demanderais pas mieux que de devenir votre femme... mais, vraiment, est-ce que je peux épouser un étranger ? Faites-vous français, Hans, et je vous épouse tout de suite...

Alors Hans se fit naturaliser, mais à peine avait-il cessé d'être Norvégien qu'on lui envoya une feuille de route, et il dut partir pour Alger — faire son temps.

Les larmes aux yeux, Estelle alla le conduire à la gare.

— Hans, lui dit-elle, vous m'écrirez, mon cher Hans ! Ah ! je mourrai si vous m'oubliez — et elle lui glissa une mèche de ses cheveux (sur la photographie on ne voit pas, mais ils étaient d'un blond superbe) ; — ne m'oubliez pas, Hans, répéta la sensible jeune fille, et pendant que le train partait, elle cacha sa jolie figure dans son mouchoir...

— Adieu, Hans Borg de Tromsöe !

D'Alger, Hans Borg gagna le Soudan et le Sénégal, et lorsqu'au bout de cinq ans il revint à Saint-Valery avec les galons de sergent, Estelle était mariée depuis deux ans et demi, et même elle était sur le point de donner le jour à son second bébé.

Et comme il lui reprochait de ne l'avoir pas attendu :

— Oh ! fit-elle en riant. je croyais que vous ne partiez que pour un an, moi ! Pourquoi n'avez vous pas fait votre volontariat, Hans, — gros bêta que vous êtes ?

GEORGE AURIOL.

ADIEUX A LA FOIRE.

—

Ils annoncent l'envol des loges
Les montants, les toits détraqués
Epars comme perdreaux traqués
Enfin, ô foire, tu déloges !

L'orchestre qui nous amusa
A tû ses bruyants tintamarres.
Fini de nager dans les mares
Que la pluie a son gré creusa.

Adieu, cahots du carrousel
Et chevauchée automatique,
Adieux, frites blanches de sel
Fleurant la graisse énigmatique !

Elle émigre, elle et son cancan
Pour un an ou pour un semestre ?
Le cauchemar du bourgmestre,
La Goulue a fichu son camp.

Nous n'irons plus le soir, ma blonde,
Pincer les mollets de Stella,
La plus belle fille du monde
Qui ne fait voir que ce qu'elle a.

Ils annoncent l'envol des loges
Les montants. les toits détraqués
Epars comme perdreaux traqués ;
O foire, il faut que tu déloges !

21 Août. JULES DE NIVELLES.

LE NOM

Des fois on l'appelait Burch Mitsu, des fois Fei Creoel. On ne connaissait pas son véritable nom. Il devait avoir des raisons de le cacher, car cette fine crapule de Charles D. avait eu beau user de tous les trucs possibles, le type avait déjoué sans cesse tous ses calculs. Lorsqu'on le couillonnait par trop sur ce chapitre, il finissait par dire :

— Si on te demande qui je suis, t'as qu'à répondre Cambronne !

Et on ne savait pas si c'était pour passer pour un descendant du célèbre général, ou pour se débarrasser énergiquement d'une question importune.

Alors quoi, nous l'affublions de tous les noms imaginables. En ce temps-là nous lisions assidûment la *Revue Rouge*, parce que c'était le seul journal que tînt le cabaret où nous avions coutume de nous réunir — faut vous dire qu'on le lui envoyait à l'œil — et nous avions tout naturellement été amenés à cueillir dans les colonnes de ce périodique éphémère les sobriquets, d'ailleurs suggestifs, que dessus.

Toutefois point ne prévalurent. Cet animal de vidame Spons — ne vous semble-t-il pas qu'il y a un siècle que nous n'avons plus parlé de ce respectable bipède, et que le lecteur doit être anxieux, ô combien, d'avoir de ses nouvelles ? — cet animal ne s'était-il pas imaginé de prétendre avec l'obstination qu'il affirme tenir de la mule du Saint-Père, pour l'avoir embrassée lors de son voyage à Rome — il faudra que je vous la raconte quelque jour, cette excursion extravagantissime — qu'il fallait baptiser le pante du nom de Mauprat, déjà illustré par un personnage de la mère Sand ? Force fût d'en passer par où le vidame voulut, et ce fut du nom de Mauprat qu'on interpella dès lors l'individu.

Vous croyez sans doute que celui-ci protesta ? Nullement, il parut même ravi.

Sur ces entrefaites eut lieu l'explosion de la rue Royale. Qui ne parut pas le lendemain, ni le surlendemain, ni les jours suivants au cabaret, où on avait cessé de recevoir la *Revue Rouge* ? Mauprat.

Immédialement nous le soupçonnâmes d'avoir fait le coup. Le vidame s'informa s'il y avait quelque chose à toucher pour le ou les dénonciateurs, et nous expliqua que ça nous permettrait de courir des bordées pendant au moins plusieurs semaines. Mais la justice s'étant montrée crasseusse en l'espèce, on ne jugea pas qu'il y avait lieu de l'aider dans ses recherches.

Mauprat d'ailleurs reparut au cabaret et ne se défendit que mollement d'avoir fait sauter l'immeuble. Il fit chorus avec nous pour déplorer la ladrerie de dame Thémis et nous reprocha de n'avoir pas songé à réserver une partie de l'argent qu'aurait dû légitimement nous rapporter la dénonciation, à lui procurer quelques douceurs dans sa prison. Cette observation fut trouvée juste à l'unanimité, moins la voix du vidame Spons.

Vint l'attentat de Caserio. Mauprat ne parut pas pendant plusieurs mois au cabaret. Cette fois, plus de doute possible : l'assassin du président Carnot n'était autre que le mystérieux personnage. Il avait beau ne pas ressembler au garçon boulanger italien, dont parlaient les journaux soi-disant bien informés, nul de nous n'hésita un instant à donner tort à ceux-ci.

Le patron du cabaret ne parlait de rien moins que de débaptiser celui-ci. Il voulait l'appeler : A Mauprat, ce qui était idiot. J'avais proposé : Au rendez-vous des marmites, mais le vidame m'avait fait observer que j'allais éloigner les jeunes femmes honnêtes de l'établissement. Finalement, un membre proposa et fit adopter l'enseigne suggestive de : Chez Polydore, le patron n'étant aimable pour sa clientèle que lorsqu'il ronflait comme un tuyau d'orgue qui ronfle.

Mais voilà-t-il pas que hier soir — il était une pièce de minuit, une heure — la porte du cabaret s'ouvre distrètement, et mon Mauprat se glisse comme une ombre à sa place habituelle.

Le vidame, qui a de la littérature, l'objurgue en anglais et dans les propres termes qu'employa le prince danois lorsque parut pour la première fois devant ses yeux le spectre de son père :

Angels and ministers of grace, defend us, a part la prononciation, c'était parfait.

Mauprat ne broncha pas. Alors quelqu'un s'écria :

— Comment ! tu oses encore te présenter ici, après qu'on t'a guillottiné ? Tu veux donc déshonorer ce pauv' Deibler ?

— Je vais tout vous dire, fit Mauprat. D'abord je m'appelle depuis ce matin Myrthe Théodore, et j'épouse dans trois semaines une femme charmante, la veuve de mon patron. Hier encore je portais un nom que je n'ose prononcer, mais que vous lirez sur ma carte que voici.

Il nous tendit sa carte et nous lûmes :

MEERT N. D. D.

Officier d'Académie

seul Agent

de la maison Charousès

de

BAYONNE

Letochés.

FLEURS DE PAVÉ

Très remarqué, au square du Petit Sablon, la statue du géographe Mercator, de Van Diesbroeck, entourant avec d'autres les comtes d'Egmont et de Horn.

Le savant hollandais semble contempler avec une certaine stupéfaction un globe terrestre que le sculpteur lui a mis dans la main. Cette stupéfaction parait légitime : le grand géographe (1512-1594 comme le rappelle aux ignorants une inscription placée sur le socle) vient d'apercevoir sur la sphère les contours de l'Australie découverte seulement au commenecment du XVIIe siècle par son compatriote Dirk Hartog.

***

Maître Maurice Maeterlinck (M. M. M.) vient de partir pour Constantinople dans le but d'étudier l'âme turque telle qu'elle ressort du théâtre de marionnettes de Karageuz.

Le maître gantois a pris l'Orient express mercredi dernier.

***

Il est tout à fait inexact que Léon Dardenne, le courageux défenseur de l'église de Mariakerke, brigue le mandat, sur le point d'expirer, de M. Buls.

***

M. Agneessens, le fameux marchand de crabes et de mastelles a vendu une écrevisse à notre rédacteur en chef chez Malpas.

Il était quatre heures du matin. Ce M. Agneessens se couche bien tard.

***

Nous tenons de bonne source que M. Zola ne se bornera pas à la trilogie Londres-Rome-Paris. C'est une tétralogie qu'il prépare, dont le quatrième terme sera Bruxelles.

Le célèbre romancier a prié Jef Kasteleyn et Bazoef de lui préparer les matériaux de son volume.

Nous concevons le choix de Bazoef, dont la haute compétence est connue, mais Zola aurait pu mieux choisir son second collaborateur qui est d'Eecloo.

***

Maître Maurice Maeterlinck, navré de l'insuffisance des journalistes belges, s'est résolu a publier un journal lui-même.

Afin d'éviter toute polémique désagréable avec des individus inintelligents la *feuille*, *feuille*, *feuille* (tel est le titre du nouvel organe) ne tirera qu'à un seul exemplaire dont M. M. M. sera l'unique acheteur et abonné.

Les jours où il ne se servira pas son abonnement, il achetera son journal.

***

Houben, le célèbre champion belge, vient d'établir un record qui fait le désespoir des cyclistes en général et du fameux Zimmerman en particulier.

Il a fait le trajet de Bruxelles à Vilvorde sur une bicyclette dont les roues avaient été remplacées par deux fromages de gruyère. Cette performance remarquable a été accomplie en 1 h. 35 m. 42 s. 4/5.

***

Grand succès, au vélodrome, pour une dame vêtue d'un costume cycliste tout à fait nouveau :

Jaquette ajustée, en peau de chamois orange avec revers en zinc massif, pantalon de zouave en jaconas lamé de cuivre, bottes à l'écuyère et chapeau tromblon avec une petite queue d'éléphant fichée élégamment sur l'oreille gauche.

Cet uniforme, soigneusement rembourré aux coudes, aux genoux, sur les hanches et sur les hémisphères, a excité une vive curiosité.

***

Notre sympathique confrère Gustave L... exaspéré de ressembler au directeur de la *Libre Parole* vient de se faire couper la barbe et les cheveux chez Bardin. — Coïncidence bizarre, Monsieur Drumont a fait — paraît-il — précisément les mêmes sacrifices, de sorte qu'aujourd'hui la ressemblance *physique* des deux sosies est encore plus complète qu'auparavant.

***

Pensée d'Houben, le célèbre champion belge : Autrefois les recors étaient fuis comme la peste, tandis qu'aujourd'hui ils sont très-courus.

Argus.

PENSIVES

Dessin d'Amédée Lynen

HISTOIRE SIMPLE.

LES MOUCHES

Il y avait une fois un monsieur qui, après avoir bien diné, voulait pincer un petit somme dans son grand fauteuil.

Mais on était dans la saison, qu'on appelle l'été, qui n'est, somme toute, que la saison des mouches.

Et ces mouches, se promenant sur ses mains, sur sa figure, bourdonnant à ses oreilles, l'empêchaient de dormir.

Il faisait des gestes très rigolos: tantôt sa main décrivait, en se fermant, un arc de cercle à ras de son nez, tantôt il se donnait de petites tapes sur le front, sur les joues, d'une main sur l'autre, de l'autre sur l'une.

Vains efforts, impossible de fermer l'œil.

Il devenait rageur. Tout-à-coup se sentant piqué à la joue. il se donna une formidable et retentissante gifle.

Sa femme, qui faisait un ouvrage de couture dans la chambre voisine, sursautant au bruit, s'enfonça profondément une aiguille dans le pouce et poussa un cri de douleur.

Un voisin passait à ce moment sur le palier.

Et, depuis, le monsieur passe pour un brutal qui bat sa femme.

– D'ailleurs, c'est la vérité.

CATHERINE.

NATURE.

MADEMOISELLE,

Ayant un travail urgent à vous confier, j'aimerais vous voir demain à 2 heures. Dans le cas où cela vous serait impossible, veuillez, je vous prie, me le faire savoir au plus tôt.

Recevez, Mademoiselle, mes meilleures salutations.

AM. LYNEN.

Telle est la formule convenue entre mon modèle et moi.

Ce style n'éveille aucun soupçon dans l'esprit de la propriétaire. Cette brave femme est convaincue que sa locataire exerce la profession de tailleuse à la journée

Mais ici, ces manières sont inutiles, aussi vais-je me permettre de vous donner la traduction de la correspondance sus-citée :

Ma petite,
J'ai du nu à faire, et je compte sur le tien.
AMÉDÉE.

Qu'ils sont longs ces moments d'attente ! Que de fois ces dames vous font jurer tous les n..deD.. du monde.

Le papier est prêt, piqué sur la planche, le crayon est taillé, la pose est légèrement esquissée...

Deux heures !...

Deux heures cinq !...

Nom de nom, elle ne viendra pas...

Deux heures quinze !...

Sacrée...

Toc... toc...

Ah ! la voilà !

— Sapristi, ma chère, j'ai eu bien peur que tu ne me fasses défaut. Enfin, je suis content, nous allons bien travailler, hein ! Mais que cela ne nous empêche pas de prendre un porto.

A la tienne !

— Chouette !

Alors, tout en se dégrafant, elle me dit :

— J'étais rudement contente de recevoir ta carte, tu sais, c'était une occasion de sortir. Y pue chez moi. mon père est malade...

AMÉDÉE LYNEN.

VADROUILLANA

" Rotterdam ,, en compagnie de "Bidh-pacha,, après un fin diner chez Vasse, à Heyst, étendu dans un *rocking chair* fumait un délicieux havane, quand soudain il dit à son ami :

— " J'ai envie de sortir en barque.

— " Ah ! tu vas faire une promenade à pied ?,,

***

On s'est amusé ferme à la cloture de la foire. Demandez plutôt à " Gras Double ,, et à " Pistrol ,, Le champagne et l'eau du ciel ont coulé à flots.

***

" Honnendief ,, est à Ostende. Il a consacré à cette villégiature une somme de cent louis, montant d'un pari qu'il a perdu, mais qu'il ne paie pas.

***

Le correspondant spadois d'un quotidien Bruxellois a manqué à tous ses devoirs en ne citant pas, dans son compte-rendu du cortège des fleurs, " Carpette ,, accompagnant Leo des Glaïeuls dans son landau fleuri.

***

Moniteur de la Vadrouille : Par arrêté du 25 de ce mois " Cinq milliards ,, est autorisé à porter dorénavant le nom de " Katakol ,,.

***

Un joyeux incident a eu lieu, la semaine dernière, aux courses vélocipédiques de Beaudour. Un coureur emballé pédalait si furieusement qu'il ne s'était pas aperçu d'un accroc assez important survenu dans sa tenue : son pantalon était tombé jusque sur la selle, et ce n'était pas un panache blanc qu'il montrait à ses poursuivants.

***

Trulleke est désolée : on vient de la bombardée membre du jury pour le concours de balcons fleuris, et, par le fait, le sien, un des mieux garnis de la capitale. a été mis hors concours.

MÉPHISTO.

BULLETIN POLITIQUE

— Les évènements de Corée continuent à préoccuper vivement les esprits. L'absence de nouvelles nous oblige à conserver la plus grande discrétion sur les mouvements des Japonais et des Chinois. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le théâtre de la guerre n'est pas éloigné du centre des opérations.

Chinois et Japonais ont conservé leurs positions, sauf celles qu'ils ont été dans la nécessité d'abandonner. Les troupes ont effectué plusieurs évolutions que l'on croit provoquées par les exigences de la tactique militaire. Elles étaient commandées par leurs chefs respectifs.

Les deux flottes tiennent la haute mer lorsqu'elles n'explorent pas les côtes et elles gardent généralement leurs feux allumés quand elles sont sous vapeur. C'est assez dire que les adversaires sont prêts à toute éventualité.

— En apprenant qu'il allait servir de frontière à l'Etat Indépendant du Congo, le Mbomou est sorti de son lit et s'est absolument refusé à se recoucher. Cette rivière à même, depuis, disparu complètement et on ne sait plus *où elle est*.

— Le Roi d'Ethiopie est arrivé à Vilvorde. Ce voyage se rapporte, parait-il, à des projets matrimoniaux.

— On annonce de nouvelles modifications ministérielles en Serbie. D'après les dernières nouvelles, le cabinet sera formé comme suit :

justice. . . .	M. Antonoo	itch.
commerce . .	M. Joranoi	
travaux publics	M. Kostochris	
guerre. . . .	M. Doghitchev	
finances . . .	M. Nicolaïev	

M. Skelvilch obtiendrait la présidence du conseil, sans portefeuille.

— En résumé, l'équilibre européen oscille, l'horizon est glacique, les évènements, sans confirmer les prévisions, ne les trahissent pas non plus, le nuage qui prétend obscurcir le ciel politique se rapproche, le spectre rouge hésite au seuil de son antre, l'hydre de l'anarchie, quoique domptée, a des velléités de s'agiter de nouveau, les mœurs électorales vacillent entre l'honnêteté et la corruption, la religion boite, les populations, sans avoir tout à fait confiance se rassurent et jamais l'avenir ne s'est prêsenté sous des couleurs plus fugaces.

CAPRIVI.

FRINGALE DE PUNAISES

Il faut, autant qu'on peut, varier ses récits.
Cet exemple est tiré d'animaux plus petits.
Dans la mansarde d'un artiste,
Des punaises causaient, attendant le repas.
Le père consultait sa montre d'un air triste,
Car le souper n'arrivait pas.
Pour comble de guignon, de ses nombreuses filles
L'une se fiançait a l'aîné du voisin.
Le notaire des deux familles
Devait être aussi du festin.
Un bruit de pas résonne enfin..
Le nocturne gibier de la tribu modèle
Entre, élevant la chandelle...
On voit paraître un museau féminin...
— Il n'est pas seul, rentrez, Mademoiselle,
Dit le vieillard d'un ton chagrin.
Et regagnant posément la ruelle:
— Messieurs, nous remettrons le contrat à demain
Que nos fêtes en soient plus ou moins ajournées,
Les mœurs, pour les âmes bien nées,
Doivent passer avant la faim.

RATAPLAN.

THÉATRES.

— L'ALHAMBRA annonce sa réouverture du 1er au 5 septembre sous le nom d'Empire Palace. On donnera un spectacle dans le genre de l'Empire Théâtre de Londres.

— GALERIES. L'archi-connu "Tour du Monde en 80 jours,, fait tous les jours salle comble. Il est vrai que jamais à Bruxelles il n'a été représenté avec une mise en scène aussi réussie. L'interprétation est aussi parfaite. Constatons en passant la souplesse de M. Lespinasse, (Passe-Partout) qui est un artiste de ressource pour un directeur, on peut lui confier n'importe quel rôle dans n'importe quel genre, il s'en tire toujours à son grand honneur.

— L'ALCAZAR rouvrira ses portes vers le 5 septembre avec une troupe de concert triée sur le volet.

— Le THÉATRE MOLIÈRE a fini sa saison d'été et ferme pour quelques jours.

— En attendant la nouveauté parisienne du moment, le VAUDEVILLE fait recette avec *Ferdinand le Noceur*.

— SCALA Immense succès pour la troupe nouvelle de la Scala ; salle comble tous les soirs.

Les exercices des frères Eclair, les contorsionnistes les plus forts qu'on ait jamais vus à Bruxelles, sont réellement merveilleux. Quant aux animaux savants dressés et présentés par M. Clermont, c'est de l'enthousiasme qu'ils provoquent chez les spectateurs: il est impossible de se figurer les rires et les applaudissements qu'excitent le chien pianiste, l'âne rigolo, les coqs chantant au commandement, le petit cochon de lait buvant au biberon, etc., etc.

PETITES ANNONCES

5 francs LA LIGNE

A vendre trois cors, dont un de chasse et un au pled. S'adresser bureau du journal.

Chausseur à la mode demande un bon monteur pour dames. S'adresser bureau du journal.

Un jeune homme, ayant peu vécu, presqu'aussi bon que neuf, désire faire mariage riche. S'adresser aux initiales BOUFFI. Bureau du journal.

On demande à louer un cochon pour figurer dans kermesse aux boudins.

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

DÉPOT :

110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

LE VINAIGRE DE L'ÉTOILE

est reconnu le moins cher et le meilleur

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES

DU DOCTEUR KRUGENER

E. Tessaro & Vve Gecele

OPTICIENS

86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont.-aux-Herbes-Potagères, Brux.

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

TISSUS IMPERMEABLES

Vélocipedistes, Chasseurs, etc.

HABILLEZ-VOUS CHEZ

HENRI NATHAN

6

Rue du Bois-Sauvage

BRUXELLES

Fournisseur des Clubs vélocipédiques

MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches

E. LYON-CLAESEN

EDITEUR

8, RUE BERCKMANS, 8, BRUXELLES

LE VIEIL ANVERS

Beau volume avec 10 planches, dont deux en couleur par *Franz Van Kuyk*. Texte français et flamand par MAX ROOSES, conservateur du Musée Plantin.

PRIX : UN FRANC.

Vve CHARLE ALBERT

18, RUE JOURDAN, 18

Avenue Louise, Saint-Gilles

Nettoyage à sec et Lavage à neuf

de vêtements de dames, d'hommes et d'enfants

Nettoyage, Blanchissage et Crêmage de rideaux

Lavage et soufrage des couvertures et flanelles

TEINTURES

en toutes nuances sur tous tissus

SPÉCIALITÉ DE LAVAGE DE FINE LINGERIE

Bains Saint-Sauveur

43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barèges, de soufre. etc.

Bains de vapeur, TURCO-ROMAINS, RUSSES, Hydrothérapie, etc., MASSAGE, PEDICURE.

SALLE D'ARMES

et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :

C. A. DAVERVELT & Cie

CHAMPAGNE CHOUBERY FRÈRES

BRUXELLES

11, place Sainte-Catherine

Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IV

Le serment de vengeance

(Suite)

Le cuisinier bondit :

— En effet, rugit-il, je n'y avais pas encore pensé. Et, saisissant le casque, il en déversa le contenu sur la pierre plate.

L'eau bouillante s'écoula, grâce à une légère pente de la pierre, dans le Rhin et les écrevisses restèrent inertes.

Un des compagnons de l'inquisiteur dégaina sa brette et en fendit la carapace d'un crustacé.

Une chair blanche et ferme apparut au travers de la fente du test.

— Elles le sont, opina l'inquisiteur.

Et les dix hommes, saisissant chacun un des animaux, le décortiquèrent avec la patience et l'habileté d'écorcheurs de profession.

Bientôt on n'entendit plus que le bruit de leurs puissantes mâchoires broyant leur simple repas, qu'une lampée d'eau du Rhin termina.

L'inquisiteur allait prendre la parole lorsque l'un de ses hommes l'arrêta.

— Minute, fit-il, il y a du dessert.

Et, tirant de la poche de son haut de chausses un oignon formidable, il le posa triomphalement sur la table brute.

Hourra ! s'écrièrent les neuf autres espagnols qui se partagèrent l'oignon avec impartialité et les marques de la plus profonde satisfaction.

Cinq minutes après, les mouches tombaient tout autour des dix hommes à quinze pas de leur redoutables haleines. Autour d'eux, elles formaient un cerele de mortes et de mourantes.

Les neuf hommes s'étalèrent commodément sur des rochers et se préparèrent à écouter le recit de leur chef.

L'inquisiteur se leva et leur fit un saisissant tableau de ses douleurs et de ses souffrances. Il leur dépeignit, dans sa chaude langue andalouse, la scène de l'église, leur montra la place ou jadis son oreille faisait pendant à l'autre, leur conta ses souffrances dans la prison et leur fit le détail de sa miraculeuse évasion.

Vingt fois ses auditeurs tressaillirent pendant ce récit, sauf un qui s'était endormi.

L'orateur s'aperçut de cette attitude.

— Eh! bien, Ignatio, tu ne frémis pas? demanda-t-il.

Ignatio le regardait d'un air stupide.

— Il est sourd, fit remarquer un de ses compagnons.

— C'est bien, je lui pardonne, répondit d'un air gracieux le redoutable ecclésiastique.

Et il poursuivit :

— Maintenant amis, compagnons, cruels satellites de ma férocité, laisserons nous impunis tous ces outrages, permettrez-vous que mon oreille et ma molaire restent invengées ? N'est-ce pas le moment, ou jamais, d'appliquer aux Blindenwaldiens ce que l'on nommera plus tard la loi de Lynch ? Je veux une vengeance terrible.

— Vengeance ! hurlèrent huit hommes exaspérés.

— Mais qu'est-ce, Horatio, tu gardes le silence?

— Il est muet, répondit un des huit hommes qui avaient hurlé.

— C'est bien ; je lui pardonne. Amis, étendons la main et jurons de noyer dans le sang les injures faites à votre chef.

Huit hommes, d'un seul mouvement, étendirent la main.

— Eh ! bien, Josepho. Tu ne jures pas? Serais-tu un traître ?

— Il est manchot, lui fut il répondu.

— Regardez là-bas, au fond de ce vallon d'où descend le fleuve. Voyez-vous cette église, ce clocher. C'est Blindenwald. Mais, Caramba ! Pietro, tu ne regardes pas.

— Il est aveugle, observa une voix lugubre.

— Mais sacrebleu ? Qu'est-ce que cela signifie? Plus un d'entre vous n'est donc complet ?

— Plus un.

— Et la raison ?

As-tu oublié la rue de la Tête d'Or, l'hotel de ville de Bruxelles, et l'épée manœuvrée avec tant de précision par le jeune gentilhomme ?

La suite au prochain numéro.

. . . le baromètre monte . . . la rente redescend . . . ces journaux sont idiots !

Dessin d'Omer Dierickx

10 centimes.
A L'ÉTRANGER 15 centimes.

N° 35 — 2e ANNÉE. Dimanche 2 Septembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . „ 7-50 „

HEBDOMADAIRE.

Malheur ! v'la l'Association qu'allume les lampions d'la Ligue !

Dessin de LÉON DARDENNE

COURRIER DE PARIS

Avis aux vélocipédistes : Un important journal de Londres, le *Bicycling News*, a reçu communication du nouveau règlement de circulation que les autorités anglaises, fermement persuadées des périls que font courir les bicyclistes au reste du genre humain, ont résolu de mettre en vigueur. En voici les principaux articles :

I. — Les vélocipédistes devront tenir une cloche dans chaque main, et sonner tous les deux mètres au moins.

II. — A partir de 3 heures de l'après-midi, en toute saison, ils devront avoir deux lanternes allumées, à l'avant, et trois à l'arrière. Chaque vélocipédiste est tenu de porter dans le dos, sur fond blanc, un numéro matricule noir de 30 centimètres de hauteur.

III. — Il est interdit aux vélocipédistes de circuler dans les rues, sur les avenues, routes, chemins, places, sentiers et de chercher d'autres passages. En outre, ils ne devront sous aucun prétexte dépasser la vitesse de 30 kilomètres par semaine.

IV. — Dès qu'il apercevra un piéton, le cycliste devra se hâter de descendre de sa machine et de la conduire à la main, quand il fera la rencontre d'une voiture, il sera tenu de s'arrêter, de saluer avec respect et de s'agenouiller auprès de sa bécane pour laisser passer le véhicule.

V. — Sous aucun prétexte, les vélocipédistes ne sont autorisés à former des rassemblements de plus d'une personne. Il est formellement interdit à tout hôtelier ou cafetier de les recevoir et de leur servir quoi que ce soit.

VI. — La taxe sur les vélocipédistes est désormais fixée à 1 franc par jour, et seuls en sont exempts les policemen chargés de la poursuite des délinquants.

VII. — Tout vélocipédiste qui ne se conformera pas exactement à ce nouveau règlement de circulation sera puni d'une amende de 20 livres sterling assaisonnée de deux mois de prison au travail forcé.

***

Un Parisien, que je connais, est sur le point d'épouser une jeune fille de Belle-Isle-en-mer, orphelin, trop discret pour demander à ses amis d'accomplir ce lent et fatiguant voyage, ils s'attristait en songeant aux « potins » qu'allait déchainer son quasi-isolement dans cette petite île cancanière dont les habitants partagent leur temps entre la pêche de la sardine et le déchiquétement du prochain. A temps pour le rassurer, une agence lui expédia la circulaire que je transcris avec une fidélité de caniche.

« *Locations d'amis.*— Beaucoup de jeunes gens se mariant loin de leur ville natale sont fort ennuyés d'être, pour ainsi dire, isolés à leur propre mariage ; loin de l'endroit où ils ont été élevés, ils ne peuvent être escortés, en ce jour si solennel, par les compagnons de leur jeunesse dont la place est cependant marquée à leurs côtés.

« Cet isolement leur pèse, et est parfois l'objet de commentaires désobligeants de la part d'invités de la famille de la mariée.

« Notre maison a comblé cette lacune. Nous pouvons mettre à la disposition des mariés qui se trouvent dans cette désagréable situation un personnel de choix, jeunes gens bien élevés, causeurs agréables, danseurs élégants, dont plusieurs même sont doués de talents de société. Prix modérés, variant selon la classe à laquelle appartiennent les intéressés. Discrétion absolue..,

Mon ami traita avec l'Agence, reçut un lot de jeunes gens très convenables, leur versa un léger supplément nécessité par le mal de mer que ces amis de louage avaient éprouvés sur le « Sabot » qui fait le service de Quiberon à Belle-Isle, et put, grâce à ce renfort, effectuer son mariage en paix, sans susciter plus les bavardages empoisonnés qu'il n'est d'usage en pareille occurrence.

***

J'extrais des *Regards littéraires d'un Yoghi*, ces aphorismes « pleins de grâce et de sens » où se condense toute la sagesse littéraire de l'Inde :

— Les descriptions champêtres de la *Nouvelle Héloïse*, sentent un peu le renfermé ; on y retrouve le Valais de chambre.

— Si notre époque a connu un apôtre trié sur Violet, c'est à coup sûr Monseigneur Lavigerie.

— Le moraliste Petit-Senn, c'est comme qui dirait la monnaie de La Rochefoucauld en pièces suisses.

Il serait puéril de s'attarder à la théorie du plateau de la Bactriane comme lieu d'origine des races aryennes *Amicus plateau sed magis amica veritas*.

— Les passions se transforment avec les âges, mais sans rien perdre de leur pouvoir torturant. Ainsi, dès le XIIIe siècle, l'amour platonique fut une rage de Dante.

En voilà assez pour faire comprendre que ces « Regards » attirent ceux de tous les gens de goût.

WILLY.

EN CHASSE

Je te hais, bonze ridicule.
Rentier ou marchand de pruneaux
Qui de l'aurore au crépuscule
Va brûler ta poudre aux moineaux

Va, prends ton attirail grotesque :
Ton Lefaucheux qui te fait peur.
Ta gibecière gigantesque
Et tes bottes de vieux sapeur ;

Avant de partir en conquête,
Observateur du décorum,
Mets une plume à ta casquette
Et remplis ta gourde de rhum.

Marche ! Ecrase sous ta semelle
Les insectes énamourés.
L'odeur du foin coupé se mêle
Au relent gras des labourés

Cours les prés, les côteaux, les plaines ;
Arpente les monts et les vaux.
Fusille les génisses pleines,
Les chats, les cochons et les veaux.

Rate lièvre, lapin ou caille,
Râle ou perdrix avec aplomb.
Aux paysans, cette racaille,
Réserve une charge de plomb.

Enfin courbaturé, livide,
Reviens vers le soleil couchant,
Honteux, gonfler ton carnier vide
Du gibier de quelque marchand.

25 Août. JULES DE NIVELLES.

AVIS. — La superbe publication du *Diable-au-Corps*, ANVERS ET SON EXPOSITION est presque épuisée. Il ne sera pas fait de seconde édition. Ceux de nos lecteurs qui en désirent des exemplaires sont donc priés de se hâter.

FLEURS DE PAVÉ

M. Jef Kasteleyn, le barde d'Eecloo, nous prie de démentir, de la façon la plus formelle, le bruit, qui a couru avec persistance, d'après lequel il briguerait le mandat de M. Buls, qui touche à son terme.

***

Bien que le jury du concours triennal de littérature dramatique ait jugé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix, Maître Maurice Maeterlinck n'en persiste pas moins à refuser cette marque de distinction.

M. M. M. trouve qu'il suffit à sa gloire d'avoir été nommé, par S. M. l'empereur de Chine, officier de l'ordre national du Dragon Vert, sur la proposition du Ministre des Beaux Arts de l'Empire du Milieu.

Nous croyons que le maître gantois se targue un peu trop de cette décoration. Le haut fonctionnaire exotique a versé dans une erreur assez commune ; il a cru que les œuvres de M. M. M. étaient écrites en chinois.

***

La ville de Dinant vient d'offrir à André, vainqueur de la course Paris-Dinant, une superbe couque de deux mètres de diamètre.

Les édiles dinantais, dans leur profonde sagacité, ont mit le doigt sur le défaut des bicyclettes qui ne roulent bien que pour autant que l'on entretienne soigneusement les *selles*.

***

Par les temps de pluie battante dont nous jouissons, rien de plus désagréable que les trams ouverts, dans lesquels on prend des bains de siège qui ont le plus facheux effet sur l'accroissement de la population.

Frappé de ces inconvénients, M. Janssens, l'honorable directeur des tramways bruxellois projette de faire, aux voitures ouvertes, d'heureuses modifications.

D'après ce que l'honorable directeur nous a confié, il médite de réunir par des cloisons latérales les parois d'about des voitures ouvertes. Ces cloisons seraient naturellement percées de baies pour permettre l'accès de la lumière et ces baies seraient closes avec une substance transparente telle que du verre à vitre.

Afin de ne pas être obligé d'ouvrir dans ces cloisons une porte par banc, les banquettes seraient posées en long et les parois d'about seraient munies de deux portières à glissières. Les plates-formes seraient naturellement élargies pour faciliter l'entrée et la sortie des voyageurs.

Nul doute que ce perfectionnement ne soit favorablement accueilli par le public.

***

La création d'un corps spécial de gardes-civiques parmi les ramoneurs de l'agglomération bruxelloise est chose décidée.

Inutile de dire qu'il s'agit d'un corps d'artilleurs, nos ramoneurs ayant une connaissance approfondie du boulet.

Ces messieurs n'ont pas jugé à propos d'adopter un costume spécial ; ils conserveront le vêtement habituel de leur état, avec brandebourgs et grades tracés à la craie sur leurs poitrines et leurs manches.

Le commandement du nouveau corps a été offert au colonel Oswald Allard. L'honorable officier a demandé à réfléchir.

***

Nous trouvons dans le "*Petit Bleu*,, du dimanche 26 Août cette jolie phrase, terminant l'article consacré à M. Gustave Fréderix:

« Cet homme de charmant esprit, dont la « mort nous apparaît comme une de ces fatalités « soudaines, encore qu'elle fût prévue depuis « quelque temps déjà. »

— ...???

***

A propos du même, dans *Le Soir*:

« ... la presse belge perd en Gustave Fréderix « un de ses membres les plus estimables, un des « rares qui l'honoraient vraiment. »

— Et! bien, et d'Arsac?

***

Le Tram-Car n'a écrasé personne cette semaine.

***

Remarqué vendredi, au centre de la ville, deux étrangers qui paraissaient s'amuser; — et il était déjà onze heures du soir.

***

Observé pendant les régates de dimanche dernier une jeune bonne, fouillant un pantalon d'homme à l'intérieur duquel se trouvait un grenadier.

ARGUS.

AVIS

Samedi 8 Septembre, à partir de 7 heures du soir, GRANDE KERMESSE AUX TARTES, au *Liable au Corps*. **On s'inscrit d'avance.**

CHINOISERIE

Un conseil des Ministres chinois, sous la présidence de l'Empereur, a eu lieu dimanche dernier. Nous donnons la traduction de cette réunion importante d'après la dernière édition de la gazette de Pékin :

L'EMPEREUR. — Ah ça! Li-Hung-Chang, qu'est-ce que ça signifie. Nous voilà encore une fois brossés ?

LE SACRÉ CONSERVATEUR DE LA LANGUE. — Oh ! Oh ! Oh ! brossés, bros-sés. Oh! Oh ! Oh !

L'EMPEREUR. — Tu as raison, sacré conservateur, je veux dire que le soleil de la victoire a détourné sa face des armées de l'Empire du Milieu. Explique-toi, Li-Hung-Chang.

LI-HUNG-CHANG. — Très illustre fils du Ciel, vous m'en voyez éperdu comme le chien comestible entre les serres cruelles de l'aigle majestueux du Khanghoï.

L'EMPEREUR. — Je t'avais pourtant recommandé de jeter les régiments d'élite en Corée. A-t-on, comme je l'avais commandé, mis des fusées neuves aux cerfs-volants militaires?

LI-HUNG-CHANG. — Très illustre Roi des dix huit provinces, les cerfs-volants militaires ont été remis à neuf, mais un Taï-Fong obstiné nous à toujours mis sous le vent des Japonais.

L'EMPEREUR. — C'est embêtant.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DE LA LANGUE. — Oh ! Oh ! Oh ! Embêtant. Em-bê-tant.

L'EMPEREUR. — Je veux dire que cette circonstance obscurcit mon esprit du noir serpent de l'ennui. As-tu, comme je te l'avais recommandé, fait repeindre en vermillon les yeux des têtes de tigres des boucliers du 14e d'infanterie ?

LI-HUNG-CHANG. — Les têtes de tigres, très illustre monarque du Royaume des fleurs, ont été repeintes d'une façon tellement effroyable que les soldats eux-mêmes en détournent leurs regards comme l'humble vermisseau en présence du flot dévastateur du Yang-tse-Kiang débordé.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES FLEURS DE STYLE. — Ta comparaison, Li-Hung-Chang, n'a pas le sens commun. Tu lis trop d'ouvrages européens.

L'EMPEREUR. — Et les Japonais n'ont pas reculé, frappés d'effroi et d'horreur, comme la sombre chauve-souris surprise par un lever de soleil radieux ?

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES FLEURS DE STYLE. — A la bonne heure ! (*Murmure d'approbation.*)

LI-HUNG-CHANG. — Les Japonais, Sire, ils s'en foutent.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES RITES. — Oh !

LE SACRÉ CONSERVATEUR DE LA LANGUE.— Oh!

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES FLEURS DE STYLE. — Oh !

L'EMPEREUR. (*avec une écrasante bienveillance.*) — Tu veux dire, Li-Hung-Chang, qu'ils ont cuirassé leurs yeux des besicles de l'indifférence. As-tu donné l'ordre de broder sur les enseignes et les drapeaux, des dragons jaunes aux ailes vertes, la gueule en feu, et projetant d'épaisses volutes de noire fumée par les narines ?

LI-HUNG-CHANG. — Grand autocrate du Toit du Monde, cela a été fait. Un prisonnier japonais a même demandé si nous avions pris modèle sur un bateau à vapeur ou sur une locomotive.

L'EMPEREUR. — C'est emb.... Je veux dire que la charrue de la désespérance trace dans mon âme le cruel sillon de la douleur.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES FLEURS DE STYLE. — Optime !

LE SACRÉ CONSERVATEUR DE LA LANGUE. — Hein ?

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES FLEURS DE STYLE. — Cela veut dire: très bien, en vieux chinois de la 3e dynastie.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DE LA LANGUE. — Je conteste....

L'EMPEREUR. — Assez. Ka-o-Té. La situation est trop grave, vous éclaircirez ce débat plus tard. Alors, Li-Hung-Chang, comment expliques-tu notre défaite ?

LI-HUNG-CHANG. — Illustrissime despote, je ne l'explique pas ; je la constate.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES RITES. — Je le sais moi. J'ai appris par le noble inspecteur des rites, mandarin de troisième classe à bouton bleu, que tu avais négligé de bruler des bandes de papier rouge sur l'autel de Lao-Tsé quand nos vaisseaux sont partis.

L'EMPEREUR. — Tu as fait *cela*, Li-Hung-Chang?

LI-HUNG-CHANG. — Sire, j'avoue...

L'EMPEREUR. — Quel grade a le trisaïeul de ton arrière-grand-père?

LI-HUNG-CHANG. — Le bouton de cristal.

L'EMPEREUR. — Je le dégrade au bouton bleu strié.

LI-HUNG-CHANG. — Sire! Pas cela...

L'EMPEREUR. — J'ai dit. Quant à toi, je te supprime une de tes plumes de paon.

LI-HUNG-CHANG. — Les pleurs de l'amère douleur jettent sur mes yeux le voile du désespoir.

L'EMPEREUR. — Et comme ton armée a remporté une veste, je te retire la tienne. Tu remettras ta veste jaune quand tu auras battu les Japonais.

LI-HUNG-CHANG.— Tes paroles, Fils du ciel, ne coulent pas de tes lèvres comme le miel de l'abeille industrieuse mais bien comme le fiel amer. Elles ne sont pas couleur de corail mais grises comme le nuage portant en ses flancs l'orage majestueux Ton serviteur, néanmoins, te remercie de ta sévérité et salue avec humilité ta justice pure comme le cristal des sources des montagnes quand il n'a pas encore été troublé par le limon jaune de la vaste plaine.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES FLEURS DE STYLE. — Très bien.

L'EMPEREUR (*radouci*). — C'est bon, Li-Hung-Chang, si nous battons les Japonais, je te rendrai ta plume de paon, et peut-être élèverai-je ton arrière grand-père son trisaïeul au bouton blanc.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DE LA LANGUE. — Ton grand père son trisaïeul. Mais c'est du bruxellois!

LI-HUNG-CHANG. — Je baise tes mains sacrées. — (*il se prosterne*; *l'Empereur sort. Li-Hung-Chang frappe sur un timbre. Un mandarin militaire parait*). Cette dépêche au quartier-général. Ordre de flanquer au général en chef vingt-cinq coups de rotin.

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES FLEURS DE STYLE. — Monseigneur! Flanquer !

LI-HUNG-CHANG. — Toi, tu m'embêtes. Espèce de Polichinelle! (*il lui donne un coup de pied au derrière*).

LE SACRÉ CONSERVATEUR DES RITES ET LE SACRÉ CONSERVATEUR DE LA LANGUE (*ensemble*) — Monseigneur, cette faveur! A lui ! (*Il se courbent en deux*).

LI-HUNG-CHANG. — C'est juste; j'oubliais que c'était une faveur. Tiens!... et... Tiens! (*il les envoie rouler par terre d'un majestueux coup de pied*).

TOUS TROIS (*prosternés*). — Merci Monseigneur.

GLADSTONE.

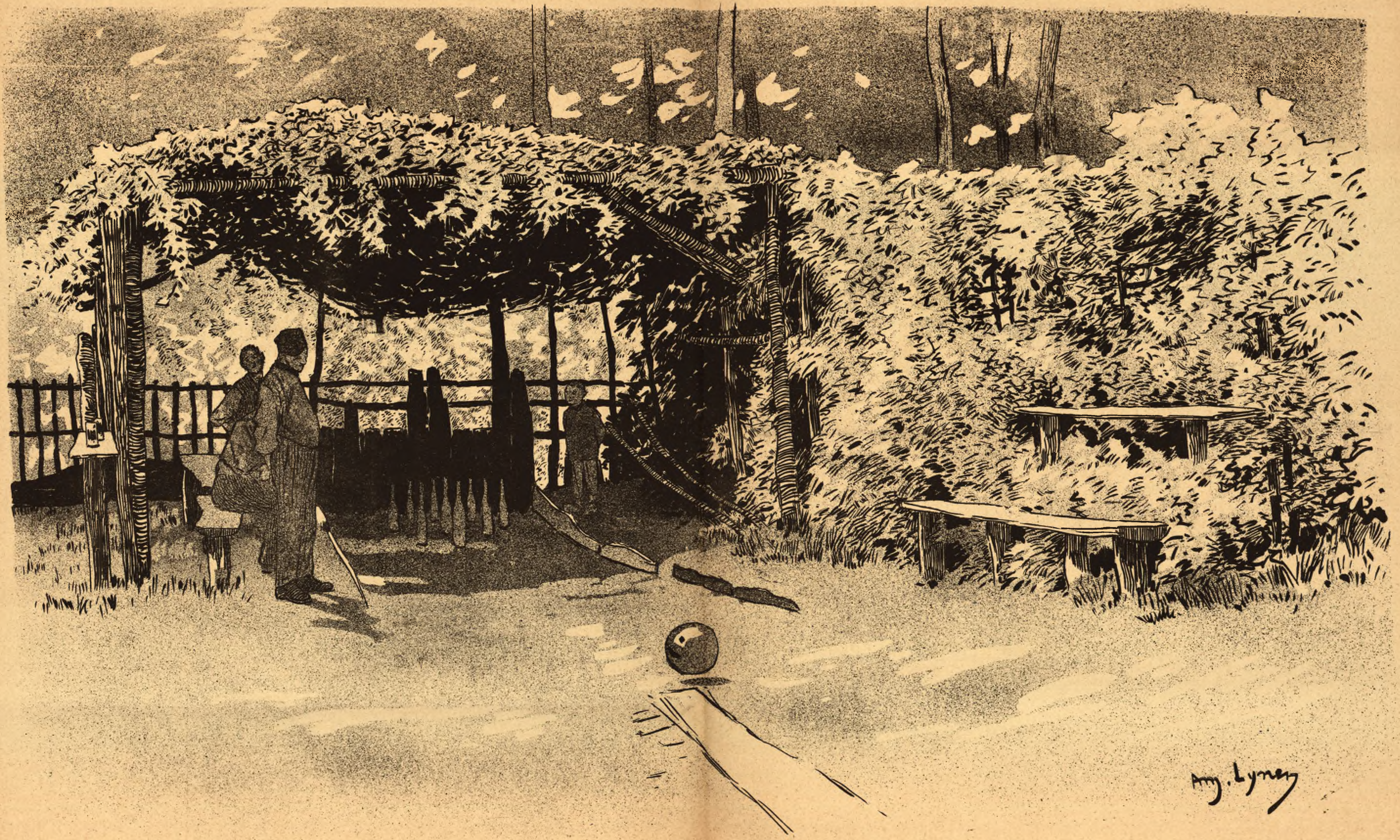
GRIBOUILLERIES

Je ne crois pas que vous connaissiez Jef Van der Adinoir, ou plutôt vous le connaissez fort bien, mais c'est sous un autre nom. Micoche ? Ah ! vous y êtes ? Je m'en doutais. C'est curieux, personne, sauf le vidame Spons et moi, ne le connaît sous son véritable nom. Le vidame et moi nous fûmes ses témoins, lors de son mariage avec la fille Zoé Robinson-Cru, également mieux connue sous l'appellation familière de Mie Krobe que lui donna feu Flor O'Squarr.

Mais ce n'est pas pour vous parler de son mariage que j'évoque la grande figure de Micoche : nous le nommerons ainsi, puisque ça vous chausse, ou paraît vous chausser, davantage. J'ai à vous conter des aventures de pêche. Elles sont instructives, et je vous conseille fort de les redire à vos fils quand ils auront vingt ans et même moins.

Nous allons, si vous n'y voyez aucun inconvénient, commencer, par la première aventure, qui n'a qu'un défaut, c'est que le vidame n'y joue aucun rôle. A part ce détail, elle est moult suggestive, comme vous allez voir.

C'était du temps où la rue des Denrées était connue sous un autre nom. Micoche demeurait non loin de là, ayant des affaires de cœur dans cette rue et tenant à les surveiller de près. Je restais sur le même palier et j'étais ce matin-là, encore qu'il fit déjà grand jour, plongé dans les bras de l'orfèvre, qui ne songeait guère à cette époque qu'un des siens deviendrait maïeur de la



JEU DE QUILLES (BERWETTE)

Dessin d'Amédée Lynen

ville et nécropoliserait celle-ci. Tout-à-coup une tape retentissante appliquée sur la partie la plus charnue de mon individu, comme eut dit feu Louis Hymans, — ce qui vous a fait comprendre, avec le flair qui caractérise les abonnés et lecteurs du *Diable-au-Corps* que j'étais étendu sur le ventre — me réveilla en sursaut. Mon premier mouvement fut un juron énergique, mon second de ramener pudiquement ma couverture sur des nudités appétissantes, mon troisième de crier :

— Entrez !

Que vous dirais-je ? Micoche était devant moi en complet de pêcheur à la ligne et me suggestionnait impérieusement de l'imiter et de le suivre.

Dix minutes après, montre en main, nous dévalions la pente abrupte de la Montagne de l'Oratoire, et une demi-heure plus tard, nous nous apprêtions à lancer nos lignes dans les eaux boueuses du canal de Willebroeck, près du pont de Laeken.

Pourquoi avoir choisi précisément cet endroit peu réputé pour sa richesse en poissons ? Micoche, je le répète, me suggestionnait, et Micoche avait impérativement décidé que là nous taquinerions le goujon improbable, l'ablette problématique.

Le froid du matin dissipa peu à peu les brouillards qui obscurcissaient ma volonté, et je parvins à me ressaisir au moment même où le ciel déjà couvert se résolvait en pluie et nous drachait avec la conscience d'un firmament brabançon.

J'allais poser à Micoche une question insidieuse au sujet de l'endroit choisi par lui, lorsque je le vis accomplir une manœuvre bizarre. Il s'efforçait de fourrer sa ligne exactement sous l'arche du pont. Un éclair illumina mon cerveau : j'avais tout compris !

Micoche avait choisi l'emplacement à cause du temps couvert, jugeant que les poissons se réfugieraient à la moindre alerte de pluie sous l'arche du pont. Comme il pleuvait, Micoche fourrait sa ligne sous le pont.

Son calcul se trouva corroboré par l'événement. Il ramena une vieille savate (elles pullulent dans le canal), un cadavre de griffon (qui ne fut pas reconnu, quoiqu'étant resté exposé à la Morgue pendant plus de huit jours) et enfin une anguille si mince, si mince que nous la baptisâmes l'anguille à tricoter.

LETOCHÈS.

BULLETIN POLITIQUE

— S'il est une chose incontestable, c'est que la rapidité de la vulgarisation des nouvelles dépend avant tout de la source des informations. Dans cet ordre d'idées on peut dire que l'application de l'électricité à la transmission du récit des évènements a augmenté, dans de larges mesures, la somme de l'intérêt que la société actuelle porte aux questions exotiques qui, il y a quelques siècles seulement, surtout avant la découverte de l'imprimerie, laissaient indifférente la généralité du monde occidental.

Il est vraisemblable que si cette source d'informations rapides eût existé à l'époque de l'invasion des barbares, l'empire romain, malgré la gangrène de la concussion qui le rongeait, eut trouvé des ressources suffisantes pour opposer une digue infranchissable au flot des envahisseurs. Cette constatation nous fait regretter plus amèrement la mort d'Archimède, enlevé à la science au moment où il était sur la trace de la solution de ce grand problème physique, et l'absence de nouvelles au sujet des opérations militaires en Corée. Tout ce que nous savons, c'est que la flotte Japonaise cherche la flotte Chinoise et nous pouvons nous hasarder à prédire qu'elle continuera à la chercher tant qu'elle ne l'aura pas trouvée.

— Les complots anarchistes et même nihilistes, dont les découvertes s'étaient multipliées au cours de la semaine dernière, apparaissent aujourd'hui moins dangereux qu'on ne l'avait laissé entendre. On est trop disposé à exagérer la portée de propos surpris à la volée entre inconnus.

Aussi il parait certain que deux individus, arrêtés à Cette pour s'être entretenus de *la dy-namite* parlaient en réalité d'une vieille dame anglaise.

D'autre part, un Monsieur et une dame qui paraissaient s'amuser excessivement de ce qu'un compagnon avait été " relaché ,,ne faisaient aucunement allusion à une gaffe de la police mais bien à la malheureuse aventure d'un jeune marié qui avait eu l'imprudence de manger une livre de pruneaux le jour de ses noces.

— La mort, probable quoique contestée, du sultan du Maroc, rappelle de nouveau l'attention sur la famille des Mouley qui occupe, depuis assez longtemps, avec les siennes, le trône de *Fez*. Il parait certain que le nouveau sultan sera moule et homard.

— Nous savons de source accréditée que les révélations, pleines de réticences, de Mgr. Augouard vicaire apostolique de l'Oubanghi, ont provoqué, en haut lieu, de vives préocupations. Le gouvernement congolais vient d'envoyer à ce haut dignitaire ecclésiastique une cuisinière, cordon-bleu émérite, qui a fait une bonne provision de condiments divers parmi lesquels brillent au premier rang, l'arsenic, l'acide prussique, la noix vomique, la strychnine, le phosphore et autres ingrédients de digestion aisée.

— En résumé, l'équilibre européen cherche son centre de gravité, l'horizon est dégagé, les évènements devancent les prévisions, le nuage léger qui brouillait le ciel politique s'épaissit, le spectre rouge parait rentré définitivement dans son antre mais l'hydre de l'anarchie déploie lentement ses mille tentacules, les mœurs électorales tendent à un épurement complet, la religion et l'athéisme conservent leur terrain respectif, la tranquillité des populations revêt une légère teinte d'inquiétude et jamais l'avenir ne s'est présenté sous des couleurs plus stables.

ESTRUP.

ÉCHOS DE VILLAGE

SENTIMENTALITÉ

La vieille Marie-Josèphe, *Mardjo*, comme on l'appelle, en le pittoresque patois de Joncret-sous-Gerpinnes, est gravement malade.

Le curé est venu lui apporter l'*absolution*.

Une vache, la seule que possède Mardjo, meugle dans l'étable, réclamant sa pitance.

Dans la chambre où râle déjà la moribonde, deux petites filles, toutes petites, pressentant le prochain abandon, pleurent à chaudes larmes au pied du lit de la grand'mère.

Au matin Mardjo est morte.

Les voisines, charitablement, viennent rendre les derniers services dans la pauvre maison ; elles ensevelissent le cadavre, rangent tout dans la chambre et, pieusement, elles allument deux chandelles, sur la table, près du lit.

En attendant l'arrivée du curé, elles marmottent avec dévotion la prière des morts.

La vache, dans l'étable, meugle toujours.

Les deux petites filles, fortement impressionnées, n'osent plus pleurer. Isolées dans un coin, muettes, elles regardent de loin, avec effarement, le lit de la grand'mère, leurs jolis visages d'enfants tout bouleversés d'inconsciente anxiété.

La scène est véritablement poignante, bien plus que je ne pourrais le décrire.

L'une des voisines, prise de pitié, interrompt sa prière pour émettre tout haut cette pensée, dans laquelle elle met tout son cœur :

— Pauv' vatche ! qui s' qui va li donner à mougni, à c' t' heure qué Mardjo n' s' ra pu là...!

* * *

GÉNÉROSITÉ

— Nom dé dios, Zéphir, qué vos avez enn belle pipe !

— A oué ça, all coûte in franc nonante chinque.

— Zéphir, donném' vo pipe.

— Jamé ça, vo z'avez co eu m' casquette.

— Ça n' fé ri ça, donném' vo pipe, Zéphir,

— Non fé, vo n' lorez ni, mais d'jé à no méson in bia port' cigare, in bia savé, d' jé vos l' donn'ré s' tila, y n' mé plé ni.

* * *

LES NOUVELLES

La gazette vient d'arriver, annonçant l'exécution de Caserio.

Tout le monde se précipite pour savoir les nouvelles, qui s'en vont se répandre dans le village avec force commentaires :

— Vo n' savé ni ?

— ..... ?

— Carnot a s' té guillotiné ahier à Paris.

— C'est bi fé ! — y n' la ni volé s' tila...

L. A. L.

CE QUE JE VOUDRAIS

A MON AMI JULIUS VINDEX

Je voudrais être au temps des grandes estocades,
Des chevaliers de fer aux âmes de granit
Qui s'en allaient au loin, en saintes cavalcades
Combattre chez le Turc, sous un drapeau bénit.
Incultes et grossiers, dans leur esprit informe
Deux images planaient : leur dame, le Seigneur,
Carapacés d'acier, comme un homard énorme,
S'ils frappaient de grands coups, c'était en leur honneur.

* * *

Je voudrais, curieux de voluptés perverses,
Affoler de sadisme une sainte moisson,
Culbuter sur leurs lits l'abbesse et les converses,
Faire de chastetés la sanglante moisson.
Je voudrais les saôuler et dans leurs saints calices
Brasser un philtre infect de vin et d'alcool brut,
M'égratigner la peau sur le crin des cilices
Et les faire hurler comme une chienne en rut.

* * *

Je voudrais calme et fort, être un colosse sombre,
Un monstre redoutable au sein de l'infini,
Un être triste et louche et régner seul dans l'ombre,
Les traits marqués du sceau funeste du banni.
Je voudrais, tout puissant, du fond des nuits profondes,
Fatal, de l'univers être le Jupiter,
Et d'un signe du doigt, désorbiter les mondes
Et les entrechoquer, éperdus, dans l'éther

* * *

Je voudrais être l'ange, à l'œil chargé de haine,
L'ange à l'aile visqueuse, au pied bot et fourchu,
Qui rampe lentement et qui traîne sa chaine
Avec la majesté d'un souverain déchu.
Je saurais, m'agitant en un effort suprême
Et, d'un bond surhumain, escaladant les cieux
Face à face avec Dieu lui cracher un blasphème,
Sans courber devant lui mon front audacieux.

ENVOI

Je voudrais tout cela, mais si quelque parente
Pouvait, par un décès survenant à propos,
Me léguer gentiment dix mille francs de rente,
Je laisserais les Dieux et le monde en repos.

OSTRIS XVI.

THÉATRES.

MONNAIE. — Le théâtre de la Monnaie rouvrira lundi 3 septembre par *Faust*, pour la rentrée de MM. Cossira, Séguin et Danlée, et de Mmes Tanésy et Legénisel. M. Béyl fera sa première apparition dans le rôle de Valentin et Mlle Girard dans celui de Siebel.

Mardi 4, *Werther*.

Alcazar. — La réouverture de l'Alcazar aura lieu le mercredi 5 septembre, avec une troupe de concert de tout premier ordre, dont l'étoile sera Mme Jane May, la jolie chanteuse d'opérette dont le public bruxellois à gardé un si agréable souvenir.

Jane May, qui revient de Londres où elle à créé *l'Enfant prodigue*, avec un succès énorme, se produira dans tout un répertoire original de chansons inédites, de « monomimes » et de scènes d'imitation.

M. Malpertuis a engagé aussi, pour la réouverture, M. Gaillard, l'excellent comique qui fit les beaux soirs du Vaudeville. C'est fort probablement cet artiste de valeur qui créera le rôle du Compère dans la future revue de l'Alcazar.

Empire Palace. — C'est définitivement samedi 1er septembre que s'ouvrira l'Empire Palace (ex-Alhambra), genre Folies-Bergère, avec une troupe de premier ordre.

Désormais le droit de location sera non seulement aboli, mais les personnes qui retiendront leurs places d'avance jouiront d'une réduction de 10 p. c.

Musée Castan. — L'Escarpolette diabolique, nouveauté des plus originales qui va faire fureur à Bruxelles. Les séances ont lieu de 2 1/2 à 6 h. et de 7 1/2 à 10. Chaque entrée au Musée donne droit à une « ascension ».

Scala. — La troupe de la Scala est entièrement renouvelée. Au programme figurent maintenant M. Gosset, un chanteur des concerts de Paris, qui n'est jamais venu à Bruxelles et que la direction a réussi à engager pour quelques représentations, les Rossows athlètes et lutteurs mignons ; M. Boissier, Mlle Suzanne Robert ; les Karns, une excellente troupe de pantomimes, etc.

Du nouveau, encore du nouveau, toujours du nouveau, c'est la devise de la Scala.

Alcazar. — Complètons les renseignements donnés déjà sur la composition de la troupe de réouverture de l'Alcazar.

M. Malpertuis a engagé Mlle Violette Dechaume, une exquise diseuse parisienne au répertoire original et personnel ; il a renouvelé l'engagement de MM. Ambreville, Crommelynck et Lejeune, les trois comiques attitrés de la maison. Ces noms, ajoutés à ceux qui ont été publiés, forment une troupe de tout premier ordre dont les débuts, le 5 septembre, ne passeront pas inaperçus.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont.-aux-Herbes-Potagères, Brux.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IV

Le serment de vengeance

(Suite)

— C'est vrai, répondit le terrible espagnol, avec un geste découragé dans la voix. Ah ! cet homme ! cet homme !

Et ce caractère de fer essuya une larme.

—Ah ! reprit-il, ma vengeance, notre vengeance à tous, amis, n'en sera que plus terrible. Il faut que de Crabesac, ce gascon maudit, son écuyer, cet autre gascon maudit, et Ordalie, même Ordalie, quoiqu'elle soit de mon sang, périssent. Et il ne faut pas qu'ils périssent d'une façon ordinaire. Je veux les faire passer par toutes les souffrances, par toutes les tortures, par toutes les affres. Cette Ordalie, qu'il aime et que je hais, il faut la déshonorer sous ses yeux, il faut qu'elle passe par vos bras, à tous.

Une acclamation lui répondit.

— Et quoi, Tiburcio, tu gardes le silence et un sombre nuage s'étend sur tes traits purs, enfant ?

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
DÉPOT :
110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

TISSUS IMPERMEABLES
Vélocipedistes, Chasseurs, etc.
HABILLEZ-VOUS CHEZ
HENRI NATHAN
6
Rue du Bois-Sauvage
BRUXELLES
Fournisseur des Clubs vélocipédiques
MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches

Bains Saint-Sauveur
43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains, Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LÉOPOLD MERCKX

Un calme glacial accueillit cette observation.

— Cette vengeance raffinée ne te suffit-elle pas ?

Un flot de larmes inonda le visage de Tiburcio et un sombre embarras se peignit sur ses traits.

— Parle, mon fils.

D'un geste énergique, un de ses compagnons fit entendre qu'il avait subi le sort de la victime de Fulbert.

Cet essai de symbolisme mit le comble à la rage des dix hommes qui se levèrent et, dans une ronde satanique, exécutèrent la danse du poteau de guerre. Puis, sinistres, ils disparurent un à un dans un sentier qui n'était pas assez large pour laisser passer deux personnes de front.

CHAPITRE V

Conflit administratif

Sur ces entrefaites, le landaman de Blindenwald n'était pas précisément plongé dans la joie la plus exubérante.

On était venu lui annoncer, entre six heures du matin et huit heures du soir que son prisonnier s'était échappé, qu'une pierre de la prison était introuvable et que le Rhin, se précipitant par l'issue ouverte dans la cellule, avait inondé les sous-sols de la géole et avaient noyé tous les rats de l'administration.

Ces rats étaient d'une espèce fort rare. C'étaient des rats chinois, sans poils, avec un petit bouquet de cheveux blancs sur le front, et une peau rose qui semblait truffée de taches noires.

L'administrateur délégué de la société de navigation électrique du lac de Constance en avait fait cadeau à la municipalité de Blindenwald, pour parer à certains cas de disette qui s'étaient présentés à diverses reprises. Ces rats étaient, assurait-on, aussi prolifiques que comestibles et la rapidité de leur multiplication devait assurer aux Blindenwaldiens des réserves culinaires inépuisables.

Aussi toute la municipalité fut-elle jetée en émoi par la nouvelle de la submersion de ces intéressants animaux. L'échevin des ressources publiques convoqua immédiatement le conseil et n'hésita pas à proposer un vote de blâme au landaman dont l'incurie avait — affirmait-il — provoqué ce désastre.

Le landaman se leva au milieu d'un imposant silence.

— Amis, fit-il, collègues, citoyens, et administrés. Je déplore, comme l'honorable échevin des ressources publiques, le décès prématuré des animaux qui devaient, si l'horrible famine frappait à nos portes, sustenter, jusqu'au retour de l'abondance, les habitants de la noble commune de Blindenwald.

Je fus coupable, il est vrai, en ne confiant pas la garde de la prison à la force publique, si active et si dévouée.

Mais, amis et citoyens, vous n'ignorez pas que cette force publique n'existe que sur le papier. Nous n'avons de gardes-champêtres et de gendarmes que sur le contrôle. Par économie, nous nous partageons les appointements qu'ils pourraient toucher.

La suite au prochain numéro.

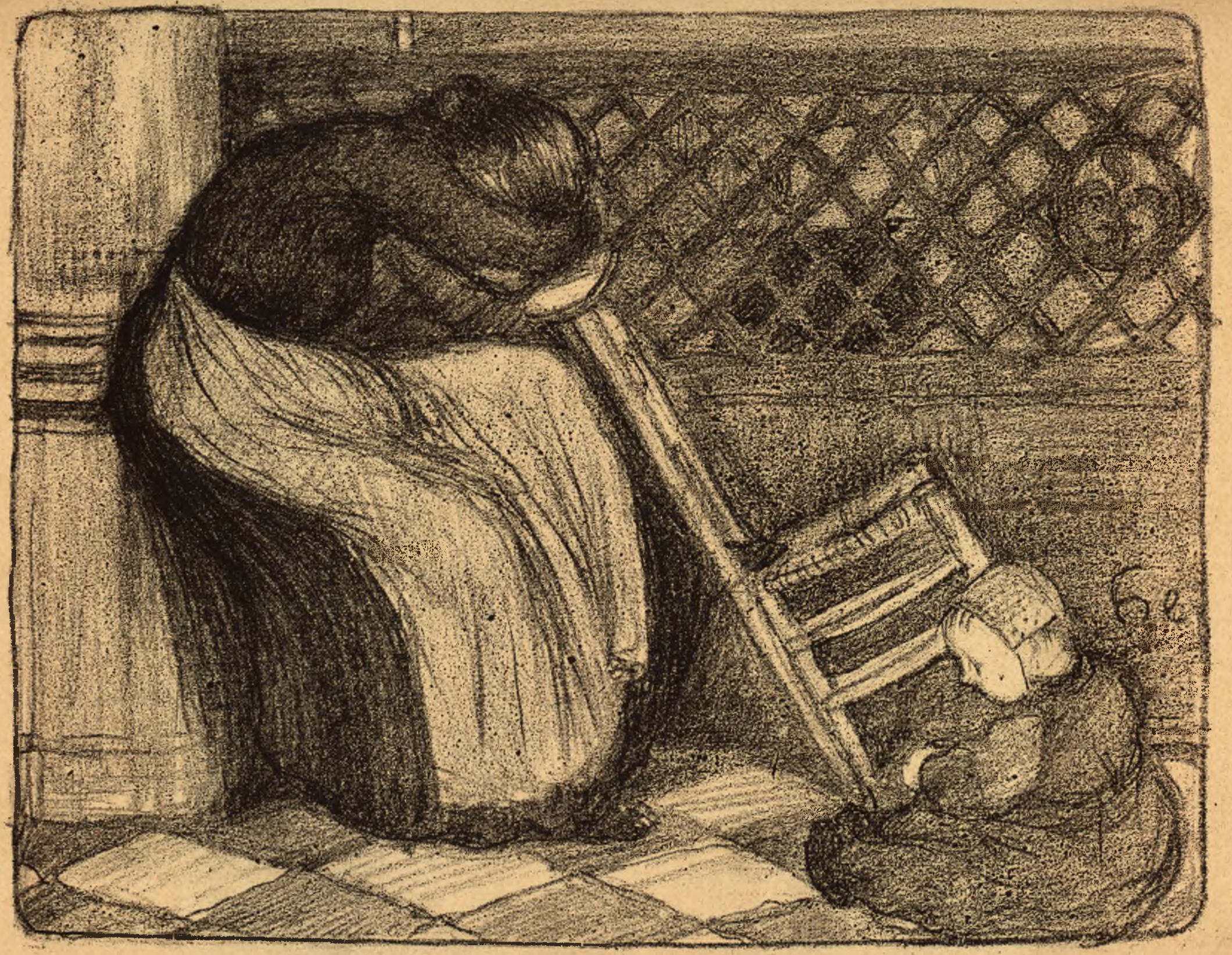
Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

UN COIN DE NOTRE-DAME DE PARIS



Dessin de HENRI EVENEPOEL

10 centimes
N° 36 — 2e ANNÉE. A L'ÉTRANGER 15 centimes. Dimanche 9 Septembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

NOTRE ATTITUDE

Dessin de LÉON DARDENNE

NOTRE ATTITUDE

Nos lecteurs connaissent assez la fermeté inébranlable de nos principes pour avoir deviné que nous ne laisserions pas passer la période où le pays va se reconquérir sans prendre position au cœur de la question qui sépare en plusieurs camps la plus grande partie des citoyens belges et sans chercher à réunir, en un faisceau unique, les forces vives de la nation éparpillées en querelles byzantines.

Le Diable-au-Corps devait se prononcer,

et il se prononce.

Organe d'une immense majorité de belges, il déclare en leur nom qu'**il en a assez** de la querelle libéro-cléricale.

Assez de la querelle flamingo-fransquillonne.

Assez de la querelle du capital et du travail.

Assez de la querelle coopérato-anticoopérative.

Assez de la querelle des vieux et jeunes Belgiques.

Assez de la querelle doctrino-progressiste.

Assez de la querelle socialo-anarchiste.

Assez de la querelle radico-progressiste.

Assez de la querelle université-libre et zwanze-université.

Assez de la querelle entre les bières allemandes germaniques et les bières allemandes nationales.

Assez de la querelle entre les eaux de la ville et les eaux du Bocq.

Assez de la querelle libre-échangeo-protectionniste.

Assez de la querelle Marollo-Molenbeekoise.

Arrière les groupes, qui, enlaçant leurs membres dans les impératives limites d'une *platform*, nécessairement terminée par des balustrades morales, ne laissent pas aux citoyens le premier et le plus précieux des droits de l'homme :

le libre arbitre.

Chacun doit former son groupe unique auquel il ne doit pas plus être permis de se réunir que de se diviser. Le cœur de la nation doit battre uniformément et jeter un même sang dans toutes les veines du pays : un sang généreux, mais qui ne doit être d'aucune couleur déterminée,

ni rouge, ni bleu, ni vert.

Nous ne pouvons tolérer plus longtemps que Bruxelles, cœur et cerveau de la Belgique, se courbe sous les lois faites par une députation de province. Bruxelles doit avoir sa chambre des députés spéciale et autonome, légiférant pour Bruxelles. Les députés de province n'ont qu'a rester chez eux, dans leur chambre particulière. Assez et trop longtemps les membres ont commandé à la tête. *Chaque son tour* !

Dans le domaine du travail, nous ne voulons pas des huit heures que les socialo prétendent nous imposer : mesure honteuse, mixte et hybride. Le summum de la félicité humaine est évidemment de huit heures de loisir, huit heures de flemme et huit heures de repos. Le travail, nécessité fatale, doit donc être réduit à son extrême minimum : le temps d'aller à sa besogne et d'en revenir. Nous repoussons aussi, résolument, le minimum de salaire. C'est le maximum de salaire qu'il nous faut et ce maximum *doit être illimité*

La question de la garde civique a déja été traitée par notre collaborateur Joseph Prud'homme et nous n'y reviendrons pas, mais nous dirons un mot de la question des timbres-poste qui n'ont pas fait l'objet d'une mesure assez radicale. Le talon des timbres devrait simplement porter " *ne pas livrer. — Niet bestellen* ,,. Les destinataires, que l'expéditeur serait allé prévenir n'auraient qu'à venir chercher leur correspondance dans les bornes postales. Ce serait un exercice hygiénique pour beaucoup de paresseux qui ne se dérangent jamais pour avoir des nouvelles de leurs parents et un moyen certain de resserrer les liens de la famille, et les facteurs ne se plaindraient pas.

Une réorganisation qui s'impose au même titre que celle de la garde-civique est celle des rouages de la banque nationale. La banque nationale est la banque de tous et, à ce titre, on ne s'explique l'accueil peu gracieux fait aux encaisseurs de cette institution économique que par la fatale habitude qu'ils ont de venir chercher de l'argent. Il suffirait donc qu'au lieu d'en chercher ils en apportassent pour donner à ces utiles et modestes fonctionnaires un relief qui les ferait voir d'un œil favorable par leur clientèle habituelle.

Nous n'en dirons pas plus pour le moment.

Nous avons le droit de nous flatter d'être le premier journal de la capitale qui ait consacré quelques lignes sérieuses à l'important bouleversement politique que doit provoquer le nouveau système électoral et nous nous réservons de traiter certaines questions plus à fond. Cependant, en notre qualité de journal littéraire, nous nous devons à nous mêmes de dire quelques mots de l'instruction.

Sur ce chapitre, nous sommes décidés à **ne point transiger**. Nous voulons avec la plupart des philosophes qui se sont préoccupés de la diffusion, dans les centres intellectuels animés de l'ardent et légitime désir de développer la somme des connaissances humaines. de l'encyclopédie des grandes idées répandues dans les productions des esprits de synthèse qui s'honorent d'avoir illuminé des éclairs de leur génie les questions les plus controversées, contribuer, dans la mesure des moyens mis à la disposition des éducateurs du peuple, modestes pionniers, par la législature, à la transformation du bon sens démocratique en sagesse des nations, persuadés et convaincus que c'est le seul et unique moyen de faire pénétrer, dans les couches profondes, les vérités inéluctables d'un sage progressisme, répandant à flots la lumière bienfaisante du

flambeau de l'humanité.

LA DIRECTION.

FLEURS DE PAVÉ

Un journal de cette ville émet la judicieuse réflexion que les cornichons n'ont jamais été aussi rares que cette année-ci.

On ne s'en douterait réellement pas en présence de l'abondance des candidats à un siège législatif.

***

Enfin il nous a été donné la rare jouissance de voir un tramway écraser un omnibus.

***

Soyez donc célèbre.

Notre rédacteur cycliste, envoyé spécial de notre organe à Dinant pour la grande course de Paris-Dinant s'est échiné à faire partager à quelques bons paysans wallons son enthousiasme pour André. Pour leur donner une idée de l'importance de l'événement il faisait resortir que la municipalité dinantaise avait élevé un arc de triomphe au vainqueur.

— Vous savez, un arc de triomphe, un monument?

— Ah ouai, m'fi, j'comprinds ben. Un arc de « triomphes » c'est un château de cartes, quoi.

Notre rédacteur n'en est pas revenu. Aussi désirons nous vivemeut qu'il regagne ses pénates.

***

Maître Maurice Maeterlinck nous a fait l'insigne faveur de nous décrire le décor dans lequel sera joué sa prochaine *œuvre*.

C'est très intéressant : à gauche, au premier plan, une cheminée de locomotive, fumant très fort ; à droite, au même plan, une pipe allemande, fumant également très fort. A droite, au second plan, une marmite, répandant une fumée épaisse, à gauche, au même plan, une lampe à pétrole, avec un verre cassé, répandant une fumée non moins épaisse, et au fond un baquet de blanchisseuse, lançant d'épaisses volutes de vapeur.

La toile du fond, les portants et les frises représentent des buées.

Nul doute, nous a dit M.M.M. que mes personnages ne se trouvent ainsi parfaitement au point.

Ce gredin de Méphisto n'a pu s'empêcher de faire observer qu'il manquait encore pour arriver à ce résultat une sentinelle fumant également très fort.

Le *maître* l'a regardé de travers.

***

Le Sâr Péladan nous prie de démentir de la façon la plus formelle, le bruit qui court avec persistance d'après lequel il songerait à remplacer M. Buls, dont le mandat est sur le point d'expirer.

En sa qualité de grand pontife, le Sâr préfère administrer les derniers sacrements que la ville de Bruxelles.

***

Les tracasseries tyranniques dont les cyclistes sont l'objet aux postes-douane de la frontière provoquent des plaintes amères de leur part. D'après un inspecteur général des finances, ces mesures sont justifiées par les grandes quantités de saccharine que les vélocemen introduisent en fraude dans leurs pneus.

Libre aux cyclistes de rire et de se f... de la douane. Il n'en est pas moins vrai qu'à la frontière de Wiltz il nous à été donné d'assister à une petite scène édifiante à ce sujet.

Passe un cycliste dont l'allure bizarre et cahotante éveille la défiance du brigadier-gabelou qui prie poliment le voyageur de démonter ses caoutchoucs.

La chambre à air de ces accessoires ne contenait rien moins que 300 cigares, purs Havane, 200 litres d'alcool, dit cognac, 28 porcs dont deux étaient morts faute d'air par suite de compression excessive, et 3 bœufs dont un taureau atteint de stomotatite aphteuse.

Inutile d'ajouter que procès-verbal a été dressé au délinquant.

La douane — particulièrement le brigadier de Wiltz — a donc droit à tous les éloges et les plaintes des cyclistes ne sont aucunement fondées.

ARGUS.

M. GUSTAVE JONGHBEYS

DIT G. TAFK, DIT MÉPHISTO, DIT CATHERINE, DIT LENFANGÉ-SUS

Né à l'âge de deux ans, G. Tafk, qui depuis porta plusieurs surnoms justifiés par ses pseudonymes, manifesta de bonne heure des dispositions pour le journalisme vadrouilleur. A trente mois, il quittait déjà le sein de sa nourrice pour explorer d'autres régions de cette puissante personne et il se délassait en la délaçant.

Ses parents ne voulurent pas contrarier une vocation aussi marquée et le sevrèrent avec de l'encre de la petite vertu, seule connue à cette époque, ce qui donna dans la suite la mesure de la sienne, de vertu.

Il passa, suivant une coutume aussi barbare que surannée, les plus belles années de son existence dans diverses prisons dirigées par les éducateurs de la jeunesse, qui réussirent à lui inculquer de vagues données sur la situation topographique des rubans de chapeaux dans l'Asie Mineure.

Muni de ce bagage succint, quoiqu'encombrant, il occupa ensuite les plus hautes positions subalternes à l'agence du Trésor, dans le commerce et à l'administration des chemins de fer.

Ce triple avatar ne suffisant pas à ses hautes aspirations, il quitta la voie ferrée pour celle des lettres dont il pratiqua toutes les branches, tant poétiques que prosaïques.

De branche en branche il arriva enfin au sommet de l'arbre intellectuel, c'est-à-dire à collaborer au *Diable au Corps* où, depuis la naissance de cet organe aussi artistique que dépourvu de préjugés, il flagelle le vice, la science, le cyclisme, la teinturerie et le ploutocratisme dans ses inimitables *vadrouillanas*

Signe particulier. — Un faible pour les fables express en souvenir de son passage au chemin de fer et manifeste une prédilection marquée pour les heures de la journée comprises entre minuit et six heures du matin.

Sa devise : Ça ira mieux.

LUI.

EN CHASSE

A JULES DE NIVELLES.

Le cor torturé dans sa botte,
Laisse au bourgeois ventripotent
Qui patauge en plein dans la crotte,
Le soin, aussi sot qu'important,

Le doigt posé sur la détente,
De chercher, d'un œil anxieux,
Dans une plaine ruisselante,
Quelque perdreau fallacieux.

Foin de l'oiseau qui se dérobe
Qui se cache et qu'il faut traquer !
Il est gibier portant la robe
Bien plus aimable à débusquer ;

Quand, par ces temps d'automne humide,
Il découvre un bout de mollet,
Montrant sous un jupon timide,
Son contour ferme et rondelet.

En chasse ! Observe bien la bête
Qui cherche à gagner son réduit
Sans faillir à tourner la tête
Pour voir si le chasseur la suit.

Tayaut ! Du gibier peu farouche,
Le sort est bien vite accompli;
Un simple baiser sur la bouche
Est venu sonner l'hallali.

Gibier joli, gibier des rues,
Combien j'aime mieux te courir
Que les volailles incongrues
Que le bourgeois veut conquérir!

3 Septembre 4 h. 57 m. du matin.

OSTRIS XVI

DES GOUTS ET DES COULEURS

Et moi aussi, je veux dire des choses tristes.

Je n'ai pas vingt ans (*) et lorsque je regarde derrière moi, je ne vois que des ruines, infiniment douces. Lorsque je regarde devant moi, je vois encore des ruines et lorsque je regarde autour de moi, encore des ruines, des ruines tranquilles, silencieuses, avec des reflets de lune qui leur font une chevelure d'acier bleu.

Je me rappelle :

Pâle et mince, la fille à la pure robe de lin, nimbée d'or vert, à la paleur, vitrifiée d'un œil tigré de rutilances d'escarboucle, me regardait, pensive, la joue appuyée sur son bras mièvre, aux pâles nuances d'ivoire, où couraient, géografiquement, le capricieux réseau des veines glauques, des veines couleur de mer profonde.

Et son regard fixe, vrillé dans le mien, ne s'abaissait pas sur la table d'or, qui nous séparait, au pied curieusement ouvragé de chimères aux griffes d'émeraude ; elle ne voyait point, sur cette table, au milieu d'un plat d'argent serti de topazes, un petit morceau de veau.

Un morceau de veau autour duquel s'éployaient des cornichons.

Et c'était infiniment poignant, infiniment douloureux de voir ainsi ce morceau de veau abandonné, ce morceau de veau, comme elle, d'une pâleur de crême, avec des reflets verts, ce morceau de veau chlorotique et malsain, de veau trop civilisé, élevé loin des saines senteurs du foin piqué d'odeurs de trèfle avec un léger, un léger et vireux relent de cigüe.

Et, semblables à des morceaux de malachite, les cornichons, dans leur robe d'un vert cru, éblouissant, cachaient les vénéneux sels de cuivre.

Lentement je dis à la fille blonde, d'une voix brisée, d'une voix qui, à moi-même, paraissait venir de l'au delà :

— Si tu m'aimes, ô Myrrha, Myrrha à l'œil métallique et chargé d'éclairs sous ton casque d'or vert, aux yeux démoniaques dans un visage de vierge pâle ; si tu m'aimes, toi qui sous le lin immaculé semble plus blanche que l'hermine et plus pure que le lys ; si tu m'aimes, hautaine, mystérieuse et adorable fille des neiges, faite de glace et de feu ; si tu m'aimes, tu ne mangeras pas ce veau avec ces cornichons.

Elle leva le bras et autour de son poignet les bracelets tintèrent, les bracelets violets d'améthyste, les bracelets de sang des rubis, les bracelets de lumière des diamants.

Il y en avait pour vingt six mille francs ; je le savais puisque je les avait payés.

Elle leva le bras, où tintaient les bracelets et, droit au cœur, qui battait à coups précipités, m'appuya l'index ou chatoyaient des bagues, l'index à l'ongle spatulé, nuancé de rose.

Et un sourire découvrit ses dents aigües et nacrées. Elle passa délicatement sa langue, sa langue de panthère lascive et amoureuse, sur ses lèvres, ses lèvres d'un dessin charmant dont le sourire bridait les commissures.

— J'aime beaucoup le veau, soupira-t-elle, le veau avec des cornichons, mais, si tu le veux, mon bien aimé, car je veux tout ce que tu veux, je laisserai celui-ci pour ma chatte Erèbe, ma chatte angora couleur de nuit. Mais, en échange, je voudrais pouvoir, dans ton bras puissant, imprimer une chaude morsure. Depuis longtemps, bien longtemps, je désire pour réchauffer mon cœur de glace, mon cœur mort et paresseux, goûter du sang humain.

Et son regard se faisait suppliant, avec des douceurs immenses de désir fou.

Je la regardai. Toute blanche, elle me semblait étrange et funèbre, si éloignée de la terre qu'un fil, un mince fil paraissait seul l'y retenir et je sentis que, si je lui refusais, le fil se briserait, avec le cri plaintif d'une corde de mandoline qui se casse, et que plus jamais je ne la reverrais, jamais plus.

Relevant ma simarre de soie pourpre je lui tendis mon bras dans lequel ses dents aigües, ses dents nacrées s'implantèrent comme une couronne de stylets.

Et à longs traits elle but mon sang.

Un grand calme descendit en moi, en même temps qu'une jouissance âcre emplissait mon cerveau qui se vidait ; je me sentait fondre, fondre en une mort douce et mélancolique, une mort azurée vers laquelle on s'élève plutôt qu'on ne tombe. Mes yeux alanguis se fermaient ; je ne voyais plus le veau.

Elle s'arrêta et poussa un long soupir.

Je rouvris les yeux et fus pris d'une mystérieuse horreur. Ma Myrrha, ma blonde amie aux cheveux vert de mer n'était plus là. A sa place, une bacchante échevelée, à la rude crinière d'ébène, aux yeux ardents de braise, au teint ambré d'andalouse étalait, nu, son torse splendide, aux seins superbes et orgueilleux qui avaient crevé la blanche robe de lin.

— O mon aimé, dit-elle, maintenant tu seras

(*) Je crois bien, il en a près du double (N. D. Directeur).

.... **Ce personnage** de mauvaise mine répondait au surnom de Coupe-en-quatre
Il portait de " beaucoup de gueule sur peu d'argent ,,
(Voir notre roman de la semaine prochaine)
Dessin d'Amédée Lynen

mien autant que je serai tienne, maintenant mes ardeurs pourront répondre à tes ardeurs. Tu ne craindras plus de briser la frêle fille pâle d'une voluptueuse étreinte. Tu m'as faite femme et je t'aime.

Et elle m'étreignit d'un élan passionné.

Une profonde douleur me saisit. Sans doute je l'avais mille fois désirée lascive et passionnée, j'avais pleuré, j'avais prié, j'avais rugi, dans mon impuissance à appeler dans ma froide aimée le cri de la bête qui se pâme, à animer cette frigide statue, mais, ainsi, je ne la voulais pas. Entre le marbre et la goule, je préférais le marbre.

Et, lui saisissant à mon tour le bras, le bras chaud aux tons ambrés, j'imprimai mes dents dans sa chair et je rebus mon sang jusqu'à ce que les royales torsades de sa noire chevelure eussent pris les tons rouges du blond vénitien.

Ce fut une volupté infinie. Rousse elle était charmante.

Le chat mangeale veau, mais il laissa les cornichons.

RHAMSÈS II.

LES MANŒUVRES

POÈME INCOHÉRENT

A JULIUS VINDEX.

Or ça, las de chercher, je voudrais qu'on me die
Le secret de cette énervante comédie !
A quoi bon simuler l'engagement aigu
Qui, parait-il, aura lieu devant Montaigu ?
Allons, répondras-tu, ministre de la guerre ?
Non — tu restes muet. Dédaigneux du vulgaire,
Superbement drapé dans un manteau d'orgueil
Tu m'invites, très grave, à contempler ton œil.
Et toi, répondras-tu, dur général Van Rode
Dont la division par les campagnes rôde ?
Pourquoi lancer au trot les escadrons entiers ?
Est-ce pour les donner en spectacle aux rentiers ?
Pourquoi disséminer tout le long des chaussées
Les régiments en caravanes insensées ?
Pourquoi transformer en farouches agresseurs
Lignards et grenadiers, lanciers, guides, chasseurs ?
Pendant que la fatigue accable les milices,
Qu'une sainte sueur perle sur les fronts lisses
Narquois et goguenard, à l'aise, bien placé,
Les jumelles au poing, dispos, le remplacé
Suit avec intérêt le mouvement des troupes,
Voit les groupes passer et repasser les groupes.
Ces manœuvres, pourquoi ? Mystère très profond
Ou l'esprit égaré se trouble et se confond !
Conquérants endormis dans vos tombeaux de pierre
Si vous pouviez rouvrir votre morne paupière
Pour jeter un regard scrutateur ici bas
Et juger nos travaux, nos luttes, nos combats,
Vous seriez secoués d'un rire sardonique
De vos doigts décharnés vous feriez tous la nique
Aux stratèges du jour, chamarrés, couverts d'or,
Vos imitations en toc, en similor.
Vous verriez qu'en ce siècle ou tout se rapetisse,
De la gloire n'est plus qu'une chose factice,
Par un retour fatal, dérisoire et flagrant
Le minuscule tient aujourd'hui lieu du grand !
Les guerres sont de ridicules équipées
Ou les sabres de bois figurent les épées,
Ou l'on remplace avec un formidable aplomb
Les héros du passé par des soldats de plomb !
Austerlitz, Iéna, sublimes tragédies,
Woluwe et Montaigu, voilà vos parodies !

JULES DE NIVELLES

VADROUILLANA

« Rotterdam » en vicinal de Blankenberg-Oostend fumait tranquillement sa vieille pipe en bois de la Cambre, quand survint le contrôleur. Au moment où notre ami tendait son coupon, l'employé lui dit : « Vous devez bien savoir, monsieur, qu'on ne peut monter ici avec des bagages. » « Quels bagages ? » répond Rotterdam. » Mais là, ces deux malles.... Ah ! pardon, monsieur je me suis trompé. » Et l'homme confus s'esquiva : il avait pris les pieds du célèbre propriétaire de l'illustre Sarawak pour des colis.

* * *

De l'Eventail :

Les habitués de la Monnaie vont voir un nouveau Flon. Ce chef d'orchestre impersonnel avait, jusqu'à présent, imité l'allure de M. Joseph Dupont. Il vient d'adopter une nouvelle manière : Il imitera M. Bevignani, l'ancien chef d'orchestre de Covent-Garden, qui s'attachait le bâton autour du poignet par une menotte.

* * *

Brevets cueillis dans le *Moniteur* :

— Appareil perfectionné pour servir de support aux seins et donner une forme ou contour plus gracieux au buste.

— Lunette hygiénique (N.D.L.R.) pour cabinets d'aisance ?

* * *

« Ricord des frères » vient de faire une charmante excursion en bateau à voiles. Pendant les trois jours qu'a duré ce petit voyage, notre ami n'a pas cessé de nourrir les poissons. Il a juré qu'on ne l'y pincerait plus.

* * *

« Broubeleer » vient de gagner un championnat nautique.

MÉPHISTO.

BULLETIN POLITIQUE

— Malgré le frein salutaire de la discrétion officielle, les événements précipitent leur cours, généralement dans les contrées éloignées, vers lesquelles les yeux anxieux de la diplomatie allongent le bras puissant de l'intervention européenne. Les revers s'accentuent, comme aux boléros à la mode pour le beau sexe, et la barbarie semble, sur toute la ligne, repousser les efforts civilisateurs du progrès.

A Lombok, la petite armée chinoise que le gouvernement métropolitain de l'Insulinde avait cru suffisante pour faire rentrer dans le devoir les français révoltés a été forcée de de se replier sur Tjakra-Negara après avoir perdu la moitié de son effectif. La flotte touareg se prépare à bombarder Port-Arthur, vigoureusement défendu par les hollandais et, malgré les dénégations de la presse, il parait certain que les balinois ont infligé un sérieux échec aux japonais à Tombouctou.

On peut certainement s'attendre à de prochains événements qui seront le corollaire de ceux qui se déroulent en ce moment.

— En dépit du jet d'eau froide que le ministère anglais, sous forme de note officieuse, a cru devoir lancer au gouvernement italien et à ses projets ambitieux, on continue en Italie à se livrer aux rêves d'expansion vers le Soudan et ailleurs.

— La mise en circulation, en Allemagne, du thaler de réconciliation entre l'Empereur et le duc de Lauenbourg — ci-devant Bismarck — a douloureusement surpris les partisans de l'ancien chancelier.

On s'attachait généralement à donner à cet événement historique une valeur supérieure à trois francs soixante quinze.

Il convient cependant de faire remarquer qu'avec Bis-mark, un événement qui mark doit se traduire par trois marks.

— Le pape a daigné bénir, par le télégraphe, quelques moribonds dont l'entourage avait cru devoir demander, par la même voie, cette ultime consolation.

En consentant à donner cette marque de bienveillance à des gens qui lui sont d'ailleurs parfaitement indifférents, Sa Sainteté, nous croyons devoir l'en avertir, tombe dans le plus déplorable des panneaux.

Il nous revient en effet que c'est la poste italienne qui fait courir le bruit de la maladie de plusieurs hauts personnages et envoie de fausses dépêches au Vatican pour solliciter des bénédictions. Le Pape n'étant pas avare de mots, chaque télégramme lui coute en moyenne quatorze francs et l'administration des postes compte, par ce truc canaille, rétablir les finances de l'Etat sérieusement obérées par l'occupation de la colonie de l'Erythrée.

— En résumé, l'équilibre européen se déplace, l'horizon s'embrume, les événements déconcertent les prévisions, le ciel politique s'éclaircit au zénith, le spectre rouge attend le moment de reparaître, l'hydre de l'anarchie se dresse, hideuse et gorgée de sang, les mœurs électorales sont gangrenées, la religion fait place à l'athéisme, la tranquillité des populations cède le pas à l'inquiétude et jamais l'avenir ne s'est présenté sous des couleurs plus bigarrées.

MÉLINE.

LES PREMIÈRES

L'Alhambra devenu " *Empire Palace* ,, a rouvert ses portes samedi, avec spectacle varié : chanteurs, acrobates, jongleur, etc. Foule le soir de la première : un public très calme et sympathique pendant la première partie, mais, au commencement de la seconde, un incident mit la salle en joie : M. Gerardy, le champion athlète ne put se procurer les vingt-quatre personnes qu'il devait enlever sur une plateforme, qui n'avait rien d'élecroral et les musiciens refusaient de monter sur la scène.

Citons : Mlle Philo Durand, une bonne connaissance du public bruxellois, toujours aussi drôle, Mlle Norba, chanteuse légère, Mlle A. Vauthier, gommeuse. Un baryton, Marius Richard a, dans le " Credo du Paysan ,, parlé de sa faible voix. Peste ! Zuze-un peu s'il en avait beaucoup. Les frères Molday, étonnants, dans leurs exercices au trois barres fixes ; les cyclistes Bouiller Ridder dans un nouveau genre ; Mamadoo, un jongleur prestidigitateur turc, qui opère aux sons de la *Brabançonne* et Holl-Holl et sa poupée Nilly. Le spectacle se terminait par une pantomime assez terne et malheureusement déjà jouée et rejouée à Bruxelles.

Après quelques raccords, inséparables d'une toute nouvelle entreprise, le spectacle sera parfait et pourra faire passer une bonne soirée.

Un corps de ballet a été engagé et trois grands ballets féeries sont à l'étude.

L'Empire-Palace montera également une revue de fin d'année à grand spectacle, dont la mise en scène fera sensation.

* * *

— Mercredi, salle comble pour la réouverture de « l'Alcazar » avec une troupe de concert.

Rien de neuf comme chansons ; chose à remarquer les chansons genre Paulus deviennent de plus en plus idiotes.

La troupe est bien composée, tous les genres y sont représentés : M. Crommelynck dit le monologue comique. en lache et parfois de raides sans s'étonner le moins du monde, M. Amelet, dont la jolie voix a encore gagné, est un artiste comme on en trouve peu au concert. M. Delmarre a eu son succès habituel. M. Lejeune chante le lambic et le genre brusseleer. Mme Violette Dechaume, chanteuse mondaine qui chante au piano, détaille finement des romances au gout du jour. Deux danseurs Norwégiens : Thekla et Christoffersen, nous apportant quelque chose de neuf et de proprement travaillé en fait de danse. Le principal

numéro était Mme Jane May, le succès de la soirée, dans son monomime M. et Mme Pierrot, musique de notre compatriote P. Bert, où elle remplit les deux rôles avec une variété et une drôlerie de détails rares. Compositeur et écrivain à ses heures, elle compose des chansonnettes dont elle nous en a débité deux ; très drôle aussi dans ses imitations de la grrrande tragédienne.

Une opérette en un acte terminait joyeusement le spectacle. C'est « L'amour en livrée », où nous retrouvons MM. Ambreville, Crommelynck, le comique Gaillard, une heureuse acquisition, et Mme Barlys une piquante brune qui avait déjà reçu sa part de bravos dans son numéro de la première partie.

THÉATRES.

Gosset, dans ses monologues qu'il dit avec un si grand talént, obtient à la Scala un immense succès. Cet excellent artiste ne pourra malheureusement rester que peu de jours à Bruxelles ; on ne saurait donc trop se hâter d'aller l'entendre.

Grand succès aussi pour Mlle Lalance et son répertoire drôlatique. Quant aux Karne, leur pantomime n'est qu'un long éclat de rire.

Galeries. — Cette semaine, Gypsies, l'intelligent pachyderme du *Tour du Monde*, variera ses étonnants exercices. Encouragé par les applaudissements du public auxquels l'éléphant est très sensible, l'émule de Jumbo s'est prêté de bonne grâce à de nouvelles leçons et le *Tour du Monde* poursuit sa fructueuse carrière vers la centième.

Empire Palace théatre. — L'empire Palace, vu le grand succès de son programme actuel, maintiendra celui-ci pendant huit jours.

Parmi les numéros qui soulèvent particulièrement les applaudissements du public, citons la poupée automatique de Holl-Holl, le jongleur Mamado, le travail aux barres fixes des Molday's, l'ahtlète Gérardy's le baryton Marius Richard, les cyclistes, etc.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont.-aux-Herbes-Potagères, Brux.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE V

Conflit administratif

(Suite)

En entendant ces paroles, empreintes d'amère ironie, le conseil communal de Blindenwald tout entier baissa la tête comme un chat infidèle qu'une cuisinière surprend en flagrant délit de vol d'une cotelette de mouton.

Le landaman continua:

— Comment je vous le demande avec une force publique hypothétique, aurions nous pu protéger efficacement les rats confiés à notre garde ? Vous admettrez avec moi, car ce serait faire injure à votre haute intelligence que de supposer le contraire, l'impossibilité manifeste de cette mesure de précaution.

Le conseil municipal fit entendre un murmure d'approbation.

Enhardi, le landaman reprit :

Citoyens, amis, collègues et administrés. Ecartons un instant la question de la force publique, qui n'existe pas en vertu même de son inexistence, et venons en au fait qui provoque cette solennelle réunion ; à la submesssion des rats comestibles dont nous fit don l'administrateur délégué de la société de navigation électrique du lac de Constance. Pourriez-vous me dire ce qui a provoqué cette submersion.

— L'absence de force publique, observa un conseiller, brave laboureur qui n'avait pas suivi le landaman dans les détours insidieux de sa dialectique.

— Je ferai remarquer à l'honorable orateur, riposta le magistrat que cette question est vidée. Que reste-t-il ?

— La submersion des rats.

— Précisément. Et quelle est la cause initiale de cette submersion ?

Tout le monde garda le silence.

— La cause de cette submersion ; je vais vous le dire. C'est l'invasion des flots du Rhin dans la prison de Blindenwald. Et pourquoi l'invasion de ces flots. Parcequ'il avait été opéré une solution de continuité dans les murs de ce bâtiment municipal par un prisonnier qui y avait été incarcéré. Je vous le demande, amis, est-ce vrai ?

Les conseillers donnèrent divers signes d'adhésion.

Pourquoi ce prisonnier avait-il été incarcéré. Parcequ'il avait troublé une cérémonie publique célébrée en l'honneur d'une jeune fille étrangère. Supprimez la jeune fille étrangère, on n'eut pas incarcéré de prisonnier parce que la cérémonie, n'ayant pas lieu, ne pouvait être troublée. Le prisonnier, n'étant pas incarcéré, n'eut pas enlevé une pierre de son cachot et les eaux du Rhin n'eussent pas fait invasion dans la prison pour submerger les rats. La responsabilité du fait — déplorable je le reconnais — qui m'amène à vous donner cette explication, remonte donc toute entière à la jeune étrangère. Est-ce clair ?

Le conseil tout entier témoigna par un hourrah de la justesse du raisonnement du landaman.

— Quelle peine mérite la coupable ? — continua-t-il—Ici, nous devons faire preuve de la bienveillance et de la générosité qui a toujours distingué les suisses en général et les grisons en en particulier. Nous pourrions, certes, réclamer à la malheureuse, cause de ce triste accident, la valeur des rats dont le cruel décès nous plonge dans le désespoir. Mais, d'une part, cette valeur nous est inconnue et, d'autre part, la coupable n'a pas de monnaie. Une sentense de bannissement suffira donc à lui témoigner notre mécontentement. Aristide fut banni pour moins que cela et, pour moins que cela aussi, Victor Hugo sera obligé quelque jour à quitter la France. Nous ne pouvons faire moins. Quelle s'en aille chargée de notre malédiction, de la malédiction des Blindenwaldiens !

Une immense acclamation accueillit ce discours.

La suite au prochain numéro.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
DÉPOT :
110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

TISSUS IMPERMEABLES
Vélocipedistes, Chasseurs, etc.
HABILLEZ-VOUS CHEZ
HENRI NATHAN
6
Rue du Bois-Sauvage
BRUXELLES
Fournisseur des Clubs vélocipédiques
MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches

Bains Saint-Sauveur
43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains, Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LEOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS „

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

Fantaisie joviale de notre collaborateur
Rhamsès II.

N° 37 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes.

Dimanche 16 Septembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

— A bien combien de voix donc avec la pluralle?

— Comme vous voyieye Vanperk une de plusse à 35 ans.

Dessin de LÉON DARDENNE

CE QUE NOUS VOULONS

—

Depuis huit jours, la sensation immense qu'a produite l'entrée du *Diable au corps* dans l'arène politique ne s'est point encore apaisée. De toutes parts on applaudit à notre initiative qui promet enfin à la ville de Bruxelles une députation digne d'elle et de la haute valeur artistique que lui ont donnée son salon triennal, les brillants cortèges promenés par les rues et la pleïade d'œuvres géniales, dues au ciseau des statuaires nationaux, qui ornent ses places publiques.

Pourtant d'aucuns hésitent ; ils veulent des gages, comme si notre parole, nos promesses ne suffisaient pas. Ils nous demandent : Qui êtes vous, et que voulez vous ?

Ce que nous sommes : tout et rien.

Qui oserait se vanter d'être quelque chose en présence de l'immensité de l'univers ? L'orbite de notre soleil n'est qu'un point dans l'infini de l'espace et nous nous agitons dans un orbite bien plus restreint encore. Qu'est ce que l'agitation électorale d'une poignée de Bruxellois en présence de la majestueuse tranquillité du repos des mondes ?

Ce que nous voulons : tout et rien.

A quoi sert de vouloir lorsqu'un cataclysme imprévu, une catastrophe inattendue peut venir bouleverser, avec la soudaineté de la foudre, les projets de la volonté la plus ferme ? Il suffirait de la disparition du pays de la carte du globe pour mettre à néant tout l'échafaudage de la réorganisation que nous rêvons.

Nous ne sommes donc point ; nous pourrions être. Nous ne voulons donc point ; nous désirons seulement. Que pourrions nous être et que désirons nous ?

C'est bien simple. Nous désirons du grandiose et du sublime ; nous voudrions retourner au moyen-âge si nous étions certains d'y rencontrer Botticelli, Raphaël, Michel-Ange, Breughel, les frères Van Eyck et Roger Bacon ; mais nous voudrions aussi entraîner, dans ce pas en arrière, Amédée Lynen, Meissonnier, Alphonse Allais, Edison, Galle (de Nancy) et le prince Victor Napoléon.

Nous voudrions même retourner au temps de l'antiquité la plus reculée à condition de pouvoir tendre la main à Phidias, à à Lycurgue, à Moïse, à Rhamsès II (le premier), à Servius Tullius, à Confucius et à Sémiramis ; mais nous désirerions être accompagnés d'Alexandre (le photographe), d'Houben, de Rhamsès II (le second), d'Emile Zola, de Maeterlinck et de Defnet.

C'est assez dire que le but que nous poursuivons c'est la fusion, dans une même pensée d'esthétique lumineuse, des temps, des époques et des célébrités, c'est la synthèse, dans le même creuset, de tous les éléments de l'art, de la politique, de la science et de l'agriculture de façon à former un tout, compact et profond, une masse dont chaque angle serait une facette versant des torrents de lumière sur les ténèbres de l'obscurantisme.

Tel est notre but ! ! !

Arrivons-en aux moyens de le réaliser.

Pour parvenir à la réalisation de ce but il est évident que nous ne pouvons compter sur les hommes politiques, dont l'éclectisme étroit n'apercoit que l'une des faces du beau. Nous ne pouvons non plus compter sur les artistes, les gens de lettres, les négociants, les ouvriers, les musiciens, les autisémites, ou les magistrats. Tout homme, à quelque profession qu'il appartienne, a naturellement du sublime une conception limitée. Il ne voit la masse esthétique que sous l'aspect d'un plan alors qu'elle forme en réalité un polyèdre.

Tout est là : Voir l'art en perspective, c'est-à-dire avoir deux yeux à l'âme et non un seul, de façon à obtenir le relief.

L'esthétique humaine doit être stéréoscopique.

Tels sont les prémices de la *plat-form* que nous élevons, face-à-face avec les ignobles *plat-forms* politiques qui se trainent péniblement dans le marécage des partis, sur les roulettes en sapin d'un cheval de carton.

Et que l'on ne s'y trompe pas. Notre *plat-form* n'est pas seulement artistique ; elle est universelle : politique, artistique, commerciale, industrielle, conservatrice, socialiste, libre-penseuse, religieuse et scientifique. Elle admet tout et ne repousse rien pour autant qu'elle aboutisse à un résumé synchronique et harmonieux des idées individuelles et des écoles.

Notre programme est donc vaste, mais nous sommes certain d'avoir trouvé des hommes pour le réaliser. Ces hommes, le moment n'est pas encore venu de les nommer. Leur nom éclatera comme un coup de foudre au milieu de la basse compromission des alliances et sera la trompette de Jericho d'un régime qui a fait son temps, du régime que nous prétendons enterrer.

Electeurs !

Nous ne briguons pas vos suffrages. Libre à vous de rester traîner dans les ornières de la politique, dans les sentiers battus et prosaïques de l'éternelle balance électorale ; libre à vous de continuer à passer pour des

idiots.

Nous ne recommandons ni notre liste ni notre programme ; nous en avons assez dit pour que l'on reconnaisse de quel côté est la vérité et la lumière et nous aurons avec nous tous les

intellectuels.
Bruxellois !

Ce serait vous faire injure que de supposer que vous allez voter pour une autre liste que

la nôtre.

LA DIRECTION.

QUIPROQUO

—

— Ah ! ça, Portovache, que deviens-tu ? Voilà un siècle que je ne t'ai vu ! Tu es si changé, si changé, que c'est à peine si je te reconnais.

— Je vous ferai remarquer que je ne m'appelle pas Portovache.

— Alors, tu as même changé de nom par dessus le marché ? Eh bien, elle est raide ! Oh la la ! c' qu'elle est raide !....

Et le personnage qui m'interpellait ainsi et que — je le jure sur ce que j'ai de plus sacré : la tête du vidame ! — je n'avais jamais vu, se mit à rire aux éclats, se claqua bruyamment les cuisses, et finalement gloussa comme une poule berbère.(1)

Quand son accès d'hilarité fut passé, et que je jugeai pouvoir placer un mot, je dis de ma voix la plus insinuante :

— Mon cher Monsieur, je ne suis pas celui que vous pensez.

— Ah ça ? tu ne vas pas essayer de me faire croire, interrompit-il, que tu n'es pas le type que j'ai connu chez Doppegieter ?

— Mais puisque je vous répète...

— Voyons, rappelle-toi bien. C'était un soir de décembre, en l'an 18..., comme diraient les Goncourt. Tu étais étendu, ivre-mort, sur la voie du déraillable, à la porte de Schaerbeek. N'écoutant que mon courage, je me précipitai à ton secours, te relevai et t'appuyai contre un arbre du boulevard. Il était temps, car la patrouille grise s'amenait, et jamais tu ne serais parvenu à franchir le saut d'une puce qui te mettait hors de ses atteintes. Encore quelques minutes de sommeil entre les rails, et tu tombais entre les mains de la police qui te dressait procès-verbal avec tout ce qui s'ensuit.

Je laissai couler ce flux de paroles. A quoi bon du reste m'inscrire en faux contre ce récit ? N'avais-je pas été criminellement saoul, comme dirait mon ami Klachdop, plusieurs fois de suite, même que, pendant un mois, (mais ce n'était pas en décembre de l'an 18..., j'en suis sûr) j'avais détenu le record des infractions à la loi-wet. Il se pouvait donc fort bien que le quidam — Dieu qu'il marquait mal ! — m'eût ramassé une nuit ou l'autre, et que, conservant un restant de dignité, je lui eusse donné un faux nom, dans un dernier hoquet, comme étant le mien.

Tout-à-coup il me passa une idée fantastique par la cervelle, et je m'écriai :

— Je te reconnais à présent. C'est toi qui m'as emprunté mon chronomètre !...

La silhouette d'un agent de ville se dessinait dans le lointain.

— Je vais aller te dénoncer, fis-je d'un ton sévère.

Mais lui, me retenant par le pan de ma redingote longue, longue, selon les us du monde élégant :

— Fais pas ça, Portovache ! Tiens, la voilà, avec sa chaîne.

Et il me tendit un superbe oignon en métal jaune, adhérent à une non moins superbe chaîne du même jaune.

Je pris les objets et les enfouis dans ma profonde. Lors le bougre me dit :

— Maintenant, sais-tu ce que te souhaite ?

— J'en ignore, dis-je avec le sourire de l'innocence.

— Eh bien, je te souhaite de gagner les 150.000 balles du gros lot du Congo....

— Voilà qui est aimable !

— ... Et de les dépenser en une année en visites de médecins et en drogues de pharmaciens !

Et il se tira des pattes avec prestesse. Je ne songeai pas un instant à le poursuivre pour lui demander raison de cette insulte. J'avais une montre magnifique et une chaîne du même métal : ça valait bien quelques gros mots.

Car, entre nous, ni la montre, ni la chaîne ne m'ont jamais appartenu !

LETOCHÈS.

---

(1) Les poules berbères ont une manière à elle de glousser : on dirait le grincement d'une poulie centenaire. Legros David, *Traité des arbitrages et des parités*, p. 69).

Après avoir entendu de beaux Vers !

Fini de rimailler et dégotés mes rêves !
Je ne veux plus porter d'auréole en carton.
Inhabile dans l'art des longues et des brèves,
Je jette aux quatre vents, mes vers de mirliton.

Ceux qui sont inspirés, seuls,ont le droit d'écrire
Il ne faut pas avoir du génie à moitié.
L'impuissant effort des médiocres fait rire
Quand leur naïf orgueil n'impose pas pitié.

Point ne suffit d'aimer le beau pour être esthète.
Le gâcheur, pour être un jour maçon, peine en [vain]
Martelez-vous le front, s'il n'est rien dans la tête,
Cela sonnera creux comme une outre sans vin.

Combien ont cru planer au ciel, dans les nuages,
Qui, toujours, à travers la brume, ont barboté,
— Pauvres illuminés s'érigeant en rois mages
Et trainant dans la vie, un talent encrotté !

Heureux si, quelque jour, — aveugles leurs yeux [s'ouvrent]
— Hallucinés — leurs fronts s'éclairent et [soudain]
Devant un vrai Poète, humblement ils décou- [vrent]
Que leurs vers n'ont jamais mérité que dédain !

ENVOI

En vous révélant fort, vous m'avez fait modeste.
Mon immense orgueil s'en va lambeau par lam- [beau]
Mes fadaises d'antan, combien je les déteste !
Vous m'avez appris l'art de respecter le Beau !

Bruxelles 3 septembre 1894.

JULIUS VINDEX.

LES RÉDEMPTEURS

Grimet, Furnémard et Brunont,
Certes, une scission s'impose :
Qu'on fonde un nouveau cercle dont
Grimet, Furnémard et Brunont
Maintiendront ferme le pennon
Sans plus trop la faire à la pose.
Grimet, Furnémard et Brunont,
Certes, une scission s'impose.

Grimont, Furnémet et Brunard,
Martyrs sublimes, grands, stoïques,
Ensemble chûs au traquenard,
Grimont, Furnémet et Brunard,
Au progressisme doctrinard
Vos anathèmes héroïques !
Grimont, Furnémet et Brunard
Martyrs sublimes, grands, stoïques !

Grimard, Furnémont et Brunet,
Trinité grave, sacrosainte,
Têtes sous le même bonnet,
Grimard, Furnémont et Brunet
Laissez moi rire un tantinet
De la couronne pour vous ceinte !
Grimard, Furnémont et Brunet
Trinité grave, sacrosainte ?

JULES DE NIVELLES.

HISTOIRE SIMPLE.

UN HOMME DU JOUR

En face de chez un jeune homme, un employé, habitait une cocotte connue sous le nom de Liane des Platanes.

Et le jeune employé, la trouvant jolie, brûlait du désir de faire sa connaissance, et sa conquête.

Quand il la rencontrait dans la rue, il ôtait bien bas son chapeau, et quand, de chez lui, il la voyait à sa fenêtre, il saluait du torse avec son plus gracieux sourire.

Mais elle restait froide et répondait à peine.

Lui, mélancolique, se disait : « Si elle voulait pourtant, ça ne lui coûterait rien. »

Un matin en se levant il eut une idée.

Il se fit faire des cartes de visite conçues comme-ci :

JEAN LÈVE
CAISSIER PRINCIPAL DE LA
banque GOLDBERG

dont il envoya un spécimen à 'a cruelle, avec un bouquet.

Deux heures après il reçut une invitation à venir prendre le thé, le soir même.

Il y alla et n'en sortit que le matin.

Cela dura huit jours ; puis la belle pécheresse fit ce qu'on nomme dans les réunions d'action naires, un appel de fonds.

Alors, il ne remit plus les pieds chez elle, — et déménagea même.

Mais un jour, elle fit sa rencontre en ville. et, s'oubliant, elle lui cria :

« Sale lapin ! dos blanc ! mangeur de vert! »

(Mon innocence de jeune fille, m'empêche de comprendre ce qu'elle voulait dire, mais j'inclinerais à croire que la langue lui avait fourché).

Un reporter en quête de copie, passait par là et entendit.

Et le lendemain, dans un journal,parut le portrait du jeune homme avec biographie et sous le titre de : Le premier végétarien de Belgique.

CATHERINE.

FLEURS DE PAVE

On a fait courir le bruit, absolument dépourvu de fondement, que M. Bernaert ne briguerait plus de siège à la Chambre, mais serait décidé à se porter sur la liste de Bruxelles aux élections communales pour remplacer M. Buls, dont le mandat est sur le point d'expirer.

Nous sommes autorisés à démentir cette nouvelle. M. Bernaert ne se porte nulle part. Il se contente de se porter bien.

***

Décidément les démentis pleuvent. Voilà Maitre Maurice Maeterlinck qui nous écrit pour nous dire qu'il n'a pas été décoré de l'Ordre du Dragon Vert de Chine.

La couleur du ruban a provoqué cette erreur. Comme nous l'avions fait prévoir, d'ailleurs, M. M. M. a obtenu du gouvernement français l'Ordre du Mérite Agricole, dit « le poireau » pour avoir cultivé l'art dramatique et planté diverses nouvelles fleurs de style, produit hybride de Shakspeare et de Floupette.

***

Houben, le champion belge, s'entraîne sérieusement en vue de son math avec Protin. Il a bu une chope, vendredi, à Monico.

***

M. Lambert de Rotschild a trouvé *le 11 septembre*,une pièce française d'un décime sur l'asphalte du boulevard Anspach et l'a mise dans sa poche avec un sourire méphistophélique.

Après réflexion toutefois, l'honorable banquier s'est ravisé et a déposé un cens à l'endroit où il avait trouvé le décime.

On se perd en conjectures sur les causes de cette conduite mystérieuse.

***

Très remarqué, au cortège des Pierres précieuses, M. le Vicomte Gontran des Rouflaquettes arborant un costume composite qui fera fureur cet hiver :

Casquette à trois ponts en carton bitumé, accroche-cœurs lissés à la graisse de voiture, foulard rose en papier buvard, blouse blanche en écorce de sapin, culottes en cuir de Russie et bottes en celluloïd,avec des éperons de fer blanc.

Cette tenue très bien portée, a fait sensation.

***

Aperçu vendredi, à onze heures 7 minutes du soir, une jeune personne blonde qui remettait sa jarretière sous un réverbère.

Cette demoiselle est priée de donner son adresse au bureau du journal. Les rédacteurs se feront un véritable plaisir de lui offrir quelque chose de plus convenable que l'ignoble ficelle qui sabrait sa cuisse puissante.

***

Rencontré à Bruxelles le compositeur Paul Delmet en compagnie de son ami Casimir Périer, échappé de l'Opéra Comique.

***

Nous sommes en mesure d'affirmer que, contrairement à ce qui a été avancé un peu légèrement, notre ami Edgard, de retour à Bruxelles depuis mardi, a passé deux mois en villégiature à la campagne, *en toute liberté*.

***

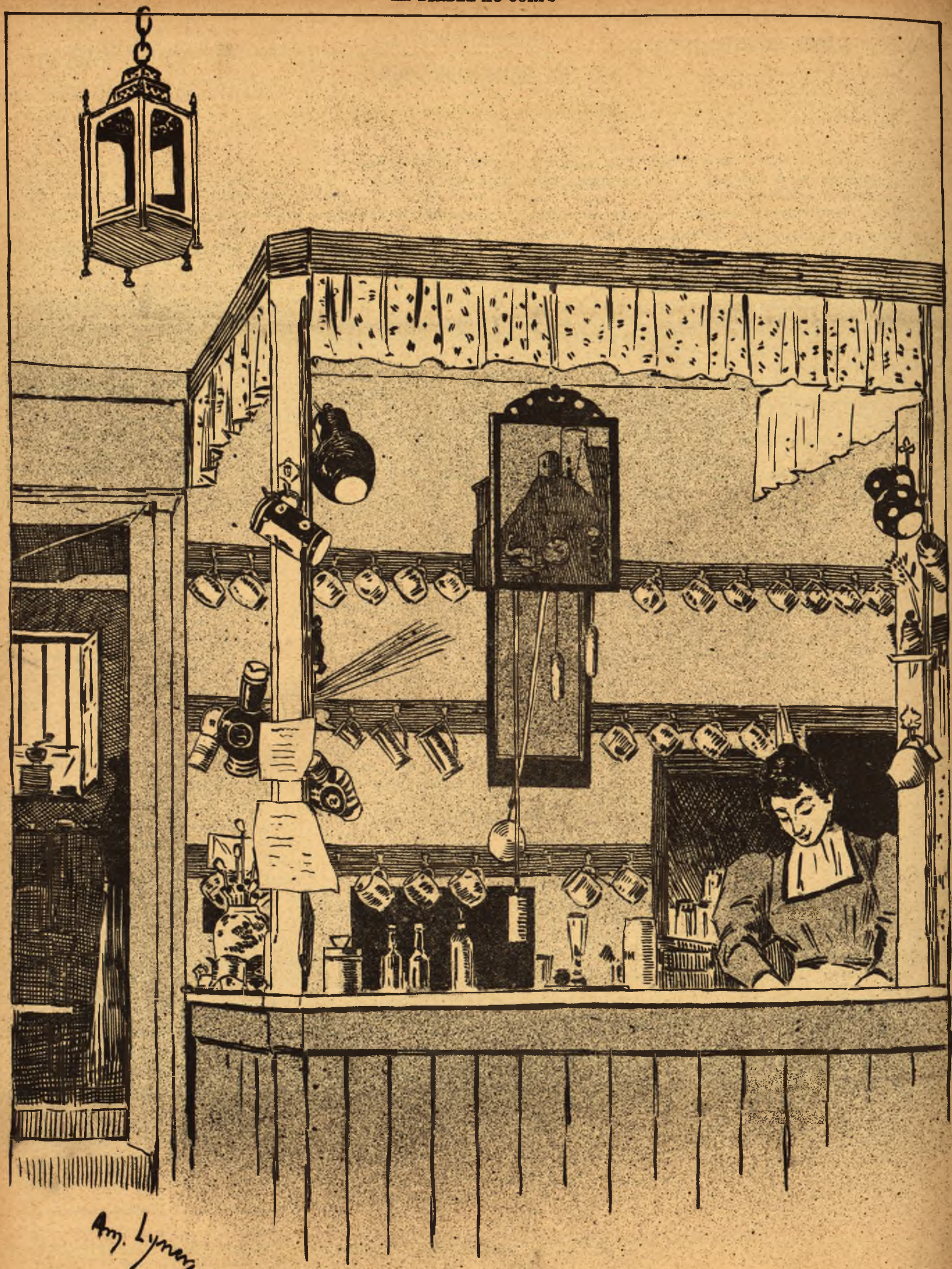
Dans un article apologique décerné à MM. Grimard, Brunet et Furnémont, le *Journal de Liége* du 12 courant commet, bien involontairement sans doute, une erreur que nous devons rectifier. Il attibue à M. Furnémont la paternité de feu le *Tramway de zinc*. L'abracadabrante fantaisie, qui a si fortement impressionné le *Journal de Liége*, est l'œuvre de M. Defnet.

***

Un nouveau Christophe Colomb vient de *découvrir* l'idée de MM. Franz Van Kuyck, Donners et consorts, d'édifier en matériaux durables le Vieil Anvers de l'Exposition.

ARGUS.

L'édition « Anvers et son Exposition » (40 pages de texte et dessins, plus cinq planches hors texte en couleur, couverture en couleur) est presqu'épuissée. On peut encore s'en procurer au local du *Diable au Corps* au prix d'un franc l'exemplaire.



Vue intérieure du Cabaret du " *Diable-au-Corps* ,,

Dessin d'Amédée Lynen

Vue sur la Cour du Cabaret du " *Diable-au-Corps* ,,
Dessin d'Amédée Lynen.

LE POINT D'HONNEUR

A Julius Vindex

— Ma fille, disait une mère
Qui du mot propre avait horreur,
Quoiqu'on te fasse ou veuille faire
Prends bien garde à ton point d'honneur.

Six mois plus tard, la taille ronde
De l'Agnès disait clairement
Que fort prochainement au monde
Naîtrait un nouvel habitant.

Elle confesse sa misère,
En indiquant le séducteur.
— Malheureuse ! gémit la mère,
Qu'est devenu ton point d'honneur ?

— Mon point d'honneur ? répond la belle.
Par ma foi ! je ne savais pas
En accordant la bagatelle,
Qu'il se trouvait placé si bas.

Une fillette est bientôt prise
Par excès même de candeur.
Faute d'agir avec franchise
On induit le monde en erreur.

Rataplan.

VADROUILLANA

« La Crême » est revenue, à Bruxelles, de villégiature et son ami « Gaziste » est venu y passer ses vacances.

* * *

On nous annonce la fondation d'un nouveau cercle dont « Lapin Cavalier » a été nommé président d'honneur, cette société prendra le titre de « Klachkop-Club ».

* * *

Des électeurs influents d'une ville de la province du Hainaut ont offert à « Honnendief » d'être leur candidat, mais comme cela lui aurait coûté deux mille francs il a décliné l'honneur qu'on voulait bien lui faire.

Trois jours après ce refus il se trouvait au restaurant du Cercle, quand il aperçut un monsieur le croquant. Croyant avoir affaire à un dessinateur du « Petit-Bleu » il se laissa faire complaisamment, et le monsieur partit.

Alors il appela le garçon : « Connaissez-vous ce monsieur qui était là ? »

— « Oui, monsieur c'est le dessinateur de chez Cambier, le fabricant de pipes. »

* * *

Moniteur de la Vadrouille : Par arrêté du 5 de ce mois, « Gatenboot », s'étant fait raser, change son nom en celui de « Bijou ».

* * *

Profession de foi de Pistrol de Cavoine: Ce que j'aime le mieux à voir c'est un pochard, et si dans ma soirée je n'en ai pas vu un seul, en rentrant chez moi je me console en me mettant devant mon armoire à glace.

* * *

Remarqué aux grandes manœuvres, un break contenant plusieurs membres du « Klachkop-club » et d'autres de nos joyeux noceurs. « Radaman » le crayon en mains expliquait la bataille au cocher. « Colibri » empêchait « Bijou » de déjeûner. « Kattendief » faisait de l'œil à tous les jupons que l'on rencontrait. Il n'y a que « Suisse » et « Camisole » qui ait un peu suivi les manœuvres.

* * *

Le ballon dirigeable d'Ixelles n'a pas plus de chance que celui d'Anvers, il a aussi crevé. Voyant qu'il n'y avait plus rien à en faire, « Fine jujube » le sympathique directeur de cette malchanceuse compagnie, a fait faire dans l'enveloppe de l'aérostat un immense paletot de coachmen, qui lui va d'ailleurs à ravir.

* * *

« Loulou » est en vacances. Le cercle de Ste-Gertrude est dans le marasme.

* * *

Quand « Pale-ale » va à la noce c'est « Dolrophe » qui le remplace. Les clients n'ont qu'à se louer de ce patron par intérim.

Méphisto.

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

001

Avis. — Cinquante exemplaires spéciaux du présent numéro, avec les deux dessins d'Amédée Lynen enluminés à la main sont en vente au cabaret du *Diable au corps*.

L'édition « Anvers et son Exposition » (40 pages de texte et dessins, plus cinq planches hors texte en couleur, couverture en couleur) est presqu'épuisée. On peut encore s'en procurer au local du *Diable au corps* au prix d'un franc l'exemplaire.

DU LA QUÉCHON DE PIPES

Çalé tinne çausse quétil doit faire attachon, çalé du la quéchon, pourquoistil veut pour daquillotté sa pipe, enn dé qué çalé de quéchonnement du la connaissance — couprend' bien — pourquoisqu'il vient beau enn dé quilébon.

Qué toullemonde il sépa du la manière pour fumer de pipantair enn dé qué çalé de zépourtace pour le satisfachonnement da livair.

Qué til pra primabord une pipantair enn da versé didans du le café of de schiedam of de Lambic, pourquoisqu'il est mouillé, couprend' bien — da l'étérieur qué la tabac il est pas de tombé quilé da collé didans. Enn dé qualors til bien soufflé quilé plus mouillé da lé quée, enn dé qualors til pra la bout da lé quée du la quéchon d'une centumèter enn de cassé pourquoistil mé pa da soun bouce — couprend' bien — de pipe qué de lelotre ila de vraisemblablemant nessayé su la boutique, enn dé quil graté navé la petit morçou su la bord du la quée pourquoisquil vient rond — couprend' bien — quilé pas de coupé toun bouce, enn dé qualors til pra de pipe navé la tête enn da frotté la bout du la quée da toun céveu pourquoisqu'il vient un pé gra — couprend' bien — quilé pas da colé su tes lèvres enn de quédefois qu'il zarracé la peau quilfémal enn de zaccident.

Enn dé qualors til fé du la bouré enn de zallumé doucement enn da fumé traquilement pourquoisquilé pas brulé — couprend'bien quil vient bon, enn dé quila fini da fumé, quétilmé soun pipe toujours navé soun tête en bas — couprend'bien — enn dé la quée en l'air, qué çalé de posuchon quétil doit conservé dé supériorement pourquoisquilé de zépourtace pour la quéchon daquiloté, en dé qué çalé tinne çausse — couprend' bien — qué til doit faire attachon.

Albrecht.

BULLETIN POLITIQUE

— La grève des pâtissiers de Vienne, imminente depuis dix sept-ans vient enfin d'éclater.

Cette détermination n'a rien qui nous étonne. Il est évident que les pâtissiers ne peuvent cesser de souffrir que lorsqu'ils ne pâtissent plus et qu'ils ne peuvent arriver à quelque chose de sérieux que s'ils cessent de faire des brioches.

Leur profession n'a rien de parfait, si ce n'est au café, ni rien de suprême, sauf ceux de volaille dans le vol-au-vent. Depuis trop longtemps ils subissent le supplice de Tantale et ils veulent leur part de gâteau, c'est naturel.

Cette résolution nous promet d'ailleurs un hiver doux puisque l'on ne fera plus de glace. Acceptons en l'augure.

— Toujours absence de nouvelles sérieuses de la Corée. Le reporter que nous avons envoyé sur les lieux nous mande qu'il n'est encore arrivé qu'à Arlon et qu'il ne pourra rien nous faire savoir de précis avant la semaine prochaine. Il nous met en même temps en garde contre les racontars de l'agence Havas qui prétend tenir de bonne source que l'armée chinoise est en face de l'armée japonaise. Il parait qu'au contraire c'est l'armée japonaise qui fait face à l'armée chinoise.

Un télégramme d'une autre source nous apprend que le golfe de Pétchi-li s'avance toujours dans les terres et que la Corée, au contraire, continue à s'avancer dans la mer. On craint que ces deux accidents géographiques se rencontrent.

— La philippique impériale de Koenigsberg contre la noblesse agraire et démagogique produit l'effet d'un coup de foudre dans les rangs de ces ci-devant privilégiés qu'on avait déjà violemment froissés en rayant plusieurs de leurs notabilités de la liste des invités au banquet.

— On prétend qu'un rapprochement se prépare entre le gouvernement français et le royaume de Siam. On se demande ce que deviendront les nombreux pays qui sont entre les deux et qui menacent d'être aplatis comme une figue de Smyrne par cet évènement politique.

— Quatorze hollandais, dont neuf fantassins et six artilleurs, ont été retrouvés sains et saufs dans un silo creusé dans le parapet d'Aroeng. Les malheureux ne s'étaient nourris pendant huit jours que de jambon et de tête de veau en tortue. Ils avaient très soif.

— En résumé, l'équilibre européen a retrouvé son centre de gravité, l'horizon est radieux, les prévisions suivent les événements, le ciel politique est ravagé par un cyclone, le spectre rouge cuve son sang, l'hydre de l'anarchie s'est endormie sur ses victimes, les mœurs électorales restent invariables, la religion et l'athéisme sont stationnaires, l'inquiétude prend le dessus sur la tranquillité des populations et jamais l'avenir ne s'est présenté sous des couleurs plus tendres.

Eugène Richter.

PETITE CORRESPONDANCE

Alphonse Allais — New Jersey. — Reçu missive, merci. Avez bien fait de fournir explications, duel évité.

G. de Feure-Paris. — Nous gardons la pierre pour votre prochaine visite, il y aura des retouches à faire.

Piquerel-Paris. — Voici les paroles de début : « à la tienne Etienne — à la tienne ma vieille... »

Severine. — Merci pour les *Enfants Martyrs*. Publierons la semaine prochaine.

B. K... Gand. — Refusons de publier votre épitre, faites comme vous voulez, vous attendons de pied ferme. Vous avertissons cependant que nous venons de nous attacher Maître Léopold Merckx en qualité de rédacteur responsable.

Mlle Hortense. — Mouchoir retrouvé sous le canapé. Le tenons à votre disposition. A. R. (062)

— *stant.* — Vous n'êtes qu'un — — bre doublé d'un — rieux — mon œil.

THÉATRES

Musée Castan. — Jeudi ont lieu au Musée Castan deux débuts « Fiji » la femme-ours, un phénomène extraordinaire, et la nouvelle métamorphose du Sarc phage de Tha-ï-za. L'escarpolette diabolique continue a faire florès, ce qui avec l'illusion de la Reine Immortelle complète l'intéressant spectacle que donne en ce moment le Musée.

Ajoutons que toutes ces attractions sont visibles sans aucun supplément et dès 10 h. le matin.

ALCAZAR. — La direction de l'Alcazar vient d'engager pour créer le principal rôle dans *Madame s'enchaine* la parodie de la fameuse pièce de Sardou, Mme Aciana la jolie transfuge des Galeries.

Voici d'ailleurs la distribution complète de la parodie qui passera au premier jour, sur la scène de la rue d'Aremberg.

Nipernimer	MM.	GAILLARD.
Lafève		AMBREVILLE.
Chapauléon		CROMMELYNCK.
Bouché		AMELET
Savarin / Battentrin		LEJEUNE.
Rouspétunt / Sanlesou		NITSOM.
Narcisse / Casse-cœur.		CAMPUS.
Aigrelet		LE JEUNE MERLIN.
Castorine	Mmes	ACIANA.
Escaroline / Titine		BARLYS.
Kultobradéminé / Mélie		DELANGE.
Bellelune / Rosa		CONSTANT.
Zoé / Vapiano		FAICLÉ.
Lisa		COLIN.
Ravigotte		CORA.

THÉATRE DE LA MONNAIE.— Mlle de Roskilde, qui débutait jeudi dernier dans le rôle de Tavern de *Mireille* n'est pas une inconnue pour les Bruxellois qui se souviennent de lui avoir vu créer, l'an dernier, avec un talent remarquable, Sainte- Freya aux Galeries.

La chanteuse est mieux à sa place à la Monnaie, où elle nous promet une excellente galli-marié. Sa voix forte et mordante est d'un timbre agréable et l'artiste a prouvé déjà un réel talent de comédienne.

SCALA. — Troupe entièrement nouvelle à la Scala, composée exclusivement d'artistes de tout premier ordre. Le programme est réellement attrayant et il fourmille de « clous ». Citons notamment les exercices des petits soldats noirs commandés par le sergent Simms qui vont bien certainement faire courir tout Bruxelles et la province au charmant établissement de la place de Brouckère.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
DÉPOT :
110, RUE ROYALE, 110, BRUXELLES

TISSUS IMPERMEABLES
Vélocipedistes, Chasseurs, etc.
HABILLEZ-VOUS
CHEZ
HENRI NATHAN
6
Rue du Bois-Sauvage
BRUXELLES
Fournisseur des Clubs vélocipédiques
MUNDITIA. Eau enlevant toutes les taches

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RECITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE V

Conflit administratif

(Suite)

Dix minutes après de Crabesac, Ernest et Ordalie quittaient, la malédiction aux lèvres, la commune de Blindenwald, dont l'ingratitude les flétrissait d'un bannissement inmérité. Vingt quatre heures après, ils campaient dans un châlet, érigé par le club des alpinistes du moyen-âge, sur l'un des cîmes qui forment la frontière naturelle entre la Suisse et l'Italie.

CHAPITRE VI

Le Châlet dans la Montagne

Sombres et muets le jeune chevalier, son écuyer et Ordalie considéraient, l'œil fixe, une épée fichée dans le mur et à la garde de laquelle était attachée une ficelle.

A cette ficelle, mais à l'autre extrémité, pendait un poignard.

Sur ce poignard était enfilé un cuissot de chevreuil, et sous le cuissot, joyeusement, luisait un feu de sarments et de broussailles.

De temps en temps Ernest; auquel étaient dévolus les délicates fonctions de cuisinier, tordait la ficelle qui, exécutant un mouvement de rotation, présentait également toutes les faces de la pièce de venaison à la chaleur du foyer.

Au dehors, le vent faisait rage et les gouttes de pluies crépitaient sur le toit incliné du châlet.

Tout à coup retentit un coup violent frappé à la porte.

Les trois solitaires dressèrent l'oreille. Après un moment de silence, le coup se répéta.

— Qui va là ? fit Ernest d'une voix étranglée.

— Un artiste, répondit, du dehors, une autre voix.

— Nous sommes au moyen-âge. Pourquoi ne sonnez vous pas, suivant la coutume, du cor pour demander l'entrée de cet asyle – avec un i grec ?

— Parce que je n'ai que des cors aux pieds et qu'ils ne sonnent pas.

Un homme qui s'annonce de la sorte, fit observer le chevalier, ne peut qu'être animé de bonnes intentions. Ouvrez.

L'huis roula lentement sur ses gonds et deux hommes entrèrent. L'un était remarquable par une pipe en asbeste et un pain d'encre lithographique, mais l'autre était de mauvaise mine.

Un feutre cabossé sur la tête, orné de plumes déplumées et brisées, une fraise qui depuis dix ans n'avait pas vu de blanchisseuse, un manteau effiloqué, d'une couleur indécise, un châle en guise de ceinture, des chausses usées et des bottes à entonnoir composaient son costume aussi pittoresque qu'en mauvais état. Seuls ses gants et sa rapière étaient parfaitement entretenus.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda le chevalier.

— Je suis, répondit l'homme à la pipe, Amédée Lynen....

Le chevalier, Ernest et Ordalie se levèrent avec empressement et saluèrent.

— Merci de votre aimable accueil. Ce que je veux c'est vous présenter cet illustrissime seigneur qui n'est autre que don César de Bazan.

L'individu que présentait Lynen était en effet don César de Bazan. Mais, pour des raisons politiques, ce personnage de mauvaise mine répondait au surnom de Coupe-en-quatre. Il portait de « beaucoup de gueule sur peu d'argent » suivant la spirituelle expression de son cornac parce que sa trogne enluminée faisait présager le diable dans sa bourse.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit le chevalier.

— Merci, répondit Amédée, je m'en vais. Je vous laisse Coupe-en-quatre, il pourra vous être utile.

— Mais encore. Acceptez un petit morceau de chevreuil.

— Toujours merci. Ma seule mission était de vous présenter mon compagnon, qui aurait pu être mal acceuilli. Cette mission est accomplie et je me retire.

Et Lynen fit une sortie solennelle.

La suite au prochain numéro.

Du haut du ciel ta demeure dernière
Prud'homme (Joseph) tu dois être content

Dessin de Léon Dardenne

N° 38 — 2e ANNÉE.

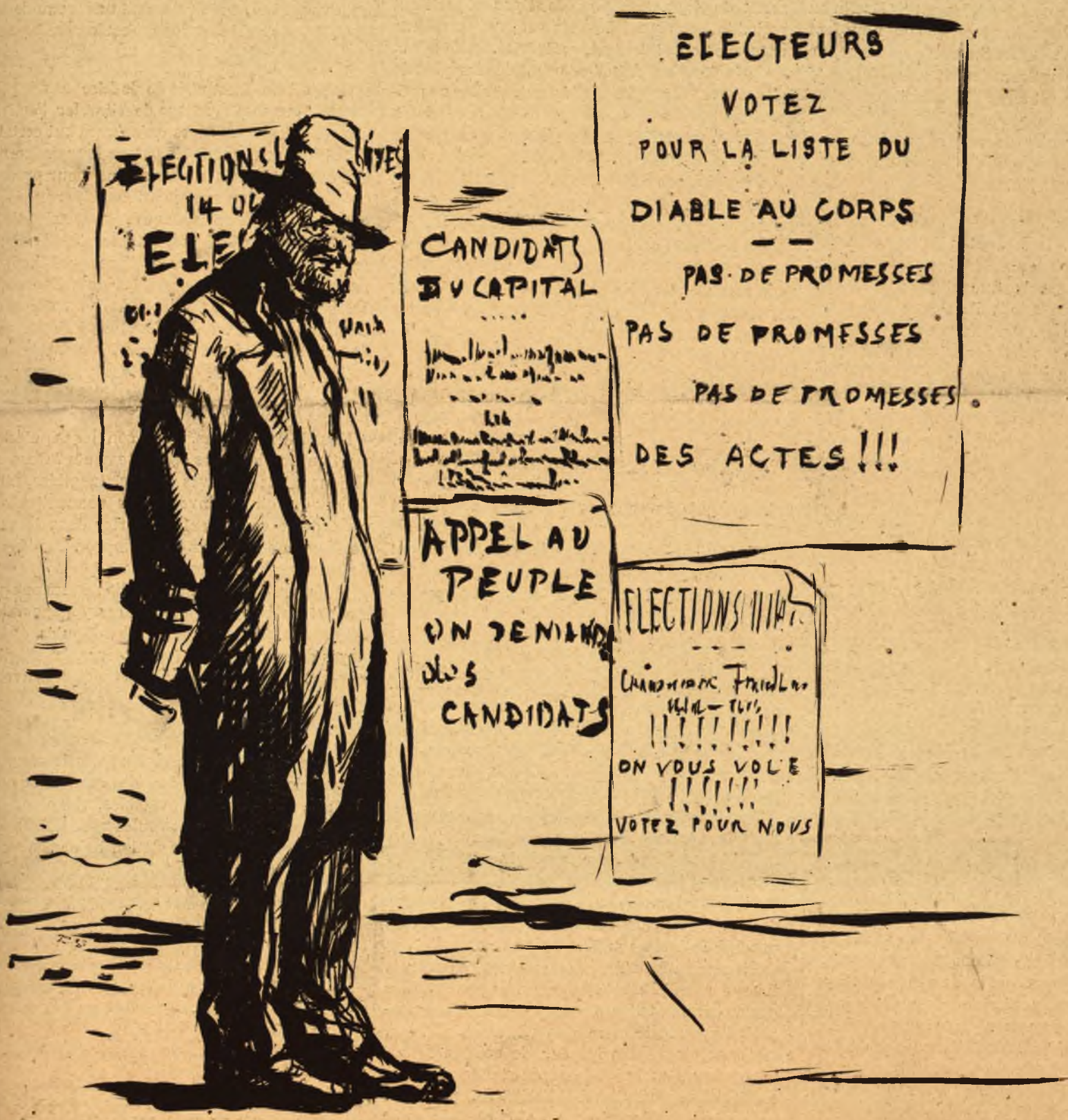
10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes.

Dimanche 23 Septembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.



— Moi aussi, y m'ont offert d'être candidat ..... eh bien ! j'ai refusé godv. ..... !

Dessin de M. LEDUC-DURE-SELLE

DEUX QUESTIONS

Depuis quinze jours combien sont venus nous demander : Est-ce sérieux ? Avez-vous réellement l'intention de compliquer une question, déjà si inextricable par elle-même, en y introduisant un élément nouveau ? Entre-t-il réellement dans vos vues d'opposer une liste aux nombreuses listes politiques qui vont se trouver en présence dans l'arène électorale ? Voulez-vous en un mot pousser cette mystification jusqu'au bout ?

Oui, cent fois oui, nous présenterons une liste, la nôtre, qui ne portera aucune trace des basses compromissions qui polluent les autres. Ce n'est pas une liste d'opposition ; c'est une liste d'individualités aux nobles aspirations, qui vont droit leur chemin sans se préoccuper d'être agréables à Pierre ou à Paul, fussent-ils Dustin ou Janson. Ce sont les partis constitués qui nous font de l'opposition, à nous, et il serait plus digne, de leur part, de se retirer devant notre éclatante supériorité. Ce serait aussi plus adroit car nous leur prédisons l'écrasement le plus complet.

On nous reproche de n'être pas sérieux, de donner à notre campagne électorale une allure fantaisiste et décolletée.

La fôôrme

disait Bridoison. Il est entendu qu'un article électoral doit être lourd, indigeste, pâteux et offrir à ses lecteurs la conception pénible d'un macaroni drapé de la toile d'araignée des gluants et caséeux fils du gruyère. Nous ne voulons pas être terre à terre ; nous avons une plus haute idée de la mission sacrée que nous remplissons. Qu'importe que l'élévation de nos aspirations, la magie de nos idées soient masquées sous l'apparence d'une feinte folie ! Les gens sagaces ont su découvrir, derrière ce décor, la solidité de nos

principes

et, s'il faut tout dire, des partis constitués, inquiets des progrès énormes que nous faisons dans l'opinion publique, nous ont déjà dépêché des émissaires, avec l'ignoble mission de nous

corrompre !

Ces démarches scandaleuses constituent la preuve la plus éclatante de ce que notre campagne est des plus sérieuses sous son aspect paradoxal. Les esprits d'élite, nous nous en flattons d'ailleurs, nous ont parfaitement devinés; ils ont compris que l'amour du paradoxe n'excluait pas celui de la *patrie*, objectif principal, but suprême vers lequel nous tendons ; ils se sont souvenus du mot profond de Quinte-Curce :

Brutus
fut le Diable-au-Corps de son époque.

Mais, puisque le ton léger que nous avons pris dès le principe déplait à certaines gens dont l'intelligence épaisse répugne à un effort d'entendement, nous consentons à être lourds, à traiter, puisqu'on nous le demande, quelques unes de stupides questions sur lesquelles on *doit se prononcer*, uniquement parce que c'est *la mode*. Nous condescendons donc à répondre à quelques politiquards de basse extraction qui veulent savoir si nous sommes pour ou contre

la représentation proportionnelle.

La représentation proportionnelle ! Mais s'il est une question dans laquelle on ait pataugé, que jamais personne n'a comprise ; c'est celle-là.

La représentation proportionnelle ; mais c'est encore la toute puissance de la majorité, l'écrasement de la minorité, le triomphe idiot du nombre, de la force brutale, sur l'intelligente minorité. La belle affaire, que celle-ci soit représentée.

Dans l'*Ami du peuple*, le grand Ibsen a posé l'axiome, éminemment philosophique, que la majorité de l'espèce humaine étant composée d'imbéciles, c'est la minorité qui doit gouverner.

Cette opinion est tout à fait indiscutable. Il n'est pas permis, d'ailleurs, de discuter Ibsen. Elle a le grand avantage, au surplus, de résoudre la question de la représentation proportionnelle. Il est de toute évidence que

la Représentation proportionnelle doit être inverse,

et que le vrai moyen de résoudre le problème serait de donner le plus de sièges au parti qui recueille le moins de voix et qui constitue naturellement l'intelligente minorité. En étendant ce principe, on doit également donner plus de sièges aux autres minorités qui, si elles ne présentent pas les garanties d'intelligence de la moindre minorité en présentent plus que la plus grande majorité.

Ces prémices étant posés, il est certainement divers moyens forts simples de déterminer le nombre de sièges revenant à chaque parti.

On pourrait, par exemple, prendre pour base de la répartition le système des quotients électoraux et renverser la proportion obtenue. Ainsi, supposons, pour simplifier les idées, que quatre listes, à Bruxelles aient obtenu le nombre de voix suivant :

	Listes	A	B	C	D	
	Voix	6000	5000	4000	3000	
Système	direct	6	5	4	3	députés.
id.	inverse	3	4	5	6	députés.

Ce système est équitable en ce sens qu'il attribue la majorité des sièges aux listes C et D réunies qui forment évidemment la minorité intellectuelle.

Il est bien d'autres questions encore qui ont été résolues en dépit du sens commun parce que l'on est parti de principes aussi faux que démodés. Ainsi en est-il de

l'indemnité parlementaire.

Qu'est-ce, en somme qu'un député ? C'est un individu, nommé par une collectivité d'autres individus et qui a pour mission principale de défendre leurs intérêts, de faire leurs affaires, et de s'occuper de celles de la nation, ensuite, s'il a le temps.

Par le plus singulier des renversements, la plus étrange des aberrations, il se trouve que cet individu, au lieu d'être payé directement par ceux qui l'emploient, est payé par la nation, à laquelle il ne rend, le plus souvent, qu'une somme de services tellement restreinte qu'elle peut être considérée comme nulle.

Bien qu'au fond il ne demanderait pas mieux, il ne viendra à l'esprit d'aucun négociant de faire payer par son tailleur, son cordonnier, son propriétaire, sa belle mère ou le Nonce du Pape, les honoraires du voyageur de commerce qui le représente ambulamment ; une telle prétention exciterait une universelle hilarité. Et, pourtant, cette insoutenable prétention s'est réalisée pour les députés sans exciter la moindre protestation ; c'est la nation qui les paie et les gens qu'ils représentent obtiennent ainsi leurs services gratuitement, ou, sinon gratuitement, en payant les quelques centimes d'impôt que comporte son indemnité parlementaire.

Rien de moins équitable, de moins correct, si l'on songe que les uns obtiennent tout et les autres rien. Les habitants d'Arlon payent ainsi une partie des émoluments des députés qui ont obtenu un port de mer à Furnes, alors qu'ils réclament en vain, depuis un quart de siècle, les quais, les cales de radoub, les bassins destinés à abriter la flotte militaire belge, et auxquels ils ont un droit incontestable en leur qualité de citoyens de la ville importante la plus raprochée de la frontière. En cas de guerre, il importe que la flotte puisse se porter le plus tôt possible en présence de l'ennemi et cela lui serait plus facile à Arlon que partout ailleurs.

Vous employez un député, payez-le ; c'est élémentaire, et payez-le en raison des services qu'il vous rend, en lui allouant une commission honnête. Ce qu'il faut donc, c'est la

légalisation des pots de vin.

Ce système, il est utile de le faire remarquer, aurait l'immense avantage de stimuler l'activité des représentants. Alors qu'aujourd'hui certains députés se contentent de palper leur indemnité et n'ouvrent jamais la bouche que pour prononcer de longs discours politiques, parsemés de grands mots, d'utopies, de question sociale, d'éducation et autres fariboles, ils imiteraient le silence modeste de ceux de leurs collègues qui ne prononcent que quelques paroles durant toute la session, lors de la discussion des budgets des Chemins de fer ou des Travaux Publics, pour demander une gare ou un pont.

Combien en est-il, de ces rhèteurs de meeting, qui n'ont pas même à leur actif le moindre passage à niveau ?

Nous le demandons. Quels sont les députés qui méritent le plus leurs appointements ? Ceux qui obtiennent des preuves solides, tangibles, utiles de leur sollicitude envers leurs commettants ou ceux qui se contentent de parler dans le vide, de choses que personne ne comprend, en faisant de grands gestes de moulin à vent ?

Si on ne les payait pas, ils ne diraient plus rien, et les débats parlementaires y gagneraient beaucoup. D'un autre côté, si les députés étaient payés directement par les électeurs, la Belgique se couvrirait d'ouvrages d'art et la classe ouvrière aurait du travail.

Electeurs

Voulez vous des ponts, des ports de mer, des lignes de chemin de fer, des canaux à grande section, des rivières navigables, des chaînes de montagnes artificielles ; voulez-vous, à Bruxelles, réunir les charmes de la station balnéaire à ceux du site alpin ? *votez pour nous.*

Nous ne demandons que cinq pour cent.

LA DIRECTION.

L'abondance des matières nous force à remettre à la semaine prochaine la publication intermittente des portraits de nos célébrités.

Abonnements électoraux. — **L'administration du** *Diable au Corps*, **pour permettre au public de suivre la campagne électorale de cette année, offre des abonnements électoraux du** *premier octobre* **à** *fin décembre* **au prix de** *un franc cinquante*. **Envoyer le montant avec adresse au bureau du journal 12, rue aux choux.**

COURRIER DE PARIS

Tout a une fin ; dans quelques jours, la rentrée va s'effectuer, et vous m'en voyez tout triste. Je ne parle pas seulement de celle des classes, qui ne me touche plus, depuis pas mal de temps déjà, mais de celle qui contraint les critiques dramatiques à reprendre leur épouvantable métier. L'avenir aura peine à croire que, dans le dessin de gagner des sommes modestes, d'une modestie confinant à l'humilité, on rencontrait couramment en 1894 des mammifères de l'ordre des primates, famille des bimanes, assez courageux pour s'enfermer chaque soir pendant quatre heures dans des salles insalubres,afin d'y recevoir assis sur des fauteuils inconfortables, recouverts du plus échauffant velours, l'averse des calembourgs vaudevillesques ou l'ouragan des apostrophes tragiques. Un de ces infortunés, en un jour de détresse, a rédigé — d'une plume trempée dans ses larmes — les *Commandements du Critique* ; les connaissez-vous ?

En octobre, tu reviendras
Occuper ton appartement.

La paix des champs tu lâcheras
Pour opérer tranquillement

A ta place, tu t'asseoiras
L'œil plein de découragement.

A tout le monde tu diras :
« Ça c'est un four, assurément ! »

De temps en temps tu hausseras
Les épaules au firmament.

Aux voisins tu répéteras :
« Mon Dieu, que c'est donc assommant ! »

Puis quand ton article écriras
Tu déclareras : » c'est charmant ! »

Hélas oui ! Après avoir exhalé leur mauvaise humeur pendant les entr'actes, il est trop certain que la plupart des « aristarques » (comme on dit encore dans quelques cafés provinciaux) mollissent, la plume à la main, et accordent de lâches éloges aux funestes productions qu'ils viennent de subir. Si le directeur du journal où je distribue louange et blâme, à doses inégales, aux incohérents dramaturges de notre époque, s'avisait de me susurrer : » Vous devriez bien écrire que Machin est un idiot, il m'a refusé une loge », je m'empresserais de l'envoyer promener. Mais que répondre, quand il murmure : « Soyez indulgent pour ce pauvre Chose, il va être mis en faillite à moins que sa pièce ne réussisse. » Et puis, c'est la légion, — la légion infernale ! — des amis dont les recommandations ne tarissent pas :

— Mon bon Willy, éreintez la pièce tant que vous voudrez, elle est idiote, mais rendez justice à la mise en scène, car la direction a bien fait les choses, n'est-ce pas ?

— Mon cher confrère, ma pièce n'est pas mauvaise, j'en réponds. Ne la jugez pas telle quelle est présentée par le barnum rapiat qui lésine sur les décors. Tombez sur lui, n'est-ce pas ?

— Mon vieux Willy, la pièce et les décors, cogne dessus, ça n'a pas d'importance, mais couvre de fleurs la petite Vinaigrotte qui est épatante, n'est-ce pas ?

Si bien que l'indépendance Willvque, entravée par ces mille petits liens, comme Gulliver à Lilliput, s'immobilise. Je glisse aux compromissions, j'ouate mes jugements ; et le résultat ? ah ! il est joli le résultat ! Le public, trompé, loue sa place baille à faire frémir, jure mais un peu tard qu'on ne le prendra plus à croire ce que raconte Willy, et déclare que cet homme de lettres est sur la pente du ramollissement le plus incurable. Quant à l'auteur, il n'est pas content ; il n'est jamais content, l'auteur ! Heureux s'il ne vient pas exhaler ses plaintes au domicile du pauvre critique, comme ce dramaturge méconnu qui l'an dernier, bouscula mes nombreux domestiques (je n'ai qu'une bonne, mais n'en dites rien !) força ma porte et vint me réveiller en vociférant : « Monsieur, vous n'avez rien compris à mon œuvre ! — Dame, je ne suis pas seul. — Tous les critiques ont erré, tous, Ma pièce, voyez-vous, ma pièce, vous n'êtes pas de taille à la pouvoir juger, c'est... c'est... c'est le vol de l'aigle dans les fulgurations de l'ouragan ! » *(sic)*.

Qu'il écrive un autre drame, ce coco là, rien qu'un, et je lui réserve un chien de ma chienne, un chien à faire baver Rotterdam !

WILLY.

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DU 14 OCTOBRE

Candidats du *Diable au Corps*

PRÉSENTATION & DISCUSSION

DES CANDIDATURES

GRAND MEETING PUBLIC

en plein air

dans les locaux du Journal

12, RUE AUX CHOUX, 12

Afin d'éviter l'encombrement, les personnes désireuses d'assister an

GRAND MEETING

sont priées de se munir d'une carte à retirer au local de 8 à 11 heures soir

RÉOUVERTURE

Chère, ne restons pas ce soir
Jusqu'au coucher au coin de l'âtre :
Ensemble dans quelque théâtre
Veux-tu — nous irons nous asseoir ?

Partout maquillant les murailles
Les placards rouges, jaunes, verts
Disent les contrôles rouverts
En lettres aux superbes tailles.

Guindé, correct, à l'Alcazar,
Voici le moment où s'installe
Le gommeux très chic, dans sa stalle
Lorgnant les femmes au hasard.

La cocotte dans une loge
Joue à l'aise de l'éventail,
Juge les acteurs en détail,
En fait la critique ou l'éloge.

Le bon miché, carreau dans l'œil,
Qui comme un toutou l'accompagne,
Presse le bras de sa compagne,
Et se carre bouffi d'orgueuil.

Viens ! entendre les sonneries
Des cuivres — et des violons
Ourles miaulementsï longs,
Rire des paulussonneries !

JULES DE NIVELLES

L'ANNONCE

M. et Mme Van Spick discutaient une annonce qu'ils avaient trouvée dans un journal. Prudent comme tout épicier retiré après fortune faite, M. Van Spick hésitait à confier cent francs à la « dame », momentanément gênée, comme disait cette annonce, qui désirait les emprunter. » Plus hardie, comme toute les femmes, Mme Van Spick entrevoyait tout un avenir de placements avantageux. Elle avait remarqué la fréquence de ce genre de demande et la phrase terminale : « Conditions à convenir » lui mettait l'eau à la bouche. Peu respectueuse de la loi, elle comptait sur des intérêts usuraires ; elle avait bâti tout un échafaudage de roulement de fonds, de prêts à la petite semaine, destinés à arrondir un revenu déjà rondelet et à lui donner quelques satisfactions de luxe et d'élégance qu'Anatole Van Spick lui ménageait parcimonieusement et qu'elle achetait au prix de beaucoup de complaisances.

Ces complaisances lui coutaient énormément. S'il faut le dire, Anatole frisait la cinquantaine et fort peu de cheveux. Sous le rapport du physique il pouvait concourir avantageusement avec un phoque ; les huiles de Nice et de pétrole qu'il avait longtemps débitées derrière un comptoir semblaient s'être lentement infiltrées dans les pores de sa peau et en acceptant ses hommages et sa main, Mme Van Spick (N° 2) avait eu beaucoup plus d'égard à ses six mille livres de rentes qu'à ses beautés physiques et même morales,son conjoint étant bête comme un pot et plat comme une punaise.

Anatole avait d'ailleurs donné la mesure de son intelligence en épousant d'abord Mme Van Spick (N° 1) qui avait près du double de son âge, et en la remplaçant, après décès, par Mme Van Spick (N° 2) qui n'en avait que la moitié. Son esprit de négociant, abruti par le Grand livre, avait entrevu dans cette combinaison une espèce de balance comptable.

C'était peut-être vrai pour lui, mais Mme Van Spick (N° 2) n'y trouvait son compte d'aucune façon et trouvait que chez son mari le doit — ou plutôt le devrait — l'emportait de beaucoup sur l'avoir. Van Spick demandait toujours crédit, oubliant le temps où, épicier, il prétendait, suivant la formule, que crédit était mort, tué par les mauvais payeurs.

Anatole donc — pour fermer une parenthèse considérable — hésitait à se lancer dans les sentiers remplis d'embûches de l'usure. Mais ce que femme veut, Dieu le veut et, à plus forte raison, le Diable et un épicier, car ce fut certainement le premier poussant le second qui fit que, dûment endoctriné, Van Spick déclara, en sa qualité de négociant, vouloir faire l'affaire seul, et lui même, et qui l'envoya à l'adresse indiquée muni du précieux fafiot qui devait se multiplier et produire des robes de soie et des bijoux pour Mme Van Spick.

* * *

Si la belle Mme Van Spick — ai-je dit qu'elle était jolie ? — ne répéta pas vingt fois, pendant les trois heures que dura l'absence de son conjoint : que fait donc cet imbécile ? — Je veux bien être pris pour un turbot. Il ne fallait pas tant de temps pour conclure une affaire de cette espèce. Le jobard, sans aucun doute, devait s'être laissé mettre dedans.

LE RETOUR DU TRAVAIL

Dessin d'Henri Evenepoel

Enfin il rentra ; mais dans quel état. Le col défait, la chemise fripée, sentant le vin et empuanti d'un relent de mauvais lieu, l'œil atone et l'air abruti.

Comme une masse il s'écroula aux pieds de sa femme, pleurant comme un veau, lui demandant pardon entre deux hoquets. Il savait maintenant ce que cachaient ces annonces et quel placement — à fonds perdus — elles représentaient. Trop faible pour résister il s'était laissé aller, il avait failli, lui, l'honnête négociant, il avait terni une longue vie de probité, deshonoré l'épicerie avec une courtisane — il dit le mot — il avait non seulement perdu ses cinq louis, qu'il avait commis la sottise de confier à la « dame momentanément gênée » avant de convenir des conditions de l'emprunt, mais un louis supplémentaire avait servi à solder deux bouteilles de champagne, et quel champagne : une marque qu'il faisait payer six francs alors qu'il était dans l'épicerie et sur laquelle il gagnait deux francs soixante quinze. Quelle honte !

Méprisante, écœurée, elle le releva d'un coup de pied. Jamais elle ne lui pardonnerait ; tout était fini entre eux. Pouvait-on être aussi bête, aussi stupide ? Etait-il assez aveugle pour ne pas reconnaître du premier coup d'œil à qui il avait affaire ? Ah ! vraiment, c'était là un bel homme pour faire des affaires, un joli Nigaudinos. Il avait rudement dû être floué, dans l'épicerie.

Il regimba, alléguant que c'était elle qui avait insisté, qu'elle était cause de ce qui lui était arrivé. Elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même. La chair est faible et, ajouta-t-il venimeusement, il n'était que trop naturel qu'il se fut laissé prendre à des avances auxquelles il n'était pas habitué.

La scène eut naturellement pour conclusion une crise de nerfs, des larmes, et le chambardement complet des literies de la maison réparties, le plus inéquitablement possible, pour dresser à Monsieur un lit séparé dans une chambre *idem*. En réalité ce n'était aucunement nécessaire, dès ce soir là du moins, mais c'était une mise en en scène indispensable.

Pendant huit jours Mme Van Spick bouda. M. Van Spick filait doux et laissait passer l'orage. Madame allait, venait, sortait, rentrait en toilette tapageuse sans daigner donner un mot d'explication à son mari.

Enfin elle rentra certain soir, après une longue absence, le teint animé et l'air victorieux.

— Tenez fit-elle en jetant six louis sur la table, j'ai rattrapé votre argent.

— Mais bobonne, comment as-tu pu ?

— Moi aussi, j'ai fait une annonce.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'elle avait quatre louis en réserve. Et au fait elle avait raison. Son mari aurait fait absolument la même gueule.

RHAMSÈS II.

AVIS. — L'abondance des matières nous force à remettre la suite de notre roman « *Quatre-vingt-quatorze* » à la semaine prochaine.

Nous informons nos lecteurs que le *Diable au Corps* est en vente au kiosque de journaux établi dans les jardins de l'Exposition d'Anvers.

INSOMNIE

Le souvenir est un parfum
Qui vient caresser l'insomnie ;
C'est une alme mélancolie,
Le parfum du bonheur défunt,

Petits bonheurs de courte haleine
Qui nous fûtes des enchanteurs,
Vous avez laissé des senteurs
De violette et de verveine.

Et puis aussi des visions
De chair ambrée au reflet rose
Et des fins contours où se pose
Le baiser, fait d'émotions.

O, lignes courbes, délicates,
Doux réservoirs de voluptés
Qui n'aviez plus de volontés,
Et vous frôliez, comme des chattes...

O, lèvres aux désirs d'enfants
Qui vous donniez avec ivresses,
Vous avez laissé des caresses,
Des chatouillements incessants.

Et vous, chères voix envolées
Comme une bande de pinsons,
Vous avez laissé des chansons
Qui chantent faiblement, voilées

. . . . . .

Et, pour permettre au souvenir
D'embaumer, chanter et sourire,
Respectueux, n'osant rien dire,
Le sommeil est lent à venir.

P.-P. PLAN.

FLEURS DE PAVÉ

Il est absolument inexact, ainsi que le bruit en a couru avec persistance, que M. Theuwissen (Théo) brigue le mandat de M. Buls qui est sur le point d'expirer (le mandat),

***

C'est bien embêtant. Voilà Amédée Lynen qui se plaint amèrement de la scie que nous montons à Maeterlinck. Cela se comprend jusqu'à un certain point : M.M.M. a déclaré qu'il considérait les journalistes belges comme les derniers des crétins et Amédée n'est pas journaliste.

Si M.M.M. faisait des dessins, Amédée les trouverait exécrables.

***

Très remarqué, au cortège des pierres précieuces, l'honorable M. Demot tenant des appareils électriques qui auraient dû trouver place dans des petits hauts-fourneaux en toile qui ont manqué à tous leurs devoirs.

L'honorable échevin avait l'air d'un illuminé.

***

Par un récent ukase, le Ministre de la guerre a interdit, l'affichage dans les chambrées des casernes, des dessins du *Diable au corps*.

Nous ne nous attendions guère « à cet excès d'honneur ou cette indignité. » Espérons que le ministre fera une exception pour nos prochains numéros qui seront confits en sainteté ; nous publierons successivement :

Le sacrifice d'Isaac, au moment où celui-ci éteint la mèche de l'arquebuse de son père par un moyen emprunté à Gulliver.

Un chemin de la Croix.... de l'ordre de Léopold.

L'Immaculée Conception, à l'instant physiologique.

Une ascension.... captive.

Un déluge.... de plaisanteries.

Judith et Holopherne, avant le coup de sabre.

Une soirée à Sodome avant le cataclysme.

Nul doute que devant cette série de sujets religieux, la sévérité de M. Brassine ne fléchisse et qu'il ne lève l'édit qui fait le désespoir de ses administrés.

***

M. Buls jugé par son personnel.

Passe, place de la Monnaie, un bicycliste, étalant une complète absence de lanterne.

D'un bras puissant un sergot l'arrête par le guidon et s'écrie avec la férocité légendaire qui caractérise cette institution.

— Je vous demande mille pardons, Monsieur, mais votre lanterne n'est pas allumée.

— F.... ! riposte le bicycliste, les réverbères ne le sont pas non plus.

— Si la ville ne sait pas ce qu'elle fait, je me permets d'émettre l'opinion que je suis plus malin (*textuel*).

— Ça ne prouve pas en votre faveur.

— Juste. Mais je vas vous coller un procès-verbal tout de même.

Et il rédigea le susdit pro justitia.

Nous appelons sur ce modeste fonctionnaire la sollicitude de son administration. Il est rare de rencontrer tant d'urbanité dans la garde cosaque de notre éminent mayeur.

***

Un personnage oublié au cortège des pierres précieuses.

Le cardinal Gravelle.

Il nous vient un doute pénible. N'est-ce pas Granvelle qu'il faut dire.

***

Houben ne s'entraîne plus.

ARGUS.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 001

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

002

BULLETIN POLITIQUE

Les évènements se précipitent avec une telle rapidité qu'il ne nous est possible ni de les suivre, ni de les prévoir. Le tourbillon des trois cents saucisses avalées à Varzin à la kermesse aux boudins organisée par le duc de Lauenbourg — ci-devant Bismarck — fait pâlir tout l'intérêt que présente la victoire des japonais sur les chinois. Les vingt mille hommes de l'armée chinoise ont fondu comme neige; suivant les dépêches de Yokohama, trente mille ont été tués, vingt cinq mille occis, trente sept mille massacrés, quarante mille estourbis et le reste est prisonnier.

En résumé, l'équilibre européen est oscillant, l'horizon est barbouillé, les prévisions démentent les événements, le ciel politique a pris la sombre couleur des nuées d'orage, le spectre rouge se lèche les babines comme la guillotine après une exécution, l'hydre de l'anarchie ouvre un œil languissant, les mœurs électorales se renferment dans un silence diplomatique, la religion se tait, l'athéisme ne dit mot, l'inquiétude passe sur le monde avec le vol froid d'une orfraie et jamais l'avenir ne s'est prononcé d'une façon plus vague.

FREYCINET.

LES PREMIÈRES

Bouffes du Nord. — *La Belle Limonadière.* — Un jeune homme très comme il faut, menant une vie capable d'éclipser tous les bâtons de chaise et tous les polichinelles du monde entier, se fait carotter toute sa bonne galette en jouant au Ravachol, ce qui mécontente au dernier point une petite dame qui l'attend à la sortie. Fort heureusement, le jeune homme se rappelle très à propos qu'à côté de la salle du Ravachol demeure une vieille connaissance à lui. Il se décide donc à lui faire une petite visite nocturne dans le but de lui emprunter quelques louis.

Avec une discrétion qu'approuveront tons les gens bien élevés, le jeune homme craignant de déranger la vieille dame, l'assassine immédiatement et s'approprie séance tenante quelques billets de mille qui traînent dans un coffre-fort.

Ce role, le principal de la pièce, nous a paru très sympathique : la logique et la discrétion, sont en effet des choses très louables quand on n'en abuse pas.

La Police arrive alors sur le théâtre du crime, et, pour ne pas déroger aux bonnes habitudes qui l'ont rendu populaire, arrête un vieux bonhomme qui n'y comprend rien. Pour lui faire comprendre qu'il a la tête trop dure on l'envoie directement à l'échafaud.

Alors, ça fait boum ! dans la coulisse. Après quoi, avec une bonne foi qui lui fait honneur, la Police reconnait qu'on ne devrait jamais exécuter un innocent : Nos tendances intellectuelles nous portent à être à peu près du même avis.

Enfin, dois-je vous dire qu'après maintes péripéties, le jeune homme logique et discret est dévoilé par un monsieur qui passe son temps dans les cafés, et qui se nomme Videbock.

Et la belle Limonadière ?

Voilà ! A la répétition générale, le nouveau directeur, M. Malfet, soucieux des plus petits détails de la mise en scène, et, tenant à justifier d'une façon éclatante le titre de la pièce avait jugé bon — et nous aussi — de faire circuler pendant tout le temps de la représentation de la limonade et des rafraichissements variés.

Ce en quoi, il n'a pas mal fait.

Tous les journalistes étaient pochards.

Quant à nous qui ne sommes pas journalistes, nous étions beaucoup plus pochards que les autres.

Théatre du Parc. — *L'Arlésienne.*

Si nous étions certains que cela vous intéressât, nous vous décririons un superbe chapeau de dame qui nous a permis de ne pas apercevoir la pièce pendant la représentation toute entière. Nous avons donc cru devoir interwierwer en sortant le sympathique directeur du Théâtre du Parc.

— D'abord, nous a dit M. Alhaiza, j'ai voulu faire une innovation qui, j'aime à le croire, ne manquera pas d'être appréciée des amateurs de grand art : j'ai fait jouer la pièce le plus froidement possible.

— Cependant, cher Monsieur, cela se passe dans le Midi..

— Oui, mais il a fait si froid pendant l'été... En outre, pour remplir le rôle de l'Innocent, j'ai choisi une personne de quarante-cinq ans ce qui ne s'était encore jamais fait : j'ai défendu à Mitifio de s'emballer, ce qui ne manque pas d'originalité. Quant à Francet Mamaï, je l'ai obligé à endosser le costume de Cassandre. L'effet produit est immense, car tout le reste est à l'avenant.

Nous prîmes alors congé de l'excellent directeur en le priant de toujours nous tenir au courant de ses heureuses innovations.

Alcazar Royal. — *Madame S'enchaine.*

Nous sommes heureux de féliciter M. Malpertuis d'avoir engagé Madame Réjane et toute la troupe qui, au printemps dernier, eut tant de succès au théâtre des Galeries. Cependant si nous en jugeons par certains portraits publiés dans le *Petit Bleu*, il y a là surtout un certain Ambreville qui a bien maigri depuis la dernière fois. Et rien que du monde chic : Toute la petite rue des Bouchers avait tenu à venir applaudir le jeune Merlin, spécialement engagé par cette tentative artistique.

E. Helle.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Un de nos amis nous communique les statuts *provisoires* de la *Fédération syndicale coopérative des Beaux-Arts* (*Arts et Métiers*).

Le projet comprend une série d'institutions nouvelles, du plus grand intérêt pour les artistes.

Signalons les grandes lignes seulement, les trois points essentiels à réaliser :

1° Autonomie et personnification civile des syndicats.
2° Création du Palais des Beaux arts (Arts et métiers).
3° Pension, caisse de prévoyance, secours mutuel.

L'examen du projet et des moyens de réalisation préconisés démontre un esprit pratique des plus intéressants et une connaissance profonde des besoins et des désirs de nos artistes.

Nous tenons au local du « *Diable-au-Corps* » un exemplaire des statuts provisoires à la disposition de nos amis et les engageons vivement à venir en prendre connaissance.

Académie libre, fondée en 1845, 16, Grand'Place. — Peinture, dessin, sculpture, séances tous les soirs de 7 à 9 1/2 heures. D'Octobre à Avril, modèles des deux sexes : cotisation pour toute la saison : 35 francs. Envoyer adhésion au Président M. Ch. Baes, rue d'or, 38, Bruxelles, ou se faire inscrire au local, à partir du 6 Octobre, aux heures fixées ci-dessus.

Extrait de la *Chronique* : Un de nos peintres les plus distingués, dont les œuvres ont souvent fait sensation, M. H. Van der Hecht, cédant à de nombreuses sollicitations. a résolu d'ouvrir prochainement en son bel atelier (38, rue Dufacqz, prés de l'avenue Louise) un cours de peinture et de dessin auquel est, à coup sûr, réservée une grande vogue.

M. H. Van der Hecht, qui est, en même temps qu'un brillant artiste, un raisonneur de l'art, croit pouvoir répondre — grâce à sa méthode — d'initier à la pratique du dessin correct et de la peinture bien comprise les tempéraments les plus rebelles, à première vue, aux lois de l'esthétique.

Le cours de M. H. Van der Hecht commencera dans les premiers jours d'Octobre. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette tentative artistique, très digne d'appeler l'intérêt du public en général, et du monde des loisirs en particulier.

THÉATRES.

Scala. — La troupe de petits soldats commandée par le sergent Simms attire la foule à la Scala et son succès dépasse toutes les prévisions.

Tout Bruxelles voudra voir ces militaires en miniature qui manœuvrent avec une précision qui fait l'étonnement et l'admiration des connaisseurs. Il faut avoir vu le maniement d'armes et l'escrime à la baïonnette exécutés par ces douze enfants de troupe pour se faire une idée de l'ensemble merveilleux qu'ils parviennent à réaliser.

Le sergent Simms, qui fait une tournée en Europe et à des engagements nombreux à date fixe ne pourra rester que quelques jours à Bruxelles.

Musée Castan. — La vogue des attractions offertes au public du Musée croît de jour en jour, l'Escarpolette diabolique suffirait à elle seule pour justifier ce succès, mais on sait que M. Castan a en outre corsé son spectacle de nouveautés multiples, parmi lesquelles il convient de citer le truc du sarcophage, une expérience qui stupéfiie les plus incrédules, Fiji la femme-ours, etc.

Rappelons que le Musée est ouvert dès le matin et que le spectacle ne coute que un franc.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains, Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

— Qu'est-ce que tu tiens dans la main droite ?

— Ma pierre à aiguiser, parbleu !

Dessin de Omer Dierickx

N° 39 — 2e ANNÉE. 10 centimes A L'ÉTRANGER 15 centimes. Dimanche 30 Septembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

C'est égal au *Diable-au-Corps* nous dansons peut-être moins bien, mais nous sommes plus sérieux.

Dessin de LÉON DARDENNE

Election législative du 14 Octobre

LISTE DES CANDIDATS
DU DIABLE-AU-CORPS

Le *Diable-au-Corps*, guidé par un esprit de tolérance vis à vis de ses adversaires politiques ne lutte pas avec sa liste complète.

IL NE PRÉSENTE QU'UNE LISTE DE HUIT CANDIDATS

laissant les dix places restantes pour les candidats des autres groupes.

Les électeurs pourront ainsi, **sans sacrifier leurs convictions politiques** choisir dans les différentes listes dix des noms qui auraient leur préférence et VOTER D'UN SEUL COUP DE TAMPON pour la liste totale du DIABLE-AU-CORPS:

DARDENNE LÉON
Artiste peintre protestataire
CANDIDAT DE L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

JONGHBEYS GUSTAVE
Homme de lettres
CANDIDAT ANTI BULS

JÉROME JOSEPH
Libraire
CANDIDAT DE LA PROTECTION DU JOURNALISME

LYNEN AMÉDÉE
Humoriste
CANDIDAT DES BEAUX-ARTS

LEMESRE LÉON ADOLPHE
Ancien industriel — ancien voyageur de commerce géomètre — homme de lettres — cabaretier — Albrecht et Directeur
CANDIDAT DES INTÉRÊTS GÉNÉRAUX

POLLART JOSEPH
Sculpteur
CANDIDAT MONUMENTAL

BARTHOLOMÉUS CHARLES
Commerçant
CANDIDAT ANTI COMMERCIAL

VAN NECK ERNEST
Décorateur
CANDIDAT DU BATIMENT

GRAND MEETING PUBLIC

EN PLEIN AIR

DANS LA COUR DU
DIABLE-AU-CORPS
12, rue aux Choux.

C'est lundi, premier octobre à huit heures du soir qu'aura lieu la réunion solennelle des électeurs de l'arrondissement de Bruxelles et la présentation définitive des

CANDIDATS DU DIABLE-AU-CORPS

En cas de mauvais temps, le meeting se tiendra dans la salle du cabaret

Rappelons **une dernière fois** que nul ne sera admis sans la **carte d'électeur** dûment remplie et signée. La carte d'électeur donne également le droit d'assister aux réunions quotidiennes pendant toute la période électorale.

N. B. — On délivre les cartes tous les jours après deux heures de l'après-midi.

APPEL AUX ARTISTES

Nous engageons vivement tous les artistes à assister à notre meeting, dans lequel seront présentées et défendues une série de questions qui touchent de près leurs intérêts les plus directs.

CANDIDATURES GAIES

Candidatures gaies. C'est en ces termes qu'un journal politique de cette ville, que nous ne voulons pas nommer pour ne pas entrer dans la voie acerbe des personnalités, caractérise la liste que nous allons présenter.

Etre gai constitue donc un crime de lèse-éligibilité. Ce journal, qui nous avait cependant habitué à des procédés de discussion plus larges, bien qu'il se renferme généralement dans des limites aussi étroites qu'helvétiques, attache à l'idée de gaieté en matière électorale un imperceptible sens de mépris protecteur, sans songer que nous pourrions lui retourner l'argument et lui dire : Vos candidats, à vous, sont donc les candidats tristes, les candidats bonnets de nuit, les candidats croque-morts et vous entendez mener la campagne électorale comme le trimballeur de refroidis mène son corbillard ; nous ne vous le faisons pas avouer.

Veuillez remarquer, Messeigneurs, que cet aveu vous mènerait droit à une défaite. En bon flamand, le bruxellois préfère la kermesse au cimetière et si candidatures gaies et candidatures tristes il y a, nous parions cent contre un qu'il préférera les premières.

L'épithète est donc mal choisie, arbitrairement appliquée. Mais nous serons bons princes et nous daignerons comprendre ce que vous avez voulu dire. En prétendant que nous sommes « gais » vous entendrez exprimer que nous sommes

peu sérieux.

Nous avons fait justice de cet argument et il nous parait inutile de revenir sur ce que nous avons dit. Au fond, d'ailleurs, nous sommes moins drôles que vous. Nous n'avons pas, dans notre passé, de passe-deux exécutés sur la corde raide du doctrinarisme avec le balancier du progressisme, pour la bonne raison que nous n'avons pas de passé du tout et qu'il est ainsi pur de toute

compromission.

Admettons toutefois que nous ne soyons pas sérieux. Nous n'en avons pas moins résolu, rompant carrément avec tout précédent rétrograde, tunique de Nessus des politiciens de profession, des questions sur lesquelles on n'a fait que tourbillonner sur place sans jamais aboutir. Les timbres-poste, la garde-civique, la représentation proportionnelle, la banque nationale, l'indemnité parlementaire ont fait l'objet d'un examen précis, approfondi, solide et toutes ces questions ont reçu des solutions tellement radicales, tellement indiscutables qu'elles n'ont pas trouvé

un seul contradicteur.

Nous constatons, et rien de plus. Nous n'hésitons pas, au surplus, à défier la presse quotidienne, la presse politique, à discuter nos arguments, à essayer de mettre à néant nos solutions, tant nous sommes certains *elle ne le fera pas*. On ne nous discute pas ; on subit, sans contradiction possible, l'influence énorme de notre évidente supériorité qui s'affirme de la façon la plus éclatante. La lampe au pétrole s'efface devant la lampe à arc ; le réverbère s'humilie devant l'éclair ; nous sommes la lampe à arc, l'éclair de la campagne électorale, les Fernan Cortez dont les partis constitués sont les mexicains, parce que, ne constituant pas un parti, mais une superposition d'invidualités, nous sommes la résultante de plusieurs forces au lieu de procéder d'une seule. L'image rabattue du faisceau est une contre vérité ; la réunion en faisceau se conçoit pour les faibles et les timides ; nous n'en avons pas besoin, chacun de nous est une barre d'acier, un arbre de couche forgé et trempé qui trouve, dans la cohésion de ses molécules, assez de solidité pour ne pas être déraciné par les efforts de tous les partis réunis, impuissants à ébranler sa masse colossale.

Nous avons dit pourquoi nous nous sommes mis sur les rangs. Nous en avons assez des discussions byzantines qui tendent à placer notre pays à la hauteur de la République de l'Equateur ; nous avons assez des politiciens de profession : libéraux, cléricaux, indépendants, socialistes dont toute la politique consiste à dire à leurs féaux : Nommez-nous et nous ferons payer les autres, et qui promettent toujours

plus de beurre que de pain.

Nous prétendons, nous, mettre tous les citoyens belges sur le même pied ; nous leur disons :

Vous ne payerez plus rien
car nous supprimons tous les impôts.

L'impôt est un reste des derniers temps de barbarie, c'est la dîme, la corvée, déguisée sous les diverses étiquettes de foncier, personnel, patentes, redevances sur les mines, douanes, accises, droits de consommation, centimes additionnels, etc. L'Etat a repris pour son compte les exactions féodales ; il demande au peuple de l'argent mais il prétend le lui rendre sous forme de prestations diverses.

Du moment que l'on demande de l'argent pour le rendre, il est infiniment plus simple de ne pas en demander. C'est tout à fait élémentaire. On ne s'explique pas du tout le mérite, la nécessité de cette opération aussi bizarre que compliquée qui a pour principal effet de mécontenter les contribuables et d'entretenir un levain de résistance, un esprit d'opposition qui ne profite en somme, qu'aux quelques privilégiés que l'on nomme représentants ou sénateurs. Sans l'impôt, la Chambre, la législature seraient inutiles puisque, en somme, elles ne font que discuter la façon la plus ingénieuse de répartir cet impôt sur divers postes d'un espèce de bilan que l'on appelle budget des voies et moyens. Sans impôt, on pourrait supprimer tout gouvernement et ce serait une grande économie pour la nation.

Mais, nous dira-t-on, l'impôt se justifie d'une autre façon encore, il sert à éteindre la dette publique.

La bonne plaisanterie. Ainsi voilà de l'argent que l'on rend aux contribuables, sous forme de services publics, et ce même argent servirait aussi, à amortir notre dette. Cet argent, comme le sabre de Joseph Prud'homme — notre éminent collaborateur — serait à deux fins ; il serait utilisé deux fois.

A qui fera t-on croire de telles absurdités ?

Si l'impôt servait à amortir la dette, celle-ci diminuerait. Or, c'est tout le contraire ; cette dette augmente toujours. De 219,959,632 francs en 1830 elle est passée à 2,156,114,249 francs en 1893.

Deux milliards, cent cinquante six millions. cent quatorze mille deux cent quarante neuf francs.

Dans notre pays, un nouveau-né, pauvre petit enfant tout nu, trouve en ouvrant les yeux au jour une dette de trois cent trente et un francs et soixante et onze centimes, sa part contributive dans la dette de la nation.

Demandez lui s'il veut les payer, pour voir s'il

vous répondra. Demandez même à n'importe quel adulte s'il entre dans ses intentions de payer ces trois cent trente et un francs et soixante et onze centimes ; il vous répondra : non.

L'ensemble des citoyens, c'est à dire la nation, n'éprouve en aucune façon le besoin de payer les deux milliards qu'elle doit. Il lui serait donc parfaitement indifférent d'en devoir le double, Tout est là.

Electeurs

Votez pour nous ; nous perfectionnerons le système qui a si bien réussi jusqu'à présent. Nous vous engageons à supprimer

tous les impôts

et à emprunter

sept milliards.

La Direction.

CONTE BRUXELLOIS

LE DÉPUTÉ

Il était une fois un vrai Brusseleer qui, comme tous ses concitoyens, prisait par dessus tout sa tranquillité. Il détestait d'être dérangé, par n'importe qui et pour n'importe quoi. Jamais l'heure avancée ne l'avait gêné, le soir, au café, pour vider à l'aise son verre, finir sa pipe et terminer sa partie de cartes, de dominos ou de jacquet. Aussi, quand sous prétexte de règlements communaux, un officier de police, flanqué de deux gardes-ville venait faire fermer l'estaminet et expulser les consommateurs en disant : « Messieurs, il est 2 1/4 heures, veuillez sortir » il ne s'en retournait chez lui qu'en sacrant comme un *vootcapoen*.

Un soir que, pour la troisième fois de la semaine le même désagrément venait de lui arriver, il eut une idée lumineuse, et, à l'encontre de son habitude, il la garda pour lui.

Les élections étaient proches. Ses amis furent bougrement étonnés de voir son nom sur une affiche électorale : il était candidat à la Chambre, candidat anti-Buls, candidat de protestation contre l'absurdité des règlements actuels. Et le 14 octobre suivant il fut élu avec une écrasante majorité.

Son mandat fut validé, et cela ne l'empêcha pas d'observer à la Chambre un silence prudent.

Un beau soir, il commençait à peine une partie de piquet, quand il entendit une voix de rogomme : « Messieurs, il est 2 1/4 heures, veuillez sortir ».

Tirant une forte bouffée à sa vieille pipe en écume, le nouveau député lança la fumée au nez de l'agent et très calme lui dit : « Fourtt! je suis inviolable ».

. . . . . .

Ça c'est un rêve !

Gustave Jonghbeys.
Candidat anti-Buls.

UN MAUVAIS FARCEUR

Du bout de la rue j'avais aperçu, sur le seuil de ma porte, ma servante Radegonde qui m'attendait. Je prévis immédiatement quelque évènement ayant troublé la quiétude habituelle de cette excellente personne, généralement aussi sereine que les autres vaches.

Un autre eut pressé le pas. Je le ralentis au contraire afin de généraliser sur le motif qui avait pu faire sortir Radegonde de son caractère. J'aime à me rendre compte moi-même, par des déductions savantes, des mobiles qui font agir les personnes de mon entourage, et même celles qui ne sont pas de mon entourage. Cela me fait une immense réputation de psychologue obtenue à l'aide de moyens d'une simplicité élémentaire.

Le feu chez moi ? Ce n'était pas probable. La maison n'était pas entourée de la mare d'eau abominablement sale que laissent les pompiers après leur passage. Il était tout aussi improbable que le facteur eût apporté une lettre chargée — ce qui eût certes stupéfié Radegonde — tout bonnement parce que cette éventualité est radicalement impossible. Je ne reçois jamais de lettre chargée, jamais. Ce ne pouvait être un accident, un vol, une tentative d'explosion ou tout autre incident sensationnel parce que je connais assez les femmes, et particulièrement Radegonde, pour savoir que mon habitation eut été entourée d'une haie épaisse de voisins et surtout de voisines suspendus aux lèvres de ma dévouée domestique pour écouter le récit du dit incident enjolivé de nombreux détails.

Je m'arrêtai donc à l'hypothèse d'une visite. Ce ne pouvait être une femme, parce que Radegonde, selon la coutume de ses pareilles, serait restée à la dévisager d'un œil soupçonneux. Ce devait donc être un homme, d'un aspect assez bizarre pour que Radegonde, en ait conçu quelqu'inquiétude et se fut crue obligée de m'attendre pour me mettre en garde contre lui.

Fort de cette certitude, je dis négligemment au moment d'entrer :

— Ce singulier particulier est donc toujours là ?

— Il fume sa pipe dans le salon, me répondit Radegonde avec une nuance d'admiration pour ma perspicacité.

— Bon, pensai-je, c'est Robert qui fume la pipe de l'étranger. Robert est un petit cochon, très gentil, que j'ai dressé à chiper les pipes de ceux qui entrent dans mon salon avec cet ustensile allumé, et à les leur fumer sous le nez. C'est une leçon de politesse comme une autre.

Ainsi que je m'y attendais, Robert était en tête à tête avec mon visiteur et fumait sa pipe — ou plutôt une de ses pipes —. Le quidam en avait en effet allumé une autre qui fonctionnait comme une machine à vapeur. En sage cochon, Robert avait reconnu qu'il était difficile de fumer deux pipes à la fois et s'était contenté de la première qu'il savourait en connaisseur.

— By Jove ! gentleman, me dit familièrement l'inconnu. Vous avez un drôle de petit cochon.

— Peuh ! la moindre des choses, Monsieur...?

— Jonathan Frogg.

— Américain, observai-je en détaillant d'un rapide regard sa haute et auguleuse stature, son teint couleur brique, sa barbiche rouge, ses puissants maxillaires et son crâne pointu.

— U. S.

— Bon. Donnez-vous la peine de vous lever.

— Que je....

— Donnez-vous la peine de vous lever, répétai-je d'un ton impérieux.

— Voilà.

— Très-bien. Donnez-vous la peine de vous asseoir, maintenant — il s'assit — comprenez-vous ?

Il posa le bout de l'index sur le front, en signe de méditation, et inclina solennellement la tête.

— C'est bon, repris-je, veuillez m'expliquer le but de votre visite.

— Monsieur, me dit-il en me regardant bien en face, d'un air irrité: on n'épate pas un Yankee. Vous vous êtes plusieurs fois permis, dans vos contes, de parler de l'Amérique et je considère cela comme une tentative d'épatement directe à l'égard des américains que Marc Twain peut seul se permettre. Vous n'avez pas la prétention de rivaliser d'humour avec Marc Twain, gentleman? Je suppose que vous n'avez pas cette prétention. Ne dites pas que vous avez cette prétention ou, par le diable ! je vous brûle la cervelle — et il exhiba un respectable revolver.

J'ai aussi dressé Robert à répondre affirmativement ou négativement à une question suivant l'intonation qu'elle revêt — imitant ainsi le propriétaire du célèbre chien Rataplan — je demandai donc à mon cochon en appuyant fortement sur le dernier mot :

— Ai-je eu cette intention, Robert ?

Robert fit un signe de dénégation énergique. Jonathan suivit attentivement sa pantomime et parut complètement satisfait de cette réponse. Il déposa son revolver sur ses genoux et continua d'un ton plus paisible :

— Je crois votre cochon, gentleman, il parait très intelligent et je veux bien supposer que vous n'avez pas voulu rivaliser d'humour avec Marc Twain. Mais vous conviendrez cependant que vous prétendez épater les Yankees. Ne dites pas le contraire, ajouta-t-il en s'animant.

Je compris que je devais convenir du fait et je l'avouai de bonne grâce.

— Je le savais, by God ! J'ai fait le voyage de Mobile, tout exprès pour vous épater à mon tour. Que dites-vous de cela, gentleman ?

— C'est très aimable de votre part·

— Je me suis dit : Je veux épater ce belge qui veut épater les américains et l'épater par une de mes aventures personnelles. Quelque chose qui soit arrivé et non une invention, comme tout ce que l'on trouve dans ses contes. Je vais vous raconter cette aventure. Elle est — comment dites-vous ? — joviale. Oui très joviale.

Et il eut un large rire qui découvrit d'immenses palettes où les points noirs étaient malheureusement trop inégalement disposés pour imiter un jeu de dominos.

— Considérez mon nez — continua ce Yankee facétieux — on dirait qu'il y manque un morceau, n'est-ce pas ?

— Il me semble, en effet.

— Ne dites pas qu'il vous semble, le morceau manque, en effet. C'est John Crooks, le barbier, qui me l'a enlevé. C'était un vrai original, ce John Crooks, le plus fameux farceur du Mobile, après moi — ainsi que je l'ai prouvé — ce qu'il faisait de farces était inimaginable. Jamais on n'a manié plus artistement le rasoir. Personne ne sortait de chez lui sans être balafré de la manière la plus amusante. Aux juifs, il découpait une petite croix sur le menton, aux cuisiniers une petite cuiller, aux cochers, un fouet. C'était très drôle. Il suffisait de rencontrer un juif, un cuisinier ou un cocher pour dire : Voilà un cuisinier ou un cocher qui sort de chez John Crooks.

Quel farceur ! Ha ! Ha ! Ha ! Vous ne riez pas ?

— Si je ris. Ha ! Ha ! Ha ! Riez Robert.

Robert fit entendre quelques grognements de satisfaction.

— Un jour, le salon de coiffure était plein de monde. John me dit : Gentleman, vous avez le nez trop long ; je vous assure qu'il est trop long, et difforme par dessus le marché. Je me récriai

— Mes amis, avec tous ces fils de différentes espèces vous ne tisserez jamais qu'une toile mixte.

Dessin d'Amédée Lynen

en portant la main au milieu du visage. Trop tard ; il m'avait déjà enlevé le bout du nez. Tout le monde riait....

Ici, mon visiteur s'interrompit pour tirer un coup de revolver dans le mur.

— Ne tuez donc pas mes punaises observai-je vivement, j'y tiens.

— Je vous demande pardon, gentleman. Je vous en donnerai une autre. Je riais aussi, mais je me dis : Nous allons voir quel sera le plus grand farceur de nous deux et j'allai chercher mon Winchester, dans lequel je glissai une cartouche, puis je revins à l'office de John ; j'ouvris la porte et dis à haute voix :

Ecartez-vous, gentleman, je parie cent dollars que je lui casse le verre de sa montre, bien que je ne le voie que par derrière. Jim Smith tint le pari et je lâchai mon coup de carabine dans le dos de John. Je tire très bien, ma balle traversa son corps et passa exactement par le centre de sa montre.

— Un beau coup.

— Beaucoup plus beau que vous ne le pensez, gentleman. La balle tua par dessus le marché la femme de John, enceinte de sept mois. C'est ça qui était une bonne farce. Et savez-vous ce qu'il y avait de plus drôle ?

— Non.

— Je perdis mon pari.

Parbleu ! John portait une savonnette.

— Juste. Eh ! bien, n'est ce pas épa'ant cela ? Ne dites pas que ce n'est pas épatant ; je lis dans vos yeux que vous avez l'intention de ne pas le trouver épatant mais je vous le défends, entendez-vous ? — Et, au comble de l'exaspération il braquait son revolver sur moi.

— Robert. Est-ce épatant ?

Robert fit un signe énergique de dénégation. Jonathan le regarda avec stupéfaction, me considéra de travers, enfonça d'un coup de poing son chapeau sur sa tête, remit son pistolet dans sa poche et sortit en coup de vent.

Mon cochon m'avait sauvé la vie. Je ne saurais assez recommander de dresser ce genre d'animal qui peut rendre, comme on le voit, d'utiles services à l'occasion.

RHAMSÈS II.

LE MOINEAU DU CURÉ

Certain curé possédait un moineau
Familier, leste, fringant et beau,
Mais d'humeur fort indépendante
Et devenu — question de guano —
L'ennemi personnel de la propre servante.

Sitôt que le curé sortait de la maison,
Javotte renfermait le pierrot avec rage,
Mais, au retour, l'oiseau — constipé dans sa cage
S'en donnait à c...œur joie et plus que de raison.

Un jour que le curé mangeait une omelette.
Le foiraud dépose soudain
Une virgule au bord de son assiette.
— Fi ! le salaud et le vilain !
Dit la servante avec colère.
— C'est bien du bruit pour mince affaire !
Répond le doux vieillard. Et flegmatiquement
Du bout de sa serviette, il enlève la crotte.

— A lui tout est permis, larmoie alors Javotte.
Mais que diriez vous, cependant
Si moi j'en avais fait autant !

Comparaison n'est point raisonnement.
Ne vous basez jamais sur un *cas* différent.

RATAPLAN.

VADROUILLANA

Depuis sa séparation d'avec la Grande le « Fondeur » est éperdu. Il ne sait plus que faire de son temps. C'est un hibou mélancolique.

***

« Loques » a quitté Ostende pour regagner les lieux qui l'ont vu naître.

***

Toutes nos félicitations à l'ami « Bloempot » qui a vendu, à l'exposition d'Anvers, trente sept mille fois le tonneau n° 8 exposé par lui.

***

« Blonte Félix » est toujours pris de son petit béguin pour la Galantine.

***

« Tété » attend avec impatience la décoration qu'il a bien gagnée, par ses sauvetages, lors de l'incendie du boulevard Anspach.

Il y a vingt paniers de champagne à boire.

***

Quand « Rotterdam » (comme Rataplan) va à la chasse, il prend son fusil, sa besace, et, sagace, part à la recherche des bécasses. Il emprunte les guêtres de « Bidh-pacha », beaucoup trop larges pour lui, et les bourre d'herbes et autres foins, qu'au r tour il glisse dans sa carnassière. Et, triomphant, il retourne à l'hôtel portant à la main une malheureuse mouette, qui lui sert depuis huit jours, pour faire croire au trop plein de sa gibecière.

***

Un joli pléonasme pêché dans un quotidien : un pharmacien *empoisonneur*.

— !!!

***

« Bijou » ne sort plus sans son nègre.

***

Enfin le sympathique « Ziérant » s'est décidé a donner le banquet promis depuis si longtemps. C'est à la suite d'une partie de billard perdue avec « Zian » qu'il a résolu de faire ce sacrifice. « Pardaf » se lèche déjà les babines.

***

Une société juive vient d'obtenir, dans une importante ville de Belgique, une concession de tramways autour de la ville.

Une circoncession, quoi !

***

Deux velocemen américains faisant le tour du monde en bicyclette ont dû, en Belgique, à cause du mauvais état des routes, prendre le train jusqu'à Ostende.

Il est vrai qu'ils ont pu en faire autant dans les autres pays, sous le même prétexte, sans qu'on en ait su quelque chose ici.

***

Le *National Bruxellois* du 25 courant, publie un article sensationel intitulé : *Effondrement d'un plancher à Malines* et il termine par la judicieuse réflexion :

Le Parquet a fait une descente.

MÉPHISTO.

AVIS

Le *Diable-au-Corps* n'est pas un journal fait en vue des élections, comme le prétendent certaines personnes mal informées ou qui ont intérêt à répandre ce bruit — Le *Diable-au-Corps* est et demeurera l'organe permanent des intérêts et des faits de l'agglomération bruxelloise.

BULLETIN POLITIQUE

Les Coréens ont ri tout leur séoul, nous écrit notre correspondant particulier, en apprenant le combat naval entre les flottes chinoises et japonaises. Les détails sur cette rencontre sont en effet des plus curieux.

Il paraît que comme les deux flottes naviguent à la vapeur, on s'était trouvé dans l'obligation de mettre du charbon dans les soutes. C'est l'usage de ce charbon, auquel on avait mis le feu pour vaporiser l'eau contenue dans les chaudières, qui a permis, à l'aide de cette vapeur, d'actionner les machines, de faire tourner les hélices et de fournir ainsi un moyen de propulsion aux vaisseaux.

On assure que si les deux flottes se sont rencontrées, c'est qu'elles voguaient en sens contraire et qu'elles ont mit le cap l'une sur l'autre.

Malgré des prodiges de valeur, tous les efforts pour dépasser la portée des pièces sont restés inutiles. Les boulets n'ont frappé le but que lorsque les canons étaient exactement pointés et il n'est entré de l'eau que par les ouvertures qui se trouvaient au dessous de la ligne de flottaison. Seules les torpilles qui ont fait explosion ont pu produire quelque effet utile et les coups d'éperon ont été inopérants tant que les navires qui prenaient chasse avaient une marche plus rapide que ceux qui les poursuivaient.

Le feu des pièces à tir rapide avait une tendance à se précipiter et les gros canons de marine, dont la maneuvre est plus lente, tonnaient à intervalles plus éloignés,

On s'accorde généralement à reconnaître que ce sont les bateaux qui ont coulé à fond qui ont sombré. Les essais d'abordage ont été vains par suite de la distance qui séparait les adversaires; ni chinois ni japonais n'ont réussi à monter un bateau.

— L'énergie du jeune prince d'Orléans ne se dément pas. Il est parait-il, parfaitement décidé à supprimer les fleurs de lys de son blason parce que les fleurs blanches lui semblent incompatibles avec la richesse de son sang.

Comme on s'accorde généralement à trouver de l'*étoffe* dans l'*orléans*, les Bourbons d'Espagne, afin de prouver qu'ils ont tout autant de droit au trône de France ont également décidé la suppression des fleurs de lys et prendront les titres de Prince du *Madapolam* et de Duc de *Jaconas*. Heureusement pour la République que le *Casimir* est incontestablement plus solide.

— Les sheiks et les ulémas ne sont pas encore d'accord sur la maladie que doit avoir le sultan du Maroc. C'est un véritable jeu *des sheiks*. Le jeune souverain se montre très ennuyé de ce que les difficultés diplomatiques l'obligent à être malade.

— En résumé, l'équilibre européen est d'une parfaite stabilité. L'horizon est tout à fait dégagé, les évènements sont d'accord avec les prévisions, le ciel politique est radieux, l'hydre de l'anarchie cherche ses tentacules qui lui ont été dérobées par le spectre rouge, la pureté des mœurs électorales n'a d'égale que celle des eaux de la ville, la religion et l'athéisme ont conclu un *modusvivendi*, les populations sont tout à fait rassurées et jamais l'avenir ne s'est présenté sous des couleurs plus funèbres.

CLOVIS HUGHES.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 002

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelbeg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au cops

003

Anvers et son Exposition, *la superbe publication du Diable au Corps est en vente au prix de un franc chez tous les libraires du pays.*

Quarante pages de texte et dessins plus couverture et cinq planches hors texte en couleur.

PETITES ANNONCES

5 francs LA LIGNE

On dem. à acheter d'occasion, facil. de paiem. q. q. titres de rentes.

Un jeune homme désire céder de suite un conseil judiciaire tout neuf.

A vendre un superbe lit Louis XIII en bois de la Cambre.

PETITE CORRESPONDANCE

— Reçu coup de poing. — Merci. — Octavie.

Colibri. — Pas de fine avec le café ou Kattendief t'en...ra.

Mlle Titine. — Oui, Rotterdam chasse le lapin.

THÉATRES

EMPIRE-PALACE. — La salle de l'Empire-Palace était comble mardi soir pour les débuts de Fredy, l'imitateur et de Pons, le lutteur géant.

On annonce les dernières représentations du baryton Marius Richard qui est ovationné tous les soirs, de Naya, la gommeuse parisienne dont les toilettes font sensation et de Mlle Alice Vauthier.

SCALA. — La troupe Karno dont les pantomimes obtiennent tous les soirs un énorme succès de fou rire n'a plus que quelques représentations à donner à la Scala. Avis aux retardataires.

Dernières représantations également de la troupe de petits négrillons commandée par le sergent Simms. Il y a foule à la Scala pour applaudir les manœuvres si admirablement exécutés, par ces soldats miniatures.

MUSÉE MAURICE CASTAN. — Le public fait le meilleur accueil au nouveau programme du Musée, composé de façon à satisfaire les plus difficiles. L'expérience du Sarcophage provoque tous les jours la curiosité. L'Escarpolette diabolique fait courir tout Bruxelles, Ajoutons que toutes les attractions sont visibles sans supplément.

THEATRE DU NORD. — Le succès de *la Belle Limonadière* s'accentue de jour en jour au théâtre du Nord. Le public comprend enfin que l'entreprise est sérieuse cette fois et la foule, se presse, plus dense chaque soir, dans la jolie salle de la rue de Brabant.

La pièce, malgré ses huit tableaux finit à 11 1/2, avant le départ des derniers trains.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VI

Le Châlet dans la Montagne

(Suite)

Le silence le plus complet succéda, pendant deux heures, à la sortie de Lynen. Le nouveau compagnon des proscrits semblait peu loquace, il fixait un œil pensif sur le cuissot de chevreuil qui prenait d'instant en instant un aspect plus appétissant et dont le fumet embaumait la cabane.

Enfin Ordalie se leva, détacha la pièce de venaison et, faute d'assiette, la déposa sur la table.

Coupe-en-quatre découvrit une rangée de dents formidables, dégaina sa dague, et, de deux coups de poignard découpa en quatre morceaux l'énorme morceau de viande, dont il posa poliment un morceau devant chacun des autres convives.

Puis il divisa sa part en quatre fragments qu'il avala en quatre coups de dents.

Ordalie, Ernest et le chevalier poussèrent une exclamation de surprise à cette prouesse extraordinaire.

Don César sourit :

— Depuis ma jeunesse commença-t-il, je découvris que tout, dans la nature allait par quatre....

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

APPAREILS PHOTHOGRAPHIQUES
DU DOCTEUR KRUGENER
E. Tessaro & Vve Gecele
OPTICIENS
86, Marché-aux-Herbes, Bruxelles

— Pardon, fit de Crabesac, mais la lune...

.... est composée de quatre quarts qui, en quatre fois sept jours, accomplissent quatre fois le quart de leur révolution autour des quatre quarts du globe.

— Tiens, c'est ma foi vrai. Je n'y avais pas songé.

— Je résolus donc d'agir comme dans la nature et de procéder toujours par quatre. J'administre toujours quatre coups d'épée à mes adversaires, j'ai deux pistolets à deux coups pour avoir toujours quatre coups à tirer....

— Hem ! fit Ordalie.

— Parfaitement, Madame, ce n'est qu'une habitude à prendre et j'ajouterai — et il s'inclina poliment — que dans certaines circonstances cela semble facile.

— Alors, fit observer Ernest, c'est de là que vous vient votre surnom.

— Parfaitement.

— Et jamais vous n'avez accompli aucune action, vous ne vous êtes trouvé dans aucune circonstance qui ne vous ai forcé à le démentir ?

— J'avoue que parfois j'éprouvai une certaine difficulté à le mériter. C'est ainsi que la Sultan voulut me nommer Pacha à neuf queues.

— Et vous refusâtes.

— Je priai modestement Sa Hautesse de me supprimer une queue. Malheureusement cela présentait de nombreux inconvénients. Les honneurs, en Turquie, se rendent par nombre impair et, scrupuleux observateur de la loi, le Sultan se refusait tout-a-fait soit à supprimer une queue, soit à en ajouter trois.

— Et que fites vous ?

— J'acceptai. Je fis la réfiecxon qu'en somme, neuf queues représentaient quatre fois deux queues et que la queue supplémentaire comportait quatre quarts de queue.

— Mais avec ce système il n'est rien d'impair.

— Précisément. Remarquez d'ailleurs que la nature a horreur de l'impair. Nous suivons l'exemple de la nature puisque nous cherchons surtout à éviter les impairs.

Il n'avait pas achevé qu'un fracas soudain les fit tressaillir et qu'uu boulet de canon, traversant le châlet avec un ronflement sinistre, alla se perdre dans la nuit.

— Sacrebleu ! Qu'est-ce que c'est que ça ? exclama Ernest.

— Ça ressemble aux quatre quarts d'un boulet de canon, répartit sentencieusement Coupe-en-quatre et je parie qu'il accomplissait en traversant notre abri, un des quatre quarts de sa course.

— L'endroit me parait malsain, fit observer le chevalier.

— Evidemment, mais il y a un moyen bien simple d'éviter le retour de cette surprise désagréable. On tire évidemment sur le châlet ; il suffit de se mettre à côté, et non dedans, pour être parfaitement à couvert.

— Très bien raisonné. Sortons donc.

Le conseil était bon. A peine étaient-ils hors du châlet qu'un nouveau boulet, pointé avec une dangereuse précision le traversait de part en part.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

— Tu viens avec nous. Dis chéri ?

— La peau !

Dessin de LÉON DARDENNE

N° 40 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes.

Dimanche 7 Octobre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

Bravo ! Ce *Diable-au-Corps* présente une liste, j'aurai donc enfin des représentants dignes de moi

Dessin de LÉON DARDENNE

Élections législatives du 14 Octobre 1894.

CANDIDATS POUR

L'ARRONDISSEMENT DE BRUXELLES

Sénat

Le *Diable-au-Corps* poursuivant la suppression des fauteuils, tant académiques que parlementaires — à l'exception des bergères — ne présente pas de Candidats pour le Sénat.

Chambre des Représentants

DARDENNE, Léon, Artiste peintre.
JONGHBEYS, Gustave, Homme de lettres.
JÉROME, Joseph, Libraire-éditeur.
LYNEN, Amédée, Humoriste.
LEMESRE, Léon, Adolphe, Directeur du Journal.
BARTHOLOMÉUS, Charles, Commerçant.

N. B. — Aucun de ces candidats n'est représentant sortant.

NOTRE MEETING

Lundi dernier, 1er octobre, la pittoresque cour du *Diable au Corps* regorgeait d'un public choisi et trié sur le volet.

Dès 6 heures du matin, les premiers trains de la province dégorgeaient dans les gares de Bruxelles — qui sont toutes situées dans les faubourgs — des flots d'électeurs endimanchés impatients d'assister à l'importante réunion électorale, qui, pour la première fois dans les murs de la capitale, devait porter au loin, sur les ailes de la renommée — et de nos pigeons spéciaux — la parole, pleine d'une imposante autorité, des personnalités importantes qui composent notre liste.

A midi il n'était plus possible de trouver une place dans les restaurants de Bruxelles. Groupés sur les marches de la Bourse, sur les places publiques, au Parc du Cinquantenaire et rue d'Une Personne, les nombreux étrangers qui désiraient assister à notre meeting mangeaient des pistolets au jambon — et quelquefois à la galantine — en s'abreuvant des eaux limpides des fontaines de la place Hauwaert, de la place Rouppe et Auguste Orts.

A une heure et demie, tous les charcutiers fermaient. La provision de cochonneries de l'agglomération était épuisée ; pour la première fois dans Bruxelles, pas un mot malsonnant ne retentit dans les rues jusque bien avant dans la soirée.

Vers sept heures, le téléphone nous apprenait que des émeutes avaient éclaté à Denderleeuw, à Quaregnon, à Boom, à Tirlemont et à Cul-des-Sarts parmi les provinciaux qui, n'ayant pas profité des trains du matin, ne parvenaient pas à trouver place dans ceux de la soirée Bien qu'en prévision d'un immense concours d'auditeurs, l'administration des chemins fer eut organisé cent dix sept trains spéciaux, le matériel faisait complètement défaut. Toutes les locomotives étaient utilisées et sans le dévoûment de quelques vélocipédistes de bonne volonté qui consentirent à atteler leurs machines aux wagons à bestiaux et aux fourgons dans lesquels les voyageurs avaient été entassés, environ sept mille de nos invités se fussent trouvés dans l'impossibilité de se rendre rue aux Choux.

A sept heures et demie, d'imposants cortèges obligés de se superposer pour trouver place sur les boulevards, s'engageaient sur la place du Finistère et dans la rue du Marais pour faire leur jonction devant le local, splendidement illuminé, et agrandi pour la circonstance, les organisateurs de notre réunion ayant loué toutes les maisons des environs pour y caser les derniers arrivés.

Chaque cortège fut obligé de se sectionner pour pénétrer dans les locaux qui furent bientôt tellement remplis qu'on n'eut pu y laisser tomber un louis sans qu'il fut immédiatement ramassé. Le reste de nos amis, au nombre de onze mille environ, se trouva dans l'obligation de se disséminer dans les immeubles dont nous nous étions réservé la jouissance. Grâce à la perfection de notre organisation, ils n'en perdirent néanmoins pas un mot des discours de nos candidats. Chaque maison avait été reliée au bureau par un fil téléphonique spécial — que beaucoup d'assistants ont pris pour un cordon de sonnette, et un microphone Edison — perfectionné par M. Van Neck — était accouplé à chaque appareil récepteur.

D'autres microphones, ingénieusement dissimulés sous forme de bouteilles et de verres et contenant un liquide très conducteur de l'électricité, apportaient aux membres du bureau les applaudissements des auditeurs cantonnés dans les habitations avoisinantes.

Annoncé pour huit heures précises, le meeting commença à huit heures et demie juste. Au signal donné par l'excellent orchestre de la Monnaie sous l'habile direction de M. Flon, l'étincelle électrique alluma d'un seul coup les sept cents lampes à incandescence — cachées sous la modeste apparence de bougies et de lanternes vénitiennes — qui, grâce à une disposition aussi heureuse que nouvelle, devaient verser des flots de lumière sur les endroits les plus reculés de nos vastes locaux, sauf sur les onze tables réservées à la presse.

A ce moment, notre excellent ami Lemesre, en présence du nombre extraordinaire de bourgeois qui peuplaient la cour, et de crainte de conflits avec les turbulents artistes qui formaient un groupe aussi spécial qu'allumé par de nombreuses libations préliminaires, prit l'heureux parti de mettre sous clef tous les artistes dans les vastes souterrains des bâtiments en n'en réservant qu'une demi douzaine pour donner à l'auditoire une physionomie originale. C'est ce qui explique l'erreur dans laquelle ont versé certaines personnes qui ont faussement supposé que l'élément artistique avait fait défaut dans notre réunion. Cette absence n'était qu'apparente et constituait une sage mesure pour ne point trop épouvanter l'élément bourgeois et plural. Bien que renfermés dans les souterrains, tous les artistes de Bruxelles assistaient à la réunion et étaient avec nous de cœur. Nous les en remercions avec effusion. C'est spécialement pour eux, pour galvaniser l'élément artistique que nous avons posé des candidatures et nous ne pouvons assez leur témoigner notre reconnaissance pour l'unanimité avec laquelle ils ont répondu à notre appel et pour la bienveillance qu'ils ont montrée en consentant à passer la soirée dans des caves, d'ailleurs parfaitement aménagées et pourvues de toutes les confortabilités des installations les plus modernes.

Nous ne raconterons pas par le menu tous les incidents de l'émouvant meeting auquel nous avons eu la douce joie d'assister. Les candidatures et les discours de MM. Bartholoméus, Dardenne, Jonghbeys, Jérome, Lynen, Lemesre, Van Neck furent accueillis par les plus chaudes acclamations. Les considérations commerciales de M. Bartholoméus, les saillies humoristiques de M. Jérome, la fermeté des principes de M. Jonghbeys, les aperçus pleins de profondeurs de M. Lynen, la solidité de l'architecture de l'allocution de M. Van Neck et les lumineuses innovations économiques de M. Lemesre furent à plusieurs reprises soulignés par des salves d'applaudissements nourris que seul l'orchestre pouvait faire cesser. Il est certain que si les candidats avaient abandonné le bureau après leur profession de foi, il eussent été l'objet d'une ovation que l'exaltation de l'auditoire eut pu rendre dangereuse. Aussi s'étaient-ils précautionnés d'un candidat d'une liste concurrente — que nous ne voulons pas nommer — dont la *plat form* électorale provoqua une douce hilarité et une heureuse diversion. Enfin, en quelques mots aussi spirituels que serrés, un garde civique posa la question de cabinet, qui ramena le public aux dispositions les plus convenables.

Vers dix heures et demie, après nombre de *shake hand* énergiques dont nos candidats ont les bras tout démantibulés, l'auditoire, lentement et comme à regret, commença à vider les lieux. Le lendemain à huit heures du matin, le défilé de nos enthousiastes partisans n'était pas encore terminé.

Quelques mots pour finir. Nous défions aucun candidat, aucun parti. de montrer à son actif une aussi imposante réunion électorale que celle à laquelle nous avons eu le bonheur d'assister. Jamais nous n'avons vu meeting ou l'auditoire se soit signalé par une meilleure tenue, par une telle unanimité de sentiments qui prouve toute la popularité de nos candidats. Après une telle assemblée, une campagne électorale pourrait être considérée comme terminée s'il ne fallait pas craindre une manœuvre de la dernière heure qui nous oblige à rester sur la brèche.

Dès aujourd'hui nous considérons l'élection de nos candidats comme certaine. Si le verdict populaire devait démentir l'enthousiaste manifestation qui a signalé notre apparition sur le tremplin électoral, il ne nous resterait qu'à briser notre plume et à la remplacer par un sombre et satirique mépris d'un peuple assez peu soucieux des véritables intérêts de la patrie pour préférer des politiciens, des gens de parti, à l'intelligente et lumineuse coalition dont nous avons soigneusement éliminé tous les éléments ne jouissant pas d'une liberté compatible avec les nécessités d'une existence de basse extraction.

Le *Diable au Corps*.

LES DISCOURS

Nous donnons ci-après les points les plus saillants des discours de nos candidats, résumés aussi brièvement que possible. On nous pardonnera de ne pas faire de fantaisie, comme d'habitude. Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons sont trop graves, trop importantes pour que nous ne mettions pas la plaisanterie de côté.

M. BARTHOLOMÉUS

n'a pas prononcé de discours. Un accident im-

prévu l'a empêché de présenter ses substantiels aperçus sur le commerce, mais son discours n'en était pas moins préparé ce qui nous permet d'en donner une idée à nos lecteurs.

M. Bartholoméus se présente comme candidat anti-commercial, ou du moins comme candidat opposé au genre de commerce qui se pratique actuellement. M. Bartholoméus se prononce pour la suppression des commerçants, des boutiquiers, des négociants, des débitants de toute espèce qui exercent en réalité un insupportable monopole. C'est à l'achat direct, sans argent, sur les lieux de production, que la société doit arriver et elle doit pouvoir se passer des intermédiaires qui vivent des sueurs du peuple en opérant, en somme, une simple translation de produits manufacturés ou bruts. C'est par la suppression du commerce que l'on doit nécessairement lui donner un immense essor.

Sur le terrain douanier, notre sympathique candidat est partisan de la protection du libre échange par l'extension des unions douanières. Il souhaite que toutes les nations se réunissent pour former un immense Zollverein dans lequel la protection de l'industrie serait assurée par des droits prohibitifs qui ne seraient jamais perçus par suite de la supression de toute frontière douanière. Cette solution aurait l'immense avantage de mettre d'accord libres-échangistes et protectionnistes dont les principes seraient ainsi sauvegardés et respectés ; elle présenterait seulement l'inconvénient de mettre quelques économistes dans la section de disponibilité, mais ils pourront utiliser leurs loisirs à faire l'histoire rétrospectives des erreurs économiques, ce qui les mènera facilement jusqu'à la fin d'une existence désormais inutile.

M. AMÉDÉE LYNEN

a protesté vivement contre les épithètes de farceurs, fumistes et de zwanzeurs dont les journaux ont flétri certaines de nos candidatures. Il rappelle que des candidats qui passaient pour sérieux n'étaient en réalité que des polichinelles et fait une délicate allusion à certain artiste, jadis membre de la chambre, qui empruntait des discours tout faits à des ouvrages dont, en sa candeur, il s'imaginait seul connaître l'existence.

Le dessinateur humoriste fait le compte des rentiers qui achètent des papiers peints à soixante francs le rouleau et craignent de les abîmer en les couvrant avec des objets d'art. Il en compte, d'après la plus récente statistique du bureau des longitudes, dix sept mille dont les murs présentent la plus désespérante nudité et qui dépensent leur argent en jouissances non seulement matérielles mais parfois immorales, tandis que deux mille cinq cents artistes doivent se contenter des immatérielles jouissances de leur art, qui pour être plus pures n'en sont pas moins peu subtantielles.

Dans un superbe élan d'éloquence, l'orateur s'écrie ! « Pourquoi, alors que tout, dans la nature est en équilibre, même le globe sur son axe (1), la société ne l'est-elle pas ? Pourquoi la production artistique n'est-elle pas équilibrée avec la consmmation ? »

Amédée Lynen termine en réclamant un impôt sur la nudité des murs bourgeois : la fixation d'une somme par mètre carré de mur non orné de gravures, tableaux, bas reliefs, etc. Il exige aussi que la dimension des salles en question soit fixée par la loi en raison de la situation sociale des individus afin que l'on ne construise pas d'habitations sans murs, toutes en plafonds et en parquets pour éviter la perception de l'impôt.

En tout cas, il s'oppose à ce que des artistes soient mis au pied du mur, une plinthe suffisante devra être réservée pour ne pas exciter celles des producteurs.

Cette magistrale péroraison a été saluée par un tonnerre d'applaudissements.

(1) L'éminent artiste semble avoir perdu de vue les travaux de M. Folie sur les mouvements de librations et de nutations diurne qui semblent controuver la perfection de cet équilibre.

M. LÉON-ADOLPHE LEMESRE

Le point le plus saillant du discours de M. Lemesre — notre sympathique directeur — est certes le magistral exposé qu'il a fait de la situation économique.

M. Lemesre a présenté brièvement la théorie de l'impôt esquissée dans un de nos précédents numéros, il a rappelé que les économistes le justifiaient de deux façons qui se superposaient en s'amalgamant.

Chiffres en main, il a démontré que l'on pouvait sans inconvénients supprimer tous les impôts. Nous allons répéter les chiffres énumérés par le brillant orateur, qui n'ont pas été suffisamment détaillés par nos confrères de la presse quotidienne.

Les impôts se montent au total énorme de 168 millions de francs, chiffre rond. Ce chiffre se décompose de la façon suivante :

foncier, personnel, patentes .	50,627,700
redevances sur les mines. . .	1,000,000
douanes	23,604,149
accises et consommation . . .	41,792,580
additionnels et amendes . . .	51.046,000
divers.	1,038,000
Total des impots . . .	168,070,399

Le service de la dette publique, de deux milliards, cent cinquante six millions, cent quatorze mille deux cents quarante neuf francs nous coûte, annuellement 106,850,021 francs, c'est à dire la majeure partie de l'impôt qui ne sert qu'à payer les intérêts de cette dette.

C'est la dette publique qui nous mine. c'est le ver rongeur, c'est le vibrion élastique collé comme la sangsue au flanc de la nation, le fiacre loué à l'heure qui stationne pendant que son malheureux locataire discute une question d'intérêt matériel avec un commissionnaire.

Supprimer la dette publique, c'est ramener l'équilibre dans nos finances.

Toutes les nations sont dans le même cas. Elles courrent directement à la banqueroute. Pourquoi ne pas prendre les devants et supprimer résolument la dette publique. Du moment que nous ne devons plus les deux milliards qui la constituent, nous pouvons abandonner la perception des 106 millions d'impôt qui en couvrent les intérêts.

Inutile de dire que l'on peut aussi supprimer le budget de la guerre. Une armée permanente est inutile dans notre pays Enfin il va sans dire que du moment où nous supprimons les impôts nous supprimons en même temps le département des finances qui n'est utilisé qu'à en assurer la perception.

Le total de ces suppressions se monte au chiffre suivant :

Intérêt de la dette publique .	106,850,021
Guerre	51,102,252
Finances	15,567,248
Total	173,520,248
à déduire les impôts. . .	16,807,039
Différence	5,449,849

C'est à dire que le pays trouverait chaque année un boni de

Cinq millions et demi

qui permettrait d'allouer à chaque citoyen une pension de

septante six centimes trois quarts.

Cette brillante démonstration a été saluée par une ovation prolongée.

M. JÉROME

s'est présenté en protecteur du journalisme.

En termes émus — très — il a exposé la triste situation des journalistes, en but à toutes les vexations, aux soupçons de la police, tenus à l'écart des cérémonies du grand monde et particulièrement des réceptions royales.

Ils ne trouvent de compensations — légères, il est vrai — que dans les privilèges dont ils jouissent auprès du monde théâtral, privilèges bien payés d'ailleurs par les cent sous qu'ils sont obligés de donner aux ouvreuses au nouvel an. C'est sous ce rapport seulement que M. Jérome envie leur sort, aux ouvreuses près, bien entendu.

M. Jérome demande la liberté absolue de la presse, la suppression du droit de réponse, l'inviolabilité des journalistes — sauf par les dames des corps de ballet — et une loi interdisant les procès de presse.

M. Jérome saura défendre ce programme avec la vibrante éloquence qu'on lui connait.

M. DARDENNE LÉON

La misère est grande et le *Diable-au-corps* a l'âme charitable. Je fais don généreusement, de mes cuirs, qui serviront à faire des souliers aux enfants pauvres ; et de mes velours : les bonnes âmes trouveront toujours moyen d'en tirer parti.

Il est d'usage que les candidats, aux meetings où ils se produisent fasse un nombre incalculable de promesses qu'ils sont certains de ne pouvoir mener à bonne fin.

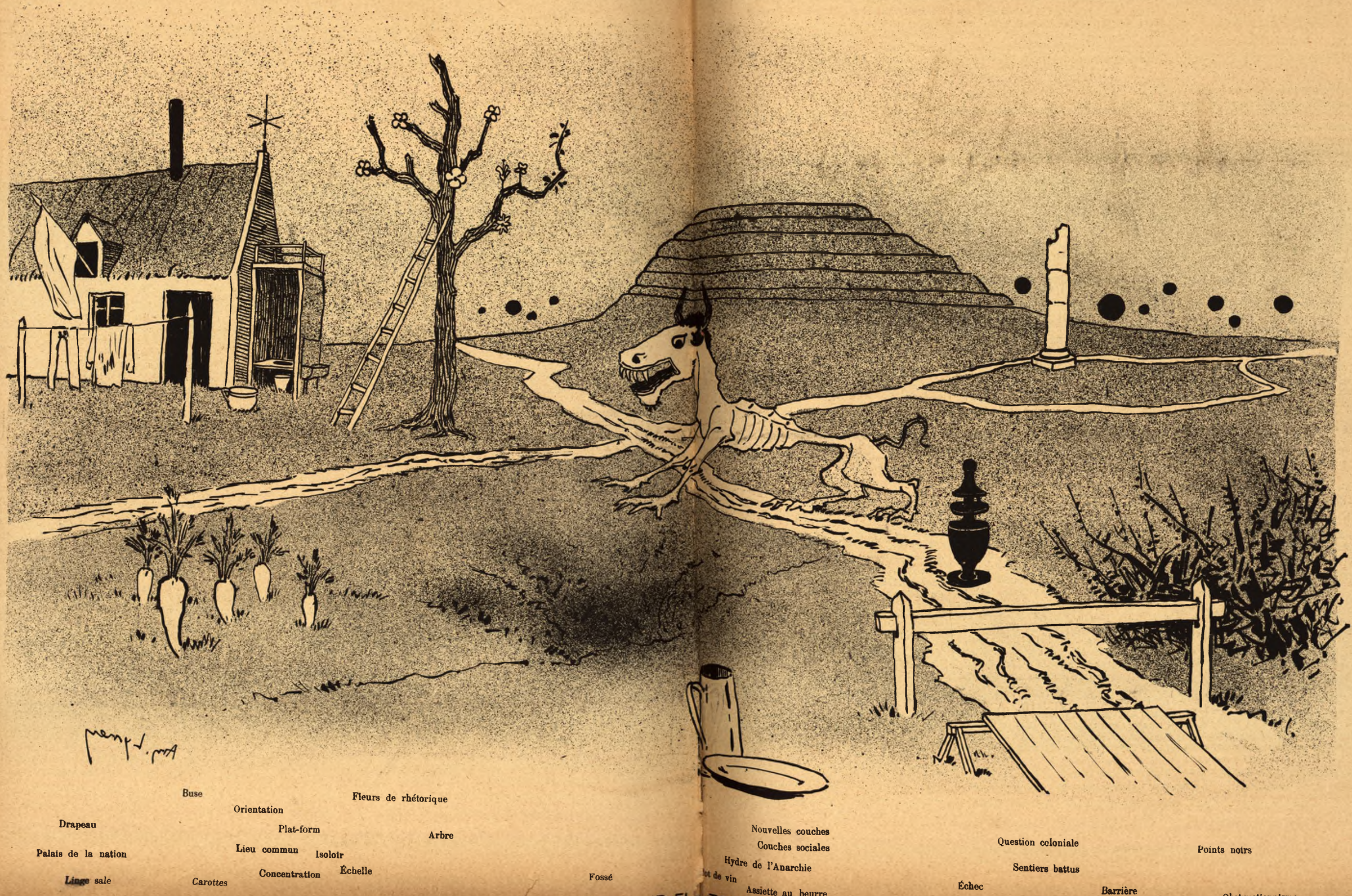
Marie Stuart disait, au soir de la bataille de Langside : promettre n'est rien, tenir est tout. *that is the question.*

Nous pourrions faire miroiter à vos yeux les bienfaits de la création de Bruxelles port de mer ; si nous en exceptons quelques plumets convaincus la seule proposition de la suppression de la garde civique vaudrait à la liste du *Diable-au-corps* une majorité inconnue jusqu'à ce jour. Nous pourrions vous promettre le service obligatoire et la suppression des armées permanentes, le suffrage universel et le rétablissement du cens, le redressement de la Montagne de la cour et le maintien de cette pente telle qu'elle existe actuellement ; la constuction d'un palais des beaux arts et la conservation des baraques provisoires. L'élévation de Bruxelles au rang de capitale et le maintien de cette ville au rang qu'occupent si victorieusement Anvers. St. Nicolas et Heyst-op-den Berg.

Tout ce que vous avez rêvé. ou que vous n'avez pas rêvé encore, nous pourrions vous le promettre.

Mais que sont les promesses non suivies d'effet? Des bulles de savon d'eaux de sales lessives.

Fidèles au programme du *Diable-au-corps* : *pas de promesses, des actes* ! Nous ne vous promettons rien et nous tiendrons tout.



Buse

Orientation

Fleurs de rhétorique

Drapeau

Plat-form

Arbre

Palais de la nation

Lieu commun

Isoloir

Linge sale

Concentration

Échelle

Carottes

Fossé

Nouvelles couches

Couches sociales

Hydre de l'Anarchie

Assiette au beurre

Question coloniale

Points noirs

Sentiers battus

Échec

Barrière

Ornières

Obstructionnisme

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE

PROTESTATION

Les candidats du *Diable-au-Corps* protestent énergiquement contre les accusations lancées contre eux par la coalition des partis politiques.

S'apercevant enfin — avec une certaine stupéfaction — de la valeur imposante de notre liste, les différents partis n'ont pas craint de nous faire passer aux yeux du public, successivement, pour les instruments de leurs adversaires respectifs.

Il a été fait bonne justice de ces inepties et nous ne reviendrons pas davantage sur de semblables manœuvres, produits évidents d'une réelle frousse — bien justifiée d'ailleurs.

Il est clairement établi que la liste des candidats du *Diable au Corps* est une superposition d'individualité, qui n'ont rien à voir avec la politique.

Un autre reproche paraissant avoir plus de fondement nous a été adressé directement par les défenseurs des différents groupes. Dans l'espoir vain de nous voir abandonner nos prétentions à l'élection du 14 octobre, il nous a été dit :

« A quelque opinion politique que vous appar-
» teniez, il est certain que vous allez faire
» *s égarer* chez vous un très grand nombre de
» voix, au détriment de l'un ou l'autre des partis
» et lui faire ainsi le plus grand tort. »

Nous répondrons en deux mots à ce reproche mal fondé. Nous n'entendons nullement bénéficier des voix qui pourraient *s'égarer* et nous consentons d avance à répudier tous les votes qui nous seraient attribués dans ce sens. D'autre part il est clair que notre liste, même avec la majorité qu'elle obtiendra n'exercera aucune influence sur les résultats comparatifs des partis politiques. Il est établi aujourd'hui qu'aucun des groupes adversaires n'est enthousiaste de la liste totale qu'il présente. Certains préjugés seulement — et pas autre chose — leur imposent cette obligation de présenter une liste de dix-huit candidats. Bien rares seront les électeurs votant pour la liste complète de leur parti. Ils négligeraient évidemment — par esprit de corps — de voter pour des candidats d'un groupe politique adversaire, mais — nous répétons ici ce que nous avons déclaré déjà dans le numéro précédent :

Le *Diable-au-Corps*, guidé par un esprit de tolérance vis à vis de ses adversaires politiques ne lutte pas avec sa liste complète.

IL NE PRÉSENTE QU'UNE LISTE DE SIX CANDIDATS (1)

laissant les douze places restantes pour les candidats des autres groupes.

Les électeurs pourront ainsi, **sans sacrifier leurs convictions politiques** choisir dans les différentes listes onze des noms qui ont leur préférence et VOTER D'UN SEUL COUP DE TAMPON pour la liste totale du DIABLE-AU-CORPS :

Il est clair que, posée sur ce terrain, notre compétition ne peut être considérée comme une entrave aux manifestations des électeurs. Nous conquerrerons dans chacune des nuances un nombre proportionnel de voix, ce qui — tout en nous donnant une forte majorité — ne causera de préjudice à aucun des partis politiques constitués. C. Q. F. D.

(1) On sait — nous avons dit pourquoi au meeting de lundi dernier — que nous avons répudié l'un des huit candidats figurant au début de notre liste.

Les électeurs *intellectuels* ne se laisseront pas prendre aux exhortations maladroites de ceux qui se font nos adversaires et voteront *d'un seul coup de tampon* pour la liste *totale* (6 noms) *du Diable au Corps.*

COURRIER DE PARIS

Un de nos « immortels » est souffrant (oh ! moins que rien), et cet inespéré chaud-et-froid met en ébullition vingt cervelles d'aspirants à l'Institut ; la course au fauteuil va recommencer, la fièvre verte sévit, gageons que nous allons voir, de nouveau, se manifester le candidat Blandignières. Vous ne connaissez pas ce poète Toulousain ? Tant pis pour vous ! Adolphe Brisson a tracé de lui un « Portrait intime », trop réussi pour que je résiste au plaisir de vous en faire connaître quelques traits. Tout d'abord, voici une partie — oh ! une partie seulement — des titres de notre homme. Il est 1° *Membre du félibrige* (Ça n'est pas difficile, il suffit de manger de l'ail à tous ses repas pour être admis) ; 2° *Membre de la Société académique franco-hispanique de Toulouse* (sans doute une Association dont font partie ceux qui parlent français comme des vaches espagnoles) ; 3° *Lauréat de l'Académie Jasmin* (Hum ! Lauréat médiocritas, je suppose); 4° *Délégué de la « Pomme à cidre » de Paris* (il n'y a que le Midi ! Qui me dira par quels avatars dut passer l'âme de Blandignières avant de représenter, lui, Toulousain, les Normands échoués dans la Capitale autour d'un broc de cidre falsifié !); 5° *Membre associé des jeux floraux de Marseille.* (Pourquoi « floraux ? » J'ai souventes fois assisté aux *Jeux de Marseille et de sa troupe*, dans leur baraque foraine, et je vous certifie que ces luttes n'avaient rien de floral, pas même l'odeur), M. Blandignières peut s'énorgueillir encore d'une douzaine de titres, tous aussi reluisants que ceux-là, mais dont l'énumération, sans être sale, tiendrait beaucoup de place.

Le portraitiste Brisson cite quelques poésies de son modèle. Elles en valent la peine. Ce barde est fécond et louangeur, louangeur et fécond.

Aussitôt qu'un citoyen se distingue et sort de la foule, soit en chevauchant Pégase, soit porté sur les ailes de la Renommée militaire, soit pour avoir fait fortune en vendant des « pavages en caoutchouc destinés à donner de l'élasticité aux marcheurs fourbus », pan ! il reçoit en pleine poitrine un paquet de vers du monsieur. Exemple : le général Saussier dirige les grandes manœuvres, et remporte l'avantage sur « ceux qui font l'ennemi » avec d'autant plus d'aisance qu'il a rédigé lui-même le thème des opérations, aussitôt Blandignières monte sur le trépied et vaticine avec des airs de Pythie inspirée, histoire de se préparer un bon petit coin à l'Institut (Pythie à Pythie l'oiseau fait son nid). Et voici le début de son hymne pindarique :

Général, tes succès dans les grandes manœuvres
Font prévoir tes exploits dans tes prochaines œuvres.

S. M. Alexandre III reçoit, lui aussi, sa gerbe poétique :

Ton regard amical change notre horoscope,
Je crois être à la fois ton serviteur et pope (*Sic*)...

Pourquoi pope ? J'imagine que le souvenir de l'anglais à qui l'on doit l'*Essai sur l'homme* a troublé notre porte-lyre ; plus loin, il dit de la grandeur d'âme du tzar que : « Elle est notre unité redoutable et suprême. » Cette unité de grandeur ne me déplaît point.

Oserais-je insinuer que je soupçonne véhémentement l'ineffable Blandignières d'avoir déposé un acte ou deux chez le concierge de la Comédie Française ? S'il en était autrement, comment expliquer le sonnet dédié à Jules Claretie (qui a dû bien rire de ce solo de claretinette joué en son honneur).

« Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté » nous enseignait-on jadis ; voyez celui-ci :

Tes immenses succès dans le monde des lettres
Dépasseront toujours comme point (?) colossal
De *tous* les immortels et des célèbres maîtres
Le talent, le génie, et le haut piédestal.

C'est lyrique mais maladroit ; admettons que le candidat reçoive le suffrage du reconnaissant Claretie, à coup sûr il lui faudra renoncer aux voix de *tous* les autres immortels qu'il déclare inférieurs à l'Administrateur de la Comédie-Française en talent, en génie, et même en piédestal. Savourons le second quatrain, il en vaut la peine :

Parce que tu naquis pour aimer tous les êtres.

(Tous les êtres, tous ? Eh bien, Claretie ne manque pas d'ouvrage !)

Et que ton âme grande et ton cœur amical
N'ont du vulgaire humain depuis la tête aux guêtres
Rien de ce qui le rend jaloux, traitre et fatal.

La grande âme de Claretie a une tête ! le cœur amical de Claretie a des guêtres ! En voilà des révélations inattendues !

Domine, *comme un Dieu*, sur la terre de France !
Je viens avec toi, frère, apporter l'espérance...

Ainsi. Claretie est un Dieu — ou tout comme — et Blandignières, en sa qualité de « frère » dudit Dieu, est Dieu aussi. C'est drôle, mais il me semble que, si j'étais Dieu, je n'éprouverais pas le besoin de me présenter à l'Académie française.

WILLY.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 003

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

004

Du la quéchon de zélecchon

Çalé tinne çausse quétil doit faire attachon, çalé du la quéchon de zélecchion, pourquoistil veut pour quilfé de candidature — couprend bien — quilé da nommé de zélecteurse quil enn da voter pour toi.

Quétil doit navoir de quéchon da li splicachon du la pièce qui vent sulé théatre — couprend'bien — navé la nom du lé zacteurse quil zoue, de programme — couprend'bien.

Enn de qué çalé de zépourtace quil trouvé da bon programme quétil mé li doigt dessus, pourquoisquand til na pas de trouvé nun programme quilébon quilé nommé quil sont tous content — couprend'bien — qué til vient su la çambre quilé de raprisantau enn da touçer de quatre mille frs., couprend'bien.

Enn dé qué çalé de zens qu'il cercé toute sa vie quil trouvé ça quilapatrouvé enn dé zamé quilé nommé enn de le lotre quilé malin quila trouvé touzour quilé touzour de gagner la partie. Qué

çalé de quéchon quétil sébien du la causse qué le public il veut quétil ira ça, enn dé zamé quil çoisit de çausse qué la piblic il veut pas, çalé de quéchon qué til enn da bien d'éformachon enn dé qué çalé du quéchon du la directeurse enn du la régisseurse du la politique ;

Qué çalé du gra dufrance avé lé madame qué çalé zamé du la çasement enn dé qué touzour il veut la même çausse qué çalé pas si difficilement da savoir enn dé qué til veut pourquoistilé nommé enn da zarrivé du la çambre til vient navé da programme du la solidement convicchon da zamé quila de faiblement.

En dé qué çalé tinne çausse quétil doit faire attachon — couprend'bien. ALBRECHT.

INQUIÉTUDE

Je vis la gosse un beau matin
Où j'avais l'humeur bucolique,
Et, pris d'un caprice enfantin,
Je lui dis, d'un ton symbolique :

« Vos pâleurs d'hostie et de lys
« Qui calment ma mélancolie
« Se pâmeront Emmy des lits
« Dressés pour la Douce Folie.
« Un peu de rose au bout des seins
« Fera la chair encor plus pâle ;
« Nous étendrons sur des coussins
« Votre stature virginale.
« Idoine à vous laisser cueillir,
« Vous aurez l'air d'une anémone,
« Et l'on sentira défaillir
« Une senteur de cinamone
« Vous palpébrerez sur mes yeux
« Votre regard, ciel de septembre,
« Et vous épandrez vos cheveux
« Qui font des sensations d'ambre.
« Vous murmurez sur mon front,
« Avec l'arc des deux lèvres roses,
» Les vocables qui s'en iront
« Dans le gouffre infini des choses.
« Pour que je redevienne bon,
« Vous livrerez vos hanches nues,
« Et lors, j'oublierai pour de bon
« Toutes celles que j'ai connues.... »

J'allais poursuivre ce discours
Entrelardé de faribole,
Quand la gosse en rompit le cours
En s'esclaffant comme une folle.

Puis, elle me dit : « Ah ! ben, vrai »,
(Tel, un gavroche qui se moque,)
« Tu n'as donc pas vu ton portrait ?
« Non ! Tu n'as rien l'air d'un loufoque... »

P.-P. PLAN.

RÊVE DE SINGES

C'est en quelque jardin zoologique une cage spacieuse, au grand air ; au milieu une vasque d'où s'élance un jet d'eau irisé au soleil ; les branches noires d'un arbre zigzaguent sur le bleu du ciel ; des cordes, des balançoires oscillent, accrochées symétriquement aux barreaux supérieurs. Deux singes alertes et deux guenons maigrichonnes, l'ironie aux lèvres plissées d'une façon insolite, campés en des poses caricaturales, regardent de leurs petits yeux griffés de malignité, les bourgeois bariolés, extasiés devant leur cage. Le quatuor sourit à cette cocasse tératologie : femmes plantureuses, charnues, aux traits vulgaires ; hommes impudemment boursouflés de stupidité, la face vineuse, assommant la galerie de réflexions saugrenues d'une radieuse vacuité ; gommeux d'une sécheresse de cotret et d'une incurable bêtise ; jeunes filles dégingandées, enserrées en des toilettes tapageuses et très équivoques, travaillant leurs moindres gestes, le teint frelaté et peinturluré ; enfants piaillant leur admiration avec une ténacité crispante .. Superbement indifférents à cette badauderie bourgeoise, les singes tournent le dos à la foule qui fort béatement continue à les considérer, s'étalent sur le macadam maculé de leur cage, puis sont envahis par un sommeil délicieux hanté de rêves orgueilleux où transparait et la supériorité de leur race et la dégénérescence de leur humaine postérité...

JOSEPH DESGENÊTS.

THEATRES

GALERIE. — Le *Tour du Monde* a atteint cette semaine la 60e représentation, mais comme affluence la pièce semble encore à ses débuts.

On répète tout doucement *Miss Dollar*, dont M. Maugé s'efforcera de retarder le plus possible la première, afin de ne pas être obligé d'enrayer les représentations en plein succès. Néamoins, la matinée, de dimanche prochain est certainement l'avant-dernière du *Tour du Monde*.

ALCAZAR. — Vendredi, a eu lieu, la première représentation de : *Les Pauvres de la Paroisse*, bouffonnerie en un acte de MM. Cerny et Garnier.

La pièce est jouée par MM. Leroux, du Palais-Royal, engagé spécialement; Gaillard, Favart, Crommelynck, Amelet et Mme Jnney Warnots.

THÉATRE MOLIÈRE. — L'ouverture du théâtre Molière aura lieu la semaine prochaine. La sympathique artiste de l'Odéon et du Gymnase, Mlle Jeanne Malvau, est arrivée hier à Bruxelles, pour les répétitions de *Dora*, ainsi que Mlle Aimée Martial, de l'Ambigu ; Mlle Vernières, du Gymnase Mme Vloron, de l'Ambigu ; MM. Montlouis, de l'Odéon ; Pierre Achard, du Vaudeville : D'Albert et Lebrey, du Gymnase et Malavié, du Châtelet. Sauf M. Laty qui fait sa rentrée dans le rôle de Buisson, de *Dora*, tous les interprètes de la pièce de Sardou feront leurs débuts au Molière.

MUSÉE CASTAN.— Le succès de l'escarpolette diabolique, cette curieuse innovation qui nous vient de Chicago, croît de jour en jour, et les spectateurs ne manquent pas après chaque représentation d'aller se faire « balancer » gratis sur cette mystérieuse escarpolette. C'est finir très agréablement la visite aux nombreuses attractions qu'offre le Musée Castan en ce moment.

EMPIRE-PALACE. — L'ex-Alhambra devenu « Empire-Palace » est décidément desenguignonné. Il y a foule tous les soirs pour voir le ballet miniature, les singes sur le fil de fer et les séances de lutte de Paul Pons, le champion moscovite.

On peut fumer à toutes les places, sauf le jour de représentation gala.

SCALA. — Lundi soir, ont eu lieu, à la Scala, les débuts d'une attraction réellement extraordinaire : ceux d'un américain, Crawther, qui possède des talents d'une variété stupéfiante.

Le sabre à la main il développe une force musculaire inouïe en même temps qu'une sûreté de poignet et une dextérité de doigté incomparable ; d'un seul coup, il tranche en deux un mouton (mort bien entendu) ; il coupe en deux une pomme placée d'abord sur la paume de la main d'un spectateur complaisant, puis sur la nuque et enfin sur la langue.... mais avec une telle précision que l'on ne songe qu'à admirer l'opérateur sans avoir une seconde de crainte pour le patient.

Lorsque Crawther a suffisamment démontré son adresse et sa force des mains, il chausse des patins à roulettes et se livre à des exercices qui n'ont jamais été exécutés par d'autres : d'une passerelle établie à la hauteur du balcon, il s'élance sur la scène et les patins aux pieds, franchit des chaises, ramasse de petits drapeaux jetés sur le plancher sans interompre ni même ralentir sa course. C'est vertigineux.

Le public a fait à Crawther un accueil enthousiaste qui était réellement bien mérité.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Busses.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LEOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boite
NAZALINE
ANTISEPTIQUE
Guèrit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre
DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47
0,75 fr. la boite.

LE CANDIDAT AGRICOLE

Dessin d'Amédée Lynen

N° 41 — 2e ANNÉE.

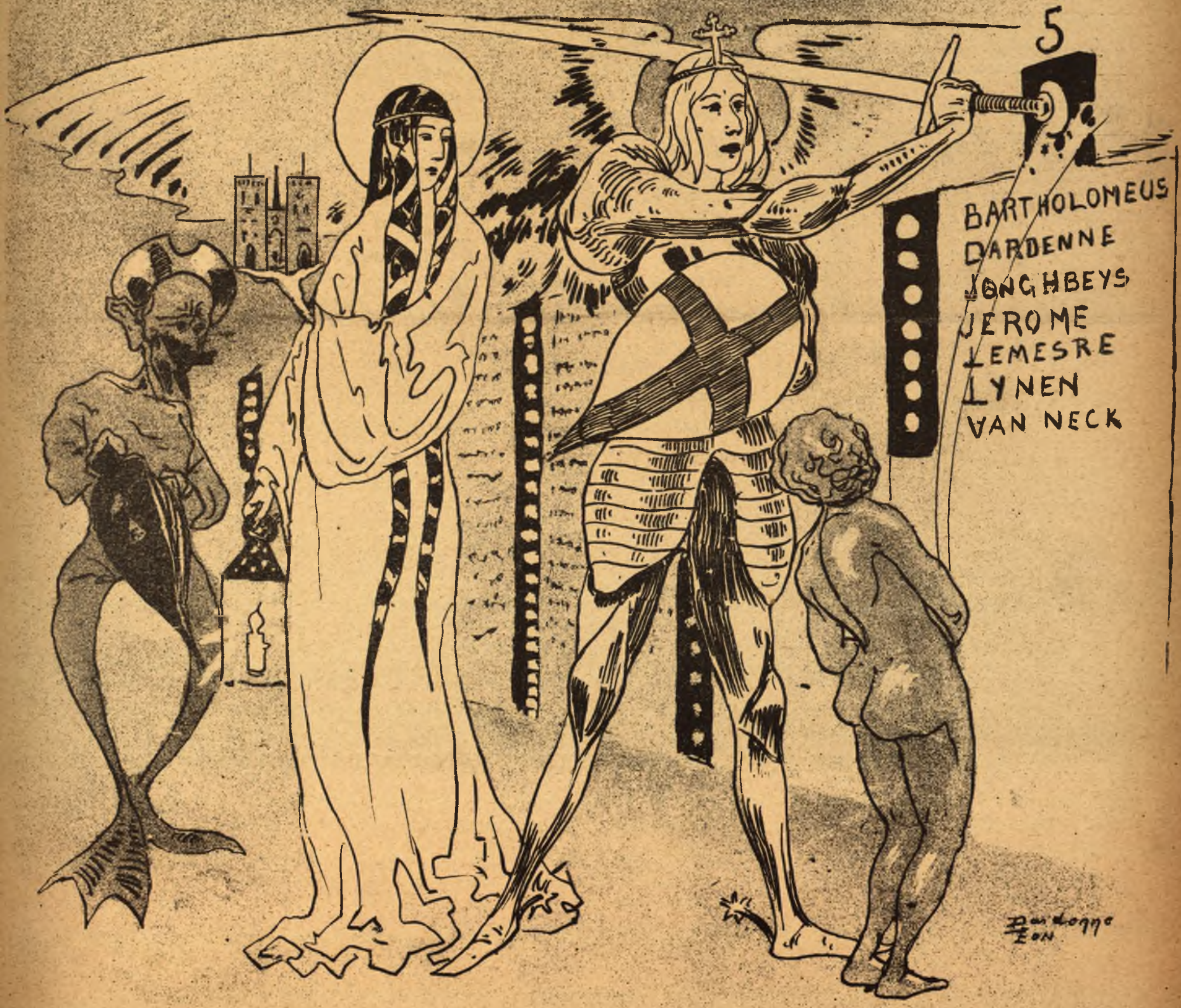
10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes.

Dimanche 14 Octobre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.



Electeurs Bruxellois, suivez l'exemple des patrons de Bruxelles. —
Votez pour la liste du *Diable-au-Corps* la seule **vraiment** Bruxelloise.

Dessin de LÉON DARDENNE

Eléctions législatives du 14 Octobre 1894.

Chambre des Représentants

ELECTEURS !

Votez pour la liste du « **Diable-au-Corps** » *en noircissant le point blanc qui se trouve dans le carré noir à côté le numéro 5.*

5	●
BARTHOLOMÉUS, Charles	●
DARDENNE, Léon	●
JÉROME, Joseph	●
JONGHBEYS, Gustave	●
LEMESRE, Léon-Adolphe	●
LYNEN, Amédée	●
VAN NECK, Ernest	●

INSTRUCTIONS POUR L'ÉLECTEUR

I. — **Le vote cst obligatoire** sous peine d'amende et de déchéance civique.

II. — **Les électeurs doivent être munis de leur lettre de convocation.**

III. — Chaque électeur reçoit, d'après le nombre de voix, qui est renseigné sur sa convocation, **I. II** ou **III** bulletins **roses** pour le **Sénat** et 1, II ou III bulletins **blancs** pour la **Chambre**

IV. — Il noircit à l'aide du crayon déposé dans l'isoloir le point blanc de la case qui se trouve à côté de la liste **portant le numéro 5** pour la Chambre. (La liste pour la **Chambre** commence par **Bartholoméus.**)

V. — Il faut faire bien attention de **ne point noircir d'autre point et éviter de faire des taches,** car le bulletin serait nul. L'électeur qui aurait endommagé un de ses bulletins doit en redemander un autre au président.

VI. — Le vote est **absolument secret** et le dépouillement se fait au chef-lieu du canton par des étrangers à la commune.

Le vote est obligatoire.

Se munir de sa convocation.

UN DERNIER MOT

L'instant est solennel ; vingt heures après le moment ou paraîtront ces lignes, le sort du pays sera entre les mains des citoyens en possession du droit de vote.

Nous n'avons aucune crainte ; nous en aurions, d'ailleurs que nous ne la manifesterions pas. Le corps électoral bruxellois ne peut trahir la confiance que nous avons mise en lui ; nous savons que cette confiance est bien placée et que les électeurs — nos électeurs, pouvons nous dire — sauront reconnaître le dévoûment dont nous avons fait preuve envers la chose publique — *res publica* — et l'immense effort que nous avons tenté pour galvaniser, en la dépouillant de toute question de parti, une politique qui depuis soixante quatre ans se traîne dans la fange d'un filet aux inextricables mailles.

SURSUM CORDA ! !

Électeurs ! !

Il n'est pas douteux que si Lycurgue, Solon ou Numa-Pompilius se présentaient à vos suffrages, vous voteriez pour ces grandes ombres législatrices dont l'immense génie aurait l'élasticité nécessaire pour se plier aux nécessités du moment et manœuvrer, avec la sureté et le coup d'œil d'un nautonier habile, au milieu des écueils d'une situation troublée.

Ces grands législateurs furent de leur siècle. S'ils ont laissé dans l'histoire un sillon fulgurant, c'est qu'ils ont eu le courage, l'énergie, de se poser en

réformateurs et en instaurateurs.

Nous le demandons : Que faisons nous d'autre ? Nous aussi nous voulons réformer, nous voulons instaurer. Nous voulons édifier, sur les ruines d'une politique pourrie, une nouvelle orientation, basée sur les principes du pur rationalisme, et non pas du rationalisme tel que d'aucuns le comprennent et le pratiquent, mais du néo-rationalisme, c'est à dire

le nôtre.

Les sciences exactes se transfor..ent d'après de nouvelles bases. La mécanique s'appuie sur l'électricité après avoir longtemps reposé sur la vapeur. L'architecture abandonne la pierre pour chercher, dans l'harmonieuse et audacieuse ferme de fer forgé, une ampleur que nécessite le développement de la civilisation. L'astronomie trouve des ressources nouvelles dans Ia chimie spectroscopique et dans la photographie. La bielle remplace le bras, l'oculaire les yeux, la bicyclette les jambes, les formules la tête et,dans les observatoires, la nature elle-même inscrit automatiquement ses fantaisies sur les appareils enregistreurs.

Seules les sciences économiques, la politique, les devoirs et les droits des citoyens piétinent sur place, emmaillottés dans les langes que nous ont léguées nos ancêtres de 1789. Les droits de l'homme, suffisamment châtrés par une pratique séculaire, forment encore le fond de toutes les constitutions.

Nous voulons changer tout cela.

Nous voulons renfermer la législation dans les limites étroites de formules mathématiques, faire de l'économie politique une équation du second degré.

$$x^2 + px + q = 0$$

Est-ce la disparition des partis?

NON ! ! !

L'introduction du second degré algébrique dans les réformes sociales ne constitue pas un obstacle à la formation des partis. Les carrés ont des racines de signe contraire et tout problème a deux solutions. Deux partis, de droite et de gauche, peuvent donc se former, et discuter des solutions rationnelles qui peuvent exister simultanément.

Mais notre système entraîne naturellement la disparition

des centres

qui n'ont jamais présenté que des solutions hybrides, mâtinées d'indéterminations, et qui ne peuvent satisfaire aucun esprit droit, pondéré ou bien équilibré. C'est à la fatale existence de législateurs hésitants, balancés entre deux extrêmes également raisonnables, que l'on doit l'éternisation de questions qui depuis l'institution des parlements, forment la base de toute discussion parlementaire.

Ainsi en est-il des impôts.

La question des impôts comporte deux solutions :

La première de ces solutions est de leur faire produire suffisamment pour payer les dépenses du pays, pour couvrir le capital engagé dans les travaux publics, pour l'amélioration du sort de tous les citoyens. Elle constitue l'appauvrissement général au bénéfice d'une entité que l'on appelle « la nation ».

Faut-il faire ressortir qu'elle ne se concilie pas avec l'emprunt et, partant, avec la dette publique? Du moment que le pays a une dette, il est évident que les impôts ne produisent pas assez et qu'il faut les majorer pour payer cette dette.

La seconde solution est de supprimer tout impôt et de couvrir les dépenses du pays à l'aide de ses ressources naturelles. Dans cette hypothèse, la nation n'a pas besoin d'emprunter de l'argent, puisqu'elle se suffit à elle-même,et cette solution, comme l'autre, comporte la suppression de la dette publique.

L'existence de cette dette qui, rappelons le, se monte au total de

Deux milliards cent cinquante six millions, cent quatorze mille deux cent quarante neuf francs

démontre que les législatures qui ont successivement occupé les fauteuils nationaux n'ont ni voulu, ni osé, adopter une des deux solutions rationnelles. *Elles sont restées centre.*

Pour ramener la Belgique à une situation normale, il faut donc

supprimer la dette publique

et faire

BANQUEROUTE.

Dès lors la situation est déblayée et les deux solutions, entre lesquelles nous avons le choix, restent en présence.

Nous choisissons résolument

la seconde

Et nous disons :

Plus d'impôt.

Electeurs ! ! !

Votez pour nous, et nous prenons l'engagement solennel de ne plus vous demander

un centime.

LA DIRECTION.

MONSIEUR JOSEPH PRUDHOMME
n'est pas content

—

Hélas oui, Monsieur Joseph Prudhomme n'est pas content: L'allure fantaisiste de notre campagne électorale ne lui plaisait point et il nous a fait solennellement ses adieux pour passer au *Soir*, un petit journal d'annonces bruxellois.

Pour ses débuts, il nous a décoché quelques uns des plus jolis traits de son répertoire et « s'est élevé avec indignation » contre notre audacieuse ingérence dans les affaires publiques. La zwanze, constate-t-il avec douleur, s'étale fièrement, officiellement, au milieu du grave bulletin électoral, et les zwanzeurs sont jugés sévèrement, même par leurs camarades.

Joseph nous fait apercevoir l'avenir sous les plus sombres couleurs :

« Mais les artistes ? gémit-il, tous gens estimables, » voire de talent (il en est dans le nombre), quel ne sera » pas leur embarras quand, plus tard, professeurs à » quelque austère Académie, ils se rappelleront leurs » exploits électoraux, dont ils rougiront ?

» Et ne craignent-ils pas que leur fanfaronnade n'arrive » à leur faire couper les faveurs officielles — commandes » du gouvernement, achats de leurs œuvres, décora- » tions, etc. ?

» Tous les artistes belges sont décorés, ou décorables : » se résigneront-ils à attendre qu'ils le soient seulement en » qualité d'anciens députés » ?.....

Si les bienveillantes prédictions de Joseph se réalisent, Lynen et Dardenne rougiront peut-être, dans l'avenir, d'être professeurs d'académie, mais non de leur candidature. Quant à la décoration, nous ferons remarquer à notre estimable ami que nous avons un décorateur sur notre liste qui nous en fera autant que nous voudrons. Au pis aller, d'ailleurs, nous nous contenterons d'être décorés comme anciens députés — perspective flatteuse — et nous serons assurés d'arriver ainsi plus rapidement au grand-cordon, que les autres artistes auxquels le gouvernement donne cette preuve de sa munificence et de la protection éclairée qu'il accorde aux beaux-arts. Sans doute il est pénible, pour des peintres, des sculpteurs, des dessinateurs d'être crucifiés comme députés — et anciens encore — mais ils ne se plaindront pas d'être mis sur le même rang que les littérateurs, décorés comme visiteurs des pauvres, anciens présidents de sociétés de vogelpik, membres de la société de géographie, astronomes ou géomètres, mais hommes de lettres point.

Joseph termine brillamment :

« On eût désiré, ou bien que les auteurs de cette farce » très spirituelle, tant qu'elle se bornait à des meetings » comiques, comprissent qu'elle ne l'est plus du tout, » poussée en d'excessives limites, — ou bien que la loi pos- » sédât le moyen d'empêcher de pareilles turlupinades, » qui ne peuvent que jeter du discrédit sur l'accomplisse- » ment des devoirs civiques, assurément respectables, » puisqu'il sont la manifestation de la volonté même du » pays ».

Quand nous ferons une farce — comme nous sommes incapables de distinguer où elle cesse d'être spirituelle — nous irons demander respectueusement à Joseph de déterminer les extrêmes limites que nous ne pouvons franchir. Quant à la loi, nous craignons qu'il ne passe bien de l'eau sous le pont avant qu'elle possède les moyens — voilà une loi bien propriétaire — d'empêcher de de pareils exercices. Notre confrère nous ferait bien plaisir en esquissant ce projet de loi. Veut-il renforcer le nombre des électeurs ? Nous en eussions trouvé aussi aisément cinquante mille que cent. Exige-t-il que l'on appartienne à un groupe politique pour poser sa candidature. Ce serait, de sa part, la plus singulière des prétentions.

Car, notez-le bien, voilà un journal qui s'est posé sans couleur politique, un journal qui se garde bien — pour qui ne sait pas lire entre les lignes — de patronner ouvertement un parti quelconque, un journal qui se vante d'être purement littéraire et artistique ; et quand, pour la première fois à Bruxelles, quelques citoyens intelligents réussissent à former une liste en dehors de toute politique, une liste littéraire, une liste artistique, il ne trouve rien de mieux que de la combattre, de qualifier cette tentative de zwanze et de farce ?

Est-ce jalousie de métier, parce que nous la patronnons ? Nous ne courons pourtant pas l'annonce.

Sont-ce, oui ou non, des électeurs qui ont présenté notre liste ? De quel droit, pour employer ses propres vocables. le *Soir* essaye-t-il de jeter le discrédit sur l'accomplissement de leurs devoirs civiques, assurément respectables puisqu'ils sont la manifestion de leur volonté.

Le pays est-il composé exclusivement de politiciens, occupés à se manger le nez ? Qui garantit au *Soir* que les coutumiers abstentionnistes, qui forment pour le moins 40 p. c. du corps électoral, que tous ceux que la politique agace, mécanise, ne voteront pas pour notre liste, qui satisfait entièrement à leurs aspirations ? Et pour qui voteront les nombreux panacheurs qui jetteront par dessus bord ceux de leurs candidats qui ne leur plaisent pas ? Pour nous assurément ; nous sommes certains d'une formidable majorité.

Peut-être est-ce la forme même de notre argumentation qui déplait à notre confrère, parce qu'elle est l'antipode de la sienne ? En bon négociant, qu'il veuille bien considérer que chacun peut avoir sa clientèle. Il a celle des rez-de-chaussée et nous visons plus haut. Le *Soir* admettra que l'on puisse être sérieux sans être pesant, bien qu'il ne faille pas beaucoup chercher pour acquérir la preuve du contraire. Le corps électoral se chargera d'ailleurs de lui démontrer qu'il est capable — sous une forme légère — de distinguer toute la solidité de nos principes, la justesse de nos aperçus, la rectitude de notre jugement et nous gageons que dans quarante huit heures *Le Soir* célébrera lui même le bon sens des électeurs bruxellois qui auront su reconnaître de quel côté était réellement la plaisanterie. (*)

Nous ferons enfin remarquer, en terminant, à cet excellent Joseph que nous avons, en notre faveur, des témoignages de sympathie qui nous vengent, et au-delà, de ses attaques. Le jour même où paraissait son article, un aimable conseiller communal de St-Josse-ten-Noode — c'est de M. Frick que nous parlons — disait dans *la Chronique* :

« Et dire qu'il se trouve des gens pour pré- » tendre que la liste du *Diable au Corps* est une » mystification.

» Moi, Je trouve celle des indépendants bien » plus drôle ».

LE *Diable au Corps*.

(*) Voilà, par exemple, une prédiction digne de la Sybille de Cumes..

(Note du Redacteur en chef)

AVIS

Notre collaborateur AMÉDÉE LYNEN de retour de sa villégiature de VEEREWINCKEL exposera, à partir du dimanche 21 courant dans la salle du « Diable-au-Corps » 12, rue aux choux, une série de croquis de paysages brabançons dont ci-bas les titres.

N. B. L'Exposition sera publique tous les jours de deux à cinq heures.

1. Lisière du bois.
2. Le puits.
3. Panorama.
4. La chaussée.
5. Le chemin.
6. Verger.
7. Crépuscule.
8. La chapelle.
9. Les sapinières.
10. Près la forêt de Soignes.
11. La Grange.
12. Cour.
13. Jeu de Quilles.
14. Sentier.
15. Vallée.
16. Vers le soir.
17. Solitude.
18. Village.
19. Maisonnettes.
20. Jardinet.
21. Coin de village.
22. Le hangar.
23. L'estaminet.
24. Chemin creux.
25. La montée.
26. Chaumière.
27. Au long de la route.
28. Coupe de bois.
29. idem.

HISTOIRES SIMPLES

I.

CONTE NAÏF

—

C'est en la ville de Bruxelles, à l'époque où, pour la première fois, on allait expérimenter un système de vôte nommé suffrage plural que cette histoire est arrivée.

Deux amis, jeunes gens de vingt-trois ans, qui avaient été électeurs, l'un censitaire et l'autre capacitaire, (encore deux modes de vôter disparus) n'avaient plus droit au suffrage : il fallait vingt-cinq ans pour être porté sur les listes électorales.

Indifférents qu'ils étaient à la politique, cela les laissait très calmes, et comme un paragraphe de la loi avait décrété le vôte obligatoire, ils se félicitaient même de ce qu'ils appelaient leur chance.

Et, tout en se congratulant, ils se moquaient agréablement de leurs camarades plus agés, forcés, sous peine d'amende, à être présents au scrutin.

Mais le jour des élections, ils reçurent une convocation de la garde-civique, et durent rester sous les armes très avant dans la soirée.

Ils avaient des devoirs mais pas de droits civiques.

D'ailleurs, c'est très bien fait, c'est le puni qui les a bon Dieu !

II.

HISTOIRE ARRIVÉE

Il était une fois un jeune homme qui, quoiqu'électeur, n'avait jamais été vôter parce qu'il

LE PAPA DES EMPLOYÉS

Dessin d'Amédée Lynen

était jemenfichiste au dernier degré. Les corvées de la garde-civique l'ennuyaient suffisamment, disait-il, et les dimanches sont faits pour dormir la grasse matinée.

Mais un beau jour, à la chambre, on édicta le vôte obligatoire.

Voilà notre indifférent forcé d'aller à l'urne, déposer un bulletin blanc, c'était se déranger pour le roi de Prusse ; alors l'électeur malgré lui eut une idée : il accepta une candidature.

Et le jour de l'élection il alla vôter, mais pour lui-même.

III

ÉTAT CIVIL

Il y avait, dans une société de jeunes gens, un garçon paraissant avoir le même âge que ses amis, c'est-à-dire de 23 à 28 ans.

Et pourtant, quand il parlait à ses camarades, il leur montrait la déférence d'un cadet à ses aînés.

Il employait toujours des tournures de phrases dans ce genre-ci :

« Vous autres grands garçons.... », ou bien : « Je suis encore trop jeune pour donner mon avis », ou encore : « Que voulez-vous ? à mon âge on ne peut pas encore savoir », etc.. etc.

On aurait cru réellement avoir à faire à un petit enfant.

Quoique riche il n'était pas garde-civique et n'avait pas été soldat. On ne savait pas s'il était électeur.

Mais un jour, un compagnon de plaisirs, impatienté par les récitences, citées plus haut, de ce bizarre garçon, lui demanda à brule-pourpoint :

— « Mais enfin, quel âge as-tu donc ? »

— « Six ans et demi : je suis né en l'année bisextile 1868, le 29 Février, je n'ai donc un an de plus que tous les quatre ans. »

CATHERINE.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 004

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

005

VADROUILLANA

« Polo le chevelu » « Raie-du-cou » et « Pilule de Goudron » avaient décidé de passer leur soirée au jeu. Mais bientôt ils furent décavés et pour ne pas faillir à leur programme ils se mirent à jouer des cigares avec « La Drogue ». Cela se passait chez « Chon-Chon ». Au bout d'un certain temps ils gagnaient chacun une foultitude de paquets de havanes, au frais de « La Drogue » qui se retira furieux. Ils avaient très soif et plus d'argent. Alors ils vendirent, à 50 p.c de perte, au patron, les cigares gagnés, payables en consommations.

C'est malheureux d'avoir la rate salée.

***

« Colibri » est décidément en guigne depuis quelque temps. Sa célèbre chienne « Froutje » vient de mettre au monde six horribles cabots et voilà maintenant que « Niche » est dans une position intéressante, sans qu'il connaisse le sailleur.

***

Tous nos remerciements à notre très cher (25000 frs par an) mayeur Karel Buls pour la naïveté avec laquelle il fait de la propagande en faveur de notre liste électorale : depuis quinze jours sa police fait fermer à 2 heures du matin, les cafés qui regorgent encore d'électeurs.

Merci, Karel, encore une fois, merci !

***

« Flandrin » défia son cousin au billard. L'enjeu fixé, la partie commença. Tous deux rayonnaient au point qu'il eut été difficile de dire qui avait l'avantage. Ce n'est qu'au bout de vingt minutes qu'un ami, spectateur, les fit s'apercevoir qu'ils marquaient tous deux au même marquoir.

MÉPHISTO.

CORRESPONDANCES

Nous avons reçu la lettre suivante :

Hal, le 10 octobre 1894.

Monsieur,

La liste des candidats du *Diable-au-Corps* a un succès regrettable. Grâce à vous et à vos amis politiques, une grande réforme va avorter.

Vous savez ce que c'est que la représentation proportionnelle, Monsieur, du moins, je le suppose, puisque vous la combattez.

Eh bien, c'en est fait d'elle, si vos candidats ne se désistent !

Pour rassurer tous les citoyens sur les conséquences de la répartition des mandats, il faut qu'on puisse déterminer le contingent des partis respectifs. Et si nous ne pouvons plus nous compter ?!! Alors aucun moyen ne nous reste d'établir des proportions, car on n'a jamais vu, en arithmétique, de fractions sans nombres. On n'a jamais pu faire de lots dans un tas de choses qui empiètent les unes sur les autres. Dans ces conditions, je vous le répète, la représentation proportionnelle devient impossible !

Vos partisans seront innombrables, et comme ils appartiendront à toutes les nuances politiques, on ne pourra même plus apprécier à *50 pour cent près* la force électorale relative des libéraux, des catholiques, des socialistes, des flamingants, et des marchands de journaux prohibés.

Je le prouve.

Voteront pour vous incontestablement, beaucoup de catholiques qui n'aiment pas la viande creuse et préfèrent un programme solide et étoffé comme le vôtre ; puisque vous voulez mettre un impôt sur la nudité des murs, vous aurez les suffrages des artistes, dont le nombre doit être considérable, attendu qu'ils meurent de faim en se faisant concurrence ; vous aurez les gardes-civiques qui aiment dans les élections les habitudes joyeuses de nos milices citoyennes ; vous aurez les zwanzeurs, c'est à dire presque tous les bruxellois d'origine ; vous aurez tous ceux qui ne sont pas contents des partis anciens, nouveaux et futurs, vous aurez ceux que les *plat forms* rendent malades, et il y en a beaucoup ; vous aurez ceux qui croient que la politique étant une farce doit être conduite par des farceurs sérieux et non pas des fumistes sans conviction, vous aurez ceux qui se plaignent de l'augmentation continue des impôts, puisque vous voulez les supprimer ; vous aurez tous les occulistes, puisque vous biffez la dette publique et que même vous donnerez une petite pension annuelle de septante six centimes trois quarts à tous les citoyens.

L'échiquier électoral sera tout bouleversé !

Comprenez donc, je vous prie, l'énormité du résultat de votre campagne et cessez là pour le bien du peuple, pour la joie de M. Beernaert et la désolation de M. Woeste. Voyons, Monsieur, nous faisons appel à votre dévouement au pays, à votre amour de l'art, à votre dignité de marchand de vin, laissez-vous attendrir et attendrissez aussi tous vos co-candidats sur les misères du peuple, *qui gémit dans l'opacité de la représentation totaliste.*

Retirez-vous !

Pour la Société de Onafhankelijkheid
DE GROEF.

Notre correspondant, nous l'avons déja démontré, s'alarme à tort sur le sort de la représentation proportionnelle dont le principe ne sera aucunement faussé par les votes que toutes les classes de la Société — notre honorable correspondant le reconnaît lui même — ne manquerait pas d'attribuer unanimement à la liste du *Diable au Corps.*

Dans aucun parti, nous le répétons au moins pour la soixantième fois, on n'est entièrement satisfait des listes électorales. Pas un seul électeur, pas un, ne votera pour la liste entière de son parti. C'est tout au plus s'il votera pour une dizaine des candidats figurant sur cette liste.

Mais il est inutile de faire ressortir que chaque électeur tiendra néanmoins à épuiser son droit de citoyen.

A qui attribuera-t-il les huit suffrages qui lui resteront.

Evidemment au *Diable au Corps* parce qu'il n'y trouve

pas de politique

parce qu'il n'y trouve rien qui puisse blesser en quoi que ce soit ses opinions, rien qui soit contradictoire avec l'exercice de la plénitude de ses droits, rien qui lui semble incompatible avec la loyauté que lui commande son devoir. Si, dans sa propre liste, huit candidats sont impossibles parce qu'ils ne répondent pas aux conditions d'homogénéité qu'exige une ligne de conduite compacte à plus forte raison ne peut-il trouver huit autres candidats convenables dans les autres listes, sauf dans la liste

du Diable au Corps.

Ces prolégomènes étant posés. Il est évident que le principe de la représentation proportionnelle ne peut souffrir des suffrages accordés au *Diable au Corps*, et nous allons le démontrer mathématiquement.

Soit trois listes en présence qui, si le *Diable au Corps* n'avait pas présenté de liste, auraient obtenu :

M × 18
N × 18
P × 18

Ces listes obtiendront respectivement ;

M × (18 — 10)
N × (18 — 10)
P × (18 — 10)

C'est-à-dire que leur proportion absolue ne variera pas. tandis que le *Diable au Corps* obtiendra 8 (M + N + P) suffrages c'est-à-dire évidemment une majorité suffisante pour que tous les candidats passent au premier tour de scrutin.

LE *Diable au Corps.*

ÉLECTEURS,

Seuls, les candidats du

DIABLE-AU-CORPS

ont adhéré, sans réserves, à tous les

PROGRAMMES

VOULEZ-VOUS

La suppression des impôts.
La suppression de la dette publique.
La suppression de toutes les dépenses inutiles.
La défense des intérêts artistiques, matériels, commerciaux et industriels,

Votez pour la liste du

DIABLE-AU-CORPS

Celle qui porte le N° 5

UN SEUL COUP DE TAMPON.

THEATRES

GALERIES. — Malgré l'inépuisable succès du *Tour au Monde*, le théâtre des Galeries a commencé les répétitions d'ensemble de *Miss Dollar*, qui doit passer par contrat

la semaine prochaine. M. Maugé a réengagé pour cette pièce M. Leroux, qui a joué si joyeusement dans *Cousin-Cousine*.

En attendant, le *Tour du Monde* continue sa brillante série de salles bondées.

VAUDEVILLE. — M. Boyer vient d'engager Mlle Jane Kerwich, du Palais-Royal, pour venir jouer le rôle d'Annette, qu'elle a créé, dans *les Joies du foyer*, le grand succès parisien de notre compatriote Maurice Hennequin, qui est venu suivre les répétitions.

La pièce passera quand la grande vogue de *les Maris sans femmes* le permettra .... C'est dire que ce ne sera pas de si tôt.

MOLIÈRE — Voici la distribution de *Dora*, dont la reprise a eu lieu jeudi 11 octobre, pour la réouverture :

Andrée de Maurillac, MM. P. Achard ; Favrolle, Montlouis ; Vanderkraft, Dalbert ; Toupin, Lebrey ; Tekli, Malavié ; Binsson, Laty ; Strainir, Chatelain ; Dora, Mmes J. Malvau ; comtesse Zicka, Aimée Martial ; princesse Bariantine, Vernières ; marquise de Riozares, Vioron ; Mion, Dalbert.

Un changement important a été apporté à l'orchestre du théâtre Molière.

A l'avenir, les entr'actes seront remplis par des exécutions de musique de chambre, sous la direction de M. Barachin, 1er prix d'harmonie au Conservatoire. M. Munié a engagé, pour cet orchestre, des solistes de talent : clarinette, flûte et le quatuor de cordes composé de trois premiers violons, une contrebasse, un violoncelle, deux altos et deux seconds violons. Cette petite phalange choisie jouera des œuvres classiques et modernes.

EMPIRE-PALACE. — Une séance historique, l'à-propos inédit que l'imitateur Frédy nous fera connaître prochainement, devait être représenté pour la première fois à Paris, mais la censure s'y est proposée.

Les paroles sont de M. Vivier, de la *Libre Parole*, et la musique de M. Louis Ganne.

SCALA. — On annonce les des dernières représentations des *Hommes de bronze* et de Crwatheir, le roi du Skating.

Lecourt, l'inimitable chanteur comique qui détient le record du rire, n'a plus également qu'un nombre très limité de représentation à Bruxelles. Avis à ceux qui ne l'on pas encore vu, transformé en une idéale ballerine, exécuter avec sa grâce coutumière le plas fantastique du « Balai en délire ». Tout un poème !

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

Voyez les étalages nouveaux

37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique

ALEXANDRE

268, rue Haute,

BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DIRECTEUR : **A. GAUDY.**

22. Place de Brouckère

BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur

43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE **CHOUBRY** FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES

Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE

RHAMSÈS II.

EN VENTE

chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boite

NAZALINE

ANTISEPTIQUE

Guèrit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre

DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47

0,75 fr. la boite.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VI

Le Châlet dans la Montagne

(Suite)

Pendant quatre heures, toutes les minutes, avec la même régularité, un boulet vint s'abattre sur le châlet. Inutile de dire qu'au bout de quelques coups il ne restait que des ruines de l'asile rustique.

Au bout de deux heures environ, il ne restait absolument rien du châlet, pulvérisé par les obus. Pendant tout ce temps, nos quatre héros parfaitement à l'abri, avaient conservé un silence de tombe.

Enfin la canonnade cessa.

— Je crois, fit de Crabesac, que nous pouvons nous risquer à nous en aller.

Coupe-en-quatre lui posa la main sur l'épaule :

— Je ne crois pas, fit-il, le châlet est cerné de quatre côtés différents et je ne serais pas étonné de voir surgir, par quatre chemins, quatre files d'hommes pour voir ce que nous sommes devenus.

Il avait à peine achevé que dans les profondeurs de la nuit, quatre scintillements apparurent. On eut dit des étoiles dansant sur la neige. Derrière, une noirceur plus opaque que l'obscurité décelait des créatures humaines qui s'avançaient avec prudence et des espadrilles.

— Les voici, fit Ernest. Et il dégaîna.

Deux autres épées jaillirent du fourreau et les trois hommes se formèrent en carré, plaçant Ordalie au milieu d'eux.

— D'abord, dit froidement Coupe-en-quatre, éteignons les lanternes. Je n'aime pas à savoir à qui j'ai affaire. Ce pourraient être quatre bandes d'amis.

Et, pivotant sur lui-même, avec la rapidité d'une toupie au moment ou elle échappe à la corde qui l'enlace, il lâcha ses quatre coups simultanément et les quatre lanternes s'éteignirent.

— Caramba ! exclama une voix lointaine.

— Ce sont des Espagnols, observa Ernest.

— Nos éternels persécuteurs, gémit Ordalie. Comment leur échapper.

Coupe-en-quatre se frappa le front.

Alerte, fit-il, l'ascension de ce plateau est ardue et il leur faut encore au moins un quart d'heure pour être ici. Creusons un terrier dans la neige et ensevelissons nous y tous les quatre.

Avec un courage, une énergie décuplés par l'imminence du danger, les trois hommes et Ordalie, avec leurs épées et leurs dagues, creusèrent dans l'épaisseur de la neige, une caverne dans laquelle ils disparurent et ils fermèrent l'ouverture avec un bloc de glace.

Il était temps. Les quatre bandes arrivaient.

Leur jonction avait été mathématiquement calculée au point exact ou se trouvait l'intersection des quatre chemins et où, naturellement, les quatre fugitifs devaient avoir été refoulés,

Aussi, aussitôt que les assaillants se furent aperçus, mirent-ils l'épée à la main et se chargèrent-ils avec fureur.

Pendant près d'une heure ce fut un combat homérique. Les épées se froissaient avec un cliquetis sinistre, s'enfonçaient dans les chairs, faisaient voler des bras et des jambes et, de temps en temps, le bruit d'un coup de pistolet illuminait vaguement cette scène d'horreur. Des imprécations et des gémissements retentissaient.

Enfin un homme, chancelant, blessé en dix endroits, resta seul debout sur le champ de bataille. Le front dégoutant de sueur et de sang, appuyé sur sa longue rapière, il considérait, à ses pieds, les cadavres d'un air morne.

— Cela a couté cher, murmura-t-il, mais j'en suis venu à bout.

— Avez vous fini ? observèrent quatre voix railleuses. Et quatre lames, dont deux dans le dos, se braquèrent sur sa poitrine.

— Enfer et damnation, hurla-t-il, qui sont ceux là.

— Mais nous, parbleu ! répondit de Crabesac, nous, mon cher don Alvarez.

— Y Gomez, ajouta Ernest.

— Y Rodriguez, soupira Ordalie.

— Y Pedro, fit Coupe-en-quatre.

— De Alcala de Alcali y Prussiatedepotassides y Medio.

— De Transversalo d'etçoetera. Vous voyez que nous vous connaissons, mon cher Monsieur.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

LE CANDIDAT OUVRIER

Dessin de G. JONGHBEYS

N° 42 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 21 Octobre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

Maintenant que nous avons renversé tous les partis et que nous sommes élus, nous allons rire.

Dessin de LÉON DARDENNE

LE DIABLE-AU-CORPS ÉLU

Elections législatives du 14 Octobre 1894

ARRONDISSEMENT DE BRUXELLES

Résultat des élections

Électeurs inscrits	69
Votes valables	254421
Minorité absolue	127210

MINORITÉS OBTENUES PAR LES PARTIS

Catholiques	33580
Libéraux	66666
Socialistes	87001
Flamands	122685
MAHAUX	126392
DIABLE-AU-CORPS	126549

Sont en conséquence proclamés députés de l'arrondissement de Bruxelles, par application du principe de la représentation proportionnelle inverse :

MM. Bartholoméus.
Dardenne.
Jérôme.
Jonghbeys.
Lemesre.
Lynen.
Van Neck.
Mahaux.
Vranckx.
Vandermensbrugghen.
Uten.
Gillebertus.
Edmond Picard.
Elbers.
Van Tricht.
Le Sergent d'Hendecourt.
Juliaan de Vriendt
Vanderkindere.

La journée

Honneur au corps électoral bruxellois ! Il a su prouver, par la minorité formidable qu'il nous a attribuée, qu'il en avait assez de toutes les questions et de tous les partis politiques. Les candidats du *Diable-au-Corps* passent au premier tour de scrutin, grâce aux 725 voix que les seuls électeurs intelligents de Bruxelles leur ont données.

Certains organes ont parlé avec mépris de cette poignée d'intellectuels qui ont voté pour nos candidats.

725 électeurs, s'écrient-ils. Quel groupe puissant !

Comme on reconnait bien la basse envie de politiciens jaloux des succès d'un nouveau parti qui monte sur la brèche. Furieux de la magistrale minorité que nous avons remportée, nos rivaux grossissent insidieusement

le nombre de nos électeurs.

Il n'est pas vrai que 725 électeurs aient voté pour nous. Nous repoussons avec énergie cette infâme calomnie. Tous les électeurs qui ont voté pour nous étaient des électeurs

pluraux,

nous le savons de source certaine. Un système particulier de surveillance nous permet de donner le nombre juste des électeurs qui nous ont attribué leurs suffrages ; ils sont exactement au nombre de 242, dont 241 trivocaux et un bivocal.

Quoiqu'il en soit, nous sommes maintenant au pouvoir et nous défions n'importe quel parti de nous en chasser. Il est de toute impossibilité

que jamais personne
obtienne une minorité comme la nôtre.

LA DIRECTION.

LA CONSTITUTION
DU
NOUVEAU MINISTÈRE.

Pendant la nuit du lundi au mardi, tout le personnel du palais est resté sur pied dans l'attente des évènements. A mesure que la minorité du *Diable-au-Corps* se dessinait, l'agitation croissait dans les salons royaux. Il paraissait évident que le succès éclatant de nos candidats les désignait clairement comme destinés à prendre les rênes du gouvernement.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Le parti clérical sortait amoindri, abîmé, de la lutte, le parti libéral avait disparu, son vaisseau, mal gouverné, avait sombré dans la mer électorale sur l'écueil de l'immobilisme ; le parti ouvrier, aurait pu être chargé des affaires du pays. Malheureusement, il avait des antécédents politiques qui faisaient craindre des difficultés diplomatiques avec les Républiques d'Andorre, et de St-Marin, ainsi qu'avec la principauté de Monaco. De plus, Edmond Picard exigeait absolument la place d'amiral, et il aurait fallu créer une flotte.

Seul donc *Le Diable-au-Corps* était ministrable, en bloc.

Aussi, à peine S. M le Roi qui se faisait tenir au courant des évènements par le téléphone, eût il connaissance des résultats qu'il délégua son grand Maréchal du Palais, le comte Jaune d'Outremer à notre ami Amédée Lynen pour le charger de former un ministère.

Chez Lynen

Le comte fit atteler un fiacre de la Place Royale et, une heure après, il sonnait au n° 21 de la rue Philippe de Champagne, montait l'escalier et frappait vigoureusement à la porte de notre dessinateur en chef.

— Qui est là? fit Amédée en s'étirant paresseusement.

— Jaune d'outremer.

— Ça n'est pas une couleur.

— Je viens vous prier, au nom de S. M. le Roi, de constituer un ministère.

— Je ne peux pas, j'ai modèle, et alors je ne fais rien.

— Mais enfin. . . . .

— Allez chez Dardenne. **Il a eu moins de voix que moi.**

Le comte reprit son fiacre qui, avec une rapidité extraordinaire, le déposa, le lendemain, chez Dardenne, à Tervueren.

chez Dardenne

Notre sympathique dessinateur en second était en train d'esquisser un Buls pour le *Diable-au-Corps* ; il pratiquait précisément l'échancrure du plat-à-barbe traditionnel.

— M. Dardenne ? interrogea le comte.

— C'est moi, lui répondit Léon.

— Je viens de la part de Lynen qui n'avait pas le temps de constituer un ministère, pour vous prier, au nom de S. M., de procéder à cette petite formalité.

— Très au regret, répondit Dardenne, mais on m'a signalé le passage d'un lièvre dans le bois et je veux en faire un instantané, mais allez chez Lemesre, il aura le temps de s'expliquer avec vous, parcequ'il est malade.

— Quelle est sa maladie ?

— Il a une boule .

— Ah !

— Allons au revoir, Bleu de prusse. ah ! . . . . un instant . Vous pourriez aller chez Bartholo, en passant. C'est rue du Persil mais n'allez pas vous tromper de porte.

— Oh ! non, je connais.

rue des Bouchers

— Le comte reprit son fiacre et son flegme qui le déposèrent le lendemain rue du Persil, après un instant de repos, rue des Bouchers, où le haut fonctionnaire se fit ouvrir une boîte de sardine.

— Monseigneur — remarqua le cocher — n'oublie pas de laisser de l'huile pour mes roues.

chez Bartholo

Un malheureux contretemps attendait le comte Jaune rue du Persil. Bartholoméus était absent ; il était allé manger un demi chevreuil avec son ami Geger.

Sapristi ! dit le comte et il se rendit au n° 12 de la rue aux Choux. situé entre un entrepôt de friture et un parc à fromage.

Au local

— C'est ici, hennit le cheval en s'arrêtant.

L'ambassadeur royal enfila le vestibule le long duquel le personnel formait respectueusement la haie au nombre de dix savoir :

La Haie d'honneur

1° Dehaut Hector, majordome général ;
2° Fina. cordon-bleu et de l'ordre de Léopold ;
3° Mlle X*** (1), premier sommelier ;
4° Flon, caniche noir et non frisé, quoiqu'intelligent.
5° à 7° Trois poules, dont un coq ;
8° et 9° André et Galantine, chiens chinois tachetés.
10° La perche, bâton vertical et non poisson ;

L'entrevue

Au moment précis où le comte faisait son entrée dans l'artistique cabaret, la pendule, le reconnaissant, se mit à tympaniser les plus beaux airs de son répertoire et même un de plus, que nous ne connaissions pas. Ce concert ne dura que vingt sept minutes.

Le comte manifesta un étonnement de bonne compagnie à la suite duquel X*** lui demanda :

— Qu'est-ce que vous prenez.

Je voudrais vous prendre la taille répondit galamment le gentilhomme.

Lemesre s'avança de toute la hauteur de ses sabots

Monsieur, je vous ferai remarquer que nous sommes dans un local privé.

— Ah ! Je suis le comte Jaune d'Outremer, chargé par S. M. le Roi de prier le *Diable au Corps* de constituer un ministère

— Ah ! Donnez vous la peine de vous asseoir.

Pendant une demi douzaine d'heures, notre sympathique leader l'entretint du programme du

(1) Elle ne veut pas qu'on mette son nom.

Diable au Corps, de la suppression des impôts, de la nécessité de la banqueroute, de l'impôt sur la nudité des murs dans le cas où on ne les supprimerait pas, de la représentation proportionnelle inverse, et de bien d'autres choses encore.

Le comte Jaune attendait patiemment, mais en vain. un mot de la fin ; il se hasarda timidement à interrompre :

— Mais le Ministère.

Ça n'est pas mon affaire. Allez chez Bodart, il n'a pas eu de voix du tout. Il n'en sera que plus impartial.

— Tiens, pourquoi qu'il n'a pas eu de voix?

— Parcequ'il n'était pas sur la liste.

— Ah ! fit le comte. Et il reprit son fiacre. Il en avait déjà pour vingt-sept mille deux cent cinquante francs.

Réflexion du cocher

— Ça est sans doute un qui va pour toucher des notes, car il ne trouve personne chez eux, remarqua l'automédon en enveloppant sa rosse d'un coup de fouet, la seule enveloppe qu'il avait à lui offrir.

Devant et autour de Bodart

Le lendemain matin le fiacre s'arrêta rue du Pélican, 16.

Bodart avait mal aux dents. Le comte en fit le tour avec respect et finit par trouver le tour tellement long qu'il regretta de ne pas avoir monté son fiacre.

— Je viens, fit Jaune, vous prier de constituer un ministère au nom de S. M. le Roi.

— Avec plaisir, répondit notre sympathique collaborateur et il descendit avec le comte dans le fiacre qu'il fallut agrandir pour la circonstance.

Chez le Roi

L'entrevue que notre ami Bodart eut avec Sa Majesté dura fort longtemps. On s'arrêta enfin à la combinaison suivante :

Chemins de fer, Postes et Tél.	JONGBHEYS
Guerre	VAN NECK
Finances	LEMESRE
Affaires Etrangères	BARTHOLOMEUS
Intérieur	JÉROME
Agriculture	DARDENNE
Beaux-Arts	LYNEN

Bodart accepta cette combinaison sous réserve d'approbation des intéressés. Ceux-ci refusèrent unanimement et Bodart fut chargé de présenter à S. M. la nouvelle combinaison suivante :

Le Ministère

Chemins de fer, Trams et Tél.	VAN NECK
Justice de Paix	JÉROME
Extérieur	DARDENNE
Intérieur	JONGHBEYS
Agricult., Echenil., alcoolisme.	LEMESRE
Médecine et astronomie . . .	BARTHOLOMÉUS
Beaux-Arts et réglementation de la nature	LYNEN

On ne fut pas d'accord tout de suite sur le second point du Département de notre ami Lynen. Pour mettre Sa Majesté tout à fait au courant il fallut retourner chez notre ami qui expliqua qu'il exigeait que la nature se conformât à ses croquis au lieu d'agir en liberté sous l'action d'un soleil idiot et froid.

Cette légère difficulté aplanie, le Roi fit envoyer à chacun des précités un portefeuille en maroquin tanné avec une rame de papier propatria.

Ces ustensiles sont à voir 12. rue aux Choux.

LA DIRECTION.

GASTRONOMIE LITTÉRAIRE

Les derniers retardataires sont rentrés à Paris ; il ne reste plus dans les villes d'eaux que les chevaliers d'industrie incapables de payer leurs frais de villégiature, et, pour ce, retenus par des aubergistes exaspérés ; mais tout bipède honorable et distingué a définitivement réintégré la capitale. Et, tout de suite, les banquets recommencent à sévir, industriels, politiques, littéraires, oh ! surtout littéraires. C'est inouï ce que les auteurs dévorent. Qui donc osa prétendre que la littérature ne nourrit pas son homme ? Elle le gave, au contraire ; et gratis, pourvu qu'il jouissse d'une suffisante célébrité.

Tenez, je suis sûr que M. Zola, par exemple, ne dépense pas, en ces temps de repas esthétiques, cinq francs par mois pour ses dîners ; fameuse économie ! il n'a qu'à s'occuper de payer ses déjeuners (et encore, quand on a solidement soupé, on peut bien se passer de comestibles jusqu'au lendemain soir). Ça lui met les frais de nourriture à soixante-dix francs par mois au maximum, à cause des dates telles que Noël, le jour des Morts, le Vendredi-Saint, etc., où il n'y a pas banquet littéraire.

Les autres jours, on célèbre au moins une agape fraternelle, à laquelle le Maître est contraint d'assister en sa qualité de Guide de la Jeunesse écriveuse. Quand il y en a deux, il choisit la meilleure et se fait représenter à l'autre par Paul Alexis. La semaine est ainsi réglée :

LUNDI, dîner des *Ataxiques précoces ;* — MARDI, des *Égotistes trenscendentaux ;* — MERCREDI, des *Vois-comme-je-me-pousse ;* — JEUDI, des *Balzaciens-forains;* — VENDREDI, des *Petits-pontifes ;* — SAMEDI, des *Ames-bâtées ;* — DIMANCHE, des *Faucheurs-de-l'herbe-sous-le-pied.*

Il faut un habit présentable et une santé robuste pour résister à la cuisine des cafés. L'estomac, comme le légendaire Joseph, y laisse ses tuniques. Alors, ce sont des frais de pepsine, sels de Vichy, charbon de Belloc (toutes ces réclames sont gratuites). Quand on est entré dans la voie du régime lacté, c'est fini de rire. Tout de même on a eu dix ans de bon, pendant lesquels on est chaque soir nourri, logé, chauffé et applaudi sans bourse délier.

Pourtant, le cher Maître est astreint à quelques formalités : ainsi, il faut serrer un nombre considérable de mains ; ce geste finit par vous donner la *Crampe de l'Écrivain célèbre*, analogue à celle que le pâtissier en plein vent gagne à retourner sans cesse ses gaufriers. Il importe aussi, tout en avalant sa pitance, de sourire continuellement; c'est jouer le rôle de « l'Avale-quirit », comme disent les wagnériens. (Ils ont tant d'esprit !) Enfin, il est d'absolue nécessité d'improviser quelques mots émus ; pas au début du dîner, puisque l'histoire naturelle nous apprend que les ventres affamés sont dépourvus d'oreilles; pas avant la fin non plus, puisque la civilité nous défend de parler la bouche pleine ; au dessert seulement, après l'échanson et avant *celles* à boire.

Variations sur ce thème : « Mes amis, non, laissez-moi vous appeler mes enfants, vous êtes la Jeunesse, moi je suis l'Age mûr ; vous êtes le Talent en instance, moi je suis le Génie arrivé ; vous êtes l'Avenir, moi je suis le glorieux Passé ; vous êtes la Lumière, moi je suis l'Ombre ; vous êtes les jeunes taillis, moi je suis le vieux chêne ; vous êtes *patati patata*, moi je suis *et caetera*, *et caetera.* » Je me charge de parler ainsi trois jours durant sans m'arrêter de tousser.

Vous pensez bien que chacun y trouve son compte. Les jeunes organisateurs de ces balthazars acquièrent, comme François Ier et Brébant, le nom de Restaurateurs des lettres.

Et c'est si facile ! On envoie des missives conçues en ces termes :

M.

Vous êtes prié d'honorer de votre présence le Dîner des Rapés (restaurant Borgia, rue de Bondy). On verra manger M. Chose, de l'Académie française

Dont le coût est de 10 francs.

Pour un peu, on écrirait : à sept heures, repas des chauves dans la ménagerie. Et je sais une foule de naïfs enchantés de payer dix francs pour vérifier si M. Alexandre Dumas mange avec ses doigts.

Je me hâte de dire que le premier venu n'est pas apte à remplir le rôle de Président « d'honneur » (Président « receveur » serait plus juste). M. Coppée est très demandé, mais il se réserve pour le faubourg Saint-Germain, où l'on mange mieux et plus légèrement. M. Déroulède se cantonne dans les sociétés de gymnastique ; un peu d'exercice après le souper force à digérer. M. Vacquerie lui-même, hé, hé, préside parfois les gens de province qui aiment encore à entendre parler de Victor Hugo. M. Bourget est acquis à la Société de l'*Orchidée supra-select*, etc., etc.

Conclusion : les malins de l'affaire, ce sont les jeunes qui ont fondé le dîner, convoqué et piloté le Maître, présenté (oh ! très à la hâte !) les petits camarades, annoncé les toasts, receuilli les cotisations, invité MM. X, Y, Z, du *Chantage Quotidien* ou du *Forban*, et réglé la note.

Ils arrivent de la sorte à posséder à fond le manuel des « connaissances », je veux dire des amitiés utiles. Leur nom est cité dans les grands journaux, suivi d'épithètes d'autant plus flatteuses que le dîner était plus soigné. Lesté de truffes, l'échotier avertira le public que « notre ami Durand est l'auteur d'un remarquable volume de vers publié chez Vanier ». S'il y a eu des rince-bouches, ce sera du délire.

WILLY.

VADROUILLANA

« Rotterdam » a résolu de passer l'hiver à Heyst-sur-mer. Pour lui faire plaisir, « Bidh-pacha » l'a accepté comme garde-chasse, à l'essai. « Sarawak » est devenu chien de garde.

*
* *

« Blonte Félix » parti en yacht, il y a quelque temps, pour chasser le renard sauvage vient de rentrer en ville à peu près bredouille. Dès son arrivée le vent se mit au nord, et il parait que c'est très mauvais pour cette chasse. Furieux, il jura de vaincre le vent, en attendant qu'il tournat mais au bout de huit jours, lassé, il revint à Bruxelles. Le lendemain Eole soufflait de l'Ouest.

*
* *

Le cercle des « Nébuleux » (Université de Bruxelles) organise pour samedi 20 courant à 8 1/2 heures du soir, un grand bal de rentrée dans les magnifiques salons modernes, rue Auguste Orts. Tous les amis de la franche et vivace gaité s'y sont donné rendez-vous.

*
* *

MARCHE TRIOMPHALE
Dessin d'Amédée Lynen

Il vient d'arriver à « Dolrophe » et à son ami « Parapluie » une farce très vexante. Il y avait, dans un café qu'ils fréquentent, (l'Old Tom Tavern de la rue des Princes), appendu au mur, un portrait lithographié d'un célèbre boxeur. devant lequel portrait, un autre camarade « le fier Sicambre » tombait chaque jour en extase. Un beau jour le tableau disparut, « Dolrophe » appris que Fier Sicambre en avait fait l'acquisition moyennant une somme rondelette, à consacrer à un gueuleton dont les deux amis seraient. On leur confia même le soin de faire le menu. chose dont ils s'acquittent toujours fort bien.

Au soir et à l'heure fixés nos deux conviés arrivèrent un peu en avance afin de pouvoir offrir l'apéritif aux amphytrions. Et ce n'est qu'à la troisième tournée que les deux affamés, car ils avaient grand faim, apprirent la rupture du marché et la remise du souper à la réélection de M. K. Buls au poste de bourgmestre de Bruxelles.

* * *

Entré hier, en passant rue d'Assaut, à l'installation d'un pressoir à raisins que vient d'ouvrir M. D. Mayer fils et dont le directeur nous a fait gracieusement les honneurs. Une grande salle encombrée, avec art, de plantes touffues, par la maison Debacker, au milieu un pressoir entouré de cuves dans lesquelles coule à flots le délicieux jus de raisin, pur et, sans mélange, le *moût*. Nous recommandons. à nos lecteurs une petite visite de dégustation à cet établissement.

* * *

« Pipi » est à Philadelphie, où il expie ses pêchés.

MÉPHISTO.

RHAMSÈS II

Né en 1604 avant J.-C., Ramsès ou Rhamsès II dit le Grand, à cause de sa taille au-dessus de la moyenne, monta sur le trône des Pharaons en 1574. Comme il était le deuxième Roi de la dix neuvième dynastie il est fort probable qu'il succéda au premier ; c'est du moins ce qui semble résulter de la reconstitution de la table d'Abydos.

Il étudia l'architecture sous la direction de M. Poelaert dont il épousa avec enthousiasme les conceptions gigantesques. Il couvrit l'Egypte de superbes monuments et complêta ceux de ses prédécesseurs. On lui doit les spéos de Derr, Kolabché, Girché et Abousembil, le Ramasseïou de Gournah, le temple de Wady Esseboua, les propylées et les obélisques du palais de Louqsor, la grande salle hypostyle du palais de Karnak, avec ses cent quarante colonnes, et le Dromos de sphynx qui relie ces deux monuments.

Elève du général Van dersmissen, il fut aussi grand conquérant que grand architecte. Bien que ses conquêtes aient souvent été confondues avec celles de Sesortasen 1er de la douzième dynastie, que l'on prononce Sésostris, il n'en paraît pas moins certain qu'il réunit sous sa domination toute l'Egypte, la Nubie, le pays de Waes, le Sennar, le Sahara, la vallée du Maelbeek, l'Arabie, la Syrie, le Condroz, Babylone, Ninive, St-Josse-ten-Noode, la Bactriane, la Perse, l'Asie Mineure, les îles de Chypre, l'Archipel et l'île du Bois de la Cambre.

Il mourut en 1532 et ressuscita en 1856, avec toutes les qualités et les défauts d'un monarque de l'antiquité. Conservateur forcené, il est resté de son ancien siècle ; il aime à trôner, à trancher du souverain et à imposer ses opinions. Sa conversation dont il tient le sceptre avec tant de force qu'il est difficile de le lui arracher, est quelque peu fabuleuse et se ressent des exagérations de l'imagination orientale. Il ne croit lui même que la moitié de ce qu'il raconte, et c'est encore trop des trois quarts.

Ses croyances sont égyptiennes. Il a foi dans la divinité des chats de toute couleur et de tout poil, leur conserve une vénération particulière et passe volontiers par toutes leurs exigences pour peu qu'ils consentent à se laisser caresser. Il appelle le crocodile son frère et vénère les serpents bien qu'il ait la funeste manie de faire avaler des couleuvres à ceux qu'il fréquente.

S'est fait écrivain pour gagner ses croutes. Retape à neuf une collection de vieux papyrus, extraits de son sarcophage, et dont la rédaction archaïque passe pour des néologismes ; sa mémoire de trente quatre siécles lui est d'un grand secours pour ce genre d'exercice. Travaille beaucoup pour lui, fort peu pour les autres et n'est jamais plus heureux que lorsqu'il est incompréhensible. Auteur d'un livre (1) d'une gaieté toute égyptienne, qui laisse derrière elle — ou derrière lui — les casse-têtes chinois les plus compliqués.

Signe particulier. — Voix d'un timbre éclatant éraillée par une trop longue conservation dans les aromates, qui fait grincer des dents ceux qui consentent à écouter ses élucubrations musicales — autre de ses défauts.

Sa Devise : « Je m'en fous ».

LUI.

COMMUNIQUÉS

La Ligue Vélocipédique Belge organise un grand meeting vendredi prochain, à huit heures du soir, à la grande salle de la Brasserie flamande.

La L. V. B. engage vivement tous les vélocipédistes de la capitale et des faubourgs et de l'arrondissement, à assister à cette réunion, afin de prouver ainsi l'intérêt qu'ils portent aux questions de l'amélioration des routes, de l'impôt, du transport par chemin de fer, etc.

(1) Récits de Rhamsès II, Simonis Empis éditeur, fr. 3.50.

Les candidats soumis au ballotage du 21 Octobre, ont été invités à honorer le meeting de leur présence, afin d'y exposer leurs idées sur les revendications du cyclisme Belge.

Impossible d'organiser le meeting proposé vu les coïncidences des multiples réunions électorales qui auront lieu chaque soir et notamment vendredi 19 courant.

* * *

La ville de Bruxelles vient d'autoriser à L'Union et Véloce Club Bruxellois l'autorisation de bâtir un hall en vue de la prochaine Exposition du Cycle, aux Boulevard du Midi et d'Anderlecht sur une étendue de 5200 mètres carrés environ.

D'autre part le ministre des chemins de fer a informé l'U. et V. C. B. que les exposants auraient droit sur les lignes de l'Etat belge à une réduction de 50 p. c. sur le tarif des marchandises.

THÉATRES

PARC. — Trés grand succès, tous les soirs, pour la jolie comédie de M.Pailleron : *Le Monde où l'on s'ennuie*. On commence par *Oscar Bourdoche*.

Dimanche, matinée à 2 heures, *le Monde où l'on s'ennuie*.

GALERIES. — La première de *Miss Dollar*, aux Galeries n'aura lieu que la semaine prochaine, M. Maugé a été sollicité de différents côtés pour donner une dernière matinée du *Tour du Monde* dimanche prochain.

Dimanche dernier, malgré l'agitation électorale, il y avait beaucoup de monde à la matinée : raison de plus pour donner satisfaction au public, mais ce sera la toute dernière représentation diurne de l'amusant voyage.

EMPIRE-PALACE — Un très bon début mardi soir : les Auriol, travail à l'échelle d'argent.

Dernières représentations des sœurs Delpierre et de Rose Pompon.

Le ballet miniature, en présence du grand succès qu'il obtient tous les soirs, a obtenu une courte prolongation.

MOLIÈRE — Les préocupations politiques de ces derniers jours n'ont eu aucune influence sur les recettes de *Dora*, au Molière, qui se maintiennent au maximum. Les dames sont en majorité ; on veut voir les fameuses toilettes du deuxième acte, prémices de la saison mondaine qui va s'ouvrir, et plus d'une couturière va au joli théâtre d'Ixelles pour prendre une leçon d'élégance et de bon goût.

SCALA — La première représentation de la revue de la Scala, *Bruxelles - Fleurie*, aura lieu, irrévocablemeut, mardi prochain 23 octobre.

Le bureau de location pour cette première sensationnelle sera ouvert à partir de samedi, de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

THÉATRE DU NORD — Le succès des *Deux Orphelines* s'accentue de jour en jour et l'on refuse du monde tous les dimanches.

Le spectacle finit à 11 1/2 heures.

Tous les vendredis, soirées de gala ; on ne fume pas dans la salle.

MUSÉE CASTAN — Avec son spectacle très original, attire tous les jours les familles désireuses de passer quelques heures en se distrayant. On sait que rarement le spectacle a été plus fourni qu'en ce moment ; aussi le succès est il très vif à chaque représentation.

CIRQUE A. SCHUMANN. C'est mercredi, devant une salle archi-comble, qu'a débuté, au Cirque Royal, la troupe du Cirque A. Schumann. La note gaie manque un peu à ce cirque, par suite d'absence de clowns, mais le programme est très intéressant pour les passionnés du cheval. Le seul numéro du maître ès-hippologie, James Filis vaut une représentation. Citons aussi les chevaux admirablement dressés et présentés en liberté par M. Schumann. Il y a des acrobrates souples, des écuyers agiles et un nombreux corps de ballet.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 004

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

005

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

Voyez les étalages nouveaux

37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Agent et dépôt :

C. A. DAVERVELT & Cie

CHAMPAGNE **CHOUBRY** FRÈRES

11, place Sainte-Catherine

BRUXELLES

Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

Bains Saint-Sauveur

43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.

Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.

HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.

SALLES D'ARMES

et de gymmastique de LEOPOLD MERCKX

Une seule boîte

NAZALINE

ANTISEPTIQUE

Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre

DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47

0,75 fr. la boîte.

LE MOÛT (MOST)

On demande de suite des représentants pour la ville et la province.

20, RUE D'ASSAUT, 20 BRUXELLES

(le vin dans **son état de douceur** et exempt de toute fermentation, **tel qu'il coule du raisin à la sortie du pressoir**), est une boisson **des plus délicieuse, agréable** et **salutaire** ; aussi, les habitants des pays ne possédant pas de vignes, ont toujours été **privés** de ce breuvage, vu les difficultés de transport, causées par l'immédiate fermentation et la perte que subit le moût dans **son doucereux bouquet** sur un long voyage, ce qui le rend non plus un moût véritable, mais un moût avancé et à mi-chemin de devenir du vin.

Nous avons PRIS L'INITIATIVE de rendre possible en Belgique la consommation de ce

VÉRITABLE MOUT DE RAISIN

AECHTER TRAUBENMOST

tel qu'il sort du pressoir

Pendant les vendanges du 15 octobre au 15 novembre environ

nous nous sommes arrangés pour expédier les

RAISINS DE NOS EXCELLENTS VIGNOBLES DU RHIN

dans des wagons pour lors spécialement aménagés vers Bruxelles où nous installerons

UN PRESSOIR

en tout semblable à ceux dont on se sert sur les bords du Rhin.

En sorte que nous serons à même de fournir

du 15 octobre jusqu'au 15 novembre environ

journellement et à bon compte aux Négociants Hôtels, Restaurants, Cafés, etc., ainsi qu'aux particuliers,

DANS TOUTE LA BELGIQUE

DU VÉRITABLE MOUT DE RAISIN

(aechter Traubenmost)

doux, pur, tel qu'on l'extrait du raisin et sans aucun mélange

La livraison se fera en fûts de 25 et 50 litres

POUR LES PRIX ET CONDITIONS S'ADRESSER

20, RUE D'ASSAUT, 20, A BRUXELLES

où les PRESSOIRS et CUVES sont installés

Le public est invité à venir voir cette INSTALLATION intéressante

M. D. MAYER Soehne

Propriétaires de vignobles à Mayence s/Rhin

Propriétés à Laubenheim, Bovenheim, Nachenheim, Hochheim et dans plusieurs endroits du «Rheingau».

En dégustation au Cabaret flamand du Diable-au-Corps

20, RUE D'ASSAUT, 20 BRUXELLES

On demande de suite des représentants pour la ville et la province.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VI

Le Châlet dans la Montagne

(Suite)

Je vois que vous me connaissez, fit don Alvarez avec abattement. Qui êtes-vous et que voulez-vous, de moi ?

— Tu vas le savoir, répondit de Crabesac avec un satanique ricanement. Attends que nous ayons fait de la lumière.

Et il chercha son briquet dans sa poche.

— Par les cornes de Belzébuth, exclama-t-il avec impatience, j'ai perdu mon briquet. Le tien, Ernest !

Ernest fouilla les poches de son haut de chausses.

— Par le ciel ! perdu aussi, s'écria-il.

— Et vous ? demanda le chevalier à Coupe-en-quatre.

— Je n'ai jamais possédé cet instrument.

— C'est désagréable, prononça Ordalie, voilà le tableau de la reconnaissance raté.

— Attendons jusqu'à demain matin, hasarda timidement Ernest.

— Il le faut bien, remarqua de Crabesac. Bandez les yeux à cet homme.

L'écuyer détacha son ceinturon, le passa sur les yeux de l'Espagnol et le lui boucla derrière la tête.

— Faites donc attention, observa d'une voix aigre l'inquisiteur; vous m'enfoncez l'ardillon dans l'occiput.

— Je m'en f.... lui répondit Ernest.

Et, serrés les uns contre les autres, les quatre hommes et Ordalie attendirent, dans l'immobilité de la pierre, la venue du jour.

CHAPITRE VII

Qui commence à jeter un jour sur ce lugubre mystère

Vers quatre heures du matin, les glaces de la Jungfrau, dont on apercevait la cime à l'horizon, du côté du Nord, commencèrent à se teinter d'une délicate nuance de rose, tandis que l'obscurité continuait à régner dans les vallées.

Bientôt le soleil montra son orbe étincelant et darda ses rayons sur l'étroit plateau où se trouvaient nos cinq personnages.

— L'heure, fit solennellement de Crabesac en tirant son épée.

— L'heure, répétèrent Ernest et Coupe-en-quatre en dégaînant.

L'heure, dit enfin Ordalie en ne tirant rien du tout.

Qu'on ôte le bandeau à cet homme, ordonna de Crabesac.

Le ceinturon tomba et don Alvarez se frotta les yeux.

— Me reconnais-tu ? lui demanda de Crabesac.

— Oui.

— Et moi, fit Ernest, me reconnais-tu ?

Oui.

— Et me reconnais-tu, moi ? ajouta Ordalie ?

— Oui.

— Et moi, enfin, hurla Coupe-en-quatre, me reconnais-tu ?

— Non.

— Ça ne m'étonne pas. Tu ne m'as jamais vu.

— C'est une raison.

— Ne plaisantons pas, interrompit de Crabesac. Nous avons un petit compte à régler ensemble Asseyons-nous. Et toi — dit-il au prisonnier — assieds-toi.

Et ils s'assirent. Coupe-en-quatre, fidèle à son programme, remarqua avec satisfaction que l'on était quatre pour former le tribunal ce qui le portait à présumer que le coupable avait pour le moins commis quatre crimes.

— Te souvient-il, commença de Crabesac, du comte Honoré XLVI de Naichâteau des étripettes ?

— Oui, gémit Alvarez.

— C'était le cousin germain du grand père du vénérable gentilhomme qui veilla sur mon enfance.

— Un vieux soulard.

— Je le sais. Mais il n'en était pas moins vénérable ; il est mort.

— Vraiment.

— Il est mort, vous dis-je, rongé par un secret plein d'horreur.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

Compagnons, je crois qu'ça va bientôt être le moment.

Dessin d'Amédée Lynen

N° 43 — 2e ANNEE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 28 Octobre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

La pile a été solide, puisse-t-elle vous servir de leçon tas d'lâcheurs !

Dessin de LÉON DARDENNE

Comment Rhamsès II s'aperçut qu'il y avait

QUELQUE CHOSE DE CHANGÉ DANS SON PAYS

—

En ce temps là, les Chambres comptaient 104 députés cléricaux, 19 libéraux et 29 socialistes. La Belgique était transformée en vaste capucinière dont tous les habitants avaient revêtu le froc. Rien n'était plus cocasse que le froc militaire, orné de galons et de brandebourgs, rien de plus galant que le froc des horizontales, en satin, en soie ou en velours, voire même en gaze dans certains couvents que l'on nommait « couvents laïques » par opposition aux couvents ecclésiastiques, rien de plus sérieux que celui des fonctionnaires ou des magistrats,rien de plus étrange que celui des chefs de gare, avec leur capuchon rouge galonné et étoilé d'or. Certains frocs de francs originaux sortaient du commun, tel celui d'Edmond Picard, en serge bleue, raccomodé de ratine grise et doublé d'hermine et de martre-Zibeline.

Inutile de dire que pour se distinguer du commun des mortels, les ecclésiastiques s'habillaient de l'ancien costume bourgeois, sauf les abbés Daens et Pottier qui portaient la blouse, comme le citoyen Thivrier. Cette métamorphose avait même jeté une grande perturbation dans l'industrie des cris séditieux et l'opposition était divisée sur la question de savoir s'il fallait crier A bas le veston ! ou A bas le melon ! Les libéraux tenaient pour le veston et les socialistes pour le melon. La question avait soulevé une polémique passionnée qui avait fait couler des flots d'encre et avait approfondi de quelques centaines de mètres le fossé moral qui séparait les deux fractions de l'opposition. Quelques profonds politiques, décorés du titre de « progressistes » avaient bien hasardé que l'on pourrait crier : à bas la redingote ! mais on leur avait résolument tourné le dos et cette tentative de conciliation avait été universellement considéré comme de fort mauvais goût.

Je m'empresse de vous dire que tout cela n'a absolument rien de commun avecl'histoire que je vais vous raconter. C'est un simple préambule, que je considère comme très adroit, pour vous dire que , seul de tous les belges ne faisant partie d'aucun ordre — pas même celui de Léopold — Rhamsès II avait conservé le costume laïque d'antan. Rhamsès II, c'est moi, mais je préfère en parler à la troisième personne. Je me respecte trop pour me tutoyer.

Pourquoi Rhamsès avait conservé ce costume? Pour rien,parce que c'était son idée comme cela. Rhamsès II n'avait aucune raison plausible de ne pas avoir adopté le froc, comme tous les autres ou, plutot, il ne s'était pas aperçu de cette profonde transformation de la mode et, très distrait de sa nature, il s'étonnait naïvement de l'extraordinaire accroissement du nombre des ecclésiastiques. Il avait vu sans trop de stupéfaction Lynen revêtir l'habit du capucin, Méphisto celui du carme déchaussé, Dardenne celui du récollet et Lemesre le splendide uniforme des cisteriens et ne s'était pas donné la peine d'approfondir les causes de cette métamorphose.

Toujours est-il qu'un beau jour — ou un laid, je ne sais plus — de l'année 1914, Rhamsès était assis sur un banc du Parc. Fidèle à ses manies de statistique, il comptait les frocs qui passaient devant lui et en avait déjà dénombré sept mille huit cent soixante quatorze quand une jeune pe rsonne, suffisamment éplorée pour n'être pas défigurée par un désespoir trop profond, se jeta à ses pieds en modulant d'une voix savamment mouillée de sanglots :

— Ah ! mon père !

Cette enfant, pensa Rhamsès. m'appelle son père et pourtant la voix du sang ne me crie pas que je suis l'auteur de ses jours. Voilà qui est particulier. Et il reprit tout haut :

— Mais je ne suis pas votre père, Mademoiselle sept mille huit cent soixante quinze.

— Je le sais, mon père, mais vous êtes mon père spirituel.

Rhamsès voulait bien être spirituel mais sa modestie bien connue l'empêchait d'en convenir. Aussi jugea-t-il à propos de répéter :

— Mais je ne suis pas votre père.

— Je vous en prie, écoutez-moi au tribunal de la pénitence.

— Le quoi?

— Le tribunal de la pénitence.

Rhamsès comprenait de moins en moins. Il lui paraissait biscornu qu'une religieuse vint lui attribuer une paternité de hasard et lui demandât de l'écouter à un tribunal dont il n'avait pas la moindre idée. Il crut avoir affaire à une folle et prit le parti de flatter sa manie.

— Soit, ma fille, suivez-moi à mon palais de Justice. Et il lui offrit galamment le bras que la jeune personne prit avec un air d'hésitation marqué.

Place Royale et rue de la Régence, Rhamsès remarqua bon nombre de frocs qui le regardaient d'un air de désapprobation marqué ; il supposa que c'était parcequ'il donnait le bras à une religieuse et la nouveauté de la situation le fit rigoler. A peu près à la hauteur du pont de fer il fut abordé par un gommeux qui lui dit sévèrement:

— Vous vous compromettez, mon frère.

Allons bien ! se dit Rhamsès. Il paraît que j'ai toute une famille que je ne me connaissais pas. Je suppose que l'on veut me monter une zwanze, mais ça ne prendra pas. Et il répondit violemment :

— Votre frère ! Allez-vous me f.... le camp. Avez-vous la prétention d'être le vidame Spons ?

— Mais mon frère.....

— Ou Marjolaine ?

— Non mon frère, mais je.....

— Alors, f.... la paix, espèce de mauvais farceur.

Il s'aperçut alors que sa compagne tremblait, se pencha vers elle et reconnut qu'elle était tout bonnement agitée par un rire homérique. Il crut qu'elle devenait tout-à-fait toquée et l'entraîna vivement pendant que le gommeux levait les bras au ciel, d'un air de profonde horreur, en gueulant comme un possédé.

— Raca ! Le démon de la fornication te possède. Malédiction sur toi.

Ces cris ameutèrent un tas de petits frocs qui emboîtèrent le pas à Rhamsès avec force apostrophes en pur latin des Marolles : Loorikum, Saatlapus, batailledefleurus, balconfleuribus, etc.!

Au moment d'entrer au palais de justice, il fut abordé par un vieillard, aussi misérable que le lui permettait son nez bourgeonné, qui lui intima l'ordre d'avoir à cesser ce scandale.

— Mais quel scancale ? hurla Rhamsès exaspéré.

Celui de votre conduite mon fils.

— Votre fils ! ah ça ils ont donc tous la manie de me croire de leur famille, aujourd'hui. Allez vous me laisser tranquille, vieux birbe.!

— Mon fils, si vous compromettez encore votre veston, je serai obligé de prononcer votre interdiction.

— Mon interdiction ! Mais je le suis suffisamment, interdit.

Et Rhamsès repoussa violemment le vieillard qui se mit à crier au sacrilège. Vingt mille personnes environ s'amassèrent et, comme cela se passe généralement à Bruxelles, trois ou quatre frocs armés de sabres et ornés de petits numéros de cuivre des deux côtés de leur capuchon sautèrent sur Rhamsès et le menèrent au bureau de police.

Il insulta naturellement le commissaire, son chien, les brigadiers et les simples gardevilles qu'il persistait à prendre pour de vulgaires ecclésiastiques et ramassa, tout aussi naturellement, une condamnation pour ivresse publique, tapage diurne, insulte aux autorités, rebellion et portil légal de costume écclésiastique.

Ce qui est enbêtant, c'est qu'il n'a jamais su ce que lui voulait la petite femme vêtue en religieuse.

RHAMSÈS II.

A mes amis du Saint-Siège, et à Vandenbranden.

LE PÉTOMANE

—

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore
Le printemps naît ce soir, les vents vont s'embraser.

ALFRED.

Il était une fois un artiste parfait
Qui tirait de son fond lui mêmes on effet.
Il fit un certain bruit de par la Mappemonde
Laissant derrière lui l'impression profonde
D'un maëstro prestigieux,
Soupirant, avec cette aisance
Qui l'accompagnait en tout lieu,
La barcarolle ou la romance
Sans paroles. Et chacun de dire : Voilà
Cet homme, sûrement, a quelque chose là.
Mais, très vaniteux, in petto,
Il aspirait beaucoup plus haut
Avec son art occulte il fit, dans les salons,
De la musique de chambre sur tous les tons.
Certe il avait toujours du Chopin sur la hanche;
Et les femmes, quand il enfilait sa voix blanche
Disaient « cela sort du commun,
Son haleine fait la musique (1)
Comme sa voix fait le parfum »
Et vraiment c'était magnifique...
Surtout lorsque lâchant le ton sentimental
Il chantait « ah la peau! la peau! la peau de ball »
Comme il traitait en vérité l'art de la chute
Point par dessous la jambe, avait en même temps
Un clair fausset, et près du fausset la culbute.
Un critique influent que l'on sait compétent,
Déclara dans le grave Temps
Que cette étoile n'était pas sans fondement ;
Bref, il fut décoré de la rose des vents.
Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux; (2)
Il ne cultiva plus l'instrument précieux

(1). Image empruntée à Baudelaire pour les besoins du sujet.

(2). Moralité empruntée à M. de La Fontaine. Je la lui rendrai plus tard.

Que pour s'en faire un marchepied vers d'autres [sphères
Et se prit à rêver d'état parlementaire
Et de conseil de cabinet,
Et de concert diplomatique,
Tout comme Coquelin ainé
Ou Casimir le Sympathique.
Mais malgré son esprit de corps
Le succès ne vint plus couronner ses efforts.
Et bien qu'il eut subi mille échecs, in petto,
Il aspirait toujours plus haut,
» Excelsior, se disait-il, excelsior !
J'ai trop été quelqu'un pour ne plus l'être encor
Moi qui me fis un fond qui ne sait plus rugir.
Et voici qu'il voulut, ô suprême désir.
Etre membre du Mirl'ton. « Mais, lui dit-on,
Vous ne nasillez pas ? » sous ce dernier affront,
Triste, il partit semant sa plainte en la nuit brune.
Puis prenant à témoin sa patronne la lune
Il dit : « Je ne chanterai plus,
J'ai plein le dos de la musique ! »
Cela dit, il s'assit dessus
Son frêle instrument euphonique
Et s'étouffa. Sur sa tombe raconte-t-on,
Tout au dessous de son blason,
il portait, — la chose est notoire, —
De trois perles sur champ de foire,
on écrivit
Ces mots : « Ci-gît,
qui voulut
Chanter plus haut que son luth. »

V. Hyspa.

DU LA QUÉCHON DE REVUE

Calé tinne causse quétil doit faire attachon, calé de quéchon de la Revue quétil veut pourquoisquil fé de quelque causse du la nouveau quétil a pas acore vu — couprend'bien — maye qué calé pas vrai pourquoisquil fé touzour de causse quétil a vu l'année passée enn dé qué calé pourquoisquilé de revue.

Qué calé de zépourtace pour la traquilement du la poplachon quila couné ça pas du la surprise enn de zéfrayé enn dé qué calé touzour de quéchon quétil mé su la tiater du la zoli madame quilé pas de fortement zabillé enn dé qué canté du la pitite çaçon quilé de pas fortement zabillé non plus — couprend'bien — enn de gardeville enn da zadarme een da massié Buls enn de le lotre staminé quil doit fermé trop vite le soir enn de toute la causse qui toullemonde il sont pas cuontent enn dé qué calé zuchement la quéchon pourquoisquil sont countent — counprend'bien — enn dé qué til doit mettre un pée du la cortèze enn un pée du la manifestachon enn un pée du la zélecchon enn un pée dé toute enn de surtènement du la bocoup di lé çaçon papilaire enn dé madame quil enn da mountré soun zabe.

Qué calé du gra du france avé le zopra enn du la coumédie pourquoisqué til va pour voir de causse quétil couné pas enn dé qué su la revue til va pour voir de causse quétil a vu toulezané depuis quilé toupitít enn aussi quila vu toun père enn ta mère enn ta sœur enn dé quéçalé — couprend'bien — du la quechon du famille.

Albrecht.

COURRIER DE PARIS

Au temps de ma verte jeunesse, les fables de La Fontaine m'enseignaient qu'il est maladroit de tuer les poules pour extraire les œufs d'or qu'elles ont dans le ventre :

« *L'avarice* perd tout... » disait une morale qu'ont adopté comme devise les bandagistes-herniaires. La jeune Amérique a changé tout cela. avec ses poules malades, non de la pépie, comme leurs congénères européennes, mais de la pépite. C'est dans l'Etat de Montana que ces chassep... épites font merveille. Le fermier Davy y possède un champ aurifère, il y possède aussi des poules; il lâche celles-ci dans celui-là, et chaque gallinacé picore (j'allais écrire « pique or ») les pépites à fleur de terre. Quand il juge ses bêtes suffisamment lestées, Davy les empoigne, leur coupe le cou sans qu'il soit besoin Davy préalable, leur ouvre le gésier, qui contient infailliblement pour plusieurs dollars d'or natif, lâche de nouvelles poules, et ainsi de suite. De la sorte, il roule grand train vers la fortune. *Poule up* !

Que si les esprits chagrins reprochaient à ce procédé l'inconvénient d'occasionner à bref délai une hausse formidable sur le prix des œufs, l'Amérique réfuterait victorieusement cette objection rien qu'en montrant le prospectus de la *Grande Usine d'œufs durs* qui, en activité depuis peu à Humbug-City, confectionne un millier d'œufs artificiels par heure. Voici le mode opératoire : on roule en boule, puis on congèle le jaune, formé d'une pâte, dans la composition de laquelle entrent de la farine, de l'amidon et, je crois, un peu de colle à bouche (le prospectus n'indique pas l'emploi de ce dernier ingrédient, mais vous pouvez me croire sur parole, on s'en sert tout de même). On enferme la pâte dans l'albumine qui représente le blanc, puis dans une mince pellicule de gélatine tenant lieu de la peau intérieure de l'œuf. Le tout est soumis à un mouvement de rotation très vif, pour lui donner une forme ovoïde, puis enclos dans une coquille en plâtre. Le propriétaire de l'usine affirme que ses produits ont un goût bien supérieur aux vrais œufs des vraies poules. C'est peut-être exact.

Le grand chic, le suprême du genre, c'est d'arroser ces œufs artificiels avec un grog aux concombres, dont je m'empresse de vous donner également la recette. (Pourquoi mes parents ne m'ont-ils pas fait apprendre l'art culinaire au lieu de me laisser entrer dans la carrière des lettres ! Je m'y serais sûrement fait un nom. Sans compter qu'un chef de cuisine est autrement considéré qu'un chef d'école.) Pour confectionner un grog au concombres, on prend trois bouteilles de vin rouge glacé, dans lesquelles on exprime le jus d'un concombre, puis à ce mélange suspect on ajoute trois petits verres de marasquin. Et on boit. C'est cette dernière opération qui me semblerait la plus malaisée à exécuter.

Encore un mot sur les Américains, puisqu'aussi bien les voici à la mode depuis que Paul Bourget, le Christophe Colomb du *Figaro*, s'est imaginé de les découvrir : un habitant de San-Francisco, désirant fumer du tabac de choix sans bourse délier, eut l'idée d'acheter trois cent cigares à 1 fr. 25 l'un, et de les assurer dans une Agence contre l'incendie. Il les fuma, consciencieusement, courut à l'Agence d'un pied léger, et réclama le remboursement de 375 francs, alléguant que les cigares avaient été détruits par le feu. L'agence paya. Mais elle poursuivit le trop ingénieux fumeur pour avoir mis le feu intentionnellement à des objets assurés, et le fit condamner à trois mois de prison. A Yankee, Yankee et demi.

* * *

La Guerre sino-japonaise a fait éclore chez nous bon nombre d'inventions guerrières d'une telle extravagance que les guerriers jaunes s'ils en ont pris connaissance, doivent avoir une piètre opinion des cervelles occidentales. Un officier espagnol en retraite conseille aux Chinois de se faire précéder d'une troupe de petits garçons portant chacun en sautoir un sac rempli de cendre : « Mon procédé est infaillible, assure-t-il ; les artilleurs japonais, sans méfiance, laisseront approcher les gamins chinois qui les aveugleront en leur lançant de la cendre par poignées dans les yeux, pendant que vos soldats, profitant de cette diversion, pourront s'emparer des canons. »

Un savant hollandais a trouvé mieux encore : il propose de dresser des mouches à piquer des mannequins revêtus de l'uniforme chinois. Ces mouches rendues artificiellement charbonneuses, seront alors transportées dans des cages en toile métallique, par les troupes d'avant-garde, qui, une fois à portée de l'ennemi, devront se dissimuler derrière des haies ; les Fils du Ciel approchant, les Japonais ouvriront les cages, et toute l'armée chinoise sera charbonnée du coup.

Le plus malheureux de ces Turpins inférieurs fut le docteur Sauerkraut, de Francfort, qui rêvait de constituer des régiments de dogues armés d'un revolver placé sur la tête et relié à la mâchoire inférieure par un mécanisme ravissant d'ingéniosité. Tandis qu'il expliquait à l'ambassadeur de Chine de quel effroi seraient frappés les Japonais en voyant s'élancer sur eux ces chiens aux morsures cruelles dont chaque coup de machoires ferait partir une balle, le chien spécimen, armé selon ses plans, qu'il avait amené avec lui, trouva sans doute les explications de son maître un peu longues et se mit à bâiller : un coup de revolver éclata, et les héritiers du docteur Sauerkraut, surpris autant que charmés, n'eurent plus qu'à le faire enterrer décemment.

Willy.

LES PREMIÈRES

ALCAZAR

La saison des revues de fin d'année est ouverte. Mardi, sur la scène de l'Alcazar, *Bruxelles sans Gêne*, de M. Theo Hannon, a vu le feu de la rampe. Comme toujours la musique gaie et bien choisie, composée et arrangée par le maëstro Nazy contribue pour sa bonne part au succès de la pièce ; l'ouverture a même été bissée. La revue commence par un lever d'Yvette, tout à fait sans gêne, où Mme Aciana montre de bien affriolantes choses. Puis, habillée d'un corset et d'un jupon court, la gracieuse commère s'en va, accompagnée d'Adolphe Gaillard, son compère, assister, place de Broukère, au défilé des actualités :

Passage des Postes, ballon déchirable, congolais pilotés par des dames du monde, affiches illustrées, forains revenant du bal de la foire, c'est avec une de ces dames que notre très cher (25.000 frs. par an) mayeur K. Buls danse une gavotte, etc., etc.

— Tout c'qui est arrivé, n'est-ce pas.... Je s'avais çà d'avance.... En politique, disait mon père, il ne faut jamais se hasarder. Et maintenant je vois qu'il avait raison.

Dessin d'Amédée Lynen

Le premier acte se termine par le ballet d'un luxe et d'un éclat prestigieux.

Le deuxième acte se passe place Royale et là défile la suite des évènements de l'année. Un ravissant ballet y trouve encore place : c'est celui de l'écarté.

Cette revue est montée des plus luxueusement : décors, costumes des plus sommaires, accessoires, éclairage électrique de scène sont réellement parfaits.

L'interprétation est entraînante au possible. Mme Aciana, accompagnée du compère, un heureux gaillard, et suivie de Mmes Bassy, Warnots, Delange et de MM. Ambreville, Crommelynck, Dewit, Favart, Amelet, Lejeune et Nitsom, mène rondement *Bruxelles-sans-Gêne* au delà de la centième.

La revue est d'ailleurs faite des plus adroitement : la chèvre et le chou y sont ménagés, des pointes fines mais point mordantes, des allusions suffisamment saisissables mais aussi suffisamment voilées. Quant aux couplets, inutile d'en parler, tout le monde connaît le maître ès-actualités rimées, Th. Hannon.

Le *Petit Bleu* doit de chauds remerciements à MM. Azur, de Cobalt et d'Outremer, collaborateurs de M. Hannon pour la confection des couplets du *Petit Bleu*.

SCALA

Bruxelles-Fleurie — Revue de M. Boulland

Fleuri ou fleuri (e). J'aime mieux fleuri ; mais l'affiche dit fleurie. Inclinons-nous.

Bruxelles fleurie, donc, comme ses aînées, fait défiler sous nos yeux les évènements de l'année, ou du moins une partie de ces évènements. Bruxelles au café, le concierge de l'hôtel de ville, le royaume des fleurs, le passage des Postes, le Vieil Anvers, le départ des carabiniers, l'abattoir de Bruxelles, le vote obligatoire et le cortège des pierres précieuses, apothéose obligée.

Le tout semé de couplets, hasardés parfois sous le rapport de la rime, mais plus hasardés encore au point de vue du fond, ce qui en fait la saveur. Ils ne sont pas collet — monté — oh ! non, pas du tout — et leurs sous-entendus égrillards — sont ce bien des sous-entendus ? n'exigent pas de grands efforts pour être compris. Aussi ce « petit passage » le « tramway électrique » et le « vote obligatoire » ont-ils excité des ouragans de joie pure et sans mélange. Après tout, les administrés de M. Buls ont tellement perdu l'habitude de la joie qu'on ne peut plus les faire rigoler qu'en flanquant les pieds dans le plat. Boulland le sait et va aussi loin que l'on peut aller. Pour un peu il appellerait un chat un chat, comme le citoyen de Boileau.

Les scènes réellement drôles abondent : les pompiers anglais, le trio des abatteurs, les trois hallebardiers du Vieil Anvers sont tordants et d'observation très fine, d'un comique de bon aloi.

La revue est menée par Mme Andrée Genel, une sculpturale commère, qui y va de tout cœur et se tire très gentiment de son rôle — le plus dur de toutes les revues — M. Lamare lui donne une réplique — parfois hésitante — qui gagnerait à être perchée sur un diapason plus aigu. Ça s'arrangera.

Un bataillon de jolies femmes, Mmes Paty Buin, Dica, Gilbert, Robert, Servais, Pishout, Vierroir et Van Rossum émaille la revue de sa présence et trottine, menu sur des jambes galbeuses, savamment et suggestivement déshabillées par le camarade Bodart, qui leur a dessiné à toutes avec impartialité, de charmants costumes.

Notre vieille amie Mme Herdies est tordante sous le maillot de la fleur des champs et dans son rôle de marchande de poulets et Boissier, Jacque, Antoine, Delrée, Adam et Levent sont suffisament drôles.

Luxe de mise en scène et de décors. Tudieu ! Comme on y va à la Scala. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ! le royaume des fleurs surtout ou butinent de jolis papillons menés par Mlle Vaccaro, la toute gracieuse danseuse du Châtelet.

Après le ballet des papillons, celui des fleurs, c'est dans l'ordre. La Scala y a mis tous ses soins et il est aussi réussi que l'autre.

Succès franc et ovation prolongée à l'auteur. Les feux de bengale n'étaient pas assez longs pour aller jusqu'au bout. Le vestiaire aussi, composé d'une échelle, était un peu succint. Il faudrait le monter sur une plus longue échelle.

Et en route pour la centième. Allez.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 005

CONTE IDIOT

LE TRAM ELECTRIQUE

Il y avait un jeune homme simple qui venait de la campagne et ne connaissait pas le moins du monde les progrès de la ville.

Il fut desuite émerveillé en voyant circuler dans les rues des tramways qui marchaient sans chevaux, avec simplement une grande queue dans le dos.

Naturellement il ne put deviner l'existence et la puissance de l'électricité, dont il n'avait jamais entendu parler dans son village et se demandait avec une certaine anxiété, compréhensible d'ailleurs. ce qui pouvait bien pousser ainsi les voitures toutes chargées de monde.

Intrigué et curieux il resta longtemps à voir passer les trams électriques qui montaient et ceux qui descendaient et ne comprit pas davantage. C'était en face de la Porte de Hal, la semaine dernière et, selon toute probabilité il doit y être encore.

DURAND.

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

006

FLEURS DE PAVÉ

Rencontré notre très-cher (25000 francs par an) Karel le lendemain des élect ons. Il n'avait pas l'air satisfait des résultats.

* * *

La santé du Czar : L'empereur n'a pas eu de somnolence dans le courant de la journée : l'appétit est meilleur ; l'œdème des pieds a un peu augmenté.

Allons, tant mieux.

* * *

On annonce la prochaine éclosion d'une nouvelle feuille universitaire. organe des étudiants catholiques de l'Université (la vieille) de Bruxelles.

* * *

Remarqué à l'avenue Louise aux environs de la rue du Beau Site, une dame voilée faisant le pied de grue....?

* * *

Houben, notre célèbre champion est dit-on entièrement restauré de ses derniers accidents ; il porte une clavicule artificielle en aluminium et à billes partout.

ARGUS.

EXPOSITION BELGE A GENÈVE

La « *Tribune de Genève* » du 23 Octobre nous apprend une nouvelle qui rassurera — enfin — nos artistes légitimement inquiets du sort réservé à leurs envois. D'aucuns voyaient déjà leurs œuvres vendues à l'encan !

Il y a quelques jours, le comité exécutif a réglé tous ses créanciers *argent comptant* et fait lever le séquestre mis un peu hâtivement sur les objets exposés.

BULLETIN FINANCIER

Le marché à terme est toujours assez bien disposé, le comptant est plus dur ce qui semble indiquer qu'en général les gens préfèrent conserver leur argent.

Malgré le danger réel des emprunts répétés — danger que le *Diable au-Corps* a suffisamment stigmatisé dans sa campagne électorale — il est à remarquer que l'annonce d'emprunts nouveaux stimule la spéculation. C'est ainsi que le Brésil vient encore de se raffermir de 71 7/8 à 72 1/16.

Les Tramways Bruxellois fournissent un emballage superbe : dividendes, 63,75 ; ordinaires, 335.

L'Espagnol continue à grandir, le Turc se relève majestueusement de 25,35 à 35,35, et le Congo atteint 86.

Tout cela ne peut pas durer ; aujourd'hui, comme par le passé, la question essentielle reste toujours dans le domaine du flair et de l'appréciation exacte de l'opportunité de l'achat et de la vente.

A l'approche de l'ouverture de la session parlementaire, l'on peut prévoir une hausse sur le prix des bancs de moules.

En résumé la situation financière générale est pleine d'imprévu et d'écueils, quoique la hausse ait gardé l'habitude de monter et la baisse celle de descendre l'on peut affirmer que rien n'est certain à ce sujet.

Le *zinc d'Espagne* baisse. — Le *Crédit mobilier* diminue. — La *Russie* se refroidit. — Le *Panama* se retape. — Le *Lapin* se multiplie. La Dèche stagne. En somme tout va bien.

ARTON.

Avis aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'à la fin de l'année.

BELGIQUE	fr.	5,50	par an.
ÉTRANGER	»	7,50	»

THÉATRES

MUSÉE CASTAN. — Dimanche a commencé devant un public très nombreux l'exhibition de la nouvelle troupe africaine, les Dinkas originaires des rives du Nil blanc. Ces guerriers au teint presque noir ont des types fort caractéristiques, ils sont d'une sauvagerie complète et les exercices qu'ils exécutent pans la grande salle du théâtre, aménagé en village africain, sont empreints d'une «furia» qu'on ne rencontre pas chez les troupes de noirs, habituellement vite européanisées. Leurs assauts ont été vivement applaudis et la foule a pris un plaisir extrême à cette exhibition qui fera courir tout Bruxelles chez Castan : Ajoutons qu'aucun supplément n'est imposé pour l'exhibition des « Dinkas ».

SPECTACLES

MONNAIE. — (Voir l'Affiche).
PARC. — (Voir l'affiche).
GALERIES. — (Voir l'affiche).
ALCAZAR. — (Voir l'affiche).
SCALA. — (Voir l'affiche),
EMPIRE-PALACE. — (Voir l'affiche).

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boîte
NAZALINE
ANTISEPTIQUE
Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre
DÉPOT, 47. MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47
0,75 fr. la boite.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VII

Qui commence à jeter un jour sur ce lugubre mystère

(Suite)

— Ah !

— Le secret de ma naissance.

— Ça m'est égal.

— Ah ! Ça vous est égal. Connaissez-vous la tombe d'Honoré XLVI ?

— Mort à deux ans et sept mois sans avoir connu de femmes.

— Précisément.

— Je le connais.

— Tu connais cette tombe, misérable, et tu l'avoues.

— Mais certainement. Elle se dresse, monolithe sinistre, au milieu d'autres tombes plus récentes, dans la chapelle du castel de Noir château des Étripettes.

De Crabesac rugit :

— Et sais-tu ce qu'il y a sur cette pierre sépulcrale.

— Parbleu ! une inscription.

— Laquelle ?

— Ci-git Honoré quarante six de Noirchâteau des Étripettes décédé à l'âge de deux ans sept mois sans avoir connu de femmes c'est ce qui l'a tué, erre i pé.

— Et puis ?

— Et puis il n'y a plus rien.

— Et le rebus ?

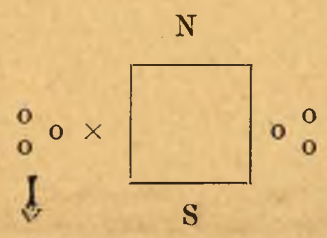
— Quel rebus?

— La fameuse figure mystérieuse.

— Je ne me la figure pas.

— Je vais te le figurer.

Et de la pointe de son épée, il traça sur la neige durcie :



C. i 17. V. T. 1000 D.

Don Alvarez observa :

— Pardon, mais il manque deux ouvertures en face des deux groupes de trois petites boules.

— Tu vois bien, que tu connais cette inscription. Tu vas me dire ce qu'elle signifie.

— Mais sapristi ! je n'en sais rien. J'ignorais que ce cryptogame.....

— Gramme.....

— Quoi ? gramme.

— Cryptogramme et non cryptogame.

— Cryptogramme si vous voulez, se trouvat reproduit sur la tombe d'Honoré XLVI. Voilà soixante six ans que je cherche le sens de cet inscription qui figurait également sur un parchemin que m'avait légué mon père, et dont j'ai perdu la moitié.

— Bah !

— Je me réservais, lorsque j aurais le temps, de faire des recherches pour en trouver la signification.

— Don Alvarez, interrogea solennellement de Crabesac. Avez-vous déja menti.

— Jamais sur mon honneur.

— Sur votre honneur je veux bien, mais sur autre chose.

— Ça c'est différent.

— Eh ! bien. La moitié du parchemin que vous avez perdue, la voici. Vous voyez que le sens en serait complété si j'en possédais l'autre fragment. Ce fragment je vous somme de me le rendre.

— Allons. Je suis vaincu, avoua de bonne grâce Alvarez. Ce qu'il y a de particulier, c'est que l'autre partie du parchemin est précisément à deux pas d'ici, au sommet du pic qui surplombe ce plateau.

— Vous appelez ça deux pas. Il a au moins deux mille pieds.

— Deux pas à vol d'oiseau. Suivez-moi. En bon joueur je vais vous le donner.

— Marche, mais si tu tentes de nous échapper, nous t'enfoncerons dix pouces de fer dans la gorge.

— Tous les quatre, rectifia Coupe-en-quatre.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

EXPOSITION PUBLIQUE

dans les locaux du DIABLE AU CORPS

de

CROQUIS DE PAYSAGES BRABANÇONS

par

AM. LYNEN.

Visible jusqu'au 9 Novembre

de 2 à 5 heures.

rue aux Choux 12.

N° 44 — 2e ANNÉE. 10 centimes A L'ÉTRANGER 15 centimes Dimanche 4 Novembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

« Le coté original des élections provinciales à Bruxelles ç'a été l'affiche » du parti doctrinaire, reproduisant les portraits de ses candidats
» Nul doute que cela n'amène aux élections prochaines de piquantes inno- » vations dans l'affiche électorale ».

(*Le Phare du Massachusset*)

ELECTEURS

VOICI MA FEMME !

SONT ELLES

VOICI MA FILLE !

JOLIES ?

OUI !!!

PUISQU'ELLES SONT JOLIES

VOTEZ POUR MOI

LA PROCHAINE AFFICHE ÉLECTORALE

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'a la fin de l'année.

BELGIQUE **fr. 5,50 par an.**
ETRANGER **» 7.50 »**

COURRIER DE PARIS

La commission des Bibliothèques vient de publier un rapport où je lis que la Bibliothèque Nationale, dans la section des imprimés, renferme pour le moment 2.600.000 volumes (deux millions six cent mille) et s'accroît en ce moment de plus de 30.000 volumes par an. Il y a soixante kilomètres de rayons, soit quinze lieues (*) de prose et de vers. Si bien que l'on se demande avec anxiété quel local pourra contenir, dans un avenir très rapproché les œuvres des littérateurs en herbe occupés à préparer leur baccalauréat.

Entre nous, n'est-ce pas que le sultan Omar avait du bon ?

* * *

M Maxime (sans doute le prénom de quelque moderne La Rochefoucauld) s'adonne à la collection des autographes parlementaires ; voici, comme échantillon, une douzaine de ses plus récentes trouvailles :

Trop de députés, ne sachant rien, parlent quand même. *Lethou.*

Tel qui brille au second s'éclipse au premier. *Ranc.*

Félix Faure porte les cheveux en brosse. *Adam.*

La loi sur la presse me réjouit, j'assiste avec joie à cette exhumation. *Lelarosse.*

M. Casimir-Périer n'est pas le frère du sénateur de la Seine-Inférieure ; il n'est que le neveu. *Deloncle.*

Vous ne voulez plus entendre les plaintes des miséreux ? alors donnez-leur ce qu'ils demandent : *Lavy.*

En appelant les journalistes des « industriels privilégiés », j'ai commis une erreur, une « coquille ». *Denoix.*

Goblet le sénateur a voulu être député, sans doute parce qu'il se trouvait *Malaussena.*

Quand j'ai soif je ne bois pas dans un grand verre, je me contente d'un petit *Goblet.*

Quand je parle. c est bien la vérité qui sort. *Dupuy*

Entre chaque amendement, on devrait faire cinq minutes d'arrêt. *Buffet.*

Un ministre qui veut être interpellé trouve toujours un compère. *Loriot.*

Le député à qui l'on doit cette dernière observation a sans doute été témoin « oculaire ».

* * *

Un Scandinave, M. Polm Asson vient de publier le catalogue des objets rarissimes qu'il compte exhiber dans un pavillon spécial construit à cet usage dans l'enceinte de la future exposition universelle. Voici les principales « attractions » qu'il nous promet.

Alimentation. — Une pomme de rampe, de la petite bière, une bonne pâte d'homme, du sel attique, un pâté d encre, l'eau d'un diamant, la sauce qui fait passer le poisson, une cruche d'eau puisée au torrent des passions, des saucisses pour attacher les chiens, enfin une chose qui ne serait ni figue ni raisin.

Ameublement. — La serrure de la Porte Ottomane, le tapis sur lequel on met les questions, un bureau de bienfaisance, la clé de sol, un siège de ville forte, une chaise de poste, une cage thoracique, une nappe d'eau, un service signalé, la fourchette du père Adam et les cadres de l'armée.

(*) Les lieues de France n'ont que quatre kilomètres (*Note d'Elisée Reclus*).

Architecture et génie civil. — Le devis d'un château en Espagne, une mesure de rigueur, le niveau intellectuel, un échafaudage de preuves, le mur de la vie privée, une conduite indigne, un pilier d'estaminet, une marche forcée, les degrés du vice, un foyer d'agitation et un puits de science.

Astronomie. — L'étoile des braves, un soleil qu'on vient de piquer, et une lune de miel.

Bibliothèque. — Un bouquin des Alpes, le Grand-Livre de la dette publique, les pages de. Charles X, un cahier des charges, la carte forcée.

Eclairage. — La lanterne de Diogène, un lustre écoulé, une chandelle qu'on brûle par les deux bouts, une mèche folle, et des vessies prises, accidentellement pour des lanternes.

Horticulture. — Un roseau pensant, de la graine de malfaiteur, la plante des pieds, une feuille de route, une pêche en temps prohibé, un arbre généalogique, une poire à poudre.

Instruments de musique. — Un tambour rempli de ce qui vient de la flûte, la trompe d'Eustache, une timbale de macaroni, le tout exécutant un concert de louanges.

Sciences physiologiques. — Le front d'une armée, une tête d'épingle, un corps de garde, un pied de nez, un bras de mer, des yeux de fromage, une langue de terre, des dents de scie, une figure de rhétorique, etc.

Vêtements et accessoires. — Un col de montagne, la trame d'une conspiration savamment ourdie, du fil blanc à coudre les ruses, l'étoffe d'un homme d'État, le voile de l'anonyme, un froc retiré des orties, un manteau de cheminée, une botte secrète, des revers de fortune, un rabat-joie, le tablier d'un pont, l'anneau de Saturne, et la valise diplomatique.

Zoologie. — L'âne de Buridan, l'ânesse de Balaam, des chevaux de Frise, un chien de fusil, la vache enragée, les oies du Capitole, un coq de village, une poule mouillée, l'étalon monétaire, le dindon de la farce, un chat en poche, un rat de cave, un mouton de Panurge, le lapin qui a commencé, une fine mouche, une puce à l'oreille, un serpent réchauffé dans un sein, un ours mal léché, un élan d'enthousiasme, un serpent de cathédrale, le lion du jour. — Comme fragments, la Toison d'or, un pied de grue, des larmes de crocodile, une langue de vipère, une tête de linotte, etc., etc.

Nous osons espérer que M. Polm Asson consentira à prêter, pour un peu de temps, afin qu'on l'exhibe en bonne place dans la dernière section de cette Exposition étonnante, l'araignée qu'il a sûrement dans le plafond.

WILLY.

LE TRUC DES CAMELOTS

En vérité, il ne faut jamais rien acheter aux camelots. Ces gens là vous volent toujours votre argent et inventent les trucs les plus canailles pour vous flouer. Ainsi, moi qui vous parle, bien que prévenu par de nombreuses expériences, j'ai été pincé encore une fois, et pas plus tard qu'hier.

Suivant mon invariable coutume, — si elle était variable, ce ne serait d'ailleurs pas une coutume, quoique le dit adjectif soit d'un usage courant — je sortais de la rue aux Choux vers deux heures du matin lorsque j'aperçus, rue Neuve, en face du Finistère, un immense rassemblement.

S'il y a quelque chose que je trouve stupide, c'est la badauderie et les rassemblements. Il suffit de la moindre des choses : un bonhomme écrasé par un omnibus, un incendie, un particulier atteint d'une attaque d'apoplexie, deux individus qui se flanquent des coups de couteau pour provoquer immédiatement un concours considérable de curieux. Rien de plus agaçant ; il faut arriver au moment précis où se produit un accident pour être au premier rang, sans cela il n'y a moyen de rien voir.

Je m'aperçus vite que le motif d'une réunion insolite à pareil heure était le boniment d'un camelot. Aussi m'empressai-je de hurler : « Police ! » ce qui eut pour effet immédiat de faire fuir le dit camelot et de disperser les curieux.

Puis, comme je connais les habitudes de ces négociants ambulants, je me mis à le suivre. ou plutôt à les suivre, attendu qu'ils étaient deux : le camelot et un nègre. Pourquoi ce nègre ? je devinai qu'il devait jouer un rôle quelconque dans les négociations que son compagnon entamait avec ses clients.

Je ne m'étais pas trompé. A peine le camelot eut-il constaté qu'il n'y avait pas d'agent de police en vue qu'il s'arrêta sous un réverbère et déposa par terre une boite. Un nouveau cercle se reforma immédiatement autour de lui, mais, cette fois, j'étais au premier rang.

Tirant de sa boîte un objet blanc, de forme parallélipipédique, mon camelot affirma — avec un boniment dont je vous fais grâce — qu'il était le seul, l'unique, le premier inventeur, dépositaire et vendeur d'une pierre à détacher merveilleuse auprès de laquelle le Sunlight soap et le savon du Congo, dont il reconnaissait d'ailleurs les qualités solides, n'étaient que de la gnognotte. Cette pierre sans égale, il ne la vendait pas, il la donnait pour presque rien bien que Sunlight lui même — ici j'esquissai un léger sourire — et Vayssier eussent offert un million du brevet. En effet, ce n'était pas cent sous qu'il demandait, pas même un franc ou cinquante centimes, mais vingt-cinq centimes seulement, cinq sous, messieurs. On n'achetait pas chat en poche ; il allait en faire l'essai sous nos yeux. Les proverbes — sagesse des nations — proclamaient l'impossibilité de blanchir un nègre ; il allait immédiatement nous démontrer le contraire.

Et saisissant solidement sous son bras la tête du nègre, sur la large face duquel s'épanouissait le rire particulier à cette race, il se mit à lui frotter vigoureusement la figure.

Miracle ! Le nègre blanchissait incontestablement. Au bout de quelques minutes il était d'un blanc éclatant, éblouissant et pourtant — le bonisseur nous en donna la preuve en nous faisant examiner les mains de son patient — c'était un vrai nègre, un nègre bon teint. Je le répète, les camelots ne m'inspirent pas la moindre confiance. mais le fait était trop évident pour être contesté. Le nègre était passé au blanc ; on eut dit un pierrot.

Vingt mains se tendirent vers le camelot. Il les rabattit d'un geste.

Ce n'était pas tout. Il possédait encore la serviette magique, invention du célèbre Edison, qui bien qu'entièrement blanche remplaçait avantageusement le meilleur cirage. Il suffisait de passer cette serviette extraordinaire sur les chaussures

les plus sales — malheureusement les siennes étaient propres — pour obtenir immédiatement le plus beau noir et le plus beau poli. Sans doute on devait en trouver le prix un peu élevé — vingt sous — mais il fallait avoir égard à ce qu'elle remplaçait aisément cent boîtes de cirage. L'expérience, il pouvait sans doute la faire sur la première paire de bottes venue mais, il préférait la rendre plus significative, plus démonstrative, en le faisant sur le nègre. Après l'avoir blanchi, il allait le cirer.

Et, resaisissant le nègre, qui riait de plus en plus, il lui promena la serviette sur la figure. C'était prodigieux ; partout ou passait l'étoffe, le visage du nègre devenait d'un noir luisant, d'un noir d'ébène, la serviette complètait merveilleusement la pierre à détacher et je compris alors pourquoi le camelot se faisait suivre d'un nègre.

Des premiers, je tendis mes vingt-cinq sous à l'inventeur. Mais, comme je suis payé pour ne pas avoir confiance, j'exigeai la pierre à détacher et la serviette qui avait servi à l'expérience. Je dois dire que le camelot ne fit aucune difficulté pour me les délivrer, après les avoir, au préalable, remballées dans le papier d'où il les avait tirées. Inutile de dire que je surveillais attentivement ses mains pendant cette opération.

Rentré chez moi, je déposai ma précieuse acquisition sur ma table de nuit pour m'en servir le lendemain matin. Je possède en effet un habit noir constellé de larges taches de graisse parce que j'ai commis la fatale imprudence de serrer sur mon cœur la tête d'une chaste enfant qui mettait beaucoup de pommade. Il faut toujours avoir soin de dégraisser les femmes avant de se livrer à ces expansions.

Dès l'aube — je n'avais presque pas dormi — je saisis mon habit — mon vieil habit que j'aime — l'étalai sur une table, saisis ma pierre à détacher — douce et onctueuse au toucher — et me mis à frotter avec ardeur.

J'obtins un effet inattendu. C'était absolument la même chose qu'avec le nègre ; mon habit blanchissait partout où passait la pierre. J'avais beau frotter en long, en large, en travers, je ne réussissais qu'à produire des traits, des raies d'une blancheur éblouissante.

Je jetai ma pierre avec humeur. Cet animal aurait bien pu me prévenir que son fameux produit ne pouvait servir qu'à ôter des taches noires sur les objets blancs. Heureusement me restait-il la serviette qui elle, au moins, si elle n'enlevait pas les taches devait remettre mon habit dans son état primitif.

De plus en plus fort. Cette fois, au lieu d'être la même chose qu'avec le nègre, c'était précisément le contraire. La serviette miraculeuse blanchissait mon habit comme la pierre à détacher. Seulement c'était d'une autre façon ; elle le saupoudrait d'une poussière blanche impalpable, comme une houppe à poudre de riz.

Vous me croirez si vous voulez, mais la fameuse pierre à détacher était tout bonnement un morceau de craie.

Et pourtant, en généralisant, je continuai à comprendre pourquoi le camelot se faisait accompagner d'un nègre. Si ç'avait été un blanc, il aurait dû le noircir avec sa serviette pour le blanchir ensuite à la craie et l'expérience n'aurait jamais réussi.

Bougre de voleur, va ! Si jamais je te repince.

RHAMSÈS II.

PROPOS FANTAISISTES

Les lamentations d'un électeur de Nivelles

I

Plaignez amis, plaignez ma peine,
Car j'ai voté pour De Burlet.
Je ne connais ce Démosthène
Pourtant que par son sobriquet.
Il m'est indifférent, au reste,
Mais c'est agir comme un melon
De n'avoir attrappé sa veste
Que pour perdre son pantalon.

II

Les catholiques de Nivelles
Sont cependant des gens très chic ;
Ils n'ont pas fait comme à Bruxelles
Et n'ont pas ménagé le schnick.
C'était pas de la camelotte,
J'en ai bien bu tout un gallon.
J'avais une fière culotte
Si j'ai perdu mon pantalon.

III

Mais, abusant de cette bosse
Ma femme et l'un de ses cousins
Ont fait tous les deux une noce
A scandaliser les voisins.
Elle se fiche de ma hure
Et me soutient avec aplomb
Qu'il me fallait une coiffure
Pour remplacer mon pantalon.

BLEU MARIN.

AVIS

L'exposition Lynen restera encore visible jusqu'au 9 dans les locaux du n° 12 de la Rue aux Choux.

Les amateurs feront donc bien de se presser. C'est la dernière limite.

CONTES IDIOTS

I.
Les verres de bière

C'était par une nuit sombre et venteuse. La pluie faisait rage et fouettait les carreaux de vitre.

Lamentable, dépenaillé, dégoutant d'eau, un ivrogne suivait péniblement, dans les ténèbres, la chaussée de Louvain.

Soudain, une voix forte retentit dans l'ombre :

— Où allez vous ?

— Vers les verres de bière, répondit le poivrot.

— Godverdoum ! Vous avez déja assez bu comme ça. Rentrez chez vous.

— Je vous dis que je veux allez retrouver les verres de bière.

— Et moi, je vous dis que tout est fermé. Rentrez chez vous, où je vous mène au bureau.

— Mais, c'est chez moi, les verres de bière.

— Vous tenez estaminet?

— Non. Je loge avec les verres de bière.

— Vous êtes saoûl ou fou, allez... au brrreau!

Et l'agent de police conduisit à la permanence le pauvre saoûlot qui pourtant avait raison. C'était le fossoyeur du cimetière de Saint Josse qui s'en retournait vers les vers de bière.

II.
Sans cœur

Un jour un homard qui fouillait les trous des rochers de la baie d'Audierne, en Bretagne, avec la juste défiance que provoque, en ces parages, la présence de nombreux mollusques nus : calmars, seiches et poulpes, ennemis naturels des crustacés, aperçut, sur le sable fin parsemé d'anémones, d'actinies et d'autres zoophytes dont le nom m'échappe, à coté d'un bateau à vapeur coulé, un de ses congénères que l'absence de tout mouvement désignait suffisamment comme décédé.

Seulement ce cadavre était rouge.

Le homard parut vivement frappé de cette particularité. Il fit le tour de son confrère avec précaution, comme s'il craignait un piège, lui souleva délicatement les pattes et la queue, le retourna, s'assura de l'élasticité des antennes, fit jouer les pinces et sembla réfléchir profondément.

Evidemment le homard vivant ne se rendait pas compte du changement de couleur du homard mort, il ignorait l'effet de l'eau bouillante sur le test calcaire des animaux de son espèce.

Vous vous demanderez comment ce homard était rouge au fond de la baie d'Andierne. Pour ne pas vous faire languir, j'aime mieux vous dire tout de suite qu'il avait été surpris par l'immersion subite du steamer naufragé dont la chaudière lui avait précisément éclaté dans l'estomac.

Le homard vivant, après quelques heures de réfléxion — l'esprit des homards est paresseux — se décida enfin à étudier le phénomène d'une façon plus pratique. Il fit ce que ferait un docteur dans le même cas; il disséqua son infortuné collègue mais je dois dire qu'il ne se fit aucun scrupule de le dévorer jusqu'à la dernière branchie.

Puis il dit :

C'est bon. Mais je crois que ce serait encore meilleur avec de la mayonnaise.

DURAND.

L'ENVERS DES FABLES DE LA FONTAINE

La Revanche du Pot de terre

Un pot de terre bourgeois,
La panse ronde et d'une honnête allure,
Pot ne cherchant point aventure,
Fit un jour, au coin d'un bois,
La rencontre d'un pot de fer,
L'air fanfaron et canaille,
Le couvercle en bataille,
Noir comme un Diable d'enfer.
— Retire-toi, maraud, fit ce pot redoutable,
Ne te souvient-il pas que dans ce même endroit,
Je fis subir, me trouvant à l'étroit.
A l'un de tes cousins un sort épouvantable.
Allons, dépêchons, mordioux !
Gare de là, que je passe,
L'autre lui répondit : — Tout doux,
Considérez, de grâce
Que pot vide et pot plein
Présentent quelquefois certaine différence;
Il n'est pas certain
Nonobstant votre arrogance
Que je vous cède le pas.
— Ton insolence a hâté ton trépas,
Clame le pot de fer, attends, je vais te fendre
En cent mille morceaux.
Voyons comment tu sauras te défendre
Contre mes furieux assauts.
Le pot de terre, en ce moment critique,
Déverse à flots un liquide brulant
Sur son fier ennemi qui s'enfuit en hurlant.
C'était de l'acide nitrique

L'acide attaque les métaux
Et respecte la terre à pots
Souvenez-vous toute la vie
De cet axiome de chimie.

LA FONTAINE
(de la place Rouppe)

Moi aussi j'ai connu des minisses

FLEURS DE PAVÉ

Quelques incidents électoraux qui n'ont pas été notés par nos confrères quotidiens :

Au dix septième bureau, tous les électeurs qui se sont présentés ont reçu leur bulletin des mains du président, sont allés dans l'isoloir pour noircir des points blancs à l'aide de crayons et sont venus les mettre dans la fente de l'urne après les avoir montrés au bureau, le timbre au dessus.

Au troisième bureau, un électeur, arrivé en bicyclette, est reparti sur le même instrument.

Au huitième bureau, le président, pour son déjeuner, a commandé un dix de moules et un dix de frites dans un des restaurants les plus huppés du centre de la ville.

Très remarqué, au onzième bureau, un aveugle qui s'est fait accompagner de son caniche pour aller voter. On suppose que c'est l'intelligent animal qui a désigné à son maître la case à noircir. En tous cas le président n'y a vu que du feu et l'aveugle aussi.

***

M. Maeterlinck a voté à Gand.

***

M. Houben a voté à Saint-Josse-ten-Noode.

***

Rhamsès II a voté à Schaerbeek.

***

L'archimandrite de Batoum et le gouverneur de Calcutta n'ont pas voté.

***

S A R. le Comte de Flandre a également voté mais le S. A. R. Péladan s'est abstenu de procéder à cette opération.

***

Réellement l'audace des zwanzeurs bruxellois ne connait plus de bornes. Vendredi dernier quatre mauvais farceurs qui se disposaient à jouer au whist s'aperçurent, en procédant à la vérification des paniers, qu'il manquait six ronds.

Ils ne trouvèrent rien de mieux, pour les remplacer, que de de s'en aller rue des Six Jetons et de les enlever tous les six, Encore s'ils les avaient rapportés.

On s'imagine aisément la stupéfaction des habitants de la rue en s'apercevant qu'ils ne demeuraient plus. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que d'honnêtes citoyens, sortis avant la perpétration de cet attentat, n'ont jamais pu retrouver leur habitation et se trouvent depuis, en état de vagabondage.

Ah ! ça, que fait donc la police ?

***

On vient enfin de découvrir quel était le liquide qui, absorbé en trop grande quantité, causa la mort d'Alexandre-le-Grand dont on déplore encore à présent le décès prématuré.

C'était de l'eau de Botot.

***

Maître Edmont Picard vient de lancer un nouveau modèle de blouse prolétaire, aux poches garnies de billets de banque, épaulettes d'amiral et soutaches d'or. C'est très élégant.

***

Il nous revient que certains politiques recherchent activement quelle ligne ils doivent choisir pour repêcher le libéralisme.

Nous leur conseillons la ligne de Liége.

***

L'ancienne troupe du *Tramway de zinc* est en train de se reconstituer. Elle compte donner une représentation à la tribune parlementaire à laquelle les récentes élections lui ont donné libre accès.

Laissez leur prendre un pied chez vous.

Ils en auront bientôt pris quatre.

Après tout, pourquoi toute la troupe ne serait-elle pas à la Chambre ? N'a-t-elle pas, dès sa constitution, été accueillie avec faveur par le public ?

***

Notre ami et collaborateur Albrecht s'est fait couper les cheveux.

ARGUS.

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

007

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 006

BULLETIN POLITIQUE

— On comprendra que les évènements actuels nous imposent la plus grande réserve. Ce n'est pas lorsque les chanceliers chancellent, que les empires empirent, et que les principes sont ôtés des principautés que nous pouvons émettre des appréciations qui pourraient trouver dans les faits subséquents des démentis qui mettraient en suspicion notre vieux renom d'infaillibilité, Les personnages les plus en vue gardent d'ailleurs un silence aussi éloquent que diplomatique, le prince de Hohenlohe se garde bien de voir autre chose que l'eau en l'eau, M. Dupuy paraît profond comme un puits, Bebel fait bébelle à M. de Vollmar et Singer se contente de singer l'attitude de son chef. Grillenberger a excité une profonde stupéfaction par le déguisement qu'il a pris pour faire cuire un bifteack sur le gril en berger et les pommes de terre frites sont en Grèce comme d'habitude.

— Les préparatifs de l'expédition de Madagascar se poursuivent avec activité. On estime généralement que cette question brûlante ne trouvera une issue que lorsqu'elle aura reçu sa solution. Toujours est-il que, pour le moment les malgaches regrettent amèrement la poudre que les mâles gachent en Europe depuis l'ouverture de la chasse.

— En Chine, le maréchal japonais Yagamata a longtemps réfléchi sur la stratégie qu'il convenait d'employer à l'égard de ses adversaires. La vue d'un moulin à vent lui a suggéré l'idée d'exécuter un mouvement tournant avec les ailes de son armée et il a chargé de son exécution le colonel Sato.

Ce colonel commandait une colonne volante, ce qui lui permettait de planer sur la situation ; aussi eut-il vite fait de défaire les chinois qui d'ailleurs, par une singulière aberration, s'étaient retranchés de sorte qu'ils n'existaient plus au point de vue militaire.

Culbutés, les chinois s'enfuirent en désordre. Cela n'a rien d'étonnant si l'on considère que par suite de la disposition particulière de leur chevelure, on ne peut prendre les soldats du Céleste Empire en queue sans les prendre en même temps en tête, ce qui les oblige à combattre toujours sous deux faces.

Le Maréchal met en ce moment la dernière main à son plan d'attaque. Comme il tient ce plan de seconde main on suppose que la dernière doit être la gauche bien que ses opérations, jusqu'à présent n'aient pas été mal à droite.

— Le livre bleu a paru, le livre jaune va paraître, le livre vert est sous presse et on annonce que le livre rouge est prêt à être livré à l'impression. Bref on se livre à une grande débauche de livres mais on doute que les gouvernements se livrent dans toutes ces publications.

— En résumé l'équilibre européen semble sujet à des variations magnétiques, l'horizon continue à être circulaire, les évènements s'enchevêtrent avec les prévisions, le ciel politique est moutonné, le spectre rouge s'assied dans les parlements et l'hydre de l'anarchie fait des nœuds dans ses tentacules pour prendre note du moment propice. Les mœurs électorales sont plurales et panachées, la religion lève sur l'athéisme un bras menaçant, la tranquillité des populations est factice et fallacieuse et jamais l'avenir ne s'est présenté sous des apparences plus charbonneuses.

LIEBKNECHT

Bruxelles-Attractions

Nous prions nos lecteurs de constater que le *Diable-au-Corps*, *seul peut-être*, n'a pas donné dans le panneau de la réédification du « Pôle Nord ». C'est officiellement maintenant, que le «Palais d'Eté» va rejoindre le théâtre de la Bourse et l'Eden.

Mais nous avouons avoir cru, pourtant que le solide camouflet infligé à MM. Buls et Demot, (*queues de liste*) les 14 et 21 octobre, par le corps électoral bruxellois, leur servirait de leçon.

LES PREMIÈRES

Le fructueux *Tour du Monde* a dû, à la fin, céder la scène des Galeries, à *Miss Dollar*, pièce cosmopolite, qui nous arrive de Paris, avec la réputation d'avoir dépassé la deux-centième. Un très dollardeux Yankee, Sam Truckson, pour s'en débarasser, conjoint sa nièce Nelly avec un soi-disant ingénieur: Gaëtan. Celui-ci dirigera les mines de l'oncle pendant que cet ingénieux américain s'en ira à Paris mener une vie de bâton de rocking-chair. Voyant que Gaëtan n'est pas plus ingénieur que le premier opticien venu, il lui enlève sa femme qu'il prétend garder jusqu'à présentation d'un diplôme en règle. Mais les époux se rejoignent et se font pincer, comme ne le feraient pas deux adultères. Heureusement qu'un oncle de Gaëtan, embobeliné par la gouvernante de Nelly, miss Columbella, l'épouse et se charge de l'exploitation des mines de master Sam Truckson. Le dialogue de Truckson (Decori) les chatteries de la vieille miss (Mme Leriche) et les résistances de Durozois (Leroux) ont eu un succès très mérité.

La musique de Massager est avenante, gaie, fraiche et contribue certes au succès.

La mise en scène est, comme toujours, des mieux soignée, et les deux ballets récoltent ample moisson de bravos.

COMMUNIQUÉS

Nous apprenons, qu'Alexandre, le chanteur populaire, seul élève de Bruant, s'est installé 5, Rue des Teinturiers, 5.

L'ouverture de son cabaret a été définitivement fixée à Jeudi 1er Novembre.

THÉATRES

PARC. — Tous les soirs, au Parc, très grand succès : *Famille*. On commence par : *l'Été de la Saint-Martin*.

Samedi 3, une représentation de *La Reine Juana*, avec Mlle Dudlay et sa troupe. Dimanche à 2 h., en matinée, *Famille*. Le soir, à 8 h,, avec Mlle Dudlay, *Le Cid*. Lundi et Mardi, *La Reine Juana*. Ce sera vraiment un des événements de la saison théâtrale que ces représentations de *La Reine Juana*. Cette terrible histoire d'une séquestration royale ; cette reine victime de l'ambition des hommes de sa race, torturée tour à tour par son père et par son mari, et qui, accusée de folie depuis vingt ans, devient folle, en effet, à force de souffrir, convient admirablement à mettre en relief les qualités dramatiques d'une artiste, et notre compatriote, Mlle Dudlay, y a remporté le plus beau succès de sa carrière.

En résumé numéro original qui mérite son grand succès.

EMPIRE PALACE. — De la beauté voluptueuse des vierges

de Murillo,aux grands yeux noirs,au teint mat,aux formes potelées et aristocratiques à la fois, Hermosa, la nouvelle étoile de l'Empire-Palace n'a pas eu de peine pour triompher devant le public bruxellois.

ALCAZAR. — En présence de l'immense succès obtenu par *Bruxelles Sans-Gêne*, la direction de l'Alcazar n'a pas hésité à faire de nouveaux frais afin de rendre plus brillant encore le finale du 2e tableau. Le peintre Dubosq a brossé pour ce finale un décor lumineux qui fera sensation. Rappelons aux spectateurs de province que la revue de M. Theo Hannon finit maintenant à 11 h. 10, longtemps avant le départ des derniers trains.

Il faut ajouter que la brune Espagnole possède, chose rare pour une jolie femme, un talent de virtuose réellement remarquable. Comme mandoliniste nous pouvons même la tirer tout-à-fait hors de pair et, quant aux pittoresques danses andalouses, elle les exécute avec un cachet hidalgesque des plus artistiques.

MOLIÈRE. — Voici la distribution de la nouvelle comédie de M.Henri Lavedan : *Les Deux Noblesses* (suite du *Prince d'Aurec*). qui est donnée au théâtre Molière :

MM. MontLouis, Roche ; P. Achard,Henri Roche ; Laty, Moret ; de Moulinards, Lebrey ; Arnaud, de Touringe ; Dalbert, de Bricay: Malavié, d'Arnac ; Mmes Andrée Munié, Mme Roche ; Vioron, Mme Durieux ; Vernières, la marquise ; H. Reye, Suzanne ; Pommeret, Jeanne.

On commencera par : *En Visite*, comédie en un acte de M. H. Lavedan, jouée par M. Lebrey (Lui) et Mlle Dalbert (Elle).

CIRQUE. — Jeudi débuts de M. Dowe, du maitre de tir Franck Western et des sœurs Diana. Expériences sensationnelles de la cuirasse impénétrable. L'après-midi à 2 h. 1/2, matinée, les enfants paieront demi-place, avec la pantomine du « Chevalier Saint-Georges ».

MUSÉE CASTAN. — Le Musée Castan a inauguré une série de représentations qui constituent un spectacle très original. Aux illusions de la Reine immortelle et de l'Escarpolette diabolique, à l'expérience extraordinaire du sarcophage de Tha-y-Za, à la visite générale des salles si intéressantes du musée de cire, la direction ajoute, sans augmentation de prix, l'exhibition des sauvages de Dinkas dont les exercices d'ensemble et les joûtes individuelles excitent tous les jours l'admiration générale. C'est un spectacle très complet et très choisi qui attire énormément de monde.

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

Voyez les étalages nouveaux

37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique

ALEXANDRE

268, rue Haute,

BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DIRECTEUR : **A. GAUDY**

22. Place de Brouckère

BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur

43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE **CHOUBRY** FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES

Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE

RHAMSÈS II.

EN VENTE

chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boîte

NAZALINE

ANTISEPTIQUE

Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre

DÉPOT, 47. MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47

0,75 fr. la boite.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VII

Qui commence à jeter un jour sur ce lugubre mystère

(Suite)

Et l'ascension commença,terrible et effrayante. Sur la paroi glacée du rocher, les hommes taillaient des marches dans le granit avec le courage du désespoir et des haches. Au bout de sept jours, pendant lesquels ils avaient à peine consacré quelques heures à se restaurer, ils arrivèrent enfin à la base de l'aiguille de neige au sommet de laquelle se trouvait le parchemin.

Impossible de suivre Alvarez sur ce terrain étroit. Les quatre hommes, dont une femme, en bloquèrent l'accès pendant que l'espagnol l'escaladait. Taillé à pic, d'un côté, l'aiguille surmontait un précipice d'une effrayante profondeur.

Prenez garde au vertige, cria charitablement Ernest.

— Merci, tas d'imbéciles, répondit gouailleusement l'inquisiteur. Et, déployant un parapluie qui formait parachute, il se lanca résolument dans le vide.

— Cré nom de Dieu ! s'écria Ordalie,sortant de sa réserve habituelle.

— Tout est à recommencer, hurla lugubrement de Crabesac.

CHAPITRE VIII

Le chercheur de traces

Trente-six heures après, nos quatre personnages étaient réunis au fond du précipice où Alvarez avait pris terre. Ils cherchaient vainement des traces de la direction qu'il avait prise ; le rocher nu et lavé par les pluies d'automne ne leur donnait aucune indication et gardait son secret.

Après avoir vainement battu les environs, en quête d'un indice,d'un de ces infiniments petits sur lequels le rastreador habile base tout un échafaudage de probabilités qui se transforment en certitudes, de Crabesac et ses amis, découragés, s'étaient assis sur une pierre plate à l'issue d'une gorge étroite qui s'enfonçait entre deux murailles de granit à pic. Le soleil tombait et ne frappait plus qu'obliquement, de rayons mourants, les cimes glacées des environs et déja les vallées étaient plongées dans l'ombre.

Tout à coup Ordalie se leva, et, le doigt fixé dans la direction de la gorge — pas la sienne, mais celle des rochers — hurla dans un cri étranglé :

— Là !

— Quoi interrogea le chevalier.

— Ces yeux, dans cette horrible figure.

Les trois hommes se précipitèrent, l'épée à la main vers la passe étroite et sombre.

Mais leurs armes s'abaissèrent devant la noblesse de l'attitude du personnage qui s'avança franchement à leur rencontre. On eut dit une statue de bronze florentin ; c'était un superbe peau-rouge, armé en guerre, la peau de bison jetée sur l'épaule et à la ceinture le tomahawk acéré et le couteau à scalper.

— Mes frères, dit-il, cherchent l'homme qui n'a qu'une oreille et qui porte des clous en cuivre à ses mocassins.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Ernest au comble de la stupéfaction.

— On dirait un sauvage, remarqua de Crabesac.

— Et même un Apache, rectifia Coupe-en-quatre.

— Mon frère a bien parlé, répondit l'Apache — car c'en était un — et sa langue n'est pas fourchue. Il y a septante deux lunes que les mocassins de Hur-lub-erlu foulaient encore les territoires de chasse de sa tribu. Il a écouté les paroles dorées du colonel Cody qui chantaient à ses oreilles comme le petit oiseau des prairies, et il a traversé avec lui le grand lac d'eau salé. Le colonel l'a abandonné et maintenant il erre dans les grands villages des visages pâles à la recherche de son wigwan et de sa squaw.

— Croyez que je compatis fit Ernest en essuyant une larme et en lui serrant vigoureusement la main.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

APRÈS LA FIÈVRE ÉLECTORALE
Dessin de ONBEKEND

N° 45 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 11 Novembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

LE VIEILLARD DE EISENACH (*de oude van Eisenach*)

Ça c' t' un gantois, professeur à Anvers, que les Bruxellois ont envoyé à la Chambre pour s'occuper des intérêts de l'art jeune.

Dessin de LÉON DARDENNE

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'a la fin de l'année.

BELGIQUE **fr. 5,50 par an.**
ETRANGER **» 7.50 »**

Les abonnés dont l'abonnement échoit avant le 1er Janvier et qui le renouvelleront pour l'année 1895 bénéficieront des mêmes avantages.

En conséquence nous les engageons à réserver bon accueil à la quittance à renouvellement qui leur sera présentée dans quelques jours.

L'Administrateur.

FUNESTE MÉPRISE

Isidore Maufessier était un jeune homme exquis, non pas qu'il eut inventé les vaisseaux cuirassés ou les pommes de terre frites, mais il était toujours mis à la dernière mode. Ce n'est pas lui qui eut porté le chapeau boule alors que la mode était au feutre mou, ni le smoking, alors qu'elle exigeait la jaquette à deux boutons. Il était la providence des tailleurs, des chapeliers, des marchands de cannes et de parapluies. Il était aussi l'oracle d'une bande de jeunes gommeux qui imitaient sa tenue, son genre, ses mots et ses manies. En résumé c'était un jeune homme chic.

Naturellement il avait des succès auprès des femmes, de nombreux succès. Il suffisait qu'il parut, son monocle vissé dans l'œil — quand on portait un monocle — et qu'il prit son air le plus bête — c'était d'ailleurs le seul qu'il eut toujours sur lui — pour qu'elles se pâmassent — ce subjonctif est-il bien régulier ? — et qu'elles se roulassent à ses pieds.

Pour être juste, il faut avouer que ces succès étaient uniques et n'avaient jamais de lendemain. Soit qu'il fut désagréable dans l'intimité, soit qu'il fut complètement insuffisant, ses conquêtes lui témoignaient immédiatement un éloignement extraordinaire. Ce phénomène était tellement fréquent que les amis d'Isidore en étaient venus à croire qu'il avait une tare secrète, qu'il puait des pieds, avait un cautère, une haleine désagréable ou tout autre défaut physique d'une nature dégoutante ou nauséabonde.

Et pourtant il n'en était absolument rien. Si Isidore était parfaitement antipathique aux femmes, c'est précisément parce qu'il était un jeune homme très chic et que la moindre faute de goût lui arrachait des exclamations qui produisaient l'effet le plus déplorable.

Au moment pathétique il s'écriait, par exemple :

— Mais, ma chère, quelle chemise avez-vous là ? Ces entredeux ne se portent plus, ils sont au moins du temps de ma mère-grand.

Ou bien encore :

— Pouah ! Vous empestez l'ylang-ylang. A la bonne heure si vous mettiez de la peau d'Espagne.

Il est évident que ces observations amenaient immédiatement un refroidissement de plusieurs degrés au dessous-de zéro. En sa qualité d'homme à la mode Isidore n'était qu'un idiot, et il le prouvait trop souvent.

Toujours est-il qu'elles se faisaient rares, les bonnes fortunes de Maufessier. Il se trouvait dans la triste obligation d'en recourir aux amours vénales, ce qui le désespérait, parce que les blessures que la nécessité faisait à son amour-propre se répétaient sur son porte-monnaie, effets qui lui étaient infiniment douloureux, vu sa nature économe.

Aussi ne se sentit-il pas de joie, lorsqu'après un long jeûne, il reçut un jour des mains de son portier une enveloppe — longue et étroite ô combien ! — le suprême genre, contenant, sur superbe papier timbré d'un monogramme compliqué, l'invitation suivante :

Monsieur Isidore,

Vous me convenez parfaitement bien. Je vous attendrai chez moi Samedi matin à 9 heures.

(*Signature illisible*).

Chaussée de Tervueren n° 812.

Après lecture de ce poulet, Isidore exécuta le cavalier seul du « chat qui s'en va sur les toits » figure qui lui valait toujours le plus grand succès dans les fêtes de société. Pour le coup, il n'y avait pas à s'y tromper, il avait donné dans l'œil d'une grande dame. Le sans-gêne, l'impudeur même du billet sentait son grand seigneur d'une lieue. L'heure même du rendez-vous, tout à fait insolite, témoignait d'un mépris du qu'en dira-t-on très aristocratique. Au saut du lit, c'était nouveau, au moins, et peut-être après le bain. Ce devait être exquis.

Le Samedi, Isidore fut sur pied à sept heures, se parfuma, se bichonna, passa une chemise irrésistible, une cravate irréprochable, arbora son plus délicieux costume du matin et le cœur battant d'espoir partit vers le n° 812 de la chaussée de Tervueren, en fiacre bien entendu eu égard à la distance immense où se trouvait l'immeuble en question.

Un larbin revêtu d'une livrée qu'avec son coup d'œil infaillible il jugea du meilleur goût, lui ouvrit une grille et se campa devant lui d'un air interrogateur :

— Monsieur désire ?

— Madame. Elle est chez elle ?

— Oui. Mais monsienr n'ignore pas que ce n'est pas l'heure de la réception.

— Oui, oui, mais madame m'attend.

— Monsieur est attendu ?

— Oui. Isidore. Dites à Madame que c'est Isidore.

— Comment, vous êtes Isidore ? Fallait le dire tout de suite. Par là, première porte à droite, vous trouverez, n'est-ce pas ?

Isidore resta bouche béante. Comment, le domestique savait... C'était, par exemple, le comble du cynisme.

Il gagna le perron que lui avait indiqué le domestique, s'arrêta un instant à admirer le vestibule, d'un grand style, puis souleva une portière.

Il était seul dans un grand hall meublé à l'orientale, dont le luxe l'aplatit positivement. C'était tout le faste du luxe asiatique, aux soies multicolores brodées d'or et d'argent, d'un genre étrange, barbare, exotique, où le japonisme coudoyait l'hindou, où le persan se mêlait avec le chinois et l'arabe. Des tableaux de maîtres alternaient avec des panoplies d'armes bizarres, aux étincelantes damasquinures, une bouilloire à thé chauffait sur une lampe à l'esprit de vin à côté d'un flacon de Kummel.

— Affreux et sublime ! s'écria Isidore. Ça par exemple, c'est épatant. Mais, ah ! ça, où donc est l'objet ?

Et il toussa discrètement

Une créature exentrique sortit d'une chambre attenante, drapée dans une grande simarre de soie noire, un béret sur la tête et une cigarette à la bouche. Une blonde, aux yeux énigmatiques, aux mouvements souples et félins.

Elle fixa sur Isidore un regard interrogateur,

— Monsieur ?

— Madame. Ah ! Madame..... charmé..... enchanté..... je ...

— Ah ! ça qu'est ce que vous voulez ?

— Mais je suis Isidore. Vous savez...Isidore.

Ah ! vous êtes Isidore Très bien deshabillez-vous.

— Que je me....

— Eh ! oui. Nous n'avons pas trop de temps.

Drôle de femme, pensa Isidore. Il paraît qu'elle est pressée. Et avec ça pas désagréable. Fichtre ! Un morceau de Roi,

Et prenant la prose la plus poétique compatible avec une opération aussi vulgaire, il ôta sa bottine droite.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, lui dit la jeune femme. Fi ! l horreur. Voulez-vous bien remettre ça. Ma parole il porte des chausettes de soie. Plus que ça de genre.

Paraît, se dit Isidore, qu'elle n'a pas peur de salir ses divans. Et il remit bravement sa bottine.

— Allons, dépêchez-vous, que vous êtes donc empoté. Votre veston.

— Voilà.

— Votre gilet. votre cravate, vôtre chemise.

— Ma chemise !

Non, mais jamais Isidore n'avait vu ça. Nonobstant ses nombreuses anciennes aventures il était resté assez pudibond et n'avait jamais ôté sa chemise que discrètement, dans l'obscurité ou tout au moins derrière un paravent. Mais ôter sa chemise ainsi, en pleine lumière. Et avec ça que le mouvement était élégant ; déplorable au contraire et manquant complètement de poésie. Une femme peut ôter sa chemise, dont le glissement est adorable avec son léger mouvement d'arrêt sur les hanches. L'homme, obligé de la faire passer disgracieusement au-dessus de la tête est tout simplement ridicule.

— Mais, oui, votre chemise.

— Enfin !

Et avec un gros soupir Isidore exécuta le mouvement qui lui répugnait tant. Puis il posa modestement la main sur la ceinture de son pantalon.

— Non cela suffit.

Et s'approchant d'Isidore elle lui remua les bras, fit bomber la poitrine, lui tapa dans le dos en entremêlant ces opérations d'interjections bizarres.

— Impossible ! Idiot ! Pas de pectoraux, pas de biceps, une poitrine de poulet. Et c'est ça qu'on lui avait vanté, un malbâti de cette espèce, il fallait avoir perdu la tête. Non, mais il était joli le gringalet : la déplorable académie !

Isidore rougissait, stupéfait, et n'étais positivement pas à son aise. C'était réellement une aventure bizarre. Que lui fallait-il donc, à cette goule, à cette pieuvre : des hercules de foire ? Jamais on ne l'avait humilié de cette façon, il fallait en finir.

Et tombant à genoux, il s'écria avec des larmes dans la voix.

— Ah ! Madame, cessez ce jeu cruel. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

— Pour vous faire poser. On vous avait recommandé.

— Qui ? si je connaissais le misérable.

— Mais c'est M. Portail, le professeur d'académie.

— Sacrebleu ! Je ne le connnais pas du tout, mais il me le payera.

— Vous ne connaissez pas M. Portail. Qu'êtes vous donc venu faire chez moi ?

— Mais je suis venu.... votre billet.... j'ai cru à.... à un....

— Quoi ? expliquez-vous.

— A une... aventure. Un.... rendez-vous. Une bonne fortune.

— Fi ! l'horreur ! — Elle sonna avec violence. — Pierre flanquez-moi cet individu à la porte, avec un coup de pied quelque part.

— Mais madame... Je suis à moitié nu.

— Jetez lui ses vêtements dans l'écurie.

. . . . . .

En rentrant chez lui, abruti, Isidore rencontra sur l'escalier une espèce d'hercule, à tête de Jésus-Christ, qui l'attendait.

— Mes cent sous, espèce d'animal, mes cent sous que tu m'as fait perdre.

— Vos cent sous ?

— Oui, c'est moi Isidore. Imbécile, J.... F.... idiot. C'était pour moi, la lettre que cette brute de portier t'a donnée. Ou t'en f.... des comtesses russes, loufoque !

— Ah ! ça, vous m'embêtez, vous.

Isidore attrappa une pile par dessus le marché. Il n'y a jamais rien compris.

RHAMSÈS II.

LA BONNE AMOUR

Celle que j'aime est une femme blonde
Qui bath au pieu tous les records du monde

Ton corps a la fragilité
De la porcelaine de Sèvres...
Je veux boire ta volupté ;
Viens mettre la coupe à mes lèvres.

Sur l'or épars des blonds cheveux
Ressort la frèle statuette ;
Oh ! comme elle est fine ! je veux
La longue caresse muette.

D'abord la gorge, et puis les seins
Qui prennent de fringantes poses..
Mes baisers, volez par essaims
Tout autour de leurs pointes roses.

Une veine va, colorant
D'un filet bleu les chairs si blanches ;
Des frissons frôlent, en courant,
La diaphane peau des hanches.

Baisers, vol de papillons bleus,
Voletez sur les blancheurs mates
Et sur les contours paresseux
Qui prennent des langueurs de chattes.

Et puis, voici le jardinet
De mousse dorée et frisée,
Et le complaisant sadinet
Où ma vaillance s'est brisée...

Baisers, volez, papillonnez ;
C'est ici le lieu des folies
Où les désirs aiguillonnés
Consolent leurs mélancolies.

Je bois, je bois ta volupté,
Laisse encor la coupe à mes lèvres...

. . . . . .

Ton corps a la fragilité
De la porcelaine de Sèvres...

P.-P. PLAN

VADROUILLANA

Une véritable épidémie de mariages sévit en ce moment sur la jeu iesse qui s'amuse : « Cinq millards » est fiancé, « Colibri » va l'être,et « Bijou », qui n'est pour rien dans ces hymens imminents, se désole.

*
* *

« Papa-Hibou » est complètement retiré en province depuis deux mois. C'est en vain que les autres « Hiboux » lui ont écrit, il n'a pas donné signe de vie. Même deux lettres de « Loulou » sont restées sans réponse.

Entrerait-il aussi dans la grande confrérie ?

*
* *

« Isque » est parti au pays des odal...isques. Petite mère est désolée.

— « Fine-Jujube » s'en va en Espagne acheter quelques terrains à bâtir des châteaux.

*
* *

Enfin « Rotterdam » est heureux, il a prêté serment et a reçu sa plaque de garde-chasse. « Bidh-pacha » lui alloue cinquante francs par procès-verbal contre braconnier. Ces derniers sont dans la joie la plus profonde.

« Bidh-pacha » en aura vite assez de cette plaisanterie.

*
* *

Nous conseillons fortaux admirateurs du Muscle d'aller voir, à l'*Empire Palace*, les « Rasso »,les records du biceps.

A aller voir aussi M.YoungShort,champion sauteur, en représentations au Cirque Schumann.

*
* *

« Mike » attend encore les deux chevaux promis par « Fondeur ».

*
* *

« Pipe-en-bouche », chef des chœurs de la 4ème batterie, vient de recevoir de brillantes propositions d'un barnum Yankee. Celui-ci l'avait aperçu, par hasard, faisant, un jour d'élections, une mirifique danse du ventre, dans le préau d'une école où sa batterie était consignée.

*
* *

Une de nos meilleures pédales vient de perdre un assez joli pari pour avoir oublié le célebre dicton :

Souvent femme varie....

*
* *

Après avoir déconseillé longtemps son petit frère de lait de cultiver la dame de pique,« Blonte Félix » a fini par fermer les yeux sur cette incartade, et a fini par lui conseiller de tâcher d'avoir toujours le roi de carreau de pour lui.

*
* *

« Rotterdam » rentrant d'une tournée nocturne dans les dunes et les cabarets de Heyst, voulut se regarder dans son miroir à barbe. Mais ayant les yeux encore pleins de brouillard, au lieu de décrocher une glace il décroche un portrait de vieille fille appendu par là et, se regardant, ronchonne :

« N. d. D. ! quelle sale g..... j'ai aujourd'hui. »

MÉPHISTO.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 007

LA DERNIÈRE REVUE BRUXELLOISE

L'univers avait pris fin. Dans l'obscurité opaque, dans l'immensité du néant, les mondes tombaient, comme l'a démontré Galilée, avec une vitesse proportionnelle aux temps pendant lequels ils étaient déja tombés et parcouraient des espaces proportionnels aux carrés des temps pendant lesquels ces espaces étaient parcourus. Si rapide était devenue leur chute que tout le temps qu'ils mettaient à tomber n'eut pas suffi à des milliards de générations pour ajouter aux unités du nombre de mètres représentant leur vitesse à la seconde, les zéros nécessaires pour parfaire ce nombre. Je ne sais si je me fais bien comprendre mais je serai peut-être plus clair en disant que l'infini lui-même, bien que sans limites, eût été rempli par ces zéros, eussent-ils été pressés commes des œufs, d'esturgeon dans un baril de caviar.

D'ailleurs, si vous ne vous représentez pas cette scène pleine de sublime horreur, je me la représente très bien. Figurez-vous que vous ne voyez rien du tout, ce sera tout à fait cela.

Pourtant un coin de l'infini était délimité et resplendissait d'une lumière douce, exquise, d'un rayonnement lumineux, sans source apparente, au milieu duquel éclataient les ors et les pierreries d'un trône occupé par un être majestneux, au regard profond et immense, que tempérait une expression de sublime bienveillance.

Un autre coin de l'abîme, au contraire, brillait d'une lumière rouge, sinistre, qui sortait de la gueule d'airain d'une sorte de coupole. Un être d'apparence humaine, mais orné d'une paire de cornes et d'une queue qu'il avait ramenée devant lui et dont il mordillait le bout d'un air ennuyé, était assis sur une chaise appuyée aux parois de la coupole par l'extrémité du dossier et les deux pieds de devant levés : position exprimant généralement un profond découragement de la part de l'occupant du meuble.

Vous avez probablement reconnu le séjour des bienheureux et l'enfer, dont les chefs, depuis qu'il n'y avait plus rien que des globes qui dégringolaient, s'ennuyaient non pas mortellement. mais immortellement, ce qui est incontestablement beaucoup plus grave.

Rien ne bougeait. Enfin le Seigneur sortant de sa rêverie, s'abandonna à un formidable baillement.

Les anges, les archanges, les saints et les bienheureux saisirent leurs harpes et entamèrent le chœur céleste.

Ho-sa-an-nah.
Do-mi-sol-do.

Satan sursauta et flanqua un vigoureux coup de poing à la coupole à l'intérieur de laquelle retentit le chœur des damnés.

Ouye !- Ouye ! Ma-man.
Do dièze-la-mi bémol - do naturel.

Toujours l'accord parfait, gémit Dieu, tout est parfait ici, c'est insuportable.

Et Satan rugit : L'infecte musique ! Et ils n'en connaissent pas d'autres, les gredins. Et dire que ça ne finira jamais, jamais.

Enervé,Dieu s'étira et les anges, les archanges, les saints et les bienheureux, rattrappant leurs harpes sur lesquelles ils s'étaient endormis, entonnèrent le second couplet :

Ho - sa - an - nah.
Ré - fa dièze - la - ré.

Le Tout puissant haussa les épaules : J'en ai

LE SENTIER DANS LA VALLÉE
Dessin d'AMÉDÉE LYNEN

assez, prononça-t-il majestueusement. Il faut que cela cesse. Sans doute c'est le suprême bonheur pour eux, puisque je l'ai dit, mais moi, je ne puis me le dissimuler, ça m'embête.

Et d'une voix qui retentit comme le grondement du tonnerre il appela :

— Satan !

Epaté, Satan s'affala les quatres fers en l'air avec sa chaise. Ça faisait huit.

— Vous m'appelez, Seigneur ? hasarda-t-il.

— Oui. Viens.

— Pas de mauvaise blague, hein ! Vous n'allez pas lâcher sur moi une demi-douzaine d'anges armés d'épées flamboyantes qui vont me reconduire à grands coups de pied sous la queue.

— Je t'engage ma parole céleste.

Satan essaya de déployer ses ailes mais il ne put y parvenir. Recroquevillées, desséchées, atrophiées par un long stage, elles lui refusaient tout service.

Je ne peux pas Seigneur, dit-il piteusement.

Dieu se tordait : Parole d'honneur. Voilà depuis six mille ans la première fois que je m'amuse. C'est exquis ; on dirait un haneton. Veux-tu un ballon ?

Satan aussi riait de bon cœur. Il faisait des petits sauts, entrouvrant un peu ses ailes qui se refermaient avec le bruit sec d'un parapluie. Il s'élevait de quelques centimètres, retombait sur la tête. faisait des culbutes et des sauts périlleux sans parvenir à prendre son vol.

Quelques têtes de damnés et de diables sulbalternes parurent, ahuries, à la gueule de la coupole. Les Saints, les bienheureux, les anges, les archanges et les Séraphins accoururent en foule aux balustrades de la lumière.

Et un rire homérique s'empara de tous, parcourant en un clin d'œil le paradis et l'enfer.

Assez, prononça Dieu. Que tes ailes reprennent leur élasticité première. J'ai dit.

Il n'avait pas achevé que déployant ses ailes immenses, Satan en quelques puissants battements venait tomber à ses pieds non sans s'être donné le malin plaisir de balayer d'un majestueux coup de queue quelques saints et quelques bienheureux.

— Incorrigible, observa doucement Dieu. Est-ce que tu t'amuses, toi ?

— N'était le respect que je vous dois, Seigneur, je dirais que je m'embête à quarante sous l'heure. Et vous ?

— Je puis te dire en confidence que c'est absolument la même chose. Autrefois j'avais la ressource des entrées, des nouveaux, qu'il fallait mettre au courant, qui venaient en masse...

— En masse ! Hum ! Pas tant que ça.

— Oui, je sais. Tu prétends en avoir plus que moi. Mais enfin, tu es absolument dans le méme cas. Depuis six mille ans, pas une figure nouvelle Toujours la même chose, toujours : Do mi sol do.

— Do dièze, la, mi bé mol, do naturel.

— Ça ne peut pas durer. Il faut faire quelque chose pour nous amuser. Mais quoi, voilà ce que je me demande. As-tu une idée, toi ?

— Ma foi, Seigneur, depuis que j'exerce le même métier je suis un peu abruti. Si vous consultiez votre personnel ?

— Les bienheureux, les saints. etc., un tas de crétins.

— Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient. J'ai peut-être mieux que ça à vous offrir. Nous pourrions donner de l'air à Xanrof, à Yvette Guilbert, à Hyspa, Delmet, Alphonse Allais, Auriol, Brandimbourg, voire même Molière, Aristophane, Plaute, Térence, M. de Bièvre et autres ejusdem farinae. Ils ne seront d'ailleurs pas mécontents d'obtenir un petit congé. Quant à moi je ne serais pas fâché de jouir un peu de leur aimable conversation. Avouez qu'il est parfaitement désagréable d'être obligé de faire hurler continuellement des gens qui vous feraient rire à ventre déboutonné si on les laissait tranquilles.

Pendant quelques siécles tout ce qu'il y avait de fantaisistes, de chansonniers, d'auteurs comiques dans l'enfer défila pour distraire le Seigneur qui s'en amusa franchement bien qu'ils refusassent unanimement de réintégrer les géhennes infernales et tinssent envers les saintes et les bienheureuses une conduite absolument scandaleuse. Après, le Diable et Dieu se rabattirent sur les auteurs de tout genre, les acteurs, tout ce qui pouvait enfin présenter quelqu'intérêt.

Au bout de six cent siècles, Dieu bailla de nouveau.

— Ne trouves-tu pas, dit-il à Satan que cela devient monotone ?

— Dam ! Seigneur. Le fait est que ça manque un peu de mouvement.

— Oui. Il faudrait quelques évènements. Il devrait se passer quelque chose enfin.

Trois ex-damnés s'avancèrent et se prosternèrent devant le trône céleste.

— Seigneur, dirent-ils, utilisez nos services.

— Qui es-tu, toi ?

— Théodore Hannon.

— Et toi ?

— Georges Garnir.

— Et toi ?

— Luc Malpertuis.

— Et que voulez-vous faire ?

— Une revue, Seigneur, répondirent-ils en chœur.

— Une revue? Et c'est amusant, cela ?

— Vous allez voir. Auriez-vous l'obligeance de me passer un instant votre pouvoir, Seigneur ? dit Hannon.

— Qu'il soit fait selon ton désir.

Fatidique, solennel comme un mage chaldéen, Hannon étendit le bras et prononça :

— Que la lumière soit.

Et des profondeurs de l'immensité les mondes accoururent, se résolurent en vapeurs lumineuses, en sphères gazeuses étincelantes, en cyclones tourbillonnants, en spirales colossales animées d'un mouvement vertigineux.

— Laisser recommencer les choses, Seigneur, dit Hannon. Il n'y a rien de plus drôle.

Dieu se retourna. Le paradis et l'enfer étaient vides : toutes les ombres animées avaient disparu. Et il commença philosophiquemeni une partie de piquet avec Satan en attendant la première âme.

RHAMSÈS II.

BEAUTÉ GRECQUE

Debout dans sa beauté calme de vierge austère,
Elle regarde au ciel flotter son rêve aimé,
Et parmi ses cheveux le blond soleil de mai
Fait courir des paillons qu'il refuse à la terre.

Son visage impassible, à la coupe sévère,
Aux désordres du cœur est à jamais fermé ;
Il ne traduira rien, le bel Inanimé !
Marbre, il est mieux sculpté qu'un visage de verre!

Sa taille modelée au moule des Vénus.
Tels que vases sacrés, porte ses deux seins nus,
Ses seins immaculés que nul frisson ne ride ;

Et sous les cieux brûlants, dans le rut des grands [bois ;
Se dresse fièrement, dans sa splendeur aride,
L'impeccable Beauté sans chaleur et sans voix.

AUGUSTE MARIN.

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

008

GRANDE KERMESSE AUX BOUDINS

La deuxième Kermesse aux Boudins du Diable au Corps aura lieu

le Samedi fin Novembre.

Un superbe cochon, dont nous donnerons ultérieurement le pédigrée et la biographie a consenti à prêter son concours à la manifestation.

Les personnes qui désirent participer a cette petite fête de famille — **en qualité de consommateurs** — *sont priées de venir s'inscrire au local où la liste de souscription est ouverte des à présent.*

Exposition bi-mensuelle du
DIABLE-AU-CORPS.

Du 17 à fin novembre

DESSINS & CROQUIS DE
LÉON DARDENNE
et
FERRONERIE & SCULPTURE
de
JULES HERBAYS.

L'Exposition est ouverte au public tous les jours de 1 à 4 heures

BULLETIN POLITIQUE

— Les préparatifs de l'expédition de Madagascar continuent à se poursuivre avec activité. On remarque pourtant que c'est avec transports que les soldats français se préparent à partir pour l'île qu'illustra Vasco de Gama dans M. Scribe ; il est vrai que ces transports ne sont point moraux, mais à vapeur, ce qui présente une grande différence.

— Les autorités chinoises ont dégradé la semaine dernière vingt amiraux, fait fusiller quinze généraux coupables de s'être laissé battre et condamné à des supplices variés une quarantaine d'officiers soupçonnés de haute trahison, connivence avec l'ennemi et autres actions de basse extraction d'un usage courant en temps de guerre.

Nul doute que, traitée de cette façou, l'armée chinoise n'arrive bientôt au degré de vaillance et de solidité nécessaire pour résister à l'armée japonaise, à moins qu'elle ne compte plus ni chefs ni soldats, ce qui pourrait bien se produire si les dits procédés d'épuration prennent de l'extension·

— On nous prie d'annoncer que *Le Chambard* dont le gérant vient d'être condamné au maximum, grâce à la magistrale plaidoirie de M. Jaurès, n'a rien de commun avec le thé de ce nom.

Il n'était pas besoin de cette prière pour provoquer une constatation que tout le monde aura faite. *Le Chambard* (thè) est laxatif tandis que *Le Chambard* (condamné) est plutôt excitant.

— Le Shah de Perse est gai. On a constaté qu'il avait des souris sur les lèvres.

— Le nouveau chancelier de l'Empire d'Allemagne s'est purgé hier. M. Dreyfus, capitaine dans l'armée française, quoique juif, voudrait bien en faire autant de l'accusation qui pèse sur lui.

— La conversion de la princesse Alice de Hesse a donné

lieu à un joli mot du Ministre des finances de l'Empire de Russie. En félicitant la future tzarevna, le haut fonctionnaire lui a dit spirituellement :

C'est égal, Princesse; ça me fait plaisir, mais j'aurais préféré une conversion de la dette publique.

Malheureusement comme il avait exprimé cette belle pensée en russe et que la princesse ne connait que l'allemand, ce délicieux à propos n'a pas eu la saveur que présente sa traduction en français.

— En résumé, l'équilibre européen a retrouvé toute sa stabilité, l'horizon est radieux, les prévisions démentent les évènements, le ciel politique est d'une harmonieuse pureté, le spectre rouge est rentré dans sa boite dont l'hydre de l'arnarchie a assujetti le crochet. Les mœurs électorales sont panachées, l'athéisme cherche à terrasser la religion, la tranquillité des populations couve la tempête et jamais l'avenir n'a été plus menaçant.

JOURDE.

BIBLIOGRAPHIE.

M. E. Stadeler vient de publier une marche militaire pour piano; *Joyeux Troupiers* d'un caractère franc et carré qui nous parait appelée au plus grand succès.

Bien que facile et ne présentant pas de casse-cous qui en rendent l'exécution fatigante, l'œuvre du jeune compositeur est bien et richement harmonisée et prouve autant de science que de talent.

Joyeux Troupiers sera bientôt sur tous les pianos, d'autant plus que son prix modique la met à la portée de toutes les bourses, Elle — ou ils — est pourtant fort bien éditée et notre ami Bodart l'a illustrée d'un dessin frontispice d'une allure crâne et décidée.

THÉATRES

MUSÉE CASTAN. — Les Dinkas voient défiler Bruxelles et la province devant leur campement installé en village indigène dans la grande salle du musée. Cette caravane, une des plus curieuses qui ait exhibées le Musée Castan, est composée d'hommes, de femmes et d'enfants qui initient le public aux mœurs de leur contrée. C'est un spectacle instructif, attrayant et, à la portée de toutes les bourses. Entrée générale 1 franc.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VIII

Le chercheur de traces

(Suite)

— Hur-lub-erlu remercie le visage pâle de sa bienveillance, répartit l'Apache, aussi l'aidera-t-il dans la recherche qu'il fait de l'homme qui n'a qu'une oreille et qui porte des clous en cuivre à ses mocassins.

— Excusez-moi, chef, observa de Crabesac, mais voilà déjà deux fois que vous faites allusion à celui que nous recherchons. L'a e ou u.

— L'homme rouge ne comprend pas.

— L'avez-vous vu ?

— L'homme rouge ne l'a pas vu mais il sait que cet homme n'a qu'une oreille et des clous en cuivre à ses mocassins. Hur-lub-erlu était un grand chercheur de traces dans sa tribu.

— Voilà qui touche au prodige. Pourrait-on savoir, chef, comment vous avez fait cette découverte. ?

— C'est facile, que mon frère pâle veuille me suivre.

Et rejetant avec élégance sa peau de bison sur l'épaule gauche, le sauvage prit les devants au petit trot de chasse.

De Crabesac, Ernest et Ordalie se précipitèrent derrière lui.

— Doucement, observa Coupe-en-quatre. Ça ne se fait pas comme ça. *C'est contraire à tous les* usages. Nous marchons dans le sentier de la guerre et nous devons nous suivre à la file indienne. Ainsi par file à gauche, sur un de front.

L'indien qui avait suivi le colloque avec un rayon d'intelligence dans les yeux, poussa en les voyant se ranger l'un derrière l'autre l'exclamation gutturale des peuplades de l'Amérique du Nord: Oach ! qui signifie tant de choses.

— Chez nous, ça s'appelle un monôme, fit remarquer Ernest.

Après un petit quart d'heure de course, Hur-lub-erlu s'arrêta auprès d'une pierre plate et noirâtre.

— Que mes frères regardent, dit-il, voici la pierre qui garde la trace des métaux.

— Pierre de touche, expliqua Ernest.

— Mon frère l'a nommée, qu'il remarque tous ces petits quarts de cercle tracés tous de la même façon.

— Je remarque. Après.

— L'homme qui a laissé ces traces faisait toujours un quart de tour sur ses mocassins, pour écouter si on le poursuivait. Il faisait toujours son quart de tour du même côté, preuve qu'il n'avait qu'une oreile, sans cela il aurait tourné la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

— Epatant. Maintenant il s'agit de le retrouver.

— L'homme rouge cherchera. Il promet de réussir.

Reprenant la file indienne, la petite troupe continua en silence, guidée par l'Apache qui, avec un flair de chien de chasse, apercevait des *indices imperceptibles, presqu'invisibles à tout* autre qu'à lui.

Tout à coup il s'arrêta.

— Et bien fit de Crabesac.

— Ici, fit l'Indien, l'homme à une oreille a acheté un cheval et a continué sa route dessus.

— Comment savez-vous qu'il l'a acheté ?

— Il y a deux traces, ici. Celle des mocassins à clous de cuivre et celle d'autres mocassins. Cette dernière trace commence juste ici et l'autre cesse et est remplacée par des sabots de cheval. Le cheval a laissé deux traces en sens inverse. Il est venu et il est retourné. L'homme à une oreille a acheté le cheval ; il ne l'a pas pris parce qu'il n'a pas lutté avec son propriétaire qui s'en est allé d'un pas ferme et décidé comme quelqu'un qui a fait une bonne affaire.

— Très juste. Donc l'homme que nous poursuivons est à cheval. Il sera difficile à rattrapper.

— Non, le cheval est vieux et ne va qu'au pas.

— A-t-il beaucoup d'avance ?

— L'homme blanc va le savoir. Un peu de patience.

Au bout de quelques minutes l'Apache se baissa et ramassa un crottin de cheval qu'il examina soigneusement, flaira et goûta.

— Il y a dix sept heures, prononça-t-il, que le cheval a laissé tomber cette preuve de son passage. C'est un animal mal nourri, qui ne mange que des pommes de terre, et pas d'avoine.

La suite au prochain numéro.

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

Voyez les étalages nouveaux

37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique

ALEXANDRE

268, rue Haute,

BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DIRECTEUR : **A. GAUDY.**

22. Place de Brouckère

BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur

43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.

Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.

HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.

SALLES D'ARMES

et de gymnastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :

C. A. DAVERVELT & Cie

CHAMPAGNE **CHOUBERY** FRÈRES

11, *place Sainte-Catherine*

BRUXELLES

Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE

RHAMSÈS II.

EN VENTE

chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boîte

NAZALINE

ANTISEPTIQUE

Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre

DÉPOT, 47. MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47

0,75 fr. la boîte.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

LE JOURNAL DEMANDE DES DESSINATEURS FANTAISISTES

APPOINTEMENTS ET CONDITIONS EGALEMENT FANTAISISTES

N° 46 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 18 Novembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

HEUREUX GAGNANTS

Souvenir de la loterie d'Anvers

Pour une fois qu'un de Bruxelles y gagne quét'chose à Anvers, tu peuïe bien le montrer dans la rie s'pa

Dessin de LÉON DARDENNE

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'a la fin de l'année.

BELGIQUE **fr. 5,50 par an.**
ETRANGER **» 7.50 »**

Le Diable au Corps, pour éviter un malentendu, fait connaitre à ses lecteurs qu'il est tout-à-fait étranger au journal *La Racaille universitaire*, organe d'un groupe d'étudiants.

Le Diable-au-Corps a un programme fantaisiste et artistique, il a prêté sa boite aux lettres aux Rédacteurs de la Racaille mais n'entend nullement prendre position dans les questions universitaires.

La Direction.

DISCOURS DU TRONE

Messieurs les Sénateurs,
Messieurs les Représentants,

Mon gouvernement ne pouvait laisser passer la réunion de la première législature issue du nouveau système du suffrage sans prier le premier ministre de fabriquer le discours que je suis chargé de prononcer. Je ne vous cache pas que ce discours n'a en aucune façon mon approbation personnelle, mais fidèle à la fiction constitutionnelle, je me fais, cette fois encore, le porte-voix du gouvernement dont vous avez le bonheur de jouir.

Mon gouvernement eût désiré s'inspirer des traditions pour continuer dans la voie qu'il avait inaugurée si brillamment en 1884. Le pays a montré qu'il tient, tout au moins en partie, à orienter le vaisseau de l'Etat vers de nouveaux rivages. En présence de cette éclatante manifestation de la volonté populaire, mon gouvernement est parfaitement décidé à ne plus s'inspirer des traditions,mais à s'inspirer des circonstances et à céder, tout au moins en apparence et momentanément, au courant qui menace de l'entraîner. Cette sage politique, que l'on qualifierait d'opportunisme sous d'autres cieux, méritera sans aucun doute votre approbation.

C'est ainsi que, dans le domaine social, mon gouvernement compte présenter plusieurs lois destinées à l'amélioration de la classe ouvrière, notamment un projet réglementant le minimum de salaire et l'assurance ouvrière.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce minimum sera... minime, ainsi que l'indique l'étymologie du mot. L'industrie est dans le marasme et il convient de ne pas lui imposer de trop lourdes charges. Quant à l'assurance,mon gouvernement à cru devoir fixer à nonante ans l'âge auquel l'ouvrier commencera à en jouir. Les statisticiens ont démontré que la moyenne de l'existence humaine augmente toujours et il parait prudent pour ne pas grever les caisses des industriels, dont la participation à l'assurance sera obligatoire, de ne pas trop abaisser la limite d'âge donnant droit à la pension.

Avant nonante ans, l'homme est encore dans toute la plénitude de sa force. On a vu des gens de quatre vingt sept ans exercer encore très allégrement des métiers manuels. Tous les hivers on peut remarquer des balayeurs de rue qui ont atteint cet âge avancé et qui ramassent la neige très convenablement. D'aucuns mêmes portent des gants, ce qui démontre qu'ils nagent dans une certaine opulence.

Mon gouvernement ira même plus loin dans cette voie; il prépare dès à présent une loi sur le rachat des charbonnages. De savants ingénieurs étudient cette question pour laquelle on a nommé une commission spéciale. On espère que suivant l'habitude des commissions belges, elle aura terminé ses travaux au moment où les charbonnages seront épuisés, ce qui facilitera beaucoup la solution de la question.

Dans le domaine des Travaux publics mon gouvernement compte pousser, avec la même vigueur que par le passé, le cours des importants travaux qui ne sont pas encore commencés. Il tiendra scrupuleusement la promesse qu'il a faite de continuer l'étude des ports de Bruxelles, de Bruges, de Zwyndrecht, et surtout de Zoetenaye et c'est avec la même générosité de vues qu'il étudiera tous les projets de ports de mer qui lui seront présentés. Divers autres travaux, aussi importants que secondaires sont en voie d'exécution ; on est en train de remettre une brique au tunnel de Braine-le-Comte et de réparer le passage à niveau du chemin vicinal n° 3 de l'arrondissement de Roulers. Aussitôt que l'on aura fini on commencera le pavage du chemin n° 4 et ainsi de suite dans tous les arrondissements du pays. La classe ouvrière ne manquera donc pas d'ouvrage.

Dans le domaine des finances, mon gouvernement a renoncé à l'impôt sur le froment qui avait excité une unanime désapprobation ; il le remplacera par un impôt sur la farine qui n'atteindra que le pain de première qualité, le pain des classes riches. Quant au son, au sarrazin ou aux chardons, qui entrent dans la composition des pains de mauvaise qualité, le gouvernement les imposera aussi, afin d'inciter les boulangers à en faire de meilleurs.

Mon gouvernement continuera également l'étude de la réduction des droits de fanaux et de pilotage. Il la continuera même toujours parce que leur réduction aurait pour résultat de remplir nos ports de mer de navires, qu'ils deviendraient par suite trop petits et qu'il faudrait construire de nouveaux quais et de nouveaux bassins pour lesquels on serait forcé de solliciter l'argent du pauvre peuple.

Dans le domaine militaire, mon gouvernement est d'avis qu'une réforme s'impose. On abonnera donc tous les soldats à ce journal.

D'autre part, divers modèles de cartouches d'émeutes, de grèves, de troubles, de réunions tumultueuses ont été arrêtés. Il y en a en bois, en carton,en colle de poisson solidifiée, en porcelaine et même en caoutchouc. Mon gouvernement espère que le peuple belge lui donnera l'occasion de comparer l'excellence de ces divers systèmes par des expériences *in anima vili* ; il compte particulièrement sur les populations wallonnes pour arriver à ce résultat.

L'instruction publique, aussi, sera l'objet de toute la sollicitude de mon gouvernement, l'objet de sa première sollicitude même comme je le dis moi-même naguère. Les subsides seront impartialement distribués à toutes les maisons d'éducation libres et particulièrement aux établissements ecclésiastiques, qui deviendront, il faut l'espérer, si prospères qu'il nous sera permis de supprimer l'enseignement officiel qui ne rapporte rien et nourrit des serpents dans son sein. Encore si c'étaient des serpents d'église.

Mon gouvernement continuera aussi à prouver sa bienveillance aux Beaux-Arts et à la littérature en expulsant tous les artistes et les littérateurs étrangers qui viendraient en Belgique faire la concurrence à nos nationaux.

Il compte aussi, comme jadis, décorer tous les artistes et les gens de lettres qui auront passé par la Chambre des Représentants ou le Sénat. Les premières victimes de cette mesure seront MM. Juliaan Devriendt, Edmond Picard et Célestin Demblon. Quant aux journalistes,dont le nombre toujours croissant dans nos assemblées législatives pourrait ravaler Notre Ordre, des démarches seront faites auprès des gouvernements étrangers pour obtenir quelques distinctions en leur faveur.

C'est avec le plus grand plaisir que mon gouvernement a vu les artistes recourir à la coopération pour exercer leur art sans se trouver aux prises avec les nécessités de l'existence. Il suit cette tentative d'un œil bienveillant et l'encouragera en diminuant leurs subsides du montant des bénéfices que leur aura procuré l'association. Quand aux commandes artistiques, elles seront importantes ; il reste sept mille églises à décorer en peinture polychrome et à peupler de ces saints byzantins qui sont le triomphe de l'académie de Saint-Luc. Ces commandes ne seront pas confiées aux artistes qui ont déjà produit quelque chose parce que mon gouvernement tient par dessus tout à ce qu'ils ne se gâtent pas la main à des travaux indignes de leur talent,qu'il ne fait aucune difficulté pour qualifier de considérable.

Je n'entrerai pas, Messieurs, dans des détails complémentaires. Les quelques réformes que je viens d'esquisser sont suffisantes pour caractériser les tendances du nouveau gouvernement que je viens de vous présenter en liberté. Beaucoup d'entre vous sont nouveaux. Je les engage à se taire,parcequ'ils ne sont pas bien au courant des usages parlementaires, et à travailler avec ardeur à l'ordre du jour des Chambres que l'on n'est pas encore parvenu à épuiser depuis 1832.

Quant à moi, évitant avant tout de sortir de mon rôle constitutionnel, je sanctionnerai, sans user du droit de veto que me donne le pacte fondamental, toutes les mesures qui auront réuni la majorité réglementaire et,en terminant, j'appelle la bénédiction de la Providence sur vos travaux en vous engageant fortement à faire comme vos prédécesseurs, c'est à dire à ne pas vous fatiguer à résoudre des questions que la plupart d'entre vous, d'ailleurs, ne sont pas capables de comprendre.

J'ai dit.

Pour copie conforme,
BERNAERT.

HISTOIRES PROVINCIALES.

I. Les progrès de la science.

La scène représente le salon de M. et Mme Van Gatspiegel à Viezeghem (West-Vlaandere).

Les différents personnages sont :

M. et Mme VAN GATSPIEGEL.
M. et Mme VAN WAFFELBEEK.
Mlle ZWONTJE (la sœur du curé).
M. ESELBIEN (percepteur des postes).

Mlle ZWONTJE. — Ah ! bien, Monsieur Vangatspiegel, votre dernier voyage à Bruxelles est-ce qu'il s'est bien passé ?

M. VAN GATSPIEGEL.— Mais fort bien Mademoiselle, pour vous servir.

M. Eselbien. — Et quoi de neuf ?

M. Van Gatspiegel. — Mais pas grand chose du neuf, sauf que c'est toujours la même chose.

Mme Van Gatspielen. Chaque fois que Louis va à Bruxelles il ne sait jamais rien raconter de ce qu'il a vu.

M. Van Gatspiegel. — Je sais bien raconter du neuf, mais c'est inutile : tu ne veux tout de même pas me croire, Antoinette.

M. Van Waffelbeek. — Racontez toujours, on verra après.

M. Van Gatspiegel. — Non, non, vous ririez de moi . . . . . (*Un silence*).

M. Van Gatspielen (*Eclatant*). — Enfin, je ne peux tout de même pas me taire. Ce que j'ai vu cette fois-ci, c'est trop fort.

Tout le monde. = Quoi donc ?

M. Van Gatspiegel.— Ah ! bien, écoutez !

Avant de prendre le chemin de fer, il me restait encore quinze minutes ; j'ai été pour boire un verre dans un café de la place du Nord. Il y avait à une table juste à côté de moi, deux messieurs. Un des deux avait des courts pantalons et une petite casquette.

Mlle Zwontje. — Ça devait être un anglais.

M. Van Gatspielen. — Non ça devait être un qui va en vélocipède.

Mme Van Waffelbeek. — Il y en a tant comme ça maintenant à Bruxelles qu'on ne peut presque pas y croire.

M. Van Gatspielen. — Enfin je ne sais pas si c'était un qui allait en vélocipède, mais il devait tout de même avoir quelque chose pour aller bien vite car il disait à l'autre :

« Hier soir je t'ai cherché partout mais je n'ai » pas pu te trouver. J'ai d'abord été à Rome, et » puis j'ai été à la ville de Paris, et puis j'ai été à » Jérusalem, et puis j'ai été à Mexico et puis j'ai » été à Barcelone. J'y ai trouvé Kemelsoot et j'ai » bu des verres avec lui jusqu'à 3 heures du » matin. »

Mlle Zwontje. — Et tout ça sur une seule soirée ! Comme on voyage vite le jour d'aujourd'hui.

M. Van Gatspiegel. — C'est incroyable mais c'est la vérité complète.

Mais ce qu'il y a de plus fort c'est que l'autre a dit ;

« C'est pas drôle que tu ne m'as pas trouvé. J'ai » été à la maison toute la soirée. Maintenant qu'il » n'y a plus de Pôle Nord je ne sais pas où aller » le soir. »

M. Eseflbien. — Comment, plus de Pôle Nord ?

M. Van Gatspiegel. — Il a dit ça, ma parole d'honneur.

Mlle Zwontje. — C'est peut-être pour çà qu'on ne l'a pas encore découvert.

M. Van Gatspiegel. — Alors l'autre a dit : ah oui, c'est embêtant qu'il a brûlé.

M. Van Waffelblek. — On a découvert que le Pôle-Nord est brûlé.

M. Van Gatspiegel. — C'est comme je vous le dit. C'est par un volcan probable.

M. Eselbien. — Tout ce qu'on découvre, tout de même, à présent. Je me demande où ça s'arrêtera.

M. Van Gatspiegel. — Ah ! la science est bien en progrès.

(Tous les assistants affichent les symptômes les plus évidents d'une incurable et prochaine hypertrophie de l'encéphale). Moncapi

MŒURS SIMPLES

A part les soirs de lundi et de lendemain de grande fête, les époux Kikekot blanchisseurs, rue du Miroir, avaient vécu en à peu près bonne intelligence. jusqu'au jour où leur fille unique, Wantje. eut atteint ses seize ans. Mais alors le ménage devint un véritable enfer : Wantje, sous divers prétextes, s'esquivait, restait dehors, et quelquefois rentrait tard dans la nuit. La mère indulgente, pour atténuer la criarde brutalité du père, excusait et défendait son enfant ; de là de violentes disputes, et souvent même échange de horions. qui amenèrent l'épouse battue à cacher, autant qu'il était en son pouvoir, les frasques et les absences de Wantje. Celle-ci, en effet, se sentant soutenu, ne se gênait plus, courait les rendez-vous et les bals, fréquentait les concerts et les théâtres, accompagnée de petits jeunes gens, soupait dans les restaurants de nuit, découchait même, et rendait fou de honte et de colère le brave auteur de ses jours. Il arriva ce qu'il devait arriver : un beau matin Wantje, en sanglotant, avoua sa grossesse à sa mère. Déjà d'ailleurs, il était difficile de cacher l'accident.

On envoya la fille à la campagne, chez des parents, ou elle laissa l'enfant, pour s'en revenir travailler à la blanchisserie. Sévèrement surveillée, dans les premiers temps, et se méfiant maintenant Wantje semblait devenue sage, et le père, résigné, commençait à pardonner à son rejeton, quand, subitement, la jeune femme recommença ses fugues.

Un soir, vers minuit, le père, maugréant entre les dents, assis au coin du poële, tirait de rageuses et courtes bouffées de sa pipe en terre, tandis que la mère, évitant son regard, repassait le linge de la maisonnée. Soudain, furibond, le blanchisseur se leva, et frappant un formidable coup de poing sur la table : « N. d. D. de s.... ! c'est votre faute : « si vous la souteniez pas votre g.... de fille, elle courrerait plus comme ça. Tantôt elle vient encore à la maison avec un autre enfant ! »

Mais la mère haussant les épaules : « Och ! comme vous êtes tout de même drôle, François, laissez cette fille chercher un mari. »

G. Tafk.

MÉMOIRES

de Jean François Gogoïe, ex-sous-chef de bureau au Ministère des circonlocutions. 42 ans de service. 66 ans d'âge. Pension 2222 francs 22 centimes ; la période étant 2 on n'a pas pu aller jusque 23 centimes, mais si elle avait été 6 ou l'aurait pu. Décoré de la croix civique de 2me classe.

—

Papa avait voulu me faire faire mes études au Petit Séminaire de Bonne-Espérance, prétendant que les ecclésiastiques ont des grâces spéciales pour faire passer les examens d'entrée au Ministère des Circonlocutions.

Tout comme Evrard, papa était malin, secrétaire de la commune et chantre de son église. En effet, au Petit Séminaire de Bonne-Espérance on me fait piocher les

questions de l'examen

que le St-Esprit avait apportées un jour au directeur du Séminaire.

Je ne fis qu'une bouchée du questionnaire, mes réponses étant prêtes dans ma poche et sous la plus belle calligraphie qui soit.

Et fus admis.

(L'exécuteur testamentaire de Gogoïe fait ici une parenthèse pour constater que l'insinuation tapie sous les mots qui précèdent est calomniatrice oh ! combien. Ce Gogoïe devait être une vieille canaille).

Je me présentai donc, dans le grand bâtiment sombre où se vatellent les destinées nationales, à un Monsieur correct et froid décoré en 26 couleurs, qui m'expédia trois phrases de bienvenue et à un autre Monsieur. correct et froid décoré en dix-huit couleurs seulement. Les mêmes phrases et moi furent encore expédiés ensemble chez un Monsieur correct et froid, décoré en onze couleurs qui m'arrêta, me toisa, se lima les ongles. siffla et enfin parla à un Monsieur entré sans ce que je l'entendisse.

— Monsieur Monache, voici le nouveau commis Gogoïe. Il est pour vous. Tâchez de l'utiliser.

— Mais, Monsieur. je n'ai pas de place où le mettre.

Bast ! M. Gogoïe occupera la place de celui qui sera en congé. Arrangez ça.

Sur un signe du Monsieur, pas Monache, de l'autre, je suivis Monsieur Monache dans un bureau dont je copie la description dans une charge trouvée plus tard entre les feuillets d'un rapport au Roi :

Long, bas de plafond, cloisonné de planches sales, tapissé de cartonniers tailladés à coups de canif. recevant jour par un lanterneau encrassé ignoblement, puant le chat, la moisissure, la souris putréfiée, embué de fumée de pipes etc.. etc..

C'était un séjour dantesque.

Monsieur Monache me présenta à trois commis, mes collègues futurs : Bidoul. Landouille et Stéflache. Puis :

— Qui va en congé ?

Je m'attendais à les voir tous se lever. Erreur. Ils firent une moue :

— Encore ! en chœur clamèrent-ils.

— Mais oui, encore. Il faut une place pour M. Gogoïe car il est de règle qu'un nouveau soit installé au moins le premier jour.

— Moi, dit Bidouille, j'en ai assez. Voilà trois mois que je me promène un jour sur deux et je dois me reposer.

— Moi, dit Landouille, j'ai beaucoup de besogne pour un droguiste dont je lance les prospectus et je dois rester.

— Moi. dit Stéflache, j'ai fini de ratisser, de biner, d'arranger mon jardin et je n'ai rien à faire dans mon trou de banlieue.

— Eh ! bien, faudra tirer au sort.

On tira au sort. Stéflache fut la victime et devint, dès ce jour, mon plus mortel collègue.

Donc on m'installa ce qui veut dire qu'on me fit choir sur la chaise encore chaude de Stéflache ; aussitôt mes collègues déployèrent devant eux maints journaux sans s'occuper autrement du nouveau qui commença, de son côté, à faire ce qu'il fit durant quarante quatre ans, s'em-bê-ter !

Monache le premier articula :

— Tiens ! voilà encore le chef qui a eu hier un joli succès.

Où ça ?

— A la grande Harmonie.

Chef? grande Harmonie? Je ne comprenais pas.

— Qu'a-t il joué ?

Aug. Lynen

— Ses sempiternelles variations de Pergolèse. Il a un joli talent, le chef, mais son répertoire varie moins que son morceau.

Je hasardai :

— Notre chef est artiste ?

— Comment artiste ? Mais c'est Lebralon. le flûtiste Lebralon, célèbre partout.

— Ah ! c'est Lebralon ce monsieur très correct qui m'a envoyé ici.

Parfaitement. Encore une corvée, Messieurs. Je vais le premier.

Monache sortit.

— Où va-t-il ? demandai-je.

— Féliciter le chef.

Monarche revint en lachant :

— Ouf ! ça y est. Ce qu'il est content !

— Bidoul sortit, revint, Landouille sortit, revint... et il y eut un silence.

— Eh ! bien, fit Monache, vous n'y allez pas, M. Gogoïe ? Ce n'est pas adroit. D'autant moins que j'ai dit au chef que vous étiez hier à son concert.

— Vous croyez que je ferais bien ?

— Il le demande !!?

Je m'en allai donc frapper à l'huis sévère de M. Lebralon qui rogua :

— Entrez !

Ce que je fis, tremblant, épeuré balbutiant.

— Monsieur Lebralon je viens.... vous.... féliciter....

— Ah ! et pourquoi ?

— Pour... pour...

Je ne trouvais pas les mots ; je pris une règle et fit le geste qui joue de la flûte.

— Pour... ponr... votre... succès... tu lu lute... succès.. tu lu lute.. vous savez... hier tu lu lute...

M. Lebralon, grave, sévère se leva,et, étendant la main droite en une jolie attitude d'orateur... se renversa tout soudain dans son fauteuil. convulsionné par un effroyable rire.

Je compris. Je me sauvai, hagard, éperdu, fou, dans mon bureau.

Dès qu'ils me virent mes trois collègues s'avançèrent vers moi les bras ouverts, la face large de joie, en chantant :

— Vous êtes installé !

A suivre,
peut-être.

BYNBO.

GRANDE KERMESSE AUX BOUDINS

La deuxième Kermesse aux Boudins du Diable au Corps aura lieu

le Samedi 1er Décembre.

Un superbe cochon, dont nous donnerons ultérieurement le pédigrée et la biographie a consenti à prêter son concours à la manifestation.

Les personnes qui désirent participer a cette petite fête de famille — **en qualité de consommateurs** — *sont priées de venir s'inscrire au local où la liste de souscription est ouverte des à présent.*

Du la quéchon de Koekebakken.

Çalé tinne çausse quétil doit faire attachon, çalé de quéchon de koekebakken, pourquoi-squan l til veut quilson bon — couprend'bien — qué çalé de connaissement du la fabricachon du la pate quilé pafé navé du mortier — couprend'-bien.

Qué tilpra de farine du la première qualité quilé pas du la mélazé navé de platre of de schuyfpooyer, quilé frelaté — couprend'bien — enn da quilé du mélanzé navé du la lé du la prumière qualité quilé pas du la mélazé navé du lo — couprend'bien — enn dé qu'alors il enn du mélanzé toute navé de zeuffes quilvient toute lézé — couprend'bien — enn da sasibelment quilmé le marmite da li fournement dessus la çaisse quilé devant — couprend'bien — quilmé dessus le couvertement quila çau enn dé qué qualors il enn da mounté — couprend'bien — quilvient du lézièrement quilsont pas lourd.

Enn dé pour le cuire quétil fé du feu enn da mettre un pée du beurre dasi le fond du la payelle enn avé de pollepel tilmé in pée du la pate enn da doré quétil fé tourné da zéter dalair enn dé ratrapé du la payelle — couprend'bien — qué çalé de zépourtace pourqué lé koekebak ilé bien fé, enn dé quétil doit plis fé de le lotre çausse qué da li mazé navé de sucre brun — du première qualité — quilé pas..... couprend'bien.... qué çalé tinne çausse quétil doit faire attachon.

ALBRECHT.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 008

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

009

BULLETIN POLITIQUE

— Les Chinois continuent toujours à se distinger par les nombreuses piles qu'ils attrappent des Japonais. Cependant un chef de partisans, le célèbre Ka-Piten a usé d'un stratagème lors d'une rencontre avec les japonais qui prouve que bien dirigés, les Chinois pourraient encore faire d'assez bons soldats.

Ka-Piten, voyant que la garnison de Port-Arthur, au lieu de résister, avait pris la résolution de se rendre, prit résolument la mer, a bord d'une jonque, avec sa troupe qu'il avait fait cacher dans de vastes bocaux.

Il tomba, comme il s'y attendait, au milieu de la flotte japonaise dont un officier lui intima l'ordre de mettre en panne.

Il obéit et on lui envoya une embarcation pour visiter la jonque.

Il montra au lieutenant de marine qui commandait l'embarcation, ses Chinois qui baignaient à moitié dans l'alcool.

— Mais ce sont des chinois, s'écria l'officier.

— Parfaitement. Est-ce que votre capitaine parle français ?

— Parblé et moi t'aussi, répondit vaniteusement le jeune marin dans la langue de M. Casimir Périer.

— Eh ! bien, allez-lui dire, en français, ce que vous avez vu, dites-lui que je transporte des chinois à l'eau de vie.

L'officier rendit fidèlement compte de sa mission à son capitaine qui lui demanda :

— Vous les avez vu, les chinois à l'eau de vie ?

— Oui, Commandant.

— C'est bien, laissez passer.

On télégraphie du Cap :

La révolte des Cafres de Lorenzo-Marquez prend des proportions inquiétantes. Ils ont adopté une manière de combattre qui rend très difficile la répression de la sédition.

Pendant la journée, ils restent cachés dans les fourrés et les forêts, et les troupes portugaises, malgré les recherches les plus strictes, ne réussissent pas à mettre la main dessus.

Pendant la nuit,au contraire,ils sortent audacieusement profitant de leur couleur et entourent les cases où dorment les soldats portugais en poussant des cris horribles.

Ces derniers, pas les cris, les soldats, sont très fatigués.

— En résumé, l'équilibre européen a perdu son centre de gravité, l'horizon est brumeux, les événements suivent les prévisions, le ciel politique est orageux, le spectre rouge fait son apparition dans les parlements, l'hydre de l'anarchie a été expulsé de Belgique dans la personne redoutable de Zo d'Axa, les mœurs électorales sont discutables, l'athéisme et la religion font momentanément bon ménage, la tempête trouble la tranquillité des populations et jamais l'avenir n'a été plus rassurant.

WITTINCK.

BULLETIN FINANCIER

La situation financière reste toujours indécise et variable L'approche de la saison d'hiver semble avoir jeté un froid dans les transactions qui, de plus en plus paraissent devoir rester la base des opérations de bourse.

Depuis quelques jours les sportmen de l'agiotage faisaient courir.... le bruit de la conclusion de l'emprunt espagnol avec le Crédit Lyonnais.Nous n'affirmons rien de précis à ce sujet, à seule fin de ne pas être responsable de cette nouvelle.

A l'horizon l'on voit plusieurs valeurs en acquérir ; les obligations de la nouvelle « *Compagnie d'assurance mutuelle* » font prime et quarte, nous ne pouvons assez recommander ce titre à l'attention des spéculateurs hazardeux.

Au comptant les rentes sont fermes, les valeurs étrangères sont assez soutenues.

Nous remarquons qu'en général le désir de vendre s'accentue quoique cependant le nombre des ventes soit toujours égal à celui des achats.

On cote :

Annuités Etat, 3 p,c.	110,10
Congo (lots à primes)	84,75
Feutres et chapeaux 4 p. c.	482,—
Canadiens	329
Russes	182.25
Polonais	3.—
Portugais	25.65
Zélandaises	3.50
Ostendaises	3.00
Turcs	73.10
Grecs	(hors de prix).

En résumé la situation baisse, la rente échappe, l'horizon s'assombrit, l'avenir s'éloigne, la dèche augmente. En somme tout va bien.

ARTON.

COMMUNIQUÉS

PALAIS DU CYCLE, BRUXELLES. — Son Altesse Royale Mgr le Prince Albert de Belgique vient d'informer le président de l'U. et V. C. B. qu'il est très heureux d'accepter cette fois encorele patronage de la troisième expositon organisée par ce Cercle.

Son Altesse Royale est convaincue que le Palais du Cycle aura un très grand succès.

Nous sommes heureux de pouvcir signaler aux intéressés l'opinion d'un de nos plus fervents adeptes de la vélocipédie, persuadé que nous sommes que la Princière protection qui est acquise au Palais du Cycle ne fera que simuler le zèle des organisateurs.

THÉATRES

MUSÉE CASTAN. — Dinkas du Soudan, installés en ce moment dans la grande salle du Musée où la caravane a établi elle.même son campement, le phénomène Fije,

femme-ourse, l'Escarpolette diabolique, l'expérience ce la substitution d'une personne à une autre, et les nultiples attractions du Musée, constituent un spectacle original et complet, visible toute la journée, et que l'on ne saurais assez recommander aux familles.

Scala. — La revue de la Scala, *Bruxelles fleurie*, est décidément le plus grand succès qu'ait jamais remporté ce théâtre. Tous les soirs il y a foule et le public prodigue bravos bis et rappels.

Hâtons-nous de le dire, ce succès est bien mérité, car jamais on ne vit revue plus amusante, mieux interprétée et plus luxueusement mise en scène.

D'un bout à l'autre de la soirée, *Bruxelles fleurie* met la salle èn joie ; ce ne sont qu'éclats de rire partani de tous côtés.

La revue actuelle marquera dans les annales de la Scala.

Monnaie. — Ce soir, samedi (abonnement suspendu), représention au bénéfice de la Société française de Bienfaisance : *Mirelle* et *Farfalla*.

La navaraise, l'émouvant et curieux ouvrage ee Massenet, se répète à l'orchestre. On a planté aujourd'hui le décor, superbe de caractères, que MM Devis et Lynen viennent d'achever pour *la Navaraise*, dont la première est prochaine.

Parc. — Ce soir troisième représentation de *Cabotins*, comédie nouvelle en quatre actes de M. E. Pailleron.

Dimanche, matinée à 2 heures : *Le Monde ou l'on s'ennuie*.

L'Alcazar. — Depuis la première de *Bruxelles-Sans Gêne*, réalise tous les soirs le maximum de sa recette, et l'on en est aujourd'hui, samedi à la 29e représentation de la revue de M. Théo Hannon. C'est la un résultat intéressant à constater.

Théatre flamand. — Immédiatement après la reprise de *Roze Kate*, un des chef-d'œuvre dramatique de Nestor De Tière, la direction du *Koninklyke Vlaamsche Schouwburg* fera passer deux nouvelles œuvres à sensation : *Afrika*, du sénateur chevalier Descamps, traducteur de M. Van Droogenbrock, et *Alvar*, drame de M. Bède, conseillier communal, néerlandisé par M. Emmanuel Hiel.

Théatre du Nord. — *Le Prisonnier de la Bastille* cèdera bientôt la place sur l'affiche à *Henri III. et sa Cour*, un drame d'Alexandre Dumas, dont la première représentation est fixé à samedi.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE VIII

Le chercheur de traces

(Suite)

— D'où je conclus, opina de Crabesac, que notre ennemi a dix sept heures d'avance sur nous.

— Oui, répondit sombrement Ernest. Et dire qu'il n'existe pas de locomotive plus rapide que le cheval. Si au moins nous en avions un. Ma vie, ma vie pour un cheval.

— Peut-être un jour, interrompit l'Apache avec enthousiasme, existera-t-il des véhicules plus rapides. Que mon frère regarde là haut, les nuages, ce n'est qu'un peu d'eau et un peu de vapeur et pourtant rien n'est plus rapide que le nuage.

— Mais il faut qu'un bon vent le pousse.

— En attendant, fit remarquer Coupe-en-Quatre, nous voici ici quatre, plus un Apache, qui n'avons absolument que nos jambes pour poursuivre les quatre d'un cheval.

— Oui, mais il est mauvais, répartit l'Apache.

— Si nous tenions conseil ?

— Oach ! Mon frère a bien parlé, allumons le calumet de paix et délibérons.

Les quatre hommes et la femme s'assirent, allumèrent un feu de broussailles et bientôt le calumet du sauvage, passant de bouche en bouche, les enveloppa d'une fumée odorante. La petite assemblée conservait la dignité et le silence qui convenait à des chefs.

Enfin l'Indien ouvrit la bouche.

— Ma sœur a-t-elle une idée ? dit-il en s'adressant galammant à Ordalie.

— Pas.

— Et mes frères ont-ils une idée ?

— Pas.

— Cet homme que nous poursuivons est l'ennemi de mes frères.

— Oui.

— Cet homme est-il riche ?

— Oui.

— Alors c'est lui qui va réunir une troupe de bandits pour venir attaquer mes frères.

— Tiens, voilà qui est assez juste, fit Ernest. Nous n'avions pas pensé à cette éventualité. Il me paraît évident que le pendard va chercher à prendre sa revanche et qu'à un moment donné il va nous tomber sur les reins avec une troupe de bandits peu difficiles à recruter en Italie.

— Quatre troupes de bandits, observa Coupe-en-Quatre.

— Et nous ne sommes que cinq.

— Cinq gentilshommes, dont une femme et un Apache, contre quatre troupes de bandits. c'est trois de trop, dit noblement de Crabesac.

— Donc, fit le sauvage, si mes frères tiennent tant à revoir l'homme à une oreille, ils n'ont qu'à l'attendre ici.

— Nous y tenons et nous n'y tenons pas. S'il s'agissait seulement d'une entrevue amicale, nous n'y verrions aucun inconvénient mais nous n'avions jamais eu avec lui que des rapports.... cuisants.

— Et le diable, observa Ernest, c'est que nous ne savons pas pourquoi.

— Absolument pas, appuya de Crabesac.

— Voilà qui est particulier, fit l'Apache, ainsi nos frères sont les ennemis de l'homme à une oreille et ils ne savent pas pourquoi.

— Pas du tout. S'il y avait même moyen de causer avec cet enragé autrement qu'à coups de d'épée ou de fusil, nous ne demanderions pas pas mieux que d'avoir un moment de conversation avec lui.

— C'est bien. Hur-lub-erlu va le chercher.

Et, sans autre délibération, sans se retourner, le chef indien s'en alla du petit trot particulier à sa race.

CHAPITRE IX

L'explication

Retournons de quelques heures en arrière pour suivre don Alvarez au moment où il venait d'inventer le parachute par la seule force de son génie.

Ainsi que l'Apache l'avait découvert, surpris lui-même du succès de sa ruse désespérée, l'inquisiteur avait pris la fuite en se retournant quelquefois pour voir ou écouter si on ne le suivait pas.

La suite au prochain numéro.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymnastique de LEOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boîte
NAZALINE
ANTISEPTIQUE
Guèrit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre
DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47
0,75 fr. la boite.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

L'EXPOSITION BI-MENSUELLE du DIABLE au CORPS

DESSINS et CROQUIS de

LEON DARDENNE

FERRONNERIE et

SCULPTURE de

JULES HERBAYS

ouverte au public tous les jours de 1 a 4 heures

le dimanche de 10 a 4 h.

DU 17 a fin NOVEMBRE 1894

N° 47 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 25 Novembre 1894

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

Paraît que l'Conseil provincial va f... un nouvel impôt su'l'mobilier :
du coup me v'la ruiné !
Dessin de LÉON DARDENNE

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'à la fin de l'année.

BELGIQUE fr. 5,50 par an.
ETRANGER » 7.50 »

OBSESSION

Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte?

Je suis dans un état de ramollissement complet ; je suis en train de faire la table des matières, alphabéto-analytique, d'un ouvrage de 550 pages sur la construction des voies ferrées. C'est d'un intérêt immense — d'un immense intérêt. Je parcours consciencieusement chaque page et je note, avec non moins de conscience, sur un gros cahier, le sujet plein de gaieté de chaque alinéa, à son ordre alphabétique, ou plutôt à plusieurs fois son ordre alphabétique pour qu'on puisse le retrouver à quelqu'endroit qu'on le cherche. C'est très amusant.

Ainsi, page 68, j'ai : *Pose des éclisses des traverses de rails.*

Je note à la lettre P : *Pose des éclisses des traverses de rails*, page 68.

A la lettre E : *Eclisses des traverses de rails (pose des)*, page 68.

A la lettre T : *Traverses de rails (pose des éclisses des)*, page 68.

Et à la lettre R : *Rails (traverses de) (pose des éclisses)*, page 68.

Cette intéressante besogne — B. Besogne intéressante — me rapporte, par jour, sept francs et dix centimes. Vous pouvez me croire si vous voulez, mais j'abandonnerais volontiers les dix centimes pour faire autre chose, pour me promener en bicyclette, par exemple. Cet exemple est déplorable mais je suis dans un état comateux qui me met dans l'impossibilité de trouver quelque chose de neuf.

Vous pouvez vous imaginer, je suppose, dans quelles noires idées — I. Idées noires — me plonge ce jeu de patience. Je suis lugubre et macabre ; mes rêves sont parsemés de cadavres verts — V. Verts cadavres — de squelettes et de sépulcres blanchis — B —. Et ce qu'il y a de particulièrement désagréable c'est que chacun des objets que mon cerveau fatigué évoque, est précédé d'une majuscule majestueuse — M. M. — qui lui sert de chien d'aveugle. Ces majuscules ont un air étrange, funèbre, redoutable. Elles apparaissent d'abord seules, fatidiques et mystérieuses, régulièrement accompagnées de trois coups sur le plancher.

Et le diable, c'est que je ne puis jamais deviner ce qu'elles m'annoncent. Etat pénible en vérité.

Ainsi je vois surgir dans un paysage sinistre, au milieu de rocs dénudés et d'arbres grelotteux, un M, dont les jambages se levant et se baissant alternativement, comme deux béquilles, lui composent une marche d'une agaçante régularité : Toc, un temps, Toc, un temps.

Je me dis : Bon. Voila encore une fois la mort. Elle est embêtante la mort — M — elle revient trop souvent..

L'M traverse le théâtre — c'est toujours un théâtre — et disparait derrière le premier portant de droite. Immédiatement, au premier portant de gauche, surgit un pied, un pied bleu, très pourri, d'où les ongles tombent.

Ce pied est suivi d'une jambe suffisamment décharnée, d'un ventre hideusement ballonné et d'une gueule — pardon, c'est une figure — à la bouche convulsée, montrant les dents dans un sourire idiot, au nez rongé, aux orbites excavés et complétés par une chevelure limoneuse dans laquelle se baladent des petits crabes, des poissons rouges et des crevettes.

Mais sapristi ! me dis-je, c'est un noyé — N — et c'est un M qui l'a annoncé. Mes rêves ne savent plus l'orthographe. N. Noyé.

Et alors le noyé se met à rigoler, son ventre tressaute, s'entrouvre et laisse passer des petites bulles de gaz infects — I. Infects gaz — et il me crie :

— M. Macchabée, imbécile!

Ce qu'il y a de particulièrement désagréable c'est que ma table des matières m'a tellement abruti que je m'endors partout, dans toutes les positions, dans toutes les circonstances et qu'immédiatement je me mets à rêver. C'est quelquefois dangereux. Ainsi l'autre jour, je monte à un réverbère pour allumer ma pipe. J'aime ces petits exercices gymnastiques — G. Gymnastiques, exercices (petits) — qui entretiennent la souplesse de mes muscles. J'ouvre la vitre, je mets ma pipe à la flamme et je m'endors. Naturellement je fais un rêve stupide et macabre.

Une autre aventure qui m'est arrivée est encore plus originale.

Je prends à la gare du midi l'électrique circulaire — C. Circulaire électrique — et je m'endors. Ça ne pouvait pas rater.

Voila qu'il entre un S, ou plutôt un petit bonhomme, tout de noir habillé, qui représentait parfaitement cette majuscule. A vrai dire, il n'avait pas l'air bien redoutable ; il paraissait tout bonnement très timide, avec une petite teinte triste. Mais, avec sa bosse et ses jambes tordues, il figurait très bien un S, un S majuscule.

S. Squelette. Je vais voir entrer un squelette, pensai-je.

Le petit homme — H. Homme petit — se retourna vers la porte et deux mains lui passèrent un objet, enveloppé d'étoffe, que je ne pus reconnaître. En tout cas, c'était trop petit et trop compact pour être un squelette.

Immédiatement, mon esprit de battre la campagne. S. S. S. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Le bossu s'assit à côté de moi en me disant d'une voix très douce : Pardon Monsieur. Il coucha tranquillement l'objet inconnu dans ses bras et resta songeur. S.

Il descendit à la porte de Louvain. Il me sembla que je le suivais et que je montais avec lui dans le tram-car de la place Saint-Josse. Il pleuvait : une petite bruine, froide et sinistre. Tout était gris et triste.

A la place Saint-Josse il monta dans le tramway à vapeur d'Evere. Et toujours je le suivais, intrigué par l'S mystérieux. Je frôlai l'objet ; il était très dur et paraissait cylindrique. Il était de moins en moins possible que ce fut un squelette.

Et de plus en plus minable me semblait le le petit bossu — B — de plus en plus famélique et have. Mais pourquoi ne s'en allait-il pas par le portant de gauche ?

A la descente, nous nous trouvâmes devant un lieu qui ne m'était pas inconnu ; une grille, au fond d'une allée d'arbres, d'arbres sans feuilles, secs, dessinant leur ossature grêle sur le ciel gris, toujours gris, qui se résolvait en eau. Je relevai frileusement le collet de mon pardessus et emboitai le pas derrière le petit bossu qui n'avait pas de paletot, lui, et qui s'en allait, traînant la jambe, portant toujours son paquet qui paraissait très lourd.

Il enfila la grille et s'engagea dans un dédale de tombes — T — il allait très vite, aussi vite que le lui permettaient ses pauvres jambes déjetées, lamentable sous la pluie. Sa pauvre silhouette falotte se profilait bizarrement dans les allées. C'était infiniment triste. De temps en temps il regardait derrière lui et paraissait inquiet de ma poursuite obstinée.

Enfin il s'arrêta devant une fosse fraichement comblée sur laquelle il déposa un petit fût de colonne, en pierre bleue de Soignies, qu'il tira de son paquet. Un fût de rien du tout, un monument de quatre sous. Il ôta son chapeau, plia le genou et la tête courbée s'abima dans la contemplation de sa petite colonne.

Ça ne m'apprenait rien. S. Monument. S. Pierre — l'Espierre, c'est un ruisseau — Jamais rêve n'avait attendu plus longtemps sa solution — S.

Je lui saisis violemment le bras.

— S. lui dis-je. Comment appelez-vous ça ?

Il leva vers moi ses yeux effrayés, où se lisaient un muet reproche.

— Vous connaissiez ma sœur ?

— S. Sœur. Sœur n'est pas macabre. Non je ne connaissais pas votre sœur.

— Ah ! pardon, Monsieur... J'ai cru. Elle était si bonne.

Drôle de petit homme. Il pleurait. Ma foi, cela me remua. Je lui pris la main — M — main. C'est vrai que je lui pris la main. Je ne rêvais pas et j'étais réellement dans un cimetière, la main d'un petit bossu dans la mienne, et lui prodiguant des consolations.

Ça, par exemple, c'était prodigieux. C'était bien la première fois que je rêvais, tout éveillé, que je rêvais.

Bientôt rassuré — au fond je suis bon diable — D. diable bon — le petit bossu eut la condescendance de se laisser un peu consoler. Comme il faisait froid, et qu'il pleuvait, je lui offris un petit Hasselt *au bon coin*, un petit boonekamp dans un autre coin et quelques heures après nous décrivions. en essayant de remonter la chaussée de Louvain, de fantastiques arabesques A. Arabesques fantastiques —. Il pleuvait toujours, mais j'avais acheté un parapluie au bossu qui s'accrochait à mon bras comme le lierre à l'ormeau.

— C'est égal, me dit-il entre deux hoquets, qui m'eût dit que je trouverais un ami en plaçant un stèle sur la tombe de ma pauvre sœur?

— Stèle, m'écriai-je. Stèle et pas squelette. Ah ! Satané farceur de petit bossu. S. Stèle.

— C'est vrai qu'elle s'appelait Estelle, me dit-il gravement. Vous la connaissiez donc !

RHAMSÈS II.

VADROUILLANA

Poilu de huit jours, impeigné, hirsute, casqué d'un feutre oléagineux, cravaté d'un torchon, embusté d'un sac, ceint d'un cuir débouilli, culotté de gaines à glaise, guêtré de peau fangeuse, chaussé à clous ferrailleurs ;

Courbé, déhanché, ployé sous le faix des armes, déséquilibré par le rythme capriçant d'une besace. conduit, traîné par un canin égueulé, essoufflé par l'effort d'une marche effroyablement grotesque ;

Lamentable, pitoyable, éperdu, farouche et voyou ;

Tel doit être parfait gentleman qui s'en va-t-en chasse ; tel était l'important directeur général des contributions volontaires, rue du Luxembourg, mercredi dernier,

Et une bonne mère, l'avisant, geigna :

Och erme !

Puis lui donna un sou.

Que le haut fonctionnaire, radieux soulain, accepta avec reconnaissance ainsi qu'une proie rare.

Et ses amis de chasse l'envient.

***

On a énormément regretté, au banquet annuel du « Cercle des Régates », l'absence du vice-président, retenu par une représentation au théâtre de la Monnaie.

On s'est pourtant amusé sans lui, et ferme.

***

La charmante station balnéaire de Court-St-Etienne vient de s'enrichir d'un nouvel attrait. Il y avait déjà, comme note d'art gai, un calvaire de la conception la plus grotesque, surnommé le Christ à la fluxion ; maintenant, on vient de placer dans l'église un chemin de croix dû au pinceau d'une dame très titrée.

Ce chemin de croix vaut le voyage, il serait impossible d'en faire la caricature. Mais ce qu'il y de plus beau c'est que le gouvernement est intervenu pour la moitié du prix d'achat : 2500 frs.

Franchement c'est à se faire sacristain.

***

« Félicité », l'air très allumé, sirotait un apéritif, accoudé au bar de l'Old Tom Tavern. Sur son impeccable gilet tranchait une lourde chaine d'aspect très cossu, qu'il soupesait négligeamment du bout des doigts, histoire d'attirer l'attention sur sa nouvelle acquisition.

Entre « Dorlophe » qui, épaté, félicite chaleureusement son ami sur la délicatesse de son goût, et émet la réflexion qu'il voudrait bien avoir la même. « Qu'à cela ne tienne, dit Félicité, paie une douzaine de portos, et je te la cède pour quarante sous, ce n'est pas de l'or ». « Je m'en doute bien, riposte l'autre, le marché est conclu. »

Et le lendemain « Dorlophe » rencontrait un camelot qui lui offrait la même chaine pour dix sous.

Il a juré de pincer son facétieux copain au quart de cercle.

***

« Bijou » a du mettre son lévrier en pension à l'Ecole vétérinaire. Ce pauvre chéri (le chien) souffre d'une loupe. Mon Dieu ! que c'est triste !

***

Un très jeune véloceman, fraîchement débarqué à Bruxelles, fit la rencontre et la connaissance de Mme de Cuba-Alamanque, et, en galant chevalier, ne refusa aucun des colifichets dont la belle témoigna avoir envie : chapeaux, gants, voilettes, etc. Il se permit même de lui payer un appartement chic. Et pendant trois jours le cycliste dut se contenter de faire, avec la petite dame, une noce à tout casser, et de la reconduire respectueusement jusqu'à sa porte.

Le soir du troisième jour, madame de Cuba-Alamanque, pocharde, je ne sais quelle lubie lui passant dans la tête, se met, en pleine rue, à entreprendre vertement son sigisbée et termina sa mercuriale par cette phrase bien sentie : « Monsieur, vous n'agissez pas en honnête homme. » (Qu'aurait-il donc du faire ?) Puis, aussi vite et aussi droit que le lui permettait son état cuitatif, la belle petite s'enfuit, laissant l'autre interdit et figé sur place par l'abaurissement.

***

Deux camarades de « Papa Hibou », un explorateur retour de Chine et un avocat namurois se rencontrent en chemin de fer et le voyageur au long cours demande des nouvelles de leur ami commun. Ah ! répond l'autre, je crois qu'il s'est fait empailler. Déjà avant mon départ, riposta le second, mais il pourrait bien se faire rempailler.

***

« Mike » a enfin reçu ses deux chevaux.

***

M. « de Klu-Terij-sur-le-coin » est tout à coup devenu friand de meringues. Il ne sort plus de chez Marchal où il se fait tenir compagnie par une blonde petite créature du Bon Dieu, et tout cela à la suite d'une querelle de ménage.

***

« Fine-jujube ne partira pas en Espagne. Il fait décidément bâtir ici ; mais au lieu de châteaux ce seront des distilleries.

***

« Isque » ayant appris à « Petite-Mère » que l'article femme est très rare en Turquie (peu voir et pas toucher) celle-ci s'est rassurée, (Quels menteurs ces hommes) mais quand elle a vu que son « jusqu'à la mort » a été reçu par le grand « Vize-heer » sa joie à été sans bornes. Aussi le soir, au Vaudeville, le tout Courtrai des premières lui a fait une véritable ovation.

MÉPHISTO.

GRANDE KERMESSE AUX BOUDINS

La deuxième Kermesse aux Boudins du Diable au Corps aura lieu

Le Samedi 1er Décembre.

on s'inscrit au local :

CABARET FLAMAND

12, Rue aux Choux.

COURRIER DE PARIS

Le Midi, après s'être levé en faveur des courses de taureaux, avait pris le parti de se recoucher; voici que, de nouveau, il menace de se relever, non plus cette fois pour exiger qu'on lui laisse juguler ses ruminants, mais pour réclamer qu'on protège ses monuments. C'est du Château des Baux qu'il s'agit. Fermés à toute esthétique, des entrepreneurs de bâtisses ne voient dans ses ruines hautaines, — écussons blessés par la faux du Temps ou colonnades résistant encore à l'assaut des siècles, — que des matériaux de construction; ses pierres historiques, ils les enlèvent à pleines charretées pour édifier de vulgaires vide-bouteilles, la villa triomphe du castel, c'est la Prise de la Bastille !

L'*Éclair* montpessulan (cette épithète gracieuse signifie que le journal protestataire se publie dans le chef-lieu de l'Hérault), la *Cornemuse* franco-provençale, l'*Aioli* qui est en bonne odeur auprès de l'auteur de *Mireille*, unissent leurs justes clameurs à celles du Félibrige parisien; la Tarasque s'agite... eh bien, ils ont raison, ces amants passionnés du *Miejour* ! Nous pouvons rire de certaines hyperboles vagabondes soulevées avec la poussière d'or par l'aile du mistral, nous pouvons considérer avec quelque scepticisme l'idée, peu parisienne, de reconstituer l'empire d'Occitanie, mais nous n'avons pas le droit de railler les ardeurs des Nîmois exaltant leur Maison-Carrée, les enthousiasmes des Arlésiens pour les arcades Saint-Trophime, la généreuse colère de toute la Provence liguée contre la destruction de l'antique cité des Baux, nous qui verrions des équipes de terrassiers démolir Notre-Dame sans même nous arrêter, povres de nous !

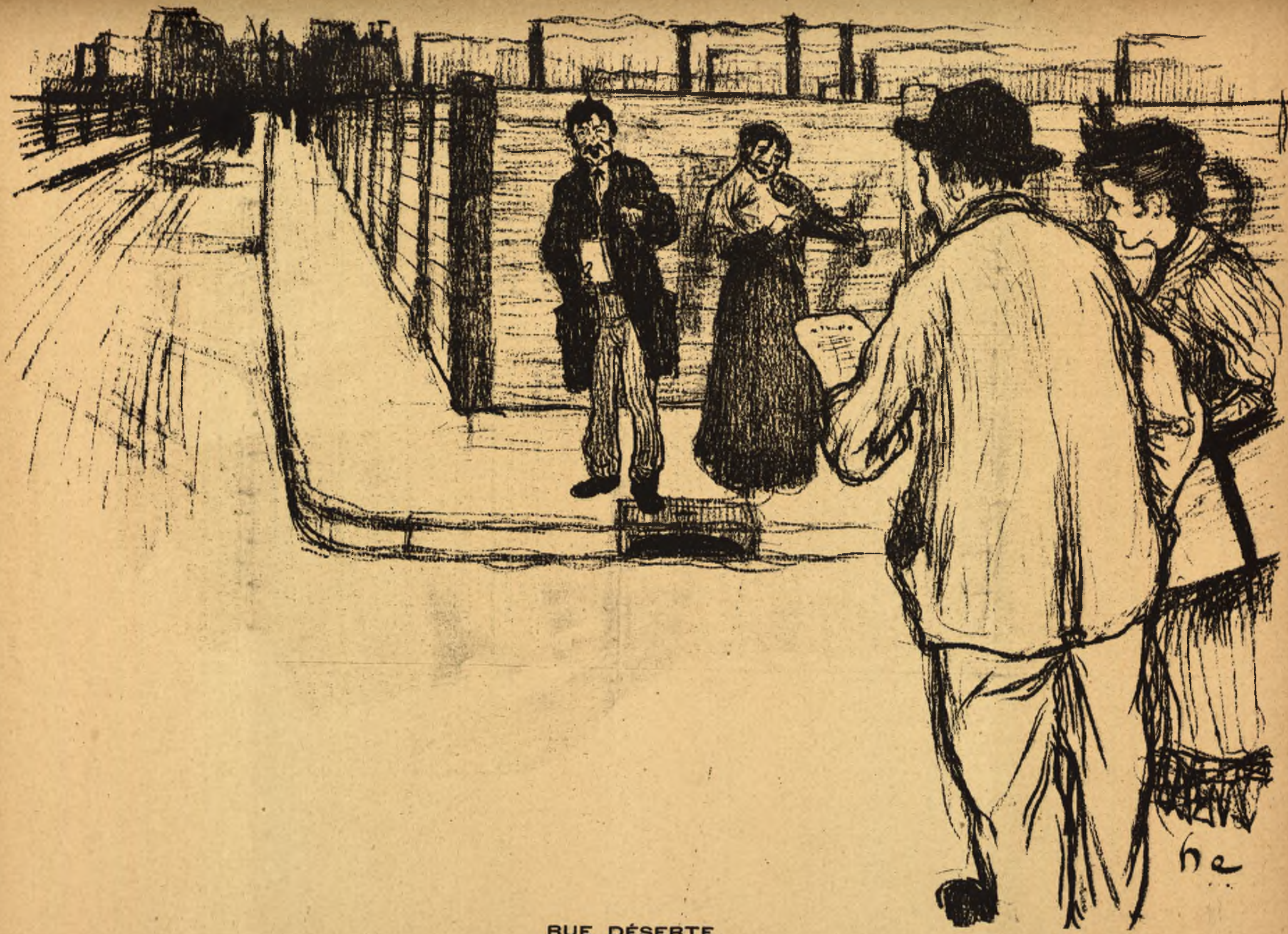
Le grand coupable en tout ceci est Péladan. Vous ne vous attendiez guère « à voir le Sâr en cette affaire » ? C'est que vous ignorez ses projets, hélas? abandonnés, d'acheter le château menacé. Si ce mage inconsistant, au lieu de perdre sa belle jeunesse à confectionner des brochures peu lues sur l'*Art ochlocratique*, à parcourir « le périple de la gnose », à lancer des malédictions contre le général Campenon qui lui voulut du mal « l'an XIV de la Terreur militaire», contre Napoléon 1er « ce Thug », contre M. Porel et le Pharmacien Wilhelm Schwabe (de Leipzig), si ce thesmotète inécouté avait fait emplette des Baux, comme il l'avait promis, il nous aurait évité une nouvelle révolution méridionale, et j'ajoute que cette acquisition lui eût été profitable à tous les points de vue car, ses capitaux occupés à la réfection d'un tel immeuble, il n'eût pas cédé à la tentation de s'adonner à des recherches alchimiques médiocrement rémunératrices puisque le seul louis d'or qu'il soit jamais parvenu à tirer de ses cornues lui revint à quinze cent trente francs.

Aussi bien, Sa Rose + Croix est fort menacée par un autre Œlohite, M. Albert Fleury, dont les brasseries littéraires s'arrachent le récent manifeste en l'honneur d'un « *Collège esthétique de la* Renaissance chrétienne et idéaliste » qui n'est « aucunement lié au tiers-ordre rosi+crucien ». Le collège n'est pas au coin du quai. Ses statuts, à l'encontre des prospectus coutumiers, ne vantent point la nourriture saine et abondante, ni les soins éclairés, ni la discipline à la fois paternelle et ferme, non ! Ils déclarent seulement que les femmes sont exclues, non pour les raisons qui attirèrent les disgrâces gouvernementales sur la tête du trop fameux Robin de Cempuis, mais parce que « il a été reconnu par tous les intellectuels que la femme se trouve dans de notoires conditions d'impossibilité pour parfaire bellement ». Je livre cet ukase de penseur misogyne à la vindicte de Mmes Astié de Valsayre et Hubertine Auclerc. Donc, pas de femmes, pas de femmes, tel est l'ordre d'Albert Fleury. Et, me direz-vous, entre hommes, que fera-t-on ? Voici : on s'efforcera « vers la révélation de l'Idéalité chrétienne, mystique et hermétique transcendante ». C'est bien simple. Si les lecteurs du *Diable-au-Corps* veulent contribuer, par d'utiles versements, à révéler ce que je viens de dire, à réagir contre le réalisme décadent, à permettre aux artistes de redevenir « les prêtres de l'Idéal» je me ferai un plaisir de transmettre leurs souscriptions à ce succédané kabbaliste de M. Paul Desjardins.

Plus qu'un mot : le titre dixième indique Paris

TOUSSAINT

Dessin de notre correspondant parisien H. E.



RUE DÉSERTE

Dessin de notre correspondant parisien H. E.

comme résidence solennelle (pourquoi solennelle?) du Chapitre directorial, mais ne dissimule pas qu'elle pourrait, au besoin, être transférée dans une autre ville. Si jamais le malheur voulait que nous fussions dépossédés, oserais-je insinuer que Charenton me paraîtrait, pour le Collège Esthétique, une localité tout à fait convenable ?

Le chiendent, c'est qu'en dépit de ce flamboyant manifeste-préface, et malgré qu'elle contienne une paraphrase du chapitre 1er des *Lamentations de Jérémie* (dans laquelle *voix* rime avec *moi*), des titres rédigés en un latin ingénu, par exemple *Pro musa non sunt Lacrymæ*, et divers anathèmes destinés à pulvériser le Juif-Errant, la police parisienne, la République et la « Ligue contre la Licence des rues » :

Mais rappelez-vous donc, exécrables Tartufes,
Vos festins de jadis accompagnés de truffes !

« brochure de M. Fleury s'attarde chez le libraire. Aussi je pense que l'auteur approuvera, comme moi, la lettre que M. Tissandier, président d'un Comité pour la ligue des écrivains, vient d'adresser au ministre de l'Instruction publique, et dont il veut bien communiquer copie : cet homme pavé d'excellentes intentions y demande que tous les journaux soient *tenus* d'insérer chaque semaine le Bulletin de la Bibliographie de la France ; voilà une proposition qui part d'un bon naturel. Mais elle est insuffisante. Pour que le résultat rêvé par M. Tissandier puisse être atteint, il faut que tous les Français sachant lire soient *tenus* d'acheter tous les livres parus dans la semaine.

Grâce à l'adoption de cette mesure, nous n'aurions plus à déplorer la honteuse indifférence du public, qui néglige de se procurer tels petits chefs-d'œuvre, de lumineux bon sens, par exemple les *Lamentations de l'Éphèbe*, de M. Auguste Lévêque, dont je citerai seulement le début, simple et sans rien d'affecté. comme l'exigeait Boileau, littérateur probe.

« Comme un qui — impubère presque encore, et n'ayant à peine plus la puérile empreinte, aux lèvres, des lactescentes mamelles de sa nourrice, de sa nourrice aux suaves onomatopées berceuses — témérairement ayant érigé son front fragile d'enfançon, du heaume essoré quadruplement d'ailes paraboliques, — du terrifiant casque, diploptère d'or — bondirait dans la mêlée hurlante, je reviens des conflits terrestres, toute l'âme pleine d'échardes, le cœur couvert d'ecchymoses et de calus, et, les phalanges de mes illusions — si richement revêtues d'armures incises de runes magiques et multiflories de coruscations orfèvries si bellement — mes resplendissantes phalanges, toutes lacérées et éventrées.»

Le styliste qui rédige avec tant de simplicité les gentillesses qu'on vient de lire n'a pas seul l'âme pleine d'échardes. Je sais un homme qui, comme cet éphèbe, plus que lui peut-être, souffre, et porte sous sa mamelle gauche un cœur couvert d'ecchymoses ; c'est M. Flourens, Calypso diplomatique, qui ne peut se consoler de son départ du ministère. Avoir un moment détenu le portefeuille des Affaires étrangères et devenir député des Hautes-Alpes, le coup est rude, bien rude à recevoir, malgré l'habitude qu'un politicien en devrait avoir. Pour en amortir la violence, autant que pour utiliser ses loisirs forcés — parce que entre nous, représenter Embrun, ça n'occupe pas beaucoup ! — M. Flourens s'est institué, de son propre mouvement, et par la grâce de M. Flourens, l'auteur de l'alliance franco-russe; il le répète chaque matin aux reporters sans ouvrage qui viennent dans son isba, il le publie dans toutes les feuilles qui acceptent encore sa prose, il est à l'affût des journaux qui se fondent — pour y déverser des souvenirs slavophiles ; je crois, Dieu me pardonne, qu'il a fini par se convaincre lui-même ! Lui seul en France, exception faite des camelots sportifs qui remplissent Paris de leurs abois: *Demandez la maladie du Tsar, derniers résultats* (sic), lui seul s'est pu réjouir de la mort d'Alexandre III, admirable matière à mettre en articles autolaudatifs.

Hier encore, il s'est porté garant du brillant avenir de Nicolas II. « En effet, a écrit cet homme immense je ne parle pas du nouvel empereur de Russie), en effet, n'étant encore que czaretwitch, ce souverain m'appréciait déjà et, un jour, il déclara : « Quand on reçoit un diplomate tel que vous... »

Vous m'en direz tant !

Invinciblement on se rappelle les conversations de ces bons vaudevilles d'antan où les jeunes filles à marier se plaisaient à parler de leur avenir avec un domestique vieilli dans la famille.

— Tu as vu mon prétendant, M, Sainval, n'est-ce pas, Baptiste ?

— Oui, Mademoiselle.

— Je crois que je serai heureuse avec lui.

— Parguienne, Mademoiselle, un homme qui m'a donné cent sous !

WILLY.

Exposition bi-mensuelle du
DIABLE-AU-CORPS.

Du 17 à fin novembre

DESSINS & CROQUIS DE
LÉON DARDENNE
et
FERRONNERIE & SCULPTURE
de
JULES HERBAYS.

L'Exposition est ouverte au public tous les jours de 1 à 4 heures de relevée
Le dimanche depuis dix heures du matin.

L'OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT

Le bon moine Amador, abbé de Turpenay, —
Dont Balzac a tracé le profil drôlatique —
Ayant jusques au bout rôti son vieux balai,
Se bornait saintement au rôle apostolique.
Un jour que, sans songer à mal,
Il sommeillait dans son confessionnal,
Au tribunal
De pénitence,
Vint s'accuser une fraîche beauté
Dont l'âme était tout innocence
Et le cœur tout ingénuité.
— Sans marchander, je paierais plus d'un cierge
Dit la naïve enfant, *l'absolvo* dépêché,
Pour savoir ce qu'au juste on entend par la Vierge
Concevant sans péché ?
— Hum! Hum ! fit Amador. La chose, telle quelle.
Est du ressort du Saint-Esprit.
Mais nul n'étant présent pour tenir la chandelle,
Ce qu'on sait seulement, c'est que cela se fit,
Ma chère enfant, sans qu'on n'y vit.

Jamais un directeur, en ses fonctions austères
Ne doit demeurer interdit.
Par un saint jeu de mots, des plus scabreux [mystères
On sauve la lettre et l'esprit

RATAPLAN.

CONTE IDIOT.

L'illumination

C'était la fête au patron et il s'agissait de bien faire les choses car le patron les faisait, lui, d'une façon toute remarquable.

L'année dernière on avait illuminé la cour avec des lanternes vénitiennes et au moment de son arrivée, tout le monde ensemble nous avions crié : Vive M'sieu !

C'était très bien.

Cette année la direction de la fête a été confiée à Louis, qui nous promet des merveilles.

Au lieu de lanternes vénitiennes, il a disposé sur les fenêtres, de même par terre, le long du mur, cent et deux petits verres de couleur, il a de plus acheté vingt et un mirlitons qui entonneront en même temps une joyeuse brabançonne.

Tout est prêt — nous attendons le patron. Enfin il arrive et nous nous avançons triomphants dans la cour. Mais là notre effet fut raté en plein, la cour était noire et nous restâmes silencieux.

Voici ce qui était arrivé :

Louis avait acheté vingt et un mirlitons mais il les avait laissés sur le comptoir du magasin, de plus il avait bien disposé les cent et deux verres de couleur mais il avait oublié de les allumer.

DURAND.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.
Spécialité de cigares importés. 009

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps. 010

CHRONIQUE ST· GILLOISE

La direction du *Diable-au-Corps*, ne reculant devant aucun sacrifice pour intéresser et amuser ses lecteurs, vient de s'assurer à prix d'or, ma collaboration en qualité de chroniqueur spécial pour la commune de St. Gilles. Le *Diable-au-Corps* devait bien cela à l'importante commune dont la bizarre situation topographique fait le trait d'union entre l'Afrique, la place de la Constitution et l'hôtel de ville de Bruxelles.

Tout le monde sait que les *zensses* de St Gilles sont de *zensses pesibels* et bien que d'aucuns profanes aient comparé le territoire soumis à la paternelle domination de M. Van Meenen, à la grouillante Belleville, je crois que mes Co-Communaux ont assez de leur caractère propre pour fournir la pâture à l'histoire contemporaine sans qu'il faille s'égarer en des comparaisons ou des parallèles absolument décolorés et faux.

Je suis heureux que l'intelligente et très artiste direction du *Diable-au-Corps* m'ait choisi pour remplir l'agréable mission dont elle m'a chargé, en quoi elle fait preuve d'un bon goût et d'une santé de jugement indiscutables. En effet, sous un pseudonyme modeste se cache ma personnalité dont je ne dirai rien et mon talent réel de chroniqueur, pour lequel j'ai la plus haute estime.

Ceci dit pour me présenter au lecteur, et vu le peu de place qui m'est réservé, je me vois forcé de remettre à la prochaine semaine ma première chronique St Gilloise :

Le coin de la Rue Joseph Claes
ou
L'inauguration du Pierrot.

STERNE.

COMMUNIQUÉS

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DES AQUARELLISTES. — Président d'honneur M. J. PORTAELS, Directeur de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — Ouverture du Salon annuel au Musée Moderne aujourd'hui samedi 24 novembre à deux heures de relevée.

Entrée par la Place du Musée.

THÉATRES

MONNAIE. — Pour rappel, aujourd'hui Samedi (abonnement suspendu), représentation extraordinaire organisée par le Conservatoire africain, au bénéfice de toutes les crèches de l'agglomération bruxelloise : *Aïda*.

ALCAZAR. — L'Alcazar a fait photographier les scènes et les ensembles de *Bruxelles-Sans-Gêne*, la revue de M. Théo Hannon, dont la vogue ne fait que croitre et embellir.

Ces photographies ont été faites le soir, en scène ; elles rendent de façon originale et pittoresque les divers aspects de la pièce. Ajoutons que c'est la première fois que le procédé de la photographie à la lumière oxidique est appliqué au théâtre, à Bruxelles.

EMPIRE PALACE. — A l'Empire-Palace, débuts du corps de ballet : *Ungariska*, ballet en un acte de M. Graziani, dansé par Mlles Carl, première danseuse ; Bentz première danseuse travestie, et soixante ballerines.

Programme varié : Aldon et miss Théo, clowns électriques ; John Patty, équilibre de tête ; Harry et Mack, musical-clowns ; Marcou et Armand, barres fixes, etc.

Début de Mlle Marguerité de Bussy, chanteuse mondaine.

Les répétitions de la revue *Bruxelles-All-Right* ont commencé mardi.

— A la matinée musicale qui sera donné dimanche, au Palais de la Bourse, par *Bruxelles-Attraction*, on entendra l'excellente musique des greuadiers, dirigée par M. Constantin Bender, inspecteur des musiques de l'armée. Programme exceptionnel.

Mlle Alexandra David, du théâtre royal d'Anvers, prêtera son concours au concert.

MOLIÈRE. — Voici la distribution des principaux rôles d'*Odette*, la brillante et animée pièce de Victorien Sardou qui passe samedi au Molière :

Comte de Glermont, MM. Montlouis ; Philippe, Arnaud ; Bachamel, Lebrey ; général de Clermont, Laty ; docteur Oliva, Dalbert ; Frontenac, Chatelain ; De Meyran, Malavié : Odette, Mmes J ; Malvau ; Bérangère, Elyane ; baronne Cornaro, Eernière, Julliette, Hervey.

Le bureau de location est ouvert de 10 à 5 heures. Téléphone 414.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : **A. GAUDY.**
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LEOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boite
NAZALINE
ANTISEPTIQUE
Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre
DÉPOT, 47. MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47
0,75 fr. la boite.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IX

L'explication

(Suite)

Il avait rencontré ensuite un paysan qui s'en allait vendre un sac d'oignons à Côme, et quelques doublons espagnols étaient venus à bout de le convaincre de la nécessité de vendre son cheval et ses oignons à don Alvarez, d'autant plus que ses doublons étaient appuyés d'un poignard de respectable dimension que l'inquisiteur avait retrouvé dans la poche de son haut de chausses.

L'espagnol avait rassemblé les rênes de sa rossinante et était parti

Il avait d'abord galopé sans trop savoir ce qu'il faisait, dans sa hâte d'échapper à ses terribles adversaires.

Puis, comme l'Apache l'avait si merveilleusement diagnostiqué, il avait songé à prendre une revanche et, cette fois, une revanche définitive. Mais il était seul, seul contre trois hommes déterminés et une femme. Ses estafiers, à lui, étaient anéantis. Ils dormaient de leur dernier sommeil sur un sommet des Alpes, attendant le blanc suaire que la neige ne devait pas faillir à leur faire.

Mais comme par un fait exprès il ne neigeait même pas. La nature elle-même se refusait à fournir un drap mortuaire à ceux qui avaient payé de leur vie, leur dévouement pour lui et qui se seraient dressés devant leur chef impitoyable comme un éternel remords si son âme avait connu le remords. Mais il ne connaissait pas le remords et, s'il les regrettait, c'était uniquement parce que leur concours lui eut été nécessaire.

— C'étaient d'infâmes gredins, ruminait-il tout en galopant, mais je ne retrouverai jamais leurs pareils. Il ne manque pourtant pas de gredins. C'est vrai qu'il ne manque pas de gredins, appuya-t-il en s'arrêtant. L'Italie est renommée par le banditisme qui y fleurit ; ce serait bien le diable si je n'avais pas la chance de tomber sur une embuscade de brigands.

La plaine nue dans laquelle il se trouvait n'était pas propice à récéler une embuscade. Il obliqua donc à droite vers un contrefort de montagnes boisées qu'il scruta du regard.

— Imbéciles ! clama-t-il, ils n'ont pas même songé à bronzer le canon de leurs carabines sur lesquels le soleil donne en plein. Bon, en voilà un qui me vise. Mal tiré, mais feignons d'être touché.

Et il se laissa tomber au bas de son cheval

Six grands diables, vêtus du pittoresque costume du bandit italien, avec le chapeau pointu enrubanné sautèrent du petit bois et se précipitèrent sur lui.

— Le Seigneur soit avec vous, mes enfants, leur dit-il en se relevant prestement. J'avais justement besoin d'une demi-douzaine de vadrouilles de votre espèce.

— Vadrouilles, grogna le chef — un gros barbu —. Ça n'est pas poli. Nous sommes gentilshommes de la montagne.

— Le mot ne fait rien à l'affaire. Asseyez-vous et causons. Je vous cherchais.

— Vous me connaissez.

— Non. Mais je comptais bien rencontrer quelque.... gentilhomme de votre espèce.

— Pandolfo Malatesta de la Trompa d'Eustachio, répondit le chef avec courtoisie.

— Alvarez y Gomez y Rodriguez y Pedro de Alcala de Alcali y Prussiatedepotassidès y Médio de Transversalo de Verticalo de Obliquo de la Jujube, Comte de Santa Fé de la Rastaquouéro, Duc de Medina-Coeli de Cuisina, Marquis de l'Asdepiquadas de Deudecarro.

— Corpo di Bacco ! Profession.

— Archevêque in partibus infidelium de Taïti, protonotaire apostolique, grand Inquisiteur de toutes les Espagnes.

— Monseigneur ! Votre main à baiser.

— La voici. Vous pouvez garder l'anneau.

— Merci. La rançon est digne d'un prince. Permettez moi de vous le roffrir.

— Mille fois trop bon. J'en ai d'autres.

— Inutile, Monseigneur. Votre bénédiction nous suffit.

Les bandits s'agenouillèrent et Alvarez les bénit. La scène ne manquait pas de grandeur outre sa grandeur d'Archevêque.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

KERMESSE
AUX
POINGS

N° 48 — 2e ANNÉE. 10 centimes A L'ÉTRANGER 15 centimes Dimanche 2 Décembre 1894

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME

Ecoute Nicolas, donne aux femmes le moyen de ne pas coiffer Ste-Catherine, au fond elles ne songent qu'à cela.

Dessin de LÉON DARDENNE

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'à la fin de l'année.

BELGIQUE fr. 5,50 par an.
ETRANGER » 7.50 »

LE CRIN

—

Tout n'est pas rose dans le métier de géomètre.

Je suis géomètre et je m'en vais par tous tous les temps, suivi d'une espèce d'aztèque qui répond au nom de Clodochard et qui est chargé des importantes fonctions d'aide arpenteur et de porteur de piquets, mesurer des champs, des bois, des prairies et en général tous terrains d'un genre quelconque. Le métier est sain mais peu productif, attendu la concurrence. Tout le monde est un peu géomètre par le temps qui court. J'ai connu un directeur de journal et un patron de café qui l'étaient. Et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que le directeur, le patron et le géomètre ne faisaient qu'un, réalisant ainsi le mystère de la Sainte Trinité.

Mes moyens ne me permettant pas l'achat d'un graphomètre, j'en ai — je suis ingénieux — construit un moi-même avec un cercle divisé, en vulgaire carton collé sur une planche, et des alidades du même métal.

Cet instrument, bien que primitif, me rend des services, tant mon habilité est prodigieuse — soyons modeste — mais il faut qu'il soit complet.

Et précisément il ne l'était pas, l'autre jour, quand je le déployai sur le terrain, là-bas, du côté d'Auderghem. Je m'aperçus avec consternation, au moment où, gracieusement courbé, je jetais un premier coup d'œil au travers des alidades, que les crins qui doivent servir de guides au rayon visuel brillaient par leur absence.

Malgré la correction habituelle de mes manières, surtout vis-à-vis de Clodochard, qui a des tendances fâcheuses à se familiariser, je laissai échapper un N...d...D... énergique et m'écriai :

— Clodochard, serviteur fidèle, nous sommes f... J'ai perdu mes crins.

Clodochard se gratta le bout du nez de l'index — sa pantomime habituelle quand il fait un effort d'intelligence — et émit la réflexion judicieuse :

— Ça doit être facile à remplacer.

— Tu as le moyen, toi ?

— Si nous avions un archet de violon.

— Impraticable. Ça manque d'instruments à cordes.

— Ou une brosse à habits.

— Cet ustensile m'est étranger.

— Ou un cheval.

— Tiens, c'est vrai, un cheval. Mon royaume pour un cheval. As-tu un cheval, toi ?

— Non, mais ça doit être facile à trouver.

— Mettons-nous à la recherche d'un cheval. Le problème se résume donc à la découverte d'un cheval, dont la queue nous donnera non pas seulement le crin nécessaire, mais beaucoup de crins, des crins de rechange. Mais où trouver ce cheval ?

— Mais, dam ! dans une écurie.

— Clodochard, je vois avec désespoir que tu compliques encore l'énoncé du problème et que tu en déplaces la solution. Ce n'est pas seulement un crin que nous cherchons, mais une écurie, avec un cheval producteur de crins. Tu vas me dire tout à l'heure qu'il est indispensable de rechercher aussi une habitation connexe à cette écurie.

— C'est vrai, patron. mais au lieu de blaguer, nous ferions mieux, peut-être, de nous diriger vers cette villa que j'aperçois là-bas derrière ces arbres, et qui semble bâtie en nougat de Montélimar. Le goût atroce de cette construction parait dissimuler un bourgeois cossu qui doit élever des solipèdes.

Après une conversation dont le détail vous embêterait, — je crois vous avoir déjà donné une idée de la prolixité de Clodochard — nous remballâmes nos piquets, notre graphomètre, notre chaîne et nos fiches et primes le chemin de la pièce montée, d'un bourgeoisisme hideux, qu'avait signalée mon estimable compagnon.

Après un petit quart d'heure de chemin, nous arrivâmes à une grille pui aurait pu être en fer forgé si elle n'avait pas été en fonte.

— Attention, dis-je à Clodochard. Nous présenter comme géomètres à la recherche d'un crin serait peut-être s'exposer à être mal accueilli. Nous sommes des artistes.

— Des artistes, pourquoi ?

— Parce que ma fertile imagination a trouvé ce moyen de nous procurer un crin. Tais-toi et dis comme moi.

— Que je me...

— Silence et sonne à cette grille.

— Il n'y a pas de sonnette.

— Raison de plus pour sonner.

— Nous poussâmes la grille, nous dirigeâmes d'un pas ferme vers l'entrée principale du nougat — un péristyle athénien — et poussâmes un bouton électrique qui nous paraissait répondre à l'usage auquel servent d'habitude les sonnettes.

— Que dis-tu de ça, Clodochard ; une sonnerie électrique dans un petit Parthénon.

— Bizarre mais pratique.

Une fort jolie fille, ma foi, vint nous ouvrir.

— Etes-vous la maîtresse de céans, ma belle enfant ? interrogeai-je de mon air le plus gentilhomme.

— Non me répondit-elle naïvement ; je la suis du notaire Branchu.

Cette réponse m'édifia et la conquête du crin me parut désormais chose facile. Je me donnai comme un aquarelliste dont le pinceau était incomplet je commençai par lui demander si elle n'élevait pas des blaireaux.

— Ou des taupes, crut bon d'ajouter Clodochard qui étouffa la fin du mot dans un cri de douleur provoqué par une compression vigoureuse de son orteil sous ma semelle.

La petite blonde — ai-je dit qu'elle était blonde ? — ouvrait des yeux énormes. Ils étaient charmants ces yeux, lumineux et mutins sous l'arc de deux sourcils finement dessinés.

— Je ne sais pas, dit-elle, faudrait demander à Lucie.

— Lucie. Qu'est ce que Lucie ?

— Mon amie, la propriétaire de la maison.

— Daigneriez-vous lui demander, mademoiselle, si elle élève des blaireaux.

La petite blonde nous fit entrer dans un salon et partit en ambassade transmettre notre demande. Nous entendîmes un vaste éclat de rire et une superbe rousse tomba en coup de vent dans le salon. Clodochard, qui a des appétits pervers, donna immédiatement des signes d'aliénation mentale. Pour moi, je continuais à préférer la blonde.

— Vous êtes artistes, messieurs, interrogea notre majestueuse hôtesse ! un Rubens.

— Aquarellistes, madame. Par le plus fâcheux des hasards, nous nous sommes aperçus, au moment de nous mettre à l'ouvrage, qu'il manquait un poil à nos pinceaux respectifs. Vous n'êtes pas sans ignorer que chacun à ses petites manies. La nôtre est de ne peindre qu'avec des pinceaux complets, et si quelquefois vous aviez un blaireau...

— Ah ! vous êtes peintres. Et ces bâtons, à quoi ça sert-il ?

— Ça sert à tendre notre panorama. Nous faisons un panorama.

— Mais je ne vois pas votre papier.

— C'est un papier immense, madame, un rouleau qui pèse sept mille kilos. Nous l'attendons par le chemin de fer.

— Mais il n'y a pas de station.

— Nous attendons qu'on en construise une.

— Mais ça n'est pas clair, exclama la belle rousse en éclatant de rire.

C'était absolument exact. Heureusement Clodochard vint-il me tirer d'embarras en sollicitant poliment de mon interlocutrice un moment d'entretien particulier. Je dois dire qu'il s'exprima très bien et que son exquise distinction parut produire une impression favorable. Peut-être aussi la haute stature et les larges épaules de mon aide — il est bâti en hercule — furent-elles pour quelque chose dans cette impression. Toujours est-il que Lucie lui accorda avec la plus grande bienveillance la faveur qu'il sollicitait.

Je bénis Clodochard qui allait sans doute s'occuper de l'objet délicat de notre visite. Je le bénis d'autant plus qu'il me laissait seul avec la jolie blonde pour laquelle j'avais conçu à première vue une chaude affection.

— Eh ! bien, ils nous laissent seuls, articula la chaste enfant.

Je ne répondis point.

— Que dites-vous de cela, Monsieur ?

Je gardai le même silence.

— Monsieur n'est pas poli, il me semble. Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

— Parce que, Mademoiselle, la maîtresse d'un notaire est tellement au dessous d'un artiste, d'un grand artiste, qui fait des panoramas, que sa dignité l'empêche de vous répondre. N'êtes vous pas honteuse d'être la propriété d'un officier ministériel ?

A cette rude apostrophe la petite fondit en larmes. C'était là que je voulais en venir. Une blonde qui pleure est vaincue. Je me jetai à ses pieds, la pris dans mes bras, lui parlai doucement, tendrement, passionnément. En un mot j'entrepris de la consoler et y réussis pleinement, tout à fait pleinement. Au bout de quelques instants un sourire illuminait sa petite frimousse rose au travers de ses larmes et, alanguie, elle reposait sur mon épaule.

Avec des précautions infinies, je la déposai sur une chaise longue et naturellement, comme cette scène l'avait agitée, je dégrafai son peignoir pour lui donner de l'air.

Ma pudeur me force à taire la suite de cette entretien. Aussi pourquoi ce notaire s'appelait-il Branchu ? Il le fut, branchu.

Ce qu'il y avait d'étonnant c'est que Clodochard et la belle rousse ne donnaient aucun signe

d'existence. Nous semblions seuls dans ce château.

Nous passâmes une matinée très agréable — toujours sans Clodochard — et ce n'est qu'avec peine, après un repas savamment épicé — où cette fois nous retrouvâmes Clodochard — qu'éplorées, la rousse et la blonde nous permirent de retourner à nos travaux.

— Et le crin, Clodochard, lui dis-je en souriant.

— Je l'ai, répondit-il laconiquement. Passez-moi une alidade, patron.

— Je l'ai aussi. Je garde l'autre alidade. Un cigare au premier qui aura monté son crin.

Après une demi-heure d'efforts je n'avais pas encore réussi à monter ma moitié de graphomètre. Mes crins frisaient d'une manière déplorable. Impossible de les tendre. Ils décrivaient les courbes les plus imprévues.

De guerre lasse, je résolus de laisser toute la besogne à Clodochard, moyennant le léger sacrifice d'un cigare.

Il en était absolument au même point que moi, pour le même motif.

— Ah ! ça, lui dis-je, c'est donc pas un cheval qui t'a fourni ton crin.

— C'te blague, répondit-il, vous savez bien que c'est un chat.

JEF VAN DER KELE.

HISTOIRES SIMPLES

Tel père tel fils *ou* A père avare, fils prodigue

Il était une fois un directeur de théâtre qui avait la réputation de ne pas attacher ses artistes avec des rollmops. Ce peu prodigue impressario avait des enfants et, preuve de bons sentiments paternels, c'était pour leur laisser de fortes rentes qu'il liardait ainsi. Même, pour inculquer de saines notions d'économie à ses rejetons, en leur apprenant à passer les soirées en famille, il avait refusé à son fil, ses entrées gratuites au théâtre qu'il exploitait.

Cette mesure ne porta pas tous les fruits qu'il en espérait, parce que, devant payer sa place, son héritier préférait aller à n'importe quel autre spectacle où il s'amusait plus que chez papa.

Mais un beau soir, ce digne jeune homme, eu égard aux observations de l'auteur de ses jours, se résigna à se payer, pour cent sous, un fauteuil d'orchestre, à l'exploitation théâtrale de son père.

Aussi le lendemain, après le déjeuner, au moment où celui-ci quittait la table, il courut après lui et lui dit : « Dis, père, j'ai été hier à ton théâtre, aux fauteuils, tu me dois deux francs cinquante. »

L'apéritif

Jean avait été envoyé, à Bruxelles, pour suivre les cours de l'Université, afin de devenir avocat, par ses parents, de braves commerçants de province, qui lui servaient une modeste rente mensuelle.

Il habitait une petite chambre garnie toute simple et prenait ses repas dans une « pension bourgeoise ».

Très studieux et travailleur, il passait régulièrement ses examens.

Elevé dans de strictes principes d'économie, il évitait avec soin les dépenses inutiles et jamais ne tirait une carotte ni à son père, ni à sa mère. Mais un jour étant, par le plus grand des hasards, au café, il fit comme les camarades avec lesquels il se trouvait et but un, puis deux petits verres « d'amer Bardin ». Et trouvant cette liqueur délicieuse, il prit l'habitude de s'en offrir une goutte avant chaque repas.

Depuis, son restaurateur s'est vu forcé de doubler le prix de sa pension.

CATHERINE.

LE PROCÈS D. BURLET

Un joli propre à rien, mon Arthur. Il en était arrivé, comme a dit Mirbeau, à cette heure suprême où l'homme n'a plus qu'à se brûler la cervelle ou à commettre un crime à moins qu'il ne crée le *Diable au Corps*, pardon, Mirbeau a dit: *Le Figaro*. Extirpé de la Régie des baudruches, de l'Institut des diplomates, de la corroierie des trottoirs, tous établissements où il cuidait pour longtemps dormir, il faisait le désespoir de sa famille et aussi de son père, noble électeur triplural, et même triplural grâce à ce propre à rien de fils qui le faisait père de famille. Tout s'enchaîne dans la vie, le bien et le mal, la pluralité et le désespoir d'un électeur.

Enfin, Arthur, mis à la porte du toit paternel avec quelques malédictions et des guenilles, se souvint des figaristes imprécations d'Octave et n'ayant nulle vocation pour le suicide, assez peu de syntaxe, se résolut à commettre un crime. Mais comme il ne pouvait rien faire proprement, l'octogénaire qu'il voulut occire se remit promptement sur béquilles. Et le crime fut correctionnalisé.

Le hasard et deux gendarmes amenèrent Arthur dans le gateau lapidifié dont la calotte énerve tant de citoyens. Ensuite, une erreur de ces gendarmes l'amena dans un bocal où deux plaideurs gueulaient à fendre l'âme.

— Vous avez été chassé, cher confrère, haletait l'un, chassé du Parlement.

— Pardon, cher confrère, boxait l'autre, pardon....

— Pis que cela, cher confrère, fonçait le premier, on vous a fait sénateur !

Arthur eut un éclair dans les yeux en même temps qu'un sourire sur les lèvres. Et il confia à un gendarme :

— Mirbeau n'avait pas prévu ça. Quand on me lâchera je me ferai sénateur.

GEORGES LAURENT.

L'IRREPARABLE.

CONTE STUPIDE (*)

Vous connaissez Ernest ?

Si vous ne le connaissez pas, vous le reconnaitrez aisément, si vous le rencontrez en société, au sobriquet dont je vais avoir l'honneur de vous faire connaître l'origine.

Esnest est un bon garçon, un très bon garçon; il n'a qu'un défaut : c'est d'être couard comme la lune, vessaud comme un lièvre. On l'appelait Lavenette avant de lui donner son sobriquet actuel. Avant on l'appelait peut-être autrement. C'est un de ces individus, grotesquement affublés d'un nom qui n'est pas le leur, qui traversent la vie sous une cocasse appellation.

Connaissant sa poltronnerie nous résolûmes de lui donner une leçon salutaire. Nous choisîmes un jour de carnaval qui servait nos dessins et nous lui dîmes :

— Ferme les yeux Lavenette, nous allons te déguiser d'une façon peu ordinaire. Tu auras le plaisir de la surprise quand nous te permettrons de revoir le jour.

Le jour est une figure, attendu qu'il faisait parfaitement nuit.

Ernest, qui n'a jamais pu résister à nos volontés, ferma consciencieusement les yeux. Nous découpâmes dans un de ses draps quatre orifices pour les yeux, le nez et la bouche, le lui campâmes sur la tête et allumâmes, sous son nez, un feu de bengale vert.

Puis nous rugîmes d'une voix sombre : — Regarde-toi imbécile.

Ernest regarda, aperçut son effigie spectrale dans la glace, poussa un cri prodigieux et tomba évanoui.

Quant il revint à lui, l'irréparable était consommé, il avait perdu son surnom de Lavenette pour prendre le sobriquet de « le vessaud fantôme » que nous lui avions unanimement décerné.

Et ce qu'il y a d'extraordinairement particulier, c'est que ceux qui l'entendent appeler ainsi cherchent vainement sa ressemblance avec un navire parce qu'ils orthographient, par la pensée, vaisseau.

Et dire qu'on veut réformer l'orthographe.

DURAND

(*) Le mot stupide n'est pas assez fort pour qualifier le caractère de calme bêtise de ce conte. On dirait qu'il a été écrit par un veau (*Note de l'auteur*).

***

AUTRE CONTE STUPIDE

Xantipe et Esope avaient assisté à une séance de magnétisme dont ils revenaient avec une cuite d'archevêque. Aussi, leurs idées étaient-elles translucides et une discussion profonde comme des hoquets accompagnait leurs méandres ambulatoires.

Xantipe et Esope logaient ensemble. L'un trompant l'autre, ils arrivèrent en leur garni où le magnétisme n'arrêta point leur éloquence alcoolique.

Ça devait finir par un pari.

— Tiens, dit Esope, il est trois heures du matin,

— Tais-toi, t'as pas de fluide.

— Tu va voir.

Esope alla se camper sur le carré et étendant les bras vers le rez-de-chaussée d'abord, puis vers le second étage, il hurla :

— Dormez, je le veux !

En bas, une porte s'ouvrit. Une autre en haut.

Esope entendant le bruit des clés, rehurla :

— Dormez, je le veux !

Et la voix du propriétaire répondit :

— Avez-vous bientôt fini d'éveiller le monde, spèce d'imbécile !

Esope triomphant, dit à Xantipe :

— Tu vois, ça y est.

Le lendemain on les flanquait tous les deux à la porte.

NERFAND

AUTOMNE

Dessin de notre correspondant parisien H. E.

LES TERRASSIERS

Dessin de notre correspondant parisien H. E.

PETITES NOUVELLES

Nous souhaitons la bienvenue à un nouveau confrère hebdomadaire : *La Médecine du Foyer*, journal médical populaire dirigé par le docteur Balteaux.

La Médecine du Foyer s'adresse particulièrement à toutes les personnes désireuses d'augmenter leurs connaissances en médecine et hygiène domestiques, et de contribuer de la sorte, dans une certaine mesure, au développement physique, intellectuel et moral de la race humaine.

Instruire nos lecteurs agréablement par nos causeries hebdomadaires sur toutes les branches de l'art médical qui peuvent les intéresser et leur être utiles, et par là les éloigner des rebouteurs et des charlatans, qui n'ont jamais été si nombreux et si audacieux qu'en notre temps : tel est son but.

Le premier n° de notre confrère est très intéressant, une science aimable et à la portée de tout le monde. Il ne néglige pas le mot pour rire ainsi ainsi qu'en témoigne le traitement suivant de la constipation qu'il... ne recommande pas.

Guérison de la Constipation.

« Il s'agit d'une pilule. Elle est grosse, bien » grosse, colossale même, mais ne vous effrayez » pas, chers lecteurs, et rassurez-vous bien vite, » elle n'est pas destinée à être avalée. C'est une » pilule pour usage externe.

» Elle nous est conseillée par le docteur Rose, » de New-York, et a la forme et la composition » d'un boulet de canon. Elle pèse de 1 à 3 kilo- » grammes (suivant l'âge, la constitution et la » gravité du cas) et doit être employée comme » suit :

« Le patient étant placé horizontalement, la » pilule (pardon, le boulet !), préalablement » chauffée et entourée d'une légère couche de » ouate, est placée sur le ventre. Une personne » exercée la fait rouler lentement, dans toutes » les directions, de bas en haut et de haut en » bas, de droite à gauche et de gauche à droite » pendant cinq à dix minutes.

» Le résultat est facile à comprendre. Les ma- » tières fécales durcies sont malaxées, réduites en » bouillie par le boulet, et finissent par circuler » dans la direction du tube intestinal. L'effet » cherché est obtenu. Plusieurs séances sont par- » fois nécessaires.

» Bonne précaution : pendant l'opération, » chers lecteurs, ne vous prenez pas d'un fou » rire, et surtout ne gobez pas cette fameuse » pilule . . . . qui nous vient d'Outre-mer. »

Médecin du Foyer.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 010

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps

011

CHRONIQUE ST- GILLOISE

LE COIN DE LA RUE JOSEPH CLAES

OU

l'Inauguration du Pierrot.

Ceci n'est pas une blague. Chez Blondiau, au coin de la rue de Constantinople, s'est faite, la semaine dernière, l'inauguration du *Pierrot*.

Il est là, aujourd'hui, pâle et famélique, joyeux cependant, riant dans sa farine sur un fond de flammes rouges et vertes et bleues.

Le *Pierrot* de Joseph Blondiau a une histoire, une légende qui n'est pas un conte ; je ne veux pas la donner ici, ce ne serait pas en place, mais allez y voir et demandez-la .. Pauvre Pierrot qui a failli devenir « *La grenouille* ».

L'Inauguration a été somptueuse : l'établissement est divisé en deux parties, séparées par une cloison mobile fort ingénieusement établie, qui permet de communiquer de la première dans la seconde, au moyen d'un panneau articulé pivotant sous la simple pression de la main, et se refermant de même. Dans la partie intérieure, la plus vaste, s'étalent une suite de panneaux de bois clair formant lambris, tandis qu'au fond, a droite et à gauche du portail, se dressent une série de tiges en bois ouvré, dont le bas, en cône incrusté est recouvert d'une plaque d'ivoire et le haut garni d'une bague également d'ivoire surmontée d'un bouton blanc légèrement arrondi.

C'est d'un goût nouveau en même temps que fort agréable et voilà St- Gilles, enfin !... dotée d'un *Café* selon ses aspirations et ses goûts. Comme ceci n'est pas une réclame, que Joseph Blondiau m'excuse si je brutalise un peu sa modestie. Ce qui est bien peut-être cité et... Vive Pierrot.

STERNE.

CORRESPONDANCES

Nous recevons de l'Administration municipale du canton de Ninove la lettre suivante. Nous croyons ne pouvoir mieux appuyer les louables intentions qui s'y trouvent exprimées, qu'en la publiant *in-extenso* et nous engageons vivement nos artistes à la lire avec attention.

Ninove, le 27 Novembre 1894.

A Messieurs les Rédacteurs du Journal
« *Liable au Corps* »,
Rue aux Choux, 12, Bruxelles.

Messieurs,

Il s'est fondé récemment à Ninove, sous les auspices du Conseil et sous la dénomination de « Ninove-Attractions », un cercle d'agrément, a l'instar de ceux qui, à Bruxelles, à Namur et en d'autres villes du Pays, ont obtenu le plus vif succès et donné les résultats les plus encourageants. Le but de ce cercle, dont tous les membres de notre administration font partie, est d'attirer les étrangers à Ninove et de les y retenir en leur offrant les distractions que recherche la généralité des touristes.

Nous nous permettons, Messieurs, de porter ce fait à votre connaissance et de venir solliciter votre précieux concours pour la réalisation de nos projets.

La Rédaction du Journal « *Le Diable au Corps* » compte dans son sein plusieurs artistes peintres de grand talent. Nous les convions à exposer — sans aucun frais pour eux — leurs œuvres dans les locaux nouvellement inaugurés de notre Musée royal. Elles y seront certainement très admirées et serviront à former le goût artistique de nos populations, dont, il faut l'avouer, le sens esthétique trouve trop rarement l'occasion de s'exercer.

D'autre part, « Ninove-Attractions » se propose de donner, dans le courant de cet hiver, quelques séances où la musique alternera avec la littérature.

Déjà plusieurs musiciens illustres ont répondu favorablement à nos avances, Nous serions heureux, Messieurs, si, de votre côté, vous vouliez bien nous réserver la rare fortune d'entendre ici quelques-unes de ces conférences dont vous avez le secret et qui ont porté jusqu'aux étoiles — et peut-être au delà — la renommée des spirituels collaborateurs du « *Diable au Corps.* »

C'est dans cet espoir, Messieurs, que le Conseil vous prie d'agréer l'assurance de ses sentiments les plus distingués.

ADMINISTRATION MUNICIPALE
DU CANTON
DE NINOVE

LE CONSEIL :
Le Président :
(*Signé*) Ph. Terwecoren,

PAR ORDONNANCE :
Le Secrétaire :
J. Janssens.

LES PREMIÈRES

Théâtre Molière. — *Odette*, de Victorien Sardou.

Il faut toute l'habileté du maître dramaturge qui a nom Victorien Sardou pour oser bâtir une pièce telle qu'*Odette*, qui ne commence réellement qu'au troisième acte, après un acte de prologue et un second acte d'explications sur l'intervalle de quinze ans qui sépare le prologue de l'action. Mais tout cela est amené avec tant d'art, chaque acte gravite avec une habileté si supérieure vers la scène à effet que, seuls, ceux qui entendent étudier les procédés du maître s'aperçoivent qu'il a réussi à faire une pièce importante exactement avec trois scènes capitales. Au fond, c'est toute la pièce : deux scènes entre le Comte Clermont Latour et Odette et une scène entre Odette et Bérengère. Le reste n'est qu'épisodes et hors-d'œuvre, ces hors-d'œuvre — le condiment, d'*Odette* — sont tellements charmants, remplis de tant d'esprit que l'on ne s'aperçoit point de la ténuité de la traîne de l'écrivain.

C'est précisément ce qui rend *Odette* si difficile à monter. Si les rôles épisodiques, si les vingt cinq personnages qui évoluent autour du comte de Clermont Latour, d'Odette et de Bérangère ne sont pas bien tenus, adieu l'illusion, adieu l'effet. L'ensemble ne doit pas être seulement honorable; on ne peut se contenter de l'à peu près.

Cet ensemble, heureusement, on le trouve au Théâtre Molière où la pièce à été montée avec le souci de faire bien. M. Montlouis remplit avec une rare autorité le rôle du comte de Clermont-Latour et Mme Malvau celui d'Odette où elle sait être émouvante et pathétique sans tomber dans le mélodrame, Les débutantes : Mlles Elyane (Bérengère) et Hervey (Juliette de la Hoche) ont été favorablement accueillies. Elles ont d'ailleurs leurs état de service, Mme Elyane au Vaudeville et à l'Ambigu et Mlle Hervey à Royan et aux Nouveautés. Ce sont deux excellentes acquisitions qui ont parfaitement rendu les nuances de caractères qu'a su mettre Sardou dans deux rôles de femmes jeunes, jolies et également distinguées et spirituelles.

Comme je l'ai dit, d'ailleurs, chaque rôle, fut-ce le moins important est composé avec le souci qu'il faut de son caractère spécial. Mmes Vernières, Debacker, etc. sont exquises dans leurs trop rares scènes. M. Lebrey fait un Béchamel original, un fantaisiste et non un comique qui détonerait dans ce milieu de bonne compagnie et M. Armand soutient très bien le rôle difficile de Philippe la Hoche le terre-neuve de la pièce qui ne réussit jamais à terreneuver jusqu'au bout

C'est à cet ensemble que nous devons la façon brillante dont a été enlevé le troisième acte, si mouvementé, si animé, mais si difficile d'engencement et de mise en scène. Le théâtre Molière

nous avait déjà montré ce qu'il pouvait faire avec *Dora* et *Monsieur Alphonse* ;il s'est surpassé dans Odette.

Une victoire de plus à l'actif de la bonbonnière d'Ixelles.

R. II.

THÉATRES

MONNAIE. — Aujourd'hui, samedi, représentation extraordinaire (abonnement suspendu) au bénéfice de l'Œuvre du cercle *Le Progrès* (section de Saint-Gilles) : *Philémon et Baucis Coppélia*, ballet en deux actes.

PARC. — *Cabotins*, dont la centième représentation sera fêtée demain à la Comédie-Française, continue à attirer en foule le public de Bruxelles et de la province, et de grandes sociétés demandent cette pièce à succès pour leurs spectacles de familles.

Dimanche, à 1 heure, première matinée de *Cabotins*.

GALERIES. — Aujourd'hui, au Galeries, *la Fille de Mme Angot*.

ALCAZAR. — *Bruxelles-Sans-Gêne* marche triomphalement vers la centième. Mardi soir, à la représentation de gala de l'*Union des Bienfaiteurs*, la salle était bondée et le dimanche on refuse du monde.

La revue de M. Théo Hannon sera l'un des plus beaux succès de la maison.

CIRQUE ROYAL. — Ce soir, début exceptionnel. M. Schumann présentera le tandem sauteur : Niss et Gisella. Ce dernier cheval a été acheté il y a quatorze jours à Bruxelles et dressé en ce court laps de temps !

Vendredi dernier irrévocable des célèbres japonais des *Kawakamis*. Samedi plusieurs débuts.

Aux nombreux éléments de succès dont se composait déjà la trsupe, se sont adjoints samedi passé, deux numéros remarquables : le clown Veldeman acrobate et dresseur, et les tableaux vivants d'un genre inconnu jusqu'ici en Belgique.

EMPIRE-PALACE. — Aujourd'hui samedi 1er Décembre débuts d'une troupe nouvelle.

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

Voyez les étalages nouveaux

37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique

ALEXANDRE

268, rue Haute,

BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DIRECTEUR : **A. GAUDY.**

22. Place de Brouckère

BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur

43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.

Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.

HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.

SALLES D'ARMES

et de gymnastique de LEOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :

C. A. DAVERVELT & Cie

CHAMPAGNE **CHOUBRY** FRÈRES

11, place Sainte-Catherine

BRUXELLES

Dégustation au " DIABLE AU CORPS „

RÉCITS DE

RHAMSÈS II.

EN VENTE

chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boite

NAZALINE

ANTISEPTIQUE

Guèrit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre

DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47

0,75 fr. la boite.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IX

L'explication

(Suite)

— Relevez-vous, mes enfants, dit Alvarez. Nous avons à causer. Ça Pandolfo, combien as-tu de bandits sous tes ordres ?

— Pas un, Monseigneur.

Alvarez sourit : Combien, rectifia-t-il, as-tu de gentilshommes de la montagne sous tes ordres ?

— Pas un, Monseigneur.

— Explique-toi.

— Je veux dire, Monseigneur, que mes amis n'ont pas d'ordres à recevoir de moi. Je les dirige et ne les commande point. Nous formons une association dont les membres, qui ont bien voulu reconnaître mon modeste mérite, m'ont nommé président à l'unanimité, moins une voix : la mienne.

— C'est bien. Pandolfo Malatesta, réponds comme si Dieu t'interrogeait.

Pandolfo garda le silence.

— Par le diable, réponds-moi.

— Dieu est trop haut pour me parler.

— Mais c'est moi qui te parle. Combien de gentilshommes répondent à ton appel quand tu as besoin d'eux.

— Cela dépend — et il exhiba dix-huit sifflets — à l'appel de ce sifflet de buis, un homme sort de la montagne, à l'appel de ce sifflet d'ébène, deux hommes sortent de la montagne, à l'appel de ce sifflet de zinc, trois hommes sortent de la montagne, à l'appel.....

— Assez, morbleu ! le maximum.

— A l'appel de ce sifflet d'or, dix-huit hommes sortent de la montagne.

— Ce n'est pas assez.

— Pourquoi ?

— Pour servir mes projets. Nous avons affaire à des géants.

— Combien sont-ils ?

— Trois,et une femme,mais ils en valent cent.

Pandolfo Malatesta se leva.

— Qu'en dites-vous, mes braves, trois hommes vous font-ils peur ? Un rugissement de mépris lui répondit.

— Vous voyez, Monseigneur, ils ne craignent rien, pas même trois hommes.

— Dis-moi, Pandolfo, as-tu déjà, dans tes luttes contre les fauves des forêts, combattu le lion rugissant qui défend sa progéniture ?

— Il n'y a pas de lions en Italie.

— Donc tu peux juger de leur férocité. Ces trois hommes — écoute-moi — unissent la force et le courage du lion à l'invulnérabilité du crocodile,à l'astuce de la fouine, à l'audace du cachalot et à la devise du porc-épic — qui s'y frotte s'y pique. J'ai éprouvé leur valeur et la force de leurs bras. Quatorze cent cinquante deux de mes séides ont mordu la poussière sous leur fer ou leurs armes à feu. Ce sont des géants, te dis-je.

— Mais les bandits des Abbruzes sont des Atlas.

— Pardon, Nous sommes dans les Alpes.

— Parfaitement. Les bandits des Abbruzes sont des Atlas et chacun de mes gentilshommes des Alpes vaut vingt bandits des Abbruzes. Sais-tu ce qu'ils ont fait à eux dix huit ?

— Non.

— Eh ! bien, le duc de Milan, Valerio Visconti, a envoyé contre eux quatre vingt de ses meilleurs gendarmes.

— Et puis.

— Les gendarmes sont venus. Et celui-là, tout seul, Georgu Troufignogno, leur a parlé. Au bout d'un quart d'heure, les gendarmes, convaincus, abandonnaient leur uniforme pour embrasser la vie libre des montagnes. Sais-tu ce qu'ils ont fait encore ?

— Non.

— Le duc de Mantoue, Geronimo Sforza, a envoyé contre eux une armée. Vive Dieu ! Il y avait dix huit milles cavaliers, tous condottiere de choix, qui n'avaient pas froid aux yeux.

— Et puis.

— Celui-là, Piétro Sanbouli, a lui tout seul, a averti la sérénissime république de Venise, alors en guerre avec Sforza. Le doge Matheo Fascari a envoyé trente quatre mille hommes qui ont mis en pièces les dix huit mille cavaliers.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

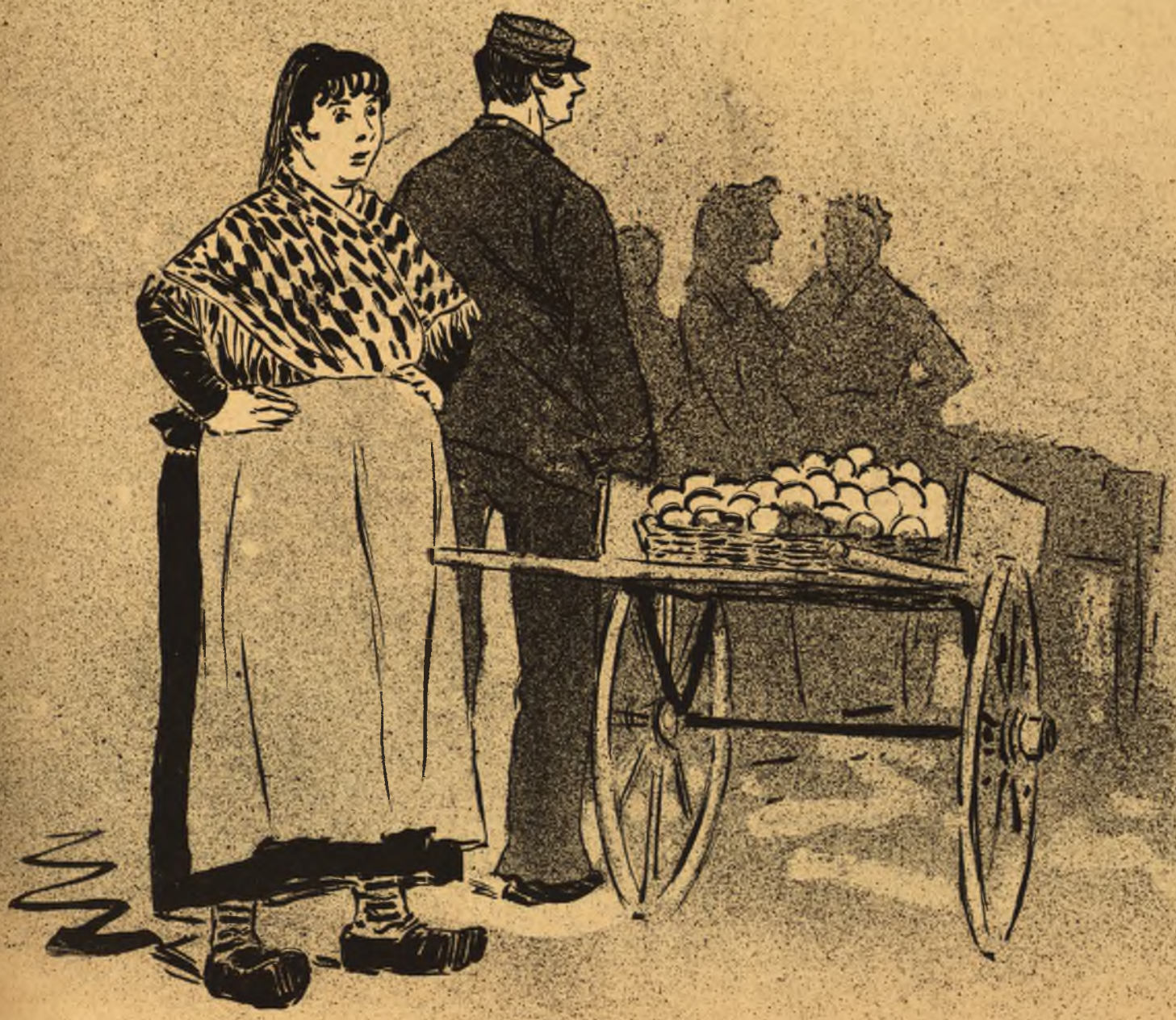
A M'sieu André echevin de l'instruction publique
Autrefois on croyait a St Nicolas..
Ça f'sait plaisir aux p'tits..
et pas d'peine aux vieux..
.mais maint' ~~nant~~ qu'les pions enseignent aux gosses de 2 ans...
.qu'y n'faut pas croire aux légendes...
J'voudrais casser la gueule au progrès N. de D.
Pardenne FON.

N° 49 — 2e ANNÉE. . 10 centimes A L'ÉTRANGER 15 centimes Dimanche 9 Décembre 1894

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.



TYPES BRUXELLOIS — MARCHANDES D'ORANGES

Dessin de J. ONBEKEND

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'a la fin de l'année.

BELGIQUE **fr. 5,50 par an.**
ETRANGER **» 7.50 »**

TENTATIVE DE CHANTAGE

Monsieur,

« Si vous n'avez pas, demain, entre cinq heures » et cinq heures cinq du matin, déposé la somme » de vingt cinq mille francs entre les mains du » soussigné, place des Martyrs, il se trouvera » dans la triste nécessité de vous dénoncer au » parquet pour vol à main armée.

Souvenez vous de la nuit du 7 avril 1863.

X.X.

« P. S. — Vous me reconnaîtrez à une cuiller » à soupe passée dans la boutonnière de mon » veston.

***

Non, mais figurez vous ma tête en recevant ce poulet extravagant. La nuit du 7 avril 1863. Je ne me souvenais pas d'avoir perpétré le moindre vol à main armée cette nuit là, pour plusieurs raisons, dont la principale est que j'étais âgé à cette époque de six ans, onze mois et trois cent quarante neuf jours. Je crois inutile d'énumérer les autres.

L'individu qui voulait me faire chanter s'était évidemment trompé d'adresse. Il me prenait pour un autre qui avait commis un vol à main armée le 7 avril 1863 et qui avait échappé aux investigations de la justice. La police est bien mal taite. Cette pensée me chiffonna un peu. Etre pris pour un malfaiteur n'est rien, cela peut arriver aux plus honnêtes gens, mais savoir qu'il y a des voleurs qui courent les rues, et qui sont assez calés pour pouvoir payer vingt-cinq mille francs le silence d'un homme. Brrr ! cela me faisait passer un petit frisson dans le dos.

Ce qui me chiffonnait aussi, c'était l'heure du rendez-vous. Cinq heures du matin, en plein mois de décembre. Avouez que c'est une heure aussi indue que désagréable. Se lever, quand on a bien chaud, pour aller trouver un individu qui vous demande vingt-cinq mille francs est une perspective qui manque absolument de gaieté. Non pas pour les vingt-cinq mille francs. Ça m'est égal, mais il n'est rien que je ne déteste plus que de me lever à quatre heures du matin en hiver. On peut se coucher à cette heure là, mais se lever jamais.

Sapristi que c'était donc embêtant ! Si cet imbécile m'avait au moins donné rendez-vous dans un café, à une heure convenable. Mais à cinq heures du matin, place des Martyrs. On n'a pas idée d'une stupidité pareille. J'irai, sacrebleu ! à ce rendez-vous, pour lui dire son fait, à cet animal là.

***

Et ma foi, j'y suis allé. Je me suis levé à quatre du matin. Impression désagréable A tout hasard je glissai vingt-cinq mille francs dans ma poche. — on a toujours vingt-cinq mille francs — et, faute de revolver ou de poignard, je m'armai de résolution et j'arrivai place de Martyrs à cinq heures moins cinq.

Un homme se promenait de long en large en battant la semelle. Je dois avouer qu'il marquait mal : chapeau graisseux, bottes éculées, redingote limée et fantastique, chevelure huileuse, teint plombé, barbe de huit jours. En résumé l'aspect d'un agent d'affaires véreux de seizième classe.

Conformément au programme, il portait une cuiller à soupe enfilée dans la boutonnière. Elle n'était pas même en argent.

En me voyant arriver, il se précipita au devant de moi.

— C'est moi que vous cherchez ?

— Pardon, lui répondis-je avec fermeté. Il n'est que cinq heures moins cinq. L'exactitude avant tout.

— Mais....

— Avez vous dit, oui ou non, entre cinq heures et cinq heures cinq ? Et je lui fourrai sa lettre sous le nez.

— Je....

— Faites le tour de la place pendant cinq minutes et je suis à vous. Sans cela, rien de fait.

Il s'inclina ironiquement :

— A votre aise, fit-il. Peut-être filerez-vous plus doux tout à l'heure.

Et d'un pas glissant, cauteleux, il fit à diverses reprises le tour du monument, en me jetant à chaque tour un regard de vipère que je rendais lui avec mépris. Ce devait être un assez singulier spectacle que de nous voir tourner, en sens inverse, autour de la crypte, d'un pas égal, mathématique, nous croisant toujours exactement à la même place.

Enfin il s'arrêta. Je ne lui laissai pas le temps d'entamer la conversation.

— C'est bien vous qui avez écrit cette lettre?

— C'est moi.

— La preuve.

— Mais cette cuiller.

— Justement. Vous m'écrivez que vous mettrez une cuiller à soupe à la boutonnière de votre veston et vous avez une redingote. L'exactitude avant tout. Vous ne répondez pas au signalement convenu ; je ne suis pas forcé de vous croire sur parole. Allez mettre un veston, si vous êtes vous.

— Mais sacré tonnerre !

— Pas de gros mos. Allez mettre un veston. Je vous attendrai.

Tout autre qu'un individu de basse extraction, en présence du sans gêne avec lequel je le traitais, aurait renoncé à son dessein. Mais il paraît que cet imbécile tenait à ses vingt-cinq mille francs.

Il grinça des dents et me jeta un regard torve.

— C'est bien, prononça-t-il. Nous allons déchanter tantôt, mon bel oiseau. Attendez-moi là. Et il disparut.

***

Je l'attendis pendant une heure et demie. Il paraît qu'il demeurait très loin. Enfin il déboucha d'un pas pressé de la rue d'Argent et vint se camper devant moi d'un air provoquant. Il avait un veston, cette fois ; il était d'ailleurs aussi sale que la redingote. La cuiller à soupe était toujours passée dans la boutonnière.

— Et ! bien, me dit-il avec une nuance d'insolence dans la voix.

— Eh ! bien, répondis-je.

— Vous avez les vingt-cinq mille francs ?

— Fait'ment.

— Donnez.

— Un instant. Avant de vous donner cette somme, considérable pour un individu de votre espèce, je désirerais savoir à quel titre vous me le demandez.

— Par exemple. Vous n'avez donc pas lu ma lettre ? La nuit du 7 avril 1863.

— Ça ne me dit rien du tout.

— Comment, vous ne vous rappelez pas ?

— Absolument pas.

— Elle est forte, celle là. A Bruges.

— Forte à Bruges ou autre part ; ça m'est égal. Je ne me rappelle pas.

Le bonhomme, un doigt fixé sur mon plastron de chemise, me conta, pendant une heure trois quarts une sombre histoire dans laquelle j'étais censé jouer un rôle. C'était un vrai roman feuilleton, un assassinat bien noir, compliqué de détails affreux, tout cela pour voler sept francs cinquante à un vieillard. Avec ces sept francs cinquante je m'étais établi colporteur. J'avais étendu peu à peu le cercle de mes affaires et j'étais arrivé à faire une fortune considérable qui se chiffrait par quelques millions.

Quand ce récit, aussi embêtant que funèbre, fut terminé, je rabattis d'un coup sec le doigt de mon particulier, toujours fixé sur le plastron de ma chemise où il avait fini par laisser une tache noire, et je lui dis.

— En admettant que votre histoire soit vraie, qu'est ce que vons voulez que ça me f.... ?

— Je vous dénoncerai.

— Eh ! Je m'en fiche pas mal, espèce d'idiot. *Il y a prescription.*

L'individu enfonça d'un geste désespéré son chapeau sur sa tête et disparut.

***

Voilà comment il faut toujours traiter les gens qui font des tentatives de chantage. Si tout le monde faisait comme moi, il n'arriverait pas d'affaires scandaleuses comme celles dont tout Paris s'inquiète en ce moment.

C'est égal. Je voudrais bien connaître l'individu qui a gagné des millions avec sept francs cinquante. J'irais lui demander la main de sa fille.

JEF VAN DER KELEN.

VADROUILLANA

« Rotterdam » fatigué de son rôle de garde-chasse a donné sa démission à son patron et ami « Bidh-pacha ». Celui-ci avait d'ailleurs aussi assez de son métier de chien de chasse : aller à l'eau chaussé d'énormes bottes, pour repêcher le gibier tiré par son commensal. Ils partent tous deux pour le Midi.

Le séjour à Heyst de « Rotterdam » lui a tellement basané la figure que les peaux-rouges de Buffalo l'on surnommé « le Soleil couchant ».

***

Le voyage en Afrique de « Pistrol » est décidément remis aux calendes grecques, mais il a donné sa démission au régiment de « Royal-Vadrouille ».

***

« Fondeur » vient d'imaginer un nouveau truc pour faire des victimes parmi le beau sexe. Quand il désire faire la connaissance d'une dame établie, jeune veuve ou autre, il s'offre à lui faire, gracieusement, ses écritures, sa comptabilité, dresser son inventaire, etc.

Il paraît que ça lui réussit admirablement.

***

« Barbapou » se range. Il a retrouvé une gentille pécheresse qu'il avait dû abandonner à son triste sort pendant son séjour au Congo. Il a chaudement remercié le successeur qui a veillé, avec sollicitude, sur les jours, et les nuits, de cette tendre enfant pendant sa longue absence.

***

Un jeune casse-cœur (ne pas confondre avec casqueur) bien connu à Bruxelles, pour les moustaches noires duquel bien des cœurs ont battu, vient d'être le héros d'une singulière aventure. Il faisait depuis quelque temps, une cour en règle à une trois-quarts de mondaine très côtée, mais dépendant d'un « ami » ne badinant pas sous le rapport infidélité. Elle ne pouvait donc pas, disait-elle, recevoir chez elle l'incandescent jeune homme, et ne voulait pas non plus se frotter à la promiscuité banale d'un hôtel où d'un pied-à-terre. On trouva cependant un moyen terme : rendez-vous fut donné dans une rue peu fréquentée où la belle se trouverait, en fiacre, à l'heure fixée. Tous deux furent exacts et les amoureux passèrent ensemble une couple d'heures délicieuses. Tout à coup, ils s'aperçurent qu'il était sept heures ; la belle descendit de voiture et prit le tramway pour retourner chez elle. (On ne peut décemment soupçonner quelqu'un qui rentre de faire des courses, en tramway).

Pendant ce temps l'heureux vainqueur de cette farouche vertu s'approchait du cocher pour payer la voiture :

— « Cocher, ça fait deux heures, n'est-ce pas ».

— « Non, monsieur, quatre heures ».

— « Quatre heures ? Comment ça ? »

— « Oui, monsieur, deux heures avec vous, et deux heures avec votre ami ».

— « Quel ami ? »

— « Mais celui qui sortait de ma voiture quand vous êtes arrivé »

!!!!!

***

C'est à l'hôtel de l'Espérance qu'a eu lieu le banquet offert par le « Club de la Marine » au « Waterzoei » de Gand. La gaîté a été à son comble quand, au dessert, « Pékin » a envoyé quelques unes des chansonnettes de son répertoire.

Horrible !

***

« Castar » passe à côté de deux petites dames, deux sœurs, dont tout le monde se rappelle les débuts récents dans le monde de la noce, et flairant les parfums dont elles ont coutume de s'inonder :

« Si jeunes, et déjà embaumées ! »

MÉPHISTO.

LE SYSTÈME MILITAIRE DU VIDAME

Il y avait longtemps que je n'avais pas rencontré le vidame Spons ; aussi l'arrêtai-je au passage vendredi dernier, à 5 h. 44 m. du soir, rue Royale, pour prendre de ses nouvelles.

Après avoir convenablement répondu à mes questions sur ce point intéressant, il ajouta : Adieu, je suis pressé, je vais au Ministère de la guerre.

Je connais le vidame. Lorsqu'il prétend être pressé et énonce le motif de cette rapidité d'allures, c'est pour qu'on le lui demande. J'aurais pu déjouer ses calculs et feindre l'indifférence la plus complète; mais, comme je suis bon garçon, j'eus la condescendance de témoigner une curiosité de bonne compagnie :

— Pourquoi faire ?

— Pour soumettre au Ministère un système de réforme militaire qui donnera satisfaction à tout le monde.

— Voilà qui me paraît difficile.

— Pas du tout. Rien de plus facile, au contraire. Suis bien mon raisonnement.

— Je te suis.

— Les opinions sont très divisées en Belgique sur la question militaire.

— J' te crois.

— Mais elles peuvent se diviser en quelques grandes lignes.

— J'admets les lignes.

— Ces lignes, je les range en dix catégories principales.

— Voyons les catégories.

— Je les énumère : 1° Il y a les partisans du service obligatoire, ou de la suppression du remplacement.

2° Ceux du maintien du remplacement.

3° Ceux de la suppression de la conscription.

4° Ceux du maintien de la conscription.

5° Ceux de la nation armée.

6° Ceux d'une armée de volontaires.

7° Ceux de l'augmentation de l'effectif.

8° Ceux de la diminution de l'effectif.

9° Ceux de la réorganisation de la garde-civique.

10° Ceux de la suppression de toute armée.

— Et tu prétends mettre tous ces gens d'accord ?

— Parfaitement. Tu ne vois aucun parallélisme entre les différentes lignes que je viens d'énumérer ?

— Absolument aucun.

— Par conséquent, tu admets que deux d'entre elles doivent avoir un point d'intersection. Il suffit donc, pour satisfaire à la fois ceux qui ne veulent sortir d'aucune de ces deux lignes, de se placer au point d'intersection, et le problème est résolu.

— Oui, pour les deux lignes, mais les autres?

— Toujours la même façon de procéder, par élimination. Suis bien mon raisonnement. Je prends le 1° : suppression du remplacement, et je rencontre successivement tous les autres. J'ai d'abord le maintien du remplacement.

— Ça me parait difficile à concilier.

— Je divise le nombre des jeunes gens de 20 ans en deux parties égales et je remplace l'une par l'autre, et voilà tout.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. Le service est obligatoire dans la partie qui remplace l'autre. Donc service personnel et obligatoire. Le remplacement est néanmoins maintenu puisque j'ai remplacé l'une par l'autre. Remarque que, du même coup, je maintiens et je supprime la conscription puisque ce sont précisément ceux qui ont les mauvais numéros qui ne servent pas, ces numéros étant devenus les bons.

— Je commence à saisir.

— Ceux qui ne servent pas seront garde civiques. C'est la nation armée.

— Et l'armée de volontaires?

— Ceux qui ne voudront pas servir volontairement dans l'armée seront incorporés dans un corps spécial de garde-civique où le service sera plus dur que dans l'armée. Ils devront verser, de plus, annuellement une somme de cinq millions. Donc l'armée sera uniquement une armée volontaire.

— L'augmentation de l'effectif.

— Tout le monde étant armé, il sera naturellement augmenté.

— Et sa diminution.

— Ce qu'on nomme actuellement soldat et armée s'appellera pékin sous les armes et bourgeoisie active. Donc plus de soldats, partant plus d'effectif.

— Et l'augmentation de la garde civique ?

— Tu le demandes ? alors que je viens de te dire qu'il n'y aurait plus d'armée, mais une bourgeoisie active. Que dis-tu de mon système ?

— Je dis que ce n'est pas la peine d'aller au Ministère de la guerre exposer tes projets.

— Par exemple. Et pourquoi cela.

— Parce que ton système, mon brave Spons, est exactement celui que le Gouvernement lui-même présente en ce moment à la législature.

RHAMSÈS II.

Lamentations d'un Grinche

Là ous qu'y perch'ent ls p'tits zoiseaux
Là, ous qu'en été y fait chaud
C'est là que j'ai fourré mon pieu
Tonerr' de Dieu !

Je n' pouvais pas aller m' plumer
Là ous qu'y f'rait si bon d' s'aimer
D' sous un nid qui manque rien
Cré non d'un chien

Et pis ma foi pou' c' que j'y couche !
C'est presque rien quand j' l' débouche
La nuit y faut gagner son pain
Comm' un' p...!

Y a *toujours* à *turbiner*
Et un bourgeois à suriner
Tout *ça dépend* d' la *saison*
Et d' la raison

Car j' suis-t-un ang' quand j'ai bouffé
Et que j' suis-t-un peu réchauffé
J' suis pas méchant pour les p'tits fieux
Qui n'a pas d'feu

Et bien malgré ma vie d' bon zig
P'têt' pour m'apprendr' l'arithmétiq'
J'attrap'rai quéque-z-année d' prison
A des cochons

Comm' si ces N. de D.d' salops
Y croient qu'on grinche pars'qu'on a d' trop
C'est difficile de faire l'honnête
Sans la galette

Mais quans qu'on vient dans un ruisseau
Et qu'on n'a pour tout bien qu' sa peau
Quoi qui a d' mal a fair' du clou
Moi, j' m'en fous.

VAN OOS.

BULLETIN FINANCIER

Malgré l'échéance mensuelle, la Bourse est restée sans affaires. La situation menace de devenir inquiétante si l'on ne parvient pas à lui rassensotter le baraflis.

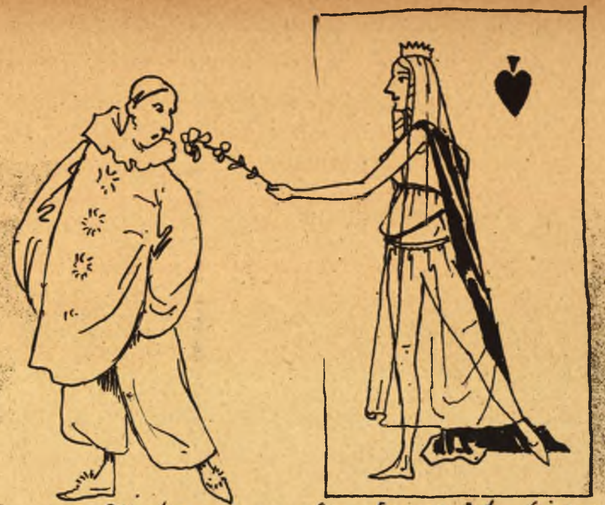
La Saint-Nicolas fait activer la spéculation (Spekuloos).

C'est pas parceque les filtres de la chambre...

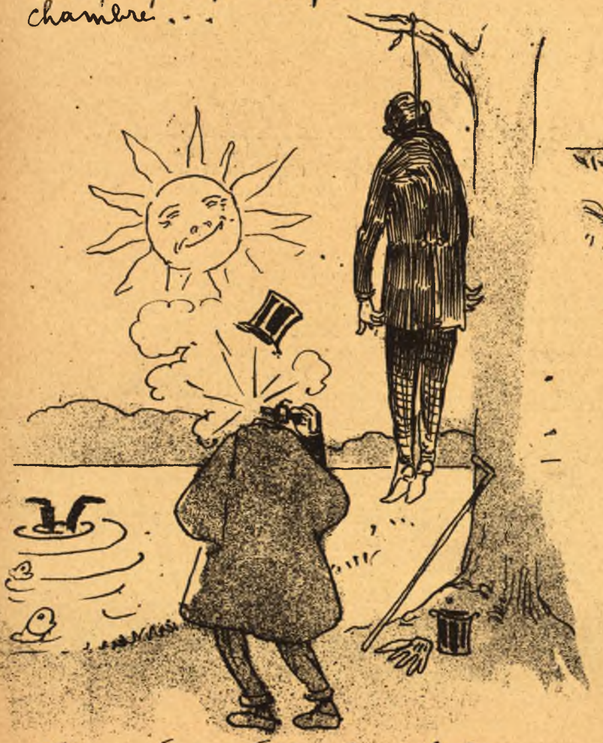
C'est pas parceque les anciens étudiants.....

C'est pas parceque Frans fait sa foire..

Ni parceque l'peuple ne veut plus qu'les enfants croient a St Nicolas..



..Ni parceque la Dame de pique officiellement installée a Tervueren pendant l'exposition....



..risque de modifier le côté pittoresque du parc

c'est pas parceque les anarchistes...

C'est pas non plus parceque les nègres sont noirs.....

C'est pas parceque Mme Francotte (de Liège) ne voit pas sans déplaisir le gouvernement donner 1 500 000 francs pour un bas relief représentant les passions humaines.....

Ni parceque Jack the Ripper.....

C'est pas parceque l'état-major des aiguilleurs de 112 ans.....

....et qu'il refuse aux habitants de Tervueren le train de minuit auquel ils ont droit...

Ce n'est pas parceque monsieur Mélot.....

Ce qui me f... en colère. J'vais vous le dire.....

CHRONIQUE A L'INSTAR DU « PÈRE DUCHÊNE »

Dessin de Léon Dardenne

Le marché est de plus en plus faible ; les obligations espagnoles surtout deviennent d'une telle lourdeur qu'il semble difficile de les relever. Le Turc fléchit ; l'Extérieur reste en dehors ; le Florentin tient ferme à 95, les zincs sont soutenus et les glaces résistent. La Vieille Montagne a accouché d'une souris. Cet état de choses, qui peut paraître étrange à première vue, s'explique cependant d'une façon fort simple et l'on peut s'étonner seulement que l'on n'ait pas encore aujourd'hui, trouvé le moyen d'éviter les causes de surprises et d'imprévus, qui sont la base des opérations financières actuelles et la raison du trouble des spéculations. Il est clair qu'en supprimant la cause on supprimerait l'effet ; il suffirait d'annexer à la Bourse un orchestre, avec un répertoire approprié aux évènements, tout est là.

En attendant, les choses vont, vont, jusqu'à ce qu'un jour elles s'arrêtent, à moins qu'elles ne continuent comme par le passé, à aller ou à ne pas aller, ce qui revient au même.

On cote :

Aciéries d'Allanzy	504
A Merbardin	2.50
Flattensotteries Réunies	62.25— 62.75
Pommeaux de cannes en jus de Réglisse	167 — 167.50
e. l. escargots de. b. s. la salade	2.50 la douz.
Regards d'Egoût pour oculistes	375 — 377
Charb. des Grands-Bouillons	35 —

A la suite de l'interpellation Furnémont sur l'emploi des explosifs dans les mines grisouteuses la Société anonyme des *Bouchons de Liége* vient de s'entendre avec le Conseil d'administration du *Trou-Madame*.

La Dèche continue. En somme tout va mal.

ARTON.

Société des Nouveaux Concerts

COMITÉ D'ADMINISTRATION :

Georges Khnopff, homme de lettres, 1, rue St-Bernard (chaussée de Charleroi) ; **Alph. Motte,** Président de la *Société Coopérative artistique*, 17, rue de la Commune ; **H. Taubert**, associé de la maison Breitkopf et Härtel, 45 montagne de la Cour.

BUREAU DE LOCATION ; Breitkopf & Härtel, 45, montagne de la Cour.

La *Société des nouveaux Concerts* a pour but de faire connaître au public belge en général, soit les « dirigeants » nationaux ou étrangers les plus remarquables, soit les orchestres ou maîtrises étrangers les plus intéressants.

A ces « dirigeants » est offert un orchestre de premier ordre, dont les solistes appartiennent au corps professoral du Conservatoire royal de Bruxelles ; le choix des programmes a fait l'objet d'une attention toute spéciale : ils se composeront des plus belles œuvres classiques et d'œuvres encore inexécutées ici.

Grâce au bienveillant appui de personnes dévouées à l'art, la *Société des nouveaux Concerts* a l'espoir fondé d'un succès durable ; ceux qui la soutiendront seront associés tout à la fois a une œuvre de haute éducation et à une œuvre d'intellectuelle charité, puisque la plus grande part des bénéfices des séances organisées par elle est réservée à la *Société coopérative artistique*, dont le but est des plus élevés, avec la prescription qu'une certaine somme soit consacrée à l'envoi, vers les représentations modèles de *Bayreuth*, de jeunes artistes méritants.

La maison *Breitkopf et Härtel* qui n'est jamais restée étrangère à aucune innovation, et dont la réputation est universelle, a bien voulu joindre ses efforts à ceux de la *Société des nouveaux Concerts* : elle est représentée dans le comité d'administration par son associé de Bruxelles.

Les concerts se donneront dans la vaste salle de l'*Alhambra* (boulevard de la Senne) ; ils seront au nombre de cinq et auront lieu aux dates indiquées ci-après :

Premier concert. — Dimanche 30 décembre 1894, à 2 heures (répétition générale le samedi 29 décembre 1894, à 2 heures), sous la direction de *M. Franz Servais*, avec le concours de *Mlle Marie Brena* du théâtre de *Bayreuth*.

Deuxième concert. — Dimanche 27 janvier 1895, à 2 heures, (pas de répétition générale publique), sous la direction de *M. Charles Bardes*, maître de chapelle, à Paris, (avec *les Chanteurs de St-Gervais*), avec le concours de *Mlle Blanc*, des Concerts de la Société nationale et des Concerts d'Harcourt, de *Paris* et de *M. L. Diémer*, claveciniste, à *Paris*.

Troisième concert. — Dimanche 31 mars 1895. à 2 heures (pas de répétition générale publique), sous la direction de *M. Willem Kes* (avec le célèbre orchestre d'Amsterdam).

Quatrième concert. — Dimanche 21 avril 1895, à 2 heures, (répétition générale publique, le samedi 20 avril 1895, à 2 heures), sous la direction de *M. Richard Strauss, Hofcapellmeister à Munich* et chef d'orchestre au théâtre de *Bayreuth*.

Cinquième concert. — Dimanche 5 mai 1895, à 2 heures (répétition générale publique, le samedi 4 mai 1895. à 2 heures), sous la direction de *M. Félix Mottl, Generalmusikdirector*, à *Carlsruhe* et chef d'orchestre au théâtre de *Bayreuth*.

Deux séances extraordinaires seront organisées sous la direction de *M. Siegfried Wagner* de *Bayreuth* et *M. Hans Richter*, chef d'orchestre du théâtre impérial et royal de *Vienne*. Les dates en seront fixées ultérieurement d'une façon définitive ; elles le sont provisoirement, la première, au dimanche 10 février (avec répétition générale publique le samedi 9), la seconde au 12 mai (avec répétition générale publique le samedi 11).

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 010

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps.

011

LES PREMIÈRES

Il n'y a décidément rien de tel, en fait d'opérette, que l'ancien répertoire. C'est ce que vient de nous prouver le théâtre des Galeries en remontant « La fille de Mme Angot » avec une brillante mise en scène : chevaux, ballets, groupes vivants, décors nouveaux, costumes chatoyants, surtout ceux des « merveilleuses » à la fête chez Mlle Lange-Lesœur, une bonne connaissance du public bruxellois. La gentille demoiselle Clairette-Lafontaine, malgré un enrouement sérieux s'est fait bisser plusieurs fois. M. Pomponnet-Lespinasse est toujours excellent, c'est bien le mot, et M. Leroux fait un amusant Larivaudière.

Les chœurs et l'orchestre ont fort bien donné.

Au total, succès complet.

* * *

La première du « Cirque Carré », qu'on n'avait plus vu depuis longtemps à Bruxelles, a été sensationnelle. Il s'est installé dans une énorme baraque en planche construite près de la gare du Midi. Outre l'arène il y a une scène où se donne un spectacle spécial. La troupe est comme autrefois de nature de satisfaire le plus difficile. Tous les numéros sont présentés avec luxe et variété. Les chevaux sont merveilleux et merveilleusement dressés. Nous croyons donc que le Cirque Carré retrouvera à Bruxelles ses succès d'autrefois.

COMMUNIQUÉS

PALAIS DU CYCLE, BRUXELLES. — M. le ministre de la guerre a accueilli favorablement la demande, faite par l'Union et Véloce-Club, en ce qui concerne les concerts à donner pendant l'exposition par les différentes musiques militaires de la garnison de Bruxelles.

C'est le cas ou jamais de se servir du vers d'Horace:

Alboque dies notanta lapillo, chaque jour est marqué d'une pierre blanche.

***

Chauffage du local. — Par un procédé fort pratique, dû à l'initiative d'un exposant, la température intérieure du Palais du Cycle, sera constamment tenue à un degré de chaleur douce.

Voilà encore un point sur lequel nous appelons l'attention toute spéciale de MM. les exposants.

Ceux-ci savent fort bien d'ailleurs — et c'est ce qui explique l'empressement avec lequel les emplacements s'enlèvent, — que le comité organisateur ne néglige rien pour procurer aux adhérents tout le confortable qu'ils sont en droit d'exiger.

PETITES CORRESPONDANCES

Mlle M. A. — Nous demande de lui indiquer d'une façon intelligible, quoique détournée, la bonne moyenne de la capacité amoureuse.

Rép. — Tirez à cinq, vous tiendrez le Ricord.

P. P. Plan - Paris. — Reçu lettre, merci. Attendons copie promise. Insérons avec plaisir.

Dr Pelet. — Inutile d'insister, elle n'a plus un rond.

Gust. W. à V. — Amitiés de Cognac à l'eau. Prenons un verre à ta santé.

Mlle B. V. — A votre place — en admettant — je prendrai des bains de siége.

A. B. X. — Signez, Monsieur, s. v. p. nous verrons ensuite.

THÉATRES

EMPIRE-PALACE. — La direction vient d'être reprise par le propriétaire de l'immeuble. C'est dire que le succès de sa campagne théâtrale est assuré dès maintenant. La troupe à été renouvelée et renforcée et chaque numéro sévèrement étudié avant l'admission. La vogue revient d'ailleurs à l'ex-Alhambra qui cette fois sera désenguignoné.

SCALA. — Rien de curieux à suivre comme les représentations de *Bruxelles Fleurie* ; chaque jour, on voit là un public nouveau, tantôt c'est une des communes de l'agglomération bruxelloise dont la population s'y donne rendez-vous, tantôt c'est une ville de province qui vient, en vraie partie de plaisir, applaudir l'amusante revue. Et tout ce

public si varié, si divers, n'émet qu'une opinion ; c'est un cri unanime : *Bruxelles-Fleuriste* est la plus jolie, la plus drôle des revues qu'on a vues à Bruxelles depuis longtemps déjà.

Musée Castan. — Depuis l'exhibition des amazones du Dahomey, le musée n'avait pas encore eu une troupe aussi intéressante que celle des Africains Dinkas. Aussi le public accourt-il en foule pour voir les assauts et les danses de ces sauvages Soudanais et pour s'initier *de visu* aux mœurs et aux coutumes de ces guerriers Dinkas que l'explorateur Moeller exhibe pour la première fois en Europe.

Théatre communal. — La représentation de *Chasteleer Revue*, dont nous avons annoncé l'apparition, sera donnée le 26 janvier prochain. Les répétitions marchent activement et le succès de cette intéressante revue est dès à présent assuré.

Ne commettons pas d'indiscrétions, mais disons cependant que le spectacle intéressera la garde civique toute entière. Il y a dans la pièce plusieurs « clous » des plus réussis.

Les chasseurs y auront une fort belle part, ce qui s'explique, l'auteur de la revue étant un membre du bataillon.

La fête à un but de bienfaisance qui recevra tous les encouragements : elle se donne au bénéfice de la Croix Rouge de Belgique et de la Croix Rouge du Congo.

Parc. — *Cabotins*, dont on donne ce soir la 26e représentation, obtient chaque soir, son double succès d'émotion et de gaieté.

Dimanche, à 11 h. 1/2, deuxième matinée de cette pièce à sensation.

Galeries. — La direction nous annonce que, malgré l'énorme succès obtenu par la *Fille de Mme Angot*, il sera donné dimanche prochain, à l'occasion de la Saint-Nicolas, une matinée où tout enfant accompagné d'une grande personne ayant pris son billet en location ou au bureau aura droit à une entrée gratuite. Rideau à 1 1/2.

La première matinée ayant fait salle comble, le bureau de location est ouvert dès à présent pour celle de dimanche prochain.

Alcazar. — C'est jeudi, qu'a eu lieu, la représentation donnée au bénéfice de M. Ambreville, l'artiste populaire du théâtre de la rue d'Aremberg.

La salle était bondée pour fêter le méritant artiste. Les ovations et les cadeaux ne lui ont pas manqués.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LEOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boîte
NAZALINE
ANTISEPTIQUE
Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre
DÉPOT, 47. MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47
0,75 fr. la boite.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IX

L'explication

(Suite)

— Assez, interrompit Alvarez. Tout cela constitue des stratagèmes imbéciles.

— Imbécile vous-même, riposta Pandolfo, revenant à son naturel.

— Qu'est-ce à dire, drôle ?

— C'est-à-dire, Monseigneur, que nous n'admettons pas d'insultes, nous autres gentilshommes. Nous ne les tolérons pas. Vous nous avez traités d'imbéciles et vous allez m'en rendre raison.

— A toi ? Moi, grand inquisiteur de toutes les Espagnes, rendre raison à un bandit, voilà, Voto à Dios ! qui serait original.

— Bandit ! moi. En garde ! Donnez lui une épée, vous autres.

Piétro Sambouli dégaina une rapière giganteque et la tendit silencieusement, en la tenant par la lame, à Alvarez.

— Soit, fit celui-ci en rompant d'un pas. Mais franc jeu. Un contre un.

Sans répondre, Pandolfo le chargea. Pendant deux heures ce fut un échange vertigineux, éblouissant, d'estocades, coups de pointe, flanconades, etc. Les deux adversaires se chargeaient, rompaient, viraient, voltaient avec une souplesse et une agilité prodigieuses.

Enfin, Pandolfo fit un saut en arrière et ficha son épée en terre.

— Mes compliments, Monseigneur. Vous plaît-il que nous reprenions un petit peu haleine? Sur ma parole, c'est plaisir de jouter avec un adversaire tel que vous.

— Santa madre ! Pandolfo. Tu tires d'une façon réellement artistique. Mais nous battons-nous à l'épée ou à la scie ? Ces colichemardes sont dans un état invraisemblable.

— Deux autres épées, commanda Pandolfo. Et le combat recommença. avec le même acharnement.

Pendant ce temps, le cheval d'Alvarez n'avait pas bougé ; mais quiconque eût jeté les yeux sur son ombre eût constaté un singulier phénomène. L'animal ne présentait rien d'anormal mais son ombre paraissait dédoublée comme si un corps étranger lui avait été collée au flanc.

Enfin, Alvarez, en rompant, butta contre une racine et tomba sur un genou. Pandolfo se précipita sur lui avec un rugissement de triomphe.

Un hurlement étrange, satanique lui répondit. Sur le cheval, qui un instant auparavant semblait inmonté, se dressait une statue équestre couleur de cuivre rouge. Un lasso siffla en l'air, vint s'enrouler autour d'Alvarez et l'arracha violemment au cercle de brigands. Deux minutes après, couché sur l'arçon de la selle par le bras puissant d'Hur-lub-erlu — car c'était l'Apache — Alvarez disparaissait dans un nuage de poussière.

D'un seul mouvement, les dix-huit bandits couchèrent en joue les cavaliers et leur monture.

Pandolfo releva d'un geste les escopettes.

— Celui-là, prononça-t-il, ne doit pas périr d'une balle.

Quelques heures après un cheval, épuisé de fatigue et de douleur, s'abattait, fourbu, à côté de nos quatre héros. Avec l'habitude d'un écuyer consommé, Hur-lub-Erlu tomba sur ses pieds et, montrant Alvarez toujours garotté du lasso, prononça simplement :

— Le voilà.

— Bon, fit de Crabesac. Déliez-le.

— Pardon, fit Ernest, je m'y oppose formellement. Il se sauverait encore une fois.

— Alors ne le déliez pas.

— Si, déliez, fit Alvarez, ça me gêne.

— Ne déliez pas, hurla Coupe-en-quatre. C'est parfait, le lasso fait juste quatre tours.

— Juste autant que le château de Noirchâteau des Etripettes, fit observer le chevalier.

— Allons, fit Alvarez d'un ton jovial. Cette fois je suis pincé. Que voulez-vous, en somme ?

Je vais te le dire, répondit de Crabesac.

La suite au prochain numéro.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

TYPE BRUGEOIS

Croquis de V. Decock

N° 50 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 16 Décembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

Mon cher Gustave, c'est pas la peine d'avoir un secrétaire de rédaction, si c'est pas pour qu'y s'occupe du journal.

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'a la fin de l'année.

BELGIQUE fr. 5,50 par an.
ETRANGER » 7.50 »

ATAVISME

—

Parce que l'on sait que je m'occupe un peu de littérature, il y a un tas de gens qui viennent me bassiner le tempérament sous prétexte de me soumettre des élucubrations plus ou moins intelligentes.

Comme la dominante de ma nature est une bienveillance qui m'honore, je n'avais jamais manqué jusque dans ces derniers temps d'encourager ces aspirants littérateurs en leur disant, comme au nègre : continuez, mon ami. Mais le diable, c'est qu'ils continuaient et abusaient lâchement de cette bienveillance pour me demander de nouvelles indications et de nouveaux conseils. Je ne puis cependant consacrer mon existence à mettre l'orthographe, ou les virgules, dans des essais littéraires ; aussi ai-je immédiatement passé de la plus extrême tolérance à la férocité la plus absolue. Mon caractère généreux souffre de l'attitude forcée que je lui ai fait prendre, mais la nécessité s'en imposait.

C'est ainsi qu'il n'y a pas plus de quinze jours, j'ai évité la lecture d'un poème en dix mille vers qu'un particulier, dont je tairai le nom par compassion pour sa famille, prétendait me faire avaler. Dix mille vers, et tous Alexandrins !

Le jeune homme — très jeune — qui avait accouché de cette œuvre redoutable l'avait intitulée : *Les Atavismes*. Pourquoi ce pluriel, je n'en ai jamais rien su. Sans doute pour exprimer qu'il y avait beaucoup de vers. Heureusement l'arrêtai-je au premier :

« O fatal atavisme, inéluctable loi ».

— Pardon, lui dis-je. Vous croyez à ces machines là ?

— A quoi ?

— A l'atavisme, donc ?

— Mais Lombroso.....

— Je me f... de Lombroso. C'est une blague.

— Pourtant, la pathologie.....

— Je me f... de la pathologie. Vous êtes poète, vous.

— Mais... il me semble. Et il souriait avec modestie.

— Eh ! bien, avez-vous déjà eu un poète dans votre famille ?

— Je ne sais pas. Mais il me semble que ce don surnaturel doit être un héritage ancestral. L'histoire et la généalogie de ma famille sont confuses, pour ainsi dire inconnues, mais je sens, je sais — par intuition — qu'il y a eu un poète parmi mes ancêtres.

— Eh ! bien, moi, j'en suis certain.

— Comment, vous savez. Vous savez donc tout, homme génial !

Et il se jeta dans mes bras, ou du moins il tenta de se jeter dans mes bras. Mais comme rien ne m'est plus désagréable que de serrer contre mon cœur une personne du même sexe que le mien, je m'écartai brusquement et il chût par terre.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ? dis-je en feignant un intérêt que je ne ressentais nullement à son égard.

— Non. Mais vous disiez que j'avais un poète dans ma famille. Vous en avez la preuve ?

— La preuve mathématique.

— Dites vite.

— Ça ne vous fait rien de remonter à l'an 1000?

— L'an mille, seulement.

— C'est bien assez. Combien comptez vous de générations de l'an mille jusqu'à présent ?

— Ma foi... je ne sais pas.

— Voulez-vous trente-deux ?

— Trente-deux. Soit, je veux bien de trente-deux.

— Combien avez-vous eu de père et de mère ?

— Dam ! deux.

— Pardon. Un de chaque espèce. Ils ont eu chacun un père et une mère ; ça fait quatre, qui ont eu chacun un père et une mère, ça fait huit, qui ont eu.....

— Vous allez continuer longtemps comme cela ?

— Pendant trente deux générations. Ça fait huit milliards, cinq cent quatre vingt neuf millions, neuf cent trente quatre mille cinq cent quatre vingt dix neuf personnes qui devaient être de vos parents vers l'an 1000. C'est-à-dire tout le monde. Vous comprenez bien que si tout le monde était vos ancêtres, il devait bien y avoir un poète, même plusieurs.

— Mais....

— Est-ce exact, oui ou non ?

— Je veux bien que ce soit exact. Cependant l'atavisme est admis par les plus grandes autorités.

— Je me f... de ces autorités. La vraie, la seule autorité, c'est la table des logarithmes.

— J'admets votre raisonnement. Mais ce que vous m'opposez c'est l'atavisme collatéral. Quant à moi, j'arrête l'atavisme aux héritiers en ligne directe, de père en fils.

— Alors vous prétendez descendre d'un poète en ligne directe.

— Je ne prétends pas, mais c'est possible.

— Nous allons bien voir, suivez-moi.

— Où ça ?

— A l'Agence Regnard et Cie. Renseignements confidentiels, discrétion garantie.

— Mais sapristi ! Je suis venu vous soumettre un poème.

— Ça m'est égal. Vous me le lirez après. Ah ! vous soutenez avoir eu un poète dans votre famille ; nous allons bien voir.

Et je l'entrainai chez Regnard et Cie auquel je le présentai comme jeune homme de bonne famille, qui croyait avoir des droits à un héritage et qui désirait quelques renseignements sur ses tenants et aboutissants. J'insistai beaucoup sur la profession qu'exerçaient les dits tenants et aboutissants, point d'une importance capitale.

Regnard fit naturellement verser à mon poète quinze francs de couverture et lui promit une généalogie complète dans les huit jours.

Je n'ai jamais revu mon littérateur. J'eus la curiosité de passer chez Regnard pour savoir quel était le résultat des recherches de cet industriel. Avec la plus exquise complaisance, le bonhomme voulut bien me délivrer copie de la généalogie de l'auteur des « atavismes ». C'était aussi baroque qu'invraisemblable. Oyez, je ne remonte que quelques générations :

Chimiste.
Aiguiseur de moulins à café.
Epureur de lits.
Confectionneur de tubes en carton.
Vérificateur-adjoint des poids et mesures.
Fabricant de visières de casquettes.
Fondeur de robinets.
Souffleur d'orgue.
Presseur de miel.
Plumassier, etc., etc.

Au fait, tout cela était assez excentrique pour procréer un poète. Je dois dire que mon incrédulité vis-à-vis de l'atavisme en fut quelque peu ébranlée.

— Combien cela lui a-t-il coûté ? demandai-je à Regnard.

— Une misère. Un louis.

— Et pour moi, combien cela coûterait-il ?

— Je vous le passerai au même prix, bien que ce soit plus difficile. Votre famille est originaire de l'Egypte, je crois.

— Tout ce qu'il y a de plus égyptienne.

— Bah. Heureusement que nous avons des correspondants partout. Seulement, vous comprenez, la provision pour frais de correspondance sera un peu plus forte. Au lieu de quinze francs, ce sera dix-huit francs.

— Bien, mais pas un centime de plus, n'est-ce pas ?

— Foi de gentilhomme.

— J'aime mieux une autre.

— Foi de gredin, alors.

— Tope-là.

J'ai dit que je ne croyais pas à l'atavisme ; maintenant j'y crois. Dans la généalogie que m'a fournie Regnard, relativement à mon propre individu, figure à la septième génération un *fumiste* et à la onzième un *monteur de bateaux.*

RHAMSÈS II.

PAPERASSES.

—

J'ai fouillé, l'autre jour, dans mes vieux manuscrits
Là, sur le papier jaune et couvert de ratures,
Dorment les rêves d'or et les premiers murmures
D'un cœur vierge de honte et d'idéal épris.

Les voilà, les trésors du penseur incompris,
Hymne, sonnet, ballade, obscures écritures,
Songes bercés à deux sous les frêles ramures,
Les soirs de beau printemps.puis au retour écrits.

Le temps vécu, le temps des naïves folies.
Le vieux temps de l'amour et des femmes jolies,
N'est-il pas à jamais remonté dans le ciel ?

Aujourd'hui c'est ceci. Mais demain, je l'ignore
Rien ne vit du passé que la chanson sonore
D'un souvenir d'enfant, sans désir et sans fiel.

ALBERT TINCHANT.

FLEURS DE PAVÉ

—

On ne perd pas son temps à la salle Merckx, on nous annonce pour le dimanche 23 décembre à 2 heures, une séance intime qui réunira les tireurs des différentes salles d'armes de Bruxelles et de province. A bientôt une grande séance officielle dont nous donnerons les détails en temps utile.

Toutes nos félicitations à Léopold Merckx le vaillant et infatigable professeur.

***

Extrait du *National : Horrible crime.*

« Mardi soir, vers 5 heures, un pêcheur a » trouvé le cadavre d'un homme auquel man- » quaient les quatre membres et la tête.

« Le cadavre était roulé dans un sac... Les » parties du corps qui manquaient avaient été » sciées. Tout porte à croire qu'on est en pré- » sence d'un crime ».

. . . . . .

Allons donc !!!!...

***

A Saint-Gilles. Un digne apothicaire récemment nommé député s'est cru depuis, obligé d'habiter un splendide hôtel à proximité de son officine.

Il a orné sa nouvelle demeure d'un écriteau bien apparent, portant son nom :

X... représentant

avec en dessous, une main indicatrice et l'inscription :

Pour la pharmacie s'adresser à côté

c'est d'un effet décoratif réjouissant.

***

Le peintre préraphaëlite Burne Jones, ayant considéré que M. Fernand Knophf était parvenu à s'inspirer si fidèlement et si exactement de son art, lui a envoyé son fils comme élève. Voilà qui fait honneur au consciencieux pasticheur des talents à la mode.

***

Deux copains se rencontrent :

— Mon cher j'habite en ce moment un appartement superbe, rue de Loxum au troisiéme étage.

— Allons tant mieux.

— Figure-toi que sur mes fenêtre j'ai placé des bacs à fleurs et j'y ai semé des capucines et des volubilis.

— Eh bien ?...

— Sais-tu ce qui m'est venu ?

— Vraîment non.

— Deux agents de police pour me les faire enlever.

.....!

B. Bert.

LA QUÉCHON DE DESSINATEURSE

—

Çalé tinne çausse quétil doit faire attachon, çalé de quéchon que lé dessinateurse ilende zécrivé su les pierres, couprend'bien, quilson da le brau du la rédachon, pourquoisque le zéprimerie ilé de pas couprendre zamé enn de qu'il fé de voulantiers de coquillaze navé de dessin coumé quil fé navé de zécriture, couprend'bien.

Qué çalé de zépourtace pourquoisque la sicrétaire ilé pas countent qué zé va te le dire, couprend'bien, du la disagrément quila zarrivé.

Qué çalé Léon Dardenne qu'il fé de dessin navé de brosse à dent enn de peigne su la pierre, du la spitazie — couprend'bien — enn dé qué la fé su la dessin quilé su la première paze. la portrait du la sicrétaire, Massié Gustave Jonghbeys, enn décavé la spitazie quilafé de taces su la dessin enn de quilécrivé su la pierre pourquoisque le zovrier du la léprimerie il doit le zéfacé de tace, couprend'bien — en de zécrivé pourça navé de crayon coumé ça : *nettoyer la figure de Jonghbeys.*

Maye qué le limprimeurse il fé de coquillaze enn da touzour couprendement countraire. il enn da cercé toute la zournée enn de toute la nuit apré quilé trouvé Gustave Jonghbeys da le café enn da vouloir frotté sa figure — couprend'bien — navé de zéponze mouillé qué la sicrétaire il sont pas countent enn dé qué çalét inne çausse quétil doit faire attachon, couprend'bien.

Albrecht.

VADROUILLANA

—

Un lecteur, vu le succès du *Vliegende Hollander* (Vaisseau fantôme) nous demande si les artistes lyriques flamands, ne solfient pas en moedertaal.

Certainement, voici la gamme :

do (dos)	*rug*
ré (raie)	*roch*
mi (mie)	*mag blijven 't is vlaamsch*
fa (fat)	*geck*
sol	*grond*
la (là)	*daar*
si (scie)	*zaag*

Essayez :

— rug, roch, mie, geck, grond,daar,zaag,rug.

— rug, zaag, daar, grond, geck,mie,roch,rug.

***

C'est jeudi passé qu'a eu lieu le troisième souper intime du « Cercle des Régates » au garage du quai de Willebroeck. Les plus joyeux membres du Cercle étaient présents et avaient amené de capiteuses représentantes du beau sexe. On s'est amusé assez tard et l'on a regretté, encore une fois, l'absence de « Vize-Président ». Le trésorier a fait les honneurs du local et le secrétaire l'honneur du souper.

Enfoncé Ambreville !

***

Le *Cercle des Nébuleux* (étudiants de l'Université libre) de joyeuse réputation organise, pour le lundi 7 janvier, dans les salons modernes de la Brasserie flamande un bal où la consigne sera de s'amuser.

***

« Fine-jujube » qui vient de conclure alliance avec une jeune russe, a juré de ne plus se montrer avant la rentrée du pays des pachas à trois queues, de « Isque », c'est à dire hier ou aujourd'hui.

Il fera gai le soir de la présentation.

***

Vu l'autre soir, deux excellents amis, un peu plus que légèrement brindezingues, se disputant et s'invectivant de façon violente, en pleurant tousd eux à chaudes larmes *sur les mauvais procédés d'un vieux copain comme ça.*

***

Le voyage dans le midi de « Rotterdam » et de Bidh-pacha » est remis à quelques semaines. Ils sont venus, après un joyeux séjour à Paris, se retremper dans les vertueuses effluves que M. Buls émane sur la capitale.

Méphisto.

LE MÉNAGE DE PIERROT

—

Une charmante petite brochure illustrée par Rassenfosse du Liége. La maison du Sunlight Savon a eu l'heureuse inspiration d'y joindre un texte — réclame ,qui n'en dépare nullement le côté artistique. — Nous applaudissons chaudement à l'initiative de Sunlight Savon, qui a souci de faire sa réclame à la fois commerciale et artistique. C'est là un exemple que nous voudrions voir suivre par les industriels du pays, et ce n'est peut-être pas trop réclamer de leur patriotisme que de les engager à favoriser les artistes belges plutôt que de nous obséder des horribles productions chromo-lithographiques dont l'étranger nous empoisonne régulièrement.

Nous faisons un appel à ceux qui voudraient suivre l'exemple donné par Sunlight Savon (maison anglaise !) *Le Diable au Corps* les mettra gratuitement en rapport avec dessinateurs et imprimeurs et, nous en avons la conviction, pour le plus grand avantage de chacun et au profit du bon goût.

L.-A. Lemesre.

10me Exposition bi-mensuelle du
DIABLE-AU-CORPS.

Du 15 décembre au 1er janvier

TABLEAUX. DESSINS. ESQUISSES
& MAQUETTES
DE OMER DIERICKX

Exposition publique tous les jours de 1 à 4 heures.
ENTRÉE LIBRE

AVIS
CABARET FLAMAND
du
DIABLE-AU-CORPS, 12, Rue aux Choux.
Tous les vendredis à 7 heures
CHOESELS
On s'inscrit d'avance jusqu'au mercredi soir.

PROFESSION DE FOI

Dessin de LÉON DARDENNE

A L'EXPOSITION DES COIFFEURS

Spécimen de Coiffure dite :

à la Pneumatique.

Dessin de Th. DELBRETTE.

BIBLIOGRAPHIE.

—

Une passade, par Willy (Henry Gauthier-Villars) Paris, Ernest Flammarion, éditeur.

—

Un fantaisiste, faire un roman, une œuvre de « longue haleine » ; cela paraît extraordinaire. Les fantaisistes ont la réputation d'être des papillons qui se posent sur les sujets, comme sur les fleurs, et qui les effleurent sans les épuiser.

Pour cette fois le papillon s'est arrêté. Il s'est arrêté, *ohime* ! l'espace de deux cents pages.J'en suis resté épaté ; *ganz paf* comme on dit en Allemagne.

Unité de temps — cinq jours pleins — unité de bien — Montmartre.— unité d'action. Tel est le roman de Willy et de Monna. Singulière personne que cette Monna, point fille entretenue, point grisette, point femme galante, un peu « sphynge » comme diraient les analystes modernes et décadents, mais appartenant, en définitive, à une espèce rare : Celle de la bohème féminine, frottée de littérature symbolique et d'anarchisme. Gentille tout plein embêtante idem, fagotée comme quatre sous, cocasse, bizarre, étrange, bebête, fantasque et surtout — oh surtout — montmartroise ; fille folle de son corps des contes et fabliaux moyenageux, à foucades, à toquades. Où perches-tu, mignonne, que je te bécotte ?

Un Paul Burget eût analysé ce caractère en huit mille pages qui nous eussent laissé une impression d'abrutissement pénible. Willy s'est contenté de le silhouetter à grands traits, en nous laissant le soin de l'approfondir. Ce collage de cinq jours est raconté d'une plume alerte, amusante, avec ces étourdissants à parte, ces fusées d'esprit, ces profondeurs subites d'aperçu qui sont le charme du style ondoyant de Willy, point banal et ne ressemblant pas a du « déjà lu »: En résumé, œuvre attachante et très personnelle, occupant un espace en vedette entre le terre à terre du roman feuilleton et le lourd plum-pudding du roman d'analyse.

Je vous le dis en confidence, c'est comme ça que j'écrirais un roman s'il me prenait la fantaisie d'en écrire un. J'en suis d'autant plus reconnaissant à Willy. Il y a des gens qui m'embêtent pour que je fasse « quelque chose qu, marque » et Willy, m'offre une superbe occasion de ne pas — le ou la — faire. On m'accuserait de l'imiter.

Lisez *une passade* et vous serez de mon avis. Vous serez d'autant moins volé que Willy a poussé la conscience jusqu'à allonger son volume de quelques nouvelles pour arriver aux 300 pages réglementaires. Naïf, va, tu n'avais qu'à en faire une demi-douzaine d'autres et tu arrivais à un nouveau volume. Il est vrai que tu en as déjà beaucoup.

RHAMSÈS II.

CONTE IDIOT

—

Il y avait une fois un jeune homme qui était très gai, très gai. Il inventait toutes sortes de choses très amusantes et sa jovialité inébranlable lui valait de nombreuses et chaudes amitiés et un cortège d'admirateurs qui se modelaient sur lui, imitaient ses manies, répétaient ses mots, adoptaient son port de tête, sa façon de parler, sa manière de boutonner son gilet en plaçant chaque bouton dans sa boutonnière, qui buvaient les mêmes consommations que lui, fréquentaient les mêmes établissements, étaient en un mot ses fidèles Achates, ses Euryales et ses Pylades.

Un jour le jeune homme très gai, afin d'épater la galerie habituelle se mit à parler un langage singulier, une langue particulière dont il était l'inventeur et le propagateur. Il disait par exemple :

— Son fissus est tout à fait baraflate

ou encore :

— Il s'est fait rassensoter.

Au premier abord ses myrmidons perdirent quelque peu le nord. Personne ne savait trop ce qu'il voulait dire et ils faisaient des efforts pénibles pour comprendre cette langue vis-à-vis de laquelle le javanais est à peu près ce que la margarine est au beurre.

Bientôt pourtant,à tout hasard,ils risquèrent les vocables de leur maître. On entendait continuellement:

Son fissus est tout à fait baraflate.

ou bien :

— Il s'est fait rassensoter.

Le jeune homme très gai, lorsque l'habitude de cette langue fût bien prise et invétérée, se remit soudain à parler français. tout bonnement.

Fatale imprudence. Plus personne ne le comprenait.

Il en fut tout à fait flatensotte.

DURAND

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 010

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps

011

LA LIGUE ARTISTIQUE

REVUE BI-MENSUELLE — LIBRE TRIBUNE

Le numéro 25 centimes

Abonnement ; un an 6,00 fr., 6 mois 3.00 fr.

Union postale, un an 7.00 fr.

Administ. et Rédaction : 27, rue la Fontaine, Bruxelles

REMPLISSAGE

—

Deux amis se rencontrent sur la plate-forme d'un tram déraillable portant un numéro impair.

— Tiens, toi ! quelles nouvelles ?

— Pas mal, merci...

— Comme tu vois — Et madame ?

— Mais je ne suis pas marié.

— Comment ! vous n'êtes donc pas... chose. .

— Moi ! mais pas du tout, je suis... machin

— Ah ! vraiment. je vous demande pardon je vous avais pris pour un ami intime.

—

Sur la plate-forme d'un tram déraillable portant un numéro pair :

Un Fransquillon à un Brusseleer :

— Dites-donc, l'ami, vous qui avez l'air d'êtr' d'ici...

Le Brusseleer furieux: Dites un peu vous, qui avez l'air de ne pas être de n'importe où...

Le tram continue à dérailler.

—

J'ai toutes les déveines. Si je veux un grog il n'y en a pas et il n'est pas chaud ;

J'adore les poissons rouges ; je fais vingt minutes de chemin pour aller les regarder à la vitrine d'un marchand, et bien, ce jour-là il n'y a pas de poissons et ils ne sont pas rouges ;

Si je veux me livrer au plaisir du patinage je suis sûr qu'il n'y a pas d'eau et qu'elle n'est pas gelée ; Si je veux une tartine au fromage blanc avec des petits oignons — j'adore les petits oignons et le fromage blanc — je suis certain qu'il n'y a pas de fromage et qu'il n'est pas blanc, qu'il n'y a pas d'oignons et qu'ils ne sont pas petits ; je voudrais depuis longtemps un chien caniche noir... je n'ai pas de chien, ce n'est pas un caniche, et il n'est pas noir.

Je voudrais avoir des enfants, et bien je n'ai pas de femme et elle n'est pas... prospère.

Je devais avoir une demi-colonne de copie spirituelle,.. je n'ai pas de colonne, elle n'est pas demi, ni de copie et celle-ci n'est pas spirituelle.

Triste, triste !

PALAIS DU CYCLE, BRUXELLES

—

Le comité exécutif du Palais du Cycle. à Bruxelles, a fait installer au Salon du Cycle de Paris, un office de renseignements qui facilitera beaucoup les adhésions des fabricants qui visiteront le Show parisien.

C'est au stand 288 de la Franco-Belge que s'est installé M. Jaume pour y remplir ses fonctions de représentant de l'exposition.

Si nous ajoutons à ces mesures intelligentes l'état d'avancement dans lequel se trouve le batîment qui doit abriter l'exposition du Cycle en janvier prochain, nous pouvons sans crainte d'être contredit assurer que, grâce au dévouement de M. de Lacharlerie, président de l'Union et Véloce-Club bruxellois, « tout sera prêt au jour et à l'heure. »

PETITES CORRESPONDANCES

—

Maurice Sloog — Paris. — Le Diablotin n'existe plus, Monsieur, depuis le premier janvier 1893.

Le Diable-au-Corps, institution fin de siècle, ne paie personne, pas même son imprimeur.

P. P. Plan. — Sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

X: P. 23. — Nous demande pour quelle raison il faut se faire inscrire lors des kermesses aux boudins.

R. — C'est bien simple, c'est pour que l'on sache s'il faudra tuer un cochon tout entier ou bien un et demi ou deux.

Nous avons appris avec plaisir par les affiches et les communiqués des journaux que la

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE ARTISTIQUE

organise une tombola.

LA RÉDACTION.

THÉATRES

—

SCALA. — Les nouvelles scènes intercalées dans la revue ont obtenu un immense succès : Rigolatis, la parodie du ballet aérien, est désopilante ; Mme Herdies est tous les soirs bissée dans ses couplets de « C'est dégoûtant ! », cri d'un ouvrier au gouvernement. Quant à la scène des prétentions flamingantes, c'est un éclat de rire ininterrompu. La cinquantième a été célébrée mardi devant une salle bondée ; en route pour la centième.

ALCAZAR. — Yvette Guilbert entreprend une grande tournée en Europe. Elle a commencé par Londres où elle obtient à l'Empire un succès triomphal que les journaux de la Cité comparent aux succès de la grande Sarah. La divette de la chansonnette ira à Bucharest, à Constantinople, à Buda-Pesth, à Vienne, en Italie. Elle sera à Bruxelles mardi prochain et donnera à l'Alcazar cinq représentation de *grent attraction*. Yvette Guilbert se fera entendre entre deux tableaux de *Bruxelles-sans-Gêne*.

Le bureau de location est ouvert pour ces représentation extraordinaires qui feront courir tout Bruxelles au théâtre de la rue d'Aremberg.

MONNAIE. — Aujourd'hui Samedi, représentation au bénéfice de l'Union française. C'est lundi qu'aura lieu la reprise du *Rêve*.

PARC. — Aujourd'hui 34e représentation du grand succès : *Cabotins*.

Dimanche, à 1 h. 1/2, en matinée : *Cabotins*.

MOLIÈRE. — C'est la *Femme de Tabarin*, de Catulle Mendès, qui remplacera *Odette* sur l'affiche du Molière. La célèbre tragiparade de M. Mendès est en ce moment la cause d'un procès en plagiat intenté par M. Mendès à l'auteur de *Il Plagiaci*, l'opéra de M. Léoncavallo que la Monnaie doit jouer prochainement. *Le Passant*, de Coppée, et le Bonheur conjugal, de Valabrègue forment, avec la *Femme de Tabarin*, le spectacle dont la première représentation aura lieu le samedi 15.

THEATRE DU NORD. — Tous les soirs, foule avec le beau drame *les Pirates de la Savane*.

On annonce pour samedi prochain la première de *Roger la-Honte*, ce drame dont le succès à Paris ainsi qu'à Bruxelles est sans précédent.

Dimanche, dernière matinée des *Pirates de la Savane*. Le soir *Roger-la-Honte*.

GALERIES. — Le succès de la *Fille de Mme Angot* a décidé M. Maugé à ouvrir un bureau de location pour toutes les représentations de la quinzaine, y compris les deux prochaines matinées.

Le spectacle finit tous les soirs à 11 h. 1/4 ; les matinées finissent à 4 h. 15.

EMPIRE PALACE. — Dernières représentations de Jacks et miss Mary, vélocipédistes ; Brice Bolton, ventriloque, et ses poupées électriques ; Marcou et Armand, les célèbres hommes volants et miss Nelly, la jolie charmeuse de serpents.

Tous les soirs, Marguerite Favart, la diseuse parisienne.

MUSÉE CASTAN. — Les Dinkas, appelés à l'étranger par des engagements antérieurs, ne donneront plus que quelques représentations.

CIRQUE ROYAL. — Samedi soirée high-life. Première de la pantomine *une soirée travestie* avec un grand ballet.

Dimanche matinée à 2 h. 1/2, les enfatts paieront 1/2 place. Le soir à 8 heures grande représentation.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IX

L'explication

(Suite)

— Un instant, fit observer Coupe-en-quatre. Nous touchons au dénouement de cette suite d'évènements mystérieux auxquels je comprends d'autant moins que je n'y ai pas assisté. Il est évident que cette entrevue va être décisive ; elle tournera bien ou elle tournera mal, suivant les point circonstances.

— Tu dis vrai, fit simplement Alvarez.

— Mon frère a bien parlé. Sa langue n'est fourchue, opina Hur-lub-Erlu.

— Continuez, Coupe-en-quatre. Vous êtes plein de sens, dit à son tour de Crabesac. Où voulez-vous en venir ?

— A ceci. Vous êtes, m'avez-vous dit, de naissance inconnue. L'homme qui a veillé sur vos jeunes ans n'était pas votre père ?

— En effet.

— Alors vous devez avoir, comme tout enfant se trouvant dans ces conditions, un objet, un signe de reconnaissance qui doit vous faire retrouver votre illustre famille.

— Je n'ai rien.

— Pas de croix ? La croix de votre mère ?

— Je n'ai pas la croix de ma mère.

— Pas de médaille pendue au cou.

— Pas la moindre médaille.

— Pas d'astérisques gravées à la pointe d'un poignard sur le gras du bras gauche ?

— Ni du bras droit.

— Pas de tatouage.

— Pas le moindre tatouage.

— Ça, ça n'est pas vrai, fit vivement observer Ordalie. Vous avez un tatouage bleu au dessus des fesses. Je l'ai vu.

— Cela démontre, fit à son tourre marquer avec sévérité Alvarez, une étroite intimité avec ce jeune gentilhomme dont votre état actuel est le coupable résultat.

— Mais mon oncle !

— Taisez-vous. Vous avez un polichinelle dans le tiroir.

Ordalie rougit et ne répondit pas. Coupe-en-quatre reprit.

— C'est pas tout ça. Nous nous écartons de la question. Que représente ce tatouage ?

— Mais que diable ! Je n'en sais rien, dit le chevalier. Par les cornes de Belzébuth ! Il m'est impossible de voir à cet endroit.

— Montrez.

— Que je montre.

— Mais oui, parbleu !

De Crabesac dégrafa son ceinturon, déboucla son épée, ôta son justaucorps, releva sa chemise et laissa tomber légèrement son haut-de-chausses.

— Le plan ! exclama une quintuple voix. Le plan ! C'est le fameux plan !

— Quel plan ?

— Le plan de la tombe. C'est lui.

— Déliez-moi, que je regarde, hurla Alvarez, c'est lui, lui, lui !

— Qui ça lui ?

— Le cousin du grand père de la tante de mon beau-frère. Mon seul parent que je cherche depuis dix huit ans.

— Je l'aurais parié, fit avec satisfaction Coupe-en-quatre. C'est ce qui arrive toujours.

On délia Alvarez qui se jeta dans les bras de de Crabesac. C'était un spectacle touchant de voir cet homme de fer, enfin vaincu, verser des larmes de joie. Assis à l'écart, sur un rocher, les deux hommes eurent un long entretien.

Enfin ils revinrent, calmes et graves, un rayonnement de joie dans les yeux. Alvarez prit la main d'Ordalie.

— Tiens, mon enfant, dit-il. Je te la donne, bien que tu l'aies déja prise. Je te restitue aussi cet objet, qui a appartenu à ton père et qu'il m'a légué avant de mourir.

Et il tendait à de Crabesac une brosse à dents trempée de larmes.

La suite au prochain numéro.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LÉOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boite
NAZALINE
ANTISEPTIQUE
Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre
DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47
0,75 fr. la boite.

Imp. Maison Severeyns, 44, Mont. aux Herbes-Potag. Brux.

EXPOSITION
BI-MENSUELLE
du DIABLE au CORPS
TABLEAUX
DESSINS
ESQUISSES
MAQUETTES
de
OMER DIERICKX
ouverte au public
tous les jours de
le dimanche de 10 à 4 h

N° 51

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 23 Décembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

HEBDOMADAIRE

DIRECTION
12, RUE AUX CHOUX, 12
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . fr. 5-50
ÉTRANGER. . . » 7-50
PAR AN.

Mesdames messieurs n'oubliez pas l'œuvre des étrennes aux petits pauvres qu'organise le « Petit Bleu »

Dessin de LÉON DARDENNE

AVIS

aux nouveaux abonnés.

Les personnes qui souscriront un abonnement pour 1895 recevront gratuitement le *Diable-au-Corps* jusqu'à la fin de l'année.

BELGIQUE **fr. 5,50 par an.**
ETRANGER **» 7.50 »**

Nous prévenons nos abonnés que pour faire face à l'encombrement habituel à cette époque, nous mettons dès ce jour en circulation les quittances de renouvellement d'abonnement pour le 1er janvier, et les prions de leur faire bon accueil afin d'éviter tout retard dans le service.

JEAN DEGREEF

Notre vieux camarade, le peintre Jean Degreef est mort dans la nuit de jeudi dernier à Auderghem, où il habitait depuis 12 ans.

Nous adressons à sa veuve et à sa famille nos plus sincères condoléances.

La mauvaise nouvelle s'est répandue rapidement dans les ateliers et a douloureusement impressionné tous les artistes.

Jean Degreef était un de nos meilleurs paysagistes ; son talent robuste, d'une incontestable sincérité, d'une valeur très grande, lui a valu toujours — chose rare — l'estime et l'admiration de tous ses confrères, sans exception. Tout le monde se souvient du superbe fond qu'il peignit au panorama de Philippoteau : La Bataille de Montretout, l'un des plus beaux qui furent.

L'œuvre de Jean Degreef est considérable, mais ses sous bois, ses paysages ensoleillés, ses chevaux, tout cela est resté dans les mains de quelque amateurs. Comme Hippolyte Boulanger, il est mort presqu'ignoré du grand public.

Jean Degreef n'a aucun tableau au musée. C'est la règle chez nous pour les vrais artistes.

Qui se plaindrait cependant de voir des œuvres d'art s'emparer du nombre considérable de mètres de rampe qu'envahit la seule « Peste de Tournai » par exemple. . . . .

LE DIABLE-AU-CORPS.

NOUVEAUX CONCERTS.

Un peintre, un marchand de musique,. et un mutuelliste philosophe viennent d'organiser une série de concerts et pour mener à bien leur entreprise ils ont fondé une *Socheté* : « la Socheté des Nouveaux Concerts ». La personalité éminente et sympathique du peintre, la compétence indiscutable du philosophe mutuelliste et l'absolu désintéressement du marchand de musique assurent certes un succès immense à cette œuvre, vers laquelle un irrésistible courant entraîne tout le monde et le demi-monde des Arts de la capitale. Les joyeux artistes industriels qui se sont si généreusement mis à la tête des « Nouveaux Concerts » avec ce flair caractéristique qu'on leur connaît, se sont bien vite rendu compte de l'insuffisance, du reste notoire, des musiciens Belges en général et Bruxellois en particulier.

M. Joseph Dupont et les concerts populaires n'ont qu'à bien se tenir. — Le peintre, le philosophe mutuelliste et le marchand de musique sont là ! Dieu est grand et *Servais* est son Prophète ! Arrière les rengaine de Beethoven et de son troupeau d'imitateurs ! Arrière Brahms, Vincent d'Indy et tutti quanti ! Place à l'Apollonide et à ses amis.

Sachant fort bien qu'à Bruxelles, en Brabant, les musiciens sont tous gens bien piastrés et même pour le plus grand nombre millionnaires, les trois impressari se sont bien gardés de s'adresser à eux pour la formation de leur orchestre. C'est à nos bons frère de Hollande, *à ces excellents voisins d'outre Moerdyck* qu'ils ont demandé les principaux éléments de l'orchestre et c'est la symphonie de M. Kes d'Amsterdam qui sera entendue au premier concert. Voilà du patriotisme artistique bien entendu et éclairé ! Pour les concerts suivants le trio Knophff et C° a cependant décidé de compléter l'orchestre et de le renforcer (déjà ?) par quelques chefs de pupitre pris parmi les musicastres de Bruxelles. La reconnaissance de tous les musiciens Belges envers le Knophff et ses accolytes sera immense. Déjà nous savons que par un sentiment de réciprocité artistique bien comprise un comité vient de se former parmi les membres du corps professoral de l'école de musique de Gheel pour la fondation de la « *Société des Nouvelles Expositions* » Cette société ne sera pas sous le patronage de la Coopérative et franchement je ne sais pas pourquoi. Les professeurs du conservatoire de Gheel ont formé une commission composée de personnes pouvant, par leurs relations ou leurs talents, amener autant de succès aux salons de la *Société des Nouvelles Expositions* que le peintre, le philosophe mutuelliste et le marchand de Musique aux *Nouveaux Concerts*. Voici d'après une indiscrétion que nous devons à un fonctionnaire, la composition du comité. Président : Le général Marchal, ancien inspecteur de la garde civique, dont la haute compétence en matière de beaux arts est universellement reconnue ; Le Général Stoeffers ancien combattant de 1830 et fabricant de chandelles en tous genres ; — le directeur du Tir National ; M. Taverne — Ma Tante, Directeur du conservatoire national de la rue Saint-Ghislain. *persona gratissima* auprès des Artistes ; M. Bommer Directeur du jardin Botanique ; Hamilcar Cypriani expulsé politique ; Albert Van Oye, général des milices indépendantes et marchand de rotins à Saint Gilles. — Ce comité, institué à l'instar de celui qui a « fonctionné pendant l'Exposition d'Anvers et qui a donné de si brillants résultats sous le nom de : *comité musical de l'exposition* s'est immédiatement réuni et s'est mis à l'œuvre. Le 2me salon d'inauguration sera appelé à faire sensation. Les peintres ayant pris la direction du mouvement artistique musical, les musiciens ont tenu à donner à la peinture une preuve palpable de courtoisie et de gratitude : ils se sont faits peintres et sculpteurs. Le salon sera installé dans la salle de concerts du conservatoire, rue de la Régence. Nous avons le plaisir de donner aux lecteurs du *Diable-au-Corps* la primeur de quelques numéros du catalogue :

N° 137 Portrait équestre de M. Louis Barwolff, élève de Hanssens et son biographe, destiné au musée du conservatoire, par Alfred Tilman.

N° 142 La tentation de l'abbé D. Scène de la furie alostoise. (d'après Saint-Antoine) bas-relief par Franz Andelhof.

N° 170 Sourires mélancoliques, terre cuite de Gustave Huberti

N° 161 Effluves printanières, zinc par Bellinfante (appartient à M. Emmanuel Hiel).

N° 175 Kermesse Flamande et aux boudins, maquette de Jan Blockx.

N° 175 Le triomphe de l'obscurité, groupe allégorique, commande de l'institut des Beaux-Arts de Brecht, par Louis Barwolf.

N° 176 Peereboom sortant du bain, aquarelle de Léon Jouret.

N° 177 Le Pétomane et la Sorcière. illustrations pour le prochain drame de M. Maeterlinck, eaux fortes de Bastin père.

L'inauguration de ce salon très remarquable aura lieu incessamment. L'orchestre du Conservatoire sous la haute direction de M. Van neck, l'habile peintre décorateur, fera entendre des œuvres de Delsaux, Omer Dierickx, Uytterschaut, Rubens, Van Dyck, Abry, DelaHoese, Jef Lambeaux, Lemesre et Van Outryve

Le facteur des postes, romance par M. Van den Busch.

Le *Diable-au-Corps* y assistera.

MOTTART.

(1) N. D. L. R. — Le *Diable au Corps* voulant rester tribune libre pour tout ce qui concerne le mouvement artistique insère in-extenso l'article de son correspondant Mottart, sans commentaires. A remarquer cependant qu'il n'y a pas de peiutre dans la commission des « Nouveaux concerts ». Le Knophff en question est le musicien et non pas Fernand Knophff le peintre. A part cela nous sommes du même avis que M. Mottart.

LE PASSANT

de FRANÇOIS COPPÉE

tel qu'il aurait dû se passer.

PERSONNAGES

SYLVIE — hétaïre en congé.
ZANETTO — musicien ambulant.
Une guitare.

La scène représente un théâtre. A droite, une villa de style corinthien, sur les bords de l'Arno. Au fond, le panorama de Florence, à gauche trois portants figurant des pans de forêt. Au lever du rideau, Sylvie, appuyée contre une colonne aussi corinthienne que la villa semble plongée dans de profondes méditations. Clair de lune intense.

SYLVIE

Il fait beau, c'est tannant, mon Dieu que je m'em-[bête,
Ce ciel toujours serein me rase et me rend bête,
Ce clair de lune bleu m'habille l'âme en gris ;
Il ne pleut donc jamais dans ce foutu pays.
C'est un sale métier que de faire la noce ;
C'est amusant, d'abord, mais ça devient atroce
Quand ça dure longtemps.
J'ai mal à l'estomac.
Et je vais de ce pas retrouver mon hamac.

(*Elle entre dans la villa. Zanetto paraît à gauche et dépose sa guitare contre un arbre.*)

ZANETTO

Tiens ! un banc. Il parait, ma foi, très confortable
Et sera pour ce soir et mon lit et ma table ;
J'y dormirai fort bien et souperai par cœur.

(*Il se drape dans son manteau, se couche et ronfle*).

SYLVIE (*reparaissant*)

Ai-je bien entendu ? Quel est donc ce blagueur
Qui sur mon banc, à moi, couche à la belle étoile,
Comme si les manteaux étaient des draps de toile,
Je vais le secouer de la belle façon :
Un temps, deux mouvements.

(*Elle s'approche*)

Ciel ! le joli garçon.

Mais, que sens-je donc là ?
(*Elle met la main sur son cœur*)
Quelque chose qui craque.
Sous mon pas de corset mon cœur séché tictaque.
O viscère idiot ! Tais-toi, c'est un enfant
Il est tout jeune encore et peut-être innocent.
(*Elle se penche sur Zanetto.*)
Pauvre enfant ! Son pourpoint semble annoncer [la dèche ;
Je ne puis le laisser s'enrhumer à la fraîche,
Il faut le réveiller
(*Elle le bouscule*)
Réveille-toi, mignon !...
ZANETTO (*se frottant les yeux*)
Je rêvais, palsembleu ! qu'il pleuvait du pognon
Mais qui m'éveille ainsi ? C'est fort désagréable.
SYLVIE (*à part*)
Prenons pour l'approcher notre air le plus [aimable.
(*Haut*) J'aurais voulu savoir comment vous vous [portez ?
ZANETTO
Ça va pas mal, merci.
SYLVIE
Un instant. Permettez
Moi de vous poser un court interrogatoire
ZANETTO
Une commission du genre rogatoire
SYLVIE
J'aime à savoir qui dort sans façon sur mon banc.
Dites-moi votre nom et quel est votre rang ?
ZANETTO
Mon nom est Zanetto. Je vais, je cours, je vole,
Je m'arrête parfois quand je le trouve drole ;
Je suis un fils de l'air, un léger papillon
Qui déploie à tous vents l'élégant pavillon
De son aile légère. Au printemps, à l'automne,
En été, en hiver, qu'il fasse beau, qu'il tonne,
Le matin ou le soir, en tout temps, en tous lieux,
Vrai troubadour errant, je suis toujours joyeux
Et de chansons d'amour, je ne suis point avare.
Voulez-vous en juger ? Passez-moi ma guitare
Je crois l'avoir laissée échapper en entrant,
Elle doit être là, près du premier portant.
SYLVIE
Et de ce coté ci, dis-moi, que viens-tu faire ?
ZANETTO (*confidentiel*)
On m'a beaucoup parlé d'une femme légère
Qui s'appelle Sylvie : une aimable catin
Hospitalière, riche et le cœur sur la main,
Et chez elle je vais pour y faire mon nid :
Un coussin à ses pieds et du macaroni,
C'est tout ce qu'il me faut.
SYLVIE
Et c'est fort peu de chose.
ZANETTO
Madame, je ne veux pas la faire à la pose,
Malgré mon boniment, mon métier est fort dur
Et je bois plus souvent de l'eau que du vin pur.
SYLVIE
Je te gobe, petit, ne vas pas à Florence,
Et donne, au même prix, à moi la préférence.
ZANETTO
Ça n'est pas de refus. Mais... un renseignement
Avant de m'engager. Avez-vous de l'argent ?
SYLVIE
Je puis réaliser le rêve de ta vie,
Mon joli troubadour. C'est moi qui suis Sylvie.
ZANETTO (*épaté*)
Quoi ! C'est vous que tantôt je traitai de catin
SYLVIE (*tendrement*)
Tu pourras en juger.... jusqu'à demain matin.
(*Ils entrent dans la villa, amoureusement enlacés*)

LA GUITARE (*seule*)
Que le ciel soit loué. Enfin je touche au port.
Par un de mes accords, célébrons cet accord.
(*Elle se pince et entre derrière evx*).
RHAMSÈS II.

VADROUILLANA

« Rotterdam » est allé passer quelques jours à la campagne.

« Bidh-pacha » assure qu'il est chez sa tante, à Notre-Dame-au-clou près Mont St-Ghislain.

***

A propos des bals de réveillon exhumons une vieille histoire, qui n'en a pourtant pas moins de saveur :

Un directeur (méridional) de théâtre de variétés avait fait annoncer par voie d'affiches : Grand bal travesti, etc., etc., puis en grandes lettres : A minuit, entrée du corps de ballet.

Il y eut foule mais à minuit, rien, une heure, rien. Enfin un habitué s'approche du directeur : « Et bien ! et ce corps de ballet ?

— « Ze vais vous dire, ze l'ai bien fait afficher, mais z'ai oublié de prévenir ces dames. »

***

Le testiculum (dixit M. De Bruyn) du Père Boom vient de s'enrichir d'une pièce on ne peut plus rare. C'est une clef que le Révérend ministre a payé 3000 francs. On nous assure que c'est la clef d'une ceinture de chasteté. Elle complètera la superbe collection du célèbre dictateur des chemins de fer, postes, télégraphes et téléphones, qui contient entre autre (la collection) : la clé opatre, la clé matite et la clé siastique.

***

La Ligue patriotique des Ex-sous-officiers de l'armée belge avait organisé, mardi 18 passé, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, une représentation de gala, au cirque Schumann. La Ligue avait annoncé que S. M. la Reine honorerait cette soirée de sa présence, mais au dernier moment notre souveraine s'est fait excuser.

Il nous semble qu'on oublie un peu, en haut lieu, que les ex-sous-officiers valent la peine qu'on les ménage et qu'on évite de les froisser.

***

Etoile Belge du 19 Décembre :

« Est-ce l'approche du solstice d'hiver nous a » valu l'affreux temps dont nous avons été grati- » fiés, hier, à Bruxelles ? Car on sait que l'autom- » ne finit et que l'hiver commence le 21 décembre » à 7 heures 58 minutes du soir, temps officiel.

» Toujours est-il qu'après une matinée excep- » tionnellement pluvieuse, un violent orage a » passé sur l'agglomération bruxelloise, dans le » courant de l'après-midi. A deux heures trente- » cinq minutes, un fort éclair, suivi immédiate- » ment d'un roulement épouvantable, a saisi de » terreur les passants du haut et du centre de la » ville. La foudre a dû tomber quelque part aux » environs du Parc, peut-être sur des fils téléphoniques.

« A quantité d'appareils, de fortes étincelles » ont jailli, accompagnées de crépitements sonores. Au bureau central, les demoiselles du téléphone ont été violemment secouées.

» Un certain nombre d'horloges électriques de » la ville se sont arrêtées, marquant l'heure exacte » du coup de foudre : deux heures trente-cinq.

» La distribution de l'éclairage électrique a été » également dérangée : dans nos bureaux notam- » ment, les « plombs » ont été brûlés et nos ate- » liers sont restés dans l'obscurité, au moment où » l'on a voulu se servir des lampes à incandes- » cence de la distribution communale d'électri- » cité. »

Textuel.

Ils vont bien à l'*Étoile*.

MÉPHISTO.

AU DIABLE AU CORPS - RÉVEILLON DE NOËL
Le lundi 24 novembre à partir de 10 heures du soir
KOEKEBAKKEN
Que cet avis serve d'invitation à nos lecteurs.

CONCOURS D'ETALAGES. — Remarquez rue des Fripiers n° 27 la maison Lemesre — Parfums du Liban — Savons et parfumeries.

HISTOIRES SIMPLES

La soif justifie les moyens

C'était absolument navrant pour ce jeune homme : cinq centimes composaient toute sa fortune, pas même les cinq sous du Juif-Errant, et une terrible envie de boire quelque chose le torturait.

Comme cela se passait en hiver les fontaines Wallace étaient gelées, et d'ailleurs le pauvre altéré avait de tout temps éprouvé une insurmontable horreur pour ce qu'il appelait résidu de nuage. Il était fort avant dans la nuit. Le malheureux dèchard passait devant des cafés tards, dont le brouhaha intérieur excitait au superlatif sa fringale de liquide. Tout à coup, une idée sans doute, il entre dans un bar et saluant gracieusement la patronne trônant au buffet : « Qu'allez-vous m'offrir à boire, madame ? »

— « Ce que vous voudrez, monsieur : bock, fine, curaçao, chartreuse, kummel, champagne. »

— Je prendrai une fine... Merci.... à votre gracieuse santé, madame...vous êtes réellement on ne peut plus aimable. Au revoir et à charge de revanche.

CATHERINE.

LA ROMANCE

Bruxelles, le 18 décembre 1894.

Monsieur le Directeur du *Diable au Corps*,

Vous publiez parfois des vers dont je n'ai pas à discuter le mérite, d'abord je trouve toujours les choses écrites en vers agréables et saines à lire.

Mais, ce que je constate avec peine, c'est que dans votre feuille si autorisée, vous n'ayez pas encore consacré quelques lignes à la Romance.

La Romance monsieur, elle se meurt ; la bonne et naïve Romance n'a plus pour elle que les âmes simples qui vivent loin de la littérature malsaine et décevante des Chansonniers fin-de-siècle.

N'allez pas croire que la présente qui vous est destinée personnellement, cache le secret désir d'écouler un stock d'œuvres inédites ; non Monsieur, je suis simplement le porte-parole de quelques vieux qui se rappellent les infinies jouissances (et honnêtes !) que la romance a causées, non seulement à leur puberté rêveuse, mais encore à l'âge mûr où l'homme analyse d'une façon plus certaine ses sensations intellectuelles.

Pourquoi ne faites-vous pas un concours de Romance ? pourquoi n'essayez-vous pas d'encourager les jeunes poètes (ou les vieux) qui pensent qu'on peut se récréer sainement en disant autre chose que des polissonneries :

HISTOIRE DE BELGIQVE.

PEPIN LE BREF.

La mort de Clovis, impatiemment attendue par ses quatre fils, eût lieu (ainsi s'exprime le Chroniqueur La Palisse), le dernier jour de sa vie.

Ses quatre fils, ayant soif du Pouvoir, n'eurent pas plutôt bu à la coupe des Honneurs, qu'ils roulèrent sur le parquet, royalement soûls, hoquetant, bavant, la langue épaisse, l'œil trouble, le nez idem, et vautrés dans leurs propres déjections. Ainsi les trouvait chaque matin, l'Aurore aux doigts de rose.

Le Char de l'Etat, les rênes abandonnées, roulait misérablement sur ses quatre roues, dont une ovale.

Le Lion Belgique, envahi par la graisse, s'endormit, s'épaissit, devint vache. Sa terrible queue, autrefois la terreur des mouches, s'amollit, laissa traîner sur le tapis son noble et héraldique flocart. Ce roi des animaux, (les Belges étaient-ils donc des bêtes ?) n'ayant plus la force de rugir, devint bientôt la proie des mittes.

Le peuple indigné, écœuré de ces mœurs dissolues, sentant monter à son front le rouge de la honte et la moutarde au nez, réclama énergiquement, dans une requête adressée au Pape, la dissolution de ces mœurs.

Celui-ci, associant sa colère à celle du peuple, lança à la face de ces rois, l'épithète de « Rois fainéants » épithète que le peuple belge traduisit par celle plus caractéristique de « Loerick ».

Cette intolérable situation dura jusqu'au jour où la Mort abattit sa faux sur trois des Clovis. Le dernier descendant de cette noble famille, persista à suivre ce régime de noces et festins, mais cette vie de débauche le conduisit au ramollissement le plus complet.

C'est alors que le terrible Pépin, celui qui taquinait les lions dans les Kermesses, jugea le moment venu de débarrasser le pays d'un si odieux gouvernement, et, désireux de montrer au peuple sa force herculéenne, prit la cause de celui-ci d'une main, et de l'autre le dernier Clovis, et le relégua dans un couvent.

Ce beau trait lui valut le titre de « Bref » qu'il continua à porter à bras tendu.

Amy. Lynen

Dessin d'Amédée Lynen

Je vous donne mon idée pour ce qu'elle vaut, mais je vous assure que j'en connais plusieurs, des petits de mon âge, qui vous seraient reconnaissants de vouloir bien faire quelque chose pour la pauvre Romance de laquelle on peut bien dire avec le bon poète :

« La Romance naïve déserte l'atelier »
« Pour se réfugier à la maison Tellier »

Je ne sais si ces rimes sont bien riches, mais celui qui les a écrites avait du cœur certainement.

Veuillez excuser cette trop longue lettre sur un sujet si démodé et croyez moi Monsieur votre fidèle lecteur.

Un ancien jeune homme.

Je ne signe pas à cause de ma femme qui croirait que je m'amuse.

—

Monsieur l'ancien jeune homme nous trouvons que vous avez raison. Nous ferons quelque chose pour la Romance. Seulement ne vous y trompez pas, la romance d'aujourd'hui ne sera pas, ne pourrait pas être celle d'autrefois que vous regrettez tant. Quoi qu'il en soit nous estimons avec vous que les auteurs doivent pouvoir faire mieux que les paulussonneries (1) ineptes dont vous vous plaignez.

Nous ouvrons dès ce jour un *concours de romances*, dont les conditions sont réglées comme suit :

DIABLE-AU-CORPS

—

CONCOURS DE ROMANCES

Il est ouvert à partir de ce jour un concours de Romances auquel sont conviés tous les auteurs *français* et *flamands* du pays.

—

Les œuvres doivent être adressées au Comité de rédaction du *Diable au Corps*, 12, rue aux Choux avant la fin janvier.

—

Au fur et à mesure de leur arrivée, les romances qui auront été choisies par le Comité seront publiées dans le journal.

—

Fin janvier le comité de rédaction choisira parmi celles qui auront été publiées, la meilleure romance et la fera éditer aux frais du journal.

—

Un groupe de compositeurs s'est mis à la disposition du Comité pour mettre en musique les romances primées.

—

De plus dans ses prochaines réunions littéraires et musicales, le *Diable au Corps* fournira l'occasion de produire en public les œuvres primées.

Nous engageons vivement les auteurs à répondre à notre appel, ils trouvent au Diable-au-Corps un accueil sympathique et un appui sérieux.

—

Pour renseignements plus complets, s'adresser au Cabaret du Diable-au-Corps, où se trouve en permanence l'un des membres du Comité.

IV me Exposition bi-mensuelle du
DIABLE-AU-CORPS.

Du 15 décembre au 1er janvier

TABLEAUX. DESSINS ESQUISSES
& MAQUETTES
DE OMER DIERICKX

Exposition publique tous les jours de 1 à 4 heures.
ENTRÉE LIBRE

(1) Le mot est de Jules de Nivelles (pardon).

LES PREMIÈRES

THEATRE MOLIÉRE

Le passant - *La femme de Tabarin* — *Le bonheur conjugal.*

Première importante, samedi dernier, au théâtre Molière. Trois premières plutôt : *le Passant*, de François Coppée, *la femme de Tabarin*, de Mendès, et le *Bonheur conjugal* de Valabrègue; genre noble, genres réaliste et genre gai : la troupe sous tous ses aspects.

Des trois genre très divers dont le théâtre Molière nous a donné un spécimen, *le Passant* a été le moins goûté. Non pas que ce ne soient de très beaux vers, très, trop réguliers, et très bien dits par Mlles Malvau (Sylvia) et Elyane(Tassetto), mais la situation et la donnée semblent un peu fausses. Les filles folles de leur corps, sous la renaissance, ne mettaient pas tant de façons á satisfaire un caprice et les musiciens ambulants sont rarement aussi ...Joseph. Ces deux particuliers, qui ont parfaitement envie de coucher ensemble, qui se disent de fort belles choses, et très poètiques et s'en vont chacun de leur côté, sont un peu trop Coppée ; un peu beaucoup. Ils respectent trop le joli décor brossé par M. Dumont.

La femme de Tabarin est plus vivante et plus réaliste. Pièce très discutée lorsqu'elle a été représentée pour la première fois ; on était curieux de la voir représentée au théâtre Molière après le théâtre libre.

Me Andrée Munié(Francisquine) et M. Montlouis (Tabarin) y ont mis beaucoup de vie et de couleur. Mme Munié est une charmante et séduisante Francisquine, l'ardente et imprudente femme de Tabarin, très naturelle et empoignante de réalisme sans aucune pose. M. Montlouis a trouvé des accents pathétique dans sa tragique parade; la salle entière frémissait à la scène capitale du drame.

Les personnages accessoires sont bien tenus et forment un groupe charmant et animé devant les tréteaux du pitre assassin.

En un mot c'est très empoignant et très bien rendu.

La femme de Tabarin produit cependant un effet psychologique singulier qui nuit, dans une certaine mesure. à son très grand effet. Il y a un double public à la parade: le public *de scène* qui ignore que ce n'est pas une comédie, mais un drame réel qui se joue sous ses yeux, et le public *de salle* qui voit et qui sait que Tabarin tue réellement sa femme. L'impression est réellement étrange, d'un dualisme voulu par l'auteur dont on ne se rend pas bien compte sans l'avoir analysé. On est gêné, réellement gêné, de voir que le public de Tabarin ne n'aperçoit pas de ce qu'il puise la vérité de son jeu dans la réalité même. Ce dualisme partage l'intérêt entre le drame qui se joue entre Tabarin et sa femme et le peuple, ces seigneurs, ces grandes dames qui l'applaudissent quand il tue, qui l'applaudissent quand il brise le fer homicide, qui l'applaudissent quand Francisquine vient mourir devant leurs yeux dans une atroce agonie. Mendès a cherché cette impression complexe; son mimodrame qu'il a voulu réaliste est très artificiel, c'est bien là l'auteur.

J'ajouterai que c'est un écueil pour les deux personnages principaux. S'ils veulent trop forcer l'attention, l'attirer toute entière sur eux, ils détruisent tout le charme troublant de cette situation ambigüe. Mr Munié et Mr Montlouis ont très heureusement esquivé cet écueil en restant réalistes au lieu de pousser le drame au noir. Mr Montlouis a parfaitement compris que même désespéré, fou de douleur, Tabarin doit rester assez Tabarin pour laisser croire qu'il joue la comédie.

Le Bonheur conjugal de Valabrègue a joyeusement terminé cette soirée. On connait l'amusante comédie de Valabrègue et on y a trouvé beaucoup de points de ressemblance avec les *Joies du foyer* qui sont actuellement à l'affiche du Vaudeville. Il est assez curieux de comparer les deux pièces, traitées en bouffonnerie et en comédie.

Il faut beaucoup de tenue pour ne pas faire du *Bonheur conjugal* les *Joies du foyer* et ne pas tomber dans la charge que la comédie de Valabrègue cotoie volontiers. Le dernier acte est presque Palais Royal. Les excellents artistes du théâtre Molière restent dans la note gaie sans outrer leur rôle. M. Dalbert (Bonneval) est très bonhomme, M. Lebrey (Bertaut) est d'une rondeur et d'une jovialité communicative, M. Albouy est très amusant dans son rôle de mari nerveux et M. Malavié dans son rôle d'amoureux ahuri.

Mrs Vernière, Hervey et Debacker rendent bien les nuances des caractères des trois filles de M. Bonneval. Charmantes toutes les trois et d'une distinction exquise. Mme Viaron fait une Mme Bonneval très naturelle et bien aimable.

En somme le théâtre Molière marche de succès eu succès. Je dirais: en voilà assez pour tenir longtemps l'affiche si M. Munié ne vous avait déjà prouvé qu'il n'entend pas épuiser le succès.

A l'étude: Le *Maître de Forges*, pièce vertueuse pour les personnes ohnètes.

R. H.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.
Spécialité de cigares importés. 011

AVIS
CABARET FLAMAND
du
DIABLE-AU-CORPS, 12, Rue aux Choux.
Tous les vendredis à 7 heures
CHOESELS
On s'inscrit d'avance jusqu'au mercredi soir.

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps. 012

NOEL.

—

La Société Française de Bienfaisance donnera mardi prochain à 2 1/2 heures dans la salle de la Grande Harmonie sa fête annuelle de Noël. au profit des œuvres qu'elle patronne.

Au programme : Melle Hardina de l'opéra comique de Paris et « Nuit de Noël », pantomine et tableaux vivants en six tableaux, de V. Crabbe et Bartholomé.

30 Personnages en scène.

Tableaux : 1. Minuit. Sommeil des Bergers.
2. Apparition de L'ange.
3. L'Etoile
4. Rois Mages.
5. Adoration.
6. Le lever du jour. Apothéose.

Pendant ces tableaux, de Vieux Noëls français seront chanté par loctuor de M. L. Soubre, professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles.

Prix d'entrée : 5,00 fr. et 2,00 francs.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE JAMES ENSOR
Du 20 Décembre 1894 au 15 Janvier 1895
6, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

THÉATRES

SCALA. — Le vrai spectacle des fêtes de Noël sera, cette année, la revue de la Scala. Avec les nouvelles scènes qui viennent d'être ajoutées à *Bruxelles-fleurie*, qui a maintenant doublé le can de la soixantième, est partie pour une nouvelle série de brillantes et fructueuse représentations. On se souviendra longtemps du succès qui a célébré l'ouverture de la Scala agrandie et si heureusement modifiée,

MONNAIE. — Aujourd'hui samedi : *Le Rêve.*

PARC. — Ce soir, 2me de : *Le Ruban*, comédie nouvelle de M. Georges Feydeau, l'heureux auteur de *Monsieur chasse.*

Dimanche, à 1 h. 1/2, en matinée, *Cabotins.*

Mardi, à 2 heures, motinée de Noël : *Le Monde ou l'on s'ennuie.*

GALERIES. — Ce soir la 27e représentation de la *Fille de Mme Angot*, dont le succès est toujours aussi grand qu'il le fut aux premiers jours.

Rappelons que ce superbe spectacle sera donné dimanche prochain et le jour de Noëlen matinée, à h. 1 1/2.

EMPIRE-PALACE. — La feuille de location promet une salle comble, pour la « première » des tableaux vivants, qui aura lieu irrévocablement le 25 décembre (jour de Noël).

Grand succès tous les soirs pour Bustin dans sa descente vertigineuse au trapèze. Dernières représentations de la troupe actuelle.

Feuilleton du DIABLE-AU-CORPS

QUATRE-VINGT-QUATORZE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IX

L'explication

(Suite)

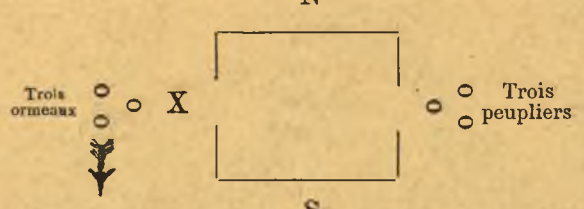
De Crabesac se précipita sur cette dernière relique de sa famille et la baisa avec ferveur. Alvarez lui fit remarquer le blason qui en historiait le manche et qui témoignait de sa naissance illustre.

Nous taisons le nom réel du chevalier dont la révélation pourrait provoquer des réclamations parmi plusieurs des plus nobles familles. Qu'il nous suffise de dire que l'écu fleurdelysé, non de trois fleurs de lys, mais de fleurs de lys *sans nombre* formait le plus beau joyau des armoiries de Crabesac et qu'il avait incontestablement droit au titre de Duc, de Crand d'Espagne de première classe et à un grand nombre d'autres dont l'énumération serait fastidieuse.

Après quelques heures d'effusion, les cinq hommes et Ordalie prièrent de nouveau le chevalier — que nous nommerons désormais le Duc — de se déhaut-de-chausser afin de se rendre compte de l'exacte signification de l'inscription et du parchemin mystérieux.

Le plan dont nous avons fait mention dans le prologue se complétait par la légende suivante :

EGLISE
SCHELDEWINDEKE



Cherchez 117. Vous trouverez 1000 doublons.

Ça me parait plus clair, fit Ernest; il reste seulement à déterminer la signification de « 117 » pour découvrir le trésor enfoui par l'estimable ancêtre de Monseigneur le Duc.

Hur-lub-Erlu prit la parole.

— Mon frère ne devra pas chercher longtemps. Comment mesure-t-il les distances?

— En toises.

— Bon. Mon frère se promène-t-il avec une toise dans sa poche.

— Non.

— Alors « 117 » n'est pas des toises. Ce doivent être des pas. Il faut donc partir de l'ormeau le plus au Sud et faire 117 pas pour trouver le trésor.

— Vous avez raison. mon brave ami, exclama Coupe-en-Quatre. En avant pour Scheldewindeke.

EPILOGUE

Onze semaines après les incidents que nous venons de relater, cinq hommes, embossés dans des manteaux, pénétraient, le 31 décembre...94 à onze heures du soir dans la petite église de Scheldewindeke, par l'entrée Est : celle qui fait face aux trois peupliers,.

Ils traversèrent l'église dans toute sa largeur, ressortirent par l'entrée Ouest et arrivèrent à trois ormeaux qui n'étaient plus qu'au nombre de deux, parce que le troisième était tombé.

Partant du pied de l'arbre qui était tombé, un des hommes,le plus grand, mesura cent dix sept pas dans la direction du Sud.

— C'est ici, dit-il en frappant le sol de sa botte éperonnée.

— Pardon. Monseigneur, observa un écuyer grisonnant. Laissez-moi mesurer à mon tour.

L'écuyer compta avec soin cent dix sept pas et arriva environ à sept toises de l'endroit où s'était arrêté son maître.

— Ça doit-être là, fit-il.

En silence, deux des autres hommes comptèrent de même cent dix sept pas et s'arrêtèrent en deux nouveaux et différents endroits.

— Bigre ! fit le plus jeune des quatre hommes. Voila qui est embêtant.

L'homme qui n'avait encore rien dit rejeta avec grâce un pan de la couverture qui lui servait de paletot.

— Que mes frères permettent, observa-t-il.

La suite au prochain numéro.

Parfumeries et Savons fins de la marque
LEMESRE Frères et Cie
Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges
Voyez les étalages nouveaux
37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique
ALEXANDRE
268, rue Haute,
BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES
DIRECTEUR : A. GAUDY.
22. Place de Brouckère
BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur
43, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 43
BRUXELLES
Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de soufre. etc.
Bassin de vapeur, Turco-Romains. Busses.
HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.
SALLES D'ARMES
et de gymmastique de LEOPOLD MERCKX

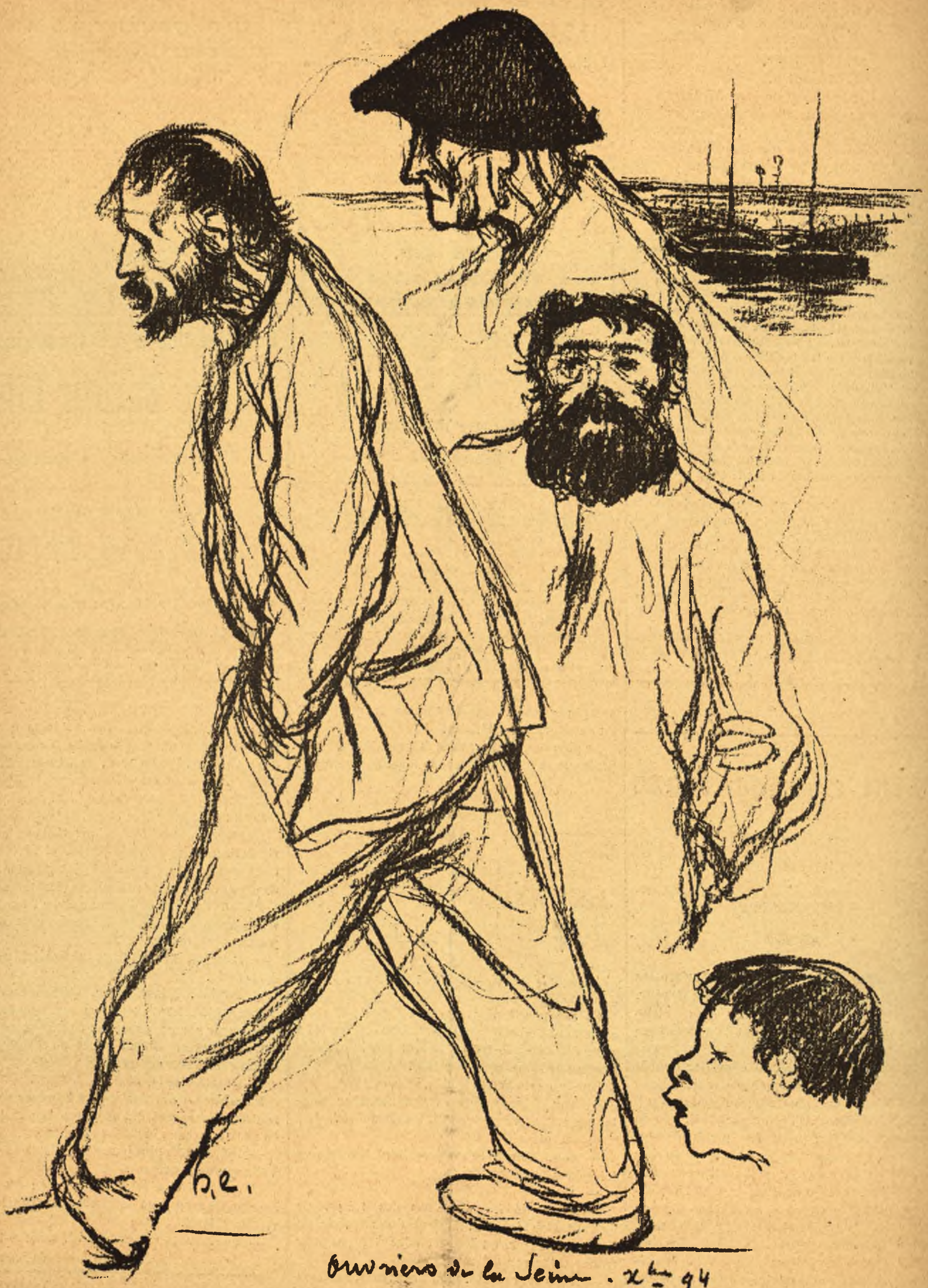
Agent et dépôt :
C. A. DAVERVELT & Cie
CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES
11, place Sainte-Catherine
BRUXELLES
Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE
RHAMSÈS II.
EN VENTE
chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre
Jean Bardin Fils
Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boîte
NAZALINE
ANTISEPTIQUE
Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre
DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47
0,75 fr. la boîte.

Imp. Maison Severeyns, 44. Mont. aux Herbes-Potag. Brux.



Dessin de notre Correspondant parisien H. E.

N° 52 — 2e ANNÉE.

10 centimes
A L'ÉTRANGER 15 centimes

Dimanche 30 Décembre 1894.

LE DIABLE AU CORPS

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . » 7-50 »

HEBDOMADAIRE.

Je suis l'année nouvelle. Je vous amène 365 jours de tracas, de misère et d'ennui.

Dessin de Léon DARDENNE.

DIRECTION :
12, RUE AUX CHOUX, 12, BRUXELLES
ABONNEMENTS :
BELGIQUE . . . . . fr. 5-50 par an
UNION POSTALE . . . . . » 7-50 »

PRIME GRATUITE

à nos abonnés

Le *Diable-au-Corps* offre **gratuitement** à toute personne qui s'abonnera pour l'année 1895

Le Triomphe Romain

de JAMES ENSOR

Eau forte sur papier de luxe sortant des presses de la Maison EVELY

VALEUR : 25 FRANCS

Cette superbe eau forte est une des plus belles œuvres du jeune maître. C'est en elle surtout que son imagination fantastique parait avoir pris la plus large envolée. L'eau forte représente toute une armée romaine défilant étrangement, licteurs en tête, piques et lances au poing à travers un paysage antique peuplé d'arcs de triomphe, de statues, d'aqueducs. Les troupes plongent et disparaissent dans les replis du terrain. Un César casqué apparaît debout sur son char, en dominateur et maître de l'armée victorieuse et précédé de soldats sonnant de longues trompettes braquées sur le ciel. Une musique bizarre retentit à l'avant plan. Au loin défilent des éléphants de guerre, et la mer apparait, une flotte sur son sein, avec un soleil resplendissant comme un écu sur ce triomphe aux chevaux cabrés, aux aigles dressées pardessus les légions. Les figures sont bizarres et comiques. La musique de l'avant-plan a l'air de se moquer de la victoire célébrée ; mais néanmoins c'est une note d'héroïsme, puissante et colorée, qui vibre dans cette page magistrale.

C'est cette œuvre que le *Diable-au-Corps*, ne reculant devant aucun sacrifice, offre **gratuitement** à ses abonnés. Cette prime, éminemment artistique se trouve exposée au local du Diable-au Corps, *Cabaret Flamand, 12 rue aux Choux*, de même qu'à l'*Exposition James Ensor*, 6 Montagne-aux-herbes-potagères.

Prix de vente : 25 francs pour les personnes qui ne sont pas abonnées au Diable-au-Corps.

La Prime doit être retirée par les abonnés au local, ou sera expédiée, sur demande accompagnée de 50 centimes pour les frais.

AUTRE PRIME

aux abonnés et aux lecteurs

Le Parc en 1830

Eau forte de LÉON DARDENNE.

Tirage à petit nombre sur papier de luxe, chaque épreuve numérotée de 1 à 50 et paraphée.

Valeur 25 francs

Aux abonnés et lecteurs du Diable-au-Corps, *3 francs*, contre production du bon-prime annexé au présent numéro. Cette prime est également exposée, au local, dans la salle du Cabaret Flamand, 12 rue aux choux.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE JAMES ENSOR
Du 20 Décembre 1894 au 15 Janvier 1895
6, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

LA DERNIÈRE INVENTION D'EDISON

On n'a pas semblé croire à la dernière invention d'Edison, le télépatho-téléphone, sans fils, à l'aide duquel on se met en communication avec quelqu'un, par la seule force de la volonté, à des milliers de kilomètres de distance.

Rien n'est plus réel, cependant. Je possède un de ces petits instruments, ou plutôt les deux petits instruments qui forment l'appareil complet et dont l'un, le transmetteur, se met dans la poche gauche du gilet et l'autre, le récepteur, dans la poche droite. Il est indispensable de s'habituer à mettre toujours ces instruments dans leurs poches respectives parce que l'on s'exposerait à écouter dans le transmetteur et à parler dans le récepteur et que les vibrations, se produisant en sens inverse, vous feraient mal aux dents. Cette règle n'est pourtant pas absolue ; elle souffre une exception pour les gauchers, parce qu'ils écoutent de préférence de l'oreille gauche.

Une certaine habitude est pourtant nécessaire pour se servir du télépatho-téléphone si l'on veut éviter des mécomptes. C'est ainsi que mon premier essai a très mal réussi parce que je ne l'avais pas entouré de toutes les précautions désirables. On aurait tort, dans ce cas-là, d'accuser l'appareil alors qu'on est soi-même l'unique cause de la mauvaise réussite de l'expérience.

La puissance accousto-transmetto-vibratrice de l'instrument est aussi rare qu'illimitée. De là les mécomptes inévitables aux premiers essais. Je m'en vais vous conter ce qui m'arriva lorsque je me servis la première fois de l'étonnante invention d'Edison afin de vous mettre en garde contre les gaffes que vous êtes exposés à commettre.

J'avais fait la connaissance l'année dernière, à Bruxelles, d'un Anglais, un charmant garçon, qui, par hasard, n'était pas un pick-pocket. Une vraie sympathie, basée sur une estime réciproque — nous avions échangé des coups de poing — avait immédiatement établi son courant entre nous. Pendant les quinze jours qu'il passa à Bruxelles, nous nous étions rencontrés tous les soirs, et tous les soirs nous étions restés une dizaine de minutes ensemble, à prendre des stouts. Je lui avais juré de lui rendre visite à Londres, mais par une fatalité inexplicable, il avait négligé de me donner son adresse. Comme j'avais oublié de lui donner la mienne, il nous était assez difficile de continuer des relations inaugurées sous d'aussi heureux auspices, et je suis sûr qu'il le regrettait vivement. Pour moi, ça m'était égal, je connais maintenant un Russe avec lequel je prends tous les soirs du Kummel pendant un quart d'heure. Le seul moyen de bien savourer les liqueurs étrangères, est de les siroter en compagnie d'un naturel du pays de production ; c'est une règle que, pour ma part, j'observe scrupuleusement. C'est ainsi que, comme j'aime beaucoup le champagne, je me suis précautionné d'un domestique champenois. Il me regarde boire.

Je ne sais comment il se fait que je songeai à mon Anglais aussitôt que je fus en possession de mon appareil. J'appliquai le récepteur contre mon oreille droite, disposai le transmetteur devant ma bouche et appliquai toute ma volonté à me mettre en communication avec John Smith, de Londres.

Je rapporte fidèlement la conversation :

L'appareil. — Allô !

Moi. — Vous êtes bien John....

L'appareil. — Avec qui suis-je en communication ?

— Allô !

— Oui je suis John....

— Smith de Londres.

— Vous dites ?

Moi. — Vous êtes bien John Smith de Londres ?

L'appareil. — Oui.

— Allô !

— Avec qui suis-je en communication ?

— Mais parlez donc. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je ne sais pas l'anglais.

Moi. — Je voudrais avoir votre adresse.

L'appareil. — Grovesnore square 113.

— Allô.

— Avec qui suis-je en communication ?

— Picadilly 142.

— Soho-Street, 174.

— Strand, 4.

— Parlez plus distinctement.

Moi. — Parlez-vous même plus distinctement. Je vous demande votre adresse.

L'appareil. — Edinburgh street, 7.

— Strand, 242.

— Strand, 714.

— Allô.

— Mais qu'est-ce que vous voulez en définitive ?

— Avec qui suis-je en communication ?

— Mais je vous dis, Monsieur, que quoique John Smith de Londres, je ne comprends pas l'anglais.

Moi, (furieux). — Allez vous en aux cinq-cent mille diables.

L'appareil (ensemble). — Goddem ! French dog.

— *(une voix).* — N...d...D... d'imbécile, quand je vous dis que je ne sais pas l'anglais.

Voilà la blague que mon ami l'Anglais me faisait avec le télépatho-téléphone. Du diable si je lui connaissais ce talent de ventriloque. On eût dit qu'il y avait une douzaine d'individus à l'appareil. Je me jurai, de ne plus chercher à me mettre en communication avec ce mauvais farceur.

Quelques jours après, je racontai l'aventure à un électricien de mes amis. Celui-ci se mit à se tordre. Il en était positivement bleu.

— Ah ! ça, à qui en as-tu, lui demandai-je, froissé de cette hilarité intempestive. Tu trouves ça amusant, toi, d'avoir affaire à un fumiste quand tu expérimentes pour la première fois, la plus sublime invention du siècle ?

— Mais mon pauvre Rhamsès, dit-il, voyons, soyons de bon compte. Qui as-tu évoqué dans ton télépatho-télephone ?

— John Smith, de Londres.

— Lequel ?

— Celui qui est roux, et qui boit du stout.

— Il y a deux cent mille John Smith à Londres. Ils sont presque tous roux et boivent tous du stout. Et puis, es-tu bien certain que ton John Smith, à toi, possède un de ces nouveaux appareils ?

— Ah..... Et qu'est-ce qu'il me faudrait faire alors, pour communiquer avec mon John, à moi ?

— Lui écrire d'abord, pour savoir s'il possède le nouveau téléphone.

— Mais je ne sais pas son adresse. A quoi ça sert alors, l'invention d'Edison.

— A rien. Et c'est en cela justement que réside son mérite. Il faut que celui avec lequel tu communiques, possède non seulement un appareil, mais soit le seul de son nom au monde. Sans cela tous ceux qui portent le même nom sont influencés par ta volonté et répondent tous à la fois.

— Alors, cela aura au moins son utilité pour moi, car il n'y a qu'un seul Rhamsès II.

— Hélas ! mon pauvre vieux. Edison a oublié — ou n'a pas voulu dire — que son instrument est aussi spirite. On t'évoquerait que l'autre Rhamsès II, le vrai, celui qui était moins bête que toi, répondrait aussi.

Je n'étais pas bien convaincu. J'ai appelé mon ami Durand, de Paris — celui avec lequel j'ai pris de l'amer Picon — et ils m'ont répondu au moins à cent cinquante. J'ai évoqué Alexandre, il — ou ils — m'a parlé photographie, bataille d'Arbelles et de sa fille Lucrèce Borgia.

Diable soit du télépatho-téléphone, d'autant plus que je ne sais où fourrer ma montre.

RHAMSÈS II.

FINDLAY

(*Imité de* ROBERT BURNS)

— Hors du jardin, qui marche ainsi?
— Eh mais ! quel autre que Findlay...
— Vous ne pouvez rester ici !
— Si fait, je le puis, dit Findlay...
— D'où venez-vous comme un voleur ?..
— Comme un amoureux, dit Findlay
— Vous méditez quelque noirceur.
— Ça se pourrait bien, dit Findlay

— Si je consens à vous ouvrir...
— Ouvrez-moi vite, dit Findlay.
— Je ne pourrai plus m'endormir.
— Je le pense aussi, dit Findlay.
— Si vous entrez dans mon jardin...
— Faites que j'entre, dit Findlay.
— Vous resterez jusqu'au matin.
— Très certainement, dit Findlay.

— Si vous restez jusqu'au matin...
— Et je resterai, dit Findlay,
— Vous reprendrez tôt ce chemin ?
— C'est la vérité, dit Findlay.
— Ce qui se passera tantôt
— Nous regarde seuls, dit Findlay
— Jusqu'à la mort n'en soufflez mot.
— Je serai muet, dit Findlay.

RATAPLAN.

Le prochain numéro paraîtra SANS AUGMENTATION DE PRIX avec un supplément hors texte: Calendrier humoristique illustré, et contiendra les prédictions très véridiques pour 1895.

VADROUILLANA

Le besoin d'une sévère réglementation se faisant sentir à propos des bicyclettes et des bipèdes qui les montent, voici le projet de loi que nous offrons à nos législateurs :

Art. I. — Il est absolument interdit de dormir en conduisant son vélo.

Art. II. — Lorsque, sur la voie publique, une bicyclette sera écrasée par un fiacre, elle devra s'arrêter immédiatement afin que l'on puisse prendre son numéro.

Art. III. — Tout vélo errant sans maître sur la voie publique sera mené en fourrière.

Art. IV. — Il est strictement défendu de faire tourner les deux roues de sa bicyclette en sens inverse.

Art. V. — Il est défendu aux cyclistes de se servir d'éperons.

* * *

Il paraîtrait que notre très cher (25000 par an) mayeur Karel Buls aurait, au banquet à lui offert par les conseillers, annoncé qu'il allait se retirer de la vie politique.

Avec ça que les bruxellois ne l'auraient pas énergiquement invité à le faire, dès les prochaines élections.

Mais, fait à remarquer, depuis cette bonne nouvelle, il fait déjà plus gai à Bruxelles.

Zuze un peu, quand il n'y sera plus du tout.

* * *

Rotterdam sort du restaurant, il n'a pas l'air content. Sacrebleu, dit-il à Castar Effendi, je viens de manger une entrecôte d'un dur....

— C'était peut-être du cheval, répond l'autre.

— Non je crois plus tôt que c'était de la bicyclette.

* * *

Ramsès II vient de trouver le moyen, cherché depuis longtemps, d'empêcher la bougie de couler et par suite de tacher, tout en réalisant une forte économie.

C'est de ne se servir que de petites lampes à l'huile.

* * *

Bidh-pacha a un valet de chambre étonnant. L'autre jour celui-ci entr'ouvre la porte de la chambre de son maître :

— Monsieur veut-il me permettre d'aller me faire couper les cheveux.

— Non j'ai besoin de toi, tu iras plus tard.

Dans le courant de la journée, John veut rappeler sa promesse à son maître ; mais celui-ci est occupé avec une dame. Le larbin passe donc sa tête par la porte entrebaillée et d'un air mystérieux :

— Je vais, dit-il, faire couper ce que monsieur sait bien.

* * *

La dernière de Bartollo. Vous le connaissez, pas vrai — Bartollo — le seul, le vrai, le grand fumiste. Dimanche soir, il entrait dans un des cafés des environs de la Monnaie, escorté de deux de ses amis.

Il avisa une table occupée par un Monsieur seul, à forte moustache noire, qui paraissait s'emb...nuyer à mourir. Une idée lui vint...— Une iée !!!... ? — Vraiment oui, c'est comme je vous le dis.

Il s'avança gravement et, de l'air autorisé que vous savez :

— Monsieur, vous avez l'air de vous embêter (sic) voici de la compagnie que je vous amène, ayez l'obligeance de nous faire place près de vous.

Le monsieur la trouve mauvaise, et le dit à Bartollo, il le lui dit.... fort bien.... très fort. Que voulez-vous? on tombe parfois sur ce qu'on appelle un *bec de gaz* ou une *pierre à aiguiser*.

Bartollo, qui ne perd jamais la carte, fit le geste de tendre la sienne au Monsieur et lui dit majestueusement : Monsieur, demain vous recevrez mes témoins ! Puis il sortit, toujours escorté de ses deux amis, légèrement interdits...

Jusqu'ici le Monsieur, un courtier habitant rue de la Bourse attend toujours les témoins. Je crois même qu'il a envoyé à Bartollo — le seul, le vrai, le grand fumiste — un petit rappel mémoire sur carte postale.

Tout ceci se terminera par du sang. !!!

* * *

« Blonte Félix » a absolument abandonné la chasse, même celle aux canards sauvages. Sa cabine, à bord de son yacht, est devenue une vraie couche à champignons.

Ce que peut faire une *reine de cœur* dans un jeu.

* * *

Où la fidélité va-t-elle se nicher ? Une gente et très blonde pécheresse, — brune aux yeux bleus il n'y a pas plus d'un an, s'est vu faire, par un jeune étranger, de splendides propositions: Il fallait simplement aller passer l'hiver dans le midi en sa compagnie, et pour cela il lui offrait un fixe par mois plus une somme de, lors du retour. T..., fichtre ! j'allais dire son nom, a refusé ne voulant pas *quitter son ami*.

* * *

Des gens mal informés avaient fait courir le bruit, cette semaine, de la réapparition dans la noce de « Pilule de Goudron », et cela tout simplement pour l'avoir vu, un jour d'extra exceptionnel, faisant une petite fête en compagnie de Mme du P'tit-Meub.

Nous assurons formellement qu'il est définitivement retiré de la circulation, à moins qu'il ne change d'avis.

* * *

En vue de son match vélocipédique avec « Brâme », « Polo le chevelu » s'entraîne sous la direction de « Gros Passionné », au vélodrome d'hiver. Leur dernier temps est 17 stout en 1 1/4 h. (3 kilomètres).

MÉPHISTO.

Il a été tiré de chacun des dessins de ce numéro 15 épreuves à la main avant la lettre, sur papier de luxe, numérotées et paraphées à 5 francs l'exemplaire.

EN WALLON

EL CRON ÉIÉ L' VÉLOCIPÈDE.

In jour, in halbran, su l'boulvard,
Mettoit d' l'huile à s' vélocipède ;
In cron, qui passoit par hasard,
Li d'mainde ainsi : « Veux-tu qué j't'aide ?
J't'é pousserai quand tu r' mont'ras d' ssus ;
— Bé' tti l'aute, in v'la ieun n' d'affaire !
D'minde tout d' suite pou couri à m'cu ;
In cron ? Qu'est-ce que' tu sarois faire.
Assûré qu' tu d' vi é soi, hon. ti ?
Non, va fieu, je n'ai nié b' soin qu' tu pousse,
Tu s'ras co là à chucher t'pouce
Qué mi j' s'rai d'jà bé long d'ett'ci.
— Ouais. 'tti l'cron, c'est c'qui faut co vire ;
Ainsi, mi, j'vas à l'estation,
Si tu veux, t'as n'belle occasion
Pou prouver c' qu'é tu vié là d'dire.
Parions, hein ? qu'é j' s'rai là d'vant ti ? —
Comm' l'aplonb du cron faisoit rire
L'vélocipédiss', « soite, etti ;
Seul'mint prind hardimint l'avance,
J' té ratrapp'rai à l'port' dé France.
A propos, el' pari, combé ? —
— Bah, fieu, deux pintes à l'Fleur dé blé. »

PISSEBLOEM

Dessin symbolique de J. TOP.

IL PLEUT DES BAISERS....

(Air connu)

L' cron s'in va tout in bilbotant ;
Il étoit au rond point d'Bavière
Eié l'cousse tout in tourpinant
Déssus s' machine restoit derrière :
I f'soit dés S, dés S, dés rond
Déssus l' sâbe i récrivoit s'nom....
Tin n'in caup i voit l'aut' su l' route
Qu' étoit d'jà tout près d' l'estation !
I faut qu' je l'ratrapp, coût' qué coûte,
In avant, un' deuss' ... attintion ! ...
Eié lé v'là d'allé, layant bé long derrière
Comme enn- étoile à queue d' poussière.
Il alloit comme el' quémin d'fier ;
Mais ... i s' rimbu que conte en' aroque,
I s'invol lés quatt' fiers in l'air
I fait l'tourniau, i s' fou en' poque !
Eié quand i s'a erlevé.....
L' cron l'attindoit à l' Fleur dé blé :

« Eh bé ! quée nouvell' l'homme- espresse ?
Patron, en' pinte éié c' compresse ! »

LERMUSIAUX
dé l'Armonaque de Mons

EXPOSITION JAMES ENSOR

—

Au magasin d'art *La Royale*, 6, montagne-aux-Herbes-Potagères, James Ensor vient d'installer une exposition d'un choix de ses œuvres, anciennes et récentes.

Tout d'abord s'avère en lui un profond et puissant coloriste, nuancé, varié et subtil, en même temps que généreux. Voyez ces natures mortes : *Huîtres*, *Pommes*, *Bouteilles*, *Chinoiseries*, *Fleurs*, *Viandes*. Tantôt une lumière argentée tombe sur les huîtres, affinant leur fraîcheur à ces belles nacrées aux vives lueurs de perles, tantôt une robustesse de coloris met en valeur vigoureuse des pommes rouges et vertes, que le jour vient velouter; tantôt saignent des viandes en des jeux de lumière savoureux et doux, ou bien s'érige un amoncellement de chinoiseries, bibelots, vases, étoffes, dans des gammes riches, de valeureuse palette, en des tonalités suaves, dénotant un beau peintre de race flamande, voluptueusement amoureux de la couleur des choses, ami des harmonies larges, gourmand de la bonne chair que les peintres de nos pays ont toujours su appétissamment préparer dans leurs cadres.

Ce don de coloriste, Ensor l'applique admirablement à son *Lampiste*. S'est-on battu, jadis, autour de ce tableau ! A-t-il soulevé, avec son vibrant impressionnisme, les colères des académiques et des critiques de vingtième ordre ! Aujourd'hui, le voilà, dans sa beauté toujours fraîche, le voilà, dis-je, arrivé, mûr, comme une bouteille de grand cru qui est faite. Il s'est ambré ; le temps a ajouté à son harmonie. Il apparait comme un Manet, et le noir de ce lampiste regardant une lampe de cuivre se vêt magiquement d'une splendeur qui fait de ce tableau un royal morceau de musée. Ce tableau fait date, d'ailleurs dans l'évolution de l'école belge et il importe qu'il soit conservé et mis en bonne place.

A côté de ces toiles, nous retrouvons la *Dame en détresse*, une étrange peinture d'intérieur, prime-sautière, d'une couleur saisissante en des gammes de rouge et de vert assourdie dans un jour tamisé par des stores baissés — et le *Pouilleux se chauffant*, superbe et grand morceau de réalisme vigoureux, d'un modernisme vivant et pittoresque.

Puis Ensor restera le peintre des masques. Dans ses couleurs franches, dans ses gloires de pâtes savoureuses et lumineuses, il a fait danser tout un carnaval bizarre, qui amuse par son coloris, qui étonne par son imprévu et sa rare originalité. Grand peintre, Ensor l'est dans ses *Masques scandalisés*. Goya se serait certainement longuement arrêté devant cette toile merveilleuse, devant cette scène, si bellement traitée picturalement, et où l'on voit deux masques en un tête à tête troublant, baroque, inquiétant dans sa réalité crue. Il y a comme des dessous fantastiques sous cette couleur ragoûtante. De même dans les *Masques intriguant la mort*, cette toile si pure de couleur, qui fait songer à de la soie de cachemire. Ne dirait-on pas un épisode macabre, qui fait frissonner et qui serait peint avec les couleurs de l'aurore ?

Que d'autres toiles encore : *Sur la plage*, une savoureuse étude, un *Paysage* ensoleillé, une caricaturale mais hautement pittoresque *Prise de la ville de Bise*, un fantastique *Vieux meuble* et que d'autres !

A côté de ses qualités de peintre, James Ensor nous montre ses qualités d'aquafortiste dans sa *Cathédrale*. — On le connait, ce petit chef-d'œuvre d'une imagination prodigieuse et fantasque, cette cathédrale issue d'un rêve gothique et entourée d'une foule carnavalesque. Personne ne sait donner le sentiment et le grouillement des foules comme Ensor. Ici, il est d'une grandeur épique en sa petite eau forte. Comme dans le *Triomphe romain*, d'ailleurs, qui a une allure héroïque en sa bizarrerie.

Nous pourrions encore parler des dessins, des pages de croquis, des autres eaux-fortes (un lumineux *Mariakerke*, d'un spirituel exquis !) un dessin magistral : *Mort mystique d'un théologien*, qui parait fait par un Rembrandt à la fois exalté et moqueur. Tout cela est connu, mais néanmoins bon à revoir, et puis ces œuvres sont si variées, si libres de toute attache, si imprévues, que des pages entières ne suffiraient à les raconter et à en exprimer la beauté fantasque et profonde.

E. D.

NOTRE CONCOURS DE ROMANCES

(Voir conditions dans le numéro précédent)

—

Nous enregistrons avec plaisir l'empressement avec lequel on a répondu à notre appel. Un grand nombre d'envois sont parvenus jusqu'à présent au comité de rédaction; nous devons cependant faire remarquer à nos correspondants qu'il ne faut pas confondre la romance avec la chanson non plus que celle-ci avec la chansonnette. Le concours, pour répondre au désir exprimé par " l'Ancien jeune homme ,, doit porter exclusivement sur la romance proprement dite.

Nos compositeurs également se sont avec empressement offert, pour la mise en musique des romances choisies. Pour satisfaire tout le monde, nous les prions de vouloir se faire inscrire ; nous leur remettrons les paroles à interpréter, dans l'ordre de leur inscription.

Nous faisons encore appel aux auteurs qui voudront s'essayer dans le genre et leur assurons qu'ils trouveront un accueil sympathique et un appui sérieux au *Diable-au-Corps*.

Ajoutons que nos dessinateurs habituels se sont gracieusement mis à notre disposition pour illustrer les romances choisies que le *Diable au-Corps* fera éditer à ses frais après le concours.

La romance choisie cette semaine, que nous publions ci-après, sera mise en musique par M. Eug. Brassine.

CHANSON TRISTE

Musique de Eug. Brassinne — Paroles de Lancelot.

I.

T'en souvient-il encore, Lisette,
Des jours rosés du vert printemps ?
Mon cœur ainsi qu'une allumette
Flambait au feu de tes seize ans.
Tu me jurais d'être fidèle,
Je m'énivrais à tes discours.
Les papillons à la chandelle,
Hélas ! se brûleront toujours.

II.

Que j'ai versé d'amères larmes,
Quand je me vis fermer ton cœur.
N'était la crainte des gendarmes,
J'aurais tué mon successeur...
Mais, attendant la clientèle,
Je te laissais chômer d'atours...
Les papillons à la chandelle,
Hélas ! se brûleront toujours !

III.

Je te revis en équipage,
M'éclaboussant de ton mépris.
Tu jargonnais l'affreux langage
Des cascadeuses de Paris.
Quelle grotesque ribambelle
De vieux et jeunes troubadours !
Les papillons à la chandelle,
Hélas ! se brûleront toujours.

IV,

Depuis, la fleur de ta jeunesse
S'est effeuillée aux folles nuits.
Le vent glacé de la détresse
Rida ton front chargé d'ennuis.
Quand la famine te harcelle,
Tu rodes dans les carrefours...
Les papillons à la chandelle,
Hélas ! se brûleront toujours.

V.

Prêtresse impure et conspuée
D'un culte où tu manquas de foi,
Tu vas marchant sous la huée,
Et la débauche a peur de toi.
Pourtant la vie était si belle,
Si radieuses nos amours,
Les papillons à la chandelle.
Hélas! se brûleront toujours!

LANCELOT.

Fumeurs !!! Nous vous recommandons comme le meilleur cigare à 10 centimes « le HAVANE DÉCLASSÉ » qui se vend, 18, Galerie de la Reine, (en face du Vaudeville) Maison épouse A. Phillipet Lachaussée.

Spécialité de cigares importés. 012

AVIS
CABARET FLAMAND
du
DIABLE-AU-CORPS, 12, Rue aux Choux.
Tous les vendredis à 7 heures
CHOESELS
On s'inscrit d'avance jusqu'au mercredi soir.

Le délicieux Bock Dillenberg-Koekelberg se débite à vingt centimes au cabaret du Diable au corps. 013

COMMUNIQUÉS

Chronique des expositions. — Paul Verdussen et Fernand Toussaint exposent au Cercle artistique de Bruxelles du 26 décembre au 5 janvier, le premier, différentes notations nocturnes, lunaires et crépusculaires, le second des portraits et tableaux.

* * *

Exposition du Cycle. — Une quinzaine de jours environ nous séparent de l'ouverture de l'Exposition annuelle du cycle dont le Palais s'érige en ce moment au boulevard du Midi. La construction, commencée il y a trois semaines, sera prête dans quelques jours : elle aura une superficie de près de quatre mille mètres carrés ; la façade sera monumentale et très artistement décorée. Quant à l'exposition, son succès est dès à présent assuré ; les adhésions dépassent toutes les prévisions les plus optimistes et bientôt le Comité devra en refuser, faute de place. Le tirage au sort des emplacements se fera le 31 décembre à 3 heures, au local. Rappelons que l'Exposition du Cycle sous le Haut Patronage de S. A. R. Monseigneur le Prince Albert et sous les auspices de Bruxelles-Attractions, s'ouvrira le 19 janvier.

PALAIS DE LA BOURSE
(SALLE DES INGÉNIEURS)
DEUXIÈME SÉANCE
DE
MM. A. MARCHOT, J. TENHAVE, L. VANHOUT
J. JACOB ET TH. YSAYE

JEUDI 10 JANVIER 1895

Quatuor à cordes (op. 45), . . ED. LALO.
Sonate pour alto. . . , . . LOCATELLI-GEVAERT.
Quintette pour piano et cordes A. DE CASTILLON.

THÉATRES

—

Monnaie. — Pour rappel, aujourd'hui samedi, représentation extraordinaire (abonnement suspendu) organisée au bénéfice de l'œuvre du Cercle « Le Progrès », de Bruxelles; *Philemon et Bauris*, la *Navarraise* et le 2e acte de *Coppélia*.

Galeries. — Les fêtes de Noël ont valu à la *Fille de Mme Angot* un succès retentissant. Les représentations de dimanche, lundi et mardi ont réalisé une recette totale de 10,275 francs. Voilà qui en dit long sur la vogue de la luxueuse reprise qu'a faite M. Maugé de la célèbre opérette.

Dimanche matinée à 1 h. 1/2. Il y aura aussi matinée, à 1 h. 1/2, mardi 1er janvier.

Le bureau de location est ouvert dès à présent.

Parc. — Hier vendredi, première représentation de : *Le Ruban* comédie nouvelle en 3 actes de M. Georges Feydeau, dont voici la distribution : MM. Delorme (Paginet), Coquet (Rasinot), Riche (Dardillon), Moreau (Plumarel), Sylvain (Livergin), Loberty (Patrigeot), Cassin (Joseph) : Mmes Ellen Andrée (Targinette), Billon (Mlle Paginet), B. Marcel (Simone), Coquet-Gynesty (Mme Livergin). On commencera à 8 heures par *Gibier de potence*, 1 acte de M. G. Feydeau.

Dimanche à 1 h. 1/2 en matinée *Cabotins*.

Vaudeville. — *La Maison Tamponin*, comédie vaudeville en trois actes, de MM. E. Blum et R. Toché.

Venise a Bruxelles. — Il paraît qu'une société s'est constituée afin d'établir à Bruxelles, de mois de mai jusqu'en octobre, *Venise à Bruxelles!* à l'instar de ce qui s'est vu à Londres dernièrement.

Venise avec ses maisons et palais superbes, ses canaux, ses ruelles, ses lagunes, ses portiques, son palais des doges, sa place Saint-Marc, enfin tout ce que contient d'intéressant cette cité unique au monde, sera dans nos murs !

Afin que l'illusion soit complète, des gondoliers engagés spécialement à Venise conduiront les visiteurs en gondoles de palais en palais.

Empire-Palace. — La première des tableaux vivants avait attiré foule mardi soir à l'ex-Alhambra. Le succès a été très grand. Il y a maintenant à passer là une on ne peut plus agreable soirée. La troupe comprend d'ailleurs des éléments de premier ordre, les équilibrisqnes Bustin, Redonnet un des plus adroits tireurs qu'on ait vu à Bruxelles, un pas de quatre genre sœurs Barrisson (pas Ambreville, Crommelynck, Dewit et Nitsom) les sœurs Laffont duettistes, des chanteuses à frou-frous, deux comiques excentriques qui sont réellement comiques, ce qui est rare, les Haytons, et les nains Bengalis, ceux-ci je ne vous en dis rien allez plutôt les voir et vous me remercierez.

Cirque Royal. — Les soirées se succèdent brillantes au cirque de la rue de l'Enseignement, aux attraits nombreux du programme composé par M. Schumann s'est ajouté depuis hier les perroquets extraordinairement dressés de la Léodiska et qui certe feront courir tout Bruxelles au cirque.

Aujourd'hui samedi soirée gala. Dimanche et mardi matinées à 2 h. 1/2.

Feuilleton du Diable-au-Corps

QUATRE-VINGT-QUATORZE

—

SECONDE PARTIE

CHAPITRE IX

—

L'explication

(Suite)

Et il mesura avec soin la distance qui séparait l'homme le plus au sud de l'homme le plus au Nord. Il y avait seize pas. Revenant sur les siens, il en compta huit et s'arrêta.

— Ce doit-être ici, dit-il simplement.

— Voto à dios ! exclama une voix sonore. L'Apache a raison ; c'est le système des moyennes.

Et d'un seul mouvement les cinq hommes mirent la pioche à la main.

Au bout de quelques coups de pioche, ils mirent au jour un coffre en bois des îles, naturellement, qui était parfaitement vide. Les doublons de l'ancêtre avaient été remplacés par un billet, sur lequel un fallacieux chercheur de trésors avait écrit :

« J'ai fait faillite »

Consternés, les cinq hommes se rembossèrent dans leurs manteaux et disparurent dans les ombres de la nuit.

Qui les aurait vu partir aurait vu en même temps un buisson s'agiter, s'entrouvrir, et une tête les suivre du regard avec un rire narquois.

— Je l'avais, moi, la seconde moitié du manuscrit, murmurait cette tête. Je savais bien qu'ils viendraient.

Celui qui avait ainsi dépouillé de Crabesac des économies qu'un ancêtre croyait avoir déposées en lieu sûr, c'était

LE PLONGEUR.

POSTFACE

Le mauvais tour que leur avait joué le plongeur n'empêcha néanmoins pas nos héros de de couler d'heureux jours pendant de nombreuses années.

Don Alvarez, que sa longue absence avait fait révoquer de ses fonctions d'inquisiteur, obtint une place de juge d'instruction à Anvers et se distingua tellement dans une sinistre affaire d'empoisonnement qu'il fut nommé président du tribunal de première instance de Hasselt. Par un juste retour des choses d'ici-bas, il fut appelé un jour à juger une vaste affaire d'escroquerie dans laquelle le plongeur, qui avait voulu faire fructifier les capitaux subtilisés à de Crabesac, était impliqué. Il se fit acheter très cher l'acquittement qu'il prononça.

Ernest, auquel une vie tranquille ne convenait pas et qui avait besoin de mouvement, entra chez l'ancêtre de Merckx en qualité de prévôt d'armes. Son fidèle Achate, Coupe-en-quatre le suivit dans cette noble profession et ils initièrent toute la gentilhommerie des Pays-Bas aux mystères des escrimes françaises, italiennes, espagnoles et anglaises. Pendant longtemps il fut question des brillants assauts de ces deux maîtres de l'épée qui ne le cédaient en habileté qu'à leur patron.

Hur-lub-Erlu obtint d'un capitaliste qu'il lui fit construire une piste et amassa une fortune considérable en donnant des tournois et des joutes de toutes espèce où il faisait briller toute la souplesse de son genre d'équitation. Ce fut l'inventeur des matchs. Il courait contre n'importe quel nombre de cavaliers, se relayant, alors que lui sautait de cheval en cheval. Il eut couru contre les bicyclistes s'ils avaient été inventés.

Ordalie fut une bonne mère de famille qui éleva dans de bons principes les vingt-deux rejetons qu'elle donna au chevalier. C'est même de l'introduction subite de ce nombre considérable de nouveaux participants au gâteau de la société que date l'encombrement des carrières libérales.

Quant au chevalier, il fut le plus heureux de tous. Il avait réussi à se faire nommer concierge de l'hôtel de ville de Bruxelles.

C'était un sage.

FIN

Parfumeries et Savons fins de la marque

LEMESRE Frères et Cie

Fournisseurs de S. M. la Reine des Belges

Voyez les étalages nouveaux

37, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES.

Photographie Artistique

ALEXANDRE

268, rue Haute,

BRUXELLES

AGENCE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DIRECTEUR : **A. GAUDY.**

22. Place de Brouckère

BRUXELLES

Bains Saint-Sauveur

43, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 43

BRUXELLES

Bassin de natation, Bains chauds, de Barège, de scuire. etc.

Bassin de vapeur, Turco-Romains. Russes.

HYDROTHÉRAPIE, ETC., MASSAGE, PÉDICURE.

SALLES D'ARMES

et de gymmastique de LEOPOLD MERCKX

Agent et dépôt :

C. A. DAVERVELT & Cie

CHAMPAGNE CHOUBRY FRÈRES

11, place Sainte-Catherine

BRUXELLES

Dégustation au " DIABLE AU CORPS ,,

RÉCITS DE

RHAMSÈS II.

EN VENTE

chez tous les libraires

Eau de Cologne à 2 francs le litre

Jean Bardin Fils

Rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Une seule boite

NAZALINE

ANTISEPTIQUE

Guérit rapidement le Rhume de cerveau le plus opiniâtre

DÉPOT, 47, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 47

0,75 fr. la boite.

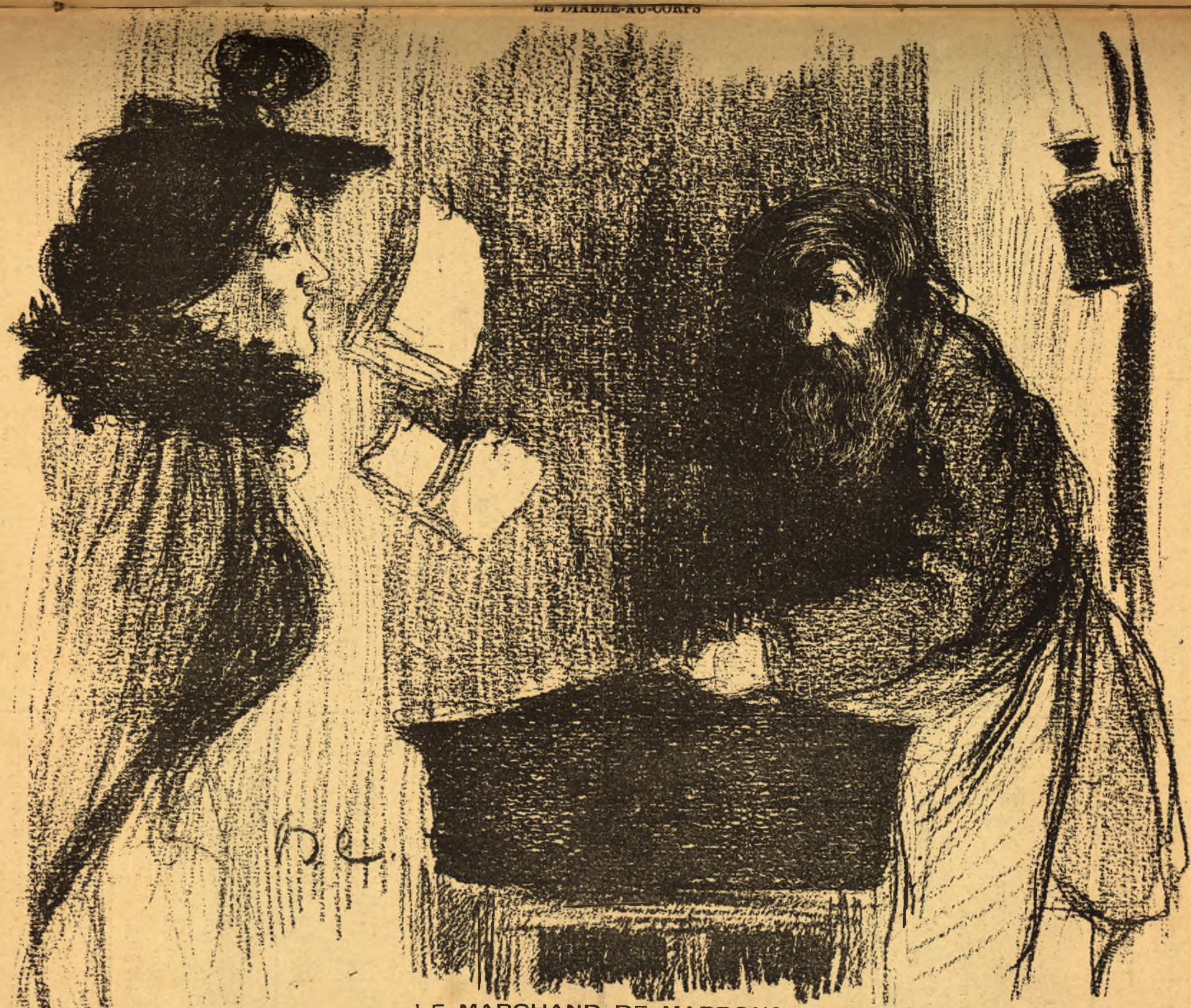
BON-PRIME

à détacher

Donnant droit à la prime annoncée dans le numéro52 de 1894.

La prime est à réclamer au local du *Diable-au-Corps*, **12, rue aux Choux**, *Cabaret Flamand.*

Imp. Maison Severeyns, 44. Mont. aux Herbes-Potag. Brux.



LE MARCHAND DE MARRONS

Dessin de notre Correspondant parisien H. E.

ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.
Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les Archives & Bibliothèques.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.